This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

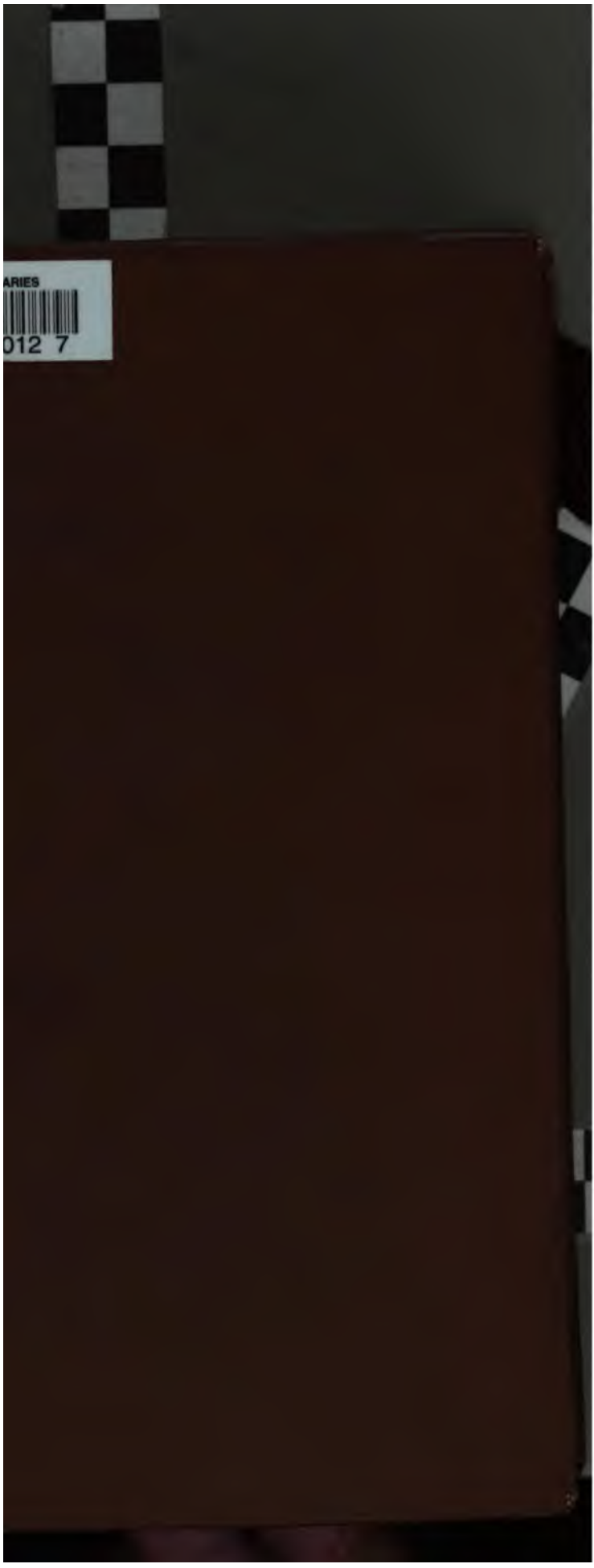
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

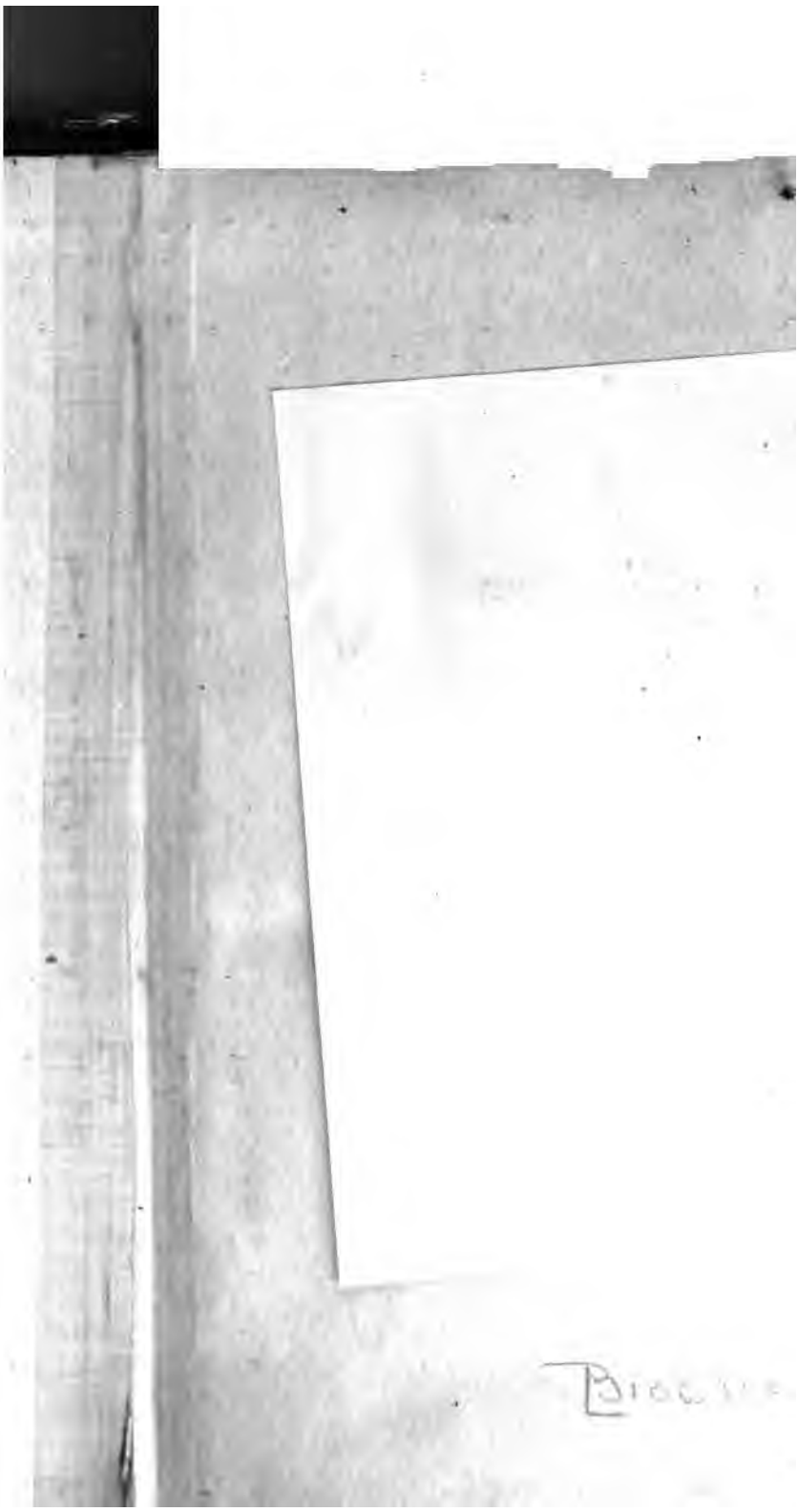
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARIES
012 7

ΕΙΣ ΦΑΟΣ



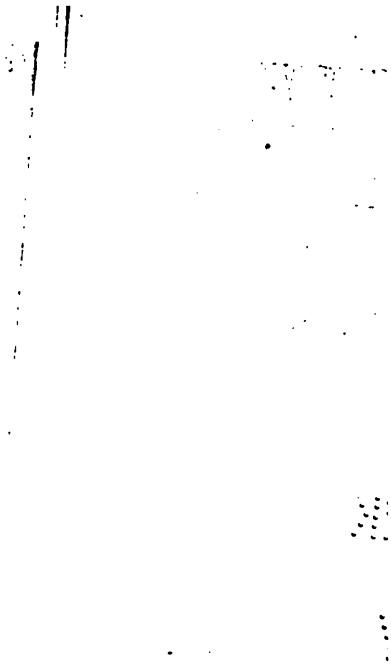
BIOGRAPHI

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

DE—DO.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY



BIOGRAPH

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNI

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE I
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LI
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEUR

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D

On doit des égards aux vivants ; on ne
que la vérité. (VOLT., *première Lett*

TOMÈ ONZIÈME.

A PARIS,

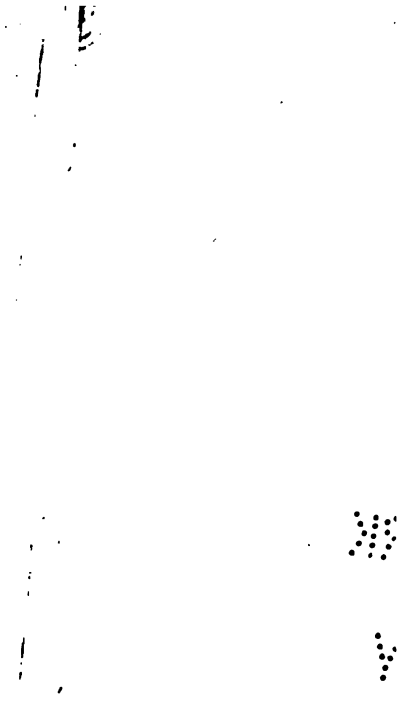
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR D
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1814.

SIGNATURES DES AUTEUR

DU ONZIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A. B—T.	Beuchot.	L—P—E.	Laporte (Hippolite
A—D.	Artaud.	L—S.	Langlès.
A—D—R.	Amar-Durivier.	L—S—E.	La Salle.
A—G—R.	Auger.	L—X.	Lacroix.
A—S.	Auguis.	L—Y.	Léguy.
B. M—S.	Bigot-de-Morogues.	M. B—N.	Malte-Brun.
B—G—T.	Bourgeat.	M—D.	Michaud.
B—I.	Bernardi.	M—D j.	Michaud jeune.
B—O.	Brito.	M—I.	Mostowski.
B—P.	Beauchamp (Alphonse de).	M—ON.	Marron.
B—RS.	Boinvilliers.	N—L.	Noel.
B—SS.	Boissonade.	N—T.	Nicollet.
B—T.	Biot.	P—D.	Pataud.
B—U.	Beaulieu.	P—E.	Ponce.
B—Y.	Mme. Bolly.	P—S—T.	Pariset.
C.	Chaumeton.	P—X.	Pujoulx.
C—AU.	Catteau-Calleville.	Q—R—Y.	Quatremère-Roiss
C. G.	Cadet-Gassicourt.	R—D—N.	Renauldin.
C. M. P.	Pillet.	R—T.	Roquefort.
C—R.	Clavier.	S—D.	Sudre.
C. T—Y.	Coquebert de Tai	S. D. S—T.	Silvestre-de-Sacy.
C—V—R.	Cuvier.	S—L.	Schœll.
D. L.	Delaulnaye.	S. M—N.	Saint-Martin.
D. L. C.	Lacombe (de).	S. S—I.	Sismonde-Sismonde
D—P—S.	Du Petit-Thouars.	St—R.	Starfer.
D—S.	Desportes (Boscheron).	St—YL.	St-Isaert.
D—T.	Durdent.	S—F.	Salaberry.
E—C D-D.	Emeric David.	T—D.	Tabaraud.
E—S.	Eyriès.	T—N.	Tochon.
F. P—T.	Fabien Pillet.	U—I.	Ustéri.
F—R.	Fournier.	V—N.	Villemain.
F—T.	Feuillet.	V. S—L.	Vincens-Saint-Lau
G—É.	Ginguené.	V—T.	Vitet.
G—N.	Guillon (Aimé).	V—VE.	Villenave.
G—R.	Grosier.	W—R.	Walckenaer.
G—Y.	Gley.	W—S.	Weiss.
J. B. E—D.	Esmenard.	X—S.	Revu par M. Suard.
J—N.	Jourdain.	Z.	Anonyme.
L—N.	Landon.		



BIOGRAPHI

UNIVERSELLE.

D

DELISLE (Claude), géographe et historien, né à Vaucouleurs, dans le diocèse de Toul, le 5 novembre 1644, fit ses études au collége de Pont-à-Mousson, prit ses degrés en droit, et plaida pendant quelques années. Il renonça ensuite au barreau, et vint à Paris où il donna des leçons d'histoire. L'intérêt qu'il sut répandre sur ses cours, la nouveauté de sa méthode qui facilitait les progrès des élèves, le firent connaître d'une manière avantageuse. Le duc d'Orléans lui-même voulut suivre les leçons de Delisle, et long-temps après il lui en témoigna sa reconnaissance, en le nommant à une place de censeur, et en lui faisant payer des gratifications. Delisle s'était marié en 1674, et il mourut le 2 mai 1720, laissant quatre fils, tous célèbres dans l'histoire des sciences. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Relation historique du royaume de Siam*, Paris, 1684, in-12 : elle est estimée pour l'exactitude ; II. *Atlas historique et généalogique*, Paris, 1718, in-4°. : il est moins connu qu'il ne le mérite ; III. *Abrégé de l'histoire universelle*, Paris, 1731, 7 vol. in-12, superficiel. Ce fut pourtant Lancelot, à qui le manuscrit avait été confié par la famille, qui le fit imprimer avec un éloge de l'auteur. IV. *Traité de chronologie*, imprimé avec l'*Abrégé chronologique* de Pétau, traduit par Maucroix, Paris, 1730, 3 vol. in-8°. ; V. *Introduction à la* ; *traité de la sphère*, vol. in-12. On l'attrib Guillaume Delisle qu sous le même titre, ur jamais été terminé. rédigé d'après les cah à ses élèves, est de effacé par de meilleur

DELISLE (Guil L'ISLE(1), premier g naquit à Paris le dern de février 1675. Il ét Delisle (*Voy.* l'article dirigea lui-même ses é et l'affection d'un pè tions pour la géograph de si bonne heure, q ans, il avait dressé et tes sur l'histoire anci de Cassini et l'amitié hâtèrent encore à hât ments de ce génie pr très jeune encore, le réformer le système d et de le reconstruire nouvelles bases. A vi avait terminé cette di Ce fut à cet âge, 1700, qu'il fit paraî mappemonde, des c

(1) C'est de cette dernière lui-même son nom dans ses la changea depuis, et écrivit Cependant, après sa mort, en publiant une carte posthu lèbre géographe, écrivait en

d'Asie et d'Afrique, un globe céleste, et un globe terrestre d'un pied de diamètre. Pour bien comprendre le mérite de ces ouvrages, il est nécessaire d'exposer l'état de la géographie en Europe à l'époque où ils parurent, c'est-à-dire, à l'ouverture du 18e. siècle. Nicolas Sanson avait perfectionné l'édifice de la science qu'avaient élevé l'érudition d'Ortelius et l'habileté de Mercator : cependant, quoique Sanson occupât, de son vivant, la première place, et que presque toutes les cartes qui se publiaient alors ne fussent que des copies des siennes, il n'avait point porté la géographie à ce degré de perfection que les découvertes astronomiques faites de son temps lui permettaient d'atteindre. Il suivit trop aveuglément les longitudes de Ptolémée, et méconnut les modules de toutes les mesures itinéraires anciennes, et de la plupart des modernes. Après sa mort, ses fils et petits-fils, Moullard, Guillaume et Adrien Sanson, reproduisirent ses cartes avec de faibles chan-

déjà le
pareill
ces du
dinal
nise p
globes
lemon
Tralla
graveu
mort
rieure
Cepen
compr
mité
de la s
pavé
vatoir
étaient
selon l
nisphè
Mais
sa ma
des qu
montr
sini a
monde
venait

connues jusqu'alors; parce que lui seul enfin, avec un petit nombre de points donnés, avait su, par de longues et de savantes combinaisons, assigner aux diverses régions du globe leur véritable place. Delisle doit donc être regardé comme le principal créateur du système de géographie des modernes; système dont d'Anville a depuis admirablement bien perfectionné tous les détails. Les globes et les cartes du jeune Delisle furent l'objet de l'admiration générale, et lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, qui le reçut en 1702. Nolin, qui avait le titre de géographe du roi, voulut dérober à Delisle sa réputation et ses succès, en faisant graver et paraître presqu'en même temps une mappemonde en quatre feuilles, copiée sur les cartes nouvelles qui avaient valu à leur auteur des éloges si bien mérités. Nolin ajouta, comme c'est l'ordinaire, l'imposture au plagiat. Il insinua que Delisle avait copié ses cartes, ou plutôt celles de du Trallage, son géographe. Delisle se vit forcé de démontrer, par une critique raisonnée, insérée dans le *Journal de Trévoux*, les fautes énormes et l'incapacité de du Trallage, et enfin il finit par attaquer en justice, comme plagiaire, Nolin, qui ne cessait de le harceler. Les écrits que Delisle publia dans le cours de ce procès qui dura six ans, intéressent l'histoire de la géographie, et sont trop peu connus. Ils consistent en I. une *Requête au roi et à son conseil*, in-fol., 28 pag.; II. *Mémoire pour Guillaume de l'Isle, de l'académie des sciences, contre le sieur Nolin, géographe ordinaire du roi*, in-fol., 20 pages; III. *Arrêt du conseil d'état privé du roi*, renfermant le rapport des experts, et les observations de Delisle sur ce rapport, in-fol., 15 pages. Cet arrêt porte que les planches de la c Nolin, convaincu de pl saisies, rompues et su que tous les exemplaires confisqués, et mis au p ne fit point mettre à ex sentence rigoureuse; il effacer ce qu'on lui avait important sur les cartes il lui laissa ses cuivres ornés de belles vignettes sorti triomphant de cet lisle publia successivem nombre de cartes de g cienne et moderne p parties du monde et p époques de l'histoire. E tèrent sa réputation et l la science dont il fut contestation comme le (*Mercure de France*, p. 475) a donné la liste de Delisle (1), et indiq leur publication; la total plus de cent feuilles; et, bre, nous devons surto aujourd'hui la dernière mappemonde, que Delis 1724, avec de grands parce qu'elle marque l s'étaient arrêtés les p géographie deux années de ce géographe, et, lor n'avait encore fait para ques cartes peu remar France pour accompa de Longuerue. Malgré l menses de la géogra mort de Delisle, les car graphe, comme toutes originales, et non copié d'après d'autres cartes, core être consultées ave

(1) On trouve aussi la liste Delisle, avec la date des corre Buache, dans la *Méthode po graphie*, par Lenglet-Dufresno tion in-12, tome I, page 366.

publié, dans le *Recueil de l'académie des sciences*, les mémoires suivants: 1°. année 1708, page 365, *Conjecture sur la position de l'île Méroé;* 2°. année 1710, p. 353, *Observation sur la variation de l'aiguille aimantée;* 3°. année 1714, p. 175, *Justification des mesures des anciens en matière de géographie;* 4°. année 1716, p. 86, *Sur la longitude du détroit de Magellan;* 5°. année 1720, *Détermination géographique de la situation et de l'étendue des différentes parties de la terre:* ce mémoire est très remarquable, et un de ceux qui portent le plus l'empreinte du génie géographique; 6°. année 1721, page 56, *Détermination de la situation et de l'étendue des pays traversés par le jeune Cyrus et par les dix mille Grecs dans leur retraite;* 7°. même année, page 245, *Remarques sur la carte de la mer Caspienne, envoyée à l'académie par S. M. czarienne;* 8°. année 1725, page 48, *Examen et comparaison de la grandeur de Paris et de Londres, et de quelques autres villes*

t, né à Paris au mois de dé-
e 1675, fit son étude princi-
e l'histoire, à l'exemple de son
et se rendit bientôt capable de
pléer dans ses leçons. Suivant
liteurs de la *Bibliothèque de la*
ce, il eut la plus grande part à la
ise de l'antiquité de la ville et
épiscopal de Toul, Paris,
, in-8°. Quelques-uns attribuent
ids de cet ouvrage à Nicolas Clé-
, et d'autres au P. Benoît, capu-
e Toul. On a encore de Delisle
dition des *Tables chronologi-*
du P. Pétau, traduites en
ais, augmentées et mises dans
meilleur ordre, Paris, 1708, en
grandes feuilles ou cartes, et
ques petits écrits sur l'histoire de
ce. On assure qu'il en prépa-
de plus considérables, lorsqu'il
ut à Paris en 1726. W—s.

ELISLE (Joseph-Nicolas), frère
récédents, né à Paris en 1688,
commencé ses études sous son
, et les termina au collége Maza-
L'éclipse de soleil du 12 mars
piqua vivement sa curiosité, et
ir de connaître la cause de ce
omène l'engagea à se livrer avec
d'ardeur à l'étude des mathémati-
Avant d'avoir acquis aucune no-
le l'astronomie, il avait résolu plu-
s problèmes de cette science par
ce de son esprit, et au moyen de
dés ingénieux de son invention;
ses progrès furent-ils très re-
ables. En 1710, il obtint
rmission d'habiter le dôme du
mbourg; mais ce ne fut que deux
après qu'il put y établir un ob-
toire, et qu'on lui accorda les
uments dont il avait besoin pour
er. Il ne tarda pas à réaliser les
ances qu'on avait conçues de son
cation, et l'académie des sciences
pressa de le recevoir au nombre
de ses membres, en 1714. Il y lut différents mémoires sur l'observation des solstices, sur une éclipse de Vénus, sur une éclipse de Jupiter et de ses satellites par la lune, etc. Bientôt après, il se vit obligé de quitter le Luxembourg, et le mauvais état de sa fortune le contraignit d'accepter une pension de 600 livres, que lui offrit le régent, pour aider Boulainvilliers dans ses calculs d'astrologie judiciaire. Il n'abandonna cependant jamais la véritable science, et il continua à faire part de ses découvertes à l'académie. Il observa le passage de Mercure sur le soleil en 1723 à l'observatoire royal, et l'éclipse totale de soleil du 22 mai 1724 au Luxembourg, où on lui avait rendu son logement. Cette même année, il fit le voyage de Londres, où il fut accueilli par Newton qui lui fit présent de son portrait, et par Halley qui lui communiqua les tables astronomiques qu'il ne publia que long-temps après. Le czar Pierre, pendant son séjour en France, avait apprécié le mérite de Delisle, et l'avait vivement sollicité de se rendre dans ses états, pour y fonder une école d'astronomie. L'impératrice Catherine revint sur ce projet, et Delisle, sollicité de nouveau, céda enfin, et partit pour la Russie, où il demeura près de vingt-deux années. L'école d'astronomie de St.-Pétersbourg acquit en peu de temps, par ses soins, une grande célébrité; il composait pour l'instruction de ses élèves, des traités élémentaires, les leur expliquait, leur fournissait des livres, des instruments, et décernait avec une grande solennité des récompenses à ceux qui se distinguaient. Dans les courts instants que lui laissait sa place, il entreprit différents voyages, et en rapporta un grand nombre de faits intéressants pour la phy-

sique et la géographie. De retour en France, en 1747, Delisle reprit ses fonctions à l'académie. Il avait employé à des expériences d'une utilité générale le magnifique traitement dont il jouissait en Russie ; il revenait en offrir les résultats à son pays ; mais il se trouvait aussi pauvre qu'avant d'être parti, et on ne songea point d'abord à améliorer sa condition. Enfin, le roi acheta son immense collection de pièces astronomiques et géographiques, pour les réunir au dépôt de la marine, et lui en confia la garde avec un traitement de 8000 fr. Il avait établi son observatoire à l'hôtel de Cluni, et il y reprit la suite de ses observations avec un zèle que ni l'âge ni la faiblesse de sa santé ne purent ralentir. A la même époque, il s'occupa de terminer et de publier quelques cartes laissées imparfaites par Guillaume Delisle, son frère. Son ouvrage relatif à la géographie, le plus important, est un *Mémoire sur les nouvelles*

Luxembourg (Mémoires de l'académie des sciences, 1727); II. des *Observations astronomiques* (Mémoires de l'académie de St.-Pétersbourg, 1729). Il a laissé beaucoup de notes manuscrites réunies à celles de son frère au dépôt de la marine. W—s.

DELISLE (Dom Joseph), né à Brainville, dans le Bassigny, vers 1690, entra au service, comme volontaire, à l'âge de seize ans; mais il renonça bientôt au métier des armes, pour embrasser la vie religieuse dans l'ordre de St.-Benoît. Ses connaissances le firent choisir par ses supérieurs pour enseigner aux novices les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Il fut fait abbé de St.-Léopold de Nanci, et mourut à St-Mihiel le 24 janvier 1766. On a de lui plusieurs ouvrages, les uns purement ascétiques, et les autres sur des objets d'érudition ecclésiastique: I. *Vie de M. Hugy, calviniste converti, cidevant capitaine dans le régiment de Sparre*, Nanci, 1731, in-12; II. *Traité historique et dogmatique, touchant l'obligation de faire l'aumône*, Neufchâteau, 1736, in-8°.; III. *Défense de la vérité du martyre de la légion thébaine, pour servir de réponse à la dissertation critique du ministre Dubourdieu*, Nanci, 1737, in-8°. Cet ouvrage a été composé en partie sur les mémoires de dom Clavet, abbé d'Agaune; IV. *Histoire du jeûne*, Paris, 1741, in-8°.; V. la *Vie de S. Nicolas, l'histoire de sa translation et de son culte*, Nanci, 1745, in-8°.; VI. *Histoire de l'ancienne abbaye de St.-Mihiel et de la ville qui en porte le nom, précédée de cinq dissertations préliminaires*, Nanci, 1758, in-4°.; VII. *Avis touchant les dispositions dans lesquelles on doit être selon le cœur, pour étudier la théologie*, Paris, 1760, in

Histoire de l'abbaye d'
jourd'hui St.-Maurice, c
lais). Il en est fait men
Recueil des bollandist
septembre. Le manusc
existait dans la bibliothè
baye St.-Vincent de B
Delisle a laissé d'autres c
nuscrits; dom Calmet cit
tations sur les évêque
écoles des monastères
prieurés simples.

DELISLE DE LA DR
(Louis-François) naq
Rousse, près de Pierrelat
né. Son père, qui était
le destina au barreau, et l
ris, pour y faire un co
mais l'amour des plaisi
des lettres l'eurent bient
l'étude des lois. Pressé
besoin, il travailla pour
lien, où l'on ne jouait e
farces grossières. C'est
doit les premières comé
qui y furent représenté
il donna *Arlequin sa*
suivant Laharpe, n'est
sans action, sans vrai
sans comique; mais le
a obtenu aux diverses r
plaisir qu'elle fait à la
futent assez cette injust
mon le Misanthrope fut
l'auteur y avait répar
philosophiques assez h
contribuèrent pas peu
Laharpe, dans son
beaucoup cette pièce; m
ainsi que dans la précéd
de ces *sophismes pernic*
société, que J.-J. Rous
développés. Delisle a fa
senter avec des succès
quin au banquet des
Banquet ridicule, le

Bocace. Ces drames ne sont
nérite; il y a de bonnes scènes
, et le dialogue en est franc et
Le *Berger d'Amphryse*, le
uteur, *Arlequin astrologue*,
in grand-mogol, comédies,
ques poésies fugitives de l'au-
nt été recueillis en 1 vol. in-
elisle donna en 1732 sa tra-
de *Danaïs*, qui n'eut et ne mé-
aucun succès(1). Son poëme inti-
Essai sur l'amour-propre, 1738,
., est oublié depuis long-temps;
trouve cependant quelques vers
eux, et deux ou trois tirades pas-
es. L'auteur, d'un caractère fier,
turne et rêveur, n'écouta jamais
conseils de la critique, et ne put
résoudre à faire sa cour aux grands,
parce qu'il y avait, disait-il, trop
à souffrir dans leurs antichambres,» aussi vécut-il toujours dans
n état voisin de la misère. Il est
nort en novembre 1756. B—G—T.

DELIUS (Christophe-Traugott),
né en Saxe, en 1730,

établie peu auparavant à Sche
et avec ordre de faire imprim
leçons : elles le furent en alle
sous le titre d'*Anleitung zu*
baukunst (c'est-à-dire : *A*
ploiter les mines, relativem
théorie et à la pratique),
1773, in-4°., avec 24 pla
La réputation que lui fit ce
attira sur lui l'attention de
trice, qui le rappela à Vie
nomma conseiller au d
général des mines et des
d'Autriche. Il introduisit
velle manipulation du cui
résultat fut très avantage
impérial. C'est à lui qu'est
verte d'une mine d'opale
Il se proposait de donn
vations sur la formatio
mundi, une des variét
mais ses infirmités ne
rent pas. Il se rendit à
pérant que le beau
ville pourrait contrib
sement de sa santé; m
le 21 janvier 1779.

présidée par le professeur Cilano : *De corruptelis artem medicam hodiè depravantibus ;* puis il se rendit à l'université de Halle, et pour perfectionner son éducation médicale, il passa une année à Berlin, où l'anatomie et la chirurgie étaient enseignées plus particulièrement. De retour à Halle, il soutint, sans président, sa dissertation inaugurale : *De consensu pectoris cum infimo ventre*, 1745. Revêtu du doctorat, Délius exerça d'abord son art dans sa ville natale. Nommé, en 1747, médecin-physicien adjoint de Bareuth, il obtint en 1749 une chaire à l'université d'Erlang, et en 1750 le titre de conseiller. Il avait été accueilli en 1742 par la société allemande de Halle ; il le fut en 1750 par la société royale de Göttingue, et en 1754 par les académies de Montpellier et de Rouen. Élu en 1747 membre de l'académie des curieux de la nature, il en fut proclamé président en 1788. Les attributs de cet emploi ne sont pas purement scientifiques ; ils conduisent à des distinctions civiles. En conséquence, Délius fut créé noble de l'empire, conseiller et archiâtre impérial, comte palatin. Il ne jouit que trois ans de ces dignités éminentes, et mourut le 22 octobre 1791. Les écrits de ce médecin sont excessivement nombreux, et cependant il n'en est pas un seul d'une étendue considérable ou d'une importance majeure. On peut les diviser en trois classes : 1°. ouvrages (ou opuscules) proprement dits ; 2°. programmes, discours, dissertations inaugurales ; 3°. écrits périodiques. Les principales productions qui appartiennent à la 1re. classe sont : I. *Amœnitates medicæ circa casus medico-practicos haud vulgares ; Decades V*, Leipzig, 1745-1747, in-8°. Ce recueil contient diverses observations sur l'histoire ancienne de l'électricité ; sur les signes que peut fournir l'absence de la caroncule lacrymale chez les enfants nouveau-nés, etc. ; II. *Rudera terræ mutationum particularium testes possibiles, pro diluvii universalis testibus non habenda*, Leipzig, 1747, in-4°. On retrouve ce mémoire géologique dans les *Éphémérides des Curieux de la nature.* III. *Animadversiones in doctrinam de irritabilitate, tono, sensatione et motu corporis humani*, Erlang, 1752, in-4°. ; Bologne, 1759, in-4°. Ces remarques sont spécialement dirigées contre la doctrine de Haller, que Délius accuse mal à propos d'avoir confondu l'irritabilité avec la sensibilité. IV. *Primæ lineæ semiologiæ pathologicæ, seu Hermanni Boerhaavii institutiones semioticæ, auctæ, et prælectionibus academicis accommodatæ*, Erlang, 1776, in-8°. ; V. *Principia diætetica, seu Hermanni Boerhaavii institutiones hygieines, digestæ, auctæ, et prælectionibus academicis accommodatæ*, Erlang, 1777, in-8°. ; 2e. édition, corrigée et augmentée, Erlang, 1781, in-8°. ; VI. *Synopsis introductionis in medicinam universam, ejusque historiam litterariam*, Erlang, 1779, in-8°. C'est une mince et insignifiante notice bibliographique ; VII. *De Cholelithis observationes et experimenta ; necnon de iconibus pathologico-semioticis*, Erlang, 1782, in-4°., fig. Parmi les écrits, très multipliés, de la 2e. classe, tous imprimés à Erlang dans le format in-4°., l'on distingue : I. *Oratio de medicinâ elegantiore*, 1749 ; c'est le discours que prononça Délius en prenant possesion de sa chaire ; II. *De theoriâ et fœcundo in medicinâ usu principii : sensationem sequitur motus sensationi pro-*

1751; dissertation soutenue par Holzschuer; VII. *Oratio de regente medico non mutante negotium nec vitæ genus*, 1751; VIII. *De sugillatione, quatenùs infanticidii indicio* : cette thèse, soutenue en 1751, par Berger, répand des lumières sur une question importante de médecine légale; aussi a-t-elle été insérée par Schlegel dans son utile collection; IX. *Oratio de meritis Francorum in rem medicam et physicam*, 1754; X. *Cicatrix et callus lea nutritionis*, 1755 : dans cette issertation, soutenue par Rudelgast, trouve quelques expériences faites ec la garance; XI. *Oratio de jurice medico*, 1755; XII. *Nonnulla l diætam castrensem spectantia*, 57; thèse soutenue par Zeisser; XIII. *uthemata graviora à flatuum usa occultâ oriunda*, 1759 : cette sertation, qui ne remplit pas ce promet le titre, a été traduite en mand par Gessner; XIV. *De retionibus morbosis*, 1759; XV. *damnis ex medico nimis cunctaoriundis*, 1761; XVI. *Spelætificantes*, 1763

Meditationes sæculi ingenio XXIII. *De pr* tum præ cœn scientiis et *f* 1768; XXIV. *forensis*, 177 *educatione me translatione n hippocraticorun cam*, 1777; *circa character ternum, physio manum, chemia cationem*, 177 *medicinæ extem ticæ, cum adve chemicis*, 178o *nulla officium n nicum et forense* XXIX. *Philyra senti academiæ curiosorum statu* partie de ces opu autres dont il a s grossir cette liste par l'auteur, en si lés : *Adversaria a*

observations les plus intéressantes, fournies par Délius aux *Éphémérides*, ont pour objet : une luette double ; la chute des cheveux et des poils de tout le corps ; une fièvre épileptique. Délius fut le principal rédacteur des *Frœnkische Sammlungen*, et dans les huit volumes de ce recueil qui parurent in-8°., à Nuremberg, depuis 1755 jusqu'à 1768, il inséra une foule d'articles, parmi lesquels on remarque les suivants : *De la circulation du sang dans les grenouilles ; De certaines plantes indigènes qui pourraient remplacer la salsepareille ; Notices des ouvrages publiés en Franconie depuis 1750, sur la physique, la médecine et l'économie ; Du vomissement des chevaux ; De la prompte pétrification du bois ; Tables de naissance et de mortalité ; De la chimie économique ; Réfutation des reproches injustes faits à la médecine par J.-J. Rousseau.* Les articles les plus remarquables, fournis par Delius aux *Annonces savantes d'Erlang*, sont des recherches sur les dendrites et sur l'arbre de Diane ; des réflexions sur le *gâteau fébrile ;* sur le mouvement de l'arc-en-ciel ; sur la figure de la grêle ; sur les momies ; sur la moisissure. Ce savant laborieux a énuméré les sources d'eaux minérales du Brandebourg et de la Franconie, et il a décrit spécialement celles de Baunach, de Kissingen, de Boklei, de Hofgeismar, de Sichersreuth, de Burgbernheim. Enfin Délius a publié les *Éloges funèbres* de son père, des professeurs Windheim et Arnold, des conseillers Schierschmid, Weissmann et Wagner. Outre la *Memoria perillustris atque experientissimi Henrici Friderici Delii*, par Théophile-Christophe Harles, Erlang, 1791, in-4°., on trouve des notices biographiques sur cet infatigable écrivain, dans les *Nachrichten* de Bœrner et dans celles de Meyer ; dans la *Prusse littéraire* de Denina ; dans le *Recueil* de Bock ; dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, etc. C.

DELLAMARIA (Dominique), né à Marseille l'an 1778, d'une famille originaire d'Italie, se livra fort jeune encore à l'étude de la musique, et composa à l'âge de dix-huit ans un opéra qui fut représenté dans sa ville natale. Il voyagea pendant environ dix ans en Italie, avec le dessein de se perfectionner dans son art, et étudia particulièrement sous Paésiello. Parmi les opéras qu'il fit représenter en Italie, quelques-uns eurent beaucoup de succès. Revenu en France, il sentit que Paris était le centre du goût, et que c'était là qu'il devait chercher des inspirations et des juges. Le *Prisonnier*, représenté en 1798, au théâtre Favart, fut son premier ouvrage, et c'est de toutes ses productions celle qui a eu le succès le plus brillant. A l'époque où il parut, la musique forte et savante commençait à s'emparer du théâtre ; le *Prisonnier* fit une sorte de révolution, et l'on en revint aux chants faciles et naturels. L'*Opéra-Comique*, l'*Oncle valet*, le *Vieux Château*, qu'il donna successivement, offrent le même genre de mérite, c'est-à-dire un style élégant et pur, une expression vraie, des accompagnements légers, vifs et gracieux. Tous les petits airs de ses opéras ont eu beaucoup de vogue dans la nouveauté, et sont encore à la mode, parce qu'ils sont vrais et faciles à retenir. Ce compositeur jouait fort bien de plusieurs instruments. Il est mort en 1800, des suites d'une grave imprudence. P—x.

DELLE (Claude), savant dominicain, né à Paris dans la première

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

DE—DO.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHI

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PR
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRI

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SA

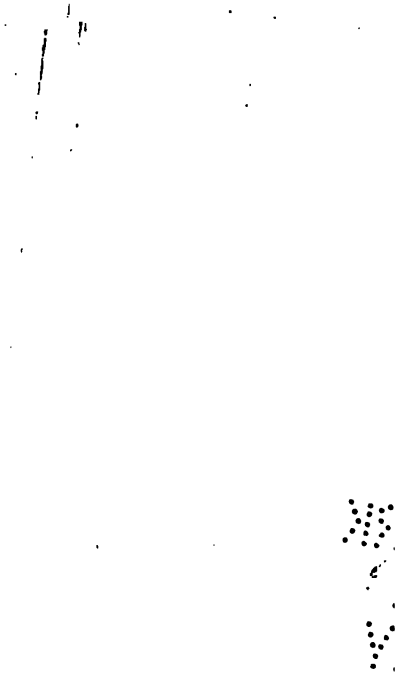
On doit des égards aux vivants; on ne doit,
que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur*

TOMÈ ONZIÈME.

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1814.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU ONZIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A. B—T.	Beuchot.	L—P—E.	Laporte (Hippolite de)
A—D.	Artaud.	L—S.	Langlès.
A—D—R.	Amar-Durivier.	L—S—E.	La Salle.
A—G—R.	Auger.	L—X.	Lacroix.
A—S.	Auguis.	L—Y.	Lécuy.
B. M—S.	Bigot-de-Morogues.	M. B—N.	Malte-Brun.
B—G—T.	Bourgeat.	M—D.	Michaud.
B—I.	Bernardi.	M—D j.	Michaud jeune.
B—O.	Brito.	M—I.	Mostowski.
B—P.	Beauchamp (Alphonse de).	M—ON.	Marron.
B—RS.	Boinvilliers.	N—L.	Noel.
B—SS.	Boissonade.	N—T.	Nicollet.
B—T.	Biot.	P—D.	Pataud.
B—U.	Beaulieu.	P—E.	Ponce.
B—Y.	Mme. Bolly.	P—S—T.	Pariset.
C.	Chaumeton.	P—X.	Pujoulx.
C—AU.	Catteau-Calleville.	Q—R—Y.	Quatremère-Roissy.
C. G.	Cadet-Gassicourt.	R—D—N.	Renauldin.
C. M. P.	Pillet.	R—T.	Roquefort.
C—R.	Clavier.	S—D.	Sudre.
C. T—Y.	Coquebert de Taizy.	S. D. S—T.	Silvestre-de-Sacy.
C—V—R.	Cuvier.	S—L.	Schœll.
D. L.	Delaulnaye.	S. M—N.	Saint-Martin.
D. L. C.	Lacombe (de).	S. S—I.	Sismonde-Sismonde.
D—P—S.	Du Petit-Thouars.	ST—R.	Starfer.
D—S.	Desportes (Boscheron).	ST—T.	St-Isaert.
D—T.	Durdent.	S—Y.	Salaberry.
E—C D—D.	Emeric David.	T—D.	Tabaraud.
E—S.	Eyriès.	T—N.	Tôchon.
F. P—T.	Fabien Pillet.	U—I.	Ustéri.
F—R.	Fournier.	V—N.	Villemain.
F—T.	Feuillet.	V. S—L.	Vincens-Saint-Laure
G—É.	Ginguené.	V—T.	Vitet.
G—N.	Guillon (Aimé).	V—VE.	Villenave.
G—R.	Grosier.	W—R.	Walckenaer.
G—Y.	Gley.	W—S.	Weiss.
J. B. E—D.	Esmenard.	X—S.	Revu par M. Sward.
J—N.	Jourdain.	Z.	Anonyme.
L—N.	Landon.		

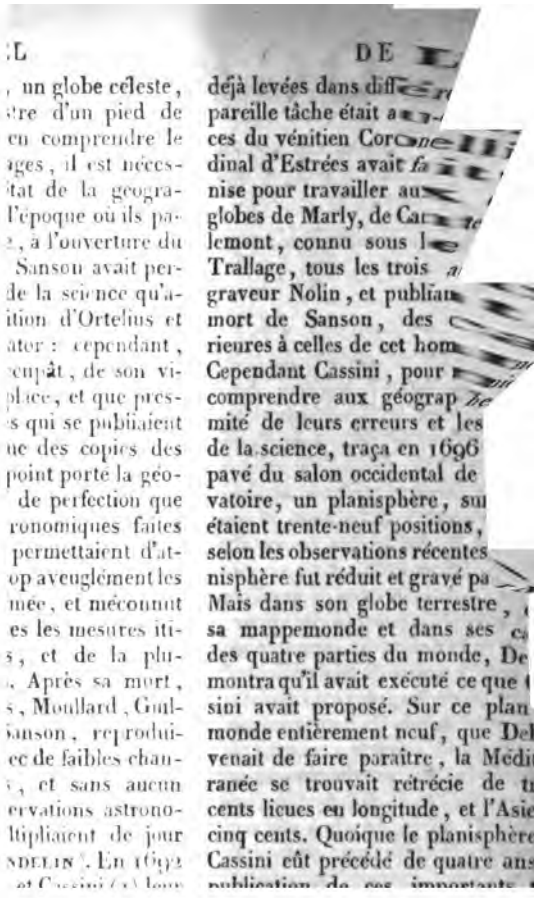
BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

D

DELISLE (Claude), géographe et historien, né à Vaucouleurs, dans le diocèse de Toul, le 5 novembre 1644, fit ses études au collége de Pont-à-Mousson, prit ses degrés en droit, et plaida pendant quelques années. Il renonça ensuite au barreau, et vint à Paris où il donna des leçons d'histoire. L'intérêt qu'il sut répandre sur ses cours, la nouveauté de sa méthode qui facilitait les progrès des élèves, le firent connaitre d'une manière avantageuse. Le duc d'Orléans lui-même voulut suivre les leçons de Delisle, et long-temps après il lui en témoigna sa reconnaissance, en le nommant à une place de censeur, et enlui faisant payer des gratifications. Delisle s'était marié en 1674, et il mourut le 2 mai 1720, laissant quatre fils, tous célèbres dans l'histoire des sciences. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Relation historique du royaume de Siam*, Paris, 1684, in-12 : elle est estimée pour l'exactitude ; II. *Atlas historique et généalogique*, Paris, 1718, in-4°. : il est moins connu qu'il ne le mérite ; III. *Abrégé de l'histoire universelle*, Paris, 1731, 7 vol. in-12, superficiel. Ce fut pourtant Lancelot, à qui le manuscrit avait été confié par la famille, qui le fit imprimer avec un éloge de l'auteur. IV. *Traité de chronologie*, imprimé avec l'*Abrégé chronologique* de Pétau, traduit par Maucroix, Paris, 1730, 3 vol. in-8°. ; V. *Introduction à la géographie avec un traité de la sphère*, Paris, 1746, 2 vol. in-12. On l'attribua par erreur à Guillaume Delisle qui avait annoncé, sous le même titre, un ouvrage qui n'a jamais été terminé. Celui de Claude, rédigé d'après les cahiers qu'il dictait à ses élèves, est depuis long-temps effacé par de meilleurs. W—s.

DELISLE (Guillaume), ou DE L'ISLE (1), premier géographe du roi, naquit à Paris le dernier jour du mois de février 1675. Il était fils de Claude Delisle (*Voy.* l'article précédent), qui dirigea lui-même ses études avec le zèle et l'affection d'un père. Ses dispositions pour la géographie s'annoncèrent de si bonne heure, qu'à l'âge de neuf ans, il avait dressé et dessiné des cartes sur l'histoire ancienne. Les leçons de Cassini et l'amitié de Fréret contribuèrent encore à hâter les développements de ce génie précoce : il conçut, très jeune encore, le hardi projet de réformer le système de la géographie, et de le reconstruire en entier sur de nouvelles bases. A vingt-cinq ans, il avait terminé cette difficile entreprise. Ce fut à cet âge, et dans l'année 1700, qu'il fit paraître à la fois une mappemonde, des cartes d'Europe,

(1) C'est de cette dernière manière qu'il écrivait lui-même son nom dans ses premiers ouvrages ; il la changea depuis, et écrivit constamment *Delisle*. Cependant, après sa mort, son frère l'astronome, en publiant une carte posthume de son frère le célèbre géographe, écrivait encore *de l'Isle*.



ıes jusqu'alors; parce que lui seul
, avec un petit nombre de points
és, avait su, par de longues et de
ıtes combinaisons, assigner aux
ses régions du globe leur vérita-
lace. Delisle doit donc être regardé
ıe le principal créateur du sys-
de géographie des modernes;
me dont d'Anville a depuis admi-
ment bien perfectionné tous les
ls. Les globes et les cartes du
Delisle furent l'objet de l'admi-
ı générale, et lui ouvrirent les
:s de l'académie des sciences, qui
çut en 1702. Nolin, qui avait le
de géographe du roi, voulut dé-
r à Delisle sa réputation et ses
:s, en faisant graver et paraître
ju'en même temps une mappe-
le en quatre feuilles, copiée sur
ırtes nouvelles qui avaient valu à
auteur des éloges si bien mérités.
ı ajouta, comme c'est l'ordinaire,
ıosture au plagiat. Il insinua que
le avait copié ses cartes, ou plu-
elles de du Trallage, son géogra-
Delisle se vit forcé de démontrer,
une critique raisonnée, insérée
le *Journal de Trévoux*, les fau-
normes et l'incapacité de du Tral-
, et enfin il finit par attaquer en
ɔe, comme plagiaire, Nolin, qui
essait de le harceler. Les écrits
Delisle publia dans le cours de ce
ès qui dura six ans, intéressent
toire de la géographie, et sont
peu connus. Ils consistent en
ıe *Requête au roi et à son con-*
, in-fol., 28 pag.; II. *Mémoire*
Guillaume de l'Isle, de l'aca-
ie des sciences, contre le sieur
in, géographe ordinaire du roi,
ol., 20 pages; III. *Arrêt du con-*
d'état privé du roi, renfermant
ıpport des experts, et les obser-
ons de Delisle sur ce rapport,
ol., 15 pages. Cet arrêt porte
que les planches de la carte du sieur Nolin, convaincu de plagiat, seront saisies, rompues et supprimées, et que tous les exemplaires seront saisis, confisqués, et mis au pilon. Delisle ne fit point mettre à exécution cette sentence rigoureuse; il fit seulement effacer ce qu'on lui avait pris de plus important sur les cartes de Nolin, et il lui laissa ses cuivres, qui étaient ornés de belles vignettes. Après être sorti triomphant de cette lutte, Delisle publia successivement un grand nombre de cartes de géographie ancienne et moderne pour toutes les parties du monde et pour diverses époques de l'histoire. Elles augmentèrent sa réputation et les progrès de la science dont il fut regardé sans contestation comme le chef. Fréret (*Mercure de France*, mars 1726, p. 475) a donné la liste de ces cartes de Delisle (1), et indiqué l'année de leur publication; la totalité se monte à plus de cent feuilles; et, dans ce nombre, nous devons surtout remarquer aujourd'hui la dernière édition de sa mappemonde, que Delisle publia, en 1724, avec de grands changements, parce qu'elle marque les bornes où s'étaient arrêtés les progrès de la géographie deux années avant la mort de ce géographe, et, lorsque d'Anville n'avait encore fait paraître que quelques cartes peu remarquables sur la France pour accompagner l'ouvrage de Longuerue. Malgré les progrès immenses de la géographie, depuis la mort de Delisle, les cartes de ce géographe, comme toutes celles qui sont originales, et non copiées ou réduites d'après d'autres cartes, peuvent encore être consultées avec fruit, parce

(1) On trouve aussi la liste des cartes de G. Delisle, avec la date des corrections qu'y a faites Buache, dans la *Méthode pour étudier la géographie*, par Lenglet-Dufresnoy, quatrième édition in-12, tome I, page 560.

s'y trouve souvent des positions
ctes qui ont été méconnues ou né-
gées par les géographes qui ont
vi (1). Il en est d'ailleurs quelques-
es, relatives à certaines époques de
istoire ancienne ou du moyen âge,
d'on n'a pas relaites depuis. Indépen-
amment des mémoires composés
our le procès avec Nolin, et dans les-
quels Delisle a donné l'analyse de ses
premiers ouvrages, ce géographe a
publié, dans le *Recueil de l'académie
des sciences*, les mémoires suivants:
1°. année 1708, page 365, *Conjec-
ture sur la position de l'île Méroé*;
2°. année 1710, p. 353, *Observation
sur la variation de l'aiguille aiman-
tée*; 3°. année 1714, p. 175, *Justi-
fication des mesures des anciens en
matière de géographie*; 4°. année
1716, p. 86, *Sur la longitude du dé-
troit de Magellan*; 5°. année 1720,
*Détermination géographique de la
situation et de l'étendue des diffé-
rentes parties de la terre*: ce mé-
remarquable, et un de

1700, lors de la publicatio
premiers travaux, Delisle
qu'il rendrait compte des ch
dont il était l'auteur, da
vrage spécial, intitulé: *I
à la géographie*; mais
lui permit pas d'achever
ge, dont Fréret a fait
plan dans un écrit curieu
intitulé: *Lettre de M.
de l'académie des i
belles-lettres, pour l
M. Guillaume Delisl
des mémoires pour ser
des hommes illustres
1731. Delisle eut l'h
gner la géographie à L
sous un tel maître u
pour cette science, s
posa même un petit
Louis XV). Ce m
pensa des leçons qu
en créant pour lui
géographe du roi,
auparavant, et do
conféré le 24 août
sion de 1200 li
et son séj

it, né à Paris au mois de dé-re 1675, fit son étude princi-de l'histoire, à l'exemple de son , et se rendit bientôt capable de ppléer dans ses leçons. Suivant diteurs de la *Bibliothèque de la ice*, il eut la plus grande part à la *nse de l'antiquité de la ville et épiscopal de Toul*, Paris, , in-8°. Quelques-uns attribuent ids de cet ouvrage à Nicolas Clé-, et d'autres au P. Benoît, capu-e Toul. On a encore de Delisle dition des *Tables chronologi-du P. Pétau*, traduites en ais, augmentées et mises dans eilleur ordre, Paris, 1708, en grandes feuilles ou cartes, et nes petits écrits sur l'histoire de e. On assure qu'il en prépa-le plus considérables, lorsqu'il ut à Paris en 1726. W—s.

ELISLE (Joseph-Nicolas), frère récédents, né à Paris en 1688, commencé ses études sous son et les termina au collége Maza-'éclipse de soleil du 12 mars i piqua vivement sa curiosité, et ir de connaître la cause de ce nène l'engagea à se livrer avec l'ardeur à l'étude des mathémati-Avant d'avoir acquis aucune no-le l'astronomie, il avait résolu plu-s problèmes de cette science par ce de son esprit, et au moyen de ldés ingénieux de son invention; ses progrès furent-ils très re-uables. En 1710, il obtint rmission d'habiter le dôme du mbourg; mais ce ne fut que deux près qu'il put y établir un ob-toire, et qu'on lui accorda les uments dont il avait besoin pour r. Il ne tarda pas à réaliser les ances qu'on avait conçues de son cation, et l'académie des sciences pressa de le recevoir au nombre de ses membres, en 1714. Il y lut différents mémoires sur l'observation des solstices, sur une éclipse de Vénus, sur une éclipse de Jupiter et de ses satellites par la lune, etc. Bientôt après, il se vit obligé de quitter le Luxembourg, et le mauvais état de sa fortune le contraignit d'accepter une pension de 600 livres, que lui offrit le régent, pour aider Boulainvilliers dans ses calculs d'astrologie judiciaire. Il n'abandonna cependant jamais la véritable science, et il continua à faire part de ses découvertes à l'académie. Il observa le passage de Mercure sur le soleil en 1723 à l'observatoire royal, et l'éclipse totale de soleil du 22 mai 1724 au Luxembourg, où on lui avait rendu son logement. Cette même année, il fit le voyage de Londres, où il fut accueilli par Newton qui lui fit présent de son portrait, et par Halley qui lui communiqua les tables astronomiques qu'il ne publia que long-temps après. Le czar Pierre, pendant son séjour en France, avait apprécié le mérite de Delisle, et l'avait vivement sollicité de se rendre dans ses états, pour y fonder une école d'astronomie. L'impératrice Catherine revint sur ce projet, et Delisle, sollicité de nouveau, céda enfin, et partit pour la Russie, où il demeura près de vingt-deux années. L'école d'astronomie de St.-Pétersbourg acquit en peu de temps, par ses soins, une grande célébrité; il composait pour l'instruction de ses élèves, des traités élémentaires, les leur expliquait, leur fournissait des livres, des instruments, et décernait avec une grande solennité des récompenses à ceux qui se distinguaient. Dans les courts instants que lui laissait sa place, il entreprit différents voyages, et en rapporta un grand nombre de faits intéressants pour la phy-

et la géographie. De retour en
ce, en 1747, Delisle reprit ses
ions à l'académie. Il avait employé
s expériences d'une utilité générale
agnifique traitement dont il jouis-
en Russie ; il revenait en offrir les
ultats à son pays ; mais il se trou-
it aussi pauvre qu'avant d'être par-
, et on ne songea point d'abord à
méliorer sa condition. Enfin, le roi
cheta son immense collection de
pièces astronomiques et géographi-
ques, pour les réunir au dépôt de la
marine, et lui en confia la garde avec
un traitement de 8000 fr. Il avait
établi son observatoire à l'hôtel de
Cluni, et il y reprit la suite de ses
observations avec un zèle que ni l'âge
ni la faiblesse de sa santé ne purent
ralentir. A la même époque, il s'occupa
de terminer et de publier quelques
cartes laissées imparfaites par Guil-
laume Delisle, son frère. Son ouvrage
relatif à la géographie, le plus impor-
tant, est un *Mémoire sur les nouvelles*
... nord de la mer du
...ations

naux du temps, ou dans les
des académies de Paris, de
de St.-Pétersbourg ; II. *M*
pour servir à l'histoire et
grès de l'astronomie, d
graphie et de la physiqu
tersbourg, 1738, in-4°.
mettait un second volum
point paru, « parce que,
il aimait mieux rassemble
vations que les publier ; »
ses circumjovialium,
siones et emersiones qu
litum Jovis, ad annos
et menses priores
1734, in-4°. ; Christf
fut l'éditeur ; IV. *Aver*
astronomes sur l'écl
du soleil que l'on at
Paris, 1748, in-8°
« C'est, dit Lalande
rique très bien fait e
éclipses annulaires.
DELISLE (Lou
cédents, prit le no
qui était celui de
l'astronomie avec
...in des sci

mbourg (Mémoires de l'acadé- des sciences, 1727); II. des *Ob- ations astronomiques* (Mémoires académie de St.-Pétersbourg, 3). Il a laissé beaucoup de notes uscrites réunies à celles de son au dépôt de la marine. W—s.

ELISLE (Dom Joseph), né à ville, dans le Bassigny, vers , entra au service, comme vo- ire, à l'âge de seize ans; mais il nça bientôt au métier des armes, embrasser la vie religieuse dans re de St.-Benoît. Ses connais- s le firent choisir par ses supé- s pour enseigner aux novices les -lettres, la philosophie et la ogie. Il fut fait abbé de St.-Léo- dc Nanci, et mourut à St-Mihiel janvier 1766. On a de lui plu- s ouvrages, les uns purement iques, et les autres sur des ob- l'érudition ecclésiastique: I. *Vie l. Hugy, calviniste converti, ci- nt capitaine dans le régiment parre*, Nanci, 1731, in-12; II. *ité historique et dogmatique, hant l'obligation de faire l'au- e*, Neufchâteau, 1736, in-8°.; *Défense de la vérité du mar- de la légion thébaine, pour ir de réponse à la dissertation que du ministre Dubourdieu*, i, 1737, in-8°. Cet ouvrage a omposé en partie sur les mémoi- le dom Clavet, abbé d'Agaune; *Histoire du jeûne*, Paris, 1741, °.; V. la *Vie de S. Nicolas, toire de sa translation et de son e*, Nanci, 1745, in-8°.; VI. *toire de l'ancienne abbaye de Mihiel et de la ville qui en porte om, précédée de cinq dissertа- s préliminaires*, Nanci, 1758, °.; VII. *Avis touchant les dis- tions dans lesquelles on doit être n le cœur, pour étudier la théo- logie*, Paris, 1760, in-8°.; VIII. *Histoire de l'abbaye d'Agaune* (aujourd'hui St.-Maurice, dans le Valais). Il en est fait mention dans le *Recueil des bollandistes*, au 22 septembre. Le manuscrit original existait dans la bibliothèque de l'abbaye St.-Vincent de Besançon. Dom Delisle a laissé d'autres ouvrages manuscrits; dom Calmet cite des *Dissertations sur les évêques, sur les écoles des monastères, et sur les prieurés simples.* W—s.

DELISLE DE LA DREVETIÈRE (Louis-François) naquit à Suze-la-Rousse, près de Pierrelate en Dauphiné. Son père, qui était sans fortune, le destina au barreau, et l'envoya à Paris, pour y faire un cours de droit; mais l'amour des plaisirs et le goût des lettres l'eurent bientôt dégoûté de l'étude des lois. Pressé alors par le besoin, il travailla pour le théâtre italien, où l'on ne jouait encore que des farces grossières. C'est à lui qu'on doit les premières comédies régulières qui y furent représentées. En 1721, il donna *Arlequin sauvage*, qui, suivant Laharpe, n'est qu'une pièce sans action, sans vraisemblance et sans comique; mais le succès qu'elle a obtenu aux diverses reprises, et le plaisir qu'elle fait à la lecture, réfutent assez cette injuste critique. *Timon le Misanthrope* fut joué en 1722: l'auteur y avait répandu des idées philosophiques assez hardies qui ne contribuèrent pas peu à sa réussite. Laharpe, dans son *Lycée*, loue beaucoup cette pièce; mais il y trouve, ainsi que dans la précédente, plusieurs de ces *sophismes pernicieux* contre la société, que J.-J. Rousseau a ensuite développés. Delisle a fait aussi représenter avec des succès variés, *Arlequin au banquet des sept sages*, le *Banquet ridicule*, le *Faucon* et *les*

in-8°., est oublié depuis long-temps; on y trouve cependant quelques vers heureux, et deux ou trois tirades passables. L'auteur, d'un caractère fier, taciturne et rêveur, n'écouta jamais les conseils de la critique, et ne put se résoudre à faire sa cour aux grands, « parce qu'il y avait, disait-il, trop » à souffrir dans leurs antichambres, » aussi vécut-il toujours dans un état voisin de la misère. Il est mort en novembre 1756. B—G—T.

DELIUS (Christophe-Traugott), minéralogiste, né en Saxe, en 1730, d'une famille noble, ruinée par les guerres du 17e. siècle. Après avoir fait de bonnes études, il entra au service, qu'il quitta bientôt pour se livrer à la minéralogie; il alla à Vienne, où il embrassa la religion catholique. En 1756, il fut fait essayeur, et en 1761 inspecteur des mines de Hongrie. Il y composa son premier ouvrage, qui est une *Dissertation sur l'origine des montagnes, sur les filons, sur la minéralisation des métaux et particulièrement de l'or*, Léipzig, 1770, in-8°., en allemand. Le professeur

général des
d'Autriche.
velle manip
résultat fut
impérial. C
verte d'une
Il se propo
vations sur
mundi, un
mais ses inf
rent pas. Il
pérant que
ville pourra
sement de s
le 21 janvie

DELIUS
8 juillet 17
Saxe, où il
et commença
Mais la lectu
de médecine
cette science
sacrer spécial
deux années
de droit, et
cine, au gym
royal de Dan
cet établisse

présidée par le professeur Cilano : *De corruptelis artem medicam hodiè depravantibus ;* puis il se rendit à l'université de Halle, et pour perfectionner son éducation médicale, il passa une année à Berlin, où l'anatomie et la chirurgie étaient enseignées plus particulièrement. De retour à Halle, il soutint, sans président, sa dissertation inaugurale : *De consensu pectoris cum infimo ventre*, 1745. Revêtu du doctorat, Délius exerça d'abord son art dans sa ville natale. Nommé, en 1747, médecin-physicien adjoint de Bareuth, il obtint en 1749 une chaire à l'université d'Erlang, et en 1750 le titre de conseiller. Il avait été accueilli en 1742 par la société allemande de Halle ; il le fut en 1750 par la société royale de Göttingue, et en 1754 par les académies de Montpellier et de Rouen. Élu en 1747 membre de l'académie des curieux de la nature, il en fut proclamé président en 1788. Les attributs de cet emploi ne sont pas purement scientifiques ; ils conduisent à des distinctions civiles. En conséquence, Délius fut créé noble de l'empire, conseiller et archiâtre impérial, comte palatin. Il ne jouit que trois ans de ces dignités éminentes, et mourut le 22 octobre 1791. Les écrits de ce médecin sont excessivement nombreux, et cependant il n'en est pas un seul d'une étendue considérable ou d'une importance majeure. On peut les diviser en trois classes : 1°. ouvrages (ou opuscules) proprement dits ; 2°. programmes, discours, dissertations inaugurales ; 3°. écrits périodiques. Les principales productions qui appartiennent à la 1re. classe sont : I. *Amœnitates medicæ circa casus medico-practicos haud vulgares ; Decades V*, Leipzig, 1745-1747, in-8°. Ce recueil contient diverses observations sur l'histoire ancienne de l'électricité ; sur les signes que peut fournir l'absence de la caroncule lacrymale chez les enfants nouveau-nés, etc. ; II. *Rudera terræ mutationum particularium testes possibiles, pro diluvii universalis testibus non habenda*, Leipzig, 1747, in-4°. On retrouve ce mémoire géologique dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*. III. *Animadversiones in doctrinam de irritabilitate, tono, sensatione et motu corporis humani*, Erlang, 1752, in-4°. ; Bologne, 1759, in-4°. Ces remarques sont spécialement dirigées contre la doctrine de Haller, que Délius accuse mal à propos d'avoir confondu l'irritabilité avec la sensibilité. IV. *Primæ lineæ semiologiæ pathologicæ, seu Hermanni Boerhaavii institutiones semioticæ, auctæ, et prælectionibus academicis accommodatæ*, Erlang, 1776, in-8°. ; V. *Principia diætetica, seu Hermanni Boerhaavii institutiones hygieines, digestæ, auctæ, et prælectionibus academicis accommodatæ*, Erlang, 1777, in-8°. ; 2e. édition, corrigée et augmentée, Erlang, 1781, in-8°. ; VI. *Synopsis introductionis in medicinam universam, ejusque historiam litterariam*, Erlang, 1779, in-8°. C'est une mince et insignifiante notice bibliographique ; VII. *De Cholelithis observationes et experimenta ; necnon de iconibus pathologico-semioticis*, Erlang, 1782, in-4°., fig. Parmi les écrits, très multipliés, de la 2e. classe, tous imprimés à Erlang dans le format in-4°., l'on distingue : I. *Oratio de medicinâ elegantiore*, 1749 ; c'est le discours que prononça Délius en prenant possesion de sa chaire ; II. *De theoriâ et fœcundo in medicinâ usu principii : sensationem sequitur motus sensationi pro-*

1751; dissertation soutenue par Holzschuer; VII. *Oratio de regente medico non mutante negotium nec vitæ genus*, 1751; VIII. *De sugillatione, quatenus infanticidii indicio* : cette thèse, soutenue en 1751, par Berger, répand des lumières sur une question importante de médecine légale; aussi a-t-elle été insérée par Schlegel dans son utile collection; IX. *Oratio de meritis Francorum in rem medicam et physicam*, 1754; X. *Cicatrix et callus idea nutritionis*, 1755 : dans cette dissertation, soutenue par Rudelgast, on trouve quelques expériences faites avec la garance; XI. *Oratio de judice medico*, 1755; XII. *Nonnulla ad dietam castrensem spectantia*, 1757; thèse soutenue par Zeisser; XIII. *Pathemata graviora à flatuum causâ occultâ oriunda*, 1759 : cette dissertation, qui ne remplit pas ce que promet le titre, a été traduite en allemand par Gessner; XIV. *De revolutionibus morbosis*, 1759; XV. *De damnis ex medico nimis cunctatore oriundis*, 1761; XVI. *Spe-*
ces lætificantes [illegible]

Meditationes
sæculi ingenio
XXIII. *De pr*
tum præ cœn
scientiis et
1768; XXIV.
forensis, 177
educatione m
translatione
hippocraticoru
cam, 1777;
circa characte
ternum, *physi*
manum, *chemi*
cationem, 17
medicinæ exte
ticæ, *cum ad*
chemicis, 178
nulla officium
nicum et forens
XXIX. *Philyre*
senti academia
curiosorum stat
partie de ces o
autres dont il a
grossir cette list
par l'auteur, en
lés : *Adversaria*

ations les plus intéressantes, es par Délius aux *Éphémé-* ont pour objet : une luette ; la chute des cheveux et des le tout le corps ; une fièvre épi- ie. Délius fut le principal ré- rdes *Frœnkische Sammlungen*, s les huit volumes de ce recueil rurent in-8°., à Nuremberg, 1755 jusqu'à 1768, il inséra ule d'articles, parmi lesquels on que les suivants : *De la circu- du sang dans les grenouilles ; ertaines plantes indigènes qui aient remplacer la salsepa- ; Notices des ouvrages pu- en Franconie depuis* 1750, *sur rsique, la médecine et l'éco- ; Du vomissement des che- ; De la prompte pétrification is ; Tables de naissance et de dité ; De la chimie économi- Réfutation des reproches in- faits à la médecine par J.-J. eau.* Les articles les plus re- ables, fournis par Delius aux nces *savantes d'Erlang*, sont echerches sur les dendrites et rbre de Diane ; des réflexions *gâteau fébrile ;* sur le mou- t de l'arc-en-ciel ; sur la figure rêle ; sur les momies ; sur la moi- e. Ce savant laborieux a énuméré rces d'eaux minérales du Bran- rg et de la Franconie, et il it spécialement celles de Bau- de Kissingen, de Boklei, de ismar, de Sichersreuth, de ernheim. Enfin Délius a publié *loges funèbres* de son père, des seurs Windheim et Arnold, des illers Schierschmid, Weissmann agner. Outre la *Memoria per- ris atque experientissimi Hen- Friderici Delii*, par Théophile- tophe Harles, Erlang, 1791, , on trouve des notices biogra- phiques sur cet infatigable écrivain, dans les *Nachrichten* de Bœrner et dans celles de Meyer ; dans la *Prusse littéraire* de Denina ; dans le *Recueil* de Bock ; dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, etc. C.

DELLAMARIA (Dominique), né à Marseille l'an 1778, d'une famille originaire d'Italie, se livra fort jeune encore à l'étude de la musique, et composa à l'âge de dix-huit ans un opéra qui fut représenté dans sa ville natale. Il voyagea pendant environ dix ans en Italie, avec le dessein de se perfectionner dans son art, et étudia particulièrement sous Paésiello. Parmi les opéras qu'il fit représenter en Italie, quelques-uns eurent beaucoup de succès. Revenu en France, il sentit que Paris était le centre du goût, et que c'était là qu'il devait chercher des inspirations et des juges. Le *Prisonnier*, représenté en 1798, au théâtre Favart, fut son premier ouvrage, et c'est de toutes ses productions celle qui a eu le succès le plus brillant. A l'époque où il parut, la musique forte et savante commençait à s'emparer du théâtre ; le *Prisonnier* fit une sorte de révolution, et l'on en revint aux chants faciles et naturels. L'*Opéra-Comique*, l'*Oncle valet*, le *Vieux Château*, qu'il donna successivement, offrent le même genre de mérite, c'est-à-dire un style élégant et pur, une expression vraie, des accompagnements légers, vifs et gracieux. Tous les petits airs de ses opéras ont eu beaucoup de vogue dans la nouveauté, et sont encore à la mode, parce qu'ils sont vrais et faciles à retenir. Ce compositeur jouait fort bien de plusieurs instruments. Il est mort en 1800, des suites d'une grave imprudence. P—x.

DELLE (Claude), savant dominicain, né à Paris dans la première

Histoire, ou *Antiquités de l'état monastique*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Moins historique et moins étendu que celui du P. Hélyot, cet ouvrage, rempli d'érudition, mais dénué quelquefois d'ordre et de critique, mérite encore d'être consulté. Il donne de grands détails sur les solitaires et les sectes religieuses des divers peuples, chinois, mexicains et péruviens; sur les druides, les brachmanes, les fakirs, etc. Il s'attache surtout à expliquer l'origine et les motifs allégoriques des divers usages. A la suite du tome III, on trouve la *Vie de dom Jérôme Marchant, général des chartreux* (mort en 1595), *avec une table chronologique de tous les prieurs de la grande chartreuse* (jusqu'en 1699). Cette biographie paraît n'avoir été mise là que pour grossir le volume. La table chronologique est d'ailleurs bien faite, renfermant des notices courtes et instructives. C. M. P.

DELLON (C.), médecin et voyageur français dont on ignore la patrie, naquit vers 1649. « L'assiduité avec

considéré, il
fondée du got
à l'inquisition
dénonciation,
ter le commi
qui avait touj
fut content d
avec lui. On
on l'embarqua
dans les prison
janvier 1674.
grand nombre
péré, accablé
il voulut deux
Enfin, après de
lui faire avouer
cusait, on lui a
da-fé, et il fut
destiné aux so
ques. Il entend
déclarait excor
Indes, et cond
galères du Port
à la confiscation
autres peines qu
noncées par le
remit un écrit
conditions de s
garder exactem

ge, et le traita avec beaucoup
té. Le 20 mai, on aborda à
lvador; et Dellon fut remis,
forme, au geolier de la pri-
olique: il avait, d'ailleurs, la
le sortir. Il quitta le Brésil le
embre, et entra dans le port
bonne le 15 décembre. Les
ffices du premier médecin de la
e Portugal, qui était français,
ent d'un grand secours auprès
nd-inquisiteur. Celui-ci se fit
it le procès de Dellon, et, s'é-
nvaincu de l'ignorance et de
ice de ceux qui l'avaient con-
, il ordonna qu'on le mît en
. Dellon arriva à Bayonne le
t 1677. Il paraît qu'il continua
nce à exercer sa profession avec
cès qui lui valut la protection
sonnages distingués, puisqu'en
, il accompagna en Hongrie les
s de Conti, en qualité de leur
in. On ignore ce qu'il devint de-
mais on voit qu'il vivait encore
09, époque où il publia une
lle édition de ses voyages, dé-
u baron de Breteuil, introduc-
les ambassadeurs, auquel il dé-
que lui et sa famille avaient de
es obligations. On a de Dellon:
lation d'un voyage fait aux orientales, Paris, 1685, 2
-12. Le 2e. volume est terminé
a *Traité des maladies parti-
es aux pays orientaux et dans
ite*, réimprimé à Amsterdam,
g., 1699, 1 vol. in-12; traduit
glais, Londres, 1698, in-12;
emand, Dresde, 1700, in-12.
re. édition est dédiée à Bos-
L'auteur dit que c'est à cet illus-
état qu'il est redevable de l'heu-
sin de ses voyages, et il le nom-
n libérateur. II. *Relation de
isition de Goa*, Leyde, 1687,
, Paris (Hollande), 1688, in-12.
Il y avait plus de quatre ans que cet ouvrage était écrit, lorsque Dellon le publia. Il doutait s'il pouvait le faire, craignant de scandaliser le St.-Office, et de manquer à son serment. Cette crainte était entretenue par des personnes pieuses, mais timides. D'autres personnes lui ayant démontré qu'un serment extorqué par la crainte du supplice ne liait pas celui qui l'avait prêté, il résolut de le faire paraître. Il allait le livrer à l'impression, lorsqu'il partit pour la Hongrie. A son retour il le fit imprimer dans le même état qu'il l'avait laissé à Bossuet avant son départ. Cette relation est écrite avec une modération qui inspire la confiance. Les détails donnés par Dellon étaient neufs pour les Français, et ils peuvent encore offrir de l'intérêt. On trouve aussi dans ce livre une relation succincte des voyages de l'auteur. Dans l'édition de 1709, intitulée: *Voyages de M. Dellon, avec sa relation de l'inquisition de Goa*, Amsterdam, 2 vol. in-12, et dans celle de Cologne, *augmentée de diverses pièces curieuses et de l'histoire des dieux qu'adorent les gentils des Indes*, 1709 et 1711, 3 vol. in-12, tout ce qui compose les ouvrages précédents est refondu de manière à former une narration suivie. Dellon écrit assez bien; il relève plusieurs erreurs accréditées de son temps en histoire naturelle, décrit avec beaucoup d'exactitude tout ce qui concerne celle des pays qu'il a vus, et se montre en même temps judicieux observateur des mœurs et des usages des habitants. E—s.

DELMACE, ou DALMACE (Flavius Julius Delmatius), fils de Delmatius et petit-fils de Constance Chlore, naquit dans les Gaules, et fut élevé à Narbonne par l'orateur Exupère, qui en fit un prince ac-

donna le commandement de la Thrace, de la Macédoine, etc., qu'il gouverna pendant près de deux ans. La volonté du grand Constantin était qu'il régnât également sur ces contrées après sa mort, et il le comprit pour ces provinces dans le partage qu'il fit de l'empire entre ses enfants et ses neveux. Delmace avait un frère qui se nommait *Annibalien*. Constantin le créa roi de Pont et de l'Arménie mineure, et lui donna sa fille Constantine en mariage. Tant que vécut cet empereur, les deux princes jouirent en paix de leur apanage; mais à sa mort, l'avide Constance, mécontent des faveurs accordées à ses cousins, excita les troupes contre eux et contre plusieurs autres parents de Constantin. Ils furent tous massacrés; l'armée ne reconnut pour augustes que les trois fils de ce grand prince. Delmace prend sur ses médailles les titres de prince de la jeunesse, et de *nobilis Cæsar*. Sa tête s'y trouve ornée du diadème dont l'avait décoré Constantin. Quoiqu'elles soient fort rares en or et en argent dans tous les

satisfaction lor
Rubens, quoiq
n'eût que quat
Delmont s'étan
étroite amitié,
voyage qu'il fi
guide, la vue d
vre et d'heureus
quirent un rang
tistes. Ses prin
une *Adoration*
d'autel fait pour
vers, appelées
tion des Rois p
Dame; une au
Rois et un *Pa*
pour les jésuites
Descamps, dans s
dre et du Brabant
trictions aux éloj
ouvrages; cepe
Delmont une con
dessin correct,
touche fort belles.
pour la douceur
mourut à Anver
1634, à cinquant
vrages ne sont poi

oin à Rome du zèle de ce
mme pour s'instruire. Il le
ns son palais, et contribua à
nner ses talents. Philibert,
des dépouilles de l'antiquité,
ans sa patrie en 1536. Il y
sit le portail de St.-Nizier,
urs maisons ornées de voûtes
aliers en trompe. Les ou-
avant lui, n'avaient jamais en-
arler de semblables ouvrages.
linal du Bellay l'empêcha de
portail de St.-Nizier, l'attira
et le fit connaître à la cour
ri II et de ses fils. Le fer à
le Fontainebleau fut sa pre-
ntreprise, et il donna ensuite
s des châteaux d'Anet et de
: il travaillait à celui-ci, con-
nt avec le Primatice, son con-
in. Après la mort du roi, Ca-
de Médicis lui confia l'inten-
e ses bâtiments. Nous ne par-
oint des réparations considé-
u'il fut chargé de faire à Villers-
s, à la Muette, près de St-Ger-
e château de St.-Maur, qu'il
ommencé pour le cardinal du
et que la reine avait acquis,
linué sur ses dessins. La tour
ois, à St.-Denis, et le palais
leries, furent également éle-
près ses plans. Ce fut dans la
ction de ce dernier édifice que
e déploya les richesses de son
Il en attribue néanmoins tout
ur à Catherine de Médicis,
n fut, dit-il, le principal ar-
cte, et ne lui laissa que la par-
e la décoration. » Ce palais
avoir plus d'étendue qu'il n'en
rd'hui. D'anciens plans gravés
: représentent accompagné de
atérales, de basses-cours et
ites écuries. La reine ne les
nça point; elle n'acheva que
pavillon du milieu, les deux
corps-de-logis contigus et les pavil-
lons qui les terminent; elle ne leur
donna pas même toute la magnifi-
cence et l'exhaussement qu'ils ont ac-
tuellement. Catherine de Médicis ré-
compensa en 1555 les travaux de
Philibert, par le don des abbayes de
St.-Éloi de Noyon et de St.-Serge
d'Angers, quoiqu'il ne fût que ton-
suré. Elle y joignit la qualité de con-
seiller et d'aumônier ordinaire du
roi. On prétend que ces grâces le ren-
dirent insolent; que le poète Ronsard
en fut jaloux, et qu'il publia contre
lui une satire intitulée: la *Truelle
crossée*. Delorme était gouverneur
des Tuileries; sa vengeance se borna
à faire refuser l'entrée du jardin à
Ronsard qui suivait la reine. Celui-ci
crayonna sur la porte, en lettres ca-
pitales: FORT. REVERENT. HABE. L'ar-
tiste, qui vit cette inscription au re-
tour de la promenade, la prit pour du
françois, se crut offensé, et s'en
plaignit à la reine; mais Ronsard ré-
pondit que ces trois mots étaient la-
tins, et formaient le commencement
d'un distique d'Ausone, qui conseille
la modestie à l'homme que la fortune
vient d'élever. La reine fit des ré-
primandes à l'orgueilleux abbé, et dit
tout haut, « que les Tuileries étaient
» dédiées aux muses. » Delorme mou-
rut en 1577; il a laissé un traité in-
fol. intitulé: *Nouvelles inventions
pour bien bâtir et à petits frais*,
divisé en deux livres, Paris, 1561;
quelques exemplaires portent la date
de 1576. L'auteur dit, dans la pré-
face, qu'en réfléchissant sur la diffi-
culté de trouver des arbres d'une
grandeur convenable pour les bâti-
ments des princes et des seigneurs,
il avait imaginé une manière de sub-
stituer des planches de sapin au bois
de charpente, ce qui réunit l'écono-
mie à la plus grande légèreté et à la

rande solidité. Il en parla un
Henri II, lorsqu'il était à table.
assertion fut traitée de chimère
s courtisans pour qui elle était
lle. Elle reprit cependant faveur
ıe temps après, à l'occasion
eu de paume que la reine-mère
t faire construire à Monceaux.
ımmes considérables demandées
la charpente de cet édifice rap-
nt à Delorme ses idées; il en
une seconde fois; la reine en
re l'épreuve au château de la
e. Le succès en fut si heureux,
ux même qui s'en étaient mo-
se virent forcés d'y applaudir.
me fut invité par le roi à faire
mer l'ouvrage dans lequel il
développé les principes de cette
lle construction. Il se plaint,
cet ouvrage, des désagréments
calomnies qu'il éprouva cons-
ent depuis la mort de Henri II,
contre-temps qui s'opposèrent
vision de son travail. L'architecte
rnelle a donné une nouvelle édi-

a écrit sur la coupe
on ne peut lui refu
voir travaillé le p
matière, de l'avoir
d'avoir frayé une ro
anciens, et d'avoir
contemporains dan
des voûtes. Cette p
il a excellé; il en
composition des or
duite d'un bâtimen
vrages, ceux qu'i
doivent tenir le pr
aussi employé à
de l'hôtel-dieu
parc du château d
vière d'Eure. La ch
Cotterets a un por
rinthien très rema
te plus de l'ancien
don, tel que Delor
la grande terrasse e
beau des Valois n'
par les estampes qu
rot. Les ordres dor
réglaient l'architec

ecture des pavillons suivants.
te a été ajouté sous Louis XIV.
e du gros pavillon sur le jardin
ée de colonnes ioniques et co-
nnes, et accompagnée de deux
s couvertes, surmontées de
aleries découvertes. Les pilas-
niques de ces portiques sont
par un imposte qui fait un
is effet. Les colonnes présen-
riches sculptures le long de
it, et tout l'ordre est regardé
aison comme un chef-d'œuvre;
piteaux sont très estimés. De-
avait placé un fort bel escalier
e vestibule; on le détruisit en
, parce qu'il masquait la vue du
Delorme n'a pas peu contribué
lir en France le bon goût de
tecture; aussi a-t-on dit de lui
vait totalement dépouillé ce bel
ses habillements gothiques pour
tir de ceux de l'ancienne Grèce.

A—s.

LORME (Jean), médecin de
lté de Montpellier, exerçait sa
sion dans le Forez, en 1578.
t né à Moulins, en 1547, et fut
nt quelque temps professeur à
ellier. Le bruit de sa réputation
enu jusqu'à Paris, il fut nommé
er médecin de la reine, femme
nri III; il eut le même emploi
de Marie de Médicis, et en
auprès de Henri IV, et remplit
êmes fonctions près de Louis
Gui Patin, dans sa lettre du 28
1665, parle du projet qu'il avait
de faire des *Éloges latins des*
ais illustres en science, et il
posait d'y donner place à J.
me, qu'il qualifie de grand per-
ge. Il raconte à ce sujet que la
nère dut la vie à Delorme. « Elle
un flux de ventre d'avoir trop
gé d'abricots; elle avait la fièvre
tait grosse. » Le médecin Du-
laurens désapprouvait la saignée, s'appuyant sur ce passage d'Hippocrate : *fluente alvo, venam non secabis*. Mais sur l'avis de Delorme « la reine mère » fut saignée, dit Gui Patin, et guérit. » En 1626, Jean Delorme céda sa place à son fils, et se retira à Moulins, où il mourut de la pierre le 14 janvier 1637, âgé de quatre-vingt-dix ans. — Delorme (Charles), fils de Jean, naquit à Moulins en 1584. Son père fut son premier maître. Charles, ayant reçu le bonnet de docteur en 1607, voyagea en Italie et se fit admirer à Padoue et à Venise. Cette dernière ville lui conféra même gratuitement le titre de noble vénitien, titre que cette république faisait alors payer 100,000 écus. Quelques auteurs prétendent qu'à l'âge de vingt ans Charles Delorme fut nommé premier médecin de Henri IV; il est certain du moins qu'il le fut de Gaston, duc d'Orléans, puis de Louis XIII. L'abbé de Saint-Martin raconte l'invention singulière dont se servit Delorme dans la peste de Paris, en 1619. « Il se fit faire, dit-il, un » habit de maroquin, que le mauvais » air pénètre très difficilement: il mit » en sa bouche de l'ail et de la rue; il » se mit de l'encens dans le nez et les » oreilles, couvrit ses yeux de besi- » cles, et en cet équipage assista les » malades, et il en guérit presqu'autant » qu'il donna de remèdes. » Le même Saint-Martin parle des moyens que Delorme employa huit ans après au siége de la Rochelle. « Une infinité » de soldats de l'armée du roi mourait » du flux de sang; Delorme en guérit » plus de dix mille en faisant faire du » feu de vieilles savates sous des sié- » ges sur lesquels il les faisait seoir » tout nus, et il arrêta tout-à-fait le » cours de ce mal dangereux. » Après avoir accompagné le duc de Nevers, qui avait été nommé ambassadeur en

sa profession avec tant de désintéressement, que Henri IV dit un jour que « le jeune Delorme gentilhommait la » médecine. » Sa conversation était admirable encore à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et l'on peut sur ce point s'en rapporter au caustique Gui Patin. Delorme prétendait qu'il aurait vécu jusqu'à cent cinquante ans, si les procès continuels que lui avaient faits ses parents n'avaient altéré sa santé. Il mourut le 24 juin 1678, à quatre-vingt-quatorze ans. « Quelque réputation » qu'ait eue ce médecin pendant sa vie, » on ne le connaît plus, dit Éloy, que » par les bouillons rouges qu'il mit à la » mode. Ces bouillons si vantés n'é- » taient dans le fond que des bouillons » altérants, avec des racines et des her- » bes où l'on ajoutait des racines d'o- » seille pour leur donner la couleur » rouge. » Les thèses qu'il soutint pour le baccalauréat, la licence et le doctorat ont été recueillies avec quelques autres pièces sous le titre de Πτελεῖνο- δάφναι (Lauriers de l'orme), Paris, Adrien Beys, 1608, in-8°. Le catalogue Falconet, N°. 5413, mentionne

ıs des émissaires des prin-
nts. Elle apprit en jan-
l'arrestation des princes
t de Conti, du duc de
, et qu'elle était sur le point
ée aussi ; mais elle était
ıalade, ou feignit de l'être.
fin de juin 1650, le bruit
se répandit. Loret en parle
a *Muse historique* (2 juil-

re Marion Delorme,
re et plaisante forme,
ravir au tombeau
pu si charmant et si beau.

ıd que ce fut Marion De-
même qui fit courir le bruit
t ; on raconte qu'elle vit de
es passer son convoi. Ici
: une nouvelle vie de Marion
le jour même de son convoi,
pour l'Angleterre, y épousa
ord, devint veuve, et revint
: avec une somme de près
ıo francs que lui avait laissée
Mais sur la route de Paris,
)unkerque suivant les uns,
Louvain suivant les autres,
ttaquée par des voleurs. Le
ı bande la trouvant à son gré,
our sa femme, et la laissa
ı bout de quatre ans. Marion
revint en France et y épousa,
ırde, un procureur fiscal de
en Franche-Comté, nommé
Après dix-sept ans de ma-
les affaires les amenèrent à
:t les y retinrent cinq ans.
Delorme y perdit encore
ri. A l'âge de quatre-vingt-
elle se trouvait à la merci
: domestiques, qui bientôt la
ller demeurer au Marais, puis
ent et disparurent. Lors de son
à Paris, elle était allée en 1682
à Versailles, avait rencontré Ninon dans la galerie, l'avait reconnue, mais n'en avait pas été reconnue. Dans la détresse où Marion Delorme se trouva après le vol de ses domestiques, elle imagina cependant de recourir à Ninon; un voisin se charge de la commission ; il revient bientôt après annoncer que Ninon vient d'expirer (en 1706). Cette nouvelle abrégea les jours de Marion Delorme, que quelque personnes font cependant vivre jusqu'en 1741, à l'âge de cent trente-quatre ans. C'est cette dernière opinion qu'a embrassée Benjamin de la Borde dans sa *Lettre de Marion Delorme, aux auteurs du journal de Paris*, que nous avons indiquée aussi sous le titre d'*Histoire de Marion Delorme.* (*Voy.* Borde). La Borde fait naître Marion Delorme à Balhéram (1), en Franche-Comté, le 5 mars 1606, et l'appelle *Marie-Anne Oudette Grappin.* Il s'appuye sur un extrait mortuaire qu'il rapporte; mais qu'il altère pour le faire cadrer à ses vues. J'ai vu de mes yeux les registres de la paroisse St.-Paul, de 1741 ; ils contiennent en effet l'extrait mortuaire de *Anne Oudette Grappin, veuve en troisièmes noces de Lebrun, et âgée de cent trente-quatre ans.* L'un des témoins de l'acte est un petit-cousin de la défunte; l'acte de baptême est relaté dans l'acte mortuaire et transcrit à la fin du registre; et le nom de *Marie* ne se trouve ni dans l'acte mortuaire, ni dans la copie de l'extrait baptistaire. Il est certain que le 5 janvier 1741, mourut à Paris une femme âgée de cent trente-quatre ans et dix mois; mais rien ne prouve que ce fut Marion Delorme, et il est plus que permis de douter que ce fut elle.

A. B—T.

ıt-être Gy. On ne connaît aucun village le *Gies* en Franche-Comté. W—e.

(1) Ce village est inconnu en Franche-Comté. W—s.

PAPA. *Voy.* PAPA.

PHIDIUS (ATTIUS TIRO),
tius Patère, professeur de rhé-
à Bordeaux, au 4e. siècle,
dans la même carrière une ré-
n plus étendue que celle de
re. Ausone, qui avait connu
idius, a consacré le souvenir de
lents dans une pièce de vers très
ante. Il réussissait également bien
l'éloquence et dans la poésie, et
t l'âge de dix-huit ans, il avait
posé en l'honneur de Jupiter un
me qui faisait concevoir à ses amis
plus grandes espérances. Il se maria,
'intérêt de sa famille l'engagea à se
rer à l'étude des lois et à plaider en
blic. Sidonius vante sa facilité et son
ondance. Ammien Marcellin nous
prend qu'il plaida devant l'empereur
lien, contre Numérius, préfet de la
aule Narbonaise, accusé de con-
ussion. Numérius se contenta de nier
s faits qu'on lui reprochait. Alors
Delphidius s'écria avec violence : « Qui
... coupable, s'il suffit de
... belles

DELPHUS (ÆGIDIUS), o
de Delft, docteur de Sorbonn
sait la théologie à Paris vers
bricius, dans sa *Biblioth. la*
inf. æt., t. Ier., p. 56, le fait
lio Gyraldi et Erasme ont c
talent pour la poésie latine; t
marqué cependant par le n
une qualité souvent perfide
Nous avons de lui : I. *De c*
mortisque Christi, ad pon
censem, cæsareum orato
chez Raoul Lalyseau, san
probablement vers 151
quatre feuilles, en pet
ronds. C'est un poëme en
tres, dédié à l'évêque, d
de Gurck, ambassadeur
la cour de France. Il e
une épitaphe, en dix v
du cardinal d'Amboise
II. *Septem Psalmi pœ*
viter metricè compi
quelques autres pièc
sacré, Paris, Ant.
date, in-4°., de six
caractères gothiques
... du P

ıes sur les vicissitudes de la vie, nés avec ses *Psaumes pénitentiaux*, il demande à l'évêque du Puy ıes secours pour subvenir à la se du bonnet doctoral qu'il était point de prendre. — Il ne faut ınfondre ce Gilles de Delft avec re Ægidius Delphensis, prêtre s, à la fin du 12e. siècle, qui a rêté et augmenté l'*Aurora* de de Riga, espèce d'abrégé de la en vers élégiaques (*Voy.* Riga). i doit aussi un poëme *De pœnis inferos*, où il traite, en forme ılogue, la question de l'éternité ines; doctrine dont il se montre ın. — Delphus ou Delphius), né à Delft, fut coadjuteur de ıé de Strasbourg. Il assista, non ı 1557 (comme le disent Foppt tous ceux qui l'ont copié), mais 41, à l'inutile colloque tenu à as, pour la pacification de l'É- Nous avons de lui: I. *De potesontificiâ*, Cologne, 1580, in-8°.; *notis ecclesiæ*, ibid. M—on.

LPUECH-COMEYRAS. *Voy.* IRAS.

L RIO (Martin-Antoine), né ers le 17 mai 1551, vint faire ses à Paris, et sa philosophie sous ınat, puis retourna dans son pays apprendre le droit. En 1574, il çu docteur à Salamanque: ses ès dans les sciences avaient été ides, qu'à vingt ans il publia sur des notes estimées. Aussi Baillet il donné place parmi ses *Enfants es*, mais il s'est trompé sur son ier ouvrage. Trois ans après, Del t nommé sénateur au conseil souı de Brabant, et, successivement, ur de l'armée, vice-chancelier, ıcureur-général. Mais bientôt les les qui s'élevèrent dans les Pays- e dégoûtèrent des affaires, et du de sa patrie: il se rendit en Espagne, et se fit jésuite à Valladolid, en 1580. Ses supérieurs le renvoyèrent à Louvain pour y étudier la théologie. « On vit alors, dit Baillet, un savant, » qui, pour l'ordinaire, n'est qu'un or» gueilleux, un docteur en droit, un » auteur de plusieurs livres, renoncer » tellement à lui-même, qu'il se remit » à l'alphabeth de toutes choses par » une humilité plus que de novice, et » recommencer ses études avec les en» fants dans les écoles publiques. » Del Rio enseigna ensuite les saintes lettres à Douai, puis à Liége, fit ses quatre vœux en 1580, fut pendant trois ans professeur en Styrie, d'où il retourna à Salamanque, enfin à Louvain, où, fatigué de tant de voyages, il mourut le 19 octobre 1608. C'était un homme savant, mais très crédule. Son style, quoique assez pur, est lâche et diffus. Il possédait plus de dix langues, et fut l'intime ami de Juste-Lipse. On a de lui: I. *In Caii Solini polyhistorem notæ*, Anvers, 1572, in-8°. Ces notes furent vivement critiquées par Saumaise. II. *In Claudiani poemata notæ*, Anvers, 1572, in-12, plusieurs fois réimprimées; III. *In Senecæ tragœdias adversaria*, Anvers, 1574, 1593, in-4°.; Paris, 1619, in-4°. Il y cite près de onze cents auteurs qu'il a tous lus et comparés. IV. *Miscellanea scriptorum ad universum jus civile*, Paris, 1580, in-4°.; Lyon, 1606, in-4°., édition augmentée: V. *Florida Mariana, seu de laudibus Virginis*, Anvers, 1598, in-8°.; Lyon, 1607, in-8°., édition augmentée; VI. *Disquisitionum magicarum lib. sex*, Louvain, 1599, in-4°., souvent réimprimé. Ce livre, le plus célèbre de ceux de Del Rio, eut dans son temps une vogue qu'il dut à la nature du sujet. Mais c'est surtout dans ce traité que l'auteur fait preuve de crédulité. André Duchesne l'abrégea et le traduisit

en français, Paris, 1611, in-4°. et in-8°., 2 vol. La traduction est préférée à l'original. VII. Une édition du *Commonitorium* de S. Orientius, et des *Énigmes* de S. Althelme, Anvers, 1662, in-12; VIII. un *Commentaire* latin, sur le *Cantique des cantiques*, Ingolstadt, 1604, in-fol.; Paris, 1607; Lyon, 1611, in-4°.; IX. *Vindiciæ Areopagitæ*, contre Joseph Scaliger, Anvers, 1607, in-8°. L'auteur s'y prononce pour l'authenticité des œuvres de S. Denis. X. *Pharus sacræ sapientiæ*. Commentaire sur la Genèse, Lyon, 1608, in-4°., ouvrage peu estimé; XI. *Periculus foriarum elenchi Scaligeriani*, (Anvers), 1609, in-12, sous le nom de *Liberius Sanga Varinus*. C'est un libelle contre Scaliger. XII. *Commentarius rerum in Belgio gestarum*, Cologne, 1611, in-4°., sous le nom de *Rolandus Miriteus Onatinus*, anagramme du sien; XIII. *Adagialia sacra veteris et novi Testamenti*, Lyon, 1612, in-4°. Ce qui y regarde le Nouveau Testament étant fort peu de chose, André

tageant les tr
parcourut ave
ses, et les ob
rectifièrent le
de la terre; ils
temps un grar
rieux, et G.
cabinet, dont l
toute sa vie. I
le Vésuve, l'E
et en rapporta
produits volc
rédigé le catal
consacré beau
des coquillag
en déterminer
et en a trouvé
tité est hors d
écrit de grand
coup d'observ
Recherches s
l'atmosphère
physiques de
nent. Il a en o
moires dans l
depuis 1798
dans la *Biblio*

ussi par sa passion pour la mu-
, et par son goût pour l'étude des
lles, dont il avait formé une riche
tion. Il est mort le 26 janvier
. Il avait été membre du conseil
ux cents de Genève. B—G—T.

ELUSSE, professeur de flûte et
ien de l'Opéra-Comique, fut aus-
teur d'instruments. En 1760, il
a l'*Art de la flûte traversière;*
ns après, il mit au jour une *Let-
ur une dénomination nouvelle
ept degrés de la gamme.* Au lieu
yllabes *ut*, *ré*, *mi*, que Gui
zzo emprunta de l'Hymne de S.
Baptiste, Delusse proposa des
les sans consonnes, innovation
ie présentait aucune utilité. En
, il inventa, ou plutôt renouvela
ciens la flûte double, c'est-à-dire
x tuyaux, avec laquelle on peut
ter des duo. Il lui donna le nom
lte harmonique. Delusse est au-
le la musique de l'*Amant statue*,
es de Guichard, pièce donnée
taliens en 1759, et qu'on ne doit
onfondre avec une autre du même
, paroles de M. Desfontaines et
que de Dalayrac. C'est à Delusse
'on doit le *Recueil de romances
riques, tendres et burlesques,
anciennes que modernes, avec
irs notés*, 1768, in-8°.; recueil
e *Catalogue La Vallière*, N°.
9, attribuc par erreur à Laujon.

D. L.

ELVAUX (Laurent), sculp-
, né à Gand en 1695, fit un sé-
de plusieurs années à Rome, re-
dans sa patrie, et mourut à Ni-
le 24 février 1778. L'*Hercule*
au pied du grand escalier du pa-
des archiducs à Bruxelles, le *Da-*
et les autres statues qu'on voyait
la chapelle de la cour, et surtout
aire de la cathédrale de Gand, et
de l'église du chapitre de Nivelle
lui assignent un rang parmi les artis-
tes distingués du 18e. siècle. Son ci-
seau avait cependant plus de force que
de grâce, et les détails dans ses ouvra-
ges ne satisfont pas toujours autant
que l'ensemble. Delvaux reçut divers
témoignages de la bienveillance des
papes Benoît XIII et Benoît XIV, de
Charles VI, de l'impératrice Marie-
Thérèse, et plus particulièrement du
prince Charles de Lorraine, gouver-
neur-général des Pays-Bas, qui se plai-
sait à visiter ses ateliers. St—T.

DELY-HASSAN. *Voy.* Cara-
Yazydjy.

DEMACHY (Jacques-François),
pharmacien et homme de lettres, na-
quit à Paris, le 30 août 1728, de pa-
rents considérés dans le commerce. Il
fit ses études avec distinction au col-
lége de Beauvais, qui venait de perdre
le célèbre Rollin, dont l'excellente
méthode d'enseignement excitait en-
core la plus grande émulation par-
mi les élèves. Demachy y puisa des
connaissances positives, et le goût le
plus vif pour les sciences et pour les
lettres. Pendant ses jours de congé, il
allait au Jardin des Plantes, pour com-
poser des vers, et prendre des notes
au cours de chimie de Rouelle. Cette
double occupation avait pour lui tant
de charmes, qu'il partagea toujours
son temps entre la poésie et l'étude de
la nature. L'*Almanach des Muses*,
le *Mercure*, et autres Journaux litté-
raires ont publié beaucoup de ses piè-
ces fugitives, quelquefois signées et
souvent anonymes. Il a composé aussi
de *Nouveaux dialogues des morts*,
1755, in-12, et quelques comédies
restées manuscrites et destinées aux
théâtres du second ordre. Ses parents,
qui n'étaient pas dans l'aisance, le placè-
rent comme apprenti chez Gilet, phar-
macien, qui l'accueillit avec plaisir,
parce qu'il avait aussi le goût de la lit-

Après quelques années de
Demachy, plus instruit que
re, obtint une place dans le
re de l'Hôtel-Dieu. Il y gagna
se, et s'établit bientôt après;
ravaux du cabinet ayant pour
d'attrait que le commerce, il
out entier à l'étude de l'his-
relle pharmaceutique, et pro-
udant vingt-cinq ans la ma-
dicale. Le gouvernement lui
abord la place de pharmacien
de l'hôpital militaire de St.-
et ensuite la direction de la
ie centrale des hôpitaux ci-
emplit ces places avec distinc-
nérita, par les ouvrages qu'il
ncessivement, le choix dont
le garde-des-sceaux, en le
it censeur royal. Demachy
oint adopté le système de clas-
des chimistes modernes, et
it qu'avec peine les découver-
elles. Il écrivit même contre
pneumatique dans le *Tribut*
Sœurs, collection à laquelle
part, ainsi qu'à l'*Economie*

1766, 2 vol. in-8°.;
chimiques, rangés
et définis, 1769, in
cueil de Dissertatio
miques, 1774, in-8
distillateur d'eau-fo
riste, 1775, in-fol.;
pharmacien, 1788,
XI. *l'Art du vinaig*
nomie rustique, ou
et faciles sur la bota
cine, etc., Paris, 1
moitié avec Ponteau
mort le 7 juillet 180

DEMÁBUSE (Je
à Maubeuge en 149
sa jeunesse, demeura
Italie, et fut le prem
porta la manière de de
le goût et dans les pro
tues antiques, et qui
son pays le style nol
grands maîtres des é
de Florence. Demabu
propre aux grandes
positions sont sages et
il avait beaucoup é

ınd de poisson. Des talents na-
l'ayant porté à la tribune, il ac-
aucoup de crédit sur le peuple
nes, qui donnait très volontiers
iance à des gens de rien. Il s'at-
u parti de Philippe, roi de Ma-
e, et s'opposa ouvertement à ce
envoyât des secours aux Olyn-
; et Philippe le récompensa en
mant de l'argent et des terres
Béotie. Démades se trouva ce-
it à la bataille de Chéronée, où il
prisonnier. Voyant Philippe,
la victoire, témoigner sa joie
manière indécente, il l'en re-
ec beaucoup de liberté. « N'est-
s honteux, lui dit-il, que la for-
vous ayant donné le rôle d'A-
mnon, vous preniez celui de
site? » Sa remontrance fut très
eçue. Il employa son crédit à
endre la liberté à ses compa-
d'infortune, et il fut un des prin-
auteurs de la paix que Philippe
les Athéniens. Alexandre, après
e de Thèbes, ayant demandé
s Athéniens lui livrassent les
lu parti contraire aux Macédo-
Démosthènes, l'un des princi-
s'adressa à Démades et lui don-
q talents pour qu'il prît leur
e. Celui-ci fit sentir aux Athé-
l'inconvénient qu'il y avait à
r que leurs propres citoyens
t livrés à un prince étranger, et
que s'ils étaient coupables, ils
ient être jugés à Athènes. » Il fit
r un décret fondé sur ce prin-
et fit partie de l'ambassade
envoyée à Alexandre. Ce prince
a à sa demande. Lorsque le bruit
andes victoires d'Alexandre fut
u dans la Grèce, Démades pro-
e lui rendre les honneurs di-
ce qui le fit condamner à une
e de dix talents. Il fut aussi ac-
'avoir reçu de l'argent d'Har-
paie, et fut condamné. Il le fut encore pour un autre sujet qui nous est inconnu; car lorsqu'Alexandre mourut, il y avait trois condamnations pécuniaires prononcées contre lui, et il n'avait satisfait à aucune, ce qui le rendait incapable d'exercer des fonctions civiles. Il fut rétabli dans ses droits par le peuple, qui avait besoin de lui pour l'envoyer avec Phocion en ambassade à Antipater, qui, après avoir détaché d'eux les alliés, venait les attaquer. Antipater exigea que les Athéniens se missent entièrement à sa discrétion; et, ayant mis une garnison à Munychie, il les laissa se gouverner suivant leurs lois. Il témoigna beaucoup d'amitié à Phocion et à Démades, et il avait coutume de dire qu'il avait à Athènes deux amis, dont l'un ne voulait rien recevoir, et l'autre n'était jamais satisfait. Peu d'années après, les Athéniens voulant obtenir d'Antipater qu'il retirât la garnison de Munychie, lui envoyèrent Démades qui emmena Démeas son fils avec lui. Une lettre de Démades à Perdiccas, par laquelle il l'exhortait à se mettre à la tête des affaires, en disant que le sort de la Grèce ne tenait plus qu'à un fil pourri, c'est-à-dire Antipater, tomba entre les mains de Cassandre, qui, ayant fait arrêter Démades et son fils, fit égorger d'abord celui-ci en présence du père, qu'il fit mourir ensuite l'an 202 avant J.-C. Démades n'avait rien écrit, à ce que disent Cicéron et Quintilien; il faut donc regarder comme supposé le fragment de discours que nous avons sous son nom dans les recueils d'auteurs grecs. On citait de lui beaucoup de bons mots et de saillies, et c'était en cela que consistait principalement son éloquence, qui pouvait bien plaire un instant au peuple, mais qui n'aurait pas soutenu un examen sévère. Il

moitié du 17e. siècle, enseigna la philosophie à Abbeville, et se consacra ensuite au ministère de la chaire. L'état de sa santé l'ayant enfin obligé d'y renoncer, il revint dans la maison professe de son ordre à Paris, et consacra le reste de ses jours à l'étude et aux recherches sur la vie monastique chez les différents peuples anciens et modernes. Il mourut le 14 octobre 1699, peu de jours après avoir publié son ouvrage intitulé: *Histoire*, ou *Antiquités de l'état monastique*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Moins historique et moins étendu que celui du P. Hélyot, cet ouvrage, rempli d'érudition, mais dénué quelquefois d'ordre et de critique, mérite encore d'être consulté. Il donne de grands détails sur les solitaires et les sectes religieuses des divers peuples, chinois, mexicains et péruviens; sur les druides, les brachmanes, les fakirs, etc. Il s'attache surtout à expliquer l'origine et les motifs allégoriques des divers usa-

da à l'île Bourbon le
le 29 à Madagascar,
que le 12 août de l'a
pour aller à Surate. I
1671 à 1672 la cô
jusqu'à Cananor. De
il conçut le dessein d'
et se rendit par terr
les instances du gou
gèrent à se fixer po
médecine. Il y viv
considéré, lorsqu'un
fondée du gouverneur
à l'inquisition. Ayant
dénonciation, il alla l
ter le commissaire d
qui avait toujours pa
fut content de l'ent
avec lui. On l'arrêta
on l'embarqua pour
dans les prisons du S
janvier 1674. Après
grand nombre d'inter
péré, accablé d'une l
il voulut deux fois att
Enfin, après de vaine

l'équipage, et le traita avec beaucoup de bonté. Le 20 mai, on aborda à San-Salvador; et Dellon fut remis, pour la forme, au geolier de la prison publique: il avait, d'ailleurs, la liberté de sortir. Il quitta le Brésil le 3 septembre, et entra dans le port de Lisbonne le 15 décembre. Les bons offices du premier médecin de la reine de Portugal, qui était français, lui furent d'un grand secours auprès du grand-inquisiteur. Celui-ci se fit lire tout le procès de Dellon, et, s'étant convaincu de l'ignorance et de l'injustice de ceux qui l'avaient condamné, il ordonna qu'on le mît en liberté. Dellon arriva à Bayonne le 16 août 1677. Il paraît qu'il continua en France à exercer sa profession avec un succès qui lui valut la protection de personnages distingués, puisqu'en 1685, il acompagna en Hongrie les princes de Conti, en qualité de leur médecin. On ignore ce qu'il devint depuis, mais on voit qu'il vivait encore en 1709, époque où il publia une nouvelle édition de ses voyages, dédiée au baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, auquel il déclare que lui et sa famille avaient de grandes obligations. On a de Dellon: I. *Relation d'un voyage fait aux Indes orientales*, Paris, 1685, 2 vol. in-12. Le 2e. volume est terminé par un *Traité des maladies particulières aux pays orientaux et dans la route*, réimprimé à Amsterdam, avec fig., 1699, 1 vol. in-12; traduit en anglais, Londres, 1698, in-12; en allemand, Dresde, 1700, in-12. Cette 1re. édition est dédiée à Bossuet. L'auteur dit que c'est à cet illustre prélat qu'il est redevable de l'heureuse fin de ses voyages, et il le nomme son libérateur. II. *Relation de l'inquisition de Goa*, Leyde, 1687, in-12, Paris (Hollande), 1688, in-12. Il y avait plus de quatre ans que cet ouvrage était écrit, lorsque Dellon le publia. Il doutait s'il pouvait le faire, craignant de scandaliser le St.-Office, et de manquer à son serment. Cette crainte était entretenue par des personnes pieuses, mais timides. D'autres personnes lui ayant démontré qu'un serment extorqué par la crainte du supplice ne liait pas celui qui l'avait prêté, il résolut de le faire paraître. Il allait le livrer à l'impression, lorsqu'il partit pour la Hongrie. A son retour il le fit imprimer dans le même état qu'il l'avait laissé à Bossuet avant son départ. Cette relation est écrite avec une modération qui inspire la confiance. Les détails donnés par Dellon étaient neufs pour les Français, et ils peuvent encore offrir de l'intérêt. On trouve aussi dans ce livre une relation succincte des voyages de l'auteur. Dans l'édition de 1709, intitulée: *Voyages de M. Dellon, avec sa relation de l'inquisition de Goa*, Amsterdam, 2 vol. in-12, et dans celle de Cologne, *augmentée de diverses pièces curieuses et de l'histoire des dieux qu'adorent les gentils des Indes*, 1709 et 1711, 3 vol. in-12, tout ce qui compose les ouvrages précédents est refondu de manière à former une narration suivie. Dellon écrit assez bien; il relève plusieurs erreurs accréditées de son temps en histoire naturelle, décrit avec beaucoup d'exactitude tout ce qui concerne celle des pays qu'il a vus, et se montre en même temps judicieux observateur des mœurs et des usages des habitants. F—s.

DELMACE, ou DALMACE (Flavius Julius Delmatius), fils de Delmatius et petit-fils de Constance Chlore, naquit dans les Gaules, et fut élevé à Narbonne par l'orateur Exupère, qui en fit un prince ac-

son oncle le nomma
deux ans après il
Delmace fut chargé
évolte de Calocère,
de l'île de Chypre,
a de la pourpre; il
e sa personne, et
irse au milieu des
ies historiens attri-
tion au père de Del-
a envoya ensuite le
l'Orient, où il lui
ement de la Thrace,
etc., qu'il gouverna
ux ans. La volonté
in était qu'il régnât
contrées après sa
prit pour ces pro-
ntage qu'il fit de
enfants et ses ne-
ait un frère qui se
lien. Constantin le
et de l'Arménie mi-
na sa fille Constan-
l'ant que vécut cet
ux princes jouirent
vantage; mais à sa

gues, et devint bon g
ajoute même bon astron
dant il ne faudrait pas à c
rapporter à de Bye. Cet
attribue le pouvoir de p
nir, et assure qu'il déc
l'année de sa mort long-
qu'elle arrivât. De Bye av
temps à la cour du duc d
et, employé comme inge
roi d'Espagne, il avait
prince des marques ho
satisfaction lorsqu'il dev
Rubens, quoique ce g
n'eût que quatre ans p
Delmont s'étant lié ave
étroite amitié, l'accomp
voyage qu'il fit en It
guide, la vue de tant de
vre et d'heureuses dispo
quirent un rang parmi
tistes. Ses principaux o
une *Adoration des R*
d'autel fait pour les reli
vers, appelées *Facons;*
tion des Rois pour l'ég
Dame : une autre *Ad*

ioin à Rome du zèle de ce
omme pour s'instruire. Il le
ins son palais, et contribua à
)nner ses talents. Philibert,
des dépouilles de l'antiquité,
lans sa patrie en 1536. Il y
isit le portail de St.-Nizier,
:urs maisons ornées de voûtes
:aliers en trompe. Les ou-
avant lui, n'avaient jamais en-
arler de semblables ouvrages.
linal du Bellay l'empêcha de
portail de St.-Nizier, l'attira
et le fit connaître à la cour
ri II et de ses fils. Le fer à
le Fontainebleau fut sa pre-
ntreprise, et il donna ensuite
s des châteaux d'Anet et de
: il travaillait à celui-ci, con-
ent avec le Primatice, son con-
ain. Après la mort du roi, Ca-
de Médicis lui confia l'inten-
e ses bâtiments. Nous ne par-
)oint des réparations considé-
u'il fut chargé de faire à Villers-
s, à la Muette, près de St-Ger-
e château de St.-Maur, qu'il
ommencé pour le cardinal du
et que la reine avait acquis,
linué sur ses dessins. La tour
ois, à St.-Denis, et le palais
leries, furent également éle-
près ses plans. Ce fut dans la
ction de ce dernier édifice que
e déploya les richesses de son
Il en attribue néanmoins tout
ur à Catherine de Médicis,
n fut, dit-il, le principal ar-
:te, et ne lui laissa que la par-
e la décoration. » Ce palais
avoir plus d'étendue qu'il n'en
rd'hui. D'anciens plans gravés
: représentent accompagné de
atérales, de basses-cours et
tes écuries. La reine ne les
nça point; elle n'acheva que
pavillon du milieu, les deux
corps-de-logis contigus et les pavillons qui les terminent; elle ne leur donna pas même toute la magnificence et l'exhaussement qu'ils ont actuellement. Catherine de Médicis récompensa en 1555 les travaux de Philibert, par le don des abbayes de St.-Éloi de Noyon et de St.-Serge d'Angers, quoiqu'il ne fût que tonsuré. Elle y joignit la qualité de conseiller et d'aumônier ordinaire du roi. On prétend que ces grâces le rendirent insolent; que le poète Ronsard en fut jaloux, et qu'il publia contre lui une satire intitulée: la *Truelle crossée*. Delorme était gouverneur des Tuileries; sa vengeance se borna à faire refuser l'entrée du jardin à Ronsard qui suivait la reine. Celui-ci crayonna sur la porte, en lettres capitales: FORT. REVERENT. HABE. L'artiste, qui vit cette inscription au retour de la promenade, la prit pour du françois, se crut offensé, et s'en plaignit à la reine; mais Ronsard répondit que ces trois mots étaient latins, et formaient le commencement d'un distique d'Ausone, qui conseille la modestie à l'homme que la fortune vient d'élever. La reine fit des réprimandes à l'orgueilleux abbé, et dit tout haut, « que les Tuileries étaient » dédiées aux muses. » Delorme mourut en 1577; il a laissé un traité in-fol. intitulé: *Nouvelles inventions pour bien bâtir et à petits frais*, divisé en deux livres, Paris, 1561; quelques exemplaires portent la date de 1576. L'auteur dit, dans la préface, qu'en réfléchissant sur la difficulté de trouver des arbres d'une grandeur convenable pour les bâtiments des princes et des seigneurs, il avait imaginé une manière de substituer des planches de sapin au bois de charpente, ce qui réunit l'économie à la plus grande légèreté et à la

de solidité. Il en parla un
nri II, lorsqu'il était à table.
rtion fut traitée de chimère
urtisans pour qui elle était
Elle reprit cependant faveur
temps après, à l'occasion
le paume que la reine-mère
ire construire à Monceaux.
ies considérables demandées
harpente de cet édifice rap-
à Delorme ses idées; il en
: seconde fois; la reine en
l'épreuve au château de la
Le succès en fut si heureux,
même qui s'en étaient mo-
virent forcés d'y applaudir.
fut invité par le roi à faire
l'ouvrage dans lequel il
eloppé les principes de cette
construction. Il se plaint,
ouvrage, des désagréments
omnies qu'il éprouva cons-
depuis la mort de Henri II,
ntre-temps qui s'opposèrent
on de son travail. L'architecte
lle a donné une nouvelle édi-

a écrit sur la coupe des
on ne peut lui refuser
voir travaillé le premi
matière, de l'avoir réd
d'avoir frayé une route
anciens, et d'avoir surp
contemporains dans la
des voûtes. Cette partie
il a excellé; il entend
composition des ordres
duite d'un bâtiment. P
vrages, ceux qu'il a
doivent tenir le premie
aussi employé à la
de l'hôtel-dieu élevé
parc du château d'Ane
vière d'Eure. La chapel
Cotterets a un portique
rinthien très remarqua
te plus de l'ancien châ
don, tel que Delorme l'
la grande terrasse en bri
beau des Valois n'est p
par les estampes qu'en a
rot. Les ordres dorique
réglaient l'architecture
l'intérieur présentait

l'architecture des pavillons suivants. Le reste a été ajouté sous Louis XIV. La face du gros pavillon sur le jardin est ornée de colonnes ioniques et corinthiennes, et accompagnée de deux galeries couvertes, surmontées de deux galeries découvertes. Les pilastres ioniques de ces portiques sont coupés par un imposte qui fait un mauvais effet. Les colonnes présentent de riches sculptures le long de leur fût, et tout l'ordre est regardé avec raison comme un chef-d'œuvre; les chapiteaux sont très estimés. Delorme avait placé un fort bel escalier dans le vestibule; on le détruisit en 1664, parce qu'il masquait la vue du jardin. Delorme n'a pas peu contribué à établir en France le bon goût de l'architecture; aussi a-t-on dit de lui qu'il avait totalement dépouillé ce bel art de ses habillements gothiques pour le revêtir de ceux de l'ancienne Grèce.

A—s.

DELORME (Jean), médecin de la faculté de Montpellier, exerçait sa profession dans le Forez, en 1578. Il était né à Moulins, en 1547, et fut pendant quelque temps professeur à Montpellier. Le bruit de sa réputation étant venu jusqu'à Paris, il fut nommé premier médecin de la reine, femme de Henri III; il eut le même emploi auprès de Marie de Médicis, et en 1606 auprès de Henri IV, et remplit les mêmes fonctions près de Louis XIII. Gui Patin, dans sa lettre du 28 juillet 1665, parle du projet qu'il avait formé de faire des *Éloges latins des Français illustres en science*, et il se proposait d'y donner place à J. Delorme, qu'il qualifie de grand personnage. Il raconte à ce sujet que la reine mère dut la vie à Delorme. « Elle » avait un flux de ventre d'avoir trop » mangé d'abricots; elle avait la fièvre » et était grosse. » Le médecin Du-laurens désapprouvait la saignée, s'appuyant sur ce passage d'Hippocrate : *fluente alvo, venam non secabis*. Mais sur l'avis de Delorme « la reine mère » fut saignée, dit Gui Patin, et guérit. » En 1626, Jean Delorme céda sa place à son fils, et se retira à Moulins, où il mourut de la pierre le 14 janvier 1637, âgé de quatre-vingt-dix ans. — Delorme (Charles), fils de Jean, naquit à Moulins en 1584. Son père fut son premier maître. Charles, ayant reçu le bonnet de docteur en 1607, voyagea en Italie et se fit admirer à Padoue et à Venise. Cette dernière ville lui conféra même gratuitement le titre de noble vénitien, titre que cette république faisait alors payer 100,000 écus. Quelques auteurs prétendent qu'à l'âge de vingt ans Charles Delorme fut nommé premier médecin de Henri IV; il est certain du moins qu'il le fut de Gaston, duc d'Orléans, puis de Louis XIII. L'abbé de Saint-Martin raconte l'invention singulière dont se servit Delorme dans la peste de Paris, en 1619. « Il se fit faire, dit-il, un » habit de maroquin, que le mauvais » air pénètre très difficilement: il mit » en sa bouche de l'ail et de la rue; il » se mit de l'encens dans le nez et les » oreilles, couvrit ses yeux de besi-» cles, et en cet équipage assista les » malades, et il en guérit presqu'autant » qu'il donna de remèdes. » Le même Saint-Martin parle des moyens que Delorme employa huit ans après au siége de la Rochelle. « Une infinité » de soldats de l'armée du roi mourait » du flux de sang; Delorme en guérit » plus de dix mille en faisant faire du » feu de vieilles savates sous des siè-» ges sur lesquels il les faisait seoir » tout nus, et il arrêta tout-à-fait le » cours de ce mal dangereux. » Après avoir accompagné le duc de Nevers, qui avait été nommé ambassadeur en

our le mariage d'Anne d'Au-
e Louis XIII, Delorme fut
envoyé auprès de la duchesse
, en qualité d'ambassadeur
ne duc de Nevers, qui était
ietel, de Mantoue et prince
rrat. Delorme eut l'amitié et
u cardinal de Richelieu et
elier Séguier, qui lui faisait
on de 1500 fr. Il pratiqua
ie avec beaucoup de succès
t remplissait les devoirs de
ion avec tant de désintéres-
ne Henri IV dit un jour que
Delorme gentilhommait la
e. » Sa conversation était ad-
ıcore à l'âge de quatre-vingt-
et l'on peut sur ce point s'en
au caustique Gui Patin. De-
étendait qu'il aurait vécu jus-
cinquante ans, si les procès
que lui avaient faits ses pa-
aient altéré sa santé. Il mou-
juin 1678, à quatre-vingt-
ans. « Quelque réputation
ıe ce médecin pendant sa vie,
e connaît plus, dit Élov, que

vivre près de cent ans,
1685, in-12. Ce volum
coup de particularités
qui, dans les six ou
années de sa vie, avait
Saint-Martin.

DELORME (Marie
vant Dreux du Radier,
ou 1615, d'une famill
Châlons en Champagn
qu'on croit, la maîtres
reaux; il est certain d
fut celle de Cinq-Mars,
comme on sait : *Mons*
On appela Marion *Ma*
de; on alla même jusq
était mariée secrètem
Mars : « Elle fut accu
» Dreux du Radier, c
» duction, et d'avoir
» cette voie un mariag
» prohibé. » C'était à
de Richelieu, rival
Cinq-Mars, que la mar
mère de ce dernier, s
cusatrice de Marion,
de peine à obtenir u

rendez-vous des émissaires des prin-
s mécontents. Elle apprit en jan-
er 1650 l'arrestation des princes
: Condé et de Conti, du duc de
ongueville, et qu'elle était sur le point
être arrêtée aussi ; mais elle était
ors très malade, ou feignit de l'être.
nfin, à la fin de juin 1650, le bruit
: sa mort se répandit. Loret en parle
nsi dans sa *Muse historique* (2 juil-
t 1650) :

La pauvre Marion Delorme,
De si rare et plaisante forme,
A laissé ravir au tombeau
Son corps si charmant et si beau.

)n prétend que ce fut Marion De-
)rme elle-même qui fit courir le bruit
e sa mort ; on raconte qu'elle vit de
es fenêtres passer son convoi. Ici
ommence une nouvelle vie de Marion
)elorme ; le jour même de son convoi,
lle partit pour l'Angleterre, y épousa
in riche lord, devint veuve, et revint
:n France avec une somme de près
le 100,000 francs que lui avait laissée
ion mari. Mais sur la route de Paris,
près de Dunkerque suivant les uns,
près de Louvain suivant les autres,
:lle fut attaquée par des voleurs. Le
:hef de la bande la trouvant à son gré,
la prit pour sa femme, et la laissa
veuve au bout de quatre ans. Marion
Delorme revint en France et y épousa,
dit Laborde, un procureur fiscal de
Giez (1) en Franche-Comté, nommé
Lebrun. Après dix-sept ans de ma-
riage, des affaires les amenèrent à
Paris, et les y retinrent cinq ans.
Marion Delorme y perdit encore
son mari. A l'âge de quatre-vingt-
un ans, elle se trouvait à la merci
de deux domestiques, qui bientôt la
firent aller demeurer au Marais, puis
la volèrent et disparurent. Lors de son
retour à Paris, elle était allée en 1682
à Versailles, avait rencontré Ninon
dans la galerie, l'avait reconnue, mais
n'en avait pas été reconnue. Dans la
détresse où Marion Delorme se trouva
après le vol de ses domestiques, elle
imagina cependant de recourir à Ni-
non ; un voisin se charge de la com-
mission ; il revient bientôt après an-
noncer que Ninon vient d'expirer (en
1706). Cette nouvelle abrégea les
jours de Marion Delorme, que quel-
que personnes font cependant vivre
jusqu'en 1741, à l'âge de cent trente-
quatre ans. C'est cette dernière opi-
nion qu'a embrassée Benjamin de la
Borde dans sa *Lettre de Marion De-
lorme, aux auteurs du journal de
Paris*, que nous avons indiquée aussi
sous le titre d'*Histoire de Marion
Delorme*. (*Voy.* Borde). La Borde
fait naître Marion Delorme à Balhé-
ram (1), en Franche-Comté, le 5 mars
1606, et l'appelle *Marie-Anne Ou-
dette Grappin*. Il s'appuye sur un
extrait mortuaire qu'il rapporte ; mais
qu'il altère pour le faire cadrer à ses
vues. J'ai vu de mes yeux les registres
de la paroisse St.-Paul, de 1741 ; ils
contiennent en effet l'extrait mortuaire
de *Anne Oudette Grappin, veuve en
troisièmes noces de Lebrun, et âgée
de cent trente-quatre ans*. L'un des
témoins de l'acte est un petit-cousin de
la défunte ; l'acte de baptême est relaté
dans l'acte mortuaire et transcrit à la
fin du registre ; et le nom de *Marie*
ne se trouve ni dans l'acte mortuaire,
ni dans la copie de l'extrait baptis-
taire. Il est certain que le 5 janvier
1741, mourut à Paris une femme
âgée de cent trente-quatre ans et dix
mois ; mais rien ne prouve que ce fut
Marion Delorme, et il est plus que
permis de douter que ce fut elle.

A. B—r.

(1) Peut-être Gy. On ne connaît aucun village du nom de *Giez* en Franche-Comté. W—s.

(1) Ce village est inconnu en Franche-Comté. W—s.

PAPA. *Voy.* Papa.

PHIDIUS (Attius Tiro), ius Patère, professeur de rhé- à Bordeaux, au 4e. siècle, ans la même carrière une ré- plus étendue que celle de e. Ausone, qui avait connu ius, a consacré le souvenir de ts dans une pièce de vers très e. Il réussissait également bien loquence et dans la poésie, et ge de dix-huit ans, il avait en l'honneur de Jupiter un ui faisait concevoir à ses amis randes espérances. Il se maria, ét de sa famille l'engagea à se 'étude des lois et à plaider en idonius vante sa facilité et son ce. Ammien Marcellin nous qu'il plaida devant l'empereur contre Numérius, préfet de la rbonaise, accusé de con- Numérius se contenta de nier qu'on lui reprochait. Alors s'écria avec violence : « Qui sera coupable, s'il suffit de

DELPHUS (Ægi *de Delft*, docteur de S sait la théologie à Par bricius, dans sa *Bibl inf. æt.*, t. Ier., p. 56, lio Gyraldi et Erasme talent pour la poésie la marqué cependant pa une qualité souvent p Nous avons de lui : I. *mortisque Christi, ad consem, cæsareum o* chez Raoul Lalyseau, probablement vers 1 quatre feuilles, en ronds. C'est un poëme tres, dédié à l'évêque, de Gurck, ambassade la cour de France. Il une épitaphe, en dix du cardinal d'Amboise II. *Septem Psalmi pœ viter metricè compu* quelques autres pièce sacré, Paris, Ant. date, in-4°., de six

distiques sur les vicissitudes de la vie, imprimés avec ses *Psaumes pénitentiaux*, il demande à l'évêque du Puy quelques secours pour subvenir à la dépense du bonnet doctoral qu'il était sur le point de prendre. — Il ne faut pas confondre ce Gilles de Delft avec un autre Ægidius Delphensis, prêtre à Paris, à la fin du 12e. siècle, qui a interprété et augmenté l'*Aurora* de Pierre de Riga, espèce d'abrégé de la Bible en vers élégiaques (*Voy.* Riga). On lui doit aussi un poëme *De pœnis apud inferos*, où il traite, en forme de dialogue, la question de l'éternité des peines; doctrine dont il se montre partisan. — Delphus ou Delphius (Jean), né à Delft, fut coadjuteur de l'évêché de Strasbourg. Il assista, non pas en 1557 (comme le disent Foppens et tous ceux qui l'ont copié), mais en 1541, à l'inutile colloque tenu à Worms, pour la pacification de l'Église. Nous avons de lui: I. *De potestate pontificia*, Cologne, 1580, in-8°.; II. *De notis ecclesiæ*, ibid. M—on.

DELPUECH-COMEYRAS. *Voy.* Comeiras.

DEL RIO (Martin-Antoine), né à Anvers le 17 mai 1551, vint faire ses études à Paris, et sa philosophie sous Maldonat, puis retourna dans son pays pour y apprendre le droit. En 1574, il fut reçu docteur à Salamanque: ses progrès dans les sciences avaient été si rapides, qu'à vingt ans il publia sur Solin des notes estimées. Aussi Baillet lui a-t-il donné place parmi ses *Enfants célèbres*, mais il s'est trompé sur son premier ouvrage. Trois ans après, Del Rio fut nommé sénateur au conseil souverain de Brabant, et, successivement, auditeur de l'armée, vice-chancelier, et procureur-général. Mais bientôt les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas le dégoûtèrent des affaires, et du séjour de sa patrie: il se rendit en Espagne, et se fit jésuite à Valladolid, en 1580. Ses supérieurs le renvoyèrent à Louvain pour y étudier la théologie. « On vit alors, dit Baillet, un savant, » qui, pour l'ordinaire, n'est qu'un or» gueilleux, un docteur en droit, un » auteur de plusieurs livres, renoncer » tellement à lui-même, qu'il se remit » à l'alphabeth de toutes choses par » une humilité plus que de novice, et » recommencer ses études avec les en» fants dans les écoles publiques. » Del Rio enseigna ensuite les saintes lettres à Douai, puis à Liége, fit ses quatre vœux en 1580, fut pendant trois ans professeur en Styrie, d'où il retourna à Salamanque, enfin à Louvain, où, fatigué de tant de voyages, il mourut le 19 octobre 1608. C'était un homme savant, mais très crédule. Son style, quoique assez pur, est lâche et diffus. Il possédait plus de dix langues, et fut l'intime ami de Juste-Lipse. On a de lui: I. *In Caii Solini polyhistorem notæ*, Anvers, 1572, in-8°. Ces notes furent vivement critiquées par Saumaise. II. *In Claudiani poemata notæ*, Anvers, 1572, in-12, plusieurs fois réimprimées; III. *In Senecæ tragœdias adversaria*, Anvers, 1574, 1593, in-4°.; Paris, 1619, in-4°. Il y cite près de onze cents auteurs qu'il a tous lus et comparés. IV. *Miscellanea scriptorum ad universum jus civile*, Paris, 1580, in-4°.; Lyon, 1606, in-4°., édition augmentée: V. *Florida Mariana, seu de laudibus Virginis*, Anvers, 1598, in8°.; Lyon, 1607, in-8°., édition augmentée; VI. *Disquisitionum magicarum lib. sex*, Louvain, 1599, in-4°., souvent réimprimé. Ce livre, le plus célèbre de ceux de Del Rio, eut dans son temps une vogue qu'il dut à la nature du sujet. Mais c'est surtout dans ce traité que l'auteur fait preuve de crédulité. André Duchesne l'abrégea et le traduisit

s, Paris, 1611, in-4°. et in-
. La traduction est préférée à
VII. Une édition du *Commo-*
de S. Orientius, et des *Énig-*
. Althelme, Anvers, 1662,
III. un *Commentaire* latin,
ntique des cantiques, Ingol-
04, in-fol.; Paris, 1607;
11, in-4°.; IX. *Vindiciæ*
itæ, contre Joseph Scaliger,
607, in-8°. L'auteur s'y pro-
ur l'authenticité des œuvres
nis. X. *Pharus sacræ sa-*
Commentaire sur la Genèse,
08, in-4°., ouvrage peu es-
. *Peniculus foriarum elen-*
geriani, (Anvers), 1609,
is le nom de *Liberius Sanga*
. C'est un libelle contre Sca-
I. *Commentarius rerum in*
gestarum, Cologne, 1611,
ous le nom de *Rolandus Mi-*
natius, anagramme du sien;
dagialia sacra veteris et no-
menti, Lyon, 1612, in-4°.
regarde le Nouveau Testa-
nt fort peu de chose. André

tageant les travaux de
parcourut avec lui les
ses, et les observation
rectifièrent leurs idées
de la terre; ils recueill
temps un grand nomb
rieux, et G. A. Deluc
cabinet, dont l'augment
toute sa vie. Il visita
le Vésuve, l'Etna et l'
et en rapporta une bel
produits volcaniques,
rédigé le catalogue rais
consacré beaucoup de
des coquillages fossile
en déterminer les anal
et en a trouvé cent espè
tité est hors de doute.
écrit de grands ouvrag
coup d'observations, i
Recherches sur les m
l'atmosphère et dan
physiques de son frère
nent. Il a en outre pub
moires dans le *Journa*
depuis 1798 jusqu'en
dans la *Bibliothèque b*

ussi par sa passion pour la mu-
, et par son goût pour l'étude des
lles, dont il avait formé une riche
tion. Il est mort le 26 janvier
. Il avait été membre du conseil
ux cents de Genève. B—G—T.

LUSSE, professeur de flûte et
ien de l'Opéra-Comique, fut aus-
eur d'instruments. En 1760, il
l'*Art de la flûte traversière;*
ns après, il mit au jour une *Let-
r une dénomination nouvelle
pt degrés de la gamme.* Au lieu
yllabes *ut*, *ré*, *mi*, que Gui
zo emprunta de l'Hymne de S.
Baptiste, Delusse proposa des
les sans consonnes, innovation
e présentait aucune utilité. En
, il inventa, ou plutôt renouvela
iciens la flûte double, c'est-à-dire
x tuyaux, avec laquelle on peut
ter des duo. Il lui donna le nom
te harmonique. Delusse est au-
e la musique de l'*Amant statue*,
s de Guichard, pièce donnée
taliens en 1759, et qu'on ne doit
nfondre avec une autre du même
, paroles de M. Desfontaines et
ue de Dalayrac. C'est à Delusse
on doit le *Recueil de romances
riques, tendres et burlesques,
nciennes que modernes, avec
rs notes*, 1768, in-8°.; recueil
e *Catalogue La Vallière*, N°.
9, attribué par erreur à Laujon.

D. L.

ELVAUX (Laurent), sculp-
né à Gand en 1695, fit un sé-
le plusieurs années à Rome, re-
dans sa patrie, et mourut à Ni-
le 24 février 1778. L'*Hercule*
au pied du grand escalier du pa-
les archiducs à Bruxelles, le *Da-*
t les autres statues qu'on voyait
la chapelle de la cour, et surtout
aire de la cathédrale de Gand, et
de l'église du chapitre de Nivelle
lui assignent un rang parmi les artis-
tes distingués du 18e. siècle. Son ci-
seau avait cependant plus de force que
de grâce, et les détails dans ses ouvra-
ges ne satisfont pas toujours autant
que l'ensemble. Delvaux reçut divers
témoignages de la bienveillance des
papes Benoît XIII et Benoît XIV, de
Charles VI, de l'impératrice Marie-
Thérèse, et plus particulièrement du
prince Charles de Lorraine, gouver-
neur-général des Pays-Bas, qui se plai-
sait à visiter ses ateliers. S—T.

DELY-HASSAN. *Voy.* Cara-
Yazydjy.

DEMACHY (Jacques-François),
pharmacien et homme de lettres, na-
quit à Paris, le 30 août 1728, de pa-
rents considérés dans le commerce. Il
fit ses études avec distinction au col-
lége de Beauvais, qui venait de perdre
le célèbre Rollin, dont l'excellente
méthode d'enseignement excitait en-
core la plus grande émulation par-
mi les élèves. Demachy y puisa des
connaissances positives, et le goût le
plus vif pour les sciences et pour les
lettres. Pendant ses jours de congé, il
allait au Jardin des Plantes, pour com-
poser des vers, et prendre des notes
au cours de chimie de Rouelle. Cette
double occupation avait pour lui tant
de charmes, qu'il partagea toujours
son temps entre la poésie et l'étude de
la nature. L'*Almanach des Muses*,
le *Mercure*, et autres Journaux littéraires ont publié beaucoup de ses pièces fugitives, quelquefois signées et souvent anonymes. Il a composé aussi de *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, in-12, et quelques comédies restées manuscrites et destinées aux théâtres du second ordre. Ses parents, qui n'étaient pas dans l'aisance, le placèrent comme apprenti chez Gilet, pharmacien, qui l'accueillit avec plaisir, parce qu'il avait aussi le goût de la lit-

près quelques années de
machy, plus instruit que
, obtint une place dans le
de l'Hôtel-Dieu. Il y gagna
, et s'établit bientôt après;
vaux du cabinet ayant pour
ttrait que le commerce, il
t entier à l'étude de l'his-
elle pharmaceutique, et pro-
ant vingt-cinq ans la ma-
ale. Le gouvernement lui
ord la place de pharmacien
l'hôpital militaire de St.-
ensuite la direction de la
centrale des hôpitaux ci-
plit ces places avec distinc-
rita, par les ouvrages qu'il
cessivement, le choix dont
garde-des-sceaux, en le
censeur royal. Demachy
nt adopté le système de clas-
les chimistes modernes, et
qu'avec peine les découver-
les. Il écrivit même contre
nenclature dans le *Tribut*
Sœurs, collection à laquelle
rt, ainsi qu'à l'*Economie*

1766, 2 vol. in-8°.; V
chimiques, rangés mét
et définis, 1769, in-8°
cueil de Dissertations
miques, 1774, in-8°.;
distillateur d'eau-forte
riste, 1775, in-fol.; X.
pharmacien, 1788, 2
XI. *l'Art du vinaigrier*
nomie rustique, ou *No*
et faciles sur la botaniq
cine, etc., Paris, 176
moitié avec Ponteau.
mort le 7 juillet 1803.

DEMABUSE (JEAN)
à Maubeuge en 1499,
sa jeunesse, demeura lo
Italie, et fut le premier
porta la manière de dessi
le goût et dans les propo
tues antiques, et qui fit
son pays le style noble
grands maîtres des écol
de Florence. Demabuse
propre aux grandes cho
positions sont sages et bi
il avait beaucoup étud

ıand de poisson. Des talents na-
l'ayant porté à la tribune, il ac-
eaucoup de crédit sur le peuple
ines, qui donnait très volontiers
fiance à des gens de rien. Il s'at-
au parti de Philippe, roi de Ma-
ıe, et s'opposa ouvertement à ce
envoyât des secours aux Olyn-
; et Philippe le récompensa en
nnant de l'argent et des terres
a Béotie. Démades se trouva ce-
ınt à la bataille de Chéronée, où il
t prisonnier. Voyant Philippe,
la victoire, témoigner sa joie
manière indécente, il l'en re-
vec beaucoup de liberté. « N'est-
ıs honteux, lui dit-il, que la for-
e vous ayant donné le rôle d'A-
lemnon, vous preniez celui de
rsite? » Sa remontrance fut très
reçue. Il employa son crédit à
rendre la liberté à ses compa-
d'infortune, et il fut un des pri-
x auteurs de la paix que Philippe
c les Athéniens. Alexandre, après
ne de Thèbes, ayant demandé
les Athéniens lui livrassent les
du parti contraire aux Macédo-
, Démosthènes, l'un des princi-
, s'adressa à Démades et lui donn
q talents pour qu'il prît leur
se. Celui-ci fit sentir aux Athé-
l'inconvénient qu'il y avait à
ir que leurs propres citoyens
nt livrés à un prince étranger, et
« que s'ils étaient coupables, ils
aient être jugés à Athènes. » Il fit
er un décret fondé sur ce prin-
et fit partie de l'ambassade
t envoyée à Alexandre. Ce prince
ıça à sa demande. Lorsque le bruit
randes victoires d'Alexandre fut
nu dans la Grèce, Démades pro-
de lui rendre les honneurs di-
ce qui le fit condamner à une
de de dix talents. Il fut aussi ac-
d'avoir reçu de l'argent d'Har-
paie, et fut condamné. Il le fut encore pour un autre sujet qui nous est inconnu; car lorsqu'Alexandre mourut, il y avait trois condamnations pécuniaires prononcées contre lui, et il n'avait satisfait à aucune, ce qui le rendait incapable d'exercer des fonctions civiles. Il fut rétabli dans ses droits par le peuple, qui avait besoin de lui pour l'envoyer avec Phocion en ambassade à Antipater, qui, après avoir détaché d'eux les alliés, venait les attaquer. Antipater exigea que les Athéniens se missent entièrement à sa discrétion; et, ayant mis une garnison à Munychie, il les laissa se gouverner suivant leurs lois. Il témoigna beaucoup d'amitié à Phocion et à Démades, et il avait coutume de dire qu'il avait à Athènes deux amis, dont l'un ne voulait rien recevoir, et l'autre n'était jamais satisfait. Peu d'années après, les Athéniens voulant obtenir d'Antipater qu'il retirât la garnison de Munychie, lui envoyèrent Démades qui emmena Démeas son fils avec lui. Une lettre de Démades à Perdiccas, par laquelle il l'exhortait à se mettre à la tête des affaires, en disant que le sort de la Grèce ne tenait plus qu'à un fil pourri, c'est-à-dire Antipater, tomba entre les mains de Cassandre, qui, ayant fait arrêter Démades et son fils, fit égorger d'abord celui-ci en présence du père, qu'il fit mourir ensuite l'an 202 avant J.-C. Démades n'avait rien écrit, à ce que disent Cicéron et Quintilien ; il faut donc regarder comme supposé le fragment de discours que nous avons sous son nom dans les recueils d'auteurs grecs. On citait de lui beaucoup de bons mots et de saillies, et c'était en cela que consistait principalement son éloquence, qui pouvait bien plaire un instant au peuple, mais qui n'aurait pas soutenu un examen sévère. Il

es talents par sa vénalité
le toutes les convenances;
t même des lois. Il y en
Athènes qui défendait de
: fêtes de Bacchus des dan-
ers, sous peine de mille
amende pour chacun. Dé-
chorege, en produisit cent
e, et paya en même temps
ur chacun. C—R.

VET, ecclésiastique fran-
1764 aumônier à l'île de
Afrique, et parcourut une
ôtes voisines. A son retour
il publia: I. *Nouvelle his-*
Afrique française, Paris,
l. in-12, avec cartes. L'au-
par Afrique française l'é-
ays comprise entre le cap
rivière de Serra-Lione. Son
faire connaître que le com-
Afrique n'était pas, comme
e personnes le pensaient,
la France, quoiqu'elle eût
de céder le Sénégal par la
65, et que par les rivières
de Casamance, qu'il avait

Parallèle des religions
Brunet.

DEMANGIN (Cyriaq
Henrion.

DÉMARATE, de la se
che des rois de Sparte, vi
sept mois après le mariag
avec Ariston. Comme elle
ravant la femme d'un aut
Ariston dit au premier
cet enfant ne pouvait pas
nir. Il désavoua dans la
pos, et Démarate lui suc
moindre opposition. Il
une partie de l'armée da
tion que Cléomènes, roi de
che, entreprit pour se
Athéniens. Lorsqu'ils fu
vers Eleusis, Démarate
guerre ne paraissait pas
donna et emmena ses tro
liés, voyant que les deux
n'étaient pas d'accord,
aussi, de sorte que Cléo
obligé de renoncer à son
ques années après, De
rappeler d'Égine, où il

prince eut à se repentir de ne pas oir suivis. On prétend aussi qu'il a, le premier, avis aux Spartia- s préparatifs de Xercès. Il mou- ans la Perse, laissant une postéombreuse, qui subsista long- s avec honneur. C—R.

EMARATE. *Voy.* TARQUIN.

É-MARES (JOSSE), et non LARETS (comme le disent Ale- e, Valère André, Sotvel, Fop- et Moréri), naquit à Anvers en , et entra chez les jésuites en . Il était très versé dans les let- grecques et latines qu'il professa ant plusieurs années. Il mourut ur du collége de Maubeuge, le 13 mbre 1657, laissant en manus- un *Onomasticon*, dans lequel il ait tous les mots grecs empruntés tin. Il avait publié un Commen- sur Horace, que Sotvel dit avoir nprimé à Douai en 1636, in-8°., il l'a certainement été sous ce titre: *Horatius ad usum et castos mo- juventutis accommodatus, cum et commentariis brevibus P. oci Dé-mares*, Cologne, 1648, 6. Un *Dictionnaire universel*, érissant sur les fautes qu'il copie, ne à cet auteur le prénom de *Jone*.

A. B—T.

EMARTEAU (GILLES), graveur, Liége, en 1729, profita de l'in- ion de François, qui avait trouvé oyen d'imiter en gravure les des- au crayon, et perfectionna à un oint cette découverte, qu'il est sou- difficile de distinguer ses gravu- de l'original. Actif et laborieux, il uta plus de cinq cents pièces en enre. Demarteau a rendu par ce en un grand service aux artistes, out dans les provinces où les élè- n'avaient pour modèles que de vaises copies, de médiocres des- , ou des originaux encore plus faibles que ces copies. Ce service s'est étendu jusque sur les arts mécaniques, en multipliant par la gravure une infinité de modèles de meubles, ornements, fleurs, qui mettent les ouvriers de toutes les classes à portée d'étudier et de sortir de la routine. Demarteau obtint une pension du roi, et une place à l'académie de peinture, qui le reçut sur son estampe de *Lycurgue blessé dans une sédition*, d'après Cochin. Il a gravé entre autres pièces d'après le même, *la Justice protégeant les arts*, et une *Allégorie* sur la mort du dauphin; le *Christ porté au tombeau*, d'après Stellaert, et un grand nombre d'études d'après Raphaël, Vanloo, Pierre, Boucher, etc. On a de lui aussi différentes études sur papier gris ou bleu, imitant plusieurs crayons de diverses couleurs. Demarteau mourut à Paris en 1776. — DEMARTEAU (Gilles-Antoine), neveu et élève du précédent, a gravé aussi, et assez bien, un grand nombre d'études d'après différents maîtres modernes. Il est mort vers 1806, à la fleur de l'âge. P—E.

DEMAUGRE (JEAN), né à Sédan, le 28 février 1714, d'un capitaine de milice frontière, fit ses premières études dans le collége des jésuites de cette ville, et y montra des dispositions qui firent souhaiter à ses maîtres de le voir entrer dans leur société. Il fut envoyé à Pont-à-Mousson, pour y faire son noviciat, et ensuite à Metz, où il enseigna les humanités. Un esprit vif et plein d'originalité le distinguait. Après avoir passé cinq ans chez les jésuites, il entra dans l'état ecclésiastique; fut d'abord vicaire à Balant près de Sédan; ensuite curé de Chauvency, dans le duché de Luxembourg. Il adressa à l'impératrice Marie-Thérèse une requête en vers, dont la tournure singulière plut tellement à cette princesse,

compter à l'auteur
o ducats, prise sur
e temps après, De-
cure de Givet. Cette
une garnison nom-
emaugre, qui avait
a chaire, trouva le
intéressant aux sol-
ses sermons à leur
enant dans l'art de
ment des raisonne-
yait les vérités chré-
garnison lui fournit
itoire, et les soldats
'entendre. Le désir
d'un frère, fit quit-
ugre la cure de Gi-
entilly, près Paris.
prieuré de Chablis,
il se retira à Yvoi-
passer les dernières
. La révolution qui
lque trouble. Dans
t à Sédan, il eut le
er à côté de lui son
ude, et fut, malgré
bligé de se retirer

guin, abbé de Quincy
l'auteur décrit le jeu d
du reversi. VI. Les *Ps*
vid, mis en vers latins
au pape Pie VI, et reste

DEMESTE (Jean)
decine, chirurgien-maj
de l'évêque-prince de L
de la société d'émulati
ville, correspondant de
le de médecine de Paris,
cice de sa profession u
ment et une noblesse
plus grands éloges. Le
il cultiva la chimie f
qu'éclairé. Les idées bi
nions paradoxales, les
voles, fourmillent dan
publia sous ce titre : *I*
teur Bernard sur la ch
masie, la cristallogr
logie, la minéralogie
en général, Paris, 17
« En lisant ces deux v
» médecin distingué,
» l'imagination de Para
» et peu féconde. » De

ge, l'on croit plus généralement onze, avait cent dix pieds romains ut, suivant Pline, et cent vingt nt Suétone (environ cent à cent e nos pieds). Elle avait été exé- par Zénodore, sculpteur gaulois, ns l'Auvergne, et placée dans une ours du palais de Néron, sur le Palatin. Dans l'incendie ou la dé- ion de ce palais, elle fut renversée. asien la fit restaurer, et la plaça *Voie sacrée*, en face du temple Paix. Ce fut lorsque Adrien vou- nstruire, sur le terrain qu'elle oc- t, le temple de Vénus et de Ro- qu'il la fit enlever par Démétria- Elle fut soulevée, suspendue, et portée debout par vingt-quatre ants, au-devant du Colisée, du le la Voie sacrée et du Capitole, e forma le pendant de la fontaine ée *Meta sudans*, dont les ruines stent encore. C'est vraisembla- ent cette entreprise hardie qui a roire que Démétrianus trans- aussi le temple de la Bonne- se; mais il est plus naturel de con- rer qu'Adrien transféra seulement mple, c'est-à-dire qu'il le fit re- sur un nouvel emplacement; et ourrait supposer tout au plus ie partie des matériaux y fut em- ée. De ce que Spartien dit, dans eule et même phrase, qu'Adrien nstruire à Rome le pont Ælien, et r le môle qui devait lui servir de eau, et qu'il fit transporter *le Co-* par Démétrianus, quelques mo- es ont conclu que Démétrianus construit le pont Ælien et le eau qui forme aujourd'hui le châ- St.-Ange. Ce qui paraît certain, qu'il fut un des architectes les célèbres d'une époque où furent s un très grand nombre de ma- ques monuments. E—c D—d.

DÉMÉTRIUS, sculpteur grec, était d'Alopée et a dû vivre vers la 108e. olympiade, 348 ans av. J.-C. Quintilien, en comparant les ouvrages de cet artiste avec ceux de Lysippe et de Praxitèle, semble lui reprocher d'avoir préféré la ressemblance à la beauté, et de n'avoir pas comme eux approché de la vérité avec l'art le plus exquis. Démétrius avait fait la statue de *Lysimachès*, qui fut pendant soixante-quatre ans prêtresse de Minerve, et celle de *Sarmenès*, qui le premier avait écrit sur l'équitation. Mais l'ouvrage le plus remarquable de Démétrius était une statue de *Minerve*, qu'on nomma *la Musicienne*, parce que les têtes de serpents qui environnaient sa gorgone rendaient un son semblable à celui d'un instrument, quand on les frappait. Lucien attribue au même artiste une statue d'airain. — Il y eut un autre Démétrius, peintre, cité par Diogène Laërce comme un homme très éloquent, et un architecte du même nom, qui s'illustra vers la 95e. olympiade, en terminant le temple de Diane d'Éphèse, commencé par Chersiphron et Métagenes (*V.* Chersiphron). Il fut aidé dans ses travaux par Pœonius d'Éphèse, qui lui-même avait construit à Milet, avec Daphnis le milésien, un temple d'Apollon, d'ordre ïonique comme celui d'Éphèse, et non moins magnifique. L—s—e.

DÉMÉTRIUS, surnommé *Poliorcètes*, ou *le Preneur de villes*, était fils d'Antigone, l'un des plus célèbres généraux d'Alexandre. Il était à peine âgé de vingt-deux ans, lorsque son père lui confia la défense de la Syrie, dont Ptolémée, fils de Lagus, voulait s'emparer. Démétrius, ayant livré bataille à ce prince vers Gaza, fut complètement défait et perdit tous ses équipages, que Ptolémée lui renvoya le lendemain. Il répara bientôt cet échec, en surprenant Cillée, l'un des généraux de

qu'il fit prisonnier avec sept
imes. Antigone l'envoya en-
puer les Arabes Nabathéens;
s de vains efforts pour pren-
, leur ville capitale, il fut
se retirer. Il ne fut pas
eux dans une autre expédi-
fit pour soumettre les Ba-
, qui s'étaient révoltés en
Séleucus. Tous ces événe-
nèrent un nouveau partage
d'Alexandre, qui se fit entre
, Ptolémée, Lysimaque et
e. Une des conditions de ce
t la liberté de la Grèce, dont
sion était trop importante
on voulût la laisser entre les
Cassandre. Comme ce prince
ressait pas d'exécuter cette
i traité, Démétrius résolut
ui-même délivrer les Grecs.
oujours une extrême célérité
écution de ses projets, il en-
le port du Pirée avec son es-
vant même qu'on eût eu con-
de son départ. Il proclama
hamp la liberté du peuple:

trius en particulier,
qu'il serait reçu avec
neurs que Cérès et B
fêtes de Bacchus pre
de *Démétries*, et qu
chion serait nommé
fin, voulant consacre
Delphes, ils rendire
par Plutarque, porta
nommé par le peuple
Démétrius Soter, et
sacrifié, le consultera
cle sur la consécrat
ciers. Démétrius, p
épousa Eurydice, de
tiade, et veuve d'Op
rène. Il était cepend
Phila, fille d'Antipa
Cratérus; mais il p
exemples que la p
usage chez les Mac
leur venait sans dou
l'empire desquels ils
temps soumis. Dém
encore en le temps
franchissement de la
fut rappelé en Asie

. Il chercha d'abord à gagner
tants par de belles promesses,
ne ils ne voulurent entendre à
de ses propositions, il envoya
ius pour les soumettre. Ce
int les attaquer avec des forces
es; il y joignit toutes les res-
de l'art, en inventant tous les
e nouvelles machines, entre
a célèbre Hélépole, dont on
ir la description dans le 20e.
Diodore de Sicile; mais la va-
Rhodiens rendit tous ses ef-
utiles. Il s'obstinait cependant
nuer le siége, lorsqu'il lui vint
assadeurs d'Athènes et des au-
les de la Grèce pour implorer
ours contre Cassandre. Ils se
nt pour médiateurs et négocièrent
e paix, par laquelle les Rho-
'engagèrent à fournir des se-
Antigone, excepté lorsqu'il
guerre à Ptolémée. Démétrius
lit alors dans la Grèce. Il força
dre à lever le siége d'Athènes,
oursuivit jusqu'aux Thermo-
Ayant ainsi délivré l'Attique et
ie, il voulut en faire de même
Péloponnèse. Il attaqua d'a-
icyone, qui était occupée par
pes de Ptolémée, roi d'Égypte,
ndit maître par surprise du-
nuit; et, ayant fait remarquer
cyoniens que leur ville, par sa
n sur les bords de la mer, était
posée, il les décida à la rebâtir
e esplanade qui était autour de
elle. Les Sicyoniens, par re-
ssance, donnèrent à cette nou-
lle le nom de *Démétriade;* mais
de Sicyone fit bientôt oublier
. Démétrius prit ensuite succes-
nt Corinthe et Argos, où il
a Déidamie, sœur de Pyrrhus,
pire. Il fut proclamé dans l'isth-
néral de toutes les forces de la
, comme l'avaient été Philippe
et Alexandre. Pendant le cours de cette expédition, il venait de temps à autre à Athènes se délasser des fatigue des la guerre. Les Athéniens avaient encore trouvé le moyen d'enchérir sur les honneurs qu'ils lui avaient rendus précédemment; ils lui avaient assigné pour logement l'Opisthodome du Parthenon, ce qui contrastait singulièrement avec la manière de vivre de Démétrius, qui était toujours entouré de courtisanes et de tout ce qu'il y avait de plus corrompu. Ils érigèrent des temples à Vénus Léæna et à Vénus Lamie, pour honorer les deux courtisanes qui étaient en faveur auprès de lui, et décernèrent les honneurs héroïques à plusieurs de ses courtisans. Il lui prit envie de se faire initier, quoique ce ne fût pas le temps de la célébration des mystères. Cette difficulté n'était pas la seule. On n'était admis aux grands mystères qu'un an au moins après avoir été initié aux petits, qui ne se célébraient pas dans le même mois. Rien de tout cela ne fit obstacle. Stratoclès, qui était alors en possession de diriger le peuple, fit d'abord décréter que le mois de Munychion, dans lequel on se trouvait, prendrait le nom d'*Anthestérion*, pour qu'on pût célébrer les petits mystères. Un autre décret fit ensuite prendre à ce même mois le nom de *Boédromion*, qui était celui où se célébraient les grands mystères, et par ce moyen Démétrius reçut l'initiation complète en peu de jours. Il est assez curieux de voir un peuple, qui n'avait supporté qu'avec peine le gouvernement sage et modéré de Démétrius de Phalère, se livrer à tout ce que l'adulation a de plus bas, pour un prince qui déshonorait, non seulement leur ville, mais le temple de leur déesse tutélaire, par les plus infâmes débauches, et qui n'épargnait même pas l'honneur de leurs femmes

urs enfants. Cet excès de bas- révolta lui-même, et il témoigna épris pour les Athéniens d'une e bien piquante. Il leur deman- r un besoin pressant 250 talents le 1,500,000 fr. de notre mon- ; lorsqu'on eut rassemblé cet avec beaucoup de peine, il or- de le porter à Lamia et aux an- urtisanes qu'il avait à sa suite, eur savon. Alarmé des progrès sait Démétrius, Cassandre de- la paix à Antigone, qui exigea mît entièrement à sa disposi- assandre fit part de cette répon- ysimaque : celui-ci, prévoyant d'après avoir conquis la Macé- Antigone ne manquerait pas de ier, fit part de ses inquiétudes mée et à Séleucus, qui, ayant nes craintes que lui, résolurent ert de déclarer la guerre à An- Cette ligue formidable obligea nier de rappeler Démétrius; us deux furent enfin abandonnés ortune, et la bataille d'Ipsus,

nèse, et se mit à rav Lysimaque, pour fai armée. Dans ces entr lui fit demander en nice, sa fille. Cette mettant de grands av trius se rendit sur-le Syrie pour la conclure sité les villes qui lui r et s'être assuré de le vint dans la Grèce. de surprendre la ville les habitants étaient sion de Lacharès qui rannie. Ayant échoué prise, il alla dans le il rassembla des vaiss assiéger Athènes. Co tirait toutes ses su mer, il l'eut bientôt charès qui s'en était f pris la fuite, les Athé leurs portes à Démétri les traiter comme ils a craindre, leur donna sures de blé. Il retour

ion rend capable de tout, et les de ce genre n'étaient pas rares époque. Démétrius eut peu de se faire nommer roi par les Ma-ns, qui estimaient sa valeur. Il a pas à vouloir s'emparer de la d'Antipater, et Lysimaque, ère de ce prince, occupé par la qu'il faisait à Dromichætès, roi tes, lui conseilla de céder. Maî-la Macédoine, de la Thessalie plus grande partie de la Grèce, rius voulut soumettre les peu-i ne lui obéissaient pas encore. qua d'abord les Béotiens, et es avoir vaincus, il assiégea la e Thèbes; mais ayant appris ysimaque avait été fait prison-ir Dromichætès, il ne manqua uivant sa coutume, d'abandon-e conquête qui paraissait assu-our courir après l'incertain, et orta vers la Thrace avec son ; mais, ayant appris que Lysi-avait été relâché, il revint sur s, et reprit le siége de Thè-ont il finit par s'emparer. Il en-bientôt de nouvelles guerres, ntre les Étoliens, soit contre is, roi d'Épire. Ce fut au retour expédition contre les premiers Athéniens allèrent au-devant couronnés de fleurs, brûlant de s, avec des chœurs de chants anse, honneurs qu'on ne ren-'aux dieux. Ils firent, pour cé-son arrivée, des hymnes; et e nous en a conservé un, dans se trouvent ces expressions très uables dans la bouche d'un peu-était si sévère sur la religion: autres dieux sont éloignés de , ou sourds; ils n'existent pas, e veulent pas nous écouter. Mais voyons en toi un dieu véritable non en bois ni en pierre, mais ersonne, et qui peut exaucer » nos vœux. » Ce dieu ne devait pas tarder à déchoir de sa grandeur. Ses guerres avec Pyrrhus avaient donné occasion aux Macédoniens de connaître ce jeune prince, dont ils admiraient le courage, et auquel ils trouvaient de la ressemblance avec Alexandre-le-Grand. Ils étaient d'ailleurs mécontents de Démétrius qui affichait un luxe insupportable et leur montrait peu d'égards. Ayant reçu un jour, en sortant, un grand nombre de requêtes qu'il avait mises dans le pan de son manteau, il s'approcha du fleuve Axius, et les y jeta toutes; ce qui mortifia singulièrement les Macédoniens. Pyrrhus s'était déjà emparé une fois de presque toute la Macédoine, pendant que Démétrius était malade; mais ce prince s'étant rétabli, il s'était retiré et avait fait une espèce de traité avec lui. Démétrius, voyant les mauvaises dispositions des Macédoniens, imagina qu'il les contiendrait plus facilement en les occupant à des expéditions lointaines, et il résolut d'aller porter la guerre en Asie. Séleucus et Ptolémée en étant instruits, se liguèrent avec Lysimaque et Pyrrhus, qui entrèrent, chacun de leur côté, dans la Macédoine. Démétrius n'osa pas conduire les Macédoniens contre Lysimaque, qui jouissait d'une grande considération parmi eux, comme ayant été l'un des généraux d'Alexandre. Il alla donc d'abord à la rencontre de Pyrrhus. Les deux armées ayant campé en présence l'une de l'autre, les Macédoniens qui penchaient depuis long-temps pour Pyrrhus, désertèrent d'abord par pelotons: bientôt toute l'armée se révolta, et proclama Pyrrhus roi de Macédoine, et pria Démétrius de se retirer. Il se réfugia à Cassandrie, l'ancienne Potidée, place que sa situation rendait inexpugnable, et se rendit de-là dans la Grèce. Il aurait pu facilement s'y maintenir, com-

it Antigone son fils; mais le
ne l'avait pas rendu sage, et
it encore la conquête de l'Asie.
sa avec onze mille hommes
rie et de la cavalerie. Quel-
ldats de Lysimaque se réuni-
i, et il obtint d'abord des suc-
brillants, ayant pris Sardes
oup d'autres villes de la Lydie
Carie. Agathoclès, fils de Ly-
, étant arrivé avec des forces
ables, il fut obligé de gagner
Asie, où il perdit une grande
e son armée par le défaut de
les maladies et d'autres acci-
our faire subsister le reste, il
ns les états de Seleucus, qui
nit de séjourner deux mois
Cataonie, mais qui, connais-
ambition, fortifia tous les
par où l'on pouvait entrer
Syrie. Démétrius, irrité de se
si enfermé, se mit à ravager
et Seleucus fut obligé de faire
des troupes contre lui. Démé-
tint sur elles d'assez grands
s pour concevoir de nouvelles

de goût, principal
et au jeu. Ce genre
défaut d'exercice, l
bout de deux ans, u
mourut, l'an 285 av
âgé que de 54 ans
appris sa mort, v
corps qu'il emporta
pe, et il lui fit de
guifiques. Démétrius
femmes en même te
en eut furent Antigo
Démétrius, surnom
Grêle, d'une femm
autre Démétrius, do
lé à l'article Bérén
mère était Ptolémaï
mée; Alexandre, qui
connu autrement, e
Déidamie. (*Voyez*,
de Démétrius, l'artic

DÉMÉTRIUS II
Gonatas et de Phy
Macédoine après la
Il montra dès sa jeu
prudence et de val
lexandre, fils de Per

ent de la victoire pour remet-
père en possession de ses états,
a ensuite à ses différentes entre-
ur la Grèce, et parvint à la
e, l'an 241 av. J.-C. Satisfait
er sur les états que lui laissait
e, il ne chercha point à éten-
domination, bien que les ex-
de sa jeunesse eussent fait
tir en lui un esprit de con-

Il fut néanmoins forcé de
r la guerre aux Achéens,
aient emparés de l'Attique, et
ent battus, quoique comman-
r Aratus. Démétrius eut aussi
es différends avec les Étoliens;
il leur suscita pour ennemi
, roi d'Illyrie, et parvint ainsi
ter la guerre de ses états. Après
t d'Alexandre d'Épire, Olym-
a veuve, sollicita auprès de Dé-
s des secours contre ces mêmes
s qui voulaient enlever l'Acar-
aux deux jeunes princes, dont
it tutrice et mère (*voy.* Olym-
Afin de l'engager dans ses in-
, elle lui proposa en mariage sa
thia, et Démétrius, uni déjà à
le d'Antiochus II (*Theos*), céda
stances d'Olympias, et renvoya
rie sa première épouse. Cette
lle alliance flatta peut-être le
acifique de Démétrius, qui avait
redouter les entreprises de ses
s que la vengeance du roi de
La princesse répudiée se retira
s d'Antiochus Hiérax, son frère,
exciter à venger l'affront qu'elle
de recevoir. L'histoire se tait
suite du règne de Démétrius,
t d'une courte durée. Ce prince
t l'an 231 avant J.-C. La cou-
appartenait à Philippe, son fils,
vait eu de Phthia; mais comme
t trop jeune pour régner, le trône
ccupé par Antigone Doson,
de Démétrius Ier., qui le laissa
à Philippe après sa mort. On ne donne
à ce prince que des médailles en bron-
ze sans sa tête, tandis qu'on attribue
à Démétrius Ier. (*Poliorcètes*), plu-
sieurs monnaies sur lesquelles se trou-
ve une tête diadêmée, avec la légende:
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Il est bon de
remarquer que du temps de Démétrius
Ier., l'usage de placer sur les médailles
le portrait des rois, n'était pas encore
parfaitement établi; c'était la divinité
qui jouissait seule de cet honneur.
Nous avons de fort beaux médaillons
d'argent du puissant Antigone, roi
d'Asie, père de Démétrius Ier., nous
en avons même d'Antigone Gonatas,
fils et successeur de ce dernier, et nous
n'y trouvons point leur portrait. Quel-
ques antiquaires conjecturent donc
que parmi les médailles attribuées à
Poliorcètes, il en est qui peuvent appar-
tenir à Démétrius II, d'autant plus que
les rois grecs, ses contemporains,
ont fait graver leur effigie sur leurs
médailles. C'est un point numismati-
que à éclaircir, et sur lequel on doit
appeler l'attention des savants. T—n.

DÉMÉTRIUS, petit-fils du précé-
dent, était le second fils de Philippe
V, et frère de Persée. Lorsque son
père fut défait par le consul T. Q. Fla-
minius, il fit avec les Romains un trai-
té qui, en le dépouillant de toutes ses
conquêtes, ne lui laissait que le royau-
me de Macédoine. Le jeune Démétrius
fut envoyé à Rome, où il resta quel-
que temps en otage pour répondre de
la fidélité de Philippe; mais celui-ci
n'en continua pas moins à inquiéter
ses voisins: il excita parmi les villes
grecques un mécontentement général,
et le sénat qui les protégeait écouta
leurs plaintes. « Jamais, dit Polybe,
» on ne vit à Rome autant d'ambassa-
» deurs que dans la 149e. olympiade. »
Philippe fut obligé de se justifier; il
chargea de sa défense Démétrius, son

était acquis la bienveillance
ns, pendant le séjour qu'il
au milieu d'eux. Le sénat
jours à entendre les accu-
tre Philippe, et elles étaient
ises et si graves que, sui-
, Démétrius, confus et ac-
ant de griefs, resta muet :
at, touché de la candeur du
ce, prononça en faveur de
t envoya des ambassadeurs
ine, pour faire exécuter les
nités et pour annoncer au
n'était qu'en considération
qu'on usait d'indulgence à
Démétrius revint en Macé-
blé des témoignages d'affec-
enait de recevoir du sénat,
par les Macédoniens eux-
i le regardaient comme le
e la patrie. Cette déférence
s qui, selon Polybe, firent
le jeune prince quelques
ts d'orgueil, excitèrent la
Philippe, blessé de ne de-
on fils la faveur de Rome.
ageait les ressentiments de

DÉMÉTRIUS Ier. (S
Syrie, était fils de Séleu
pator. Lorsqu'Antiochu
vaincu auprès de Magn
pion, conclut avec les
paix humiliante qui affai
jours la puissance des
fut forcé d'envoyer à R
otage, Antiochus-Épiph
cond fils. Séleucus IV
cédé, obtint le retour d
condition qu'il enverrait,
placer, Démétrius son
âgé seulement de dix ans
peu de temps après cet éc
chus, qui était en route p
en Syrie, ayant appris ce
sa marche, et au lieu de
couronne à son neveu,
sa tête. Le sénat romai
cette espèce d'usurpatio
trius resta comme otage d
qu'on lui enlevait. Ce prin
sa jeunesse au milieu des
touré de quelques seigr
attachés à sa personne.
étroite amitié avec l'histo

de nouveau le diadême, sous texte de venger l'insulte faite à ublique : il ne fut pas écouté. , par les soins de Polybe, et de thille ambassadeur de Ptolémée, te Rome secrètement, s'embar- ıus un nom supposé à bord d'un au tyrien, et arrive à Tripoli en cie, où le peuple le reconnaît roi. Diodore, son gouverneur, précédé en Syrie pour disposer prits en sa faveur, et bientôt tout aume se soumit à sa puissance. me Eupator et son tuteur furent crés. Quelques historiens accu- le ce crime Démétrius ; mais le vre des Macchabées l'en justi- : premier soin de ce prince fut réconcilier avec Rome. Sa fuite ndisposé le sénat contre lui ; elle t été connue que plusieurs jours son départ ; et comme on déses- de l'atteindre, on se détermina oyer des commissaires en Asie surveiller sa conduite. Déme- se hâta de députer vers eux Mé- rès, afin de gagner leur affec- Il obtint, par leur entremise, qu'il reconnu roi de Syrie, et fit par- ısuite pour Rome des ambassa- , chargés de remettre au sénat ouronne d'or. Jamais les Romains ent plus puissants, plus respec- 'à cette époque. Ces fiers répu- ns, si jaloux de leur liberté, vou- retenir dans la servitude les peu- et les rois. Ils répondirent aux ssadeurs « que Démétrius serait ıi des Romains tant qu'il leur se- aussi soumis qu'il l'avait été pen- t son séjour à Rome. » C'est sous ne de Démétrius que les frères habées portèrent au plus haut de- ı gloire de leur nom, et qu'ils nrent à soustraire leur pays à la nation des rois de Syrie. Les ar- que Démétrius fit marcher contre eux à la sollicitation d'Alcime, grand-sacrificateur (*voy.* ALCIME), furent défaites par le petit nombre de juifs qu'ils avaient à lui opposer. Les plus habiles généraux de Démétrius luttèrent en vain contre Judas et Jonathas. L'un d'eux (Nicanor) y perdit la vie, et le roi de Syrie, connaissant la protection que Rome venait d'accorder au peuple juif, et, sans doute aussi, fatigué de la résistance qu'on lui opposait, consentit à la paix. Démétrius pensa alors à punir l'affront que lui avait fait Ariarathe, roi de Cappadoce, en refusant la main de sa sœur Laodice. Il lui déclara la guerre, et chercha à le détrôner pour donner sa couronne à Holopherne, ou Oropherne, qui avait des prétentions sur ce royaume. Ariarathe fut chassé du trône ; mais ayant été rappelé quelque temps après (*voy.* ARIARATHE), il voulut à son tour se venger de Démétrius, et conclut dans cette vue une alliance avec Attale, roi de Pergame, et Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. Ces trois princes se servirent pour perdre Démétrius d'un certain Héraclide qui avait une haine personnelle contre lui. Héraclide était trésorier de la province de Babylone, et son frère Timarque en était gouverneur lorsque Démétrius prit possession de la Syrie. Sur les plaintes des Babyloniens, exposés depuis longtemps à la tyrannie des deux frères, ce roi avait fait mourir Timarque, et avait exilé Héraclide qui s'était retiré à Rhodes. C'est là que, soutenu par les rois de Pergame, de Cappadoce et d'Égypte, Héraclide prépara l'exécution de ses projets contre Démétrius. Il fit passer un jeune homme nommé *Bala* (ou *Balas*) pour fils d'Antiochus Épiphanes ; et, après avoir obtenu le consentement du sénat, ce nouveau prince, soutenu par les troupes des rois conjurés contre Démétrius, entra en Sy-

eilli par les mécontents, et prit
l'*Alexandre*. La conduite de
us excitait depuis long-temps
ites et des murmures. Débar-
toutes les guerres avec ses
il s'était retiré dans un châ-
'il avait fait construire près
he, où il oubliait les devoirs
auté pour se livrer aux plaisirs.
cendants de Seleucus avaient
isqu'à lui, occupé le trône de
l en était le dernier rejeton, et
it autour de lui personne qui
en disputer la possession. La
de Bala le réveilla de son iner-
ortit de sa retraite et se mit à la
on armée pour marcher con-
urpateur. Il tenta d'abord de
er le prince des juifs, en lui
nt de grands privilèges; mais
x qu'il avait causes à cette na-
erminèrent Jonathas à suivre
d'Alexandre. Démétrius, que la
avait favorisé dans le premier
, fut ensuite complètement dé-
succomba après s'être distin-
plusieurs actions d'éclat. Ren-
exposé à toutes les vi
fortune; il ne sut ni s
trône par l'amour de s
fendre sa couronne co
teurs qui voulurent
père l'envoya fort jeu
l'espoir qu'élevé sous
nat, il gagnerait son a
recevant une éducatio
le jeune Démétrius
jour à replacer le roya
même point de gloire
le premier des Séleuc
nat, mécontent de S
emparé de la couronn
ment, accueillit faib
prince, ce qui déter
nes qui l'accompagnai
me subitement, et à
trius auprès de son p
de la révolte d'Alexa
confié à un ami dévo
de sa jeunesse et de
son frère. Démétrius
ces jeunes princes, le
Cnide auprès de Las
soustraire à la venge

rétrouver en lui les vices de son père, hésitaient à le reconnaître pour roi; ils offrirent le trône à Ptolémée, et mirent sur sa tête un double diadême. Mais ce roi, plein de justice et de modération, remit la couronne à Démétrius, en promettant aux Syriens qu'il enseignerait à son gendre à les bien gouverner. Il fallait encore se débarrasser d'Alexandre qui levait de tous côtés des troupes pour se soutenir sur le trône. Démétrius et Ptolémée lui livrèrent une bataille, dans laquelle il fut défait et contraint de s'enfuir en Arabie, où il trouva la mort. Un prince nommé *Zabel*, ou *Zabdiel*, lui fit trancher la tête. Le roi d'Égypte, quoique vainqueur, avait été renversé de cheval et blessé mortellement dans le combat; on crut adoucir ses derniers moments en lui présentant la tête d'Alexandre Bala, et il eut au moins la consolation de voir son nouveau gendre en possession du royaume qu'il venait de lui conquérir. Démétrius, voulant jouir en paix de sa puissance, confirma Jonathas dans la grande sacrificature, reçut honorablement ce prince des juifs, et lui accorda plusieurs priviléges; il licencia ensuite ses soldats, ne conserva auprès de lui que quelques troupes mercenaires, et croyant la couronne affermie sur sa tête, il se livra à la mollesse et à la volupté, abandonnant le soin de son royaume à Lasthènes, dont la conduite révolta les Syriens. Les habitants d'Antioche furent les premiers qui signalèrent leur haine contre Démétrius; ils l'attaquèrent jusque dans son palais, et ce ne fut que par le secours de trois mille juifs que lui envoya Jonathas, qu'il parvint à les faire rentrer dans le devoir, et qu'il put échapper au danger qui le menaçait. Un grand nombre de Syriens périt dans cette révolte, et Démétrius exerça sur eux une cruelle vengeance. Depuis ce moment le trône de Syrie fut, jusqu'à son dernier possesseur, disputé par plusieurs princes et plusieurs usurpateurs; et Démétrius, qui ne sut pas profiter des malheurs de son père, devint comme lui la victime de l'inconstance des Syriens. Tryphon, l'un des principaux chefs de l'armée d'Alexandre Bala, se révolta et plaça sur le trône un fils de ce roi et de Cléopâtre (Antiochus Dionysius). L'imprudent Démétrius, qui avait eu de nouveaux démêlés avec les juifs, abandonné par Jonathas, battu par Tryphon et vaincu par ses soldats qu'il avait licenciés, s'enfuit en Cilicie, où il rassembla une nouvelle armée. Les crimes de Tryphon, qui fit lâchement assassiner Jonathas et ses fils, réconcilièrent Démétrius avec Simon, successeur de Jonathas. Un traité de paix solennel fut conclu entre eux, « et l'an » 170, Israël fut affranchi du joug des » nations. » (Macch., l. XIII. 41.) Tryphon n'en demeura pas moins maître d'une grande partie de la Syrie. Il fit périr le jeune Antiochus Eupator et prit le diadême. Démétrius, pensant que la conduite de Tryphon le rendrait bientôt odieux, au lieu de marcher contre lui avec les forces qui lui restaient, se rendit en Mésopotamie, soit pour y chercher de nouveaux secours, soit, comme disent Josèphe et Justin, pour faire la guerre aux Parthes, espérant que, s'il en revenait victorieux, il pourrait plus facilement se débarrasser de son rival. Quoi qu'il en soit, Démétrius fut pris par les Parthes. On l'envoya en Hyrcanie, où il fut traité avec toute la munificence royale, et bien qu'il fût déjà marié à Cléopâtre, il épousa, pendant sa captivité, Rodogune, fille du roi Mithridate. Démétrius, au milieu de ces honneurs et quoiqu'entouré de tous les égards prodigués à son rang, essaya plusieurs

Syrie ; mais les ef- s'échapper furent ; il fut ramené au- ; et Phraates, qui thridate, lui fit don- l'or, comme pour enfantillage. Pen- de Démétrius, ses sous la domination ète, son frère, qui yphon, et qui était e mari de Cléopâtre. a ensuite une expé- Parthes, et leur roi dessein de lui op- ndit la liberté à Dé- tra en Syrie que a défaite et la mort Parthes se repenti- renvoyé Démétrius. oute hâte des cava- ; mais ils ne purent prince se remit en royaume dont il ne -temps. Il opprima ujets, au lieu de se tion, et il eut l'im- asyle auprès de Cléopâ Il se rendit à Ptoléma fit fermer les portes d réfugia alors à Tyr, et de cette femme cruelle, dans un temple où il s' protection des dieux, J.-C. Nous avons sur Démétrius la date de cides 167 jusqu'en 18 que positivement un rè ans. Seules elles nous plusieurs villes de ses restées fidèles pendant qu'elles ne cessèrent d pour roi, puisqu'elles faire frapper des méda gie. Démétrius, après Alexandre Bala, prit s le titre de *Deus Nica* queur), et ensuite celu *phe*, pour indiquer l'a tait à son frère. Mais d en Syrie, ses médaill mention de ce dernier t de celles qui furent f époque nous offrent so

Ptolémée (Lathyre), qui le rap-
de Cnide, où il vivait paisible-
t, pour donner un nouvel ennemi
tiochus Eusèbe qui régnait en Sy-
Démétrius fut proclamé roi à Da-
. Aidé des secours du roi d'Égypte,
joignit à Philippe son frère, à qui
partie de la Syrie était restée fidèle
il luttait depuis long-temps contre
ebe. Celui-ci fut obligé de céder
forces réunies des deux frères, et
éfugia chez les Parthes. L'amitié
unissait d'abord Philippe et Dé-
ius, engagea ces princes à faire
artage des provinces de Syrie, sur
uelles ils régnèrent séparément.
oche fut la capitale des états de
ippe, et Démétrius établit à Damas
ége de son nouveau royaume.
me cette partie de la Syrie était
ine de la Judée, les juifs, qui s'é-
it révoltés depuis quelques années
re leur roi Alexandre Jannée, de-
dèrent des secours à Démétrius.
rince, dans l'espoir qu'il détrô-
it Alexandre, et que la Judée ren-
it sous la puissance des Séleucides,
la favorablement les juifs, leva une
breuse armée et marcha contre
roi. Il se donna en Célesyrie une
lle dans laquelle Démétrius défit
rement Alexandre : mais sur les
qu'il reçut que Philippe s'était em-
d'une portion de ses états, il fut
gé de renoncer à son alliance avec
uifs pour tourner ses armes contre
propre frère. Il s'empara d'abord
tioche et assiégea Philippe dans
iée; mais celui-ci fut secouru par
ridate, général des Parthes, et
un prince arabe nommé *Zizus*.
étrius, assiégé lui-même dans son
), fut fait prisonnier et conduit au
es Parthes, qui le traita avec dis-
ion et l'envoya dans la haute Asie,
l mourut quelque temps après.
devons à l'abbé Belley une sa-
vante *Dissertation* sur la durée du règne de Démétrius, éclaircie par les médailles de ce prince. Vaillant et Frœlich les avaient confondues avec celles de Démétrius Soter. Ces monuments numismatiques, qui établissent que Démétrius III régnait en Syrie l'an 218 de l'ère des Séleucides (95 avant J.-C.), nous obligent à reculer de quelques années la mort de plusieurs princes qui ont précédé immédiatement le règne de Démétrius, et servent à redresser plusieurs points de chronologie relatifs à cette époque. Démétrius resta sur le trône un peu plus de six ans. (Voy. les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tom. XXIX.) T—N.

DÉMÉTRIUS, surnommé de *Phalère*, fils de Phanostrate, fut le disciple et l'ami de Théophraste. Après avoir consacré ses premières années à l'étude de la philosophie, il se livra aux affaires publiques vers les dernières années du règne d'Alexandre. Il s'attacha au parti des Macédoniens, ainsi que Phocion, et fut condamné à mort avec lui; mais il avait eu la précaution de prendre la fuite, et Cassandre, auprès duquel il s'était retiré, s'étant rendu maître d'Athènes, l'an 316 avant J.-C., le mit à la tête du gouvernement. Il est assez difficile de déterminer le genre d'autorité que Démétrius avait à exercer; il paraît qu'elle était la même que celle que le peuple avait confiée successivement à Thémistocle, à Périclès et à une infinité d'autres, qui, sans être revêtus d'aucune magistrature, étaient réellement à la tête du peuple, et le dirigeaient dans toutes ses délibérations. La seule différence qu'il y ait, c'est que Démétrius, ne se trouvant pas dans la dépendance du bas peuple, n'était pas obligé de flatter ses caprices. Cassandre avait exigé, en effet, que ceux qui n'avaient pas dix

o fr.) de revenu, ne prissent
t au gouvernement. Le pre-
le Démétrius fut de faire un
nt exact des habitants de l'At-
y trouva vingt-un mille ci-
mille étrangers domiciliés,
cent mille esclaves. Il tra-
uite à remettre en vigueur
ciennes, que la licence des
emps avait fait tomber en
; et il parvint à assurer la
atrie en ménageant les géné-
e disputaient à cette époque
on d'Alexandrie. Il rétablit
thènes; et Strabon dit que,
elques auteurs, cette ville ne
plus heureuse que sous son
ment. Cicéron en fait aussi le
l'éloge, et le regarde comme
emmes rares qui avaient ap-
maniement des affaires pu-
s connaissances qu'ils avaient
ans l'ombre du cabinet. Dio-
cile et Plutarque font égale-
ge de son gouvernement. On
ère comment concilier tout
e que Duris de Samos a cité
cune part au maniemen
et Démétrius de Phalè
échappé à leur fureu
Poliorcètes n'avait pu
faire conduire à Thèb
ple se jeta sur ses sta
au nombre de plus de
les mit toutes en pièce
d'une seule, placée da
que Démétrius Poliorc
ver. Démétrius de Phal
Egypte, où il fut très
par Ptolémée, fils de
mit dans sa plus intim
le consulta sur les lo
donner à l'Égypte, d
s'emparer. Ce fut là, s
écrivit la plus grande
vrages, dont plusieu
gouvernement, et de
en particulier. Il para
ses conseils que Pto
Alexandrie le Musée
les savants, et comme
thèque qui devint si
suite. Mais Démétrius
fut jamais bibliothéc

dans les rhéteurs grecs des Al-
ans les *Rhetores selecti*, de
ale, Oxford, 1676, in-8°. Il a
rimé séparement avec les notes
Schneider, Altembourg, 1779,
Malheureusement cette édition,
es notes sont excellentes, est
née de la manière la plus fau-
t M. Schneider s'en est plaint
me. C—R.

MÉTRIUS DE PHAROS avait
surnom d'une petite île voisine
lyrie, dans laquelle il était né.
île, qui se nomme maintenant
, avait été peuplée par une co-
le Paros, l'une des Cyclades,
était alors soumise à Agron,
llyrie. Après la mort de ce prin-
euta, sa veuve, donna à Démé-
e gouvernement de l'île de Cor-
dont elle venait de s'emparer.
rincesse s'étant brouillée avec
mains, Démétrius, qui était mé-
t d'elle, livra Corcyre aux der-
et leur servit de guide dans
pédition contre l'Illyrie. Il en
ompensé par le don d'une por-
nsidérable du pays. Teuta, étant
nue à obtenir la paix, mourut
e temps après; et comme elle
t point d'enfants, le trône passa
ès, fils d'Agron et de Triteuta,
mière femme qui vivait encore.
e maria avec Démétrius, qui
ainsi sous ses lois toute l'Illy-
xcepté ce que les Romains en
t démembré. Il conduisit seize
hommes au secours d'Antigone
, dans la guerre contre Cléomè-
et se trouva en personne à la
e de Sellesia. Ses liaisons avec
cédoniens et la situation critique
omains, qui, après une guerre
le contre les Gaulois, étaient me-
par Annibal, lui inspirèrent le
de secouer leur joug. Il s'em-
donc de la portion de l'Illyrie
qui leur appartenait, et alla ensuite avec cinquante bâtiments légers ravager les Cyclades. Les Romains, irrités de ce manque de foi, envoyèrent sur-le-champ contre lui le consul Æmilius Paulus, qui l'eut bientôt chassé de toute l'Illyrie. Il se réfugia dans l'île de Pharos, où les Romains le poursuivirent; et, ayant été vaincu après un combat opiniâtre, il s'embarqua en secret et se réfugia chez Philippe, roi de Macédoine. Il le suivit dans toutes ses expéditions, et Polybe attribue à ses conseils les cruautés dont ce prince se souilla dans la guerre d'Etolie. Philippe, ayant reçu la nouvelle de la défaite des Romains à Cannes, en fit part sur-le-champ à Démétrius, qui lui conseilla de faire la paix avec les Etoliens, pour aller en Italie joindre ses armées à celles des Carthaginois. Cet avis fut goûté par Philippe, qui traita d'abord avec les Étoliens, et fit ensuite avec Annibal un traité d'alliance offensive et défensive, dont une des conditions était que Démétrius serait rétabli à Pharos; mais ce dernier n'eut pas le temps de voir l'exécution de ses projets. Il voulut, pour servir Philippe, s'emparer de la ville de Messène durant la nuit. Il réussit à y pénétrer; mais les Messéniens, lorsque le jour fut venu, le repoussèrent, et il périt dans le combat, vers l'an 214 avant J.-C. C'était, suivant Polybe, un homme intrépide, mais audacieux jusqu'à la témérité et sans jugement. C—R.

DEMÉTRIUS *le Cynique*, né dans l'Attique, fut disciple d'Apollonius de Tyane; il vint à Rome sous le règne de Néron, et, dans un discours public, il eut la hardiesse de blâmer les dépenses de l'empereur pour la construction d'un magnifique gymnase. Le philosophe pouvait payer cher cette saillie indiscrète: heureuse-

lui, Néron avait mieux
ur-là qu'à l'ordinaire; Dé-
fut quitte pour sortir de
n raconte qu'il répondit à
voulait le faire mourir:
menacez de la mort, mais
vous en menace. » Pen-
éjour à Rome, Démétrius
étroite liaison avec Thra-
nt été proscrit par Néron,
vec Démétrius sur la na-
e, se fit ouvrir les quatre
ourut en présence de Dé-
philosophe, qui se retira à
il resta jusqu'au règne de
Étant revenu à Rome, il
disgrâce de l'empereur, et
sort des autres philosophes,
nt des mouvements popu-
urs discours, furent chas-
lie. Démétrius, après sa
on n'épargna point l'em-
s ses discours. « Tu fais
e tu peux, lui dit Vespa-
r que je te fasse mourir;
m'amuse pas à faire tuer

médecin de l'empere
logue, vivait dans l
composa en grec un
goutte, pour répondr
prince, qui, probabl
de cette maladie, et i
ouvrage, sous le titr
a été publié en grec
soins de Guill. Poste
in-8°.; par ceux de J
Leyde, 1743, in-8°.
çais par Fréd. Jamo
in-8°.; et en latin, p
(*Voy.* Bongnès
étendu, ce livre n'
point une des plus fa
des grecs modernes,
cé quelques critique
S'il pèche par quelqu
galéniques que l'exp
sanctionnés, en rev
d'excellents précept
préserver de la gou
guérir, ou au moin
éloigner les accès.
clairement les causes
qu'il regarde avec

rius-Pépagomène, et que l'au-
u livre *De curâ canum;* et en
uence il lui attribue non seule-
e dernier ouvrage, mais encore
De podagrâ et *De re accipitra-*
'autres en font un personnage à
qui a écrit sur la fauconnerie un
rec, lequel a été traduit en la-
ır Pierre Gilles, et compris avec
es *Scriptores rei accipitrariæ*,
., Paris, 1612, in-4°.(1). Nous
ions de documents pour résou-
tte question. Quoi qu'il en soit,
age qui nous est resté sous le
le *Démétrius de Byzance*, est
rieux. L'auteur y parle de l'é-
de l'année où l'on prend les fau-
de leur choix, des différences
présentent; il indique les moyens
onnaître si l'oiseau est sain ou
e; il traite avec beaucoup de dé-
e leur éducation, de leur nour-
, et surtout de leurs nombreuses
ies, et des accidents auxquels ils
exposés à la chasse. Cette der-
partie est une véritable patholo-
nithologique très complète, ac-
gnée de l'indication des remèdes
aque affection exige. Démétrius
outre, traduit du grec en latin
e de Galien, *De oculis*.

R—D—N.

MÉTRIUS II (TEMERDE), roi
orgie, de la race des Pagratides,
successeur de David III, monta
trône en 1126 (575 de l'ère
Aussitôt qu'il eut pris les rênes
ouvernement, Fadloun, émir
qui possédait la ville d'Ani, ca-
pitale de l'Arménie, sous la souveraineté des sulthâns Seldjoukides de Perse, et qui avait été dépouillé de ses états par le roi David III, revint de Perse avec une nombreuse armée pour venger la mort de son père Abou'lsevar, et reprendre Ani. Il défit complètement les troupes géorgiennes, les contraignit de rentrer dans leur pays, reprit sa capitale, et obligea le roi Démétrius de faire la paix avec lui, et de reconnaître son indépendance. Quand Démétrius eut réparé les pertes qu'il avait éprouvées par cet échec, et qu'il eut fait de nouvelles levées de soldats, ses armées rentrèrent en Arménie, et y firent des conquêtes considérables. En 1128, son général Ivane Orpélian et son fils Sempad, vainquirent les troupes musulmanes sur les bords du Kour, s'emparèrent de la ville de Khounan et de tous les pays environnants. Pour les récompenser de ces services signalés, Démétrius leur céda, par un diplôme royal, la possession de tous les pays qu'ils avaient conquis. A peu près vers le même temps, un autre général, nommé *Aboulek*, et son fils Ivane prirent Toumanis et pénétrèrent fort avant en Arménie. A cette nouvelle, tous les émirs musulmans qui commandaient dans ce pays, au nom des Seldjoukides, réunirent leurs forces et se joignirent à l'Atabek Eldikouz, qui régnait dans l'Aderbadegan, pour résister aux armées géorgiennes. Leurs efforts furent couronnés du plus heureux succès; Eldikouz vainquit et prit les généraux Aboulet et Ivane, et força les Géorgiens de se retirer. Démétrius, irrité de la défaite de ses armées, rassemble de nouvelles troupes, vient attaquer les musulmans, les met en déroute, et délivre ses généraux en l'an 1137. Depuis ce temps, le roi de Géorgie fut toujours occupé à combattre les Musulmans,

ans ce recueil, publié par Rigault, on avec le texte grec, deux traités traduits Gilles; le premier, intitulé : *Demetrii itinopolitani de Re accipitrariâ liber, seu sophion*, est divisé en 157 chapitres; intitulé *Ornéosophion*, et divisé en 84 s, paraît une continuation du premier, r un auteur postérieur; il est dédié à l'em- Michel (Paléologue); ce qui l'a fait attri- Démétrius Papagomène. Il avait déjà été n latin par Gesner (Conrad), dans son *Aviarium*

urs enfants. Cet excès de bas-
révolta lui-même, et il témoigna
pris pour les Athéniens d'une
bien piquante. Il leur deman-
un besoin pressant 250 talents
1500,000 fr. de notre mon-
lorsqu'on eut rassemblé cet
vec beaucoup de peine, il or-
e le porter à Lamia et aux au-
rtisanes qu'il avait à sa suite,
ur savon. Alarmé des progrès
ait Démétrius, Cassandre de-
a paix à Antigone, qui exigea
mît entièrement à sa disposi-
ssandre fit part de cette répon-
simaque : celui-ci, prévoyant
'après avoir conquis la Macé-
Antigone ne manquerait pas de
r, fit part de ses inquiétudes
née et à Séleucus, qui, ayant
es craintes que lui, résolurent
rt de déclarer la guerre à An-
Cette ligue formidable obligea
ier de rappeler Démétrius;
s deux furent enfin abandonnés
rtune, et la bataille d'Ipsus,
ra l'an 301 avant J.-C. mit un

nèse, et se mit à r
Lysimaque, pour
armée. Dans ces e
lui fit demander e
nice, sa fille. Cett
mettant de grands
trius se rendit sur
Syrie pour la concl
sité les villes qui lu
et s'être assuré de
vint dans la Grèc
de surprendre la v
les habitants étaie
sion de Lacharès q
rannie. Ayant échou
prise, il alla dans
il rassembla des ya
assiéger Athènes.
tirait toutes ses
mer, il l'eut bient
charès qui s'en étai
pris la fuite, les A
leurs portes à Déme
les traiter comme il
craindre, leur don
sures de blé. Il reto
le Péloponnèse, et

ion rend capable de tout, et les de ce genre n'étaient pas rares époque. Démétrius eut peu de se faire nommer roi par les Ma-ns, qui estimaient sa valeur. Il a pas à vouloir s'emparer de la d'Antipater, et Lysimaque, ère de ce prince, occupé par la qu'il faisait à Dromichætès, roi tes, lui conseilla de céder. Maî-la Macédoine, de la Thessalie plus grande partie de la Grèce, ius voulut soumettre les peu-i ne lui obéissaient pas encore. qua d'abord les Béotiens, et es avoir vaincus, il assiégea la e Thèbes; mais ayant appris ysimaque avait été fait prison-r Dromichætès, il ne manqua uivant sa coutume, d'abandon-e conquête qui paraissait assu-our courir après l'incertain, et orta vers la Thrace avec son ; mais, ayant appris que Lysi-avait été relâché, il revint sur s, et reprit le siége de Thè-ont il finit par s'emparer. Il en-bientôt de nouvelles guerres, outre les Étoliens, soit contre is, roi d'Épire. Ce fut au retour expédition contre les premiers Athéniens allèrent au-devant couronnés de fleurs, brûlant de s, avec des chœurs de chants anse, honneurs qu'on ne ren-l'aux dieux. Ils firent, pour cé-son arrivée, des hymnes; et ie nous en a conservé un, dans se trouvent ces expressions très quables dans la bouche d'un peu-i était si sévère sur la religion: autres dieux sont éloignés de s, ou sourds; ils n'existent pas, e veulent pas nous écouter. Mais s voyons en toi un dieu vérita-non en bois ni en pierre, mais ersonne, et qui peut exaucer » nos vœux. » Ce dieu ne devait pas tarder à déchoir de sa grandeur. Ses guerres avec Pyrrhus avaient donné occasion aux Macédoniens de connaître ce jeune prince, dont ils admiraient le courage, et auquel ils trouvaient de la ressemblance avec Alexandre-le-Grand. Ils étaient d'ailleurs mécontents de Démétrius qui affichait un luxe insupportable et leur montrait peu d'égards. Ayant reçu un jour, en sortant, un grand nombre de requêtes qu'il avait mises dans le pan de son manteau, il s'approcha du fleuve Axius, et les y jeta toutes; ce qui mortifia singulièrement les Macédoniens. Pyrrhus s'était déjà emparé une fois de presque toute la Macédoine, pendant que Démétrius était malade; mais ce prince s'étant rétabli, il s'était retiré et avait fait une espèce de traité avec lui. Démétrius, voyant les mauvaises dispositions des Macédoniens, imagina qu'il les contiendrait plus facilement en les occupant à des expéditions lointaines, et il résolut d'aller porter la guerre en Asie. Séleucus et Ptolémée en étant instruits, se liguèrent avec Lysimaque et Pyrrhus, qui entrèrent, chacun de leur côté, dans la Macédoine. Démétrius n'osa pas conduire les Macédoniens contre Lysimaque, qui jouissait d'une grande considération parmi eux, comme ayant été l'un des généraux d'Alexandre. Il alla donc d'abord à la rencontre de Pyrrhus. Les deux armées ayant campé en présence l'une de l'autre, les Macédoniens qui penchaient depuis long-temps pour Pyrrhus, désertèrent d'abord par pelotons: bientôt toute l'armée se révolta, et proclama Pyrrhus roi de Macédoine, et pria Démétrius de se retirer. Il se réfugia à Cassandrie, l'ancienne Potidée, place que sa situation rendait inexpugnable, et se rendit de-là dans la Grèce. Il aurait pu facilement s'y maintenir, com-

Antigone son fils; mais le
ie l'avait pas rendu sage, et
encore la conquête de l'Asie.
i avec onze mille hommes
ie et de la cavalerie. Quel-
ats de Lysimaque se réuni-
et il obtint d'abord des suc-
brillants, ayant pris Sardes
ıp d'autres villes de la Lydie
rie. Agathoclès, fils de Ly-
étant arrivé avec des forces
oles, il fut obligé de gagner
sie, où il perdit une grande
son armée par le défaut de
s maladies et d'autres acci-
ır faire subsister le reste, il
s les états de Séleucus, qui
t de séjourner deux mois
ıtaonie, mais qui, connais-
ambition, fortifia tous les
ıar où l'on pouvait entrer
rie. Démétrius, irrité de se
enfermé, se mit à ravager
t Séleucus fut obligé de faire
es troupes contre lui. Démé-
ıt sur elles d'assez grands
pour concevoir de nouvelles

de goût, principal
et au jeu. Ce genre
défaut d'exercice, l
bout de deux ans, u
mourut, l'an 283 av
âgé que de 54 ans
appris sa mort, v
corps qu'il emporta
pe, et il lui fit de
gnifiques. Démétrius
femmes en même te
en eut furent Antigo
Démétrius, surnom
Grêle, d'une femm
autre Démétrius, do
lé à l'article Bérén
mère était Ptolémaï
mée; Alexandre, qui
connu autrement, e
Déidamie. (*Voyez*,
de Démétrius, l'artic

DÉMÉTRIUS I
Gonatas et de Phy
Macédoine après la
Il montra dès sa jeu
prudence et de val
lexandre, fils de Py

ent de la victoire pour remet-
ère en possession de ses états,
a ensuite à ses différentes entre-
ur la Grèce, et parvint à la
ie, l'an 241 av. J.-C. Satisfait
er sur les états que lui laissait
ie, il ne chercha point à éten-
domination, bien que les ex-
de sa jeunesse eussent fait
tir en lui un esprit de con-

Il fut néanmoins forcé de
r la guerre aux Achéens,
aient emparés de l'Attique, et
ent battus, quoique comman-
r Aratus. Démétrius eut aussi
es différends avec les Étoliens;
il leur suscita pour ennemi
, roi d'Illyrie, et parvint ainsi
ier la guerre de ses états. Après
t d'Alexandre d'Épire, Olym-
a veuve, sollicita auprès de Dé-
s des secours contre ces mêmes
s qui voulaient enlever l'Acar-
ux deux jeunes princes, dont
it tutrice et mère (*voy.* Olym-
Afin de l'engager dans ses in-
elle lui proposa en mariage sa
thia, et Démétrius, uni déjà à
le d'Antiochus II (*Théos*), céda
stances d'Olympias, et renvoya
rie sa première épouse. Cette
lle alliance flatta peut-être le
acifique de Démétrius, qui avait
redouter les entreprises de ses
s que la vengeance du roi de
La princesse répudiée se retira
d'Antiochus Hiérax, son frère,
'exciter à venger l'affront qu'elle
de recevoir. L'histoire se tait
suite du règne de Démétrius,
t d'une courte durée. Ce prince
it l'an 231 avant J.-C. La cou-
appartenait à Philippe, son fils,
vait eu de Phthia; mais comme
trop jeune pour régner, le trône
ccupé par Antigone Doson,
le Démétrius Ier., qui le laissa
à Philippe après sa mort. On ne donne à ce prince que des médailles en bronze sans sa tête, tandis qu'on attribue à Démétrius Ier. (*Poliorcètes*), plusieurs monnaies sur lesquelles se trouve une tête diadêmée, avec la légende: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Il est bon de remarquer que du temps de Démétrius Ier., l'usage de placer sur les médailles le portrait des rois, n'était pas encore parfaitement établi; c'était la divinité qui jouissait seule de cet honneur. Nous avons de fort beaux médaillons d'argent du puissant Antigone, roi d'Asie, père de Démétrius Ier., nous en avons même d'Antigone Gonatas, fils et successeur de ce dernier, et nous n'y trouvons point leur portrait. Quelques antiquaires conjecturent donc que parmi les médailles attribuées à Poliorcètes, il en est qui peuvent appartenir à Démétrius II, d'autant plus que les rois grecs, ses contemporains, ont fait graver leur effigie sur leurs médailles. C'est un point numismatique à éclaircir, et sur lequel on doit appeler l'attention des savants. T—n.

DÉMÉTRIUS, petit-fils du précédent, était le second fils de Philippe V, et frère de Persée. Lorsque son père fut défait par le consul T. Q. Flaminius, il fit avec les Romains un traité qui, en le dépouillant de toutes ses conquêtes, ne lui laissait que le royaume de Macédoine. Le jeune Démétrius fut envoyé à Rome, où il resta quelque temps en otage pour répondre de la fidélité de Philippe; mais celui-ci n'en continua pas moins à inquiéter ses voisins: il excita parmi les villes grecques un mécontentement général, et le sénat qui les protégeait écouta leurs plaintes. « Jamais, dit Polybe, » on ne vit à Rome autant d'ambassa- » deurs que dans la 149e. olympiade. » Philippe fut obligé de se justifier; il chargea de sa défense Démétrius, son

lait acquis la bienveillance
is, pendant le séjour qu'il
u milieu d'eux. Le sénat
jours à entendre les accu-
re Philippe, et elles étaient
ses et si graves que, sui-
, Démétrius, confus et ac-
nt de griefs, resta muet :
t, touché de la candeur du
e, prononça en faveur de
envoya des ambassadeurs
ne, pour faire exécuter les
ités et pour annoncer au
r'était qu'en considération
u'on usait d'indulgence à
Démétrius revint en Macé-
lé des témoignages d'affec-
nait de recevoir du sénat,
ar les Macédoniens eux-
le regardaient comme le
e la patrie. Cette déférence
qui, selon Polybe, firent
le jeune prince quelques
s d'orgueil, excitèrent la
Philippe, blessé de ne de-
n fils la faveur de Rome,
geait les ressentiments de

DÉMÉTRIUS Ier. Syrie, était fils de Sé
pator. Lorsqu'Antioc
vaincu auprès de M
pion, conclut avec l
paix humiliante qui a
jours la puissance d
fut forcé d'envoyer à
otage, Antiochus-Épi
cond fils. Séleucus I
cédé, obtint le retou
condition qu'il enverr
placer, Démétrius s
âgé seulement de dix
peu de temps après ce
chus, qui était en rout
en Syrie, ayant appris
sa marche, et au lieu
couronne à son neve
sa tête. Le sénat ro
cette espèce d'usurpa
trius resta comme ota
qu'on lui enlevait. Ce p
sa jeunesse au milieu
touré de quelques s
attachés à sa personn
étroite amitié avec l'h

de nouveau le diadème, sous texte de venger l'insulte faite à ublique : il ne fut pas écouté. , par les soins de Polybe, et de thille ambassadeur de Ptolémée, te Rome secrètement, s'embar- us un nom supposé à bord d'un au tyrien, et arrive à Tripoli en cie, où le peuple le reconnaît roi. Diodore, son gouverneur, précédé en Syrie pour disposer prits en sa faveur, et bientôt tout aume se soumit à sa puissance. me Eupator et son tuteur furent crés. Quelques historiens accu- le ce crime Démétrius ; mais le vre des Macchabées l'en justi- : premier soin de ce prince fut réconcilier avec Rome. Sa fuite ndisposé le sénat contre lui ; elle t été connue que plusieurs jours son départ ; et comme on déses- de l'atteindre, on se détermina oyer des commissaires en Asie surveiller sa conduite. Démé- se hâta de députer vers eux Mé- rès, afin de gagner leur affec- Il obtint, par leur entremise, qu'il reconnu roi de Syrie, et fit par- suite pour Rome des ambassa- , chargés de remettre au sénat ouronne d'or. Jamais les Romains ent plus puissants, plus respec- 'à cette époque. Ces fiers répu- ns, si jaloux de leur liberté, vou- retenir dans la servitude les peu- et les rois. Ils répondirent aux ssadeurs « que Démétrius serait ni des Romains tant qu'il leur se- aussi soumis qu'il l'avait été pen- t son séjour à Rome. » C'est sous ne de Démétrius que les frères habées portèrent au plus haut de- gloire de leur nom, et qu'ils nrent à soustraire leur pays à la nation des rois de Syrie. Les ar- que Démétrius fit marcher contre eux à la sollicitation d'Alcime, grand-sacrificateur (*voy.* ALCIME), furent défaites par le petit nombre de juifs qu'ils avaient à lui opposer. Les plus habiles généraux de Démétrius luttèrent en vain contre Judas et Jonathas. L'un d'eux (Nicanor) y perdit la vie, et le roi de Syrie, connaissant la protection que Rome venait d'accorder au peuple juif, et, sans doute aussi, fatigué de la résistance qu'on lui opposait, consentit à la paix. Démétrius pensa alors à punir l'affront que lui avait fait Ariarathe, roi de Cappadoce, en refusant la main de sa sœur Laodice. Il lui déclara la guerre, et chercha à le détrôner pour donner sa couronne à Holopherue, ou Oropherne, qui avait des prétentions sur ce royaume. Ariarathe fut chassé du trône ; mais ayant été rappelé quelque temps après (*voy.* ARIARATHE), il voulut à son tour se venger de Démétrius, et conclut dans cette vue une alliance avec Attale, roi de Pergame, et Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. Ces trois princes se servirent pour perdre Démétrius d'un certain Héraclide qui avait une haine personnelle contre lui. Héraclide était trésorier de la province de Babylone, et son frère Timarque en était gouverneur lorsque Démétrius prit possession de la Syrie. Sur les plaintes des Babyloniens, exposés depuis longtemps à la tyrannie des deux frères, ce roi avait fait mourir Timarque, et avait exilé Héraclide qui s'était retiré à Rhodes. C'est là que, soutenu par les rois de Pergame, de Cappadoce et d'Égypte, Héraclide prépara l'exécution de ses projets contre Démétrius. Il fit passer un jeune homme nommé *Bala* (ou *Balas*) pour fils d'Antiochus Épiphanes ; et, après avoir obtenu le consentement du sénat, ce nouveau prince, soutenu par les troupes des rois conjurés contre Démétrius, entra en Sy-

lli par les mécontents, et prit
Alexandre. La conduite de
excitait depuis long-temps
s et des murmures. Débar-
toutes les guerres avec ses
s'était retiré dans un châ-
avait fait construire près
, où il oubliait les devoirs
ité pour se livrer aux plaisirs.
ndants de Séleucus avaient
pu'à lui, occupé le trône de
n était le dernier rejeton, et
autour de lui personne qui
disputer la possession. La
Bala le réveilla de son iner-
tit de sa retraite et se mit à la
armée pour marcher con-
pateur. Il tenta d'abord de
le prince des juifs, en lui
de grands privileges; mais
qu'il avait causés à cette na-
miuèrent Jonathas à suivre
Alexandre. Démétrius, que la
vait favorisé dans le premier
ut ensuite complètement dé-
succomba après s'être distin-
lusieurs actions d'éclat. Ren-

exposé à toutes les v
fortune; il ne sut ni
trône par l'amour de
fendre sa couronne c
teurs qui voulurent
père l'envoya fort jeu
l'espoir qu'élevé sous
nat, il gagnerait son
recevant une éducatio
le jeune Démétrius
jour à replacer le roy
même point de gloir
le premier des Séleuc
nat, mécontent de
emparé de la couron
ment, accueillit fail
prince, ce qui déter
nes qui l'accompagna
me subitement, et à
trius auprès de son p
de la révolte d'Alexa
confié à un ami dévo
de sa jeunesse et de
son frère. Démétriu
ces jeunes princes, le
Cnide auprès de Las
soustraire à la venge

ver en lui les vices de son père,
ient à le reconnaître pour roi ;
irent le trône à Ptolémée, et mi-
ur sa tête un double diadême.
ce roi, plein de justice et de mo-
on, remit la couronne à Déme-
en promettant aux Syriens qu'il
nerait à son gendre à les bien
rner. Il fallait encore se débar-
d'Alexandre qui levait de tous
les troupes pour se soutenir sur
ne. Démétrius et Ptolémée lui li-
nt une bataille, dans laquelle il
éfait et contraint de s'enfuir en
e, où il trouva la mort. Un prince
né *Zabel*, ou *Zabdiel*, lui fit
her la tête. Le roi d'Égypte, quoi-
vainqueur, avait été renversé de
l et blessé mortellement dans le
at; on crut adoucir ses derniers
ents en lui présentant la tête d'A-
dre Bala, et il eut au moins la
lation de voir son nouveau gen-
n possession du royaume qu'il
t de lui conquérir. Démétrius,
nt jouir en paix de sa puissance,
ma Jonathas dans la grande sa-
ature, reçut honorablement ce
e des juifs, et lui accorda plu-
s priviléges; il licencia ensuite
oldats, ne conserva auprès de lui
uelques troupes mercenaires, et
nt la couronne affermie sur sa
il se livra à la mollesse et à la
té, abandonnant le soin de son
ume à Lasthènes, dont la conduite
ta les Syriens. Les habitants d'An-
e furent les premiers qui signa-
t leur haine contre Démétrius ; ils
quèrent jusque dans son palais,
ne fut que par le secours de trois
juifs que lui envoya Jonathas,
parvint à les faire rentrer dans
voir, et qu'il put échapper au dan-
qui le menaçait. Un grand nom-
le Syriens périt dans cette révolte,
métrius exerça sur eux une cruelle
vengeance. Depuis ce moment le trône de Syrie fut, jusqu'à son dernier possesseur, disputé par plusieurs princes et plusieurs usurpateurs ; et Démétrius, qui ne sut pas profiter des malheurs de son père, devint comme lui la victime de l'inconstance des Syriens. Tryphon, l'un des principaux chefs de l'armée d'Alexandre Bala, se révolta et plaça sur le trône un fils de ce roi et de Cléopâtre (Antiochus Dionysius). L'imprudent Démétrius, qui avait eu de nouveaux démêlés avec les juifs, abandonné par Jonathas, battu par Tryphon et vaincu par ses soldats qu'il avait licenciés, s'enfuit en Cilicie, où il rassembla une nouvelle armée. Les crimes de Tryphon, qui fit lâchement assassiner Jonathas et ses fils, réconcilièrent Démétrius avec Simon, successeur de Jonathas. Un traité de paix solennel fut conclu entre eux, « et l'an » 170, Israël fut affranchi du joug des » nations. » (Macch., l. XIII. 41.) Tryphon n'en demeura pas moins maître d'une grande partie de la Syrie. Il fit périr le jeune Antiochus Eupator et prit le diadême. Démétrius, pensant que la conduite de Tryphon le rendrait bientôt odieux, au lieu de marcher contre lui avec les forces qui lui restaient, se rendit en Mésopotamie, soit pour y chercher de nouveaux secours, soit, comme disent Josèphe et Justin, pour faire la guerre aux Parthes, espérant que, s'il en revenait victorieux, il pourrait plus facilement se débarrasser de son rival. Quoi qu'il en soit, Démétrius fut pris par les Parthes. On l'envoya en Hyrcanie, où il fut traité avec toute la munificence royale, et bien qu'il fût déjà marié à Cléopâtre, il épousa, pendant sa captivité, Rodogune, fille du roi Mithridate. Démétrius, au milieu de ces honneurs et quoiqu'entouré de tous les égards prodigués à son rang, essaya plusieurs

entrer en Syrie ; mais les ef-
il fit pour s'échapper furent
Deux fois il fut ramené au-
Rodogune ; et Phraates, qui
céda à Mithridate, lui fit dou-
osselets d'or, comme pour
ocher son enfantillage. Pen-
captivité de Démétrius, ses
ient passé sous la domination
hus Evergète, son frère, qui
fait de Tryphon, et qui était
e troisième mari de Cléopâtre.
is prépara ensuite une expé-
ontre les Parthes, et leur roi
s, dans le dessein de lui op-
rival, rendit la liberté à Dé-
qui n'entra en Syrie que
prendre la défaite et la mort
frère. Les Parthes se repenti-
rs d'avoir renvoyé Démétrius.
partir en toute hâte des cava-
r le retenir ; mais ils ne purent
re, et ce prince se remit en
on d'un royaume dont il ne
jouir long-temps. Il opprima
eau ses sujets, au lieu de se
leur affection, et il eut l'im-

asyle auprès de Cléopâtr
Il se rendit à Ptolémaïs
fit fermer les portes de
réfugia alors à Tyr, et,
de cette femme cruelle, i
dans un temple où il s'ét
protection des dieux, l'
J.-C. Nous avons sur le
Démétrius la date de l'
cides 167 jusqu'en 187,
que positivement un règ
ans. Seules elles nous ap
plusieurs villes de ses é
restées fidèles pendant s
qu'elles ne cessèrent de
pour roi, puisqu'elles c
faire frapper des médail
gie. Démétrius, après s
Alexandre Bala, prit sur
le titre de *Deus Nicato*
queur), et ensuite celui
phe, pour indiquer l'am
tait à son frère. Mais dep
en Syrie, ses médailles
mention de ce dernier tit
de celles qui furent fra
époque nous offrent son

Ptolémée (Lathyre), qui le rap-
de Cnide, où il vivait paisible-
, pour donner un nouvel ennemi
iochus Eusèbe qui régnait en Sy-
émétrius fut proclamé roi à Da-
Aidé des secours du roi d'Égypte,
oignit à Philippe son frère, à qui
artie de la Syrie était restée fidèle
luttait depuis long-temps contre
be. Celui-ci fut obligé de céder
orces réunies des deux frères, et
fugia chez les Parthes. L'amitié
nissait d'abord Philippe et Dé-
us, engagea ces princes à faire
rtage des provinces de Syrie, sur
elles ils régnèrent séparément.
che fut la capitale des états de
ppe, et Démétrius établit à Damas
ge de son nouveau royaume.
ne cette partie de la Syrie était
ne de la Judée, les juifs, qui s'é-
révoltés depuis quelques années
e leur roi Alexandre Jannée, de-
èrent des secours à Démétrius.
ince, dans l'espoir qu'il détrô-
Alexandre, et que la Judée ren-
t sous la puissance des Séleucides,
favorablement les juifs, leva une
rense armée et marcha contre
oi. Il se donna en Célesyrie une
le dans laquelle Démétrius défit
ement Alexandre: mais sur les
u'il reçut que Philippe s'était em-
d'une portion de ses états, il fut
de renoncer à son alliance avec
fs pour tourner ses armes contre
ropre frère. Il s'empara d'abord
ioche et assiégea Philippe dans
e; mais celui-ci fut secouru par
idate, général des Parthes, et
n prince arabe nommé *Zizus*.
trius, assiégé lui-même dans son
, fut fait prisonnier et conduit au
s Parthes, qui le traita avec dis-
n et l'envoya dans la haute Asie,
mourut quelque temps après.
devons à l'abbé Belley une sa-
vante *Dissertation* sur la durée du règne de Démétrius, éclaircie par les médailles de ce prince. Vaillant et Frœlich les avaient confondues avec celles de Démétrius Soter. Ces monuments numismatiques, qui établissent que Démétrius III régnait en Syrie l'an 218 de l'ère des Séleucides (95 avant J.-C.), nous obligent à reculer de quelques années la mort de plusieurs princes qui ont précédé immédiatement le règne de Démétrius, et servent à redresser plusieurs points de chronologie relatifs à cette époque. Démétrius resta sur le trône un peu plus de six ans. (Voy. les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tom. XXIX.) T—N.

DÉMÉTRIUS, surnommé de *Phalère*, fils de Phanostrate, fut le disciple et l'ami de Théophraste. Après avoir consacré ses premières années à l'étude de la philosophie, il se livra aux affaires publiques vers les dernières années du règne d'Alexandre. Il s'attacha au parti des Macédoniens, ainsi que Phocion, et fut condamné à mort avec lui; mais il avait eu la précaution de prendre la fuite, et Cassandre, auprès duquel il s'était retiré, s'étant rendu maître d'Athènes, l'an 316 avant J.-C., le mit à la tête du gouvernement. Il est assez difficile de déterminer le genre d'autorité que Démétrius avait à exercer; il paraît qu'elle était la même que celle que le peuple avait confiée successivement à Thémistocle, à Périclès et à une infinité d'autres, qui, sans être revêtus d'aucune magistrature, étaient réellement à la tête du peuple, et le dirigeaient dans toutes ses délibérations. La seule différence qu'il y ait, c'est que Démétrius, ne se trouvant pas dans la dépendance du bas peuple, n'était pas obligé de flatter ses caprices. Cassandre avait exigé, en effet, que ceux qui n'avaient pas dix

-s enfants. Cet excès de bas-
évolta lui-même, et il témoigna
ris pour les Athéniens d'une
nen piquante. Il leur deman-
n besoin pressant 250 talents
1500,000 fr. de notre mon-
orsqu'on eut rassemblé cet
ec beaucoup de peine, il or-
le porter à Lamia et aux au-
lisanes qu'il avait à sa suite,
e savon. Alarmé des progrès
t Démétrius, Cassandre de-
paix à Antigone, qui exigea
ait entièrement à sa disposi-
-andre fit part de cette répon-
maque ; celui-ci, prévoyant
près avoir conquis la Macé-
ntigone ne manquerait pas de
, fit part de ses inquiétudes
ée et à Séleucus, qui, ayant
s craintes que lui, résolurent
t de déclarer la guerre à An-
ette ligue formidable obligea
er de rappeler Démétrius;
deux furent enfin abandonnés
tune, et la bataille d'Ipsus,
a l'an 200 avant J.-C., mit un

nèse, et se mit à r
Lysimaque, pour
armée. Dans ces e
lui fit demander e
nice, sa fille. Cett
mettant de grands
trius se rendit sur
Syrie pour la conclu
sité les villes qui lu
et s'être assuré de
vint dans la Grèc
de surprendre la vi
les habitants étaie
sion de Lacharès q
rannie. Ayant écho
prise, il alla dans l
il rassembla des ya
assiéger Athènes.
tirait toutes ses
mer, il l'eut bient
charès qui s'en étai
pris la fuite, les At
leurs portes à Déme
les traiter comme il
craindre, leur don
sures de blé. Il reto
le Péloponnèse, et

tion rend capable de tout, et les de ce genre n'étaient pas rares époque. Démétrius eut peu de à se faire nommer roi par les Maens, qui estimaient sa valeur. Il la pas à vouloir s'emparer de la n d'Antipater, et Lysimaque, ère de ce prince, occupé par la qu'il faisait à Dromichætès, roi tes, lui conseilla de céder. Maîla Macédoine, de la Thessalie plus grande partie de la Grèce, rius voulut soumettre les peuli ne lui obéissaient pas encore. qua d'abord les Béotiens, et les avoir vaincus, il assiégea la le Thèbes; mais ayant appris ysimaque avait été fait prisonar Dromichætès, il ne manqua uivant sa coutume, d'abandonle conquête qui paraissait assuour courir après l'incertain, et orta vers la Thrace avec son ; mais, ayant appris que Lysi avait été relâché, il revint sur s, et reprit le siége de Thèont il finit par s'emparer. Il en bientôt de nouvelles guerres, ontre les Étoliens, soit contre us, roi d'Épire. Ce fut au retour expédition contre les premiers s Athéniens allèrent au-devant couronnés de fleurs, brûlant de s, avec des chœurs de chants lanse, honneurs qu'on ne renu'aux dieux. Ils firent, pour céson arrivée, des hymnes; et ée nous en a conservé un, dans se trouvent ces expressions très quables dans la bouche d'un peui était si sévère sur la religion: autres dieux sont éloignés de s, ou sourds; ils n'existent pas, le veulent pas nous écouter. Mais s voyons en toi un dieu vérita, non en bois ni en pierre, mais personne, et qui peut exaucer

» nos vœux. » Ce dieu ne devait pas tarder à déchoir de sa grandeur. Ses guerres avec Pyrrhus avaient donné occasion aux Macédoniens de connaître ce jeune prince, dont ils admiraient le courage, et auquel ils trouvaient de la ressemblance avec Alexandre-le-Grand. Ils étaient d'ailleurs mécontents de Démétrius qui affichait un luxe insupportable et leur montrait peu d'égards. Ayant reçu un jour, en sortant, un grand nombre de requêtes qu'il avait mises dans le pan de son manteau, il s'approcha du fleuve Axius, et les y jeta toutes; ce qui mortifia singulièrement les Macédoniens. Pyrrhus s'était déjà emparé une fois de presque toute la Macédoine, pendant que Démétrius était malade; mais ce prince s'étant rétabli, il s'était retiré et avait fait une espèce de traité avec lui. Démétrius, voyant les mauvaises dispositions des Macédoniens, imagina qu'il les contiendrait plus facilement en les occupant à des expéditions lointaines, et il résolut d'aller porter la guerre en Asie. Séleucus et Ptolémée en étant instruits, se liguèrent avec Lysimaque et Pyrrhus, qui entrèrent, chacun de leur côté, dans la Macédoine. Démétrius n'osa pas conduire les Macédoniens contre Lysimaque, qui jouissait d'une grande considération parmi eux, comme ayant été l'un des généraux d'Alexandre. Il alla donc d'abord à la rencontre de Pyrrhus. Les deux armées ayant campé en présence l'une de l'autre, les Macédoniens qui penchaient depuis long-temps pour Pyrrhus, désertèrent d'abord par pelotons : bientôt toute l'armée se révolta, et proclama Pyrrhus roi de Macédoine, et pria Démétrius de se retirer. Il se réfugia à Cassandrie, l'ancienne Potidée, place que sa situation rendait inexpugnable, et se rendit de-là dans la Grèce. Il aurait pu facilement s'y maintenir, com-

ne son fils; mais le
it pas rendu sage, et
la conquête de l'Asie.
onze mille hommes
e la cavalerie. Quel-
Lysimaque se réuni-
tint d'abord des suc-
s, ayant pris Sardes
tres villes de la Lydie
athoclès, fils de Ly-
rivé avec des forces
fut obligé de gagner
il perdit une grande
née par le défaut de
hes et d'autres acci-
subsister le reste, il
ats de Séleucus, qui
éjourner deux mois
, mais qui, connais-
n, fortifia tous les
l'on pouvait entrer
métrius, irrité de se
ie, se mit à ravager
us fut obligé de faire
pes contre lui. Déme-
elles d'assez grands
ncevoir de nouvelles
de goût, principalement à la tab
et au jeu. Ce genre de vie, joint a
défaut d'exercice, lui occasionna,
bout de deux ans, une maladie dont
mourut, l'an 283 avant J.-C. Il n'éta
âgé que de 54 ans. Antigone ayan
appris sa mort, vint chercher so
corps qu'il emporta en grande pom
pe, et il lui fit des funérailles ma
gnifiques. Démétrius avait eu plusieu
femmes en même temps. Les fils qu'i
en eut furent Antigone, né de Phil
Démétrius, surnommé *Leptus*, ou l
Grêle, d'une femme illyrienne; u
autre Démétrius, dont nous avons pa
lé à l'article Bérénice II, et dont l
mère était Ptolémaïs, fille de Ptolé
mée; Alexandre, qui ne nous est point
connu autrement, et qu'il avait eu d
Déidamie. (*Voyez*, pour les médailles
de Démétrius, l'article suivant.) C—a.

DÉMÉTRIUS II, fils d'Antigone
Gonatas et de Phyla, devint roi de
Macédoine après la mort de son père
Il montra dès sa jeunesse beaucoup de
prudence et de valeur; et lorsqu'A-
lexandre, fils de Pyrrhus, entra dans

ment de la victoire pour remet-
i père en possession de ses états,
pa ensuite à ses différentes entre-
sur la Grèce, et parvint à la
one, l'an 241 av. J.-C. Satisfait
ner sur les états que lui laissait
one, il ne chercha point à éten-
domination, bien que les ex-
de sa jeunesse eussent fait
ntir en lui un esprit de con-
. Il fut néanmoins forcé de
er la guerre aux Achéens,
étaient emparés de l'Attique, et
irent battus, quoique comman-
ar Aratus. Démétrius eut aussi
ues différends avec les Étoliens;
il leur suscita pour ennemi
n, roi d'Illyrie, et parvint ainsi
gner la guerre de ses états. Après
rt d'Alexandre d'Épire, Olym-
sa veuve, sollicita auprès de Dé-
us des secours contre ces mêmes
ns qui voulaient enlever l'Acar-
aux deux jeunes princes, dont
tait tutrice et mère (*voy.* Olym-
. Afin de l'engager dans ses in-
, elle lui proposa en mariage sa
Phthia, et Démétrius, uni déjà à
ille d'Antiochus II (*Theos*), céda
nstances d'Olympias, et renvoya
yrie sa première épouse. Cette
elle alliance flatta peut-être le
pacifique de Démétrius, qui avait
à redouter les entreprises de ses
ns que la vengeance du roi de
. La princesse répudiée se retira
ès d'Antiochus Hiérax, son frère,
l'exciter à venger l'affront qu'elle
it de recevoir. L'histoire se tait
a suite du règne de Démétrius,
ut d'une courte durée. Ce prince
rut l'an 231 avant J.-C. La cou-
e appartenait à Philippe, son fils,
avait eu de Phthia; mais comme
it trop jeune pour régner, le trône
occupé par Antigone Doson,
de Démétrius Ier., qui le laissa
à Philippe après sa mort. On ne donne
à ce prince que des médailles en bron-
ze sans sa tête, tandis qu'on attribue
à Démétrius Ier. (*Poliorcètes*), plu-
sieurs monnaies sur lesquelles se trou-
ve une tête diadémée, avec la légende:
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Il est bon de
remarquer que du temps de Démétrius
Ier., l'usage de placer sur les médailles
le portrait des rois, n'était pas encore
parfaitement établi; c'était la divinité
qui jouissait seule de cet honneur.
Nous avons de fort beaux médaillons
d'argent du puissant Antigone, roi
d'Asie, père de Démétrius Ier., nous
en avons même d'Antigone Gonatas,
fils et successeur de ce dernier, et nous
n'y trouvons point leur portrait. Quel-
ques antiquaires conjecturent donc
que parmi les médailles attribuées à
Poliorcètes, il en est qui peuvent appar-
tenir à Démétrius II, d'autant plus que
les rois grecs, ses contemporains,
ont fait graver leur effigie sur leurs
médailles. C'est un point numismati-
que à éclaircir, et sur lequel on doit
appeler l'attention des savants. T—n.

DÉMÉTRIUS, petit-fils du précé-
dent, était le second fils de Philippe
V, et frère de Persée. Lorsque son
père fut défait par le consul T. Q. Fla-
minius, il fit avec les Romains un trai-
té qui, en le dépouillant de toutes ses
conquêtes, ne lui laissait que le royau-
me de Macédoine. Le jeune Démétrius
fut envoyé à Rome, où il resta quel-
que temps en otage pour répondre de
la fidélité de Philippe; mais celui-ci
n'en continua pas moins à inquiéter
ses voisins: il excita parmi les villes
grecques un mécontentement général,
et le sénat qui les protégeait écouta
leurs plaintes. « Jamais, dit Polybe,
» on ne vit à Rome autant d'ambassa-
» deurs que dans la 149e. olympiade. »
Philippe fut obligé de se justifier; il
chargea de sa défense Démétrius, son

quis la bienveillance
ndant le séjour qu'il
ieu d'eux. Le sénat
à entendre les accu-
lippe, et elles étaient
si graves que, sui-
étrius, confus et ac-
griefs, resta muet :
ché de la candeur du
nonça en faveur de
ya des ambassadeurs
our faire exécuter les
pour annoncer au
qu'en considération
isait d'indulgence à
ius revint en Macé-
témoignages d'affec-
e recevoir du sénat,
Macédoniens eux-
gardaient comme le
trie. Cette déférence
selon Polybe, firent
me prince quelques
gueil, excitèrent la
e, blessé de ne de-
la faveur de Rome.
les ressentiments de

DÉMÉTRIUS Ier. (
Syrie, était fils de Séle
pator. Lorsqu'Antioch
vaincu auprès de Mag
pion, conclut avec les
paix humiliante qui aff
jours la puissance des
fut forcé d'envoyer à
otage, Antiochus-Épip
cond fils. Séleucus IV
cédé, obtint le retour
condition qu'il enverrai
placer, Démétrius so
âgé seulement de dix an
peu de temps après cet
chus, qui était en route
en Syrie, ayant appris c
sa marche, et au lieu d
couronne à son neveu,
sa tête. Le sénat roma
cette espèce d'usurpati
trius resta comme otage
qu'on lui enlevait. Ce pri
sa jeunesse au milieu de
touré de quelques seig
attachés à sa personne.
étroite amitié avec l'his

de nouveau le diadême, sous étexte de venger l'insulte faite à publique : il ne fut pas écouté. , par les soins de Polybe, et de thille ambassadeur de Ptolémée, tte Rome secrètement, s'embar- ous un nom supposé à bord d'un au tyrien, et arrive à Tripoli en icie, où le peuple le reconnaît roi. Diodore, son gouverneur, t précédé en Syrie pour disposer prits en sa faveur, et bientôt tout yaume se soumit à sa puissance. une Eupator et son tuteur furent ıcrés. Quelques historiens accu- de ce crime Démétrius ; mais le ivre des Macchabées l'en justi- e premier soin de ce prince fut réconcilier avec Rome. Sa fuite indisposé le sénat contre lui ; elle it été connue que plusieurs jours son départ ; et comme on déses- t de l'atteindre, on se détermina royer des commissaires en Asie surveiller sa conduite. Déme- se hâta de députer vers eux Mé- ırès, afin de gagner leur affec- Il obtint, par leur entremise, qu'il reconnu roi de Syrie, et fit par- nsuite pour Rome des ambassa- , chargés de remettre au sénat ouronne d'or. Jamais les Romains rent plus puissants, plus respec- r'à cette époque. Ces fiers répu- ns, si jaloux de leur liberté, vou- retenir dans la servitude les peu- et les rois. Ils répondirent aux ıssadeurs « que Démétrius serait ni des Romains tant qu'il leur se- t aussi soumis qu'il l'avait été pen- ıt son séjour à Rome. » C'est sous gne de Démétrius que les frères habées portèrent au plus haut de- a gloire de leur nom, et qu'ils inrent à soustraire leur pays à la nation des rois de Syrie. Les ar- que Démétrius fit marcher contre eux à la sollicitation d'Alcime, grand-sacrificateur (*voy.* ALCIME), furent défaites par le petit nombre de juifs qu'ils avaient à lui opposer. Les plus habiles généraux de Démétrius luttèrent en vain contre Judas et Jonathas. L'un d'eux (Nicanor) y perdit la vie, et le roi de Syrie, connaissant la protection que Rome venait d'accorder au peuple juif, et, sans doute aussi, fatigué de la résistance qu'on lui opposait, consentit à la paix. Démétrius pensa alors à punir l'affront que lui avait fait Ariarathe, roi de Cappadoce, en refusant la main de sa sœur Laodice. Il lui déclara la guerre, et chercha à le détrôner pour donner sa couronne à Holopherne, ou Oropherne, qui avait des prétentions sur ce royaume. Ariarathe fut chassé du trône ; mais ayant été rappelé quelque temps après (*voy.* ARIARATHE), il voulut à son tour se venger de Démétrius, et conclut dans cette vue une alliance avec Attale, roi de Pergame, et Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. Ces trois princes se servirent pour perdre Démétrius d'un certain Héraclide qui avait une haine personnelle contre lui. Héraclide était trésorier de la province de Babylone ; et son frère Timarque en était gouverneur lorsque Démétrius prit possession de la Syrie. Sur les plaintes des Babyloniens, exposés depuis longtemps à la tyrannie des deux frères, ce roi avait fait mourir Timarque, et avait exilé Héraclide qui s'était retiré à Rhodes. C'est là que, soutenu par les rois de Pergame, de Cappadoce et d'Égypte, Héraclide prépara l'exécution de ses projets contre Démétrius. Il fit passer un jeune homme nommé *Bala* (ou *Balas*) pour fils d'Antiochus Épiphanes ; et, après avoir obtenu le consentement du sénat, ce nouveau prince, soutenu par les troupes des rois conjurés contre Démétrius, entra en Sy-

lli par les mécontents, et prit
Alexandre. La conduite de
excitait depuis long-temps
rs et des murmures. Débar-
toutes les guerres avec ses
s'était retiré dans un châ-
avait fait construire près
, où il oubliait les devoirs
até pour se livrer aux plaisirs.
ndants de Séleucus avaient
qu'à lui, occupé le trône de
n était le dernier rejeton, et
autour de lui personne qui
disputer la possession. La
Bala le réveilla de son iner-
tit de sa retraite et se mit à la
n armée pour marcher con-
pateur. Il tenta d'abord de
le prince des juifs, en lui
de grands privilèges; mais
qu'il avait causés à cette na-
minèrent Jonathas à suivre
Alexandre. Démétrius, que la
avait favorisé dans le premier
fut ensuite complétement dé-
succomba après s'être distin-
lusieurs actions d'éclat. Ren-

exposé à toutes les vi
fortune; il ne sut ni se
trône par l'amour de se
fendre sa couronne co
teurs qui voulurent s
père l'envoya fort jeun
l'espoir qu'élevé sous
nat, il gagnerait son a
recevant une éducation
le jeune Démétrius p
jour à replacer le roya
même point de gloire
le premier des Séleuci
nat, mécontent de S
emparé de la couronn
ment, accueillit faibl
prince, ce qui détern
nes qui l'accompagnai
me subitement, et à
trius auprès de son pè
de la révolte d'Alexan
confié à un ami dévo
de sa jeunesse et de c
son frère. Démétrius
ces jeunes princes, les
Cnide auprès de Last
soustraire à la vengea

ıver en lui les vices de son père, ıient à le reconnaître pour roi; rirent le trône à Ptolémée, et mi- sur sa tête un double diadême. ce roi, plein de justice et de mo- ion, remit la couronne à Démé- , en promettant aux Syriens qu'il guerait à son gendre à les bien erner. Il fallait encore se débar- r d'Alexandre qui levait de tous des troupes pour se soutenir sur ne. Démétrius et Ptolémée lui li- nt une bataille, dans laquelle il léfait et contraint de s'enfuir en ie, où il trouva la mort. Un prince mé *Zabel*, ou *Zabdiel*, lui fit cher la tête. Le roi d'Égypte, quoi- vainqueur, avait été renversé de al et blessé mortellement dans le at; on crut adoucir ses derniers ents en lui présentant la tête d'A- ndre Bala, et il eut au moins la olation de voir son nouveau gen- en possession du royaume qu'il it de lui conquérir. Démétrius, ant jouir en paix de sa puissance, ırma Jonathas dans la grande sa- acature, reçut honorablement ce ce des juifs, et lui accorda plu- s priviléges; il licencia ensuite oldats, ne conserva auprès de lui quelques troupes mercenaires, et ant la couronne affermie sur sa il se livra à la mollesse et à la pté, abandonnant le soin de son ume à Lasthènes, dont la conduite lta les Syriens. Les habitants d'An- e furent les premiers qui signa- t leur haine contre Démétrius; ils quèrent jusque dans son palais, ne fut que par le secours de trois e juifs que lui envoya Jonathas, parvint à les faire rentrer dans evoir, et qu'il put échapper au dan- qui le menaçait. Un grand nom- de Syriens périt dans cette révolte, émétrius exerça sur eux une cruelle vengeance. Depuis ce moment le trône de Syrie fut, jusqu'à son dernier pos- sesseur, disputé par plusieurs princes et plusieurs usurpateurs; et Démé- trius, qui ne sut pas profiter des mal- heurs de son père, devint comme lui la victime de l'inconstance des Syriens. Tryphon, l'un des principaux chefs de l'armée d'Alexandre Bala, se ré- volta et plaça sur le trône un fils de ce roi et de Cléopâtre (Antiochus Diony- sius). L'imprudent Démétrius, qui avait eu de nouveaux démêlés avec les juifs, abandonné par Jonathas, battu par Tryphon et vaincu par ses soldats qu'il avait licenciés, s'enfuit en Cilicie, où il rassembla une nouvelle armée. Les cri- mes de Tryphon, qui fit lâchement assassiner Jonathas et ses fils, réconci- lièrent Démétrius avec Simon, succes- seur de Jonathas. Un traité de paix so- lennel fut conclu entre eux, « et l'an » 170, Israël fut affranchi du joug des » nations. » (Macch., l. XIII. 41.) Try- phon n'en demeura pas moins maître d'une grande partie de la Syrie. Il fit périr le jeune Antiochus Eupator et prit le diadême. Démétrius, pensant que la conduite de Tryphon le rendrait bien- tôt odieux, au lieu de marcher contre lui avec les forces qui lui restaient, se rendit en Mésopotamie, soit pour y chercher de nouveaux secours, soit, comme disent Josèphe et Justin, pour faire la guerre aux Parthes, espérant que, s'il en revenait victorieux, il pour- rait plus facilement se débarrasser de son rival. Quoi qu'il en soit, Démé- trius fut pris par les Parthes. On l'en- voya en Hyrcanie, où il fut traité avec toute la munificence royale, et bien qu'il fût déjà marié à Cléopâtre, il épousa, pendant sa captivité, Rodo- gune, fille du roi Mithridate. Démé- trius, au milieu de ces honneurs et quoiqu'entouré de tous les égards pro- digués à son rang, essaya plusieurs

r en Syrie ; mais les ef- asyle auprès de Cléop
pour s'échapper furent Il se rendit à Ptolém
x fois il fut ramené au- fit fermer les portes
ogune ; et Phraates, qui réfugia alors à Tyr, e
à Mithridate, lui fit don- de cette femme cruell
lets d'or, comme pour dans un temple où il
son enfantillage. Pen- protection des dieux
ivité de Démétrius, ses J.-C. Nous avons sur
passé sous la domination Démétrius la date de
Evergète, son frère, qui cides 167 jusqu'en 1
de Tryphon, et qui était que positivement un
isième mari de Cléopâtre. ans. Seules elles nous
répara ensuite une expé- plusieurs villes de se
les Parthes, et leur roi restées fidèles pendan
ins le dessein de lui op- qu'elles ne cessèrent
l, rendit la liberté à Dé- pour roi, puisqu'elle
n'entra en Syrie que faire frapper des méd
dre la défaite et la mort gie. Démétrius, après
Les Parthes se repenti- Alexandre Bala, prit
ivoir renvoyé Démétrius. le titre de *Deus Nic*
en toute hâte des cava- queur), et ensuite ce
etenir; mais ils ne purent *phe*, pour indiquer l'
t ce prince se remit en tait à son frère. Mais
l'un royaume dont il ne en Syrie, ses médail
long-temps. Il opprima mention de ce dernier
ses sujets, au lieu de se de celles qui furent
affection, et il eut l'im- époque nous offrent s

ptolémée (Lathyre), qui le rap-
le Cnide, où il vivait paisible-
pour donner un nouvel ennemi
ochus Eusèbe qui régnait en Sy-
émétrius fut proclamé roi à Da-
idé des secours du roi d'Égypte,
ignit à Philippe son frère, à qui
rtie de la Syrie était restée fidèle
luttait depuis long-temps contre
e. Celui-ci fut obligé de céder
rces réunies des deux frères, et
ugia chez les Parthes. L'amitié
issait d'abord Philippe et Dé-
s, engagea ces princes à faire
tage des provinces de Syrie, sur
lles ils régnèrent séparément.
he fut la capitale des états de
pe, et Démétrius établit à Damas
ge de son nouveau royaume.
e cette partie de la Syrie était
e de la Judée, les juifs, qui s'é-
révoltés depuis quelques années
leur roi Alexandre Jannée, de-
rent des secours à Démétrius.
nce, dans l'espoir qu'il détrô-
Alexandre, et que la Judée ren-
sous la puissance des Séleucides,
favorablement les juifs, leva une
rense armée et marcha contre
i. Il se donna en Célesyrie une
e dans laquelle Démétrius défit
ement Alexandre: mais sur les
'il reçut que Philippe s'était em-
l'une portion de ses états, il fut
de renoncer à son alliance avec
fs pour tourner ses armes contre
opre frère. Il s'empara d'abord
oche et assiégea Philippe dans
e; mais celui-ci fut secouru par
idate, général des Parthes, et
n prince arabe nommé *Zizus*.
trius, assiégé lui-même dans son
, fut fait prisonnier et conduit au
s Parthes, qui le traita avec dis-
n et l'envoya dans la haute Asie,
mourut quelque temps après.
devons à l'abbé Belley une sa-
vante *Dissertation* sur la durée du règne de Démétrius, éclaircie par les médailles de ce prince. Vaillant et Frœlich les avaient confondues avec celles de Démétrius Soter. Ces monuments numismatiques, qui établissent que Démétrius III régnait en Syrie l'an 218 de l'ère des Séleucides (95 avant J.-C.), nous obligent à reculer de quelques années la mort de plusieurs princes qui ont précédé immédiatement le règne de Démétrius, et servent à redresser plusieurs points de chronologie relatifs à cette époque. Démétrius resta sur le trône un peu plus de six ans. (Voy. les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tom. XXIX.) T—R.

DÉMÉTRIUS, surnommé de *Phalère*, fils de Phanostrate, fut le disciple et l'ami de Théophraste. Après avoir consacré ses premières années à l'étude de la philosophie, il se livra aux affaires publiques vers les dernières années du règne d'Alexandre. Il s'attacha au parti des Macédoniens, ainsi que Phocion, et fut condamné à mort avec lui; mais il avait eu la précaution de prendre la fuite, et Cassandre, auprès duquel il s'était retiré, s'étant rendu maître d'Athènes, l'an 316 avant J.-C., le mit à la tête du gouvernement. Il est assez difficile de déterminer le genre d'autorité que Démétrius avait à exercer; il paraît qu'elle était la même que celle que le peuple avait confiée successivement à Thémistocle, à Périclès et à une infinité d'autres, qui, sans être revêtus d'aucune magistrature, étaient réellement à la tête du peuple, et le dirigeaient dans toutes ses délibérations. La seule différence qu'il y ait, c'est que Démétrius, ne se trouvant pas dans la dépendance du bas peuple, n'était pas obligé de flatter ses caprices. Cassandre avait exigé, en effet, que ceux qui n'avaient pas dix

s fr.) de revenu, ne prissent cune part au maniem
au gouvernement. Le pre- et Démétrius de Pha
e Déme trius fut de faire un échappé à leur fure
texact des habitants de l'At- Poliorcètes n'avait
trouva vingt-un mille ci- faire conduire à Thè
mille etrangers domiciliés, ple se jeta sur ses st
ent mille esclaves. Il tra- au nombre de plus d
ite à remettre en vigueur les mit toutes en piè
ienues, que la licence des d'une seule, placée d
mps avait fait tomber en que Démétrius Polio
et il parvint à assurer la ver. Démétrius de Ph
atrie en ménageant les géné- Egypte, où il fut tr
e disputaient à cette époque par Ptolémée, fils de
ur d'Alexandre. Il rétablit mit dans sa plus inti
thènes; et Strabon dit que, le consulta sur les
lques auteurs, cette ville ne donner à l'Égypte,
plus heureuse que sous son s'emparer. Ce fut là,
n ut. Cicéron en fut aussi le écrivit la plus grande
éloge, et le regarde comme vrages, dont plusie
emmes rares qui avaient ap- gouvernement, et d
maniement des affaires pu- en particulier. Il pa
connaissances qu'ils avaient ses conseils que P
ns l'ombre du cabinet. Dio- Alexandrie le Musée
cile et Plutarque font égale- les savants, et comm
ge de son gouvernement. On thèque qui devint s
ère comment concilier tout suite. Mais Démétriu
e trac Duris de Samos, cité fut jamais bibliothé

e dans les rhéteurs grecs des Al-
lans les *Rhetores selecti*, de
ale, Oxford, 1676, in-8°. Il a
primé séparement avec les notes
Schneider, Altembourg, 1779,
Malheureusement cette édition,
les notes sont excellentes, est
mée de la manière la plus fau-
et M. Schneider s'en est plaint
ême. C—R.

ÉMÉTRIUS DE PHAROS avait
e surnom d'une petite île voisine
llyrie, dans laquelle il était né.
île, qui se nomme maintenant
a, avait été peuplée par une co-
de Paros, l'une des Cyclades,
e était alors soumise à Agron,
Illyrie. Après la mort de ce prin-
Teuta, sa veuve, donna à Démé-
le gouvernement de l'île de Cor-
dont elle venait de s'emparer.
princesse s'étant brouillée avec
omains, Démétrius, qui était mé-
nt d'elle, livra Corcyre aux der-
, et leur servit de guide dans
expédition contre l'Illyrie. Il en
ecompensé par le don d'une por-
onsidérable du pays. Teuta, étant
enue à obtenir la paix, mourut
de temps après; et comme elle
it point d'enfants, le trône passa
nès, fils d'Agron et de Triteuta,
emière femme qui vivait encore.
se maria avec Démétrius, qui
t ainsi sous ses lois toute l'Illy-
excepté ce que les Romains en
nt démembré. Il conduisit seize
hommes au secours d'Antigone
n, dans la guerre contre Cléomè-
et se trouva en personne à la
lle de Sellesia. Ses liaisons avec
lacédoniens et la situation critique
Romains, qui, après une guerre
ble contre les Gaulois, étaient me-
s par Annibal, lui inspirèrent le
t de secouer leur joug. Il s'em-
donc de la portion de l'Illyrie
qui leur appartenait, et alla ensuite avec cinquante bâtiments légers ravager les Cyclades. Les Romains, irrités de ce manque de foi, envoyèrent sur-le-champ contre lui le consul Æmilius Paulus, qui l'eut bientôt chassé de toute l'Illyrie. Il se réfugia dans l'île de Pharos, où les Romains le poursuivirent; et, ayant été vaincu après un combat opiniâtre, il s'embarqua en secret et se réfugia chez Philippe, roi de Macédoine. Il le suivit dans toutes ses expéditions, et Polybe attribue à ses conseils les cruautés dont ce prince se souilla dans la guerre d'Etolie. Philippe, ayant reçu la nouvelle de la défaite des Romains à Cannes, en fit part sur-le-champ à Démétrius, qui lui conseilla de faire la paix avec les Etoliens, pour aller en Italie joindre ses armées à celles des Carthaginois. Cet avis fut goûté par Philippe, qui traita d'abord avec les Étoliens, et fit ensuite avec Annibal un traité d'alliance offensive et défensive, dont une des conditions était que Démétrius serait rétabli à Pharos; mais ce dernier n'eut pas le temps de voir l'exécution de ses projets. Il voulut, pour servir Philippe, s'emparer de la ville de Messène durant la nuit. Il réussit à y pénétrer; mais les Messéniens, lorsque le jour fut venu, le repoussèrent, et il périt dans le combat, vers l'an 214 avant J.-C. C'était, suivant Polybe, un homme intrépide, mais audacieux jusqu'à la témérité et sans jugement. C—R.

DÉMÉTRIUS *le Cynique*, né dans l'Attique, fut disciple d'Apollonius de Tyane; il vint à Rome sous le règne de Néron, et, dans un discours public, il eut la hardiesse de blâmer les dépenses de l'empereur pour la construction d'un magnifique gymnase. Le philosophe pouvait payer cher cette saillie indiscrète: heureuse-

lui, Néron avait mieux
ır-là qu'à l'ordinaire; Dé-
fut quitte pour sortir de
n raconte qu'il répondit à
voulait le faire mourir:
nenacez de la mort, mais
vous en menace.» Pen-
jour à Rome, Démétrius
troite liaison avec Thra-
nt été proscrit par Néron,
vec Démétrius sur la na-
e, se fit ouvrir les quatre
ourut en présence de Dé-
hilosophe, qui se retira à
il resta jusqu'au règne de
Étant revenu à Rome, il
disgrâce de l'empereur, et
ort des autres philosophes,
nt des mouvements popu-
urs discours, furent chas-
lie. Démétrius, après sa
on n'épargna point l'em-
s ses discours. « Tu fais
e tu peux, lui dit Vespa-
r que je te fasse mourir;
m'amuse pas à faire tuer
chiens qui aboient. » On

médecin de l'empereu
logue, vivait dans le
composa en grec un
goutte, pour répondre
prince, qui, probable
de cette maladie, et il
ouvrage, sous le titre
a été publié en grec et
soins de Guill. Postel,
in-8°.; par ceux de Jos
Leyde, 1743, in-8°.;
çais par Fréd. Jamot,
in-8°.; et en latin, par
(*Voy.* Bongnès).
étendu, ce livre n'es
point une des plus faib
des grecs modernes, co
cé quelques critiques
S'il pèche par quelques
galéniques que l'expé
sanctionnés, en revan
d'excellents préceptes
préserver de la goutt
guérir, ou au moins
éloigner les accès. I
clairement les causes d
qu'il regarde avec rai

rius-Pépagomène, et que l'au-
u livre *De curâ canum;* et en
queuce il lui attribue non seule-
e dernier ouvrage, mais encore
De podagrâ et *De re accipitra-*
'autres en font un personnage à
qui a écrit sur la fauconnerie un
rec, lequel a été traduit en la-
r Pierre Gilles, et compris avec
les *Scriptores rei accipitrariæ*,
., Paris, 1612, in-4°.(1). Nous
ions de documents pour résou-
tte question. Quoi qu'il en soit,
age qui nous est resté sous le
le *Démétrius de Byzance*, est
rieux. L'auteur y parle de l'é-
de l'année où l'on prend les fau-
de leur choix, des différences
présentent; il indique les moyens
onnaître si l'oiseau est sain ou
e; il traite avec beaucoup de dé-
e leur éducation, de leur nour-
, et surtout de leurs nombreuses
ies, et des accidents auxquels ils
exposés à la chasse. Cette der-
partie est une véritable patholo-
nithologique très complète, ac-
gnée de l'indication des remèdes
aque affection exige. Démétrius
outre, traduit du grec en latin
e de Galien, *De oculis*.

R—D—N.

MÉTRIUS II (TEMEDRE), roi
orgie, de la race des Pagratides,
successeur de David III, monta
trône en 1126 (575 de l'ère
Aussitôt qu'il eut pris les rênes
ouvernement, Fadloun, émir
qui possédait la ville d'Ani, ca-

pitale de l'Arménie, sous la souverai-
neté des sulthâns Seldjoukides de Per-
se, et qui avait été dépouillé de ses états
par le roi David III, revint de Perse
avec une nombreuse armée pour ven-
ger la mort de son père Abou'lsevar,
et reprendre Ani. Il défit complète-
ment les troupes géorgiennes, les con-
traignit de rentrer dans leur pays, re-
prit sa capitale, et obligea le roi Dé-
métrius de faire la paix avec lui, et de
reconnaître son indépendance. Quand
Démétrius eut réparé les pertes qu'il
avait éprouvées par cet échec, et qu'il
eut fait de nouvelles levées de soldats,
ses armées rentrèrent en Arménie, et
y firent des conquêtes considérables.
En 1128, son général Ivane Orpé-
lian et son fils Sempad, vainquirent
les troupes musulmanes sur les bords
du Kour, s'emparèrent de la ville de
Khounan et de tous les pays environ-
nants. Pour les récompenser de ces
services signalés, Démétrius leur céda,
par un diplôme royal, la possession
de tous les pays qu'ils avaient conquis.
A peu près vers le même temps, un
autre général, nommé *Aboulek*, et
son fils Ivane prirent Toumanis et pé-
nétrèrent fort avant en Arménie. A
cette nouvelle, tous les émirs musul-
mans qui commandaient dans ce pays,
au nom des Seldjoukides, réunirent
leurs forces et se joignirent à l'Atabek
Eldikouz, qui régnait dans l'Aderba-
dégan, pour résister aux armées géor-
giennes. Leurs efforts furent couron-
nés du plus heureux succès; Eldikouz
vainquit et prit les généraux Aboulet
et Ivane, et força les Géorgiens de se
retirer. Démétrius, irrité de la défaite
de ses armées, rassemble de nouvel-
les troupes, vient attaquer les musul-
mans, les met en déroute, et délivre
ses généraux en l'an 1137. Depuis ce
temps, le roi de Géorgie fut toujours
occupé à combattre les Musulmans,

ans ce recueil, publié par Rigault, on
avec le texte grec, deux traités traduits
Gilles; le premier, intitulé : *Demetrii
stinopolitani de Re accipitrariâ liber, seu
osophion*, est divisé en 157 chapitres;
intitulé *Ornеosophion*, et divisé en 84
s, paraît une continuation du premier,
r un auteur postérieur; il est dédié à l'em-
Michel (Paléologue) : ce qui l'a fait attri-
Démétrius Papagomène. Il avait déjà été
n latin par Gesner (Conrad), dans son
Aviarium

lusieurs fois des invasions
yanne. Il mourut en 1158,
gne assez glorieux de tren-
. Son fils David IV lui suc-

S. M—n.

RIUS III, roi de Géor-
successeur de David V,
le trône en 1272. Le roi
t confié la tutelle de ce
empad, chef de la famille
ns, qui le plaça lui-même
aussitôt après la mort de
et vainquit tous les princes
nt s'opposer à son couron-
l'an 1282. Démétrius se
la cour des rois Mongols à
sque mourut Abaka-khân,
veu Tangodor, ou Ahmed-
para de son trône, et que
et les généraux mongols,
e que Tangodor avait em-
eligion musulmane, se ré-
ontre lui, le détrônèrent et
sa place le fils d'Abaka,
rghoun-khân. Dans cette
e, le roi de Géorgie rendit

siècle usurpèrent le pou
et firent naître dans ce
lutions remarquables.
witz, qui avait tué de s
son fils aîné, laissa le t
fils, nommé *Fédor*, pr
quel Boris Gudonow e
Il restait encore d'un
d'Iwan un enfant en b
le nom de *Dmitri*, ou
qui pouvait un jour as
cession. Boris le fit d
ne plus rencontrer d'
ambition. Le bruit fu
Démétrius avait été égo
d'Uglitz, que les meu
péri dans le tumulte,
avait été livrée au pill
en 1598, mourut F
monta sur le trône. Le
avait couvert l'attentat
Démétrius, pouvait f
tion d'un imposteur,
parti de l'ignorance
dulité du peuple russe
pieff, né dans le com
on prétend d'

ns les bonnes grâces du pala- parvint à le convaincre qu'il rejeton de la famille des an- rs. Mniszek lui promit sa fille ge, et lui procura les moyens un corps de troupes avec le- ntra en Russie. Boris marcha trepieff; mais ses troupes pas- ans le camp du prétendu Dé- ; et ne pouvant survivre à ce il prit du poison. Fier de ses l'imposteur fit en 1605 une riomphante à Moscou, et fut é grand-duc de Russie. Il se r le fils de Boris, qu'il immola à son ambition. La veuve d'I- avec lui une entrevue, où elle nut pour son fils, et lui témoi- ne, dit-on, toute la tendresse lle. C'est ce qui a fait croire à s écrivains que Grégoire Otre- urrait bien en effet avoir été Iwan ; mais le récit de l'entre- peut-être été chargé de cir- ces romanesques ; et d'ailleurs, l serait vrai, la veuve d'Iwan re trompée elle-même par la lance, surtout après un laps ps considérable. Quoi qu'il en l'origine de Démétrius, il eût é le pouvoir, et l'eût transmis escendants, s'il eût gouverné udence. Mais il était plus atta- mœurs et aux usages des Po- u'à ceux des Russes, et il mon- out peu de respect pour le rit t pour le patriarche. Un parti na contre lui, et il fut résolu r sur le trône Basile Suzki, ou i, descendu des anciens czars femmes. Cependant la fille du de Sendomir arriva à Mos- vec une suite nombreuse de po- pour épouser le czar Démé- mais pendant qu'on célébrait ces avec beaucoup de pompe, lisans de Suzki, après avoir ex- cité un grand tumulte, entrèrent dans le palais, se saisirent du czar, le mas- sacrèrent ainsi qu'un grand nombre de Polonais, et arrêtèrent sa femme. Peu après, Susky fut proclamé, et fit exposer publiquement le corps de Dé- métrius ; mais il n'était pas reconnais- sable, et le bruit courut bientôt qu'il vivait encore. Ce bruit fut accueilli par le peuple russe, et un autre impos- teur se présenta sous le même nom. Ayant été secondé par les Polonais, qui désiraient de venger la mort de leurs compatriotes, et d'affaiblir la Russie par les troubles intérieurs, il entra à Moscou avec une armée consi- dérable. La femme du premier faux Démétrius, qui avait été remise en liberté, le reconnut pour son mari, et augmenta ainsi le nombre de ses par- tisans. Suski se soutint quelque temps en recourant au roi de Suède, qui lui envoya des secours. Il tomba cepen- dant ensuite entre les mains des Polo- nais, qui le forcèrent à déposer la couronne en 1610. La même année, le second faux Démétrius fut massacré par les Tartares qu'il avait pris à son service pour la garde de sa personne. La régence de Moscou venait d'offrir la couronne à Vladislas, fils de Sigis- mond, roi de Pologne, et la régence de Nowogorod appela Charles-Phi- lippe, fils du roi de Suède Charles IX (*v.* CHARLES-PHILIPPE, t. VIII, p. 198, et SIGISMOND). Cette diversité de vues et d'intérêts augmenta les troubles. Il se présenta de nouveaux imposteurs qui se firent des partisans dans quelques parties de l'empire, mais sur le nombre desquels les relations varient. Les irré- solutions des rois de Pologne et de Suède, la corruption des Boyards, et la faiblesse d'un peuple stupide et cré- dule, plongèrent la Russie dans un chaos d'anarchie et de désordre, jus- qu'à ce qu'un prince Poyarski, secondé

e, parvint à faire procla-
613, Michel Fédérowitz
qui était fils du patriarche
Philaret, et qui avait vécu
rité d'un cloître. Les faux
parmi lequels était le fils
, après avoir trompé en-
e temps la crédulité du
les provinces éloignées,
s et exécutés. Mais plus
reparut encore un qu'on
le fils de Grégoire Otre-
la fille du palatin de San-
ppport de ses partisans, il
ndant la détention de la
repieff, et le prêtre qui lui
e baptême, traça sur son
ractères qui faisaient con-
rigine. Il fut accueilli par
ui, en 1636, était monté
de Pologne. Ensuite il se
uède, et enfin il chercha
s le Holstein. Un émissaire
ngagea le duc de Holstein
t après avoir été conduit
l fut exécuté en 1653.

C—AU.

Sardes. Darius n'est
sur le trône que, po
de Polycrate, il fai
Orètes, et s'empare
ainsi que de ses esc
quels était confondu
passe ainsi d'une cap
Mais, peu de temp
s'étant luxé le pied
n'ayant pu obtenir d
médecins égyptiens
néanmoins en Perse
fait venir Démocède
vanté les talents. C
vant le roi, chargé
de haillons; mais s
pas à changer. Il tra
prince suivant la m
cins grecs, le met l
marcher avec autan
paravant, et reçoit
connaissant une ma
dans Suse, des rich
bles, et l'insigne ho
mis à sa table. Quelc
il soigna avec le mêm
femme de Darius et

n'avoir jamais accepté aucun
dans les temps où le peuple ne
t pas de ses droits, et de n'a-
nais pris part à l'oligarchie. Il
nit contre Antipater et contre
dre les discours les plus insul-
ce qui était d'autant plus dépla-
les Athéniens en étaient réduits
ir que le choix d'un maître. Il
s doute exilé d'Athènes, lors-
émétrius de Phalère en eut le
nement; car on ne peut attri-
u'à cet exil l'acharnement qu'il
échirer la mémoire de ce grand
e. Il y revint lorsque Démétrius
ètes rendit aux Athéniens cette
due liberté dont on a parlé à son
, et il contribua vraisemblable-
faire adopter la loi qui fut ren-
r la proposition de Sophocles,
hasser tous les philosophes de
ie. Cette loi était principale-
irigée contre les péripatéticiens,
ause de Démétrius de Phalère,
rce que les philosophes de cette
conformément aux principes de
aître, étaient ennemis du gou-
nent populaire. Philon, l'un des
es d'Aristote, ayant attaqué,
suivante, et cette loi et Sopho-
i en était l'auteur, Démocharès
a défense, et prononça à cette
on un discours, dans lequel il
ntassé des calomnies atroces et
s de fondement contre ce qu'il
t eu de plus respectable en phi-
ies. Mais le peuple, qui était re-
des sentiments plus raisonna-
annulla la loi, et condamna So-
s à une amende de cinq talents.
charès fut lui-même exilé quel-
nnées après, pour s'être permis
laisanteries sur la basse adula-
ont Démétrius Poliorcètes était
. Il revint sous l'archontat de
s, l'an 288 avant J.-C. Un an
que Démétrius eut été dépouillé
de ses états, sur la fin de ses jours, l'an 271 avant J.-C., les Athéniens lui décernèrent une statue, sa nourriture au Prytanée, et le droit de *proédrie* (préséance) aux jeux publics. Il avait écrit l'histoire de son temps, dans laquelle il déchirait Démétrius de Phalère. Cet ouvrage, suivant Cicéron, était écrit plutôt en orateur qu'en historien. C—R.

DÉMOCHARÈS. *V.* MOUCHY (DE).

DÉMOCRITE naquit à Abdère, ville de la Thrace, la 3e. année de la 77e. olympiade (470 ans av. J.-C.); c'est là le sentiment le plus général. Il sortait d'une famille illustre et opulente. Son père ayant donné l'hospitalité à Xercès, ce prince lui laissa des chaldéens et des mages, pour soigner l'éducation du jeune abdéritain. Démocrite apprit d'eux l'astronomie et la théologie. Ce fait, s'il est vrai, est assez difficile à concilier avec l'époque de sa naissance, laquelle fut postérieure de dix ans à l'expédition de Xercès. Toutefois après la mort de son père, Démocrite, héritier avec ses deux frères de tout le bien de la famille, leur laissa les terres et les maisons, et ne se réserva que l'argent comptant. Sa part qui fut la moindre, était, dit-on, de cent talents, ce qui revient à plus d'un demi-million de notre monnaie. Maître de cette somme, il exécuta le dessein que l'amour des sciences lui avait inspiré. Ce fut de visiter toutes les contrées où il se flattait de trouver des lumières. Il alla d'abord en Égypte, où les prêtres lui enseignèrent la géométrie. De là il passa dans l'Asie, parcourut la Perse, pénétra jusqu'aux Indes, et revint par l'Éthiopie. Son unique objet dans ce voyage était de consulter les mages et les gymnosophistes. Rien ne lui coûtait, ni dépenses, ni fatigues, lorsqu'il s'agissait de voir et d'entendre

vant. Il est probable que ce
ent à son retour qu'il se
s la grande Grèce, où Leu-
f et renovateur de la secte
enseignait le système des
du vide : système inventé
gine par des philosophes
et que, par l'extension qu'il
onnée, Leucippe s'était en
rte approprié. Ce fut, selon
rence, à l'école de ce philo-
Démocrite puisa les prin-
ysique qu'il développa de-
ses ouvrages. On suppose
l eut la curiosité fort natu-
siter la ville d'Athènes, et
aux leçons des plus célè-
ophes du temps, de Socrate
gore. On ajoute qu'il eut la
le ne s'en point faire con-
retour dans sa patrie, Dé-
uiné par ses longs voyages,
yle dans la maison de son
isis. Une loi des Abdéritains
honneurs de la sépulture
avait dissipé son patrimoi-
soustraire à une telle igno-

les travaux singuli
livrait avec passion
bitude qu'il avait co
surtout dans les ch
qu'elles ont de ridic
puéril; l'expression
sentiment donnait à
toutes les particulari
si éloignée de la co
firent craindre aux
Démocrite n'eût l'es
pocrate, appelé de C
mit à la voile et se r
trouva, dit-on, Dé
d'animaux qu'il di
lesquels il cherchait
ques uns des mystè
tion. L'entrevue de
hommes leur inspir
time l'un pour l'aut
gagna son vaisseau
de Démocrite, et ra
ritains sur une raiso
la force et l'étendu
vains qui regardent
pocrate comme une
on aime à défigure

l'état de la chèvre dont ce médecin lui fit servir le lait ? et qu'un jour ayant salué du nom de fille la compagne de son hôte, il l'ait saluée le lendemain du nom de femme ? Ces contes insipides, ainsi que les rêveries que l'on a fort gratuitement imputées à Démocrite, sont tout-à-fait indignes de l'histoire. Le seul héritage qu'un grand philosophe laisse à la postérité, après l'exemple de sa vie, c'est le système entier, mais épuré, de ses idées. Celles de Démocrite mériteraient un examen particulier. Il avait un de ces esprits souples et pénétrants qui ont le sentiment de tout, qui saisissent et perfectionnent tout. L'histoire naturelle, l'anatomie, la médecine, la physique, la géométrie, la morale, les lettres et les arts se trouvèrent, selon l'expression de Bayle, dans la sphère de son activité: on en peut juger par le catalogue de ses ouvrages, consigné dans Diogène Laërce. Au don si rare de la pensée, ce grand homme joignit le don plus rare encore de l'expression. Son style, au sentiment de Cicéron, avait tout le charme, tout l'éclat du style de Platon. Voilà un de ces magnifiques éloges dont nous ne pouvons sentir la justesse, parce qu'aucun des ouvrages de Démocrite n'est venu jusqu'à nous. Quant au fond même de ses idées, on peut le réduire, ce semble, au petit nombre suivant de propositions: « Le savoir de l'homme n'est que le » sentiment de ses propres affections. » — Rien ne se fait de rien, et ne » peut se résoudre en ce qui n'est pas. » — Donc, tout ce qui est, est composé » de principes subsistants par eux-» mêmes. — Ces principes sont les » atomes et le vide. — Dans tout ce » qui existe, il n'y a de réel que ces » deux principes. — Les atomes sont » infinis en nombre, comme le vide » l'est en capacité. — Les atomes sont » d'une telle ténuité qu'ils échappent » à la vue; leur solidité les rend inal-» térables; leurs figures sont variées » à l'infini. Ces atomes sont les corps » primitifs qui se meuvent dans le vide » infini, lequel n'admet aucune de ces » relations de situations indiquées par » ces paroles, *haut*, *bas*, *moyen*, *ex-» trême*. — Le mouvement des atomes » n'a point eu de commencement; il » est de toute éternité : par lui, les » atomes s'attirent, se repoussent, » s'unissent, se séparent; et de ces » unions, de ces séparations, résul-» tent la composition et la décomposi-» tion de tous les corps. — Les corps » ne diffèrent entre eux que par le » nombre, la figure et la disposition » réciproque des atomes dont ils se » composent. — Les mondes eux-mê-» mes, disséminés en nombre infini » dans le vide infini, quelles que soient » leur égalité ou leur inégalité réci-» proques, n'ont pas une autre ori-» gine, et sont soumis aux mêmes va-» riations. Le mouvement rapide des » atomes est la seule ame qui pénètre » ces mondes avec l'activité du feu. » — Le feu lui-même est composé d'a-» tomes ronds toujours agités. » Tels sont les fondements de la physique adoptée par Démocrite; elle repose, comme on le voit, sur une théorie fort analogue à la théorie des affinités, créée par les physiciens et les chimistes modernes. Quelques autres points de sa philosophie rentrent dans les opinions de Descartes, de Spinosa, et même de Mallebranche. Selon lui, l'homme est un composé d'eau et de terre animé par le feu. Cette ame de feu périt avec le corps; elle a une partie douée de raison, qui siége dans la poitrine, et une partie irraisonnable, laquelle est diffuse dans tous les organes. Au rapport de Cicéron, il appelait *divinité* ces images qui peignent les objets dans

la nature qui nous envoie
et notre entendement qui
s'est-ce pas là voir tout en
este il faisait de la tranquil-
l'unique but de la morale;
e les lois laissassent à tout
liberté de vivre comme il
pourvu qu'il ne nuisît à
On prétend que Démocrite
ıà l'âge de cent neuf ans.
ce que, comme il s'affaiblis-
s en plus, et que les fêtes
prochaient, par complai-
sa sœur, qui craignait en
e ne point assister à la so-
gieuse, ce philosophe re-
e quelques jours, en se fai-
er chaque matin des pains
t il respirait la vapeur; il
ar cet artifice tout le temps
fête, après quoi il se laissa
cement dans les bras de la

P—s—t.

RITE de Sicyone. *Voy.*
.

VRE. *Voy.* Moivre.

Paris, 1594, in-8°.
ces mots, *la quatri*
teur entend qu'il vi
après le *Nihil* de P
chose, et *Tout*. Mai
port qu'il ait avec s
car son ouvrage n'est
en vers, du nom
est pardessus *tout*.
(5e. partie) est aus
mêlée d'une glose la
Sur les marges sont
Bible, d'auteurs pr
de Dieu en hébreu
sence diallactique
tirée par une nou
lambiquer, suivant
la sainte magie et i
mons, conseiller,
guarir l'hémorrag
meurs et ulcères v
France, que pour
ses estimées plus
minables en bonnes
1595, in-8°., 396
tessence ou sixième

ÉMOSTHÈNE, athénien, le plus
l orateur de la Grèce, naquit l'an
ivant J.-C., et perdit dès l'enfance
ère, homme riche, qui possédait
ibrique d'armes et d'épées. Livré
endresse aveugle d'une mère et
négligence de tuteurs infidèles,
ié de l'étude par la faiblesse de
empérament, sa première édu-
ne semblait pas faite pour pré-
un grand homme. L'énergie de
me ne s'annonça que par des vices
actère. Ses camarades, objet ha-
de sa malignité, lui donnèrent le
m de *serpent*. A seize ans, il en-
dans une cause importante Cal-
e, avocat célèbre; il vit le pou-
le la parole, la dignité de l'ora-
entouré d'hommages et recon-
n triomphe par des citoyens li-
Il eut l'idée de l'éloquence et de
ire, et s'y destina tout entier.
premier maître fut Isée, rhéteur
et véhément. Avec ce secours,
fita si vite, qu'à dix-sept ans il
a ses tuteurs devant les tribu-
, et prononça contre eux plu-
plaidoyers conservés jusqu'à
Il gagna son procès; mais, sui-
'usage de tous les temps, il per-
aucoup dans la restitution qu'il
Cependant il suivait les leçons de
a, et puisait à la source de cette phi-
hie généreuse les maximes élo-
qui remplissent ses harangues po-
es. Mais, lorsqu'il essaya de parler
l'assemblée publique, il s'aper-
tout ce qui lui manquait encore;
fois il fut repoussé par des huées.
théniens, peuple instruit et rail-
se moquèrent de son style pé-
, et de sa prononciation natu-
ent embarrassée. L'acteur Saty-
ranima et lui donna des leçons.
sthène mit en usage une obsti-
infatigable et ingénieuse pour
r sa voix, fortifier sa poitrine,
corriger ses gestes, et acquérir ce
grand art de l'action, qu'il estimait le
premier de tous, sans doute en propor-
tion des efforts qu'il lui avait coûté. Il
ne poursuivait pas avec moins de zèle
l'etude du style et de l'éloquence.
Les anciens nous parlent de ce ca-
binet souterrain, dans lequel il de-
meurait enfermé plusieurs mois, la
tête à demi rasée, copiant Thucydide,
s'exerçant à tout exprimer en ora-
teur, préparant des morceaux pour
toute occasion, sans cesse déclamant,
méditant, écrivant. Les envieux pre-
tendaient voir dans ce travail continuel
l'absence ou la médiocrité du talent:
ils raisonnaient mal; l'ardente opi-
niâtreté de Démosthène montrait son
génie. La nature ne commande si im-
périeusement qu'à ceux qu'elle favo-
rise, et cette force de persévérance est
peut-être le plus rare de ses dons. Les
harangues de Démosthène sentaient
l'huile, disait-on; mais il répondait
avec raison à ses ennemis, que sa
lampe et la leur n'éclairaient pas les
mêmes travaux. Les études de Dé-
mosthène occupèrent plusieurs années
de sa jeunesse, sans lui laisser le loi-
sir de paraître à la tribune ou au bar-
reau. A vingt-sept ans, il entreprit
une cause qui semblait à la fois publi-
que et privée, et qui participait de la
défense judiciaire et du discours poli-
tique. Leptine, citoyen puissant, avait
fait passer une loi qui défendait qu'au-
cun citoyen, excepté les descendants
d'Harmodius et d'Aristogiton, fût
exempté des *magistratures onéreu-
ses* établies dans toutes les démocra-
ties, telles que la direction des jeux, ou
plutôt l'obligation de les donner à ses
dépens; honorable impôt que l'on bri-
guait à Rome, mais que l'on fuyait à
Athènes, apparemment parce qu'il rui-
nait la fortune sans servir à l'ambition.
Démosthène attaqua cette loi au nom

pe, à qui la gloire de son
rias donnait des droits à
n; mais l'orateur subordon-
de son client aux motifs ti-
ignité du peuple athénien,
t être ni limité ni gêné dans
tion des privilèges et des fa-
n n'est plus éloquent que la
n par laquelle il montre com-
it bizarre que le patriotisme
ins, s'il se retrouvait dans un
n, ne pût obtenir les mêmes
Pour sentir tout le prix de
s, il faut le comparer à celui
teur Aristide écrivit, plu-
ls après, sur le même sujet.
éja dans Démosthène l'ora-
ment populaire et l'homme
La même année, il avait
sans le prononcer, le plai-
ns important contre Andro-
place dans les années sui-
s discours contre Conon et
e. Démosthène écrivait sou-
ccusations au nom de diffé-
ens, qui les débitaient eux-

son patrimoine, la s
de sa fortune. On ne
n'ait composé beauc
que nous n'avons plu
dans le grand nomb
nous restent, que pr
apologétique. Le ca
violent de Démosthè
rôle d'accusateur,
Cicéron; il le rempli
en son nom et po
injures. Insulté et f
par Midias, citoyen
bateur, qui fut pou
de Clodius, autant
tes querelles de la
thènes peuvent se
freuse dignité des dis
il attaqua son ennem
ple, par une invectiv
raisonnée; puis il ab
suite pour quelques
mes. Peu de temps
plusieurs coups à la
une amende. Ces de
voisins l'un de l'aut

ins le premier discours public
ononça pour engager les Athé-
se maintenir en paix avec la
et à fortifier leur puissance ma-
L'année suivante, il fit sa
ie en faveur de Mégalopolis,
protégée par les Thébains,
ue les Spartiates, alliés d'A-
, voulaient détruire, en inté-
Athènes à sa ruine, par la res-
d'un territoire considérable ;
t reconnaître encore dans ce
s la prévoyance de l'orateur,
nt déjà la fameuse ligue de
et d'Athènes. En un mot, il
que toute sa carrière publique
un seul objet, guerre à Phi-
et l'on sait qu'en politique com-
urs, le génie n'est souvent que
suite obstinée d'une seule idée
nt conçue. Onze harangues
cées dans l'espace de quinze
us le nom de *Philippiques* et
thiennes, forment l'ensemble
e grande accusation, intentée
itoyen d'une république contre
narque trompeur et conquê-
Démosthène avait vu de près
e, dont il pénétrait si bien le
eux génie. Envoyé comme am-
eur à la cour de Macédoine, il
éprouvé ces humiliations d'a-
propre, dont le ressentiment
lier entre souvent dans les
publiques des hommes d'état ;
lippe était devenu pour lui un
i personnel. Mécontent de ses
ies d'ambassade, et surtout
ine, il accusa cet orateur de
ication et de vénalité. Le dis-
éloquent et détaillé qu'il pro-
, ainsi que la réponse d'Eschine,
nt une espèce de diversion dans
nd combat contre Philippe, et
angues contradictoires des deux
rs jettent de nouvelles lumières
situation et l'esprit d'Athènes,
la politique, les ressources et le caractère du roi de Macédoine. On voit que ce prince, méditant l'asservissement de toute la Grèce, s'avance par une progression lente et sûre, qu'il va d'une usurpation à l'autre, qu'il réserve Athènes pour la dernière, et qu'il veut d'abord tout abattre autour de cette ville, que sa situation, ses forces et son nom rendent plus inaccessible. Mais Démosthène qui, dans les premiers pas de Philippe, a deviné le dernier terme où il aspire, proteste avec véhémence contre toutes les entreprises de ce prince, et veut qu'Athènes se réveille et prenne les armes à chaque mouvement qui rapproche d'elle son futur tyran. On sait quelle fut pendant long-temps l'insouciante inaction des Athéniens. Lorsqu'enfin la prise d'Élatée rendit le péril manifeste, et montra Philippe déjà presque aux portes d'Athènes, au milieu de l'abattement et du silence général, Démosthène, prenant seul la parole, ouvrit le projet d'une ligue avec les Thébains. Après avoir persuadé ses concitoyens de la nécessité de cette alliance, il fut chargé de la conclure. Ambassadeur à Thèbes, il y trouva les envoyés de Philippe ; l'éloquent Python, chef de l'ambassade macédonienne, ne put tenir contre l'impétueuse véhémence de Démosthène. L'orateur renversa tout devant lui, et, faisant taire l'intérêt, la séduction, la crainte, il entraîna Thèbes dans le destin et la gloire d'Athènes. Cette alliance formée, les préparatifs de la guerre furent aussi prompts que la résolution de l'entreprendre avait été tardive. Malgré de sinistres prédictions, qui faisaient dire à Démosthène que la Pythie *philippisait*, les armées de Thèbes et d'Athènes marchèrent au-devant de Philippe, dans les plaines de Chéronée. On sait comment cet in-

effort de la liberté mourante
servitude. Démosthène vit
on ouvrage, et s'enfuit du
bataille. Malgré le sentiment
n reporte sur l'auteur d'une
l'odieux des mauvais succès
ivent, les Athéniens conti-
l'honorer Démosthène, et
rent de préparer la défense
rer les murs d'Athènes. C'est
d'une rare supériorité, que
ant d'un citoyen malheureux,
uple dont il a causé les revers.
marques de la faveur popu-
conservait Démosthène fut
é choisi pour prononcer l'é-
bre des Athéniens morts à
. On ne doit remarquer que
le singularité de cette pré-
discours en lui-même (1) est
l'orateur. Démosthène, dans
il continua de prendre aux
évita de mettre sous son
n des décrets qu'il fit ren-
de soustraire la fortune
à l'influence d'un génie si-

était du nombre, et
rappela à ses concit
brebis qui livrent au
leurs défenseurs; ce
aurait sans doute c
orateur aimé d'Alex
tenu grâce pour les
cette dernière épre
blesse, Démosthène
restèrent dans une
imposaient la servit
la Grèce et la gran
Ce loisir devint pou
ment d'une lutte
huit années auparav
contre un décret
phon proposait de r
couronne d'or la ve
les services de Dém
nait de relever à
railles d'Athènes. L
ronée, les désastres
efforts publics avai
cution du décret e
l'accusateur. Mais
nes fut réduite au r
commença le procè

Cette apologie l'emporta. L'accusateur, n'ayant pas obtenu la cinquième partie des suffrages, fut exilé suivant la loi. Photius rapporte que Démosthène suivit Eschine sortant d'Athènes, le consola, lui fit accepter une bourse, et que l'orateur banni s'écria : « Comment ne pas regretter une ville » où je laisse des ennemis si généreux, » que je puis à peine espérer de trouver » ailleurs des amis qui leur ressemblent ! » Plutarque, au contraire, place ces paroles dans la bouche de Démosthène, éprouvant lui-même une semblable générosité de la part d'un ennemi. Ainsi, quelle que soit l'autorité qu'on adopte, on doit admirer ou le bienfait ou le remercîment de Démosthène. Peu de temps après son triomphe il avait été condamné pour s'être laissé corrompre par Harpalus, gouverneur macédonien, qui, redoutant la colère d'Alexandre, était venu cacher dans Athènes le fruit de ses brigandages, et marchandait la protection des orateurs pour obtenir celle de la république. Démosthène est coupable, si l'on en croit le discours de Dinarque son accusateur. Pausanias le justifie; et lui-même, après s'être enfui de sa prison, protesta toujours de son innocence dans les lettres qu'il écrivit au peuple d'Athènes; il ne craignit pas d'y mêler des conseils qui semblaient rappeler son ancien ascendant. La mort d'Alexandre lui rouvrit une carrière nouvelle. Il quitte sa retraite, court de ville en ville, soulève les peuples contre la Macédoine, et se joint partout aux ambassadeurs de sa patrie. Son zèle fut recompensé par un prompt rappel. Il rentra dans Athènes au milieu de la joie publique, et s'estima plus heureux qu'Alcibiade, puisque sans armes et sans violence il ne devait son retour qu'à la volonté libre de ses concitoyens; mais bientôt Antipater détruisit par une victoire la dernière ligue du patriotisme. La mort de l'orateur fut ordonnée, et ses concitoyens la prononcèrent. L'orateur sortit d'Athènes avec quelques amis condamnés comme lui, au nombre desquels était le célèbre Hypéride. Il passa seul dans l'île de Calaurie, et se réfugia près du sanctuaire de Neptune. Un de ces vils scélérats si commodes pour les tyrans, Archias, ancien acteur, devenu satellite d'Antipater, accourut avec quelques soldats pour saisir l'orateur, et voulut d'abord le tirer de son asyle par de fausses promesses. Démosthène, par ses dédains, fit bientôt succéder la menace à cette feinte douceur. Il demanda quelques instants pour écrire, et porta sur ses lèvres un stylet empoisonné : puis s'avançant vers les soldats, il leur livra son corps expirant. La frivole Athènes rendit hommage à celui qu'elle avait proscrit. Elle fit élever à Démosthène une statue ornée de cette inscription en deux vers : « Démos» thène, si ta force avait égalé ton » génie, jamais le Mars de Macédoine » n'aurait dompté la Grèce. » La vie de Démosthène fut exposée à toutes les contradictions de l'envie. Eschine et Dinarque ont transmis jusqu'à nous les monuments de leurs fureurs. Démosthène paraît, dans leurs discours, un citoyen ambitieux et imprudent, un homme pervers et bassement avide. Il est vrai qu'il reçut des sommes considérables du Grand Roi; mais alors il sacrifiait une de ses haines à l'autre, persuadé que les anciens ennemis de la Grèce étaient moins dangereux pour elle que Philippe. Un écrivain célèbre, qui sentait vivement la gloire, Thomas, croit cependant que Démosthène fut inutile, et peut-être nuisible à sa pa-

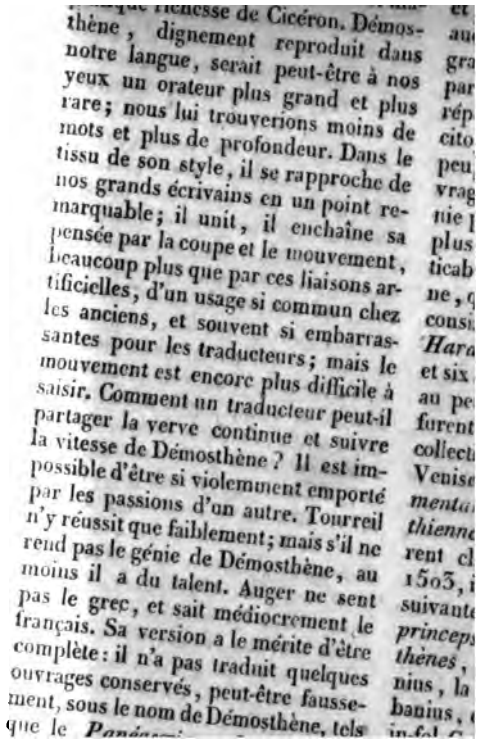
inquiétudes que l'orateur
Philippe, la frayeur de ce
, même après sa victoire,
t cette opinion. Enfin, il
ndre l'orateur se justifiant
, il faut adopter la noblesse
ntiments, et, comme lui,
r dans l'utilité politique cette
rale qui résulte pour un peu-
aintien de son caractère et
nité; quelle que soit sa for-
rs on admirera l'orateur,
arché contre la servitude au
ttendre. L'effort pouvait être
et s'il ne l'était pas, au moins
gardait la conscience de l'a-
epris et l'esprit qui l'avait
L'usurpation combattue ne
complète ni durable. Au
Démosthène n'appartînt-il
postérité qu'à titre d'écri-
plus brillante partie de cette
explique d'autant mieux,
rapproche des événements
rent l'occasion. Une moitié
ges de l'orateur doit avoir

niens sont si loin de
lecture devient fr
Elle n'occupe que
doivent y puiser d
d'érudition; l'homm
rait y trouver le mod
qui convient au bar
clut pas une prodigi
preuves et de moyen
chez les Athéniens l'
doyers était sagemen
clepsydre; mais ce q
veté facile à Démost
n'est jamais attentif
la retourne en tous
concevable rapidité,
raisons et ménage
prouve d'abord, et
prouvé. Il paraît ce
les causes importan
chaient à l'intérêt pu
pouvaient se prolon
Harpe n'aurait pas
brièveté de Démost
souvenu du plaidoy
et de la harangue

e cette véhémence, on doit être
é de la raison supérieure et des
issances politiques de l'orateur.
liscours, pleins de verve et de
renferment les instructions les
précises et les plus salutaires sur
les détails du gouvernement et
guerre. L'orateur ne déclame ja-
dans un sujet où la déclamation
ait paraître éloquente. Il expose
ntreprise de Philippe, en montre
oyens, les obstacles, les dan-
il peint la langueur des Athé-
, il les conjure de faire un grand
, il les instruit de leurs ressour-
il leur compose une armée, il
race un plan de campagne; une
e harangue lui a suffi pour tout
Cette précision de langage et
plénitude de sens appartiennent
véritable homme d'état; le grand
ır a l'art d'y joindre la clarté et la
larité du langage. « Démosthène,
ve Denys d'Halicarnasse, « a
isporté dans ses harangues politi-
s plusieurs des qualités de Thucy-
e; ces traits rapides et pénétrants;
e âpreté, cette amertume, cette
éuence qui réveille les passions,
is il n'a pas imité les formes poé-
ies et inusitées, qu'il ne jugeait
convenables à l'éloquence sé-
ise de la tribune. Il n'a jamais
herché les figures inexactes et
suivies, les tours hasardés; il
t tenu dans la simplicité du lan-
e habituel, qu'il orne et anime
des métaphores, n'exprimant
sque jamais sa pensée sans ima-
. » Mais ces images servent à la
sion et à la vérité du style; elles
me peinture énergique et courte
ensées. Démosthène ne fait pas
sage moins fréquent des compa-
ns prises dans les objets de la vie
nune: et presque toujours il en
les inductions vives et palpables,
qu'il applique à la situation et aux intérêts de la république. On a dit fort mal à-propos que l'éloquence de Démosthène aurait mieux réussi dans Rome, et celle de Cicéron dans Athènes. Sans doute ces deux grands hommes n'ignoraient pas que le goût des auditeurs doit être la règle des orateurs. L'éloquence abondante et périodique, les expressions savamment ménagées de Cicéron, qui se prêtèrent si facilement à l'éloge d'un vainqueur et d'un maître, lui furent toujours nécessaires devant le sénat ou devant le peuple. On parlait aux Romains avec respect; leur fierté aurait mal accueilli des réprimandes et des leçons: mais l'austère rudesse de Démosthène imposait à la légèreté des Athéniens; ses reproches amers, ses prédictions sinistres fixaient au moins leur attention, et sa rapide brièveté satisfaisait leur intelligence, aussi prompte à concevoir qu'à se lasser. Enfin, Démosthène, dans ses discours politiques, s'adressant toujours au peuple, plus éclairé dans Athènes qu'ailleurs, mais peuple cependant, il devait rechercher surtout cette énergie familière et naturelle, qui revêt les plus grandes choses de termes simples. Le bon sens est son arme; mais ce bon sens est sublime, parce qu'il ne s'exerce que sur des projets nobles et des maximes généreuses, et qu'il semble donner à l'héroïsme la forme la plus simple et la plus vulgaire. Voilà le caractère commun aux diverses harangues dirigées contre Philippe. La Harpe, qui a traduit avec beaucoup d'élégance et de force la harangue sur la Chersonèse, qu'il désigne comme la plus belle de toutes, observe que les autres offrent entre elles une sorte d'uniformité monotone. Cette remarque n'est pas fondée. Les événements changeant toujours, les dis-

nt toujours différents, quoi-
posés dans le même esprit; on
à voir cette politique opiniâ-
ant ses ressources d'après les
le la fortune. Il est vrai cepen-
dans les onze harangues rela-
hilippe, il y a quelques res-
ces d'idées, et qu'un même pas-
ouve dans deux discours: cette
i tient sans doute à l'emploi
anciens faisaient de certains
s préparés d'avance, qu'ils
dans l'occasion. Les Œuvres
osthène nous présentent une
i de soixante-cinq exordes,
ieurs sont employés dans les
ques, avec quelques change-
armi ceux qui restent isolés,
de fort beaux; tous portent
nte de Démosthène. Peut-être
rvi de commencement à des
s, que l'orateur, une fois sûr
lébut, achevait en improvi-
dgré la sublimité des *Philip-*
la harangue sur la couronne
ce raison pour le premier
un discours nationa
aussi que de bienséa
nagements, que d'a
cessaires à l'orateur
tifier, rappelle à se
défaite, et se vante
seillé la guerre où
C'est la réunion d
de beautés, qui, c
anciens et même de
la prééminence de c
les autres chefs-d'œ
ce. Denys d'Halica
traité fort étendu
Démosthène, établi
teur a surpassé dan
crivain qui en était l
dide dans le genre
ment, Lysias dans
Isocrate et Platon c
péré. Les moderne
pas cette ancienne
en conclure seule
thène est un gran
qu'il a possédé tou
d'Halicarnasse fait

i qui dans son modeste et pur
me, languit quelquefois, tan-
ie Démosthène s'anime. C'est
reuve de plus que le génie a
rs quelque attribut personnel,
soustrait à ces divisions arbi-
imaginées par les rhéteurs.
d'Halicarnasse, qui ne peut
uler cette vérité, ajoute beau-
de détails sur l'artifice, l'élé-
et l'harmonie du style de
sthène; il déconstruit quel-
nes de ses phrases, pour
er que, par la plus légère alté-
, elles perdent une partie de
râce et de leur énergie. On s'é-
a de semblables remarques sur
ivain tel que nous nous figurons
sthène; mais il faut se souvenir
importance que les anciens
ient à la partie extérieure de la
, et de l'usage qu'ils savaient
re, grâce à la richesse et à la
variété de leur langue. Rien ne
araissait inutile pour parvenir à
fection oratoire, qui se compo-
'une foule d'effets artistement
. D'ailleurs, quoique l'admira-
Denys d'Halicarnasse paraisse
iefois un peu minutieuse et scho-
ie, Longin, esprit supérieur,
critique est beaucoup plus éle-
'insiste pas moins fortement sur
re de beautés, et il en présente
emple sensible pour nous-mê-
ependant, il trouve que Démos-
laisse encore à désirer sous ce
rt. Il avoue même que dans la fou-
qualités qui forment l'orateur, il
as celui de tous qui en réunit
grand nombre, quoiqu'il pos-
es plus rares et les plus subli-
Démosthène, en effet, devait
uelquefois comme les grands
es, qui négligent les petites
; et, suivant son expression,
il s'agissait du salut d'Athènes,
« il ne s'inquiétait pas toujours de la
» place d'un mot. » Mais, en général,
son style paraît former un tissu indes-
tructible, où la perfection ajoute à la
force; il a fréquemment ce que nous
appelons des expressions de génie,
c'est-à-dire, des expressions aussi
grandes que ses idées. Tous les an-
ciens lui ont reproché des plaisante-
ries lourdes et froides, et ce défaut n'a
pas diminué pour nous. Il en est un
autre qui tient sans doute à l'une de
ses plus grandes qualités : il possède
au plus haut degré le pathétique véhé-
ment, et, pour emprunter les paroles
de Longin, « il est plus facile de
» regarder d'un œil indifférent les
» foudres tombant du ciel, que
» de n'être pas ému des passions
» violentes qui partout éclatent dans
» ses ouvrages. » Mais il paraît entiè-
rement privé du pathétique attendris-
sant, du pouvoir de faire couler les
pleurs, pouvoir que Cicéron a poussé
si loin, et qui parmi nous conserve
exclusivement le nom de *pathétique*.
Malgré ce défaut, qu'il devait forte-
ment sentir, l'orateur romain décerne
à Démosthène la palme de l'éloquen-
ce, et déclare qu'en tout il est le pre-
mier. Ramenant toujours son nom
avec de nouveaux éloges, il ajoute
seulement quelque part : « Mon goût
» est si difficile et si chagrin, que Dé-
» mosthène lui-même ne fait pas as-
» sez pour moi. Malgré sa prééminence
» dans tous les genres, sur tous les
» orateurs, il ne rassasie pas toujours
» mes oreilles; tant elles sont avides,
» exigeantes et curieuses d'une per-
» fection sans mesure et sans limites! »
Démosthène, suivant le reproche
d'Eschine et l'aveu de Cicéron et de
Pline, laisse échapper des expressions
violentes et bizarres; mais généra-
lement il n'a pas moins de pureté que de
vigueur. Quintilien le rappelle sans



...que richesse de Cicéron. Démosthène, dignement reproduit dans notre langue, serait peut-être à nos yeux un orateur plus grand et plus rare; nous lui trouverions moins de mots et plus de profondeur. Dans le tissu de son style, il se rapproche de nos grands écrivains en un point remarquable; il unit, il enchaîne sa pensée par la coupe et le mouvement, beaucoup plus que par ces liaisons artificielles, d'un usage si commun chez les anciens, et souvent si embarrassantes pour les traducteurs; mais le mouvement est encore plus difficile à saisir. Comment un traducteur peut-il partager la verve continue et suivre la vitesse de Démosthène? Il est impossible d'être si violemment emporté par les passions d'un autre. Tourreil n'y réussit que faiblement; mais s'il ne rend pas le génie de Démosthène, au moins il a du talent. Auger ne sent pas le grec, et sait médiocrement le français. Sa version a le mérite d'être complète: il n'a pas traduit quelques ouvrages conservés, peut-être faussement, sous le nom de Démosthène, tels que le *Panégyri*...

ions n'en font qu'une, et ence qu'on trouve entre res provient des cartons a à propos de faire pour meilleur texte. L'édition 32, in-fol., est estimée. ommentaires d'Ulpien et ts de Libanius, elle con- es d'Érasme, de G. Bu- is on préfère à cette édition na J. B. Féliciano, Venise, l. in-8°., et d'après la- aite celle de Bâle, 1547, ., avec les variantes, mais et sans les commentaires meilleure édition du tex- celle de Paris, Bienné, ., en grec seulement, avec aires d'Ulpien. C'est, jus- , la plus correcte de tou- olf donna le premier une plète des œuvres de Dé- qu'il accompagna d'une e, Bâle, 1549, in-fol., à Bâle en 1572, in-fol., n; à Francfort, en 1604, on recherchée, et à Genè- n-fol., mauvaise édition, s est tronquée. J. Taylor ris une édition de Démos- levait avoir 5 vol. in-4°.; parut en 1748, le II°. en mes I, IV et V n'ont pas vu ndant on recherche les 2 ont été publiés. L'abbé Au- ssi commencé une édition ıtine des OEuvres de Dé- t d'Eschine; il n'en a paru olume, Paris, 1790, in- à J. J. Reiske une édition s grecs, Leipzig, 1770- l. in-8°. Les deux pre- nes de cette collection con- s Harangues de Démos- s quatre derniers l'*Appa- Index*. Reiske étant mort ression de ces 4 volumes, sa veuve, qui avait pris part à ses travaux, fut éditeur des derniers volumes. Parmi les éditions de harangues imprimées séparément, on distingue celle de la *Harangue contre Leptine*, donnée par F. A. Wolf, Halle, 1789, in-8°., celle de la *Harangue* contre Midias, que l'on doit à G. L. Spalding, 1794, in-8°., et celle des harangues de Démosthène et d'Eschine, au sujet de l'ambassade et de la couronne, avec les notes de Taylor, Cambridge, 1769, 2 vol. in-8°. Les anciens biographes de Démosthène sont: Denys d'Halicarnasse, Libanius, Lucien et Plutarque. André Schott a écrit en latin les Vies comparées d'Aristote et de Démosthène, Vienne, 1603, in-4°. Phil. Barton a donné: *Plutarchi, Demosthenis et Ciceronis vitæ parallellæ, gr., lat., cum not.*, Oxford, 1744, in 8°. Le P. Rapin a fait: *Comparaison de Démosthène et de Cicéron*, Paris, 1676, in-12. P. Ekerman a fait imprimer: *Specimen academicum parallelismum Demosthenis et Ciceronis oratorum exhibens*, 1746, in-4°. Le beau morceau de M. Heeren *sur le caractère politique de Démosthène*, a été traduit par M. Eyriès, et imprimé au tome second de l'*Histoire abrégée de la littérature grecque*, par M. Schœll. Les *Oraisons* et *Harangues de Démosthène* ont été traduites en français par de Tournay, Paris, 1579, in-8°.; les *Philippiques*, par Lallemant, Paris, 1549, in-8°.; par de Maucroix, Paris, 1685, in-8°. *Les trois Olynthiennes* ont été traduites par Louis le Roy, Paris, Vascosan, 1551, in-4°.; les *Harangues* par Tourreil, Paris, 1691, in-8°., et les *Philippiques*, ibid., 1701, in-4°. Celles de Démosthène et d'Eschine, *pro coronâ*, par l'abbé Millot, Lyon, 1764, in-12. Quelques *Philippiques*, réunies

tilinaires de Cicéron, par
Olivet et le président Bouhier,
5, 65, 71, etc., in-12; la *Ha-*
ontre la loi de Leptine, par
, avec des notes, 1756, in-
Harangues politiques, par
91, 3 vol. in 8°., avec des
r les événements de la ré-
; les Œuvres presque com-
r l'abbé Auger. (*V.* Auger.)

V—N.

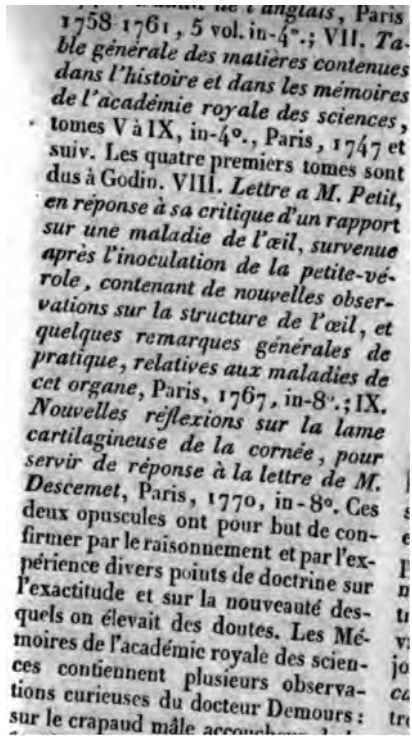
IOSTHÈNE, médecin. On
dans les écrits de Galien un
nène de Marseille, et Ménage
us Néron un médecin de la
lle et du même nom. Un 3e.
nène, plus connu, est celui qui
ple d'Alexandre Philalèthe, et
it le même surnom que son
c'est-à-dire, *Ami de la vé-*
ignore si ces trois personna-
ellement existé, ou s'ils n'en
m. Toutefois il nous est resté,
nom de *Démosthène*, plu-
agments sur les maladies des
agments qui faisaient partie
ivres estimés et souvent cités

DÉMOTZ DE
Rumilli en Savoie,
siècle, était de la m
général Démotz de
mandait les forces
le Maïssour. Après
études, Démotz ent
et fut pourvu d'une
tie du diocèse de C
dait alors de la Fr
connaissances asse
musique ecclésiasti
perfection des ouvr
plain-chant, il rés
une nouvelle méth
cette étude plus facil
il ferait disparaître
défauts qu'il avait c
en fit imprimer quel
journaux du temps,
dans le *Mercure*.
prouvé par l'académ
1726, fut vivemen
sieurs professeurs;
une brochure intitu
*critique de M***.*
veau système de c

éthode de musique selon un au système, Paris, Simon, , in-8°. de 232 pages. L'au- édia ces deux premiers à Lan- le Gercy, curé de St.-Sul- e Paris, et les adressa au célè- bastien de Brossard, chantre lise de Meaux. Ce savant musi- ii répondit par l'écrit suivant, signé S. d. B. C. D. M.: *Lettre me de dissertation, à M. Dé- sur sa nouvelle méthode d'é- le plain-chant et la musique*, 1729, in-4°. de 37 pag. Dans éponse, Brossard prouva au de Genève que son invention pas nouvelle, et que cette mé- était plus embarrassante que nne; enfin, qu'en supposant pût être utile à quelques parti- qui n'en savaient point d'au- lle était fort inutile, très in- ole et même à charge au public, pport à la méthode générale. Eu cette invention, qui fit beau- le bruit à l'époque où elle pa- était pas nouvelle; Bursmeister 1, Smid en 1607, et le P. Sou- en 1677, l'avaient déjà fait con- suffisamment. C'est de la mé- le ce dernier que J.-J. Rousseau on système de notation, sans y ucun changement. Le système Démotz eut cependant un com- ment de succès, et l'auteur pré- une deuxième édition de ses d'église notés, avec des chan- ts qui en devaient rendre l'usage ûr et plus facile. Ces change- , indifférents au fonds de la mé- furent approuvés par l'acadé- s sciences (1741, *Hist.*, pag. mais la mort de l'auteur, sur- peu après, en empêcha l'exé-

R—T.

MOURS (Pierre), fils d'un apo- e de Marseille, où il naquit en 1702. Après avoir fait ses premières études à Avignon, il se rendit à Paris, termina dans cette ville son cours de philosophie, et suivit pendant plu- sieurs années les professeurs de la fa- culté de médecine. Admis au grade de bachelier, il alla en 1728 se faire re- cevoir docteur à Avignon, et revint aussitôt à Paris. Duverney le choisit pour partager ses travaux; et à la mort de cet illustre anatomiste (1730), il obtint de Chirac la place de démons- trateur et garde du cabinet d'histoire naturelle du jardin du roi. Ce second Mécène étant mort en 1732, Demours en trouva un troisième dans le doc- teur Antoine Petit, qui lui proposa de l'aider dans ses recherches anatomi- ques, et de se livrer surtout au traite- ment des maladies des yeux. Demours profita de ce conseil avec un tel suc- cès que bientôt il enrichit la théorie et la pratique de la chirurgie oculaire de préceptes utiles et de procédés ingé- nieux. La société royale de Londres le reçut parmi ses membres, et l'acadé- mie des sciences de Paris le nomma, en 1769, associé vétéran. Il joignit à ces titres honorables ceux de méde- cin ordinaire oculiste du roi, et de censeur royal. Il mourut le 26 juin 1795, après avoir publié des traduc- tions, des compilations, et quelques opuscules originaux: I. *Essais et ob- servations de la société de médecine d'Edimbourg*, traduits de l'anglais, *avec des observations sur l'histoire naturelle et les maladies des yeux*, Paris, 1740 et suiv., 7 vol. in-12, fig.; II. *Essais et observations phy- siques et littéraires de la société d'Edimbourg*, tom. I, Paris, 1759, in-12., fig.; III. *Essai sur l'histoire naturelle du polype insecte, traduit de l'anglais de Henri Baker*, Paris, 1744, in-8°., fig.; IV. *Description du ventilateur, par le moyen duquel*



... de l'anglais, Paris 1758-1761, 5 vol. in-4°.; VII. *Table générale des matières contenues dans l'histoire et dans les mémoires de l'académie royale des sciences*, tomes V à IX, in-4°., Paris, 1747 et suiv. Les quatre premiers tomes sont dus à Godin. VIII. *Lettre a M. Petit, en réponse à sa critique d'un rapport sur une maladie de l'œil, survenue après l'inoculation de la petite-vérole, contenant de nouvelles observations sur la structure de l'œil, et quelques remarques générales de pratique, relatives aux maladies de cet organe*, Paris, 1767, in-8°.; IX. *Nouvelles réflexions sur la lame cartilagineuse de la cornée, pour servir de réponse à la lettre de M. Descemet*, Paris, 1770, in-8°. Ces deux opuscules ont pour but de confirmer par le raisonnement et par l'expérience divers points de doctrine sur l'exactitude et sur la nouveauté desquels on élevait des doutes. Les Mémoires de l'académie royale des sciences contiennent plusieurs observations curieuses du docteur Demours : sur le crapaud mâle accoucheur

ien cette douce tolérance, cette
lance inaltérable qu'on apporte
rement dans le commerce des
Nous nous bornerons à citer
anecdote que les journaux du
nous ont fait connaître. Un
iomme assistait à la première
ntation d'une pièce de Demous-
n'écoutait qu'avec impatience.
de la représentation, il ne peut
:nir, et demanda une clef forée
'oisin, celui-ci lui prêta la clef
mandait; et ce voisin était l'au-
i-même. Demoustier mourut à
-Cotterets le 9 mars 1801. Ses
es sont: I. *Lettres à Émilie mythologie*, 1re. partie, 1786,
; 2e. 1788, etc.; 6e. et dernière
Parmi les nombreuses réim-
ns et contre-façons on doit dis-
les éditions données par M.
ienouard, 1809, 6 vol. in-18,
et in-8°., avec des figures de
u; 1812, 6 vol. in-18. II. *Le
le Cythère*, poëme, 1re. par-
90, in-8°. Cette première par-
vers de huit syllabes, contient
premiers chants de l'ouvrage
vait en avoir dix-huit. L'auteur,
nis pour épigraphe, au volume
ublia, ces mots: « Continuerai-
Il ne continua pas. Un frag-
rès court du *Siége de Cythère*
conservé dans les opuscules de
ir. III. *La liberté du cloître*,
, 1790, in-8°.; IV. *le Concir*, ou *l'Homme avisable*, co-
en cinq actes et en vers, 1791,
; V. *les Femmes*, comédie en
actes et en vers, an 3, in-8°.;
lceste, ou *le Misantrope cor-*
comédie en trois actes et en
in-8°.; VII. *le Divorce*, comé-
deux actes, 1792, in-8°.; VIII.
ilette de Julie, comédie en un
t en vers; IX. *Les deux Suisses, a jambe de bois*, opéra en un
acte, musique de Gaveaux, 1792, in-8°. Cette pièce, qui est aujourd'hui connue et a été imprimée sous le titre de *l'Amour filial*, est tirée d'un conte de Gessner. Les cinq pièces ci-dessus ont été recueillies et réimprimées sous le titre de *Théâtre de Demoustier*, 1804, in-8°.; 1809, 2 vol. in-18. Les deux premières de ces pièces font partie du *Théâtre du second ordre*. X. *Le paria*, opéra comique en un acte; XI. *La chaumière indienne*, opéra comique en un acte. Ces deux pièces sont restées manuscrites; elles doivent naissance à la *Chaumière indienne* de M. Bernardin de St.-Pierre. XII. *Apelle et Campaspe*, grand opéra en un acte, musique d'Éler, an 6 (1798), in-8°.; XIII. *le Tolérant*, comédie en cinq actes et en vers, 1794, in-8°., pièce de circonstance; XIV. *Les trois fils*, comédie en cinq actes et en vers, 1796, non imprimée. Demoustier a mis sur la scène ce trait célèbre de l'histoire du Japon, rapporté dans tous les recueils d'anecdotes. Ce fut à la première représentation de cette pièce que l'on demanda à l'auteur lui-même une clef forée; et cette anecdote a donné lieu à une pièce de théâtre, qui a été jouée et imprimée du vivant de Demoustier. XV. *Constance*, comédie en deux actes, 1792, non imprimée; XVI. *Agnès et Félix*, ou *Les deux espiègles*, opera en trois actes, musique de Devienne, 1795, non imprimée; XVII. *Épicure*, opéra en trois actes, musique de Méhul et de Chérubini, 1800, in-8°.; XVIII. *Sophronime*, ou *La reconnaissance*, opéra en un acte, an 3 (1795), in-8°.; XIX. *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8°.; 1809, 3 vol. in-18. On y trouve ses poésies fugitives, ses *Consolations*, des fragments de la *Galerie du 18e. siècle*, etc. Les éditeurs ont été assez ses amis pour ne pas imprimer

de Ste.-Maxence, il fut chargé de la construction du pont Louis XV. Ses différents services le firent nommer, en 1791, ingénieur en chef du département de la Seine. En cette qualité il devait avoir et il eut la direction de la construction du pont des Arts, de celui de l'île St.-Louis, et de celui du jardin des Plantes. Demoustier est mort en 1803. Pour le décintrement du pont de Ste.-Maxence, il avait employé un procédé nouveau, qui a toujours été employé depuis avec succès; il consiste à ruiner lentement avec le ciseau le pied des jambes de force, sur lesquelles porte tout le système des cintres, de manière que ce système descende insensiblement jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait détaché de la voûte. M. Lamandé a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de P.-A. Demoustier*, an XI, in-8°.

M—D. et A. B—T.

DEMPSTER (GUILLAUME), historien écossais, né dans le comté d'Angus en 1490, quitta son pays pour venir perfectionner ses études à Paris. L'université de cette ville et le parlement le choisirent pour

ont il avait si souvent lui-même l'exemple. Le jeune homme, de se venger, amena au col- ois gardes du corps, de ses pa- Dempster, accoutumé à de pa- risites, mit tout le collége sous es, fit couper les jarrets aux x des trois militaires ; et après éduit ceux-ci à demander quar- s tint en prison pendant plu- jours. Mais un tel procédé lui ait un grand nombre d'enne- sa conduite ayant éveillé l'at- de la justice, il alla chercher ge en Angleterre, où il obtint d'historiographe du roi, et une très belle femme, avec la- l fit ensuite différents voyages continent ; elle lui fut enle- ise pendant qu'il donnait une ans l'université. Il continua de er les belles-lettres dans diffé- universités, à Toulouse, à Ni- Padoue, et à Bologne, où il membre de l'académie *della* et où il mourut le 16 septem- 25. C'était un érudit dans toute du mot. Doué d'une mémoire euse, « il ne savait pas, disait- que c'est qu'oublier. » Labo- omme on le représente, et con- chaque jour près de quatorze à la lecture, on conçoit qu'il avoir entassé un immense tré- connaissances. Aussi quelques ns lui ont-ils donné le surnom *liothèque vivante*, mais c'était bliothèque sans ordre comme oix. On a de lui plusieurs ou- assez savants, écrits d'un style ment dépourvu de goût et d'é- ; on y désirerait aussi quel- un peu plus de critique et mê- bonne foi. Il a osé enfler sa *Liste teurs écossais*, d'une foule de u'il savait appartenir à l'Angle- à l'Irlande. « Il eût voulu, dit » Baillet (*Jugements des savants*, « tom. II, n°. 161), que tous les sa- » vants fussent Ecossais. Il a forgé des » titres de livres qui n'ont jamais été » mis au monde, pour relever la gloire » de sa patrie ; et il a commis diverses » autres fourbes qui l'ont décrié par- » mi les gens de lettres. » Les écrivains protestants l'ont jugé plus sévèrement encore. Le plus connu de ses ouvrages, et le plus souvent consulté, est son *Etruria regalis*, composée par ordre du grand-duc Cosme II de Médicis, long-temps conservée en manuscrit à Florence, et publiée par Th. Coke, Florence, 1723, 2 vol. in-fol., avec quantité de gravures de monuments antiques. On y trouve d'abord les fameuses *Tabulæ Eugubinæ*, inscriptions précieuses pour l'histoire des anciennes langues de l'Italie, et dont l'authenticité n'est pas contestée. On y voit aussi la description d'un grand nombre de ces vases peints, si recherchés actuellement, qui ont été désignés par erreur, sous le nom de *Vases étrusques*, et qu'on s'accorde aujourd'hui à nommer *Vases grecs*. On trouve à la suite de cet ouvrage de Dempster, les *Explicationes et conjecturæ* de Philippe Bonarota, qui y forment un supplément indispensable. On y doit joindre aussi le supplément que Passeri publia en 1767, sous le titre de *Paralipomena in libros de Etruriâ regali*, Lucques, in-fol. Quoique mêlée de fables, l'*Etruria regalis* est encore consultée journellement pour les antiquités étrusques, et tout ce qui concerne l'histoire de la Toscane. Parmi ses autres ouvrages nous citerons seulement : I. *Antiquitatum romanarum corpus, post J. Rosinum suppletum et auctum*, Paris, 1613, in-fol., souvent réimprimé. II. *Kalendarium romanum*, inséré dans le tom. VIII des *Antiquités romaines* de

III. *Apparatus ad histo-*
ticam, Bologne, 1622, in-
uve à la suite de ce livre qui
r ordre de matières le dé-
ent des Écossais illustres,
sortes de genre, 1°. un *Mar-*
m scoticum, ou *Menolo-*
six cent soixante-dix-neuf
2°. une *Nomenclature* de
t trois écrivains écossais.
ge excita plusieurs réclama-
répondit, reconnut que quel-
de ses héros n'étaient pas
soutint l'authenticité des au-
nna plusieurs fois cette No-
re comme un extrait de son
rage *de Scriptoribus scotis*,
enfin sous ce titre : IV. *His-*
lesiastica gentis scotorum,
X, Bologne, 1627, in-4°.
ains écossais, réduits au nom-
douze cent neuf, y sont
ar ordre alphabétique. A la
trouve un abrégé de la vie
ir, et le détail de ses nom-
vrages, mais sans désigna-
années et lieux d'impression.

tres souverains. En
mé assesseur de la c
de Spire, emploi q
qu'à sa mort, arri
chez Louis Culmann
20 septembre 1610
dait très bien les lan
çaise, italienne et a
posé en allemand
gants. Il aima et cul
musique. Quelqu'un
jour « quelle était la
» me ne se rassasiait
» de l'argent, » rép
frère s'étant vanté su
» noncé à des affair
» ses, » Denaisius r
» travail que vous
» l'argent. » Il aimai
tude, et avait fait
cabinet le prophète
mitage, avec des cor
pour inscription :

Alloquitur satis est, cet

Denaisius ne voulu
peindre; il défendi

, 1600, in-4. C'est sans doute me ouvrage qui a été imprimé e titre de *Disputatio de jure mperii cameralium contra se- spirensem*, Heidelberg, 1601, III. *Dissertatio de idolo hal-* etc., Heidelberg, 1605, in-4°., e composé contre le traité de ipse, intitulé : *Diva virgo hal-* Anvers, 1604, in-8°. La *Dis-o* a été attribuée par quelques nes à George-Michel Lingels- qui lui-même, dans une lettre ger, reconnaît Denaisius pour de l'ouvrage. On peut à ce sujet ter Placcius, n°s. 51 et 760, de *onymes*, et n°. 804, des *Pseu-es*. IV. Quelques opuscules piques, entre autres : *Jesuiter* (en allemand); V. Quelques relatifs à la politique et à d'au-atières, « mais auxquels il ne as son nom, dit Melchior Adam, 'il serait difficile sans doute de nnaître aujourd'hui qu'ils n'ont aucune importance. » A. B—T.

NESLE ( ), né à , au commencement du 18e. siè-t mort le 2 novembre 1767. Il lié : I. *Epître platonique à Thé-* II. *l'Étourneau*, ou *les Aven-du Sansonnet de....* poëme ue, 1736, in-12, faible imi-de Ververt ; III. *le Curieux* poëme, 1737, in-12 ; IV. *la mption punie*, poëme, 1737, ; V. *les Adieux du poète aux* , 1737, in-12 ; VI. *l'Aristippe rne*, 1738, in-12, imitation de ière ; VII. *Cerbère*, allégorie, , in-8°. ; VIII. *Ode sur le ma-de dauphin*, 1745 ; IX. *les Pré-du public*, 1747, 2 vol. in-12 ; *Préjugés des anciens et des aux philosophes sur la nature me humaine*, 1765, 2 vol. in-XI. *les Préjugés du public sur l'honneur*, 1766, 2 vol. in-12 ; XII. *Examen du matérialisme*, 1754, 2 vol. in-12 ; XIII. *Lettre sur le nouvel abrégé de l'histoire ecclésiastique de M. l'abbé Racine*, 1759, in-12 ; XIV. *Réponse à la lettre d'un quakre, adressée sous le nom de Philippe Gramme à l'auteur des Observations sur le nouvel abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1759, in-12 ; XV. *Analyse de l'esprit du jansénisme*, 1760, in-12. Les nombreux travaux de Denesle ne l'avaient pas conduit à la fortune ; mais du moins il fut estimé par sa conduite et par le courage avec lequel il soutint les épreuves de l'indigence. A. B—T.

DENHAM (sir JOHN), fils de sir John Denham, premier baron de l'échiquier en Irlande, nommé ensuite baron de l'échiquier en Angleterre, naquit à Dublin en 1615. Il fut élevé d'abord à Londres, puis à Oxford, où il fut regardé comme un jeune homme d'un esprit médiocre, distrait, sans émulation, et plus adonné au jeu qu'à l'étude. Il entra ensuite à Lincoln's-Inn, et parut s'appliquer assez sérieusement à l'étude des lois, mais sans renoncer à son goût pour le jeu. Ce goût lui attirait souvent de sévères reprimandes de la part de son père, qui aurait bien pu ignorer les gains, mais qu'il fallait nécessairement instruire des pertes ; en sorte que dans un moment de bonnes résolutions, Denham, pour prouver aux autres et se prouver à lui-même qu'il était guéri, composa un *Essai sur le jeu*, c'est-à-dire contre le jeu, à peu près comme on fait des vers contre la maîtresse dont on voudrait se détacher. Après la mort de son père, arrivée en 1638, il perdit encore au jeu une bonne partie de ce qui lui avait été laissé. Ce fut, à ce qu'il paraît, la crise de la maladie, car dès lors on ne voit plus Denham occupé que

l'Énéide, mais ne l'avait pas encore publié. Les troubles commençant à éclater, il fut nommé gouverneur du château de Farnham pour le roi ; mais se sentant peu de talents militaires, il se démit de cet emploi. En attendant, il rejoignit le roi à Oxford, où il publia, en 1643, son poëme de *Cooper's hill* (*la Colline de Cooper*), le premier poëme descriptif qu'ait eu l'Angleterre, et l'un des plus estimés de Denham. En 1647, le roi étant déjà entre les mains de l'armée, la reine le chargea d'un message pour lui. Denham fut assez heureux pour parvenir à adoucir, on ne sait par quel moyen, la férocité de Hugh Peters, gardien de cet infortuné monarque, qui le laissa parvenir jusqu'à lui. Il s'établit ensuite à Londres, où il fut durant neuf mois l'agent de la correspondance secrète des deux époux, comme Cowley l'était en France; mais l'écriture de Cowley, connue des parlementaires, ayant fait découvrir la correspondance, Denham eut le bonheur de s'échapper. En 1648, il fut employé, à ce qu'il paraît, à faire pas-
ser le duc d'York en

le la singularité de leur talent. Ce
e qu'il corrigea, ce qu'on ne re-
plus ensuite ni chez lui, ni ail-
Denham introduisit de plus dans
ie anglaise cette précision d'ex-
on, cette plénitude de sens qui
le caractère particulier de son
et qui est sans doute la cause
time particulière qu'il avait ins-
à Pope, plus propre qu'aucun
apprécier ce genre de mérite.
moins d'esprit peut-être et d'i-
ation que son contemporain
y, il a beaucoup plus de goût et de
, et se fait lire aujourd'hui avec
plaisir, parce que l'esprit d'un
n'est pas toujours celui d'un
mais il n'y a qu'une même rai-
ur tous les temps. Les essais de
m, dans le genre gai, n'ont pas
ureux. Pope l'appelle *le majes-*
Denham. Son élévation n'est
de l'enthousiasme, mais de la
de sens et une disposition mo-
philosophique qui se retrouve
t. Il n'a point composé d'ou-
de longue haleine; le plus con-
ble est : *Cooper's hill;* les au-
ont des pièces de poésie plus ou
étendues, sur différents sujets,
essées à différentes personnes :
les plus estimées est celle qu'il
a à Fanshaw, sur sa traduction
arini, où, le comparant aux tra-
rs de son temps, il lui dit : « Ils
servent les cendres de leur au-
, toi sa flamme ; fidèle à son
, tu l'es encore plus à sa gloire. »
m, le premier, paraît avoir com-
s véritables principes de la tra-
n, mais il en a peu profité. Ses
tions ou imitations des anciens,
es plus faibles ouvrages. X—s.

DENINA (Charles-Jean-Marie) naquit à Revel en Piémont, en 1731. Après avoir fait ses études à Saluces, il entra, à l'âge de quinze ans, sur le point d'entrer chez les Grands-Augustins à Céva, lorsqu'un de ses oncles le nomma à un bénéfice. Il prit l'habit ecclésiastique, resta deux ans à Saluces, où il apprit un peu de théologie; ce fut là qu'il apprit aussi le français d'un officier suisse. En 1748, il obtint une bourse pour aller étudier à l'université de Turin, dans le collége des provinces; il prit quelque temps après les ordres, et fut, en 1753, créé professeur d'humanités à Pignerol. Il essuya de la part des jésuites quelques désagréments à l'occasion d'une comédie de collége, dans laquelle il faisait dire à l'un des personnages, que les écoles publiques étaient aussi bien sous la direction d'un magistrat et de prêtres séculiers, qu'elles l'avaient été sous les moines ou clercs réguliers. L'affaire eut de telles suites, que Denina, obligé de quitter Pignerol et les écoles royales, fut renvoyé dans les écoles d'un ordre inférieur. En 1756, il alla prendre le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan, et fit paraître à cette occasion un écrit théologique, qui est le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer. Denina prétend quelque part que le succès que cet opuscule obtint à Rome suscita la jalousie de quelques théologiens de l'université de Turin, qui, vingt ans plus tard, saisirent l'occasion d'en punir l'auteur. Cependant il rentra dans les écoles royales, fut nommé professeur extraordinaire d'humanités et de rhétorique au collége supérieur de Turin, et six mois après, proposé professeur ordinaire à Chambéry; mais il refusa cette dernière place, resta à Turin, et se livra aux travaux littéraires. Parmi les ouvrages qu'il entreprit, mais qu'il n'exécuta pas, était l'*Histoire littéraire du Piémont*. Il fit plusieurs courses dans l'Italie, et publia quel-

linaires de Cicéron, par
livet et le président Bouhier,
,65, 71, etc., in-12; la *Ha-*
mire la loi de Leptine, par
avec des notes, 1756, in-
larangues politiques, par
1, 5 vol. in 8°., avec des
les événements de la ré-
les Œuvres presque com-
l'abbé Auger. (*V.* Auger.)
V—N.

OSTHÈNE, médecin. On
ms les écrits de Galien un
ÈNE de Marseille, et Ménage
s Néron un médecin de la
e et du même nom. Un 3e.
ÈNE, plus connu, est celui qui
le d'Alexandre Philalèthe, et
le même surnom que son
'est-à-dire, *Ami de la vé-*
gnore si ces trois personna-
llement existé, ou s'ils n'en
1. Toutefois il nous est resté,
om de *Démosthène*, plu-
ments sur les maladies des
ments qui faisaient partie

DÉMOTZ DE
Rumilli en Savoie,
siècle, était de la m
général Démotz de
mandait les forces
le Maïssour. Après
études, Démotz ent
et fut pourvu d'un
tie du diocèse de
dait alors de la Fr
connaissances asse
musique ecclésiasti
perfection des ouvr
plain-chant, il rés
une nouvelle mét
cette étude plus faci
il ferait disparaître
défauts qu'il avait c
en fit imprimer quel
journaux du temps,
dans le *Mercure.*
prouvé par l'acadé
1726, fut vivemen
sieurs professeurs;
une brochure intitu
*critique de M***.*
veau système de

éthode de musique selon un au système, Paris, Simon, , in-8°. de 232 pages. L'au- édia ces deux premiers à Lan- le Gercy, curé de St.-Sul- e Paris, et les adressa au célè- bastien de Brossard, chantre lise de Meaux. Ce savant musi- ui répondit par l'écrit suivant, t signé S. d. B. C. D. M.: *Lettre me de dissertation, à M. Dé- sur sa nouvelle méthode d'é- le plain-chant et la musique*, 1729, in-4°. de 37 pag. Dans réponse, Brossard prouva au de Genève que son invention pas nouvelle, et que cette mé- était plus embarrassante que nne; enfin, qu'en supposant pût être utile à quelques parti- qui n'en savaient point d'au- lle était fort inutile, très in- ode et même à charge au public, pport à la méthode générale. Et cette invention, qui fit beau- le bruit à l'époque où elle pa- était pas nouvelle; Bursmeister 01, Smid en 1607, et le P. Sou- en 1677, l'avaient déjà fait con- sulfisamment. C'est de la mé- le ce dernier que J.-J. Rousseau son système de notation, sans y ucun changement. Le système é Démotz eut cependant un com- ment de succès, et l'auteur pré- une deuxième édition de ses d'église notés, avec des chan- ts qui en devaient rendre l'usage ûr et plus facile. Ces change- , indifférents au fonds de la mé- furent approuvés par l'acadé- s sciences (1741, *Hist.*, pag. ; mais la mort de l'auteur, sur- peu après, en empêcha l'exé- .

R—T.

MOURS (Pierre), fils d'un apo- e de Marseille, où il naquit en 1702. Après avoir fait ses premières études à Avignon, il se rendit à Paris, termina dans cette ville son cours de philosophie, et suivit pendant plusieurs années les professeurs de la faculté de médecine. Admis au grade de bachelier, il alla en 1728 se faire recevoir docteur à Avignon, et revint aussitôt à Paris. Duverney le choisit pour partager ses travaux; et à la mort de cet illustre anatomiste (1730), il obtint de Chirac la place de démonstrateur et garde du cabinet d'histoire naturelle du jardin du roi. Ce second Mécène étant mort en 1732, Demours en trouva un troisième dans le docteur Antoine Petit, qui lui proposa de l'aider dans ses recherches anatomiques, et de se livrer surtout au traitement des maladies des yeux. Demours profita de ce conseil avec un tel succès que bientôt il enrichit la théorie et la pratique de la chirurgie oculaire de préceptes utiles et de procédés ingénieux. La société royale de Londres le reçut parmi ses membres, et l'académie des sciences de Paris le nomma, en 1769, associé vétéran. Il joignit à ces titres honorables ceux de médecin ordinaire oculiste du roi, et de censeur royal. Il mourut le 26 juin 1795, après avoir publié des traductions, des compilations, et quelques opuscules originaux: I. *Essais et observations de la société de médecine d'Edimbourg*, traduits de l'anglais, *avec des observations sur l'histoire naturelle et les maladies des yeux*, Paris, 1740 et suiv., 7 vol. in-12, fig.; II. *Essais et observations physiques et littéraires de la société d'Edimbourg*, tom. I, Paris, 1759, in-12., fig.; III. *Essai sur l'histoire naturelle du polype insecte, traduit de l'anglais de Henri Baker*, Paris, 1744, in-8°., fig.; IV. *Description du ventilateur, par le moyen duquel*

renouveler facilement et en quantité l'air des mines, des , des hôpitaux, etc., ***traduit*** *glais d'Étienne Hales*, Paris, in-8°., fig.; V. *Méthode de les plaies d'armes à feu; tra- l'anglais de Jean Ranby*, 745, in-12; VI. ***Transac-*** *ilosophiques de la société de Londres, années* 1736- *traduit de l'anglais*, Paris, -61, 5 vol. in-4°.; VII. *Ta- érale des matières contenues* ***histoire et dans les mémoires*** *idémie royale des sciences*, à IX, in-4°., Paris, 1747 et s quatre premiers tomes sont ddit. VIII. *Lettre a* ***M. Petit,*** *ise à sa critique d'un* ***rapport*** *maladie de l'œil, survenue inoculation de la petite-vé- ontenant de nouvelles obser- sur la structure de l'œil, et s remarques générales de e, relatives aux maladies de ine*, Paris, 1767, in-8°.; IX.

grand Racine; et Fontaine. Ces souv positions de la nat de bonne heure l' mais ne purent l'é goût répandu dan çaise, lorsqu'il co ouvrages. Après temps le barreau, il goûta la culture des *Lettres à Émilie*, Cet ouvrage eut u à sa publication, dans un temps où bel esprit, étaient ductions d'un tal Aujourd'hui les *Le* jugées avec une sé le public ne revien vention que pour autre. Le nom de me celui de Mariv un genre d'esprit a Le succès qu'obti vrage ne devait p défauts qu'on lui

ɔien cette douce tolérance, cette illance inaltérable qu'on apporte arement dans le commerce des . Nous nous bornerons à citer : anecdote que les journaux du nous ont fait connaître. Un homme assistait à la première entation d'une pièce de Demoust n'écoutait qu'avec impatience. ı de la représentatiou, il ne peut tenir, et demanda une clef forée voisin, celui-ci lui prêta la clef emandait; et ce voisin était l'au-ı-même. Demoustier mourut à s-Cotterets le 9 mars 1801. Ses ges sont: I. *Lettres à Émilie mythologie*, 1re. partie, 1786, ; 2e. 1788, etc.; 6e. et dernière Parmi les nombreuses réim-ons et contre-façons on doit dis-r les éditions données par M. Renouard, 1809, 6 vol. in-18, et in-8°., avec des figures de ıu; 1812, 6 vol. in-18. II. *Le de Cythère*, poëme, 1re. par-790, in-8°. Cette première par-vers de huit syllabes, contient ɛ premiers chants de l'ouvrage ɛvait en avoir dix-huit. L'auteur, mis pour épigraphe, au volume ɔublia, ces mots: « Continueraiɔ Il ne continua pas. Un fragtrès court du *Siége de Cythère* conservé dans les opuscules de ur. III. *La liberté du cloître*, e, 1790, in-8°.; IV. *le Concitr*, ou *l'Homme avisable*, co-ɛ en cinq actes et en vers, 1791, .; V. *les Femmes*, comédie en actes et en vers, an 3, in-8°.; *Alceste*, ou *le Misantrope cor-*, comédie en trois actes et en , in-8°.; VII. *le Divorce*, comé-ı deux actes, 1792, in-8°.; VIII. *ɔilette de Julie*, comédie en un ɛt en vers; IX. *Les deux Suisses*, *La jambe de bois*, opéra en un acte, musique de Gaveaux, 1792, in-8°. Cette pièce, qui est aujourd'hui connue et a été imprimée sous le titre de *l'Amour filial*, est tirée d'un conte de Gessner. Les cinq pièces ci-dessus ont été recueillies et réimprimées sous le titre de *Théâtre de Demoustier*, 1804, in-8°.; 1809, 2 vol. in-18. Les deux premières de ces pièces font partie du *Théâtre du second ordre*. X. *Le paria*, opéra comique en un acte; XI. *La chaumière indienne*, opéra comique en un acte. Ces deux pièces sont restées manuscrites; elles doivent naissance à la *Chaumière indienne* de M. Bernardin de St.-Pierre. XII. *Apelle et Campaspe*, grand opéra en un acte, musique d'Éler, an 6 (1798), in-8°.; XIII. *le Tolérant*, comédie en cinq actes et en vers, 1794, in-8°., pièce de circonstance; XIV. *Les trois fils*, comédie en cinq actes et en vers, 1796, non imprimée. Demoustier a mis sur la scène ce trait célèbre de l'histoire du Japon, rapporté dans tous les recueils d'anecdotes. Ce fut à la première représentation de cette pièce que l'on demanda à l'auteur lui-même une clef forée; et cette anecdote a donné lieu à une pièce de théâtre, qui a été jouée et imprimée du vivant de Demoustier. XV. *Constance*, comédie en deux actes, 1792, non imprimée; XVI. *Agnès et Félix*, ou *Les deux espiègles*, opéra en trois actes, musique de Devienne, 1795, non imprimée; XVII. *Épicure*, opéra en trois actes, musique de Méhul et de Chérubini, 1800, in-8°.; XVIII. *Sophronime*, ou *La reconnaissance*, opéra en un acte, an 3 (1795), in-8°.; XIX. *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8°.; 1809, 3 vol. in-18. On y trouve ses poésies fugitives, ses *Consolations*, des fragments de la *Galerie du 18e. siècle*, etc. Les éditeurs ont été assez ses amis pour ne pas impri

construction du pont Louis XV. Ses différents services le firent nommer, en 1791, ingénieur en chef du département de la Seine. En cette qualité il devait avoir et il eut la direction de la construction du pont des Arts, de celui de l'île St.-Louis, et de celui du jardin des Plantes. Demoustier est mort en 1803. Pour le décintrement du pont de Ste.-Maxence, il avait employé un procédé nouveau, qui a toujours été employé depuis avec succès; il consiste à ruiner lentement avec le ciseau le pied des jambes de force, sur lesquelles porte tout le système des cintres, de manière que ce système descende insensiblement jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait détaché de la voûte. M. Lamandé a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de P.-A. Demoustier*, an XI, in-8°.

M—D. et A. B—T.

DEMPSTER (GUILLAUME), historien écossais, né dans le comté d'Angus en 1490, quitta son pays pour venir perfectionner ses études à Paris. L'université de cette ville et le parlement le choisirent pour examiner et ré-

ont il avait si souvent lui-même l'exemple. Le jeune homme, de se venger, amena au col- ois gardes du corps, de ses pa- Dempster, accoutumé à de pa- risites, mit tout le collége sous ies, fit couper les jarrets aux x des trois militaires; et après éduit ceux-ci à demander quar- s tint en prison pendant plu- jours. Mais un tel procédé lui fait un grand nombre d'enne- t sa conduite ayant éveillé l'at- de la justice, il alla chercher ge en Angleterre, où il obtint e d'historiographe du roi, et une très belle femme, avec la- il fit ensuite différents voyages continent; elle lui fut enle- ise pendant qu'il donnait une lans l'université. Il continua de er les belles-lettres dans diffé- universités, à Toulouse, à Nî- Padoue, et à Bologne, où il u membre de l'académie *della* , et où il mourut le 16 septem- 25. C'était un érudit dans toute e du mot. Doué d'une mémoire ieuse, « il ne savait pas, disait- que c'est qu'oublier. » Labo- omme on le représente, et con- chaque jour près de quatorze à la lecture, on conçoit qu'il avoir entassé un immense tré- connaissances. Aussi quelques ns lui ont-ils donné le surnom *liothèque vivante*, mais c'était bliothèque sans ordre comme oix. On a de lui plusieurs ou- assez savants, écrits d'un style ment dépourvu de goût et d'é- ; on y désirerait aussi quel- un peu plus de critique et mê- bonne foi. Il a osé enfler sa *Liste teurs écossais*, d'une foule de u'il savait appartenir à l'Angle- à l'Irlande. « Il eût voulu, dit » Baillet (*Jugements des savants*, « tom. II, n°. 161), que tous les sa- » vants fussent Ecossais. Il a forgé des » titres de livres qui n'ont jamais été » mis au monde, pour relever la gloire » de sa patrie; et il a commis diverses » autres fourbes qui l'ont décrié par- » mi les gens de lettres. » Les écrivains protestants l'ont jugé plus sévèrement encore. Le plus connu de ses ouvrages, et le plus souvent consulté, est son *Etruria regalis*, composée par ordre du grand-duc Cosme II de Médicis, long-temps conservée en manuscrit à Florence, et publiée par Th. Coke, Florence, 1723, 2 vol. in-fol., avec quantité de gravures de monuments antiques. On y trouve d'abord les fameuses *Tabulæ Eugubinæ*, inscriptions précieuses pour l'histoire des anciennes langues de l'Italie, et dont l'authenticité n'est pas contestée. On y voit aussi la description d'un grand nombre de ces vases peints, si recherchés actuellement, qui ont été désignés par erreur, sous le nom de *Vases étrusques*, et qu'on s'accorde aujourd'hui à nommer *Vases grecs*. On trouve à la suite de cet ouvrage de Dempster, les *Explicationes et conjecturæ* de Philippe Bonarota, qui y forment un supplément indispensable. On y doit joindre aussi le supplément que Passeri publia en 1767, sous le titre de *Paralipomena in libros de Etruriâ regali*, Lucques, in-fol. Quoique mêlée de fables, l'*Etruria regalis* est encore consultée journellement pour les antiquités étrusques, et tout ce qui concerne l'histoire de la Toscane. Parmi ses autres ouvrages nous citerons seulement: I. *Antiquitatum romanarum corpus, post J. Rosinum supplетum et auctum*, Paris, 1613, in-fol., souvent réimprimé. II. *Kalendarium romanum*, inséré dans le tom. VIII des *Antiquités romaines* de

neros n'étaient pas écossais, soutint l'authenticité des autres, redonna plusieurs fois cette Nomenclature comme un extrait de son grand ouvrage *de Scriptoribus scotis*, qui parut enfin sous ce titre : IV. *Historia ecclesiastica gentis scotorum, libri XIX*, Bologne, 1627, in-4°. Les écrivains écossais, réduits au nombre de douze cent neuf, y sont rangés par ordre alphabétique. A la suite on trouve un abrégé de la vie de l'auteur, et le détail de ses nombreux ouvrages, mais sans désignation des années et lieux d'impression. V. Dempster a donné des éditions de Claudien, la Flèche, 1607; de Stace; d'Elien; de Corippus, Paris, 1610, in-8.; de Benoît Accolti, *de Bello à christianis contrà barbaros gesto*, Florence, 1623, in-4°., le tout avec des commentaires ou des notes. Il a aussi publié le traité d'Aldrovande : *de Quadrupedibus bisulcis*, Bologne, 1621, in-fol. S—D.

DEMYRY. *Voy.* DOMAIRY.

DENAISIUS (PIERRE), né à Strasbourg, le 1er. [illegible] 1560, d'une famille noble et nombr[illegible] que les [illegible]

» me
» de
frère
» non
» ses,
» trav
» l'arg
tude,
cabine
mitage
pour i

Alloqui

Denaisi
peindre
épitaph
sur son

Hoc cubat
Quo vix
Mentem a
Distribu
Contentus
Pulchra

Peu de
apporte
lesquels
tations,
de sou
tels que
chambr

, 1600, in-4. C'est sans doute
ie ouvrage qui a été imprimé
titre de *Disputatio de jure*
iperii cameralium contra se-
spirensem, Heidelberg, 1601,
III. *Dissertatio de idolo hal-*
tc., Heidelberg, 1605, in-4°.,
e composé contre le traité de
ipse, intitulé : *Diva virgo hal-*
Anvers, 1604, in-8°. La *Dis-*
a été attribuée par quelques
nes à George-Michel Lingels-
qui lui-même, dans une lettre
ger, reconnaît Denaisius pour
le l'ouvrage. On peut à ce sujet
er Placcius, n°s. 51 et 760, de
onymes, et n°. 804, des *Pseu-*
es. IV. Quelques opuscules
iques, entre autres : *Jesuiter*
(en allemand); V. Quelques
elatifs à la politique et à d'au-
ıtières, « mais auxquels il ne
as son nom, dit Melchior Adam,
'il serait difficile sans doute de
naître aujourd'hui qu'ils n'ont
ucune importance. » A. B—T.

DESLE ( ), né à
, au commencement du 18e. siè-
t mort le 2 novembre 1767. Il
é : I. *Epître platonique à Thé-*
II. *l'Étourneau*, ou *les Aven-*
lu Sansonnet de.... poëme
ie, 1736, in-12, faible imi-
de Ververt ; III. *le Curieux*
oëme, 1737, in-12; IV. *la*
nption punie, poëme, 1737,
V. *les Adieux du poète aux*
, 1737, in-12; VI. *l'Aristippe*
ne, 1738, in-12, imitation de
ère; VII. *Cerbère*, allégorie,
in-8°.; VIII. *Ode sur le ma-*
de dauphin, 1745; IX. *les Pré-*
du public, 1747, 2 vol. in-12;
Préjugés des anciens et des
aux philosophes sur la nature
me humaine, 1765, 2 vol. in-
I. *les Préjugés du public sur*
l'honneur, 1766, 2 vol. in-12; XII.
Examen du matérialisme, 1754,
2 vol. in-12; XIII. *Lettre sur le nou-*
vel abrégé de l'histoire ecclésiasti-
que de M. l'abbé Racine, 1759, in-
12; XIV. *Réponse à la lettre d'un*
quakre, adressée sous le nom de
Philippe Gramme à l'auteur des
Observations sur le nouvel abrégé
de l'histoire ecclésiastique, 1759,
in-12; XV. *Analyse de l'esprit du*
jansénisme, 1760, in-12. Les nom-
breux travaux de Desesle ne l'avaient
pas conduit à la fortune ; mais du
moins il fut estimé par sa conduite et
par le courage avec lequel il soutint
les épreuves de l'indigence. A. B—T.

DENHAM (sir John), fils de sir
John Denham, premier baron de l'é-
chiquier en Irlande, nommé ensuite
baron de l'échiquier en Angleterre,
naquit à Dublin en 1615. Il fut élevé
d'abord à Londres, puis à Oxford,
où il fut regardé comme un jeune hom-
me d'un esprit médiocre, distrait, sans
émulation, et plus adonné au jeu qu'à
l'étude. Il entra ensuite à Lincoln's-
Inn, et parut s'appliquer assez sérieu-
sement à l'étude des lois, mais sans re-
noncer à son goût pour le jeu. Ce goût lui
attirait souvent de sévères reprimande
de la part de son père, qui aurait
bien pu ignorer les gains, mais qu'il fal-
lait nécessairement instruire des per-
tes ; en sorte que dans un moment de
bonnes résolutions, Denham, pour
prouver aux autres et se prouver à
lui-même qu'il était guéri, composa
un *Essai sur le jeu*, c'est-à-dire con-
tre le jeu, à peu près comme on fait
des vers contre la maîtresse dont on
voudrait se détacher. Après la mort de
son père, arrivée en 1638, il perdit en-
core au jeu une bonne partie de ce qui
lui avait été laissé. Ce fut, à ce qu'il pa-
raît, la crise de la maladie, car dès lors
on ne voit plus Denham occupé que

...me, ne l'avait pas encore publié. Les troubles commençant à éclater, il fut nommé gouverneur du château de Farnham pour le roi; mais se sentant peu de talents militaires, il se démit de cet emploi. En attendant, il rejoignit le roi à Oxford, où il publia, en 1643, son poëme de *Cooper's hill* (*la Colline de Cooper*), le premier poëme descriptif qu'ait eu l'Angleterre, et l'un des plus estimés de Denham. En 1647, le roi étant déjà entre les mains de l'armée, la reine le chargea d'un message pour lui. Denham fut assez heureux pour parvenir à adoucir, on ne sait par quel moyen, la férocité de Hugh Peters, gardien de cet infortuné monarque, qui le laissa parvenir jusqu'à lui. Il s'établit ensuite à Londres, où il fut durant neuf mois l'agent de la correspondance secrète des deux époux, comme Cowley l'était en France; mais l'écriture de Cowley, connue des parlementaires, ayant fait découvrir la correspondance, Denham eut le bonheur de s'échapper. En 1648, il fut employé, à ce qu'il paraît, à faire passer le duc d'York en France. Cependant lord Clarendon ne l...

d'un
quelq
indisp
son ta
resta c
épigra
en mai
minste
ser et c
est un
sur la
survécu
gardé c
plus co
sie angl
régularit
vant M:
poésie
des hom
art, il a
progrès
Ses pret
sa traduc
sies du
poésies
cette trad
fauts de
nuels en

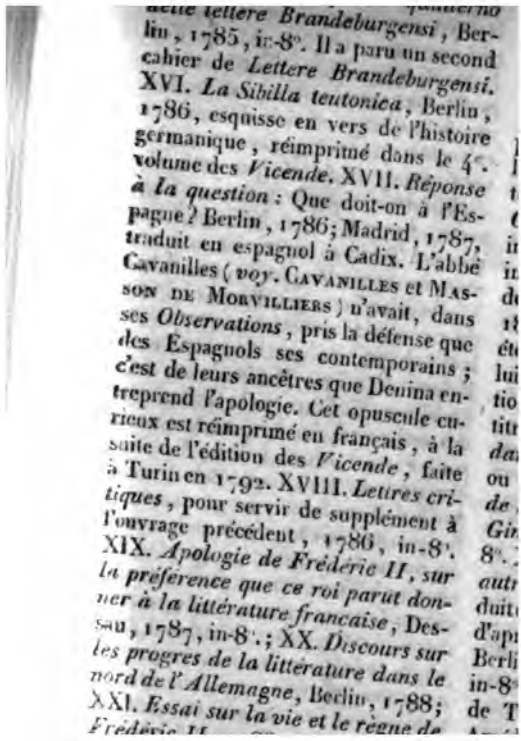
le la singularité de leur talent. Ce
e qu'il corrigea, ce qu'on ne re-
plus ensuite ni chez lui, ni ail-
Denham introduisit de plus dans
ie anglaise cette précision d'ex-
on, cette plénitude de sens qui
le caractère particulier de son
et qui est sans doute la cause
time particulière qu'il avait ins-
i Pope, plus propre qu'aucun
apprécier ce genre de mérite.
moins d'esprit peut-être et d'i-
ation que son contemporain
y, il a beaucoup plus de goût et de
, et se fait lire aujourd'hui avec
plaisir, parce que l'esprit d'un
n'est pas toujours celui d'un
mais il n'y a qu'une même rai-
ur tous les temps. Les essais de
m, dans le genre gai, n'ont pas
ureux. Pope l'appelle *le majes-*
Denham. Son élévation n'est
de l'enthousiasme, mais de la
de sens et une disposition mo-
philosophique qui se retrouve
it. Il n'a point composé d'ou-
de longue haleine; le plus con-
ble est : *Cooper's hill;* les au-
ont des pièces de poésie plus ou
étendues, sur différents sujets,
essées à différentes personnes :
les plus estimées est celle qu'il
a à Fanshaw, sur sa traduction
arini, où, le comparant aux tra-
rs de son temps, il lui dit : « Ils
servent les cendres de leur au-
, toi sa flamme ; fidèle à son
, tu l'es encore plus à sa gloire. »
m, le premier, paraît avoir com-
s véritables principes de la tra-
n, mais il en a peu profité. Ses
tions ou imitations des anciens,
es plus faibles ouvrages. X—s.

NINA (Charles-Jean-Marie) naquit à Revel en Piémont, en 1731. Après avoir fait ses études à Saluces, il entra, à l'âge de quinze ans, sur le point d'entrer chez les Grands-Augustins à Céva, lorsqu'un de ses oncles le nomma à un bénéfice. Il prit l'habit ecclésiastique, resta deux ans à Saluces, où il apprit un peu de théologie ; ce fut là qu'il apprit aussi le français d'un officier suisse. En 1748, il obtint une bourse pour aller étudier à l'université de Turin, dans le collége des provinces ; il prit quelque temps après les ordres, et fut, en 1753, créé professeur d'humanités à Pignerol. Il essuya de la part des jésuites quelques désagréments à l'occasion d'une comédie de collége, dans laquelle il faisait dire à l'un des personnages, que les écoles publiques étaient aussi bien sous la direction d'un magistrat et de prêtres séculiers, qu'elles l'avaient été sous les moines ou clercs réguliers. L'affaire eut de telles suites, que Denina, obligé de quitter Pignerol et les écoles royales, fut renvoyé dans les écoles d'un ordre inférieur. En 1756, il alla prendre le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan, et fit paraître à cette occasion un écrit théologique, qui est le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer. Denina prétend quelque part que le succès que cet opuscule obtint à Rome suscita la jalousie de quelques théologiens de l'université de Turin, qui, vingt ans plus tard, saisirent l'occasion d'en punir l'auteur. Cependant il rentra dans les écoles royales, fut nommé professeur extraordinaire d'humanités et de rhétorique au collége supérieur de Turin, et six mois après, proposé professeur ordinaire à Chambéry ; mais il refusa cette dernière place, resta à Turin, et se livra aux travaux littéraires. Parmi les ouvrages qu'il entreprit, mais qu'il n'exécuta pas, était l'*Histoire littéraire du Piémont*. Il fit plusieurs courses dans l'Italie, et publia quel-

de tous les auteurs sur qui Voltaire en a exercé de pareilles. La publication du premier volume des *Révolutions d'Italie*, en 1769, valut à Denina la chaire de rhétorique au collége supérieur de Turin. Un an après, au moment où parut le second volume, il obtint la chaire d'éloquence italienne et de langue grecque à l'université; le troisième volume, qui vit le jour en 1771, fut mieux accueilli que les précédents, mais augmenta le nombre des ennemis de l'auteur. Dans un voyage qu'il fit en 1777, à Florence, il donna à Cambiagi, libraire de cette ville, un manuscrit sur l'emploi des hommes (*dell' impiego delle persone*), à la charge de le faire passer à la censure tant ecclésiastique que politique. Une loi défendait aux Piémontais de rien faire imprimer dans les pays étrangers, sans la permission des censeurs de Turin. Le livre de Denina ne fut imprimé qu'avec la censure de Toscane; quoique l'auteur n'y eût pas mis son nom, il fut puni de son infraction aux lois de son pays; on supprima son livre; il fut obligé d'en payer les frais.

té faite la traduction du P. de , 1767, in-12 (*Voy.* Livoy); t sur celle de Berlin et sous les le l'auteur, que Castilhon donna me. (*Voy.* Castilhon.) III. *ra di N. Daniel Caro* (ana- ie de *Carlo Denina*) *sopra il : de' ministri evangelici di pre- colle istruzioni, e coll' esem- sservanza delle leggi civili e lmente in riguardo agl' im-* Lucques, 1761, in-8°.; IV. *o sopra la letteratura italiana, lcuni altri opuscoli*, Lucques, C'est un supplément à la pre- édition du N°. II ci-dessus. V. *Rivoluzioni d'Italia libri ven- tro*, 1769-71, 3 vol. in-4°., t en français par Jardin. 1770 ées suivantes, 8 vol. in-12 : e plus important des ouvrages iteur. Les premières éditions de *icende* n'étant considérées, par oup de personnes, que comme sais qu'il a retouchés, on re- l'*Histoire des Révolutions d'I-* comme le premier ouvrage que ir ait publié en italien. Il eut beau- de succès, et procura à Denina : de détracteurs que d'admira- ; on alla jusqu'à dire qu'il n'en pas l'auteur, et que c'était le d'un savant prélat italien. De- répondit à ces reproches, en nt qu'il avait soumis cet ouvrage é Costa d'Arignan, son ami (de- ardinal), qui y avait fait beau- de corrections. Il n'a pourtant ntièrement détruit l'opinion de tracteurs ; ils prétendent, et des nes habiles dans la langue ita- : reconnaissent qu'il existe une ence prodigieuse entre le style *delle Rivoluzioni d'Italia* et celui des autres ouvrages de Denina. VI. *Delle Lodi* (et non *Codi*, comme dit M. Ersch) *di Carlo Emmanuele III re di Sardegna*, 1771, in-4°. et in-8°.; VII. *Panegirico primo alla maestà di Vittorio Amedeo III*, Turin, 1773, in-4°. et in-8°., avec des notes; VIII. *Panegirico secondo alla maestà di Vittorio Amedeo III*, 1775, in-4°. et in-8°., avec des notes. Il fit en 1777 un troisième panégyrique du même roi. IX. *Bibliopea o l'arte di compor libri*, Turin, 1776, in-8°. Un second volume, contenant une bibliothèque choisie des auteurs et traducteurs italiens devait compléter l'ouvrage, mais n'a pas paru. X. *Dell' impiego delle persone*, Florence, 1777. L'édition entière fut apportée à Turin et supprimée, à la réserve de deux exemplaires, que le bibliothécaire Berta mit dans la bibliothèque secrète des manuscrits. Dans le 6°. chapitre du 22°. livre des *Révolutions d'Italie*, Denina avait fait quelques réflexions sur la multiplicité des ordres religieux ; il était revenu sur ce sujet dans les deux derniers chapitres du 24°. livre. Des théologiens s'offensèrent de ces passages ; il fut question de supprimer ce livre, ou du moins le troisième volume. On fit circuler à Turin des censures manuscrites ; Denina en ayant eu connaissance, développa ses idées dans l'*Impiego*, et proposa d'employer les moines et les prêtres à des ouvrages d'utilité temporelle, lorsqu'ils n'en avaient point d'essentiels à leur état. L'impression du livre, faite à Florence pendant un voyage de l'auteur dans le midi de l'Italie, fut traitée comme un délit, et fut la cause de beaucoup de vexations qu'il essuya. L'ouvrage a été réimprimé à Turin, 1803, 2 vol. pet. in-8°. XI. *Istoria politica e letteraria*

rature française sur l'anglaise, et de ture sur l'allemande ; 2°. sur l'état pré- s sciences et des arts en Italie ; 3°. Dis- le réception à l'académie de Berlin.



delle lettere Brandeburgensi, Berlin, 1785, in-8°. Il a paru un second cahier de *Lettere Brandeburgensi*. XVI. *La Sibilla teutonica*, Berlin, 1786, esquisse en vers de l'histoire germanique, réimprimé dans le 4e. volume des *Vicende*. XVII. *Réponse à la question* : Que doit-on à l'Espagne? Berlin, 1786; Madrid, 1787, traduit en espagnol à Cadix. L'abbé Cavanilles (*voy.* CAVANILLES et MASSON DE MORVILLIERS) n'avait, dans ses *Observations*, pris la défense que des Espagnols ses contemporains; c'est de leurs ancêtres que Denina entreprend l'apologie. Cet opuscule curieux est réimprimé en français, à la suite de l'édition des *Vicende*, faite à Turin en 1792. XVIII. *Lettres critiques*, pour servir de supplément à l'ouvrage précédent, 1786, in-8°. XIX. *Apologie de Frédéric II, sur la préférence que ce roi parut donner à la littérature française*, Dessau, 1787, in-8°.; XX. *Discours sur les progrès de la littérature dans le nord de l'Allemagne*, Berlin, 1788; XXI. *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*

:, Florence, 1804, 8 vol. in-
XVII. *la Clef des Langues, servations sur l'origine et la tion des principales langues parle et qu'on écrit en Europe*, , 1805, 3 vol. in-8°. Des dis- ons que l'auteur avait lues à l'a- ie de Berlin, et qui étaient im- s dans les Mémoires de cette so- 1783-86, ont été refondues a *Clef des Langues*. XXVIII. *au historique, statistique et de la haute Italie et des Al- ui l'entourent*, Paris, 1805, ; XXIX. *Essais sur les traces unes du caractère des Italiens nes, des Sardes et des Cor-* 807, in-8°.; XXX. *Discorso o sopra l'origine della gerar- de' concordati frà la podestà iastica e la secolare*, 1808, Le cardinal Fesch avait d'abord é la dédicace de cet ouvrage, se rétracta quelque temps après e en vente, et l'ouvrage fut re- la circulation. Les *Mélanges ilosophie, d'histoire, de mo- t de littérature*, N°. 49, con- nt un long et sévère article sur *corso istorico*. XXXI. *Istoria Italia occidentale*, 1809, 6 -8°.; XXXII. *Lettre sur l'His- littéraire d'Italie* (de M. Gin-), dans le *Mercure* du 15 juin , tom. XLVII, pag. 513. Cette , traduite en italien, a été réim- e dans le quatrième volume des *de*. C'est par une singulière er- qu'à la tête de la réimpression te Lettre on donne à Denina le e l'*un des commandants de la d'honneur*. M. Baldelli, de nce, le lui a aussi donné dans tre italienne du 14 janvier 1813, mée dans le volume XVI du il intitulé : *Collezione d'opus- cientifici;* Denina n'était pas mê- me simple légionnaire; mais, en qualité de chanoine de Varsovie, il portait à sa boutonnière un petit ruban violet, que, dans les dernières années de sa vie, il changea de sa propre autorité contre un d'une teinte plus rouge. XXXIII. Quelques ouvrages et opus- cules, soit manuscrits, soit imprimés, dont on trouve la liste à la fin de la seconde édition de l'*Impiego delle persone*. L'abbé Denina s'est consacré un long et curieux article dans sa *Prusse littéraire*, tom. 1er., p. 359-470. M. Barbier a fait imprimer dans le *Magazin encyclopédique* du mois de janvier 1814, une *Notice sur la vie et les principaux ouvrages de Denina*. A. B—T.

DENIS (S.), élu pape en 259, après le martyre de S. Xiste, ou Sixte II, auquel il succédait. La persécution, sous l'empereur Valérien, retarda l'ordination du pontife. Il fut célèbre pour sa haute vertu et pour la pureté de sa doctrine. C'est le témoignage que lui rendent S. Denys d'Alexandrie, S. Athanase et S. Basile. Il racheta les chrétiens prisonniers en Cappadoce, lors de la prise de Césarée par les Barbares, qui ravageaient les provinces de l'empire. Il assembla à Rome un concile, où S. Denys d'Alexandrie se justifia d'une erreur dont on l'accusait, et qui ne provenait que d'une fausse interprétation que l'on donnait à un passage de son écrit contre les Sabelliens. S. Denis mourut le 26 décembre 269, sous le consulat de l'empereur Claude et de Paterne, après plus de dix ans de Pontificat. L'Église l'honore au nombre des saints confesseurs. D—S.

DENIS I, roi de Portugal, fils d'Alphonse III et de Béatrix de Guzman, naquit à Lisbonne le 9 octobre 1261. Son père ne négligea rien pour son éducation, et fit venir de France

de Portugal. Craignant qu'Alphonse ne s'unît avec les Castillans, et ne fomentât des troubles dans le royaume, il lui retira les places fortes qui lui avaient été données en apanage, et le força de recevoir en échange des villes ouvertes. Béatrix, qui protégeait Alphonse, se retira à Séville. Le roi de Castille, son père, entreprit en vain de la réconcilier avec Denis. Ce dernier épousa, en 1282, Élisabeth d'Arragon, que l'Église a canonisée (*Voy.* Élisabeth). Lors de l'avénement de Denis, les disputes avec le Clergé, qui avaient fait excommunier son père, n'étaient point encore terminées; et quoiqu'il eût promis de satisfaire aux prétentions des prélats, il croyait devoir maintenir les droits de la couronne contre leurs usurpations. Cette conduite indépendante le fit excommunier lui-même; mais en 1283, il sanctionna, par un édit, les immunités du clergé, et fut absous par les évêques. Il signa avec eux plusieurs concordats. La cour de Rome, si formidable aux souverains dans le 13e. siècle, exigea que De-

e traité, Denis se ligua d'Arragon, qui protégeait Alphonse de la Cerda. Dé- nparé de Ciudad-Rodrigo, rue, et il investissait Valla- que la défection des par- Cerda rompit toutes ses le força de rentrer dans is ce ne fut qu'après avoir es les villes de Riba-Coa, ont demeurées au Portu- é de paix fut bientôt con- ice, fille de Denis, épousa de Castille ; et Béatrix, dinand, fut mariée à l'in- onse, héritier du Portugal. e époque, Denis secourut 1 gendre dans les guerres outenir. Il devint média-) entre le roi d'Arragon, Cerda et le roi de Castille. ois signèrent à Tarragone ffensive et défensive. La Denis aurait été tranquille 1 et l'avarice de son fils Al- ssent excité plusieurs guer- lon content d'un riche apa- usieurs places fortes, ce fils a contre son père. Jaloux du honse Sanche, son frère na- nis avait fait grand-maître 1, il lui tendit toutes sortes our lui ôter la vie ; bientôt 1 demander que son père nnât l'administration de ie. Il leva des troupes, rs villes, et tout eût été si la reine Élisabeth ne ie médiatrice entre un fils un père toujours prêt à Après la bataille de San- : sort des armes se déclara Alphonse vaincu ne chan- ses prétentions ; il insista l'éloignement de son frè- éférant l'intérêt public au se réfugia dans la Castille. Ce sacrifice réconcilia le prince avec son père, et la révolte fut comprimée par la punition de ceux qui en étaient les principaux instruments. Denis ayant fait emprisonner quelques ecclésiastiques, pour avoir pris part aux troubles qui agitaient le royaume, encourut une seconde fois les censures de l'Église, tant était grand alors l'excès où l'on prétendait porter les immunités du clergé! Ces divisions remplirent d'amertume les dix dernières années du règne de Denis. Il mourut à Santarem, le 6 janvier 1325, après un règne de quarante-six ans, et fut enterré dans le monastère d'Odivelas, qu'il avait fait bâtir à une lieue de Lisbonne. Son règne fut célèbre par sa magnificence ; le bonheur qui accompagna long-temps ses entreprises, donna lieu à ce proverbe : *El rey dom Denis fez quanto quiz.* Législateur et restaurateur de sa monarchie, il bâtit, peupla, fortifia Villaréal, et plus de quarante villes, places et châteaux. Il fit planter, près de Lisbonne, la forêt de Leiria, qui, deux siècles après, fournit de beaux bois de construction et permit à la nation portugaise de s'élever, par sa marine, au rang des premières puissances. Il mérita le titre de *Protecteur des lettres*, en fondant l'université de Lisbone, la première qui ait été établie dans les Espagnes. Mais dans cet établissement même, Denis montra toute sa politique. En 1287, plusieurs abbés séculiers et réguliers, assemblés dans la ville de Montemoro-Novo, où la cour se trouvait alors, rédigèrent, avec le consentement du roi, une adresse au pape, pour qu'il permît l'institution d'une université à Lisbonne, et ils s'engageaient à fournir aux frais de cet établissement sur leurs revenus ecclésiastiques. Denis, en louant leur zèle, s'empara de cette affaire. Nicolas IV,

que les écoliers, fiers de leurs privilé-
ges, ne cessaient d'exciter dans la capi-
tale. Denis développa un grand carac-
tère et beaucoup de fermeté dans l'af-
faire de la destruction des templiers,
tout en consentant à l'enquête ordonnée
par Clément V, contre les chevaliers
du Temple en Portugal. L'évêque de
Lisbonne et les autres prélats du royau-
me n'ayant point trouvé lieu à accusa-
tion contre eux, Denis se concerta
avec les cours de Castille et d'Arragon;
et les templiers espagnols et portugais
virent leur innocence proclamée dans
le concile tenu à Salamanque, l'an
1310. Denis écrivit au pape en leur
faveur. Les trois ambassadeurs de Por-
tugal, de Castille et d'Arragon décla-
rèrent au pontife romain que leurs
maîtres ne consentiraient point à ce
que les biens du Temple fussent dévo-
lus à l'ordre de St.-Jean, ainsi qu'une
bulle l'ordonnait. Denis, sans dépouil-
ler les templiers, et sans se dessaisir
de la disposition de leurs biens, se
hâta d'instituer l'ordre militaire de
Christ, et lui annexa les biens du Tem-
ple, avec la disposition de cinq cents

les plus habiles marins
. siècle. Il amassa de gran-
es par une administration
lue, et fut cependant le
on [illegible]ps le plus libéral et
nifique. Il se fit une loi de
à son usage rien qui n'eût
é dans son royaume. L'his-
proche d'avoir trop aimé
. Il eut six enfants naturels
nt la tige de plusieurs grau-
s. La *Chronique* du règne
été écrite par Roderic de
nne, 1729, in-fol. Voyez
Monarquia Lusitana de
part. 5 et 6. V—ve.

DE GÈNES (le père), ca-
en 1636, mort en 1695,
ier bibliographe de son or-
loyait à des travaux littéi-
les loisirs que lui laissait
e de ses vœux, et il tra-
lien plusieurs livres ascé-
ère Ives de Paris; mais
al ouvrage est sa *Biblio-
torum ordinis minorum
ci capuccinorum*, Gènes,
4°.; ibid., 1691, in-fol.,
ue et augmentée de plus de
articles; idem, Venise,
l., édition très augmentée
s du P. Bernard de Bolo-
uteurs y sont rangés par
bétique de leur nom de re-
r nom de famille n'y est
ais indiqué, et on y donne
détails biographiques. Les
vres y sont ordinairement
latin et très souvent tron-
n n'y indique pas toujours
ges dont on parle ont été
Malgré ces défauts et quel-
ons (car il y manque des
le mérite, tels que les PP.
aia de Florence, Thomas
tc.), cet ouvrage est indis-
our compléter la bibliogra-
phie des ordres monastiques. On y voit que, malgré la pauvreté qu'il pratiquait rigoureusement, et l'espèce d'abjection à laquelle il s'était dévoué, l'ordre des capucins a fourni jusqu'en 1745, mille quatre-vingt-deux écrivains. Dans ce nombre on compte cent cinquante-quatre historiens, cent douze biographes, dix-huit voyageurs ou géographes, dix-sept philologues, auteurs de grammaires ou vocabulaires de diverses langues, trente-sept physiciens ou mathématiciens, cinquante-neuf versificateurs qui se sont exercés sur des sujets de dévotion, presque tous en latin. Tout le reste de cette bibliothèque se compose d'ouvrages ascétiques et théologiques, de sermons, controverses, etc. C. M. P.

DENIS DE LA NATIVITÉ, carme déchaussé, dont le nom séculier était *Pierre Berthelot*, naquit à Honfleur en 1600. Dès l'âge de quatorze ans, il fit plusieurs voyages en Angleterre, en Espagne et à Terre-Neuve. En 1619 il s'embarqua sur l'escadre du général Beaulieu, pour aller aux Indes (*voy.* Beaulieu), et durant la traversée, il étudia les mathématiques et tout ce qui tenait à l'art nautique, dans lequel il devint très habile. Le vaisseau qu'il montait ayant été brûlé par les Hollandais à Jacatra, il obtint la permission de servir, comme premier pilote, sur un autre navire. Après avoir navigué pendant trois ans dans les parages des Moluques, il perdit la plupart de ses compagnons, et passa au service des Portugais. Accueilli avec distinction à Goa, il fut nommé, en 1629, premier pilote d'une flotte considérable, destinée à aller secourir Malacca contre le roi d'Achem, qui assiégeait cette ville. Berthelot ne se signala pas moins par sa bravoure que par son habileté, ce qui lui valut des récompenses honorables, et la charge

continuer à servir sur les vaisseau
du roi, lorsque les circonstances l'ex
geraient. L'occasion s'en présenta
quand il n'était encore que novice. L
P. Denis mena au combat, qui dur
trois jours, la flotte portugaise contr
celle des Hollandais, postée depuis
long-temps devant Goa. Dès qu'il eut
ramené les vaisseaux dans le port, il
rentra dans sa retraite. Le vice-roi ré-
solut, en 1638, d'envoyer une am-
bassade au nouveau roi d'Achem.
L'ambassadeur obtint, avec peine,
pour pilote de sa flotte le P. Denis,
qui venait d'être ordonné prêtre. Après
une traversée pénible, l'ambassadeur,
arrivé le 25 octobre à la vue d'Achem,
descendit à terre. Il y fut aussitôt as-
sailli par les habitants et fait prison-
nier, ainsi que ceux qui l'accompa-
gnaient. Le P. Denis, après un mois
de captivité, fut mis à mort comme
tous ses compagnons d'infortune. Il
avait, dans tous ses voyages, relevé
les côtes des pays qu'il visitait; il cor-
rigea par ce moyen les cartes marines,
et en dressa de nouvelles, qui sont
estimées à cause de leur exactitude.

nseiller-médecin ordinaire de XIV. En 1673, il fut appelé en erre par le roi Charles II, dont it pu devenir archiâtre. Mais ëra revenir en France. Il avait encé, en 1669, à tenir chez lui nférences publiques qui avaient principal objet la physique, les matiques et la médecine. Le ré- de ces conférences, qui se pro- ent pendant huit années, fut sous ce titre: *Recueil des mé- s et conférences sur les arts et iences, présenté à M. le Dau-* Paris, 1672, in-4°., fig. (1). On e dans ce recueil des extraits ien rédigés de plusieurs ouvra- elon la méthode du *Journal des its*, dont il est la suite. Denis se a zélé partisan de la transfusion ng. Il fut même vraisemblable- le premier qui osa tenter sur me cette opération dangereuse. éussit au gré de ses vœux, s'il jouter foi aux lettres qu'il a insé- lans le *Journal des savants*, et les qu'il a publiées isolément: *tre à M. de Montmor touchant ouvelle manière de guérir plu- maladies par la transfusion ng*, Paris, 1667, in-4°.; II. *e touchant une folie invétérée été guérie depuis peu par la fusion du sang*, Paris, 1668, Le docteur Lamy assure, au aire, que ce malade périt victime pération, et il ajoute que ce ne s le seul. Denis était ami du mer- ux: ses assertions ne portent pas urs l'empreinte de la vérité, et ent il professe une doctrine er- . Il suffirait, pour s'en convain-

cre, de lire le titre de l'opuscule suivant: *Relation curieuse d'une fontaine découverte en Pologne, laquelle, entre autres propriétés, a celles de suivre le mouvement de la lune, de s'enflammer comme l'esprit de vin, de guérir diverses maladies, et de prolonger la vie jusqu'à cent cinquante ans; avec l'explication des propriétés de l'eau de cette fontaine*, Paris, 1687, in-4°. Denis mourut subitement à Paris, le 3 octobre 1704.

C.

DENIS (Michel), savant bibliographe et poète allemand, naquit en 1729 à Scharding en Bavière (1). A l'âge de dix-huit ans il entra dans l'ordre des jésuites, espérant, comme il le raconte lui-même, qu'il y pourrait plutôt que dans un autre état, se livrer sans aucune distraction à son amour pour l'étude. Après avoir enseigné à Grætz, à Clagenfurth, et dans quelques autres villes, il se chargea, en 1759, de l'inspection des études dans l'école militaire de Marie-Thérèse. En 1773, il fut nommé chef de la bibliothèque de Garelli, et en 1791, premier conservateur de la Bibliothèque impériale de Vienne. Ce n'était point assez pour lui de veiller avec soin à la garde des trésors littéraires qui lui étaient confiés, il chercha surtout à les faire connaître et à montrer aux jeunes gens et aux savants, la marche qu'ils devaient tenir pour se les rendre utiles. C'est dans cette vue qu'il publia sa *Bibliothèque de Garelli*. Dans la préface il donne des notices sur la vie du savant fondateur de cette riche collection (*Voy.* Garelli); il divise ensuite son ouvrage en quatre parties, dans lesquelles il parle des édi-

e volume contient douze mémoires et sept nces, renfermant le précis de ce qui s'était is ces assemblées. Il y en eut ensuite cinq année 1673 et deux pour 1674. Elles ont été mées dans le troisième vol. du *Journal vants*, de l'édition d'Amsterdam, in-12.

(1) Il reçut au baptême les noms de *Jean-Michel-Cosme*, et à la confirmation celui de *Pierre*; mais il ne prenait habituellement que celui de Michel.

du 15ᵉ. siècle, des livres impri-
le 1500 à 1560, des livres rares,
imés depuis l'an 1500, et enfin
ux qui, sans être rares, ont un
l prix dans la librairie. Denis pu-
nsuite son *Histoire de l'impri-*
e de Vienne. Après avoir parlé
rtistes qui avaient introduit l'art
raphique dans cette ville, il don-
s notices savantes sur huit cent
-deux ouvrages, qui étaient sor-
leurs presses depuis l'an 1482
'en 1560. Selon lui, les deux
iers ouvrages imprimés à Vienne,
I. *Tractatus distinctionum Jo-*
is Meyer, 1482; II. *Hyerony-*
albi utriusque juris doctoris
ulum epigrammaton, 1494,
lean Winterburg. Il fit paraître
plément aux *Annales typogra-*
es de Maittaire, en commen-
par le *Psautier*, imprimé en
, par Fust et Schoiffer; il donne
cet ouvrage des notices biblio-
iques sur six mille trois cent onze
nes, qui appartiennent aux pre-

hablement de ceu
Charles VI se fit
qu'il était roi d
par les abbayes e
royaume, afin d'en
que de Vienne. Der
ce manuscrit, ces
Dans son *Introduc*
sance des livres,
rie de cette science
veloppements. Ces
graphiques suffira
la gloire de Deni
titres le recomma
reconnaissance de
ce sont les services
langue et à la poési
la partie méridional
il fut un des premie
rent à donner à la
plus douces, plus
rer le goût dans l'é
des sciences, et à
méthodes de l'en
» commençai, race
» dans sa Biographi

e de ses connaissances. Son
à *Klopstock*, et les louanges
nnait publiquement aux poètes
its protestants, excitèrent une
nsation à Vienne. Les jeunes
ne leur goût appelait à l'étude
ésie, se rangèrent autour du
du Danube, comme il s'ap-
-même. Il s'était fait un genre
ı et entièrement à lui; cher-
réveiller parmi ses compatrio-
rit des anciens Bardes, il avait
sian et les anciens poètes scan-
pour modèles. Au lieu des sym-
aythologiques qu'employaient
es grecs et romains, il s'était
aux divinités du nord et aux
ıes sous lesquels les mythes de
gion nous les ont représentées.
urs pures, l'antique innocence
niers temps, la force, la valeur
yauté des anciens guerriers,
s sujets qu'il aimait à présenter
s tableaux. Il cherchait dans
its à imiter les transitions brus-
e style laconique et la majes-
simplicité des anciens poètes
rionaux. Il fit le premier con-
Ossian en Allemagne, en le tra-
en entier. Malheureusement il
le vers hexamètre, dont la
quelque harmonieuse qu'elle
e dans ses vers, était celle qui
ait le moins au texte original.
ses défauts, cette traduction
ıe avec la faveur la plus distin-
la manière des Bardes, Denis
it, aux fêtes de Marie-Thérèse
oseph II, la gloire de la mo-
autrichienne; il accompagnait
chants Joseph dans ses voya-
le saluait à son retour; il allait
sur le tombeau de Daun et de
ı; il chantait le siége de Gibral-
les autres grands événements
temps. On reconnaît dans les
le Denis, l'homme d'une trem-
pe mâle et vigoureuse, qui s'était nourri des auteurs classiques anciens et modernes, et qui, à une imagination vive, indépendante par son originalité, joignait un zèle ardent, mais discret, pour sa patrie, pour l'instruction de la jeunesse, et un respect profond pour la religion de ses pères. A la fin des ouvrages publiés par Denis lui-même, on en trouvera deux que ses amis ont fait paraître; ce sont la *Suite des chants de Sined* (1), et ses *Œuvres posthumes*. Le premier comprend les poésies de Denis qui n'appartiennent point à la manière des Bardes, et que par cette raison il n'avait point voulu placer dans les éditions soignées par lui-même, comme s'il les avait jugées indignes de lui. Dans le second ouvrage, on trouve les *Commentaires* sur sa vie, qu'il s'était proposé d'écrire en cinq livres. Il n'acheva que les deux premiers, qui contiennent l'histoire de sa jeunesse et celle du temps qu'il passa dans la compagnie de Jésus, avant sa suppression. Il aimait beaucoup les oiseaux, et il raconte un grand nombre de traits intéressants sur plusieurs de ceux qu'il avait apprivoisés. On lit dans le même ouvrage son testament, qu'il avait écrit de sa main, en allemand. Dans le paragraphe III, il ordonna « que son corps fût inhumé » entier et sans qu'on s'y permît au» cun démembrement. » Ses exécuteurs testamentaires devaient, dans le cas où l'on ferait quelque tentative contraire à cette disposition, recourir aux autorités civiles. Il craignait, à ce que l'on pense, que son crâne fût remis au docteur Gall, à qui Alxinger avait, peu auparavant, légué le sien. Le mor-

(1) On lui avait donné ce nom en renversant celui de *Denis*. Dans ses poésies mandi- aves il se nomme toujours en *Sined*, ou le *Barde du Danube*.

soixante-neuf (2), assi
c n sur son trône, se livrent à u
p ble et léger sommeil. Un centièm
hiver (3), ou un nouveau siècle s'étai
écoulé; les portes du temple s'ébran
lent avec bruit; les Æones se réveil-
lent; un vieillard entre et s'avance len-
tement, chargé d'années et de tra-
vaux. Arrivé près du trône qui lui est
destiné, il prend sa place. Après quel-
ques moments de repos, rompant le
silence profond qui avait régné de-
puis un siècle dans ce séjour souter-
rain, il rend compte à ceux qui l'y
ont précédé, de ce qu'il a vu et fait
de remarquable pendant les *cent hi-
vers* qu'il vient de parcourir. Aussi-
tôt qu'il a cessé de parler, les portes
du temple se ferment, les Æones s'en-
dorment et toutes les avenues de ce
lieu mystérieux sont de nouveau oc-
cupées pour cent hivers par le si-
lence et par le sommeil. Denis avait
vu entrer ce soixante-dixième Æone;
et en sortant du temple il nous ra-
conte le discours qu'il lui a entendu
tenir. Ce chant séculaire est majes-
tueux dans son ensemble, les détails
en sont bien soignés. Il

rose allemande; VI. *Principes de la bibliographie*, Vienne, 1774, in-8°.; VII. *Fondements de l'histoire de la littérature*, ibid., 1776, in-4°.; il refondit ces deux ouvrages sous ce titre: *Introduction à la connaissance des livres*, 1re. partie, *Bibliographie*, 2e. partie, *Histoire littéraire*, ib., 1777, 1778, in-4°.; 1795, 1796, in-4°., et Bingen, 1782, 2 vol. in-8°. (1); VIII. *Objets remarquables de la bibliothèque de Garelli*, Vienne, 1780, in-4°.; IX. *Supplément à l'histoire de l'imprimerie à Vienne*, ib. 1793, in-4°.; X. *Fruits de la jeunesse du collége Thérésien*, Vienne, 1771, 1773, 2e. part. in-8°. (2); XI. *Monuments de la foi chrétienne et de la morale, dans tous les siècles*, Vienne, 1795, 1796, 3 vol. in-8°. (3); XII. *Josepho austriaco romanorum regi Viennam reduci* (dans le Musée all., 1784, 6e. cahier); XIII. *Carmina quædam*, Vienne, 1794, in-8°. (4). Les ouvrages suivants sont en vers allemands. XIV. *Recueil de petites pièces, tirées des poètes modernes allemands, à l'usage des jeunes gens*, Vienne, 1762, in-8°., Augsbourg, 1766-1776, en 3 vol. in-8°.; XV. *Épître en vers à Klopstock*, Vienne, 1764, in-4°.; XVI. *Tableau poétique des principaux événements militaires arrivés en Europe, depuis l'an 1756, jusqu'en 1761*, ib., 1760, 1761, 2 vol. in-8°., et Augsbourg 1768, in-8°. XVII. *Poésies d'Ossian, traduites de l'anglais*, Vienne, 1768, 1769, 3 vol. in-4°. et in-8°.; XVIII. *Deux odes sur le voyage de Joseph II.*, ib., 1769 et 1770; XIX. *Chants du Barde Sined*, ib., 1773, in-8°., réimprimés avec l'Ossian et autres poésies, sous le titre de *Chants d'Ossian et de Sined*, ib., 1784, 5 vol. in-4°. et 1791, 1792, en 6 vol. in-4°.; XX. *Ode donnée à sa Sainteté, pendant son séjour à Vienne*, (aussi en latin et en Italien), ib., 1782, in-8°.; XXI. *Souvenirs*, ib., 1794, in-8°.; XXII. *Fruits de mes lectures*, ib., 1797, in-8°.; XXIII. *Chants funéraires des anciens Poètes bucoliques*, traduits (dans le *Mag. pour les scien. et la litt.* 1785) XXIV. *Œuvres posthumes de Denis*, Vienne, 1801, in-4°. (1).

G—Y.

DENIS (Louis), géographe français, mort vers la fin du 18e. siècle, était d'abord graveur, et obtint ensuite le titre de géographe du duc de Berry (depuis Louis XVI). Ses nom-

(1) Il n'existe point de traduction française de cet important ouvrage; mais on peut consulter les extraits étendus qu'on en trouve dans l'*Esprit des journaux* de mars, avril, mai, 1779; mars, septembre, octobre, novembre, décembre 1780. A. B—T.

(2) C'est une collection de pièces en vers et en prose, composées et lues en public par les élèves de Denis. A. B—T.

(3) Ces monuments sont au nombre de dix-huit, et traduits d'un auteur chrétien de chaque siècle. Denis a encore donné en allemand un *Catalogus systématicus des Papillons de Vienne*, 1776, in-4., ouvrage qu'il fit en société avec Schiffermuller, son collègue au collège Thérésien; un *Compte rendu en abrégé des contestations sur les vieilles chartes ou diplômes*, 1785, in-4., etc. A. B—T.

(4) On peut juger du talent de Michel Denis pour la poésie latine par cette épitaphe de Pie VI, qu'il fit imprimer en 1799:

Papa pius, patriâ Cesenas, Angelus ante
Branchius, ingenio vividus, ore decens,
Casibus adversis in serum exercitus ævum,
Jure peregrinus dictus apostolicus,
Post varios tandem vitæque vicque labores
Ossa Valentino liquit in exilio.
Perdita sub sextis semper, testante poetâ,
Hoc quoque sub sexto perdita Roma fuit.
Sed ne crede Pii culpâ periisse, viator,
Perdidit, heu! Romam temporis impietas.
A. B—T.

(1) Un second volume a paru en 1802, l'éditeur fut le baron de Retzer. C'est Denis qui a publié l'ouvrage d'A. F. Kollar, intitulé: *Ad P. Lambecii commentariorum Libros octo supplementum, liber primus posthumus*, Vienne, 1790, in-fol. Il a donné divers opuscules dans différents journaux allemands. Enfin c'est lui qui a fait la préface du *Catalogus bibliothecæ hungaricæ Francisci comitis Szechenyi*, 1793-1807, sept vol. in-8°., non compris deux volumes de médailles et atlas). A. B—T.

rer. II. *Cartes de France*, 1761, 7 feuilles in-4°., dont chacune offre la France entière, considérée sous un rapport particulier; l'une offre la France commerciale, une autre la France minéralogique, d'après Guettard, etc. III. *Analyse de la France*, ou *Recueil de petites cartes des provinces, avec une explication par demandes et réponses*, 1764, in-24. IV. *Géographie des dames*, ou *Almanach géographique et historique*, en 55 cartes; 1764; V. *Empire des Solipses*, 1764, in-12, obl. C'est un petit atlas du gouvernement des jésuites, en 41 petites cartes. VI. *Mappemonde physique, politique et mathématique*, trois feuilles d'Atlas, 1764. L'auteur y a joint une *Explication* en vingt-trois pages in-12., accompagnée de six petites cartes. Les cinq premières offrent la mappemonde ou le globe terrestre, d'abord couvert d'eau jusqu'à la hauteur d'environ 1200 toises et ne laissant voir que les sommités des montagnes les plus élevées; puis successivement l'inondation

ers de la France, car ces 52
u'on relie quelquefois en 8 ou
mes, ne comprennent que la
le Lyon au Hâvre par Autun
, et tout ce qui est au nord et
jusqu'à Calais, Mons, Metz,
urg, Bâle et Genève. Quoique
angements survenus depuis
eaucoup diminué l'utilité de cet
e, ainsi que des précédents, il
ur tous ceux qui ont paru de-
vantage d'un plus grand détail,
ilité de ne porter à la fois que
r de la route qu'on a à par-

C. M. P.

NIS. *Voy.* DENYS.

NISART (JEAN-BAPTISTE), né
prés de Guise, en 1712, fut
eur au Châtelet de Paris. C'était
nme très laborieux. Au milieu
upations multipliées de son état,
entreprendre un ouvrage qui
t des connaissances bien plus
es que celles que sa profession
ait, une *Collection de déci-*
nouvelles et de notions relati-
jurisprudence, 1754-56, 6 v.
1757, 2 vol. in-4°., 1763-64,
in-4°., 1768, 3 vol. in-4°.;
4 vol. in-4°. avec des addi-
ar Varicourt. Denisart mit à
article des définitions et quel-
ns des principes fondamentaux
atière qu'on y traitait. Ce recueil
ccès qu'a toujours ce genre d'ou-
si favorable à la paresse et qui
faciliter aux plus ignorants la
ssance d'une science, dont il
donne cependant que des idées
ues et incomplètes. Cet incon-
t se fait surtout sentir dans les
s morales, telles que la jurispru-
qui ne méritent véritablement
, qu'autant qu'elles forment un
ole et qu'on voit les rapports
utes leurs parties ont entre
e n'était pas le seul défaut de
l'ouvrage de Denisart. Il avait déjà eu cinq éditions successivement augmentées, ou par lui ou par d'autres après sa mort, lorsque la vogue constante qu'il avait, fit concevoir le projet de l'agrandir encore. Ceux qui se chargèrent de l'exécuter, en examinant de près le travail de leurs prédécesseurs, trouvèrent que sur les six mille arrêts qu'on y citait, la plupart étaient ou inexacts ou mal rapportés, et ne se trouvaient quelquefois pas dans les registres du parlement. Il n'y avait aucun ordre dans la disposition des principes. On voyait, au commencement d'un article, ce qui était la conséquence de ce qu'on ne trouvait qu'au milieu ou à la fin. Les maximes les plus importantes y étaient omises. Que d'erreurs un livre si défectueux devait avoir occasionnées ! que de mauvais jugements il devait avoir fait rendre ! On avait d'abord eu la pensée de le refondre; mais on fut obligé de l'abandonner en entier et de travailler sur un nouveau plan. On conserva l'ordre alphabétique, mais pour en sauver en quelque sorte les inconvénients, on voulut que chaque article fût une espèce de traité où l'on rappellerait tous les principes de la matière qu'on y discuterait. Ce recueil, qu'on appelle le *Nouveau Denisart*, mais auquel les éditeurs conservèrent son ancien titre, n'a pas été jusqu'à la fin; il est resté très incomplet, quoique arrivé à 14 vol. in-4°. Les neuf premiers sont l'ouvrage de MM. Camus et Bayard, et parurent de 1783 à 1790. Les cinq autres sont dus à M. Calenge; le tome 14°. porte la date de 1808 (1). Denisart

(1) La première partie de ce tome 14 finit avec l'article *Hypothèque*; la deuxième partie, imprimée à l'imprimerie impériale, n'a que 21 feuilles ou 168 pages, et il n'en est resté en France que 25 exemplaires, l'édition ayant été exportée en Angleterre avec licence, au moyen d'un nouveau titre.

Mans en 1515, était peintre, graveur, poète latin et français. Il passa en Angleterre, et mérita d'être nommé précepteur des trois sœurs Anne, Marguerite et Jeanne de Seymours. De retour en France, Denisot vécut dans l'intimité des plus beaux esprits, et fut recherché pour son amabilité dans les compagnies les plus brillantes. Ses tableaux n'étaient pas estimés de son temps; ses poésies ne le sont plus, malgré les éloges de Ronsard, Muret, Bellay, Belleau et autres contemporains. Il mourut à Paris en 1554. On a de lui: I. *Cantiques et Noëls*, imprimés au Mans, in-8°., sans date; II. *Recueil des cantiques du premier advènement de J.-C.*, Paris, 1553, in-8°. Ces Cantiques sont au nombre de treize. Duverdier a transcrit dans sa *Bibliothèque* le 7°. et le 11°. III. la *Traduction en quatrains français des distiques latins composés par les trois sœurs de Seymours, à l'honneur de Marguerite de Navarre*, imprimée dans le tombeau de cette princesse. Paris, 155- in-8°.

extrême à rendre les détails
ture lui acquirent dans le genre
rait une réputation brillante :
crut beaucoup par les voyages
dans diverses contrées, et par
ur qu'il eut de peindre les prin-
es grands. Malgré la vogue et
accordés à ses productions,
tre est moins à imiter, qu'à
ier pour le fini surprenant de
rt de ses têtes ; on y distin-
qu'aux pores et aux moindres
la peau; on croirait y voir cir-
sang : quelquefois même il a
ns la pupille de l'œil les ob-
s'y miraient ; sans que ces re-
s minutieuses détruisent à une
convenable l'effet de l'ensem-
loue la justesse de sa touche,
de sa couleur, l'expression de
res, mais on lui reproche un
souvent faible et incorrect, des
es mal jetées et des composi-
ns goût et sans choix. Parmi
leurs ouvrages de cet artiste,
iter son portrait et celui de sa
faits dans la manière de Rem-
, mais particulièrement deux
me de vieille, l'autre de vieillard,
nt admirées et achetées cha-
875 florins, par l'empereur
VI. Denner mourut à Rostock
7, ne laissant à personne le
u'il avait de préparer la laque
nployait dans toutes ses car-
, avec un art qui n'a été connu
lui seul. Plusieurs de ses ta-
se trouvent dans la galerie de
. V—T.

NIS (Jean), écrivain anglais,
cquis quelque célébrité, moins
mérite de ses ouvrages que par
gularités de son caractère, et
querelles qu'il s'était faites avec
mmes de lettres les plus distin-
e son temps. Il était né à Lon-
n 1657. Son père était sellier
dans la cité, et avait assez de fortune pour lui donner une éducation libérale. Le jeune Dennis fit d'assez bonnes études, qu'il termina à l'université de Cambridge, d'où il fut chassé pour avoir tenté d'assassiner un étudiant. Il voyagea quelque temps en France et en Italie. A son retour, il se trouva possesseur d'une fortune assez considérable que lui laissa un de ses oncles. Comme il était né avec une excessive vanité, il dédaigna de suivre la profession de son père, voulut vivre en *gentleman*, et se livra entièrement au goût qu'il avait pour la littérature. Son esprit, ses manières, les connaissances qu'il avait acquises, le firent rechercher dans les meilleures sociétés. Il fut lié avec les comtes Halifax et Pembroke, ainsi qu'avec Dryden, Congrève, Wicherley, Moyle, etc., qui avaient conçu de ses talents une opinion très avantageuse ; mais l'excès de sa vanité, son caractère hargneux, jaloux et méprisant, dégoûtèrent bientôt de sa société les personnages recommandables qui lui avaient d'abord témoigné de l'estime et de l'amitié. Ce fut en 1690 qu'il commença à se faire connaître comme auteur. Ses premiers essais furent des pamphlets satiriques, en vers et en prose, où il attaquait sans mesure, et souvent sans raison, des hommes en place et des écrivains distingués. Ces attaques gratuites lui firent beaucoup d'ennemis et lui attirèrent quelquefois de fâcheuses représailles. En 1692, il composa une ode pindarique sur la victoire qu'avait remportée le roi Guillaume à Aghrim ; et, en 1695, il publia un poëme intitulé *le Tribunal de la Mort* (*The Court of Death*). Ces deux pièces eurent du succès à la cour, et lui procurèrent une faveur passagère. Après la mort du roi Guillaume, il publia un poëme qu'il intitula *le Monument*.

diocre, qu[illegible] n[illegible] ques-unes de ce pièces aient ete [illegible] accueillies à la re présentation. [illegible] de ses tragédies qu a eu le plus de succès est intitulée *le Triomphe de la liberté* (*Liberty asserted*). L'idée en est bizarre. La scène se passe dans le Canada, et l'action a pour objet les événements d'une guerre entre les Français, les Anglais et quelques tribus de sauvages. La conduite en est sans vraisemblance et sans intérêt; mais les injures qu'on y dit à la nation française la firent applaudir sur le théâtre de Londres, où elle fut jouée en 1704. Sa meilleure comédie a pour titre : *Une intrigue sans intrigue* (*A plot and no plot*). On y trouve de l'esprit, quelques scènes plaisantes, mais peu d'invention et point de verve comique. Son principal mérite est dans la régularité de la conduite, mérite peu commun sur le théâtre anglais. En général, Dennis n'a été qu'un poète médiocre, quoiqu'il ne fût pas né sans talent; mais il écrivait avec négligence et d'un style très inégal. A côté de quelques vers brillants, on en trouve un plus grand [illegible]

ance, dit Voltaire, il s'avisa uloir faire le caractère de la i qu'il avait eu si bien le temps nnaître. Je vais, dit-il, vous in portrait juste et naturel des ais; et pour commencer, je lirai que je les hais mortelle- Ils m'ont, à la vérité, très reçu et m'ont accablé de ci- ; mais tout cela est pur or- ; ce n'est pas pour nous faire r qu'ils nous reçoivent si bien, our se plaire à eux-mêmes; c'est ation bien ridicule, etc. » Il la core plus mal dans sa tragé- *Triomphe de la liberté*, qu'il endant la guerre de la succes- se mit ensuite dans la tête que IV ne consentirait jamais à aix avec l'Angleterre, à moins e lui livrât l'auteur de cette . Lorsqu'on négocia la paix it, Dennis alla trouver son ur le duc de Marlborough, et ra d'empêcher que la condi- e livrer à la France ne fût une ulations du traité. « Mon cher is, lui dit gravement Marlbo- , je ne puis vous servir en parce que je n'ai aucunes rela- avec les ministres; mais votre st pas aussi désespéré que vous ez. Je crois avoir fait presque t de mal que vous aux Fran- et je n'ai pris moi-même au- précaution pour éviter leur timent. » Pendant la négocia- alla passer quelques jours chez me de sa connaissance, qui e maison sur la côte de Sus- tant allé promener sur le bord er, il aperçut au large un vais- i lui parut se diriger vers lui, douta pas que ce ne fût pour r. Il s'enfuit précipitamment, t à pied à Londres, avec la ion que son hôte ne l'avait en- gagé à venir chez lui que pour le livrer aux Français. Ces deux traits sont d'un meilleur comique qu'aucune des scènes de ses comédies. On en raconte un autre d'une nature moins sérieuse. En 1709, il donna au théâtre une tragédie, intitulée *Appius et Virginie*, pour laquelle il avait inventé une nouvelle espèce de tonnerre. La pièce tomba dès la première représentation, et les comédiens refusèrent d'en donner une seconde. Quelque temps après, il alla voir représenter une tragédie dans laquelle on faisait jouer le tonnerre; il s'écria tout à coup : « Qu'est ceci? Parbleu, » c'est mon tonnerre! Voilà des drôles » bien insolents! Ils ne veulent pas » jouer ma pièce, et ils me volent » mon tonnerre. » Dennis, après une vie agitée par une continuité de succès et de revers, se brouilla, par les vices de son caractère et les extravagances de sa conduite, avec tous ses amis et ses protecteurs. Il avait consumé son patrimoine par un luxe ridicule; il perdit plusieurs fois la petite fortune que lui avaient procurée d'heureuses circonstances, et mourut dans un état d'indigence, sans laisser de regrets ni d'estime, le 6 janvier 1733, âgé de soixante-dix-sept ans. Dennis avait de la sagacité, des connaissances, même du goût; mais il travaillait avec négligence, et ses passions égaraient son jugement. On ne peut nier qu'il n'y ait de l'esprit, des vues judicieuses et du talent de stile dans plusieurs de ses écrits en prose. Son *Essai sur la Critique* est le meilleur. Sa diatribe contre l'établissement de l'opéra italien à Londres, est encore assez piquante; mais les critiques qu'on a faites de son caractère et de ses écrits, dureront encore plus que celles qu'il a prodiguées contre les autres. La *Dunciade* est immortelle, et

sages de l'Ecriture-Sainte, 1739 in-8°. — DENTAND (Julien), fils d Jean, né en 1736, a publié : *Essa de jurisprudence criminelle*,, 1785 2 vol. in-8°.— DENTAND (Pierre-Gédéon), né à Genève en 1750, avait étudié la théologie, et il prêchait avec succès; mais la faiblesse de sa santé le força de renoncer à la chaire. Une ame ardente fit son malheur, et le porta à mettre fin à ses jours en 1780; il demeurait alors à Harlem, et était membre de la société de cette ville. Il avait publié, dit Senebier : I. *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, par MM. D., Dt. et D., in-8°. Ces initiales indiquent Dentand et M. Deluc l'aîné; II. *Mémoire sur la culture des arbustes dans les dunes*, qui obtint l'accessit de la société de Harlem, en 1777. On trouve aussi quelques observations de Dentand dans l'ouvrage de M. Deluc, intitulé : *Lettres sur l'histoire de l'homme et de la terre*, 1778-80, 6 vol. in-8°. Enfin Dentand avait obtenu à l'académie de Berlin un accessit pour un Mé-

irituels de ces néophytes con-
t plusieurs fois le mission-
King-te-ching, bourgade très
de la province de Kiang-si,
il lieu où se fabrique la belle
ue. Le désir d'être utile à ses
iotes en Europe engagea Den-
à s'instruire de tout ce qui
ait cette fabrication. Indépen-
it de ce qu'il vit par lui-même,
t beaucoup de particularités
étiens, et s'assura de la vérité
réponses par la lecture des
hinois qui traitent de cette ma-
lans d'autres lettres Dentre-
arle de l'inoculation de la pe-
ole, connue à cette époque
s Chinois depuis plus d'un
l donne la traduction d'écrits
relatifs à cette opération; dans
il s'étend sur divers procé-
arts usités à la Chine, tels que
cation des fleurs artificielles,
ses perles, etc.; il décrit di-
plantes et divers arbres frui-
indique leurs propriétés, et an-
u'il en envoie en Europe des
On trouve dans la *Description*
hine du P. Duhalde plusieurs
ux dont Dentrecolles est l'au-
tre autres un *Extrait d'un livre chinois qui enseigne la e d'élever et de nourrir les vers our avoir une récolte meilleu- us abondante;* l'*Art de rendre ples heureux en établissant les publiques ; Dialogue où losophe chinois expose son nt sur l'origine et l'état du*. Le P. Colonia, dans son *His- ittéraire de Lyon*, cite deux es manuscrits du P. Dentre- *Traité en forme de dialo- tre les Mahométans ; Traité différentes monnaies qui ou qui ont encore cours dans e.* Duhalde donne l'extrait d'un livre sur les monnaies, composé sous la Dynastie des Song, qui lui fut envoyé de la Chine par le P. Dentrecolles. L'épître dédicatoire du tome XXVI de l'ancienne édition des *Lettres édifiantes*, adressée aux jésuites, offre, sur la vie de ce respectable missionnaire, des détails curieux, par le P. Duhalde. E—s.

DENYS L'ANCIEN, tyran de Syracuse, commença à régner vers l'an 405 avant J.-C. C'est au milieu des troubles et du sein des guerres civiles que naissent les tyrans. Profitant avec habileté des dissentions de leurs concitoyens, adroits à flatter le peuple tant qu'ils ont besoin de son aveuglement pour s'élever, ils montent sur le trône avec l'apparence de la vertu, et ne s'y maintiennent que par le crime. Tel fut Denis, fils d'Hermocrate : homme d'une naissance obscure (1), mais soldat audacieux, il s'était distingué dans plusieurs combats, et de nombreux présages avaient annoncé son élévation (2). La prise d'Agrigente par les Carthaginois, et les malheurs de cette ville, faisaient craindre aux Syracusains que le même sort ne leur fût réservé. Ils soupçonnèrent leurs généraux d'avoir favorisé les entreprises de l'ennemi ; Denys se joignit aux mécontents pour accuser les magistrats de sa patrie ; il excita le peuple contre eux ; mais ils furent encore assez forts pour le condamner à une amende. L'historien Philiste la paya pour lui, et l'engagea à continuer ses déclamations, en pro-

(1) Cicéron dit cependant qu'il était *bonis parentibus et honesto loco natus*.

(2) Élien et Pline racontent que Denys ayant été un jour obligé d'abandonner son cheval, qui s'était laissé tomber dans un bourbier ; cet animal s'en tira et suivit bientôt les traces de son maître en hennissant. Denys revint alors sur ses pas, et lorsqu'il saisit les crins de son cheval pour remonter, un essaim d'abeilles vint se poser sur sa main. Les devins consultés annoncèrent que c'était un présage de la royauté.

changea les magistrats, et Denys fut aussitôt admis dans le gouvernement. Mais le partage du pouvoir ne suffisait pas à son ambition ; il fit rappeler les bannis, afin d'augmenter le nombre de ses partisans ; il affecta de ne plus paraître au conseil avec ses collègues, et jeta sur eux des soupçons d'intelligence avec les Carthaginois. Sa première expédition fut ensuite de secourir le peuple de Géla contre l'aristocratie des grands ; il fit mourir les plus riches, s'empara de leurs biens, en distribua le prix à ses soldats, et revint à Syracuse après s'être formé un parti puissant dans les troupes qu'il commandait. Au moment où il entra dans la ville, le peuple qui venait d'assister aux jeux publics se porta en foule à sa rencontre, en lui demandant ce qu'il avait appris des Carthaginois. Denys saisit habilement cette circonstance pour lui représenter que pendant qu'il se livrait ainsi aux plaisirs, personne ne veillait à son salut, et qu'il avait dans la ville même des ennemis plus dangereux que les Carthaginois. Il accabla de nouveau ses collègues d[illegible]

u'un temps de calme et de paix
contraire à son usurpation, et
enaître chez les Syracusains le
d'une liberté qu'ils regrettaient
s jours, il sut les retenir dans
erres continuelles, soit contre
thaginois, soit contre ses voi-
ous n'entrerons point dans le
le tout ce qu'entreprit Denys
bjuguer entièrement son pays,
endre sa domination en Sicile et
chasser les Carthaginois. Il fit
paratifs immenses, afin de dé-
eur puissance dans cette île, et
ntre eux surtout que se diri-
ses plus grands efforts. Si ce
s'éleva au-dessus de ses égaux
ambition et son courage, il
e même sa patrie au plus haut
e prospérité et de gloire; il lui
presque toutes les villes de la
et transporta chez elle leurs
s et leurs trésors. Quelquefois
acusains, fiers des succès de
preuaient part à sa gloire, et
aient alors plus patiemment la
e leur liberté. Afin de parvenir
ution du plan qu'il avait formé
la puissance de Carthage, il
Syracuse les ouvriers les plus
de la Grèce; la ville entière
ientôt un vaste arsenal et un
d'armes et d'instruments de
de toute espèce. Le tyran ne
ait pas d'encourager par sa pré-
s artisans qu'il employait; et
il avait à sa solde des soldats
s les nations, il fit fabriquer
es propres à l'usage de cha-
elles. Diodore compte cent
e mille boucliers, autant de
et d'épées, quatorze mille cui-
et une énorme quantité de
t de javelots qui sortirent de
ers pour armer ses soldats et
contre Carthage. C'est à cette
u'on vit pour la première fois
des galères à cinq rangs de rames.
Denys excita le zèle des Syracusains,
en leur rappelant que c'était Corinthe,
leur métropole, qui avait inventé les
navires à trois rangs. Tous ces préparatifs achevés, Denys fit signifier par
un héraut, au sénat africain, qu'il lui
déclarait la guerre, si ses troupes n'abandonnaient entièrement la Sicile;
ensuite, sans perdre de temps, il entra en campagne, et mit le siége devant Mothye, la principale des places
qui appartenaient aux Carthaginois.
Géla, Agrigente, Camarina, se joignirent à lui: Mothye succomba; cinq
villes seulement restèrent fidèles à
Carthage, et le tyran eut un moment
l'espoir de se voir maître de la Sicile;
mais il ne sut pas toujours conserver
ses avantages sur ses ennemis; il
combattit contre eux et par mer et par
terre, et si la victoire couronna souvent
ses entreprises, il fut aussi quelquefois
battu par Imilcon et Magon, généraux
des Carthaginois, qui bravaient dans
cette île la haine des Siciliens et la valeur
de Denys. Pendant que celui-ci pillait
les villes, ravageait les campagnes,
Imilcon profita de son absence pour
porter la guerre à Syracuse. Il entra
en vainqueur au milieu du port avec
deux cents galères, et fit camper ses
troupes hors des murs. (*Voy.* Imilcon.) La vue d'une armée aussi formidable jeta le peuple dans la consternation; mais Imilcon, au lieu d'attaquer la ville, en ravagea les environs,
et Denys eut ainsi le temps de réunir
ses forces et de recevoir des secours.
La peste se mit dans le camp d'Imilcon, et sa fortune l'abandonna. Diodore nous raconte fort au long comment alors Denys sauva sa patrie,
comment il la délivra des Carthaginois, en leur accordant à prix d'argent la faculté de se retirer secrètement à Carthage, et comment il fit

offrir que la fille du bourreau. Den épousa une Locrienne, et conser dans son cœur le souvenir de cet a front. Lorsqu'après plusieurs tenta tives inutiles il se fut emparé de l ville, il la punit en tyran irrité, et ac cabla cette malheureuse cité de cruau tés inouïes. Denys ne borna pas son ambition à faire la guerre, il voulut aussi fonder des villes et des colonies. Tout ce qui appartient à un grand peuple fut entrepris par lui ; une alliance contractée avec Lacédémone, lui valut plusieurs fois les secours de cette république ; et lui-même en donna aux Illyriens, qui voulaient replacer sur le trône Alcétas, roi des Molosses. Il fonda dans le golfe Adriatique la ville de Lissus, et celle d'Adranus en Sicile. Son projet était de se rendre maître de la mer Ionienne, afin que personne ne pût y naviguer sans sa permission ; il voulut aussi joindre cette mer à celle de Sicile, en coupant la presqu'île de l'Italie ; mais ce fut le rêve d'un moment. Les richesses du temple de Dodone tentèrent sa cupidité, et c'est pour s'en empar-

s, et envoya son frère Théa-
our le représenter à Olympie.
ars et les chevaux qui compo-
ion cortége étalaient aux yeux
ecs le luxe le plus recherché;
es étaient formées d'étoffes ri-
précieuses, tout annonçait la
cence d'un roi qui croit hono-
uffrage qu'il sollicite; mais les
irent brisés dans leur course;
s furent trouvés mauvais, le
: Denys fut exposé aux sar-
de l'orateur Lysias, qui excita
le à rejeter de ces lieux saints
s les envoyés d'un tyran; ses
urent pillées et saccagées, et
eau qui rapportait à Denys la
e de sa défaite, fit lui-même
e sur les côtes de Tarente. Ce
succès ne le découragea pas;
ua à faire des vers, applau-
ses flatteurs, il mettait lui-
es poëmes au-dessus de ses ex-
uerriers, et attribuait à la ja-
s revers qu'il avait essuyés à
e. Parmi les poètes qu'il avait
à sa cour, Philoxène tenait le
rang, et n'avait pas pour les
du tyran la même admiration
courtisans. Un jour que Denys
e lire une pièce de vers, il con-
iloxène, qui les trouva médio-
qui l'avoua sans déguisement.
nchise offensa le prince, qui fit
e le poète aux Carrières; mais
endemain on obtint qu'il re-
la cour; et, consulté une autre
un nouveau poëme, il se con-
: se tourner vers les officiers
en leur disant: « Remenez-
ux Carrières. » Cette réponse
ne déplut point cette fois à
et le tyran daigna sourire.
it que Philoxène ne fut pas
aussi sévère, puisqu'il con-
faveur, et qu'il vieillit à la
Voyez PHILOXÈNE.) Ayant
envoyé de nouveau aux jeux olympiques, Denys éprouva le même affront. Ce dernier revers le rendit plus cruel; une sombre mélancolie s'empara de son ame; il se vengea sur ses ennemis, quelquefois même sur ses amis, d'avoir été dédaigné dans ces jeux: il en fit mourir plusieurs; le même Philiste, qui lui avait ouvert le chemin de la tyrannie, Leptines son frère, qui avait si souvent et si heureusement commandé ses flottes, furent du nombre des proscrits. Quelques auteurs attribuent néanmoins leur exil à des causes particulières. (*Voy.* PHILISTE.) Denys, rebuté à Olympie, se flatta qu'Athènes, dont le goût était plus délicat, saurait mieux apprécier ses ouvrages. Il envoya une tragédie, qui fut représentée aux fêtes de Bacchus, et qui y remporta le prix. Le courrier qui apporta cette nouvelle à Syracuse fut magnifiquement récompensé. Le tyran se livra à la joie la plus immodérée; il fit offrir des sacrifices aux dieux, ordonna des fêtes et des réjouissances publiques, et, dans les festins qu'il fit préparer pour célébrer cette heureuse nouvelle, il se livra sans réserve à tous les excès de l'intempérance. Un oracle avait prédit que le terme de sa vie serait marqué par une victoire sur des ennemis supérieurs à lui; il appliqua d'abord cet oracle aux Carthaginois, et répétait toujours qu'il était inférieur à ce peuple, quoiqu'il le vainquît bien souvent. Mais la victoire qu'il remporta à Athènes sur des poètes plus célèbres que lui, en justifia le vrai sens. Denys mourut à l'âge de soixante-trois ans, vers la 103e. olymp., 368 ans avant J.-C. Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur le genre de sa mort; les uns (Justin) disent qu'il fut tué par ses sujets; d'autres (Pline), qu'il mourut de joie comme Sophocle,

enant que son poëme avait
é le prix. Plusieurs préten-
in qu'il mourut d'intempéran-
épos), ou que son fils contri-
ancer ses jours. Denys eut
s femmes; la première pé-
une révolte, après avoir été
ent outragée par le peuple;
ousa ensuite deux autres à
l'une Locrienne qui se nom-
oride, l'autre Aristomaque,
Dion, et fille d'Hipparinus,
hommes les plus considérés
use. Ces deux femmes habi-
semble, et avaient la même
es affections. Suivant Élien,
uivait à l'armée, et il retrou-
tre à son retour (1). La
les auteurs anciens nous ont
quelques traits de la vie
s, et ont rapporté plusieurs
rités de son règne. Diodore
que, lors d'une révolte des Sy-
s contre ce prince, Polixène,
u-frère, lui conseilla de se
ur un de ses meilleurs che-
ais qu'un de ses courtisans lui

heur dont il jouissa
lait tous les dons pré
ne semblait le comb
Damoclès de lui céd
afin de lui faire goû
vantée. Il donna de
fût traité en roi, et
sentât un repas son
tisan fut placé sur
servi par des escla
moindres désirs; l
trésors de Denys ét
de lui; il savourai
bonheur qu'il avai
levant les yeux, il
de sa tête une épé
crin de cheval. P
il se lève tout ép
Denys de faire ces
le menaçait. « Vo
» dit son maître,
» vie que tu app
Grande et sublime
peint lui-même s
quiètes et son bo
Les reproches qu'i
à son fils prouvent

ıdit hardiment, que « c'était
ɔnt on avait fait à Athènes les
d'Harmodius et d'Aristogi-
Ce bou mot lui coûta la
nné d'entendre une vieil-
e prier les dieux de con-
s jours de Denys, il voulut
: le motif d'une prière si ex-
ıire, tant il connaissait la
'on lui portait. « Je prie les
lui dit cette femme, de te
: une longue vie, parce que
ns que celui qui te succédera
: plus méchant que toi, puis-
es pire que tous ceux qui t'ont
é. » Denys resta confondu,
n que ses jours ne pouvaient
s à personne. Mais rien n'é-
ourage et la grandeur d'ame
ır Thesta, mariée à Polyxène:
fatigué de vivre sous le despo-
ce prince, se retira en Italie.
ıt venir sa sœur, et lui fit de
eproches sur la fuite de son
ɔnt elle aurait dû l'instruire.
ɛ-vous, lui répondit cette fem-
ırageuse, que j'aie pu connaître
ıart de mon mari sans l'ac-
ıgner dans sa fuite, et ne se-
pas plus glorieuse d'être nom-
ıartout la femme de Polyxène
, que d'être appelée ici la sœur
:an. » Denys admira cette ré-
: n'en punit point sa sœur. Les
ains rendirent à Thesta jus-
mort les honneurs dus à son
et à sa vertu, et la traitèrent
, même après l'abolition de
nie. Denys ne fut pas toujours
me cruel et un méchant prince;
ıctif, libéral, tempérant dans
ière de vivre, ennemi de la vo-
grand dans la guerre; il avait
ıp de pénétration et un génie
au gouvernement. Ce n'est que
s talents extraordinaires qu'il
placer au-dessus de ses conci-
toyens, et soutenir pendant trente-huit ans son élévation. Scipion, dit Polybe, avait une si haute idée de ce prince, qu'il pensait que Denys était, avec Agathocle, autre tyran de Sicile, l'homme qui s'était le plus distingué par la science du gouvernement et par une hardiesse prudente et judicieuse. Il montra dans quelques occasions beaucoup de douceur et de modération. Dion, son beau-frère, lui parlait avec une liberté qui aurait révolté un tyran moins farouche, et Denys cédait souvent à ses conseils; mais ses grandes qualités n'égalèrent pas ses vices. Il était plus avide de domination que de gloire, soupçonneux, fourbe, vindicatif, cruel envers les hommes, impie envers les dieux, haut et dur pour les gens de bien, protecteur des méchants s'ils étaient ses flatteurs; il ne faisait peut-être ni le bien ni le mal par inclination, ne consultant que son intérêt pour se livrer à l'un ou à l'autre. Il ne connut pas les douceurs de l'amitié, et sacrifia souvent à ses soupçons et à ses caprices, ceux même auxquels il semblait le plus attaché. Élien et Plutarque l'accusent d'avoir fait mourir sa mère. Il fit conduire au supplice un jeune favori qu'il aimait beaucoup; trois fois il donna et révoqua cet ordre; il l'embrassait en versant des larmes, en maudissant le jour où il s'était emparé du souverain pouvoir; enfin, la crainte l'emporta : « O Léon! dit-il, il n'est » pas permis que tu vives; » et le jeune homme fut à l'instant mis à mort (1). Il fut néanmoins tellement touché du noble dévouement de deux

(1) Lorsqu'il jouait au jeu de paume, il ne confiait son épée qu'à ce jeune favori. Un jour un de ses courtisans lui ayant dit en riant : « Voilà donc » une personne à qui votre vie est confiée, » et le jeune homme ayant souri, Denys les fit mourir tous les deux. L'un, dit Cicéron, pour avoir indiqué un moyen de l'assassiner, l'autre pour l'avoir approuvé par un sourire.

goriciens qui vivaient à Syra-
qu'il demanda à être admis en
dans leur amitié. Phintias, con-
é à mort par le tyran, lui de-
a le reste du jour pour régler ses
s, en promettant de se présen-
l'heure du supplice, et en of-
son ami Damon pour caution.
s étonné l'accepta, et vit arriver
ure indiquée la malheureuse vic-
de son caprice, qui venait déli-
Damon et subir son arrêt. Le ty-
ecorda la vie aux deux amis, et
ta de n'en avoir jamais eu d'aussi
és. Cicéron, qui nous a con-
ce trait, diffère du récit de
yre et de celui de Jamblique,
e rapportent dans les mêmes
s, tous les deux d'après Aris-
es, qui l'avait appris de la
e de Denys le jeune à Corin-
). (*Voy.* DAMON.) Nous ne
ns point terminer l'article de
s sans parler des fameuses Lato-
ou carrières de Syracuse, dans
lles ce tyran renfermait les vic-

y plaçant l'oreille,
tement ce qui se
rière. C'est ainsi
connaître les pensé
des prisonniers qu'
qu'il frappait avec
ses véritables enne
n'est appuyée que s
geurs et des histori
ont recueilli ces fa
vulgaire, plus ou
Quelques-uns prét
d'acoustique a lieu e
et que l'écho est si
entend très distinct
mité de la grotte à
ment d'une feuille
peut pas douter
n'aient servi de de
niers, et l'on y trou
tiges qui l'indiquen
creusées dans le r
ner les prisonniers,
et on y aperçoit des
plomb. Les historie
parlé de ces latomie

oxène. » Il paraîtrait, d'a-
ıias, cité par Athénée, que
ıy fut retenu fort long-temps,
y composa son *Cyclope*,
ns lequel il peignait son in-
ɔe fut pour avoir enlevé à
œur de Galatée sa maîtresse,
ète fut alors envoyé aux car-
ans ce poëme, le Cyclope
ys, et Galatée la joueuse de
oy. PHILOXÈNE.) Goltzius a
s médailles de Denys, et, de-
uteur, Mirabella, Bonanni,
Torremuzza, etc., ont égale-
graver des médailles qu'ils
t à ce prince, même avec son
mais elles sont toutes apo-
Dans le temps où vivait De-
rois même ne plaçaient pas
sur les médailles; et si nous
celles de Gélon et d'Hiéron
prédécesseurs, c'est que ces
ont été frappées postérieure-
ı par leurs descendants qui
é le trône, et qui se glorifiaient
ir pour ancêtres, ou par les
ins eux-mêmes, qui voulaient
vre le souvenir des princes
aient bien gouvernés. Mais
laissa pas une mémoire assez
ır qu'on fût jaloux de rappe-
its à la postérité. La médaille
ar l'abbé Barthélemy, *Mém.*
l. des inscript., tom. XXX,
caractères puniques, a été at-
al à-propos à Denys, à cause
gie qu'elle avait avec celles
ıs, où l'on lisait ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ,
i étant fausses ou contrefaites,
disparaît. On ne voit pas
Denys aurait employé la lan-
arthaginois sur ses monnaies.
ıéronymus est le premier en
i ait placé de son vivant sa
ses médailles. On n'est pas
encore fixé d'une manière
ur tout ce qui regarde la nu-
mismatique des tyrans ou rois de la Sicile. T—N.

DENYS le jeune, fils du précédent, succéda sans troubles et sans opposition à la puissance que son père avait usurpée. Soit que les Syracusains craignissent de se voir exposés à de nouvelles guerres civiles, soit que les dernières années du règne de Denys les eussent réconciliés avec la tyrannie, ou que le caractère du nouveau prince leur parût propre à les rendre heureux, ils lui laissèrent recueillir cette succession à la souveraineté, comme un patrimoine héréditaire. Denys assembla le peuple, pour gagner sa bienveillance, supprima les impôts pour trois ans, et délivra trois mille prisonniers. Il fit à son père des obsèques magnifiques, et voulut d'abord conserver par la douceur ce que Denys l'Ancien avait acquis par la ruse et par la force. De si heureuses dispositions donnaient à Syracuse les plus douces espérances, et semblaient promettre au jeune prince le règne le plus glorieux. Mais il n'avait point été élevé dans la science du gouvernement; le soupçonneux Denys avait tenu son fils éloigné des affaires, au point qu'il ne s'occupait, pendant la tyrannie de son père, qu'à des ouvrages mécaniques; Il n'était pas né avec un mauvais naturel, mais les courtisans gâtèrent son cœur, et le plongèrent dans la mollesse et la volupté. Dion, son beau-frère, qui déjà sous le règne précédent avait fait de vains efforts pour inspirer à Denys l'Ancien le goût de la philosophie, voulut tirer le nouveau prince de cette vie molle et efféminée à laquelle il se livrait. Ses richesses, son alliance avec les deux Denys et ses qualités personnelles lui donnaient une grande influence à Syracuse, et l'offre qu'il fit d'employer ses

...ures du d
nier tyran, cr... : de reparaître
milieu d'une cour corrompue, à
quel'e ses leçons et ses exemples
raient inutiles ; mais pressé par l
instances de Dion, et surtout p
l'espoir qu'on lui donnait, que Syra
cuse lui devrait un gouvernement sag
et libre, il quitta Athènes et se rendi
en Sicile, où il fut reçu avec les plu
grands honneurs. Un char magnifi-
quement orné l'attendait sur le rivage:
ce fut Denys lui-même qui, selon
Elien, servit de conducteur au fils
d'Ariston, et un sacrifice d'actions de
grâces fut offert aux Dieux, pour les
remercier du présent qu'ils faisaient à
la Sicile. Platon ne tarda pas à faire
goûter à Denys le fruit de ses sages
leçons ; sans heurter de front ses pas-
sions, il s'insinua adroitement dans son
esprit, et parvint à lui faire connaître
les douceurs de la vertu et à lui inspi-
rer l'horreur du vice ; la cour se chan-
gea en académie ; Denys sortit de
cette indolence qui lui était natu-
relle ; déjà rien n'égalait pour lui les
entretiens de Platon, et bientôt le nom
même de Tyran lui parut odi...

e revint à Syracuse que pour
posé aux plus grands dangers.
ardes du prince, sachant qu'il
eillait sans cesse de renoncer
yrannie, voulurent se défaire
personne. Ce fut Denys qui le
, et Platon n'oublia jamais ce
t. Il quitta néanmoins ce séjour
sible à la vertu, et où la dé-
e et la licence reprirent bien-
r cours. Denys ne garda plus
sure. Il se replongea dans la
é et mena la vie la plus dé-
Théopompe, dans Athénée, le
parmi les plus grands buveurs,
ant Aristote il restait souvent
endant plusieurs mois. L'excès
ayant affaibli sa vue, il ne fut
plus entouré que de flatteurs
aient la vue basse, et qui ne
uaient pas même les mets pla-
ant eux, chacun voulant imi-
maître jusque dans ses infir-
Enfin Denys, fatigué d'enten-
aton solliciter avec ardeur le
de Dion, contraignit la femme
lernier, qui se nommait Aréte,
ser Timocrate, l'un de ses fa-
et fit vendre ses biens, croyant
lui ôter tout espoir de rentrer
le. (1). Cet outrage irrita le cœur
n, qui jusque-là s'était borné à
s vœux pour la délivrance de sa
et n'avait rien tenté contre elle;
nça dès ce moment aux charmes
ie tranquille et heureuse qu'il
dans son exil, sacrifia son
our les lettres et la philosophie
ir de délivrer la Sicile, et
a contre Denys une expédi-
ecrète; la considération dont
ssait en Grèce par son sa-
son mérite et sa magnificence,

attirèrent auprès de lui un grand nombre de personnes qui s'engagèrent dans cette entreprise. Le rendez-vous fut à l'île de Zacynthe; il en partit avec cinq vaisseaux et huit cents hommes seulement, pour aller attaquer la puissance de Denys, quatre cent vaisseaux et cent-vingt mille hommes de troupes. Mais Dion était appelé par les vœux des siciliens; il aborda dans le port de Minoa, appartenant aux Carthaginois, et se disposa à marcher sur Syracuse, où il arriva pendant que Denys faisait une expédition en Italie. Les Syracusains accoururent aux portes de la ville pour recevoir leur libérateur; le peuple voulut d'abord sacrifier à sa vengeance les délateurs et les espions, « gens maudits, nous dit Plutar-» que, et ennemis des dieux et des hom-» mes. » Denys, à son retour, trouva la ville au pouvoir de son beau-frère, et se réfugia dans la citadelle, gardée par ses troupes. Il se hâta de nommer des ambassadeurs pour traiter avec Dion, et pour demander qu'on lui envoyât des députés avec lesquels il pût s'entendre; mais ce n'était qu'une feinte, Denys retint les députés, attaqua par surprise les Syracusains, obtint un premier succès, et fut ensuite complètement défait. De nouveaux pourparlers qu'il eut avec les Syracusains ne tendirent qu'à rendre Dion suspect au peuple. Enfin, Denys ayant appris que Philiste, qui venait à son secours, avait été défait et tué dans un combat, se détermina à renoncer à ses états en Sicile. Ayant laissé la citadelle entre les mains de son fils aîné Apollocrate, il s'embarqua avec ses effets les plus précieux et fit voile vers l'Italie. Son parti se soutint encore quelque temps, et la citadelle ne se rendit qu'après avoir, dans plusieurs sorties, pillé et ravagé Syracuse. C. Népos dit posi-

m. Népos dit néanmoins que Denys ne arti que lorsqu'il apprit que Dion levait es dans la Grèce pour marcher contre la

qu'il fut conclu entre Dion
un traité qui portait que
ait la Sicile, Apollocrate la ci-
Denys l'Italie; ce qui semble
que ce prince se retira dans
qui lui appartenaient, et que
la ville de Locres en faisait
uoi qu'il en soit, ce fut chez
ens que Denys fut chercher un
ais, au lieu d'y mener une
puille et douce, il s'empara
idelle, et ne fit que trans-
Locres le joug qu'il avait fait
les Syracusains. Après s'être
lu pouvoir, il fit mourir les
les plus opulents pour se
aître de leurs biens; il ou-
s femmes et les filles, et se
s cette ville à tant de débau-
ie nous n'osons retracer ici
létails que nous en ont lais-
énée et Justin. Ce dernier
prend qu'il fut chassé de
ar les Locriens, après avoir
x ans; mais Strabon dit
tta Locres pour retourner à
, et que ce fut la garnison

lui rendre sa libert
assassiné, et les fa
rèrent sa patrie ap
nirent à Denys les m
Il avait été volupt
avant son exil, il c
retour. Ses crimes i
veau ses sujets, q
contre lui. Ils s'adre
Icétas, roi des Léon
voya des secours;
voulait lui-même se
rité, ils députèrent
à Corinthe, leur mé
gea Timoléon de d
Ce grand homme e
la fois Denys, Icétas
mais il triompha d
cles. Denys lui -
dans la citadelle, d
préféra de traiter
se réservant la fac
en Grèce, il lui r
et lui livra ses ar
tions, ses machines
provisions de toute
rannie, que Denys l'

t Cicéron, d'avoir encore quel-
qui il pût commander; mais,
Justin, pour être toujours
s yeux de ceux qui le crai-
, et être plus méprisé encore
qui ne le craignaient pas. On
néanmoins d'aspirer à la royau-
il ne fut sauvé que par le mé-
il était tombé (1). Quoiqu'on
se pas entreprendre de justifier
luite et les mœurs de Denys, il
mble que les historiens, et par-
ement Justin, le traitent avec
trême rigueur. Les premiers
qui ont tracé les crimes et les
de Denys, partageaient sans
avec toute la Grèce la haine
portait aux tyrans, et ce senti-
a pu influer, plus qu'on ne
sur le récit qu'ils ont laissé
ions de ce prince. Philippe de
oine aurait-il admis à sa table
nme aussi corrompu, un misé-
el que le dépeint Justin? L'on
e ce grand homme fit à Denys
ueil royal, et qu'il l'admit dans
iliarité. S'informant un jour en
mps son père avait eu le loisir
nposer tant de poésies : « Il les
posa, dit Denys, aux heures
» que vous et moi passons à nous di-
» vertir. » Le même Philippe lui ayant demandé une autre fois comment il avait pu perdre le royaume que son père lui avait transmis? « J'avais hé-
» rité de sa puissance, répondit-il,
» et non de sa fortune. » Un étranger lui demanda quel était donc le fruit qu'il avait tiré de son commerce avec Platon? « J'ai appris, lui dit Denys, à
» supporter mon infortune avec cou-
» rage. » Toutes ces réponses sont d'un homme qui se rappelle son origine et sa puissance, et qui sait en conserver dignement le souvenir dans l'adversité. On peut donc croire qu'il restait dans l'ame de Denys un certain orgueil qui contrasterait singulièrement avec le caractère que lui donne Justin. Cet auteur prétend même qu'il fut plus cruel que son père, tandis qu'on sait que les plus grands reproches que lui font les historiens portent sur ses mœurs dépravées et sur ses débauches, et que rien n'égale les cruautés du premier Denys, qui eut besoin d'établir sa tyrannie, pour la possession de laquelle son fils n'eut aucun crime à commettre. L'abréviateur de Trogue Pompée l'accuse encore d'avoir fait mourir, au commencement de son règne, ses frères, fils d'Aristomaque, seconde femme de Denys l'ancien; mais Diodore et d'autres historiens nous apprennent qu'Hipparinus, l'un d'eux, fut désigné par Platon pour former le gouvernement de Syracuse après la mort de Dion, et qu'il s'empara même de cette ville, où il régna deux ans. Nous savons encore par Athénée que Nysæus, autre frère de Denys, devint également souverain de sa patrie après la mort de Dion (2). Toutes ces contradictions doivent nous mettre en garde

umann, savant allemand, a essayé de
que Denys n'avait pas été obligé de tenir
e à Corinthe pour subsister; il donne plu-
isons assez spécieuses pour étayer son opi-
ais, outre le témoignage des historiens
portent ce fait, on peut invoquer celui
ène, cité par Porphyre dans sa Vie de
re. Il dit positivement que Denys ensei-
lettres à Corinthe. Peut-être, il est vrai,
e pas pour subsister qu'il prit ce parti, et,
lit Justin, il usait ici de ruse et de dissi-
, pour ne pas paraître conserver l'esprit de
qui était en horreur chez les Grecs. Heu-
rase aussi qu'on a confondu Denys le tyran
autre Denys, maître d'école à Corinthe.
, dans Photius, pour nous donner une idée
gnificence de Denys, roi d'Héraclée, nous
l qu'il acheta les meubles de Denys chassé
e. Le produit de cette vente pouvait mettre
rque détrôné à l'abri de cette misère dans
on prétend qu'il vécut à Corinthe, et ce
ndrait à l'appui de l'opinion du savant al-
. (Voyez C. A. Heumann, *Epistola ad*
. Raphelium, in quâ Dionysius Siciliæ
egatur à numero magistrorum, Gottingue,
-4°., réimp. dans les *Parerga Gottingen-*
7)

(2) Athénée place ces trois frères au nombre des plus grands buveurs.

récit de Justin, qui n'est pas
n le plus exact de l'antiqui-
n cependant, d'accord avec
er, dit aussi que Denys mena
he une vie méprisable, et cite
comme un exemple frappant
écessité de se conduire avec
ion et avec douceur. On ne
inmoins refuser à ce prince
s belles qualités. Il encouragea
s et les arts, il accueillit les
hes et récompensa les savants.
de Cyzique reçut un talent
ur prédit une éclipse. Il vou-
bler Platon de biens, mais le
he refusa tous ses dons. Aris-
ait de Denys, à cette occasion,
libéralités ne lui coûtaient
parce qu'il offrait beaucoup à
ui ne voulait rien, et qu'il
peu à lui et à tant d'autres qui
t beaucoup. Suidas attribue à
e quelques lettres : il avait
ivant le même auteur, sur les
l'Épicharme. Denys avait son-
épartie fine et prompte ; nous
déjà cité plusieurs exemples.

dans un âge fort avanc
se fit prêtre de Cybèle
rait les villes et les bour
sautant et dansant en
tambour, et demandan
nom de la déesse. Il a
sœur Sophrosyne, don
locrate, et plusieurs au
qui furent massacrés a
par la vengeance des
moléon, après avoir mi
sance de Denys et re
té à Syracuse, fit dén
signes de la tyrannie. I
rasée, et le magnifique
Denys le jeune avait éle
disparut. Il ne reste do
nument de cette puissanc
récit de quelques histo
moins véridiques. Phili
l'histoire de la Sicile et
Denys. Ses ouvrages so
ne les connaît que pa
qu'en ont faite d'autre
Voyez pour ses médaille
cédent.

DENYS, tyran d'Hér

ées Satyrus céda le gouver-
Timothée. Celui-ci en resta
endant quinze ans, et avec
rent la modération et la jus-
ys, son frère et son succes-
fita des guerres entre les Per-
Macédoniens pour agrandir
en réunissant plusieurs pro-
es domaines, après la défaite
s à la bataille du Granique.
at pas toujours paisible pos-
mais il sut adroitement évi-
soumis aux armes d'Alexan-
gré les plaintes réitérées des
Héraclée, qui s'adressèrent au
nt de l'Asie pour obtenir leur
t le rétablissement de la liber-
leur patrie. Les bons offices
âtre, sœur d'Alexandre, ser-
protéger Denys auprès de son
rès la mort de ce prince, il
Amastris, fille d'Oxiarthe et
Darius, que le roi de Macé-
ait d'abord mariée à Cratère,
ses généraux. Cette alliance
ugmenta l'ambition de Denys,
prendre le titre de *roi*, pres-
ne temps que les successeurs
dre. Comme son frère Ti-
il ne s'occupa que du bonheur
jets, et gouverna ses états avec
p de sagesse. Suivant Mem-
nothée l'avait associé à son
ement; et les médailles nous
nt qu'ils régnèrent ensemble,
nous trouvons leurs noms
ur les mêmes monnaies. Il en
anmoins qui appartiennent à
eul, et qui probablement sont
ares à la mort de son frère:
nous offrent point leurs por-
t les deux princes n'y pren-
même le titre de roi. Denys,
le dans ses états, se livra à la
hère et à la mollesse; il devint
osseur prodigieuse: Élien et
racontent qu'il fallait lui en-
foncer des aiguilles fort avant dans la chair pour le tirer du sommeil léthargique dans lequel il était souvent plongé. Ils ajoutent à ce récit que lorsqu'il donnait audience, il s'enfermait dans une boîte, ou dans une espèce de tour qui cachait tout son corps, à l'exception de la tête. Denys mourut, pleuré et regretté de tous ses sujets, à l'âge de cinquante-cinq ans, après un règne de trente-trois. Il avait eu de sa première femme une fille, mariée à Ptolémée, neveu d'Antigone, roi d'Asie, auquel il avait fourni quelques secours dans son expédition de Chypre. Il eut d'Amastris une fille du même nom que sa mère, et deux fils, ou plutôt deux monstres (Cléarque et Oxathres), (*voy.* CLÉARQUE). Ils firent mourir leur mère, et périrent ensuite eux-mêmes par les ordres de Lysimaque, qui devint le vengeur de cette princesse, dont il avait été un instant l'époux, après la mort de Denys. (*Voy.* AMASTRIS.) Les médailles de ce prince ne se trouvent qu'en argent, et sont fort rares. T—N.

DENYS de Milet, l'un des plus anciens écrivains grecs en prose, vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Il avait rédigé en un corps les traditions qui avaient été recueillies par les anciens poètes. C'est ce qu'on nommait le *Cycle mythique*. Cet ouvrage est souvent cité par les anciens, et Diodore de Sicile s'en est beaucoup servi dans son 4e. livre. Denys de Milet avait aussi écrit le *Cycle historique*, qui contenait probablement l'histoire du temps postérieur au siége de Troie, également tirée des poètes, qui avaient pendant long-temps été les seuls historiens. — DENYS de Thrace, surnommé *Tecus*, du nom de son père, fut disciple d'Aristarque et enseigna la grammaire à Rome, du temps de Pompée. On ne sait pas si

lui qu'il faut attribuer une
aire grecque très abrégée, que
is a publiée dans le 7e. volume
Bibliothèque grecque, et qui
in ouvrage très ancien; car
grammairiens grecs ont fait
des commentaires très éten-
i se trouvent manuscrits dans
s bibliothèques. Villoison en
quelques extraits dans le se-
lume de ses *Anecdota græca*.

C—R.

YS D'HALICARNASSE, fils
ndre, ne nous est presque con-
par ses ouvrages. Il nous ap-
ui-même qu'il vint à Rome l'an
.-C., peu après la fin des guer-
les. Il s'y occupa de l'étude de
e latine et de recherches rela-
la composition de son histoire,
blia l'an 7 av. J.-C., sous le ti-
Antiquités romaines. Il y re-
la première origine des peu-
l'Italie, et il finit à l'an 266
., où commence Polybe. Il
fait connaître l'ancien état de
sur lequel les historiens la-

tion à part avec les
Schott, Leipzig,
des *Jugements a*
ciens écrivains gr
copiés en les trad
ter l'auteur; IV.
tique de Lysias,
Dinarque: ces de
ges ont été imprim
une version latine
Holwell, Londres
une *Lettre* à Am
ver que Démosth
servi des ouvrage
rhétorique; VI. un
pée, sur le style d
principaux histori
conde *Lettre* à A
dide; VIII. un *E*
style de Thucyd
de l'éloquence de
ouvrages le place
parmi les critiques
ritent d'être plus
sont. Les *Antiquit*
imprimées, pour
grec (1) par Rob

. Toutes les deux sont en
-4°.; celle de Bellenger est
timée. (*V.* Bellenger.) —
e Denys d'Halicarnasse,
nt de celui-ci et qui vivait
règne d'Adrien, avait écrit
ouvrages sur la musique. Il
en reste aucun. C—R.

'S (S.), dit l'*Aréopagite*,
ivant S. Justin, un des prin-
ges de l'aréopage; lorsque
S. Paul parut devant ce tri-
ont Platon avait redouté l'exa-
qu'Athènes, rangée sous la
on des Romains, conservait
vec plusieurs de ses anciens
, en considération de son
our les sciences, et de l'an-
gnité de sa république. S. De-
que de Corinthe, Aristide,
Jsuard, et les anciens marty-
rapportent que l'aréopagite,
par S. Paul, fut établi par lui
évêque d'Athènes. Aristide et
one de Jérusalem lui donnent
e martyr, et on lit dans les
es des Grecs qu'il fut brûlé
ènes, vers l'an 95 de J.-C.
t marquée au 3 octobre dans
ns calendriers. Son corps,
transféré à Rome, fut, dit-on,
n France à l'abbaye de St.-
'église cathédrale de Soissons
éder son chef, qui aurait été
le Constantinople l'an 1205.
-temps confondu Denys l'a-
avec Denys, premier évêque
Hilduin, qui écrivit en 814
pagitica (imprimés à Colo-
3, in-8°., et dans Surius),
le premier cette erreur, sur
de quelques ouvrages apo-
; (il avança aussi le premier
enis, après son martyre, avait
tête dans ses mains); mais
d'Hilduin, qui était abbé de
, contredit les monuments historiques; elle était inconnue avant le 9e. siècle. La fête des deux saints est marquée à des jours différents dans la plupart des anciens martyrologes, qui distinguent aussi le lieu et les circonstances de leur martyre. L'auteur de la *Vie de S. Fuscien*, Fulbert de Chartres, Lethaldus et plusieurs autres, ne confondent pas non plus l'aréopagite avec l'évêque de Paris. Sirmond, de Launoy, Morin, Dubois, Denis de Ste.-Marthe et Tillemont, ont réfuté solidement cette opinion d'Hilduin, qui, supposée fausse dans les nouveaux bréviaires de Paris et de Sens, est aussi rejetée par les plus habiles critiques de France et d'Italie. Elle était passée de Paris à Rome, et de Rome dans la Grèce par Méthode, qui écrivit la *Vie de S. Denys*; elle repassa en France avec la traduction de cette vie faite par Anastase. On trouve dans la *Bibliothèque historique de France* la liste des nombreux ouvrages qui ont été publiés pour et contre l'opinion d'Hilduin. Dans le 5e. siècle, on mit, sous le nom de *S. Denys*, aréopagite, plusieurs ouvrages qui ont été inconnus à tous les écrivains des quatre premiers siècles de l'Église; et, sans s'arrêter aux divers caractères de supposition qu'on y remarque, il suffira de dire qu'il y est parlé de plusieurs points de discipline qui sont postérieurs à S. Denys. Quoi qu'il en soit, les ouvrages qui portent son nom ont été traduits du grec en latin par Denys le chartreux, Joachim Périon, Fr. Dahy, Pierre Lanssel, P. Halloix et Balth. Corder. Ces trois derniers ont donné les meilleures éditions des œuvres attribuées à S. Denys, Paris, 1615, in-fol. (1); Anvers, 1634, in-fol.; et Paris, 1644,

(1) La plus ancienne édition grecque est celle de Florence, 1516, in-8°. Il y en a une latine de la version d'Ambroise, publiée par le Fèvre d'Étaples, Paris, 1498, in-fol.

de [illegible] chel Singelle, de Méthode, Guérin, du P. Halloix, jésuite, [illegible]

V—VE.

DENYS (S.), évêque de Corinthe, vivait sous le règne de Mar Aurèle, et se distingua par ses vertus par son éloquence. L'activité de sc zèle ne se renferma pas dans son églis elle s'étendit encore à plusieurs autre C'est ce qu'on voit par huit de ses let tres, dont Eusèbe a conservé des frag ments. La première, écrite aux Lacé démoniens, avait pour but de les instruire dans la foi et de les exhorter à l'union. On apprend par la seconde, qui était adressée aux chrétiens d'Athènes, que Denys l'aréopagite avait été le premier évêque de cette ville. L'hérésie de Montan était combattue dans la 3e. lettre, écrite aux Nicomédiens. Dans la dernière, adressée à l'église de Rome, Denys remerciait le pape Soter des aumônes qu'il avait envoyées à l'église de Corinthe : « Nous » avons lu, disait-il, votre lettre, et » nous la lisons toujours, ainsi que » celle qui nous a été écrite par Clé- » ment. » C'était un ancien usage de lire les lett[illegible]

aïus, jusqu'à la fin de la
(l'an 251). Il n'avait ces-
sur ceux qui souffraient
soit en leur envoyant de
res pour les consoler, soit
rant des lettres qui conte-
es instructions. Après son
xandrie, il combattit les
l écrivit plusieurs lettres
Rome, et à Fabien, évê-
che, qui paraissait incli-
rigorisme outré de l'anti-
ien. Depuis l'an 250, la
ait Alexandrie. La charité
ie parut alors inépuisable.
qua le zèle dont il était ani-
rêtres, aux diacres, aux
ne, et Eusèbe fait un ta-
ant de ces chrétiens, dont
irent martyrs de leur no-
nent. Népos, évêque des
ayant répandu en Égypte
millénarisme, qui consis-
e qu'avant le jour du juge-
s régnerait mille ans sur la
ses élus, Denis réfuta le
omesses, publié par Népos.
conférence publique avec
chef des millénaires, et lui
ner sa doctrine. Lorsque le
ne parut vouloir excom-
Africains, parce qu'ils per-
rouloir rebaptiser les héré-
ys lui écrivit pour arrêter
de cette menace. Fleury
triarche contre S. Jérôme,
partager la doctrine des
s. Suivant S. Basile, Denys
nême le baptême des Pé-
qui était rejeté en Asie, et
our connaître ses vrais sen-
e lire les fragments de ses
servés par Eusèbe. La per-
ntre les chrétiens ayant été
par l'empereur Valérien,
Émilien, préfet d'Egypte,
Denys, et le pressa de sa-
crifier aux dieux : « Tous les hommes,
» répondit le patriarche, n'adorent
» pas les mêmes divinités. J'adore le
» vrai Dieu qui a donné l'empire à
» Valérien et à Gallien. Je lui offre
» sans cesse des prières pour la paix
» et pour la prospérité du règne des
» empereurs ». Le préfet l'exila à
Képhron dans la Libye. Le patriar-
che convertit alors les païens au mi-
lieu desquels il vivait. Il écrivit deux
Lettres pascales dans les deux an-
nées que dura son exil. Valérien ayant
été fait prisonnier par les Perses, l'an
260, Gallien rendit la paix à l'Église,
et Denys retourna à Alexandrie. Bien-
tôt après, cette ville éprouva toutes
les calamités des discordes civiles, à la
suite de la révolte du préfet Emilien
qui s'était fait proclamer empereur.
Lorsque les troubles furent apaisés,
il s'en éleva d'autres dans l'Église.,
Sabellius, renouvelant l'erreur de
Praxéas, niait la distinction des trois
personnes divines. Les églises de la
Pentapole étaient sous la direction du
patriarchat d'Alexandrie; elles avaient
embrassé l'erreur de Sabellius. Denys,
n'ayant pu réussir à éclairer les prin-
cipaux auteurs de l'hérésie, les fit
condamner dans un concile tenu à
Alexandrie l'an 261. Il écrivit, à ce
sujet, au pape Sixte II, une lettre
dont Eusèbe a conservé un fragment.
Ses ennemis lui ayant prêté une doc-
trine qu'il n'enseignait pas, il se jus-
tifia dans une *Apologie à Denys, évêque de Rome*. S. Athanase com-
posa, à cette occasion, un livre *de l'opinion de Denys*. S. Basile rap-
porte plusieurs passages de l'*Apolo-
gie*. Le patriarche y établissait qu'en
disant que J.-C. était une créature, et
qu'il différait du père en substance,
il ne parlait que de la nature humaine,
mais que le fils, quant à la nature
divine, est de la même substance que

équiper cinquante galères
er les carthaginois à la paix,
encore son crédit. Il tâcha
r dans le cœur du tyran
du bien, et lui parlant de
mme de l'homme le plus en
apprendre à régner, il ob-
de pressantes sollicitations,
ys appellerait le philosophe
lui. Platon, chassé de Sy-
du par les ordres du der-
, craignit de reparaître au
une cour corrompue, à la-
leçons et ses exemples se-
utiles ; mais pressé par les
de Dion, et surtout par
n'on lui donnait, que Syra-
verait un gouvernement sage
il quitta Athènes et se rendit
, où il fut reçu avec les plus
onneurs. Un char magnifi-
orné l'attendait sur le rivage:
enys lui-même qui, selon
ervit de conducteur au fils
, et un sacrifice d'actions de
offert aux Dieux, pour les

la philosophie de P
vait faire le bonheu
sespéra les courtisa
Dion sous les coule
ses, et l'accusèrent
liste le conduisit a
sous un prétexte s
ensuite de sa perso
barquer sur un vai
en Italie. (1) Ce trion
les ennemis de Dio
éloigner un censeu
austère faisait la crit
la cour, et Platon r
renvoyé. Denys l'av
la citadelle afin d
plus à son aise, de
de l'amitié qu'il p
prétendait exercer
potique jusque sur
il voulait qu'il n'eût d
lui, qu'il l'estimât p
et sa passion ressen
plus déréglé. Il se
commodait avec lui,
priait ensuite de lui

phe ne revint à Syracuse que pour être exposé aux plus grands dangers. Les gardes du prince, sachant qu'il lui conseillait sans cesse de renoncer à la tyrannie, voulurent se défaire de sa personne. Ce fut Denys qui le sauva, et Platon n'oublia jamais ce bienfait. Il quitta néanmoins ce séjour inaccessible à la vertu, et où la débauche et la licence reprirent bientôt leur cours. Denys ne garda plus de mesure. Il se replongea dans la volupté et mena la vie la plus déréglée. Théopompe, dans Athénée, le range parmi les plus grands buveurs, et suivant Aristote il restait souvent ivre pendant plusieurs mois. L'excès du vin ayant affaibli sa vue, il ne fut bientôt plus entouré que de flatteurs qui avaient la vue basse, et qui ne distinguaient pas même les mets placés devant eux, chacun voulant imiter le maître jusque dans ses infirmités. Enfin Denys, fatigué d'entendre Platon solliciter avec ardeur le rappel de Dion, contraignit la femme de ce dernier, qui se nommait Arété, à épouser Timocrate, l'un de ses favoris, et fit vendre ses biens, croyant par-là lui ôter tout espoir de rentrer en Sicile. (1). Cet outrage irrita le cœur de Dion, qui jusque-là s'était borné à faire des vœux pour la délivrance de sa patrie, et n'avait rien tenté contre elle; il renonça dès ce moment aux charmes de la vie tranquille et heureuse qu'il menait dans son exil, sacrifia son goût pour les lettres et la philosophie au désir de délivrer la Sicile, et prépara contre Denys une expédition secrète; la considération dont il jouissait en Grèce par son savoir, son mérite et sa magnificence, attirèrent auprès de lui un grand nombre de personnes qui s'engagèrent dans cette entreprise. Le rendez-vous fut à l'île de Zacynthe; il en partit avec cinq vaisseaux et huit cents hommes seulement, pour aller attaquer la puissance de Denys, quatre cent vaisseaux et cent-vingt mille hommes de troupes. Mais Dion était appelé par les vœux des siciliens; il aborda dans le port de Minoa, appartenant aux Carthaginois, et se disposa à marcher sur Syracuse, où il arriva pendant que Denys faisait une expédition en Italie. Les Syracusains accoururent aux portes de la ville pour recevoir leur libérateur; le peuple voulut d'abord sacrifier à sa vengeance les délateurs et les espions, « gens maudits, nous dit Plutar» que, et ennemis des dieux et des hom» mes. » Denys, à son retour, trouva la ville au pouvoir de son beau-frère, et se réfugia dans la citadelle, gardée par ses troupes. Il se hâta de nommer des ambassadeurs pour traiter avec Dion, et pour demander qu'on lui envoyât des députés avec lesquels il pût s'entendre; mais ce n'était qu'une feinte, Denys retint les députés, attaqua par surprise les Syracusains, obtint un premier succès, et fut ensuite complètement défait. De nouveaux pourparlers qu'il eut avec les Syracusains ne tendirent qu'à rendre Dion suspect au peuple. Enfin, Denys ayant appris que Philiste, qui venait à son secours, avait été défait et tué dans un combat, se détermina à renoncer à ses états en Sicile. Ayant laissé la citadelle entre les mains de son fils aîné Apollocrate, il s'embarqua avec ses effets les plus précieux et fit voile vers l'Italie. Son parti se soutint encore quelque temps, et la citadelle ne se rendit qu'après avoir, dans plusieurs sorties, pillé et ravagé Syracuse. C. Népos dit posi-

(1) Corn. Népos dit néanmoins que Denys ne prit ce parti que lorsqu'il apprit que Dion levait des troupes dans la Grèce pour marcher contre la Sicile.

it conclu entre Dion
ité qui portait que
ile, Apollocrate la ci-
l'Italie; ce qui semble
prince se retira dans
ppartenaient, et que
de Locres en faisait
en soit, ce fut chez
Denys fut chercher un
lieu d'y mener une
douce, il s'empara
et ne fit que trans-
e joug qu'il avait fait
icusans. Après s'être
oir, il fit mourir les
s opulents pour se
leurs biens; il ou-
s et les filles, et se
ille à tant de débau-
n'osons retracer ici
ue nous en ont lais-
Justin. Ce dernier
qu'il fut chassé de
ocriens, après avoir
mais Strabon dit
es pour retourner à
e ce fut la garnison

lui rendre sa liberté; mais Dion fut assassiné, et les factions qui déchirèrent sa patrie après sa mort fournirent à Denys les moyens d'y rentrer. Il avait été voluptueux et débauché avant son exil, il devint cruel à son retour. Ses crimes irritèrent de nouveau ses sujets, qui se révoltèrent contre lui. Ils s'adressèrent d'abord à Icétas, roi des Léontins, qui leur envoya des secours; et, comme il voulait lui-même se saisir de l'autorité, ils députèrent des ambassadeurs à Corinthe, leur métropole, qui chargea Timoléon de délivrer Syracuse. Ce grand homme eut à combattre à la fois Denys, Icétas et les Carthaginois; mais il triompha de tous les obstacles. Denys lui-même, renfermé dans la citadelle, dénué de secours, préféra de traiter avec Timoléon; se réservant la faculté de se retirer en Grèce, il lui remit la citadelle, et lui livra ses armes, ses munitions, ses machines de guerre et ses provisions de toute espèce. Cette tyrannie, que Denys l'ancien avait

afin, dit Cicéron, d'avoir encore quelqu'un à qui il pût commander; mais, suivant Justin, pour être toujours sous les yeux de ceux qui le craignaient, et être plus méprisé encore de ceux qui ne le craignaient pas. On l'accusa néanmoins d'aspirer à la royauté, et il ne fut sauvé que par le mépris où il était tombé (1). Quoiqu'on ne puisse pas entreprendre de justifier la conduite et les mœurs de Denys, il nous semble que les historiens, et particulièrement Justin, le traitent avec une extrême rigueur. Les premiers auteurs qui ont tracé les crimes et les fautes de Denys, partageaient sans doute avec toute la Grèce la haine qu'on portait aux tyrans, et ce sentiment a pu influer, plus qu'on ne pense, sur le récit qu'ils ont laissé des actions de ce prince. Philippe de Macédoine aurait-il admis à sa table un homme aussi corrompu, un misérable tel que le dépeint Justin? L'on sait que ce grand homme fit à Denys un accueil royal, et qu'il l'admit dans sa familiarité. S'informant un jour en quel temps son père avait eu le loisir de composer tant de poésies: « Il les » composa, dit Denys, aux heures » que vous et moi passons à nous di- » vertir. » Le même Philippe lui ayant demandé une autre fois comment il avait pu perdre le royaume que son père lui avait transmis? « J'avais hé- » rité de sa puissance, répondit-il, » et non de sa fortune. » Un étranger lui demanda quel était donc le fruit qu'il avait tiré de son commerce avec Platon? « J'ai appris, lui dit Denys, à » supporter mon infortune avec cou- » rage. » Toutes ces réponses sont d'un homme qui se rappelle son origine et sa puissance, et qui sait en conserver dignement le souvenir dans l'adversité. On peut donc croire qu'il restait dans l'ame de Denys un certain orgueil qui contrasterait singulièrement avec le caractère que lui donne Justin. Cet auteur prétend même qu'il fut plus cruel que son père, tandis qu'on sait que les plus grands reproches que lui font les historiens portent sur ses mœurs dépravées et sur ses débauches, et que rien n'égale les cruautés du premier Denys, qui eut besoin d'établir sa tyrannie, pour la possession de laquelle son fils n'eut aucun crime à commettre. L'abréviateur de Trogue Pompée l'accuse encore d'avoir fait mourir, au commencement de son règne, ses frères, fils d'Aristomaque, seconde femme de Denys l'ancien; mais Diodore et d'autres historiens nous apprennent qu'Hipparinus, l'un d'eux, fut désigné par Platon pour former le gouvernement de Syracuse après la mort de Dion, et qu'il s'empara même de cette ville, où il régna deux ans. Nous savons encore par Athénée que Nysæus, autre frère de Denys, devint également souverain de sa patrie après la mort de Dion (2). Toutes ces contradictions doivent nous mettre en garde

(1) Heumann, savant allemand, a essayé de prouver que Denys n'avait pas été obligé de tenir une école à Corinthe pour subsister; il donne plusieurs raisons assez spécieuses pour étayer son opinion. Mais, outre le témoignage des historiens qui rapportent ce fait, on peut invoquer celui d'Aristoxène, cité par Porphyre dans sa Vie de Pythagore. Il dit positivement que Denys enseignait les lettres à Corinthe. Peut-être, il est vrai, n'était-ce pas pour subsister qu'il prit ce parti, et, comme dit Justin, il usait ici de ruse et de dissimulation, pour ne pas paraître conserver l'esprit de tyrannie qui était en horreur chez les Grecs. Heumann pense aussi qu'on a confondu Denys le tyran avec un autre Denys, maître d'école à Corinthe. Memnon, dans Photius, pour nous donner une idée de la magnificence de Denys, roi d'Héraclée, nous apprend qu'il acheta les meubles de Denys chassé de Sicile. Le produit de cette vente pouvait mettre le monarque détrôné à l'abri de cette misère dans laquelle on prétend qu'il vécut à Corinthe, et ce fait viendrait à l'appui de l'opinion du savant allemand. (Voyez C. A. Heumann, *Epistola ad M. J. G. Raphelium, in qua Dionysius Sicilia rex segregatur à numero magistrorum*, Gottingue, 1733, in-4°., réimp. dans les *Parerga Gottingensia*, N°. 7.)

(2) Athénée place ces trois frères au nombre des plus grands buveurs.

récit de Justin, qui n'est pas
le plus exact de l'antiqui-
cependant, d'accord avec
r, dit aussi que Denys mena
e une vie méprisable, et cite
comme un exemple frappant
ressité de se conduire avec
on et avec douceur. On ne
nmoins refuser à ce prince
belles qualités. Il encouragea
et les arts, il accueillit les
ies et récompensa les savants.
le Cyzique reçut un talent
r prédit une eclipse. Il vou-
ler Platon de biens, mais le
ie refusa tous ses dons. Aris-
ait de Denys, à cette occasion,
libéralités ne lui coûtaient
irce qu'il offrait beaucoup à
i ne voulait rien, et qu'il
eu à lui et à tant d'autres qui
beaucoup. Suidas attribue à
quelques lettres : il avait
vant le même auteur, sur les
Épicharme. Denys avait sou-
partie fine et prompte ; nous

dans un âge fort av
se fit prêtre de Cyb
rait les villes et les b
sautant et dansant
tambour, et deman
nom de la déesse.
sœur Sophrosyne,
locrate, et plusieur
qui furent massacré
par la vengeance d
moléon, après avoi
sance de Denys et
té à Syracuse, fit
signes de la tyranni
rasée, et le magnifi
Denys le jeune avait
disparut. Il ne reste
nument de cette puis
récit de quelques h
moins véridiques. P
l'histoire de la Sicile
Denys. Ses ouvrages
ne les connaît que
qu'en ont faite d'a
Voyez pour ses méd
cédent.

DENYS, tyran d'

nées Satyrus céda le gouver- à Timothée. Celui-ci en resta pendant quinze ans, et avec ièrent la modération et la jus- enys, son frère et son succes- ofita des guerres entre les Per- es Macédoniens pour agrandir s, en réunissant plusieurs pro- ı ses domaines, après la défaite ius à la bataille du Granique. fut pas toujours paisible pos- ; mais il sut adroitement évi- re soumis aux armes d'Alexan- algré les plaintes réitérées des d'Héraclée, qui s'adressèrent au rant de l'Asie pour obtenir leur et le rétablissement de la liber- leur patrie. Les bons offices pâtre, sœur d'Alexandre, ser- protéger Denys auprès de son près la mort de ce prince, il Amastris, fille d'Oxiarthe et le Darius, que le roi de Macé- vait d'abord mariée à Cratère, ses généraux. Cette alliance augmenta l'ambition de Denys, it prendre le titre de *roi*, pres- même temps que les successeurs ndre. Comme son frère Ti- , il ne s'occupa que du bonheur ujets, et gouverna ses états avec up de sagesse. Suivant Mem- imothée l'avait associé à son nement; et les médailles nous nent qu'ils régnèrent ensemble, e nous trouvons leurs noms sur les mêmes monnaies. Il en néanmoins qui appartiennent à seul, et qui probablement sont eures à la mort de son frère: e nous offrent point leurs por- et les deux princes n'y pren- as même le titre de roi. Denys, ille dans ses états, se livra à la chère et à la mollesse; il devint grosseur prodigieuse: Élien et e racontent qu'il fallait lui en- foncer des aiguilles fort avant dans la chair pour le tirer du sommeil léthargique dans lequel il était souvent plongé. Ils ajoutent à ce récit que lorsqu'il donnait audience, il s'enfermait dans une boîte, ou dans une espèce de tour qui cachait tout son corps, à l'exception de la tête. Denys mourut, pleuré et regretté de tous ses sujets, à l'âge de cinquante-cinq ans, après un règne de trente-trois. Il avait eu de sa première femme une fille, mariée à Ptolémée, neveu d'Antigone, roi d'Asie, auquel il avait fourni quelques secours dans son expédition de Chypre. Il eut d'Amastris une fille du même nom que sa mère, et deux fils, ou plutôt deux monstres (Cléarque et Oxathres), (*voy.* CLÉARQUE). Ils firent mourir leur mère, et périrent ensuite eux-mêmes par les ordres de Lysimaque, qui devint le vengeur de cette princesse, dont il avait été un instant l'époux, après la mort de Denys. (*Voy.* AMASTRIS.) Les médailles de ce prince ne se trouvent qu'en argent, et sont fort rares. T—N.

DENYS de Milet, l'un des plus anciens écrivains grecs en prose, vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Il avait rédigé en un corps les traditions qui avaient été recueillies par les anciens poètes. C'est ce qu'on nommait le *Cycle mythique*. Cet ouvrage est souvent cité par les anciens, et Diodore de Sicile s'en est beaucoup servi dans son 4e. livre. Denys de Milet avait aussi écrit le *Cycle historique*, qui contenait probablement l'histoire du temps postérieur au siége de Troie, également tirée des poètes, qui avaient pendant long-temps été les seuls historiens. — DENYS de Thrace, surnommé *Técus*, du nom de son père, fut disciple d'Aristarque et enseigna la grammaire à Rome, du temps de Pompée. On ne sait pas si

C—R.

DENYS D'HALICARNASSE, fils d'Alexandre, ne nous est presque connu que par ses ouvrages. Il nous apprend lui-même qu'il vint à Rome l'an 30 av. J.-C., peu après la fin des guerres civiles. Il s'y occupa de l'étude de la langue latine et de recherches relatives à la composition de son histoire, qu'il publia l'an 7 av. J.-C., sous le titre d'*Antiquités romaines*. Il y remonte à la première origine des peuples de l'Italie, et il finit à l'an 266 av. J.-C., où commence Polybe. Il nous y fait connaître l'ancien état de l'Italie, sur lequel les historiens latins avaient en général passé assez légèrement, et il prouve très bien que les Romains, ainsi que la plupart des peuples qui se fondirent parmi eux, descendaient d'anciennes colonies grecques. On y trouve aussi, sur les lois et les usages des Romains, beaucoup de détails qu'on chercherait inutilement ailleurs. Elle était en vingt livres, dont il ne nous reste que les onze premiers, avec quelques extraits des autres. Nous avons, outre cela, de Denys d'Halicarnasse : 1. un *Traité de*

... Toutes les deux sont en ... in-4°; celle de Bellenger est ... estimée. (*V.* BELLENGER. — ... re DENYS D'HALICARNASSE, ... ant de celui-ci et qui vivait ... règne d'Adrien, avait écrit ... s ouvrages sur la musique. Il ... en reste aucun. C—R.

...YS (S.), dit l'*Aréopagite*, ... uivant S. Justin, un des prin... juges de l'aréopage, lorsque ... S. Paul parut devant ce tri... lont Platon avait redouté l'exa... t qu'Athènes, rangée sous la ... tion des Romains, conservait ... avec plusieurs de ses anciens ... es, en considération de son ... pour les sciences, et de l'an... lignité de sa république. S. De... êque de Corinthe, Aristide, ... Usuard, et les anciens marty... s rapportent que l'aréopagite, ... par S. Paul, fut établi par lui ... évêque d'Athènes. Aristide et ... rone de Jérusalem lui donnent ... de martyr, et on lit dans les ... ges des Grecs qu'il fut brûlé ... hènes, vers l'an 95 de J.-C. ... est marquée au 3 octobre dans ... iens calendriers. Son corps, ... é transféré à Rome, fut, dit-on, ... en France à l'abbaye de St.-... l'église cathédrale de Soissons ... séder son chef, qui aurait été ... de Constantinople l'an 1205. ... g-temps confondu Denys l'a... e avec Denys, premier évêque ... Hilduin, qui écrivit en 834 ... *opagitica* (imprimés à Co... 63, in-8°., et dans Surius), ... t le premier cette erreur, sur ... é de quelques ouvrages apo... s; il avança aussi le premier ... Denis, après son martyre, avait ... a tête dans ses mains (1): mais ... n d'Hilduin, qui était abbé de ... is, contredit les monuments historiques ... de ce siècle. La fête des deux saints est marquée à des jours différents dans la plupart des anciens martyrologes, qui distinguent aussi le lieu et les circonstances de leur martyre. L'auteur de la *Vie de S. Fiacre*, Fulbert de Chartres, Lethaldus et plusieurs autres, ne confondent pas non plus l'aréopagite avec l'évêque de Paris. Sirmond, de Launoy, Morin, Dubois, Denis de Ste.-Marthe et Tillemont, etc. rejeté seulement cette opinion d'Hilduin, qui, supposée fausse dans les nouveaux bréviaires de Paris et de Sens, est aussi rejetée par les plus habiles critiques de France et d'Italie. Elle était passée de Paris à Rome, et de Rome dans la Grèce par Méthode, qui écrivit la *Vie de S. Denys*; elle repassa en France avec la traduction de cette vie faite par Anastase. On trouve dans la *Bibliothèque historique de France* la liste des nombreux ouvrages qui ont été publiés pour et contre l'opinion d'Hilduin. Dans le 5e. siècle, on mit, sous le nom de S. Denys, aréopagite, plusieurs ouvrages qui ont été inconnus à tous les écrivains des quatre premiers siècles de l'Église; et, sans s'arrêter aux divers caractères de supposition qu'on y remarque, il suffira de dire qu'il y est traité de plusieurs points de discipline qui sont postérieurs à S. Denys. Quoi qu'il en soit, les ouvrages qui portent son nom ont été traduits du grec en latin par Denys le chartreux, Joachim Périon, Fr. Dinet, Pierre Lansselt, P. Halloix et Balth. Corder. Ces trois derniers ont donné les meilleures éditions des œuvres attribuées à S. Denys, Paris, 1615, in-fol.; Anvers, 1634, in-fol.; et Paris, 16...

(1) La plus ancienne et ... [illegible]

n-fol.: l'édition de 1644 est la
stimée. Elle comprend quatre
: 1°. *De la hiérarchie céleste*,
la hiérarchie ecclésiastique,
noms divins (3°. 4°. *De la théo-*
logie mystique, et dix *Lettres;* on y
aussi les scholies de George
nère et de S. Maximin. On a
rs Vies de S. Denys, tirées des
s des Grecs, de Siméon Méta-
, de Suidas, de Nicéphore,
hel Singelle, de Méthode, de
, du P. Halloix, jésuite, etc.

V—VE.

SYS (S.), évêque de Corin-
ivait sous le règne de Marc-
et se distingua par ses vertus et
n éloquence. L'activité de son
se renferma pas dans son église,
endit encore à plusieurs autres.
qu'on voit par huit de ses let-
nt Eusèbe a conservé des frag-
La première, écrite aux Lacé-
iens, avait pour but de les ins-
dans la foi et de les exhorter
n. On apprend par la seconde,

quelques superstiti
il prétendit faire v
de philosophes ch
son origine. Il se
lettres avaient été c
hérétiques, qui s'é
faire des additions
ments. On croit qu
persécutions, mais
qu'il soit mort m
Grecs l'honorent,
avec ce titre. Les
fête le 8 avril, et
le titre de confesseu
porté de la Grèce à
par Innocent III au
Denis en France,
posséder les reliqu
pagite.

DENYS (S.), p
drie, à qui S. Basile
nent le titre de
Athanase appelle l
glise catholique, n
cement du 3e. siècle
était alors le centre

et Caïus, jusqu'à la fin de la
ution (l'an 251). Il n'avait ces-
veiller sur ceux qui souffraient
a foi, soit en leur envoyant de
ministres pour les consoler, soit
r écrivant des lettres qui conte-
d'utiles instructions. Après son
à Alexandrie, il combattit les
iens; il écrivit plusieurs lettres
rgé de Rome, et à Fabien, évê-
l'Antioche, qui paraissait incli-
our le rigorisme outré de l'anti-
Novatien. Depuis l'an 250, la
ravageait Alexandrie. La charité
triarche parut alors inépuisable.
nmuniqua le zèle dont il était ani-
aux prêtres, aux diacres, aux
s même, et Eusèbe fait un ta-
touchant de ces chrétiens, dont
urs périrent martyrs de leur no-
évouement. Népos, évêque des
oïtes, ayant répandu en Égypte
ur du millénarisme, qui consis-
croire qu'avant le jour du juge-
, Jésus régnerait mille ans sur la
, avec ses élus, Denis réfuta le
des Promesses, publié par Népos.
t une conférence publique avec
ion, chef des millénaires, et lui
andonner sa doctrine. Lorsque le
Etienne parut vouloir excom-
er les Africains, parce qu'ils per-
ent à vouloir rebaptiser les héré-
s, Denys lui écrivit pour arrêter
ution de cette menace. Fleury
ie le patriarche contre S. Jérôme,
ui fait partager la doctrine des
ptisants. Suivant S. Basile, Denys
ttait même le baptême des Pé-
niens qui était rejeté en Asie, et
ffit, pour connaître ses vrais sen-
pts, de lire les fragments de ses
es conservés par Eusèbe. La per-
tion contre les chrétiens ayant été
uvelée par l'empereur Valérien,
257, Émilien, préfet d'Egypte,
rrêter Denys, et le pressa de sa-
crifier aux dieux : « Tous les hommes,
» répondit le patriarche, n'adorent
» pas les mêmes divinités. J'adore le
» vrai Dieu qui a donné l'empire à
» Valérien et à Gallien. Je lui offre
» sans cesse des prières pour la paix
» et pour la prospérité du règne des
» empereurs ». Le préfet l'exila à
Képhron dans la Libye. Le patriar-
che convertit alors les païens au mi-
lieu desquels il vivait. Il écrivit deux
Lettres pascales dans les deux an-
nées que dura son exil. Valérien ayant
été fait prisonnier par les Perses, l'an
260, Gallien rendit la paix à l'Église,
et Denys retourna à Alexandrie. Bien-
tôt après, cette ville éprouva toutes
les calamités des discordes civiles, à la
suite de la révolte du préfet Emilien
qui s'était fait proclamer empereur.
Lorsque les troubles furent apaisés,
il s'en éleva d'autres dans l'Église.,
Sabellius, renouvelant l'erreur de
Praxéas, niait la distinction des trois
personnes divines. Les églises de la
Pentapole étaient sous la direction du
patriarchat d'Alexandrie; elles avaient
embrassé l'erreur de Sabellius. Denys,
n'ayant pu réussir à éclairer les prin-
cipaux auteurs de l'hérésie, les fit
condamner dans un concile tenu à
Alexandrie l'an 261. Il écrivit, à ce
sujet, au pape Sixte II, une lettre
dont Eusèbe a conservé un fragment.
Ses ennemis lui ayant prêté une doc-
trine qu'il n'enseignait pas, il se jus-
tifia dans une *Apologie à Denys,
évêque de Rome*. S. Athanase com-
posa, à cette occasion, un livre *de
l'opinion de Denys*. S. Basile rap-
porte plusieurs passages de l'*Apolo-
gie*. Le patriarche y établissait qu'en
disant que J.-C. était une créature, et
qu'il différait du père en substance,
il ne parlait que de la nature humaine,
mais que le fils, quant à la nature
divine, est de la même substance que

Denys défendit ensuite la di- souffert une longue
J.-C. contre Paul de Samo- périt par le glaive
que d'Antioche, et mourut à tique et le diacre
rie, vers la fin de l'an 265, pagnons (3); que
ouverné son église pendant martyrs furent jet
ix-sept ans. Les écrits du pa- mais qu'une chrétie
ne sont point venus jusqu'à *tulla* les recueillit
n'en reste que quelques frag- près du lieu où ils
vec son *Épître à Basilide*, tés. Les chrétiens
fois imprimée avec une ver- pelle sur leur tomb
e et un commentaire de Bal- Grégoire de Tours
Paris, 1561, 1573 et 1589. vière fit élever en 4
ître est comprise parmi les les ruines de cette
anons de l'église grecque, fidèles la visitaient
par Bévérégius. On a aussi dévotion, et qu'ell
e Denys contre Paul de Sa- des murs de Paris
grec et latin, avec des scho- fût pas éloignée. I
r. Turrien, Paris, 1610 et donation de Clotai
'église latine célèbre sa fête église était réunie
embre. V—VE. religieuse gouverné

'S (S.), apôtre de la France, vant plusieurs aute
r évêque de Paris, fut en- St.-Denys, mais à
Rome dans les Gaules vers l'apôtre de la Fran
du 3e. siècle. On attribue à du martyre. Frédé
missionnaire ou à ses disci- montagne *Mons*
a fondation des églises de duin, *Mons Merc*
de Senlis, de Meaux, de Colo- de Mercure dont

gne une ancienne église, et l'on
t de ce passage que les corps
ôtre et de ses deux compagnons
conservés dans une chapelle
raine au bas de Montmartre jus-
e qu'on les transférât à St.-De-
in creusant de nouvelles fonda-
pour agrandir les bâtiments de
ye de Montmartre, on décou-
n 1611, sous la chapelle dite
nts Martyrs, une crypte ou ca-
be de trente-deux pieds de lon-
, ayant un autel et une croix de
à l'orient. On a cru que c'était
nne chapelle de S. Denys, où
étiens s'assemblaient pour prier
nt les persécutions des premiers
de l'Église. C'est sur la voûte
e catacombe que fut bâtie avant
o une église en l'honneur de
ys. Louis-le-Gros et la reine
de fondèrent en cet endroit,
134, un monastère de bénédic-
dont le pape Eugène III fit la
ce l'an 1147, étant assisté à
de S. Bernard et de Pierre le
able. Les religieux de St.-Denys
it tous les ans en procession à
nartre, portant avec eux le chef
int martyr. Mabillon et Félibien
ont prétendu que l'apôtre des
s et ses compagnons avaient
rt le martyre à l'endroit même
bâtie l'abbaye de St.-Denys;
eurs preuves manquent de so-
Les corps des trois martyrs
portés à St.-Denys, où on les
rvait dans trois châsses d'ar-
De Marca attribue à Fortunat
ie de S. Denys que Fr. Bosquet
eillie dans son *Hist. eccl. Gal*
e. On a la *Chronique de S. De-*
pasteur de France, in-4°.,
que, sans date, et une Vie de
is en vers français, par Courtot,
1629, in-4°. V—VE.

NYS, surnommé le *Périégète*, parce qu'il est auteur d'un petit poëme en vers grecs hexamètres, intitulé : (*Periegesis oïcoumenôs*) *Voyage autour du Monde habitable.* Ce poëme, remarquable par l'élégance du style, a été commenté en grec par Eustathe et divers autres scholiastes, dont plusieurs sont encore inédits (1); Priscien, Festus Avianus et, dans nos temps modernes, Papius l'ont traduit en vers latins; Becharia et Henri Estienne en prose latine; Benigne Saumaise en vers français, et depuis la renaissance des lettres peu d'ouvrages ont été plus souvent réimprimés. Wells, en changeant l'ordre des vers de ce poëme, et en y ajoutant de nouveaux vers grecs, a essayé de le compléter et d'y renfermer la description des contrées modernes. Le poëme de Denis le Périégète ne contient qu'un petit nombre de notions positives sur la géographie, et dans la partie systématique il est conforme aux idées d'Ératosthènes, qui survécurent long-temps aux découvertes qui les détruisirent. Selon Ste.-Croix (*Examen critique des hist. d'Alex.*, pag. 708), une vie manuscrite de Denys le Périégète place cet auteur au siècle d'Auguste; mais nous avons consulté le manuscrit cité par Ste.-Croix, et le passage indiqué dit seulement que Denys le Périégète a écrit depuis Auguste et l'établissement de l'empire romain. Vossius pensait que Denys de Charax (2),

(1) M. Fuhrmann (*Manuel de littérature classique*, en allemand, 2e. volume, seconde partie, pag. 529, parle d'un commentaire inédit de Démétrius de Lampsaque sur Denys le Périégète, découvert par M. Hase dans les manuscrits de la bibliothèque impériale. M. Hase, à qui nous nous sommes adressés, a en vain cherché ce commentaire, et nous a assuré qu'il n'existait pas, et que l'assertion de M. Fuhrmann était due à quelque méprise.

(2) Cette ville, que l'on croit en Susiane, avait autrefois porte le nom d'Alexandrie, ce qui a fait quelquefois appeler notre auteur *Denys d'Alexandrie*. Ceux qui l'ont nommé *Denis d'Afrique* ont cru qu'il s'agissait d'Alexandrie en Égypte.

dans l'Orient par l'emp. Au- de Bâle, in-8°., 1
était le même que Denys le marques de Ceporini
te, et que la description du d'Aratus et le traité
, composée par Denys de Cha- Proclus; celle de
ie Pline a citée, était le poëme Paris, 1547, in-4
que nous possédons sous le Estienne, 1577, ave
Περιήγησις οἰκουμένης; mais et Pomponius-Mela;
ment, adopté par plusieurs sa- in-8°., 1658, avec
a été combattu par d'autres, de Guillaume Hill,
opinions qu'on a présentées cartes géographique
patrie et l'âge de Denys le mur, in-8°., 16
le sont peu d'accord entre Tanneguy le Fèvre,
midas le fait naître à Byzan- traduction en prose d
utres prétendent qu'il était de celle de Leyde, 173
e. Eustathe pense qu'il écri- le Plutus d'Aristoph
Néron, Saumaise sous Do- d'Havercamp, avec
Scaliger sous Sévère, Dod- les notes de Papius
is Heliogabale. Les dénomina- de Priscien et d'Avi
les limites présumées du mon- primées séparément
a sont, dans l'ouvrage de De- leure édition de ces
ériégète, les mêmes que dans la celle qu'a donnée W
hie de Strabon, et cette con- *Poetæ latini minor*
on nous fait pencher pour l'opi- en vers français de
ceux qui considèrent cet au- nigue Saumaise, pèr
teur comme contemporain d'Auguste; maise, est intitulée
rs il faut admettre que son poë- *drin, de la situat*
uffert quelques interpolations. Paris, 1597, in-12

du P. Lelong. Son
rsionis peccatoris,
4°. de 27 feuillets,
ennier livre imprimé
avec date certaine.
ctuor novissimis, ou
rnières, dans lequel
a perte de l'empire
un effet de la colère
t irrité par les pé-
is, a été traduit en
1512), en espagnol
, etc. Quelques-unes
ont été mises à l'in-
y a repris quelques
rgatoire. Outre ses
es, Denys avait aussi
familier les *Confé-*
, pour l'usage des
des novices de son
été écrite par Dom
à stratis (Cologne,
oyez les Bollandistes,
, tom. II, pag. 945.

C. M. P.

JUES), peintre, né

en Italie, l'amour du
revenir à Anvers, dig
pensé de ses travaux. I
teurs et des artistes I
honorable, et son ent
pèce de triomphe; ma
long-temps du bonhe
les richesses et la con
mort prématurée en
cours. La plupart de se
en Italie; la France n'e
et Descamps n'a pu pa
que trois : un *Ecce*
goût de van Dyck, et
Les éloges qu'il leur d
que Denys méritait l
dont il jouit pendant
rière.

DENYS (PIERRE)
vrages de fer, mérite
dans ce recueil par se
Né à Mons en 165
dès sa jeunesse du
arts, et surtout pour
fer. Ayant étudié plusi
profession à Rome et

une application suivie à tous les problêmes de la physique : c'est ainsi qu'il se prépara à professer cette science. Après s'être procuré un cabinet bien assorti, il ouvrit son premier cours en 1779. Ses auditeurs furent moins étonnés de son abondante facilité que de l'ordre, de la précision, de la clarté de sa démonstration. Les fondateurs du lycée lui offrirent la chaire de physique dès l'origine de cet établissement. Ennemi de l'enthousiasme et du charlatanisme, il évitait avec soin le luxe pompeux des mots et le brillant des figures ; sa diction était pure, exacte et facile, son organe sonore et soutenu. A l'époque où il commençait à professer, il fit un *Mémoire sur les effets et la cause des éclats interrompus de la foudre.* Il a été consulté plusieurs fois par le gouvernement et par les hommes chargés de l'administration des finances, *sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, relativement aux tontines et rentes viagères. Il se proposait même, à cet égard, de publier une seconde édition très augmentée de l'ouvrage de son oncle, sur [illegible]

178
prod
que l
dinai
les gl
in-8°.
on re
précis
saient
blique
compl
matéri
et de
Il fond
ges et
sique e
était co
le surp
traité t
physiqu
blait vo
faire qu'
qu'un au
solument
bon chim
géomètre
Lors de l
les plus

observations de Canat. Les
taires de Depringlès se trou-
ce dans les deux volumes
1742-46 par le président
A. B—T.

HIM. C'est sous cette déno-
qu'il est connu Abou' Fatah-
d'un *Traité de l'utilité*
Cet ouvrage est di-
quatre parties. La première
aux quadrupèdes; la
aux oiseaux; la troisième
sons; la quatrième aux in-
y en décrit les espèces, la
qualités et l'usage. Casiri
Bibl. Arab. Hisp., t. I,
de plusieurs ani-
est ouvrage, dont la
de l'Escurial possède un
manuscrit, orné de pein-
y est encore l'auteur d'un
moralité intitulé : *Supé-*
de l'âme sur les tourments
Il mourut, selon Hadji-
765 de l'hégire, 1341 de
him, ou plutôt Al-Der-
de l'aïeul

et le plus complet qu
publié sur cette mat
été surpassé par ceu
Frérier, on le consu
peut suffire pour les
dinaires. On en a fa
réimpression moins
tion originale, dont
corrigé toutes les faut
l'*errata*.

DERBY (Jacq
comte DE), naquit e
mille ancienne. Lors
vile éclata en Angle
un attachement inéb
les Ier., se distingua
batailles qui se don
rut plusieurs fois ri
la vie. Les parlemen
acharnés contre lui q
rangements qu'ils pr
à diverses reprises
tamment excepté de
les Ier. ayant quitté l'A
se retira avec ses pa
de Man, dont il était
s'y maintint jusqu'

ix pieds, avec laquelle il aper-
6e. et 7. satellites de Sa-
mais n'ayant pu les retrouver
l'autres verres, il crut s'être
et n'avoir vu que de petites
fixes; il était reservé à Her-
le faire à cet égard des obser-
incontestables. Derham acquit
ouvrages une grande considé-
ce qui lui procura une exis-
reuse comme ecclésiastique
me savant. Ainsi l'université
rd lui envoya, en 1730, des
de doctorat, en le dispensant
is et des formalités d'usage. *Ob*
dit le diplome, *ab ipso edi-*
ibus physicam et mathesim
em reddidit et ad religionem
que fidem exornandam revo-
Dès 1716, il avait été nommé
in du prince de Galles, et cha-
le Windsor. D'un autre côté,
été royale de Londres l'avait
long-temps admis dans son
t il satisfit aux devoirs que lui
it cet honneur, en publiant plu-
Mémoires dans les *Transac-*

le célèbre Ray. A
grand naturaliste,
partie de la corres
entretenue avec les
de son temps, et
Philosophical lett
1718, in-8°. Ce
soins que parut le
du même auteur.
notes aux ouvrages
sur les insectes d
les oiseaux (*Voy.*
aussi et enrichit d
Miscellanea curio
3 v. in-8°. Son de
Christo-theology,
de la divinité de
tienne, 1730, in-8
pement d'un sermo
à Bath, le 2 nov. 1
sur les instantes p
toire. Il mourut da
minster le 5 avril 1
te-dix-huit ans, lai
curiosités, renferm
le collection d'ins
conservés avec so

fugia à Genève, où il mourut en
. Ses autres ouvrages, d'après
ner (*Histoire littéraire de Ge-*
, tome II, page 513), sont : I.
ute de l'Eucharistie, 1655,
.; II. *Metaphysica*, Orange,
, in-8.; III. *Logica restituta*,
ve. 1659, in-4°.; IV. *De exis-*
i Dei, 1661, in-4°.; V. *De*
is, Genève, 1663, in-8°. : c'est
doute sa *Disputatio de libertate*
omis que l'auteur avait fait im-
r à Nîmes la même année ; VI.
utatio realis de ente reali, Nî-
1662 ; VII. *Disputes de la*
e, ou discours sur ces paroles :
i est mon corps, » Nîmes,
, in-8.; VIII. *Discours contre*
ologie judiciaire, 1663, in-8°.;
Opera philosophica, Genève,
, in-4°.; X. *Philosophia con-*
a, 1664, in-4°.; XI. *La lu-*
e de la raison opposée aux té-
s de l'impiété, Genève, 1665,
.; XII. *les Inconstants*, Genève,
, in-8°. : mais Senebier a omis
mpendium logicæ, 1663, in-8°.

la mort de Claud
rement traduit de
messire Nicolas
rois, et depuis d
gaire françois, et
liers frères, 1542
duction est dédié
d'Orléans, fils de
ne contient pas le
livre, et ne comm
elle finit au 58e.;
remarquer que de
on faisait alors
des livres 59e. e
sait le 58e. Le te
n'était pas encore i
quand Déroziers p
qui est la seule qu
çais.

DERRAND. *Vo*

DERWENTW
comte DE), l'un de
remarquables qui,
les armes en faveu
trône d'Angleterre.
te de Marr à Dum
dir son zèle, et ce

de la tour, fit monter sur l'e-
l son fils encore enfant, et lui
Sois couvert de n s , et
ends à mourir pour ton roi. »
ifesta ensuite hautement son
ment à la religion catholique
cause de Jacques III. Le comte
mare ne montra pas moins de
; le shérif lui ayant demandé
roulait pas faire de discours, il
it : « Je ne suis pas venu ici
haranguer, mais pour mou-
Le comte de Nithsdale échap-
supplice par l'adresse de sa
, qui, étant entrée dans sa
, échangea ses habits avec lui,
lonna ainsi le moyen de se sau-
Le comte de Derwentwater
, dit Smollet, un jeune homme
des plus belles qualités. Sa fu-
destinée tira des larmes de
les spectateurs, et fut très pré-
iable au pays où il vivait, at-
u qu'il y faisait subsister par
bienfaits une foule de malheu-
. » M—D j.

SAGULIERS (Jean-Théo-
), célèbre physicien, naquit à la
lle en 1685. Son père, mi-
protestant du seigneur d'Aitré,
été obligé de se retirer en An-
e par suite de la révocation de
de Nantes, y fut chargé de
tion de la jeunesse dans l'école
gton, près de Londres. Cette
stance favorisa le désir qu'il
d'instruire lui-même un fils
les plus heureuses dispositions.
apprit les langues grecque et
, et il eut bientôt la satisfaction
voir aider dans ses fonctions
n enfant qui avait à peine seize
e jeune Desaguliers ayant perdu
père quitta l'école d'Islington,
étudier en philosophie dans
ersité d'Oxford. Keill y don-
lors des leçons de physique ex-
périmentale. Desaguliers devint son
disciple, et se livra avec tant d'ar-
deur à l'étude de cette science qu'il
mérita de remplacer son maître lors-
qu'il quitta Oxford en 1710. On le
chargea d'ouvrir, au collége de Hart-
Hall, un cours de physique, qu'il
continua pendant trois ans. Newton
fut l'oracle qu'il consulta pour ses le-
çons. Sa réputation croissante porta
son nom à Londres, où l'on désira lui
voir répéter ses expériences. Il s'y ren-
dit, moins pour répondre à l'empres-
sement du public, que pour acquérir
de nouvelles connaissances, et dans
la vue de se consacrer à l'état ecclé-
siastique. Il entra dans les ordres,
prêcha à Hamptoncourt en 1716 de-
vant le roi, et fut ordonné prêtre en
1717. Il obtint ensuite deux cures,
et fut chapelain du duc de Chandos,
puis du prince de Galles. La société
royale de Londres lui avait ouvert ses
portes en le dispensant de payer son
entrée, de signer les obligations or-
dinaires, et de fournir aux contri-
butions hebdomadaires. Newton, qui
jouissait déjà d'une grande réputa-
tion, reconnut ses talents, et le char-
gea de répéter quelques-unes de ces
expériences capitales sur lesquelles
reposait sa nouvelle doctrine. Desa-
guliers n'épargna rien pour justifier
une si honorable marque de con-
fiance. Il inventa et construisit de
nouveaux instruments, perfectionna
ceux qui étaient connus, et fit un cours
de physique expérimentale newto-
nienne, où l'on vit accourir les
savants et les hommes d'état dont la
Grande-Bretagne s'honorait alors. Il
eut la gloire de compter parmi ses au-
diteurs le roi George Ier, et le prince
de Galles, qui voulut apprendre de
lui la philosophie newtonienne. Desa-
guliers voyagea ensuite en Hollande,
et donna à Rotterdam et à la Haye des

furent très suivies. A son
ngleterre la société royale
a place de démonstrateur
ébre Robert Hook avait
ndant plusieurs années. Le
orta de nouveau en foule à
d'où l'on vit sortir plu-
imes de mérite, parmi les-
distingue 's Gravesande.
s publia le recueil de ses le-
ysique expérimentale (*Sys-
xperimental Philosophy*,
1719), en 2 vol. in-4°. Le
raité de la mécanique ra-
t de ses applications aux
le second l'auteur s'est oc-
dement des machines hy-
. Ces deux volumes ont été
français par le P. Pézénas.
s remporta en 1724 le prix
par l'académie de Bordeaux
cité. Sa dissertation fut im-
t ensuite traduite en italien.
dans les *Transactions phi-
es* plusieurs Mémoires in-
: 1°. pour défendre l'op-
Newton contre les objec-

*tronomie de Grego
duction à la phil
nienne, par 's Grav
lui attribue : The
sophy the best mo
ment, an allegori
dres, in-4°., ou
tant la philosophie
me le meilleur mo
nement.* Desaguliers
teur de cette produc
poète ni enthousias
degré qu'il exaltât
qu'il appelait *philo
rable*, son imaginati
jamais au point d'
d'une rêverie. Tous
Desaguliers prouve
ments pour Newto
time, de l'admirati
thousiasme presqu
natisme, comme le
On rapporte, sans
vé, que la raison d
téra totalement dans
de sa vie, et que se
causèrent la mort.

s dont il était entouré; il passait
s son domaine de Coudrieux,
t lui-même son jardin, et fai-
s expériences qui tournaient à
ge public. Il mourut à Lyon
. Desargues écrivait agréable-
mais, soit qu'il se défiât trop
ême, soit qu'il préférât don-
a recherche des vérités nou-
temps qu'il aurait employé à
il confia le soin de rédiger ses
s à Abraham Bosse, qui s'en
al acquitte, qu'on ne les lit
re. Le P. Colonia annonçait
ier, chanoine de Provins, en
t une édition complete, mais
t n'a point eu de suite. On a
rgues : I. un *Traité de la*
tive, 1650, in-fol.; II.-V. *la*
e universelle pour poser l'es-
a Pratique du trait à preuves
coupe des pierres, la *Manière*
er en taille-douce et à l'eau-
t la *Manière universelle pour*
er la perspective (*V.* Bosse.);
aité des sections coniques,
n-8°. Lorsque Pascal publia

les de Voisenon. Il
sivement, *Florine*
(1780); *Les deux*
les Jumeaux de B
l'Amant travesti;
Médecin malgré lu
zarre, dans laquelle
manière plaisante,
tra. Desangiers avai
l'originalité; possé
degré la vivacité pro
vait facilement et di
des chants énergiq
jolis airs des *Jumea*
des *deux Sylphes*
fait long-temps les
L'exaltation de ses id
sir avec avidité l'es
ordre de choses, et
la prise de la Bast
cuter à Notre-Dame,
de son enthousiasme.
funèbres qu'il comp
Sacchini, achèvent
maniait également b
mourut à Paris le 10
Son caractère l'avai

te école, quoique bien jeune
Desault, n'ayant d'autre guide
génie naissant, observa avec
p de perspicacité, les phéno-
ui ont lieu dans les blessures
r l'arme à feu ; et, lorsqu'en
1790 il fut chargé de donner
s aux premières victimes de
ation, il fit sur eux l'applica-
principes que lui avaient sug-
observations recueillies dans
esse. L'auteur de cet article
a clinique de Desault à cette
et lui a entendu raconter l'his-
ses premiers pas dans la car-
celle des grands cas de chirur-
aire, qu'alors il avait étudiés.
parlait des plaies d'armes à
omme qui avait profondément
sur leur éthiologie : aussi le
occéder à leur traitement com-
fait depuis, dans les armées,
rurgiens militaires les plus
Desault, après trois ans de
Befort, n'ayant plus rien à y
re, se transporta sur un plus
éâtre, sur ce théâtre où il

tude ; mais, à pei
22e. année, que,
il abandonna ce g
trop borné d'ind
un cours public d
tomique. Desault
montrer l'ostéolo
ment les autres p
L'été suivant fut
tion complète de l
avec tout l'éclat, t
maître consommé.
éloquent, sa pron
tueuse, à cause
qui l'aurait rend
dit des choses exc
primait point avec
tructions n'étaien
mais un esprit mé
la chose, donnaie
son discours, qu'
plus vif intérêt ; il
fermer dans son
écartait, c'était po
pathologiques si
l'auditeur, ému d'
leur passionnée

phithéâtre ; mais bientôt l'en-
ita à Desault les plus odieuses
ries. L'enseignement public
lusivement l'apanage des chi-
de St.-Cosme ou des méde-
a faculté. Les premiers voyant
ons désertes, tandis que les
portaient en foule à celles de
lui firent intimer la défense
uer ses cours. Heureusement
Lamartinière, plus généreux
s confrères, prêtèrent leur
Desault ; Louis alla même jus-
lacer parmi ses auditeurs. Ce-
, malgré des protections si
s, Desault allait être forcé de
a persécution, s'il n'eût éludé
n empruntant le nom d'un
, qui lui donna le titre de son
r. Son génie venait de créer
me d'enseignement qui em-
des considérations aussi nou-
u'ingénieuses ; la forme, la
, la position et la direction
es du corps humain en étaient
ipales. La démonstration d'un
d'un vaisseau, d'un os, d'une
ion, fournissait à Desault l'oc-
l'entretenir ses élèves sur les
ou sur les accidents propres
ines qu'ils avaient sous les
l'image en restait gravée pour
dans leur mémoire. « Sur ces
es, dit Bichat, reposa la mé-
d'enseignement de Desault ;
a en France l'anatomie chi-
le, et fut le premier pas que
i dut vers sa perfection. Les
qu'elle embrasse sont immen-
'est un vaste cadre que plu-
lignes saillantes séparent en
rs autres cadres secondaires ;
'un se range la conformation
e, à l'autre appartient la
re ; un autre embrasse les
étés ; le dernier est réservé
sages. » Il y avait déjà plu-
sieurs années que Desault professait publiquement l'anatomie et les principes de la chirurgie ; l'envie n'avait pu lui ravir la gloire qu'il s'était acquise dans cette double carrière ; mais, ingénieuse à lui nuire, elle publiait qu'excellent professeur, la nature ne l'avait pas appelé à l'exercice d'un art qu'il savait si bien enseigner. Desault sentit alors qu'il fallait tenter pour la pratique de l'art, ce qu'il avait fait pour son enseignement. Il proposa un nouveau bandage, au moyen duquel on devait obtenir, dans la guérison de la fracture de la clavicule, une conformation régulière. Celse, Paul d'Égine, Oribase, parlent bien d'un bandage à peu près semblable, mais aucun chirurgien ne l'avait encore employé. Celui qu'imagina Desault fut essayé à la Salpétrière, et obtint un succès complet. Il avait proposé de substituer, dans les amputations, le couteau droit au couteau courbe ; les avantages du premier instrument sur le second sont de couper plus facilement les parties qu'il embrasse dans une étendue moins considérable, et de remplacer le couteau interosseux, par le peu de largeur de sa lame. L'essai de ce couteau fut fait à Bicêtre, et l'invention de Desault réunit tous les suffrages. A peu près dans le même temps il conseilla d'employer la ligature immédiate des artères dans l'amputation des membres, Ce procédé, abandonné depuis Ambroise Paré, fut remis en usage d'abord à l'hôpital de Bicêtre, puis à l'Hôtel-Dieu ; ses avantages furent si bien reconnus que depuis les chirurgiens en font usage exclusivement. Le zèle de Desault pour le perfectionnement de la chirurgie, encouragé par ces succès, en obtint encore de nouveaux ; il imagina de placer, dans certaines tumeurs anévrismales, la ligature de l'artère au-

is de la tumeur, procédé dont
antages sont incontestables aux
les gens de l'art. Desault s'oc-
ensuite d'un appareil plus con-
le que celui de Paul d'Égine, de
t de Moscati pour la réduction
fracture du col de l'humerus. Il
t dans son projet. Tant d'utiles
ix défendirent Desault contre
ne implacable que lui portait la
écrite. Désormais sa réputation,
e grand chirurgien, égalait celle
s'était acquise en qualité d'ana-
e. Il sollicitait depuis long-temps
ce de professeur de l'école-pra-
Le choix des élèves, celui des
de l'art l'y appelaient; mais
e s'opposait à des vœux si lé-
s. L'école pratique existait dans
u du collége de chirurgie, et
alors nul n'y avait professé
d'être agrégé à ce collége, et
lt, trop pauvre encore, n'avait
y faire recevoir. Ce fut donc
ne exception aussi honorable
lui que pour ses promoteurs qu'il

sa thèse, intitulée
sicæ, eoque ex
ope instrumenti
dati. Il faut le d
ne sont pas auss
parurent ingénie
chirurgiens d'auj
donné ce nouveau
tageux dans bien
Desault fut nor
chef de l'Hôpi
jusqu'alors son g
dre qu'un faible
chef de la chiru
pital, il pourra,
ces exactes et mu
ner ses première
faire un grand n
On vit successiv
rer l'histoire jus
des luxations du
nouveau jour s
res de l'apophy
tionner la métho
ulcères variqueu
compression; en

dans ses résultats et infiniment plus longue.—Desault exerçait la chirurgie à la Charité depuis six ans; il y continuait les cours d'anatomie par lesquels il avait débuté avec tant d'éclat, lorsque la survivance de l'Hôtel-Dieu vint à vaquer en 1788. Plusieurs chirurgiens célèbres se mirent sur les rangs. Dès qu'on y vit figurer Desault, la voix des élèves, la voix publique même lui décernèrent la palme. Louis avait encouragé les premiers essais de Desault; il l'avait appuyé dans toutes les circonstances; sa bourse lui avait été ouverte dans les occasions les plus importantes; cependant Louis avait à s'en plaindre; Desault n'avait pas toujours témoigné à son protecteur cette reconnaissance, ce dévouement qu'il avait droit d'en attendre; néanmoins Louis, plein d'admiration pour les talents de son disciple, décida la question en sa faveur. J'ai à me plaindre de lui, dit-il au magistrat de qui dépendait la nomination; mais je dois à l'intérêt public de vous déclarer qu'il est l'homme qui convient le mieux à la place. Desault fut nommé. Peu de temps après, Moreau, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, mourut chargé d'infirmités et d'années, et laissa à son adjoint un titre qui seul lui manquait, puisque depuis longtemps Moreau avait abandonné l'exercice de ses fonctions au prédécesseur de Desault. Déjà, depuis son entrée à la Charité, la confiance publique l'appelait pour les opérations majeures dans les maisons particulières; mais dès qu'il devint le chef de la chirurgie de l'Hôtel-Dieu il fut en possession de faire presque exclusivement toutes les grandes opérations qui s'offraient dans la pratique de la Capitale. Mais les avantages de la fortune ne lui firent négliger ni le service de son hôpital, ni l'instruction des élèves. Il sembla redoubler de zèle pour l'un et pour l'autre. Desault était marié; il avait sa maison, et néanmoins il couchait régulièrement dans la chambre qu'il s'était fait préparer à l'Hôtel-Dieu, afin d'être à portée la nuit de donner de prompts secours aux malades. Le matin, le premier dans les salles, il faisait sa visite. S'il y avait une opération à faire, on apportait le malade dans son amphithéâtre; il l'opérait sous les yeux de ses nombreux élèves. Le malade transporté dans son lit avec toutes les précautions qu'exige l'humanité, Desault dissertait sur le cas qui venait de se présenter, faisait connaître à ses élèves les motifs qui avaient déterminé son opération, ceux qui lui avaient fait préférer cette méthode à telle autre. Cette leçon était en même temps clinique et théorique. Un élève était chargé de suivre le malade, de rédiger chaque jour l'histoire de son traitement. Lorsque le sujet était guéri, on le faisait venir à l'amphithéâtre pour le montrer aux élèves, et celui qui avait été chargé de suivre sa maladie en lisait l'histoire, que Desault commentait avec une admirable sagacité. Si la terminaison de la maladie avait été funeste, l'observation n'en était pas moins lue publiquement, et les causes auxquelles on attribuait la mort exposées dans tous leurs détails. La visite des salles était toujours terminée à huit heures; alors Desault passait à l'amphithéâtre, où se réunissaient tous les élèves tant internes qu'externes. Tous les indigents et même les riches qui ne pouvaient consulter Desault chez eux venaient chercher ses avis dans son hôpital. Là le professeur examinait toutes les maladies qui lui étaient soumises, donnait des consultations qu'il dictait à des élèves choisis; et souvent, lorsque le cas

le malade, qu'il ren-
son incommodité.
nsultation. Desault
çon de chirurgie,
il était encore dans
. Ce n'était qu'après
liverses tâches qu'il
l'égard des malades
se transportait dans
ulières où sa grande
ait. A six heures du
us son hôpital pour
il en faisait la vi-
it à l'amphithéâtre
la leçon du soir,
nsacrée à l'anatomie
s opérations chirur-
fondée par Desault
evenir célèbre chez
ngères comme elle
, aussi vit-on les
ites les parties de
aux leçons de notre
ir. L'Italie, l'Espa-
et l'Allemagne, pos-
ujourd'hui plusieurs
gnés qui s'honorent

des brides du rectum.
l'usage de cet instrum
des amygdales de la
tes de la vessie. On lu
propre à retirer les
dans la vessie, ce q
faire auparavant sans
à la lithotomie. Il in
veau bistouri en forn
à lames diversement
propre à extraire le
bouche, et le *spina*
machoire inférieure.
dage à extension con
fracture de la cuisse,
importantes découver
génie. Les sondes de g
imaginées pour être
meure, dans l'urètre
me plus propres à cet
d'argent, à raison de
devinrent, entre les
nieux Desault, de ve
ments qu'il consacra
vers. Il s'en servait co
teur pour introduire
poumons, lorsque la

i les découvertes de cet ha-
ien, de ses procédés pour
des polypes utérins et ceux
. Une expérience déses-
rait prouvé depuis plu-
es que l'opération du tré-
constamment mortelle à
u; Desault n'hésita point à y
et fit usage, pour le traite-
laies de tête, de la méthode
e de Gui de Chauliac, de
Mareschal, de Boudou, de
etc.; cette méthode con-
s l'emploi des purgatifs. De-
odifia, et donna le tartre
ivage, plus convenable en
it comme un doux purga-
même temps comme un
horétique. Il eut sujet de
d'avoir proscrit le trépan;
éthode obtint un succès
olant pour l'humanité.
indiscrètement que plu-
urs ont fait à Desault l'hon-
a découverte de cette mé-
, comme on vient de le voir,
écommandée plusieurs siè-
ravant. Desault lisait peu,
il s'était livré à l'enseigne-
e lut plus dès qu'il se fut em-
ptre de la chirurgie. « Cet art,
. Percy, était pour Desault
e d'instinct, comme l'art de
e en fut un pour le grand
» Doué d'un génie inculte et
Desault s'était, sans guide et
le, élancé comme un géant
rrière; chaque jour il y in-
es pas rapides, profonds et
l brisait devant lui les bar-
gênaient son indépendance;
s impatient de se frayer de
routes, il découvrait, com-
spiration, les vérités les plus
s; mais souvent, faute d'é-
il croyait avoir inventé lors-
it eu que des idées déjà con-
nues. Ses rivaux, accablés de sa célébrité, s'en sont vengés en le traitant de plagiaire. Ceux qui l'ont connu peuvent attester jusqu'où allait sa bonne foi, et savent qu'en se rencontrant avec les anciens, il ne leur a rien dérobé. Quoi qu'on ait pu dire de lui, son nom passera à la postérité; nos neveux sauront qu'il fut le professeur le plus ingénieux et l'opérateur le plus habile de son temps. Dans les cas les plus imprévus, les plus extraordinaires, il trouvait dans son instinct chirurgical, et au moment même, autant et plus de ressources qu'un autre pouvait en retirer des lumières de l'érudition, auxquelles Desault était presque étranger. Parmi les ouvrages des anciens, il ne connaissait guère que ceux d'Hippocrate; il les avait lus avec assez de fruit, pour goûter l'esprit philosophique de ce grand homme; mais il ne les avait point assez médités dans ce qu'ils ont de relatif aux maladies internes. Aussi Desault ignorait la médecine, et il affectait de la mépriser. C'était en même temps une tache qui obscurcissait de grands talents, et un tort qui décelait plus d'orgueil que d'esprit. Desault était parvenu au faîte de la réputation; il était proclamé dans le monde scientifique comme le plus grand chirurgien vivant, lorsque la révolution éclata: il eut souvent à souffrir de ses orages; cependant son zèle pour les progrès de la chirurgie ne se ralentit point. Il avait entrepris un journal que rédigeaient, sous ses yeux, quelques-uns de ses disciples, et composé des observations recueillies dans sa clinique par les élèves de l'Hôtel-Dieu. Ce journal, commencé en 1791, et recueilli en 4 vol. in-8°., contient l'exposé presque complet de sa doctrine. Desault avait été nommé, en 1788, membre du conseil de santé chargé

noncé par Chaumette, il fut arrêté le 28 mai 1793, pendant qu'il faisait sa leçon, et traîné dans les cachots révolutionnaires. La consternation se répandit parmi ses malades et ses nombreux élèves. La rumeur qu'excitait cet emprisonnement, détermina le comité de sûreté générale à le faire cesser. Après trois jours de détention, Desault fut mis en liberté, et reprit ses occupations habituelles. L'école de santé fut créée, l'année suivante, pour remplacer la faculté de médecine et le collége de chirurgie. On y nomma Desault professeur de clinique chirurgicale. L'honneur de posséder la première chaire du monde, ne le consola point du chagrin que lui causait la nouvelle organisation. La réunion de la chirurgie avec la médecine lui paraissait une atteinte mortelle portée à l'art dont il était idolâtre. Il murmurait hautement contre cette réunion qui, selon lui, était l'ouvrage des médecins jaloux de la prééminence que la chirurgie s'était acquise pendant un demi-siècle. Desault conservait, depuis sa détention, un fonds de tristesse qui s'augmentait

ques sur l'anatomie et les procédés chirurgicaux, il n'a pu donner le temps nécessaire à l'étude du cabinet. Il n'a composé qu'un seul Mémoire lu à l'académie de chirurgie, et sa thèse latine de réception, écrite purement et avec beaucoup de clarté. Il publia, de société avec son ami Choppart, le *Traité des maladies chirurgicales*. Cet ouvrage ne dut une sorte de célébrité qu'au nom de l'ami que Choppart avait associé au sien : Desault n'avait eu que peu de part au travail de son collègue; et les découvertes postérieures ont relégué ce livre parmi ceux qu'on ne consulte plus dans les bibliothèques. Bichat a publié, en quatre volumes, des *Œuvres chirurgicales*, qui n'ont point été composées par Desault, mais qui contiennent toute sa doctrine. Cet excellent ouvrage remplace avec avantage le *Journal de chirurgie*, dont il a été fait mention plus haut. Les Commentaires de Bichat, sur les opinions de son illustre maître, ajoutent au mérite intrinsèque des matériaux intéressants qu'avait laissés ce dernier. (*Voy.* M. A. Petit.) F—n.

DE SAUSSURE. *V.* Saussure.

DES AUTELZ. *Voy.* Autelz.

DESBARREAUX. *V.* Barreaux (des).

DESBIEFS (Louis), avocat, né à Dôle en 1733, renonça à l'étude des lois pour se livrer à la littérature. Il publia quelques ouvrages qui eurent un succès éphémère, obtint la place de secrétaire du grand maître des eaux et forêts de Bourgogne, et vint demeurer à Paris, où il mourut vers 1760, à un âge qui laissait l'espérance de le voir employer ses loisirs plus utilement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. On a de lui : I. *le Passe-temps des mousquetaires au quartier-général*, de l'imprimerie du tambour-major, en tout temps (1755), in-12; c'est un recueil de contes, dont quelques-uns sont très licencieux. On trouve à la suite deux cent vingt-quatre *Epigrammes* du même ton, extraites la plupart d'auteurs très connus; II. *Sophie*, Amsterdam (Paris), 1756, 2 vol. in-12; III. *Nine*, Amsterdam (Paris), 1756, 2 vol. in-12. Ce roman eut plus de vogue que le précédent; mais il ne la dut qu'à la malignité publique, qui trouvait à se satisfaire par des applications de quelques portraits tracés par l'auteur avec moins de talent que de méchanceté. Il annonçait les *Mémoires de la marquise de Ferville*. Cet ouvrage n'a point paru. Desbiefs est encore auteur du *Faux marquis*, ou *Clorinde confondue*, comédie en un acte, qui n'a pas été représentée. W—s.

DESBILLONS (François-Joseph Terrasse), excellent poète latin, né le 26 janvier 1711 à Châteauneuf en Berri, d'une famille considérée, fit ses études à Bourges au collége des jésuites. Admis dans cette société célèbre à l'âge de seize ans, il fut chargé de professer les humanités et la rhétorique à Nevers, à Caen, à la Flèche, et s'en acquitta avec une distinction telle que ses supérieurs lui offrirent une chaire à Paris. Il la refusa par modestie, et quelque temps après obtint la permission de renoncer à l'enseignement pour se livrer avec plus de suite à son talent pour la poésie. Ses auteurs favoris étaient Térence et Phèdre; il avait fait de leurs ouvrages une étude approfondie, et était parvenu à se faire un style qui tient de celui de ces deux grands écrivains. A la dissolution des jésuites, le P. Desbillons ne pouvant se résoudre à quitter Pa-

19 mars 178[illegible]. Quelques jours auparavant il avait écrit en vers latins son testament, par lequel il lègue ses livres aux prêtres de la mission, à l'exception de ceux qui seront jugés dignes d'entrer dans la Bibliothèque palatine. Le P. Desbillons n'avait jamais eu d'autre passion que celle des livres, et il en avait rassemblé une nombreuse collection, précieuse par le choix des éditions et la rareté des ouvrages. La simplicité de son caractère l'a fait comparer à La Fontaine; il s'est approché du poète français dans ses fables, autant que le permettait la différence de la langue dans laquelle il a écrit; c'est l'idée la plus juste qu'on en puisse donner, et en même temps le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Modeste, obligeant, portant dans la société cette franchise, partage d'un cœur droit, il fut chéri de tous ceux qui le connaissaient. M. Maillot de la Treille, commandeur de Malte, a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages, de Desbillons*, Strasbourg, 1790, in-8°. On a du P. Desbillons: I. *Fabulæ Æsopicæ, libri XV.*

mais
cès ;
éditi
ques
duc d
dema
disgrâ
l'exécu
tique d
et prop
d'éclair
passage
ron, ou
diis, di
IV. *Ecl*
ouvrage
ge, 177
de rech
peu agr
chrétien
res de
Liége,
Valend
Ce poëm
de la p
vant ; V
de hon
1780 in

8°., avec une Dissertation dans laquelle il attribue cet ouvrage à Thomas à Kempis, et des remarques critiques sur le texte publié par l'abbé Valart. Son édition des *Fables de Phèdre*, Manheim, 1786, in-8°., avec des notes, ne renferme pas son grand travail sur ce fabuliste; il est resté manuscrit, ainsi que celui qu'il avait fait sur les trois premières comédies de Térence. Le plus important ouvrage entrepris par le P. Desbillons est l'*Histoire critique de la langue latine, de sa naissance, de ses progrès, de sa perfection, de sa décadence, de son anéantissement et de sa renaissance.* Le titre seul suffit pour donner une idée de l'étendue du plan qu'il s'était tracé. Son exil l'empêcha de continuer cet ouvrage, et il n'en a terminé que trois chapitres, qui devaient entrer dans le premier livre; l'un sur l'origine de l'alphabet; l'autre sur l'origine de la langue latine, et le troisième sur l'état de cette langue depuis Romulus jusqu'à la première guerre Punique. Il a laissé d'autres manuscrits, mais moins intéressants, une tragédie et deux comédies écrites en latin, etc. On trouve plusieurs morceaux du P. Desbillons dans les *Mémoires de Trévoux* et dans l'*Année littéraire*, entre autres dans ce dernier journal une critique de la bibliographie de Debure, sous le nom d'un bibliographe de Strasbourg. W—s.

DESBOIS. *Voy.* Chesnaye.

DESBOIS de Rochefort (Éléonore-Marie), né à Paris en 1749, docteur en Sorbonne, fut d'abord vicaire-général de l'évêque de la Rochelle, et ensuite curé de St.-André-des-Arts à Paris. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé membre de l'assemblée législative en 1791, par le département de la Somme, dont il était évêque constitutionnel. On l'emprisonna sous le règne de la terreur, et pour l'humilier davantage, on l'avait placé avec des prostituées. Rendu à la liberté après une détention de vingt-deux mois, pendant lesquels il avait presque perdu la vue, il forma, des débris de sa fortune, à Paris, une imprimerie qu'il appela *Imprimerie chrétienne*, et c'est de ces presses que sortirent les différents écrits que publièrent à cette époque les membres du Concile national de France. Il donna sa démission en 1801, et mourut le 5 septembre 1807. Étant curé de St.-André-des-Arts, il avait fondé une maison de charité, à laquelle, par testament, il a légué un revenu de 300 francs. Pendant l'hiver de 1784 à 1785, il avait converti son presbytère en un vaste chauffoir ouvert jour et nuit, et il poussa la charité jusqu'à vendre sa montre et à donner, non-seulement ses habits, mais encore ceux de ses domestiques. On a de lui: I. *Mémoire sur les calamités de l'hiver de* 1788-89, *lu dans une assemblée tenue à l'hôtel-de-ville de Paris*, 1789, in-12; II. *Lettre pastorale*, 1791, in-8°. Elle fut suivie de quelques autres. III. *Lettre d'indiction du second concile national*, 1800, in-8°., rédigée en société avec MM. Grégoire, Saurine et Wandelaincourt; IV. *Annales de la religion*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire du* 18°. *siècle, par une société d'amis de la religion et de la paix*, 1795-1803, 18 vol. in-8°. Cette société était composée de MM. Grégoire, Mauvielle, Desbois de Rochefort, etc., etc. V. *Actes du synode du diocèse d'Amiens*, 1800, in-8°. Il a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie par ordre de matières*. C'est

que fut rédigé l'arti-
st auteur de l'article
y élève contre les in-
es églises. Il a laissé
s *Recherches sur les*
enfaisance, anciens
ingers et nationaux,
vait fait pour ce sujet
gleterre, par ordre
. A. B—r.

Rochefort (Louis),
t, naquit le 9 octobre
médecin de la faculté
na de bonne heure à
profession. Il n'avait
nné sa licence, que
ote-Barbe créa pour
édecin de cette com-
distinction augmenta
ait de s'instruire; il
quentation des hôpi-
sances solides qui,
, le placèrent parmi
praticiens de la capi-
s, il fut nommé mé-
de la Charité de Pa-
onvenait à son génie

un *Cours élémenta*
médicale, suivi d'u
de formuler, Paris
in-8°., publié après s
notice sur l'auteur,
des Marais. Cet exc
plusieurs éditions; i
long-temps le seul
l'on possédât sur c
Schwilgué et de M.
nier surtout, sont a
au niveau de la scienc
médecins praticiens
jours une instructio
Matière médicale d
encore laissé manusc
les Maladies des fe
fants, des grands
pouvant former 6 vo

DESBORS DES
VIER), prêtre du diocè
vers le milieu du 17°. s
quelque temps mem
gation de l'Oratoire,
exercer dans Paris le
prédication, dont il
beaucoup de zèle et

deuxième volume qui resta
crit. L'abbé Troya d'Assi-
lit dans la suite cet ouvrage
s des Doires, et le publia,
rtes augmentations, sous ce
'in du Chrétien, ou Traité
ie et moral sur le petit
es Élus, Avignon (Paris),
ol. in-12. C. T—y.

DULMIERS (Jean-Augus-
en, connu sous le nom de),
s en 1731, servit d'abord
roupes légères, essaya de se
is quelques cours d'Allema-
evint à Paris, où, se trou-
ressource, il fit le métier
de lettres. Il mourut en
a de lui : I. *Épître à un*
nce, 1760, in-8°., pièce
ouru pour le prix de poésie
émie française; II. *Honni*
mal y pense, ou *Histoire*
du 18e. *siècle*, 1761, 2 par-
2, réimprimées en 1769,
in-12; III. *les Soirées du*
loyal, ou *les Veillées d'une*
me, 1762, in-12; le Nécro-
1772), intitulé cet ouvrage
ses du Palais-Royal, et
une « Satyre peu décente des
de nos courtisannes qui se
ent dans cette promenade. »
n seigneur, opéra comique
te, 1763; V. *Rose*, ou *les*
la haine, de l'amour et de
1765, 2 vol. in-12, réim-
is le titre de l'*Éducation de*
, 1769, 2 parties in-12; VI.
n peu, ou *les Amusements*
mpagne, 1766-68, 2 vol.
est un recueil de contes en
VII. *Mémoires du marquis*
ges, 1766, 2 vol. in-12,
nsées philosophiques, mo-
itiques, littéraires et poli-
e M. Hume, 1767, in-12;
on et Toinette, comédie en
deux actes, mêlée d'ariettes, 1767;
X. *Histoire anecdotique et raisonnée du théâtre italien, depuis son rétablissement jusqu'à l'année* 1769, Paris, 1769, 7 vol. in-12. Les comédiens italiens, fixés en France depuis le milieu du 17e. siècle, en furent chassés en 1697. On présume que la cause de leur expulsion fut l'annonce qu'ils avaient faite de la *Fausse prude*; comédie dans laquelle on crut reconnaître Mme. de Maintenon. La clôture du théâtre eut lieu le 4 mai 1697. Le duc d'Orléans, devenu régent, rappela les comédiens italiens qui rouvrirent leur théâtre en 1716. Leur premier registre, qui existe encore, commence ainsi : « Au nom de Dieu, de la vierge » Marie, de saint François de Paule, et » des ames du purgatoire, nous avons » commencé ce 18 mai par etc. » C'est de cette époque que Desboulmiers est parti. C'est plutôt l'analyse des pièces italiennes que l'histoire du théâtre italien qu'il a donnée. On trouve cependant par-ci par-là quelques notices sur les auteurs et acteurs de ce théâtre jusqu'en 1769. L'ouvrage est terminé par un catalogue raisonné, par ordre alphabétique des pièces, auteurs et acteurs dont il n'a point été parlé dans le courant de l'histoire. XI. *Histoire du théâtre de l'Opéra comique*, 1769, 2 vol. in-12. Desboulmiers se borne à donner l'analyse des meilleures pièces qui ont été représentées sur le théâtre de l'Opéra comique, ou de la foire, depuis 1712 jusqu'à 1761. Il transcrit les scènes les plus intéressantes et les couplets les plus piquants. Les trois quarts environ du second volume sont consacrés à un catalogue raisonné des auteurs et des pièces qui n'ont point été compris dans l'histoire de l'Opéra comique. La lecture de ces deux volumes donne une juste idée de ce qu'é-

s ce spectacle. XII. ***La mo-***
théâtre, 1768, 2 vol. in-12;
rapue, reine des Topinam-
la Maîtresse-femme, ***conte***
que, 1771, in-12; XIV. ***Le***
, ou *Mémoires du comte de*
nde, 1769, 4 parties in-12.

A. B—T.

BROSSES. *Voy.* Brosses
s de).

CAMPS (Jean-Baptiste),
né à Dunkerque en 1714,
coup de peine à obtenir de
e la permission de se livrer à
pour le dessin, dont Louis
son oncle maternel, lui avait
s premières leçons. Nourri de
les productions de l'école fla-
le jeune Descamps sentit le
l'y joindre celle des écoles ita-
et résolut de partir pour Ro-
is il éprouva la même opposi-
la part de sa famille, qui lui
seulement d'aller se perfection-
nis. Ses premiers ouvrages lui
nt d'être employé aux ta-
lu sacre de Louis XV, et il fut
toriques, choisit
scènes familières e
lageois; et c'est sur
genre qu'il fut nom
cadémie royale de
quelque agrément
répandu dans les
pinceau, il doit la
de sa réputation au
bliés sur la peintu
peintres flamand
hollandais (1), P
4 vol. in-8°., orn
vignettes, gravés pa
qui fut suivi du *V*
de la Flandre et
1769, in-8°., avec
une carte, sont dan
thèques, et mérite
par les artistes et
sont cependant fo
souvent inexactes
qui a rapport aux p
Descamps a encore
lité des établissem
tuites de dessin en f
1767, in-8°. Il dirig

SCARTES (René) naquit à
ye en Touraine, le 31 mars
d'une famille noble, originaire
tagne; il fut dans son enfance
constitution très faible, et il eut
e commun avec plusieurs au-
ommes de génie, comme si
un corps débile les facultés
tuelles avaient plus de liber-
fut élevé chez les jésuites,
lement établis au collége de
che, et se distingua de bon-
ure par une extrême passion
'étude. Ce fut là qu'il se lia
lersenne, depuis religieux mi-
dont l'amitié lui fut dans la
ussi utile que fidèle. Lorsqu'il
rivé au terme de ses études
stiques, et à ce qu'on appelait
la philosophie, il en aperçut
d le vide, mais il fut sensible
armes des sciences mathéma-
, que la nature l'avait destiné à
reler. La première chose qu'il
sortant du collége, comme il
l'apprend lui-même dans son
rs sur la Méthode, ce fut de
cer à tous ses livres, et de tra-
à effacer de son entendement
e qu'il avait appris d'incertain
y admettre désormais que ce
i semblerait démontré par le
nement et l'expérience. Il in-
dès-lors cette méthode d'exa-
t de doute qui est devenue de-
premier principe de toutes nos
issances positives. Nous ne sen-
as aujourd'hui toute la gran-
d'un pareil effort, parce que
sommes élevés dans cette doc-
même, et qu'elle nous paraît na-
autant que raisonnable; mais
t se reporter à l'époque où vi-
escartes, à cette époque où la
ophie aristotélique régnait des-
lement sur tous les esprits, où
emplissait le monde et les col-

léges, et semblait même un appui nécessaire de la religion. Douter d'Aristote était alors plus qu'une nouveauté, c'était une témérité impardonnable, et, pour ainsi dire, un crime. Quelle force d'esprit ne fallait-il pas à un jeune homme de dix-neuf ans pour oser briser une telle idole et pour entreprendre de refaire tous ses jugements? Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est qu'à cette époque Descartes paraît avoir été en possession de ses plus belles découvertes géométriques. L'histoire de sa vie semble en fournir des preuves irrécusables; mais il n'était pas temps encore pour lui de publier ses nouvelles idées. Il pensa que les voyages, en lui faisant voir un plus grand nombre d'hommes, lui fourniraient plus d'occasions de se perfectionner dans la vraie philosophie. Il se mit donc à voyager, et il le fit de la seule manière qui convenait à son état et à son siècle, en prenant le parti des armes (1616). Il servit successivement comme volontaire dans les troupes de la Hollande et du duc de Bavière. Il était en 1620 à la bataille de Prague; mais quoique l'ardeur de la jeunesse lui fît trouver alors quelques charmes dans cette vie tumultueuse et agitée, il sut apprécier des jeux si sanglants, et ne cherchant ni avancement ni fortune, il ne consentit à y prendre part qu'autant qu'il le fallait pour suivre ces hommes qu'il voulait étudier de près. Il ne laissait pas de continuer au milieu des camps ses spéculations métaphysiques et mathématiques (*v.* Faulhaber), et il en faisait des applications lorsque l'occasion se présentait. Se trouvant en garnison à Breda, le hasard lui fit voir un jour une affiche écrite en flamand, et devant laquelle beaucoup de personnes étaient rassemblées; c'était l'énoncé

géométrique qu'un
ait aux mathémati-
sage de ce temps. Des-
omprenait pas le fla-
des spectateurs de
prob'ème. L'homme
ssa était Beckman,
lège de Dort, et ma-
même. Celui-ci, qui
blème fort difficile,
voir un jeune mili-
de ces sortes de
n lui repondant, un
et de supériorité as-
x gens de cette robe;
étonné lorsque le
promit sans hésiter la
blème, et la lui ap-
moins (a). Descartes
er pendant quelques
méditative et guer-
in les revers dont il
ngrie le dégoûtèrent
des armes; il y re-
ns ses voyages comme
t. A cette époque il
venture qui faillit lui

sence, s'imaginant qu'étant étranger il ne les entendrait pas; mais Descartes avait compris leur dessein; il se lève tout à coup, tire brusquement son épée, et s'adressant à ces misérables dans leur langue et d'un air résolu, il les menace de les percer sur l'heure s'ils osent lui faire la moindre insulte. Intimidés par son audace ils le conduisirent où il voulut. Toujours avide de voir et d'apprendre il visita successivement la Hollande, la France, l'Italie, la Suisse, le Tirol, Venise et Rome. Chose étonnante, il ne vit pas Galilée en Italie, Galilée qui venait d'ouvrir la carrière de la philosophie expérimentale! mais ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'il ne sentit jamais le mérite de ce grand homme, et cela seul prouverait que Descartes, admirable dans la géométrie, n'a pas connu la véritable méthode qui peut seule avancer la physique. Revenu de ses voyages, il jeta un coup-d'œil sur les diverses occupations des hommes; il sentit que la seule qui lui convînt était la culture

autour de la terre, comme
-Brahé l'avait fait avant lui. A
poque Descartes n'avait en-
blié aucun ouvrage mathéma-
e quelque étendue ; mais son
pour ces sciences et son im-
supériorité sur la plupart de
temporains s'étaient déjà ma-
souvent par la facilité ex-
vec laquelle il résolvait presque
jouant les questions qui leur
aient les plus difficiles. La vi-
de son caractère lui fit avec
rs d'entre eux des querelles
rait quelquefois raison et quel-
tort. Il eut raison avec Rober-
mathématicien français, qui,
naissant son génie, chercha
t toute sa vie à le faire passer
n vil plagiaire des découvertes
tres; mais il eut tort envers
, auquel il ne rendit pas
d une entière justice, et qui,
t soutenir une lutte qui n'était
égale, s'empressa de rendre
ge au génie de Descartes, et
hercher son amitié. Enfin dé-
é par les sollicitations de ses
et peut-être par le noble désir
mer la bouche à ses adver-
Descartes consentit à publier
ouvertes ; mais attachant plus
x aux spéculations métaphysi-
auxquelles il était alors livré,
méthodes géométriques dont
l'inventeur, et qui peut-être
déjà perdu pour lui quelque
lu charme de la nouveauté, il
na sa géométrie que comme
pitre particulier de son traité
méthode; il ne travailla même
rnier chapitre que légèrement
hâte. La postérité a renversé
ment, et elle a vu dans les tra-
géométriques de Descartes la
lle preuve de son génie. Avant
tes on avait déjà fait beaucoup
de progrès dans les recherches pure-
ment algébriques. On avait trouvé la
résolution des équations que nous
nommons aujourd'hui du second,
du troisième, du quatrième degré;
mais la notation que l'on employait
était encore grossière et affectée des
rapports matériels par lesquels on
liait l'algèbre à des idées de longueur
de superficie et de solidité. Or l'algè-
bre est une langue qui a pour objet
spécial et pour utilité principale d'ex-
primer purement les rapports abs-
traits des quantités. Il fallait donc
pour l'étendre commencer par la dé-
gager des considérations étrangères
qui la limitaient: ce fut le premier
service que lui rendit Descartes; et la
métaphysique de son esprit, qui lui
fut nuisible dans les sciences d'ap-
plication, lui fut singulièrement utile
dans cette circonstance. Selon cette
ancienne limitation de l'algèbre, les
produits successifs d'une même quan-
tité étaient représentés dans les trois
premières dimensions de l'étendue
par un quarré et par un cube en
perspective, quelquefois par la lettre
initiale Q ou C mise au haut de la
quantité, quelquefois enfin par la ré-
pétition même de la lettre au moyen
de laquelle la quantité était désignée.
A toutes ces notations embarras-
santes, et qui retardaient la pensée,
Descartes en substitua une claire,
simple, générale, et surtout calcula-
ble. Il imagina de mettre un chiffre
au-dessus de la quantité, et par les
différentes valeurs de ce chiffre il dé-
signa ses diverses puissances. Pour
sentir toute l'importance de cette dé-
couverte il ne faut que jeter les yeux
sur les anciennes formules, et com-
parer leur embarras extrême avec la
forme simple, et pour ainsi dire sai-
sissable, que l'emploi des exposants
leur a donnée. L'objet de l'algèbre

me nous venons de le dire, l'effort de tête le pl
ier les rapports abstraits des souvent ressemblai
s d'une manière rigoureuse ; cherche directe qu'
tion est de les mettre dans la vination, se trouv
ière évidence. Alors l'esprit, une interprétation
aucun effort si fine pour em- dire à un jeu qui
ces rapports, peut porter effort de l'esprit,
sagacité, toute son énergie livrer tout entier au
prétation même de l'expres- des combinaisons
bolique à laquelle chaque ques- plus remarquables
rouve ramenée. C'est encore saires. Descartes
tage de ce genre qui consti- là ; il fit pour ainsi
nde découverte de Descartes verte inverse de
lication de l'algèbre à la géo- après avoir appris
avant lui on avait imaginé de connaître les propr
quelques problèmes de géo- par une équation
es énoncés algébriques, en regarda plus ces é
tant les inconnues du pro- mes que comme
e des lettres, et cherchant à courbe qui se coup
les équations auxquelles l'é- dont les abscisses
chaque problème conduit des équations. Un
détermina ainsi par le cal- sion de ces méthod
e la synthèse ancienne aurait énoncer en langage
é par des constructions. La soudre directemen
te de Descartes est d'un tout géométriques qui a
bre. Il imagina que la nature l'antiquité, comme
e courbe devait être expri- même par la prem

ous silence, c'est la règle que
rtes a donnée pour reconnaî-
nombre de racines réelles que
avoir une équation, d'après les
s alternatives de signes qu'ont
eux les termes qui la compo-
Le traité de la géométrie dont
venons de parler assure à Des-
une gloire immortelle; mais
lui avoir rendu ce juste hom-
, nous oserons être également
en parlant de ses autres écrits.
liscours sur la Dioptrique ren-
aussi beaucoup d'applications
étriques ingénieuses; mais la
rique était impossible à faire
la réfrangibilité inégale des di-
ayons de la lumière n'était pas
ue. Cependant on y trouve en-
me nouvelle preuve du génie de
rtes dans la découverte qu'il y
de la véritable loi de la réfrac-
Il est vrai qu'après sa mort Huy-
ui a contesté cette découverte, en
ant qu'elle existait dans les ma-
its de Snellius que Descartes
pu voir en Hollande; mais cette
nation tardive, faite à une épo-
où Descartes ne pouvait plus se
dre, ne suffit pas pour lui ôter
découverte qui ne lui fut point
stéodant qu'il vécut; car il n'existe
ns les sciences d'autres titres de
ssion que la publicité. Le traité
Météores, compris aussi dans l'ou-
sur la méthode, est beaucoup
mparfait que la dioptrique. Des-
y donnant carrière à son imagi-
a entreprend d'expliquer tous les
omènes météorologiques, même
mation de la foudre. Celui qui
tant recommandé le doute s'ima-
qu'il suffit d'alléguer vaguement
ode possible d'un phénomène
en avoir assigné la cause vérita-
ans penser qu'en se hasardant
à deviner par intuition, pour
ainsi dire, les principes des faits, il
y a l'infini à parier contre un qu'on
tombera dans l'erreur. Cependant une
seule fois Descartes se détourne de
cette route systématique, et ce dé-
tour est marqué par une découverte.
Il donne la véritable théorie de l'arc-
en-ciel autant qu'on pouvait le faire à
une époque où la réfrangibilité iné-
gale de la lumière n'était pas connue;
(*Voy.* Marc-Antoine DE DOMINIS)
et, ce qui mérite bien d'être remar-
qué, quoique cette donnée si impor-
tante lui manquât, sa théorie est ce-
pendant exacte, parce qu'il y sup-
plée par une expérience. En effet il
détermine d'abord, au moyen du cal-
cul, la marche des rayons lumineux
qui pénètrent dans une goutte d'eau,
et qui en sortent ensuite après une ou
plusieurs réflexions. Ce calcul lui fait
voir que de tous les rayons qui peu-
vent ainsi tomber sur cette goutte, il
n'y a que ceux qui y pénètrent sous
un certain angle qui puissent reve-
nir au spectateur sans s'écarter les
uns des autres, et par conséquent
sans s'affaiblir. Par-là il détermine
d'abord les véritables circonstances
dans lesquelles le phénomène de
l'arc-en-ciel peut se produire, et elles
sont conformes à l'observation. Il
restait à assigner la cause des cou-
leurs. Descartes, sans la connaître,
la ramène avec beaucoup de sagacité
à un autre phénomène plus simple,
celui de la décomposition de la lu-
mière par le prisme, et il montre le
rapport intime de ces deux disper-
sions. Voilà la véritable physique ma-
thématique, celle qui ramène les faits
à d'autres faits par le calcul, indé-
pendamment de toute hypothèse, et
qui les rattache ainsi les uns aux au-
tres par des nœuds indissolubles.
Quel dommage qu'un si grand génie
n'ait pas senti, par ses succès mêmes

ntages d'une pareille mé-
et que dans tout le reste de
erches, il se soit presque tou-
bandonné à des hypothèses
ntes et invraisemblables qui
surtout frapper d'étonne-
eux qui sont le plus portés à
r! Il s'y livra beaucoup plus
lans ses principes de philoso-
il publia en 1644, à l'âge de
e-neuf ans. Cet ouvrage est
n quatre parties : la pre-
consacrée à la philosophie ra-
ou à la métaphysique, con-
exposition des principes de
es connaissances humaines;
reviendrons plus bas. La se-
artie renferme les principes
ses naturelles. Descartes y ex-
encore en quoi consiste la na-
s corps, ce que c'est qu'es-
eu, repos, mouvement. La
de ses hypothèses va jusqu'à
r exemple, que la terre et
x ne *peuvent* être faits que
même matière, comme s'il

le *premier élément.*
un second élément,
posé de molécules
forme ronde, et e
élément, composé
lonnées de canaux,
les molécules des
ments peuvent se
lent en effet, selon
nité de directions.
hypothétiques, il
pliquer tous les phé
ture. Il les explique
nière, en disant,
les propriétés de l'a
tes par un certain
matière subtile à t
cannelée : mais il n'y
vraisemblance à d
inventions, en des
gues, pour la vérité
nomènes. Si Descar
ment la clef du sy
il ne fallait pas qu'il
que tel phénomène
de ses éléments; il f

escartes, ou qu'il n'aurait pu de-
que par un hasard inconcevable
aussi, une fois arrivé à ce terme,
entre général de tous les phéno-
s, il fit ce que Descartes n'avait
re, il redescendit par le calcul
ns les phénomènes particuliers,
découvrit leurs véritables rap-
, des rapports qui sans lui, sans
méthode sage et sûre, n'auraient
s été aperçus. On a souvent dit
Descartes avait créé Newton. Si
ntend parler de la géométrie, la
n'est nullement douteuse ; mais
parle de la philosophie expéri-
le, l'assertion est tout-à-fait faus-
uiconque a étudié l'un et l'autre,
capable de les entendre, doit
qu'il y a un abîme entre Des-
et Newton. Si quelqu'un peut
ndre à la gloire d'avoir préparé
te de Newton, dans la philoso-
expérimentale, c'est incontesta-
nt Galilée. A l'égard de la philo-
e, considérée comme méthode
le d'invention et de recherche,
on appartient évidemment à la
e école de Bacon. Or, Ba-
Descartes n'ont eu absolument
mmun que le point de départ;
e doute raisonné du second,
au fond que le principe du
er sur la nécessité de refaire
ndement, présenté sous un au-
int de vue. Descartes a porté la
ation pour ses chimériques sys-
au point de dire, qu'il peut, par
nombrement très facile, prou-
'il n'y a aucun phénomène dans
ture dont l'explication ait été
dans son traité; et il ajoute que
ait faire injure à Dieu même que
dire que les conséquences qu'il
i obtenues soient fausses, sans
r que dans la méthode qu'il em-
pour déduire les conséquences
incipes, il admet autant d'hy-
pothèses que de faits. Certes, en lisant cet étonnant ouvrage, on ne peut se lasser d'admirer l'illusion qui domine un si grand esprit, et qui le soumet à admettre comme évidentes des choses aussi invraisemblables, et appuyées sur des fondements aussi faibles. Néanmoins, au milieu de toutes ses erreurs, il ne faut pas méconnaître une grande idée, qui consiste à avoir tenté, pour la première fois, de ramener tous les phénomènes naturels à n'être qu'un simple développement des lois de la mécanique. — Jusqu'ici nous nous sommes occupés de faire connaître les principaux ouvrages, et de présenter les véritables titres de Descartes comme géomètre et comme physicien. Il nous reste à parler d'une science dont il fit pendant toute sa vie l'objet spécial de ses méditations, à laquelle il subordonna même en quelque sorte tous ses autres travaux, et qui contribua plus encore que ceux-ci à son influence sur son siècle et à sa célébrité, c'est la philosophie rationelle ou la métaphysique. Celle de Descartes nous offre en général les mêmes caractères que sa physique. Dans l'une comme dans l'autre, ce génie vigoureux et original, indépendant et hardi, doué d'une grande force de méditation et d'une grande énergie créatrice, toujours porté aux combinaisons systématiques, et toujours incapable de se plier au joug des méthodes expérimentales, veut tout tirer de son propre fond, tout ramener à un premier principe dont il puisse déduire tous les autres. La synthèse, ou plutôt cette méthode *à priori*, qui part d'axiomes abstraits pour redescendre aux vérités particulières, est l'instrument qu'il emploie constamment dans ses recherches. Il suit presque aveuglément ce guide si souvent infidèle; et entraîné par lui, il s'égare au point que l'illus-

teur du doute raisonné, ce-
heva si heureu-ement la des-
lu dogmatisme scholastique,
son tour le fondateur d'un
me philosophique qui, s'il
t pas comme le premier l'ac-
'esprit humain, retarde pres-
ues ses progrès, en lui im-
le fausses directions. Dans le
Discours sur la méthode pour
laire sa raison et chercher
dans les sciences, publié
. Descartes avait déjà fait
les points principaux de sa
et aborde les questions les
raites de la métaphysique. Il
es-ci avec plus d'ordre et d'é-
Dans l'ouvrage non moins cé-
ublié en 1641 sous le titre de
ions touchant la première
hie, où l'on démontre l'exis-
Dieu et l'immortalité de
les méditations sont au nom-
six; elles forment un livre de
endue par lui-même, mais
ablement grossi par les objec-

rains étaient habit
l'étude de la philoso
dans son discours su
dans le livre des *Pri*
avons déjà parlé, e
les Méditations, il p
me fondamentale, «
» dre à la vérité, il f
» sa vie, se défaire
» nions que l'on a r
» truire de nouvea
» ment tout le systè
» sances. » Ainsi,
sens, l'existence de
sien propre, celle m
doute commence pa
Il se dépouille de t
réduit toute sa scie
que, à cette prop
évidente pour lui, «
» suis. » De la certi
de la pensée, Desc
cet axiome logique e
principe métaphysic
» affirmer d'une ch
» renfermé dans l'id

dans le fait, a égaré sur ses traces plusieurs philosophes célèbres. La véracité de Dieu le tire encore une fois d'embarras. Il l'invoque à l'appui du témoignage des sens, qui, dès-lors ne lui paraît plus douteux. « Maintenant, » dit-il, que je me connais (c'est-à-dire » mon ame), et que je connais Dieu, » je n'ai plus les mêmes raisons de dou» ter. Tout ce que la nature enseigne, » et par la nature j'entends Dieu mê» me, ou bien l'ordre et la disposition » que Dieu a établis dans les choses » créées, contient quelque vérité. Je » reconnais en moi diverses facultés » de penser : celle de *concevoir*, qui » appartient uniquement à mon ame ; » celle de *sentir* et d'*imaginer*, qui » n'est que l'application de la faculté » qui conçoit, au corps qui lui est inti» mement présent et partant qui exis» te. Les choses matérielles existent » donc, et les impressions reçues par » les sens, et transmises à l'ame qui » les examine et les juge, ne sont pas » de pures illusions. » Ainsi se recompose l'édifice entier des connaissances humaines, d'abord détruit jusqu'à sa base. Descartes croit avoir retrouvé et légitimé leurs titres, découvert leur origine, tracé leur génération, distingué et classé leurs instruments; il croit enfin le problème entièrement résolu. On s'est aperçu depuis, non seulement qu'il ne l'était pas, mais même qu'il ne le serait jamais tant qu'on l'attaquerait ainsi, précisément parce qu'on pourrait toujours en donner autant de solutions que l'on voudrait. Habitués que nous sommes aujourd'hui à de meilleures méthodes d'examen et de recherche, nous démêlons facilement ce qu'il y a de faux dans le système de Descartes : nous voyons que ce n'est qu'en apparence que ce philosophe, voulant tout trouver dans la conséquence d'un seul principe, réduit d'abord l'homme intellectuel à ce seul fait, le témoignage de la conscience ; puisque dès le premier pas, il a repris presque tout le terrein qu'il prétendait abandonner. Dès-lors l'illusion cesse, et l'édifice croule. N'oublions pas du moins que c'est à Descartes lui-même que l'on doit en partie les armes qui se sont tournées contre lui ; n'oublions pas que c'est dans les ouvrages mêmes où se trouvent ces brillantes erreurs, que ce grand homme apprit à nos pères à substituer les idées aux mots, les notions claires aux vaines formules, les méthodes intellectuelles aux méthodes mécaniques ; qu'il remit en honneur parmi eux la méditation, et qu'il lui traça des lois qui sont encore les meilleures qu'elle puisse suivre ; qu'enfin ce furent ses préceptes et son exemple qui, en forçant l'esprit humain à se rendre un compte fidèle de ses propres opinions et des motifs qui les fondent, l'affranchirent du joug de l'autorité, et lui rendirent le sentiment de sa force et de sa dignité. Nous trouverons alors que l'influence qu'il a exercée sur son siècle est justifiée par des titres bien honorables, et qu'il mérite aussi d'être compté parmi les véritables restaurateurs de la science de l'entendement. Cette influence fut rapide, et elle devint bientôt à peu près universelle. En France surtout, la nouveauté des hypothèses de Descartes, la grandeur et la hardiesse de ses vues, la clarté de ses idées, et la généralité au moins apparente de ses méthodes, entraînèrent plus ou moins les esprits les plus cultivés du beau siècle de Louis XIV. On a remarqué que ses partisans y furent assez généralement du nombre de ceux qui professaient les idées les plus indépendantes. Bossuet et Fénélon, Malebranche et les principaux membres de la congréga-

l'oratoire, presque tous les
s qui composaient l'école cé-
e Port-Royal, adoptèrent le
nisme: Pascal y puisa l'esprit
ussion que l'on admire dans
vinciales. Les jé-uites y adhé-
plus tard; l'université ne se ren-
nparfaitement, et à la dernière
té. Mais dans sa transmission,
me métaphysique de Descartes
le sort qui doit appartenir à
ilosophie dogmatique. En l'a-
, chacun la modifia selon la
e de son esprit ou les pen-
de son caractère; chacun la
a quitta au point où il lui con-
pour en tirer des conséquen-
formèrent à leur tour de nou-
systèmes. C'est ainsi que les
posés entre eux firent cepen-
ir origine du cartésianisme.
nche y puisa son spiritua-
ystique, et Berkeley son idéa-
ir; comme Spinosa y trouva
e de ce qu'on a appelé son
isme. On pourrait également

une science d'obser
peut, il est vrai, hâ
toutes les autres,
en faire elle-même q
thode qui doit être
Quoique le cartésian
aujourd'hui, en Fra
une grande époque
philosophie, la lectu
ouvrages de Descar
jours un exercice au
ble aux esprits déjà
plaisent à cultiver l
méditation. Ce phi
au moins le droit d'
un ancien; et certe
fort, et toujours be
que tel que nous cr
nous dispenser d'étu
sur la méthode est,
res parties, une ex
tion à l'étude de la
style de cet ouvrag
pas moins remarqu
des idées; et si l'o
l'époque où il fut éc

ndément méditatif donnait à tou-
s conceptions. La supériorité de
ıtes sur le plus grand nombre
s contemporains, la nature des
qu'il traitait, et la vive sensa-
ue ses ouvrages produisaient sur
les esprits, ne pouvaient man-
d'armer contre son repos la ja-
, l'ignorance et la superstition.
ɔmme qui prétendait démontrer
ence de Dieu, l'immatérialité de
, l'origine et la certitude de nos
issances, autrement qu'on ne
: fait avant lui; qui travaillait,
-on, à une explication mécani-
t générale de tous les phénomè-
e la nature; qui embrassait une
d'opinions nouvelles, et même
de la circulation du sang; un
ıe enfin qui attaquait hautement
ilosophie scholastique, devait
er vivement ceux qui s'étaient
ı état et une réputation en en-
ınt ce qu'il renversait. Leurs at-
; contre le novateur furent con-
suivant l'ordre accoutumé: on
ença par les critiques; puis vin-
s tracasseries, puis enfin la per-
on. Néanmoins on doit remar-
que les théologiens catholiques
rent absolument aucune part à
i. A Rome, où les *Méditations*
èrent en 1645, un décret d'une
égation de cardinaux, défendit
ıprimer, lire et même retenir ni
ouvrage, ni aucun autre du phi-
phe français; » et ce fut tout. A
on fit des objections contre ce
on attaqua la doctrine de l'au-
mais on rendit justice à la pureté
principes, et l'on se plut à re-
ître la bonté de ses intentions.
fut pas ainsi en Hollande, par-
théologiens réformés; et ceux
clamaient si vivement la tolé-
pour eux-mêmes, se montrè-
lors beaucoup plus intolérants
que ceux qui refusaient de la leur accorder; mais dans les sectes religieuses, la différence de la persécution à la tolérance, n'est souvent que la différence du puissant au faible. La gloire de Descartes n'offusquait pas les yeux à Paris et à Rome, où il n'était pas; mais elle remplissait toute la Hollande. Plusieurs professeurs des universités les plus accréditées étaient liés d'amitié avec lui, et commençaient à répandre sa doctrine. Les partisans des opinions anciennes, jaloux d'une réputation qui les éclipsait, cherchèrent à perdre Descartes, ou du moins à le faire chasser de la Hollande. Parmi tous ses ennemis, le plus acharné fut Gisbert Voet, premier professeur de théologie à l'université d'Utrecht. Cet homme, à qui une place respectable et des formes austères donnaient un très grand crédit, imagina d'abord de faire combattre la doctrine de Descartes dans des thèses publiques, où, sans le nommer, on l'accusait d'athéisme, lui qui avait épuisé toutes les ressources de son esprit pour inventer de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu. Mais quand la haine s'adresse à la crédulité, elle n'a pas besoin d'y regarder de si près. Le théologien réformé d'Utrecht tâchait en même temps d'engager le P. Mersenne, l'ami le plus intime et le plus cher de Descartes, à écrire publiquement contre lui pour défendre la religion catholique. Il fut trompé dans son attente; Mersenne adressa sa réponse toute ouverte à Descartes, et celui-ci eut la modération de l'envoyer sans aucun reproche, à son adresse. Voet n'en fut que plus irrité. Il continua d'attaquer la métaphysique de Descartes, comme contraire à la religion. Un autre professeur de la même université, ayant voulu la soutenir dans ses cours, Voet entreprit de

défendre de l'enseigner davan-
il eut le crédit d'y parvenir.
es, tranquille dans une char-
etraite, livré tout entier à ses
accueilli et aimé de la prin-
alsatine Élisabeth, qui avait
résidence à la Haye, ne don-
peu d'attention à ces débats.
fin, il lui fallut rompre le si-
et répondre à ses adversaires,
Voet, empruntant le nom d'un
rofesseur, qui eut la lâche-
consentir, publia contre Des-
n ouvrage spécial, rempli des
ous les plus épouvantables et
res les plus atroces. Descartes
cet écrit, et fit remettre des
ires de sa réponse aux bourg-
d'Utrecht; mais les intri-
Voet avaient déjà produit
t sur ces magistrats. Descartes
surpris d'apprendre au bout
lques semaines, que sa réfuta-
ait été citée et condamnée à
bunal. Il leur écrivit pour ex-
les motifs de sa conduite, en

d'Utrecht l'eût aver
maines s'écoulèrent
nation de son livre,
été seulement infor
fin par deux lettres
lesquelles on l'aver
déjà rendu contre l
pas attention à ces
comme impossible
déjà prévenu d'un
portante. Mais, pa
pris le parti d'alle
apprit que la chos
temps publique, q
encore, et qu'il ne
de rien moins que d
pondre sur le crim
Dieu, et de calomn
me de bien. Descar
tonnement, eut re
deur de France,
droits de sa nation
aussitôt au prince
écrire aux états d'
pressante pour qu
tion à Descartes.

rait pu se montrer nulle part sans voir son nom diffamé, et celui de ses adversaires en honneur. Tel était le plan de cette vile machination. Mais quand on vit que Descartes se jetait au-devant de ses ennemis, et avait trouvé des protections puissantes, les magistrats commencèrent à être honteux de ce qu'ils avaient fait; et cette honte rejaillissant sur Voet, mit à nu tout l'odieux de sa conduite. Descartes établit facilement sa justification: il prouva que le libelle atroce qui avait été répandu contre lui sous un nom supposé, était de Voet, et celui qui s'en était déclaré l'auteur convint juridiquement de cette vérité. Telle fut l'issue d'une persécution qui ravit pour un temps à Descartes son loisir et sa tranquillité. Néanmoins, il publia bientôt après son grand ouvrage sur le système de l'univers. C'était en effet la manière la plus noble dont il pût se venger de ses ennemis. Mais dès-lors le coup de l'injustice était porté. Descartes s'apercevait avec chagrin que la partie métaphysique de ses ouvrages, à laquelle il attachait un grand prix, lui attirait sans cesse de nouvelles querelles; et quant à ses découvertes géométriques, il les voyait comprises et appréciées par si peu de personnes, qu'il ne pouvait guère y trouver de dédommagement. Il se repentit alors de sa célébrité; et, regrettant les douceurs d'une vie obscure, il prit pour devise: *Qui benè latuit, benè vixit.* Ces dégoûts furent encore augmentés par une nouvelle persécution que lui suscitèrent les théologiens de Leyde. Il était dans cette disposition d'esprit, lorsque la reine de Suède, Christine, lui fit proposer de prendre sa cour pour retraite. Descartes, qui avait toujours aimé l'indépendance, et qui, comme il le disait lui-même, mettait sa liberté à si haut prix, que tous les princes de la terre n'auraient pu la payer, Descartes accepta pourtant cette proposition, et il eut raison de le faire. Elle devait avoir pour lui beaucoup de douceur dans un moment où il était malheureux, et cet honneur d'être recherché par une grande reine, et appelé près d'elle, devait aussi lui être utile pour confondre ses persécuteurs. Il se détermina donc à quitter son cher ermitage d'Egmond, pour aller vivre dans le rude climat de la Suède. Arrivé à la cour, il fut reçu de la reine avec la plus grande distinction, et, ce que d'autres auraient pu regarder comme une disgrâce, il sollicita et obtint d'elle la faveur d'être exempté de tout le cérémonial, et de ne paraître à la cour que lorsqu'il y serait appelé: mais pour prix de cette liberté, la reine voulut qu'il vînt l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa bibliothèque. Descartes, qui avait toujours eu un très grand besoin de repos, et dont la santé exigeait beaucoup de ménagement, ne put soutenir le changement de vie que cette obligation lui imposait, surtout dans un climat si froid, et au milieu des rigueurs de l'hiver. Il fut bientôt attaqué d'une fluxion de poitrine qui s'annonça par le délire, et il mourut le 11 février 1650, n'ayant pas encore cinquante-quatre ans. La reine voulut faire placer son tombeau parmi ceux des premières familles de Suède; mais l'ambassadeur de France (*Voy.* Chanut) réclama pour lui la sépulture de ses compatriotes, et son corps fut transporté à Paris, en 1666. Nous avons déjà remarqué, pour l'honneur de la France, que les persécutions que Descartes éprouva, lui ont toutes été suscitées par des étrangers: ajoutons que son nom fut célébré et honoré dans sa patrie, de son vivant même. Le cardinal Mi

circonstance imprévue lui fit con-
e un élève, muet de naissance,
ú Perrère avait créé la faculté de
role. Ce miracle de l'art le frappa
oint, qu'à l'instant sa vocation fut
ée. Fortune, talent, existence,
nsacra tout à l'éducation des
ls-muets. Ce fut particulièrement
lasse du peuple qu'il offrit ses le-
gratuites : aux élèves de ce genre
nait à la fois du pain et des le-
. On tenta de l'attacher à l'abbé
épée ; mais il refusa de sacrifier à
vancement le sentiment de pré-
ce qu'il accordait au système de
éte sur celui de son illustre
r. Ainsi l'abbé Deschamps vécut
ir, et mourut presque ignoré, mais
regretté de ses amis et surtout de ses
s, en janvier 1791. Nous avons de
Lettre à M. de Sailly, capitaine
avalerie, sur l'institution des
ls muets, Paris, 1777 ; II.
s élementaire d'éducation des
ls-muets, Paris, Debure, 1779,
. La lettre précédente, réimpri-
à la tête de ce Cours, lui sert de

DESCHIZAUX
cin, et substitut du
du grand conseil,
1687. Il partit en
permission du ro
voyage en Russie e
acquérir la connais
Le czar Pierre Ier, l
sion annuelle de 3
lettres de recomm
liter son voyage. I
désigné pour être
du comte de Roma
Turquie et de là e
gler les limites de c
sa destination fut
premier médecin d
donner par écrit s
l'établissement d'u
que. Elles furent g
lait s'occuper de le
que des affaires de
lèrent en France.
tour : *Mémoire po*
truction de l'hist
plantes de Russie
ment d'un jardin

bie, et revint en France par l'Angleterre. Sa relation parut sous ce titre : *Voyage de Moscovie*, Paris, 1727, in-8°., puis sous celui de *Description d'un voyage fait à St.-Pétersbourg*, Paris, 1728, in-12. Deschizaux est le premier Français qui ait écrit une relation de la Russie. Tout son voyage est d'une extrême concision. Il ne parle que de ce qu'il a vu, et s'attache peu à décrire l'aspect des pays, mais tout ce qui est intéressant fixe son attention. Il paraît qu'il ignorait les langues étrangères, car il estropie presque tous les noms qu'il cite. E—s.

DESCOUSU (Celse-Hugue), en latin *Dissutus*, jurisconsulte, né en 1480, à Châlons-sur-Saône, fit sa philosophie à Paris, et étudia ensuite le droit dans les universités de Turin et de Pavie. Il fut reçu docteur à l'âge de vingt-deux ans, et il avait déjà exercé pendant quelque temps l'emploi d'assesseur du podestat de Milan. De retour en France, il obtint la chaire de professeur en droit canon à Montpellier; mais il ne la conserva que deux années. Entraîné par son inconstance naturelle, il s'établit successivement en Flandre à Bruges, puis en Espagne dans l'Arragon, à Barcelone, à Madrid, et enfin à Tolède, où il était en 1532. Son érudition, très grande, même pour le temps où il vivait, lui procura partout des amis puissants, et l'on sait, par un de ses ouvrages, qu'il avait été nommé en Espagne *fiscal del consejo real*, charge qui revient à celle d'avocat-général au parlement. On lui doit des éditions des principaux traités du droit civil et ecclésiastique, avec des notes et des additions importantes. On en trouve la liste dans la bibliothèque de Bourgogne, dans le Moréri de 1759, et dans la vie de Descousu, par le président Bouhier, à la tête des *Coutumes générales du duché de Bourgogne*. Les ouvrages qu'il a composés sont : I. *Destructorium cautelarum Barth. Cæpollæ*, imprimé plusieurs fois; II. *De clausulis prorogatoriis*, Paris, 1513, in-8°. Cette édition n'est pas la première, et il y en a plusieurs autres; III. *Repertorio de todas las leyes del regno del Castilla, abreviadas y reducidas en forma de repertorio decisivo por el orden del A. B. C.*, Valladolid, 1547, in-fol.; IV. *Consilia de rebus juris*, Lyon, 1570 et 1586, in-fol. — Descousu (Celse-Hugue), de la même famille que le précédent, avec lequel plusieurs biographes l'ont confondu, licencié en droit, fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Châlons, en 1522. Il avait étudié à Padoue et dans d'autres universités d'Italie, et il prenait le titre de professeur en grec et en hébreu à Paris. C'est à lui qu'on doit la première édition grecque des *Idylles* de Théocrite qui ait été publiée en France; elle fut imprimée à Paris par Gilles Gourmont, vers 1512, in-8°., et Descousu la dédia à Jérôme Aléandre, son condisciple. La même année, il donna une édition des *Vies des Pères du désert*, par S. Jérôme, Lyon, Vincent, in-fol., plus correcte que celles qui l'avaient précédée. L'abbé Goujet lui attribue encore un petit ouvrage en vers français, intitulé : *Les grans grâces de France, nouvellement composées pour le joyeux retour du roi notre sire* (Louis XII), *contenant ses grans prouesses depuis son sacre et couronnement jusqu'à présent*, in-4°. de 8 feuillets. Les lettres initiales du prologue forment le nom de Descousu. W—s.

DESCROIX (Nicolas-Chrétien.) *Voy.* Chrétien, t. VII, p. 356, l. 1.

DESDOSSAT *Voy.* Baume.

rançois), libraire
s, fit plusieurs voya-
établit à Rome, où il
On a de lui : I. *Des-
le de Rome, en fa-
rs*, Lyon, 1690, in-
12. Cet ouvrage est
ies ; la première offre
e Rome ancienne, ou
tion de deux descrip-
lius Victor et Sextus
etit qu'il a abrégé le
amiano Nardini sur
, mais qu'il n'adopte
sentiment. La se-
tient la description
ne moderne, et la
ation des cérémonies
Rome. II. *Nouveau
e, contenant une
cte de toutes les
s et lieux considé-
les qui en dépen-*
699, 2 vol. in-12.
sa préface, que quoi-
up de livres qui por-
oyage d'Italie, il ne
ger, il l'envoya à Vander-Aa, libraire à Leyde, pour qu'il le publiât. *Rome ancienne* parut la première, *Rome moderne* la seconde. Ces deux descriptions se trouvent même assez souvent séparées, et forment réellement deux ouvrages distincts. Dans la première édition, l'auteur n'avait pas mis de figures, dans la seconde on en voit un grand nombre, toutes très bien gravées. Cet auteur est très exact, et il ne manque jamais de citer les livres où il a puisé. V. *Tavole della geografia.*, 1690, in-fol. C'est un recueil des cartes de Sanson, avec des explications et quelques additions. E—s.

DESERIZ (Joseph-Innocent), savant cardinal hongrois, né en 1751 à Neitra, d'une famille noble, entra de bonne heure dans la congrégation des Ecoles pies, où il enseigna les belles-lettres, qu'il avait cultivées dès son enfance avec une ardeur peu commune. Il enseigna depuis la théologie au séminaire de Raab; et après avoir rempli successivement différentes charges de son ordre, il fut

dans le temps, et ne finit qu'à ort, arrivée en 1765. Ses prin- x ouvrages sont : I. *Tracta- l probandam piacularum flam- m existentiam*, Raab, 1738, II. *Pro cultu litterarum in ariâ, ac speciatim civitate sique nitriensi vindicatio*, , 1743, in-4°. III. *De ini- c majoribus Hungarorum com- uria*, Bude, 1748, 1753 et , 3 vol. in-fol., suivis de deux ies publiés à Pest en 1760. Le Ier. de cet important ouvrage richi du texte entier d'un an- nanuscrit du Vatican, qui n'avait s été publié; dans le tome 2e., raite des Scythes, des Amazo- tc., on trouve des recherches lphabet scythique; les tomes 4 renferment l'histoire d'At- celle des Huns jusqn'à la con- n des Hongrois au christia- ; le 5e. contient la Vie de S. ne, premier roi de Hongrie. *listoria episcopatûs, diœcesis ivitatis Vaciensis, unà cum synchronis*, 1763, in-fol.

C. M. P.

ESSESSARTS (Alexis), né à en 1687, embrassa l'état ec- itique, se distingua comme ap- : et réappelant de la bulle, ainsi ar ses écrits religieux, et mou- 12 mai 1774. On a de lui : I. *nent de S. Thomas sur la te*, 1735 in-4°.; II. *Traité de nue d'Elie* (et non *du Mes- omme* dit la table du *catalo- le la Bibliothèque du roi*), , in-12; III. *Défense des SS. et des auteurs catholiques retour futur d'Elie et sur la ible intelligence des Ecritures*, , in-12; IV. *Suite de la Dé-*, etc., 1740, 2 vol. in-12; *xamen du sentiment des SS. Pères et des anciens juifs sur la durée des siècles*, 1759, où l'on traite de la conversion des juifs. VI. *Dissertation où l'on prouve que S. Paul n'enseigne pas que le mariage puisse être rompu lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne*, Paris, 1765, in-12. L'abbé Cerveau indique quelques autres ouvrages d'Alexis Desessarts.—Poncet-Desessarts (Jean-Baptiste), frère d'Alexis, se consacra aussi à l'église, reçut le diaconat, mais ne voulut jamais recevoir la prêtrise. Il mourut le 23 décembre 1762. Il était né le 9 février 1681. On a de lui : I. des *Livres sur les convulsions*, au nombre de quatorze; II. quelques autres opuscules dont on trouve le détail au *catalogue de la Bibliothèque du roi*, D. 3256 et 3261.

A. B—T.

DESESSARTS (Denis Dechanet, connu sous le nom de), né à Langres vers 1740, y exerça quelques années l'état de procureur. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il alla à la Comédie française, et sa vocation fut décidée. Après avoir joué pendant quelque temps en province, il se trouvait à Marseille, lorsque, sur l'indication de Bellecour, on l'appela à Paris pour le charger des emplois des financiers et des rôles à manteau, que la retraite de Bonneval laissait vacants. Desessarts débuta à la Comédie française le 4 octobre 1772. Les deux ou trois premières années qui suivirent son début, il éprouva quelques dégoûts, mais il parvint à les surmonter, et fit oublier son prédécesseur. Desessarts était d'une grosseur énorme, et l'on peut s'en faire une idée d'après son portrait, mis à la tête du 3e. volume de l'*Histoire du Théatre français*, par MM. Etienne et Martainville. Lorsqu'il jouait le rôle d'Orgon, dans le *Tartuffe*, il fallait une

» Dugazon, la partie n'est pas égale entre nous ; tu présentes une surface » décuple de la mienne ; je vais tracer » avec du blanc d'Espagne un rond » sur ton ventre, et tous les coups qui » porteront hors de ce rond ne compteront pas. » Cette plaisanterie arrêta le duel (1). Desessarts était très instruit ; il avait étudié les siences et les belles-lettres, et avait une mémoire étonnante. En 1793, il alla aux eaux de Baréges ; il y apprit l'arrestation de ses camarades les comédiens du Théâtre français ; il fut suffoqué par cette nouvelle, et mourut dans les derniers jours d'octobre. A. B—T.

DESESSARTS (NICOLAS LEMOYNE, connu sous le nom de), né à Contances, le 1er. novembre 1744, fut avocat à Paris, puis libraire, et mourut le 5 octobre 1810. Il a été éditeur de plusieurs ouvrages, et est auteur de quelques autres. Il a publié comme éditeur : I. *Code pénal*, nouvelle édition, 1775, in-12 ; il y avait ajouté un *Discours sur l'administration de la justice criminelle* ; II. *Bibliothèque orientale, par d'Herbelot, nouvelle*

ce recueil dix autres volumes, tiennent les procès de Bailly, lle-Desmoulins, de Favras, de Lebon, de Mme. Rolland, de de Danton, de Marie-Antoi- tc. etc. VII. *La morale de scence*, Utrecht, 1783, in- II. *Dictionnaire universel de* 1786-90, 8 vol. in-4°.; IX. *et les crimes de Robespierre ses principaux complices*, 2 vol. in-12 ou 3 vol. in-18. 92, Desessarts publia un 4e. 18, contenant les crimes du rléans (Égalité) et son procès. *ceptes sur le beau et le su-* 1798, in-12; XI. *Règles et es sur la prosodie française, ification et le style figuré*, in-12; XII. *Abrégé des Vies mmes illustres, de Plutar-* 98, 3 vol. in-8°. Il publia un *ment* ou un 4e. volume, en et renouvela alors le frontis- trois premiers; il renouvela tispices des quatre volumes en XIII. *Nouvelle Bibliothèque mme de goût*, 1798, 3 vol. ouvrage qui ne justifie guère e. Desessarts publia un *Sup-* en l'an VII (1799). Depuis société avec M. Barbier, re- e travail, et ces deux collabo- l'ont publié en 5 vol in-8°., 810. Desessarts n'a que trop ié à cette nouvelle édition. *Nouveau Dictionnaire biblio- ique portatif*, 1798, in-8°., au-dessous du médiocre; il ne lit pas. L'auteur, sans y rien que le frontispice, le repro- n 1804, en y ajoutant toute- *d calcem*, quatre catalogues othèques, d'un homme d'état, isconsulte, d'un militaire, des es des cultes, catalogues qui uvrage de M. Barbier, et ont été imprimés à part. XV. *Siècles littéraires de la France*, ou *Nouveau Dictionnaire historique, critique et bibliographique de tous les écrivains français, morts et vivants, jusqu'à la fin du* 18e. *siècle*, 1800-1801, 6 vol. in-8°. Un *Supplément* a paru en 1803, in-8°. L'auteur a laissé quelques matériaux pour la suite de cet ouvrage(1). Quelques articles des *Siècles littéraires* sont curieux, mais ils sont en très petit nombre, et ont été fournis à l'éditeur par différents littérateurs, les omissions sont très nombreuses, et les erreurs ne le sont pas moins. XVI. *Discours sur l'établissement et les progrès des lettres en France, jusqu'à la fin du* 18e. *siècle*, 1800, in-8°.; c'est l'introduction de l'ouvrage précédent, du premier volume duquel elle fait partie. XVII. *Tableau de la police de Londres*, opuscule faisant partie du volume intitulé: *Mélanges historiques et politiques sur l'Angleterre*, 1802, in-8°. Ce *Tableau* devait entrer dans l'histoire de la police étrangère, par laquelle l'auteur se proposait de terminer son *Dictionnaire de police*. XVIII. *Galerie des Orateurs grecs et latins*, ou *Tableau des effets de l'éloquence chez les anciens*, 1806, in-8°. XIX. Plusieurs *Mémoires*, dans différentes causes, de 1776 à 1779; il cite lui-même les principaux dans ses *Siècles littéraires*. Desessarts

(1) M. Ersch, auteur d'une *France littéraire* publiée à Hambourg, 1797, 3 vol. in-8°. et 2 vol. de supplément qui ont paru en 1802 et 1806, a été fortement mis à contribution par M. Desessarts. Le professeur allemand fit à ce sujet insérer des *Observations* dans le *Magasin Encyclopédique*, septième année, t. III, p. 480. Desessarts répondit dans le même journal, t. IV, p. 340, et il est loin de repousser victorieusement les reproches de M. Ersch. Par exemple, quoiqu'il dise que l'article *Collin-Harleville* a été fourni pour les *Siècles littéraires* par Collin lui-même, il n'en est pas moins vrai que cet article est inexact et incomplet; inexact, puisque Collin n'est pas né à Maintenon, mais à Mévoisin; incomplet, parce qu'on n'y parle pas de *Rose et Pinard*, comédie jouée et imprimée en 1794.

nites à Tonnerre, et les acheva, ainsi que sa philosophie, au collége de Beauvais, à Paris. Les jésuites désirèrent l'attirer dans leur ordre; mais Desessartz ne voulut point sacrifier sa liberté, et d'ailleurs la théologie n'était pas de son goût; il donna la préférence à la médecine, et se livra avec ardeur à l'étude de cette science. Pour suppléer à la modicité de sa fortune, il donna des leçons de mathématiques; et, la faculté de Paris exigeant alors des frais considérables de réception, il alla prendre le doctorat à l'université de Reims. Après avoir rempli cette formalité, Desessartz s'établit d'abord à Villers-Cotterets, avec le titre de médecin du duc d'Orléans, puis à Noyon. Le zèle éclairé qu'il montra dans le traitement de diverses épidémies, les Mémoires intéressants qu'il eut soin de communiquer à la faculté de Paris, obtinrent le suffrage de cette société savante; elle témoigna le désir de voir ce médecin habile exercer ses talents sur un plus grand théâtre. Flatté de ce témoignage d'estime, Desessartz revint dans une ville

le Berquin (1). II. *Mémoire sur* ***p***, Paris, 1807, in-8°.; *ibid.*, in-8°. Les nombreux et excel- uvrages auxquels a donné nais- n brillant concours, n'ont pas nutile l'opuscule de Desessartz. *cueil de Discours, Mémoires ervations de médecine clini-* aris, 1811, in-8°. La plupart ces qui composent ce recueil été déjà publiées isolément à s époques. On y distingue un re curieux sur les propriétés les de la musique, un Discours langer des inhumations préci- un Essai sur la topographie le du canton de Paris, une sur le salep. On doit encore à rtz une édition de la Matière le de Jean-Frédéric Cartheuser: *menta materiæ medicæ*, Pa- 9, 4 vol. in-12. Il y a joint es. M. Cuvier a prononcé à l'Ins- loge de Desessartz; M. Louis a société médicale d'émulation, ié dans son Bulletin, une Notice hique sur ce médecin. C.

FAUCHERETS (Jean-Louis E), auteur dramatique et ad- ateur, naquit en 1742, d'un ur au parlement, qui lui laissa rtune. Son début au théâtre ne heureux. Le premier de ses es (*l'Avare cru bienfaisant*, e en cinq actes et en vers, re- é le 15 décembre 1784), fut vec une extrême rigueur. L'au- ui n'avait point encore acquis ience, s'était fait, dans le mon- nombreux ennemis, par la li- rec laquelle il jugeait hautement luctions de ses rivaux; et ceux- nt saisi avec avidité l'occasion d'humilier son amour propre. Il paraît que cette leçon fut utile au jeune Desfaucherets, car, depuis, il sut se faire des amis et il eut le mérite non moins rare de les conserver dans les circonstances les plus difficiles de la révolution. Son second ouvrage (*le Mariage secret*, comédie en trois actes et en vers, représentée avec le plus brillant succès, en 1786), est considéré comme le premier de ses titres littéraires. C'est une production remplie d'esprit et de gaîté, qui est restée au répertoire du Théâtre-Français; et dont le comique est beaucoup mieux senti à la représentation qu'à la lecture. Le public n'accueillit point avec la même faveur, en 1798, sa comédie en cinq actes et en vers intitulée *les Dangers de la présomption*. Les journaux en louèrent le style et le naturel. On trouva que l'action était beaucoup trop faible pour fournir matière à cinq actes, et que le caractère principal ne répondait que très imparfaitement au titre de la pièce. Il a, en outre mis au théâtre; I. *le Portrait* ou *le Danger de tout lire*, comédie en un acte et en vers, 1786; II. *la double Clé*, ou *Colombine commissaire*, parade en deux actes et en vers, mêlée d'ariettes, jouée au théâtre Italien (1786); III. *l'Astronome*, opéra comique en deux actes et en prose, représenté avec succès au théâtre Feydeau, en 1799; IV. *la Punition*, opéra comique en un acte, 1799; V. *la Pièce en répétition*, comédie en deux actes et en prose, au théâtre Louvois (1801); VI. *Arioste gouverneur*, ou *le Triomphe du génie*, comédie vaudeville (1800). Il avait composé ces deux dernières pièces en société avec M. Roger, son ami. On a trouvé dans ses papiers plusieurs ouvrages qu'il n'avait pas mis au jour: l'*Ennemi de soi-même*, comédie en cinq actes; *le*

(1) Il bon de remarquer que c'est dans cet ne J.-J. Rousseau, d'après le conseil de uisé ce qu'il a dit de bon sur l'éducation dans son *Emile* publié deux ans après.

membre du directoire du département; mais ses opinions politiques ne s'accordant nullement avec celles des hommes sanguinaires qui opprimaient la France en 1793, il eut l'honneur de devenir *suspect* et son emploi lui fut enlevé. Lorsque des circonstances moins funestes permirent aux honnêtes gens de reparaître, il rentra au département, d'abord comme chef de bureau, ensuite, comme administrateur des hospices civils. Il faisait les fonctions de censeur au ministère de la police, lorsqu'une maladie de langueur l'enleva aux lettres et à ses amis, le 18 février 1808. Desfaucherets n'avait pas un assez grand talent d'observation pour traiter avec beaucoup de succès la comédie de caractère; ses pièces de théâtre pèchent presque toutes par la conception; mais des situations heureuses, des traits de satire ingénieux, un dialogue vif et bien coupé, et des plaisanteries de très bon goût, compensent à peu près, dans la plupart de ses ouvrages, ce que ses plans ont de défectueux. Un écrit qu'il publia en 1799, sous le ti-

ne *sainte Catherine*, tragédie, , in-4°.; mais cette pièce est bbé d'Aubignac. A. B—T.

ESFONTAINES (Pierre-François Guyot), fils d'un conseiller au ment de Rouen, naquit dans cette en 1685, et termina sa carrière is, le 16 décembre 1745. Il étuhez les Jésuites, fut admis dans ociété dès l'âge de quinze ans, ut les ordres sacrés, et professa succès la rhétorique à Bourges; le désir de l'indépendance le porquoique un peu tard, à rentrer le monde, et c'est en quelque sorater de ce moment (1715), que ence sa carrière. Presque toujours d'un homme de lettres est toute e dans ses ouvrages. La critique ique, à laquelle l'abbé Desfonpousacra sa plume, multiplia sinement pour lui ce qu'on peut apes *événemens littéraires*. Appelé 24, à Paris, pour travailler au *al des Savants*, l'abbé Desfon-, déjà connu par plusieurs écrits iques, rendit quelque éclat à ce il, qui était tombé dans un discrédplet. Des difficultés qui survinntre ses collaborateurs et lui, déterminé depuis à cesser de er à cet ouvrage, il publia succment, soit seul, soit en société Fréron, Granet, Destrées, de t, etc., différents recueils péies, tels que, *le Nouvelliste rnasse* (1731), *les Observaur les écrits modernes*, et *les ents sur les écrits nouveaux*. Si l'abbé Desfontaines réunisieurs des qualités qu'exige l'es magistrature dont il s'était reins les lettres, on doit convenir il en manquait de fort impor-Il ne connut pas, ou négligea up trop ces formes agréables, rs délicats et polis auxquels un censeur prudent a recours pour éviter que les conseils de la critique ne deviennent autant de blessures pour l'amour propre. Il se piqua moins encore de cette impassible équité qui, dans l'examen d'un livre,

Ne voit jamais l'auteur, ne voit que son ouvrage.

La précipitation de ses jugements, le ton tranchant qu'il affecta souvent de prendre, et surtout la partialité qu'il fit paraître dans plusieurs de ses critiques, lui suscitèrent de nombreux ennemis. Il n'en eut point de plus violent ni de plus irréconcilable que Voltaire, et cependant, on doit le dire pour se montrer juste envers ceux mêmes qui ne l'ont pas toujours été, ce serait une erreur de croire que dans ces démêlés qu'ils poussèrent jusqu'au scandale, les premiers torts (on ne parle ici que sous les rapports de littérature) aient été du côté du critique. Qu'on prenne la peine de jeter les yeux sur les articles qui furent certainement la cause de cette guerre à mort que lui déclara Voltaire (tom. I, II et III des *Observations*), et l'on sera forcé de convenir que ce grand homme, avide de louange, au point de recevoir l'encens le plus grossier, ne supportait que bien impatiemment la moindre censure (1), si ces articles lui donnèrent lieu de publier peu de temps après, contre leur auteur, l'écrit qui parut en 1738, sous le titre de *Préservatif*. Voltaire, sous prétexte d'y relever quelques erreurs du journaliste, s'y livre à des personnalités odieuses, qui devraient être si scrupuleusement bannies d'une discussion de ce genre. En réponse au *Préservatif*, Desfontaines publia, de son côté, une brochure intitulé la *Voltairomanie* (1738, in-

(1) Les observations parurent en 1735 Sept ans auparavant Desfontaines avait déjà publié une édition de la *Henriade* avec la critique de ce poeme, la Haye, 1728, in-8°.

pièces, brochures, romans, poèmes, tout servit son ressentiment, et pour déshonorer son ennemi, il ne rougit point de souiller ses écrits des plus sales et des plus grossières invectives. L'aventure de l'abbé Desfontaines en était sans cesse le sujet ou le prétexte. Doit-on croire que cette aventure eut quelque apparence de réalité? Est-il vrai qu'il ne dut sa liberté qu'à Voltaire? Est-il vrai que quinze jours après être sorti de Bicêtre, il écrivit un libelle contre son bienfaiteur? L'arrestation est un fait bien constant: Desfontaines lui-même en convient; il prétend seulement qu'elle n'avait eu lieu que par suite d'une accusation dénuée de preuves, et que le magistrat de police prit lui-même soin de détruire en le justifiant publiquement. Est-ce à la protection de Voltaire qu'il fut en partie redevable de sa liberté? Il convient encore que cette protection lui fut utile; seulement il explique, à sa manière, les motifs qui déterminèrent Voltaire à la lui accorder, et quant au fait du libelle, il le nie formellement. Cette défense est-elle bien satisfaisante? On sait, il est vrai, que Voltaire ne se

ui ne sont dépourvues ni de
i d'agrémens; II. la traduc-
roman de *Gulliver*, 1727,
Racine vengé, ou *Examen*
rques de M. l'abbé d'Olivet,
Œuvres de Racine, Avignon
759, in-12, petite brochure
V. OLIVET; IV. enfin sa tra-
e *Virgile* (Paris, 1743, 4 vol.
in-12), qui, malgré les im-
ns qu'on y remarque, est en-
eilleure traduction en prose
dans notre langue, des œu-
e grand poète; elle est enri-
commentaire qui n'a pas été
dans les diverses réimpres-
abbé Desfontaines a publié
u grand nombre d'ouvrages
s ou pseudonymes, dont on
ver l'indication dans le *Dic-*
des Anonymes de M. Bar-
bé de la Porte a publié, en
Esprit de l'abbé Desfon-
vol. in-12. On y trouve l'a-
sa vie et une liste de ses ou-
u nombre de quarante-sept,
te-trois opuscules écrits contre
teux listes se trouvent aussi
loreri de 1759. Z.

ORGES, clerc de procu-
it publié quelques brochures
ent pas fait grande reputa-
auteur, lorsqu'une circons-
lui donner une triste célé-
n 1749 il était, dit Bachau-
a l'opéra lorsque le preten-
it arrêté. Il fut indigné de
e de violence; il crut que
ur de la nation était compro-
t exhala ses plaintes dans
ce de vers fort courue alors,
ommence ainsi :

lis si fier, aujourd'hui si servile,
malheureux vous n'êtes plus l'asyle.

it prendre sur son amour-
de garder l'*incognito*, et se
un ami qui le trahit; il fut
» arrêté et conduit au mont St.-M.-
» chel, où il resta trois ans dans la
» cage; c'est un caveau creusé dans le
» roc, de huit pieds en carré, où le
» prisonnier ne reçoit le jour que par
» les crevasses des marches de l'é-
» glise. M. de Broglie, abbé de St.-
» Michel, eut pitié de ce malheureux,
» et obtint enfin qu'il eût l'abbaye pour
» prison. Ce ne fut qu'avec des pré-
» cautions extrêmes qu'on put le faire
» passer à la lumière, de cette longue et
» profonde obscurité » Au bout de
cinq mois l'abbé obtint la liberté de
son prisonnier, et le donna pour se-
crétaire à son frère le maréchal. Après
la mort de la Pompadour, il fut fait
commissaire des guerres de la nomi-
nation de son général, suivant le
droit qu'avaient les maréchaux de
France. Il mourut subitement à ta-
ble dans les premiers jours du mois
d'août 1768. Ses ouvrages sont : I.
Natilica, conte indien, 1749, in-
12; II. *Critique de Sémiramis*, tra-
gédie de Voltaire, 1748, in-12; III.
le Rival secrétaire, comédie en un
acte et en vers, représentée sur le
théâtre français, imprimée en 1738,
in-8°. Lors des représentations on at-
tribua cette pièce à Boizard de Pon-
tault et à Parmentier. A. B—T.

DESFORGES (PIERRE-JEAN-BAP-
TISTE CHOUDARD), naquit à Paris le
15 septembre, 1746, d'un riche mar-
chand de porcelaines, ou plutôt pen-
dant le mariage de ce marchand; car
Desforges lui-même regardait comme
son père le docteur A. Petit. On l'en-
voya d'abord au collége Mazarin, et
ensuite au collége de Beauvais, où il
eut l'abbé Delille et Lagrange (tra-
ducteur de *Lucrèce*) pour maîtres de
quartier, et Thomas pour professeur
en quatrième et pendant sa seconde
année de troisième. Dès l'âge de neuf
ans il imagina de faire des tragédies,

contracta les goûts : la ruine de son père lui ôta les moyens de les satisfaire. Tout-à-coup, à l'âge de dix-neuf ans et demi, il se trouva réduit à traduire des ariettes italiennes, à douze francs la pièce; c'était son ami Framery qui lui avait procuré cette ressource. Cependant il avait joué la comédie en société et avait eu quelques succès; il avait aussi composé, sur la demande du musicien Rodolphe, une petite pièce intitulée, *l'Orphelin*, ou *la Voix du cœur*, qui fut reçue aux Italiens, mais n'a jamais été jouée. En 1768 il donna au théâtre de Nicolet, une farce intitulée, *à Bon chat, Bon rat*, qui eut un très grand nombre de représentations. Il avait rempli, pendant quelque temps, une place de surnuméraire dans un bureau, et espérait obtenir un emploi lucratif; mais n'ayant pu réussir, il prit le parti de se faire comédien, et débuta le 25 janvier 1769, à la comédie Italienne dans les rôles de Clairval, ou d'amoureux. Quoique reçu à l'essai, il s'engagea pour Amiens, joua successivement à Versailles, Caen, Guibray, Tours, Nantes, Rennes, Marseille, et

ncipaux caractères bien sou-
Celui de lord Feliamar, qu'il
endu propre et qu'il a fort
i, lui fait surtout honneur. »
nt à la première représenta-
: pièce fut maltraitée; elle a
puis au Théâtre-Français et
e du répertoire. II. *les Ma-
e Médiateur maladroit*, co-
cinq actes et en vers, jouée
ès au Théâtre-Français en
II. *Théodore et Paulin*, co-
trois actes, mêlée d'ariettes,
de Grétry, dont l'unique re-
tion eut lieu le 18 mars 1783.
Temple de l'hymen, comé-
odique, en trois actes et en
ée le 4 juin 1785; V. *l'É-
villageoise*, opéra en deux
usique de Gretry, jouée le
1785. Ce n'est au reste qu'un
détaché de *Théodore et Pau-
primé in-8°. VI. *Les Deux
*, comédie en un acte et en
res, jouée le 24 décembre
VII. *la Femme jalouse*, co-
n cinq actes et en vers, jouée
vrier 1785. « C'est, dit La
:, un drame où il y a quel-
rêt, ce n'est pas une bonne
lie. Il y a dans le sujet un vice
l: la jalousie de la femme est
: sur des apparences si for-
si bien justifiées, qu'il n'y a
oyen de lui en faire un repro-
ainsi le but moral est manqué;
es apparences produisent des
ons qui ont de l'effet au théâtre.
yle est naturel et facile, sans
nation, sans écarts et sans
..... Il est vrai qu'il y a peu
rs heureux..... Les caractères
urs sont dessinés avec vérité
pièce marche bien. » Elle est
ssée au Théâtre-Français et
rtie du répertoire. (*Voyez*
MAN.) VIII. *L'Amitié au village*, comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes, musique de Philidor, jouée le 31 octobre 1785; IX. *la Rencontre imprévue*, compliment dramatique prononcé à la rentrée de 1787; X. *Féodor et Lesinska, ou Novogorod sauvée*, drame en trois actes et en prose, joué le 3 octobre 1786, imprimé en 1787, in-8°.; XI. *Tom Jones et Fellamar*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 17 avril 1787, imprimée in-8°., inférieure à *Tom Jones à Londres*, dont elle est la suite. XII. *Les promesses de mariage*, opéra en deux actes, musique de Lebreton, joué le 4 juillet 1787; c'est une suite de *l'Épreuve villageoise*. XIII. *Césarine et Victor, ou les Époux au berceau*, comédie en trois actes et en vers, jouée le 21 octobre 1788; XIV. *Jeanne d'Arc à Orléans*, drame historique, en vers et en trois actes, mêlé d'ariettes, joué le 10 mai 1790; XV. *Griselidis*, opéra en trois actes, joué le 8 janvier 1791, tiré du conte d'Imbert. Ces différentes pièces ont paru sur le théâtre Italien. XVI. *Joconde*, opéra en trois actes, musique de L. Jadin, représenté le 14 septembre 1790, sur le théâtre de la foire Saint-Germain, par les acteurs du théâtre Feydeau. XVII. *Le Sourd ou l'Auberge pleine*, comédie en trois actes et en prose, jouée en 1790, au théâtre Montansier. Le sujet est pris dans le *Dictionnaire d'anecdotes*; imprimé très souvent. XVIII. *La Perruque de laine*, comédie en trois actes, et qui n'eut aucun succès sur le même théâtre en 1791. XIX. *L'Épouse imprudente*, comédie en cinq actes et en vers, qui fut mieux accueillie la même année. XX. *Le Tuteur célibataire*, comédie en un acte et en vers, jouée en 1791. XXI. *Alisbelle ou les Crimes de la féodalité*, opéra en

ctes et en vers, musique de
n, joué sur le théâtre de l'Opé-
ventose an II (27 février 1794),
é in-8°.; pièce de circonstance,
iut un succès brillant dans un
où les théâtres étaient inondés
itudes. XXII. *La Liberté et*
té rendues à la terre, opéra
actes, composé pour la répu-
, an II (1794), in-8°. Desfor-
pour cette pièce un collabora-
mmé Sicard. XXIII. *Les Maris*
, comédie en cinq actes et en
représentée en 1798, sur le
de la république. XXIV. *Les*
divorcés, comédie en trois ac-
n vers, représentée en 1799,
héâtre de la Cité; excellent plai-
ontre le divorce. XXV. *Le ma-*
Épictète et le tableau de Cé-
Thèbes, traduit du grec en
ançais, an V (1797), in-4°.
Le Poète ou Mémoires d'un
de lettres écrits par lui-mê-
798, 4 vol. in-12. Ce sont les
res de sa vie jusqu'en 1782 :
s trois premiers volumes il est

jeunesse; rien n'y
dérégler, enflamme
nation; ce n'est pas
satyrique disait à D

Fuis, auteur dangereux, f
Ton nom seul fait rougir l
Va porter ton encens à l'i

On a fait, en 1799
Poète en huit volu
Eugène et Eugéni
conjugale, histoire
d'une nuit d'erreur
1798, 4 vol. in-12; *X*
et Arabelle, ou l'É
et de l'amour, ouv
moires secrets de
glaises, 1798. 2 v
Mille et un souve
in-12; ouvrage d
Poète. XXX. *Adel*
ges, ou la mère
épouse, histoire v
2 vol. in-12. Des
manuscrit, une tr
français de la *Jér*
Quelques années av
annoncé par sous

our le prix de l'académie. Pi-
ne l'avoir point obtenu, il crut
meilleur moyen de prouver le
s goût de ses juges était de
raître son poëme dans le *Mer-*
: France. De la Roque, rédac-
cet ouvrage, refusa de se prê-
vues du poète; Desforges in-
e rédacteur se fâcha, jeta le
au feu, et jura qu'il n'impri-
plus rien de la façon de l'au-
esforges, dans le désespoir que
isa cette cruelle résolution,
ut à un artifice assez singu-
résidait alors à Brederac, près
ignoble appelé *Malcrais*. Il
i au Mercure, sous le nom de
Malcrais de la Vigne, un
nombre de pièces légères dont
rédacteur fut charmé. On as-
ue De la Roque, complètement
, se prit d'une belle passion
a muse du Croisic, et s'éman-
point de lui écrire : « Je vous
, ma chère bretonne; pardon-
noi cet aveu; mais le mot est
; ». Il ne fut pas la seule dupe
: supercherie. On ne parla bien-
s dans Paris que des vers de
ne Malcrais; il n'y eut pas de
ui ne s'empressât de lui rendre
ige par la voie du Mercure.
e et Destouches, entre autres,
alèrent à l'envi, et furent ou
nt un instant jaloux l'un de
au sujet des réponses plus ou
tendres qu'ils recevaient de la
te. On connaît l'épître du pre-
« Toi dont la voix brillante a
sur nos rives, etc. » Elle est
ée dans ses OEuvres. De tous
s que la fausse Malcrais sut ins-
i ses amants ce sont les seuls
ent restés. Ceux même de Des-
s ne valaient absolument rien.
ne Desforges voulut enfin ter-
cette comédie et reprendre son
véritable sexe, la plupart de ses ado-
rateurs furent d'abord un peu hon-
teux du rôle public qu'il venait de
leur faire jouer; mais, en dernier ré-
sultat, la mystification fut encore moins
fâcheuse pour eux que pour lui; car
du moment qu'il parut à découvert, on
ne songea plus qu'à déprécier ses vers,
et à le rendre ridicule, ce qui ne
fut pas fort difficile; son talent avait
trop peu de consistance pour résister
à une pareille réaction. Quelque temps
après, Desforges, qui n'était pas ri-
che, pria Voltaire de lui trouver à
Paris des protecteurs; l'auteur de
Zaïre, trop adroit ou trop généreux
pour montrer le moindre ressenti-
ment, s'employa de bonne grâce en
faveur de la ci-devant muse du Mer-
cure. « Je me souviens toujours, lui
» répondit-il, des coquetteries de
« Mlle. Malcrais, malgré votre barbe
« et la mienne; et s'il n'y a pas
» moyen de vous faire des déclara-
» tions, je cherche celui de vous
» rendre service. Je compte voir cet
» été M. le contrôleur-général; je
» chercherai *mollia fandi tempora*,
» et je me trouverai trop heureux si
» je puis obtenir quelque chose du
» *Plutus* de Versailles en faveur de
» l'*Apollon* de Bretagne. » Les effets
toutefois ne répondirent point à la
promesse. Fort estimable par ses
mœurs et par la douceur de son ca-
ractère, Desforges-Maillard n'a joui,
comme poète, que d'une assez mince
considération. Il était dépourvu de
goût; son style était plat et prolixe.
Quelques-uns de ses contes pourtant
rappellent un peu le tour marotique
des épigrammes de J.-B. Rousseau. On
a de lui : I. *Poésies de Mlle. Malcrais
de la Vigne*, 1735, in-12; II. *Poé-
sies françaises et latines sur la
prise de Berg-op-Zoom*, 1748, in-
12; III. les *Arbres*, idylle, 1751,

de prieur, de visiteur et de procureur-général. Il recommandait l'étude à ses confrères, et leur en donnait l'exemple. Il fut long-temps employé à l'enseignement, et il passa pour un des religieux de St.-Vannes qui a le plus contribué à exciter l'amour des lettres dans sa congrégation. Il introduisit dans son ordre la philosophie de Descartes, qui commençait à prévaloir contre les subtilités de l'ancienne école. Ayant été nommé à la procure générale de sa congrégation, et cette charge exigeant sa résidence à Paris, il profita de son séjour dans cette Capitale pour se lier avec les savants les plus célèbres, et pour acquérir de nouvelles lumières sur l'objet de ses études favorites. Il eut avec eux de fréquentes conférences. Il cultiva particulièrement Clerselier, éditeur des ouvrages de Descartes, et continua même après son départ de Paris un commerce de lettres avec lui. Les écrivains de son ordre lui attribuent, et lui-même a revendiqué l'invention de la transfusion du sang. On sait que cette opération consiste à tirer du sang

Elles restèrent plus de vingt-quatre heures dans cette situation ; enfin leurs cris ayant attiré quelques paysans, on les délivra ; Mlle. Desgarcins, qui avait déjà la tête très faible, perdit tout-à-fait la raison, et mourut en 1797 dans un état d'aliénation complète. P—x.

DESGODETS (Antoine), architecte, né à Paris en 1653, était fils d'un menuisier qui a fait les confessionnaux de l'église de St.-Louis des jésuites. Il obtint en 1672 l'honneur d'assister aux conférences de l'académie royale d'architecture, et concourut pour le prix que Louis XIV avait proposé pour la composition d'un ordre français. Il fut nommé en 1674 pensionnaire du roi à l'académie de Rome ; mais il fut pris par les Algériens en se rendant par mer de France en Italie. Au bout de seize mois de captivité il fut échangé (1676), et se rembarqua pour Rome, où il resta environ seize mois à faire une étude particulière des édifices antiques de cette ville. De retour en France il publia, par ordre du grand Colbert, le résultat de [illegible]

ie. Duverdier dit que ces
s ont été imprimées sous ce
ian, de ceux qui servent à
naisons des gros seigneurs
ois, avec une Oraison
ian contre la calomnie,
Juste, 1537, in-16. Plu-
graphes et bibliographes
que Jean Desgouttes avait
Œuvres d'Arioste; Jean
a fait imprimer seulement
furieux, composé pre-
ten rime thuscane par mes-
Arioste, et maintenant tra-
ose françoise, Lyon, 1544,
te traduction n'est pas seule-
les premières, mais encore la
u'on ait faite en France de ce
le est de Jean Martin; Des-
n fut que l'éditeur. A. B—T.

ANGES (Tiburce du
aumônier du roi pour les
naquit en 1678 d'une fa-
e du Berri. Il sortait à
l'enfance lorsqu'abandon-
t paternel pour se consa-
, il partit sans savoir où
arriva à St.-Maximin en
, où il fit ses études vivant
, et n'ayant d'autre res-
dans la charité publique.
nné prêtre à Orange, et
s dans sa patrie pour y
s fonctions du ministère;
ôt, apprenant que la peste
Provence, il accourut dans
le servir et d'exhorter les
Il fut atteint par la conta-
augmenter le nombre de
s, et il attendit la fin de
avant de retourner dans
Il y fut nommé curé malgré
e se croyant pas les talents
pour gouverner une pa-
vint à Paris, où, voulant
, mais inconnu, il se ca-
eu des pauvres de Bicêtre,
les édifiant par sa vie, et les instruisant par ses discours; ému de compassion pour les malheureux qui, condamnés aux fers, partaient tous les ans de Paris et de Rennes pour les chiourmes de Marseille, il désira de leur servir d'aumônier pendant la route. Il fallait l'agrément de la cour; il l'obtint sans peine: il n'avait point de concurrent; d'ailleurs il déclarait au ministre qu'il n'en coûterait rien au trésor public, et qu'il ferait les voyages à ses dépens. Maurepas lui fit expédier un brevet honorable, que l'abbé Desgranges appelait son *brevet de galérien*. Dès lors il suivit la chaîne, et dans ces voyages pénibles et dégoûtants il s'occupait de procurer aux galériens tous les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin. Il aidait à mourir ceux que l'épuisement faisait succomber dans la route, et ceux que le grand air frappait mortellement au sortir des cachots. La nuit on renfermait ordinairement les galériens dans une écurie. Leur pieux aumônier montait alors dans l'auge, et debout, s'appuyant d'une main au ratelier, il catéchisait avec une onction qui ne fut pas toujours stérile cet auditoire d'une espèce si singulière. Les austérités de l'abbé Desgranges, ses fatigues et le mauvais air qu'il respirait lui échauffèrent le sang; sa poitrine fut attaquée, une fièvre lente minait son corps. Il arriva le 18 novembre 1726 à Castellanne, chez Jean Soanen, évêque de Senez. Il avait fait cette année même, depuis le 25 août, près de huit cents lieues. Le prélat, dans une lettre écrite à la comtesse de Gamaches, sœur de l'aumônier des galériens, fait ainsi connaître le triste état dans lequel il se présenta chez lui. « Il n'avait qu'un » surtout fort usé, une espèce de sou» tanelle de même, une seule cho-

e, presque pourrie, nul linge, liste, différentes br
bonnet, ni coiffe de nuit, ayant duction de Virgil
qu'alors couché avec son cha- tellement oubliées
u. Il avait un couteau de po- flu d'en rapporter
, un peigne, un mouchoir fort peut voir dans le
, etc. » L'évêque de Senez sut article *Fontaines*
quel il était, et de son domesti- DESHAUTES
e qu'il faisait. Deux jours après ANGE-ANDRÉ LE
rivée l'abbé Desgranges fut at- flans-Ste.-Honorin
d'une fièvre maligne. Dans son le 10 septembre
, croyant toujours être avec ses par sa mère d'Eti
ns, il s'écriait : « Courage, Fourmont. Etienn
s enfants ! Tout pour Dieu. » Il pris chez lui dès
ut le 29 novembre 1726. L'évê- pliqua particulière
le clergé et les magistrats assis- langues hébraïque
à ses funérailles. Soanen com- et à celle de la lan
'épitaphe de cet ami de l'huma- en 1742 au nom
dont le nom ouvre les dic- langues, avec la
naires historiques ne mérite pas tinuer à demeure
oublié. V—VE. Etienne Fourmont
ESGROUAIS(....), grammairien, la mort de celui-ci
Magny (ou, selon quelques au- Deshauterayes fut
à Thuas), près de Paris, en 1703, interprète à la Bi
en cette ville, le 6 octobre 1766. et la place de pr
avoir professé pendant plusieurs collége royal de
s, dans des écoles particulières, nue vacante en 17

vres chinois, travaux dont dans les *Mémoires sur le le France* une indication, fournie à Goujet par l'auteur même. Les connaissances de Deshautesrayes dans les : l'orient paraissent surtout ès long Mémoire, dont un lement avait été publié dans pédie, planches, tom. II, ut imprimé en entier dans me de la *Bibliothèque des t des amateurs*, de l'abbé Paris, 1766, et se trouve altération dans les exemmême ouvrage qui ont été e commerce, avec beaucoup ments, sous la date de 1767 : d'*Encyclopédie élémen-Introduction à l'étude des es sciences et des arts*. Par re, qui n'est point assez condonne presque seul quelque ouvrage dont il fait partie, e Deshautesrayes avait joint du chinois celle de la langue res-Mantchoux; qu'il avait mains de bons matériaux poser une grammaire de ue, beaucoup plus complète lu P. Gerbillon : enfin que eux syllabaire des Tartares- avait été par lui réduit à alphabet, pareil à celui des t des Arabes. Antérieurela, de 1747 à 1751, Deses avait publié les opusvants : I. *Abrégé de la tienne Fourmont et Nos ouvrages*, Paris, 1747. auquel eut part Deguignes, été, comme Deshautesrayes, tienne Fourmont, fut mla tête de la nouvelle édition *xions critiques sur l'his- anciens peuples*, édition dans le fait que celle de 1735, dont on a changé le frontispice, et à laquelle on a ajouté cet abrégé de la vie de l'auteur, abrégé dont il a été tiré des exemplaires à part, et une table des matières (*Voy.* FOURMONT); II. *Lettre à M. Desfontes sur l'histoire véritable de l'orphelin chinois de la maison de Tchao*, imprimée à la suite de l'*Orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire, 1755; III. *Lettre à M. le chevalier Stuart sur la chronologie de Newton*, imprimée dans le Mercure du mois de décembre 1755, et réimprimée avec la réponse du chevalier Stuart dans l'*Apologie du sentiment de M. le chevalier Newton sur l'ancienne chronologie des Grecs*, Francfort, 1757; IV. Lettre à M. Goguet sur le temps auquel certains arts ont été connus à la Chine, imprimée sous le titre d'*Extraits des historiens chinois* à la fin de *l'Origine des lois*, etc., par Goguet, Paris, 1758. Deguignes ayant publié en 1759 un Mémoire dans lequel il croyait avoir prouvé que les Chinois sont une colonie égyptienne, son opinion fut fortement attaquée par son ancien condisciple dans un écrit intitulé : *Doutes sur la dissertation de M. Deguignes, qui a pour titre : Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne, proposés à MM. de l'Académie royale des belles-lettres*. Deguignes répondit à ces doutes; il est vrai de dire cependant que l'avantage resta à son adversaire, et que l'opinion du savant académicien, à laquelle peut être il renonça lui-même après un plus mûr examen, n'est guère regardée aujourd'hui que comme un paradoxe ingénieux. Cette dispute littéraire peut avoir contribué à éloigner Deshautesrayes de l'académie des belles-lettres, à laquelle la

ient *Tantale et Pe-*
de Jérémie. C'est de
que date son amitié
Dupaty, son cama-
aussi en 1746. Des-
du collége étudia,
nedecine qu'il quitta
inture, qui fut aban-
peu de temps après.
adresse, ses talents
la connaissance de
seigneurs dont il
its : la ruine de son
moyens de les satis-
p, à l'âge de dix-neuf
e trouva réduit à tra-
s italiennes, à douze
c'était son ami Fra-
it procuré cette res-
nt il avait joué la co-
et avait eu quelques
ussi composé, sur la
icien Rodolphe, une
dée, *l'Orphelin*, ou
ir, qui fut reçue aux
jamais été jouée. En

temps après il fit aussi représenter à Bordeaux *la Voix du cœur*, divertissement en un acte mêlé de chants et de danse, à l'occasion du passage de Monsieur, frère de Louis XVI. Il partit, en 1779, pour Saint-Pétersbourg avec sa femme. Quoique leurs appointements fussent de 4000 roubles annuellement, Desforges ne jouait guères que dix fois par an. Pour employer ses loisirs, il se fit auteur dramatique; mais tous ses manuscrits lui furent volés à son retour en France en 1782. En quittant la Russie, il quitta tout-à-fait le métier de comédien pour s'adonner entièrement aux lettres; sa femme, de retour à Paris quelque temps après lui, continua de rester au théâtre : elle fut reçue, en 1783, à la comédie Italienne, où elle s'est fait connaître depuis, sous le nom de madame Philippe. Il l'avait épousée en 1775, il s'en sépara quelques années après son retour en France, tout en faisant un ouvrage contre le divorce. Elle est morte

cipaux caractères bien sou-
Celui de lord Fellamar, qu'il
ndu propre et qu'il a fort
, lui fait surtout honneur. »
t à la première représenta-
pièce fut maltraitée; elle a
uis au Théâtre-Français et
du répertoire. II. *les Ma-*
Médiateur maladroit, co-
cinq actes et en vers, jouée
ès au Théâtre-Français en
I. *Théodore et Paulin*, co-
trois actes, mêlée d'ariettes,
de Grétry, dont l'unique re-
ion eut lieu le 18 mars 1783.
'emple de l'hymen, comé-
dique, en trois actes et en
ée le 4 juin 1783; V. *l'É-*
illageoise, opéra en deux
usique de Grétry, jouée le
783. Ce n'est au reste qu'un
étaché de *Theodore et Pau-*
rimé in-8°. VI. *Les Deux*
, comédie en un acte et en
es, jouée le 24 décembre
II. *la Femme jalouse*, co-
cinq actes et en vers, jouée
rier 1785. « C'est, dit La
, un drame où il y a quel-
rêt, ce n'est pas une bonne
e. Il y a dans le sujet un vice
: la jalousie de la femme est
sur des apparences si for-
i bien justifiées, qu'il n'y a
yen de lui en faire un repro-
nsi le but moral est manqué;
s apparences produisent des
ns qui ont de l'effet au théâtre.
le est naturel et facile, sans
ation, sans écarts et sans
..... Il est vrai qu'il y a peu
s heureux.... Les caractères
rs sont dessinés avec vérité
ièce marche bien. » Elle est
ssée au Théâtre-Français et
tie du répertoire. (*Voyez*
MAN.) VIII. *L'Amitié au village*, comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes, musique de Philidor, jouée le 31 octobre 1785; IX. *la Rencontre imprévue*, compliment dramatique prononcé à la rentrée de 1787; X. *Féodor et Lesinska, ou Novogorod sauvée*, drame en trois actes et en prose, joué le 3 octobre 1786, imprimé en 1787, in-8°.; XI. *Tom Jones et Fellamar*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 17 avril 1787, imprimée in-8°., inférieure à *Tom Jones à Londres*, dont elle est la suite. XII. *Les promesses de mariage*, opéra en deux actes, musique de Lebreton, joué le 4 juillet 1787; c'est une suite de *l'Épreuve villageoise*. XIII. *Césarine et Victor, ou les Epoux au berceau*, comédie en trois actes et en vers, jouée le 21 octobre 1788; XIV. *Jeanne d'Arc à Orléans*, drame historique, en vers et en trois actes, mêlé d'ariettes, joué le 10 mai 1790; XV. *Griselidis*, opéra en trois actes, joué le 8 janvier 1791, tiré du conte d'Imbert. Ces différentes pièces ont paru sur le théâtre Italien. XVI. *Joconde*, opéra en trois actes, musique de L. Jadin, représenté le 14 septembre 1790, sur le théâtre de la foire Saint-Germain, par les acteurs du théâtre Feydeau. XVII. *Le Sourd ou l'Auberge pleine*, comédie en trois actes et en prose, jouée en 1790, au théâtre Montansier. Le sujet est pris dans le *Dictionnaire d'anecdotes;* imprimé très souvent. XVIII. *La Perruque de laine*, comédie en trois actes, et qui n'eut aucun succès sur le même théâtre en 1791. XIX. *L'Épouse imprudente*, comédie en cinq actes et en vers, qui fut mieux accueillie la même année. XX. *Le Tuteur célibataire*, comédie en un acte et en vers, jouée en 1791. XXI. *Alisbelle ou les Crimes de la féodalité*, opéra en

es et en vers, musique de
, joué sur le théâtre de l'Opé-
entose an II (27 février 1794),
in-8°.; pièce de circonstance,
it un succès brillant dans un
à les théâtres étaient inondés
ades. XXII. *La Liberté et*
é rendues à la terre, opéra
actes, composé pour la répu-
an II (1794), in-8. Desfor-
pour cette pièce un collabora-
mé Sicard. XXIII. *Les Maris*
comédie en cinq actes et en
epresentée en 1798, sur le
le la république. XXIV. *Les*
livorcés, comédie en trois ac-
vers, représentée en 1799,
éâtre de la Cité; excellent plai-
ntre le divorce. XXV. *Le ma-*
Épictète et le tableau de Cé-
Thèbes, traduit du grec en
nçais, an V (1797), in-4°.
Le Poète ou Mémoires d'un
de lettres écrits par lui-mê-
98, 4 vol. in-12. Ce sont les
es de sa vie jusqu'en 1782 :
trois premiers volumes, il est

jeunesse; rien n'y
dérégler, enflamme
nation; ce n'est pas
satyrique disait à D

Fuis, auteur dangereux, f
Ton nom seul fait rougir l
Va porter ton encens à l'in

On a fait, en 179
Poète en huit volum
Eugène et Eugéni
conjugale, histoire
d'une nuit d'erreur
1798, 4 vol. in-12;
et Arabelle, ou l'É
et de l'amour, ouv
moires secrets de
glaises, 1798. 2
Mille et un souve
in-12; ouvrage d
Poète. XXX. *Adel*
ges, ou la mère
épouse, histoire v
2 vol. in-12. Des
manuscrit, une tr
français de la *Jér*
Quelques années av
annoncé par sous

pour le prix de l'académie. Pi- : ne l'avoir point obtenu, il crut meilleur moyen de prouver le is goût de ses juges était de araître son poëme dans le *Mer-* le France. De la Roque, rédac- e cet ouvrage, refusa de se prê- t vues du poète; Desforges in- le rédacteur se fâcha, jeta le : au feu, et jura qu'il n'impri- plus rien de la façon de l'au- esforges, dans le désespoir que usa cette cruelle résolution, ut à un artifice assez singu- résidait alors à Brederac, près vignoble appelé *Malcrais*. Il a au Mercure, sous le nom de *Malcrais de la Vigne*, un nombre de pièces légères dont rédacteur fut charmé. On as- ue De la Roque, complètement é, se prit d'une belle passion la muse du Croisic, et s'éman- point de lui écrire : « Je vous , ma chère bretonne; pardon- moi cet aveu; mais le mot est é ». Il ne fut pas la seule dupe le supercherie. On ne parla bien- s dans Paris que des vers de ine Malcrais; il n'y eut pas de qui ne s'empressât de lui rendre age par la voie du Mercure. re et Destouches, entre autres, nalèrent à l'envi, et furent ou nt un instant jaloux l'un de au sujet des réponses plus ou tendres qu'ils recevaient de la tte. On connaît l'épître du pre- « Toi dont la voix brillante a sur nos rives, etc. » Elle est mée dans ses Œuvres. De tous rs que la fausse Malcrais sut ins- à ses amants ce sont les seuls ient restés. Ceux même de Des- s ne valaient absolument rien. ne Desforges voulut enfin ter- cette comédie et reprendre son véritable sexe, la plupart de ses adorateurs furent d'abord un peu honteux du rôle public qu'il venait de leur faire jouer; mais, en dernier résultat, la mystification fut encore moins fâcheuse pour eux que pour lui; car du moment qu'il parut à découvert, on ne songea plus qu'à déprécier ses vers, et à le rendre ridicule, ce qui ne fut pas fort difficile; son talent avait trop peu de consistance pour résister à une pareille réaction. Quelque temps après, Desforges, qui n'était pas riche, pria Voltaire de lui trouver à Paris des protecteurs; l'auteur de *Zaïre*, trop adroit ou trop généreux pour montrer le moindre ressentiment, s'employa de bonne grâce en faveur de la ci-devant muse du Mercure. « Je me souviens toujours, lui » répondit-il, des coquetteries de « Mlle. Malcrais, malgré votre barbe « et la mienne; et s'il n'y a pas » moyen de vous faire des déclara- » tions, je cherche celui de vous » rendre service. Je compte voir cet » été M. le contrôleur-général; je » chercherai *mollia fandi tempora*, » et je me trouverai trop heureux si » je puis obtenir quelque chose du » *Plutus* de Versailles en faveur de » l'*Apollon* de Bretagne. » Les effets toutefois ne répondirent point à la promesse. Fort estimable par ses mœurs et par la douceur de son caractère, Desforges-Maillard n'a joui, comme poète, que d'une assez mince considération. Il était dépourvu de goût; son style était plat et prolixe. Quelques-uns de ses contes pourtant rappellent un peu le tour marotique des épigrammes de J.-B. Rousseau. On a de lui : I. *Poésies de Mlle. Malcrais de la Vigne*, 1735, in-12; II. *Poésies françaises et latines sur la prise de Berg-op-Zoom*, 1748, in-12; III. les *Arbres*, idylle, 1751,

emplois, tels que ceux de professeur, de prieur, de visiteur et de procureur-général. Il recommandait l'étude à ses confrères, et leur en donnait l'exemple. Il fut long-temps employé à l'enseignement, et il passa pour un des religieux de St.-Vannes qui a le plus contribué à exciter l'amour des lettres dans sa congrégation. Il introduisit dans son ordre la philosophie de Descartes, qui commençait à prévaloir contre les subtilités de l'ancienne école. Ayant été nommé à la procure générale de sa congrégation, et cette charge exigeant sa résidence à Paris, il profita de son séjour dans cette Capitale pour se lier avec les savants les plus célèbres, et pour acquérir de nouvelles lumières sur l'objet de ses études favorites. Il eut avec eux de fréquentes conférences. Il cultiva particulièrement Clerselier, éditeur des ouvrages de Descartes, et continua même après son départ de Paris un commerce de lettres avec lui. Les écrivains de son ordre lui attribuent, et lui-

ıose a été imprimé. Ils exis-
deux volumes in-fol. dans
hèque de l'abbaye de Seno-
ns celle de St.-Mihel en Lor-
ıtes deux de la congrégation.
ıt sur des matières de philo-
ı de théologie, et on peut en
étail dans Moréri. M. Regis
avec ce savant et laborieux
n des relations fort intimes,
ıucoup profité de ses lumières
trois volumes de philosophie
ınnés. Il regardait dom Des-
ınme un des plus habiles mé-
iens de son siècle. L—Y.

GALLARDS (Nicolas, et
re), en latin *Gallasius*, de Genève, fut envoyé à
en 1560 pour y établir une
ınçaise, et assista en 1561
ue de Poissy. L'église de
l'avait prêté à celle de Paris
e circonstance. Il était mi-
l'église d'Orléans en 1564.
, dit Bayle, le considérait
up, et en était si considéré
'ouvait en lui un copiste. »
Desgallards : I. *Commenta-*
rodum cum textu biblico,
1560, in-fol. II. *Assertio*
i Christi filii Dei essentiâ
nearianos, Orléans, 1566,
l faut en croire Duverdier,
ds aurait traduit cet ouvrage
is sous le titre de *Défense*
ine essence de J.-C., fils
contre les nouveaux Ariens,
566, in-8°. L'exemplaire
Catalogue de la Bibliothèque
en latin, et le titre donne
ds pour auteur. III. Une
n latine de *la brieve instruc-*
Calvin *pour armer tout*
e contre les erreurs des
istes. IV. Une traduction
petit Traité du même au-
la recherche des reliques.
V. Quelques autres traductions du même auteur indiquées par Bayle. Desgallards est auteur de la *Préface* mise à la tête du *Nouveau-Testament* dans l'édition de la *Bible* de Calvin donnée chez Conrad Badius, 1561, in-fol. On croit qu'il a travaillé avec Bèze à l'*Histoire ecclésiastique des églises réformées*; mais ce qui le recommande à la postérité est son édition de S. Irenée, que Fabricius n'a pas dédaigné de mentionner dans ses notes sur S. Jérôme, et qui parut sous ce titre : *D. Irenæi episcopi Lugdunensis opera, seu libri quinque adversùs portentosas hæreses Valentini et aliorum, accuratiùs quàm antehàc emendata ; additis græcis quæ reperiri potuerunt, operâ et diligentiâ Nicolai Gallasii, unà cum ejusdem annotationibus*, Paris, 1570, in-fol. A. B—T.

DESGARCINS, ou de *Garcins* (Mlle.), débuta au Théâtre français dans les rôles d'amoureuses le 24 mai 1788; elle avait alors dix-huit ans, et ses succès furent si brillants qu'on la reçut à la fin de cette même année; mais, à la clôture de 1791, elle fut du nombre des comédiens qui formèrent la troupe du Théâtre de la rue de Richelieu (nommé quelque temps après Théâtre de la république), où elle créa plusieurs rôles, entre autres *Mélanie*, de la Harpe; *Hédelmone*, d'Othello, et *Saléma*, d'Abufar. Cette actrice, douée de l'ame la plus tendre et de l'organe le plus touchant, avait surtout le don de faire repandre des larmes, et rappelait à cet égard la fameuse Gaussin. La carrière théâtrale de M^le. Desgarcins a été bornée par deux événements très malheureux. Dans un accès de jalousie elle se donna trois coups de poignard qui ne furent pas

, mais sa convalescence fut ; elle reparut cependant au malgré le danger auquel elle ait en faisant des efforts ; bien- riolents crachements de sang rent à demander un congé, était depuis quelque temps ne maison de campagne isolée des voleurs, s'y étant intro- u milieu de la nuit, la trai- avec ses femmes dans une où ils les tinrent enfermées il qu'ils dévalisaient la maison. estèrent plus de vingt-quatre dans cette situation ; enfin ris ayant attiré quelques pay- on les délivra ; Mlle. Desgar- qui avait déjà la tête très fai- erdit tout-à-fait la raison, et it en 1797 dans un état d'alié- complète. P—x.

SGODETS (Antoine), archi- né à Paris en 1653, était fils nenuisier qui a fait les confes- ux de l'église de St.-Louis des s. Il obtint en 1672 l'honneur ter aux conférences de l'acadé- qui sont en grand n vées par Leclerc, L graveurs célèbres. sion fut achevée, de toute l'édition Desgodets. Cet ouv aujourd'hui, a été par G. Marshall, 2 vol. in-fol. Des quelque temps ap bâtiments du roi à suite au départem 1699 il fut nomm démie d'architectu sion de 2000 liv. fut élu professeur à la place de Dela le 5 juin ses leçon a continuées exa mort. Il a dicté ces leçons un *d'architecture* ; u *truction des d des palais* ; un *des différents éd des bâtiments* ; *des lois des bâ*

Duverdier dit que ces
nt été imprimées sous ce
ı, *de ceux qui servent à*
isons des gros seigneurs
s, avec une Oraison
n contre la calomnie,
ste, 1537, in-16. Plu-
ıphes et bibliographes
ue Jean Desgouttes avait
Euvres d'Arioste; Jean
fait imprimer seulement
urieux, composé pre-
ırime thuscane par mes-
ioste, et maintenant tra-
françoise, Lyon, 1544,
traduction n'est pas seule-
premières, mais encore la
ın ait faite en France de ce
st de Jean Martin; Des-
ıt que l'éditeur. A. B—T.

NGES (Tiburce du
mônier du roi pour les
quit en 1678 d'une fa-
du Berri. Il sortait à
nfance lorsqu'abandon-
ıaternel pour se consa-
il partit sans savoir où
riva à St.-Maximin en
ı il fit ses études vivant
et n'ayant d'autre res-
ans la charité publique.
ıé prêtre à Orange, et
dans sa patrie pour y
fonctions du ministère;
, apprenant que la peste
ovence, il accourut dans
servir et d'exhorter les
fut atteint par la conta-
gmenter le nombre de
et il atteudit la fin de
vant de retourner dans
fut nommé curé malgré
e croyant pas les taleuts
ur gouverner une pa-
ıt à Paris, où, voulant
nais inconnu, il se ca-
des pauvres de Bicêtre,
les édifiant par sa vie, et les instruisant par ses discours; ému de compassion pour les malheureux qui, condamnés aux fers, partaient tous les ans de Paris et de Rennes pour les chiourmes de Marseille, il désira de leur servir d'aumônier pendant la route. Il fallait l'agrément de la cour; il l'obtint sans peine: il n'avait point de concurrent; d'ailleurs il déclarait au ministre qu'il n'en coûterait rien au trésor public, et qu'il ferait les voyages à ses dépens. Maurepas lui fit expédier un brevet honorable, que l'abbé Desgranges appelait son *brevet de galérien*. Dès lors il suivit la chaîne, et dans ces voyages pénibles et dégoûtants il s'occupait de procurer aux galériens tous les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin. Il aidait à mourir ceux que l'épuisement faisait succomber dans la route, et ceux que le grand air frappait mortellement au sortir des cachots. La nuit on renfermait ordinairement les galériens dans une écurie. Leur pieux aumônier montait alors dans l'auge, et debout, s'appuyant d'une main au ratelier, il catéchisait avec une onction qui ne fut pas toujours stérile cet auditoire d'une espèce si singulière. Les austérités de l'abbé Desgranges, ses fatigues et le mauvais air qu'il respirait lui échauffèrent le sang; sa poitrine fut attaquée, une fièvre lente minait son corps. Il arriva le 18 novembre 1726 à Castellanne, chez Jean Soanen, évêque de Senez. Il avait fait cette année même, depuis le 25 août, près de huit cents lieues. Le prélat, dans une lettre écrite à la comtesse de Gamaches, sœur de l'aumônier des galériens, fait ainsi connaître le triste état dans lequel il se présenta chez lui. « Il n'avait qu'un » surtout fort usé, une espèce de sou» tanelle de même, une seule che-

mourut le 29 novembre 1726. L'évêque, le clergé et les magistrats assistèrent à ses funérailles. Soanen composa l'épitaphe de cet ami de l'humanité, dont le nom omis dans les dictionnaires historiques ne mérite pas d'être oublié. V—ve.

DESGROUAIS (....), grammairien, né à Magny (ou, selon quelques auteurs à Thiais), près de Paris, en 1703, mort en cette ville, le 6 octobre 1766. Après avoir professé pendant plusieurs années, dans des écoles particulières, il obtint une chaire au collége royal de Toulouse. Ce fut pendant son séjour à Toulouse qu'il composa les *Gasconismes corrigés*, ouvrage qui a eu plusieurs éditions, dont la première est de 1766, in-8°., et la dernière de 1812, in-12 (1). L'abbé Sabatier en a porté un jugement beaucoup trop sévère. Des fautes de langage que relève Desgrouais, quelques-unes sont particulières aux riverains de la Garonne; mais un grand nombre sont communes dans différentes provinces, ce qui rend cet ouvrage d'une utilité générale. Desgrouais avait eu, dans sa jeunesse

chinois, travaux dont
s les *Mémoires sur le*
Trance une indication
rnie à Goujet par l'au-
ne. Les connaissances
Deshautesrayes dans les
rient paraissent surtout
long Mémoire, dont un
ent avait été publié dans
e, planches, tom. II,
mprimé en entier dans
de la *Bibliothèque des*
s amateurs, de l'abbé
ris, 1766, et se trouve
ération dans les exem-
me ouvrage qui ont été
mmerce, avec beaucoup
ts, sous la date de 1767
Encyclopédie élémen-
roduction à l'étude des
ciences et des arts. Par
qui n'est point assez con-
me presque seul quelque
rage dont il fait partie,
eshautesrayes avait joint
chinois celle de la langue
Mantchoux; qu'il avait
ns de bons matériaux
ser une grammaire de
beaucoup plus complète
'. Gerbillon : enfin que
syllabaire des Tartares-
vait été par lui réduit à
habet, pareil à celui des
s Arabes. Antérieure-
de 1747 à 1751, Des-
avait publié les opus-
s : I. *Abrégé de la*
ne Fourmont et No-
uvrages, Paris, 1747.
uel eut part Deguignes,
comme Deshautesrayes,
ne Fourmont, fut in-
te de la nouvelle édition
ns critiques sur l'his-
ciens peuples, édition
us le fait que celle de
1755, dont on a changé le frontis-
pice, et à laquelle on a ajouté cet
abrégé de la vie de l'auteur, abrégé
dont il a été tiré des exemplaires à part,
et une table des matières (*Voy.* Four-
mont); II. *Lettre à M. Desflottes*
sur l'histoire véritable de l'orphe-
lin chinois de la maison de Tchao,
imprimée à la suite de l'*Orphelin de*
la Chine, tragédie de Voltaire, 1755;
III. *Lettre à M. le chevalier Stuart*
sur la chronologie de Newton, im-
primée dans le Mercure du mois de
décembre 1755, et réimprimée avec
la réponse du chevalier Stuart dans
l'*Apologie du sentiment de M. le*
chevalier Newton sur l'ancienne
chronologie des Grecs, Francfort,
1757; IV. Lettre à M. Goguet sur
le temps auquel certains arts ont été
connus à la Chine, imprimée sous le
titre d'*Extraits des historiens chi-*
nois à la fin de *l'Origine des lois*,
etc., par Goguet, Paris, 1758. De-
guignes ayant publié en 1759 un
Mémoire dans lequel il croyait avoir
prouvé que les Chinois sont une co-
lonie égyptienne, son opinion fut
fortement attaquée par son ancien
condisciple dans un écrit intitulé :
Doutes sur la dissertation de
M. Deguignes, qui a pour titre :
Mémoire dans lequel on prouve
que les Chinois sont une colonie
égyptienne, proposés à MM. de
l'Académie royale des belles-lettres.
Deguignes répondit à ces doutes; il
est vrai de dire cependant que l'avan-
tage resta à son adversaire, et que
l'opinion du savant académicien, à
laquelle peut être il renonça lui-même
après un plus mûr examen, n'est
guère regardée aujourd'hui que com-
me un paradoxe ingénieux. Cette dis-
pute littéraire peut avoir contribué
à éloigner Deshautesrayes de l'aca-
démie des belles-lettres, à laquelle la

de ses connaissances et son
on solide lui permettaient d'as-
Au reste la nature des écrits
de sa plume donne lieu de pen-
e, naturellement modeste, il étu-
plutôt pour sa propre satisfac-
que pour communiquer au pu-
fruit de ses travaux. Il publia
5 à Paris une brochure ayant
titre : *Prospectus d'un ou-*
intitulé : Triomphe de l'Eglise
la destruction de Jérusalem
temple, ou *l'Apocalypse ex-*
e dans son premier sens litté-
te. On ignore si l'ouvrage était
é, et en ce cas ce qu'est devenu
uscrit. La lecture du prospec-
semble pas devoir faire regret-
aucoup la perte de l'ouvrage.
ur croyait avoir trouvé le nom-
ystérieux de la bête dans les
ie Divus Caius Germanicus Ca-
écrits en caractères hébreux
riques. Deshautesrayes a ac-
e justes droits à la reconnais-
des savants par les soins qu'il

mourant ont passé
tie, à la Bibliothè

DESHAYES (
COURMEMIN), fils
Montargis, fut pag
maître-d'hôtel ord
XIII, qui l'envo
1621. Sa missio
de faire rendre au
session des lieux
disputée par les
aussi établir un con
de tenir la main à l'
que la Porte donn
et offrir au saint s
roi, une chapelle
ornements les pl
eût encore vus.
que Deshayes pri
Hongrie, pour
passant, afin qu'i
monarque, étant
seigneur, les se
pour le bien de se
s'acquitta de sa m

titres qui lui sont dus, et finit par accéder aux propositions qui lui étaient adressées. On a sous le nom de Deshayes : I. *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en* 1621, par le sieur D. C. (de Courmemin), Paris, 1624, 1 vol. in-4°. Cette relation fut publiée par ordre du roi. Dans la seconde édition, qui parut en 1629, l'éditeur avertit que l'auteur y a ajouté plusieurs choses notables observées en un troisième voyage que depuis deux ans il a fait à Constantinople par la Grèce. Il y en a une 3e. édition, Paris, 1643, in-4°. Dans ce livre, il est toujours question de Deshayes à la troisième personne. L'auteur, dont on ignore le nom, mais qui était secrétaire de Deshayes, avait accompagné cet envoyé dans trois voyages au Levant, tous faits, jusqu'à Constantinople, par des routes différentes qui y sont décrites. Il donne des détails intéressants sur la Hongrie, dont une partie était alors au pouvoir des Turks; sur Constantinople, sur la cour du grand-seigneur, et l'administration de l'empire othoman; le voyage de Constantinople à Jaffa contient des notes curieuses sur Smyrne, les îles de Rhodes, et de Chypre. La description de Jérusalem, celles des lieux saints, et de plusieurs endroits de la Galilée, ont toujours été regardées comme unissant l'exactitude à la clarté. M. de Châteaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, a inséré en entier la description du saint sépulcre par Deshayes. Il la regarde comme la mieux faite de toutes celles qui ont été publiées par les voyageurs qui ont visité les saints lieux. L'ouvrage est accompagné de quelques figures, et d'un plan de Jérusalem, qui est encore le plus exact que nous ayons de cette ville. Duval, dans un *Atlas* où il trace les routes de plusieurs voyageurs modernes, a consacré deux cartes au *Voyage* de Deshayes; II. *Voyages au Danemarck, enrichis d'annotations par P. M. L.*, Paris, 1664, in-12. C'est la relation du voyage entrepris en 1629. On qualifie Deshayes, dans le titre, de baron de Courmesvin, ce qui est inexact. Deshayes alla par mer jusqu'à Elseneur. N'ayant pas trouvé le roi Christian IV à Copenhague, il alla joindre ce prince à Eutin dans le Holstein. Il obtint, pour huit ans, la diminution de droits qu'il était chargé de demander, et s'embarqua à Lubec, pour retourner à Copenhague. Le narrateur donne ensuite une courte notice des états danois, et en particulier des îles de Zélande, de Fionie, des duchés de Holstein et de Sleswig, de la ville de Lubec, et de quelques petites îles des parages voisins. On y lit aussi des particularités curieuses sur Christian IV, et sur sa cour. Les noms danois et allemands y sont tellement défigurés, que l'on a peine à les reconnaître. Deshayes se joignit dans la suite aux ennemis du cardinal de Richelieu, qui avait refusé de le charger d'une négociation avec la Suède. Arrêté en Allemagne, où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère, et à obtenir quelques secours de l'empereur, il fut amené en Languedoc, où se trouvait la cour, et décapité à Béziers en 1632. Il montra beaucoup de faiblesse, et reçut la mort en versant des torrents de larmes. E—s.

DESHAYS (Jean-Baptiste), peintre, naquit à Rouen, en 1729. Ayant montré un goût décidé pour le dessin, son père lui en donna les premiers principes. Colin de Vermont fut ensuite son maître; il le quitta, pour entrer dans l'atelier de Res-

ne tarda pas à s'y faire re- par ses heureuses disposi- r la peinture. Il n'était en- lève, lorsqu'il fit le tableau ant *la Femme de Puti-* es amateurs et les artistes , dès ce début, que Des- t appelé à de plus grands n effet, il obtint, en 1751, r prix de l'académie de pein- succès lui procura l'avantage mis dans l'atelier de Van- ays reçut pendant trois ans s de cet artiste. Le premier ux qu'il composa dans cette presente *Loth et ses filles;* , *Psyché évanouie;* le troi- *phe le enlevé par l'Aurore.* ant que les victoires des ar- nçaises eussent enrichi la les chefs-d'œuvre qu'avait l'Italie, était la première monde pour les talents; c'é- alement qu'on trouvait les es modèles de l'antique, et productions sorties du pin- artistes, depuis le pontificat

ne s'écoulait pas d'a bleaux qu'il exposai joutassent à sa répu chute funeste, et q mort, vint tout-à-c arts à l'âge de trente que ravi si jeune à il promettait d'être soutiens, Deshays tableaux qui doiven nombre des bons o française; ceux qui *tude*, *Jupiter et A de Comminges*, e *S. André*, sont d ds tous les tableaux n'en est aucun qui regretter sa perte, *Benoît mourant.* I composition une ex rité qui sont justem connaisseurs; on n core aujourd'hui qu' fin prématurée de mina ses jours dans et à l'époque de la l'étude viennent co

ıs et de l'esprit, à un point qu'il rare de rencontrer. Elle avait beauté peu commune, une taille lessus de la médiocre, des maes nobles et prévenantes; quelfois un enjoûment plein de vité, quelquefois du penchant à mélancolie douce qui n'est pas emie des plaisirs ; elle dansait justesse, montait bien à chet ne faisait rien qu'avec grâce. » ırents ne négligèrent rien pour ducation. Elle apprit le latin, n et l'espagnol. Les longs rode d'Urfé, de La Calprenède, de de Scudéri faisaient alors les déle la cour et de la ville. Mme. Desres se passionna d'abord pour ecture, mais elle ne tarda point nnaître qu'elle pouvait plus uti: occuper ses loisirs. Le poète ut lui enseigna l'art des vers, corrigea ses premiers essais, et ujourd'hui moins connu par ses ges, que par l'honneur d'avoir un tel élève. Mlle. de La Garde ı, en 1651, Guillaume de La e-Boisguérin, seigneur des Hou: c'était un gentilhomme poitettaché au prince de Condé, lieu- colonel dans un de ses régi, et qui fut depuis lieutenant de Dourlens. Le prince de Condé ıorti du royaume, pendant les es de la Fronde, Deshoulières it, et sa jeune épouse se retira es parents. La philosophie de ıdi devint, dans sa retraite, de son étude et de ses méditaLe désir de rejoindre son mari luisit ensuite à Rocroi, et enfin elles. Admise à la cour brillante e ville, sa beauté, ses grâces et prit, lui attirèrent beaucoup mages, parmi lesquels ceux du Condé furent les plus flatteurs lus empressés. Fidèle à ses devoirs, Mme. Deshoulières ne se montra jalouse que de l'estime du heros. Le zèle, peut-être trop vif, avec lequel elle sollicita le paiement des appointements de son mari, l'ayant rendue suspecte dans une cour étrangère, elle fut arrêtée au mois de février 1657, et conduite comme prisonnière d'état au château de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles. Elle trouva une consolation à ses peines dans la lecture de l'Écriture-Sainte et des PP. de l'Eglise. Son mari, qui fut toujours pour elle un tendre amant, las de solliciter en vain, depuis huit mois, la fin de sa captivité, eut recours à un de ces moyens qui conduisent aux dernières catastrophes, quand la fortune en trahit le succès. Suivi de quelques soldats qui lui étaient dévoués, il partit secrètement pour Vilvorde, s'introduisit dans le fort en prétextant une mission du prince de Condé, enleva sa femme et prit avec elle la route de France. A cette époque, une amnistie était offerte à tous ceux qui, pendant les troubles, étaient sortis du royaume. Les deux époux en profitèrent. Ils furent présentés par le Tellier, à Louis XIV, à la reine-mère et au cardinal Mazarin. On s'occupait alors, dans les cercles les plus brillants, de tracer en prose et en vers le caractère des personnages du temps, qui avaient quelque célébrité. C'était la mode des portraits. Le prince de Condé invita le chevalier de Grammont à se charger de celui de Mme. Deshoulières. Le chevalier la peignit, en 1658, sous le nom d'*Amaryllis*, nom pastoral qu'elle garda long-temps, et auquel elle substitua depuis celui de *Célimène*. Le portrait commence par ces vers :

Vous de qui la vertu, l'esprit et la beauté
Rendra le nom fameux dans la postérité (1).

(1) Voyez la *Galerie des Peintures*, ou *Recueil d'éloges en prose et en vers*, Paris, 1663, IIe. part.

Tout son mérite,
s consiste que dans
iguissante, et dans
e et puérile, propre
fits esprits du der-
me ceux qui compo-
académie. » Il y a
ns ce jugement de
e de Louis XIV.
ames françaises qui
ésie, c'est celle qui
, puisque c'est celle
n le plus de vers. »
s s'est essayée dans
nres poetiques, de-
squ'à la tragédie. On
elle n'ait pas su se
nre dans lequel elle
nt, on ne peut dis-
it dans plusieurs de
de la facilité, des
t, du naturel, des
ii lui sont propres.
les meilleures que
notre langue, le
e et agréable : » Elle
l'auteur des *Trois*

contenta de communiquer ses vers à ses amis, qui les répandaient dans le public. Cédant enfin à leurs sollicitations, elle en publia un premier recueil en 1687, in-8°.; elle se préparait quand elle mourut, à en donner un second, que sa fille fit paraître en 1695. Les poésies de Mme. Deshoulières ont été souvent réimprimées. Les meilleures éditions sont : I. celle de Paris, 1747, 2 vol. in-12. On y trouve un *Éloge historique* de Mme. Deshoulières et de sa fille, composé sur les *Mémoires de la Boissière de Chambors* (*Voy.* CHAMBORS); II. celle de Paris, *Crapelet*, an VII (1799), 2 vol. in-8°. Mlle. Héritier publia, en 1801, in-12, une brochure intitulée : *Triomphe de Mme. Deshoulières, ou la dixième Muse au Parnasse*. C'est une espèce d'apothéose. V—VE.

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE-THÉRÈSE), née à Paris, en 1663, fut élevée, pour ainsi dire, dans le commerce des Muses, mais elle n'hérita point entièrement du talent de sa mère. Cependant son début [illegible]

Elle avait chanté son amour
vers; elle consacra sa lyre à
ur et aux regrets. Quelques
après, on voulut lui donner
oux M. d'Audiffret, gentil-
provençal. Ce mariage fut ar-
e put avoir lieu. Il y a de l'es-
s ses poésies, mais on y cher-
vainement les grâces et la naï-
charment dans celles de ma-
Deshoulières. On a de la fille
tres, des *Chansons*, des *Ma-*
r, la *Mort de Cochon*, chien
réchal de Vivonne, tragédie
ue, etc. Elle avait entrepris un
e *Callirhoé*, mais ayant appris
oète Roi travaillait sur le même
elle l'abandonna. L'académie
ovrati, et celle d'Arles, la ju-
digne de remplacer sa mère,
btint ce double honneur. Elle
ses *Poésies* à la suite de celles
. Deshoulières, en 1695; elles
réunies depuis dans toutes les
s. « On s'étonnera peut-être,
elle dans sa préface, que j'ose
e le peu d'ouvrages que j'ai
à la suite de ceux de ma mère.
connais toute la différence;
quand je joins, dans un même
me, mes vers aux siens, je ne
ue suivre son intention, heu-
de leur procurer par là le seul
n qu'ils ont de passer à la pos-
. » Attaquée, jeune encore,
ancer au sein, elle succomba
vingt ans de souffrances, le 8
718. Par une fatale conformité
mère, après avoir vécu comme
ns les privations de la fortune,
s de longues douleurs, elle mou-
même âge, et de la même ma-
Leurs cendres réunies reposent
église de St.-Roch. V—ve.

SHOUSSAYES. *V.* Cotton.

SIDERI (Hippolyte), jésuite,
istoie en 1684, fut envoyé dans
l'Inde en 1712. Ayant été destiné à la mission du Tibet, il alla de Goa à Surate, en janvier 1714. Obligé de séjourner dans cette ville, il y apprit la langue persane. Il se rendit ensuite à Delhy, où il se joignit au père Freyre destiné à la même mission, et le 23 septembre, ils commencèrent leur voyage. Ils passèrent par Lahor, traversèrent des montagnes affreuses pour arriver à Cachemir. Les fatigues qu'ils avaient essuyées réduisirent Desideri à l'extrémité. La prodigieuse quantité de neige tombée pendant l'hiver, retint les missionnaires à Cachemir six mois entiers. Desideri voulait découvrir une route pour aller à la Chine par le Tibet. On lui parla de deux Tibets, le petit Tibet ou Baltistan au nord de Cachemir, et le grand Tibet ou Boutan. Les missionnaires quittèrent Cachemir en mai 1715. Leur voyage au milieu des montagnes fut accompagné de dangers incroyables. En quarante jours ils arrivèrent à Latac, capitale d'un royaume qui fait partie du second Tibet. Desideri fut regardé, par le roi et par ses courtisans, comme un lama européen. Ils lui dirent que leur livre ressemblait au sien. S'il faut s'en rapporter à son témoignage, la plupart des lamas lisent leurs livres sans les entendre. Les missionnaires, d'abord traités avec de grands égards, furent bientôt en butte aux soupçons de la cour, parce que des marchands de Cachemir, venus à Latac pour acheter de la laine, les dénoncèrent comme de riches négociants. Une visite faite chez les missionnaires prouva la fausseté de la délation. Desideri commençait à étudier la langue du pays, espérant fixer son séjour à Latac, lorsqu'il apprit qu'il y avait un troisième Tibet nommé aussi Lassa. Il résolut, contre son inclination, d'en faire la découverte, et

de six mois par des
s missionnaires en-
mois de mars 1716,
rès, ils eurent une
éable devant les tri-
me. Bientôt ils par-
ier et furent préser-
ri, malgré les déса-
genre qu'il éprouvait
bablement dus à son
, resta à Lassa jus-
ordre du pape, au-
avaient fait parvenir
appela en Europe. A
ne, Desideri remit à
e la propagande trois
es capucins mission-
et demanda à retour-
qui lui fut refusé. Il
n 1733. On a de lui
tome XII des *Lettres*
e autre que Zaccaria
r dans le livre intitu-
istoriensis, pag. 185.
ne les autres mission-
ité le Tibet, s'est peu

DESIDERIUS. *Voy.* DÉCRACE et DIDIER.

DESILLES (....), gentilhomme Breton, né à St.-Malo, le 7 mars 1767, officier au régiment du roi infanterie, où il entra fort jeune, mérite la mention la plus honorable dans l'histoire de nos révolutions, époque désastreuse, pendant laquelle tant d'autres se sont fait une réputation si différente. Après la fédération du 14 juillet 1790, l'insubordination avait presque gagné tous les corps de l'armée, tout y était en dissolution. Une insurrection très dangereuse s'étant manifestée dans la garnison de Nancy, où était le régiment du roi, le marquis de Bouillé eut ordre de marcher sur cette ville, avec trois mille hommes de gardes nationales, ou de troupes de lignes, restées fidèles au roi Louis XVI; il y arriva le 31 août 1790. (*Voy.* BOUILLÉ). Avant de faire agir ses soldats, le marquis employa les négociations, et voulut engager les rebelles à se soumettre; il était sur le point d'y

nais leurs camarades, furieux,
it dans la ville, au milieu des
e fusil tirés sur eux, des fenê-
s portes, et de toutes les is-
e marquis de Bouillé perdit la
le ses troupes dans cette affaire,
cependant à bout, avec ce qui
ait, de comprimer l'insurrec-
'affaire de Nancy fait époque
istoire de la révolution. C'est
que date la première scission
s révolutionnaires, appelés ja-
et les constitutionnels qui, jus-
s, avaient paru marcher sur la
ligne. Les jacobins se déclarè-
our les révoltés; les constitu-
s, au contraire, les vouèrent à
bre, et voulurent les faire pu-
e dévouement de Desilles de-
our ces derniers, l'objet d'un
olitique. Il fut célébré par l'as-
e nationale de la manière la plus
elle, et devint en même temps le
e plusieurs pièces de théâtre :
ture et la sculpture s'en empa-
. Son portrait et son buste paru-
artout; mais ce triomphe public
ra qu'autant que l'autorité qui
avait décerné : bientôt on lui
ua des idoles de sang, et toute
ille fut proscrite (*Voy.* DE LA
IE). B—U.

SING (ANSELME), savant bé-
in, né à Amberg, en 1699,
ssa la règle de saint Benoît à
rf dans le Palatinat, fut pen-
quelque temps professeur à Frey-
, et enfin abbé d'Ensdorf; il
t en 1773. Voici les principaux
uvrages qu'il nous a laissés : I.
odus contracta historiæ, Am-
1725, in-fol.; II. *Institutiones historici, Curtii et Livii præimitationi accomodatæ*, Augs-
, 1772, in-8°., 5e. édition; *Abrégé de l'histoire universelle*,
ingen, 1731, in-12; IV. *Secours nécessaires pour étudier l'histoire*, en huit parties, Ratisbonne, 1731-1741, in-4°. Cet ouvrage a été, ainsi que le précédent, réimprimé plusieurs fois. V. *Histoire ancienne d'Allemagne et de la monarchie des Francs, jusqu'à Louis l'Enfant*, 1768, in-fol. Ces trois derniers ouvrages sont écrits en allemand. G—Y.

DESIRÉ (ARTUS), écrivain justement oublié aujourd'hui, était né dans la Normandie vers 1510. Il embrassa l'état ecclésiastique et commença aussitôt à écrire contre les protestants, avec une fureur inconcevable. Comme il était sans talent et que ses connaissances en théologie étaient fort bornées, il semait ses écrits de bouffonneries, de plaisanteries triviales et de déclamations, ou ridicules ou odieuses. Dans quelques-uns il s'adresse directement au roi, et l'engage à faire périr les protestants par des supplices dont il donne l'horrible détail. Sa fureur croissant toujours, il dressa une requête (1) au roi d'Espagne Philippe II, pour l'engager à entrer en France avec une armée, et résolut de la lui porter. Il fut arrêté à Orléans et ramené à Paris, où on instruisit son procès. Un arrêt du parlement le condamna à une amende honorable et à une réclusion de cinq ans aux Chartreux. Il parvint à s'échapper au bout de quelque temps et recommença à écrire. Il mourut vers 1579, âgé d'environ soixante-dix ans. On trouvera les titres de ses ouvrages dans les *Mémoires* de Nicéron, tome XXXV. Ce biographe en compte vingt-deux, mais il ne les a pas tous connus : nous ne citerons que ceux qui peuvent être recherchés à raison de la singularité de leurs titres ou de leur rareté; I. *les Combats du fidèle papiste pèlerin romain contre*

(1) Bèze a inséré cette pièce dans le Ve. livre de son *Histoire Ecclésiast.*

t priapiste, Rouen, 1550,
u vers; II. *les disputes de*
le porcher et de la bergère
Denis en France, contre Je-
lvin, prédicant de Genève
), Paris, 1559, in-8°., et
1 16; III. *Contre-poison des*
te-deux chansons de Clé-
arot, faulsement intitulées
Psaimes de David, Rouen,
n-16; Nicéron dit que Desiré
e succès de la traduction des
de Marot, leur opposa des
pieuses; qu'il ne s'embarrassa
endre ponctuellement le sens
mes, mais qu'il songea seule-
ontre-carrer Marot. Cette re-
d'un auteur impartial peut
r de la bonne foi de Desiré.
ngerie des huguenaux, mar-
guesnons de la nouvelle dé-
ieodobeszienne, Paris, 1574,
t ouvrage est en prose mêlée
V. *Le moyen de voyager*
par les champs sans être
des larrons et voleurs,

Th. de Bèze.) L'al
distraction inconce
pour le titre de l
franc., tome XIII
Les *Grandes Chr*
de passe-partout
Genève, avec l
Covin, faucemen
vin, Lyon, Rigau
aussi omis par Nice
venu a fait une r
Genève, 1558, in-
réponse est en vers

DESJARDINS
Hortensius ou *de*
Laon, professa d'a
au collége du car
étudia ensuite la m
docteur en 1519, c
des écoles de méde
le mit au nombre
Desjardins ne ces
jeunes gens à étudi
que; comme médec
grande réputation q
pable de guérir tou

ıle couronné par la gloire, du
ait du marquis de Villacerf, et
lui de Mignard, qui est un beau
eau de sculpture. La statue éques-
Louis XIV, qu'on admirait au-
sur la place Bellecour, à Lyon,
ouvrage de Desjardins. C'était le
l'essai de cet artiste dans le genre
randes compositions; il fit en-
pour le portail de l'église du
e Mazarin, six groupes de pierre
sentant les *Évangelistes* et *les*
de l'église grecque et latine;
ıvrages ont été détruits pendant
ıblics de la révolution: il sculpta
ırbre, pour le petit parc de Ver-
ı, *Le soir* désigné par Diane,
près d'elle une levrette. Il fut
é de terminer une statue d'*Ar-*
s, ébauchée par Lefèvre. Ce
eau lui fit beaucoup d'honneur;
assa le maître qu'il n'avait voulu
ıler. La statue en pied de Louis
vêtu à la romaine, qu'on voyait
ngerie, est encore un ouvrage
esjardins; mais rien ne donna
l'éclat à sa réputation, que le
ment de la place des Victoires,
aux frais du maréchal de la
ade, qui se distingua par le faste
flatteries, et sut imprimer à ses
s de courtisan, un caractère de
eur. Le roi, couronné par la
ire, était représenté debout,
les ornements de la royauté, et
t sous les pieds un Cerbère,
ole de son triomphe sur la triple
ce. Ce groupe avait treize pieds
ut, et était fondu d'un seul jet.
Desjardins lui-même qui dirigea
ite, et il étonna la France, qui
t pas encore vu tenter, d'un seul
es fontes colossales. Le piedestal
orné de six bas-reliefs, et aux
e angles paraissaient enchaînés
esclaves en bronze, qui dési-
nt les nations dont le monarque
avait triomphé. Ce magnifique mor-
ceau de sculpture fut enlevé, en 1792,
par décret de l'assemblée nationale,
qui, dans son aveugle délire, ne voulait
voir dans l'image d'un grand prince que
l'effigie du despotisme. Ce monument
a été détruit avec tant d'autres; il n'en
reste que l'un des pieds de la statue
de Louis XIV, conservé au musée
des monuments français. Desjardins
avait encore fait, pour l'église de Ste.-
Catherine, les *Quatre vertus car-
dinales*, distribuées en quatre bas-
reliefs, et aux Capucines, la figure en
bronze de la *Vigilance*, qui décorait
le tombeau de Louvois. Desjardins
mourut fort riche, en 1694, âgé de
cinquante-quatre ans, laissant un fils
trop vain pour ne pas préférer les ri-
chesses que son père lui donnait, au
talent qui les avait acquises. Il mit
plus d'empressement à acquérir des
lettres de noblesse que de temps à les
mériter. Il se contenta de se faire re-
marquer en qualité de gentilhomme à
l'académie que son père, roturier,
avait illustrée comme artiste. A—s.

DESLANDES. *Voy.* Daulier.

DESLANDES (André-François
Boureau), naquit à Pondichéri, en
1690. Son père, qui avait épousé la fille
du chevalier Martin, gouverneur de
Pondichéri, et directeur général de la
compagnie des Indes orientales, avait
été lié avec Constance, premier minis-
tre du royaume de Siam, et mourut
commissaire général de la marine à
St.-Domingue. On a de lui un livre fort
rare, que Deslandes fils publia à Nan-
tes, sous le titre de Cologne, 1731,
in-12: ce sont les *Remarques, histo-
riques, critiques et satyriques d'un
cosmopolite, tant en prose qu'en
vers.* L'abbé de la Porte dit, dans la
France littéraire, de 1778, tenir ce
fait de l'abbé Lebeuf, ami de Deslan-
des. Ce dernier passa, jeune encore en

où le P. Malebranche voulut
ıtrer dans sa congrégation :
nsidérations de famille, dit
les, jointes à un voyage in-
sable que je devais faire dans
s étrangers, m'empêchèrent
ıdre ce parti. Combien ai-je eu
puis de m'en repentir, lors-
rtout livré aux hommes, et
dans un tourbillon d'affaires,
ıpiré après la vie douce et
ille de l'Oratoire. » Il eut été
reux sans doute s'il eut su
ı frein à sa liberté de penser.
ages annoncent un homme
lus qu'un écrivain judicieux.
nt presque tous l'empreinte de
lantes doctrines que l'impiété
ıu 18 . siècle. Il fut reçu mem-
ıcadémie de Berlin, obtint le
ariat général de la marine à
t, puis à Brest, se démit en-
, emplois, et se retira à Paris,
rut le 11 avril 1757. Il résulte
lation manuscrite de ses der-
oments, écrite par le marquis
ne, son gendre, et dont l'au-

1756, 4 vol. in-12.
l'origine, des progri
tions de la Philosop
dit de la doctrine de
phes, n'est pas tou
qu'il n'ait pas bien c
trine, soit qu'il ait
suivant ses opinions
portraits sont charg
de son style faisait
« C'est un vieux éc
» bel esprit provin
l'ouvrage fut loué
succès. L'auteur des
voit dans Deslandes
losophe et un littérat
» seul mérite de s
» *Philosophie* cons
» dans quelques au
» ciens philosophes
» l'étude et des rec
» de ceux qui ignor
» a presque toutes
» gène-Laërce et
» Ménage. » II. *Es*
et le Commerce, P
livre superficiel, do

. Deslandes prétend que sa reli-
t *toute extérieure et politique*
ONSTANCE); et pour décrier ce
it dit le P. Tachard et l'abbé de
il les appelle *deux des plus*
charlatans qu'on puisse lire.
t assez pour que l'ouvrage de
es doive être lu avec une grande
. Quelques bibliographes ont
u ce livre avec l'*Abrégé de*
e de Constance Falcon, par
le la Morinière. VII. *Recueil*
érents traités de Physique et
ire naturelle, 1748, 1750-
vol. in-12; compilation sou-
ntéressante, où Deslandes a
ucoup du sien, et qui sem-
prouver qu'il eût mieux réus-
les sciences physiques que
sciences morales. VIII. *Nou-*
oyage d'Angleterre, dans le
publié par Dubois de St.-Ge-
17, in-12, et qui a pour titre:
ésent d'Espagne, etc. IX. *Ré-*
sur les grands hommes qui
orts en plaisantant, Amster-
714, in-12; nouvelle édit. aug-
d'épitaphes et autres poésies,
lem (Trevoux), in-12; et 1732,
C'est surtout dans ce livre que
les affecte de se montrer bel es-
esprit fort; mais presque tous
'il cite comme grands hommes
nt pas; leurs plaisanteries pa-
insipides, et les réflexions de
sur la mort ne sont que de
ses saillies. X. *L'Art de ne*
'ennuyer, 1715, in-12, pro-
écriseinent l'effet que l'auteur
truire. XI. *La Fortune, his-*
itique, sans nom de lieu, 1751,
XII. *Histoire de la princesse*
ntferrat, Londres (Paris),
in-12, c'est un roman;
Lettre sur le Luxe, 1745,
XIV. *Lettre à M***., trésо-*
France, 1748, in-12; XV.
Pygmalion, ou *la Statue animée*, Londres (Paris), 1741, in-12. condamné au feu par arrêt du parlement de Dijon, le 14 mars 1742. XVI. *Mon Cabinet*, 1745, in-12. C'est une petite pièce de vers, suivie d'une Lettre en prose, réimprimée à la fin de l'*Histoire critique de la Philosophie*, édition de 1756. XVII. *L'Optique des Mœurs*, 1741, in-12; XVIII. *Traité sur les différents degrés de la certitude morale, par rapport aux connaissances humaines*, Paris, 1750, in-12; XIX. *Landœsii poemata*, Londres, 1713, in-12. C'est ici le premier ouvrage publié par Deslandes; il en donna une 3e. édition en 1752, sous ce titre: *Poetæ rusticantis litterarium otium*. Ses vers latins ne sont pas sans mérite, mais ce mérite n'est pas la décence; ses vers français sont tous médiocres ou mauvais (1). XX. On attribue encore à Deslandes la traduction de l'anglais d'un ouvrage intitulé: *De la certitude des connaissances humaines*, ou *Examen philosophique des diverses prérogatives de la raison et de la foi, avec un parallèle entre l'une et l'autre*, Londres, 1741, petit in-8°. C'est un des mauvais livres publiés dans le 18e. siècle contre la religion. Il est trop pesamment écrit pour être dangereux. — Lancelot Deslandes, avocat au parlement de Paris, a publié une *Traduction libre en vers des élégies de Sidonius Hosschius sur la passion de J.-C., avec le texte en regard*, Paris, 1756, in-8°. — Un autre Deslandes (de Houdan), lieutenant-colonel dans le régiment de Bretagne, sous le règne de Louis XVI, et chef de brigade au

(1) Les ouvrages de Deslandes ne sont point exempts de fautes contre la langue; aussi Voltaire, lisant un livre de cet auteur, s'écria-t-il dans un moment de vivacité: « Parle donc français, bourreau! »

cement de la révolution, a
poëme intitulé : la *Nature*
et pittoresque, Paris, 1808;
ive des beautés assez remar-
à côté de beaucoup d'incor-
l'auteur est mort en 1807.

V—VE.

ANDES (Pierre-de-Lau-
élèbre directeur de la manu-
yale des glaces de St.-Gobain,
nches, en 1722, entra jeune
ongrégation de l'oratoire, et
à Soissons, dans le collége
ongrégation, la rhétorique et
matiques. Sorti de ce corps,
mis à l'école des ponts et
s, d'où il fut tiré en 1751,
per une place de sous-direc-
anufacture royale des glaces
obain. Il en devint directeur
, et améliora infiniment les
de cette fabrication. Il sup-
tièrement le soufflage usité
i, et qui ne permettait point
les glaces d'une très grande
n. Il perfectionna le coulage

n'était passée ; ma
tellement ménagé
sur le coupable, s
ses enfants s'en re
directeur avait s
classe d'hommes
d'honneur, qui le
la gloire aux opé
nibles, et se reg
punis, quand on
des occupations
Les services de D
valu le cordon de
chel. En 1789, il
à l'administration
retira dans la vill
mourut le 10 déce
de quatre-vingt-u
et regretté.

DESLAURIER
le nom de *Brusc*
il est plus connu
profession de co
On ne connait, ni
lieu de sa naissan
avoir joué quelque

et prologues facétieux, revu ienté par l'auteur, dernière, Paris, 1619, in-12, de ges, sans les tables. Quoique mé plusieurs fois dans le 17e. et plus récemment à Cologne, in-12, ce recueil de plates neries et d'obscénités, est rare rché des bibliomanes. A. B—T.

LIONS, (Antoine), né à , vers 1590, entra dans la lès jésuites, à l'âge de dix-huit enseigna les humanités et e ministère de la parole avec putation distinguée. Le carnfant, gouverneur des Pays- attira à sa cour, où il prêcha t trois ans. Il cultivait avec la poésie latine, et surtout de l'élégie. Nous avons de *Traité sur les stations de ion de Notre-Seigneur J.-C.* e Deslions s'est montré zélé ateur de cette dévotion. II. *De tutelaris cultu carmen pare-*, imprimé d'abord séparé- et ensuite dans l'ouvrage sui- III. *De cultu B. V. Mariæ um libri III*, Anvers, 1640, -12, et dans le *Parnassus tis Jesu*; IV. *Elegiæ de Jesu*; V. *Histoire de l'ins- , règles, exercices et pri- de l'ancienne et miracu- confrérie des charitables de y*, Tournai, 1643, in-12. une douzaine d'éditions au cette histoire a encore été aug- par Gilles Joly, seigneur de lty, trésorier des états d'Artois. Deslions est mort à Mons, le let 1648. M—on.

SLOIX (Jean), religieux do- in, né à Tournehem dans le de S.-Omer, vers 1568; fut octeur en théologie, à l'univer- Caen, en 1613. Il fut élu provincial de son ordre dans les Pays-Bas, en 1619, et quatre ans après, inquisiteur de la foi, pour Besançon, et le comté de Bourgogne; il en remplit les fonctions avec une grande sévérité. Son grand âge l'ayant obligé de se démettre de cet emploi, il se retira dans le couvent des Dominicains de St.-Omer, et y mourut le 22 janvier 1658, à quatre-vingt-dix ans. On a de lui: I. *Speculum inquisitionis Bisuntinæ ejus officiariis exhibitum*, Dole, 1628, in-8°. L'inquisition fut établie à Besançon, en 1247, par une bulle d'Innocent IV. Desloix n'a point donné l'histoire de ce tribunal, comme l'on pourrait le penser d'après le titre de son livre; ce n'est qu'une compilation des droits et des privilèges accordés par les papes aux inquisiteurs, avec des instructions pour leur conduite dans l'exercice de cette charge. II. *Jus canonicum pro officio sanctæ inquisitionis*. Cet ouvrage est imprimé à la suite du précédent. III. *L'Inquisiteur de la foi*, Lyon, 1634, in-12; traduit en partie du *Speculum*. IV. *Exercices spirituels pendant la célébration de la Sainte-Messe*, Douai, 1617, in-12.

W—s.

DESLON (Charles), docteur régent de la faculté de médecine de Paris, et premier médecin ordinaire de Mr. comte d'Artois, s'enthousiasma pour le magnétisme animal, et s'enrôla sous les drapeaux de Mesmer, qu'il connut en 1778. Pendant quelque temps il ne fut que son disciple zélé; mais la soif de l'or, qui divise tous les hommes, lui inspira le désir d'avoir part aux immenses gains de son maître. Il profita d'un voyage de Mesmer à Spa, pour ouvrir un baquet à son compte, et la foule des crédules accourut chez lui. Il fit plus, il publia, dans le Journal de Paris, du

ier 1784, de vives récrimina-
ntre l'homme auquel il devait
velles connaissances. Du reste,
ne fit faire aucun progrès à la
fantastique du magnétisme
Ses écrits, assez peu impor-
sont : I. *Observations sur le*
isme animal, Londres (Paris),
in-12; II. *Lettre à M. Phi-*
Haye, 1782, in-8°. Cette
pour objet de se disculper de-
faculté de médecine, qui vou-
rayer du tableau. On lui at-
mais sans preuves suffi-
des *Observations sur les deux*
s des commissaires nommés
oi pour l'examen du magné-
nimal; Philadelphie (Paris),
Deslon mourut le 21 août 1786.

D. L.

LYONS. *Voy.* DESLIONS.

LYONS (JEAN), né à Pontoise
5, vint à Paris de bonne heure,
es ordres sacrés, devint théo-
t doyen de Senlis; puis, en
fut reçu docteur de Sorbonne.
is après, on le raya du tableau
rangèrent l'affaire
vée, et Deslyons
édition de l'ouvra
pièces y relatives.
Défense de la
envers la Vierg
in-4°.; II. *Discou*
contre le paganis
Paris, 1664, in-
12, sous le titre
liers et nouveaux
nisme du roy-boit
traités a pour obje
son temps, la veil
cond, les saturna
l'imitation qu'en on
le troisième, la su
(*Phœbus*), ou la
y lit, entre autres
bon évêque de B
jour un sermon pa
domine, compar
rois le royaume de
il distribuait ensui
fidèles suivant le
rieux réunissent
et y joignent la r

Deslyons s'y prononce pour l'évêque de Paris, contre les prétentions de l'archevêque de Rouen. Le parlement rendit un jugement contraire. VI. Quelques *Lettres contre la musique et les instruments*, que l'on introduisait de son temps, dans l'office des ténèbres, 1698, in-4°. Deslyons a laissé en manuscrit son *Testament*, pièce assez considérable; une *Lettre sur la sépulture des prêtres*, et une *Apologie du jeûne de la veille de la Pentecôte*. Ces manuscrits, et d'autres encore étaient conservés avant la révolution, dans la bibliothèque du prieuré de St.-Maurice de Senlis. Voyez les *Mémoires de Niceron*. D. L.

DESMAHIS (Marin Grosteste), *Voy.* Grosteste.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de Corsembleu), naquit à Sully-sur-Loire, le 3 février 1722. Son père, premier magistrat du duché, le destinait à la robe; mais le fils ne pouvait échapper aux muses: il habitait un lieu tout rempli de souvenirs poétiques; Chapelle, Chaulieu et Fontenelle y avaient fait des vers, et Voltaire vint habiter quelque temps le château de Sully. Il n'en fallait pas tant pour lui faire chérir un talent dont il avait en lui l'heureux germe. Dès l'âge de dix-huit ans, il vint à Paris, et, sous les auspices de Voltaire, fut accueilli dans les plus brillantes sociétés. C'est alors (1) qu'il fit ce grand nombre de poésies fugitives qui lui ont donné un rang assez distingué parmi nos poètes aimables. Il entra bientôt dans la carrière du théâtre, et donna le *Billet perdu*, ou l'*Impertinent*, comédie en un acte et en vers. Elle eut beaucoup de succès, et quoiqu'on l'ait reprise rarement depuis, elle est restée dans la mémoire des amateurs. « L'*Impertinent*, dit Laharpe, pétille » d'esprit, mais aux dépens du natu» rel: les vers sont d'une tournure » spirituelle, mais rarement adaptée » au dialogue, et le style n'est rien » moins que dramatique. La pièce est » une dissertation sur la fatuité, un re» cueil de maximes et d'épigrammes; » il y en a d'assez jolies pour qu'on » désirât de les trouver ailleurs; il y » en a qui seraient mauvaises partout. » Desmahis est encore auteur de deux comédies qui n'ont point été jouées, le *Triomphe du sentiment* et la *Veuve coquette*. Il avait entrepris deux autres pièces dont il n'a laissé que des fragments, l'*Inconséquent* et l'*Honnête homme*. Il achevait ce dernier ouvrage, lorsqu'une mort prématurée l'enleva dans sa 39°. année, le 25 février 1761. Il a fait dans l'*Encyclopédie* les articles *fat* et *femme*, morceaux dans lesquels on a justement blâmé la frivolité des idées et l'afféterie du style. Suivant l'expression de Clément, Desmahis avait tout l'esprit qu'on peut avoir en petite monnaie. La plus considérable et la plus connue de ses pièces fugitives est le *Voyage d'Éponne*, plus ordinairement appelé *Voyage de St.-Germain*. Ses œuvres ont été réunies en 2 vol. in-12, Paris, 1778, par les soins de M. de Tresseol. Une édition incomplète avait déjà été publiée sous le titre d'*Œuvres diverses*, Genève (Paris), 1763, 1 vol. in-12. Desmahis était fort recommandable par les qualités du cœur; sensible à l'amitié, il disait: « Lorsque mon ami rit, » c'est à lui à m'apprendre le sujet de » sa joie; lorsqu'il pleure, c'est à moi » à découvrir la cause de son cha» grin. » Il disait encore: « Content » de vivre avec les grands hommes » de mon siècle dans le cercle de l'ami-

(1) Le plus grand nombre fut composé pour une dame qu'il aima tendrement, et qu'il ne put épouser. Le dépit lui fit depuis abandonner le séjour de Sully. (*Mem. de Famille.*)

ne point d'être placé
ns le temple de mé-
sait que « si l'union
égnaient parmi les
ils seraient, malgré
re, les maîtres du
pour cela qu'il de-
Abjurez pour jamais
jure, disait-il à un
xerçait, si vous vou-
ec moi quelque lia-

A—G—R.

IX (Pierre), né en
, mourut à Londres
particularités de sa
pas connues. Nous
qu'il fut membre de
de Londres, et hé
ames de lettres, sur-
St.-Évremont. On
, entre autres ouvra-
oileau Despréaux,
1, in-12; II. *Vies*
de Chillingworth,
res, 1719, 1723,
eil, en anglais, *de*
e J. Locke, 1720,

VIII. la *Vie de Ba*
1732, 2 vol. in-12 :
la tête des éditions du
1730, 1734, 1740
rana, *Thuana*, *P*
thœana et Colomesia
marques, Amsterdam
in-12; X. *Histoire n*
ecclésiastique du Ja
Kempfer, La Haye,
fol.; XI. *Lettre sur*
dilly, dans les *Nouv*
blique des lettres,
P. Bougerel répondi
XII. *Explication d'u*
pocrate, au 2e. livre
de la diète (*Nouvel*
blique des lettres, t
plusieurs *Lettres* parm
dont une sur l'éditio
donnée par Prosper
maiseaux travailla à
raisonnée des ouvrag
Ses écrits sont curieu
prolixes. Ils intéresse
toire littéraire. (*V.* Co

DESMAISONS. *V*

se tint caché jusqu'en 1668, ixe l'appela à Paris et lui fit 'avent à St.-Roch, mais il fut bligé de disparaître de nou- se retira chez le duc de et ensuite à Liancourt où , le 19 janvier 1669. On . *Discours sur la Grâce ef- rononcé en* 1655, *devant X*, imprimé dans le journal iour; II. quelques Opuscules, rouve la liste dans le *Supplé- Nécrologe*, etc. de Cerveau ERVEAU), et dans le *Moreri*, . Desmares a travaillé avec , bénédictin, au *Nécrologe baye de Notre-Dame de yal-des-Champs*, Amster- 13, in-4°. Aussi Lefevre de ui a-t-il consacré un très long ns le *Supplément au Nécro- l'Abbaye*, etc., 1735, in-

Z.

ARES ( ), fut offi- rand Condé, et mourut en 1716. C'était un très assidu : de la comédie française, il ait pas une représentation, it toujours sur le théâtre. Il é aussi dans le genre drama- fit représenter, en 1680, *ragon*, comédie en un acte se, imprimée à La Haye, -12; 1705, in-12, repro- i sous le titre de *la Dra-* 696, in-12. Les frères Par- que, content du succès de sa l'auteur ne voulut pas hasar- lement d'une seconde pièce, t que c'est à un autre Des- : l'on doit *Roxelane*, tragi- 1643, in-4°. A. B—T.

ARES. *Voy.* CHAMPMESLÉ.

ARES (CHRISTINE-ANTOI- HARLOTTE), née en 1682, à ue, où son père, qui était fameuse Champmeslé, et sa mère, jouaient la comédie française dans la troupe entretenue par le roi de Danemark : son père ayant été appelé à Paris, elle parut au théâtre français, dès l'âge de huit ans, dans de petits rôles; mais ce ne fut réellement que le 30 janvier 1699, qu'elle fit des débuts en règle, dans le rôle d'Iphigénie de la tragédie d'*Oreste*, de la Grange-Chancel, dont la mort de Champmeslé avait interrompu les représentations; on reconnut dès-lors qu'elle avait profité des leçons de sa parente, et elle fut reçue le mois de mai suivant, pour remplir son emploi. Parmi les premiers rôles tragiques qu'elle a créés, on remarque Electre, Athalie, Sémiramis, et Jocaste, de l'*Œdipe* de Voltaire; elle joua également quelques amoureuses dans la comédie, et elle y mit tant de grâce et de gaîté, qu'on lui conseilla de prendre les soubrettes, où elle ne se distingua pas moins; elle continua ainsi à jouer deux emplois si opposés, jusqu'au 30 mars 1721, où elle obtint sa retraite, qu'on trouva prématurée, et qui aurait causé des regrets plus vifs si elle n'avait formé à l'avance, dans Mlle. Dangeville, une élève digne de la remplacer d'une manière très brillante dans la comédie. Mlle. Desmares joignait à une figure charmante beaucoup d'intelligence, de naturel, et animait la scène par sa vivacité. Après sa retraite elle joua souvent avec des sociétés composées de personnes de la cour, et mourut à St.-Germain-en-Laye, le 12 septembre 1753. P—x.

DESMARETS (JEAN), avocat général au parlement de Paris, fut le seul magistrat qui eut le courage de rester dans cette ville, pour tâcher d'y rétablir l'ordre, lors de la sédition des *Maillotins*, en 1381. Respecté pour ses vertus, ayant vieilli dans les emplois publics, il avait toujours eu la con-

ets s'abaissa ensuite
: partager les opi-
orin, autre fanati-
r un prophète, dans
'il eût connu sa doc-
a au parlement, et
s plus acharnés à la
uné (*Voy.* Simon
suivant ceux qu'il
s, Desmarets était
lorsqu'il eut résolu
s grands génies de
t plus que ridicule.
oème de *Clovis* au
version : sa tête se
imagina que Dieu
iner cet ouvrage,
r lui des vues par-
loué par Chapelain
e Desmarets, ne fut
ecueilli du public,
ar ses épigrammes,
e et l'auteur ridicu-
lia alors différents
ver que le système
dans son poème est
es anciens; que les

Desmarets qui est le véritable chef de la ligue formée contre les anciens, par une foule d'auteurs, dans une succession non interrompue jusqu'à nous. Il mourut à Paris, le 28 octobre 1676, âgé de quatre-vingts ans. L'abbé d'Olivet cite quarante ouvrages de Desmarents, et Niceron quarante-trois. Nous n'indiquerons que les principaux : I. les *Jeux historiques des rois de France, des reines renommées, de la Géographie et des Métamorphoses*, Paris, 1664, in-16, 1698, in-8°.; ce volume est recherché pour les figures de la Bella; II. *Théâtre de Desmarets*, composé de sept pièces, imprimées séparément : *Aspasie*, *Scipion*, *Mirame*, *Roxane*, *les Visionnaires*, *Erigone* et *Europe*; *Erigone* et *Mirame* ont été imprimées in-12, *Mirame* l'est aussi in-folio (Paris, 1641, fig.), et les autres in-4°.; *Aspasie* et *les Visionnaires* ont été insérées dans le tom. VII du *Théâtre français*, et *les Visionnaires* dans le *Recueil des Pièces choisies*, publié par Lamonnoye; III. les *Morales*

is, 1658 ou 1661, in-12; ouvrage recherché gures de Chauveau. On a it, que l'*errata* devait se n de mots : *Délices*, lisez

W—s.

ETS (Samuel), en latin né à Oisemont en Pioût 1599, était si faible ance qu'il ne pouvait se jambes, et que souvent plus de quinze jours au ur pour l'étude n'en fut de; et avant l'âge de sept lement il savait écrire et cé son latin, mais il avait fois la Bible en entier *calcem*). Il resta si pege de vingt et un ans, ait le *Petit Proposant*. crut jusqu'à sa 25e. an- d'une taille raisonnable. fance il ne vécut que de rait supporter les viandes ouillon, ni aucun herbage; les fruits une répugnance ne put jamais apprendre dans laquelle son père poésie lui était tellement ie lorsque dans ses études it quelques sujets de comers, il faisait une amplifise, ne pouvant s'assujette ni à la mesure. Envoyé e de treize ans, pour étusophie, il alla, trois ans er la théologie à Saumur, e. Il fut, en 1620, reçu Synode de Charenton, ministre de l'église de appris que la femme du le la Fère s'était faite ca- crut devoir lui écrire. La vertie lui envoya un imnant l'histoire de sa conmarets en fit la réfutation, urent étonnés de la hardiesse de cette réponse, et menacèrent d'en faire punir l'auteur. Le 13 décembre 1623, en sortant de chez son oncle Samuël Vauquet, Samuël Desmarets reçut un coup de couteau sous la mamelle droite, l'assassin prit la fuite, et l'on crut qu'il avait été aposté par le P. d'Aubigny, jésuite, confesseur de la gouvernante de la Fère; le procureur du roi à Laon, auprès duquel on porta la plainte, promit de poursuivre secrètement le coupable, et ne donna aucune suite à l'affaire. La blessure de Desmarets était si profonde, qu'une chandelle qu'on y présentait s'éteignait; cependant comme les poumons n'avaient pas été lésés, elle guérit promptement. Le synode crut toutefois ne pas devoir le laisser à Laon, et l'envoya à Falaise (sur les frontières de la Champagne). A peine y avait-il passé quatre mois, qu'il fut appelé à Sedan pour y remplacer Jacques Cappel, ministre et professeur de théologie; il s'y maria en 1628, passa à Maestricht en 1632, à Bois-le-Duc en 1636, à Franeker en 1640, puis à Groningue en 1645, et fut appelé à Leyde en 1673; mais avant de pouvoir se rendre à ce poste, il mourut à Groningue, le 18 mai de la même année. Bayle a parlé de Desmarets avec le plus grand éloge, et dit « qu'il fit beaucoup » de tort aux jansénistes sans y penser, » en déclarant que leurs opinions » étaient les mêmes que celles des ré» formés. » Burmann (dans son *Trajectum eruditum*), le représente comme un homme d'un caractère virulent, et qui ne ménagea aucun des théologiens de son temps. Samuël Desmarets a fait un très grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans les *Mémoires de Niceron*, qui en compte cent, et dans les *Ménoires* de Paquot, qui rapporte les titres de cent quatre. L'auteur se proposait de

tre volumes in-fol., à tout ce qu'il avait vant d'aller à Gro- t mis en latin plu- ont paru qu'en fran- été rempli par les : *didactica* ; le 3e. *heologica polemi-* ué) ; le 4e. sous e *Impietas trium-* rt t ois traités par- dition ne pouvait vivant de l'auteur ; sans intérêt aujour- *zium theologicum*, *ia universæ theolo-* e éditions, 1645, 75, in-4°. Il donna, rets, son fils aîné, loistre à Delft, une *ue-Bible française*, Genève, Amsterdam, 1669, 2 vol. in-fol. exécution typogra- mais les fautes d'im- mbreuses, et le tra-

prit l'administration dans les temps les plus orageux. Louis XIV avait six armées sur pied. Les dépenses étaient prodigieuses. On créa des charges sans nombre, on eut recours à de nouvelles impositions, et déjà l'édifice élevé par Colbert, fondé sur le crédit et sur la confiance, et qui paraissait inébranlable, menaçait ruine de toutes parts. Chamillart, honnête homme et mauvais ministre, remplaça Pontchartrain, en 1699. Louis XIV avait alors presque toute l'Europe contre lui. Les assignations du trésor royal sur les revenus publics, données par anticipation, l'usage des billets de monnaie, fabriqués sans mesure, l'abus de toutes les ressources, le défaut de remboursement aux échéances, le mouvement et la circulation arrêtés, les objets de crédit épuisés, la défiance générale, tout prouvait la vérité méconnue de cette maxime de Colbert, qu'un prince ne peut sans se ruiner lui-même, ruiner ses sujets. Chamillart, écrasé sous le poids d'une administration si mal-

[illegible] ès de 4 [illegible] s revenus de la couronne, ls en anticipait depuis long[illegible] [illegible] [illegible] 'avance. Toutes [illegible] ne etaient passées [illegible] rangers, [illegible] les mains [illegible]. Les troupes [illegible] rées; le soldat avait à peine rs. Quoique l'ouverture de [illegible] de Flandre approchât, il fait aucune disposition pour , pour les remontes, pour les Il n'y avait point d'argent à , et l'on ne pouvait plus comp- s emprunts. Desmarets s'ac- ord de reconnaître les dettes et les papiers dont [illegible] fait resserrer les espèces, et s paiements [illegible] animer la confiance et rendre [illegible] sa circulation. Tout prenait face nouvelle, lorsque [illegible] er de 1709 vint rendre plus fléau d'une guerre [illegible] tuse. Desmarets [illegible] urs substituer [illegible] de moyens, lorsque les pre- [illegible] saient ou s'affaiblissaient. Les arges de directeurs des finan- il possédait l'une, et [illegible] lle l'autre, furent supprimées. rges avaient [illegible] liv. Il rétablit le crédit et ra- mouvement dans toutes les soin il était [illegible] de 72 millions de billets de dans les caisses [illegible] mains des partisans. [illegible] meilleur moyen de les [illegible] refonte des espèces. [illegible] mois de mai 1709. [illegible] que ceux qui appartenaient ages et aux hôtels des mon- sq sixièmes en [illegible] réformées, et [illegible]

[illegible] argent [illegible] Desmarets [illegible] Desmarets [illegible] des finances [illegible] St-Simon [illegible] Desmarets [illegible] Mémoire sur l'administration des finances [illegible] XIV [illegible] Desmarets [illegible]

[illegible]

tentions droites. On peut le re-
r comme un modèle de la ma-
simple, noble, respectueuse
me, qui convient à un minis-
ligé de rendre compte de son
istration. Il y parle avec fran-
des opérations injustes en
mêmes, auxquelles il a été
par le malheur des temps,
prevenir de nouveaux mal-
et de plus grandes injusti-
. » L'auteur du *Financier*
, prétend que les calculs de ce
e sont presque tous faux dans
té. Lenglet Dufresnoy le trouve
rieux. « Il vient, dit-il, de
de maître; mais il n'a pas tout

V—VE.

MARETS *Voy.* MAILLEBOIS.

MARETS (HENRI), composi-
é à Paris, en 1662, perfec-
ses études musicales dans le
es pages de la musique du roi.
les opéras dont il composa la
e, on distingue *Iphigénie en*
le, en cinq actes, paroles de

» tre de chapelle.
doute n'ignorait p
n'avait pas gardé le
ché, lui fit défendr
en sa présence, m
fut pas moins oblig
ce. Desmarets ayan
la fille du préside
Senlis, le père port
tion et rapt. Desma
à mort. Il traversa
surintendant de la
d'Espagne, et ensu
de Lorraine. Il mou
1741.

DESMARETTE
DESMARETTES.

DESMARS, mé
de la ville de Boulog
bre de l'académie d
les-lettres d'Amien
est auteur de que
utiles. I. *Mémoires*
et les eaux de Bo
ses environs, Amie
2e. édition, corrigée

: *sur la mortalité des chiens* nnée 1763, *dans laquelle* doppées *les vues d'Hippo- r les constitutions*, Paris, -12. Le mémoire sur la mor- moutons, et la lettre sur la des chiens, ont aussi été séparément. Desmars a pu- outre, dans le *Mercure de* et dans le *Journal de Méde-* s observations intéressantes opographie des environs de , sur les épidémies de Bou- ur les vertus des feuilles d'a- etc. C.

MASURES (Louis), en latin s, poète, né à Tournay vers Ses heureuses dispositions nit connaître du cardinal Jean ine, ce prélat qui aimait les 'encouragea à cultiver ses ta- le prit pour son secrétaire. Ce n invitation que Desmasures la traduction de l'*Enéide*. l en eût achevé le premier le communiqua à son protec- i, par un zèle peu réfléchi, en e à François Ier. en présence urs courtisans. Les défauts de uche exposèrent Desmasures uantes railleries. Il se plaignit te la sensibilité d'un poète, et mertume d'un homme vive- essé. Cependant, il ne laissa ontinuer son entreprise; mais lu cardinal, arrivée en 1550, rivé de son seul appui, il se n butte aux horreurs de la et aux persécutions que lui tirées son penchant pour la . Il fit un voyage à Rome, dans d'y trouver un nouveau pro- et il ne fut point trompé. Le du Bellay l'engagea à terminer ail sur *Virgile*, et le présenta chesse de Lorraine, qui lui près de son fils, le même emploi qu'il avait eu près du cardinal. De retour en Lorraine, il se maria, et commença à fréquenter secrètement les assemblées des réformés. Une scène d'éclat, occasionnée par quelques disputes entre les calvinistes et les catholiques, ayant eu lieu à St.-Nicolas, où s'était retiré Desmasures, le duc donna des ordres pour en faire arrêter les auteurs. Il se sauva alors à Deux-Ponts, y fit profession ouverte du calvinisme, et revint quelques années après à Metz, où il remplit les fonctions de pasteur; de Metz il passa à Ste.-Marie, en la même qualité, et de là à Strasbourg, où l'on croit qu'il mourut vers 1580. Desmasures avait été lié avec les plus beaux esprits de son temps. Salignac, Ramus, Bèze, Rabelais, furent au nombre de ses amis. Sa traduction de l'*Enéide* est celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation. La lecture aujourd'hui n'en est pas supportable; on peut porter le même jugement de ses autres poésies françaises. Ses vers latins sont meilleurs, quoiqu'ils ne méritent pas les éloges qu'en ont faits ses contemporains. On a de Desmasures: I. *Œuvres poétiques*, en français, contenant des odes, sonnets, épigrammes, et la traduction de vingt psaumes, Lyon, De Tournes, 1555, in-4°. rare. II. *la Guerre cruelle entre le roy blanc et le roy maure*, *trad. du latin de Jérosme Vida*, Paris, Vincent Sertenas, 1556, in-4°. III. les *douze livres des Enéides de Virgile*, traduits en vers français, Lyon, De Tournes, 1560, in-4°. Cette édition est la plus belle, les suivantes sont peu recherchées. IV. *David combattant, David triomphant, David fugitif, tragédies saintes*, Paris, Robert Estienne, 1565, in-12 (1re. édition); deuxième, Genève, François Perrin, 1566, in-8°., et non in-4°.

verdier. Cette édition que la precedente : *elle* (interlocuteurs : religion, providence *Eglogue spirituelle*; nom de ville ; Ge- 1-8. Il existe deux des tragédies seules Buchanan, traduite tion. Paris, Mamert 1597, in-12. Duver- ecrit une tragedie de e a Geneve, in-4°. ne 2e. edit. en 1585, il y est nomme *Mes- poesies latines* de Des- imprimees a Lyon, et a Bale, en 1574, , en quatorze livres, religion, l'a cite se- en 1579, in-8°.; il *ia des. sive de Bello is causam in Gallia* rateurs de la *Biblio- e de France* n'ont asures sous son nom

la Nation; il fut lui-même nommé député du tiers-état de Paris, aux états-généraux, et se trouva ainsi membre de l'assemblée nationale, dite depuis *constituante*. Il y parla très souvent, en fut secrétaire, président, et membre du comité de constitution. On peut, sur les opinions qu'il émit, consulter la *Biographie moderne*, et surtout la table du *Moniteur*. En proposant de fixer à dix ans l'époque d'une première convention pour la révision de la constitution, Démeunier dit qu'il ne croyait pas nécessaire de changer cette constitution, quand même la nation voudrait la république; à la fin de la session de l'assemblée constituante, Démeunier devint membre du directoire du département de Paris, et se démit de cette place lorsque Pétion fut réinstallé maire de Paris. Il resta obscur pendant les années qui suivirent cette époque. Il reparut sur la scène en l'an V (1797), et fut l'un des candidats pour la place de membre du directoire, qu'on donna à M. Barthélemy. Après le 18

ue, Paris, 1713, 2
Il a mis la dernière
De tabernaculo fœ-
iard Lami, y a joint
e notice latines de la
es de l'auteur, avec
ertation *De templo*
, 1720, in-fol.; IV.
tion, augmentée et
paratus biblicus, du
723, in-4°., fig.;
lit. de la *Bibliotheca*
long, Paris, 1723,
mis en tête la vie
l a achevé et publié
atine, la vie de l'au-
e table alphabétique
les *Institutiones ca-*
nget, Paris, 1725,
I. Il est éditeur des
Jean de Laroche,
ol. in-12; VIII. Il a
al intitulé *Nouvelles*
a joint une préface
ur, Paris, 1723 et
X. il a dirigé la col-

ris, 1743, in-4°., ou 4 vol. in-12.
C. T—r.

DESMOND (JEANNE-FITZGERALD, épouse de Jacques, 14e. comte DE) née dans le comté de Waterford, en Irlande, présenta un exemple mémorable de longévité. Son mari la mena à la cour d'Edouard IV, roi d'Angleterre; elle y dansa avec Richard, duc de Glocester, frère de ce prince, qui régna depuis sous le nom de Richard III. Etant restée veuve sous le règne d'Edouard IV, mort en 1483, elle vécut à Inchiquin, domaine de son mari dans le comté de Thomond. Parvenue à une extrême vieillesse, elle conservait toute sa force et sa vivacité, puisqu'elle fit à l'âge de près de cent quarante ans le voyage de Bristol à Londres, pour réclamer des secours du gouvernement: elle se trouvait depuis long-temps dans la détresse, par la destruction et la ruine de la maison de Desmond, qui lui avait constamment payé son douaire. Elle mourut sous Jacques Ier., qui monta sur le

sonnage, nommé *Entendement*. Il lui apparaît dans un songe, et lui ordonne d'écrire ce qu'il verra. Alors des hommes de toutes les conditions passent sous ses yeux, accusant leurs fautes avec des signes d'un repentir non équivoque, mais trop tardif. On voit que l'invention de cet ouvrage tient de l'esprit du siècle où il a été composé; le style ne s'en ressent pas moins; mais au travers de mots et d'expressions grossières, de peintures qui choquent également le goût et l'honnêteté, on est surpris de trouver des figures adroitement employées, des images dignes d'un siècle et d'un poète plus éclairé. Ce poëme, si cet ouvrage en mérite le nom, fut imprimé à Lyon, en 1512, à Paris, en 1513, et enfin à Lyon en 1534, in-8°.; l'édition de 1511 citée par quelques bibliographes, est imaginaire. Celle de 1512 fut trouvée si incorrecte par l'auteur lui-même, qu'il se décida à en donner une nouvelle peu de temps après. Desmoulins est encore auteur d'une *Epitaphe de la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII*, Paris, sans date, in-8°. On conjecture que cet auteur est mort vers 1525. W—s.

DESMOULINS (Jean), en latin *Molinæus*, médecin de Lyon, où il vivait à la fin du 16e. siècle; il avait étudié à Montpellier, où il fut lié avec le célèbre Rondelet. Il donna, en 1572, une traduction des *Commentaires* de Mathiole sur Dioscoride, avec les petites figures de Valgrisi. Dupinet en avait déjà publié une en 1561, avec de très petites figures. Desmoulins fut ensuite chargé, par le libraire Rouillé, de rédiger l'*Histoire des Plantes*, dites *de Lyon* (*Historia generalis plantarum*. 1586.). Dalechamp travaillait depuis longtemps pour en recueillir les matériaux, mais malheureusement sa pratique et ses autres travaux l'empêchèrent de les employer. Desmoulins s'en chargea, mais il était au-dessous d'un pareil travail, et il gâta cette belle entreprise. *Voy.* Dalechamp. Il la traduisit en français en 1615. On n'a recueilli aucun détail sur sa vie privée. Commerson a récompensé sa bonne volonté, plutôt que son mérite, en donnant le nom de *Molinæa* à un nouveau genre de plantes, qui comprend des arbustes de l'Isle-de-France, et lui en a fait partager l'honneur avec un de ses amis, nommé aussi Desmoulins, médecin à Cluni, qui avait composé un catalogue des plantes des environs de ce lieu, rangé suivant une méthode qu'il avait imaginée; Durande l'a publié dans sa *Flore de Bourgogne*. D—P—s.

DESMOULINS (Camille). Au moment où cet article est rédigé, une des plus grandes révolutions qui jamais ait tourmenté l'espèce humaine, vient de se terminer par le retour en France de l'auguste famille dont elle avait renversé le trône et proscrit tous les princes. Après des événements aussi extraordinaires, les souvenirs se reportent naturellement, et par une sorte de réaction involontaire, sur les hommes qui en furent les acteurs ou les plus remarquables agents. Desmoulins fut le premier de la dernière classe, et le premier provocateur de l'anarchie dont la France devint le continuel théâtre dans ces temps déplorables. Il était né, en 1762, à Guise, en Picardie, et fils d'un lieutenant au bailliage de cette petite ville, qui, pour lui faire faire ses études à Paris, eut recours à la bienveillance du chapitre de Laon: il en obtint une bourse pour le collége de Louis-le-Grand, où son fils, le jeune Camille, fut le condisciple et l'ami du fameux Robespierre. Doué de beaucoup d'esprit naturel, il fit d'as-

, et fût devenu peut-
distingué, si, moins
même, des conseils
combattre dans son
e l'étude même pou-
-là, avoir de dange-
ne parlait alors que
blicains, que de ver-
, à des jeunes gens
lans un état monar-
fausse philosophie
tous les jours les
une incroyable ac-
d'Helvétius devint
ins, et la poursuite
ègle de sa conduite,
es ses actions. Lors-
uisé toutes les extra-
atiques, les révolu-
nt aussi faire l'essai
Lacédémone, Des-
a d'eux. « Je veux
t-il, célébrer la ré-
que ses banquets
t. » Méot était alors
staurateur de Paris,
milla Desmoulins

Paris que Necker ven
dié. La nouvelle de
produisit la plus gran
Les Parisiens criaien
perdu, puisque ce mi
à la tête des affaires
moulins, qui avait ses
crètes, profite habilen
position des esprits : i
tenant un pistolet à
épée de l'autre, mon
et annonce la nouvelle
une feuille d'arbre, i
chapeau en guise de c
armes ! et invite les r
le suivre. Aussitôt, to
à grands flots ; en un
Royal et les quartier
vrent d'une foule imm
tants de Paris descen
étages de leurs maison
entière de la capitale s
les rues. Il est difficil
mouvement pareil ; l
laient commencer, Car
et ses amis en forcen
criant aux armes ! a

ces, soit dans les groupes, soit dans les petits écrits dont il inondait le public, soit enfin dans son journal intitulé: les *Révolutions de France et de Brabant.* Lorsqu'on agitait dans l'assemblée la question de savoir si l'on accorderait au roi la sanction absolue des décrets, et si le corps législatif serait divisé en deux chambres, ou n'en aurait qu'une seule, on se servit de Desmoulins pour rédiger les écrits anonymes dans lesquels on menaçait de l'insurrection populaire, et même d'incendier les châteaux des députés qui voulaient la sanction absolue et les deux chambres (*Voy.* les différents Mémoires sur la révolution). M. Malouet, indigné de tant d'audace, dénonça plusieurs fois Desmoulins à l'assemblée, comme un provocateur à l'assassinat, et obtint même qu'il fût traduit au châtelet, alors chargé de la poursuite des crimes de lèze-nation; mais celui-ci réclama contre le décret, et ses partisans appuyèrent sa réclamation; M. Malouet insista avec force, et dit que si quelqu'un osait combattre ses assertions, il était prêt à le confondre. « Oui, je » l'ose, » s'écria Desmoulins, qui se trouvait alors dans les tribunes publiques. Cette hardiesse fit un bruit épouvantable: mille voix demandèrent que l'insolent fût arrêté; mais Robespierre prit sa défense, parla de sa vivacité, de son caractère, de son patriotisme, plusieurs députés du côté gauche se joignirent à lui; il ne fut point arrêté, pas même renvoyé des tribunes, et le décret qui le traduisait au châtelet n'eut point de suite. Desmoulins fut un des instigateurs de la révolte du Champ-de-Mars. Il complota avec les clubistes Cordeliers, ses collègues et ses amis, et fut momentanément poursuivi pour cette affaire, avec Danton et quelques autres. Sous l'assemblée législative, après la chute du ministre Delessart, on le vit attaquer Brissot et les députés de la Gironde, qui jusqu'à cet événement, époque remarquable de la révolution, avaient marché sur la même ligne avec les autres jacobins, ennemis de la cour. Brissot, et les députés de la Gironde, étaient les véritables républicains, et leur but, en faisant déclarer la guerre à l'Autriche, était de conduire les événements de manière que le renversement du trône en France en fût la suite. Ils déclarèrent publiquement depuis, que telles étaient leurs intentions; quelques autres révolutionnaires, en apparence beaucoup plus exagérés qu'eux, voulaient bien aussi détrôner le malheureux Louis XVI, mais pour faire passer le sceptre dans les mains d'un autre prince. C'est pour ce parti qu'écrivit Camille Desmoulins, surtout en 1792. Il poursuivit à outrance Brissot, que la voix publique mettait à la tête des républicains, et ne contribua pas peu, par ses sarcasmes et ses plaisanteries, à le perdre dans l'opinion du peuple, qui était alors l'unique appui des révolutionnaires. Ce fut lui et le journaliste Morande qui imaginèrent la dénomination de *Brissotins* et de *Girondins*, qui commença leur ruine. Il dévoila leurs projets de détruire ce qui restait de la royauté; idée qui n'existait encore que confusément dans les têtes les plus ardentes, et insinua que la guerre qu'ils voulaient faire déclarer n'avait pas d'autre but. Pendant que Desmoulins tenait ce langage, dans ses pamphlets, Robespierre s'élevait aussi de toutes ses forces contre la guerre, à la tribune des jacobins, et prophétisait, pour ainsi dire, les malheurs qu'elle devait entraîner (*V.* Robespierre.). Au surplus, Desmoulins ne doit pas moins être signalé au nombre des plus cruels ennemis du roi, et il fut

de Danton, un des
lus immédiats de la
août. Après cet évé-
e secrétaire de Dan-
rtain qu'il complota
re-d'Églantine, les
du 2 septembre.
paravant, il annonça
ction accoutumée,
une expédition im-
s ennemis de la pa-
a que tout se passe-
t que les bons ci-
en à craindre. Après
essaya de les justi-
e, comme il l'avait
it passé avec ordre,
vait frappé que les
naires, et que même
sous plusieurs aris-
ns ces temps terri-
si dire sous la hache
e Camille Desmou-
puté à la convention,
du département de
mort du roi : après
porta avec modéra-

sur les principaux acteurs, il eut peut-être réussi, mais il ne put se contenir. Robespierre seul fut ménagé, et M^r. B... et St.-Just, ses collègues et ses coopérateurs, furent accablés des sarcasmes les plus sanglants. Il disait de St.-Just qu'il portait sa tête comme un saint sacrement. Je la lui ferai porter d'une autre manière, dit celui-ci. Alors ces deux hommes le dénoncèrent comme un modéré, comme un contre-révolutionnaire : deux expressions qu'on employait alors également pour envoyer les gens à l'échafaud. Robespierre parut vouloir un instant le sauver, en disant, dans une séance des Jacobins où se trouvait l'accusé, qu'il fallait brûler son pamphlet. *Brûler n'est pas répondre*, répartit Desmoulins. Les tyrans n'aiment pas qu'on raisonne avec eux ; Robespierre trouva cette réponse fort déplacée, et abandonna son ancien ami à la vengeance de M^r. B... et de St.-Just, qui le firent décréter d'accusation, comme complice de Danton, qu'on venait d'envoyer à la prison du Luxembourg. *Le*

» toyent sur le sort du peuple, et sont » toujours à répandre de mauvaises » nouvelles avec une douleur affectée; » 3°. ceux qui ont changé de conduite » et de langage, suivant les événements, » qui, muets sur les crimes des royalistes, des fédéralistes, déclament » avec emphase contre les fautes légères des patriotes, et affectent pour » paraître républicains, cette sévérité, » cette austérité étudiées, qui se démentent dès qu'il s'agit d'un modéré » ou d'un aristocrate; 4°. ceux qui » plaignent les fermiers et marchands » avides, contre lesquels la loi est obligée de prendre des mesures; 5°. ceux » qui, ayant toujours les mots de *liberté*, *république* et *patrie* sur les » lèvres, fréquentent les ci-devant » nobles, les prêtres contre-révolutionnaires, les aristocrates, les feuillants, les modérés, et s'intéressent à » leur sort; 6°. ceux qui n'ont pris aucune part active dans tout ce qui intéresse la révolution, et qui, pour » s'en disculper, font valoir le paiement des contributions, leurs dons » patriotiques, leur service dans la » garde nationale, par remplacement » ou autrement; 7°. ceux qui ont reçu, » avec indifférence, la constitution républicaine, et ont fait part de fausses » craintes sur son établissement et sa » durée; 8°. ceux qui, n'ayant rien fait » contre la liberté, n'ont rien fait pour » elle; 9°. ceux qui ne fréquentent » pas leurs sections, et qui donnent » pour excuse qu'ils ne savent pas » parler, et que leurs affaires les en » empêchent; 10°. ceux qui parlent » avec mépris des autorités constituées, des signes de la loi, des sociétés populaires et des défenseurs » de la liberté; 11°. ceux qui ont signé » des pétitions contre-révolutionnaires, ou fréquenté des sociétés ou » clubs anti-civiques, etc., etc. » Camille Desmoulins resta peu de temps dans la prison du Luxembourg. Ce qui l'affligeait davantage, était d'abandonner une femme charmante, qui venait tous les jours dans le jardin, sous les fenêtres de la prison, recevoir les adieux de son mari: elle était, dit-on, fille naturelle de l'abbé Terrai, et avait apporté en dot 6,000 francs de rente à Desmoulins, qui en était tendrement chéri et qui l'aimait lui-même avec passion. Il avait fait bénir son mariage par un ecclésiastique insermenté; c'était elle qui l'avait exigé, et cet ecclésiastique était le professeur de Desmoulins, pour lequel, au milieu de ses monstrueuses erreurs, il avait conservé beaucoup de vénération. (*V.* Berardier.) Il montra au tribunal révolutionnaire, comme ses co-accusés, beaucoup d'impatience et d'indignation; il ne pouvait comprendre comment, avec ses principes, il se trouvait devant des juges de cette espèce, dont presque tous étaient ses compagnons d'armes, ou avaient été dirigés par lui dans la carrière de la révolution. Lorsque le président lui demanda quel était son âge, il répondit 33 ans, l'âge du sans-culotte Jésus, l'âge funeste aux révolutionnaires. Après sa condamnation, il résista de toutes ses forces aux sbires chargés de sa garde; il écumait de rage; ses habits étaient en lambeaux, et il était presque nu lorsqu'il arriva à l'échafaud: il fut exécuté le 5 avril 1794, avec Danton et autres. Son intéressante femme fut assassinée de la même manière quelques jours après; elle montra beaucoup plus de fermeté que son mari, et prédit aux misérables qui l'avaient condamnée, le sort qui les attendait. Desmoulins avait été un des accusateurs des députés en mission dans la Vendée, et avait osé faire considérer comme des crimes, les horreurs qui s'y commettaient. Il fut,

or, considéré comme
de la tyranne, et sa
ulièrement honorée
ient triomphé dans
PHILIPPEAUX). Outre
e de pamphlets et de
volutions de France
mmencées en 1789,
delier, en 1794, on
noulins : I. *Satyres*,
eilleures pièces de
cédé et suivi la ré-
an 1er. de la liberté,
.; recueil pitoyable
e la poésie. L'éditeur,
ement, promettait un
ize jours : il ne pa-
ait tenu parole ; II.
'amille Desmoulins,
ourg et Paris, 1790,
oire des Brissotins,
e *l'Histoire secrète*
et des six premiers
blique, 1795, in-8°.
e traduction anglaise
e, formant un in-8°.
deux éditions à Lon-

rit pas, se vit forcée de renoncer à sa profession, la Champmeslé débuta par ce même rôle d'Hermione, et y produisit à son tour des effets prodigieux. Tout le public fut alors partagé entre ces deux comédiennes, dont l'une ne devait déjà plus remonter sur la scène. Louis XIV montra, à cette occasion, beaucoup de justesse d'esprit, en disant que, pour ne rien laisser à désirer, il faudrait faire jouer les deux premiers actes par la Désœillets, et les trois autres par sa rivale. C'était une manière ingénieuse d'exprimer que celle-ci avait plus de feu pour rendre les scènes d'emportement, et que la Désœillets, moins impétueuse, avait le goût plus sûr et plus délicat. Quoi qu'il en soit, cette actrice, si intéressante par ses talents, sa modestie et l'état de souffrance où elle se trouvait, voulut elle-même voir et applaudir sa rivale. (*Voyez* CHAMPMESLÉ.) Mademoiselle Désœillets mourut le 25 octobre 1670, à l'âge d'environ 49 ans. Elle avait été reçue au théâtre en 1658. On dit qu'elle était petite et ma-

lui : I. *Rousseau* ou *l'Enfance*, ie, *suivi des transteverins et de ies lyriques* (1795), in-8.; II. *re sur l'Italie*, *suivie de quel- autres poésies relatives au e pays*, an v (1797), in-8°. ièce italienne intitulée *la Prima-*, qui fait partie du volume, ve que Désorgues avait cultivé succès la poésie italienne. *L'Hym- l'Être suprême*, qu'on trou- ans ce recueil, avait déjà été im- é dans *l'Almanach des Muses*. *Chant de guerre contre l'Au- e, précédé des Trois Sœurs*, an in-8°. Les trois sœurs sont la ie, la Peinture et la Musique, de ne desquelles il célèbre le pou- dans un chant lyrique. *Le Pou- de la Poésie* avait déjà paru en , in-8°. IV. *Voltaire* ou *le oir de la Philosophie*, an VII, 99), in-8°.; V. *les Fêtes du ie, précédées d'autres poésies ues*, an VIII, in-8°.; VI. *les d'Elbequier*, *Niliene*, an VIII, °., espèce de dithyrambe. VII. *Conclave*, *suivi des deux Ita-* par *les deux Italies*, l'auteur id la Toscane et la Provence. ii les pièces imprimées à la suite, marque un *Chant Funèbre pour nes de Pie VI*, très-inju- pour la mémoire de ce pon- VIII. *Chant Funèbre en l'hon- des guerriers morts à la ba- de Marengo*, *précédé d'au- essais lyriques*, an VIII, in-8°.; *Hommages à la Paix*, an IX, . On trouve dans ce volume une die intitulée : *le Pape et le Mufti*, *Réconciliation des Cultes*. rgues ne s'est placé tout au plus parmi les poètes du troisième . Son Poëme sur *les Transte- s* et son *Hymne à l'Etre Su- e* sont ses meilleurs ouvrages.

Désorgues était d'un républicanisme ardent; il était extrême en tout, et ne savait ni aimer, ni haïr avec modération. Bossu, comme Ésope, par devant et par derrière, il avait rempli sa chambre à coucher de magots chinois, et couchait sur un hamac. Il avait été mis à Charenton par ordre supérieur, pour avoir fait une chanson dont voici la fin :

Oui, le grand Napoléon
Est un grand Caméléon.

Lebrun (Ponce-Denis Écouchard), ayant fait des vers en l'honneur d'un des plus affreux personnages de la révolution, Désorgues décocha cette épigramme :

Oui, le fléau le plus funeste,
D'une lyre bannale obtiendrait des accords :
Si la peste avait des trésors,
Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Il s'était occupé d'une traduction en vers des *Satires de Juvénal*; il avait fait un poëme en cinq chants, intitulé : *l'Origine de la Pédérastie*, et une tragédie sur *Alexandre Borgia*, (Alexandre VI, pape); ces ouvrages sont restés manuscrits. A. B—T.

DESORMEAUX (Joseph-Louis Ripault), né à Orléans le 3 nov. 1724, y fit ses études au collége des jésuites, puis vint à Paris, où il fut successivement chargé de deux éducations particulières. Dès cette époque, il se livra à l'étude de l'histoire, qui fut bientôt son occupation exclusive. Le prince de Condé, de l'aïeul de qui il avait écrit la vie, le nomma son bibliothécaire, puis prevôt-général de l'infanterie française et étrangère, et lui fit obtenir en 1772 le brevet d'historiographe de la maison de Bourbon. Désormeaux ne se contenta pas d'obtenir le titre, il en remplit les devoirs. Il avait été nommé, en 1771, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et il lui a communiqué plusieurs mémoires relatifs à l'histoire

nce, dont quelques-uns sont
és dans les recueils de cette
ie. Désormeaux, fidèle à la
qui se l'était attaché, ne vit
s douleur les malheurs où la
la révolution de 1789, et
le 21 mars 1793. On a de
Histoire des Conjurations,
x et x (*V.* Duport-Dutertre, qui est auteur des huit premiers
s); Désormeaux renonça à
ier plus long-temps un ouvrage
al conçu que mal commencé.
régé chronologique de l'his-
l'Espagne et de Portugal,
5 vol. in-12, l'un des ouvrages
s estimés de ceux qui ont été
l'imitation de l'*Abrégé* du pré-
Hénault. Le succès de cet ou-
encore recherché aujourd'hui,
Désormeaux la commission
e le suivant. III. *Histoire du*
hal de Luxembourg, *précé-*
e l'Histoire de la maison de
iorency, 1764, 5 vol. in-12,
lleur des travaux de l'auteur.
istoire de Louis de Bourbon

études à Nanci, et fit
motets au concert sp
1776, à l'académie
Euthyme et Lyris,
til et Lycoris : ces
rent beaucoup de s
surtout eut plus de
tations consécutive
ayant été consumé
salle en 1782, et
pu faire remettre c
mery se retira, au
nées dans les envir
il est mort, plus q

DESOTEUX.

DESPARD (En
litaire anglais, con
heureuse, naquit
s'être distingué da
rique, il quitta
passa, en 1779,
y servir comme i
bua à mettre cette
défense respectabl
envoyé pour con
de Rattan, voisine

inement, pendant deux
ur justice, et de se faire
nues qu'il réclamait. Lors-
rnement anglais prit des
rigueur, en 1794, Des-
té momentanément. En-
e la suspension de la loi
rpus, il fut renfermé
aent. Des membres du
levèrent assez fréquem-
inutilement la voix en sa
nd on leva la suspension
n lui offrit de le mettre
condition de donner cau-
présenter quand il en se-
Il refusa cette condition
à être jugé. Enfin on le
la simple promesse de
nd il serait mandé. On
squ'au mois de novem-
on apprit avec la plus
rise, que Despard avait
e plusieurs conspirateurs
chef. Tous appartenaient
classes de la société, ou
de simples soldats. Ils
février 1803, traduits,
formes légales, devant
ssion extraordinaire. Le
éral développa la mar-
spiration, qui avait pour
nat du roi, et le renver-
la constitution. Déclarés
: 21 par la décision du
es accusés, et leur chef,
nnés à mort et exécutés.
onté sur l'échafaud, s'a-
oule, lui dit qu'il mourait
parce qu'il avait voulu ar-
pays à la tyrannie et à
. La conspiration, quoique
rut si mal ourdie, qu'on
: le projet à un dérange-
rit, causé chez Despard
in et les contrariétés qu'il
rées. Quelques personnes
a contraire que ce complot
avait des ramifications très étendues, et que le gouvernement anglais, par des motifs de prudence très louables, n'avait pas voulu mettre en évidence tout ce qu'il savait, ni pousser ses recherches à un point qui eût produit des révélations alarmantes pour la tranquillité publique. On supposa même que Buonaparte, alors premier consul, n'était pas étranger aux machinations de Despard. Le message du roi au parlement, qui suivit bientôt après l'exécution de Despard, et qui deux mois après amena la guerre entre la France et l'Angleterre, et l'acharnement avec lequel les journaux français poursuivirent la mémoire de Despard, firent soupçonner que les gouvernements des deux pays avaient chacun de leur côté voulu donner le change au public, mais dans des intentions différentes. E—s.

DESPARTS (Jacques), nommé en latin *de Partibus*, naquit à Tournai. Il étudia la médecine, d'abord à l'université de Montpellier, puis à celle de Paris, où il obtint le doctorat en 1409. Des talents distingués, une conduite vertueuse, des succès brillants, lui procurèrent une grande réputation et des emplois honorables. Il devint successivement chanoine et trésorier de l'église de Tournai, chanoine de celle de Paris, premier médecin du roi Charles VII, et de Philippe, duc de Bourgogne. Desparts fit un noble usage de ses richesses : il donna trois cents écus d'or, deux masses d'argent, une partie de ses meubles et de ses manuscrits à la faculté, qui put avec ces fonds élever à Paris, dans la rue de la Bucherie, les écoles de médecine qui existaient encore au moment de la révolution. Pénétrée de reconnaissance pour son bienfaiteur, la faculté décréta qu'elle ferait célébrer tous les ans une messe

sprit pour la conservation de
, et après son décès un ser-
erpétuité; elle lui donna aussi
ignage éclatant de confiance,
oissant pour un de ses dé-
com ile de Constance. Desparts
sa glorieuse carrière dans sa
canoniale le 3 janvier 1457,
i âge assez avancé, et fut in-
ans la chapelle de S. Jacques,
le chœur de Notre-Dame. Le
il ouvrage de ce médecin est
mentaire très long, très érudit
nsignifiant, sur Avicenne, qui
ous ce titre : I. *Explicatio in*
nam, una cum textu ipsius
næ à se castigato et exposito,
498, 4 vol. in-fol. On regrette
sparts ait sacrifié à cette com-
dix années qu'il aurait pu
er à des recherches intéres-
à des travaux réellement utiles.
ssa interlinearis in practicam
idri Tralliani, Lyon, 1504,
Desparts est encore auteur de
s opuscules insérés dans di-

» spectacles en teu
» les étuvistes, ani
» té, voulurent atte

DESPAUTÈRE
mand, *van-Pauter*
mairien, naquit ve
nove, petite ville d
à Louvain, où il e
Custode de Brech
rien distingué pou
rares connaissanc
pour l'enseignemer
rent une chaire d'h
du Lys; il profes
le-Duc, à Berg-S
fin à Comines, où
soixante ans. On
borgne, et l'épita
sur son tombeau
carme d'Arras, r
assez vraisemblab

Hic jacet unoculus, vi
Nomen Joannes cui

Despautère se fit
tion par ses ouvrag
très estimés, et p

(et il n'est pas moins important, nous,) est d'être écrite dans une e morte, et en des termes qui, a raison que la plupart sont iques, ajoutent encore aux obs- s et aux incohérences que pré- sa rédaction. Il est ridicule, en de vouloir enseigner le latin, latin même, à des enfants qui, le jugement qui leur manque, aucune connaissance de l'idiome lequel on veut les initier, pour inculquer des principes d'une e sécheresse. Plusieurs écrivains nt proposé d'apporter un peu de ide dans la grammaire de Des- re; on doit citer entr'autres Adol- fcetkercke et François Nansius, nt réellement disposé dans un plus clair, les principes que me cet ouvrage, où tout paraît é sans choix et sans discerne- ; mais il fallait le resserrer, et e travail dont se sont occupés, quelque succès, Sebastien No- a et Gabriel Dupréau (*Pra-*). Aux abrégés que ces deux ins ont mis au jour, nous pré- toutefois celui de Simon Vere- qu'on mettait, dans les Pays- entre les mains des étudiants. s ce temps-là on s'est appliqué, différents temps et dans divers à commenter ou abréger l'ou- de Despautère; mais on n'a pu nir à en faire un bon livre clas- qu'on pût raisonnablement faire r dans les écoles; il ne convient t savants, qui le consultent quel- s avec discernement. On a en- e Despautère (que Valère André lint pas d'appeler le prince des nairiens de son siècle), les ou- s suivants : I. *Orthographia*, né à Paris, en 1530, par les de Lævinus Crucius. II. *Ars olica*, qui parut en 1535. III. Un traité *De Accentibus et Punctis*; IV. un traité *De Carminum generibus*; ces deux derniers sont dans le *Centimetrum* de Servius. Despautère fut justement regretté des savants humanistes de son temps. On trouve, dans les lettres de Gui Patin, cette épitaphe d'assez mauvais goût :

Grammaticam scivit, multos docuitque per annos
Declinare tamen non potuit tumulum.

B—RS.

DESPEISSES (Antoine), jurisconsulte célèbre, naquit en 1594, non à Montpellier, ainsi que l'ont cru quelques biographes, mais dans un château de son père, au voisinage d'Alais. Il est désigné comme originaire de cette ville dans le titre de la 1re. édition de son *Traité des Successions*. Il exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris; mais un procureur s'étant moqué, en pleine audience, du vain étalage d'érudition dont, suivant l'usage de son temps, Despeisses surchargeait son éloquence, il abandonna la plaidoierie. Les ouvrages qu'il a publiés, prouvent qu'il apprit à faire un meilleur usage de son savoir. Lié d'une étroite amitié avec *Charles de Boucques*, de Montpellier, que les auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique* nomment, on ne sait pourquoi, *Jacques de Bauves*, et qui suivait, comme lui, la carrière du barreau, ils réunirent leurs lumières et leurs talents pour répandre un nouveau jour sur les principales parties de la science du droit. On dut à cette association le *Traité des successions testamentaires et ab intestat*, qui parut, pour la première fois, en 1623, in-fol. Boucques étant mort, son collaborateur continua seul l'entreprise commencée en commun, et composa divers traités sur les *Contrats propres et improprès, leurs accessoires, exécution*

olution ; sur *la pratique civile inelle ;* sur *les droits seigneu- ;* sur *les tailles et autres im- ns*, et sur *les bénéfices ecclé- ues :* toutes ces compilations recueillies et souvent réimpri- ous le titre d'*Œuvres de Des- .* La meilleure édition est celle on, 1750, 3 vol. in-fol.; celle ulouse, 1777, 3 vol. in-4°., e par *Gui du Rousseau de la e*, n'en diffère que par les mo- ions que nécessitaient les chan- ts successivement apportés, par slation, dans la jurisprudence. reproché à *Despeisses* le défaut titude dans ses citations et dans echerches ; mais on estime la qui termine cette collection, e pouvant servir de modèle en ire. L'auteur mourut à Mont- en 1658. V. S—L.

SPENCE (Claude). *Voy.* Es- .

SPERIERS (Bonaventure), Arnay-le-Duc, petite ville de ogne, vers la fin du 15e. siècle. l'engagea à les cou allégorie si difficile lecture de son liv aucun résultat. L dant condamné pa peu de temps ap Desperiers n'en re cour, où il continu timité de la reine croit, non sans q qu'il eut part aux sous le nom de excès qu'il se perm santé ; il tomba n accès de fièvre il se en 1544, dans un avait pris pour de *berté.* On a de lui *médie de Térenc drie* (l'Andrienne *française*, Lyon, *Cymbalum mun contenant quatre ques, fort antiqu cétieux* (sous le n Clevier), Paris, J in-8°., édit. origin

de Desperiers ; elle n'en contient ɔo. Quelques critiques prétendent ces contes ne sont point de Des- rs, mais de Nicolas Denisot et de ies Peletier, et ce qui est certain, que plusieurs faits qui y sont ɔrtés, ne se sont passés qu'après ort de Desperiers : on peut con- ', à cet égard, la savante disser- i de la Monnoye, imprimée dans on de ces *contes*, publiée à Ams- m (Paris), 1735, 3 petits vol. ; elle est assez recherchée. Cet ge est dans le genre du *Moyen de enir* et des *Serées* (*Voy.* Bend- DE VERVILLE et BOUCHET). Gui d, dans sa *Bibliothèque du Dau- ', dit que Desperiers était d'Em- ; c'est une erreur : on en trouve utre dans le *Ducatiana*, qui fait Desperiers à Bar-sur-Aube.

W—s.

ESPLACES (Louis), né à Pa- 1682, est un des bons graveurs ais. Il était habile dessinateur, et anière de graver, sans être com- ble à celle de Gérard Audran, savante et moelleuse. Ses por- de Mlle. Duclos et de Titon du t ne sont pas dans le genre du proprement dit, mais ils sont avec beaucoup de sentiment et de sion. Desplaces a gravé un nom- le sujets d'histoire assez estimés, i lesquels on distingue la *Gué- des Paralytiques*, *Astyanax ché d'entre les bras de sa mère*, *us faisant forger des armes pour*, et *S. Bruno en prière*, d'après enet; le *Triomphe de Vespa- et de Titus*, d'après Jules Ro- ; la *Sagesse compagne d'Her- *, d'après Paul Véronèse; *Orphée ant de Pluton le retour d'Eu- e*, d'après Rubens; *Vénus sur aux*, l'*Amour réfugié chez Ana- n*, et *Hercule rendant Alceste à Admète*, d'après Coypel : le *Feu et l'Eau*, d'après Boullongne, et sur- tout le morceau de la galerie de Ver- sailles, appelé le *Faste des puissances voisines de la France*, d'après Le- brun. Desplaces, très laborieux et d'un faire facile, a encore gravé beau- coup d'autres estampes, d'après Van- loo, Parrocel, le Calabrois, Carle Maratte, le Tintoret, Luc Jordans, Cazes, Lancret, Vatteau, le Sueur, etc. Son burin est ferme sans dureté. Il entendait parfaitement à rendre le mouvement des muscles, à faire sen- tir la tête des os; aussi était-il plus assidu à fréquenter l'école du modèle que les écoliers eux-mêmes. Il mourut à Paris en 1739.

P—e.

DESPLACES (Philippe), astro- nome, naquit à Paris en 1659. Il re- prit les *Éphémérides*, interrompues par Beaulieu en 1716, et en donna successivement 3 vol. in-4°., conte- nant toutes les circonstances des mouvements du soleil, de la lune et des planètes, pour trente années, 1715-1744. Le premier volume parut en 1716, le second en 1727, et le 3e. en 1734. Ce dernier est augmenté d'une table fort étendue des longitudes des divers pays où l'on avait fait des observations jusqu'alors. Desplaces est encore auteur de trois années des *Éphémérides* de l'académie, 1706- 1708; et de petits calendriers qui, pendant long-temps, ont paru sous le titre d'*État du ciel*. Il mourut à Paris, au mois d'avril 1756, après avoir servi l'astronomie par des calculs aussi exacts que les tables fondées sur des observations anciennes et les méthodes de son temps pouvaient le permettre.

N—t.

DESPLACES (Laurent-Benoit), né à Rouen dans le siècle passé, paraît avoir fait sa principale occupation de l'agriculture et des moyens de l'amé-

es ouvrages, auxquels il n'a
son nom, sont peu consultés
ui ; cependant il ne man-
le jugement, ni d'instruction.
oit : I. le *Preservatif contre*
mie, ou l'*Agriculture ré-*
ses vrais principes, Paris,
n-12 : l'auteur combat ces
urs de cabinet qui proposent
se des theories fort belles et
t que le défaut d'être impra-
qui donnent des conseils aux
urs, sans avoir jamais cultivé,
veulent des instruments ara-
nt il est impossible de se ser-
manière utile. II. l'*Histoire*
iculture ancienne, *extraite*
oire naturelle de Pline, Pa-
5, in-12 : cet ouvrage est su-
; aussi celui d'Adam Dickson,
s avons une traduction fran-
-t-il fait oublier (*Voy.* Dick-

B—G—T.

'ONT (Philippe), prêtre et
de la faculté de théologie de
ité de Paris, passe pour l'édi-
a grande collection imprimée

nait de donner plus
autres petits ouvrag
1622 pour apocryp
parteuir à d'autres
auxquels l'édition d
buait. Cette vaste co
par ordre chronolo
cle ne fournit pou
deux professions de
jacobite de Mardin,
fiud ou Sulaka, pat
Le 27e. vol. est u
renferme les ouvrag
dant l'impression.
liturgies gothique,
rabe, et celle des S
dans le Malabar. L
prochent aux édi
négligence d'exécuti
voir inséré dans le
XXVII), comme i
vagre du Pont, *D*
gitationibus, qui se
fin du tome V. Dau
Ittig (*De bibliothe*
trum), font une lo
des ouvrages qui au

Desport, doué d'un esprit ju-
, secoua, dès son entrée dans
ère, le joug de la routine;
éclairé que la plupart de ses
es, par l'observation de ces
le blessures, il établit les prin-
après lesquels ces plaies, émi-
nt contuses, doivent être trai-
prouva que c'était un préjugé
e, comme on le faisait généra-
alors, que les blessures, pro-
ar les projectiles, étaient em-
nées; et que les phénomènes
ttribuait au poison, n'étaient
fet de l'attrition qu'exercent sur
ties molles les corps contondus
violemment poussés par la pou-
canon. Cette grande question
gie ainsi décidée, Desport ob-
s succès constants; il fit avec
é une foule d'opérations qui
nt point encore été tentées à
on des plaies d'armes à feu: il
, pour celles qui ont lieu à l'ab-
, avec issue considérable des
s et de l'épiploon, une nou-
éthode de gastroraphie, beau-
lus favorable au blessé, et; lus
ne celles qui étaient déjà con-
En 1738, la grande réputation
sport le fit appeler à l'emploi
urgien en chef de l'armée fran-
n Corse. Là, il s'occupa des
rations que sollicitait le service
ité, et provoqua la réforme de
up d'abus qui existaient dans
nistration des hôpitaux. Son ex-
ce lui fit proscrire l'usage abu-
faisait de l'eau-de-vie dans les
nents des blessures d'armes a
les lotions émollientes furent
uées aux spiritueuses: nos ha-
chirurgiens militaires suivent
aujourd'hui cette pratique.
rt, pendant ses campagnes,
nniquait à l'académie de chi-
, dont il était membre, d'in-
téressants mémoires sur les faits de
pratique qu'il observait, et sur la
nouvelle théorie qu'il propageait: ces
mémoires, bien qu'approuvés par la
compagnie, n'ont point été imprimés.
Ce ne fut que la paix que Desport publia
son *Traité des plaies d'armes à feu*,
Paris, 1749, in-12, le seul ouvrage
qu'il ait donné au public: quoiqu'il
laisse à désirer un peu plus d'ordre
dans l'arrangement des matières, c'é-
tait à cette époque le traité le meilleur
et le plus complet sur cet important
sujet. On reproche, avec raison, à
Desport d'être trop enclin à conseiller
l'amputation des membres, dans les
plaies d'armes à feu: ses opinions à ce
sujet, bien que jugées d'une manière
défavorable par les chirurgiens mi-
litaires éclairés et sages, ont été ca-
trées, de nos jours, par des hommes
qui ne sont point sans une sorte de
célébrité. Desport naquit dans les der-
nières années du 17e. siècle, et mou-
rut vers 1760. F—a.

DESPORTES Philippe, poète
français, né à Chartres en 1546, fut
d'abord attaché à un évêque qui l'em-
mena à Rome, où il apprit parfaite-
ment l'italien. De retour en France, il
suivit en Pologne le duc d'Anjou qui
allait prendre possession de ce royau-
me, et il en revint fort dégoûté, après
neuf mois de séjour. Ce prince étant
devenu roi de France sous le nom de
Henri III, combla Desportes de bien-
faits; il lui donna les abbayes de Ti-
ron, de Josephat, de Bonport, et
plusieurs autres bénéfices, qui lui com-
posèrent un revenu de 10,000 écus.
On prétend que l'une de ces abbayes
fut le prix d'un seul sonnet. Bazac di-
sait en parlant de cette muse si magni-
fiquement récompensée, « que ce loisir
» de dix mille écus que l'abbé de Tiron
» s'était acquis par ses vers, était un
» écueil contre lequel dix mille poètes

t venus se briser. » Desportes
même des bornes à sa fortune,
ant l'archevêché de Bordeaux.
r, il faisait un noble usage de
s; sa bourse et sa bibliothèque
la disposition des gens de let-
nquement par un effet de sa
pation, il était d'un extérieur
gé. Un jour qu'il se présenta
vant Henri IV, ce prince lui
a combien il lui faisait de pen-
t sur sa réponse, lui dit :
ente votre pension d'une telle
e, afin que vous ne vous pré-
t pas devant moi que vous ne
plus propre. » Il n'avait pas
été aussi bien avec ce bon
mort de Henri III, il s'était
nt par attachement pour l'a-
Villars, et avait été, à ce ti-
maltraité dans la *Satire mé-*
mais ayant contribué à sou-
Normandie à l'obéissance du
btint facilement son amitié. Il
lans son abbaye de Bonport,
obre 1606, âgé de soixante

» n'a pu, dans l'â
» de rang sur notre
» Marot dans ses po
» et resta fort infé
» vança Malherbe
» qu'on ne peut p
» des odes, quoiq
» soit assez douce
» herbe le fit oubli
sont remplies d'imit
surtout de l'italien ;
dans un livre intitul
des Muses de Fr
1604, in-4°. Il répo
grâce « qu'il avait pr
» qu'on ne disait,
» l'avait consulté, i
» de bons mémoire
œuvres, c'est-à-dire
tes, ont été imprim
1575, in-4°.; 157
in-12; 1600, in-8
Sa traduction des p
plusieurs éditions s
vants : *Soixante pse*
mis en vers franca

ans, Paris, [illegible].

—

SPORTES (François), peintre, mit le portrait avec succès, mais surtout connu par son talent pour re les animaux, principalement ens, et la *nature morte*. Il naquit, ri, au village de Champigneul, ampagne. Son père, riche la-ur, l'envoya à Paris, lorsqu'il eint sa douzième année, et une pe qu'il dessina étant malade de-on penchant pour l'art qui de-rendre célèbre. Il fit des études es et bien dirigées, et s'étant lié Claude Audran, qui peignait très es ornements, il travailla avec ns le château d'Anet et la mai-e de Versailles. S'étant marié à en 1692, il alla peu de temps en Pologne, où il peignit le an Sobieski, la reine et les pales personnes de leur cour. XIV, qui lui avait permis de e voyage, le rappela deux ans , et, en 1699, Desportes fut l'académie. Son tableau de re-n, qui est un de ses meilleurs ges, le représente en chasseur, au pied d'un arbre et entouré ens et de gibier; il a été gravé oullain, et on l'a vu long-temps l'une des salles de l'académie de peinture. Cette même année lui accorda une pension et un ent au Louvre. Ce prince, qui les talents de Desportes, le ci-de le suivre dans ses chasses; squissant à cheval les principaux ats et les peignant ensuite dans bleaux dont on décora les mai-royales. Desportes, qui avait en France des tableaux de fleurs, uits et de gibier pour le Nord ope, alla en Angleterre en 1712, le duc d'Aumont, nommé ambas-leur de France près la cour

de Londres, [illegible] les Bourguignons et plusieurs autres seigneurs s'empressèrent de se procurer ses ouvrages. A son retour, Desportes reprit le travail pour le roi, et après la mort de ce prince, pour le duc d'Orléans, régent, qui avait pour lui une affection particulière, et pour lequel il fit des dessins et des tableaux que ce prince s'amusait quelquefois à copier dans ses heures de loisir. Il fit, en 1721, pour le frère de Louis XV, neuf grands tableaux pour la manufacture des Gobelins. Très-laborieux, et peignant au premier coup avec une rare facilité, Desportes a laissé un très-grand nombre de tableaux: il orna aussi une partie de Paris, Londres et Versailles, a en outre envoyé à Vienne, Munich et Turin. Desportes s'est aussi occupé de littérature: il est auteur de la *Vie de Corneille*, couronnée en un acte, jouée au théâtre italien en [illegible], imprimée en 1761, in-12. Il mourut à Paris, en [illegible]. — Son fils, peintre comme lui, mais d'un mérite bien inférieur, est auteur de la *Vie de Ch. Lebrun*, insérée dans le recueil des *Vies des plus célèbres peintres* [illegible]. On lui doit aussi de fort jolies estampes de différents ouvrages. L—r.

DESPREZ (Jean-Baptiste-Pierre), médecin français, né en 1744, à Vire en Normandie, d'une famille originaire de La Flèche, qui, depuis plusieurs générations, se consacrait à l'art de guérir. A l'âge de 23 ans il passa à St-Domingue comme médecin du roi, et s'étant fait connaître par ses recherches sur l'histoire naturelle et médicale de cette île, il fut nommé correspondant de l'académie des sciences, en [illegible]. Jusque-là personne n'avait fait [illegible] maladies qui désolent ces climats; il

obligé de puiser, dans ses
bservations, les moyens de
tre, et d'y porter remède ;
ueillit en corps d'ouvrage,
eut pas le temps de les pu-
l mourut au quartier Morin,
1748, après 16 ans de séjour
colonie, victime lui-même
qu'il avait cherché à combat-
ut que plusieurs années après
avaux furent publiés, sous
Histoire des Maladies de
ngue, Paris, 1770, 3 vol.
s deux premiers volumes ne
e qu'une compilation popu-
e moins d'après ses observa-
d'après celles d'un médecin
qui l'avait précédé et qui
ssé une grande renommée
colonie : c'était un nommé
, et Desportes eut la bonne
nveuir de tout ce qu'il lui
prunté. Le 3e. volume est
ent consacré à la botanique ;
ut plusieurs catalogues des
ndigènes de St.-Domingue,
ésentent sous différents points

lettes. Il donna au
ments précis sur la
paration du sucre
coloniales. L'acadé
l'ayant nommé son
envoya à cette socié
moires sur le sucre,
l'indigo, le coton,
tions de l'île. L'hôp
redevable d'une aug
tre-vingts lits. On v
que toute la vie d
consacrée à l'utilité,
devise qu'il avait ad
sed reipublicæ na
Jussieu a récompe
la botanique, en d
Portesia à un genr
d'un arbre de la fan
qu'il avait fait con
et qu'il avait envo
temps, avec beauco
à Bernard de Jussie

DESPRADES (
né à Limoges, en
général de Die, ins
du comte d'Artois

chaire de professeur de rhétorique au collége du cardinal Lemoine, dans l'université de Paris. Il fut chargé de donner les éditions de Juvénal, de Perse et d'Horace, qui font partie de la collection *Ad usum Delphini*. Le Juvénal et le Perse, réunis en 1 vol., ont paru pour la première fois en 1684, in-4°. Il s'en est fait quelques réimpressions, in-8°., parmi lesquelles on distingue celles de Londres. L'Horace est de 1691; il a été réimprimé à Amsterdam en 1695, de format in-8°., et à Londres, au moins une vingtaine de fois. Il est à remarquer qu'en France on fait assez peu de cas de la plupart des éditions *Ad usum*, et qu'elles n'y sont guère recherchées que par ceux qui en forment la collection; tandis que les Italiens, et les Anglais surtout, leur accordent une grande estime, les emploient dans les établissements d'éducation, et en font de nombreuses réimpressions.

B—ss.

DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Lyon vers le milieu du dernier siècle. Après avoir travaillé quelque temps à Paris et à Lyon, il se rendit en Italie, et eut part au *Voyage pittoresque de Naples*, publié par l'abbé de Saint-Non. Gustave III, roi de Suède, l'ayant vu à Rome, fut frappé de son talent, et l'attacha à sa cour comme peintre et architecte. Desprez se fit d'abord connaître en Suède par les décorations de l'opéra national de *Gustave-Wasa*, où il déploya une imagination aussi riche que hardie, et qui produisirent un très grand effet. Il donna, peu après, le plan d'un château que le roi se proposait de faire construire à Haga, près de la capitale. A en juger par les dessins que nous avons eu occasion de voir chez l'artiste, ce château aurait été un monument remarquable de l'architecture moderne; mais il n'en existe que les fondements. Les événements de la guerre qui s'éleva entre la Suède et la Russie en 1788, fournirent à Desprez les sujets de plusieurs grands tableaux, dont le plus frappant et le plus riche de composition est celui de la *Bataille de Suensksund*. Ayant obtenu la permission de faire un voyage à Londres, Desprez se fit connaître dans cette ville par un grand nombre de dessins. Revenu en Suède, il reprit ses travaux pour la cour de Stockholm. Il fit aussi plusieurs dessins pour les cours de Pétersbourg et de Copenhague, et le roi de Danemark lui envoya une très belle médaille, comme une marque de sa satisfaction. Desprez travaillait beaucoup et avec une grande facilité. On observe dans tous ses ouvrages une imagination riche et brillante, une manière grande et large; mais il s'attachait moins au fini et à la correction, son esprit ardent l'entraînant sans cesse à des conceptions nouvelles. Son séjour en Suède a servi à répandre dans ce pays la connaissance des vrais principes de l'art, et il a formé plusieurs élèves, tant pour la peinture que pour l'architecture. Cet artiste était taciturne et gêné dans la société; mais dans son atelier il se communiquait avec un grand abandon, et parlait avec autant de goût que de chaleur. Il est mort à Stockholm en 1804, âgé de soixante et quelques années. On trouve à Paris quelques tableaux de Desprez, qu'il avait faits avant de quitter la France. Il a aussi fait plusieurs caricatures pleines d'esprit, et divers costumes du nord, dont quelques-uns, ainsi qu'une partie de ses caricatures, ont été gravés à Stockholm par Élie Martin.

C—au.

DESPREZ DE BOISSY. *Voyez* Boissy.

LMONT( ),
t à Lyon le 4 mars
ien et auteur. On
au Peuple fran-
date (an VI-1798)
psodie politique qui
m avec l'*Epître au*
nas; II. l'*Enfant de*
roman sérieux, *co-*
*rD***.A***.*1801,
roman se fit remar-
lans un moment où
m déluge de romans
en noirs. L'auteur,
nitiales D***. A***,
uême que le sujet de
été fourni par M.
VALMONT), et que
ur a contribué à la
emière partie. Il est
. D. A. et D. V. n'é-
individu. III. *Epi-*
Freron, suivie d'un
ante, 1803, in-8°.
ontre M. Geoffroy.
Henri IV, ou le *La-*
gentilhomme, fait

DESPRUETS (JEAN), docteur de Sorbonne et abbé général de Prémontré, naquit vers l'an 1525. Il fit profession dans l'abbaye de la Grâce-Dieu, dans le diocèse d'Aire, s'adonna à la controverse et à la prédication, et se fit un nom dans l'une et dans l'autre. Appelé au colloque de Poissy, il y prononça un discours que Lepaige a conservé dans la Bibliothèque de Prémontré, et dans lequel Despruets démontrait la nécessité d'une réforme dans l'église, et du rétablissement de la discipline dans les ordres religieux. Le cardinal de Ferrare, abbé commendataire de Prémontré, étant mort en 1572, en cour de Rome, et la collation de cette abbaye étant dévolue au pape, le chapitre de l'ordre s'adressa à Grégoire XIII, pour le prier de conférer à Despruets la dignité d'abbé-général. Le roi joignit sa recommandation à la supplique des religieux, et le 10 décembre de la même année, Despruets reçut ses bulles à Beauvais, où il avait été appelé pour prêcher dans la cathé-

our faire transférer le corps de l'église de Sainte-Marie bourg, ancien chapitre de venu luthérien, où il avait é, dans l'abbaye de Strabow translation qui, à cause des des difficultés que faisait la gdebourg, ne put avoir lieu 7. De retour à Prémontré, pruets fut appelé, et assista de Reims, convoqué par né Louis de Guise. Il alla iter ses abbayes de Lorraine agne. Après beaucoup de t avoir eu la consolation de ciplinè rétablie dans la plu- maisons, l'abbé Despruets rémontré, le 15 mai 1596, verné son ordre pendant ans. On a de lui: I. des *Li- ontroverse*, imprimés à Pa- 1672. Il y établit qu'il ne disputer avec les hérétiques, le François Pérocel, et Jean tous deux calvinistes, qui rit contre le sacrifice de la présence réelle; II. un *Re- rmons et de Discours*; III. *é des Sacrements*; IV. de *mmentaires sur la Bible; lvinus seu Calvinianæ pra- futatio.* Ce dernier ou- demeuré imparfait, la mort s permis à l'abbé Despruets er. L—Y.

JNA (Théodora). *V.* Théo-

ÇY ou DESRAY, DERREY ÇZ (Pierre), né à Troyes e. siècle, d'une famille riche ne. Il florissait sous les rè- harles VIII et de Louis XII. t en quel temps il mourut; rait encore en 1514. On a traductions, des compila- ntinuations qui n'ont de mé- ur ancienneté: I. les *Pos- tilles et expositions des épîtres et évangiles dominicales*, trad. du latin, Troyes, Guill. le Rouge, 1492, 2 vol. in-fol., réimprimées plusieurs fois; II. la *Vie des Pères anciens des déserts*, trad. du latin de S. Jérôme, Paris, J. Petit, sans date, in-fol.; III. *Généalogies, faits et gestes des papes*, trad. de Platine, réimprimés à Paris, Galiot-Dupré, 1519, in-fol.; IV. les *Chroniques de France, d'Angleterre et de Bourgogne*, d'Enguerrand de Monstrelet, augmentées jusqu'en 1498, Paris, Vérard, sans date, 3 vol. in-fol.: il y a des exemplaires imprimés sur vélin; V. la *Généalogie, gestes et nobles faits d'armes de Godefroy de Bouillon, et de ses frères Baudoin et Eustache*, Paris, sans date, in-fol.; réimprimée à Paris, Bonfons, sans date, in-4°.; ibid., 1500, in-4°.; ibid., le Noir, 1511; ibid., Petit, 1523, in-fol.; Lyon, 1580, in-8°.; ibid., 1585, in-12; VI. une Continuation, jusqu'en 1508, de la traduction française du *Fasciculus temporum* de Pierre Farget, dans l'édition de cette traduction, Paris, 1513, in-fol.; VII. la *Mer des chroniques et Miroir historial de France*, extrait et traduit du latin de Robert Gaguin, et augmenté jusqu'en 1514, Paris, Galiot-Dupré, 1516, 2 part. in-fol.; ib., Nyverd, 1530; 1536, in-fol., et ibid., 1538, in-4°. C. T—Y.

DESROBERT (Le P.), jésuite et missionnaire français, naquit en Champagne d'une famille noble et ancienne, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Derosbert du Châtelet. Ce fut de cette famille et de la maison d'Hénin-Liétard, dont elle était alliée, que Louis XIII acheta, en 1614, la ville de Rocroi. Le P. Desrobert, qui unissait le zèle et la ferveur à des talents distingués, se consacra aux mis-

la Chine, où il arriva vers 1750.
s et les passions humaines ne
pas les missionnaires. On
que la résidence brillante
n, que des places à la cour,
ıt être ambitionnées par eux;
celles qu'ils fuient et qu'ils re-
le plus. L'objet le plus cons-
leurs vœux, lorsqu'ils abor-
us cet empire, est de pouvoir
: et se tenir cachés dans les
es, où ils savent que plus de
les attendent, mais où ils es-
aire plus de conquêtes à la re-
Les désirs du P. Desrobert
être satisfaits; il eut en par-
province de Hou-kouang,
s missions les plus pénibles
hine. Il la cultiva pendant le
sa vie, et y laissa des chré-
ombreuses et florissantes, qui
ıt encore aujourd'hui la mé-
e leur apôtre. Dans le recueil
ttres édifiantes (tom. 26,
e édition), nous en trouvons
ce missionnaire, où il rend

à peine à l'exercic
son ministère. Il fa
catéchumènes, qu'
tême, qu'il entend
qu'il prêche, qu'il
mystères; qu'il règ
rends, et réponde à
tions que lui font
l'aube du jour, il
gagner l'asyle secre
transporté. Ailleur
liers de barques
dans le voisinage
elles couvrent les
pace de plus d'une
des rues flottantes
guées. Plusieurs d
partiennent à des f
qui n'ont souvent
cile. Le missionna
devoir de les visite
les ténèbres jusqu
où il trouve les ch
il emploie la nuit
leur administrer le
se retire qu'à l'app

›. L'abbé de la Porte, dans
ion sur les voyages, intro-
Desrobert comme chargé
honneurs de la Chine au
français; c'est ce jésuite
pour *Cicerone* à cet étran-
l'accompagne dans les di-
rinces de l'empire, pour
remarquer toutes les sin-
.e compilateur fait dire à
'autre bien des absurdités
et les usages de la Chine.
ır observe, par exemple,
Parrenin faisait trembler
tits mandarins des provin-
u'il paraissait devant eux
nture jaune. Le jésuite Par-
ait lui-même que le simple
ıdarin, et il ne porta jamais
jaune, décoration affectée
princes du sang impérial.
la date de la mort du P.

G—R.

CHERS (Étienne-Jehan-
veur du roi, naquit à Lyon;
du à Paris pour s'y fixer,
ı par des morceaux d'histoi-
nédiocres, copiés presque
ès les estampes de Duchan-
des hommes illustres, com-
à 800 portraits, format in-
lut une certaine réputation,
e espèce de fortune. Les ou-
Desrochers annoncent un
sans goût pour les arts; ils
général, durs et froids : ce-
académie de peinture le re-
mbre de ses membres, et
r Charles VI le gratifia d'une
l'or, pour avoir gravé son
Desrochers mourut à Paris,

P—E.

OCHES (Madelène Neveu,
née à Poitiers, vers 1530,
l'une réputation fort étendue
esprit et sa beauté. Elle eut
ariage avec André Fradon-
net, sieur des Roches, une fille nom-
mée *Catherine*, dont elle soigna elle-
même l'éducation. Mademoiselle Des-
roches, douée des mêmes avanta-
ges extérieurs que sa mère, la sur-
passa par son talent pour la poésie;
elle fut recherchée en mariage par
différents partis; mais elle les refusa
tous, pour ne point être obligée de se
séparer de sa mère. Leurs loisirs
étaient partagés entre la culture des
lettres et la société des personnes
qu'attirait auprès d'elle la conformité
des goûts : c'étaient Pasquier, Harlay,
Rapin, Scaliger, Scévole de Ste.-
Marthe, en un mot tout ce que la
France possédait alors de savants et
de beaux-esprits. En 1579, pendant
la tenue des grands jours à Poitiers (1),
le célèbre Pasquier ayant apperçu une
puce sur le sein de Mlle. Desroches,
s'écria que *cette puce mériterait bien
d'être enchassée dans leurs papiers*,
et qu'il ferait volontiers des vers sur
ce sujet; chacun applaudit à cette idée,
et les pièces qui en furent la suite ont
été recueillies sous le titre de *la Puce
de Mlle. Desroches*, Paris, 1582,
in-4°. rare. On trouve, dans ce re-
cueil, des vers grecs, latins, français,
italiens et espagnols. Suivant La Mo-
noye, les meilleurs sont ceux de
Mlle. Desroches elle-même. Mad. Des-
roches souhaitait que sa fille ne lui
survécût pas : ce vœu si touchant fut
exaucé; elles moururent le même jour,
de la peste qui désolait Poitiers, en

(1) Les grands jours de Poitiers sont célèbres dans la littérature du seizième siècle. On nommait ainsi l'époque où se rendaient en cette ville les commissaires du parlement de Paris, chargés de prononcer définitivement sur les causes en appel. Dans l'intervalle que laissaient les affaires, les avocats qui avaient suivi la cour, et les beaux esprits, attirés par la circonstance, se délassaient en composant des vers. Leurs productions étaient applaudies ou censurées publiquement. On trouve à la suite de la *Puce* les pièces lues aux grands jours de 1574, présidés par Achille de Harlay. Il y en a de Brinon, de Binet, de Chopin, de Scaliger, de Leloyer et de madame Desroches.

Bouyoukdéré, où il était allé visiter l'envoyé de Venise, son ami, le 27 septembre 1754, âgé de quarante-huit ans. Desroches était doué d'un esprit facile et agréable; il avait, en outre, des connaissances très étendues sur l'histoire, les mœurs et la littérature des peuples de l'orient. Il était en correspondance avec Voltaire, qui l'estimait et qui lui demanda des notes pour son *Essai sur l'esprit des nations*. Il fournit des matériaux et des pièces importantes au P. Lequien pour son *Oriens christianus*. On a imprimé de lui, dans les journaux du temps, des poésies, sous le nom de l'*Hermite de Rodosto*; il réussissait particulièrement dans le genre marotique. On a encore de Desroches une *Relation des conférences tenues pour la paix, entre les Turcs et les Persans*, imprimée dans le *Mercure* (août et septembre 1732). Il avait légué ses manuscrits à l'abbé Percy de Neuville, son neveu, qui a négligé d'en faire usage. Jean de la Roque a

mières œuvres poé-
primees à Paris, en
n-4°.; la 2e. édition
œurs Secondes œu-
Poitiers, en 1583,
éunies dans l'édition
, 2 vol. in-12. On
ssement de Proser-
ndien; *Tobie*, tra-
e Bergerie à six per-
itres, des odes, des
s dialogues en prose;
Avantages que les
de l'étude, se fait
isir. — Desroches
Congourd femme),
en 1776, morte à
re 1811, s'était ac-
tation par ses talents
Ses opuscules n'ont
; on en trouve huit
saisons du Par-
e, l'*Almanach des*
recueils en contien-

W—s.

Pierre-Vincent).

Pays-Bas [illegible] [illegible] 1770, in-4°. [illegible] volume [illegible] à 400 pages, contenant [illegible] pièces qui remportèrent l'accessit [illegible] le premier fruit que produisit [illegible] société littéraire : II. Mémoire [illegible] ronné par l'académie de Brux[illegible] sur la question : *Quels ont été* [illegible] *is le commencement du* [illegible] *siècle jusqu'au 9e. siècle exclusive-* [illegible] *, les limites des différentes* [illegible] *ées, cantons, etc. ; des Pays-* [illegible] *et de la principauté de Liège ?* [illegible] elles, 1771, in-4°. de 62 pages [illegible] dem, sur cette question : *Quel a* [illegible] *état civil et ecclésiastique des* [illegible] *ept provinces des Pays-Bas et* [illegible] *principauté de Liège pendant* [illegible] *et 6e. siècles ?* Bruxelles, 17[illegible] ; ces trois mémoires sont sa- [illegible], remplis de recherches, et [illegible] pour l'histoire de la Belgique [illegible] le moyen âge. IV. *Epitome* [illegible] *belgicae, in usum scholarum,* [illegible] 85, 2 v. in-12 : cet abrégé d'his[illegible] des Pays-Bas, écrit d'un [illegible] et assez élégant, s'étend jusqu'à [illegible] de Marie-Thérèse, en 17[illegible] ; [illegible] *stoire ancienne des Pays-Bas* [illegible] *hiens*, Anvers, 178[illegible], in-4°. ; [illegible] vol. in-8 [illegible] : cet ouvrage ne s'é[illegible] jusqu'au temps de Jules-Cé[illegible] la mort de l'auteur l'a empêché [illegible] tinuer cet important travail [illegible] richi d'une carte, accompagnée [illegible] analyse raisonnée, de 37 pages ; [illegible] sieurs Mémoires insérés dans la [illegible] ion de l'académie de Bruxelles : [illegible] remarquables, tous recherchés [illegible] tome Ier., sont : 1°. *Examen* [illegible] *question : Si la langue des* [illegible] *a eu du rapport avec* [illegible] *les peuples belgiques ?* L'a-t-el[illegible] aucun ; 2°. *Explication d'une* [illegible] *le S. Boniface*, où se trouvent [illegible] mots saxons, et *Belgiques* [illegible]

[illegible]

DESRUES ([illegible]), [illegible] par ses crimes [illegible] d'une famille [illegible] de Chartres [illegible] son père à [illegible] ans, fut élevé par ses parentes, et mis en apprentissage chez un [illegible] épicier. Fils [illegible] [illegible] Les six enfants [illegible] maîtres, ses camarades [illegible] ses parents [illegible] chez un [illegible] [illegible]

tra comme garçon chez la
de son maître, épicière,
Victor. Dans cette maison,
nit en usage tous les ressorts
ıs profonde hypocrisie. Il
s églises, était sans cesse en
avait deux confesseurs, et
ır lui deux cilices. Il passa
: de 1769, couché sur la
jeûnant jusqu'au soir. Dans
ier on le regardait comme un
ndant il avait commis di-
fidélités envers sa maîtresse,
éterminèrent, en 1770, à
ın fonds, qu'elle eut encore
se de lui céder. Il devait lui
pot-de-vin de 1200 liv.; mais,
demandé un jour à voir son
le déchira et nia sa dette. Il
scroqueries de ce genre, qui,
ı produit de l'usure et de l'a-
le mirent assez promptement
e, et le portèrent à se retirer
erce en 1775. Il vint alors s'é-
r la paroisse de St.-Germain-
ois, et trancha du seigneur.
ant contracté des dettes assez

mois de novembre.
Paris, disant qu'il av
ments considérables
temps s'écoulant sa
part, la Motte prit l
une procuration à sa
voyer à Paris. Ce
Desrues, instruit de
dame, alla au-deva
termina à loger chez
qu'elle mit ensuite en
elle se plaignit de ma
santé s'altéra sensib
qui se parait de com
decine, la soignait.
vier 1777, il lui fi
tion qu'il avait pré
et elle expira le lend
la précaution d'éloi
sa servante. Il mit
malle, qu'il fit trans
Louvre, chez un m
de la Mortellerie, d
avait louée sous le
dray. Débarrassé de
fils que celle-ci éta
retira de sa pension

ec sa femme moyennant un
iement de 100,000 livres,
i montra la quittance, et
en ce moment à Versailles,
me charge pour lui. Des
Paris confirmaient le fait;
ne purent calmer l'inquiè-
ri. Il prit le parti de venir
t se logea précisément rue
ellerie. Après bien des per-
nutiles, il eut recours à la
rues, interpellé, bâtit une
u près semblable à celle
it de lire. Cependant les
allaient croissant. Desrues
le 12 mars. On instruisait
mais le délit n'était pas
t Desrues soutenait toujours
de la dame la Motte. Le
ilut que la propriétaire de
e la rue de la Mortellerie
n jour ses inquiétudes sur
t de son loyer à une de ses
ll courait un bruit sourd
it un cadavre enterré dans
de cette rue. La voisine
it à un ami de la Motte, qui
it le magistrat. On fit une
les lieux et l'on trouva le
i fut reconnu, ainsi que les
poison. Desrues nia long-
fin il convint que la dame
était morte de mort natu-
ue, par suite d'une fausse
l avait fait transporter là
. Sur son indication, on
erquisitions à Versailles,
arvint à découvrir celui
e 30 avril 1777, le Châ-
it une sentence qui con-
esrues à être rompu vif et
tte sentence fut confirmée
lu Parlement du 5 mai, et
xécuté le lendemain. Jamais
minel ne montra plus de
, de fermeté, de constance
ns sa prison, pendant l'ins-
truction du procès, durant la question même, et en marchant au supplice. Il avait le calme de l'innocence, la sérénité d'un bienheureux, et se comparait à Calas. En voyant le crucifix il s'écria : *O homme ! je vais donc souffrir comme toi.* Aussi trompa-t-il quelques personnes, qui ne le crurent point coupable, et ses os furent recueillis et vendus fort cher. Le nom de cet abominable homme est devenu, comme celui de Tartuffe, le synonyme d'un hypocrite scélérat. Aussi sa famille sollicita et obtint la permission de changer de nom. Sa vie a été écrite par d'Arnaud (Baculard), et par le libraire Cailleau. Paris, 1777, in-12. Les détails de son procès se trouvent dans tous les recueils de causes célèbres. D. L.

DESSELIUS. *Voy.* ANDRÉ (Valère).

DESSENIUS, ou DESSEN DE CRONENBURG (BERNARD), né en 1510, à Amsterdam, fit ses humanités avec beaucoup de distinction dans sa patrie. Ayant choisi la médecine pour objet spécial de ses études, il se rendit à l'université de Louvain, puis à celle de Bologne, où il obtint le doctorat en 1539. Après avoir parcouru une grande portion de la belle Italie, Dessen revint en Hollande, et bientôt il fut nommé professeur à l'université de Groningue. Il remplissait depuis neuf ans ces honorables fonctions, lorsque, sur l'invitation du docteur Jean Echt, il alla se fixer à Cologne. Le succès avec lequel il exerça sa profession lui attira l'estime et la confiance. Il devint membre du collége des médecins, et le gouvernement lui décerna une pension. Tous ceux qui ont parlé de Dessen, et entre autres Mattioli, Melchior Adam, Éloi, Chalmot, s'accordent à dire qu'il réunissait à de grands talents des

norales non moins précieuses. avec le plus brilla
'une franchise inaltérable et en le gratifiant d'u
re modestie. Ennemi de la cents louis, lui fit
e et de l'adulation, il fuyait qu'en attendant; i
:, et refusa les postes avan- *touches etait le s*
r'il pouvait y obtenir. Ce mé- *pas fait regretter*
timable sous tous les rapports, d'autant plus rema
n 1574. Ses ouvrages, quoi- rant les règles de
nombreux, témoignent évi- avait été obligé de
t qu'il possédait des connais- positeur pour ses
ssactes sur les diverses bran- Encouragé par ce
'art de guérir : I. *De compo-* avec beaucoup d'a
medicamentorum hodierno quérant de nouve
d pharmacopolas passim ex- musicales, il perc
, et quo artificio eadem rec- abandon qui faisai
i queant; cum simplicium airs. Il donna, dep
omatum, quibus consistunt, ras, mais aucun n'
mibus, ac plerorumque om- Destouches fut succ
electu, libri decem, etc., sur-intendant de la
t, 1555, in-fol.; Lyon, inspecteur-général
n-8°.; II. *De peste, commen-* le de musique,
erè aureus, etc., Cologne, dait à sa mort, a
n-4°.; III. *Defensio medi-*
teris et rationalis, adversùs
um Phædronem et sectas Pa-
item purgantium medica-
m et nilalarum in minori

DESTOUCHES
CAULT), naquit à
l'on en croit l'opi
répandue parmi l

: des sujets religieux. Ses essais
unit à Boileau, obtinrent quel-
encouragements de ce grand
L'art dramatique devint bien-
rincipe étude, et il fit jouer en
le *Curieux impertinent*, co-
en cinq actes et en vers. Les pa-
le Destouches persuadés, selon
ou du temps, que la profes-
le comédien déshonore, ont
, sur sa jeunesse, des détails
différents de ce qu'on vient
. Suivant eux il commença ses
à Tours; son père l'envoya en-
Paris pour les achever. Il ob-
e grands succès au collége,
a beaucoup de poésie, et l'his-
des *Machabées* lui fournit le
'une tragédie qu'on n'a pas con-
. A vingt ans un M. de Fritziar,
mpatriote, le détermina à faire
npagne en qualité de volontaire,
elles de 1701 et de 1702, se
au siége de Landau, où il fut
é jusqu'à la ceinture par l'explo-
'une mine des ennemis, et à la
e de Fridlingen, où il reçut
essure. Son goût pour la poésie
vint dans le quartier d'hiver
ingue; il y composa le *Curieux*
tinent, dont il fit diverses lec-
M. de Puysieux ambassadeur
isse, voulut l'entendre et fut
é de l'ouvrage et de l'auteur,
ngagea à quitter le service pour
lomatie. Le *Curieux imperti-*
nt applaudi dans les treize can-
vec enthousiasme. Joué ensuite
ène française (1710), il y obtint
ès qui ne s'est pas soutenu, par-
c'est une pièce froide, sans co-
, sans vraisemblance et faible-
écrite. Parmi les épigrammes
fit contre elle on en distingua
ui finissait par ces deux vers :

A voir une fois on n'est que curieux,
Qui la verra deux en remplira le titre.

L'auteur de cette épigramme eut du moins la bonne foi de convenir qu'il l'avait faite plutôt pour ne pas perdre un bon mot que pour contredire l'opinion du public. La seconde pièce de Destouches est l'*Ingrat* en cinq actes et en vers; on y trouve de jolis détails et même quelques bonnes scènes; mais la pièce est mal conduite. L'*Ingrat*, d'ailleurs, n'est pas un caractère de comédie : car on ne peut rire de ce qui fait horreur, et un homme qui se vante du plus odieux des vices, et qui en donne des leçons à son valet, n'est pas supportable au théâtre. L'*Irrésolu*, que Destouches donna ensuite, eut très peu de succès; c'est encore un de ces caractères indécis que leur uniformité rend froids. On le voit tout entier dès le commencement, et l'on est sûr d'avance de ce qu'il va dire ou faire. Cependant si l'auteur s'était borné à un seul acte, ce vice radical, qu'un long développement fait trop sentir, aurait été dissimulé par la rapidité de l'action, et la pièce serait meilleure. Les scènes de l'*Irrésolu* avec les deux femmes entre lesquelles il hésite sont bien filées, et il finit par un vers très heureux, lorsque se mariant avec Julie, l'une d'elles, il dit :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Le *Médisant*, qui suivit l'*Irrésolu*, (1715) s'est maintenu assez long-temps sur la scène quoique faiblement écrit. La froideur de cette pièce vient du caractère principal qui n'est qu'une nuance du *Méchant*. Les succès que Destouches obtenait au théâtre, lui méritèrent l'estime et l'amitié du Régent qui, appréciant sa probité, et connaissant son intelligence dans les affaires, lui donna, en 1717, une mission pour l'Angleterre, où il accompagna le cardinal Dubois. Au

de celui-ci, Destouches resta
chargé de diverses négociations,
la plus singulière eut pour objet
re obtenir à Dubois l'archevêché
mbrai. Ce fut lui qui engagea le
'Angleterre à demander cet ar-
êché pour le cardinal.—Comment
z-vous qu'un prince protestant,
monarque, se mêle de faire un
vêque en France? Le Régent en
t certainement n'en fera rien.—
onnez-moi Sire, il en rira, mais
tout ce que vous voudrez. Aus-
il lui présente une lettre pleine
lus vives instances. — Je le veux
dit le roi, et il signe. (*Voy.*
ns). Destouches envoya de Lon-
à son père, une somme de
00 fr., fruit de ses épargnes. Il
sa ensuite une anglaise catholique
naissance distinguée; mais ce ma-
resta long-temps secret, et il ne le
ra qu'à son départ d'Angleterre.
égent, charmé de sa conduite,
de grandes promesses, dont sa
trop prompte empêcha l'accom-

au théâtre. L'*Obst*
après, a obtenu
sans le mériter. D
qu'alors n'avait de
vrages dont le mei
dessus du médiocr
une place distingu
teurs comiques, par
sophe marié (1727
dit son chef-d'œuv
te avec art se déno
les caractères sor
développés, des in
ménagés amènent
comiques, le styl
cile, le dialogue
tique, et le perso
est une création
qui anime l'action
Destouches en tro
sa belle-sœur, et
qu'elle se reconnu
présentation; ma
beaucoup se fâcher
nir au poète un sec
essuya dans sa n

rame ne se soutient qu'à
intrigue romanesque ;
onnage de Lisimon qui
ui de Céliante, la créa-
heureuse de l'auteur,
uccès d'une pièce, où il
es d'un profond comi-
tuations très fortes. Il
u'entre ses deux meil-
ies, Destouches en ait
mauvaise que les *Phi-*
ureux. Il donna ensuite
r, imprimé dès 1736,
rince en 1737 ; c'est son
age après le *Philosophe*
Glorieux. Le troisième
ièce, et son dénoûment,
e ; mais elle est pleine
auces, et le fond en est
it faux. Les comédiens
ée, elle ne fut jouée à
1753. Il donna suc-
'*Ambitieux et l'Indis-*
· comédie en cinq actes
737) ; *la belle Orgueil-*
nfant gâté, comédie en
1) ; l'*Amour usé*, en
prose ; l'*Homme singu-*
qu'ennuyeux ; la *Force*
ièce dans laquelle il tâche
e la noblesse, bien loin de
résultat des conventions
ondée sur la nature, et
ertissements parmi les-
igue le *Mariage de Co-*
nde, composé en 1714,
2 ; il y a de jolies scè-
de soixante ans, il re-
t dramatique, quoiqu'il
- feuille plusieurs au-
s qu'on a jouées après sa
· de la théologie remplit
années. Il réfuta les in-
lusieurs dissertations qui
s le *Mercure*, et fit plus
épigrammes restées iné-
eption de quelques-unes
contre les indévots et les écrivains irréligieux. On disait dans le temps qu'il était fâcheux qu'il montrât si peu d'esprit en attaquant les abus de l'esprit. Destouches est mort le 4 juillet 1754. Deux de ses comédies posthumes ont été représentées avec succès et sont restées au théâtre ; 1°. la *Fausse Agnès* (1759), caricature qui fait rire quoiqu'on y trouve beaucoup de fautes contre la convenance théâtrale. 2°. Le *Tambour nocturne*, en cinq actes (1762), où il n'y a qu'une bonne scène, celle de la reconnaissance. Pour que cette pièce fût supportable, il faudrait qu'elle n'eût qu'un acte et que les personnages appartinssent aux dernières classes de la société. Les autres ouvrages posthumes de Destouches sont le *Trésor caché*, le *Mari confident*, l'*Archi-Menteur*, le *Dépôt*, et des scènes éparses de l'*Aimable vieillard*, du *Tracassier*, du *Vindicatif*, de la *Tempête*, et de *Protée*, pièces qui ne sont pas achevées, mais dont il a mis les fragments en état d'être publiés. Si dans la plupart des comédies de Destouches on ne trouve que des intrigues communes, monotones, froides ou forcées, des plaisanteries triviales, des rôles d'amoureux et d'amoureuse d'une fadeur rebutante, et de grossières imitations qui ressemblent à des plagiats, ses bons ouvrages lui donnent un rang distingué parmi nos auteurs comiques. Il n'a, il est vrai, ni la philosophie, ni le naturel, ni la force de Molière et de le Sage, ni la gaîté vive et originale de Regnard et de Dancourt, ni la verve de Piron, ni l'élégance de Gresset, ni le dialogue spirituel de Dufresny. Mais l'auteur du *Philosophe marié* et du *Glorieux*, brille aussi par des qualités qui lui sont particulières et qui le placent d'une manière honora-

teurs du second rang.
u'est devenu un com-
stouches sur tous les
tiques anciens et mo-
que l'auteur lui-même
se, et auquel il avait
s. On lui attribue quel-
nanuscrites, entre au-
veuve et *le Trésor*
rnière est une imita-
mmus de Plaute. La
i de ses *OEuvres* est
merie royale, publiée
n fils, en 4 vol. in-4°.
é lui-même, en 1745,
n-12; on sent qu'elle
. Les autres éditions
1758, Paris, in-12,
1772, également en
, et celle en 6 vol.
il y a quelques an-
ii dans un vol. in-12,
Chef d'OEuvres de
Philosophe marié, le
lissipateur, et le *Cu-*
ent, qu'on ne devait

1745-1746, 11 vol. in-12; III. le *Contrôleur du Parnasse, par le Sage de l'Hydrophonie*, Berne, 1745, 3 vol. in-12; IV. *Lettre de M. l'abbé ***, prieur de Neuf-Ville, à M. l'abbé d'Olivet*, pour servir de réponse à sa dernière *Lettre à M. le président Bouhier*, ou *Réfutation de ses fausses anecdotes et de ses jugements littéraires*, Bruxelles, 1739, in-12; V. *Réponse, au nom de M. Desgrouais, à la Lettre de l'abbé Desfontaines insérée dans le 6e volume des jugements de M. Barbier de la Busbaquerie*, Avignon, 1745, in-12; VI. *Préface du second registre de l'armorial général de France*, 1741, in-12; VII. *Éloge historique de Raymond de Paris, baron de Forquevals* (ou Fourquevaux), mort gouverneur de Narbonne, en 1574; dans le second registre de l'*Armorial général* de M. d'Hozier. VIII. *Lettre sur la Noblesse de la famille d'Anfrie de Chaulieu*, Bruxelles (Paris), 1745, in-12;

! *chronologique*, 1747, et
iv., 3 vol. in-24; ces alma-
ent l'essai de l'ouvrage sui-
. *Mémorial de chronologie,*
que et historique, Paris,
, 54 et 55, 4 volum. in-
vrage, dit l'abbé Destrées,
e et malheureux; il dé-
lusieurs familles puissan-
urtout aux dames de la
it il faisait connaître l'âge;
les répondit à l'abbé, qui
à se justifier en disant qu'on
ous les ans l'âge des prin-
lles sont payées pour cela.
trope vivante et mourante,
(Paris), 1759 et 1760,
14; c'est la continuation du
. L'auteur la dédia au comte
rentin, secrétaire d'État; il
e de sa protection : « Les
, dit-il, qui m'ont été four-
votre ordre, ont enrichi
. Presque tous les objets
icerne sont de votre dépar-
. L'abbé Destrées avait pris
aphe de ses recueils généa-
in tenuitate copia; et vers
du 18e. siècle, ses petits
endaient presqu'aussi cher
lumes in-8°. qui paraissent
ii. Les premiers auteurs de
littéraire attribuent aussi à
trées, le *Recueil de poésies*
*lu chevalier de ***, avec*
ièces de l'abbé de Chau-
4, in-8°. V—ve.

RÉES. *V.* Estrées (d').

GNOLES (Alphonse), sa-
ologiste, né le 29 oct. 1649,
d'Aubais en Languedoc, d'u-
rès ancienne, reçut une édu-
ingénée. Ses premières étu-
ies, il alla passer une année
, où il suivit les cours de
Son père le destinait à l'état
mais ne voulant point con-
traindre son inclination, il lui permit de se rendre à Saumur et ensuite en Angleterre pour terminer ses cours. Il revint à Aubais en 1675, et fut nommé pasteur de cette église; il la quitta pour celle de Gailar, et bien qu'il remplit avec exactitude ses fonctions, il trouvait encore le loisir de se livrer à son penchant pour les recherches chronologiques, qui s'était déjà déclaré. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer à Genève, mais il n'y demeura que peu de temps. Il s'établit ensuite à Lausanne, puis à Berne et enfin à Berlin où il fut nommé pasteur de l'église de Schwedt. Son mérite l'ayant fait connaître on lui donna le choix de plusieurs églises plus importantes. Il se détermina pour celle de Brandebourg, parce que se trouvant plus rapproché de la capitale, il pouvait profiter des secours qu'elle lui offrait pour ses études. Il forma alors des liaisons avec plusieurs savants, entre autres Lenfant, Lacroze, Kirck, etc., et attira sur lui l'attention par différents mémoires insérés dans les *Journaux littéraires*. Il fut nommé membre de la société royale de Berlin, à l'époque de sa fondation (1701), et sur les instances de Leibnitz, il fut invité à s'établir à Berlin, pour que l'académie naissante pût mettre à profit ses lumières. Il fut élu directeur de cette académie en 1727; il fut aussi fait secrétaire de la société dite des *Anonymes*, au moment de sa formation (1711). Il devint en 1711, l'un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque germanique*, et il enrichit cet ouvrage périodique de plusieurs morceaux intéressants. Ces différentes occupations ne lui faisaient cependant point négliger ses devoirs de pasteur; il prêchait fréquemment, et ayant obtenu la cure de Copenick, près de

il demanda la permission d'y
la belle saison. Ce fut dans
traite qu'il composa le grand
de chronologie qui a mis le
sa réputation. Il en publia le
1721 ; mais l'ouvrage ne fut
de paraître que plus de douze
es. Le succès ne répondit point
te de l'auteur et de ses amis,
uvrage, regardé comme l'un
lleurs qu'il y ait sur cette ma-
un débit si lent, que le li-
it obligé d'en renouveller plu-
ois le frontispice pour en pro-
écoulement. Desvignoles satis-
e fortune très médiocre, étran-
passions du monde, passa
tranquille au milieu de ses
t de quelques hommes d'un
ce aussi sûr qu'agréable. Sa
était morte en couches et au-
enfants qu'elle lui avait don-
ni avait survécu. Il refusa de
er une nouvelle union. Il fut
oint de perdre la vue par deux
es, dont l'une fut guérie par
ateur et l'autre naturellement.

l'histoire sainte, et
profane contempor
de se faire une id
mense que suppos
pendant il est loi
d'imperfections. Le
tiqué par les rédact
res de Trévoux ;
remarques judicieu
passages dans le
Chaufepié. On a
gnoles des addition
papesse Jeanne (*v*
et des dissertation
nous citerons : 1- *D*
logica de periodic
metæ annorum,
De annis Ægypti
clis sinensium sex
primées dans les *M*
linensia, un grand
ceaux dans la *Bibli*
que et dans d'autre
magne, et dans l'*H*
la république des
son, etc. Il a aussi
Histoire de la ville

père de Desyvetaux, lieute-
néral, ensuite président au
de Caen, et qui fut l'un des
poètes de son temps (*Voy.*
LIN), dit lui-même dans son
son livre :

elin du Pont, Vauquelin de Ferrières,
portaient gonfanons et bannières
Océan, quand leur grand-duc Normand
l'Anglais (1).

dernières années du règne
i-le-Grand, Desyvetaux se
Paris sur l'invitation du ma-
l'Estrées, qui le plaça, en
e précepteur, auprès du duc
ôme, fils de Gabrielle et de
Ce fut pour son élève que
aux composa le poëme de
tion du Prince, où l'on trouve
avis et des maximes chré-
mais peu de verve et de ta-
prit et les connaissances de
ux le firent nommer precep-
Dauphin (depuis Louis XIII).
ou ne voulut point renoncer
ordres d'une vie licencieuse,
envoyé de la cour en 1611,
rès la mort de Henri IV. Cette
ne l'affligea guère. Il se retira
pension et plusieurs bénéfices
ta dans la suite, sur les re-
que le cardinal de Richelieu
n'avoir ni les vertus, ni le
son état (2). Libre alors de
ntrainte, il se retira dans une
ison du faubourg Saint-Ger-
à il vécut dans la mollesse et
plaisirs, menant, jusqu'à une
vieillesse, la vie qu'il a décrite

ques seigneurs du nom de Vauquelin
en Angleterre la tige des familles de
et de Herby.
vetaux avait embrassé l'état ecclésias-
endant tous les biographes se copiant
autres, disent qu'avant de partir pour la
a remplacé son père dans la charge de
général. Ils le confondent avec son
Vauquelin, qui eut en effet cette ma-
et fut dans la suite maître des requêtes.

dans le fameux sonnet qui commence par ces vers :

Avoir peu de parents, moins de train que de rente ;
Rechercher en tout temps l'honnête volupté,
Contenter ses désirs, etc.

Le reste de sa philosophie, comprise toute entière dans ce sonnet, consiste à *conserver sa santé*, à *ne mettre son attente à rien d'ambitieux*. Il aime

Des jardins, des tableaux, la musique, des vers,
Une table fort libre et de peu de couverts;

à *se faire estimer du prince, et le voir rarement ;* enfin il veut avoir *beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfants sans femme.* Un jour Desyvetaux, sortant de chez lui, trouva évanouïe à sa porte une jeune fille, *tantò più bella quantò più lacerata*, dit le chartreux caché sous le nom de Vigneul-Marville. C'était une joueuse de harpe, nommée Dupuis, sœur d'un ménétrier de cabaret : elle avait une jolie voix. Desyvetaux qui joignait à beaucoup de bizarrerie dans l'esprit beaucoup d'extravagance dans sa conduite, épousa cette aventurière, ou passa du moins avec elle le reste de ses jours. Aimant à voir, sans sortir de Paris, l'âge d'or dans la vie champêtre, il voulut faire de son jardin une petite Arcadie. Ce *pastor fido*, en cheveux blancs, se promenait avec sa dame, la houlette à la main, la panetière au côté, le chapeau de paille sur la tête. Il croyait conduire paisiblement, dans ses allées, des troupeaux imaginaires, et les garder du loup, en chantant, avec son Amaryllis, des vers qu'il avait composés lui-même. La bergère accompagnait le chant avec sa harpe : des rossignols péniblement dressés à ce manège sortaient alors de leur volière, et venaient se percher sur l'instrument d'ailleurs peu pastoral. Desyvetaux se complut dans cette singulière bergerie

it trente-cinq ans. D'Urfé ne
mais sur les bords du Lignon
constance et d'uniformité. Le
d quittant la houlette, repre-
ns son appartement des souliers
or et des calotes de maroquin,
faisait dire qu'il se chaussait
les autres se coiffent, et se coif-
me les autres se chaussent (3).
vait beaucoup de monde et n'al-
nais voir personne. Mézerai,
mpatriote, trouva en lui un
eur et un ami. D'Olivet rap-
lans l'*Histoire de l'académie*
ise, que Desyvetaux dégoûta
me protégé de la poésie, et lui
la de s'attacher à la politique et
toire : ainsi la France devrait
yvetaux un mauvais poète de
, et un bon historien de plus.
en vain que le vieillard épicu-
oulut ne composer sa vie que de
t de plaisirs; plusieurs orages
ublèrent le cours. Il eut avec
re des procès, « à l'occasion
uels, dit Segrais, ils écrivirent
indignités l'un contre l'autre. »

Desyvetaux des *stan*
et d'autres petites p
les *Délices de la*
Paris, 1620, in-8
on, purement en l
en italien, soit en p
Ses poésies françai
avait l'esprit délicat
l'auteur des *Trois*
» chant de la fauve
» rossignol. »

DETHARDING
teur en médecine, n
Poméranie, vers le
cle. Élève et fils d'
s'occupait beaucoup
ding s'adonna d'ab
cette science dans le
père; puis il se de
decine, qu'il exerça
dant plusieurs ann
appelé à la cour du
bourg, en qualité de
décin. Detharding
vrage intitulé : *Nov*
gicus, Gustrow, 1
de lui plusieurs obs

ostock, 1714, in-4°.; *s Lutheri in artem me-* 1717, in-4°.; IV. *De dicinæ ex naturâ ter-* id., 1719, in-4°.; V. *lica exhibens themata XXX disputationibus* d., 1720, in-4°.; VI. *eâque spuriâ*, ibid., par quatre théologiens II. *De variolarum ino-* l., 1727, in-4°.; VIII. *ysico-medicum quo in- ûs animæ insisti, ab ad- discernendi, eruitur, et endatur*, ibid., 1723, *ditatio physico-patho- utica de morte*, ibid., ; X. *Manuductio ad* , ibid., 1724, in-4°.; *s à spectrorum adpa- lis*, 1729, ibid.; XII. *inspectionis vulnerum micidii*, ibid., 1726, *Dissertatio an in cra- e elevatio ejus per ma- cam sit semper neces-* 1731, in-4°.; XIV. *De oribus, potu theæ et commodâ, et officinis* id., 1731, in-4°., plu- primé et traduit en al- *An studiosus medici- am doctoris vocem, trid sufficientem sibi eat scientiam*, Copen- in-4°.; XVI. *Histo- um conscribendi fida hodus*, Rostock, 1734, *Elementa diætæ, sive o-physicæ clinicæ*, Co- 35, in-8°.; XVIII. *De odis in medicinâ et chi- tis*, ibid., 1737, in-4°.; *o quæstionum spinosa- oricam medicam de nguinis artificialibus*, ibid., 1738, in-4°.; XX. *Funda- menta semiologiæ medicæ*, ibid., 1740, in-4°.; XXI. *Nova scrutatio negotii physico-medici per virgulam vacillantem detegendi occulta*, Co- penhague, 1740; XXII. *Disquisi- tio physica vermium in Norwegiâ qui novi visi, unà cum tabulis æneis*, ibid., 1742; XXIII. *Fundamenta methodi medendi*, ibid., 1743, in-8°.; XXIV. *De glandulâ inguinali*, ibid., 1746, in-4°. G. Detharding avait donné, en 1712, une édition alle- mande de quelques ouvrages de Luther qui étaient devenus fort rares. C'est à lui qu'on doit, en société avec le docteur de Krakewitz, l'établissement d'une caisse de secours pour les veu- ves des gens de lettres, fondée à Ros- tock en 1708. La vie de cet estimable et laborieux médecin a été publiée par P. C. Kœmpfer, professeur dans la même ville, sous ce titre : *Publi- cum virtutis et eruditionis monu- mentum G. Dethardingio erectum*, in-fol., de 24 pages.—George-Chris- tophe DETHARDING, fils du précédent, né à Rostock en 1699, remplaça son père dans la chaire de médecine à Co- penhague jusqu'en 1760, qu'il fut appelé à remplir la même fonction dans l'université qui venait d'être fon- dée à Butzow. Il y mourut le 9 octobre 1784, après avoir publié depuis 1722 jusqu'en 1766, quarante-sept dissertations médicales dont on peut voir les titres dans le dictionnaire de Meusel. F—R.

DETOURNES, en latin, *Tornæ- sius*, nom d'une famille long-temps célèbre dans l'imprimerie et la librai- rie. Jean Detournes, le premier qui se soit distingué, né à Lyon en 1504, d'une famille originaire de la Picar- die, travailla d'abord dans l'impri- merie de Seb. Gryphe. Il en forma ensuite une vers l'an 1540, à ce que

pprend son fils dans sa préface
s institutions de Théophile. Il y
ma beaucoup de livres sous le
et pour le compte de Sébastien
he : il donna aussi en son pro-
om, depuis l'an 1544, un grand
re d'éditions toutes correctes et
exécutées. On peut citer entre
s, le *Pétrarque*, en italien,
, in-16, avec une lettre de De-
es à Maurice Scève, lyonnais,
laquelle il donne des détails très
ssants sur la découverte faite
533 du tombeau de la belle
, dans une chapelle de l'église
ordeliers à Avignon; le *Dante*,
, in-16; les *Marguerites des*
guerites de la reine de Navarre,
, in-8°.; *Vitruve* avec les *Com-*
ntaires de Guill. Philander et des
s en bois très bien exécutées,
, in-8°.; les *Chroniques* de
sard, 1559-61, in-fol. 4 vol.
nit à plusieurs de ses éditions,
réfaces ou des épîtres dédica-
très bien écrites en latin. Ses
s lui firent obtenir le titre d'im-

au-mois de nov. 15
pour cause de reli
blir à Genève avec
et se mit à l'exemp
genevois de ce tem
du mauvais papier.
geois de Genève e
en 1604, membr
deux cents. Il mou
de soixante-seize a
en 1575, une éditi
des variantes, et D
titres de plusieurs o
traduits de l'italien
continuèrent à ex
profession d'impri
res, et leur comm
étendu, lorsqu'en
et Jacques Detourn
tion du fonds d'An
lèbres libraires de
la permission de
ville, quoique pro
vèrent leur maison
leur donna le moy
merce immense, s
gne et l'Italie. E

ɔ supérieur-général et visi-
ıtes les missions du Mara-
' une étendue de plus de
s. Après s'être rendu fami-
gue *del inga* (ou *quichoa*)
ıéralement répandue dans
ɛs, il vint à bout de traduire
me en dix-huit langues des
ɛuplades qui étaient sous sa
ı. C'est lui qui envoya en
ı carte du Maragnon le-
P. Fritz, et qui reçut les
soupirs de ce respectable
ire; en 1727, il fut fait
ı collége de Cuença, où
ıa de se livrer avec un
ɣable aux fonctions de son
Il mourut fort âgé quelques
rès. On a de lui une rela-
ɛssante, datée du 1ᵉʳ. juin
ns laquelle il donne de cu-
ils sur les peuples sauvages
ıon : elle est insérée dans le
III des *Lettres édifiantes*,
ginale. C. M. P.

ANUS. *V.* DÉMÉTRIANUS.

OY (FRANÇOIS), peintre de
nçaise, fils de Nicolas De-
utre de l'Hôtel-de-Ville de
, naquit en cette ville, en
ut envoyé de bonne heure
dirigea d'abord ses études
ıre de l'histoire, dans l'école
ntra ensuite dans celle de
et se consacra dès-lors au
Il fut cependant reçu de
: royale en qualité de peintre
Son tableau de réception
: *Mercure coupant la tête*
On ne peut disconvenir
ɔy n'ait été l'un des bons
le portraits de l'école fran-
qu'il n'ait traité avec beau-
talent le portrait historié.
peintre chéri des femmes,
l avait coutume de les repré-
ɛesses, et de donner même
aux laides un caractère de beauté, en conservant cependant assez de leur physionomie pour qu'on pût les reconnaître. On voyait de cet artiste, avant la révolution, deux grands tableaux à l'Hôtel-de-Ville, et dans l'église de Ste.-Geneviève, et ils étaient assez voisins de ceux de Largillière et de Rigaud, pour qu'on pût aisément comparer entre eux ces trois artistes. Detroy paraît inférieur aux deux autres; il est mort à Paris, en 1730, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. A—s.

DETROY (JEAN-FRANÇOIS), fils et élève du précédent, naquit à Paris, en 1680; il passa neuf ans en Italie à étudier les grands maîtres, sans adopter leur goût, et revint jouir en France d'une très grande réputation. Il eut tous les honneurs académiques, fut nommé directeur de l'académie de Rome, et décoré de l'ordre de St.-Michel. Ce n'était pas un homme ordinaire, mais c'était un de ces hommes dont le talent et les succès peuvent être nuisibles à une école. Son dessin avait peu de caractère et de correction; sa couleur était agréable; il est plutôt un brillant décorateur qu'un vrai peintre d'histoire. Tout le monde connait son histoire d'Esther, et sa conquête de la toison d'or, sujets exécutés en tapisserie aux Gobelins. Il est mort à Rome, en 1752, lorsqu'il se préparait à revenir en France. J. Beauvarlet a gravé, d'après Detroy, *l'histoire d'Esther*, en sept sujets; J. Ch. le Vasseur, *la Punition d'Actéon*. A—s.

DEURHOFF (GUILLAUME), né à Amsterdam en 1650, était par sa mère petit-fils du professeur de philosophie Arnold Seuguerd, et exerçait dans sa ville natale l'état de layetier. Son éducation ne semblait pas l'avoir disposé à autre chose, mais il eut connaissance de la doctrine de Descartes, du sys-

de Spinosa; les idées métaphy-
's fermentèrent dans sa tête, et
fit un bizarre amalgame avec les
théologiques, oubliant que rien
plus étranger à la doctrine du
st, si essentiellement simple et
laire. Il occasionna beaucoup de
lale, il fit beaucoup de bruit;
, obstiné dans ses opinions et
urs prêt à les défendre envers et
re tous, il paraît du moins qu'il
ujours de bonne foi, et que, dans
anière de voir, il crut rester fidè-
nt attaché à la cause de la religion
la piété. Depuis 1684 jusqu'en
, il publia, en six parties déta-
in-8°., et en langue hollandaise,
ule qu'il possédât, son étrange
me. Il réunit ses traités épars
forts vol. in-4°., sous le titre de
logie de Deurhoff, en 1715.
représente la nature divine sous
d'une certaine force ou énergie
due dans l'univers entier, et agis-
sur tous les détails de cette vaste
ine. Wittichius, Andala, van
Halma, le combattirent avec zèle

naissances très éten
sophie, les mathém
gues orientales. La
laquelle on le des
lui moins d'attraits
il suivit assidûmen
ques et pratiques d
Heurnius. Reçu do
vint exercer sa prof
remplit avec distin
mathématiques du
ville, dont il exp
dans son discours
citate patriæ ex gy
1638. Il succéda
célèbre Jean Isaac
seur de physique et
à l'université de
ques mois après, i
cin-physicien de la
professeur de méd
tres honorables ne
d'accepter, en 164
mier professeur de
ningue, où il se f
en philosophie. D
les dignités s'accu

sacræ scripturæ nor-
ionis et experientiæ libel-
um, Harderwick, 1645,
Synopsis medicinæ uni-
compendium institutio-
rum, *publicis disputa-*
ibitum et ventilatum,
1649, in-12; IV. *Ana-*
um naturalium, seu exer-
natomicæ ac physiolo-
rtibus humani corporis
i specierum inservien-
ngue, 1651, in-4°.; V.
e corporis humani, seu
anatomicæ, ad circu-
guinis aliaque recentio-
accommodatæ, Gronin-
in-12; VI. *Fasciculus*
m selectarum, primùm
ditarum, nunc verò ab
collectarum ac recogni-
auctario, Groningue,
°.: ce recueil intéresse
le rapport de la variété et
opuscules, parmi les-
ingue: *De morbo vulgò*
blacht; *De lycanthro-*
rdis ab ortu mutisque;
et loquelâ brutorum ani-
De unicornu; De lapide
mandragoræ pomis; De
bili; De pelicano; De
a donné le nom de *man-*
une maladie imaginaire,
la seule présence d'un ho-
dupart des traducteurs et
rs de la *Bible* se sont
rapportant à la mandra-
aim que Rachel demande
ia. Deusing prétend que
phrodisiaque est le petit
erse odorant, *cucumis*
Linné. Il est plus raison-
arder, avec M. Virey, le
me une espèce d'orchis.
omia corporis animalis,
artes distributa, Gronin-
gue, 1660, in-12. Les hypothèses, par fois frivoles, de Deusing, les critiques souvent amères qu'il se permet contre divers hommes célèbres lui firent de nombreux ennemis, et enfantèrent de part et d'autre plusieurs libelles scandaleux. Les grands progrès qu'il fit sous le célèbre Jacques Golius, dans l'étude de la langue arabe, ne lui furent pas inutiles dans son état; on lui doit une traduction latine des *Institutions de médecine* d'Avicenne, et des *Aphorismes* de Mesvé, Groningue, 1649, in-16, et il laissa manuscrits des lexiques arabe, persan et turk. G. M. König (*Biblioth. vet. et nov.*) lui attribue une version latine du pentateuque persan; mais Paquot observe que Deusing ne fit qu'écrire, en caractères persans fort nets et ponctués, la version persane de Jacques Tawusius, qu'un juif avait fait imprimer à Constantinople en caractères hébraïques. C.

DEUSING (Herman), fils du précédent, naquit à Groningue en 1654. Après avoir fait d'excellentes études préparatoires, il flotta longtemps dans le choix de la science à laquelle définitivement il s'arrêterait. Il abandonna la jurisprudence, dans laquelle il avait projeté un ouvrage, intitulé: *Philosophia juris*, pour se livrer à la théologie. Les charmes du *cocceïanisme* (*voyez* Coccejus) l'avaient comme ensorcelé. Le fruit de cette passion fut son *Historia allegorica veteris et novi testamenti, junctâ revelatione mysterii sacrosanctæ triados*, Groningue, 1690, in-4°. Deusing, en se faisant théologien, avait mal choisi pour son repos. Il ne tarda pas à être un objet de haines, de persécutions et d'excommunications. Il se retira d'abord dans le Brabant; mais, retourné dans sa patrie, il continua à professer le système

ologie qu'il avait adopté et à le
ir par de nouveaux écrits. Sa
fut altérée par l'excès de son
l et par ses continuelles inquié-
. Il trouva protection et asile
s du baron *de Pallandt*, Dros-
du pays de Drenthe. L'église
me de Groningue lui montra
de rigueur que l'église hollan-
, et l'admit derechef à la parti-
on de la sainte cène. Il mourut
dement dans sa ville natale le 3
r 1722. Ses principales produc-
outre l'ouvrage déjà cité, sont :
mmentarius mysticus in deca-
, etc., Leuwarde, 1700,
.; II. *Allegoria historiarum*
elicarum prophetica, Emb-
1710, in-4°.; III. *Mysterium*
-sanctæ triados, 1712. L'au-
ne voit aussi qu'une allégorie
explique à sa manière, dans le
re dont il s'agit. Il va plus loin
égard que dans son premier
ge, IV. *Moses Evangelizans*,
ht, 1716, in-4°.; V. Il a

artiste était d'origi
son véritable nom
qu'il en soit, Deut
en 1484, et mo
ville, en 1550. Se
tant plus rares qu'i
ficile de les distin
tres maîtres allem
époque; ses grav
facile de reconnaît
coup plus recherc
res. On n'en trou
riches cabinets. L
marquable de De
temps le plus sin
de six estampes
Vierges sages et
Ces pièces, qui so
rareté, sont marqu
de l'artiste, quelq
date de 1518. De
qui furent peintre
lui; mais le seul q
blement par les bi
est Jean-Rodolph
élève de Maximi

tin seulement, en 1572. Enfin une troisième édie ouvrage, donnée à Bâle, fol., en allemand, conures de Deutsch, qui ne as dans les deux autres.

A—s.

HMANN (Jean), théolant, fameux par la fuuelle il se jeta dans toutes héologiques du temps, a ultitude de dissertations dont les titres occupent x pages in-4°., dans la le Jöcher. On est surpris ılarité de ses thèses; il embarrassé pour les dént en tête une infinité de tirées de la métaphysique e. Il était très tourmenté ; ses douleurs cessaient , à ce qu'il prétendait, l se trouvait engagé vive- une dispute théologique. en 1625, fut docteur et e théologie à Wittenberg, t le 12 août 1706. Voici, e de ses ouvrages, ceux t paru les plus remarqua- *libris scripturæ apocry-* nberg, 1681, réimpri- *Thesaurus Theologico- : dissertationum ad N.* msterdam, 1702, 2 vol. *De Petra Ecclesiæ, ad* 8. (in Thes. Dissert. ad *Biblicum Abelis Theolo- dium*, Wittenberg, 1709; *sis accurata et Exegesis heologici Leonhardi Hut-* nberg, 1709, in-8°.; V. *Confessionis Augustanæ*,), in-4°.; VI. *Theo- iva Adami Protoplasti*,), in-4°. G—y.

PONTS (Louis comte palurnommé le *Noir;* il était le second fils d'Etienne, comte palatin du Rhin, et eut en partage le pays de Deux-Ponts vers l'an 1459. Son humeur inquiète l'entraîna dans la guerre qui eut lieu entre plusieurs princes de l'empire, lorsque Thierri d'Isenbourg et Adolphe de Nassau se disputèrent l'archevêché de Mayence. Il se déclara pour Adolphe, et lui soumit la ville de Mayence; mais Frédéric le victorieux, électeur palatin, attaqua Louis, lui enleva plusieurs villes et lui imposa des conditions de paix humiliantes, ce qui fit naître une grande animosité entre les différentes branches de la maison palatine. Louis le Noir, première tige de la branche de Deux-Ponts avait épousé Jeanne de Croï; il mourut en 1489. Son fils aîné Gaspard, s'étant fait mutiler par dévotion, fut enfermé comme imbécille, et Alexandre, second fils de Louis le Noir, prit le gouvernement. Ce prince mourut en 1514, laissant trois fils, Louis, George et Robert; le premier continua la maison de Deux-Ponts. C—au.

DEUX-PONTS (Louis), comte palatin, fils d'Alexandre, adopta la religion protestante et la fit recevoir dans ses états. Il avait épousé Elisabeth, fille de Guillaume landgrave de Hesse-Cassel, et mourut en 1532. — Son fils Wolfgang lui succéda. Ce prince reçut de la générosité de l'électeur palatin, Othon-Henri, la principauté de Neubourg et de Sultzbach. Il était très zélé pour la religion protestante, sans se mêler néanmoins des guerres religieuses d'Allemagne; mais il conduisit une armée en France pour secourir les protestants de ce pays, et il mourut pendant cette expédition. Il eut plusieurs fils de sa femme, Anne de Hesse; Philippe-Louis commença la branche de Neubourg, Charles fut la tige de celle de Bir-

d, et Jean le Vieux forma une nou-
ranche de Deux-Ponts. C—au.

UX-PONTS (Jean comte pa-
de), surnommé le *Vieux*, eut
partage des domaines de Wolf-
e pays de Deux-Ponts dont le
passé à sa postérité jusqu'à nos
Ce prince se distingua par son
our l'étude, et s'appliqua sur-
la géographie. Il quitta l'église
ienne pour se faire calviniste,
fut ainsi que les deux religions
andirent dans ses états, ainsi
ns le Palatinat, dont les princes
ent également d'une religion à
. Par son mariage avec Ma-
de Clève et Juliers, Jean-
ux acquit des droits à la succes-
e ces pays. Il mourut en 1604,
t trois fils, qui formèrent trois
hes, celle de Deux-Ponts-Deux-
, celle de Deux-Ponts Lands-
t celle de Deux-Ponts Klebourg;
illons les suivre dans leur déve-
nent. C—au.

UX-PONTS-DEUX-PONTS
comte palatin de), surnommé

DEUX-PON
(Frédéric Gasim
second fils de Jea
Ponts, ajouta à ses
Montfort en Bou
riage avec Amélie
d'Orange. Ce fut
rie qu'il chercha
guerre de trente
qui eut lieu en 16
son fils, lui succé
naturaliser en Fr
la seigneurie de
au duc de Neubo
de cent mille flo
qu'il avait du chef
lène, sur la suc
Juliers. Frédéric
Ponts étant mort
ritiers mâles, F
de ses états. Fa
ment, il s'en dé
fils, Guillaume-I
prince étant mor
fants, son père
ment, et se trou
discussions pénil

e sénat suédois, qui était crédit d'un prince étranger, duc de Deux-Ponts des afui fit même éprouver pluiliations. Cependant Chrisde Gustave, lui accorda e et sa confiance, et peu ort de Jean Casimir, arri52, elle fit assurer à son fils les Gustave, la succession de Suède. La maison de ts a donné à ce pays trois s célèbres, Charles Gustave s X, Charles XI et Char- une reine, Ulrique Eléorte en 1741. Jean Casimir le son mariage avec Cathe- uède, outre Charles Gus- prince nommé *Adolphe*deux princesses Christine , mariée à Frédéric, marade Durlach, et Marie-Eu- mariée au comte Magnus la Gardie, grand sénéchal chancelier du royaume de C—au.

(- PONTS KLÉBOURG -Jean, comte palatin de). était né à Stegeborg en Suède 29. Il devint successivement r-général de Westrogothie meland, et généralissime des éduises. Charles X, son frère, par son testament tuteur de ; mais les états ne reconnucette disposition; Adolphe- rut en 1689, après avoir deux fois dans la maison et puissante des Brahés. Il mariage plusieurs enfants, quels nous indiquerons ses dolphe-Jean, mort en 1707, e-Samuel; celui-ci passa en e et se fit catholique; s'étant camp de Charles XII en prince le reçut fort mal à son changement de religion. Cependant Gustave-Samuel après la mort de Charles hérita du duché de Deux-Ponts, qui avait été possédé par les rois de Suède, formant la branche aînée de Deux-Ponts Klebourg. Gustave-Samuel, marié à Dorothée, fille de Léopold-Louis de Veldentz, étant mort sans héritiers, sa succession fut disputée par l'électeur palatin et par le duc de Birkenfeld; celui-ci la garda par accommodement. C—au.

DEUX-PONTS (Frédéric, comte Palatin, duc de), était issu de la branche de Birkenfeld, qui avait hérité de Deux-Ponts. S'étant fait catholique, en 1746, il passa au service de l'Autriche, et devint feld-maréchal de l'empereur et de l'empire, et chevalier de la toison-d'or. Il commanda l'armée de l'empire pendant la campagne de 1758, et se fit connaître comme un général habile; Frédéric II dans les mémoires de son temps parle plusieurs fois de lui; il mourut le 15 août 1767. C—au.

DEUX-PONTS (Charles-Auguste-Christian, comte palatin, duc de), frère dn précédent, naquit en 1746; il succéda au duché de Deux-Ponts en 1775. Lorsqu'en 1777 la maison de Bavière se fut éteinte, Charles Théodore, électeur palatin, hérita des états de cette maison. Mais ce prince n'ayant point de postérité, le duc de Deux-Ponts pouvait être regardé comme son héritier présomptif. Aussi Charles-Auguste refusa-t-il d'accéder à la convention conclue entre Charles-Théodore et l'Autriche le 3 janvier 1778. Appuyé par le roi de Prusse, il fit une protestation formelle à la diète de Ratisbonne, et réclama les stipulations du traité de paix de Westphalie. Il était marié à Marie-Emilie de Saxe, et mourut en 1795, sans laisser d'enfants. Ses droits passèrent à son

Je suis accablé par les ans,
La vieillesse a glacé ma veine ;
Mais fallait-il donc tant de talents
Pour remplacer monsieur Devaine ?

A. B—T.

DEVARIS (MATHIEU), ou DEVARIUS, né à Corfou, d'une famille qui suivait le rit latin, fut, à l'âge de huit ans, amené à Rome et placé dans l'école grecque que dirigeait Jean Lascaris, et dans laquelle étaient élevés les jeunes Grecs qu'il avait, par l'ordre de Léon X, rassemblés des diverses parties de l'Orient. En sortant de ce collége, il entra dans la maison du cardinal Ridolfo, qui le chargea de lui lire les auteurs grecs, et le fit son bibliothécaire. Ce fut pendant son séjour chez ce cardinal qu'il composa l'*index* des *Commentaires d'Eustathe*, ouvrage considérable, et pour lequel il ne fallait guère moins d'érudition que de patience. Le pape Paul III, en récompense de ce grand travail, donna à Devaris la place de correcteur des manuscrits grecs de la bibliothèque du Vatican, et lui fit une pension. Après la mort du cardinal

(Leipzig, 1775, in-8°.), ditions et des correc- ites que l'éditeur a faites ial. B—ss.

; JEAN), chirurgien, né invier 1649, mort dans le 2 mai 1729. Il était le chirurgien de la ca- itait acquis une grande ur l'opération de la sai- sait encore avec une sin- à l'âge de plus de qua- Le jeune Devaux, doué e prodigieuse, d'un es- énétrant, termina bien ps ordinaire ses études il parlait et écrivait le nt de facilité que d'éle- ir du collége, il se livra ux plaisirs du monde, ant long-temps de s'ap- de la chirurgie; il t par s'y attacher, sur le son père. Claude Da- i devint ensuite premier la reine, femme de Louis maître aux soins duquel ll fit de rapides progrès et y acquit des connais- les, que son maître s'en n le produisant dans le son émule. Devaux jus- succès des éloges aussi fort peu de temps, il la confiance publique. les principales maisons igé de rédiger une foule ons par écrit, il ne né- la littérature médicale, la culture, et peu de pra- tant écrit que lui. Il est t fort long-temps, et que es de sa vie furent con- théorie et à la pratique sans que vers la fin de s facultés intellectuelles iblis par l'âge et par les travaux. Devaux fut un habile chirurgien et un écrivain fort distingué, qui a enrichi la littérature médicale de plusieurs bonnes traductions et d'excellents ouvrages de sa composition. L'estime de ses confrères le porta deux fois à la place de prévôt de sa compagnie, pour présider aux réceptions des candidats et régler les affaires d'intérêt de la corporation des chirurgiens de Paris. Voici la liste des ouvrages composés ou traduits par Devaux : I. le *Médecin de soi-même*, ou l'*Art de conserver la santé par l'instinct*, Leyde, 1682, in-12, réimprimé plusieurs fois : ce livre, rempli d'une excellente philosophie médicale, mérite d'être consulté; cependant on peut reprocher à l'auteur quelque partialité contre les médecins; II. *Découverte sans découverte*, Paris, 1684, in-12 : livre dirigé contre un charlatan nommé *Blégny*, qui avait publié un écrit intitulé : *Découverte du véritable remède anglais pour la guérison des fièvres* : le charlatan fut démasqué, et son ouvrage est tombé dans l'oubli; III. *Factum sur les accouchements*, Paris, 1695 : c'est une critique au sujet d'une opération faite par Peu, célèbre accoucheur. Cette brochure, qu'on dit très piquante, est infiniment rare, IV. l'*Art de faire les rapports en chirurgie*, etc., Paris, 1703, 1730 et 1743, in-12 : cet excellent ouvrage de médecine légale a été long-temps le seul de son genre; aujourd'hui même que plusieurs auteurs en ont publié de fort recommandables, celui de Devaux mérite encore d'être étudié; V. *Index funereus chirurgorum Parisiensium, ab anno 1315, ad annum 1714, operâ M. J. D. V. Trévoux*, 1714, in-12 de 118 pages : ce volume, fruit de quarante ans de travail, qui a été réimprimé sous différents formats et

uisit ensuite en fran-
oup plus que le titre
ttre ; on y trouve des
ıtéressantes sur l'ori-
e chirurgie de Paris,
ns qui s'y sont opé-
tre siecles, et sur les
bres de cette célèbre
le précis le plus cer-
sédions sur l'histoire
ançaise. VI. Devaux
pièces fugitives, sa-
ion sur l'opération
se trouve dans le
rations de Verduc,
cette édition est très
uve pas à la biblio-
Dissertation concer-
des accouchements,
ine, que sur les pro-
aits en France jus-
27 : ouvrage rempli
st imprimé dans la
Memoires de littér-
oire, par le P. Des-
Devaux fut aussi l'édi-

qui savait peu notre langue : ce fut Devaux qui revit le style de cet ouvrage ; 6°. en 1728, Devaux donna une nouvelle édition de l'*Anatomie de Dionis*, et l'augmenta d'une foule de faits et de réflexions ; 7°. Devaux a eu la plus grande part au *Chirurgien-dentiste*, par Fauchard, Paris, 1728, in-12. Nous devons à Devaux plusieurs traductions fort bien faites : 1°. des *Nouveaux éléments de médecine*, par Corneille Boutekoé, Paris, 1698 ; 2°. de la *Nouvelle pratique médicinale* de Gladbach, 1 vol. in-12, 1704 ; 3°. des *Traités de la maladie vénérienne* de Maritan, Paris, 1711, 2 vol. in-12 ; de Cockburn, ib., 1731, in-12 ; de Jacq. Vercloni, ib. 1730, in-12 ; 4°. de deux *Dissertations médicinales et chirurgicales, l'une, sur les maladies vénériennes et sur une méthode particulière de les traiter par les frictions ; l'autre, sur la nature et la curation des tumeurs*, par Dédier, etc., etc. Paris, in-12, 1705 ; 5°. de

xtrait dans son *Éloge his-*
le M. Devaux, avec des no-
extrait raisonné de ses diffé-
rages, Paris, 1772, in-8°.
ages. F—a.

AUX. *Voyez* VAUX (DE).

AUX (GABRIEL-PIERRE-FRAN-
SSON), naquit à Caen le 6
a. Son père, avocat du roi
présidial de cette ville, était
ée, Montfleury et le P. An-
soutien d'une académie qui
apté, dans son sein, les Se-
Huet, les Samuel Bochart,
Bayle appelait *une des pre-*
ociétés de l'Europe. Le jeune
ayant fait de bonnes études à
atra, dès l'âge de seize ans,
é de lieutenant, dans le régi-
avalerie *Dauphin étranger*,
npagnes de 1758 à 1761, et
service à la paix. Alors il se
on goût pour la botanique.
mait de simplifier cette scien-
uillée par Tournefort; mais
l'avait point encore publié sa
. On trouve dans les environs
presque toutes les espèces de
arisienne. Devaux, plus oc-
propriétés des plantes que de
enclature aride et arbitraire,
principalement les végétaux
nt à la nourriture de l'hom-
qui ont quelque vertu médi-
ceux qu'on employe dans les
orma, près de Bayeux, un
venu célèbre sous le nom de
Devaux. Il réussit à rendre
en Normandie diverses plan-
ques, telles que le sassafras,
mier en France, avec La Ga-
, il réussit à élever les ma-
pleine terre. Ces arbres par-
une grosseur considérable
ourd'hui un des principaux
ts du Jardin Devaux. La
Bayeux doit aussi au même
naturaliste un jardin botanique riche en plantes étrangères. Dans les temps orageux de la révolution, Devaux imposa souvent silence aux passions humaines, et réussit à sauver plusieurs de leurs victimes en leur faisant un rempart de son corps. Président du directoire du district de Bayeux, on le vit faire les plus grands sacrifices pour secourir les indigents. Il arracha aux fureurs du vandalisme divers objets d'arts et de sciences, entre autres cette fameuse tapisserie, tissue des mains de la reine Mathilde, et représentant la descente de Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Ce monument sert à faire connaître l'état des arts dans le 11e. siècle (1). Appelé au corps législatif, Devaux ne cessa de solliciter la reprise des travaux du port de Caen et l'achèvement du canal de l'Orne. Redevenu simple citoyen, il voyagea dans le midi de la France, et parcourut, en herborisant, la Provence et le Dauphiné; il allait passer les Alpes lorsqu'il fut nommé secrétaire du conseil-général du Calvados. Il vint alors fixer sa résidence à Caen, et forma à Colombelles, un jardin plus riche encore que ceux de Vaux et de Bayeux. Ce jardin était adossé à un côteau d'où, comme l'a prouvé M. Larue, les Anglais avaient autrefois extrait la pierre qui a servi à bâtir les édifices les plus remarquables de Londres. Les vastes excavations de ce terrain devinrent des serres chaudes naturelles où Devaux déposa ses plantes les plus rares. Il fut nommé un des premiers membres de l'académie et de la Société

(1) Cette tapisserie, dite la *Toilette du duc Guillaume*, est une bande de toile blanche très fine, de deux cent soixante pieds de longueur sur vingt pouces de hauteur; on la trouve gravée dans la *Monarchie française* du P. Montfaucon, tom. I et II. Elle a été décrite par Lancelot, dans le sixième volume des *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, et dans les *Anglo-Norman Antiquities* de Ducarel, 1 vol. in-fol., 63..

ien, lorsque ces deux
t rétablies. M. Lair,
bonne *Notice histo-*
on Devaux, Caen,
t que ce savant mo-
oulut jamais se faire
é un grand nombre
scrits. Il cite, avec
discours *sur la né-*
les plantations et de
ières dans le dépar-
dos, et un excellent
fucus, dont l'abbé
inement la publica-
gnait à une mémoire
esprit très méthodi-
talien et l'anglais lui
liers que le français.
s sans prétention,
oût; il cultivait aussi
s. Elève de Krum-
pe, il avait vu plus
sourire à son exé-
de sa mort, Devaux
mis à venir voir ses
urs; il mourut le

en médecine, né à Deventer, capitale de l'Over-Issel, en Hollande, prit le nom de sa ville natale, comme avait fait le premier des Van-loo; cet usage dont on voit des exemples chez les anciens, était alors assez ordinaire dans les provinces Unies. Deventer avait été orfèvre dans sa jeunesse, et quitta cette profession pour l'art de guérir. Il a joui d'une grande renommée à la fin du 17e. et au commencement du 18e. siècles, comme habile médecin, et comme grand accoucheur. Il excella dans la pratique de cet art, qu'il exerça pendant long-temps à Groningue, et dans plusieurs autres villes de Hollande. Sa réputation d'excellent médecin le fit appeler plusieurs fois en Danemark, pour le service du roi Christian V, dont il reçut de grandes récompenses. Deventer, bien différent de la plupart des médecins de son temps, connaissait parfaitement l'anatomie et la chirurgie; il s'occupa beaucoup de la partie de cet art qui est relative à l'orthopédie, et imagina

um chirurgicarum novum libitum obstetricantibus, *nda*, ibid., 1733, in-4°. r ouvrage contient toute la e l'auteur sur les accouchessi a-t-il eu de nombreuses et a-t-il été traduit, en holn allemand, en anglais et en *Voyez* Brubier.) IV. un osthume, écrit en hollandais, rtre, maladie plus connue om de *rachitis*, Leyde, 4°. F—r.

REUX (Gautier), vicomte , d'une maison illustre d'Anue l'on croit originaire de e, servit la reine Elisabeth aréchal-des-camps de l'arée de réprimer la rébellion s de Northumberland et de land, et fut en récompense e d'Essex et chevalier de la . Ses ennemis déterminèe à l'envoyer combattre en n lui faisant accorder des nsuffisants, et faisant en faire échouer toutes ses enaussi abandonné de la cour, upes, et même de ses amis, gé de retourner en Angleès avoir perdu une grande sa fortune. Pour accroître eur, sa femme, fille de Knolles, plut au comte de , qui parvint, par ses intrie faire renvoyer en Irlande titres de comte et de marée royaume; et là dévoré de attaqué d'une dissenterie et même de poison, il mourut ptembre 1576 : sa veuve, encore belle, se remaria nent au comte de Leicester dia sa seconde femme pour . Gautier Devereux laissa enfants dont le plus célèbre tumé Robert Devereux, comte d'Essex, favori ou plutôt amant malheureux de la reine Elisabeth (*V.* Essex). B. M—s.

DEVEREUX. *Voy.* Essex.

DEVIENNE ( ), compositeur français, eut une fin malheureute, et mourut a Charenton, dans un état de démence complète. Il avait un grand talent pour la flûte, et la *Méthode* qu'il a publiée pour cet instrument est fort estimée. Il mit aussi en musique plusieurs opéras, tels que les *Visitandines*, *Rose et Aurèle*, les *Comédiens ambulants*, le *Valet à deux maîtres*. Les compositions de Devienne sont en général très chantantes, et plus agréables que savantes. Mais on lui a reproché, non sans raison, des réminiscences, ou plutôt des plagiats; et, en musique comme en littérature, les gens de l'art sont très sévères sur ce point, quoique les entraves sans nombre qui enserrent de toutes parts le pauvre compositeur, lui rendent l'invention de plus en plus difficile ; car, certes, un temps viendra où l'on ne pourra plus créer de phrases nouvelles. Devienne est mort le 5 septembre 1803. D—l.

DEVIENNE (Charles-Jean-Baptiste d'Agneaux), religieux bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Paris en 1728, fit profession à l'âge de dix-sept ans dans le monastère de St.-Martin de Seez, et mérite d'être cité parmi les laborieux écrivains de son ordre. Il portait le titre d'historiographe de la ville de Bordeaux, et mourut vers 1792. Il avait été partisan des principes qui ont amené la révolution de France. On a de lui : I. *Lettre en forme de dissertation, contre l'incrédulité*, 1756, in-12; II. *Lettres sur la religion, par un religieux bénédictin*, Avignon, 1757, in-12 : ces lettres sont au nombre de douze; III. *Éclaircissements*

tiquités trouvées à
, in-12 ; IV. *Point*
t la défense de l'é-
57 ; V. *Plan d'édu-*
ens de l'exécuter,
'I. *Histoire de la*
r, tome Ier., 1771,
r volume va jusqu'à
ouis XIV. Il devait
volume qui n'a pas
rtation sur la reli-
gne, 1773, in-8°. :
jà dans son *Histoire*
endu l'orthodoxie de
il jugea à propos de
guement sur ce sujet ;
torique de Michel
liscours sur sa re-
-12 ; IX. *Adminis-*
et particulière de la
in-12 ; X. *Lettres*
France, 1782, in-
; XI. *Nouvelle mé-*
endre à lire et à
ent la langue fran-
-8°. ; 1786, in-12 ;
Artois, 1785-1787

livra à son goût pour les mathématiques et la science des fortifications. L'espoir d'un avancement plus rapide le détermina à entrer au service du duc de Savoie. Les talents qu'il déploya, son activité, sa prudence lui méritèrent la faveur de la cour et le titre de chevalier de S. Maurice et de S. Lazare. Deville était rentré en France depuis peu, lorsque les Espagnols pénétrèrent en Picardie avec une armée considérable. Cette circonstance le fit employer, et il contribua à la reprise de Corbie en 1636, ainsi qu'à l'attaque des villes de l'Artois, qui suivit ce premier succès, et qu'il exécuta sous les yeux de Louis XIII et du cardinal de Richelieu. A la paix, Deville fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Il mourut vers 1656 ou 1657. On a de lui : I. *Pyctomachia veneta seu de pugnâ venetorum in ponte quotannis autumnali tempore inter Nicolaotos et Castellanos frequentari solitâ*, Venise, 1633, in-4°. ; réimprimé dans le tome V du *Thesaurus antiquitatum*

ris, 1666; Amsterdam, ;°.: les cinquante-trois plan- ervent à expliquer le sys- leville ont été dessinées et ır lui. On regarde le che- ille comme le prémier au- écrit sur la construction et es mines. Son systême de ı, perfectionnant celui d'Er- prédécesseur, fait le flanc laire sur la courtine comme hode du Marolois. Il a l'in- de ne pouvoir s'appliquer t au pentagone, ce qui l'a nner pour celui de Pagan, aporain et son rival (*voy.* t PAGAN). Il disait que, n fortifie une place, il faut s yeux et ouvrir la bourse.» t que quelques auteurs ont cet ingénieur l'invention de de Marly, qui ne fut mise qu'en 1682. Elle est due Sualème, né à Liége en ille avait un frère, sergent- prince Thomas de Savoie, souvent avec éloge, et au- tribue un *Traité des loix*

W—s.

LERS (CHARLES), né en ıt, encore très jeune, s'éta- n, et y donna des cours de Il s'était formé un très beau u'il vendit moyennant une re de 2000 fr. En 1788, n nouveau cabinet de phy- btint une salle dans l'hôtel- Lyon, pour y donner des ette science. La révolution t ses travaux, qu'il reprit pour les interrompre de à cause de son grand âge. en 1809. On ignore le lieu ance et les noms de ses père On a de lui: I. *Journées*, 1761, 2 vol. in-8°.: c'est l'entretiens avec une com- tesse, sur les diverses parties de la physique. Cet ouvrage est dans le même genre, et a été fait dans le même but que *Les mondes* de Fontenelle et les *Lettres à une princesse d'Allemagne*, par Euler; II. *Le colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8°.: le colosse qu'attaque Devillers n'est autre que le magnétisme animal. M. Deleuze remarque que l'auteur « ne dit » point d'injures à ceux dont il com- » bat l'opinion. » Devillers était depuis 1764 membre de l'académie de Lyon, et y a lu beaucoup de mémoires ou de rapports sur des objets relatifs aux sciences physiques. Il a eu une très grande part à la *Théorie des trois éléments* (*voy.* TISSIER); mais son principal titre littéraire est l'édition qu'il a donnée de l'entomologie de Linné, sous ce titre: *Caroli Linnæi entomologia, faunæ suecicæ descriptionibus aucta, DD. Scopoli, Geoffroy, de Geer, Fabricii, Schrank, etc., speciebus, vel in systemate non enumeratis, vel nuperrimè detectis, vel speciebus Galliæ australis locupletata, generum specierumque rariorum iconibus ornata, curante ac augente C. Devillers*, Lyon, 1789, 4 vol. in-8°.: Devillers appelait lui-même ce travail « son grand ouvrage. » C'était, disait-il, le fruit de vingt-cinq années d'études, de courses, de recherches. Les planches qui accompagnent le livre sont estimées encore aujourd'hui. Les descriptions qu'il donne des insectes qu'il a observés dans le midi de la France sont exactes, mais il n'a décrit qu'un petit nombre d'espèces nouvelles; il n'éclaircit point la synonymie de celles qu'il insère dans son Catalogue d'après Fabricius, de Geer, etc., et son livre ne peut être considéré que comme une compilation utile. Devillers a mis si souvent au bas des descriptions le mot

ue quelques entomologistes
qu'il ait réellement tout vu.
e entomologique de la *Fau-*
ica de Linné étant ici re-
vec son *Entomologia*, fait
ui le plus grand mérite des
lumes de Devillers. A. B—T.
ONIUS. *Voy.* ISCANUS.
ONSHIRE (GEORGINE CA-
, duchesse DE), dame an-
lebre par sa beauté, les agré-
son esprit et la noblesse de
ctère. Elle joignait à tous ces
s beaucoup d'instruction, un
cat et du talent pour la poésie.
ait d'elle plusieurs pièces de
t la principale est un poëme
e *Passage du St.-Gothard*,
marque un style élégant, un
, une imagination à la fois bril-
sage. Ce qui ne contribuera
à assurer la célébrité de ce
c'est la traduction en vers
ounée l'un de nos plus grands
Jac. Delille), et qu'il a fait
r avec l'original en 1802 (Pa-
). Il avait connu à Londres

Le vrai bonheur, loin d
A leurs rochers confiant
Toujours la vérité dirige v
Vous unissez la force à l

Jeune, belle, aim
n'étant pas même ex
terie, elle comptait
teurs les hommes l
de l'Angleterre; elle
sans encourager les
cun; et, malgré la
exciter parmi les fem
supériorité, malgré
donner à quelques
de leurs efforts pou
conservé une réputa
bri du soupçon. Un
vie aurait même pu
veur sur son caract
irréprochable, join
turelles, ne lui av
une sorte d'éclat
prouve assez génér
terre. La duchesse d
liée d'amitié avec
Fox, et cette amitié
leur de l'esprit de
sentait comme cand

ié un pareil scandale. On
ne anecdote qui prouve
générale l'impression que
Mme. de Devonshire fai-
ommes de tous les états.
un jour à une course de
bon fermier qui était
après l'avoir contemplée
ps avec une sorte de ra-
s'écria tout haut : « Ah !
s-je le Dieu tout puissant,
la reine du ciel ! » Elle
vé ses grâces et sa beauté
'âge où elles disparaissent
lans les femmes ; mais elle
e ses yeux quelques an-
sa mort, arrivée en mai
S—D.

(MARTIN), peintre, né à
s l'an 1534, étudia d'a-
n père, Pierre Devos, et
Franck Floris. Il fit le
Rome, où des études
l'après les plus beaux ou-
des recherches relatives à
distinguèrent et le firent
comme un maître ha-
de Rome à Venise où le
toret l'associa à ses tra-
mploya à peindre le paysa-
bleaux. De retour dans sa
os fut admis dans la so-
intres d'Anvers en 1559.
tait bien l'histoire ; ses
quoiqu'en grand nombre,
estimés. Colaert et les
beaucoup gravé d'après
. Il termina ses jours à
1604. Ses élèves sont
os, son frère, Guillaume
neveu et Venceslas Koë-
Musée du Louvre pos-
tableaux de ce maître ; le
résente les principaux fleu-
e et de l'Afrique, avec des
s tigres et des crocodiles.
ns le second, Pan appuyé
contre un arbre, prêt à combattre des
tigres. A—S.

DEVOSGES (FRANÇOIS), né à Gray, le 15 janvier 1732, d'un père sculpteur, reçut de lui les premiers principes de son art ; il entra ensuite dans l'atelier de Perrache à Lyon, et de-là, dans celui de Guillaume Coustou, qui cultiva ses dispositions avec un soin particulier. Il était à peine âgé de dix-huit ans lorsqu'un accident fâcheux vint interrompre le cours de ses études. Il se trouva tout à coup privé de la vue. Un chirurgien malhabile à qui il se confia, lui fit perdre un œil en l'opérant, et ce ne fut que six ans après qu'il recouvra l'usage de celui qui lui restait, par l'adresse de Daviel. Il voulut alors réparer le temps perdu pour son instruction, mais la faiblesse de ses organes ne lui permettant pas de s'appliquer à la sculpture, il entra dans l'école de Deshayes, où il fit des progrès assez rapides pour fixer l'attention des personnes les plus distinguées. L'ambassadeur de Russie lui fit offrir une pension, sous la condition d'habiter St.-Pétersbourg ; mais il se refusa à ses sollicitations et à toutes celles qui lui furent faites pour quitter la France. Ce fut le marquis d'Argenson qui engagea Devosges à se rendre à Dijon pour composer, sous les yeux de M. le président de la Marche, son beau-père, les dessins d'un de ses ouvrages, et cette circonstance peu importante en elle-même influa sur toute sa vie. Pendant qu'il travaillait pour le président de la Marche, il conçut le projet d'ouvrir une école gratuite de dessin ; et ce projet il l'exécuta sans autre ressource que le produit de son médiocre patrimoine, qu'il vendit pour subvenir aux frais de son premier établissement. Les succès de cette école lui méritèrent les en-

ements de quelques amateurs
ts. Les états de Bourgogne lui
rent ensuite une forme régulière
le prince de Condé, gouver-
le la province, s'en déclara le
teur. Le traitement de Devosges
sivement augmenté, resta tou-
médiocre ; mais il eut le plaisir
r ajouter aux prix distribués
èves, et de déterminer les États
un fonds annuel pour envoyer
e les sujets les plus distingués.
ges doit partager avec Vien la
d'avoir contribué à bannir le
oût et d'avoir substitué à la ma-
t aux pastiches l'étude de l'an-
t l'imitation de la nature. Plu-
des élèves qu'il a formés sou-
nt en ce moment l'honneur de
française ; si l'on fait attention
ins et à l'application constante
geait la surveillance de ses élè-
n ne sera pas surpris que De-
n'ait pas laissé de grandes
sitions. On a de lui des dessins
quables par la correction et la

dessin de M. Devo
miet Monnier a p
Devosges, Dijon,
ques mois après u
paraître un *Dialog*
Elisées pour serv
éloge, in-8°. M. F
réponse à l'anonyn
tions, Dijon, 181

DEVUEZ (Aar
naquit à Oppenois,
en 1642, d'un habi
taux, né à Véron
dispositions de son
le plaça à St.-Omer
bon peintre. En
Devuez fit des pro
son maître lui co
Paris pour se perf
art, et lui donna
commandation pou
let, peintre d'un
jeune élève fut adm
ce nouveau maître.
cation au travail le
en état d'aller étu

à apprécier aussi le talent
e, le chargea de plusieurs
se retira à Lille où il fit
ibleaux d'église qui justi-
éputation qu'il s'était ac-
ui le firent élire échevin
unanime. Il mourut dans
3 avril 1724, âgé de qua-
deux ans. Devuez a joui
méritée dans la Flandre,
ages sont placés avec dis-
ôté de ceux des grands
istoire est le genre dont il
occupé et celui qu'il pré-
autres. Ses compositions
e goût de Raphaël, son
orrect, il savait accorder
de figures avec des bas-
ant le marbre de manière
mais on ne peut faire l'é-
couleur. A—s.

L (Jean), peintre, né à
1558, entra dans l'école
Franck, dit le *Vieux*, et
grès rapides. Il s'attachait
c un soin particulier les
grands maîtres que Franck
Le jeune artiste, résolu de
ar se perfectionner encore
int à Paris, où par un tra-
l épura son goût. Sa répu-
pandit, et fit rechercher
s. Après un séjour assez
ette ville, il la quitta pour
r de nouveau les ouvrages
maîtres d'Italie. Il fit une
se des parties qui caracté-
ne école, et revint dans sa
fut occupé d'abord à pein-
e, et, ensuite le portrait;
t toute la ressemblance et
l'exige ce genre de pein-
eauté de son coloris, la
de son pinceau le distin-
cette partie de l'art, qu'il
s d'après les meilleurs mo-
est un des caractères dis-
tinctifs de son talent. Dewaal mourut en 1633, âgé de soixante-quinze ans. Ses deux fils furent ses élèves : l'aîné, nommé Luc Dewaal, reçut aussi des leçons de Jean Breughel, dont il adopta et suivit de très près la manière; peut-être même ses compositions sont elles plus riches que celles de son maître; le second, nommé Corneille Dewaal, devint un excellent peintre de batailles. A—s.

DE WAILLY. *V.* Wailly (de).

D'EWES (Sir Symonds), historien et antiquaire anglais, issu d'une bonne et ancienne famille, originaire des Pays-Bas, mais établie depuis long-temps en Angleterre, naquit en 1602 dans le comté de Dorset, à Coxden, résidence de son grand-père maternel, Richard Symonds. Élevé jusqu'à seize ans dans la maison de son père, il fut ensuite envoyé à Cambridge, où il commença, dès l'âge de dix-huit ans, à rassembler des matériaux pour l'histoire de son pays. Il finit avant l'âge de trente ans un recueil des *Journaux de tous les parlements durant le règne d'Elisabeth*, ouvrage d'une grande utilité pour l'histoire de ces temps-là, mais qui ne fut publié qu'après sa mort (Londres, 1682, in-fol.) par son neveu Paul Bowes. En 1639 il fut nommé shériff du comté de Suffolk, et créé chevalier; il fut fait baronnet en 1641. Cependant ayant été en 1640 nommé, pour la ville de Sudburg, dans le comté de Suffolk, membre de ce parlement, connu depuis sous le nom de *long parlement*, à l'époque de la guerre civile, il se déclara contre la cause royale, et signa le *covenant*. Ses opinions cependant doivent avoir été modérées, puisqu'il fut du nombre des membres chassés de la chambre en 1648 par les soldats de Cromwell. Il retourna

à ses travaux, et mit en ordre
matériaux qu'il avait rassemblés
vement aux antiquités de l'his-
d'Angleterre. Ces matériaux
jamais été publiés, et se trouvent
ande partie dans la bibliothèque
llége des *Armes*. Il avait aussi
une collection assez précieuse
édailles romaines. Il mourut le
ril 1650. Ses travaux ont été
dés comme utiles, quoiqu'ils
ent plus d'exactitude et de tra-
ue de goût et de jugement. Il
muniquait volontiers ses connais-
s. Ce qui pourrait n'être qu'un
mérite dans un homme qu'on a
é de vanité; il prétendit avoir
é un grand nombre d'erreurs à
er dans Cambden, et on lui a
u grand crime d'avoir exprimé
opinion dans une lettre écrite
dentiellement à l'archevêque
r, et qui n'avait jamais été des-
à voir le jour. Il s'est aussi at-
i haine des antiquaires d'Oxford
avoir soutenu dans un discours

phare il est certai
n'a pu que le rest
meux phare d'Al
sous le règne de
delphe par l'archit
le père portait auss
phanes. (*V.* Sostr

DEXTER (F
fils de S. Pacien,
lone, vivait dans
l'empire d'Honori
la charge importar
toire. Bivar dit qu'
et qu'il mourut e
soixante-douze an
garantir l'exactitu
vant le même au
d'abord la carrièr
laquelle il se di
trente ans préfet d
sa démission pou
patrie, où il dem
nées appliqué à l'
suite gouverneur
fita de cette circon
rer les liens d'an

on, tom. VI, pag. 514, i-ci s'empressa de le pu- itre: *Fragmentum chro- xtri cum chronico Mar- t additionibus* S. Brau- egani, Saragosse, 1619, s ouvrages sont supposés. chronique de Dexter con- l'an 1er. de J. C. à 430, Maxime depuis 468 à lion vivait au 7e. siècle, au 9e. Gabriel Pennot, Novarre attaqua la pre- nticité de ces ouvrages; rgas en prit la défense; répliqua par un traité sans réponse. Roderic e d'Utrera, donna une tion de la chronique de de courtes notes expli- lle, 1627, in-fol. Bivar e autre la même année à l'apologie de Dexter et taires. Nicolas Antonio a brégé de cette chronique *iotheca vetus Hispaniæ* g. 274 à 286); cepen- ile critique pense, avec nts, qu'elle a été fabri- guera (*Voyez* Higuera.)

W—s.

ANUS. *V.* Demetria-

G (Salomon), savant protestant, surintendant e Leipzig, né en 1677, août 1755. Voici les plus s de ses ouvrages: I. *es sacræ, in quibus turæ dubia solvuntur*, 8-1736, en 4 vol.; II. *es miscellaneæ*, ib., e.; III. *Observationes* b., 1732, 1735, in-4e.; *iones prudentiæ pasto-* 1767, in-8e., 5e. édi- *efatio ad Dachselii bi-* *blia hebraica accentuata*, Leipzig, 1729, in-4e. On a de lui sur différents passages du texte hébreu ou grec de l'Ecriture-Sainte plusieurs dissertations savantes, dont on trouve le titre avec celui de ses autres ouvrages dans la continuation de Jöcher par Adelung. G—y.

DEYNS (Jacques), peintre, né à Anvers en 1645, fut élève d'Erasme Quellino. Devenu habile sous ce premier maître, il alla en Italie se perfectionner dans son art. Venise, Bologne, Rome, Naples furent tour à tour le théâtre de ses travaux; il s'occupa d'abord à copier les meilleures peintures qu'on admire dans ces différentes villes, et ne tarda pas à se montrer dans ses propres compositions le rival des maîtres qui venaient de lui servir de modèles. Les Italiens goûtèrent beaucoup sa manière de peindre. On admire encore aujourd'hui les ouvrages qu'il peignit pour différents édifices publics de Mantoue et de Florence. Deyns avait de l'imagination; ses compositions sont riches et d'une belle ordonnance; son dessin pur et correct, et son coloris chaud et vigoureux. Il mourut dans sa patrie en 1704. A-s.

DEYNUM (Jean-Baptiste Van), peintre en miniature et à gouache, naquit à Anvers en 1620. de parents riches, et put ainsi perfectionner son talent avant de l'offrir aux regards du public. Les cours d'Espagne et d'Allemagne possèdent le plus grand nombre de ses productions, qui, pour la plupart, étaient des portraits. Descamps, qui lui a consacré quelques lignes, n'a pu s'assurer en quelle année cet artiste était mort. D—t.

DEYSTER (Louis de), peintre, naquit à Bruges en 1656, d'une famille considérée dans le négoce et la magistrature. Jean Maes, bon peintre

stoire et de portraits, lui donna
premières leçons de l'art, et dans
uite il fit le voyage de Rome, ha-
nt tantôt cette ville, tantôt Ve-
; il resta six ans en Italie avec
oine Van den Eeckhoute, pein-
de fleurs et de fruits, dont il
usa ensuite la sœur ; ils travail-
ıt ensemble, et furent toujours
par une amitié honorable pour
. La modestie de Deyster portée
ne extrémité blâmable, l'empêcha
dant long-temps de se faire
naître ; cependant un tableau de
ecca donnant de l'eau au ser-
ır d'Abraham, l'*Histoire de*
ith en plusieurs morceaux, *une*
t de la Vierge, *une Résurrec-*
du Christ et son *Apparition*
trois Maries ne lui permirent
de rester dans l'obscurité, où
mblait se complaire. Dans le der-
de ces tableaux on admira sur-
un Christ qui, selon Descamps,
juge en cette matière, ne cédait
ien à ceux de Van Dyck. Les ou-

ler à la hâte, c'est-
entreprit vainemer
des sentiments rai
que la consolation
détresse, et Deyst
à l'âge de cinquan
de ses filles qui
cente de ses malhe
dessinait et peign
son père, dont
nière dans ses ec
tromper les conn
rut en 1746. Des
Deyster comme ég
du clair-obscur au
tres de Flandre,
comment ce peintr
duire un grand
grands coloristes
pâtait fortement le
de ses tableaux,
teintes et les ombr
léger glacis. Sa m
était grande, et s
séjour en Italie ;
point sacrifier aux

le continent en 1755 ; et
ısemble différentes études
In 1761 « le *res angusta*
it Gibbon, la dissipation
imoine honnête par un
prévoyant, » obligèrent
d'en appeler à son indus-
ıa en Allemagne, et y fut
éducation du petit-fils du
e Schavedt, de la famille
russe. « Une passion mal-
, quoiqu'honorable, lui fit
cour d'Allemagne, » et il
leterre dans l'intention et
de trouver quelque place
honnête. Après un assez
, pendant lequel les deux
llèrent en commun, Gib-
a à Deyverdun une place
lans un bureau de l'un des
d'état. Gibbon ayant for-
t d'écrire l'histoire des ré-
le Suisse, Deyverdun lui
: l'allemand différents ou-
devaient servir de maté-
ıistorien. Deyverdun fut
uverneur de sir Richard
qu'il accompagna dans ses
près avoir parcouru l'Eu-
lifférents anglais, il revint
Lausanne; Gibbon vint l'y
perdit son ami le 4 juillet
ar ses dernières volontés,
ıssa, dit encore Gibbon,
ou d'acheter sa maison et
in, ou d'en conserver la
ın durant ma vie, soit en
ne somme stipulée, soit en
e rente modérée à son pa-
ın héritier. » On a de Dey-
Mémoires littéraires de la
retagne pour l'an 1767,
1768, petit in-8°. Un vo-
l'an 1768, parut en 1769.
aux d'un troisième volume
ts quand Deyverdun partit
ırd Worsley. Le premier
article du 1er. volume sur *l'Histoire de Henri II*, par miss d Lyttelton, est de Gibbon; l'article suivant, sur le *Nouveau Guide de Bath*, est de Deyverdun. Mais à cela près il était impossible à Gibbon lui-même de faire la part des deux associés. « dans » nos travaux communs nous écri- » vions et corrigions tour à tour. » II. *Werther*, traduit de l'allemand, Maestricht, Dufour, 1784, 2 vol. in-12. Il a fourni quelques articles signés D...., dans les *Mélanges Helvétiques de* 1782 *à* 1786 (par M. Fridel), Lausanne 1787, petit in-12, et il a été éditeur de la *Caroline de Lichtfield*, de Mme. de Montolieu, Paris, 1786, 2 vol. in-12. A. B—r.

DEZ (Jean), jésuite, naquit à Chaude-Fontaine, près de Ste.-Ménehould, le 3 avril 1643. Après avoir professé long-temps dans sa société, et s'être livré avec succès au ministère de la chaire, il fut fait recteur du collége de Sedan, et passa ensuite à Strasbourg, où il fut employé à l'établissement d'un collége royal, d'une université et d'un séminaire, dont il fut fait le premier supérieur. Il passa par les premières charges de son ordre, fut envoyé deux fois à Rome, suivit, par ordre du roi, le dauphin en Allemagne et en Flandre en qualité de confesseur du jeune prince, et mourut recteur de l'université de Strasbourg, le 12 septembre 1712, âgé de soixante-neuf ans. « Ce jésuite, suivant le *Dic-* » *tionnaire des auteurs ecclesiasti-* » *ques*, était un homme ardent, né » pour la controverse, et qui aurait » embrassé ce genre par un penchant » invincible, s'il ne l'avait choisi par » état. » Étant à Rome en 1697, il écrivit en faveur du livre des *Maximes des Saints* de l'archevêque de Cambrai un traité intitulé : *Réflexions d'un docteur de Sorbonne*, qu'il fit

n par l'abbé Mico,
ître qu'en cette lan-
nois de décembre de
. Il y était encore en
querelle excitée au
a Chine, et il y pu-
ce titre : *Epistola*
n ; mais ceux de ses
fait le plus de répu-
Réunion des protes-
urg à l'église ro-
rg, 1687, in-8°. ;
ris, 1701, in-12,
éponse aux écrits de
Cet ouvrage réunit,
icéron, la clarté du
ité des raisons, à la
précision » ; II. la
s et *des catholiques*
es déistes, les juifs,
les sociniens et au-
Paris, 1714, 4 vol.
e en tête du premier
e l'auteur par le P.
nalyse exacte de son

C. T—Y.

), né à Séville le 24

Il présida le tribunal de la Ste.-Inquisition, créé le 23 août 1600, devint le doyen du sacré collége, et porta le titre de cardinal protecteur de sa nation. Ce prélat accumula de grandes richesses. Il fonda, pour sa famille, le majorat des comtes de la Fuente del Sauco. Son palais, vendu après sa mort, produisit des sommes considérables, qui, d'après ses intentions, furent employées à fournir un asile et des secours à ceux de ses compatriotes qui viendraient étudier les lettres et les beaux-arts dans la capitale du monde chrétien. Il enrichit par son testament tous ceux qui l'avaient servi. On a vanté les lumières et l'éloquence de ce prélat, dont Fr. Alphonse Chacon a écrit la vie dans son *Histoire des papes et des cardinaux*. Les Espagnols assurent que, dans plusieurs conclaves, Déza obtint beaucoup de voix pour être élevé au souverain pontificat ; mais qu'il était souillé du péché originel, c'est-à-dire, qu'il n'était pas né en Italie. Il mourut à Rome le 27 août 1600, âgé

teint sa trentième année publia un *Traité sur la la pratique du jardinage*, 12, 1709. Cet ouvrage fut en 1713, 1722, et 1732, vec des augmentations con-. D'Argenville avait signé ge des lettres initiales de seulement. Les libraires, oir d'en avoir un meilleur mplacèrent ces lettres ini- le nom d'Alexandre Le- n'avait cependant eu d'au- ce livre que d'avoir four- sins de la plus grande par- planches dont il est orné. ur se trouve reproduite dans ditions qui parurent dans le ps à La Haye, et dans une anglaise plusieurs fois réim- Londres. Dezallier réclama tte imposture, refondit son et le publia en 1747, in-8°., augmentations et des plan- velles. Ce qui distingue sur- e édition des autres, c'est d'hydraulique, convenable ns, qui fait la quatrième par- vrage. Dezallier fit, en 1713, ge en Italie qui dura deux dant lesquels il fit une étude re des chefs-d'œuvre de la A son retour à Paris, en acheta une charge de secré- roi du grand Collége, fit en voyage en Angleterre, fut itre-des-comptes de Paris, et obtint en 1748 le titre iller du roi en ses conseils. elier d'Agueſseau avait pour ffection particulière. D'Argen- it formé un très beau cabinet e naturelle. Ce fut le désir de e les différents objets qui com- ce cabinet qui fit de lui un te. Son premier ouvrage dans tie fut l'*Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, 1 vol. in-4°., 1742, avec trente-trois planches. Des deux parties qui composent cet ouvrage, la première traite des pierres; tout y est détaillé depuis la pierre la plus commune jusqu'à la pierre la plus précieuse; on regrette que l'auteur se soit perdu en vaines conjectures pour expliquer physiquement la formation, les qualités, la végétation des pierres. La seconde partie, plus étendue que la première, offre un traité général des coquilles de mer, de rivière et de terre; l'auteur y ajouta, en 1757, la description des animaux qui les habitent, sous le titre de *Zoomorphose*, et deux ans après, un appendice. Le tout fut réimprimé avec beaucoup d'augmentations posthumes en 1772. Dans les planches qui ornent ce volume, et qui comprennent plus de 1800 figures, on représente les coquillages, autant qu'il a été possible, dans leur grandeur naturelle. D'Argenville avait dessiné d'après nature ceux de terre et de rivière. MM. de Favanne de Montcervelle, père et fils, ont publié en 1780, une nouvelle édition de la conchyliologie de d'Argenville, en 2 gros vol. in-4°. avec 80 planches et des augmentations considérables. Cet ouvrage avait été traduit en allemand (Vienne, 1772, in-fol. fig.). Dezallier publia encore en 1751, *Enumerationis fossilium quæ in omnibus Galliæ provinciis reperiuntur tentamina*, Paris, in-8°.; et en 1755, *l'Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, l'oryctologie* qui traite des terres, des pierres, et autres fossiles, ouvrage dans lequel on trouve une nouvelle méthode latine et française de les diviser, et une notice critique des principaux ouvrages qui ont paru sur ces

, Paris, in-4°. de près de
es avec vingt-six belles plan-
ssinées d'après nature; l'ou-
st d'ailleurs peu estimé. Le
Dezallier pour l'histoire natu-
fut point exclusif, il avait fait
oire de la peinture un objet
d'études, et son *Abrégé de*
quelques peintres célèbres,
1745, 2 vol. in-4°. Les
dont d'Argenville a parlé dans
age sont au nombre de cent
ingt. Quelque temps après il
s vies de plusieurs autres
dans un supplément remar-
le par des vers qui coupant
s en temps le fil de la prose
ans cette suite de l'ouvrage
ariété. Les vers ne sont point
enville, c'est le chevalier de
ui en est l'auteur. Les vies des
avec le supplément forment
4°. La 3°. édition (1762), qui
vol. in-8°., vaut beaucoup
ı ce qui concerne les écoles
et française. On ne trouve

le 29 novembre 1
tre-vingt-sixième a
était membre des s
sciences de Londre
lier, et avait rempl
cadémie de la Roch
de ses tableaux, es
et autres curiosités,
sa mort par P. Ren
in-8°. — Son fils
LAS), reçu maître
1746, avait hérité
père pour les bea
sommes redevable
quelques architect
sculpteurs fameux
vol. in-8°. Cet ouv
et inexact; l'auteur
la peine de rédiger
empruntées aux diff
temps; il les a text
primer telles qu'il l
sans le moindre e
avec toutes leurs fa
rections. Quand il l
les ciseaux du comp

DE, ou DEZAIDES. Ce
nom que se fit connaître,
du siècle dernier, un com-
gréable, dont on a toujours
famille et la patrie; les uns
emand, et d'autres lyonnais.
uge par la riche pension qu'il
il appartenait à une maison
nte. Son éducation fut con-
bbé qui, entre autres ins-
lui donna des leçons de
zède vint de bonne heure à
is ayant fait, malgré les re-
ons de son notaire, des
s réitérées pour connaître
, il perdit sa pension, et
de tirer parti de ses ta-
la composition. Il débuta
ns en 1772 par l'opéra de
roles de Monvel, et donna
ment l'*Erreur d'un mo-*
Stratagème découvert
les *trois Fermiers* (1777);
e *Porteur de chaise* (1778);
eur trompeur et demi, *Cé-*
o); *Blaise* et *Babet* (1783);
t *Justine* (1785); la *Cin-*
e, les *deux Pages*, *Ferdi-*
la suite des deux Pages.
uctions à l'Opéra sont *Fal-*
Langage des fleurs (1777);
sauvée (1785), et *Alcin-*
7). Dezède fut créateur d'un
n'a point été imité. La plu-
sujets qu'il a traités sont des
ampêtres, et personne n'a
ussi que lui dans ce genre,
ppelait-on l'*Orphée des*
Sévère observateur des con-
de la scène, il savait dou-
que rôle le caractère qui lui
, et dans aucune de ses piè-
en trouvera deux qui se res-
. Ses tableaux sont frais et
avec soin. Ses bergères sont
, ses bergers passionnés, ses
pleins de bonhommie et d'une
franche gaîté. Il sait tirer un parti brillant de son orchestre, dans lequel il s'abandonne quelquefois à la bouffonnerie. Ces qualités feront croire aisément qu'il ne devait pas réussir aussi bien dans le grand opéra, et en effet ses productions en ce genre sont très inférieures aux autres. Dezède fut intimement lié avec la célèbre Bellecour, connue sous le nom de Gogo. Il avait la taille, la tournure, l'accoûtrement du peintre Greuze, et ne lui cédait ni en originalité ni en affectation. Il mourut en 1792. Ce fut Monvel qui composa les paroles de presque toutes ses pièces villageoises, et jamais musicien ne rendit mieux les intentions du poète. D. L.

DEZOTEUX (François), docteur en médecine, naquit à Boulogne-sur-Mer en 1724. Après avoir terminé ses études classiques, il se consacra à l'art de guérir. La guerre que la France eut alors à soutenir en Westphalie, puis en Flandre fut pour Dezoteux une école où il alla augmenter la somme de ses connaissances. Il s'y distingua dans les hôpitaux de l'armée, où il était élève, par son aptitude, son zèle et son humanité. Après la bataille de Fontenoy il fut promu au grade de chirurgien aide-major, et bientôt on le nomma chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. En 1760 il remplaça le célèbre Garangeot en qualité de chirurgien-major du régiment du roi, infanterie, et prit ses degrés en médecine à la faculté de Besançon. C'est dans cette ville que commença la réputation brillante dont il a joui. Dezoteux était partisan de l'inoculation, et il employait tous les moyens que donne la persuasion pour la propager. Un nommé *Acton* (1), gentilhomme ir-

(1) Le fameux Acton, premier ministre du roi de Naples, était fils de cet inoculateur.

ien , habitait Besan-
inait à l'inoculation.
ique ignorant, qui
méthode extraordi-
pour inoculer. Des
s en ayant été le ré-
tion fut dès-lors un
ur les parents ; elle
s le plus grand dis-
le avec lequel Dezo-
public. Il lui fallut
our l'ignorance d'Ac-
zéniens de son pro-
n lui intenta en 1765
Dezoteux gagna; mais
sez, il devait encore
ıblic comme il avait
bunaux. Il publia des
ves où il démontrait
, l'innocuité de la va-
est inoculée, et tous
devaient résulter du
. Celui-ci intrigua, et
e Besançon interve-
relle fit défense à De-
er à Besançon aucun

gens de l'art les plus renommés, ainsi que son ami le savant la Condamine, qui dès long-temps s'était déclaré l'avocat de l'inoculation. Lié d'une étroite amitié avec le docteur Gandoger, de Nanci, Dezoteux lui sacrifia ses notes et ses observations sur l'inoculation, et lui fournit par-là les plus précieux matériaux du traité-pratique de l'inoculation que ce médecin publia en 1768. Dezoteux, toujours animé du désir de contribuer aux progrès de son art, imagina de fonder dans le régiment du roi une école de chirurgie militaire. Le duc du Châtelet, colonel de ce corps, obtint de Louis XVI la création de l'école, et Dezoteux en fut nommé le chef. Cette institution a joui d'une juste célébrité; on y comptait régulièrement soixante élèves; elle a fourni aux armées d'excellents sujets et des professeurs dont s'honorent encore nos facultés de médecine. En récompense de ses services Dezoteux fut nommé chirurgien consultant des armées, et obtint la dé-

un habile praticien; il exerça sa profession avec dignité, et poussa le désintéressement jusqu'à l'excès. C'était un bon citoyen, un ardent ami de l'humanité, le protecteur et l'ami de ses disciples, qui tous avaient pour lui une profonde vénération. Outre ses écrits au sujet d'*Acton*, Dezoteux a publié en société avec le docteur Valentin, l'un de ses plus savants élèves, un *Traité historique sur l'inoculation*, in-8°., Paris, an 8 : c'est un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur cette matière. Dezoteux était oncle de Cormatin (*V.* Cormatin.) F—R.

DHAFER, 12e. khalife fathimite d'Egypte, monta sur le trône en djoumadi 2e., l'an 344 de l'hégyre (octobre 955 de Jésus-Christ), quoiqu'il fût le plus jeune de ses frères; mais ce fut la tendresse de son père, le penchant du peuple et la politique du premier ministre, qui lui firent décerner la couronne. Pendant un règne de quatre ans et huit mois, il se livra sans réserve aux plaisirs, vivant familièrement avec des chanteurs et des danseuses, se consacrant tout entier aux jeux et aux divertissements. Il affectionnait particulièrement Nasr, fils d'Abbas, son vézyr; il le comblait sans cesse de richesses, de présents et d'honneurs. Cette vive amitié fit juger en mal la nature des rapports qui existaient entr'eux; Nasr, se trouvant offensé de ces soupçons, s'introduisit dans son palais, le tua, et s'évada avant qu'on connût le meurtre. Le même jour, son père se rendit au palais, annonça la mort de Dhafer, fit mourir les deux fils de ce prince, sous prétexte qu'ils avaient trempé leurs mains dans le sang de leur père, et mit sur le trône Faïz, fils de Dhafer, âgé de cinq ans. C'était ainsi qu'à cette époque, les ministres se conservaient l'autorité en mettant sur le trône des princes incapables de régner. Dhafer fut assassiné au milieu de moharrem, 349 de l'hégyre (mars 960 de J.-C.). Son nom était Ismaïl. Sous son règne, Ascalon fut pris par les Francs, et la dynastie des fathimites marcha à grands pas vers sa ruine. J—N.

DHAHER, 7e. khalife fathimite d'Egypte, naquit, selon Macrizy, le 11 de ramadhan, 395 de l'hégyre (20 juin 1005), et fut proclamé khalife après le meurtre de son père, le fameux Hakem (*Voyez* Hakem.), vers la fin de chaoual 411 (fév. 1021). S'il ne partagea point les folies de son père, il n'en fut pas moins un monarque incapable, livré aux jeux et aux plaisirs. Son règne, qui fut d'une assez longue durée, ne présente aucun évènement remarquable, à l'exception des changements fréquents de ministres, qui peignent la légèreté de son caractère, un tremblement de terre qui renversa plusieurs édifices, et une disette affreuse dont les annales de l'Egypte présentent peu d'exemples. Ses sujets, à son imitation, entretinrent un grand nombre de danseurs et de chanteurs. Dhaher, dont le nom est Ali, mourut au milieu de chaaban 427 (Juin, 1036 de J.-C.). Son empire s'étendait sur l'Egypte, la Syrie, l'Hedjaz et la partie de l'Afrique que les Arabes appellent Afrikyyah. Il eut pour successeur Mostanser son fils. J—N.

DHAHER, 35e khalife abbasside, succéda à son père Nasser (*Voy.* Nasser), en 622 de l'hégyre (1225 de J.-C.). Il passa de la prison au trône, et commença à régner à l'âge de 52 ans, ce qui lui fit dire, lorsqu'on vint le saluer khalyfe : Convient-il d'ouvrir une boutique lorsque le soleil se couche; quoi, j'ai plus de 50 ans et je

ements de quelques amateurs
ts. Les états de Bourgogne lui
rent ensuite une forme régulière
le prince de Condé, gouver-
le la province, s'en déclara le
teur. Le traitement de Devosges
sivement augmenté, resta tou-
médiocre ; mais il eut le plaisir
r ajouter aux prix distribués
ves, et de déterminer les États
un fonds annuel pour envoyer
e les sujets les plus distingués.
ges doit partager avec Vien la
d'avoir contribué à bannir le
oût et d'avoir substitué à la ma-
t aux pastiches l'étude de l'an-
t l'imitation de la nature. Plu-
des élèves qu'il a formés sou-
at en ce moment l'honneur de
française ; si l'on fait attention
ins et à l'application constante
geait la surveillance de ses élè-
n ne sera pas surpris que De-
n'ait pas laissé de grandes
sitions. On a de lui des dessins
juables par la correction et la
dessin de M. Dev
miet Monnier a
Devosges, Dijon,
ques mois après
paraître un *Dialo*
Elisées pour serv
éloge, in-8°. M. F
réponse à l'auony
tions, Dijon, 18

DEVUEZ (An
naquit à Oppenois
en 1642, d'un hab
taux, né à Véro
dispositions de son
le plaça à St.-Ome
bon peintre. En
Devuez fit des pro
son maître lui co
Paris pour se per
art, et lui donna
commandation po
let, peintre d'un
jeune élève fut adm
ce nouveau maître
cation au travail le
en état d'aller étu

pprécier aussi le talent
le chargea de plusieurs
retira à Lille où il fit
eaux d'église qui justi-
ıtation qu'il s'était ac-
le firent élire échevin
anime. Il mourut dans
avril 1724, âgé de qua-
ux ans. Devuez a joui
ıéritée dans la Flandre,
ıs sont placés avec dis-
de ceux des grands
oire est le genre dont il
xupé et celui qu'il pré-
res. Ses compositions
goût de Raphaël, son
rect, il savait accorder
e figures avec des bas-
le marbre de manière
ais on ne peut faire l'é-
leur. A—s.

(Jean), peintre, né à
58, entra dans l'école
ranck, dit le *Vieux*, et
ès rapides. Il s'attachait
un soin particulier les
nds maîtres que Franck
jeune artiste, résolu de
se perfectionner encore
à Paris, où par un tra-
pura son goût. Sa répu-
ndit, et fit rechercher
Après un séjour assez
e ville, il la quitta pour
e nouveau les ouvrages
aîtres d'Italie. Il fit une
des parties qui caracté-
école, et revint dans sa
occupé d'abord à pein-
et, ensuite le portrait;
ıute la ressemblance et
xige ce genre de pein-
té de son coloris, la
son pinceau le distin-
tte partie de l'art, qu'il
l'après les meilleurs mo-
t un des caractères dis-
tinctifs de son talent. Dewaal mourut en 1633, âgé de soixante-quinze ans. Ses deux fils furent ses élèves : l'aîné, nommé Luc Dewaal, reçut aussi des leçons de Jean Breughel, dont il adopta et suivit de très près la manière; peut-être même ses compositions sont elles plus riches que celles de son maître ; le second, nommé Corneille Dewaal, devint un excellent peintre de batailles. A—s.

DE WAILLY. *V.* Wailly (de).

D'EWES (Sir Symonds), historien et antiquaire anglais, issu d'une bonne et ancienne famille, originaire des Pays-Bas, mais établie depuis long-temps en Angleterre, naquit en 1602 dans le comté de Dorset, à Coxden, résidence de son grand-père maternel, Richard Symonds. Elevé jusqu'à seize ans dans la maison de son père, il fut ensuite envoyé à Cambridge, où il commença, dès l'âge de dix-huit ans, à rassembler des matériaux pour l'histoire de son pays. Il finit avant l'âge de trente ans un recueil des *Journaux de tous les parlements durant le règne d'Elisabeth*, ouvrage d'une grande utilité pour l'histoire de ces temps-là, mais qui ne fut publié qu'après sa mort (Londres, 1682, in-fol.) par son neveu Paul Bowes. En 1639 il fut nommé shériff du comté de Suffolk, et créé chevalier; il fut fait baronnet en 1641. Cependant ayant été en 1640 nommé, pour la ville de Sudburg, dans le comté de Suffolk, membre de ce parlement, connu depuis sous le nom de *long parlement*, à l'époque de la guerre civile, il se déclara contre la cause royale, et signa le *covenant*. Ses opinions cependant doivent avoir été modérées, puisqu'il fut du nombre des membres chassés de la chambre en 1648 par les soldats de Cromwell. Il retourna

ire et de portraits, lui donna
mières leçons de l'art, et dans
: il fit le voyage de Rome, ha-
tantôt cette ville, tantôt Ve-
l resta six ans en Italie avec
e Van den Eeckhoute, pein-
fleurs et de fruits, dont il
ensuite la sœur ; ils travail-
ensemble, et furent toujours
ir une amitié honorable pour
a modestie de Deyster portée
extrémité blâmable, l'empêcha
t long-temps de se faire
re ; cependant un tableau de
a donnant de l'eau au ser-
d'Abraham, *l'Histoire de*
en plusieurs morceaux, *une*
le la Vierge, *une Résurrec-*
Christ et son *Apparition*
ois Maries ne lui permirent
e rester dans l'obscurité, où
lait se complaire. Dans le der-
ces tableaux on admira sur-
Christ qui, selon Descamps,
ge en cette matière, ne cédait
à ceux de Van Dyck. Les ou-

ler à la hâte, c'est-
entreprit vaineme
des sentiments ra
que la consolation
détresse, et Deys
à l'âge de cinquan
de ses filles qui
cente de ses malhe
dessinait et peign
son père, dont
nière dans ses c
tromper les conn
rut en 1746. Des
Deyster comme ég
du clair-obscur au
tres de Flandre,
comment ce peint
duire un grand
grands coloristes
pâtait fortement le
de ses tableaux,
teintes et les ombr
léger glacis. Sa m
était grande, et s
séjour en Italie ;
point sacrifier aux

le continent en 1753 ; et
nsemble différentes études
En 1761 « le *res angusta*
lit Gibbon, la dissipation
rimoine honnête par un
prévoyant, » obligèrent
d'en appeler à son indus-
sa en Allemagne, et y fut
'éducation du petit-fils du
le Schavedt, de la famille
Prusse. « Une passion mal-
, quoiqu'honorable, lui fit
cour d'Allemagne, » et il
gleterre dans l'intention et
de trouver quelque place
t honnête. Après un assez
, pendant lequel les deux
illèrent en commun, Gib-
ra à Deyverdun une place
dans un bureau de l'un des
d'état. Gibbon ayant for-
t d'écrire l'histoire des ré-
de Suisse, Deyverdun lui
e l'allemand différents ou-
devaient servir de maté-
historien. Deyverdun fut
uverneur de sir Richard
qu'il accompagna dans ses
Après avoir parcouru l'Eu-
différents anglais, il revint
Lausanne; Gibbon vint l'y
perdit son ami le 4 juillet
Par ses dernières volontés,
issa, dit encore Gibbon,
ou d'acheter sa maison et
lin, ou d'en conserver la
on durant ma vie, soit en
me somme stipulée, soit en
ne rente modérée à son pa-
on héritier. « On a de Dey-
Mémoires littéraires de la
Bretagne pour l'an 1767,
1768, petit in-8°. Un vo-
l'an 1768, parut en 1769.
iaux d'un troisième volume
lls quand Deyverdun partit
ard Worsley. Le premier
article du 1er. volume sur l'*Histoire de Henri II*, par milord Lyttleton, est de Gibbon; l'article suivant, sur le *Nouveau Guide de Bath*, est de Deyverdun. Mais à cela près il était impossible à Gibbon lui-même de faire la part des deux associés, « dans » nos travaux communs nous écri- » vions et corrigions tour à tour. » II. *Werther*, traduit de l'allemand, Maestricht, Dufour, 1784, 2 vol. in-12. Il a fourni quelques articles signés D...., dans les *Mélanges Helvétiques de* 1782 *à* 1786 (par M. Bridel), Lausanne 1787, petit in-12, et il a été éditeur de la *Caroline de Lichtfield*, de M^e^. de Montolieu, Paris, 1786, 2 vol. in-12. A. B—r.

DEZ (Jean), jésuite, naquit à Chaude-Fontaine, près de Ste.-Ménehould, le 3 avril 1643. Après avoir professé long-temps dans sa société, et s'être livré avec succès au ministère de la chaire, il fut fait recteur du collége de Sedan, et passa ensuite à Strasbourg, où il fut employé à l'établissement d'un collége royal, d'une université et d'un séminaire, dont il fut fait le premier supérieur. Il passa par les premières charges de son ordre, fut envoyé deux fois à Rome, suivit, par ordre du roi, le dauphin en Allemagne et en Flandre en qualité de confesseur du jeune prince, et mourut recteur de l'université de Strasbourg, le 12 septembre 1712, âgé de soixante-neuf ans. « Ce jésuite, suivant le *Dic-* » *tionnaire des auteurs ecclesiasti-* » *ques*, était un homme ardent, né » pour la controverse, et qui aurait » embrassé ce genre par un penchant » invincible, s'il ne l'avait choisi par » état. » Étant à Rome en 1697, il écrivit en faveur du livre des *Maximes des Saints* de l'archevêque de Cambrai un traité intitulé : *Réflexions d'un docteur de Sorbonne*, qu'il fit

) par l'abbé Mico, itre qu'en cette lan- ois de décembre de Il y était encore en querelle excitée au) Chine, et il y pu- ce titre : *Epistola* ; mais ceux de ses ait le plus de répu- *réunion des protes- urg à l'église ro- g*, 1687, in-8°. ; is, 1701, in-12, ponse aux écrits de Cet ouvrage réunit, céron, la clarté du té des raisons, à la précision » ; II. la *et des catholiques s déistes, les juifs, les sociniens et au- Paris*, 1714, 4 vol. en tête du premier l'auteur par le P. alyse exacte de son

C. T—Y.

). né à Séville le 24

Il présida le tribunal de la Ste.-Inquisition, créé le 23 août 1600, devint le doyen du sacré collége, et porta le titre de cardinal protecteur de sa nation. Ce prélat accumula de grandes richesses. Il fonda, pour sa famille, le majorat des comtes de la Fuente del Sauco. Son palais, vendu après sa mort, produisit des sommes considérables, qui, d'après ses intentions, furent employées à fournir un asile et des secours à ceux de ses compatriotes qui viendraient étudier les lettres et les beaux-arts dans la capitale du monde chrétien. Il enrichit par son testament tous ceux qui l'avaient servi. On a vanté les lumières et l'éloquence de ce prélat, dont Fr. Alphonse Chacon a écrit la vie dans son *Histoire des papes et des cardinaux*. Les Espagnols assurent que, dans plusieurs conclaves, Déza obtint beaucoup de voix pour être élevé au souverain pontificat ; mais qu'il était souillé du péché originel, c'est-à-dire, qu'il n'était pas né en Italie. Il mourut à Rome le 27 août 1600, après

ıtteint sa trentième année
publia un *Traité sur la*
t la pratique du jardinage,
·12, 1709. Cet ouvrage fut
ié en 1713, 1722, et 1732,
vec des augmentations con-
s. D'Argenville avait signé
age des lettres initiales de
1 seulement. Les libraires,
poir d'en avoir un meilleur
emplacèrent ces lettres ini-
ır le nom d'Alexandre Le-
ui n'avait cependant eu d'au-
à ce livre que d'avoir four-
ssins de la plus grande par-
planches dont il est orné.
eur se trouve reproduite dans
éditions qui parurent dans le
mps à La Haye, et dans une
n anglaise plusieurs fois réim-
à Londres. Dezallier réclama
ette imposture, refondit son
, et le publia en 1747, in-8°.,
s augmentations et des plan-
uvelles. Ce qui distingue sur-
tte édition des autres, c'est
é d'hydraulique, convenable
ins, qui fait la quatrième par-
uvrage. Dezallier fit, en 1713,
age en Italie qui dura deux
ıdant lesquels il fit une étude
ière des chefs-d'œuvre de la
. A son retour à Paris, en
il acheta une charge de secré-
roi du grand Collége, fit en
n voyage en Angleterre, fut
aître-des-comptes de Paris
5, et obtint en 1748 le titre
eiller du roi en ses conseils.
celier d'Aguesseau avait pour
affection particulière. D'Argen-
it formé un très beau cabinet
re naturelle. Ce fut le désir de
re les différents objets qui com-
t ce cabinet qui fit de lui un
iste. Son premier ouvrage dans
rtie fut l'*Histoire naturelle*
éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie, 1 vol. in-4°., 1742, avec trente-trois planches. Des deux parties qui composent cet ouvrage, la première traite des pierres; tout y est détaillé depuis la pierre la plus commune jusqu'à la pierre la plus précieuse; on regrette que l'auteur se soit perdu en vaines conjectures pour expliquer physiquement la formation, les qualités, la végétation des pierres. La seconde partie, plus étendue que la première, offre un traité général des coquilles de mer, de rivière et de terre; l'auteur y ajouta, en 1757, la description des animaux qui les habitent, sous le titre de *Zoomorphose*, et deux ans après, un appendice. Le tout fut réimprimé avec beaucoup d'augmentations posthumes en 1772. Dans les planches qui ornent ce volume, et qui comprennent plus de 1800 figures, on représente les coquillages, autant qu'il a été possible, dans leur grandeur naturelle. D'Argenville avait dessiné d'après nature ceux de terre et de rivière. MM. de Favanne de Montcervelle, père et fils, ont publié en 1780, une nouvelle édition de la conchyliologie de d'Argenville, en 2 gros vol. in-4°. avec 80 planches et des augmentations considérables. Cet ouvrage avait été traduit en allemand (Vienne, 1772, in-fol. fig.). Dezallier publia encore en 1751, *Enumerationis fossilium quæ in omnibus Galliæ provinciis reperiuntur tentamina*, Paris, in-8°.; et en 1755, *l'Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, l'oryctologie* qui traite des terres, des pierres, et autres fossiles, ouvrage dans lequel on trouve une nouvelle méthode latine et française de les diviser, et une notice critique des principaux ouvrages qui ont paru sur ces

Paris, in-4°. de près de
avec vingt-six belles plan-
nées d'après nature; l'ou-
d'ailleurs peu estimé. Le
zallier pour l'histoire natu-
point exclusif, il avait fait
e de la peinture un objet
études, et son *Abrégé de*
uelques peintres célèbres,
1745, 2 vol. in-4°. Les
nt d'Argenville a parlé dans
e sont au nombre de cent
gt. Quelque temps après il
vies de plusieurs autres
ns un supplément remar-
par des vers qui coupant
n temps le fil de la prose
s cette suite de l'ouvrage
ieté. Les vers ne sont point
ville, c'est le chevalier de
en est l'auteur. Les vies des
ec le supplément forment
. La 3°. édition (1762), qui
ol. in-8°., vaut beaucoup
ce qui concerne les écoles
t française. On ne trouve

le 29 novembre 1
tre-vingt-sixième a
était membre des s
sciences de Londre
lier, et avait rempl
cadémie de la Roche
de ses tableaux, es
et autres curiosités,
sa mort par P. Ren
in-8°. — Son fils
LAS), reçu maître
1746, avait hérité
père pour les bea
sommes redevable
quelques architect
sculpteurs fameux
vol. in-8°. Cet ouv
et inexact; l'auteur
la peine de rédiger
empruntées aux diff
temps; il les a text
primer telles qu'il l
sans le moindre c
avec toutes leurs fa
rections. Quand il l
les ciseaux du comp

ÈDE, ou DEZAIDES. Ce
ce nom que se fit connaître,
n du siècle dernier, un com-
agréable, dont on a toujours
famille et la patrie; les uns
llemand, et d'autres lyonnais.
juge par la riche pension qu'il
, il appartenait à une maison
lente. Son éducation fut con-
abbé qui, entre autres ins-
, lui donna des leçons de
Dezède vint de bonne heure à
ais ayant fait, malgré les re-
tions de son notaire, des
es réitérées pour connaître
le, il perdit sa pension, et
é de tirer parti de ses ta-
ur la composition. Il débuta
iens en 1772 par l'opéra de
paroles de Monvel, et donna
vement l'*Erreur d'un mo-*
le *Stratagème découvert*
; les *trois Fermiers* (1777);
, le *Porteur de chaise* (1778);
peur trompeur et demi, *Cé-*
80); *Blaise* et *Babet* (1783);
et Justine (1785); la *Cin-*
ine, les *deux Pages*, *Ferdi-*
ou *la suite des deux Pages*.
ductions à l'Opéra sont *Fat-*
le *Langage des fleurs* (1777);
e sauvée (1783), et *Alcin-*
787). Dezède fut créateur d'un
il n'a point été imité. La plu-
s sujets qu'il a traités sont des
champêtres, et personne n'a
réussi que lui dans ce genre,
l'appelait-on l'*Orphée des*
s. Sévère observateur des con-
es de la scène, il savait dou-
haque rôle le caractère qui lui
ait, et dans aucune de ses piè-
n'en trouvera deux qui se res-
nt. Ses tableaux sont frais et
s avec soin. Ses bergères sont
es, ses bergers passionnés, ses
s pleins de bonhommie et d'une
franche gaîté. Il sait tirer un parti brillant de son orchestre, dans lequel il s'abandonne quelquefois à la bouffonnerie. Ces qualités feront croire aisément qu'il ne devait pas réussir aussi bien dans le grand opéra, et en effet ses productions en ce genre sont très inférieures aux autres. Dezède fut intimement lié avec la célèbre Bellecour, connue sous le nom de Gogo. Il avait la taille, la tournure, l'accoûtrement du peintre Greuze, et ne lui cédait ni en originalité ni en affectation. Il mourut en 1792. Ce fut Monvel qui composa les paroles de presque toutes ses pièces villageoises, et jamais musicien ne rendit mieux les intentions du poète. D. L.

DEZOTEUX (François), docteur en médecine, naquit à Boulogne-sur-Mer en 1724. Après avoir terminé ses études classiques, il se consacra à l'art de guérir. La guerre que la France eut alors à soutenir en Westphalie, puis en Flandre fut pour Dezoteux une école où il alla augmenter la somme de ses connaissances. Il s'y distingua dans les hôpitaux de l'armée, où il était élève, par son aptitude, son zèle et son humanité. Après la bataille de Fontenoy il fut promu au grade de chirurgien aide-major, et bientôt on le nomma chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. En 1760 il remplaça le célèbre Garangeot en qualité de chirurgien-major du régiment du roi, infanterie, et prit ses degrés en médecine à la faculté de Besançon. C'est dans cette ville que commença la réputation brillante dont il a joui. Dezoteux était partisan de l'inoculation, et il employait tous les moyens que donne la persuasion pour la propager. Un nommé *Acton* (1), gentilhomme ir-

(1) Le fameux Acton, premier ministre du roi de Naples, était fils de cet inoculateur.

ien, habitait Besan-
mait à l'inoculation.
ique ignorant, qui
méthode extraordi-
pour inoculer. Des
en ayant été le ré-
ion fut dès-lors un
r les parents; elle
s le plus grand dis-
le avec lequel Dezo-
public. Il lui fallut
our l'ignorance d'Ac-
énients de son pro-
n lui intenta en 1765
ezoteux gagna; mais
sez, il devait encore
blic comme il avait
bunaux. Il publia des
es où il démontrait
, l'innocuité de la va-
est inoculée, et tous
devaient résulter du
Celui-ci intrigua, et
e Besançon interve-
relle fit défense à De-
er à Besançon aucun

gens de l'art les plus renommés, ainsi que son ami le savant la Condamine, qui dès long-temps s'était déclaré l'avocat de l'inoculation. Lié d'une étroite amitié avec le docteur Gandoger, de Nanci, Dezoteux lui sacrifia ses notes et ses observations sur l'inoculation, et lui fournit par-là les plus précieux matériaux du traité-pratique de l'inoculation que ce médecin publia en 1768. Dezoteux, toujours animé du désir de contribuer aux progrès de son art, imagina de fonder dans le régiment du roi une école de chirurgie militaire. Le duc du Châtelet, colonel de ce corps, obtint de Louis XVI la création de l'école, et Dezoteux en fut nommé le chef. Cette institution a joui d'une juste célébrité; on y comptait régulièrement soixante élèves; elle a fourni aux armées d'excellents sujets et des professeurs dont s'honorent encore nos facultés de médecine. En récompense de ses services Dezoteux fut nommé chirurgien consultant des armées, et obtint la dé-

un habile praticien; il exerça sa profession avec dignité, et poussa le désintéressement jusqu'à l'excès. C'était un bon citoyen, un ardent ami de l'humanité, le protecteur et l'ami de ses disciples, qui tous avaient pour lui une profonde vénération. Outre ses écrits au sujet d'*Acton*, Dezoteux a publié en société avec le docteur Valentin, l'un de ses plus savants élèves, un *Traité historique sur l'inoculation*, in-8°., Paris, an 8 : c'est un des meilleurs ouvrages que nous possédions sur cette matière. Dezoteux était oncle de Cormatin (*V.* Cormatin.) F—R.

DHAFER, 12°. khalife fathimite d'Egypte, monta sur le trône en djoumadi 2°., l'an 344 de l'hégyre (octobre 955 de Jésus-Christ), quoiqu'il fût le plus jeune de ses frères; mais ce fut la tendresse de son père, le penchant du peuple et la politique du premier ministre, qui lui firent décerner la couronne. Pendant un règne de quatre ans et huit mois, il se livra sans réserve aux plaisirs, vivant familièrement avec des chanteurs et des danseuses, se consacrant tout entier aux jeux et aux divertissements. Il affectionnait particulièrement Nasr, fils d'Abbas, son vézyr; il le comblait sans cesse de richesses, de présents et d'honneurs. Cette vive amitié fit juger en mal la nature des rapports qui existaient entr'eux; Nasr, se trouvant offensé de ces soupçons, s'introduisit dans son palais, le tua, et s'évada avant qu'on connût le meurtre. Le même jour, son père se rendit au palais, annonça la mort de Dhafer, fit mourir les deux fils de ce prince, sous prétexte qu'ils avaient trempé leurs mains dans le sang de leur père, et mit sur le trône Faïz, fils de Dhafer, âgé de cinq ans. C'était ainsi qu'à cette époque, les ministres se conservaient l'autorité en mettant sur le trône des princes incapables de régner. Dhafer fut assassiné au milieu de moharrem, 349 de l'hégyre (mars 960 de J.-C.). Son nom était Ismaïl. Sous son règne, Ascalon fut pris par les Francs, et la dynastie des fathimites marcha à grands pas vers sa ruine. J—N.

DHAHER, 7°. khalife fathimite d'Egypte, naquit, selon Macrizy, le 11 de ramadhan, 395 de l'hégyre (20 juin 1005), et fut proclamé khalife après le meurtre de son père, le fameux Hakem (*Voyez* Hakem.), vers la fin de chaoual 411 (fév. 1021). S'il ne partagea point les folies de son père, il n'en fut pas moins un monarque incapable, livré aux jeux et aux plaisirs. Son règne, qui fut d'une assez longue durée, ne présente aucun évènement remarquable, à l'exception des changements fréquents de ministres, qui peignent la légèreté de son caractère, un tremblement de terre qui renversa plusieurs édifices, et une disette affreuse dont les annales de l'Egypte présentent peu d'exemples. Ses sujets, à son imitation, entretinrent un grand nombre de danseurs et de chanteurs. Dhaher, dont le nom est Ali, mourut au milieu de chaaban 427 (Juin, 1036 de J.-C.). Son empire s'étendait sur l'Egypte, la Syrie, l'Hedjaz et la partie de l'Afrique que les Arabes appellent Afrikyyah. Il eut pour successeur Mostanser son fils. J—N.

DHAHER, 35° khalife abbasside, succéda à son père Nasser (*Voy.* Nasser), en 622 de l'hégyre (1225 de J.-C.). Il passa de la prison au trône, et commença à régner à l'âge de 52 ans, ce qui lui fit dire, lorsqu'on vint le saluer khalyfe : Convient-il d'ouvrir une boutique lorsque le soleil se couche; quoi, j'ai plus de 50 ans et je

ceptre ! Nasser l'avait
successeur, mais re-
des qualités, il l'avait
et de la liberté. Ce-
l se vit près de mou-
rant qui pût lui suc-
cher, il le fit recon-
u pour khalife, sans
re la liberté. Dhaher
uf mois; il apparut
bienfaisant qui devait
et les malheurs du
ce, la libéralité, la
té, étaient montées
one, et l'exercice de
pa les courts instants
epuis le khalife Om-
Abd-el-Azyz, les Mu-
t jamais été gouver-
on prince. Aussi sa
rdée comme l'adver-
de. Dhaher, dont le
Mohammed, mourut
, 623 de l'hég. (10
e fut sous son règne
nsuma les tombeaux

Safad petite ville située dans les montagnes au nord-ouest du lac de Tibériade, lui échut en partage, et il y ajouta peu à près Tibériade. Cet envahissement lui ayant attiré les armes du pacha de Damas, Dhaher allait succomber lorsqu'une mort subite le délivra de son ennemi. Depuis cet événement, c'est-à-dire depuis 1762, jusqu'en 1775, époque de sa mort, le chéikh ne cessa d'avoir les armes à la main, combattant ses propres parents, ses enfants, ses voisins et les Turks, déployant en toute circonstance, une rare activité, une bonne foi scrupuleuse, une bravoure à toute épreuve, et s'attirant l'admiration générale par ces belles qualités. Devenu maître du pouvoir absolu, par la mort de son oncle et de ses frères avec lesquels il avait partagé le gouvernement, il ouvrit une vaste carrière à son ambition. Le commerce qu'il faisait l'ayant pénétré de la nécessité de se procurer un port de mer, il s'empara d'Acre par adresse en 1240, et

arabes voisines, exerça la justice; ıtôt son domaine se peupla d'une e de gens qui accouraient de toutes ıarties de la Syrie, sûrs de trou- à l'ombre de sa puissance, sûreté leurs personnes et leurs biens, ance pour leurs opinions reli- ses; on vit même une troupe de s fuyant les vexations du pacha Chypre, recevoir sous les murs re des terrains dont ils firent jardins fertiles. Ainsi la conduite et juste de Dhaher tournait au it de sa propre puissance. Un e trait de sa politique sage et pré- nte, fut de s'unir aux grandes s du désert chez lesquelles il a ses enfants, et de s'attacher les ıtonalis, peuple de sectaires, qui te dans les environs de Tyr, ffrant aux pachas de Saïde et de as d'être leur caution et de payer tribut. Ce fut ainsi qu'il s'assura itié d'un peuple en état de mettre pied dix mille hommes de cava- . Cependant le cours de ses succès rallenti et troublé par les dissen- des propres enfants de Dhaher; il vivait en guerre avec eux, et les frères se faisaient la guerre, était le peuple qui supportait les ges et les désastres de ces rébel- . D'ailleurs le chéykh devenait x, et chacun d'eux voulait jouir, anticipation, d'un trône qui de- bientôt être vacant. Dhaher qui it contenté, jusqu'en 1768, de du pouvoir, sans se parer de pompeux, sollicita à cette épo- l'investiture durable de son gou- ement, pour lui et ses succes- , et les titres fastueux de chéykh re, commandant de Nazareth, abarié, de Safad, et chéykh ute la Galilée. La Porte satis- ses demandes, sans perdre le enir de sa conduite; elle n'ou- blia ni ses envahissements succes- sifs, ni le pillage de la caravane de la Mekke, action impie dont Dha- her s'était souillé en 1757, ni les relations qu'il entretenait avec les cor- saires maltais, qui infestaient les côtes de la Syrie, et venaient vendre à Acre le produit de leurs brigandages; enfin elle voyait avec crainte dans Aly, fils aîné de Dhaher, un successeur digne d'un tel père, par sa valeur et son activité. En 1760 la Porte avait élevé au pachalik de Damas, Othman, fils de Dhaher, qui avait trahi son père et s'était toujours déclaré son ennemi; en 1765 elle conféra à ses enfants les fonctions de pacha de Tripoli et de Saïde; ce moyen échoua, et Othman qui comptait surprendre Dhaher, fut lui-même honteusement battu par Aly; mais les vexations, les tyrannies d'Oth- man, servirent encore mieux le chéykh que ce succès; des révoltes éclatèrent à Ramléh, à Gaza, à Jaffa, et sa puis- sance en prit de nouveaux accroisse- ments. L'année 1770 vit s'opérer la réunion de Dhaher et d'Aly-bey, ce mamlouk célèbre, qui prétendit au titre de sulthân, se rendit maître de l'Egypte et de la Mekke, voulut donner au commerce de l'Inde et de l'Occident son ancienne direction par la mer Rouge, et fit présager à l'Europe une grande révolution dans l'Orient. En 1771 les armées réunies de ces deux rebelles, battirent complètement le pacha de Damas, et se seraient rendues maîtresses de la ville entière, sans la désertion de Mohammed-Bey qui tour- na bride subitement et retourna au Caire. Dhaher, quoique abandonné de ses alliés, ne laissa pas de mettre de nouveau en déroute l'armée d'Oth- man, pacha de Damas. Mohammed- Bey, de retour au Caire, vécut bien- tôt en guerre ouverte avec Aly-Bey, et ce fameux mamlouk, après avoir

et une partie de son nom, vint en fu- asile près de Dhaher. emportèrent un nou- ıtre les Turks, qui, le sept pachas, assié- ıs passerons sous si- succès obtenus par ey. Ce dernier quitta 3, pour retourner en par les fausses lettres Mohammed-Bey, et ort affligea profondé- qui elle enlevait un union qu'il contracta les succès qu'il ob- meux Djezzar pacha, Beirout, apportèrent ssements à sa peine; n avait bien changé. , debarrassé d'Aly- armes contre la Sy- mptant sur ce traître, le pachalik de Damas, absolue sur la Syrie; ent de nouvelles dis-

Dhaher, déterminèrent leur révolte; ils abandonnèrent leur père et se retirèrent chacun d'un côté opposé. Sur ces entrefaites, en 1775, Mohammed-Bey entra en Palestine; tout conspire à la ruine de Dhaher; les Druses n'osèrent remuer; les villes n'opposèrent aucune résistance; les Moutoualis restèrent immobiles; abandonné du peuple dont il avait plusieurs fois éprouvé la fidélité, ce vieux chéikh prit la fuite vers les montagnes, avec son ministre Ibrahim, qui avait suscité ces désastres par ses iniquités; les Mamlouks se rendirent maîtres d'Acre. La mort subite de Mohammed-Bey remit la vérité le chéikh en possession de cette ville; mais une flotte turke vint assiéger Saïde et Dhaher s'apperçut trop tard que la paix accordée par la Porte n'était qu'une ruse pour le perdre. Assiégé, bombardé dans St.-Jean-d'Acre, il eût encore pu se tirer de ce mauvais pas, sans l'avarice de son ministre, qui refusa d'acheter l'inaction du capitan-pacha par une forte

es politiques, sa franchise
is même altérée par son am-
il n'aimait que les moyens
découverts; il préférait les
des combats aux ruses des
. L'opinion de sa justice
bli dans ses états une sécu-
nnue en Turquie; elle n'était
oublée par la diversité des
; il avait pour cet article la
e, ou si l'on veut, l'indiffé-
s Arabes-Bédouins; il avait
nservé leur simplicité, leurs
, leurs goûts; sa table ne
pas de celle d'un riche fer-
e luxe de ses vêtements ne
it pas au-delà de quelques
, et jamais il ne porta de
; toute sa dépense consistait
ents de race, et il en a payé
s-unes jusqu'à 20,000 liv.
it beaucoup les femmes; mais
ne temps il était si jaloux de
nce des mœurs, qu'il avait
é peine de mort contre toute
ne surprise en délit de galan-
t contre quiconque insulterait
mme; enfin il avait saisi un
difficile à tenir entre la pro-
é et l'avarice; il était tout à-
généreux et économe. » Après
de Dhaher, qui périt âgé de
quatre-vingt-dix ans, le fa-
jezzar (*V.* Djezzar) devint
'Acre, et reçut la commission
ire les enfants du chéikh; em-
tour-à-tour la force et l'adresse,
dit maître de trois d'entr'eux,
, Seïd et Ahmed; mais Aly,
le et intrépide Aly, dont le nom
rtait l'effroi parmi les troupes
dont les exploits ont en quel-
e éternisé la mémoire, résista
ne année, et ne succomba que
ison: des barbaresques vinrent
r son appui, et profitant de
alité qu'il leur accorda, lui plon-
gèrent le poignard dans le sein. Le capitan-pacha, ne gardant plus de mesure, fit alors égorger Seïd, Ahmed et leurs enfants. Le seul Othman fut épargné en faveur de son talent pour la poésie, et envoyé à Constantinople: il occupait, il y a peu d'années, le pachalik de Burse; les enfants des fils de Dhaher, également envoyés à Constantinople, entrèrent au service du sérail, et y vivent encore aujourd'hui: telle fut la fin de la maison de Dhaher.

J.—N

DHAHÉRY. *Voy.* Khalyl Dhahéry.

D'HANNETAIRE. *Voy.* Hannetaire (d').

DHELL ou D'HÈLE (Thomas), né en Angleterre dans le comté de Glocester, d'une famille distinguée(1), vers l'an 1740, passa sa jeunesse au service de la marine anglaise. Il fut envoyé à la Jamaïque, où il resta jusqu'en 1763. Il voyagea alors en Italie pendant plusieurs années, et vint à Paris en 1770. Une femme lui mangea le reste de sa fortune; il travailla pour le théâtre, et se mit au premier rang parmi nos auteurs d'opéras comiques. On a de lui trois ouvrages qui sont depuis long-temps en possession de la scène; tous les trois, il est vrai, ont été mis en musique par Grétry; mais ici le mérite du musicien est réuni au mérite de l'auteur. Dhell avait préparé, on pourrait dire composé, un 4e. opéra comique, lorsqu'une mort prématurée l'enleva. Pendant qu'il était au service, il s'était un jour enivré de punch avec quelques officiers: la nuit il eut une altération si grande, qu'il porta à sa bouche une bouteille d'eau forte que le

(1) Le véritable nom est *Hales*, que les Anglais prononcent *Hèles*, dont les journaux français ont fait *Dhell* et *d'Hele*, noms sous lesquels l'auteur est connu, et qu'on lit à la tête de ses ouvrages.

au avait amenée près
lent et les excès aux-
avec les femmes af-
trine, et il mourut le
80. Dhell parlait peu,
qu'il approuvait, c'é-
coup de tête. Quand
vant lui des histoires
rrompait les bavards
n sec : *c'est imprimé.*
s ses productions, et
l'il n'eût dans sa tête
ouvrage. Il ne pouvait
l disait qu'un vers lui
ne scène. Anseaume
lyrique du *Jugement*
asseur, ancien capi-
, fit la même opéra-
ant jaloux. Gretry,
d ces particularités et
nous rapportons, ne
t la partie lyrique des
prévus. Dhell ne se
ses amis. Un jour il
eux, se revêtit d'une
ait besoin, et sortit.
» sommes seuls, je vous pardonne. »
Les ouvrages de Dhell sont : I. le *Jugement de Midas*, comédie en trois actes mêlée d'ariettes, représentée sur le théâtre de la comédie italienne, le 27 juin 1778; II. les *Fausses apparences*, ou l'*Amant jaloux*, en trois actes, représentée à Paris le 23 décembre 1778; III. les *Événements imprévus*, en trois actes, représentés à Paris le 13 novembre 1779; IV. *Gilles ravisseur*, comédie en un acte, représentée sur le théâtre des Variétés en 1779. Ces quatre pièces sont imprimées; les trois premières sont dans le *Théâtre de l'Opéra comique*, 1811-1812, 8 vol. in-18; V. le *Roman de mon oncle*, conte, imprimé dans la *Correspondance de Grimm*, 2e. partie, tome IV, page 22. A. B—r.

D'HERMIGNY. *Voy.* Hermigny.

D'HOZIER (Pierre), sieur de la Garde, gentilhomme provençal, fut le premier qui débrouilla l'histoire généalogique, et en fit une science. Il naquit à Marseille le 10 juillet 1592.

ordinaire de la chambre; IV lui donna, en 1654, e conseiller d'état : « De ent grands hommes, dit nt été bien moins récom- urs travaux n'étaient pas res à la vanité humaine. » larolles l'appelle dans ses le nompareil généalogiste, r homme de son temps sorte de curiosité. » Il le titre d'historiographe. usé en 1630 une demoi- ini, issue d'une famille Toscane, dont il eut deux furent aussi généalogistes correspondances qu'il en- a le royaume et dans les ers furent très utiles à Renaudot, son ami in- ait commencé la *Gazette* sous le titre de *Bureau* en 1631. Les nouvelles s'empressait de lui trans- lèrent le succès de cette . Renaudot). D'Hozier moire prodigieuse. Il tra- nt cinquante ans, aux gé- n grand nombre de fa- t un homme probe et reli- mi sûr et fidèle. Boileau pour être mis au bas de :

issus il publia la gloire ;
rendront tous les ages suivants ;
morts vivants dans sa mémoire,
mis dans celle des vivants.

ier mourut à Paris le 1er. 60. Il a laissé plusieurs primés et manuscrits, dont liste dans la *Bibliothèque le la France*. Les princi- l. les *Armes et blazons es maisons de Bretagne*, *ire de Bretagne* de Pierre ris, 1638, in-fol. : d'Hozier l'éditeur de cette histoire, que M. Chaudon et d'autres biographes lui attribuent mal à propos ; II. l'*Histoire et milice du benoît St.-Esprit, contenant le blazon des armoiries de tous les chevaliers qui ont été honorés du cordon du dit ordre, depuis la première institution jusqu'à présent*, Paris, 1634, in-fol.; III. *Généalogie de la maison des sieurs de Larbour, dits depuis de Combaud*, Paris, 1629, in-4°.; IV. *Généalogie de la maison de la Rochefoucauld*, Paris, 1654, in-4°.; V. *Généalogies des principales familles de France*, 150 vol. in-fol. manuscrits : ce vaste recueil, auquel Pierre d'Hozier et Charles René son fils travaillèrent chacun pendant cinquante ans, et qu'on peut appeler l'ouvrage d'un siècle, est conservé à la bibliothèque du Roi. Les autres *Généalogies* publiées par Pierre d'Hozier sont celles des maisons d'*Amanzé*, Dijon, 1659, in-fol.; de *Beurnonville*, Paris, 1657, in-fol.; de la *Dufferie*, Paris, Cramoisy, 1622, in-fol.; de *Gilliers*, 1652, in-fol.; de *Rouvroy*, in-fol.; de *St.-Simon*, 1632, in-fol., etc. D'Hozier fit encore imprimer des *Remarques sommaires sur la généalogie de la maison de Gondi*, Paris, 1652, in-fol., etc. On a aussi de lui des *Généalogies* manuscrites des maisons de *Bréauté*, de *Comminges*, de *Coucy*, etc.; les notes dont il a couvert presque toutes les marges d'un exemplaire du *Nobiliaire de Picardie* d'Haudicquer de Blancourt (conservé à la bibliothèque du Roi), démontrent toutes les fausseté qui firent condamner aux galères l'auteur de cet ouvrage. C'est à tort qu'on a imprimé sous le nom de Pierre d'Hozier des *Tables contenant les noms des provençaux illustres*, Aix, 1677, in-fol. : ce livre, rempli d'erreurs et de répétitions inutiles, est de Louis de Cormis, sieur de Beaure-

sident au parlement de Pro- tion des preuves; et
V—VE.
ER (CHARLES-RENÉ), fils sont détaillées, par
ent, écuyer, conseiller du que dans la biblioth
alogiste de sa maison, juge de la France, tome 1
garde de l'armorial-général suivantes. — D'HOZI
, naquit en 1640, et mou- RIGNY (Antoine-M.r
is le 13 février 1732. Il se cédent, lui succéda d
par des connaissances éten- juge d'armes de la no
s l'art héraldique et composa et de généalogiste d
ouvrages par ordre de Louis mort en 17 . Il
principal a pour titre : *Re- plusieurs écrits, et,
sur la noblesse de Champa- *Défi littéraire* sur
âlons, 1673, 2 vol. grand de Corbet. Ce défi
. CAUMARTIN, tom. VII, pag. sans réplique. Le
orrigea plus de quatre cents le champ de bataill
ans l'*Histoire de Charles IX*, dont le sujet était
llas, et en donna une nou- que d'Hozier de S
ion, Paris, Barbin, 1686, à appeler *Aluye*.
-4°. On a encore de lui : *la* la même année l'*Hi*
gie de la maison de Con- *que de la maison*
hâlons, in-fol; et la *Généa-* in-fol. Il composa,
la maison de la Fare, *moire sur la maiso*
lier, 1695, in-fol. Il avait *Valois*, issue des
Recherches des armoiries de Henri II, roi de Fr
gne, en 1698, composées de cole de Savigny.
1785, une expédi

ir-allah nous en par-
N EL ATSYR. J—N.
V. CATTANI.
PAUL.
énieur grec, apprit
ssalie l'art de cons-
nes de guerre. Il fut
s, autre élève du mê-
ccompagner Alexan-
ditions. Diades avait
rages, qui ne nous
s, sur les machines
ées. Il citait comme
mobiles qu'il faisait
montées à la suite des
èce de pont volant
rrivait de plain-pied
, enfin un corbeau
ler. Il avait écrit éga-
ière de construire le
t on faisait un grand
ave qui nous a con-
sur Diades et Ché-
L—S—E.

, évêque de Photi-
vers 450, est regar-
r d'un traité de la
elle, écrit en grec et
e cent chapitres. Le
n en fit une version
un ouvrage de S. Nil.
rent imprimées sous
lochi episcopi Pho-
tum de perfectione
Nili capita CL. de
urriano interprete,
, in-8°. C'est cette
l'on trouve dans le
tion de Lyon de la
trum. — Un autre
e), moine et évêque
it dans le 3°. siècle,
à près de cent ans,
écrivain ascétique.
mention dans sa bi-
Fabricius donne la
dans la *Bibliotheca*
græca, livre V, chapitre 24. Son traité *De paradiso et lege spirituali*, en 200 chapitres ou maximes, et celui *De his qui putant ex operibus se justificari*, ont été imprimés en grec avec une version latine de F. Opsopœus, Haguenau, 1531, in-8°., et par les soins de J. Fuchte, Helmstadt, 1616, in-8°. Son sermon contre les Ariens fut imprimé en grec avec une version latine de Jean-Rodolphe Wetstein, à la suite de l'écrit d'Origène, intitulé: *De oratione libellus*. Quelques-uns de ses opuscules font partie des *Opuscula præclara trium illustrium Patrum*, Ingolstadt, 1585, in-16; les deux autres PP. sont S. Ephrem et S. Nil. Balthasar Corder a donné des fragments de Diadochus dans sa *Catena in Lucam*. A. B—T.

DIADUMENIEN (MARCUS-OPELIUS - MACRINUS - ANTONINUS-DIADUMENIANUS), fils de l'empereur Macrin et de Nonnia Celsa, naquit, suivant Lampride, le 19 septembre de l'an 202 de notre ère. Il avait à peine neuf ans lorsque son père parvint à l'empire, après avoir fait assassiner Caracalla. Le nouvel empereur créa son fils césar, et lui donna le surnom d'Antonin, parce qu'il pensait que ce nom cher aux soldats les attacherait au jeune prince. Leur regret sur la mort de Caracalla ne venait que de ce qu'ils n'avaient plus d'Antonin pour les commander. Diadumenien fut encore revêtu des titres pompeux qu'on donnait aux fils des empereurs. Il fut nommé prince de la jeunesse, et fut le premier à qui on donna sur les médailles le titre de *nobilissimus*. On a cru qu'il avait été créé consul; mais Eckhel réfute très savamment cette opinion de Tillemont et de Khell, qui n'était appuyée que sur des médailles apocryphes ou mal lues. Les

qui ont écrit l'histoire de Ma-
qui nous ont retracé les dé-
de la mère de Diadumenien,
rejaillir sur ce jeune prince la
ance dont ils étaient animés
père, que Dion, son contem-
traite moins sévèrement (*V.*
.) Lampride ne peut s'empê-
louer la beauté et les grâces
umenien; il le peint comme
nt céleste (*sydereus et cæ-*
lorsque pour la première fois
à l'armée avec les ornements
ix; et quoiqu'il fût fils d'un
, les médailles qui nous offrent
rait peuvent justifier cet éloge.
ça le sort de Macrin, qui ne
l'un an, et fut massacré par
its d'Elagabale, qui lui ôtèrent
moment où il tentait de se
chez les Parthes. On lui at-
eux lettres, dans lesquelles il
it son père à punir sévère-
is ceux qui n'étaient pas ses
s; mais il est difficile de croire
rince aussi enfant ait pu exci-

professa la théolog
prieur au couven
d'abord en 1603
1614. Mais au mi
tions, c'était toujo
historiques que so
Il se plaisait à fo
chives, et entrepri
à ce dessein. Il s
nom par ses travau
le nomma historio
ronne d'Arragon.
On a de lui en esp
de l'ordre des Fr
la province d'Ar
1599, in-folio. II.
et des miracles
Ferrier, Barcelo
III. *Histoire de St.*
nafort, Barcelone
Histoire de la vi
ouvrages et de la
de Grenade, Barc
Diago fit imprim
traités, inédits jusq
de Grenade, l'on

m. Ier., 1613, in-fol., com-
après le déluge, et venant
fin du règne de Jacques ou
, roi d'Arragon, de Valence
cie en 1276. Le tome II de-
jusqu'aux temps où vivait
qui mourut lorsqu'il était
mettre sous presse. VII. *Vie*
ureux Pierre de Luxem-
tonio et Echard ne disent
ouvrage est imprimé ou s'il
manuscrit. VIII. *Vie du bien-*
St.-Humbert de Romans.
e dit pas qu'elle ait été im-
chard croit que cette vie est
l'on trouve en latin à la tête
de Eruditione prædicato-
Humbert de Romans, dont
na la première édition com-
607, in-4°. Echard ajoute
nt que cette vie ait paru en
Il paraît que Diago avait
tin un *Catalogue des évê-*
Vérone, dont Etienne Cor-
avec éloge dans sa *Cata-*
strata, et une *Description*
talogne. Il est à croire que
ouvrages sont restés manus-

A. B — T.

DIAGORAS, Rhodien, et célèbre
escendait de Damagète, roi
, et d'une fille d'Aristomène,
. Il remporta le prix du pu-
79e. olympiade, l'an 464
, et sa victoire est le sujet
ème Olympique de Pindare.
fils se distinguèrent égale-
silas, l'aîné, fut vainqueur
; Damagète, le second, le
ucrace; et Doriéus, le plus
porta dans trois olympiades
es le prix du pancrace. Calli-
fille, eut deux fils qu'elle
-même, comme on peut le
rticle. Diagoras, déjà avancé
nt venu à Olympie avec ses
nés, ces jeunes gens, après
avoir remporté la victoire, prirent
leur père sur leurs bras, et le pro-
menèrent en le portant dans toute
l'assemblée des jeux, au milieu des
acclamations des Grecs, qui le félici-
taient et lui jetaient des fleurs. Un
Spartiate, témoin de cette scène, lui
dit : « Meurs, Diagoras, car tu ne
» peux pas espérer de monter au
» ciel; » comme voulant dire qu'au
point de bonheur où il était arrivé, il
ne lui restait plus qu'à mourir sur-le-
champ. Aulu-Gelle raconte cela diffé-
remment : il dit que Diagoras vit cou-
ronner ses trois fils en la même olym-
piade, qu'ils lui mirent leurs cou-
ronnes sur la tête, et qu'il mourut
de joie au milieu de leurs embrasse-
ments; mais Pausanias dit qu'il n'a-
vait que deux de ses fils avec lui; ce
qui rend plus croyable l'histoire telle
qu'elle est rapportée par Cicéron et
Plutarque. C—R.

DIAGORAS, né dans l'île de Mé-
los, l'une des Cyclades, fut, suivant
quelques auteurs, disciple de Démo-
crite. On dit aussi qu'il s'adonna dans
sa jeunesse à la poésie, et qu'il eut
quelques succès dans le dithyrambe.
On ajoute qu'il était alors très pieux
et même superstitieux. Quelqu'un à
qui il avait confié de l'argent ou un
de ses poëmes, s'étant approprié ce
dépôt par le moyen d'un faux ser-
ment, Diagoras voyant ce parjure im-
puni, en conclut qu'il n'y avait point
de dieux. Mais nous croyons qu'on
a confondu mal à propos Diagoras
le poète avec le philosophe. Le pre-
mier était, suivant Suidas, contem-
porain de Pindare et de Bacchylides, et
florissait en la 97e. olympiade; le se-
cond ne fut condamné qu'en la 91e.,
environ cinquante ans après. Il pa-
raît certain que celui dont nous nous
occupons vint à Athènes après que
Mélos, sa patrie, eut été ruinée par

, l'an 416 avant J.-C. Il était
u par ses opinions hardies.
nt un jour dans l'île de Sa-
, on voulut lui donner, com-
reuve de la Providence, le
nbre d'offrandes faites dans
des Cabires par ceux qui
chappé aux naufrages en
it aux dieux : « Vous en
bien davantage, s'il y avait
le ceux qui ont péri, » ré-
Ses principes le firent re-
par Alcibiade et les autres
ns de son âge qui ne se pi-
as d'un grand respect pour
ons reçues. Ils se permirent
er en ridicule les mystères
Eleusis, en les contrefaisant
maison particulière ; ce qui
u à une accusation célèbre.
é des autres accusés les mit
elque temps à l'abri ; mais
fut poursuivi sur-le-champ.
ion portait qu'il avait tourné
ères en ridicule, qu'il les
ulgués, et qu'il détournait
ils révoqué son ath
malgré l'autorité pos
qui dit que Diagoras
des dieux. Après a
nes, Diagoras alla
rinthe, où il term
lui attribuait les lo
l'athlète Nicodore a
ville de Mantinée, s

DIALDIN. *Voye*

DIAMANTE, p
Prato en Toscane
siècle ; il fut le disc
de frère Philippe
comme son maître,
religieux, et fit pou
de Florence, parti
l'église *del Carm*
considérable de tabl
l'admiration de se
Diamante doit être
peintres qui ont p
sance de l'art en Ita
encore plus qu'au
de ses ouvrages qu'
norable qu'il occu

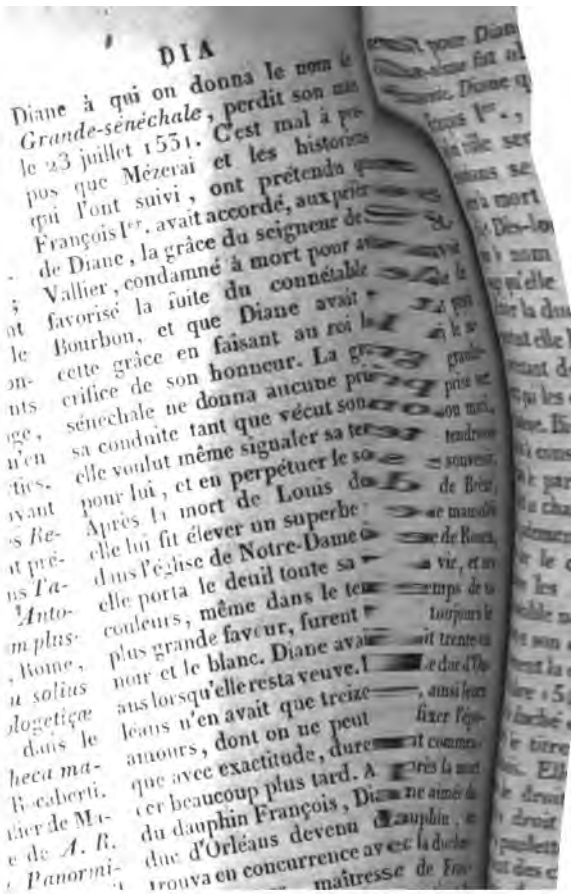
n *David avec la tête et le* : *Goliath* en demi-figure. Le : Diamantini le fit élever au chevalier. Basan dit que cet ;ravé à l'eau forte quelques sa composition qui montrent génie que de principes du ruitt ajoute : « Mon opinion ce maître a gravé dans un ore et savant, avec une grande de pointe ; son dessin est el, les attitudes de ses figures nvent pleines de grâce ; ses t ses autres extrémités sont s d'une manière supérieure. » ait souvent ses pièces de cette : *Diamantius, in F.* Cet ar- esque toujours gravé d'après pres compositions. Ses es- ont encore remarquables en hacune d'elles porte une dé- Diamantini mourut à Venise en

A—s.

IA (Benoît), peintre, né à vivait vers l'an 1500. On ui dans l'église *del Carmine* au représentant *sainte Lu-* fit mettre Diana par ses cou- ins sur la même ligne que elin. On conserve encore au- i dans la sacristie des ci-devant ervites un beau tableau d'au- e maître. On ignore de qui ut élève ; mais il doit être au nombre des artistes qui us contribué à cette époque, , aux progrès de la peinture.

A—s.

NA (Jean-Nicolas), jésuite, PP. Ribadeneira, Alegambe et ont omis dans leur bibliothè- et ordre, a cependant composé on sur S. Lucifer. Ce fut l'ori- beaucoup de persécutions con- a, qui, condamné par les in- rs de Sardaigne, appela de ntence au conseil suprême de l'inquisition, et après douze ans et cinq mois vit enfin triompher sa cause, par arrêt du 19 décembre 1653. Diego Arze Reynoso, inquisiteur-général, nomma même Diana qualificateur général du conseil suprême de l'inquisition. — Diana (Antonin), né à Palerme en Sicile, en 1595, d'une famille noble, entra chez les clercs réguliers en 1630, et s'adonna à la théologie morale, avec tant d'ardeur et de fruit, que bientôt il eut une très grande réputation. A peine ses ouvrages paraissaient-ils, qu'on les remettait sous presse dans les pays étrangers. Ainsi, les sept premières parties de ses œuvres furent, en moins de cinq ans, réimprimées deux fois à Palerme, deux fois à Lyon, trois fois en Espagne. Il s'acquit l'estime et l'amitié de quelques auteurs très considérés dans leurs temps, entr'autres Caramuel, Antoine Coton et Escobar. Des pays éloignés, et même du Nouveau-Monde, on lui écrivait pour le consulter comme l'oracle de la théologie morale. Le sénat de Palerme, les gouverneurs de la Sicile prenaient son avis dans les affaires les plus délicates ; les papes l'accueillirent, et il fut, sous Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII, examinateur des évêques. Diana mourut à Rome, le 22 juillet 1663 : il est oublié aujourd'hui. Le *Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiques* lui reproche de ne pas être assez sévère. « Son style, ajoute-t-il, est comme ce- » lui de la plupart des théologiens » scholastiques, c'est-à-dire, d'une » simplicité plate, mesquine et ram- » pante. » On a de Diana : I. *Resolutionum moralium pars prima et secunda*, Palerme, 1629, in-fol. L'auteur publia dix autres parties, de 1636 à 1656 ; parmi les nombreuses réimpressions de ces douze parties, on distingue celle que donna P. Mar-



Diane, et cette princesse
ut obligée de ménager la
me qui, pendant la vie de
r., n'avait joué à la cour
secondaire, vit tous les
se réunir autour d'elle,
rt de ce prince arrivée en
lors elle régna en France
n de Henri. Le premier
le fit de son pouvoir fut
luchesse d'Etampes, à qui
e laissa tous ses biens, se
de priver de leurs emplois
devaient à la faveur de la
ientôt Diane changea tout
seil, dans le ministère et
rlement. Elle ôta à Pierre
rge de premier président
nt de Paris; elle chassa de
chancelier Olivier, et fit
sceaux à Bertrandi. Le
ne put conserver sa puis-
crédit, qu'en faisant hon-
cour à la favorite. Au mois
548, le roi lui donna à
é de Valentinois, elle prit
re de duchesse de Va-
Elle obtint de Henri II le
oit de confirmation; c'é-
it qu'avant l'établissement
tte, tous ceux qui pos-
charges en France étaient
payer à l'avènement de
pour s'y faire confirmer.
ière faveur que François
accordée qu'à sa mère,
er le peuple. Diane em-
nds que lui rapporta cette
faire embellir le château
ne les poètes célébrèrent
de *Dianet*. Philibert De-
dirigea l'architecture, et
istance des temps Anet sou-
e de nos jours l'idée qu'on
ors. L'âge de Diane, qui
empire sur le cœur du roi,
naire, fit croire à quelques-
uns de ses contemporains qu'elle avait eu recours à la magie, pour l'enchaîner; et l'on renouvela à ce sujet le vieux conte de l'anneau enchanté de Charlemagne. Des auteurs graves tels que Théodore de Bèze et Pasquier n'ont pas dédaigné d'adopter ce préjugé populaire, et le dernier a même cherché à le prouver par des exemples. La véritable magie de Diane, fut le charme de l'esprit, des talents et des grâces; les louanges des beaux esprits qu'elle protégea, prouvent qu'elle était sensible aux agréments de la poésie et des belles-lettres; les Muses n'offrent guère leur encens qu'à ceux qui savent le goûter, et la reconnaissance seule n'a pas inspiré les vers de du Bellay, de Ronsard et de Pelletier. Au reste la beauté de Diane se conserva long-temps; elle mit tous ses soins à retarder l'outrage des années, elle y réussit. Elle ne fut jamais malade; et dans le plus grand froid elle se lavait le visage avec de l'eau de puits. Eveillée le matin à six heures, elle montait à cheval, faisait une ou deux lieues et venait se remettre dans son lit où elle lisait jusqu'à midi. Ses traits étaient réguliers, son teint le plus uni et le plus beau qu'on pût voir, ses cheveux bouclés et d'un noir de jais. Brantôme, qui la vit peu de temps avant sa mort, assure qu'elle était encore belle. Mézeray, qui traite fort mal les favorites de nos rois, ne ménage point Diane. Le président de Thou lui attribue tous les malheurs du règne de Henri II, la rupture de la trève avec l'Espagne qui entraîna la perte de la bataille de St.-Quentin et causa des maux infinis à la France, et les persécutions que souffrirent les protestants. Il paraît en effet, par la haine que témoignent contre elle tous les écrivains calvinistes, que Diane contribua à inspirer à Henri ces cruelles idées d'into-

qui semblaient poussées à l'ex-
ce règne. Ennemie déclarée
forme, Diane, dans son testa-
éshérite ses filles dans le cas où
brasseraient les nouvelles opi-
On prétend, mais ce fait n'est
testé, que la duchesse de Valen-
it une fille de Henri II, et que ce
ayant voulu la légitimer, Diane
osa en lui disant avec fierté :
née pour avoir des enfants
es de vous ; j'ai été votre maî-
arce que je vous aimais, je ne
rais pas qu'un arrêt me dé-
votre concubine. Cette réponse
aurait eu un peu de jactance,
portée par Brantôme, dont le
uage ne nous paraît pas suffi-
ur constater la naissance de cette
due fille. Henri II, blessé dans
rnois, mourut le 10 juillet 1559.
e l'état de ce prince ne laissa
espérance, Catherine de Médicis
na à la duchesse de Valentinois
etirer, et lui fit redemander les
ries de la couronne. *Le Roi est-il*
66 ans. Le Roi ava
leurs de Diane tout l
Quelques auteurs p
devise de ce princ
impleat orbem, et
fit graver sur ses m
une marque de s
Diane, au nom de la
faisait allusion. On
médailles où la duc
nois est représentée
un amour, avec ce
victorem vici. J'a
queur de tous. El
hôpitaux, et établi
Dieu pour douze pa
tombeau en marbre
dans une chapelle
il est actuellement a
numents français.

DIANE DE FR
d'Angoulême, fille
dauphin, et d'une
mée Philippe Duc
Son père la fit élev
apprit l'italien, l'es

e que rapporte d'Aubigné
2, ch. 14.). Davila pré-
connétable attaquait ainsi
it l'honneur et la fidélité
mais l'historien de Thou
e seigneur était trop sage
ret pour tenir des propos
s, et que Catherine ima-
roche lorsqu'elle voulut
: lui (*Voyez* liv. XXIV.).
nt été légitimée, épousa,
Horace Farnèse, duc de
ond fils de Louis, duc de
e Plaisance. François Ier
é ce mariage avec le pape
lès 1547. Il fut célébré à
des réjouissances publi-
rois s'étaient à peine écou-
Farnèse fut tué en défen-
, avec l'élite de la noblesse

Le second mariage de
François de Montmo-
iné du connétable, donna
blication de l'édit de 1557,
les enfants de famille qui
ient des mariages clandes-
le consentement de leurs
e, perdraient tout droit à
e, et que ces sortes de ma-
ient déclarés nuls pourvu
sent point été consommés.
Montmorency avait aimé
la demoiselle de Piennes.
ble, irrité, la fit enlever et
ans un couvent. Les théo-
sultés, furent favorables
poux, mais la cour de Rome
a nullité du mariage, à la
de Montmorency lui-mê-
rendit enfin aux instances
re, et donna la main à
France, le 3 mai 1557.
rait désiré cette alliance. Le
et son fils s'en promet-
grands avantages, mais la
pitée du roi (1559) ren-
espérances vaines. Diane
montra beaucoup de prudence et de fermeté dans les guerres civiles. En 1572, le maréchal de Montmorency, envoyé à Londres en qualité d'ambassadeur, fut rappelé par Catherine qui voulait, dit-on, en faire une des victimes de la St.-Barthélemi. Mais Diane, qui veillait sur ses jours, le pressa de se retirer à Chantilli, la veille de cette horrible journée. Elle le perdit en 1579, après vingt-deux ans de mariage, n'ayant eu de lui qu'un fils, mort en bas âge. Constamment attachée à Henri III, son frère, Diane ne l'abandonna jamais dans ses revers. Ce fut elle qui, après le meurtre des Guises, négocia (1588) la réunion de Henri III avec le roi de Navarre. Ainsi l'état lui dut son salut, et la maison de Bourbon la couronne de France. Le bon Henri, si souvent trompé par la cour, disait à Diane : « Madame, si vous me donnez votre » parole que je ne dois avoir aucun » sujet de défiance, et qu'on veut agir » sincèrement avec moi, toutes stipu- » lations sont inutiles; j'en crois plus » à votre parole qu'à mille pages d'é- » criture. » Monté sur le trône, ce prince la consulta souvent, et lui témoigna toujours la plus sincère estime. Charles de Valois, comte d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, lui fut redevable de sa fortune et de la vie. Il était fortement prévenu d'avoir eu part à la conspiration du maréchal de Biron. Diane représenta au roi que l'exemple qu'il donnerait contre le fils d'un de ses prédécesseurs, pourrait un jour servir de titre contre ses propres enfants naturels, et la grâce de Charles de Valois lui fut accordée. Elle demanda la permission de faire inhumer le corps de Henri III, déposé à Compiègne, et celui de Catherine de Médicis, qui était à Blois. Henri IV permit que cette reine fût enterrée à St-

ignit que les obsè-
ne rallumassent de
. Enfin, en 1610,
du meilleur des
btint de la régente
s de Henri III fus-
elques jours avant
esseur. Louis XIII
oi que Diane voyait
rance. Après avoir
ation, elle se retira
rut, sans postérité,
), âgée de plus de
L'auteur de cet ar-
urs actes originaux
e princesse prend
de *fille et sœur lé-*
luchesse d'Angou-
de Montmorenci,
thieu. Davila loue
et dit : « qu'elle joi-
» d'habileté une ex-
mée dans les affaires
vait son mausolée
limmes de la place
t fait bâtir l'hôtel

il sacrifia ensuite plusieurs places pour se fixer auprès de lui à Moulins. « Là, » dit Vicq-d'Azyr, sa vie fut uni-» forme; ses jours furent également » occupés, également tissus de bonnes » œuvres. Il était le médecin des pri-» sons, où il a fait des changemens » utiles, et celui des pauvres, en fa-» veur desquels il avait rédigé une » suite de formules simples et peu » dispendieuses dont il se servait, et » dont il leur avait appris à faire » usage avec un grand succès. Il est » inutile d'ajouter qu'il leur prodiguait » des secours avec des conseils. » Diannyere fut atteint sur la fin de ses jours d'une maladie de langueur qui rendait tous ses mouvemens pénibles ; mais lorsqu'il sortait soutenu par ses enfants, les acclamations et les bénédictions des pauvres le suivaient partout. Il est mort à Moulins le 13 août 1782. On lui doit : I. *Analyse des eaux minérales de Bardon*, dans le tom. II de l'ancien Journal de médecine pour l'année 1746;

ers la littérature et l'étude de
nie politique. Son premier
est un *Eloge de Gresset*
in-8°.); il traduisit ensuite
glais, d'Ottobah Cugoano, des
ons sur la traite et l'escla-
es noirs (1788, in-8°.), pe-
age d'autant plus curieux que
était nègre (*voy.* Cugoano).
proches de la révolution, Dian-
n adopta les principes et se
les républicains, et surtout
ndorcet, dont il a ensuite fait
(*voy.* Condorcet). Lors de
on de l'institut national, il fut
membre associé de la classe
nces morales et politiques, et
tte compagnie cinq Mémoires
paru dans les recueils de la
Le premier a pour objet la
é d'encourager l'agriculture et
onner l'approvisionnement des
la liberté du commerce. Dian-
ppuie son opinion sur des cal-
les résultats de ses preuves
tablis avec une précision
tique. Dans le second, il dé-
, toujours par le calcul, les
ux effets des lois prohibitives et
ntaires sur le commerce et
rie; dans le troisième, il appli-
principes à la manufacture des
tapisseries d'Aubusson, et en
les produits avant et depuis
ution; le quatrième traite du
, mais seulement dans ses rap-
ec la population et l'économie
ce morceau faisait partie d'un
ravail sur la législation, lequel
is été publié; le cinquième est
Réflexions sur la fortune.
ire est mort en 1802, fort re-
e ses amis. Outre les ouvrages
us avons parlé, on lui doit: I.
le Dupaty, suivi de notes sur
s points importants de l'ordre
in-8°., Naples et Paris, 1789;
II. *Rêve d'un bon citoyen sur les lois, un code national et les parlements, à l'usage de ceux qui veillent*, 1789; III. *Essais d'arithmétique politique*, in-8°, Paris, 1799: ce recueil comprend tous les mémoires de l'auteur sur l'économie, à l'exception d'un seul, intitulé: *Des preuves arithmétiques des rapports qui existent entre la liberté du commerce des grains, leur prix et la mortalité*, qu'on trouve dans la collection de Lavoisier, Lagrange, et autres; IV. les *Souvenirs de myladi Cartemane*, ou les *Mœurs du temps passé*, deux parties formant 1 vol. in-12, Paris, 1800: roman moral et philosophique qui a eu peu de succès, et qu'on ne lit plus maintenant.

B—G—T.

DIAS (Balthasar), poète portugais, était aveugle de naissance. Il se distingua principalement dans la composition de ces pièces dramatiques que les Portugais et les Espagnols appellent *autos*, *actes*. Les plus connus de ses ouvrages sont l'*Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; l'*Acte de la Passion*, Lisbonne, 1613; l'*Acte de St.-Alexis*; l'*Acte de Ste.-Catherine*; l'*Acte de la malice des femmes*; *Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633; *Histoire de l'impératrice Porcina, femme de l'empereur Lodonius de Rome*, Lisbonne, 1660; *Tragédie du marquis de Mantoue et de l'empereur Charlemagne*, Lisbonne, 1665 Cet auteur naquit à Madère. — Dias (Edouard), né à Porto, habita long-temps en Espagne, et y acquit une connaissance parfaite de la langue castillane. On a de lui: I. *Varias obras*, Sarragosse, 1596. C'est un recueil de vers espagnols et portugais. II. *La Conquista que hizieron, etc.*, c'est-à-dire, *la Conquête que firent les rois Catholiques dans le royaume de Grena-*

ème de vingt-un chants en oc-
Madrid, 1598.—Dias (Jean),
a, en Portugal, était sous-chan-
la cathédrale de Coïmbre, et
vant en musique, surtout dans
n-chant. On cite avec éloge son
ridium missarum solemnium,
Coïmbre, 1580. — Dias (Phi-
), né à Bragança, en Portugal,
sa patrie pour se fixer en Es-
, où il entra dans l'ordre des
iers. Il avait, à ce que disent ses
phes, de rares talents pour la
ation. Leurs éloges sont confir-
ar le témoignage de St. François-
es. « Entre tous ceux qui ont
it des sermons », dit ce bien-
ix évêque, « Dias m'agrée in-
ment. Il va à la bonne foy, il a
rit de prédication; il inculque
, explique bien les passages,
de belles allégories et similitudes,
hypotyposes nerveuses, prend
asion de dire admirablement,
st fort dévot et fort clair. Il lui
que ce qui est en Osorius, qui
l'ordre et la méthode. » Les ser-

septembre 1745, a
vé cet ouvrage. On
ques morceaux dan
et V des recueils de
(Marcos), cordeli
mort à Rome, le 2
fut un habile comp
Ordo perpetuus o
Rome, 1638. — I
suite, né à Lisbonn
vingt-huit ans, le 8
avoir rempli les p
son ordre, et avoi
la reine Isabelle. I
ges ascétiques. — I
chel), naquit à F
diocèse de Braga. I
à Fernambouc, il
server une maladi
bitants, et qu'ils a
du ver. Il la décr
moyens curatifs,
intitulé : *Noticias*
que do bicho, etc.
— Dias (Nicolas
prit l'habit de St.-
1541. Il se distin

né à Gouvea dans le
, en 1621, se fit jé-
Il mourut, dans le
, le 25 janvier 1700,
ne de bonnes actions.
mmaire de la langue
ne, 1697. Elle a été
eur récent d'un *Essai*
glossographique. —
Ant.), inquisiteur de
antarem, mort à Lis-
ier 1624. Il a écrit :
, c'est-à-dire, *Règle-*
office de Portugal,
3 : ce n'est pas un
loire. — Dias Ramos
é en 1687 à Freguc-
ièse d'Evora, servit
t d'Elvas. Il quitta le
55, pour se livrer à
a publié, en 1737,
auradores, *le Trésor*
s. Il y traite de l'agri-
tiaux, de leurs mala-
iteur de la *Bibliogra-*
phie a omis cet ouvrage.
s (Dominique), né à
, dans le diocèse de
blié, dans cette ville,
rias, etc., c'est-à-dire,
a vie et des vertus de
St.-Joachim. Cette
morte à Lisbonne, le
1737, dans de grands
piété. B—ss.

RI), nègre du Brésil,
général portugais avait
les aux Indiens du chef
ir combattre les Hollan-
aient emparés de Per-
it s'offrir en 1633 au
s d'Albuquerque, de-
ermission de lever un
le sa couleur; ce qui lui
dé, il se forma un ré-
res et nègres libres sous
ent de *Dias* : il déploya
bientôt ses talents militaires dans cette longue guerre; sa troupe était aussi brave que bien disciplinée. Le roi Jean IV sut apprécier son mérite, et en 1644 lui conféra des lettres de noblesse, l'éleva au rang de colonel de son régiment, et le décora de l'ordre du Christ. Quand ces graces arrivèrent à Pernambuco, le nègre Dias venait d'être blessé à la main gauche par une balle de mousquet; mais impatient de la lenteur de la guérison, il se la fit couper pour retourner aux combats, ne voulant pas se décorer avec l'ordre du Christ, avant d'avoir fait quelque action éclatante, ce qui ne tarda pas long-temps. Pour conserver la mémoire des services d'Henri Dias, il existe encore à Pernambuco un régiment de milices de nègres qui porte son nom, et dans lequel ont servi plusieurs de ses descendants : ils ne se sont jamais alliés avec les blancs, voulant ainsi perpétuer une race qui est honorée dans la colonie. M. Grégoire a consacré un article à Dias dans sa *Littérature des Nègres*, pag. 94. C. M. P.

DIAS de LUGO (Jean-Bernard), né à Séville à la fin du 15e. siècle, était bâtard d'une famille illustre. Il obtint de bonne heure un bénéfice à Huelva, que quelques personnes regardent même comme sa patrie. Il fit ses études à Salamanque, s'adonna au latin et au grec : on dit même qu'il professa cette dernière langue et qu'il cultiva l'hébreu; mais ce fut surtout à l'étude du droit où son goût le portait, qu'il s'appliqua; il devint vicaire de l'évêque de Salamanque et ensuite fut appelé près de l'archevêque de Tolède. Charles-Quint le nomma membre du grand conseil des Indes, et après avoir séjourné treize ans dans le Nouveau Monde, Dias fut pourvu de l'évêché de Cilahorra. Il assista aux cinquième, sixième et septième sessions du concile

:, sous Paul III, et aux autres
s III, jusqu'à 1552. Il revint
ans son diocèse où il mourut
. Le docteur Navarre, Covar-
plusieurs autres gens de mé-
parlé de lui avec éloge. Louis
i lui dédia le premier volume
ita sanctorum, et c'est le cas
irquer que la 2e. et la 4e.
le cet ouvrage sont dédiées
Jules III, et la troisième à
, roi de Portugal. Dias de
aissé des écrits en latin et en
; Antonio (*Bibl. hisp. nova*)
i liste des uns et des autres.
titres des plus remarquables
en latin : I. *Practica crimi-
monica in quâ omnia fere
quæ à clericis committi pos-
i eorum pœnis describuntur.*
, qui ne donne pas la date de
ère édition, cite les réimpres-
Lyon, 1554 et 1569, in-8°.;
de Henarez, 1554, in-8°.;
lt, 1577; Venise, 1581;
opez Salcedo en donna une

montrait pour les le
une éducation clas
était de lui procur
une place dans la m
François Dias avait
littéraires; déjà il
cours de droit, lor
dant aux conseils d'
pris le plus grand a
la famille, le retira
au lieu de la carriè
quelle il l'avait d'ab
ça dans le petit co
qu'il exerçait lui-mê
sans résistance. Les
avait faites avaient
duire quelques frui
la littérature et pour
veloppé, s'était forti
circonstances de sa
nuire à son talent e
mais non pas l'éteir
milieu des embarra
actif, Dias trouvait l
vers. Quoique perp
des objets les plus m

génie, que nous ne
, mais dont il paraît
'est pas considérable.
ue trois morceaux en
nier est une analyse
le de Sà de Miranda,
ırdes, Caminha et Ca-
mie des sciences cou-
, cette excellente dis-
fit imprimer dans le
ne de ses mémoires de
econd morceau est une
l'histoire de don Juan
Freire de Andrade, et
on Paul de Lima, par
; le troisième traite du
sie. Dias mourut le 30
5, sans avoir eu le
r un poëme descriptif
titulé, *les Saisons*, et
, épopée dont le sujet
te de Ceuta. On n'a
papiers, que le second
mriqueïde, et l'on pa-
et ouvrage ne convenait
u poète et lui eut fait
; on pense plus favo-
. *Saisons*. Ce poëme
ingt-quatre chants, en
chants du *Printemps*,
s du premier chant de
t ce que l'auteur avait
mort vint le surpren-
es poésies de Dias, im-
ais de l'académie, l'on
ice sur sa vie et ses ou-
ır de cette biographie
st à ce qu'il nous sem-
m Stockler, secrétaire
'est là que nous avons
iaux de cet article.

B—ss.

THÉLEMY), navigateur
t cavalier de la maison
i de Portugal, et jouis-
tation d'être très habile
que. Il le prouva quand
il fut envoyé, en août 1486, avec deux navires de cinquante tonneaux chacun et un aviso, pour continuer les découvertes le long de la côte d'Afrique en allant au sud, et pour chercher les états du Prêtre-Jean. Arrivé à Sierra-Parda, situé vers les 25°. 50'. de latitude australe, et cent vingt lieues au-delà du point visité par les derniers navigateurs qui l'avaient précédé, il y érigea une croix avec les armes de Portugal; puis, avec une résolution digne de l'objet qu'il avait en vue, il poussa au large, et ne prit plus terre. Battu par les vents impétueux, il passa à la vue d'une baie qu'il nomma *dos Vaqueros*, ou des Bergers, à cause de la grande quantité de troupeaux, avec leurs bergers, qu'il y vit sur la côte; il était alors à quarante lieues à l'est du cap qu'il avait doublé sans l'apercevoir. Poursuivant sa route à l'est, il arriva à un îlot qui reçut le nom d'*El Pennol de la Cruz*, ou de *Santa Cruz*, parce que l'on y éleva la seconde croix. Diaz avait cependant mis de temps en temps à terre des nègres qui avaient été en Portugal, et qu'il avait richement habillés, afin qu'ils s'attirassent le respect des habitants. Il leur donnait aussi des marchandises pour faire des échanges, et leur recommandait surtout de prendre des informations sur le Prêtre-Jean. Mais les naturels étaient trop farouches et trop craintifs pour que l'on pût rien apprendre d'eux. Quand la flotte, alors réduite aux deux vaisseaux, se trouva devant les petites îles situées dans la baie de Lagoa, qui portent encore aujourd'hui le nom d'*ilheos da Cruz*, l'équipage murmura et demanda à s'en retourner; les provisions étaient épuisées, l'aviso commandé par le frère de Diaz, et qui pouvait leur en fournir, avait disparu. Diaz, ignorant encore qu'il eût doublé

bjet de ses recherches, exhorta
nde à naviguer vingt-cinq lieues
n, leur disant qu'il serait hon-
retourner auprès de leur sou-
sans avoir réussi. La côte cou-
jours à l'est. Les Portugais ar-
t à l'embouchure d'une rivière
nommèrent *Rio del Infante*,
jourd'hui le *Groote vis-river*,
grande rivière des Poissons.
furent la joie et la surprise de
de ses compagnons, en aper-
, à leur retour, au milieu d'une
nte affreuse, le promontoire
herchaient depuis si longtemps!
evèrent une croix et la dédièrent
ilippe. Pour comble de satis-
, ils retrouvèrent leur aviso, il
tait plus que quatre hommes,
avait été massacré par les noirs.
après avoir déterminé la posi-
i cap, et reconnu les baies et
rts qui l'avoisinent, reprit la
de Lisbonne où il arriva en dé-
e 1487, ayant découvert plus
s cents lieues de côtes, et rame-

aux Indes, Diaz mo
seaux de la flotte. A
vert le Bresil, elle f
Cap de Bonne-Esp
coup de vent furie
des bourrasques viol
le 29 mai 1500, q
leurs équipages; da
celui de Diaz. Le Ca
sion à la fin malhe
navigateur, met ce
bouche du génie du
« Je ferai un exemp
» de la première flo
» de ces rochers,
» vengeance sur cel
» m'est venu bra
» meure. »

DIAZ (Michel), accompagna Christ
son second voyage
de. Chargé en 14
cherche des mines
il découvrit celles d
na, qui donnèrent
ses. Quelque temps

itra l'épée nue à la
aux, pendant qu'on
. Il partagea la dis-
tecteurs. Diego Co-
1509 pour lieute-
eur de Porto-Rico.
long-temps ce pos-
é prisonnier en Es-
rédit de se faire ré-
mais il mourut peu

E—s.

, novateur espagnol,
Paris en 1530; il y
treize ans, et ses
fbreu lui avaient at-
s professeurs. Séduit
ture des ouvrages de
lisciples, il embrassa
inions, alla trouver
, et finit par s'atta-
ucer, ministre de la
ite à Strasbourg. Diaz
1546 au colloque de
trouva Pierre Mal-
chargé des affaires du
ne, qui ne put dissi-
ment de voir J. Diaz
velles opinions. Diaz
t à Neubourg pour y
e que Bucer faisait
la nouvelle doctrine,
r un de ses frères,
e, avocat à la cour de
ant appris son chan-
n, s'était mis en route
e ramener, ou de le
ait dans le schisme.
s'était fait accompa-
ne qui avait été bour-
Arrivé à Neubourg,
frère des lettres de
la, lui exposant le
son voyage, et lui
m de 500 ducats de
r de Rome, s'il vou-
le sein de l'église,
lui faire abjurer ses
opinions, il le fit assassiner d'un coup de hache sur la tempe, le 26 mars 1546. Ce fratricide fit grand bruit en Allemagne, où les esprits étaient déjà divisés par les querelles de religion. Les protestants prirent les armes, indignés de la partialité de Charles-Quint, qui avait arrêté la procédure instruite contre les meurtriers de Diaz, en feignant de vouloir connaître lui-même de cette affaire à la diète prochaine (*V.* Dryander). B—p.

DIAZ (Bernard). *Voy.* Castillo.

DIAZ (Emmanuel), naquit à Alpalham, dans le diocèse de Portalègre, en Portugal, et entra chez les jésuites en 1576, âgé de dix-sept ans. Il se consacra aux travaux des missions, et partit pour l'Inde en 1585. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, une tempête affreuse l'accueillit et lui fit faire naufrage entre l'île de Madagascar et la côte de Sofala. Quelques débris de son vaisseau l'aidèrent à se sauver de la fureur des flots, et lui firent gagner la côte avec un de ses compagnons de voyage, le P. Pierre Martins, évêque du Japon. Ils y furent faits esclaves. Délivrés de leurs fers quelque temps après, ils se rendirent à Goa, où le P. Emmanuel Diaz exerça les premières fonctions de missionnaire. Il y fut successivement préposé aux résidences de Tana et de Chaul, et adjoint ensuite, pendant trois ans, au P. Valignan, visiteur des missions de la Chine. Il gouverna le collége de Macao à deux époques différentes, et s'attacha enfin à la mission de Nan-kin, qu'il cultiva pendant un grand nombre d'années. Parvenu à un âge déjà très avancé, il fut nommé visiteur-général de la Chine et du Japon, et mourut à Macao le 10 juillet 1639. On lui doit les *Litteræ annuæ*, écrites de la Chine pour les années 1618 et 1625 : ces der-

ont été traduites en italien, Ro- Barth. Zanetti, 1629, in-8°. — oire fait encore mention de deux Emmanuel Diaz, tous deux por- , jésuites et missionnaires. Le er, neveu du précédent, naquit la même ville d'Alpalham en . Admis au noviciat des jésuites ra en 1608, il partit pour l'Inde 14. Les ordres de ses supérieurs rent sur la côte de Malabar. Il ra aux travaux des missions, sa la philosophie et la théologie ain, et fut recteur du collége -Thomas. D. Diego Barbosa, de la *Bibliothèque portugaise*, apprend que le P. Emmanuel suivi du P. Jean Cabral, eu- de pénétrer dans le royaume ibet, encore peu connu de son , et qu'après avoir essuyé d'in- les fatigues dans cette excur- il mourut dans cette contrée de le 15 novembre 1630. Ce mis- ire, qui avait spécialement cul- étude des mathématiques, ob-

1659, âgé de qu laissant après lu missionnaire infa rieur sage et plei excellent religieu en langue chinois vants : I. *Instru évangiles de l'a* nombre de volum rapport du P. M paru en 1654; *SS. Anges*, à l'u chinoises; III. *D noncer l'évangil* un *Traité de la*

DIAZ (Franç nicain, né près passa en 1632 aux travailler au salut après, il se rend apprit prompten parmi les Manda de plusieurs pro pire, ce qui le prêcher la foi ave zèle ardent, bie

Joseph Diaz fut en-
le par le roi de Maroc
ne d'Angleterre, en
on du voyage de cet
mencé en 1707, écri-
en espagnol, a été
leterre; c'est une bro-
'a été tiré que cent
r faire des présents.
E—s.

RRE), jésuite espa-
, diocèse de Tolède,
lans la société à vingt
76, un des premiers
voyés au Mexique, où
ar son talent pour la
our la gestion des af-
agnie, dont il exerça
s importants. On le
ois procureur pour
mourut à Mexico, le
. On a de lui : des
sions de la Compa-
ux Indes Occiden-
nées 1590 et 1591;
le 52 *jesuitis inter-*
lid, Anvers, 1605,
E—s.

RD), peintre portu-
de Raphaël et de Mi-
pinceau est suave; il
e grande correction,
veilleusement les pas-
me le *Raphael Por-*
du Tableau de Lis-
on assurance accou-
Portugal n'a jamais
qui ait mérité de figu-
tistes médiocres; que
point un seul tableau
se glorifier; que tous
t à Lisbonne, échap-
u de peintres natio-
ns dessin et sans cor-
assertions sont aussi
lles sont tranchantes.
ello ont été de grands
peintres. On loue aussi beaucoup le talent de Benoit Coelho qui florissait au commencement du dernier siècle. Vieira, dont l'époque est encore plus voisine de nos jours, passe pour un prodige de correction : presque toutes les peintures de l'église de St.-François de Paule à Lisbonne, sont de ce maître.
B—ss.

DIBALYG-SOUFY. *Voy.* Edebali.

DIBIL ALKHOZZAY, poète arabe célèbre, naquit à Koufah, en 148 de l'hégyre (765 de J.-C.). Contemporain de Haroun Al-rachid et de Mamoun, les plus grands khalyfes qu'aient eu les Arabes, il s'en fit aimer par la tournure agréable de son esprit et son talent pour la versification. Il excellait surtout dans l'épigramme, et les grands n'étaient point à l'abri de ses traits satyriques. Ibrahim se plaignait un jour à Mamoun, son neveu, de quelques vers mordants que Dibil avait faits contre lui; ce prince l'en consola en lui recitant une épigramme où lui-même était attaqué par le même poète. Ibn Khilcan nous dit que Dibil habita Bagdad, la capitale des khalyfes abbassides. Il paraît toutefois qu'il voyagea, car d'Herbelot nous apprend qu'il accompagna l'iman Ali al ridha, pendant son voyage en Khorassan, montant le même chameau que ce *saint personnage*, qu'il charmait par son esprit, et selon Aboulféda, cité par Reiske, il aurait rempli la dignité de gouverneur de Sémendjan, ville du Tokharistan. Ce poète mourut au surplus à Thyb, ville située entre Vacith, l'Irac et l'Ahvaz en 246 de l'hégyre (860 de J.-C.). Ibn Khilcan nous apprend encore qu'il était sourd, et avait à l'occiput une excroissance de chair remarquable. *Dibil* est un surnom dont on ignore l'origine, et qui signifie *vieux chameau*. Jusqu'à présent ce nom a été mal écrit

rononcé. D'Herbelot l'écrit
, *Daghil* et *Dabul*; le tra-
l'Elmacin *Daïl*, et Reiske
nais il doit se prononcer et
ibil. On n'est point d'accord
ai nom de ce poète, appelé
nan, par les uns, et Haçan
es, et souvent Mohammed;
on était Abou-Djafar. Le sur-
lkhozzaï indique qu'il ap-
à la tribu arabe de Khozza,
e sont sortis plusieurs hom-
res. On a de Dibil un *Divan*,
il de Poésies, composé, se-
Khalfa, de *Cassideh*, ou
e poésies légères. J—N.

N (Roger), chirurgien ordi-
roi dans la compagnie des
es de la garde, mourut le 17
e 1777, après avoir publié
nombre de rapsodies sur la
nce d'un spécifique anti-véné-
t de sa composition. Incapa-
e lui-même, il trouva un me-
z vil pour lui vendre sa plu-

dies de l'urètre. E
une *Réfutation*, en
en 1775, des *Obse*
à déprécier les arca
res Torrès, Keyser
établir la supériori
n'est pas le seul ch
part aux bienfaits
et occupé des plac
ne serait embarrassé
citer mille exemples

DIBUTADES,
Sicyone, auquel les
l'invention de l'art d
qui n'est désignée q
la Vierge de Corin
se séparer d'un jeune
mait, aperçut l'ombr
amant, distinctemer
muraille par l'effet d
mour et la douleur
dée de graver sur-
tours chéris sur le
ils étaient répétés.
cette empreinte; il i

ıvons plus ; nous ne pouvons précier cet auteur que d'après ments que les anciens en ont Cicéron, qui faisait ses délices ture des écrits de Dicéarque, : un homme admirable, un omme, un excellent citoyen, :, l'un des disciples les plus ts d'Aristote, un habile histoine le traite d'homme très érus lisons dans Suidas, qu'on à Lacédémone une loi qui or- que l'ouvrage de Dicéarque, république des Spartiates, se- tous les ans, dans le palais des s, en présence des jeunes gens, cette loi fut long-temps obser- icéarque était matérialiste ; il xistence de l'ame dans l'hom- les animaux, et prétendait matière avait par elle-même la le percevoir et de sentir. Cepenar une contradiction étrange, qu'il ne fallait rejeter ni les prés de ceux qui étaient agités d'une divine, ni les présages fournis songes, parce que dans les ex- dans le sommeil l'ame de l'homdégagée de tout commerce avec s. Bayle, grand discuteur, dit à t : « C'était un mauvais pas Dicéarque, que cette exception veur des songes et des alienad'esprit, et je voudrais sa- la manière dont il s'en tirait. » erses opinions de Dicéarque se ient développées dans deux ou- sur l'ame, tous les deux divisés s livres, tous deux sous la forme logues, l'un intitulé *les Corinens*, et l'autre *les Lesbiaques*. ussi sous cette forme que paraît été écrit un autre ouvrage de que, intitulé : *Descente dans s de Trophonius*. Cicéron y re- une assertion qui l'étonna mp : c'est que toutes les villes du Péloponnèse étaient des villes maritimes, ce qui a dû être vrai dans les temps reculés, et lorsque la Grèce a commencé à se civiliser. Il est probable que Cicéron n'a pas fait attention à l'époque où vivait l'interlocuteur que Dicéarque faisait parler. Dans son Traité sur la *mort des hommes*, cité par Cicéron, Dicéarque, après avoir parcouru toutes les causes de destruction de l'espèce humaine, la peste, les inondations, les dévastations et l'irruption subite des bêtes féroces, terminait en démontrant que l'homme, par les guerres et les séditions, a été pour ses semblables une cause de destruction plus puissante que toutes les autres. Varron et Censorinus paraissent avoir connu cet ouvrage et le citer. Cicéron et Athénée citent aussi un ouvrage de Dicéarque, intitulé : *Tripoliticos*, parce que, suivant Dodwell, il y était traité de Tripolis dans la Doride ; mais, selon d'autres, c'est de cet ouvrage que parle Cicéron dans un autre endroit de ses lettres à Atticus, et où il est question de trois républiques, celles des Pellénéens, des Corinthiens et des Athéniens. Nous apprenons par Athénée et le Scholiaste d'Aristophane, que Dicéarque avait composé quatre à cinq ouvrages sur la musique et les jeux de la Grèce ; mais on n'en peut donner même les titres avec certitude. Suivant Sextus Empiricus, il serait l'auteur d'arguments pour les tragédies de Sophocle et d'Euripides. Cicéron cite encore de lui une lettre à Aristoxène, et Athénée trois petits traités : l'un sur les sacrifices qui se font à Ilium, le second sur le poète Alcée, et le troisième sur le poète Alcman. Un ouvrage de Dicéarque, plus important et plus regrettable que tous ceux que nous venons de nommer, était *ses Vies des Hommes illustres*,

:e a beaucoup puisé. Dicéarque trois frag- s débris précieux de ı géographie, mais le considérer comme n seul ouvrage qu'il ns le titre: d'Ελλάδος ut : *Vie de la Grè-* t Athénée, Etienne 'phyre, St.-Jérôme, holiaste d'Apollonius premier de ces frag- omenclature géogra- , de la Grèce et des endent, que l'auteur osée pour accompa- géographiques qu'il fragment, qu'à tort ux, en y intercalant dont nous allons par- tenir à l'ouvrage inti- *rèce ;* son vrai titre *Description de la e à Théophraste.* n vers ïambes, et qu'on ait composé *mont Pélion*, et que Fabricius a traduit en latin et envoyé à Hudson, qui le publia le premier. Eratosthènes, Polybe et Strabon citent Dicéarque, soit pour s'appuyer de ses assertions, soit pour les rectifier. Les fragments qui nous restent suffisent pour prouver que cet auteur avait considéré la géographie sous divers points de vue, et qu'il avait écrit sur cette science avec beaucoup d'habileté. Ces fragments ont d'abord été publiés avec d'excellents éclaircissements par Henri Estienne, et accompagnés de notes de Casaubon, Paris, 1589, in-8°.; ensuite dans le *Recueil des Géographes grecs*, de David Hœschelius, Augsbourg, 1600, in-8°.; une troisième fois, dans le *Recueil des Antiquités grecques*, de Gronovius, Leyde, 1697-1702, t. XI; et enfin une quatrième fois, dans le t. II des *Petits Géographes grecs*, avec une traduction latine de Hudson, des notes et une dissertation de Dodwell sur cet auteur : cette dernière édition est la

ı de lui : I. *Historia com-*
le regibus Britonum usque
m septimum, imprimée au
les *Historiæ Britannicæ*,
anglo-danicæ scriptores,
ale ; II. *Abbreviationes*
um. Cet ouvrage, qui com-
année 589 et finit à l'année
trouve dans les *Historiæ*
scriptores, de Twyrden;
ines historiarum, suite de
précédent, jusqu'à l'an 1199,
ne recueil. IV. *Series caus-*
lepricum regem et Tho-
hispiscopum Cantuarien-
6a à 1172), dans le même
Indiculus de successione
eporum Cantuariensium
apostolicis pallia susce-
primé au tome Ier de l'*An-*
, de Wharton. Diceto avait
quelques autres ouvrages qui
manuscrits. Vossius ra-
Édouard Ier, roi d'Angle-
qu'on lui contestait ses ti-
mme d'Écosse, fit recher-
les bibliothèques les ou-
Diceto, qui, dit le même
Præclarè omninò de his-
tus est. A. B—T.

SON ou DICKENSON
), médecin anglais, naquit
à Appleton, dans le comté
et fit ses dernières études
Il y publia son premier ou-
lé : *Delphi phœnicizantes*
1655, in-8°., réimprimé à
1699, in-8°., et à Rotter-
91, par Crénius, dans le
s du *Fasciculus disserta-*
torico-critico-philologica-
12), tendant à prouver
de l'Apollon pythien a été
par les Grecs, de l'Écri-
, et particulièrement du
né. Quoi qu'on puisse pen-
paradoxe, Dickinson a dé-
ployé, dans la manière dont il l'a soutenu, une grande connaissance des langues orientales et de l'antiquité. Cet ouvrage lui valut assez de réputation pour qu'on eût cherché à la lui dérober. Wood prétend que le véritable auteur de *Delphi phœnicizantes*, est un certain Henri Jacob, homme tellement occupé de ses travaux littéraires qu'il s'embarrassait peu que les autres en profitassent. Une preuve du moins que, dans la publication de cet ouvrage, Dickinson n'avait agi par aucune vue intéressée, c'est qu'il se refusa aux sollicitations du docteur Sheldon, depuis archevêque de Cantorbery, qui voulait l'engager à entrer dans l'église, où la réputation qu'il avait acquise lui promettait un avancement considérable. Il s'était fait recevoir, en 1656, docteur en médecine. Il fut chargé pendant plusieurs années de prononcer, au collége de Merton, les discours connus sous le nom de *Linacre's lectures*; mais en 1684, à la mort du docteur Willis, qui était très en vogue à Londres, on l'engagea à venir prendre sa place, et il exerça long-temps sa profession dans cette ville et avec beaucoup de succès. La guérison du comte d'Arlington, chambellan de Charles II, qu'il tira d'une maladie désespérée, le fit connaître de ce prince, qui le nomma l'un de ses médecins ordinaires et médecin de sa maison, et qui se plaisait à le faire appeler souvent dans son laboratoire de chimie. Il avait fait connaissance, à Oxford, avec un alchymiste français, Théodore Mundanus, qui lui avait tellement fasciné les yeux, qu'il publia, en 1686, in-8°., un ouvrage sur la philosophie hermétique, sous le titre d'*Epistola Edmundi Dickinson, etc. ad Théod. Mund.*, précédé de quelques lettres écrites réellement à Mundanus, dans

lui dit en propres
avez ôté le pouvoir
prétendit qu'il avait
x projections ; mais
ent qu'il lui eût mon-
is lui communiquer
content de croire,
rait pas, heureuse-
voir jamais été tenté
jugement ne semble
Dickinson tout-à-fait
sa manie de tout voir
l'a entraîné dans
s bizarres. Il publia,
702, un ouvrage in-
vetus et vera, etc.
rage est de prouver
Moïse nous ensei-
de la création de l'u-
ément aux principes
osophie. Il fut réim-
m en 1705, in-8°.,
705, in-12. Après
ques II, Dickinson
cour pour se livrer
s études. Il mourut

pratique à la théorie. Nommé en 1750 ministre de Dunse dans le Berwickshire, il y résida vingt ans, pendant lesquels sa vie fut partagée entre ses devoirs de pasteur et des travaux agronomiques. « Observant avec » peine, dit son biographe, que les » ouvrages publiés en Angleterre sur » l'agriculture étaient mal calculés » pour le sol et le climat d'Ecosse, » et qu'ils consistaient plutôt en spé- » culations théoriques qu'en faits ap- » puyés sur l'expérience, il se déter- » mina à composer un Traité d'agri- » culture sur un nouveau plan. Le » premier volume en fut publié en » 1764, et le second quelques années » après. Cet ouvrage a toujours » été regardé depuis comme le livre » le mieux adapté à la pratique de cul- » ture écossaise, et même comme » le plus judicieux qui ait été publié » sur ce sujet dans la Grande-Breta- » gne. » Après vingt années de séjour à Dunse il fut transféré dans l'Est-Lothian, son pays natal, où il mourut

sa patrie. L'étude des animaux s sans vertèbres l'occupa prinnent : il s'y livra avec une arnconcevable. Non-content d'ahez lui une ménagerie de ces inguliers, il passait souvent des s entières plongé dans l'eau pour ieux observer, ou s'enfonçait la mer la tête la première pour rsuivre dans leurs retraites. Il apprend qu'il a fréquemment autour d'orties marines aussi s que la tête de l'homme, ou les qui ont des membres longs e le bras, et qu'il a vivement ti leurs piqûres. La fureur des tes ou les ténèbres de la nuit ient seules l'arracher du rivage mer et du milieu des rochers. le infatigable fut récompensé découverte de faits neufs et très x sur la reproduction des acou anémones de mer, sur leur ité de faire pressentir, par le de leur extension, l'état futur de sphère; sur les moyens qu'elles yent pour s'attacher aux corps ls ou les voit adhérentes, et 'en détacher. Ses recherches sur éduses ou orties de mer libres, grand poulpe et les limaces de t sur les tarets, si funestes pour rires et les digues dont ils percent s, ont aussi révélé des faits cu-. Il fit, le premier, connaître exactitude tout ce qui concerne et les habitudes de plusieurs de ieux, et en indiqua des espèces lles. Chargé par le gouvernedexaminer les causes du dépéent des huîtres dans la baie de le, il joignit au mémoire qu'il pour proposer des améliorades la manière de les parquer, istoire complète, et par l'en-des faits qu'il présenta, les du degré infér 'opinion les plaçait dans l'échelle des êtres organisés. Les découvertes de l'abbé Dicquemare lui méritèrent le titre de confident de la nature; elles lui valurent des récompenses. L'académie des Sciences le nomma son correspondant; plusieurs sociétés savantes l'admirent parmi leurs membres. Il accepta ces marques de distinction, mais son désintéressement lui fit refuser les bénéfices simples et les pensions que lui offrit le gouvernement. L'assemblée du clergé de France rendit en 1786, par l'organe de son président, un hommage public à son mérite. L'histoire naturelle ne prenait pas tous ses moments. La géographie, l'astronomie et l'art nautique eurent aussi part à ses veilles. Il dressa pour d'Après, son compatriote et son ami, trois cartes marines insérées dans la seconde édition du Neptune Oriental. Enfin il cultiva aussi le dessin et la peinture. On voit de lui dans l'église de l'hôpital du Hâvre, cinq grands tableaux peints à l'huile, remarquables par la pureté du dessin. Epuisé par trente ans de travaux assidus, Dicquemare fut attaqué d'une maladie de langueur à laquelle il succomba, après deux ans de souffrances, le 29 mars 1789. On a de lui : I. *Idée générale de l'Astronomie*, Paris, 1769, in-8°., avec 24 planches. Cet ouvrage fut réimprimé en 1771, sous ce titre : *Connaissance de l'Astronomie rendue aisée et mise à la portée de tout le monde.* Cette édition plus étendue est augmentée d'un précis historique et chronologique des progrès de l'astronomie. On y trouve un abrégé de ce qu'il y a de plus curieux dans l'astronomie, mais sans démonstration. II. *Description du Cosmoplane inventé et construit* par l'abbé Dicquemare, dédiée à l'abbé Nollet, in-4°. Cet instrument de géographie et de cosmographie,

plaques, dont l'une
nement dans l'autre,
s de diamètre, sert
ie tous les problèmes
tique, mais avec peu
Plus de soixante-dix
; dans le journal de
1772 jusqu'en 1789.
des découvertes de
les animaux marins,
aux contiennent des
es sur la ville du
ons, et sur les phé-
narée y offre à l'ob-
s coquilles fossiles ;
inité d'objets relatifs
à l'histoire naturelle.
echerches et des ob-
icquemare lui avait
exister dans bien des
r, deux fonds différ-
n recouvre souvent
alle ; le fond ancien
ue l'on peut nommer
le fond accidentel ou
s avoir exposé, en
euve et intéressante,

Londres, 1774, 1 vol. in-4°., fig. On en envoya plusieurs exemplaires à l'auteur. Dans celui dont il a fait hommage à la bibliothèque du roi, il mit une note pour avertir que le style avait souffert quelque légère altération, parce qu'après la traduction une partie de l'original s'étant perdue, il avait été suppléé par l'anglais. L'ouvrage de Dicquemare comprenait à cette époque cent pages et vingt planches in-4°.; l'auteur l'accroissait continuellement de faits et de dessins nouveaux. Les morceaux qu'il en envoyait au journal de physique étaient intitulés : *Extraits du Portefeuille.* La curiosité des savants, vivement piquée par ces extraits, attendait impatiemment la publication de l'ouvrage dont ils étaient tirés. Louis XVI avait ordonné que l'on fît les fonds nécessaires pour l'impression du texte et la gravure des planches de ce Portefeuille. Les événements mirent obstacle à l'exécution entière de cette mesure; il n'y eut que trente-deux planches de gravées. Il reste encore des dessins pour

u Eupraxidas qui les déchif-
:n fit, par ordre de Néron,
ion grecque, passa pour l'au-
;inal. Ce texte grec n'est pas
qu'à nous; nous n'avons que
on latine attribuée générale-
). Septimus ou Septimius, qui
3e. ou 4e. siècles, traduisit
r intégrité les cinq premiers
abrégea le reste de l'ouvrage.
age est connu et cité sous le
Dictys; il est de beaucoup su-
pour la diction et l'intérêt à
r le même sujet qui est aussi
t cité sous le nom de Darès
Darès). La première édition
s est sans date et sans nom
ni d'imprimeur; on présume
it faite à Cologne vers 1474,
y a une édition de Milan,
n-4°., sans nom d'imprimeur.
souvent été réimprimé avec
ran de Lalande, gentilhomme
a traduit *les Histoires de
crétensien*, 1556, in-8°.
. Simon de Troies a fait une
n de Dictys qui est restée
ite; la traduction de M. Achain-
n en 1813, avec la traduction
s par M. Caillot. C'est par er-
e Lacroix du Maine dit que
n Heret « a traduit les histoi-
Dictys de Crète et de Darès
ien. » M. Heret n'a traduit
ès ainsi qu'on le lit dans Du-
Périzonius a mis une disserta-
Dictys et sur Septimius en
idition qu'il a donnée de Darès
ctys, 1702, in-8°. A. B—T.
IL, géographe du 9e. siècle.
: était l'Irlande, alors nom-
tia. Il était moine et avait eu
tituteur un nommé *Suïbne* :
it ce que nous savons sur sa
; seulement, on voit par un
de son livre, que l'auteur l'a
dans l'an 825, et comme il
y parle des observations qu'on lui avait
communiquées trente ans auparavant,
il devait alors être âgé de cinquante à
soixante ans. Il paraît qu'ayant possédé
ou trouvé un manuscrit, renfermant
un résumé des mesures de l'empire
romain, prises sous Théodose, il en
fit un extrait, dans lequel il encadra
des passages tirés de Solin, d'Orose,
d'Isidore et quelques autres écrivains,
ainsi que cinq à six observations qu'il
avait lui-même recueillies de la bou-
che des moines voyageurs. De ce tra-
vail de compilation est résulté le livre
De mensurâ orbis terræ, long-temps
cité comme manuscrit par Velser,
Isaac Vossius, Saumaise, Hardouin,
Schœpflin. Nous en devons une *edi-
tio princeps* au zèle de M. Walckenaer,
Paris, 1807, in-8°. Ce savant géogra-
phe a cru devoir faire imprimer le
texte tel qu'il existe dans les deux ma-
nuscrits de la Bibliothèque Royale de
Paris. Il réservait pour un autre temps
les recherches nécessaires, soit pour
corriger ce texte, extrêmement cor-
rompu, soit pour éclaircir le sens de
l'auteur et pour tirer de ce monument
quelques lumières sur divers points de
la géographie. M. Letronne vient de
rendre ce second service à Dicuil; le
commentaire qu'il a donné sur cet au-
teur et qui est accompagné d'un texte
corrigé (Paris, 1814, in-8°.), ne
laisse que le glanage à ceux qui vou-
dront parcourir ce champ aride. M. Le-
tronne a fait valoir tous les traits de
lumière que fournit Dicuil, tant pour
rectifier les passages des auteurs qu'il
a copiés, que pour fixer l'état des con-
naissances géographiques du 9e. siè-
cle. La première découverte de l'Is-
lande et des îles Feroë par des colons
Irlandais, et la rupture du canal entre
le Nil et la mer Rouge sont constatées
par cet obscur compilateur. M. Le-
tronne a promis des recherches sur

res prises par les envoyés de
e, et dont la conservation est
er mérite de Dicuil. Au mo-
ême on la première édition de
arut à Paris, un savant alle-
M. Bredow, se proposait d'en
ne, et il a vivement regretté
été prévenu. M. Boissonade
ssi occupé du livre de Dicuil,
e M. Pittarelli qui a publié une
n italien adressée au premier
de Dicuil, Turin, in-8°.,
MM. Tozzetti et Morelli ont
des extraits des manuscrits
auteur, conservés à Florence
ise. M. B—N.

ZROT (DENIS), né à Langres
, était fils d'un coutelier de
le. Il avait un frère cadet qui
élésiastique, et qui devint dans
chanoine de Langres. Pour
prétend qu'il résista aux vues
mille, qui voulait d'abord lui
prendre l'état paternel, et qui
depuis chez un procureur.
ent dégoûté de ces deux occu-

l'ouvrage était anno
de l'anglais de Sha
néanmoins en regar
l'auteur. Il déclare
ment, qu'il a pres
de Shaftesbury qua
me, et qu'il s'est se
son esprit. Il rép
dans l'*Essai, qu'
vertu sans religion*
théisme comme *la
sans appui, et po
ment à la dépravé*
d'ailleurs un but
trouve quelques tra
tianisme, ils ne
nombreux. Les *Pe
ques*, qui parurent
déjà plus la même
que soixante-deux
plupart sont même
il y en a de hardies
est en général ass
n'annoncent pas des
l'on dirait que l'aut
pris son parti; car

attribuait son ouvrage
ınt la réputat on était
hardi par le succès de
l y fit une *addition* qui
nte-douze pensées nou-
ıt bien autrement fortes
es ; elles l'étaient même
publiées à cette épo-
le qu'elles furent impri-
remière fois en 1770,
l philosophique dont
diteur. En 1749, Di-
Lettre sur les aveu-
de ceux qui voient.
ine l'anglais Saunder-
é, qui au lit de la mort,
ministre de reconnaître
eur, s'y refuse, sur ce
rien vu de tout ce qu'on
dmirer dans la nature.
rne en tout sens cet ar-
gemit fort concluant. Il
morale des aveugles
route de la nôtre, et
sourd différerait en-
d'un aveugle. On se
les assertions alors nou-
souvenir des *Pensées*
se mêlant à ce dernier
temps où on n'était pas
tumé à ce ton et à ces
iderot fut envoyé à Vin-
resta trois mois et demi.
des amis nombreux, et
té des liaisons étroites
s des gens de lettres les
le cette époque. Il avait
42, la connaissance de
rivé récemment à Paris,
é subsista jusques vers
lieu de croire qu'elle eût
ble sans le caractère om-
ousseau, qui associa Di-
nplots qu'il croyait voir
ts contre lui. Il rompit
i de la manière la plus
depuis ils se maltrai-
tèrent réciproquement. Diderot était surtout lié avec d'Alembert, et ce fut avec lui qu'il conçut le projet de l'Encyclopédie ; entreprise qui a été la principale source de sa réputation. L'idée de ce *Dictionnaire* était grande et louable. Il s'agissait de rassembler dans un même ouvrage les éléments des sciences, les principes du goût, les procédés de tous les arts, et d'élever ainsi comme un monument complet de l'état des connaissances dans les différents genres qui ont exercé l'intelligence de l'homme. Mais plus ce plan était vaste, plus il souffrait de difficultés dans l'exécution. Pouvait-on espérer de trouver une réunion d'hommes parfaitement instruits de toutes les matières qu'on avait à traiter ? Il faut le dire ; on commit d'abord deux grandes fautes. On ne fut pas assez sévère dans le choix des collaborateurs, et on donna à l'ouvrage une couleur trop prononcée sur quelques objets. Ce n'est pas ici le lieu de dissimuler ce qui est bien reconnu aujourd'hui. L'Encyclopédie fut, dès l'origine, une affaire de parti et un moyen de propager des idées nouvelles. Si on mit de l'importance à la bien rédiger, on en mit encore plus à la rédiger dans le sens des opinions qu'on voulait faire prévaloir. Telles étaient en particulier les vues de Diderot. Plein d'ardeur et de zèle, il fut le prineipal architecte de ce grand édifice. C'est de lui qu'est le *Prospectus* et le *Système des connaissances humaines*, qui a été loué sons le rapport de la classification. Il se chargea des articles des arts et métiers. Il devait revoir les autres articles avec d'Alembert, et il traita presque seul des parties entières, comme l'*Histoire de la philosophie ancienne*. Les deux premiers volumes de ce vaste Dictionnaire parurent en 1751, et exci-

attention. On les jugea aisé-
u favorables à la religion. Sur
tes qui en furent portées, un
conseil du roi, du 7 février
upprima les deux volumes, et
sion des autres fut suspendue
dix-huit mois. Mais les entre-
s étaient actifs et persévérants.
rent de continuer en promet-
s de circonspection, et ne se
point obligés à tenir une pro-
u'ils regardaient comme ex-
Cinq nouveaux volumes pa-
successivement et excitèrent
anations plus vives encore.
s religieux sonnèrent l'alarme,
rrêt du conseil du roi, du 8
59, révoqua le privilége. On
rs l'entreprise manquée. D'A-
se retira. Il aimait son repos
guait de le compromettre. Di-
esté presque seul, lutta avec
ance contre les obstacles et
sitions. Il fit valoir les avan-
e le commerce devait retirer
lle entreprise, et il représenta

reste, l'Encyclopéd
utile à sa fortune
pérer (1). Ses ami
l'en dédommager e
rite et en étend
Grimm, son ami
littéraire de plusie
gers, ne leur en p
d'un génie supérieu
son pays. L'impér
Catherine II, qui e
son règne par la
accordait aux lett
réparer les torts d
acheta, en 1765,
Diderot, pour 15,
dition qu'il contin
Elle y ajouta une
pour l'entretien et
bliothèque; et aya
suivante, que le
pension avait été r
fit compter cinqu
la source de l'ais
Diderot dans sa vi
trice voulut même

Il s'exprime sur son un dédain très marqué, re à d'Alembert du 7 : *On dit qu'à Péters- ve Diderot raisonneur rabâche sans cesse les . Ce que je sais, c'est rais soutenir la lecture tout intrépide lecteur y règne un ton suffisant ce qui révolte l'instinct* (2). Diderot revint peu content du roi. voyage altéra sa santé. augmentèrent. Il se re- et se borna à un très . Leurs entretiens, qu'il aimait beaucoup, ent ses seules distrac- malade, il se fit une maison que l'im- avait fait disposer y mourut le 30 juillet soixante-douze ans. Il mariage qu'une fille, fut le seul enfant qui dit qu'il vécut toujours femme, qui, bonne et rva ses sentiments de joute qu'il faisait lire la , et c'est apparemment ltaire fait allusion dans 30 janvier 1767 à Da- *ne suis point content* anagramme de Platon), *sse élever sa fille dans qu'il déteste* (3). On a nt comme le chef d'une ère. Il franchit en effet les premiers et les plus sophes avaient respec-

tées. Il professait l'athéisme, que Voltaire a toujours combattu de toutes ses forces, et il aimait à soutenir cette doctrine dans ses conversations. Alors il se livrait à son enthousiasme et parlait avec autant de véhémence que de facilité. Ses principaux amis, qui étaient ses disciples, étaient Grimm, Naigeon et Damilaville. Actuellement nous allons passer en revue les ouvrages de Diderot; car nous n'avons jusqu'ici parlé que d'un très petit nombre. Il parut, en 1773, une *collection* dite *complète* de ses œuvres; mais l'éditeur s'est trompé en attribuant à Diderot des écrits dont il n'est pas l'auteur, tels que le *Code de la nature*, les *Principes de philosophie morale*, la *Justification de plusieurs articles de l'Encyclopédie* et la *Lettre au R. P. Berthier sur le matérialisme*. Quelques personnes continuent à donner à Diderot le *Code de la nature*; c'est une erreur (*V.* MORELLY). Une édition plus véritablement complète et plus exacte des œuvres du philosophe, est celle que Naigeon publia à Paris en 1798, en 15 vol. in-8°. (1). Le premier, outre une préface de l'éditeur, contient l'*Essai sur le mérite et la vertu*, les *Pensées philosophiques et l'addition* à ces pensées, et de plus cinq autres écrits dont nous n'avons pas parlé, savoir : *de la Suffisance de la religion naturelle*, dont le titre seul annonce l'objet; l'*Introduction aux grands principes*, ou *Réception d'un philosophe*, en quatre entretiens, dans deux desquels Diderot fait tenir à son prosélyte le langage d'un ennemi déclaré du christianisme; la troisième partie de l'*Apologie de l'abbé de Prades*; une lettre à son frère et l'*Entretien d'un philosophe*

...désigné sous ce nom dans de Voltaire.
...*phiques, historiques et lit-* ..., tom. XVII, dans sa Cor- ...le roi de Prusse.
...*Voltaire*, édition de Beaumar- ...l'édition in-8°., p. 38.

(1) Il existe aussi une édition en 15 vol. in-19, publiée à la même époque, mais elle est très incorrecte.

c la maréchale de..... L'*Apologie* sont de 1751 : ce
apport à la thèse que l'abbé de quelques observa
des avait soutenue en Sorbonne jésuite avait faite
1751, et qui fit tant d'éclat. Dide- dans le *journal*
prit sa défense contre une instruc- *Pensées sur l'in*
n pastorale de l'evêque d'Auxerre; *nature*, qui suiv
is son écrit est bien autant en fa- rurent en 1754.
ur du discours préliminaire de l'En- tude de la natu
lopédie que de la thèse. Il y parle mènes. On y trou
nom de l'abbé de Prades et soutient des principes sa
ystème de Locke. Il n'a garde de heureuses; mais
pas tirer avantage de la conduite physique étrange
l'évêque d'Auxerre dans les disputes zarres. Qui pour
aguaient alors l'église de France, rien comprendre
l finit par un morceau assez bien *La véritable ma*
sonné, curieux et même éloquent *c'eût été et ce ser*
ces disputes et sur les suites fâ- *tendement à l'en*
uses qu'elles avaient pour la reli- *dement et l'expé*
n. Dans la lettre à son frère, qui *sens à la natur*
datée du 29 décembre 1760, il *vestigation des i*
gage nettement à *abdiquer un sys- truments à la r*
e atroce*; c'est ainsi qu'il appelle *fection des arts*
christianisme. Il refondit ensuite *peuple pour lui*
te lettre pour en faire l'article *In- ter la philosophi*
érance* dans l'Encyclopédie. L'*En- *philosophiques*
tien d'un philosophe avec la ma- *mouvement*, Di

: très indécente. Le sacré aux pièces de en a fait deux : *le Fils ère de famille* (*Voy.* ıt deux drames, genre ɔmme le plus intéres- ile ; mais il n'y a dans ité, ni mœurs, ni vrai- ême de style. Tous ses t un ton déclamateur. ırs à un moyen com- point finir ses phrases des points qui disent ıt. Il détaille fort minu- noindres parties de la lu jeu des acteurs. Il ièces un traité *de la ique* et l'écrit intitulé : , ou *Entretiens sur le* s règles qu'il y donne oujours avouées par le e française, embellie fs-d'œuvre, n'a point ce genre n'ait pas pré- *aturel* ne put être joué *Le Père de famille* a moins d'enflure, mais exempt des vices inhé- re d. l'auteur. Les to- renferment les articles ıit faits pour l'Encyclo- *Opinions des anciens* : c'est le titre que l'édi- ɔnné, quoiqu'il y soit ısieurs philosophes mo- ıe Montaigne, Huet, z. Il y a aussi un arti- tes, qui n'avaient pour- ıème de philosophie à également un sur Jé-us- teur, fâché du ton demi- rec lequel il est rédigé, enir que Diderot a ici *xotérique*, et que, loin ins du monde aux dog- ınisme, *c'était un athée très réfléchi.* Il parle souvent de cette *doctrine exotérique* de son ami ; en quoi il ne paraît pas avoir été animé d'un zèle bien entendu pour sa gloire. Car rien ne serait plus contraire à la conduite ouverte et loyale d'un honnête homme, et à la sincérité et à la franchise d'un vrai philosophe, que cette double doctrine, l'une publique, l'autre secrète, et rien ne ressemblerait plus à l'hypocrisie que Diderot et ses amis ont reprochée à leurs adversaires. Le tome VIII et la moitié du tome IX, sont remplis par l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, écrit *plein*, dit Grimm, *d'originalité, de verve et de folie.* C'est proprement l'apologie de Sénèque, pour lequel Diderot s'était pris d'un vif enthousiasme. Il se livre sans mesure, dans cet *Essai*, à ces mouvements de chaleur dont il est si prodigue, et il y prend, contre les détracteurs de Sénèque, un ton d'indignation qui apprête quelquefois à rire. On sait qu'un homme de lettres, célèbre, a réfuté cet ouvrage. En lui accordant raison pour le fonds, on doit convenir que sa réfutation est bien longue et bien minutieuse. Le reste du tome IX contient divers écrits. Ce sont des *miscellanea*, parmi lesquels il n'y a que deux morceaux qui présentent quelque intérêt. Le premier est un *Entretien d'un père avec ses enfants*, ou *du Danger de se mettre au-dessus des lois.* C'est une conversation que Diderot suppose avoir eue dans sa famille et avec quelques amis. Il y met en avant de singulières assertions : *à la rigueur*, y est-il dit, *il n'y a point de lois pour le sage. Toutes étant sujettes à des exceptions, c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre ou s'en affranchir.* On irait loin avec de tels principes, et *le sage*, ou celui qui se croirait tel,

ait, en suivant ce raisonnement,
ttre fort mal avec la justice.
on ne peut qu'être de l'avis du
mis en scène par Diderot, qui
n finissant, qu'il ne voudrait
abiter dans une ville où beau-
de gens se conduiraient d'a-
ces maximes. L'autre écrit re-
table de ce volume, a pour
Principes de politique des
rains. Il paraît avoir été com-
ab irato, et était d'abord in-
: *Notes écrites de la main*
souverain, à la marge de Ta-
Ce souverain était Frédéric. Di-
, qui n'avait pas été content de
ns son voyage du nord, traça,
son premier mouvement de dé-
ces maximes qu'il prêtait au roi
nt la plupart n'eussent pas été
es par ce prince. Depuis, il
ça l'ouvrage et le généralisa.
soit par oubli, soit par un reste
dice, il y laissa quelques notes
édéric parle encore à la première

un endroit où Di
proposé de rassen
cémités. Il y parl
anglais et italien,
plaire à se traine
décence et le goû
pas moins *Jacque*
Naigeon reconna
jeter les trois quar
voulu également
dans *la Religieu*
goutant, et il dit
goût et de l'hon
sacrifices ; ce qu
d'insérer ces ouv
tion, et de les y i
cynisme. Les tom
tiennent les *Sal*
1767, c'est-à-dir
Diderot sur les o
et de sculpture q
sés au Louvre ce
gements sont ad
Grimm, pour le
et qui les envoyai

rmellement le nom d'athée. XV est encore rempli, en par le *Salon* de 1767, et est par des morceaux détachés; en a beaucoup parmi les œu- Diderot. Le plus saillant de ne espèce de dithyrambe in- *s Eleuthéromanes*, ou *les de la liberté*. Cette pièce, connaissait depuis longtemps vers, n'a été publiée qu'en l'abord dans la *Décade phi- ue*, puis dans le *Journal nie politique*. *Une circons- ivole*, dit Diderot dans l'a- ent, *donna lieu à un poëme ve. Trois années de suite ne fit roi dans la même so- première année, je publiai sous le nom de Code Denis. de, je me déchaînai contre e du destin qui déposait en- ouronne sur la tête la moins la porter. La troisième, ai et j'en dis mes raisons dithyrambe.* Cette pièce est deux cents vers. La plus artie est une tirade véhé- ntre la tyrannie. Le poète mépris et à la haine les *bri- presseurs du monde*, c'est- s rois en général; car il les e tous également dans la oscription. Il appelle la Ré- l'invite à les punir. C'est là ouvent ces deux vers qu'on reprochés :

ourdiraient les entrailles du prêtre,
n cordon, pour étrangler les rois.

premiers éditeurs de cette que *l'anecdote qui y a u, l'objet que l'auteur s'est en la composant, le ton de u'il s'est cru autorisé à dans ce genre de poésie, nt, excusent, justifient ces rs qui ont révolté un grand nombre d'esprits* (1). D'autres prétendent que de pareilles images sont toujours horribles, qu'il est triste de trouver de telles idées, et qu'il peut être dangereux de les produire. Ils remarquent que Diderot n'a nullement l'air de plaisanter dans ce morceau, et qu'il y est, au contraire, excessivement sérieux. Ils jugent que ses apostrophes sont aussi trop sanglantes, et ses provocations trop révolutionnaires. Quoi qu'il en soit, tels sont les principaux écrits que l'éditeur de Diderot a fait entrer dans la collection de ses œuvres. On ne sait pourquoi y ayant inséré tant de fragments détachés, il n'y a pas joint ceux dont il a grossi l'article *Diderot*, dans le *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne*, qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*. Ce sont des réflexions sur différents sujets. Il y en a où la métaphysique de l'auteur n'est ni bien exacte, ni bien morale. Il y combat directement la liberté et y professe un matérialisme froid et désolant. Il paraît qu'il s'était proposé de faire un *Dictionnaire universel et philosophique de la langue*; il en a dispersé les matériaux dans l'Encyclopédie. Enfin il travailla à plusieurs des ouvrages les plus fameux publiés de son temps. « Qui ne sait, » dit Grimm dans sa *Correspondance*, que près d'un tiers de l'*Histoire* » *philosophique*.... de Raynal, lui appartient? Il y travailla pendant deux » ans, et nous lui en avons vu composer une bonne partie sous nos yeux; » lui-même était souvent effrayé de la » hardiesse avec laquelle il faisait parler son ami. Mais qui, lui disait-il, » osera signer cela? — Moi, lui répondait l'abbé, moi, vous dis-je; » allez toujours. Quel est encore l'hom-

(1) *Journal d'économie politique*, du 20 brumaire an 5.

ettres qui ne reconnaisse fa-
et dans le livre *de l'Esprit*
le *Systéme de la nature*,
es belles pages qui ne sont,
euvent être que de Diderot?
entrepremions de faire une
ation plus complète, nous
ons de nommer trop d'in-
). » Grimm dit encore ail-
Diderot fournit un grand
e pages au *Systéme de la*
qu'il travailla aussi, quoique
s, au *Systéme social* et à la
niverselle, publiés égale-
le baron d'Holbach. Tels
les titres littéraires de Dide-
résumer ce que nous avons
, il ne s'est fait un nom re-
ible, ni comme écrivain, ni
hilosophe. Sous le premier
'est un mauvais modèle. Nul
le liaison, de la prétention
hoses communes, de l'obscu-
éologisme, un ton doctoral
que, et cependant de la ver-
uefois même de l'éloquence,

avec effusion dans sa
le regarde comme *la*
turellement encycl
peut-être jamais ex
énergie, sa chaleur,
idées, la multiplicité
sances, le tumulte
imagination, le cha
de ses entretiens. Pu
» que volontiers qu
» tous les hommes
» je pense qu'il eût
» pour la réputation
» être même pour
» siècle, qu'il n'eû
» La guerre opiniâ
» obligé de faire à l
» les moments les p
» vie (1). » Il confi
gement, qui nous pa
ble. Naigeon, qui n
aussi modéré, loue
cune restriction, en
que *son siècle ne la*
tice. Il est possible,
ques-uns aient trop

on, parut dans la suite mérite de Diderot, et nent quelques-uns de e regardait comme un t dangereux. Un peu trême volubilité dans il disait au sortir d'un Diderot avait fait tous *homme-là n'est pas lialogue.* D'Alembert, fois si lié avec Diderot, coup à son égard; ils plus. J'ai parlé de la erot et de Rousseau; nça la guerre; mais le ans l'*Encyclopédie*, sez mal à propos son a contre ce *cher ami*, *i sur les règnes de Véron* une note longue L'éloge et la critique ussi déplacés l'un que fut plus constamment d'Holbach, dont les pprochaient beaucoup usieurs points impor- ûté et admiré dans la , par sa facilité à par- e de sujets, et sans dou- antipathie pour une institutions qu'on n'y Quand il était sur cet issait pas, et ses amis i fournir l'occasion de son imagination. Alors même homme « Dans d'esprit froide et trani- mu, on pouvait sou- r de la contrainte, de la la timidité, même une tion. Il n'était vraiment lorsque sa pensée l'a- té hors de lui-même... ne était devenu la ma- plus naturelle de son ix, de tous ses traits. » in lui reproche d'avoir consumé dans des entretiens fugitifs un temps qu'il eût pu consacrer à des travaux plus durables; mais Diderot aimait à causer. Visité par ses amis, par des jeunes gens, par des étrangers, il se laissait aller volontiers à son imagination. On lui amena sous des noms empruntés le prince Ferdinand de Brunswich, et le prince héréditaire de Saxe-Gotha. C'étaient, disait-on, des voyageurs qui désiraient s'instruire. Le philosophe se mit à son aise avec eux, et leur développa toutes ses idées avec beaucoup d'abandon; il fut fort content d'eux, et en parla à ses amis comme d'excellents jeunes gens, qui faisaient honte à nos Français. Peu après s'étant trouvé dans une société où on les présenta sous leurs noms véritables, il ne parut ni embarrassé ni fâché de n'avoir point déguisé sa doctrine, quoiqu'elle ne dût pas toujours plaire à des princes. M. Euseb. Salverte a publié un éloge de Diderot. Naigeon avait annoncé des *Mémoires historiques et philosophiques pour servir à la vie de Diderot.* On ne doit plus s'attendre à les voir imprimés, si, comme on le répand, ses papiers ont tous été brûlés après sa mort par ses héritiers qui apparemment ne partageaient pas ses opinions. P—C—T.

DIDIA CLARA, était fille de Didius Julianus, empereur romain, et de Manlia Scantilla. Son père, pendant un règne de soixante-six jours, se hâta de la déclarer auguste, et le sénat fit frapper des médailles en son honneur; mais la catastrophe qui précipita Didius du trône, l'an 193 de J.-C., fit rentrer Didia Clara dans la vie privée. (*V.* SCANTILLA.) Elle fut mariée à Cornelius Repentinus, que Didius Julianus nomma préfet de Rome à la place de Sulpicianus, pendant qu'il était empereur. Les médailles de

incesse sont fort rares en or
gent. T—N.

IER (Saint), *Desiderius*,
de Langres, au 5e. siècle, était
un village près de Gènes. On
t occupé à labourer son champ
n vint lui annoncer son éléva-
épiscopat. Il se conduisit dans
stration de son diocèse avec un
stolique, et scella de son sang
ès de la religion en 264; suivant
la mieux établie, ce fut à Saint-
petite ville qui a retenu le nom
yr. L'église célèbre sa fête le
Sa vie écrite par Warnahaire
insérée dans le recueil des Bol-
s, au 22 mai. Les critiques
t aucun cas. — Didier (St.),
un, succéda, vers 596, à Ve-
hevêque de Vienne. Sa fermeté
d de Brunehaut irrita cette
e, qui le fit déposer dans une
ée de prélats, tenue à Châlons-
ne en 603, et l'exila dans une
Chorier croit être l'île Barbe,
Lyon. Il fut replacé à la tête

nius a inséré une *V*
par un anonyme co
le recueil des Bollan
elle n'est ni plus e
mée que celle qu'avai
Didier (St.), d'u
d'Alby, exerça l'em
la couronne sous les
Dagobert. L'un de
Rusticus, évêque de
assassiné dans une é
habitants élurent à
qui eut beaucoup de
à leurs vœux. Il g
son diocèse, établi
plusieurs monastère
blissements de char
ville de Cahors de
par son testament, à
grande partie de se
très considérables. I
vembre 655, dans
l'honore dans les p
nales de la France
St. Géry. Il avait
ouvrages qui sont

le Moissac. On connaît
its évêques du même nom.
IER, vingt-deuxième ar-
Bourges. Sa vie, par un
it partie du recueil du P.
a vient de citer. — Saint
que de Nantes, vers 451.
IER, évêque de Châlons-
et ensuite de Gap, mort

W—s.

dernier roi des Lom-
duc d'Istrie, et se trou-
me en 756, lorsqu'Astol-
édécesseur, mourut sans
ssembla une armée, à la
le il vint demander à la
raume la couronne des
mais Rachis, frère aîné
qui avait aussi régné, puis
749 pour se retirer dans
du Mont-Cassin, sortit de
et disputa le trône à Di-
on lombarde se partagea
ps entre les deux préten-
le pape Etienne II dé-
e-roi à rentrer dans son
il confirma l'élection de
fut couronné en 757. La
e Pepin avait exterquée
en faveur de l'église ro-
aînait les rois lombards
mêlés interminables avec
soit parce qu'elle n'avait
mplètement exécutée, soit
provinces cédées n'étant
nt désignées, la cour de
tait point de bornes à ses
En même temps elle fa-
évolte des ducs de Spo-
névent, qui, en 758, se
Pepin, roi de France. Di-
contre eux; il fit prison-
e Spolète, et il donna un
à Bénévent. Cependant il
rs d'entrer en guerre avec
France; et tandis qu'il
ur fixer leurs prétentions
respectives, il associa au trône, en 759, son fils Adelgise (*V.* ADELGISE) pour s'en faire un appui au besoin. Averti en 767 de l'élection violente de l'antipape Constantin, le roi lombard rendit à l'Eglise la liberté que cet usurpateur lui ravissait. Plus tard il donna des secours à Etienne III, contre qui une conjuration avait éclaté à Rome; néanmoins ce pape s'opposa de toutes ses forces en 770 aux trois mariages qui devaient unir la famille de Charlemagne à celle de Didier. Ces mariages s'accomplirent malgré lui; mais ils furent funestes à la monarchie des Lombards, parce que dès l'année suivante Charlemagne répudia la fille de Didier, et après cette offense les deux familles ne se réconcilièrent plus. Lorsqu'Adrien Ier. monta en 772 sur le trône pontifical, la paix entre l'Eglise et les Lombards, qui avait déjà été souvent troublée, fut tout-à-fait détruite. Adrien attaché à une faction contraire à celle de son prédécesseur, fit périr Paul Afiarte, romain dévoué à Didier, et conseiller intime d'Etienne III. En même temps Adrien refusa de reconnaître les fils de Carloman, qui s'étaient réfugiés chez Didier, leur oncle, tandis que Charlemagne les privait de l'héritage de leur père. Le roi lombard irrité envahit l'état de l'Eglise, et en conquit une partie; ce fut alors qu'Adrien recourut à l'assistance de Charlemagne, et que celui-ci, après quelques négociations, passa les Alpes en 773 pour entrer en Italie. Adelgise, fils de Didier, devait fermer les passages du Mont-Cénis et du St.-Bernard; mais une terreur panique dissipa son armée; Didier abandonné s'enferma dans Pavie; il y fut assiégé par les Français pendant une année, au bout de laquelle il fut enfin obligé de se rendre en 774. Charlemagne l'envoya au monastère

la reine Ansa sa
que le roi lombard
ns des pratiques de
equirent une grande
nteté. S. S—r.

e de Toulouse, l'un
Chilpéric Ier., roi de
ndait d'une illustre
çois, dont l'origine
commencements de
reçut, en 577, l'ordre
es états de Childebert,
jeune enfant que la
, son père, assassiné
édégonde, venait de
rône mal affermi. Il
ieurs provinces sans
aucune résistance ;
près de Limoges par
al bourguignon, qui
en déroute et le force
ême son salut dans la
conclue entre les rois
d'Austrasie, oblige
nuler ses projets am-
nte le nombre de ses

troubles s'étaient élevés dans la Septimanie. L'occasion lui parut favorable pour s'emparer de cette province et la réunir au royaume de Bourgogne; en conséquence il se hâte de rassembler ses troupes et vient assiéger Carcassonne. Récarède, prince des Visigoths, après avoir soumis les rebelles, marche au secours de cette ville ; Didier va à sa rencontre. Lorsque les deux armées sont en présence, celle des Visigoths feint de se retirer, Didier se met inconsidérément à sa poursuite; mais désespérant de l'atteindre, il revient devant Carcassonne avec ceux de ses soldats que la fatigue n'avait pas empêchés de le suivre. Les assiégés s'apercevant de la dispersion des soldats de Didier, tentent une sortie, les enveloppent et les taillent en pièces. Didier, percé de coups, est laissé parmi les morts (587). Tétradie, sa femme, se retire à Agen. Elle est citée, en 590, devant une assemblée d'évêques, qui déclarent nulle son union avec Didier, parce qu'elle l'avait formée étant

. Il subjugua les Cattes. Sous
mode, il fut accusé d'avoir trempé
une prétendue conspiration de
ius Julianus son oncle ; mais
ereur, honteux d'avoir fait cou-
sang de beaucoup de sénateurs
personnes considérables, pour
arcilles accusations, déclara Di-
absous. Il fut ensuite consul avec
inax. Quand cet empereur fut
é sous les coups des gardes pré-
nnes, le 28 mars 193, Sulpi-
s, qu'il avait envoyé à leur camp
y appaiser la révolte, eut l'im-
ur de demander l'empire aux
triers de son gendre, et de leur
de l'argent. Les prétoriens, qui
aient en tirer le plus grand prix
ible, firent crier que l'empire
à vendre au plus offrant. Lorsque
proclamation parvint à Rome,
s qui en était un des plus riches
ens, se trouvait à table avec des
qui, dans la gaîté du repas,
agèrent à hasarder le marché.
itôt il se rendit au camp, repré-
aux soldats que Sulpitianus,
compétiteur, ne manquerait pas,
tait empereur, de venger un jour
ort de Pertinax. Il s'obligea par
à rétablir la mémoire de Com-
e, et les choses sur le pied où
étaient du vivant de ce prince.
lui en fallut pas moins acheter à
bère. Sulpitianus et lui enchéri-
plusieurs fois l'un sur l'autre;
Didius étant tout d'un coup monté
000 drachmes pour chaque sol-
à 6250, payables sur-le-champ,
t proclamé empereur. Pour faire
ir aux soldats, il prit le nom de
mode. La garde prétorienne le
isit au sénat : il y fut déclaré
reur. Le lendemain il alla au
ole pour y faire les sacrifices ac-
umés. Le peuple qui avait aimé
inax et qui était irrité de sa mort,
accabla Didius, à son passage, de reproches et de malédictions. Les mêmes insultes lui furent faites aux jeux du cirque. Il entendit retentir les noms de Pescenius Niger et de Septime Sévère, qui commandaient des armées, l'un en Syrie, et l'autre en Illyrie. Ces deux généraux furent proclamés augustes par leurs soldats. Sévère s'avançait vers Rome. Didius le fit déclarer par le sénat ennemi public. Après avoir payé aux gardes prétoriennes ce qu'il leur avait promis, il voulut leur faire prendre les armes et les exercer pour les préparer au combat ; mais ces troupes corrompues par la mollesse et l'oisiveté, ne répondirent point à ses intentions. Didius voyant bien qu'il ne pouvait compter sur elles, fit fortifier son palais, comme pour s'y défendre après avoir tout perdu. Il fit tuer Marcia et Lætus, qui avaient eu la plus grande part à la mort de Commode, les supposant dans les intérêts de Sévère : il envoya même des assassins à sa rencontre. Ce général étant entré en Italie poussa jusqu'à Ravenne, où il s'empara de la flotte qui y était. L'empereur ne voyant plus de ressources, fit prier le sénat d'envoyer les vestales et les prêtres au-devant de l'ennemi pour obtenir de lui qu'il se retirât. Faustus Quintillus, augure consulaire, fit rejeter cette proposition comme étant aussi inutile que ridicule. Didius, en colère, demandait des soldats pour forcer ou massacrer les sénateurs ; mais il revint bientôt à un parti plus doux, et se rendit lui-même au sénat pour demander qu'on lui associât Sévère à l'empire. Le décret fut dressé et envoyé à Sévère, qui non-seulement rejeta l'association offerte, mais même fit tuer Crispinus, commandant des gardes prétoriennes, qui était porteur du décret, et qu'il soup-

ommission de l'assas-
ors, ne sachant à quoi
armer les gladiateurs
apoue, et offrit l'em-
us, gendre de Marc-
usa en s'excusant sur
sur la faiblesse de sa
me temps, les troupes
i devaient garder les
ennins se déclarèrent
empereur se vit même
prétoriens. Alors il se
palais avec Repen-
. Le consul Messala
t; il y fut résolu d'ôter
et la vie; de déclarer
r, et de décerner les
à Pertinax. Des sol-
yés aux palais pour
trouvèrent en pleurs,
mpire, pourvu qu'on
Un simple soldat lui
m corps fut exposé à
Sévère arrivé à Rome,
porté au tombeau de
isi finit tragiquement
le 2 juin 193, n'ayant

par le peuple, toute
raine. La beauté de
cœur de Sichée, on
cesse: il l'épousa. Si
tre d'Hercule, posse
richesses et la secon
tat; ses trésors excit
de Pygmalion, qui,
ler son beau-frère,
au pied des autels.
vint à tromper la c
son frère; elle se sai
son malheureux épo
barquer avec elle e
accompagnée de plu
royaume qui fuyaie
roi de Tyr. Favorise
Didon arriva bientôt
avec sa flotte, et, di
course vers les côte
aborda près d'Utiq
rienne non loin de
fut accueillie par l
acheta, dit-on, ou
pace de terrain que
le cuir d'un taurea
ensuite fait couper le

ce que Virgile exprime par ces
rs :

me solum, facti de nomine *Byrsam*
quantam possent circumdare tergo.

et Tive-Live se trouvent d'ac-
ec le poète à cet égard ; mais
le plus exact de tous les histo-
: qui fait une description de
e, ne dit rien de l'histoire du
iodore, Strabon et Pausanias
té sur ce point le silence de
Quelques savants en ont in-
e le quartier bâti par Didon
mé *Byrsa*, non par allusion
fabuleux qu'on dit en avoir
la première enceinte, mais
ue son emplacement était le
t d'assiette qu'il y eût autour
le neuve ; aussi Byrsa devint-
suite la citadelle de Carthage.
s'il en soit, Didon ayant fondé
ie, fut recherchée en mariage
ba, roi des Gétules, voisin
ux états ; mais elle ne
résoudre à violer la foi jurée
, son premier époux. Le roi
die, piqué du refus de cette
e, résolut de la contraindre
force à lui donner sa main : il
aussitôt à la tête d'une armée
Carthage. Didon, ne pouvant
aucune résistance, demanda
i pour apaiser les mânes de
Le terme expiré, elle monte
bûcher préparé par ses or-
re un poignard caché sous sa
t se donne la mort. Tel est le
Justin. On voit combien il
le Virgile, qui suppose Énée,
ns, contemporain de Didon,
il paraisse certain qu'elle n'a
e trois siècles après le héros de
; mais cette ingénieuse fiction
hu poète cet épisode si in-
t pour les Romains, où il fait
iser par Didon mourante la
ivalité de Rome et de Carthage.

Les anciens historiens parlent tous de Didon comme ayant été douée d'un génie supérieur et d'une beauté rare. Elise était son véritable nom, et l'épithète de Didon, qui en hébreu signifie *vagatio*, lui fut donnée par les Phéniciens, à cause de ses voyages et de sa vie errante. B—P.

DIDOT (François Ambroise), naquit à Paris en janvier 1730, de François Didot, premier imprimeur de ce nom, qui était libraire et ami de l'abbé Prévost. Destiné à la profession de son père, il reçut une bonne éducation, si nécessaire dans cet état, « qui, » disait-il lui-même, doit faire la » nuance entre l'homme de lettres et » l'artiste. » Il se voua tout entier à son art qu'il porta au plus haut degré en France. Il n'avait rien négligé pour y parvenir, et n'avait pas dédaigné de descendre jusqu'aux plus petits accessoires. Il imagina les garnitures en fonte, et, en 1777, la presse à un coup (*V.* Anisson.), dont on ne fait pas cependant un fréquent usage. Il avait établi une fonderie de laquelle sont sortis de fort beaux types. A la dénomination, insignifiante aujourd'hui, mais consacrée par la routine, de caractères *cicéro*, *saint-augustin*, etc. il essaya, mais vainement, de substituer une nomenclature simple et méthodique, dans laquelle chaque caractère est distingué par le nombre de points ou sixièmes de ligne qui le composent. Ce fut dans son imprimerie que furent faits, en 1780, les premiers essais, en France, d'impression sur papier vélin. Mais en s'occupant de la beauté de ses éditions, Didot veilla encore plus à leur correction, le premier des mérites, et sans lequel les autres ne sont rien. Louis XVI chargea Fr. Ambr. Didot de réimprimer, pour l'éducation du Dauphin, un choix des classiques

, dans les formats in-18, in-8°.
. : la collection in-18 a 18 vol.,
ction in-8°. en a 17, celle
1 avait 12, y compris la *Bi-*
ra ; elle a été continuée et
31 volumes par son fils aîné.
le d'Artois voulant faire im-
un choix, par lui fait, d'ou-
rançais, les confia aux presses
mbr. Didot ; il en a paru 64
in-18. Ces éditions, et beau-
utres de cet habile imprimeur,
nues et recherchées de toute
. Fr. Ambr. Didot est mort le
t 1804, laissant deux fils,
rre Didot l'aîné, à qui il céda
rimerie en 1789, et Firmin
son successeur dans la fon-
la même époque ; tous deux
ingués dans leur art du vivant
père. A. B—T.

DT JEUNE (Pierre-Fran-
rère du précédent, succéda à
e dans le commerce de la li-
et s'y distingua par ses con-
es bibliographiques. Il fut

était fils d'un marcl
à Alexandrie, et
d'Auguste. Son ard
l'étude le fit surnon
c'est-à-dire *entraill*
auteur ancien ou m
prodigieuse fécond
trois mille cinq c
composition ; il en
mille, suivant Sé
allant plus loin e
six mille volumes
connu que les vol
avaient bien moins
nôtres (1), on a pein
seul homme ait p
rapporte que Did
embarrassé lui-m
demandait sur quel
travaillé. Ses ouvr
du moins pour la
peu corrects. Plu
des recherches sur
sur la mère d'Éné
d'Anacréon, sur c
dyme composa un

e catalogue des ouvrages
, dont aucun n'est venu
s, et cette perte paraît peu
Quelques auteurs lui attri-
ıdant des *scholies sur l'I-*
Odyssée, que Schrévelius
ans son édition d'Homère,
, 1656, 2 vol. in-4°.; elles
à d'autres éditions, et Bor-
rouve exquises pour la plu-
ue d'ailleurs trop courtes.
ne étant cité lui-même dans
, elles paraissent être d'un
récent. Tannegui le Fèvre
s à croire que le nom de
ici supposé (Voy. *les Vies*
grecs, chap. 7). — Suidas
rs autres auteurs du nom
: I. Didyme d'Alexandrie,
au précédent, et grammai-
e lui. Il enseigna à Rome,
, sur l'*orthographe* et sur
jets, des traités que Suidas
us excellents. II. Didyme
ie, qui avait écrit XV livres
culture, dont on trouve
s dans les *Geoponica* de
Bassus. III. Didyme, sur-
nude, auteur d'un traité *sur*
de Thucidide contre l'a-
l'un *Epitome d'Heraclion*,
ques autres ouvrages. IV.
surnommé *Atteius*, philo-
émicien, à qui l'on donne,
es ouvrages, un *traité* en
s, contenant des solutions
ilités et de sophismes. V. Di-
d'Héraclide, grammairien
, qui fut, en cette dernière
nrichi par Néron. VI. Di-
thématicien, né à Cnide,
crit des *Commentaires sur*
— On a d'un autre *Didyme*
re Veterinariâ, en grec,
7, in-4°. V—ve.

IE, célèbre docteur de l'é-
xandrie, naquit dans cette ville vers l'an 308 de J.-C. Il fut surnommé l'*Aveugle*. Il avait perdu la vue dès l'âge de quatre ou de cinq ans; mais, aimant l'étude et les lettres, il suivit, il écouta les leçons de la célèbre école d'Alexandrie, apprit parfaitement la grammaire et la rhétorique; ensuite la dialectique, la musique, l'arithmétique; enfin, la géométrie et l'astronomie, sciences qui, comme le disent S. Jérôme et Rufin, semblent ne pouvoir se passer du secours des yeux. Didyme étudia la philosophie en se faisant lire les ouvrages d'Aristote et de Platon. Quand ses lecteurs s'endormaient, il méditait long-temps sur ce qu'il venait d'entendre, et le gravait ainsi dans sa mémoire. La religion chrétienne et la théologie devinrent le principal objet de son application et de ses veilles. « L'aveuglement du corps qui passe, » dit Pallade, pour une des plus terri- » bles disgrâces de la vie, fut pour Di- » dyme un moyen de faire tourner, » sans aucune distraction des objets » étrangers, toutes ses facultés intel- » lectuelles vers l'étude des sciences. » Il passait pour un prodige; on venait à Alexandrie pour le voir et pour l'entendre. Il avait été chargé de l'école chrétienne de cette ville, et il était cité comme un des plus illustres successeurs d'Origène. Doué d'un grand talent pour la parole, il avait, dit Fleury, une grâce particulière dans le son de la voix. S. Jérôme, Rufin, Pallade et S. Isidore furent ses disciples. S. Jérôme avait déjà les cheveux blancs, et il était regardé comme un des plus savants docteurs de l'Église, lorsqu'il se rendit, l'an 385, à Alexandrie, pour s'instruire auprès de Didyme. Pendant un mois entier, il lui proposa des difficultés sur divers points de l'Écriture. S. Antoine quitta sa solitude pour le visiter : « Êtes-vous

: d'être aveugle? » demanda-
Didyme, et Didyme se tut. A
e question répétée une seconde
roisième fois, il répondit en-
Oui, je suis affligé d'être aveu-
Alors, le saint anachorète s'é-
Je m'etonne qu'un homme sage
ge d'avoir perdu ce que pos-
t les fourmis et les mouche-
au lieu de se réjouir d'avoir
'ont les saints et les apôtres.
it mieux voir des yeux de l'es-
que de ces yeux, dont un seul
d peut perdre l'homme éter-
nent. » S. Athanase était lié
idyme. Ste. Mélanie le visita
t son voyage dans la Palestine.
stimé des occidentaux, parti-
ient de S. Eusèbe de Verceil,
Hilaire et de Lucifer. Pallade
e avoir appris de la bouche
le Didyme, que l'an 363, le
la mort de l'empereur Julien,
voir jeûné et prié pour invo-
fin des persécutions de l'É-
'endormit, assis dans sa chaire,

De tous ces ouvrage
I. trois livres *De sp*
tre les Macédoniens
par S. Jérôme (*voy*
primés aussi dans l
anciens Pères, tom
de la Trinité, pub
grec et latin, par
1764, in-4°.; Il
chæos, traduit en
dans la *Bibliothe*
tome 4, et séparém
Ingolstadt, 1604,
ratio in Epistolas
primam Epistolam
duit en latin par S
même *Bibliothèqu*
me 9. On ne con
ment l'époque de la
mais il avait attei
quand S. Jérôme
catalogue des écr
ques. Plusieurs au
mourut vers l'an 3
dans les erreurs
avait expliqué le liv

otiques rapportés par M. de Larie dans ses *Recherches his-s sur Nevers*, 1810, in-8°. êque de Genève par le peuple e ville, Dié se démit quelque près de son siége pour se reti-s les Vosges; il alla ensuite en , puis dans l'évêché de Bâle, et enfin dans les Vosges, où il e monastère de Jointures. Il y t en 679 suivant les uns, en uivant les autres. La ville de Dié, en Lorraine, a pris son l'abbé Riguet a publié des *Mé-pour la vie de S. Dié*, à la le sou *Système chronologique orique des évêques de Toul, us temps de Charlemagne*, 1701, in-4°. A. B—T.

ECMANN (Jean), théologien lu-n et philologue, né à Stade le 30 647, fit des études à Giessen et emberg, et revenu dans sa pa-ut nommé par le sénat, recteur ége. Il devint ensuite surinten-es églises des duchés de Brême Verder, puis professeur de ge à Kiel. Morhof l'appelle *vir undâ dignitate et variâ eru-e conspicuus*; Jean Fabricius ne ce jugement. Diecmann mou-4 juillet 1720. Il a mis de fort préfaces à cinq éditions qu'il a es de la traduction allemande ible par Luther. Il a composé and nombre de dissertations rées dans le tome VI de l'*His-bibliothecæ fabricianæ*. Parmi ces on doit distinguer : I. Son *de naturalismo* (*V.* J. Bodin.), né d'abord à Kiel en 1683, ré-né à Leipzig en 1684, in-12, et *Historia naturalismi* de Adam schovius, Iena, 1700, in-4°. nn avait été assez heureux pour curer deux manuscrits de l'ou-de Bodin qu'il refute, et que tant de personnes avaient cherché en vain. II. *Inquisitio in genuinos natales vocis Kirche, qua eos non in Græcia sed Germaniâ constituendos esse probatur*, Stade, 1718, in-4°.; III. *Specimen glossarii MSS. latino-theotisci, quod Rabano Mauro inscribitur*, Brême, 1721, in-4°., que Saxius regarde comme très utile. A. B—T.

DIEDERICHS (Jean-Christian-Guillaume), orientaliste distingué, naquit à Pyrmont en 1750, et mourut à la fleur de son âge, le 28 mars 1781. Reçu docteur en philosophie et professeur privé de l'université de Göttingue en 1775, il avait obtenu la chaire de professeur ordinaire de langues orientales dans l'université de Königsberg en 1780. On a de ce savant plusieurs ouvrages, dont on trouve la nomenclature dans J.-G. Meusel (*Diction. des écriv. allemands morts de* 1750 *à* 1800). Nous n'indiquerons ici que les principaux : I. *Specimen variant. lection. cod. hebraïc. manuscr. Erfurtensium in psalmos*, Göttingue, 1775, in-4°. : à la suite de ce *Specimen*, on trouve ordinairement les *Observationes philologico-criticæ ad loca quædam N. T.* du même auteur; II. *Spicilegium observationum quarumdam arabico-syrarum ad loca nonnulla V. T.*, ibid., 1777, in-4°.; III. *Grammaire hébraïque à l'usage des commençants*, en allemand, Lemgow, 1778, in-8°.: Hezel en a donné en 1782 une nouvelle édition. La *Bibliothèque orientale* de Michaëlis et les feuilles littéraires de Göttingue, d'Hanovre, etc., contiennent divers articles curieux de Diederichs, parmi lesquels on distingue ses observations sur le voyage de Bruce en Égypte et en Abyssinie, insérées dans le *Hanover magasin* pour l'année 1777. J—N.

)O (François), noble Véni-
tiva avec succès la philoso-
la jurisprudence dans le 15e.
fut reçu docteur à l'univer-
Padoue, et y prononça en
oraison funèbre de Barthèle-
iarini. Nommé à une chaire
sseur en droit, il rédigea en
1 recueil des statuts de l'uni-
et l'orna d'une préface dont
Zéno parle avec éloge. De
ans sa patrie, il fut envoyé en
de en 1474, près de Mat-
rvin, roi de Hongrie, pour
son alliance contre les Turks.
1, il fut député près du pape
, et son entrée dans Rome
nagnifique que Volaterran a
oin de la décrire d'une ma-
ès circonstanciée dans son
n. Diedo fut nommé en
odestat de Vérone, et il mou-
tte ville, non pas la même an-
ıme le dit Trithème, mais le
1484, suivant Michel Cavi-
teur contemporain. Son corps

Ou a de lui un ou
techismus de ar
Rome, 1547; de
sur les épîtres de
thée, et des *Ecl*
celles de S. Pier
S. Jude. — Died
même famille que
Lettera ove si de
glia navale segu
Venise, 1688, i
(Jean-Jacques), é
publié un recueil
daux de son diocès
in-4°. — Diedo
teur, né à Venise
teur d'une *Histoire*
de Venise depuis
qu'à l'année 174
4 v. in-4°. Cette hi
Italiens pour le
pour la justesse d
l'auteur orne ses
inconnue en Franc
peine à croire, c'e
sier qui a compos

l'Espagne Philippe II,
C. T—y.

S, souverain des Cannes,
on de la Thrace, régnait
olympiade. Au rapport
Phalaris et Apollodore
barbares que lui; car,
nné Attale, roi de Per-
r contribué à la mort de
gendre, et étant excité
ce par les larmes de sa
gea la ville de Lysima-
a étant emparé, il en
itants avec une cruauté
ouïe dans l'histoire. On
tre autres preuves de la
égulis, qu'après avoir
a tête, les pieds et les
s les enfants des malheu-
ts de Lysimachie, il fit
s membres sanglants au
pères et de leurs mères,
exerça mille autres atro-
ouvantables. Une si hor-
révolta ceux même des
égulis qui avaient été les
ses vengeances, lesquels
e devenir les victimes de
orte que, mettant en op-
nodération avec laquelle
les prisonniers qu'il avait
incipaux seigneurs de sa
rent à celle de ce prince,
la de bienfaits, et par-
r secours à s'emparer du
Diégulis, qui tomba lui-
entre les mains des vain-

B. M—s.

N. *Voy.* Deya Eddyn.

LM (Jean Herman),
tiquaire allemand, exer-
ession de perruquier à
r le Mein, dont il était
et où il mourut dans un
ncé, en 1764. Lorsque
pour se conformer aux
parmi les ouvriers qui
veulent gagner leur maîtrise, faisait son tour d'Allemagne, il notait soigneusement tout ce qu'il rencontrait de remarquable. Le désir d'être utile à ses compatriotes qui seraient dans le cas de parcourir les contrées qu'il avait vues, lui fit concevoir le dessein de mettre en ordre les notes qu'il avait recueillies. Il ajouta à ces matériaux divers documents relatifs à l'origine et à l'histoire des villes, qu'il tira des auteurs dont les travaux avaient été dirigés vers les mêmes objets, et composa ainsi, successivement, dans sa langue maternelle, les ouvrages suivants: I. *l'Antiquaire du Rhin, utile et mémorable*, ou *Curiosités et délices géographiques de toutes les villes, contrées, etc. situées sur les bords de ce fleuve*, Francfort, 1739, 1 vol. in-8°.; 2me. édition, *ibid.*, 1744; 3me. 1748, 1 v. in-8°.; II. *l'Antiquaire du Necker, du Mein, de la Lahn et de la Moselle*, Francfort, 1740, 1 vol. in-8°.; 2me. édition, 1780, 1 vol. in-8°.; III. *Dictionnaire hydrographique général de toutes les rivières et de tous les fleuves d'Allemagne*, Francfort, 1741, 1 vol. in-8°.; IV. *l'Antiquaire de l'Elbe, utile et mémorable, qui présente toutes les curiosités historiques et politiques les plus remarquables de ce fleuve, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la mer, etc.* Francfort, 1748, in-8°.; 1774, in-8°.; V. *le Géographe wetteravien*, ou *Description des seigneuries, des villes, des châteaux, bourgs, villages, couvents, etc. de la Wetteravie*, Francfort, 1748, in-8°. Tous ces ouvrages sont ornés de petites cartes où le cours des fleuves et des rivières est tracé, et de petites planches qui représentent les villes principales ou les sites les plus curieux. Il y a dans le texte beaucoup

le choses relatives à l'histoire et
ntiquités des villes et des autres
, qu'à la description des pays.
ques-uns des livres de Dielhelm
été réimprimés, on peut sup-
qu'ils furent favorablement ac-
is du public. Dielhelm est un
r exact, mais singulièrement
ce. Il n'a jamais mis son nom en
le ses ouvrages. Une planche,
e en face du titre, contient un
uche qui donne le titre du livre
brégé, avec les lettres initiales
oms de l'auteur. Quant au titre,
terminé par ces mots : *Par un
ne zélé pour les recherches his-
tes.* E—s.

EMEN (Antoine Van), gou-
ur général des établissements
ndais dans les Indes orientales,
t en 1593 à Gulenbourg, dont
ère était bourgmestre. Il s'a-
a d'abord au commerce. Le suc-
ayant pas couronné ses entre-
, il fut obligé, pour se sous-
aux poursuites de ses créan-

lité de premier co
général. Enfin, le
il fut nommé gouve
dant sa gestion, i
avantageux avec le
une guerre heure
borni, s'empara
portugais à Ceyla
çut une ambassade
qui demandait la
une pour confirm
en Europe, et u
pour les intérêts
établit le commerc
Tunquin, et régla
relativement à cel
éprouva une rédu
mé du désir d'éten
de la compagnie d
connues, il expé
Tasman dans le S
seaux. Le navigat
de Van Diemen
long-temps prise
la Nouvelle-Holla
découvertes récent

i accorder sa demande, mais on qu'il nommerait son suc- rovisoire. Sa mort avait de- rrivée de cette réponse. Du- aladie il nomma, en présence eillers, un d'eux pour lui , sous le titre de président du es Indes, et leur recommanda ise. Il mourut le 19 avril issant la réputation d'un gou- habile et intègre. Indépen- t de la terre Van Diemen du livres de géographie et les s indiquent une autre dans r du nord de la Nouvelle- , et ajoutent qu'elle fut dé- en 1618, par Van Diemen, eur général des Indes hollan- n vient de voir, par les dates de Diemen, que cette asser- ténuée de fondement. L'auteur ticle n'a pu, malgré tous ses parvenir à connaître la date le cette découverte : cepen- force de recherches, il croit la fixer à l'année 1644; c'est développé dans un mémoire er, où il fait voir que, selon s apparences, Abel Tasman it cette découverte. E—s.

IERBROECK (ISBRAND DE), professeur en médecine à l'u- d'Utrecht, né à Montfort, nde, le 13 décembre 1609, Utrecht, le 17 novembre 1674. les lettres, la philosophie et ecine, sous les plus habiles urs de Leyde. Ayant achevé s, il voyagea en France, et niversité d'Angers, alors très ée, le bonnet de docteur en e. De retour dans sa patrie, rœck alla s'établir à Nimègue, te moissonnait une foule d'ha- il se dévoua au salut de ses s concitoyens, pendant les 1636 et 1637, et eut le bon- heur de contribuer à l'extinction de ce fléau. L'emploi du régime chaud lui réussit contre la peste, ainsi qu'il l'annonce dans son livre *de peste*. Les talents dont il avait fait preuve, pendant cette épidémie, commencèrent la réputation dont il a joui, pendant toute sa vie, comme grand praticien. Après l'extinction de la peste, il revint dans sa ville natale, où il ambitionnait une chaire. Ses désirs furent remplis à la première vacance. Il obtint d'abord la chaire de professeur extraordinaire, puis celle de professeur ordinaire d'anatomie et de médecine. Sa pratique, et surtout ses leçons, attirèrent la foule des étudiants à Utrecht. L'université, qui s'honorait d'un si habile homme, le nomma deux fois son recteur. Diemerbrœck a contribué, par quelques découvertes, aux progrès de l'anatomie. Les critiques lui reprochent d'être trop disert dans ses écrits, de ne s'être pas toujours piqué d'une scrupuleuse véracité dans l'exposé des faits qu'il assure avoir observés; et enfin d'avoir souvent annoncé des découvertes qu'il n'a jamais faites que dans son imagination. Quoi qu'il en soit, la postérité a conservé le nom de Diemerbrœck parmi ceux des médecins qui ont illustré l'art, et comme habile praticien, et comme savant écrivain. On lit encore de lui les ouvrages ci-après : I. *De peste libri quatuor*, Arnheim, 1644, in-4°. La meilleure édition est celle de Genève, 1721, in-4°.; elle contient plusieurs autres traités de médecine. Diemerbroeck, après avoir conseillé contre la peste les remèdes qu'il croit les plus efficaces, ajoute que ce qu'il y a de mieux à faire pour obtenir la guérison de cette redoutable maladie, c'est d'invoquer Dieu, qui nous en a affligés : ce conseil nous semble bon dans toutes les maladies, et ne doit

être réservé à la peste seule.
atio de reducendâ ad medi-
chirurgiâ, Utrecht, 1649,
); III. *Disputationum practi-*
pars prima et secunda, de
capitis et thoracis, ibid.,
, in-12; IV. *Anatome corporis*
ni, ibid., 1672, in-4°. Cet
ge a eu diverses éditions; il a
duit en français par Jean Prost,
1695, in-4°. Ces divers ou-
ont été réunis sous ce titre :
omnia anatomica et me-
Utrecht, 1685, in-folio; Ge-
1687, 2 volumes in-4°, publiés
vus par Timan de Diemer-
son fils, apothicaire à Utrecht.
ueil contient encore de lui les
ges suivants, jusqu'alors iné-
1°. *Tractatus de variolis ac*
llis; 2°. *Observationum cen-*
3°. *Disputationum practica-*
ars tertia de morbis infimi ven-
Le traité *de Variolis* est, quant
méthode curative de la variole,
nférieur à celui de Sydenham,

encore plus remarq
chines astronomiq
de quelques roues,
représentés tous le
corps célestes. Il y
trième qui sans au
présentait parfaite
des éclipses de sol
rus a fait imprime
ces chefs-d'œuvre
tiste, qui n'avait
maître que son gé
tion, et le secours
fut peu encouragé
vit réduit à faire le
en montrant ses m
rent partout les ap
amateurs instruits.
bourg, le 31 juille

DIENHEIM (
docteur et profes
Fribourg en Brisg
ment du 17e. siè
étudié le Droit; il
docteur en cette fa
donna la professio

n rapporte que s'étant
taille de Sessia, il voulut
faire emporter par ses
valier Bayard, qui le re-
pagna le roi en Italie,
da à la bataille de Pavie
Bernois. Etant posté à
nce de la ville, il fut
narche des ennemis, et
é par leurs mouvements
se former dans un en-
tageux, il s'offrit de les
qu'ils eussent pris po-
tant pas que ce serait le
mettre en déroute; on
son avis, et la bataille
lui-même il y perdit la
.en (Sébastien de), ser-
unesse en France, et
513 à la bataille de No-
4 il devint conseiller à
11 il fut député vers le
, pour signer le traité
clu entre ce monarque
. Il commanda l'année
lle Bernois, que ceux-ci
service de François Ier.
levint avoyer, dans le
de la réforme en Suisse,
ré lui qu'il se trouva à
pes bernoises dirigées
ons catholiques. L'issue
n fit perdre une partie
et on l'accusa d'intelli-
parti ennemi, lorsqu'on
4, quitter Berne, pour
ibourg. Il servit encore
mourut peu après. —
an Frédéric de), né à
577, servit d'abord en
e officier aux gardes
le dans le régiment de
uva son courage dans la
x postes près de Nimè-
f et enfermé dans Lille
t ans après, par mécon-
itta le service de Fran-
ce, revint en Suisse et, connu du prince Eugene, il obtint par son entremise, en 1711, la commission pour la levée d'un régiment suisse à la solde des états-généraux. L'ambassadeur de France en ayant porté plainte, le gouvernement de Fribourg raya le nom de Jean Frédéric de la liste des membres du grand conseil; les Hollandais le firent brigadier. Son régiment ayant été réformé à la paix d'Utrecht, il entra au service de l'empereur, qui le créa général-major en 1714. Dans cette qualité il fit les campagnes de Hongrie, se distingua à la bataille de Peterwaradin, au siège de Temeswar, à la bataille de Belgrade, ainsi qu'au siège de cette place. L'empereur, en 1718, le créa comte de l'empire. Après la conclusion de la paix avec les Turks, il fut envoyé dans le royaume de Naples, avec un corps de troupes impériales, où il se jeta dans la place de Melazzo, assiégée par les Espagnols; six semaines après, l'armée autrichienne débarqua, et les Espagnols levèrent le siège pour se retirer à Francavilla. Dans la bataille qui s'y livra, le comte de Diesbach montra un courage extraordinaire et reçut cinq blessures. Le même jour il fut gratifié du régiment de Holstein Bew. En 1719 il se rendit au siège de Messine et fut aux deux assauts, dont le dernier fit capituler la place. Élevé, en 1722, à la dignité de prince de l'empire, sous la dénomination de *Sainte-Agathe*, avec le privilége de transmettre ce titre à sa postérité, ou à son héritier, il fut nommé peu à près gouverneur de Syracuse, en 1723 gentilhomme de la chambre et chambellan, général, feld-maréchal-général, et en 1726 conseiller aulique de guerre. En 1733 le prince de Diesbach fut envoyé en Italie, où, en 1727, il avait commandé pendant onze mois l'armée impériale,

t des mœurs et des usages des sau-
ges, il fait mention de leur manière
rendre les noyés à la vie par le
yen de la fumée de tabac. Il ne
isacre que peu de lignes aux végé-
x de l'Acadie, et finit en disant
u'il était chargé du soin de cueillir
les plantes pour le jardin du roi, et
u'il a su donner quelques marques
lu plaisir qu'il avait pris à l'em-
ellir. » Il rapporta, entre autres,
oli arbrisseau que Tournefort ap-
i *Diereviilla*, et qui se fait remar-
r par ses belles fleurs jaunes. Linné
epuis fait du *Diereviilla* une es-
e du genre *Lonicera*, en lui con-
ant le nom spécifique donné par
prédécesseur. Jussieu a rétabli le
re *Diereville*. Tournefort dit que
reville était chirurgien de profes-
; Haller en fait un négociant : on
, par ce qui précède, que ces deux
ions peuvent se concilier. E—s.

DIES (Gaspard), peintre portu-
, vivait au commencement du 16e.
e D. Emmanuel charmé des beau-

ayant servi la r
Suabe, suivit R
passage en Suiss
de ce prince, et s'
vers la fin du 12
puis fut fertile e
comme guerriers
Nicolas naquit à
devint membre d
et avoyer en 146
gué par sa brave
gesse et par ses q
tat, il eut la part
les affaires de la
Il fut député en S
férences de la pa
d'Autriche, conc
1468. Député ens
XI, il obtint des
veurs de ce princ
considéré comme
français en Suiss
Louis XI, en 14
ses députés pour
le traité avec l'Au
le nom de l'Union

On rapporte que s'étant
bataille de Sessia, il voulut
n faire emporter par ses
evalier Bayard, qui le re-
mpagna le roi en Italie,
nda à la bataille de Pavie
s Bernois. Etant posté à
tance de la ville, il fut
marche des ennemis, et
qué par leurs mouvements
nt se former dans un en-
antageux, il s'offrit de les
nt qu'ils eussent pris po-
outant pas que ce serait le
s mettre en déroute; on
s son avis, et la bataille
: lui-même il y perdit la
AGR (Sébastien DE), ser-
jeunesse en France, et
1513 à la bataille de No-
514 il devint conseiller à
521 il fut député vers le
ce, pour signer le traité
nclu entre ce monarque
es. Il commanda l'année
mille Bernois, que ceux-ci
r le service de François Ier.
devint avoyer, dans le
se de la réforme en Suisse,
lgré lui qu'il se trouva à
roupes bernoises dirigées
ntons catholiques. L'issue
lui fit perdre une partie
t, et on l'accusa d'intelli-
e parti ennemi, lorsqu'on
534, quitter Berne, pour
Fribourg. Il servit encore
t mourut peu après. —
Jean Frédéric DE), né à
1677, servit d'abord en
me officier aux gardes
ise dans le régiment de
rouva son courage dans la
eux postes près de Nimè-
sé et enfermé dans Lille
ux ans après, par mécon-
l quitta le service de Fran-
ce, revint en Suisse et, connu du prince Eugène, il obtint par son entremise, en 1711, la commission pour la levée d'un régiment suisse à la solde des états-généraux. L'ambassadeur de France en ayant porté plainte, le gouvernement de Fribourg raya le nom de Jean Frédéric de la liste des membres du grand conseil; les Hollandais le firent brigadier. Son régiment ayant été réformé à la paix d'Utrecht, il entra au service de l'empereur, qui le créa général-major en 1714. Dans cette qualité il fit les campagnes de Hongrie, se distingua à la bataille de Peterwaradin, au siège de Temeswar, à la bataille de Belgrade, ainsi qu'au siège de cette place. L'empereur, en 1718, le créa comte de l'empire. Après la conclusion de la paix avec les Turks, il fut envoyé dans le royaume de Naples, avec un corps de troupes impériales, où il se jeta dans la place de Melazzo, assiégée par les Espagnols; six semaines après, l'armée autrichienne débarqua, et les Espagnols levèrent le siège pour se retirer à Francavilla. Dans la bataille qui s'y livra, le comte de Diesbach montra un courage extraordinaire et reçut cinq blessures. Le même jour il fut gratifié du régiment de Holstein Bew. En 1719 il se rendit au siège de Messine et fut aux deux assauts, dont le dernier fit capituler la place. Élevé, en 1722, à la dignité de prince de l'empire, sous la dénomination de *Sainte-Agathe*, avec le privilége de transmettre ce titre à sa postérité, ou à son héritier, il fut nommé peu à près gouverneur de Syracuse, en 1723 gentilhomme de la chambre et chambellan, général, feldmaréchal-général, et en 1726 conseiller aulique de guerre. En 1733 le prince de Diesbach fut envoyé en Italie, où, en 1727, il avait commandé pendant onze mois l'armée impériale,

9 juin 1734 il eut à la bataille
me l'aile droite sous ses ordres;
istingua encore dans cette jour-
fut dangereusement blessé, ce
bligea de se retirer à Fribourg.
fausse nouvelle de sa mort, en
Marie-Thérèse avait disposé de
giment; pour le dédommager
e perte, cette princesse le nomma
l d'infanterie avec la pension de
florins. Il mourut, en 1751,
isser d'enfants de la comtesse
e de Faraone, qu'il avait épou-
Messine, en 1723, et qui mou-
n 1770, âgée de cent quatre
e prince de Diesbach fut le pre-
ui obtint de la république de Fri-
, la distinction d'un fauteuil aux
blées du conseil souverain (de
duquel jadis il avait été rayé),
e titre de conseiller honoraire
et de guerre. U—i.

ESBACH (François-Romain,
de), d'une famille ancienne et
e du canton de Fribourg, fut
sivement capitaine et major du

mathématiques à
aujourd'hui empo
mourut le 2 déc
vrages principaux
nes philosophicæ
tributis, Prague,
primé en 1764;
mologica de Epi
tione, ib., 1765
larium Boemo ge
lai Balbini, ib.,
Bohuslai Balbi
lowratiacum, P

DIEST (Henri
tena en Westpha
1595, commenç
mund, les contin
borne, à Bâle, à
latinat étant deve
guerre, il retourn
logie à Bâle, où il
docteur en 1621.
pays, il le trouva
suite de la guerre,
où il donna des

idis oppositum hastæ Go-
51, in-4°. C'est une com-
les doctrines catholique et
V. *Grammatica hebræa*,
imentis linguæ Chaldaicæ
æ, Deventer, 1665, in-12.
nmaire a eu peu de succès.
A. B—T.

ENBERGER (JEAN), théo-
emand, naquit dans l'électo-
yence, au village de Dieten-
it il prit le nom, entra dans
e Saint-Dominique, devint
de Mayence, grand inquisi-
cette ville et dans celle de
et mourut le 30 août 1534.
incipalement connu par sa
n allemande de la Bible, la
qui ait paru à l'usage des
es; Mayence, 1534, grand
le a été réimprimée à Cologne,
, 1550, et plusieurs fois de-
dition d'Augsbourg, 1776,
8°., a été retouchée pour le
on en a changé plusieurs ex-
devenues inutiles et presque
bles. Cette traduction, dont
re édition était accompagnée
dirigées contre les luthériens,
vives réclamations de leur
prétendirent que le P. Die-
ne devait être regardé que
n plagiaire, puisque sa tra-
'était pas faite sur les textes
t, mais, pour l'ancien testa-
r celle de Luther dont il n'a-
que changer les expressions
ù elle s'écartait de la vulgate,
nouveau testament sur celle
ser. Les anciennes éditions
version sont rares et recher-
bibliographes, mais les autres
de ce dominicain sont à-peu-
liés. C. M. P.

ERICH (HELVICUS), docteur
cine, né dans les états de
rmstadt, en 1601, mort le
13 décembre 1655, fut d'abord professeur d'Hébreu, à Ulm; il quitta ensuite sa chaire pour la médecine, qu'il alla étudier successivement à Tubingue, à Altorff, à Wittemberg, et dans diverses villes d'Italie, puis enfin à Strasbourg, où il prit le doctorat, à l'âge de 26 ans. Dieterich aimait les voyages, et ce goût, qui l'avait fait changer si souvent d'universités, pendant le cours de ses études, fut cause qu'il ne prit un établissement, qu'après avoir exercé sa profession dans plusieurs cours du Nord; il alla d'abord à Darmstadt, à Berlin, en Danemark, à Brandebourg; puis enfin à Hambourg, où il obtint la charge de médecin de la ville. Il y termina sa carrière, qu'il avait honorée par des talents distingués et par un noble caractère. Ses ouvrages ont joui de quelque célébrité, à l'époque où ils furent publiés. Il en est un dans lequel il assure avoir découvert, le premier, la circulation du sang, qu'il démontra, dit-il, en 1622, sur un chien. Ce fait est trop invraisemblable pour inspirer aucune confiance, car à cette époque Dieterich professait la langue hébraïque, et n'était âgé que de vingt-un ans; or il n'avait point encore acquis les connaissances anatomiques qui seules pouvaient conduire à l'importante découverte dont il est question. Il se peut cependant qu'en disséquant un chien vivant, Dieterich ait été frappé des phénomènes de la circulation du sang; mais dans cette hypothèse il aurait eu cela de commun avec tous ceux qui ont pu, dans tous les temps, avoir sous les yeux le spectacle d'un animal dont le corps était ouvert avant qu'il eût perdu la vie. Il y a loin de là à la découverte des lois de la circulation du sang, qui est incontestablement due au célèbre Harvey. Les principaux ouvrages de Dieterich sont: I. *Elogium plane-*

estium et terrestrium ma-
t microcosmi ; Strasbourg,
3°. ; II. *Responsa medica*
one , facultate et usu aci-
ontium Schwalbaci susur-
Francfort, 1631, 1644,
. Vindiciæ adversus Otto-
enium, Hambourg, 1655,
t dans ce livre que Dieterich
a découverte de la circula-
g. F—R.

ERICH (JEAN-CONRAD),
bach en Wéteravie, le 19
12, mort à Giessen le 24
. Il étudia la théologie et la
, et enseigna le grec à Mar-
1659, puis à Giessen, lors
ation de cette université, en
'adonna dans cette dernière
culture des sciences médi-
les étudia avec une telle ar-
sans avoir jamais exercé la
, il se rendit en état d'écrire
que les médecins de son
uraient pas désavoués. Ses
historiques et philologiques
is moins estimés : tous an-

illustrati, Gênes, 16
1665 ; IV. *Dissertat*
nearum pentas, Zuri
contenant cinq disse
d'érudition sur divers
ancienne et moderne.
vonica, Giessen,
VI. *Breviarium pon*
rum, ibid., 1665; i
de cet ouvrage on s'a
que l'auteur était pro
toria imperatorum g
miliæ Saxonicæ, iba
contenant l'histoire
leur, des trois Othon
morceau d'histoire e
tendu qu'il n'était g
de cet ouvrage, do
Henri de Bunau. Die
tant de grandes c
l'Allemagne, ayant
cour de Georges I
Hesse, pour mettre
chives de Cassel. VI
gusti, *Tiberii*, *Ca*
et Neronis, ibid.
IX. *Græcia exulans*

, Giessen, 1671, in-fol°., *tiquitates novi testamenti*, , 1680, in-fol. F—R.

ERICH (JEAN-GEORGE-NI- *Voy.* WEINMANN.

RICH (CHRÉTIEN-GUIL- RNEST), l'un des meilleurs le l'école allemande, naquit r le 30 octobre 1712; son était allé s'établir à Dresde, les premières leçons du des- mit ensuite sous la direction lre Thiele. C'est là que l'é- grands modèles devint en lui le la plus heureuse imitation. ence des principes généraux priant toutes les manières, ce othée dans son art. Le comte ayant discerné de bonne- iche fonds de ses talens pré- ttacha Diétrich à l'âge de dix- par une pension de 1300 l. ., cet artiste étant allé en , profita si bien de ce voyage, retour, le roi de Pologne le à son illustre mécène. Dié- en 1759, pour la galerie de des morceaux qui passèrent ans le cabinet du roi. Son *m des mages*, tableau de qu'on a vue au musée du à l'exposition de l'an 9, est s plus beaux ouvrages; le des têtes, le coloris et le fini ne laissent presque rien à Il fit un voyage en Italie en Quoiqu'il fût habile à saisir goûts, celui de Rembrandt a sans l'asservir; il le suivit cès, ajoutant aux beautés es qu'il imitait en maître, ctions de paysages qui man- à son modèle. C'est ainsi avoir admiré, dans un cruci- u cabinet de la reine de Po- sublimité du sujet principal, se reposent avec plaisir sur une motte de terre où l'on voit la fonte des couleurs, et les coups de pinceau d'un Both ou d'un Wouwermans, avec toutes les finesses de l'art qui distingue l'école flamande. Les touches larges et moëlleuses caractérisent en général les tableaux de Diétrich. Rival de Berghem dans les figures de paysages; de Desjardin, pour la couleur riante des gazons et des plantes; de Poëlembourg, pour les masures et les ruines; et d'Elzheimer pour ce qu'on appelle ses réveils; il imita de celui-ci la grande manière d'entrelacer les arbres, et de faire jouer et contraster les feuillages. Quoique de l'aveu des connaisseurs il eût attrapé les agréments de Watteau, il renonça à cette manière pour adopter celle de Salvator Rosa. Il réussit comme lui à peindre les roches coupées avec les lits de pierres et de sables placés alternativement; des carrières de grès avec leurs crevasses. Ces images arides sont égayées par des tapis de verdure, dont Claude Lorrain ne désavouerait pas la perfection. Diétrich est peut-être encore plus varié dans ses gravures à l'eau forte que dans ses tableaux. Son œuvre, composée d'environ cent soixante planches, de grandeur et de sujets variés, se trouve rarement complète. Diétrich avait longtemps marqué ses tableaux sous le nom de *Ditterici* ou *Dietricy*. Les brocanteurs en ont pris occasion de faire passer ses ouvrages pour des productions d'Italie. Il est mort à Dresde, en 1774. La galerie de Vienne possède plusieurs de ses tableaux d'histoire, d'une grande et riche composition. A—s.

DIETRICH (PHILIPPE-FRÉDÉRIC baron de), né à Strasbourg, en 1748, fit d'excellentes études et montra un goût décidé pour la minéralogie. Plusieurs mémoires répandi-

n en Allemagne et courut une partie de étudier le sol, les industrie, traduisit ouvrages allemands, e de l'académie des iété des curieux de la t de celle de Göttinerses places sous l'an-, entre autres celles lu roi à la visite des es à feu et des forêts it aussi secrétaire gé- et des Grisons, in- militaire du mérite, de la noblesse immé- Alsace et conseiller trat de Strasbourg. tique a donné lieu à tellement contradic- d'hommes ont été it jugés par les con- me premier maire Strasbourg, il pro- l'adresse du 15 août elle le conseil muni- et l'inviolabilité de

condamna à mort le 28 décembre 1793. Il écrivit avant son supplice une lettre à sa famille, que Recuile a recueillie dans les mémoires d'un détenu (*Voyez* RIOUFFE); elle est inspirée par la résignation la plus courageuse: « l'avenir me justifiera, dit-il, » j'attends ma fin avec un calme qui » doit vous servir de consolation; l'in- » nocent peut seul l'envisager ainsi. » Dietrich aimait beaucoup la musique, et pendant près d'un an de captivité, il a composé divers morceaux qu'il envoya à son fils avant d'aller à la mort. On a de lui: I. *Vindiciæ dogmatis grotiani de rescriptione*, Strasbourg, in-4°., 1767; II. la traduction des lettres de Ferber *sur la minéralogie et sur divers autres sujets d'histoire naturelle*, Strasbourg, in-8°., 1776. Le traducteur a enrichi cet ouvrage d'un grand nombre de notes savantes et d'observations curieuses. III. La traduction du *Traité chimique de l'air et du feu par Schéele*, Paris, 1781, in-8°.; IV. *Supplément au traité de l'air et du feu*, Paris, 1785, in-

de figures tracés et dessinés
ucoup de soin. L'académie
ces accorda son privilége à
et il le méritait parce que
rs personne n'avait décrit si
vec tant d'étendue les gîtes
ai, les forges, les salines, les
, les fabriques de fer blanc,
laine et de faïence. Les pro-
sciences physiques, chimi-
minéralogiques, ont ôté à la
orique de l'ouvrage de Dié-
l'intérêt qu'elle pouvait avoir,
artie descriptive n'a pas en-
surpassée et le sera difficile-
. La traduction des *Obser-
le M. de Trebra sur l'inté-
montagnes*, 1787, Paris,
, avec des cartes fort belles
igures coloriées. Le traduc-
is en tête de cet ouvrage, au-
joint un savant commentaire,
ne préface qui est remplie de
ves sur la géographie physi-
a traduction d'un plan d'une
générale de la minéralogie,
r Veltheïm, intendant des
e Hartz. VII. Plusieurs dis-
s, en allemand, sur la miné-
qui ont été insérées dans les
s de la société des curieux de
. Le volume de 1785 en con-
autres une sur les Pyrénées.
ve aussi un mémoire de lui,
x exploitations du Berry,
recueil allemand, publié en
t intitulé l'*Art d'exploiter
s* (der Bergbaukunde).

B—G—T.

RICHSTEIN (Adam, seig-
, d'une illustre famille de Ca-
connue depuis le 10e. siècle,
les comtes de Zeltschach, na-
527. Il fut honoré de la con-
Maximilien II, qui le char-
plusieurs négociations. Il fut
n 1651, près de Pie V, pour
lui demander le rétablissement de la communion sous les deux espèces; le mariage des prêtres, et la réduction des vœux des chevaliers de Malte. Le pape renvoya ces demandes à la décision du concile de Trente, où elles furent rejetées. Nommé, en 1569, ambassadeur à Madrid, Adam parvint à faire consentir le roi d'Espagne aux vues de l'empereur, déterminé à accorder la liberté de conscience à ses sujets d'Autriche; mais il fit de vains efforts en faveur des protestants de Flandre. Estimé de son souverain pour sa franchise et sa fidélité, il en reçut des marques éclatantes de satisfaction, et mourut à Niklausbourg, le 15 janvier 1590. Son corps fut transporté à Prague, et inhumé aux pieds de Maximilien. — François, cardinal de Dietrichstein, fils du précédent, né à Madrid, en 1570, commença ses études à Prague, et les termina à Rome. Le pape Clément VIII le nomma son camérier; peu après il fut élu évêque d'Olmütz, et enfin décoré de la pourpre. François fut employé dans plusieurs ambassades. Etant gouverneur de Moravie, en 1620, il fut fait prisonnier par les révoltés, qui le relâchèrent peu après. La conduite qu'il tint dans cette guerre, lui mérita des éloges. Il obtint qu'on rendrait aux évêques d'Olmütz le privilége de battre monnaie, et fut nommé prince de l'empire, avec la faculté de faire passer ce titre à l'un de ses neveux. Il mourut subitement à Brunn, en Moravie, le 19 sept. 1636. Très zélé dans l'exercice de ses fonctions épiscopales, il passait pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et ses sermons, auxquels l'empereur et les archi-ducs assistaient souvent, firent rentrer dans le sein de l'église un grand nombre d'hérétiques. Il donna aussi une attention particulière aux progrès de l'instruction pu-

avie lui est redevable
plusieurs bibliothé-
ents typographiques,
on des piétistes, ou
pies, qu'il fit venir
Il avait composé dif-
, des *Sermons*, un
troverse, des sta-
rmation du clergé et
s. Sa vie a été écrite
r A. Voigt, avec des
pplément de Fulg.
, 1793, in-8°.

W—s.

JEAN-CHRISTOPHE),
à l'eau-forte, né à
10, et mort dans la
89, jouit dans toute
réputation d'un bon
es; peu d'artistes ont
r dans ce genre de
rincipes de l'art avec
nature. Son pinceau
sa touche gracieuse
joli effet. Aussi, les
ch sont-ils fort re-

ont encore été exagére
que trop sévère, Dieu
à ses ouvrages un ca
est particulier. On a
de ses tableaux l'hom
buer à des peintres d
justement célèbres. Je
vé quelques-unes de s
la meilleure de ces gra
Louis XIV sur son
Dieu mourut à Paris,
soixante-cinq ans.

DIEU (St. JEAN D
l'ordre de la Charité,
Major-el-Novo, petite
gal, l'an 495, d'une
et pauvre. L'envie de
quitter, dans sa pre
sa patrie et ses parents
après son départ, sa
douleur. Bientôt, dé
secours, Jean se trou
gager sa liberté au ma
berger du comte d'O
Castille. Le comte ayan
pagnie d'infanterie en

vait dépouillé de ses biens
né à l'exil; les officiers du
ent chargés de le conduire
ur les côtes de Barbarie,
ame et ses enfants. Jean se
sprit de charité, au service
mille infortunée, et vendit
'il possédait pour la faire
il allait travailler aux ou-
blics, et rapportait à son
aître le salaire de ses jour-
était secrètement flatté de
Afrique la couronne des
mais son confesseur lui ayant
qu'il y avait de l'illusion
ir, il prit enfin le parti de
Espagne. Après avoir fait
mps à Gibraltar un petit
d'images et de livres de
l se rendit à Grenade, où
ne boutique, en 1538; il
environ quarante-huit ans.
n, le plus célèbre prédica-
el de son temps, étant venu
Grenade, Jean l'entendit et
remplit bientôt l'église de
ses gémissements, et par-
ues en s'arrachant les che-
pulace, qui le prenait pour
, le poursuivit à coups de
le bâton, et il rentra chez
de boue et de sang. Dès-
e aux pauvres tout ce qu'il
t recherchant les humilia-
ommença à courir dans les
bientôt enfermé à l'hôpital
frénétique : les remèdes les
ts furent employés pour le
n d'Avila étant venu le vi-
ouva épuisé de forces, et
plaies faites par les coups
il avait reçus; il reconnut
p que Jean n'était point
issait à l'extérieur : il lui
changer son genre de vie,
mmitôt à son naturel.
vir pendant qu ps

les malades, et sortit de l'hôpital en 1539 : il fit alors un pélerinage à Notre-Dame de Guadeloupe en Estramadure, et revint à Grenade, où il se mit à vendre du bois au marché, en distribuant tout son gain aux pauvres. En 1540, il loua une maison pour y recevoir les malades indigents, et il pourvut à leurs besoins avec une activité, une vigilance et une économie qui devinrent un sujet d'étonnement. Ce fut là le berceau de l'ordre de la Charité qui depuis s'est répandu dans le monde chrétien. Jean passait les jours auprès des malades, et employait les nuits à en transporter d'autres dans son hospice. Les habitants de Grenade s'empressèrent de fournir aux besoins de ce nouvel établissement. D. Guerrero, archevêque de Grenade, pénétré d'estime et de vénération pour le saint, lui donna le nom de *Jean de Dieu*, et lui prescrivit la forme de l'habit qu'il devait porter. Jean n'avait jamais eu l'intention de fonder un ordre religieux : aussi ne donna-t-il aux compagnons de ses œuvres de miséricorde aucune règle écrite; celle qui porte son nom ne fut rédigée qu'en 1556, six ans après sa mort, et les vœux ne furent introduits parmi ses disciples qu'en 1570. Un jour le feu prit à l'hospice : Jean, alarmé du danger que couraient ses pauvres malades, les chargea sur son dos les uns après les autres, et les emporta à travers les flammes. Il aimait à se livrer à la contemplation; il joignait à une vie active une prière continuelle, de grandes austérités, une humilité profonde. Les agiographes rapportent qu'une femme l'ayant un jour accablé d'injures, il lui donna secrètement de l'argent pour l'engager à les répéter dans la place publique. Ses affaires, ou plutôt celles des pauvres, l'ayant appelé à Valladolid, le roi et les princes lui donnè-

ages d'estime et de
'il reçut comme un
à lui-même, et lui
imes considérables
ix pauvres de Val-
nvirons. Sa charité
point dans l'en-
pital. Il fit faire une
des pauvres dans
renade, procura du
et pourvut aux be-
; il prenait un soin
mes filles que la mi-
dans le vice. Plus
, la croix à la main,
s de prostitution, et
ramener à la vertu
auvaise vie. Il disait
ciples : « Pratiquez
utes les bonnes œu-
en votre pouvoir,
, en avez le temps. »
Tarifa, ayant voulu
le désintéressement
, se déguisa, alla le
lemanda de l'argent

se séparer de ses frères, il leur donna ses instructions, et nomma pour leur supérieur Antoine Martin. Les progrès du mal furent rapides, bientôt tout espoir de guérison s'évanouit, et la ville de Grenade fut plongée dans la consternation. Les magistrats visitèrent le saint, et le prièrent de bénir la cité. Il se contenta de leur recommander les pauvres et ses compagnons. Mais l'archevêque lui ordonna de se rendre aux vœux des principaux habitants, et alors il donna sa bénédiction à la ville. Le prélat célébra les mystères sacrés dans la chambre du mourant; il lui administra les derniers sacrements, et lui promit de prendre son hospice et ses disciples sous sa protection. Jean-de-Dieu était encore à genoux devant l'autel lorsqu'il expira, le 8 mars 1550, à l'âge de cinquante ans. La cour, la noblesse et tout le clergé de Grenade assistèrent à ses funérailles. Urbain VIII le béatifia en 1630, et il fut canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Girard de

t article, fit ses études sous
nius son oncle, professeur
lége Wallon, à Leyde, et
vec ardeur à l'étude des
entales. Il fut ministre de
ngaise de Flessingue, pen-
ans. En 1619, il entra au
llon et partagea, avec son
soins de l'enseignement.
ement pour la ville de Leyde,
ure des langues anciennes
lorissante, le porta à refu-
aire de professeur de théo-
langues orientales, en l'uni-
Utrecht. Le goût de l'étude
taine répugnance pour les
le la cour, lui avaient déjà fait
offres du prince Maurice,
appelé à la cour pour y
on ministère. Il mourut à
, le 23 décembre 1642, à
nquante-deux ans. Louis de
va particulièrement le per-
breu. On a de lui plusieurs
, la plupart consacrés à la
la texte sacré; nous indi-
seulement les principaux.
endium grammaticæ he-
dictionariolum præcipua-
um, Leyde, 1626, in-4°.;
lypsis Sancti Johannis edita
e syro et ebræo cum ver-
ad et notis, Leyde, Elzevir,
-4°. Cette version syriaque
alypse n'avait point encore
mée et manquait dans les
s, mais elle était connue en
t Amira en cite des passages
rammaire, publiée en 1596.
mmatica trilinguis, he-
yriaca et Chaldaica, ibid.,
-4°.; IV. *Animadversiones*
or evangelia, ibid., 1631,
. *Animadversiones in D.*
istolam ad Romanos, ibid.,
-4°. Ouvrage posthume, pu-
es deux fils, Daniel et Louis,
comme une suite du précédent. Ils y ont joint un spicilége des observations du même auteur sur les autres épîtres de S. Paul et sur les épîtres catholiques. Dans ces Commentaires, Louis de Dieu s'arrête moins au texte sacré qu'aux différentes versions qui en ont été faites, et il les compare perpétuellement. VI. *Historia christi et S. Petri persicè conscripta ab Hier. Xavier, cum latinâ versione et animadversionibus*, ibid., 1639, in-4°. (*V.* Jér. Xavier.). VII. *Rudimenta linguæ persicæ*, ibid., 1639, in-4°. Cette petite grammaire se trouve presque toujours à la suite de l'ouvrage précédent. Elle est claire, simple, et de peu d'étendue, et a été long-temps le seul ouvrage dans lequel on put étudier la langue persanne. VIII. *Critica sacra, sive animadversiones in loca quædam difficiliora veteris et novi Testamenti*, Amsterdam, 1693, in-folio. C'est une édition corrigée et augmentée de tous les ouvrages sur l'Écriture-Sainte, qu'il avait précédemment publiées. IX. *Aphorismi theologici*, Utrecht, 1693; X. *Traité contre l'avarice* (en flamand), Deventer, 1695, in-8°.; XI. *Rhetorica sacra*. Ces trois derniers ouvrages ont été publiés après la mort de Louis de Dieu, par Leydecker. D. Clodius a fait réimprimer, à Francfort, en 1683, en 1 vol. in-4°., toutes les grammaires orientales précédemment publiées par Louis de Dieu.

J—N.

DIEU-DONNÉ ou DEUS DEDIT, (S.) élu pape le 13 novemb. 614, succéda à Boniface IV. Il était Romain, et fils d'Etienne, sous-diacre. L'histoire ne nous apprend rien des actions de ce pape, sinon qu'il était fort attaché au clergé et qu'il y rétablit l'ordre ancien. Il mourut en novembre 617, après un pontificat de trois ans

m. L'église honore sa mémoire
ovembre. Il eut Boniface pour
seur. D—s.

EUDONNÉ, ou ADÉODAT,
pe en avril 673, succéda à Vi-
; il était Romain de naissance,
été élevé dans le monastère de
asme au mont Célius, dont il
nta les bâtiments, et où il éta-
n abbé et une communauté.
lat, dont l'histoire ne nous ap-
rien de plus remarquable,
it en juin 677, après quatre
deux mois de pontificat. Le
thécaire Anastase le peint comme
ntife d'un caractère doux, af-
libéral et compatissant envers
uvres. Donus Ier., ou Domnus,
iplaça sur le trône pontifical.
D—s.

ÉZE (Jean-André), savant al-
d, a été professeur à Gottin-
et premier conservateur de la
thèque de l'université de Mayen-
naquit à Leipzig en 1729, et
it le 14 septembre 1785. Il a

qu'il prit à la con
dres. Son père, E
commandable par
publié divers ouvr
quit en 1581. Ele
confié à des prêtr
les circonstances a
nemis du gouver
malheur de perdre
onze ans. Il fut
heure à la cour d
distinguer, et reçu
de la bienveillanc
cesse. A l'avènemen
se joignit à d'autr
allèrent rendre leu
narque. Il fut acc
créé chevalier. Sa
le faisaient regarde
dont la vie devai
heureuse et tranq
sons avec sir Tho
tholique d'un zèl
cause de sa perte.
lui inspirer du m
tre son roi, en lui

ir aux dépenses que devait
l'exécution du complot,
lui Guy Fauwkes, chargé
le feu aux poudres ; et
temps était pluvieux lors-
ci retourna à Londres, il
anda de bien veiller à ce
dre ne fût pas humide.
plusieurs de ses complices
affordshire, où il avait
s armes, il fut amené à la
ndres. Il nia d'abord qu'il
noindre connaissance de la
n, ou de ceux qui y avaient
l'exception des personnes
rises avant son arrestation,
a dans cette déclaration ;
u'il parut devant ses juges,
ier 1606, et qu'il s'entendit
voir connu la conspiration,
voir tenue secrète, enfin
i de concert avec d'autres
ris en rebellion ouverte, il
nt coupable, et chercha à
on crime sur l'intolérance
sait envers les catholiques,
u'il était seul coupable, et
it seul supporter la peine.
lui lut sa sentence de mort ;
t très affecté, et saluant très
ment les juges, il leur dit :
u'un de vous, messeigneurs,
qu'il me pardonne, j'irais
s de chagrin au supplice. »
Dieu vous pardonne, répli-
es juges, nous vous pardon-
Le 30 il fut, avec d'autres
eurs, mené derrière l'église
al, demanda pardon à Dieu,
le royale et à tout le parle-
t protesta que s'il eût su
rincipe qu'on le faisait trem-
une si noire trahison, il
hésité à la révéler, et prit le
témoin qu'il mourait péni-
epentant. Il fut, ainsi que
ices, pendu, puis écartelé.
Il laissa deux fils très jeunes, Kenelm et Jean, et fit connaître son affection pour eux par un écrit très pathétique, qu'il recommanda de leur communiquer quand ils seraient en âge de l'entendre. Tandis qu'il était dans la tour, il avait écrit avec du jus de citron quelques notes sur des morceaux de papier, et pria les personnes qui avaient la permission de le venir voir de les remettre à sa femme. Ces notes furent conservées dans sa famille jusqu'en 1675, qu'on les trouva dans la maison de Charles Cornwallis, exécuteur testamentaire de Kenelm Digby ; on les joignit ensuite aux papiers relatifs au complot papiste, qui furent imprimés en 1678. Le premier de ces fragments contenait les expressions suivantes : « Je » dois vous dire que, si j'eusse cru » qu'il y avait le moindre péché dans » la conspiration, je n'y aurais pas par- » ticipé pour tout au monde. Le seul » motif qui m'a entraîné à hasarder » ma fortune et ma vie a été le zèle de » la religion. » E—s.

DIGBY (Kenelm), fils du précédent, né en 1603, n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père. On doit le compter dans le petit nombre d'hommes auxquels la nature a accordé cette brillante réunion des qualités physiques et morales qui éblouissent avant de convaincre, et qui commandent l'estime et l'admiration avant d'avoir subi les épreuves nécessaires pour prouver qu'on les mérite. Durant le cours de ses études, sa vaste mémoire et sa sagacité lui firent une telle réputation qu'on le compara à Pic-de-la-Mirandole. Dès son entrée dans le monde, l'ancienneté de sa noblesse, sa grande fortune, sa belle figure, la grâce et la dignité de son maintien, sa politesse prévenante, son éloquence naturelle,

pleine et sonore, qui donnait
s et une énergie singulière à
discours, cette grande pré-
l'esprit qu'il puisait dans une
onfiance en lui-même, tout
ıa à surprendre et à charmer
ıi le fréquentaient, et à rendre
ès rapides. On disait de lui
était tombé des nues dans une
quelconque du monde, il se
ıit respecter. Ses ennemis,
étaient forcés de convenir de
sse de cette remarque, mais
aient : « pourvu qu'il ne restât
lus de six semaines dans le
endroit. » Dès le commence-
u règne de Charles Ier., Digby
mé gentilhomme de la cham-
ommissaire de la marine, et
ieur de l'hôtel de la Trinité.
18, les Anglais ayant eu quel-
cation avec les Vénitiens et les
ns, Digby équipa une escadre
ropres frais et avec l'autorisa-
roi, il fit voile pour la Médi-

Enfin, à la requête d
de France, il fut r
passa sur le contine
à la cour de Franc
ment, et tous les h
recherchèrent sa soc
qu'il vit Descartes,
reconnut à sa seule
eut avec ce grand p
entretiens, et publi
propre système phil
tenu dans deux ou
parties d'un même
imprimer à Paris, e
titres suivants : *Tra
des corps*, et *Trait
les opérations et la
humaine, et d'apr
mortalité des ames
démontrée.* Enfin,
en 1651, un ouvra
*tutionum peripatet
cum appendice theo
mundi.* Lorsque le
été entièrement an

rotectorat, à condition qu'ils obtien-raient le libre exercice de leur reli-ion. Cromwell, qui avait adopté le rincipe d'une tolérance universelle, vorisait l'exécution de ce projet. igby paraît, à cette époque, avoir btenu sa confiance et sa faveur. Une ettre qu'il écrivit au secrétaire Thur-n, prouve qu'il n'épargnait pas, our arriver à ce but, les humbles rotestations d'attachement, tant il st vrai qu'il est difficile, aux plus rands caractères, de résister à l'as-endant du pouvoir souverain, lors ême qu'il est exercé par un usurpa-eur coupable. En 1656 et 1657, igby résida dans le midi de la Fran-e, fréquentant la société des savants, vant lesquels il aimait à développer s opinions sur divers points de phi-osophie. Dans une assemblée publi-ue, à Montpellier, il lut un discours ur *la guérison des blessures par la oudre de sympathie*, qui fut publié en ançais et ensuite traduit en anglais par homas White. Il passa en Allemagne deux années suivantes, retourna Paris en 1660, et en 1661 il était retour en Angleterre, puisqu'il pu-a cette année un *Discours sur la étation des plantes*, qu'il avait oncé au collége de Gresham. y, après la restauration, se pré-à la cour, et il y fut reçu avec indulgente politesse dont on usa s tous les royalistes qui, comme ur leurs complaisances envers ateur, avaient rendu leur fidé-teuse. Mais il ne fut point em-et il passa le reste de ses jours n studieux loisir, très assidu emblées de la société royale, it d'être créée, et dont il était ; recevant chez lui les savants isant dans leur entretien. Il de la pierre, à Londres, n 1665. Dans ses divers écrits philosophiques, il a mon plus d'esprit et de savoir que de j gement et de génie. Il a partag en physique, toutes les erreurs s son temps : il explique tout par l corpuscules, les causes occultes, l fermentation, les émanations et le fluides. Une lettre d'Oldenburgh, se-crétaire de la société royale, à Robert Boyle, prouve que Digby ajoutait foi à toutes les rêveries des alchimistes. Il entreprit de guérir toutes les bles-sures par le moyen d'une poudre sym-pathique. Ce fut le sujet d'un des dis-cours dont nous avons rapporté le titre, dans lequel on trouve d'ailleurs des faits curieux. On dit aussi qu'il en-gagea Descartes à découvrir le moyen de prolonger indéfiniment la vie hu-maine. Il est même probable qu'il cher-cha lui-même à faire cette découverte. En effet, il avait épousé *Venetia Anas-tasia*, fille d'Edouard Stanley, célèbre par son étonnante beauté. Digby in-venta, pour conserver les charmes de son épouse, un grand nombre de cosmétiques. Il essaya, pour le même objet, plusieurs expériences bizarres, et entr'autres il ne lui laissa manger, pendant un certain temps, que des chapons nourris uniquement avec des vipères. Venetia Anastasia n'en mou-rut pas moins à la fleur de l'âge, et on conserve encore, en Angleterre, plu-sieurs portraits sculptés ou peints, de cette beauté accomplie. Le portrait de Kenelm Digby, gravé en taille-douce, se trouve à la tête du Catalogue des manuscrits des bibliothèques d'An-gleterre et d'Irlande, publié par Edouard Bernard (Oxford, 1697, in-fol.), parmi ceux des bienfai-teurs de la bibliothèque Bodléienne, à laquelle Digby avait donné en 1634, deux cent trente-huit manuscrits pré-cieux. Il ne laissa après lui qu'un seul fils, qui n'eut point d'enfant mâle,

eignit cette ancienne
W—n.
), comte de Bristol,
e que les précédents,
, et se fit connaître
l'âge de 15 ans. Au
ages il fut présenté à
t il fixa bientôt l'at-
alents et sa fidélité.
qui l'avait nommé
eil, voyant la mau-
ue prenaient les af-
palatin, son gendre,
Digby à l'archiduc
ur de Bavière, et à
nand II, pour faire
à ce prince malheu-
de la Grande-Bre-
si peu de considé-
nger, que les négo-
y furent inutiles. Le
e le porta pas moins
lle livres sterling, de
ent, pour que les
es anglaises de l'ar-
l qui depuis long-

tience le retour de B
poser à cet homme
poser ses chagrins d
faiblesse le fit céder
perfides de Bucking
ordre d'arrêter Brist
verait en Angleterre.
vrit toutes ces manœ
il lui offrit de grand
voulait se fixer en
les refusa, représen
qu'en les acceptant il
aux calomnies de se
lippe insista pour
moins un don de di
disant que ce serait
tout l'univers. Non, re
il sera connu de quel
Bristol, qui le révèle
A peine débarqué en
ordre du roi l'envoy
bientôt après le relégu
en lui enjoignant de
la cour, ni au parle
qu'il eût répondu a
lui seraient adressées

ol n'obtint pas justice lorsque
r. fut monté sur le trône. Il
, en 1626, à être appelé au
t avec les autres pairs. Comme
n même temps sa lettre de
on et une lettre du grand
i lui en interdisait l'usage,
à la chambre haute, avec la
grand sceau, une seconde
lans laquelle il exposait que
t fait par le crédit de Buckin-
ıi craignait que ses crimes ne
évélés, et finit par solliciter
on d'une accusation contre le
e roi, choqué de cette har-
it accuser Bristol de haute
Le comte sortit victorieux
lutte, que la cour n'osa pas
, parce qu'elle vit qu'elle
t à sa confusion. Rendu à la
à l'exercice de ses droits,
que les procédés iniques de
i son égard avaient révolté,
a parmi les mécontents du
it. Ses talents le firent briller
arti, dont les excès ne tardè-
à le dégoûter. Il devint un des
s royalistes, donna des con-
ıneux au roi, supporta pour
ersécutions et la perte de sa
t l'exil, et mourut à Paris en
n a du comte de Bristol di-
ceaux de poésie, des traités
s et des discours relatifs aux
lu temps. Dans les premiers
son séjour à la cour, il tra-
français l'ouvrage de Pierre
n, intitulé : *Défense de la*
lique, contenue dans le livre
acques contre la reponse de
Coeffetau, 1610. Il entre-
emblablement cette tâche pé-
peut même dire désagréable,
ande de Jacques, et dans le
de gagner les bonnes grâces
ıonarque pédant. Cependant
édicatoire adressée à ce prince
est signée par J. Sandford, chapelain du traducteur. E—s.

DIGBY (George), comte de Bristol, fils du précédent, naquit en 1612, à Madrid, selon quelques auteurs, et annonça de bonne heure les dispositions les plus heureuses. Lorsque son père fut envoyé prisonnier à la Tour, Digby présenta en sa faveur une pétition à la chambre des communes ; l'air enfantin, la confiance modeste de ce jeune orateur produisirent une impression avantageuse à sa cause, et firent bien augurer de lui. Dans le parlement de 1640, la chaleur qu'il montra contre le roi, lui gagna la confiance des mécontents ; ce qui le fit nommer un des sept commissaires chargés de rédiger l'accusation contre le comte de Strafford ; mais il refusa de donner sa voix au bill d'*attainder*. La chambre des communes condamna au feu le discours véhément que Digby avait prononcé dans cette occasion : elle allait même l'expulser de son sein, lorsque le roi l'appela à la chambre haute. Le parti populaire ne pardonna jamais cette défection à Digby, qui de son côté manifesta contre lui le plus vif acharnement. La présence de Digby à la chambre haute y rendit de la vigueur au parti du roi, mais son caractère présomptueux et trop ardent y nuisit à la cause royale. Ce fut lui qui donna à Charles Ier. le conseil imprudent de faire accuser de haute trahison six membres du parlement, démarche qui eut des suites si funestes pour ce malheureux prince. Voyant que la chambre haute désapprouvait cette mesure, il prononça un discours pour la blâmer, et dit en confidence à son voisin que le roi était perdu s'il ne découvrait pas ceux qui l'avaient engagé dans ce pas dangereux. Bien loin d'être abattu quand il vit toute la ville de

pour défendre les
naissant le lieu où
s, proposa au roi
·ts ou vifs. Ce parti
e parlement, infor-
après que Digby
r la Tamise, avec
, supposa que c'é-
de Portsmouth, et
d·s comtés voisins
upes pour repous-
·es malveillants. La
·la à Digby de ve-
·, il quitta le royau-
llande. Les lettres
pays à ces amis fu-
on les trouva rem-
si dures et si inju-
·ets si violents con-
u'il fut déclaré cou-
·lison. Il réussit à
Orange à la cause
·t après être venu
· prince du succès
, il retournait en
n matelot, lorsqu'il

prince de Galles de
île. Après y avoir rend
vices au roi, il alla ave
à Jersey pour engager
tourner en Irlande ; il
à ses instances, et se
pour faire goûter ce p
Henriette. Ses manièr
lui gagnèrent la confia
Anne d'Autriche et du
rin ; il la perdit ensuit
liaisons avec les meneu
et en 1657 reçut ordr
France. Il se retira dan
les agréments de sa
ses connaissances en
acquirent la faveur de
triche, gouverneur de
Après le rétablissemen
Digby, devenu comte d
mort de son père, en
efforts pour introduire
la religion catholique
brassée dans son exil.
voyait que le chance
s'opposerait à ce proje

, quoique sa qualité de ca- 'obligeât de voter différem- nourut à Chelsea, en 1676, réputation d'un homme bra- , doué de grands talents, et instruit, mais turbulent et ent. On a de George Digby : *iscours* tenus au parlement *ttres* relatives aux affaires ; II. des *Lettres contre la atholique*, adressées à Ke- by son cousin. III. *Elvire*,

E—s.

ES (Léonard), savant géo- lais du 16e siècle, né d'une cienne, à Barham, dans le Kent, mort vers l'année a de lui les ouvrages sui- *Tectonicum, où l'on dé- peu de mots la manière er exactement et de sup- mptement la grandeur de tes de terres, places, bois vente, pierres, les hau- e.*, 1556, in-4°.; aug- réimprimé par Th. Digges en 1592. Il en a paru une édition en 1647, in-4°. II. *tria*, en trois livres. C'est de géométrie pratique, qui ublié qu'après la mort de par les soins de son fils, en -folio. III. *Pronostication le et d'un usage certain, s choisies pour juger du r le soleil, la lune et les* te. 1555, 1556 et 1564, imprimée avec des correc- ddition, par Th. Digges, -4°.

X—s.

ES (Thomas), fils du pré- érita du goût de son père nathématiques, et profita si s leçons qu'il devint un des ds géomètres de son temps. mmissaire-général des trou- rées dans les Pays-Bas, par la reine Elisabeth, il se trouva, par cette place, à portée de s'instruire plus particulièrement dans la science des opérations militaires, et la plupart de ses ouvrages roulent sur l'application des mathématiques à l'art de la guerre. Il mourut en 1595. On a de lui, outre les additions dont il a enrichi les ouvrages de son père : I. *Alæ sive scalæ mathematicæ*, 1573, in-4°. Ce livre contient diverses démonstrations pour trouver les parallaxes d'une comète ou de tout autre corps céleste. II. *Traité d'arithmétique militaire*, 1579, in-4°.; III. *Stratioticos, traité géométrique nécessaire au perfectionnement du soldat*, 1579, in-4°.; réimprimé en 1590, avec des additions. Thomas Digges n'est auteur que de la dernière partie de ce traité ; la première partie est l'ouvrage de son père. On trouve à la suite deux petits traités, dont l'un a pour but de justifier le comte de Leicester contre l'accusation d'avoir mal défendu la ville de Sluce, et dont l'autre a pour objet d'examiner *quels seraient les meilleurs moyens de repousser les troupes ennemies si elles faisaient un jour une descente par mer dans le comté de Kent ou ailleurs ;* IV. *Description complète des orbes célestes, suivant la doctrine des pythagoriciens*, imprimée à la suite de la *Pronostication perpétuelle*, de Léonard Digges, 1592, in-4°. V. *Défense de l'Angleterre*, ou *Traité concernant l'invasion*, 1686; VI. Quelques ouvrages de peu d'étendue, et plusieurs autres qu'il n'a pas eu le temps de publier lui-même; nous ignorons s'ils ont été imprimés après sa mort.

X—s.

DIGGES (sir Dudley), fils de Thomas Digges, naquit en 1583, et s'appliqua principalement à l'étude de la législation. Le roi Jacques l'envoya

, avec le titre d'ambassadeur, glais, l'*Enlevement*
empereur de Russie. Élu mem- de Claudien, 1607, i
lement convoqué par Jacques (DUDLEY), fils de
tminster en 1621, il se montra en 1643, est auteur
opposition aux mesures de la titulé : *Illégitimité*
r mériter d'être rangé parmi *des sujets contre leu*
e le roi appelait des *esprits* *quelque circonstan*
(ill tempered). Il fut mis à la *avec des réponses à*
ous le règne de Charles Ier., *qui pourraient être*
part active qu'il avait prise 1643.
duc de Buckingham; remis DIGNE. *Voyez* L
n liberté, il se distingua en DIKMANN (PIER
es occasions dans la chambre la cour de justice de
munes par ses talents et par Suède, s'occupa beau
pour défendre les priviléges l'ancienne langue got
tion. La cour, pour se l'atta- en 1718. On a de lu
donna, en 1636, la place de *sur les monnaies d*
es rôles; mais il en jouit peu. Stockholm, 1686;
arrivée en 1636 fut regardée *ecclésiastiques des*
me calamité publique, et fut *puis le paganisme j*
, à cette époque, un bonheur *Gustave Ier.*, Sto
On a de lui : I. *Défense du* III. *Remarques hist*
ce, 1615, in-4°.; II. *Dis-* *grande partie des*
oncernant les droits et les *qui sont en Suède*,
s du sujet, prononcé dans *toire ancienne civile*
férence tenue à la sollicita- *de ce pays*, 1723,
lords par un comité des *marques philologi*

iqu'il fût bien loin de l'ap-
e mauvais succès de cette
mal conçue amena la ca-
du malheureux Othman ;
ort du grand vézyr précéda
n jeune maître. Dilavez par-
ine que le sulthân attirait
le mécontentement, poussé
fureur, désigna le grand
r une de ses premières vic-
révolte de 1622 commença
ne de son palais. Sa garde
une multitude sans ordre,
iblait qu'une populace ameu-
nal porta à son comble le dé-
la fureur des révoltés ; on
à grands cris la tête de Dila-
es sinistres vociférations le
rent jusques dans le sérail
t réfugié secrètement auprès
aître. Ce n'est pas sans inté-
voit la fermeté et le dévoû-
e grand vézyr dans ce péril
. Le peuple et les janissaires
mplissaient les cours du sé-
cris de mort et le nom de Di-
laisaient entendre de toutes
grand vézyr assuré de sa
on fit ouvrir les portes qui,
, étaient restées fermées : il
la aux rebelles suivi seule-
quelques chiaoux et du bos-
hi : à peine eut-il paru qu'il
n pièces par ce peuple qu'il
que sa seule présence dissi-
erait rentrer dans le devoir.
vézyr, qui ne méritait pas son
t le ministère fut sans éclat
-être sans reproche, et dont
ut glorieuse, périt en 1622,
déplorable ne précéda que
le sort funeste du sulthân
re. S—y.

ERR (Jean-Michel), savant
e et théologien protestant,
1604 à Themar, dans le
lenneberg. Ses parents ayant
perdu leur fortune, il se vit réduit, fort jeune, à servir en qualité de domestique à Leipzig, puis à corriger des épreuves pour les imprimeurs, et quelquefois à faire des vers pour subsister. A force de travail et par sa bonne conduite il parvint à être fait professeur d'éloquence à Iéna en 1631, d'histoire et de poésie en 1634, et de théologie en 1640. Il obtint ensuite la même chaire à Nuremberg, où il fut nommé premier pasteur en 1646 ; il y mourut le 8 avril 1669, bibliothécaire de cette ville, après avoir publié un très grand nombre d'ouvrages, presque tous relatifs à la philologie sacrée et à la théologie morale : la plupart sont en allemand. On en peut voir le détail dans le Dictionnaire de Jöcher. Nous indiquerons seulement : I. *Gnomologia ethica*, Nuremberg, 1660, in-12. II. *Atrium linguæ sanctæ*, ib., 1660, in-8°. : la deuxième partie de cette grammaire hébraïque parut la même année sous le titre de *Peristylium*. III. *Commentatio de historiâ priscæ Germaniæ*, publié après sa mort, avec le Traité de J.-H. Hagelgans, *de priscâ Germanorum ætate*, Francfort, 1718, in-8°. IV. Ses trois livres *Electorum*, Nuremberg, 1644, in-12 ; les deux premiers avaient déja paru à Iéna, 1633, in-12. C'est un recueil de notes philologiques, sans aucun ordre, qui expliquent un grand nombre de points obscurs d'antiquité par divers passages de la Bible ou de divers auteurs profanes. L'auteur y montre une grande connaissance du grec et de l'hébreu : quatre tables qui terminent l'ouvrage en facilitent les recherches. V. *Dialogi philologici*, ibid., 1661, in-12. VI. *Eclogæ sacræ novi testamenti, syriacæ, græcæ, latinæ, adhibitis grammaticæ syriacæ rudimentis et manuali lexici*

iron. L'église honore sa mémoire
novembre. Il eut Boniface pour
esseur. D—s.

DIEUDONNÉ, ou ADÉODAT,
pape en avril 673, succéda à Vi-
en; il était Romain de naissance,
t été élevé dans le monastère de
Erasme au mont Célius, dont il
nenta les bâtiments, et où il éta-
un abbé et une communauté.
odat, dont l'histoire ne nous ap-
d rien de plus remarquable,
rut en juin 677, après quatre
et deux mois de pontificat. Le
iothécaire Anastase le peint comme
ontife d'un caractère doux, af-
, libéral et compatissant envers
auvres. Donus Ier., ou Domnus,
mplaça sur le trône pontifical.
D—s.

DIÉZE (Jean-André), savant al-
and, a été professeur à Gottin-
, et premier conservateur de la
iothèque de l'université de Mayen-
il naquit à Leipzig en 1729, et

qu'il prit à la cons
dres. Son père, E
commandable par
publié divers ouvr
quit en 1581. Elev
confié à des prêtr
les circonstances a
nemis du gouver
malheur de perdre
onze ans. Il fut
heure à la cour d
distinguer, et reçut
de la bienveillanc
cesse. A l'avènemen
se joignit à d'autre
allèrent rendre leu
narque. Il fut accu
créé chevalier. Sa
le faisaient regarde
dont la vie devait
heureuse et tranqu
sons avec sir Thon
tholique d'un zèle
cause de sa perte.
lui inspirer du mé

ir fournir aux dépenses que devait
raîner l'exécution du complot,
da chez lui Guy Fauwkes, chargé
mettre le feu aux poudres ; et
ame le temps était pluvieux lors-
celui-ci retourna à Londres, il
recommanda de bien veiller à ce
la poudre ne fût pas humide.
si avec plusieurs de ses complices
s le Straffordshire, où il avait
à pris les armes, il fut amené à la
r de Londres. Il nia d'abord qu'il
eu la moindre connaissance de la
spiration, ou de ceux qui y avaient
mpé, à l'exception des personnes
es ou prises avant son arrestation,
persista dans cette déclaration ;
lorsqu'il parut devant ses juges,
y janvier 1606, et qu'il s'entendit
ser d'avoir connu la conspiration,
de l'avoir tenue secrète, enfin
oir agi de concert avec d'autres
mes pris en rebellion ouverte, il
reconnut coupable, et chercha à
ser son crime sur l'intolérance
on usait envers les catholiques,
ma qu'il était seul coupable, et
devait seul supporter la peine.
nd on lui lut sa sentence de mort;
parut très affecté, et saluant très
ndément les juges, il leur dit :
quelqu'un de vous, messeigneurs,
sait qu'il me pardonne, j'irais
oins de chagrin au supplice. »
Que Dieu vous pardonne, répli-
nt les juges, nous vous pardon-
» Le 30 il fut, avec d'autres
rateurs, mené derrière l'église
Paul, demanda pardon à Dieu,
ille royale et à tout le parle-
et protesta que s'il eût su
principe qu'on le faisait trem-
une si noire trahison, il
hésité à la révéler, et prit le
témoin qu'il mourait péni-
epentant. Il fut, ainsi que
lices, pendu, puis écartelé.

Il laissa deux fils très jeunes, Ke
nelm et Jean, et fit connaître son
affection pour eux par un écrit très
pathétique, qu'il recommanda de leur
communiquer quand ils seraient en
âge de l'entendre. Tandis qu'il était
dans la tour, il avait écrit avec du jus
de citron quelques notes sur des mor-
ceaux de papier, et pria les per-
sonnes qui avaient la permission de
le venir voir de les remettre à sa
femme. Ces notes furent conservées
dans sa famille jusqu'en 1675, qu'on
les trouva dans la maison de Charles
Cornwallis, exécuteur testamentaire
de Kenelm Digby; on les joignit en-
suite aux papiers relatifs au complot
papiste, qui furent imprimés en 1678.
Le premier de ces fragments conte-
nait les expressions suivantes : « Je
» dois vous dire que, si j'eusse cru
» qu'il y avait le moindre péché dans
» la conspiration, je n'y aurais pas par-
» ticipé pour tout au monde. Le seul
» motif qui m'a entraîné à hasarder
» ma fortune et ma vie a été le zèle de
» la religion. » E—s.

DIGBY (Kenelm), fils du précé-
dent, né en 1603, n'avait que trois
ans lorsqu'il perdit son père. On
doit le compter dans le petit nom-
bre d'hommes auxquels la nature a
accordé cette brillante réunion des
qualités physiques et morales qui
éblouissent avant de convaincre, et
qui commandent l'estime et l'admira-
tion avant d'avoir subi les épreuves
nécessaires pour prouver qu'on les
mérite. Durant le cours de ses étu-
des, sa vaste mémoire et sa sagacité
lui firent une telle réputation qu'on
le compara à Pic-de-la-Mirandole. Dès son entrée dans le monde,
l'ancienneté de sa noblesse, sa grande
fortune, sa belle figure, la grâce et la
dignité de son maintien, sa politesse
prévenante, son éloquence naturelle,

pleine et sonore, qui donnait
ls et une énergie singulière à
s discours, cette grande pré-
l'esprit qu'il puisait dans une
onfiance en lui-même, tout
ua à surprendre et à charmer
ui le fréquentaient, et à rendre
cès rapides. On disait de lui
était tombé des nues dans une
quelconque du monde, il se
ait respecter. Ses ennemis,
étaient forcés de convenir de
sse de cette remarque, mais
aient : « pourvu qu'il ne restât
plus de six semaines dans le
e endroit. » Dès le commence-
u règne de Charles Ier., Digby
mé gentilhomme de la cham-
ommissaire de la marine, et
neur de l'hôtel de la Trinité.
28, les Anglais ayant eu quel-
rcation avec les Vénitiens et les
ns, Digby équipa une escadre
ropres frais et avec l'autorisa-
t roi, il fit voile pour la Médi-
ée et battit les deux puissances

Enfin, à la requête d
de France, il fut n
passa sur le contine
à la cour de Franc
ment, et tous les h
recherchèrent sa soc
qu'il vit Descartes,
reconnut à sa seule
eut avec ce grand p
entretiens, et publi
propre système phil
tenu dans deux ou
parties d'un même
imprimer à Paris, e
titres suivants : *Tra*
des corps, et *Trait*
les opérations et la
humaine, et d'aprè
mortalité des ames
démontrée. Enfin,
en 1651, un ouvra
tutionum peripatet
cum appendice theo
mundi. Lorsque le
été entièrement ane
tourna en Angleter

condition qu'ils obtien-
e exercice de leur reli-
ell, qui avait adopté le
e tolérance universelle,
técution de ce projet.
, à cette époque, avoir
fiance et sa faveur. Une
rivit au secrétaire Thur-
qu'il n'épargnait pas,
à ce but, les humbles
d'attachement, tant il
est difficile, aux plus
ères, de résister à l'as-
ouvoir souverain, lors
t exercé par un usurpa-
. En 1656 et 1657,
dans le midi de la Fran-
nt la société des savants,
ls il aimait à développer
ur divers points de phi-
os une assemblée publi-
ellier, il lut un discours
on des blessures par la
npathie, qui fut publié en
uite traduit en anglais par
le. Il passa en Allemagne
ées suivantes, retourna
660, et en 1661 il était
Angleterre, puisqu'il pu-
ée un *Discours sur la*
les plantes, qu'il avait
collége de Gresham.
la restauration, se pré-
r, et il y fut reçu avec
ite politesse dont on usa
s royalistes qui, comme
s complaisances envers
avaient rendu leur fidé-
Mais il ne fut point em-
assa le reste de ses jours
lieux loisir, très assidu
es de la société royale,
ire créée, et dont il était
vant chez lui les savants
dans leur entretien. Il
a pierre, à Londres,
1665. Dans ses divers
écrits philosophiques, il a montré plus d'esprit et de savoir que de jugement et de génie. Il a partagé, en physique, toutes les erreurs de son temps : il explique tout par les corpuscules, les causes occultes, la fermentation, les émanations et les fluides. Une lettre d'Oldenburgh, secrétaire de la société royale, à Robert Boyle, prouve que Digby ajoutait foi à toutes les rêveries des alchimistes. Il entreprit de guérir toutes les blessures par le moyen d'une poudre sympathique. Ce fut le sujet d'un des discours dont nous avons rapporté le titre, dans lequel on trouve d'ailleurs des faits curieux. On dit aussi qu'il engagea Descartes à découvrir le moyen de prolonger indéfiniment la vie humaine. Il est même probable qu'il chercha lui-même à faire cette découverte. En effet, il avait épousé *Venetia Anastasia*, fille d'Edouard Stanley, célèbre par son étonnante beauté. Digby inventa, pour conserver les charmes de son épouse, un grand nombre de cosmétiques. Il essaya, pour le même objet, plusieurs expériences bizarres, et entr'autres il ne lui laissa manger, pendant un certain temps, que des chapons nourris uniquement avec des vipères. Venetia Anastasia n'en mourut pas moins à la fleur de l'age, et on conserve encore, en angleterre, plusieurs portraits sculptés ou peints, de cette beauté accomplie. Le portrait de Kenelm Digby, gravé en taille-douce, se trouve à la tête du Catalogue des manuscrits des bibliothèques d'Angleterre et d'Irlande, publié par Edouard Bernard (Oxford, 1697, in-fol.), parmi ceux des bienfaiteurs de la bibliothèque Bodléienne, à laquelle Digby avait donnéen 1634, deux cent trente-huit manuscrits précieux. Il ne laissa après lui qu'un seul fils, qui n'eut point d'enfant mâle,

quel s'éteignit cette ancienne famille. W—R.

Y (JEAN), comte de Bristol, ne famille que les précédents, n 1580, et se fit connaître oète dès l'âge de 15 ans. Au ? ses voyages il fut présenté à l'r., dont il fixa bientôt l'at- par ses talents et sa fidélité. arque, qui l'avait nommé du conseil, voyant la mau- rnure que prenaient les af- l'electeur palatin, son gendre, n 1620 Digby à l'archiduc à l'électeur de Bavière, et à ur Ferdinand II, pour faire la paix à ce prince malheu- ais le roi de la Grande-Bre- issait de si peu de considé- ez l'étranger, que les négo- de Digby furent inutiles. Le elui-ci ne le porta pas moins r dix mille livres sterling, de pre argent, pour que les auxiliaires anglaises de l'ar-

tience le retour de l poser à cet homme poser ses chagrins d faiblesse le fit céder perfides de Buckin ordre d'arrêter Brist verait en Angleterre. vrit toutes ces manœ il lui offrit de gran voulait se fixer en les refusa, représen qu'en les acceptant i aux calomnies de se lippe insista pour moins un don de d disant que ce serait tout l'univers. Non, r il sera connu de quel Bristol, qui le révèle A peine débarqué en ordre du roi l'envo bientôt après le relégu en lui enjoignant de la cour, ni au parle qu'il eût répondu a

tol n'obtint pas justice lorsque Ier. fut monté sur le trône. Il a, en 1626, à être appelé au nt avec les autres pairs. Comme en même temps sa lettre de tion et une lettre du grand ui lui en interdisait l'usage, à la chambre haute, avec la grand sceau, une seconde dans laquelle il exposait que ait fait par le crédit de Buckin- qui craignait que ses crimes ne révélés, et finit par solliciter ion d'une accusation contre le Le roi, choqué de cette har- fit accuser Bristol de haute . Le comte sortit victorieux lutte, que la cour n'osa pas er, parce qu'elle vit qu'elle it à sa confusion. Rendu à la t à l'exercice de ses droits, que les procédés iniques de à son égard avaient révolté, a parmi les mécontents du nt. Ses talents le firent briller parti, dont les excès ne tardè- à le dégoûter. Il devint un des és royalistes, donna des con- ureux au roi, supporta pour persécutions et la perte de sa et l'exil, et mourut à Paris en On a du comte de Bristol di- rceaux de poésie, des traités es et des discours relatifs aux du temps. Dans les premiers le son séjour à la cour, il tra- français l'ouvrage de Pierre lin, intitulé : *Défense de la olique, contenue dans le livre Jacques contre la reponse de Coeffetau*, 1610. Il entre- isemblablement cette tâche pé- on peut même dire désagréable, mande de Jacques, et dans le de gagner les bonnes grâces monarque pédant. Cependant dédicatoire adressée à ce prince est signée par J. Sandford, chapelain du traducteur. E—s.

DIGBY (George), comte de Bristol, fils du précédent, naquit en 1612, à Madrid, selon quelques auteurs, et annonça de bonne heure les dispositions les plus heureuses. Lorsque son père fut envoyé prisonnier à la Tour, Digby présenta en sa faveur une pétition à la chambre des communes ; l'air enfantin, la confiance modeste de ce jeune orateur produisirent une impression avantageuse à sa cause, et firent bien augurer de lui. Dans le parlement de 1640, la chaleur qu'il montra contre le roi, lui gagna la confiance des mécontents ; ce qui le fit nommer un des sept commissaires chargés de rédiger l'accusation contre le comte de Strafford ; mais il refusa de donner sa voix au bill d'*attainder*. La chambre des communes condamna au feu le discours véhément que Digby avait prononcé dans cette occasion : elle allait même l'expulser de son sein, lorsque le roi l'appela à la chambre haute. Le parti populaire ne pardonna jamais cette défection à Digby, qui de son côté manifesta contre lui le plus vif acharnement. La présence de Digby à la chambre haute y rendit de la vigueur au parti du roi, mais son caractère présomptueux et trop ardent y nuisit à la cause royale. Ce fut lui qui donna à Charles Ier. le conseil imprudent de faire accuser de haute trahison six membres du parlement, démarche qui eut des suites si funestes pour ce malheureux prince. Voyant que la chambre haute désapprouvait cette mesure, il prononça un discours pour la blâmer, et dit en confidence à son voisin que le roi était perdu s'il ne découvrait pas ceux qui l'avaient engagé dans ce pas dangereux. Bien loin d'être abattu quand il vit toute la ville de

pour défendre les
naissant le lieu où
is, proposa au roi
rts ou vifs. Ce parti
e parlement, infor-
après que Digby
ur la Tamise, avec
, supposa que c'é-
de Portsmouth, et
ds comtés voisins
upes pour repous-
les malveillants. La
nda à Digby de ve-
e, il quitta le royau-
ollande. Les lettres
pays à ces amis fu-
on les trouva rem-
si dures et si injus-
jets si violents con-
qu'il fut déclaré cou-
ahison. Il réussit à
'Orange à la cause
et après être venu
e prince du succès
, il retournait en
en matelot, lorsqu'il

prince de Galles de
île. Après y avoir rend
vices au roi, il alla ave
à Jersey pour engager
tourner en Irlande ; il
à ses instances, et se
pour faire goûter ce p
Henriette. Ses manièr
lui gagnèrent la confia
Anne d'Autriche et du
rin ; il la perdit ensuit
liaisons avec les meneu
et en 1657 reçut ordr
France. Il se retira dan
les agréments de sa
ses connaissances en
acquirent la faveur de
triche, gouverneur d
Après le rétablissemen
Digby, devenu comte d
mort de son père, en
efforts pour introduire
la religion catholique
brassée dans son exil.
voyait que le chance
s'opposerait à ce proje

:, quoique sa qualité de ca- 'obligeât de voter différem- nourut à Chelsea, en 1676, réputation d'un homme bra- i, doué de grands talents, et instruit, mais turbulent et ent. On a de George Digby : *iscours* tenus au parlement *ttres* relatives aux affaires ; II. des *Lettres contre la atholique*, adressées à Ke- by son cousin. III. *Elvire*,

E—s.

ES (Léonard), savant géo- lais du 16e siècle, né d'une ienne, à Barham, dans le Kent, mort vers l'année a de lui les ouvrages sui- *Tectonicum*, *où l'on dé- peu de mots la manière er exactement et de sup- mptement la grandeur de ies de terres*, *places*, *bois ente*, *pierres*, *les hau- e.*, 1556, in-4°.; aug- réimprimé par Th. Digges en 1592. Il en a paru une édition en 1647. in-4°. II. *tria*, en trois livres. C'est de géométrie pratique, qui ublié qu'après la mort de par les soins de son fils, en -folio. III. *Pronostication le et d'un usage certain*, *s choisies pour juger du r le soleil*, *la lune et les* te. 1555, 1556 et 1564, imprimée avec des correc- ddition, par Th. Digges, -4°. X—s.

ES (Thomas), fils du pré- érita du goût de son père mathématiques, et profita si es leçons qu'il devint un des ds géomètres de son temps. ommissaire-général des trou- yées dans les Pays-Bas, par la reine Elisabeth, il se trouva, par cette place, à portée de s'instruire plus particulièrement dans la science des opérations militaires, et la plupart de ses ouvrages roulent sur l'application des mathématiques à l'art de la guerre. Il mourut en 1595. On a de lui, outre les additions dont il a enrichi les ouvrages de son père : I. *Alæ sive scalæ mathematicæ*, 1573, in-4°. Ce livre contient diverses démonstrations pour trouver les parallaxes d'une comète ou de tout autre corps céleste. II. *Traité d'arithmétique militaire*, 1579, in-4°.; III. *Stratioticos*, *traité géométrique nécessaire au perfectionnement du soldat*, 1579, in-4°.; réimprimé en 1590, avec des additions. Thomas Digges n'est auteur que de la dernière partie de ce traité ; la première partie est l'ouvrage de son père. On trouve à la suite deux petits traités, dont l'un a pour but de justifier le comte de Leicester contre l'accusation d'avoir mal défendu la ville de Sluce, et dont l'autre a pour objet d'examiner *quels seraient les meilleurs moyens de repousser les troupes ennemies si elles faisaient un jour une descente par mer dans le comté de Kent ou ailleurs* ; IV. *Description complète des orbes célestes*, *suivant la doctrine des pythagoriciens*, imprimée à la suite de la *Pronostication perpétuelle*, de Léonard Digges, 1592, in-4°. V. *Défense de l'Angleterre*, ou *Traité concernant l'invasion*, 1686; VI. Quelques ouvrages de peu d'étendue, et plusieurs autres qu'il n'a pas eu le temps de publier lui-même ; nous ignorons s'ils ont été imprimés après sa mort. X—s.

DIGGES (sir Dudley), fils de Thomas Digges, naquit en 1583, et s'appliqua principalement à l'étude de la législation. Le roi Jacques l'envoya

titre d'ambassadeur,
de Russie. Élu mem-
onvoqué par Jacques
en 1621, il se montra
n aux mesures de la
r d'être rangé parmi
appelait des *esprits*
ered). Il fut mis à la
gne de Charles Ier.,
ve qu'il avait prise
Buckingham; remis
, il se distingua en
ns dans la chambre
ar ses talents et par
fendre les privilèges
cour, pour se l'atta-
en 1636, la place de
mais il en jouit peu.
n 1636 fut regardée
nité publique, et fut
époque, un bonheur
lui : I. *Défense du*
5, in-4°.; II. *Dis-*
nt les droits et les
jet, prononcé dans
tenue à la sollicita-
par un comité des
glais, l'*Enlevement*
de Claudien, 1607, i
(Dudley), fils de
en 1643, est auteur d
titulé : *Illégitimité*
des sujets contre leu
quelque circonstan
avec des réponses à
qui pourraient être
1643.

DIGNE. *Voyez* L

DIKMANN (Pier
la cour de justice de
Suède, s'occupa beau
l'ancienne langue got
en 1718. On a de lu
sur les monnaies d
Stockholm, 1686;
ecclésiastiques des
puis le paganisme j
Gustave Ier., Stoc
III. *Remarques hist*
grande partie des
qui sont en Suède,
toire ancienne civile
de ce pays, 1723,
marques philologia

oiqu'il fût bien loin de l'ap-
Le mauvais succès de cette
e mal conçue amena la ca-
du malheureux Othman ;
ıort du grand vézyr précéda
ɔn jeune maître. Dilavez par-
ıaine que le sulthân attirait
t le mécontentement, poussé
a fureur, désigna le grand
ur une de ses premières vic-
ı révolte de 1622 commença
que de son palais. Sa garde
r une multitude sans ordre,
mblait qu'une populace ameu-
gnal porta à son comble le dé-
t la fureur des révoltés ; on
ı à grands cris la tête de Dila-
ces sinistres vociférations le
irent jusques dans le sérail
it réfugié secrètement auprès
ıaître. Ce n'est pas sans inté-
ı voit la fermeté et le dévoû-
ce grand vézyr dans ce péril
ıt. Le peuple et les janissaires
ımplissaient les cours du sé-
cris de mort et le nom de Di-
faisaient entendre de toutes
e grand vézyr assuré de sa
tion fit ouvrir les portes qui,
à, étaient restées fermées : il
nta aux rebelles suivi seule-
quelques chiaoux et du bos-
chi : à peine eut-il paru qu'il
en pièces par ce peuple qu'il
ı que sa seule présence dissi-
ferait rentrer dans le devoir.
vézyr, qui ne méritait pas son
nt le ministère fut sans éclat
ıt-être sans reproche, et dont
fut glorieuse, périt en 1622,
ı déplorable ne précéda que
r le sort funeste du sulthân
ire. S—y.

DILLER (Jean-Michel), savant
ue et théologien protestant,
n 1604 à Themar, dans le
Henneberg. Ses parents ayant
perdu leur fortune, il se vit réduit, fort jeune, à servir en qualité de domestique à Leipzig, puis à corriger des épreuves pour les imprimeurs, et quelquefois à faire des vers pour subsister. A force de travail et par sa bonne conduite il parvint à être fait professeur d'éloquence à Iéna en 1631, d'histoire et de poésie en 1634, et de théologie en 1640. Il obtint ensuite la même chaire à Nuremberg, où il fut nommé premier pasteur en 1646 ; il y mourut le 8 avril 1669, bibliothécaire de cette ville, après avoir publié un très grand nombre d'ouvrages, presque tous relatifs à la philologie sacrée et à la théologie morale : la plupart sont en allemand. On en peut voir le détail dans le Dictionnaire de Jöcher. Nous indiquerons seulement : I. *Gnomologia ethica*, Nuremberg, 1660, in-12. II. *Atrium linguæ sanctæ*, ib., 1660, in-8°. : la deuxième partie de cette grammaire hébraïque parut la même année sous le titre de *Peristylium*. III. *Commentatio de historiâ priscæ Germaniæ*, publié après sa mort, avec le Traité de J.-H. Hagelgans, *de priscâ Germanorum ætate*, Francfort, 1718, in-8°. IV. Ses trois livres *Electorum*, Nuremberg, 1644, in-12 ; les deux premiers avaient déja paru à Iéna, 1633, in-12. C'est un recueil de notes philologiques, sans aucun ordre, qui expliquent un grand nombre de points obscurs d'antiquité par divers passages de la Bible ou de divers auteurs profanes. L'auteur y montre une grande connaissance du grec et de l'hébreu : quatre tables qui terminent l'ouvrage en facilitent les recherches. V. *Dialogi philologici*, ibid., 1661, in-12. VI. *Eclogæ sacræ novi testamenti, syriacæ, græcæ, latinæ, adhibitis grammaticæ syriacæ rudimentis et manuali lexici*

ci, Iéna, 1658; ib., 1662,
. VII. *Rudimenta grammaticæ*
icæ, Iéna, 1657, in-8°. On lui
aussi une édition augmentée et
ée de notes de l'*Orthographia*
iste-Lipse, sous le titre *Appa-*
philologicus, Iéna, 1632,
; Nuremberg, 1661. C. M. P.

LLENIUS (JEAN-JACQUES),
ein allemand, l'un des plus sa-
botanistes du 18e. siècle, né à
stadt en 1687. Son trisaïeul se
nait Dill et son bisaïeul Dillen;
sa famille s'étant consacrée aux
es, elle latinisa son nom, sui-
l'usage encore conservé de son
dans le Nord, et malgré l'envie
en avait, il ne put supprimer
terminaison scientifique. Il fit
udes à l'université de Giessen
ux de ses parents se distin-
it, l'un comme premier méde-
u *poliater*, l'autre comme pro-
r de médecine. Dillenius se
marquer par son application à

elles étaient accom
dessinées et grave
c'étaient ses premi
art où il devait s'il
la Centurie IX, ob
les expériences qu
l'opium qu'il avait
d'Europe, et fit
remplacer celui qu
l'Orient. Après avo
tenta de se faire co
tèrement en publian
considérable; mai
de libraire qui en v
il fut donc obligé d
la modicité de sa f
parut à Francfort s
logus plantarum c
centium, in-8°.,
y sont rangées suiv
sons où elles fleuris
en genres, dont il d
la figure; il réunit
un appendice, le c
de tous les genres d
été publiés depuis l

ort, et quand cela serait
, ce que nous n'accordons
ait considérer que l'auteur
lectionné la sienne d'après
ligne émule. Dillen dépré-
ucoup trop la méthode de
iteur, qui vivait encore et
fort avancé, supporta im-
cette attaque faite par un
e encore peu connu; il lui
durement : Dillen lui ré-
e même ton. Il ne paraît
uccès de Dillen aient influé
e; elle était très médiocre,
vait espérer d'obtenir en
me indépendance qui lui
e livrer exclusivement à
ous simplement scientifi-
le détermina à écouter les
que lui faisait Guillaume
r l'engager à venir s'éta-
gleterre : c'était un riche
amateur passionné de la
ui, sans avoir rien publié
e, peut être regardé comme
ui ont le plus contribué à
à cette époque, par les en-
s qu'il donnait à tous ceux
vaient, de quelque pays
t. Dillen était en corres-
ivie avec lui, et à sa per-
rriva à Londres au mois
. A peine fut-il débarqué
ire le chargea de donner
édition du *Synopsis plan-
liæ*. Dillen s'en chargea
si volontiers que cela lui
e occasion de continuer
hes sur les plantes cryp-
arce que, devant inter-
le travail de son prédé-
découvertes qu'on avait
s lui, c'était principale-
ce genre qu'elles étaient
mbreuses; et il entra à
communication avec tous
ultivaient la botanique en
Angleterre, et qui s'empressèrent de lui fournir les matériaux qu'ils avaient recueillis. Il enrichit cette édition de plusieurs planches dessinées et gravées par lui-même; elle parut en 1724, 1 vol. in-8°., avec 14 planches, et ornée d'un portrait de Ray; elle lui attira une attaque très vive d'un nommé Threlked, qui publia aussi un *Synopsis plantarum Angliæ*, 1718. Cet auteur reprocha fort durement à Dillenius, d'un côté d'avoir négligé beaucoup d'espèces, et de l'autre d'avoir mis beaucoup de variétés au nombre des espèces. Il méprisa ces grossiéretés et se contenta, dans une lettre restée manuscrite, de faire voir qu'une seule plante d'Irlande lui avait échappé; mais cependant ayant reconnu par la suite un assez grand nombre de plantes nouvelles, soit par ses propres recherches, soit par celles de ses amis, il se proposait de faire une nouvelle édition, dans laquelle il voulait insérer les noms bretons des plantes qu'il s'était plû à recueillir : c'était le fruit des courses qu'il avait faites dans les différents cantons de l'Angleterre, surtout dans le pays de Galles; mais ses autres occupations l'empêchèrent de mettre ce projet à exécution. Il résidait habituellement à Londres, chez le consul Guillaume Shérard, ou bien chez son frère Jacques Shérard, à sa campagne d'Eltham dans le comté de Kent; là, excité par la nombreuse collection de plantes vivantes que ce riche amateur entretenait avec beaucoup de soins, il entreprit de décrire, dessiner et graver les plus remarquables; il commença ce travail dès 1724; mais comme il n'y travaillait que dans ses moments de loisirs, il ne parut qu'en 1732, sous ce titre : *Hortus Elthamensis*. C'était un des plus magnifiques ouvrages qui eussent été exécutés jus-

lors. Cependant les amateurs de vent à l'œil, il e
ure n'y trouvent pas encore toute de netteté les pl
ance qu'un artiste de profession eut rarement beso
t mis; mais le botaniste admira grosses par le mo
delité avec laquelle le port des de cette manière
tes avait été saisi, et l'exactitude près de mille pla
e trouvait dans les plus petits dé- moitié avait écha
Quant au texte il n'y eut qu'une de ses prédécesse
sur son compte, on regarda les sit à 600, en rel
riptions qu'il contenait comme les bre d'entre elles
completes qui eussent encore pa- mais depuis on l
elles étaient accompagnées de dis- toutes. Cet ouvr
ions profondes sur la distinction qui devait être e
uelques espèces douteuses et d'une les botanistes;
nymie très exacte; cependant on l'extrême modic
eproche de n'avoir pas cité les guinée, quoiqu'i
uries de Martyn, qui avaient paru exemplaires, il
ou quatre ans avant son ouvrage. Dillenius voulut
établit plusieurs genres, fit con- en Hollande, m
re plus de 160 plantes entière- lequel elle était,
t nouvelles, la plupart exoti- va plus que le p
s; de plus il donna la suite com- plaires qui avaie
e des espèces connues alors de gleterre, aussi s
ques genres remarquables, telles prix excessif; l
les mesembryanthèmes, en sorte planches étaient
c'est leur monographie complète. et qu'un librair

rtie du règne végétal, en
, par des expériences nom-
ıe ce que Dillenius et après
ıvaient pris pour les fleurs
ıut les femelles, *et vice*
is malgré cela l'histoire des
t restée un ouvrage fonda-
qui sera toujours consulté.
ue Dillenius avait préparé
semblable sur les champi-
on voit par une de ses let-
ses manuscrites, que dès
e en Angleterre il s'occupait
ner; mais ils n'ont pas paru,
beaucoup d'autres travaux.
ché à la maison des Sherard
mort de Guillaume. Il paraît
i fonda, par son testament,
de professeur de botanique,
en faveur de Dillenius. De
titre de *Sherardianus pro-*
'il prit. Mais il ne paraît
algré la publication de ses
et la générosité vantée des
ait jamais joui d'une grande
l fut lié avec les principaux
de son temps, surtout avec
eur intimité était d'autant
le, qu'ils s'accordaient très
leur manière d'envisager la
l n'en fut pas de même avec
ui-ci se présenta à Dillenius
lettre de recommandation
nave. Mais Dillenius, en-
: les habitudes dans les-
avait vieilli, ne goûta pas
gements nombreux que le
e suédois cherchait à intro-
s la science. Cependant il
icier ses talents, et il cita
éloges qu'ils méritaient, le
nonica, et l'*Hortus cliffor-*
le son côté, Linné a été un
ui ont le plus fait valoir les
e Dillenius. Il lui dédia ses
ntanica; et, depuis, il con-
mémoire, sous le nom de
Dillenia, un genre nouveau qui renferme des arbres de l'Inde, également remarquables par la beauté de leurs fleurs et par la suavité des odeurs qu'elles répandent. Ce genre fait partie de la superbe famille des Magnoliers. Quoique d'un caractère doux et extrêmement modeste, Dillen se livrait peu aux charmes de la société, et il évitait surtout les nouvelles connaissances. Son application au travail lui faisait préférer son cabinet au tumulte du grand monde; aussi avait-il recueilli un grand nombre de matériaux, et il n'y en a que la plus petite partie qui ait paru. Il s'était beaucoup occupé, à la sollicitation de Sherard, de la continuation du *Pinax* de Caspar Bauhin, et dès 1727, il mandait à un de ses amis, que dans cette intention il avait examiné tous les auteurs de botanique, mais désespérant de jamais pouvoir l'exécuter lui-même, il engagea Haller à s'en charger. Il avait de commun avec ce grand naturaliste un embonpoint excessif. Cet embonpoint devint tel, qu'il ne pouvait plus se livrer aux excursions botaniques; la vie sédentaire qu'il fut obligé de mener, contribua beaucoup à abréger ses jours. Il fut frappé d'apoplexie, et mourut à Oxford, le 2 avril 1747, à soixante ans. Il existe dans la galerie d'Oxford un portrait de ce savant, mais il n'a pas été gravé. — DILLEN (Juste Frédéric), né à Giessen, où il mourut en 1720, fut professeur de médecine dans cette ville. Il n'a publié que des *Observations*, communiquées à l'académie des curieux de la nature, dont il était membre. — DILLEN (Philippe Everard), de la même famille que les deux précédents, médecin pensionnaire de la ville de Giessen, a aussi communiqué des *Observations* à cette académie. D—P—s.

LLON (WENTWORTH). *Voyez* DMMON.

LLON (ARTHUR , comte), na- en Irlande , dans le comté de mmon , en 1670. Il était le troi- fils de Théobald Lord Dillon , l'Irlande , septième vicomte de lo-Gallen. Théobald épousa vi- nt la cause de Jacques II , lors révolution de 1688 , et, guer- n même temps que législateur, tingua sur le champ de bataille, lieutenant-colonel du régiment ardes, commandé par son cou- comte de Clauricard. Il fut mis de la loi en 1690 , par suite de évouement à l'infortuné monar- et Marie Talbot , son épouse , le l'année suivante par la seconde e que le roi Guillaume fit jeter Limerick. Henri, second fils de bald , et qui devint l'aîné, re- nta d'abord le comté de West- , dans ce qu'on a appelé le nent du roi Jacques, tenu à le 7 mai 1680. La même an- quoique âgé seul fut donc mis à qu'avait comman Le lord Théobal d'une sœur qu'il veuve alors de T vant O-Mul Lally clan irlandais et Tollen Lally , da way. Il retint le veux pour garder sa famille, et vo autres passassent fils Arthur. Ils a pagnies franches roi Jacques. Il e second bataillon ment Dillon. T Brest dans les pr de mai 1690 , et juin , Arthur Dil nel-propriétaire nom, et James L second bataillon , nel. Celui-ci fut vante, pendant

en 1706. Employé sous
de Tessé, en 1707, sous
le Villars, en 1708, sous
le Berwick, en 1709, il
en chef cette dernière
orps de troupes près de
ant appris que le général
archait pour le surpren-
u-devant de lui, et quoi-
en nombre, le culbuta et
jusqu'au mont Genèvre,
ir tué presque le tiers de
nde. En 1713, le comte
iége de Kaiserslautern et
; il enleva de vive force
e Wolfstein. Sa dernière
t celle de l'année suivante.
x siéges de Landau, de
à celui de Barcelonne,
chal de Berwick emporta
mois de mai 1730, âgé
il ne songea plus qu'à la
e démit de son régiment
son fils aîné. Soldat va-
and officier, le général
n était en même temps le
le plus respectable des
on mari, bon père, bon
t, sans ostentation ; gai,
; religieux et surtout cha-
ffrit à sa nombreuse fa-
ible de toutes les vertus.
te que méritant, juste ap-
es choses, et trop noble
ain, il déclina respectueu-
honneurs d'une nouvelle
ieure à celle de son frère,
s Il lui remit la patente à
ain. Il tenait de la beauté
. On savait que plus d'une
ses campagnes, il avait
onquête de ses armes des
'un autre genre, et qu'il
toujours été à l'abri des
qu'il faisait naître. Il per-
quefois à ses amis intimes
anter doucement, et alors
il répondait avec un mélange de réserve et de candeur, de sensibilité naturelle et de repentir chrétien, qui était tout-à-fait piquant. Sur ses voyages, ses guerres, et sur les intérêts politiques dont il avait été chargé, nous avons possédé de lui des mémoires et des correspondances précieuses, que nous nous étions bien promis de mettre en ordre et en lumière, mais qui nous ont été dérobés, comme tant d'autres, par le brigandage révolutionnaire. Le général, comte Dillon, avait épousé Christiana Sheldon, fille d'honneur de la reine d'Angleterre, nièce du général Dominique Sheldon, officier de la plus grande distinction, et qui avait passé en France en 1691, colonel du régiment du Roi cavalerie. Cette femme, douée de toutes les vertus de son sexe, eut la douleur de survivre vingt-quatre ans à son époux, qu'elle ne cessa de regretter. Elle mourut le 5 août 1757, dans le couvent des Dames-Anglaises, où elle s'était retirée aussitôt que ses enfants n'avaient plus eu besoin d'elle. Le général Dillon était mort dans le château royal de Saint-Germain-en-Laye, le 5 février 1733, laissant, de son heureux mariage, cinq fils et quatre filles. Il avait distingué de bonne heure, parmi ses fils, Jacques, chevalier de Malte, qui périt si glorieusement depuis, à la tête de son régiment, dans les plaines de Fontenoi; Edouard, qui devait remplacer son frère et mourir à Laufeld comme lui à Fontenoi. Arthur, qui devait un jour remplir les premières places de l'église et présider avec tant d'éclat tantôt les états d'une grande province, tantôt le clergé de France tout entier (1), était

(1) Arthur Richard Dillon, successivement évêque d'Évreux, archevêque de Toulouse, puis de Narbonne, président né des états de Languedoc,

: trop jeune, lors de la mort de
:re, pour que celui-ci pût pré-
a destinée brillante de cet en-
Parmi ses filles, le comte Dillon
onnait particulièrement l'aînée
utes, Marie-Elizabeth Dillon,
en effet, devait retracer toutes
ertus morales de son père, et
par la force de son ame et le
ie de son esprit, par la cons-
et la pureté de ses affections, par
éroïque fidélité à la voix du sang
l'amitié dans les plus cruelles
ves (*Voy.* Lally.), mérita de
et de mourir environnée d'in-
, d'admiration, de respects, et
lus tendres comme des plus jus-
entiments. — Nous avons vu le
fils du général Dillon, appelé
ie lui, le comte Arthur, colonel
issant, le 3 septembre 1750;
oyé dans les îles avec son régi-
, en 1777; contribuant puis-
ent à la prise de la Grenade, de
-Eustache, de Tabago, de Saint-
tophe, et gouverneur de cette

comte Dillon eut la
vernement de la Ma
passer d'abord par
Après y avoir reste
nommé député aux
1789, et y défend
intérêts des colonie
couronne défendait
Choisi en 1792, d'a
militaire, pour co
d'armée, il combatt
les plaines de Cha
forêt d'Argone. Plu
litique, ne pouvan
trait de la gloire mi
ter le gouvernemen
battait, agité tour-
d'une invasion et
douleur de la mon
devint impossible
se ressentit pas de
principes et des se
minaient tour-à-tou
destitué, emprison
1794, il périt sur
tionnaire, après

isième voyage en Espagne, sa tout ce royaume, où il édemment connu plusieurs s distinguées par leurs dieur savoir, et s'était famic la langue et les usages du on arrivée à Madrid, le livre wles (*Voyez* Bowles) lui tre les mains. Il le prit pour ncipal dans l'ouvrage qu'il ayant considéré que c'était donnait le plus de lumières ire naturelle de ce pays, si u sous ce rapport. Lorsqu'il our en Angleterre, il alla fiouvrage à Birmingham, et en anglais sous ce titre : *en Espagne, destiné à l'histoire naturelle et la hie physique de ce royaus une suite de lettres renles sujets les plus intéresntenus dans les mémoires Gme. Bowles et autres écriagnols, entremêlé d'anectoriques, et orné de planec des notes et des observatives aux arts et aux amés modernes, écrit durant ge récent dans ce royaundres*, 1780, 1 vol. in-4°. en insérant dans son livre la des observations et des rede Bowles, les a mises dans eur ordre. Il divise son ou- deux parties; la première d le voyage à Madrid par la . Il décrit à ce sujet le nord agne, et fait connaître pluhoses remarquables en Arra- Biscaye, en Castille; dans la il part de Madrid, traverse inces d'Estramadoure, d'An-, de Grenade, de Murcie, de , de Catalogne. Quand son diffère de celle de Bowles, il ns une note. Il a aussi puisé dans les ouvrages de Ponz, d'Ortega, de Quer, etc. Les observations sur l'histoire et les antiquités lui appartiennent en propre. Les planches qui ornent cet ouvrage sont bien gravées et très exactes. Dillon mourut au mois de mars 1806. E—s.

DIMAS DE LA CROIX, carme déchaussé, dont le nom était Jacques Tonelli, naquit à Monteléone en Toscane. Il fut, en 1615, envoyé comme missionnaire en Perse, où ses exhortations contribuèrent beaucoup à faire persister dans la foi de pauvres Arméniens que l'on mettait dans la dure alternative de renoncer au christianisme ou de souffrir la mort, s'ils ne remboursaient pas au gouvernement des sommes qu'il leur avait avancées. Les carmes offrirent à ces infortunés, pour les délivrer de cette persécution, tout l'argent qu'ils avaient. Le roi admira cette générosité, et remit la dette aux Arméniens. Lorsque les Anglais, réunis aux Persans, prirent en 1622 Ormus, où Dimas était vicaire, il alla remplir les mêmes fonctions à Ispahan, ensuite il devint prieur, et enfin vicaire provincial de toute la mission de Perse et des Indes. En 1634, le pape Urbain VIII, instruit de la charité ardente du P. Dimas et de sa profonde connaissance des langues orientales, le nomma évêque de Babylone, et lui envoya les ornements pontificaux. L'humilité de Dimas ne lui permit pas de rien accepter. Chéri, vénéré par le souverain, les grands et le peuple de Perse, et par les envoyés et les marchands européens, il passa sa vie à Ispahan, à donner en sa personne un modèle de la plus haute piété et de la bienfaisance la plus active, et mourut le 23 décembre 1639. Le voyageur Oléarius dépeint le Père Dimas comme un vieillard intègre, pieux, obligeant, qui rendit beaucoup

ervices à l'ambassade dont cet au-
était le conseiller. Le Père Dimas
t composé un Vocabulaire persan-
en ; il en fit don à Imhof, un des
ulshommes de l'ambassade. Celui-
romit de le faire imprimer ; il le
luisit en latin, et le communiqua
learius : les circonstances l'empê-
rent sans doute de tenir sa pa-
. E—s.

DIMSDALE (Thomas), médecin
lais, né dans le comté d'Essex, en
12, était d'une famille de quakers,
son grand-père fut un des fonda-
rs de l'état de Pennsylvanie avec
illaume Penn. Dimsdale commença
carrière médicale par la chirurgie
itaire, qu'il exerça en Allemagne,
s le duc de Cumberland. A la paix, il
int en Angleterre, où il exerça la
lecine à Hertford. Il se rendit cé-
re par les succès qu'il obtint dans
oculation de la petite vérole, dont
it le plus ardent propagateur. Sa
ide réputation le fit appeler en
sie en 1768, pour inoculer l'im-
atrice Catherine et le grand duc
l'exercice de sa pro
sur l'inoculation ou
estime et ont beauc
propagation de cett
blié : 1. *The presen
culating for the s*
ouvrage a été trad
Fouquet, sous ce
*actuelle d'inocule
avec des expérien
vue de constater l
méthode, appliqu
de la petite-vérole*
Amsterdam et Mont
quet joignit à cette t
le même volume, ce
vrage de Dimsdale,
de la petite-vérol
*Though or gene
inoculation*, Londr
c'est-à-dire : *Pens
tion générale et par
de deux plans : l'
lation générale des
petites villes et les
pour l'inoculation g
vres, à Londres*

les projets de ce prince, it le pouvoir de Démos- i était à la tête du parti Dinarque, à son arrivée, Théophraste et à Démétrius , qui étaient comme lui lexandre. Quoique sa qua- ger ne lui permît pas de même en public, il se fit réputation d'éloquence en plaidoyers; il se distingua s la poursuite de ceux qui de l'argent d'Harpalus, et le occasion, un plaidoyer osthènes. L'époque de sa célébrité fut après la mort e : comme Démosthènes et orateurs avaient été exilés il se trouva sans rivaux, eaucoup d'argent. Démé- ètes ayant rétabli la démo- ènes, l'an 307 avant J.-C., quoique étranger, fut ac- que les principaux citoyens d'avoir contribué à mettre ous le joug des Macédo- me il voyait la multitude contre lui, il ne jugea os de se présenter en juge- ayant vendu ses biens, il rer à Chalcis en Eubée. Il au bout de quinze ans ; très-vieux, et sa vue était ie. Il fut reçu chez un de ommé Proxénus, où on lui n argent; et comme Proxé- ait pas beaucoup de dili- trouver les auteurs de ce que l'accusa d'en être l'au- ida lui-même sa cause, et le fois qu'il ait parlé en pu- ore le reste de sa vie ; mais able qu'il mourut bientôt vait écrit soixante-quatre dans lesquels il avait imité usement Lysias, Hypérides, Démosthènes. Aussi, quoi- qu'il n'eût pas un caractère d'éloquence particulier, l'avait-on rangé parmi les dix principaux orateurs, et Denys d'Halicarnasse, ce célèbre critique, n'a pas cru ses ouvrages indignes de son examen. Il ne nous reste de lui que trois plaidoyers, tous trois au sujet des richesses d'Harpalus; l'un d'eux est contre Démosthènes. On les trouve dans les Orateurs grecs de Reiske (Leipzig, 1770, in-8°.), et traduits en français par Athan. Auger. C.—R.

DINET (François), recollet de la province d'Aquitaine, né à la Rochelle au commencement du 17e. siècle, a laissé : I. *Oraison funèbre d'Anne d'Anglure*, in-8°. II. *Le Théâtre de la Noblesse française, où sont descrittes les vertus qui font les hommes illustres, avec les actions les plus mémorables des rois et des reines, des princes, seigneurs, dames et autres personnes qui ont été en réputation dans le royaume de France*, la Rochelle, 1648, in-fol., volume peu commun, dit Lenglet Dufresnoy, et que le P. Arcère trouve instructif et amusant. III. *Les Institutions de la vie morale*, 1647, in-4°. — Gaspard Dinet, évêque de Mâcon au commencement du 17e. siècle, a donné : I. *Discours au roi*, prononcé le 8 juin 1617, et imprimé au tome V du Mercure français. II. *Ordonnances synodales de Mâcon*, 1602, in-8°. — Dinet (Jacques) a composé l'*Idée d'une belle mort, ou Récit de la fin de Louis XIII*, Paris, imp. royale, 1656, in-fol. — Dinet (Pierre) a donné un livre *des Hiérogliphyques*, Paris, 1614, in-4°. A. B—T.

DINI (Benoît), ecclésiastique de Messine au 17e. siècle, cultiva la poésie, l'éloquence, la jurisprudence et la langue grecque. Mongitore dit qu'il eut le don de prophétie, et qu'il avait

ices à l'ambassade dont cet au-
ait le conseiller. Le Père Dimas
mposé un Vocabulaire persan-
; il en fit don à Imhof, un des
hommes de l'ambassade. Celui-
nit de le faire imprimer; il le
it en latin, et le communiqua
ius : les circonstances l'empê-
t sans doute de tenir sa pa-

E—s.

ISDALE (Thomas), médecin
, né dans le comté d'Essex, en
était d'une famille de quakers,
grand-père fut un des fonda-
le l'état de Pennsylvanie avec
me Penn. Dimsdale commença
ière médicale par la chirurgie
e, qu'il exerça en Allemagne,
duc de Cumberland. A la paix, il
en Angleterre, où il exerça la
ne à Hertford. Il se rendit cé-
ar les succès qu'il obtint dans
ation de la petite vérole, dont
plus ardent propagateur. Sa
réputation le fit appeler en

l'exercice de sa pr
sur l'inoculation ou
estime et ont beau
propagation de cett
blié : 1. *The prese*
culating for the
ouvrage a été trad
Fouquet, sous ce
actuelle d'inocule
avec des expérien
vue de constater
méthode, appliq
de la petite-vérol
Amsterdam et Mon
quet joignit à cette
le même volume, c
vrage de Dimsdale
de la petite-véro
Though or gene
inoculation, Lond
c'est-à-dire : *Pens*
tion générale et pa
de deux plans : l
lation générale de
petites villes et les

rvir les projets de ce prince, nçant le pouvoir de Démos- qui était à la tête du parti e. Dinarque, à son arrivée, à Théophraste et à Démétrius ères, qui étaient comme lui à Alexandre. Quoique sa qua- ranger ne lui permît pas de lui-même en public, il se fit nde réputation d'éloquence en des plaidoyers; il se distingua dans la poursuite de ceux qui reçu de l'argent d'Harpalus, et cette occasion, un plaidoyer Démosthènes. L'époque de sa nde célébrité fut après la mort ndre : comme Démosthènes et es orateurs avaient été exilés es, il se trouva sans rivaux, a beaucoup d'argent. Démé- ocrètes ayant rétabli la démo- Athènes, l'an 307 avant J.-C., ne, quoique étranger, fut ac- si que les principaux citoyens es, d'avoir contribué à mettre le sous le joug des Macédo- comme il voyait la multitude ée contre lui, il ne jugea opos de se présenter en juge- et ayant vendu ses biens, il eurer à Chalcis en Eubée. Il pelé au bout de quinze ans; alors très-vieux, et sa vue était faiblie. Il fut reçu chez un de s, nommé Proxénus, où on lui t son argent; et comme Proxé- faisait pas beaucoup de dili- pour trouver les auteurs de ce marque l'accusa d'en être l'au- plaida lui-même sa cause, et seule fois qu'il ait parlé en pu- ignore le reste de sa vie; mais probable qu'il mourut bientôt Il avait écrit soixante-quatre s, dans lesquels il avait imité eureusement Lysias, Hypérides, out Démosthènes. Aussi, quoi- qu'il n'eût pas un caractère d'éloquence particulier, l'avait-on rangé parmi les dix principaux orateurs, et Denys d'Halicarnasse, ce célèbre critique, n'a pas cru ses ouvrages indignes de son examen. Il ne nous reste de lui que trois plaidoyers, tous trois au sujet des richesses d'Harpalus; l'un d'eux est contre Démosthènes. On les trouve dans les Orateurs grecs de Reiske (Leipzig, 1770, in-8°.), et traduits en français par Athan. Auger. C.—R.

DINET (François), recollet de la province d'Aquitaine, né à la Rochelle au commencement du 17e. siècle, a laissé : I. *Oraison funèbre d'Anne d'Anglure*, in-8°. II. *Le Théâtre de la Noblesse française, où sont descrittes les vertus qui font les hommes illustres, avec les actions les plus mémorables des rois et des reines, des princes, seigneurs, dames et autres personnes qui ont été en réputation dans le royaume de France*, la Rochelle, 1648, in-fol., volume peu commun, dit Lenglet Dufresnoy, et que le P. Arcère trouve instructif et amusant. III. *Les Institutions de la vie morale*, 1647, in-4°. — Gaspard Dinet, évêque de Mâcon au commencement du 17e. siècle, a donné : I. *Discours au roi*, prononcé le 8 juin 1617, et imprimé au tome V du Mercure français. II. *Ordonnances synodales de Mâcon*, 1602, in-8°. — Dinet (Jacques) a composé l'*Idée d'une belle mort, ou Récit de la fin de Louis XIII*, Paris, imp. royale, 1656, in-fol. — Dinet (Pierre) a donné un livre *des Hiéroglyphyques*, Paris, 1614, in-4°. A. B—T.

DINI (Benoît), ecclésiastique de Messine au 17e. siècle, cultiva la poésie, l'éloquence, la jurisprudence et la langue grecque. Mongitore dit qu'il eut le don de prophétie, et qu'il avait

sa mort, dont on
ıı croit que ce fut
ı Dini a publié, sous
philus Pius sacer-
: I. *Oratorium fi-*
excitandam devo-
n-8°.; II. *Fascicu-*
um meditationum,
longitore, qui rap-
itres, cite quelques
e dévotion du même
talien. — Un autre
anoine de la même
, l'*Esemplare della*
o della sacra let-
4°.; II. des Poésies
titulé : *Duello delle*
'emici della fucina,

A. B—r.

018), avocat, né dans
pplıqua à l'étude de
ntiquités ecclésiasti-
ı plusieurs ouvrages
es recherches et l'es-
mais qui n'ont pas
n très étendue à leur

Flavius Blondus, Sigonius, Cluvier et Papebroch; V. *Dissertatio historico-critica de translatione et collocatione corporis S. Bartholomæi in insulâ lycaoniæ, seu vindiciæ breviarii romani*, etc., *agitur incidenter de translatione corporis S. Benedicti in Galliam et de monachatu D. Gregorii papæ*, Venise, 1707, in-4°.; VI. *Ars poetica in pluribus dissertationibus comicas, pastoritias, tragicas, tragico-comicas Tassi, Bonarelli, Quinot, Petri Cornelii, Guarini, aliorumque, ad crysim revocantibus perquisita et vindicata*, Lucques, 1713, in-4°.

W—s.

DINIZ-DA CRUZ (Antoine), poète lyrique portugais, naquit à Castello de Vide, dans la province d'Alemtejo en Portugal, l'an 1750. Après avoir fait ses humanités chez les Jésuites d'Evora, il alla étudier le droit dans l'Université de Coimbre, où il continua à cultiver les belles-lettres, se livrant à la lecture des cla-

ntrés dans cette congré-
commençait à rivaliser
ites, Diniz redoubla d'ef-
décida à former une asso-
aire, sous le nom d'*Ar-*
: chaque membre prit un
n, et tous ensemble tra-
par leurs compositions en
vers, à répandre le bon
n fixer les principes. Ils
esse de prévenir les soup-
avait exciter parmi leurs ri-
éunion de gens de lettres,
s soumis à la domination
de l'inquisition. Parmi les
mposition poétique qu'ils
rent, il y en avait de pieux
mnes et odes sacrées. On
glement les hymnes qu'on
s le recueil des poésies de
us le nom arcadien de *Co-*
si que ceux de l'oratorien
usitano, et surtout la belle
ception de la sainte Vierge,
sous le nom arcadien d'*El-*
elle est digne de l'auteur
e fut ainsi que ces littéra-
un système complet d'ou-
mentaires de littérature, et
tations heureuses des beaux
arvinrent à relever le bon
ance et une diction pure,
r introduit une nouvelle
ui extirpa l'excès d'orne-
nflûre du style et le néo-
rbare qui avaient égaré les
le la moitié du 17e. siècle.
attentat commis, le 3 sep-
59, contre la personne du
, les Arcadiens de Lisbonne
e séance publique pour célé-
nservation des jours de leur
: ce fut alors que Diniz prit
comme Pindare partugais,
e ode qu'il composa en cette
On y trouve toutes les formes
rce, la pompe, la majesté et
la verve du génie thébain, transportées dans une langue vivante avec cet art parfait qui appartient seul à l'inspiration aidée d'études profondes. Devant quitter la cour pour remplir les fonctions d'auditeur de guerre à Elvas, Diniz ne s'arrêta point dans une carrière qu'il s'était ouverte par un chef-d'œuvre; lié toujours avec Garçam et autres poètes dont il devint le modèle, il entreprit de célébrer les grands capitaines et les hommes d'état de sa patrie. Ce recueil d'héroïdes suffirait seul pour démontrer l'étendue de son génie, s'il n'avait pas développé la variété et la souplesse de ses talents dans des poésies érotiques, épîtres, dithyrambes, sonnets et idylles, sous le nom de *Métamorphoses*, comme celle de la Topaze : cette universalité de talents le fait considérer comme le plus grand poète de sa nation au 18e. siècle. Pendant son séjour à Elvas, une dispute ridicule entre l'évêque et le doyen de la cathédrale, lui fournit le sujet d'un poëme héroï-comique, qu'il intitula le *Goupillon*; car la présentation de l'eau bénite au prélat devint une pomme de discorde, lorsque le doyen s'avisa de ne lui rendre plus cet hommage. Malgré la ressemblance du sujet avec le Lutrin de Boileau, on peut dire sans partialité que Diniz remplit le cadre de son poëme sans plagiat, et sans imitation servile dans les épisodes et dans le merveilleux de la fable; car ils tiennent au ridicule national, et en forment de vrais tableaux. La versification en vers non rimés est parfaite, l'ironie est fine et la diction pure. Diniz n'est pas un poète lyrique dans le genre de Garçam (*Voy.* Garçam) et de Francisco Manoel, qui, en imitant Horace, surent allier aux charmes de la poésie, la morale et l'aimable philosophie du poète latin. Diniz visait toujours au sublime,

rter jamais des formes pin-
ce qui le rend monotone
nvocations, les transitions et
des vers. Cependant ce dé-
rencontre pas dans les odes
tat contre la vie du roi Jo-
l'inauguration de la statue
lu même prince, et sur celles
ssa au maréchal comte de la
u marquis de Pombal. Dans
on est ravi de la grandeur et
ion des pensées, de la forme
s et de la hardiesse des con-
sans que l'esprit soit frappé
r ému par quelque trait ou
orale. Il est vrai que Diniz
rien publié de son vivant,
aissât facilement tirer copie
rages ; c'est sur de pareilles
'un libraire imprima à Coim-
ueil de ses odes, qu'un autre
France le poëme du *Gou-*
qu'un troisième en fit autant
olumes de poésies fugitives
à Lisbonne, après la mort

celles qu'on a publi
postérité puisse ren
poète.

DINO, en latin
13e. siècle à Mugell
toire de Florence, eff
tation celle de tous
qui l'avaient précéd
droit à Bologne, et il
par une grande faci
par la vivacité de so
teté de sa diction.
face VIII l'employa
Sienne à la compil
ainsi appelé parce
sixième livre de la c
cretales, dont il ex
Dino n'en était pas
habile en droit canon
commentaire qu'il fi
Sexte, intitulé des *D*
ouvrage long-temps
que les lois civiles. I
a fait des notes (Ve
logne, 1594, 1617

a patrie, muni de recommanet de lettres de faveur pour les ns et les ministres. Bien reçu , il leur demanda seulement ésenter au monarque. Les proqu'ils lui firent à ce sujet rdé de jour en jour à se réainocrates se crut joué, et réobtenir seul cette audience irée. Il espéra que sa taille ses formes superbes, sa belle feraient aisément distinguer, les rendre plus remarquables, ses vêtements, oignit son la manière des athlètes, ceitête de branches de peuplier, ses épaules une peau de lion, ns sa main une massue, et vers le lieu où le roi tenait anal. La foule étonnée l'enlexandre l'aperçut, fut frappé ution, et l'ayant fait approui demanda qui il était? « Dites, architecte macédonien, dit-il; je t'apporte le projet monument digne de ton grand et de ton génie; je taillerai le Athos en forme de statue hue; sa main droite contiendra ille immense, et dans sa gauune vaste coupe recevra les de la montagne et les déverdans la mer. » Ce projet gique plut au héros; mais il craiil ne fût difficile d'approvi- une pareille ville, et Dinone put lever cette difficulté; ant Alexandre le retint près et lui promit de l'employer; il na en Egypte, où il le chartracer et de construire Alexanli fut fondée dans la 112e. olym-332 ans av. J.-C. Ce fut aussi ates qui rétablit le temple se, brûlé par Erostrate. Sous e de Ptolomée, Dinocrates fut de construire un temple en l'honneur d'Arsinoë; il voulait, par le moyen d'une voûte d'aimant, y soutenir en l'air une statue de fer; mais la mort l'arrêta dans ses travaux. Cet artiste est nommé quelquefois *Dinochares* par Pline, *Chiromocrates* ou *Chirocrates* par Strabon, *Stasicrates* par Plutarque, *Diocles* suivant Eustathe; on l'a confondu aussi avec Cleomènes, préfet d'Egypte (*Voyez* CLEOMÈNES.)

L. S—E.

DINOMENES ou DINOMEDES, sculpteur grec, florissait dans la 95e. olympiade, 400 ans avant J.-C. Pline le cite parmi les célèbres artistes de cette époque, et lui attribue une statue du lutteur Pythodore, et celle de Protésilas, le premier des Grecs qui sauta sur le rivage troyen, où il fut tué par Hector. Dinomenes avait fait aussi les statues d'Ino et de Calisto, placées dans l'acropolis d'Athènes; enfin plusieurs autres ouvrages, dont le plus remarquable était une statue de Besantides, reine des Pæoniens, à qui on l'avait décernée, parce qu'elle avait mis au monde un enfant noir. L. S—E.

DINOSTRATE, géomètre grec dont il ne nous reste aucun ouvrage. Proclus, au liv. II chap. 4 de ses Commentaires sur Euclide, cite *Menechare* et son frère *Dinostrate* comme ayant été très liés avec Platon, et ayant contribué à perfectionner toute la géométrie. Pappus, au liv. IV de ses *Collections mathématiques*, prop. 25, nous apprend que Dinostrate, Nicomède et quelques géomètres plus jeunes, avaient employé pour la quadrature du cercle une *certaine ligne* à laquelle, pour cette raison, ils avaient donné le nom de *Quadratrice*. Pappus fait voir que la description de cette courbe suppose la solution même qu'elle devrait donner. Il ne dit pas expressément qu'il en fût l'inventeur;

ıi ceux qui en ont fait usage, sur celles de Santeul
e est celui qu'il nomme le galer, 1748, in 4°.
et la *Quadratrice* a con- *réponse à l'abbé de*
nom de ce géomètre, dont in-4°.; III. des édi
savons rien autre chose. *lus universalis*, d

D. L—E. in-12; des *Comme*

ΓH (Richard), historien avec des notes fran
t, né à Coutances, réfugié à 12; du *Quinte Cu*
ard, et mort vers la fin du 1759, in-12, 2 v
e. On a de lui : I. *De rebus parat royal*, Lyo
nemorabilibus loci commu- augmenté; du *Con*
rici, et sententiæ historico- *tûs matrimonii*, d
le, 1580, in-8°. II. *Adver*- in-12; IV. la trad
torica, Basle, 1581, in-4°. *sons* de Cicéron co
ello civili gallico libri VI, Murena, 1757, in-
82, in-4°. Cette histoire s'é- poëme de Masenius
tis 1555 jusqu'en 1577 : elle la *République des*
avec assez d'impartialité; Gennaro, 1768, i
eur ne s'est servi, suivant son *rique du prédicat*
des histoires de Th. de Bèze 1749, in-12; l'*El*
opelinière. IV. *De bello ci-* 1754, 1761, in-1
ico libri VI, Basle, 1586, semés des préceptes
édiés au sénat et à l'académie de l'*Abrége de l'em*
ourg, où l'auteur avait fait (*Voy.* Cangiamil.
éjour. C. T—Y. *na*, 1764, in-12,

UART (Joseph-Antoine- Dinouart a un peu
ts), chanoine de St.-Be- tribution le *Santeu*

R ou DINTERUS (Ens nsi nommé d'un village où près de Bois-le-Duc, fut la confiance d'Antoine Ier., 'hilippe Ier. et Philippe-le- ué des ennuis de la cour, l'état ecclésiastique, et fut n canonicat à St-Pierre de l se retira, à l'âge de cin- , dans un monastère de St.-Augustin, près de Tur- le pays de Liége. Rappelé par Philippe-le-Bon, il fut ce prince de rédiger les du Brabant, sur les pièces qui lui furent communi- était occupé de ce travail, ourut à Bruxelles le 17 fé- . Son portrait a été gravé : mire a placé au bas quatre qui contiennent un éloge ré de Dinter. Il a écrit : *ogia Ducum Burgundiæ*, , *Flandriæ*, etc., Franc-), in-fol. Cette généalogie a imée dans le tome III des *rum german.* de Freher, Recueil de Struvius; elle de fables : l'auteur fait re- ducs de Bourgogne jusqu'à . Une *Chronique des ducs ne et de Brabant*, qui ve- en 1445; on en conservait Corsendonck. Quoique pour rs siècles Dinter ait donné bles comme les écrivains de , cette chronique mérite de r. Paquot, qui portait ce ju- 1765, annonçait qu'elle aître sous les auspices du arles de Cobenzl, dans un ouvrages importants pour belgique. Il paraît que c'est hronique manuscrite, et de la plus utile, qu'ont été ex- *annales du Brabant, de- jusqu'à* 1425. C'est par erreur que la *Bibl. hist. de la France* mentionne une édition de la *Chronique* de Dinter, sous la date de Francfort 1529, in-4°., qui est précisément celle de la *Généalogie* ci-dessus. III. *Lovaniensium rerum libri.* Cet ouvrage est cité par Sander. Foppens attribue encore à Dinter, *vita Philippi Burgundi, ultrajectensis episcopi;* mais la *Bibliothèque historique de la France* donne cet ouvrage à Gérard Geldenbauer de Munghen, près de Trèves. W—s.

DINUS. *Voy.* DINI et DINO.

DIOCLÈS, surnommé *Carystius*, de Caryste, ville de l'Eubée sa patrie, célèbre médecin de la famille des Asclépiades, que l'antiquité mettait pour la réputation immédiatement au-dessous d'Hippocrate. Il a vécu du temps de Théophraste, si la lettre qu'on lui attribue n'est pas supposée, car elle est adressée à Antigone, qui ne peut-être que le successeur d'Alexandre, puisque Diocles a vécu avant Protagoras. Il avait écrit un ouvrage, intitulé : *Rizotomomoumena*, suivant le scoliaste de Nicandre, et dont quelques passages sont cités par différents auteurs, Pline et Plutarque entre autres. Il avait écrit aussi des livres *De sanitate tuendâ*, dont Oribase a conservé quelques fragments, ainsi que de ceux qu'il avait composés sur la préparation des aliments. Comme ses prédécesseurs, il ne tirait ses remèdes que des plantes. La lettre que nous avons citée contient des préceptes sur la manière de vivre suivant les saisons, et des pronostics sur les maladies; l'auteur y parle à peu près des mêmes plantes qu'Hippocrate, ce sont celles qui sont les plus communes dans les jardins. Elle a été imprimée plusieurs fois en grec dans différents recueils, notamment dans la bibliothèque grecque de J. Albert Fabricius, tom. 12,

). Mizauld en a donné une tra-
n, ou plutôt, comme il le dit
me, une paraphrase latine, en
chant une partie de l'original.

D—P—s

OCLÈS, géomètre grec, est con-
une solution ingénieuse du fa-
problème de la duplication du
laquelle se réduit, comme on
trouver deux moyennes pro-
nnelles entre deux lignes don-
Eutocius, dans ses Commen-
sur Archimède (de la sphère et
indre, p. 138, édit. d'Oxford),
conservé cette solution de Dio-
qui consiste à décrire dans un
une courbe à laquelle on a
le nom de *cissoïde* (semblable
rre). Il est à remarquer qu'Eu-
ne la désigne que par les termes
s de *certaine courbe*, ou de la
e *décrite ainsi que nous avons*
n sorte qu'on peut douter si c'est
s lui-même qui a donné le nom
ssoïde à la courbe dont il est
teur. Eutocius ne parle que de
de couper la sphère
qui soient entre eu
donné. Archimède
lution de ce probl
plus parlé. Plusieu
proposé de réparer
tocius nous en a con
différentes : il sou
mière pourrait bie
lui-même, parce qu
dorien; la seconde e
la troisième est cel
tout ce qui nous re
et ces deux fragme
perte de son ouvra

DIOCLETIEN
AURELIUS - DIOCL
suivant A. Victor, à
comme l'appelle P
près de Salone en
de J.-C. L'époque d
est une des plus bri
Le pouvoir échap
usurpateurs qui s'e
tyrans qui se dispu
ques lambeaux de

comme ayant été con-
il par Dioclétien lui-mê-
résage éveilla l'ambition,
moment, sans aspirer
trône, chercha à se ren-
monter. Il servit avec
as Aurélien, et ensuite
qui lui donna le com-
es troupes de la Mœsie.
x honneurs du consulat,
Carus dans son expédi-
Perse, et, à la mort de ce
t revêtu d'une des pre-
s du palais (*Domesticos*
s le m[illegible]re de Numé-
é par Arrius Aper, son
rmée se réunit à Chalcé-
4, et donna en même-
ce à l'empire, et un ven-
ien (2). Dioclétien placé
al, l'épée nue à la main,
vers le soleil, jura qu'il
ne part à la mort de son
et le premier usage qu'il
fut de percer le véritable
lui appliquant ces mots :
r, *magni Æneæ dextrâ*
rrait croire que le désir
a perfidie d'Aper, le por-
lui-même, mais comme
venait enfin de tuer le
r; l'on voit alors qu'il
cte de rigueur afin d'ac-
diction de la druide (on
glier se nomme en latin
ela, observe Vopiscus,
n gardé de s'exposer à
de cruauté le premier
ègne. Jusqu'au moment

étant encore que dans les grades
de, réglait un jour son compte
de femme druide, qui lui repro-
de avarice. « Je serai plus géné-
quand je serai empereur —
ation, lui dit-elle, elle n'est
badinage; tu seras empereur
d un sanglier. »
le année que date l'ère de Dio-
tyre, long-temps en usage dans
ervent aujourd'hui les chrétiens

où il fut appelé au trône par le vœu de l'armée, il s'était particulièrement adonné à la chasse du sanglier, et comme il avait vu plusieurs princes arriver successivement à l'empire sans qu'on songeât à l'y élever, il ne cessait de répéter : « Je tue bien les san-» gliers, mais d'autres en ont le pro-» fit. » Aur. Victor se trompe quand il dit que ce fut après le combat du *Margus* qu'Aper fut tué. Les circonstances racontées par Vopiscus, et le témoignage de la plupart des historiens rendent ce fait antérieur plus vraisemblable. Dioclétien, revêtu des ornements impériaux, fit ensuite son entrée à Nicomédie. Carinus, qui se trouvait alors en Italie, apprit en même temps la mort de Numérien son frère, et l'élévation de Dioclétien; il se disposa à marcher contre ce dangereux concurrent, qui de son côté s'était mis en route pour combattre Carinus, dont les vices étaient odieux au peuple ainsi qu'à l'armée. Les deux rivaux se rencontrèrent dans la Mœsie, et le combat s'engagea près du Margus. Carinus, vainqueur, jouissait déjà insolemment de sa victoire, lorsque ses propres soldats, persuadés que leurs maux ne feraient que s'accroître s'il revenait victorieux, se tournèrent contre lui, et s'en défirent. (*V.* Carinus). Dioclétien, maître de l'empire, reçut favorablement ceux qui avaient suivi le parti de Carinus, il pardonna à tous, et conserva les emplois à la plupart d'entre eux. Aristobule, préfet du prétoire, homme d'un mérite distingué, reçut du monarque l'accueil dû à ses vertus et à son talent. Il resta préfet et consul. Il ne paraît pas certain, ainsi que le pense Tillemont, que Dioclétien ait fait à cette époque un voyage à Rome. Le premier soin de Dioclétien, en arrivant au trône, fut d'appaiser les mouvements séditieux qui s'étaient

dans les Gaules. Une faction de
ns, nommés Bagaudes, s'était
ée, et avait revêtu de la pour-
lien et Amand. On est généra-
peu instruit sur ce qu'étaient ces
des, et sur leurs deux chefs, dont
édailles citées dans plusieurs re-
sont loin d'être authentiques.
étien songea de bonne heure à
iprimer. Il donna à Maximien
le, son ancien ami, le titre
uste, et le chargea de l'expé-
des Gaules. L'esprit de ré-
agitait encore les armées, tou-
disposées, au moindre mécon-
nent, à se choisir pour em-
rs les chefs qui les comman-
t. Dioclétien eut la sagesse de pré-
cet inconvénient en s'associant
mien, et ce fut sans doute l'inté-
e l'empire aussi bien que l'amitié
portait à son nouveau collègue,
il fit prendre de telles disposi-
, et qui plus tard l'engagea à don-
ncore à Constance et à Galère le
le Césars, lorsqu'il leur confia le

Il ne nous reste ri
ont écrit l'histoire
clétien, de sorte
plusieurs des prin
de son règne. Pen
pacifiait les Gaule
nations barbares
sur les terres de l'e
restait pas inactif:
Sarrasins et les Th
s'étaient révoltés;
sopotamie sur le
vint ensuite en Oc
tre à ses armes tou
Rhétie et le Ba
Britannique, de
thique, de Sarma
donnés, nous fon
de ces nations ou
néraux. De nouv
vèrent dans l'em
Le roi de Perse
sur les terres des
quégentiens d'Af
tèrent, et Achil
mécontentement

à chercher quelque re-
monde et des affaires
hacun d'eux fut appelé
une portion de l'em-
e, l'Espagne et la Gran-
formèrent les états de
qui se fixa à Trèves;
inférieure, l'Illyrie, la
ju'au Pont, échurent à
ium devint la capitale
rnement; Maximien, qui
lan, eut tout ce qui est
lpes, avec la Rhétie, la
périeure, la Sicile et la
frique; et Dioclétien con-
le reste, en établissant
son empire à Nico-
division n'était pas tel-
ureuse, qu'un prince ne
der dans le département
on collègue, et les lois
chacun d'eux étaient exé-
s tout l'empire. Le but de
tait qu'il y eût toujours
es, deux césars et quatre
i de prévenir toute idée
n faveur de leurs chefs.
cet arrangement comme
ivre de sa politique, et
r assuré, par cette me-
pos de l'empire. Néan-
nce observe, à cette oc-
e chaque prince voulant
mée aussi nombreuse que
pereurs qui gouvernaient
charges de l'état étaient
; il reproche encore à
'avoir dissipé ses finances
n grand nombre d'em-
ne nouvelle division qu'il
rinces. Mais Lactance est
de ceux qui étaient por-
er les meilleures institu-
gne de Dioclétien. L'état
n dans lequel ce prince
pire au moment où on
la couronne, le déter-

mina à prendre des mesures propres à le soutenir et à lui rendre sa dignité. Son administration ferme et vigoureuse dut paraître extraordinaire à un peuple accoutumé à changer de maître, et à s'en créer de nouveaux, au gré de son caprice. Il ne suffisait pas à Dioclétien d'avoir ôté aux armées tout moyen de révolte, il voulut encore anéantir l'autorité, déjà très affaiblie, du sénat. Il fixa le siége de son empire à Nicomedie : Rome cessa d'être la capitale du monde, et ce fut la première atteinte portée à sa puissance ; l'ombre de liberté dont elle semblait encore jouir disparut, pour faire place au gouvernement monarchique le plus absolu. Lorsque Dioclétien eut pourvu à la sûreté de l'empire, il se rendit en Egypte pour punir les rebelles de la Thébaïde, et combattre Achilléus, qui avait pris la pourpre ; après avoir détruit les villes de Busiris et de Coptos, il se rendit maître d'Alexandrie, où s'était renfermé le tyran rebelle. Suivant quelques auteurs, la conduite de Dioclétien déshonora ses succès : Achilléus fut exposé aux bêtes; les proscriptions, le meurtre, le pillage, signalèrent sa vengeance; mais son panégyriste, Mamertin, prétend qu'il usa de la victoire avec beaucoup de modération, et qu'il ne punit que les principaux chefs de la révolte : ainsi la vérité de l'histoire ne peut jamais parvenir sans nuages à la postérité. Nous ne parlerons point ici des conquêtes de Dioclétien sur les Bastarnes, les Quades, les Marcomans et les Perses. Les historiens ne nous ont laissé aucun détail sur les premières, et il dut à Galère ses triomphes sur Narsès : on l'accusa même de n'avoir pas fait en personne cette guerre, dans la crainte d'éprouver le sort de Valérien. Il resta en Mésopotamie avec

rmée de réserve, afin d'être à
de veiller à l'administration de
stes états, et de soutenir les ef-
le Galère, qui ne fut pas tou-
heureux; ayant été défait avec
mée dans un des premiers com-
il en apporta lui-même la fatale
lle à Dioclétien, qui lui fit la
ion la plus humiliante, et le
marcher l'espace de plusieurs
, à pied, à côté de son char.
eil de Galère en fut blessé; ce
qu'avec peine que Dioclétien
corda d'autres secours pour se
re en campagne; mais cette fois
veau César revint triomphant:
auprès de Dioclétien cette atti-
ière que donne le succès, et
bientôt en maître à celui qu'il
it auparavant son père, son em-
et son Dieu. Il profita de cet
ant pour l'entraîner dans le cri-
n obtenant son consentement
ersécution des chrétiens. C'est
meste proscription qui a excité
ce monarque tant d'écrivains

des augures pour
présence était dés
on eut recours à
lui-même nous di
résister ni à ses am
dieux, Dioclétien
nités de Galère,
consentement, si
Il exigea cependan
priver les chrétien
qu'on les chassât
mée; défendit qu
flammes: mais rie
haine de Galère,
cette persécution
(*Voy.* GALÈRE).
qualités éminente
obscurs, son méri
emplois les plus é
l'armée, qu'il ne b
éloge que ne peut
moignage historiq
il sut rendre à la
éclat, au pouvoir
mais l'empire ne
au-dedans et plus

blesses et les défauts qui
ribués par quelques histo-
nce l'appelle un méchant
grand prince. On prétend
nclin à la cruauté; qu'il
se de cacher ses vices, en
par d'autres tout ce qui
raître odieux. Quelques
ccusent d'avarice, d'au-
ligalité; on lui reproche à
nidité et son orgueil. Tant
ctions doivent nous tenir
ntre les détracteurs de ce
ne peut se dissimuler
xercé toute leur malignité
ndres actions. On le com-
nitien, à Caligula, parce
ppeler, comme eux, *Domi-*
. Il est possible que les flat-
l'entouraient l'aient quel-
pelé leur seigneur et leur
il n'a pas même imité
sseurs Aurélien et Carus,
deux ont pris ces titres
édailles : on ne trouve sur
siennes qu'il s'y soit qua-
n, et ce furent Constance
alère qui, après son abdi-
firent frapper en son hon-
ni donnant le titre de *Do-*
ter, qui paraît ainsi pour
fois sur les monnaies. Ce
opté par Constantin, trans-
i à ses successeurs, sans
ongé à lui adresser le re-
s'en être décoré. Le faste
Dioclétien dans ses vête-
respect qu'il exigea de ceux
chaient sa personne, te-
système de son gouverne-
ait anéanti le pouvoir du sé-
i ou détruit le crédit des pré-
i tant de fois avaient disposé
, il dut encore imprimer au
un caractère de grandeur et
qui en imposât au peuple et
dans le devoir. Dioclétien,
vainqueur des Perses, voulut égaler la magnificence de leurs rois, et crut trouver dans leurs usages des moyens propres à relever l'éclat de la couronne. Quant aux reproches qu'on lui fait d'avoir aimé à bâtir, on peut jusqu'à un certain point l'en justifier, et ce n'est pas à la postérité, qui admire encore les restes des monuments élevés sous son règne, à blâmer ce luxe d'un grand prince. Il fit reconstruire le théâtre brûlé sous Carinus, et le rendit plus magnifique; il fit bâtir des cirques, des basiliques, des hôtels de monnaie, des arsenaux, et fortifia les frontières de l'empire. Ce serait flétrir bénévolement la mémoire de Dioclétien, que d'attribuer l'élévation de ces monuments plutôt à son orgueil, qu'à la noble ambition d'illustrer la nation qu'il gouvernait avec tant de gloire (1). Lors des premières victoires remportées par Dioclétien et son collègue, au commencement de leur règne, le sénat leur avait décerné le triomphe; mais la cérémonie en fut différée, et n'eut lieu qu'après la défaite des Perses. Il paraît que Dioclétien voulut joindre la solennité des vicennales à celle du triomphe, qui fut d'autant plus éclatant, que la femme et les enfants de Narsès, roi de Perse, suivirent le char du vainqueur, et que le nombre des nations vaincues qui y assistèrent était considérable; c'était en effet le seul triomphe de vingt ans de règne et de vingt ans de conquêtes: les Romains virent pour la dernière fois cette cérémonie auguste, qui était chez ce peuple guerrier le plus haut prix de la valeur. A cette occasion, Dioclétien don-

(1) Les thermes de Dioclétien, dont les superbes ruines forment encore un des monuments les plus imposants de Rome, sont plutôt l'ouvrage de Maximien, quoiqu'ils portent le nom de son collègue.

:s jeux publics; mais, tout en
ant le luxe insensé de Carinus, il
ulut point imiter sa prodigalité,
:ourut par-là le reproche de quel-
censeurs. Mécontent des Ro-
s, qui s'étaient permis de plai-
r sur ce qu'ils appelaient sa mes-
rie, il se retira à Ravenne pour
rer son neuvième consulat, et ne
point aux sollicitations de ceux
oulaient le retenir à Rome. Etant
é malade en route, il ne put se ren-
Nicomedie qu'avec beaucoup de
. Sa santé, et, suivant quelques
riens, sa raison même s'affaibli-
: il resta long-temps sans paraître
ublic; ce ne fut qu'au bout d'un
'il s'y montra, pour satisfaire le
de l'armée, impatiente de revoir
:hef. L'avide Galère, apprenant
de l'empereur, se hâta de se ren-
uprès de lui, afin de presser le
ent où, maître du pouvoir, il
rait en jouir seul : il obtint tout
faiblesse de Dioclétien. Ce mo-
ne, fatigué de regner, fatigué des

nir de sa grandeur
cupa ensuite que
ses champs. Lorsq
cule le sollicita de s
vernement : « Ve
» répondit-il, vous
» que je prends de
» rend pas plus heu
» et vous apprend
» apprécier le bon
» en cultivant mo
fusa d'assister au
nius, en s'excusan
et sur la résolutio
de ne pas quitter
tien vécut ainsi da
quelques années,
dégagé d'un farde
le poids que lorsq
le supporter, et pl
ser sa vie au milie
de commander au
mier monarque qu
pouvoir suprême,
seul qui ne l'ait pa
pas néanmoins tr

n qui, sans forces et sans
s réclama vainement. Les
s auxquels furent expo-
ix princesses, et les cha-
nts qu'il en ressentit hâ-
i; malgré les différentes
r le genre de sa mort, il
le poison n'y eut aucune
'il mourut, après une ma-
longue, à l'âge de 68 ans,
13). Prisca, sa femme,
léria, sa fille, qui avait
ère lorsqu'il fut créé Cé-
l'une et l'autre impitoya-
ses a mort à Thessaloni-
rdre de Licinius, en 315.
ous apprend que Claudius
, secrétaire de Dioclétien,
l'histoire de son règne et
ximien son collègue, mais
is est point parvenue. Ce
ossédons des ouvrages de
uguste arrive précisément
détien. Aucun des historiens
s ne nous a laissé de détails
gne. Les pages écrites par
par Ammien Marcellin ont
leurs ouvrages. Quelle est
i nous a privés de ces docu-
ieux, et qui nous force de
des notices éparses pour
quelques traits de la vie de
l est probable qu'un zèle mal
chrétiens de ces temps aura
es chapitres qui vraisembla-
ous feraient connaître les
Dioclétien. On aura voulu
stérité le jugeât sur l'acte
ation, qui n'est cependant
rage de l'empereur Ga-
rait difficile, en effet, de
que le hasard seul nous ca-
s les historiens ont écrit sur
et ces lacunes mêmes sem-
ncer que le texte a disparu
l était en faveur du mo-
nous reste un assez grand

nombre de médailles de Dioclétien, dont les types et les légendes rappellent les principaux événements de son règne; mais c'est avec lui qu'expire l'art monétaire, et que les médailles cessent peu à peu d'être des monuments historiques. A mesure qu'elles s'éloignent du temps de Dioclétien, ce ne sont plus, en général, que des monnaies plus ou moins grossières, sur lesquelles on distingue difficilement les traits du prince, et qui ne présentent que des légendes peu variées ou d'un faible intérêt. Depuis le règne de Septime Sévère, le titre de l'argent fut altéré au point que sous Aurélien, Probus, Carus, etc., il n'existait que des médailles recouvertes d'une feuille d'argent à bas titre; c'est ce qu'on appelle vulgairement des médailles saucées; et quoiqu'il s'en trouve plusieurs citées comme étant d'*argent pur* dans différents cabinets, on croit pouvoir affirmer qu'il n'en existe pas. Dioclétien rétablit l'ordre dans les monnaies, et fit de nouveau fabriquer des médailles en *argent fin* telles qu'elles se sont conservées jusqu'aux Paléologues. Il y prend quelquefois le titre de proconsul, qu'on ne voit sur aucune monnaie avant lui; on y trouve aussi le nom de Jovius qu'il céda à Galère, comme Maximien céda celui d'Herculeus à Constance, etc. C'est sous le règne de Dioclétien que disparurent en Egypte les médailles avec la légende grecque: nous en avons qui portent la date des 12 premières années de son règne: Dioclétien priva cette province du droit de frapper une monnaie particulière, pour la punir, sans doute, d'avoir favorisé la revolte d'Achilléus qui prit, à ce qu'il paraît, la pourpre en 292, et périt en 296, sans qu'on puisse s'appuyer sur les médailles de ce tyran, qui ont induit en erreur les historiens modernes, parce

s sont toutes fausses(1). Quoique
n fasse mention de médailles
es en Égypte jusqu'à la date de
, année du règne de Dioclétien,
n'en avons point trouvé de
ibles au cabinet du roi, où sont
es toutes les collections formées
llerin, et nous n'en connaissons
ucun cabinet. Les médailles ro-
; de Dioclétien sont plus rares
que dans les autres métaux. Il
à Paris un très beau médaillon
Mionnet vient de faire graver; il
argent pur, de treize lignes de
re, avec la tête de ce prince au
de celle de Maximien Hercule,
seul qu'on connaisse de cette
ur. Eutrope dit que Dioclétien
au rang des dieux : les médail-
onfirment point cette apothéose.
faite ressemblance des médailles
mpereur nommé Domitianus
lles de Dioclétien nous apprend
'éleva sous le règne de celui-
rran dont les historiens ne nous
pas, bien qu'ils en aient indi-

Il s'est glissé, au
recherches de Tille
re de Dioclétien,
L'ouvrage de P.
à Paris en 1779,
cissements précieu
de Dioclétien et
teur a discuté avec
gacité et de savoir t
nologiques de l'his
princes. Cet ouvr
Eclaircissements
la légion thébéen
sécution des Gaul
et Maximien. Con
cette légion est le c
Maximien, nous e
cle de ce prince.

DIODATI (JEA
noble de Lucques,
pour cause de re
cette ville, le 6 juin
qua à l'étude des
avec un tel succès
en état de remplir
breu à l'âge de vi

l'exclure sa qualité d'étran-
u'il dut à l'estime qu'on fai-
s talents. Les différents voya-
l fut chargé pour l'intérêt de
nion ne furent point capa-
détourner de ses études. Il
sa place de professeur jus-
5; il s'en démit alors à rai-
n grand âge, et mourut en
a de lui : I. *La Sainte-Bi-
ble en italien* (Genève),
-4°., 2e. édition, augmen-
ève, 1641, in-fol. Il en a
édition revue par Jean-Da-
er, Leipzig, 1744, in-8°.
ou-Testament a été réim-
part à Genève en 1608; à
m et à Harlem en 1665, in-
ard Simon dit que cette ver-
trop la paraphrase, et que les
i l'accompagnent sont plus
ologien que d'un critique;
ble, traduite en français,
1644, in-fol., avec des no-
ati en avait déjà donné des
éparément; les pasteurs de
oulurent s'opposer à la pu-
de l'ouvrage sous différents
; il lutta contre eux pendant
, et finit par l'emporter. Le
style de cette version nuisit
n succès que les censures du
re. III. l'*Histoire du con-
Trente, de Paolo Sarpi*,
anç., Genève, 1621, in-4°.;
ième format, 1655, 1665,
'est la première traduction de
ux ouvrage, et elle passe
cte; mais celle de le Cou-
t bien supérieure; IV. *Re-
l'état de la religion en
, traduite de l'anglais
e Sandys*. Genève, 1626,
il l'avait déjà traduite en ita-
Paolo lui avait fourni des ad-
onsidérables pour les dix pre-
hapitres; V. *les Pseaumes
mis en rimes françaises*, Genève,
1646, in-12; VI. *des Dissertations
théologiques*, au nombre de dix-
neuf, dont on trouvera les titres au
tom. II de l'*Histoire littéraire de
Genève*, de Senebier. — Diodati
(Alexandre), médecin du roi, a pu-
blié un recueil intitulé : *Valetudina-
rium seu observationum, curatio-
num et consiliorum medicinalium
satura*, Amsterdam, 1662 et 1668,
in-12. — Diodati (François), gra-
veur dans le 17e. siècle, a publié les
*Vues perspectives de plusieurs édi-
fices de Genève*. Senebier cite de cet
artiste un portrait de Mayerne Tur-
quet. W—s.

DIODORE DE SICILE, célèbre
historien, né à Agyrium (aujour-
d'hui San-Filippo d'Agirone) dans
la Sicile, ayant formé le projet d'é-
crire l'histoire universelle depuis le
commencement du monde, employa
d'abord plusieurs années à voyager
dans les principaux pays de l'Europe
et de l'Asie. Il s'établit ensuite à Rome,
et après trente ans de travaux et de re-
cherches, il mit au jour sa *Bibliothèque
historique*, qui contenait en quarante
livres l'Histoire universelle depuis le
commencement du monde jusqu'à la
première année de l'olympiade CLXXX,
l'an 60 av. J.-C. Il ne nous en reste que
quinze livres, et quelques extraits des
vingt-cinq autres. Les trois premiers
contiennent l'histoire de l'Egypte, de
l'Assyrie et des autres peuples bar-
bares. Le quatrième et le cinquième
nous offrent celle de la Grèce et de
ses îles pendant les siècles héroïques.
Les cinq suivants nous manquent. Le
onzième commence à l'expédition de
Xerxès contre les Grecs, et les livres
suivent jusqu'au vingtième, qui finit
un peu avant la bataille d'Ipsus, où
Antigone fut tué. Cet historien ne
brille pas par le jugement. Il a sou-

puisé dans de mauvaises sour-
comme Ephore, Ctésias et Cli-
e, et de plus il n'a guère su dis-
les matériaux qu'il avait amas-
l rapporte à la vérité fort exacte-
les années des olympiades, les
ntes d'Athènes et les consuls de
; mais il lui arrive souvent de
sous une date ce qui est arrivé
ou après. Cependant nous igno-
ns une infinité de choses sans
t nous devons beaucoup regret-
perte des vingt-cinq derniers
, dans lesquels se trouvait l'his-
des états formés après la mort
xandre. La première édition com-
de ce qui nous reste de Diodore
lle d'H. Etienne, toute grecque,
in-fol. La meilleure est celle
Vesseling, Gr. Lat., Amster-
1746, in-fol., 2 volumes,
des remarques savantes et très
cuses. Elle a été réimprimée
des additions importantes par la
é de Deux-Ponts, 1793-1801,
11 vol. Ch. Fichstædt en avait

que de Mopsueste
pauvre, qu'il ne po
ni maison, ni table
nourrissaient. Il ava
nes la philosophie,
donnait tout son t
la prière. Il se p
pour la foi de Nicée
persécutions des A
tance et sous Valen
lien s'emporta viol
dans une lettre écri
résiarque Photin, q
divinité de J.-C. I
prêtre de l'église
verna cette église
son évêque (St. Mél
sur le siége de Tars
au concile général d
l'an 381. Ce fut lu
taire pour être pa
ville (*Voy.* NECTA
Orientaux cessèrent
avec Diodore, parc
né Flavien, patriar
mourut dans la com

St. Cyrille paraît s'être

V—VE.

, surnommé le *Cyni*-
ope, ville de l'Asie mi-
s d'un changeur. Il em-
: profession; mais ayant
d'avoir altéré la mon-
plicité avec son père,
la fuite et vint à Athè-
es, dont il voulait être
fusa d'abord de le re-
menaça même de son
Diogène lui ayant dit
verait point de bâton
r le chasser, ce philo-
de sa persévérance, lui
uivre. Antisthènes était,
isciples de Socrate ce-
le plus de conformité
ître, par sa doctrine
nière de vivre : Dio-
sa doctrine dans toute
ais il porta à l'excès
richesses et des usages
crate avait donné l'exem-
n certain point. « Je
Diogène, comme les
chœurs, qui forcent le
ramener leurs élèves. »
é un manteau assez grand
, en le déployant, s'y
rant la nuit, et une be-
ttre sa nourriture et ses
'inquiéta de rien autre.
pas difficile d'obtenir de
passants le peu qu'il lui
subsistance, et il cou-
où il se trouvait. Theo-
rte qu'il disait, en mon-
que royal, que les Athé-
pris soin eux-mêmes de
lais. Il ne faut ajouter au-
que les anciens racontent
u. Il est possible qu'il ait
efois dans celui qui était
e de la mère des Dieux ;
pas sa demeure habituel-

le, son caractère était trop indépendant pour qu'il voulût s'astreindre à venir toujours coucher dans le même endroit. Toutes les imprécations des tragiques, disait-il, s'étaient réalisées sur lui; car il était exilé, sans patrie, sans habitation, errant, mendiant son pain, et vivant au jour le jour; mais sa constance le mettait au-dessus des injures de la fortune. On le voyait quelquefois demander l'aumône à des statues; c'était, à ce qu'il disait, pour s'accoutumer aux refus. Il faisait un jour des efforts pour entrer au théâtre lorsque tout le monde en sortait; on lui demanda pourquoi il allait ainsi en sens contraire de la foule : « C'est, ré-» pondit-il, ce que je fais tous les » jours. » Le riche Midias, si fameux par son insolence et par le plaidoyer de Démosthènes contre lui, lui ayant donné des soufflets, lui dit : « Il y a » 3000 drachmes pour toi chez mon » banquier. » Diogène, le lendemain, s'étant muni d'un gantelet d'athlète, battit Midias, et remit à sa disposition les 3000 drachmes. Un jeune homme prodigue, à qui il demandait une mine (90 francs), lui disant : Pourquoi une somme aussi considérable, tandis que tu ne demandes aux autres qu'une obole? « C'est, répondit Diogène, » parce que j'espère que les autres » me donneront encore, tandis qu'il » est fort incertain que tu puisses me » donner une seconde fois. » Uniquement attaché à la morale, il se mocquait des vaines spéculations des autres philosophes. Platon ayant défini l'homme, un animal à deux pieds sans plumes, Diogène pluma un coq et le jeta devant lui, en disant : « Voilà » l'homme de Platon. » Il raillait aussi ce philosophe sur son goût pour les abstractions, et ses liaisons avec Denys le Tyran. Platon l'avait surnommé Socrate en délire. On ne finirait pas si

oulait rassembler tous les bons
que les anciens attribuent à Dio-
et toutes les anecdotes qu'ils en
ent, parmi lesquelles il y en a
t indécentes; mais on ne doit
s adopter légèrement, les an-
, ainsi qu'on l'a déjà remarqué à
RATÈS, s'étant plu à surcharger
ire des principaux philosophes
lle contes puérils. Nous ferons
connaître Diogène en rendant
e de la méthode qu'il suivit pour
ation des fils de Xéniades. Ce
ophe, déjà avancé en âge, s'é-
mbarqué pour l'île d'Egine, fut
ar des pirates qui l'emmenèrent
l'île de Crète, et le mirent en
comme esclave. Il fut acheté
éniades, riche Corinthien, qui,
eu le bon esprit de connaître son
, le chargea d'élever ses fils.
ne leur fit apprendre à monter à
l, à tirer de l'arc, à lancer le
t; il les fit aussi exercer à la gym-
ue, mais seulement pour se for-

plus grande liber
l'éducation de ses
Sur la fin de sa vi
l'hiver à Athènes
et il se trouvait
le roi des Perses,
temps entre Suses
qu'il était à Corinth
nairement dans le
voisin de la ville;
jouir de sa convers
et c'est-là qu'Alexa
de partir pour l'
cette entrevue si
les détails ne sont
exacts. Il put bie
rinthe la célèbre
tait plus en âge d'i
puisqu'elle était
que nous le verro
fait beaucoup de
Ce qui paraît le
qu'on le trouva m
et l'on suppose q
fin en retenant sa

surnommé Laërce, de la ville de Laërte, t, à ce qu'on croit, irs Septime-Sévère et nous est absolument roit cependant qu'il a secte d'Epicure. Il i un ouvrage en dix t la vie, les dogmes et bles des anciens phi- uit fallu beaucoup de bien exécuter une en- Les anciens écrivains ilosophique apparte- s sectes, et par esprit nt fréquemment adop- , ou même inventé des aux autres sectes. Dio- nit pas assez de critique vrai du faux, il a donc et souvent il rapporte plus contradictoires. avec assez peu de mé- nque jamais de rap- mmes qu'il avait faites ts philosophes, épi- nt encore plus mau- ose. Cependant, mal- cet ouvrage est de la té, par le grand nombre gmes qu'il nous a con- nière édition grecque e, chez Froben, 1533, ure, jusqu'à présent, ibomius, avec les no- et de plusieurs autres rdam, 1692, in-4°., s'en faut de beaucoup à sa réputation. Le été altéré par des con- s mal-à-propos, et les Ménage, qui remplis- nt le second volume, ose qu'une vaste com- bien son utilité, mais trouve rarement l'ex- assages difficiles. Le texte de cette édition, avec la traduction latine, a été réimprimé à Hof (*Curiæ Regnitianæ*), 1739, in-8°., 2 vol., et Leipzig, 1759, in-8°. La traduction latine d'Ambroise le Camaldule a souvent été réimprimée seule dans le 15me. siècle et au commencement du 16me. Mais on doit distinguer, de ces réimpressions, l'édition qui en fut donnée par J. Sambucus, à Anvers, chez Plantin, 1566, in-8°., avec un grand nombre de corrections sur le texte grec, qui paraissent avoir été inconnues à ceux qui ont donné les éditions suivantes. Le dixième livre, contenant la vie et les dogmes d'Epicure, a été publié à part avec un commentaire philosophique très étendu, par le célèbre Gassendi, Lyon, 1649, in-fol°., et tout récemment, avec des notes critiques et des variantes, par M. Nurnberger, Nuremberg, 1808, in-8°. M. Schneider en a extrait les deux lettres d'Epicure qui contiennent l'abrégé de sa doctrine. Il y a joint des notes critiques et les a fait réimprimer à Leipzig, 1813, in-8°. Diogène Laërce a été traduit en français par de Fougerolles (Lyon, 1601, in-8°.); par Gilles Boileau (Paris, 1668, in-12, 2 vol.), et par un anonyme, Amsterdam, 1758, 3 vol. in-12; Paris, 1796, 2 vol. in-8°. On trouve beaucoup de passages de Diogène Laërce, éclaircis et corrigés dans *Ignatii Rossii commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8°. C—n.

DIOGÈNE, d'Apollonie, ville de l'île de Crète, fut disciple d'Anaximènes, et devint l'un des soutiens de la secte ionique. Il vint s'établir à Athènes, ainsi qu'Anaxagoras, dont il était contemporain; il fut, comme ce philosophe, accusé d'impiété, et courut risque de la vie. Ces accusations, comme on le sait, n'étaient qu'un

que les ennemis de Périclès,
pas l'attaquer directement,
ient pour le perdre, en faisant
ier des opinions qu'il parta-
s principes de Diogène étaient
ès les mêmes que ceux d'Ana-
; il regardait l'air comme le
de toutes choses. C—n.

GÈNE, célèbre stoïcien, avait
om de Babylonien, parce que
ıe était plus connue que Séleu-
l était né, et qui était dans le
e. Etant venu s'établir à Athè-
fut l'un des disciples de Chry-
et devint, dans la suite, l'un
fs de son école. Il s'était fait
réputation, que les Athéniens
irent avec Carnéades et Crito-
raller en ambassade auprès des
s, au sujet de la ville d'Orope.
son séjour à Rome, il ouvrit
le de dialectique, et ne con-
as peu à inspirer aux Romains
de la philosophie. Il poussa sa
jusqu'à l'âge de 88 ans, et
a jusqu'au dernier moment de

que ne le dit Suidas
sible que ces citation
tées par des copistes
à la plupart des gram

DIOGNÈTE. *Vo*

DIOGNÈTE. *V*

DIOGNETUS. *F*

DIOGO BERNAR
plus grands poètes p
Ponte-da-Barca, dan
Il était frère d'Ago
dont on a parlé pl
premières années il
le malheur. « Al'inst
» ce, » dit-il dans
gnole à George Baca
» étendit sur moi sa
» me donna un lait
» ceau, la Tristesse
» pour compagne. »
être agréable à que
trouver ici les beaux

Al punto que nasci lu
Estendio sobre my su
Diome amarga leche,
La Tristeza por ama

La douceur et la m

qui avait fait une étude parti-
style de ce poète, dit dans
re couronné par l'académie
ine (*Memorias de litte-*
tg., tome IV, page 100) :
les champs avec tous ses at-
es mœurs champêtres, l'a-
nocent, les montagnes, les
s forêts, les ruisseaux, les
s, les bergers, les troupeaux,
ure, le chant des oiseaux,
s, les rochers, en un mot
qui fait l'enchantement de la
ique, reçoit de son pinceau
eurs de la nature. Les per-
s de ses bergeries sont bien
le dialogue est bien soutenu;
eaux ont l'expression qui
nvient, des teintes douces
es, une mollesse aimable,
lquefois dégénère en froi-
a phrase est pure, correcte,
naturelle ; mais de temps
s elle a une sorte de négli-
racieuse, qui couvre l'art,
le à celle que les Français
t dans leur La Fontaine et
elques scènes du célèbre
. » On nous pardonnera de
e sur ce poète, trop peu con-
nous, le témoignage de Fran-
el. Dans une très belle ode,
à la mémoire des plus fa-
tes portugais, il parle en ces
Bernardes :

ado sopra a avena campezina
des suave e sandoso,
ento o placido ribeiro
amorado para.

: et mélancolique Bernardes
l'un souffle plus doux le
au rustique. Le paisible
s'arrête, amoureux de son
Ce ruisseau, c'est le Lyma,
ords duquel Bernardes a
dont il a donné le nom au
ses *églogues* et de ses *épi-*
Lyma (*o Lyma*) a paru
pour la première fois à Lisbonne en 1596. Il y en a de nombreuses éditions. Bernardes a intitulé : *les Fleurs du Lyma* (*Flores do Lyma*), un recueil de poésies diverses : Lisbonne, 1597. On connaît encore de lui, *Rimas Portuguezas e castelhanas*, Lisbonne, 1601, et *Rimas devotas*, Lisbonne, 1616. Il avait eu le projet de donner une édition des grands poètes portugais; mais ce projet resta sans exécution, ainsi que celui d'une histoire de Portugal. « Ce n'est point, » dit-il, le génie qui me manque, ni » la rare invention, ni le style, ni » l'art.... Mais je ne vois pas en ce » siècle de nouvel Auguste à qui ce » beau travail put être agréable. » Pourtant il jouissait de quelque crédit à la cour. Il était très agréable à l'Infant D. Edouard, fils de Jean III, et il accompagna le ministre Carneiro, que D. Sébastien envoyait, en qualité d'ambassadeur, à la cour du roi d'Espagne ; mais il paraît que ses protecteurs firent peu pour améliorer son sort. La fortune d'ailleurs semblait s'attacher à le persécuter : il se maria, et le mariage fut pour lui une source de chagrins domestiques ; à la fameuse bataille d'Alcacer, il fit des prodiges de valeur et tomba au pouvoir des ennemis ; enfin, de retour dans sa patrie, qu'il trouva soumise à l'Espagne, il obtint, à grand' peine, un petit emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1596. Il fut enterré dans le couvent des religieuses de Ste.-Anne, à Lisbonne, où reposent aussi les cendres de Camoens, son contemporain et son ami. B—ss.

DIOMÈDES, grammairien, vivait, à ce qu'on croit, au commencement du 5e. siècle. On a de lui un traité, *de Oratione, partibus oratoriis et vario rhetorum genere libri tres.* Il dédia son livre à un Athanase, dont

quence : on ignore quel est
se. La première édition de
parut avec Phocas, Donat,
ise, chez N. Jenson, in-fol.,
mais on la croit de 1491,
prima à Venise en 1495 et
à Paris en 1507; une édi-
omèdes seul parut à Paris,
in-4°. Jean Cæsarius le fit
r avec Donat, Haguenau,
-8°.; Cologne, 1533, in-
xte de Diomèdes est altéré
e édition. « Ce savant,
op audacieux critique, dit
a pris la liberté d'insé-
ce qu'il lui a plu. » Mais
xte pur de Diomèdes qu'a
ie Putschius dans sa collec-
Grammatici veteres, Ha-
5, 2 vol. in-4°. — Il faut
Diomèdes le grammairien
èdes le scholastique, dont
entaires en grec sur Denys
e existent dans plusieurs bi-
es d'Angleterre, de France
. Villoison a donné des ex-

flua sur le reste de sa
du philosophe grec
et il conçut pour lui
d'un ami, et toute l
disciple. Il affecta pl
ses mœurs, plus d'
ses opinions. Deny
avec Platon, Dion
parti de son ami, e
au despote de dure
qui l'aimait comme s
lui pardonna son a
magnanime pour n
l'employer. Il l'envo
chez les Carthaginoi
pour Dion des senti
d'admiration que j
cien historien, ils n
aucun Grec. Le fil
de la haine que l'o
rité usurpée de son
de son génie. Cepen
ton acquirent d'ab
influence sous son
gagnèrent sa confia
virent pour faire le

à la cour du jeune Denys, sollicité par ce dernier, nsentir à y retourner, et poir de ramener ce roi à ses intérêts, et de rendre son patrie et à sa famille; il ne venir. Ce refus et les mau- ments de Denys envers Pla- it connaître à Dion qu'il ne rentrer dans Syracuse que e. La haine des peuples en- pote l'y invitait; et lorsqu'il s biens avaient été seques- ndus, que Denys avait forcé se remarier à un autre, et on fils était retenu comme résolut de tout tenter et de tyran. Il se ménagea des es en Sicile, et rassembla Péloponnèse 800 hommes. nt de partir, leur courage é par une éclipse de lune; levin ayant déclaré que ce e annonçait la chûte du roi se, leurs alarmes se dissi- ette circonstance a permis nomes de fixer la date de ment avec beaucoup de pré- leurs calculs, d'accord avec dates données par les an- oriens, prouvent que l'ar- Dion se trouvait dans l'île , prête à faire voile pour la Si- oût, de l'an de J. C. 357. La fut prompte et entière. Dion Sicile comme un libérateur. uni en tout 3000 hommes s: Agrigente, Gelon et Ca- soumirent à lui. Les habi- Syracuse allèrent sans armes de son armée; on le couvrit on se prosterna devant lui vant une divinité. Les prin- oyens, en robes blanches, nt aux portes de la ville. fut parvenu dans la place , la trompette bruyante ap- paisa les cris de joie, et un héraut annonça que Syracuse était libre et la tyrannie détruite. Alors l'encens des sacrifices brûle dans les temples et dans les rues, le peuple se jette avec fureur sur les espions, les délateurs et les agents de Denys; il se baigne dans leur sang, et son affreuse allégresse s'augmente encore par ces scènes d'horreur. Mais les troupes de Denys se retirèrent dans la citadelle, et s'y fortifièrent. Les Syracusains n'avaient pas encore pu parvenir à les expulser, et déjà des partis se formaient parmi eux. Dans les anciennes républiques de la Grèce et de ses colonies, le gouvernement d'un seul était odieux à tous; mais suivant les uns, la prospérité de l'état n'était assurée que lorsque le petit nombre des riches et des puissants avait la plus forte part à l'administration de la chose publique; suivant les autres, au contraire, tous les citoyens devaient y participer également. Héraclide, exilé comme Dion, et qui s'était joint à lui pour expulser Denys, se mit à la tête du parti du peuple. Il avait rempli avec distinction les premiers emplois de l'armée; il était adroit, insinuant, et avait l'art de gagner les cœurs. Dion, au contraire, les repoussait par un froid accueil, par la sévérité de son maintien et la roideur de ses volontés. C'est en vain que Platon, qui connaissait les défauts de son ami, lui écrivait que pour être utile aux hommes il faut commencer par leur être agréable; on perfectionne ses facultés et ses talents, on réforme rarement son caractère. Héraclide sut habilement profiter de l'alliance de parenté qui existait entre Denys et Dion, pour rendre ce dernier suspect au peuple. Denys, qui était en Italie lors de la révolution de Syracuse, était revenu et s'était

; la citadelle avec ses
rivit à Dion une lettre
us laquelle il l'exhor-
e pouvoir qui lui était
lettre, lue dans l'as-
ale du peuple, accéléra
intrigues d'Héraclide et
Dion fut obligé de sortir
vec les troupes du Pé-
'il avait amenées. Il fut
; dans sa retraite par les
isains. Il se retira sur
Leontins. Pendant son
oupes de Denys parvin-
ser le mur dont on avait
cuse du côté de la cita-
mparer d'un quartier de
; le peuple fut saisi de
; meilleurs citoyens pro-
moment favorable pour
le rappel de Dion et de
'n envoye à cet effet des
chez les Léontins; Dion
se rendre aux vœux de
is, et parvient à décider
mée à le suivre. A peine

étaient couvertes; e
le dernier retranche
pièce une partie des
forcent de nouveau d
la citadelle. Bientôt
lèrent faute de vivres
Italie, où Denys s'é
Lorsqu'il n'y eut plus
douter, les intrigues
à Syracuse, mais d'a
et sans éclat. Dion a
dement des armées d
clide celui des force
Dion, qui paraissait
la constitution syra
de Corinthe, était con
ses mesures par Héra
un gouvernement plu
souffrait impatiemme
il lui échappa de cit
mère : « Un état n
» gouverné que par
On crut dès-lors qu'i
voir souverain, et il
peuple. Il espéra
contents en faisant

, et qui n'était que son
nt la disposition des es-
ıcevoir l'espérance de le
et conspira contre lui.
acher ses desseins, il se
:raintes de Dion, que ses
'embarras de sa position
soupçonneux. Il lui offrit
son antagoniste afin de
rir les plus secrètes pen-
qui l'entouraient et de les
aître. Par ce moyen, le
n put conspirer ouverte-
inte d'être démasqué. Il
complices pour ôter la
réquente les ennemis de
es confirme dans leur
mit la conjuration : mais
it Arétée en sont instrui-
ccourent effrayées chez
, abusé, répond à son
a sœur, que Callipe n'a-
ses ordres. Callipe lui-
ente devant elles fondant
les supplie de lui faire
assurances qui pour-
nvaincre de son inno-
:xigèrent le *grand ser-*
spirait l'effroi aux plus
ipe s'y soumet sans hé-
rend sur-le-champ dans
déesses Thémosphores,
acrifices prescrits, Cal-
lu manteau de pourpre
Proserpine, et tenant
ne torche ardente, jure
:a jamais à la vie de Dion,
les plus fortes impré-
: les parjures. Il ne sort
e pour aller hâter l'exé-
horrible complot. Quel-
rès il parvient à faire as-
dans sa chambre et au
gardes. Ainsi périt Dion,
cessé de paraître grand,
résister courageusement
, il n'eût pas cherché à
la renverser. Il avait cinquante cinq ans lorsqu'il mourut, et cet événement eut lieu quatre ans après son retour en Sicile. Platon s'était toujours opposé à ce retour et aux projets qui en étaient la suite. Ce sage prévoyait les fâcheuses conséquences de l'invincible opiniâtreté qui était un des traits principaux du caractère de Dion ; il cherchait à l'en corriger, et lui disait : « N'oubliez jamais que l'obstiné finit » par rester seul dans l'univers. » La mort de Dion changea soudainement l'opinion des Syracusains à son égard. Le même homme auquel ils avaient donné le nom de tyran, ils l'appelèrent hautement le libérateur de son pays, et le destructeur de la tyrannie. On lui fit des funérailles aux dépens du trésor public, et son tombeau fut placé dans le lieu le plus éminent de la ville. (*V.* Denys-le-Jeune, et Callipus.) La narration de Diodore de Sicile, relativement à Dion de Syracuse, est tronquée et insuffisante. Les lettres de Platon, et surtout Plutarque, le font mieux connaître ; mais ce dernier, favorable à tous les héros grecs, peint Dion sous un jour trop avantageux, et déguise habilement ses fautes. On doit comparer son récit à celui de l'abbréviateur de Cornélius-Nepos, plus vrai et plus impartial. L'abbé Barthélemy, dans ses *Voyages d'Anacharsis*, renchérissant encore sur la partialité de Plutarque, a, malgré le savant appareil de ses citations, composé sur ce personnage un roman historique. Il est bien vrai que la vie de Dion peut être comparée à une belle tragédie dont le dernier acte est manqué, et on ne refuserait pas à un poète la liberté d'en rendre la fin digne du commencement ; mais l'inflexible Muse de l'histoire repousse avec dédain tout ce que la vérité desapprouve. W—r.

e qui florissaient sous le règne
uis XIV. Ce prince l'avait nommé
haire d'anatomie et de chirurgie
venait de fonder au jardin des
s. Dionis fut successivement
ier chirurgien de la reine, de la
ine, du dauphin et des enfants
ance. Il avait une vaste érudi-
et ses écrits sont remarquables
a pureté du style et par l'excel-
de la doctrine et de la mé-
. Ces qualités se font particu-
nent remarquer dans son *Traité*
s Opérations. Ce fut le premier
ouvrage composé sur cette ma-
depuis la renaissance des lettres;
é, pendant un siècle, le guide
rofesseurs et des élèves. Les pro-
de la chirurgie depuis quelques
s ont fait vieillir ce livre; mais
toujours précieux dans la bi-
èque des praticiens, qui le con-
ont avec avantage. Dionis a ter-
son honorable carrière dans un
ès avancé, à Paris, le 11 décem-
1718. Voici la liste de ses ou-

traduit en allemand
l'enrichit de notes,
en flamand, 171
glais, Londres, 1
édition française
Georges de Lafay
avec une mention d
dernes, Paris, in-
1751, 1765. Voi
porte Haller sur l'
Senis opus rotund
nis, non quidem i
men judicii viri
chirurgie); IV. *D*
mort subite, ave
fille cataleptique
12; V. *Traité g*
chements, Paris,
duit en anglais,
hollandais; la doct
professa est entièr
les écrits du célèbr
temporain et pare
a joint quelques fa
téressants. — Dio
teur en médecine d

arc-en-ciel causé par la lune, 770, aperçu de St.-Germain- : elle est insérée dans l'His- l'académie des sciences, pour année. On citait Dionis Du- mme un modèle d'amabilité uction. Il mourut à l'âge de uatre-vingt-douze ans, lais- rofonds regrets et une grande ition comme magistrat.

N—T.

IS DU SÉJOUR (Achille-), de l'académie des sciences, écédent, naquit à Paris, le 11 734. Dès l'âge de neuf ans, l'envoya au collége des Jé- t y passa 7 ans, pendant il manifesta souvent un pen- rincible pour l'étude des ma- ues. Ce fut dans cet établis- ue l'amitié lui donna le jeune our compagnon d'étude. Rap- par les mêmes goûts, des- carrière de la magistrature, rent amis pour la vie; don- l'étude des sciences exactes mps que celle de la jurispru- réclamait pas, et débutèrent nonde savant par la publica- ls firent en commun de deux intéressants: le premier sous le *Traité des courbes algé-*, Paris, 1756, 1 vol. in-12; nd sous celui de *Recherches ronomique, les rétrogradat planètes et les éclipses du* bid., 1 vol. in-8°., 1761. st reçu conseiller au parle- n 1758, d'abord à la 4me. des enquêtes, puis en 1779, d'chambre. Clairault, qui l'eut ciple, apprécia ses talents, et a à lui faire ouvrir les portes émie, en 1765, comme asso- . Quelque simple que fût ce modestie de Dionis se trouva 'appartenir à cette société de savants, peu lui importait sous quelle dénomination, et il ne tint pas compte de l'acte de vanité par lequel ses confrères au parlement prétendaient qu'il ne devait accepter qu'une place d'honoraire. Dans la suite, cependant, il voulut être associé ordinaire, afin d'acquérir le droit de parvenir aux diverses fonctions d'honneur. Dès son entrée à l'académie, il entreprit un travail, qui, dans la suite, lui donna une place parmi les géomètres du 18e. siècle: c'est l'application de l'analyse aux phénomènes célestes. Il n'aborda pas ces fameux problèmes de l'astronomie physique, que des génies étonnants ont, depuis, soumis à l'empire de la haute analyse; mais il traita successivement plusieurs théories, fit de nombreuses applications de ses formules, et enrichit la science d'une foule de résultats intéressants sur les éclipses, les comètes, les apparitions et disparitions de l'anneau de Saturne. Les éclipses, surtout, n'avaient jamais été traitées avec autant de détails que par Dionis. Sa méthode, qui permet l'emploi d'un grand nombre d'observations, en explique toutes les circonstances, et sert encore à résoudre plusieurs problèmes physiques relatifs à ces phénomènes. Il l'a étendue aux passages de Vénus sur le soleil, et nous a annoncé ceux que l'on attend pour le 8 décembre 1874, et pour le 6 décembre 1882. On peut voir les détails de ces travaux dans les mémoires de l'académie de 1761--1774. En 1775, Dionis fit paraître un ouvrage de circonstance, intitulé: *Essai sur les comètes en général, et particulièrement sur celles qui peuvent approcher de la terre.* Lalande, dont l'esprit de recherches a plusieurs fois réveillé l'attention des savants sur des phénomènes importants de l'astronomie, donna lieu à la composition de

ume. Il avait fait, en 1773, un
ire sur le même sujet. Il ne put
à la rentrée publique de l'aca-
, comme il se l'était proposé;
e titre de l'ouvrage fut connu.
rance répandit que Lalande avait
cé le choc d'une comète. Mille
tures effrayantes naquirent, le
illeux les exagéra, et la terreur
ira de toute la France. Dionis
de ceux qui travaillèrent à ras-
les esprits faibles. Il entreprit
en du prétendu danger, par une
e rigoureuse, signala toutes les
stances nécessaires au choc de la
ar une comète, et fit voir que
habilité qu'elles ne se réuniront
si forte, qu'on peut annoncer
ent que la rencontre fatale n'aura
u pour un grand nombre de
L'année suivante, Dionis fit
e son *Essai sur les phéno-
relatifs aux disparitions de
au de Saturne*, 1776, in-8°.
mené toute cette théorie à une
n transcendante. L'examen du
d'un défaut d'habi
géomètre. Quoi qu'i
est un véritable mo
gloire de l'astronon
dans l'histoire de cet
ayant donné un nou
fécondité de l'analy
vant beaucoup l'as
porta plusieurs fois
la résolution génér
dont on s'occupe
siècle. Il publia ses
ches dans les méme
des sciences, pour
les étendit ensuite
5e. degré, et en fo
beau mémoire, qu'
mettre au jour, qua
terre d'Angerville, i
fièvre maligne. Ses
sa patrie en proie
des révolutions, e
depuis qu'on avait f
de ses confrères au
rent les ravages d
l'enleva à l'âge de 6

embre de l'assemblée
n qualité de député de
r soutint la cause d'une
ui était dans ses prin-
endre au célèbre La-
on qu'un décret géné-
ie. Il ne se maria point,
vie avec son père, qui
e quelques années. Sa
rite, disent encore ses
s, était d'aller enten-
à l'opéra. Il recher-
qu'il savait composée
. Il était gai, aimable;
efois le ton de la plai-
celui d'une plaisanterie
use, qui, maniée avec
grâce, répand la gaîté
dividus de la société,
elui qui en est l'objet.
cien se présente pour
lution du fameux pro-
adrature du cercle, et
ire un rapport à l'aca-
'accueille, prend le mé-
coup-d'œil sur la dé-
t objecte qu'elle tend à
ropriétés du carré de
fondement de toute la
'est bien ce que je pré-
t le mathématicien. » A
Dionis jugea qu'il fallait
d'un semblable héré-
eur, lui dit-il, avec un
ce, quand l'académie
veau membre, on le
s une chambre noire,
e soutenir la proposi-
rie sur la ruine de la-
issez votre démonstra-
ocevez qu'ayant passé
ve, je ne puis me char-
ravail sans commettre
répugne à ma cons-
mathématicien, trompé
e retira satisfait de la
rant à Dionis qu'il le
reconnaissait pour le plus honnête homme du monde. N—T.

DIONISI (Philippe-Laurent), bénéficier de la basilique du Vatican, mort le 11 mars 1789 à Rome, où il était né en 1711, fut un prêtre très savant dans les langues latine, grecque et hébraïque, comme encore dans la connaissance des anciens canons et de tout ce qui appartient à l'érudition ecclésiastique. Il eut la plus grande part, avec l'abbé Martinetti, dans la formation du *Bullario Vaticano*. Tout ce qui y est relatif aux monastères, et même à l'intérieur de la ville de Rome, aux abbayes, est dû à ses soins, et la préface de ce bullaire est entièrement de sa composition. Son travail ayant été critiqué dans le journal *de' Letterati* de Rome, il répondit par un opuscule complétement justificatif, imprimé dans cette ville en 1753. Indépendamment de ces monuments du savoir de Dionisi, l'on a de lui : I. *Sacrarum Vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, avec 83 planches, Rome, 1773, in-fol.; II. *Antiquissimi vesperarum paschalium ritus expositio; de sacro inferioris ætatis processu dominicæ resurrectionis Christi ante vesperas in Vaticanæ basilicæ usitato conjectura*, sans nom d'auteur, in-fol., Rome, 1780. Il a laissé en manuscrits des mémoires sur plusieurs bénéficiers de l'église vaticane, trois lettres sur la topographie de cette basilique, où il se plaignait de ce qu'un auteur moderne, M. François Cancellieri, l'avait bouleversée dans son ouvrage : *De secretariis veterum christianorum, et de novo secretario basilicæ Vaticanæ*, et, de plus, beaucoup de notes sur un ouvrage, alors inédit, de Mgr. F. Contelori : *De officio altaristæ basilicæ vaticanæ*. G—Y.

pue les ennemis de Périclès, pas l'attaquer directement, ent pour le perdre, en faisant r des opinions qu'il parta- principes de Diogène étaient s les mêmes que ceux d'Ana- il regardait l'air comme le de toutes choses. C—n.

ÈNE, célèbre stoïcien, avait m de Babylonien, parce que était plus connue que Séleu- était né, et qui était dans le . Etant venu s'établir à Athè- it l'un des disciples de Chry- devint, dans la suite, l'un de son école. Il s'était fait réputation, que les Athéniens ent avec Carnéades et Crito- aller en ambassade auprès des , au sujet de la ville d'Orope. on séjour à Rome, il ouvrit de dialectique, et ne con- s peu à inspirer aux Romains e la philosophie. Il poussa sa usqu'à l'âge de 88 ans, et jusqu'au dernier moment de

que ne le dit Suida sible que ces citatio tées par des copiste à la plupart des gra

DIOGNÈTE. *V*

DIOGNÈTE. *V*

DIOGNETUS.

DIOGO BERNA plus grands poètes Ponte-da-Barca, da Il était frère d'Ag dont on a parlé p premières années il le malheur. « Al'ins » ce, » dit-il dans guole à George Bac » étendit sur moi sa » me donna un lait » ceau, la Tristess » pour compagne. » être agréable à qu trouver ici les beaux

Al punto que nassi
Estendio sobre my
Diome amarga leche
La Tristeza por ama

La douceur et la m

qui avait fait une étude parti-
u style de ce poète, dit dans
ire couronné par l'académie
nne (*Memorias de litte-*
ug., tome IV, page 100) :
des champs avec tous ses at-
les mœurs champêtres, l'a-
nnocent, les montagnes, les
es forêts, les ruisseaux, les
es, les bergers, les troupeaux,
lure, le chant des oiseaux,
rs, les rochers, en un mot
qui fait l'enchantement de la
tique, reçoit de son pinceau
leurs de la nature. Les per-
es de ses bergeries sont bien
le dialogue est bien soutenu;
leaux ont l'expression qui
onvient, des teintes douces
ves, une mollesse aimable,
elquefois dégénère en froi-
a phrase est pure, correcte,
t naturelle ; mais de temps
ps elle a une sorte de négli-
gracieuse, qui couvre l'art,
ble à celle que les Français
nt dans leur La Fontaine et
uelques scènes du célèbre
e. » On nous pardonnera de
re sur ce poète, trop peu con-
nous, le témoignage de Fran-
oel. Dans une très belle ode,
à la mémoire des plus fa-
tes portugais, il parle en ces
e Bernardes :

ando sopra a avena campestre
rdes suave e sandoso,
anto o placido ribeiro
namorado para.

x et mélancolique Bernardes
d'un souffle plus doux le
eau rustique. Le paisible
u s'arrête, amoureux de son
» Ce ruisseau, c'est le Lyma,
bords duquel Bernardes a
t dont il a donné le nom au
ses *églogues* et de ses *épi-*
Lyma (*o Lyma*) a paru
pour la première fois à Lisbonne en 1596. Il y en a de nombreuses éditions. Bernardes a intitulé : *les Fleurs du Lyma* (*Flores do Lyma*), un recueil de poésies diverses : Lisbonne, 1597. On connaît encore de lui, *Rimas Portuguezas e castelhanas*, Lisbonne, 1601, et *Rimas devotas*, Lisbonne, 1616. Il avait eu le projet de donner une édition des grands poètes portugais ; mais ce projet resta sans exécution, ainsi que celui d'une histoire de Portugal. « Ce n'est point, » dit-il, le génie qui me manque, ni » la rare invention, ni le style, ni » l'art.... Mais je ne vois pas en ce » siècle de nouvel Auguste à qui ce » beau travail put être agréable. » Pourtant il jouissait de quelque crédit à la cour. Il était très agréable à l'Infant D. Edouard, fils de Jean III, et il accompagna le ministre Carneiro, que D. Sébastien envoyait, en qualité d'ambassadeur, à la cour du roi d'Espagne ; mais il paraît que ses protecteurs firent peu pour améliorer son sort. La fortune d'ailleurs semblait s'attacher à le persécuter : il se maria, et le mariage fut pour lui une source de chagrins domestiques ; à la fameuse bataille d'Alcacer, il fit des prodiges de valeur et tomba au pouvoir des ennemis ; enfin, de retour dans sa patrie, qu'il trouva soumise à l'Espagne, il obtint, à grand' peine, un petit emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1596. Il fut enterré dans le couvent des religieuses de Ste.-Anne, à Lisbonne, où reposent aussi les cendres de Camoëns, son contemporain et son ami. B—ss.

DIOMÈDES, grammairien, vivait, à ce qu'on croit, au commencement du 5e. siècle. On a de lui un traité, *de Oratione, partibus oratoriis et vario rhetorum genere libri tres.* Il dédia son livre à un Athanase, dont

loquence : on ignore quel est
ase. La première édition de
parut avec Phocas, Donat,
nise, chez N. Jenson, in-fol.,
, mais on la croit de 1491,
nprima à Venise en 1495 et
à Paris en 1507; une édi-
Diomèdes seul parut à Paris,
, in-4°. Jean Cæsarius le fit
ier avec Donat, Haguenau,
n-8°.; Cologne, 1533, in-
exte de Diomèdes est altéré
tte édition. « Ce savant,
rop audacieux critique, dit
, a pris la liberté d'insé-
it ce qu'il lui a plu. » Mais
exte pur de Diomèdes qu'a
lie Putschius dans sa collec-
Grammatici veteres, Ha-
05, 2 vol. in-4°. — Il faut
r Diomèdes le grammairien
nèdes le scholastique, dont
nentaires en grec sur Denys
ce existent dans plusieurs bi-
ues d'Angleterre, de France
e. Villoison a donné des ex-

flua sur le reste de s
du philosophe grec
et il conçut pour lui
d'un ami, et toute
disciple. Il affecta pl
ses mœurs, plus d
ses opinions. Deny
avec Platon, Dion
parti de son ami, e
an despote de dure
qui l'aimait comme
lui pardonna son a
magnanime pour
l'employer. Il l'env
chez les Carthagino
pour Dion des sent
d'admiration que
cien historien, ils
aucun Grec. Le fi
de la haine que l'o
rité usurpée de son
de son génie. Cepe
ton acquirent d'ab
influence sous son
gagnèrent sa confi
virent pour faire le

cour du jeune Denys, cité par ce dernier, tir à y retourner, et de ramener ce roi à ses rêts, et de rendre son et à sa famille; il ne . Ce refus et les mau- s de Denys envers Pla- naître à Dion qu'il ne er dans Syracuse que i haine des peuples en- l'y invitait; et lorsqu'il ens avaient été seques- , que Denys avait forcé marier à un autre, et ls était retenu comme ut de tout tenter et de an. Il se ménagea des i Sicile, et rassembla onnèse 800 hommes. e partir, leur courage r une éclipse de lune; ayant déclaré que ce nonçait la chûte du roi leurs alarmes se dissi- circonstance a permis es de fixer la date de avec beaucoup de pré- calculs, d'accord avec s données par les an- s, prouvent que l'ar- se trouvait dans l'île e à faire voile pour la Si- de l'an de J. C. 357. La rompte et entière. Dion le comme un libérateur. en tout 3000 hommes grigente, Gelon et Ca- mirent à lui. Les habi- use allèrent sans armes on armée; on le couvrit ie prosterna devant lui une divinité. Les prin- s, en robes blanches, x portes de la ville. parvenu dans la place rompette bruyante ap- paisa les cris de joie, et un héraut annonça que Syracuse était libre et la tyrannie détruite. Alors l'encens des sacrifices brûle dans les temples et dans les rues, le peuple se jette avec fureur sur les espions, les délateurs et les agents de Denys; il se baigne dans leur sang, et son affreuse alégresse s'augmente encore par ces scènes d'horreur. Mais les troupes de Denys se retirèrent dans la citadelle, et s'y fortifièrent. Les Syracusains n'avaient pas encore pu parvenir à les expulser, et déjà des partis se formaient parmi eux. Dans les anciennes républiques de la Grèce et de ses colonies, le gouvernement d'un seul était odieux à tous; mais suivant les uns, la prospérité de l'état n'était assurée que lorsque le petit nombre des riches et des puissants avait la plus forte part à l'administration de la chose publique; suivant les autres, au contraire, tous les citoyens devaient y participer également. Héraclide, exilé comme Dion, et qui s'était joint à lui pour expulser Denys, se mit à la tête du parti du peuple. Il avait rempli avec distinction les premiers emplois de l'armée; il était adroit, insinuant, et avait l'art de gagner les cœurs. Dion, au contraire, les repoussait par un froid accueil, par la sévérité de son maintien et la roideur de ses volontés. C'est en vain que Platon, qui connaissait les défauts de son ami, lui écrivait que pour être utile aux hommes il faut commencer par leur être agréable; on perfectionne ses facultés et ses talents, on réforme rarement son caractère. Héraclide sut habilement profiter de l'alliance de parenté qui existait entre Denys et Dion, pour rendre ce dernier suspect au peuple. Denys, qui était en Italie lors de la révolution de Syracuse, était revenu et s'était

lans la citadelle avec ses écrivit à Dion une lettre dans laquelle il l'exhor- er le pouvoir qui lui était tte lettre, lue dans l'as- énérale du peuple, accéléra les intrigues d'Héraclide et ti. Dion fut obligé de sortir se avec les troupes du Pé- , qu'il avait amenées. Il fut iété dans sa retraite par les racusains. Il se retira sur les Léontins. Pendant son es troupes de Denys parvin- verser le mur dont on avait yracuse du côté de la cita- s'emparer d'un quartier de lors le peuple fut saisi de t les meilleurs citoyens pro- ce moment favorable pour ter le rappel de Dion et de . On envoye à cet effet des urs chez les Léontins; Dion is à se rendre aux vœux de oyens, et parvient à décider armée à le suivre. A peine étaient couvertes; e le dernier retranche pièce une partie des forcent de nouveau d la citadelle. Bientôt lèrent faute de vivres Italie, où Denys s'é Lorsqu'il n'y eut plus douter, les intrigues à Syracuse, mais d'a et sans éclat. Dion a dement des armées d clide celui des force Dion, qui paraissait la constitution syra de Corinthe, était con ses mesures par Hér un gouvernement pl souffrait impatiemme il lui échappa de cit mère : « Un état n » gouverné que par On crut dès-lors qu'i voir souverain, et il peuple. Il espéra contents en faisant

ıni, et qui n'était que son
ɔyant la disposition des es-
concevoir l'espérance de le
, et conspira contre lui.
ɛ cacher ses desseins, il se
ɜ craintes de Dion, que ses
ɛt l'embarras de sa position
du soupçonneux. Il lui offrit
e son antagoniste afin de
uvrir les plus secrètes pen-
ɪx qui l'entouraient et de les
ɔnnaître. Par ce moyen, le
éuien put conspirer ouverte-
crainte d'être démasqué. Il
es complices pour ôter la
, fréquente les ennemis de
, les confirme dans leur
ffermit la conjuration : mais
ɜe et Arétée en sont instrui-
accourent effrayées chez
i-ci, abusé, répond à son
à sa sœur, que Callipe n'a-
ır ses ordres. Callipe lui-
résente devant elles foudant
, et les supplie de lui faire
les assurances qui pour-
convaincre de son inno-
ɜ exigèrent le *grand ser-*
inspirait l'effroi aux plus
Callipe s'y soumet sans hé-
e rend sur-le-champ dans
les déesses Thémosphores,
ɜ sacrifices prescrits, Cal-
u du manteau de pourpre
se Proserpine, et tenant
ɜ une torche ardente, jure
ıtera jamais à la vie de Dion,
ce les plus fortes impré-
ıtre les parjures. Il ne sort
que pour aller hâter l'exé-
on horrible complot. Quel-
après il parvient à faire as-
ion dans sa chambre et au
es gardes. Ainsi périt Dion,
ɜs cessé de paraître grand,
de résister courageusement
ıie, il n'eût pas cherché à
la renverser. Il avait cinquante cinq ans lorsqu'il mourut, et cet événement eut lieu quatre ans après son retour en Sicile. Platon s'était toujours opposé à ce retour et aux projets qui en étaient la suite. Ce sage prévoyait les fâcheuses conséquences de l'invincible opiniâtreté qui était un des traits principaux du caractère de Dion ; il cherchait à l'en corriger, et lui disait : « N'oubliez jamais que l'obstiné finit » par rester seul dans l'univers. » La mort de Dion changea soudainement l'opinion des Syracusains à son égard. Le même homme auquel ils avaient donné le nom de tyran, ils l'appelèrent hautement le libérateur de son pays, et le destructeur de la tyrannie. On lui fit des funérailles aux dépens du trésor public, et son tombeau fut placé dans le lieu le plus éminent de la ville. (*V.* Denys-le-Jeune, et Callipus.) La narration de Diodore de Sicile, relativement à Dion de Syracuse, est tronquée et insuffisante. Les lettres de Platon, et surtout Plutarque, le font mieux connaître ; mais ce dernier, favorable à tous les héros grecs, peint Dion sous un jour trop avantageux, et déguise habilement ses fautes. On doit comparer son récit à celui de l'abbréviateur de Cornélius-Népos, plus vrai et plus impartial. L'abbé Barthélemy, dans ses *Voyages d'Anacharsis*, renchérissant encore sur la partialité de Plutarque, a, malgré le savant appareil de ses citations, composé sur ce personnage un roman historique. Il est bien vrai que la vie de Dion peut être comparée à une belle tragédie dont le dernier acte est manqué, et on ne refuserait pas à un poète la liberté d'en rendre la fin digne du commencement ; mais l'inflexible Muse de l'histoire repousse avec dédain tout ce que la vérité desapprouve. W—r.

qui florissaient sous le règne
is XIV. Ce prince l'avait nommé
aire d'anatomie et de chirurgie
enait de fonder au jardin des
s. Dionis fut successivement
er chirurgien de la reine, de la
ine, du dauphin et des enfants
nce. Il avait une vaste érudi-
t ses écrits sont remarquables
pureté du style et par l'excel-
de la doctrine et de la mé-
Ces qualités se font particu-
ent remarquer dans son *Traité*
s *Opérations*. Ce fut le premier
uvrage composé sur cette ma-
epuis la renaissance des lettres;
, pendant un siècle, le guide
ofesseurs et des élèves. Les pro-
e la chirurgie depuis quelques
ont fait vieillir ce livre; mais
toujours précieux dans la bi-
que des praticiens, qui le con-
ut avec avantage. Dionis a ter-
son honorable carrière dans un
s avancé, à Paris, le 11 décem-
718. Voici la liste de ses ou-

traduit en alleman
l'enrichit de notes,
en flamand, 171
glais, Londres,
édition française
Georges de Lafay
avec une mention
dernes, Paris, in-
1751, 1765. Voi
porte Haller sur l
Senis opus rotund
nis, non quidem
men judicii viri
chirurgie); IV. *D*
mort subite, av
fille cataleptique
12; V. *Traité*
chements, Paris,
duit en anglais,
hollandais; la doc
professa est entiè
les écrits du célèb
temporain et par
a joint quelques f
téressants. — Dio
teur en médecine

arc-en-ciel causé par la lune, 770, aperçu de St.-Germain- : elle est insérée dans l'His- 'académie des sciences, pour nnée. On citait Dionis Du- nme un modèle d'amabilité ction. Il mourut à l'âge de natre-vingt-douze ans, lais- ofonds regrets et une grande lion comme magistrat.

N—T.

S DU SÉJOUR (Achille-), de l'académie des sciences, cédent, naquit à Paris, le 11 734. Dès l'âge de neuf ans, l'envoya au collége des Jé- y passa 7 ans, pendant l manifesta souvent un pen- incible pour l'étude des ma- es. Ce fut dans cet établis- e l'amitié lui donna le jeune our compagnon d'étude. Rap- r les mêmes goûts, des- carrière de la magistrature, ent amis pour la vie; don- l'étude des sciences exactes ps que celle de la jurispru- réclamait pas, et débutèrent onde savant par la publica- firent en commun de deux intéressants: le premier sous *Traité des courbes algé-* Paris, 1756, 1 vol. in-12; nd sous celui de *Recherches nomique, les rétrograda- planètes et les éclipses du* id.; 1 vol. in-8°., 1761. reçu conseiller au parle- 1758, d'abord à la 4me. des enquêtes, puis en 1779, l'chambre. Clairault, qui l'eut iple, apprécia ses talents, et à lui faire ouvrir les portes mie, en 1765, comme asso-

Quoique simple que fût ce modestie de Dionis se trouva appartenir à cette société de savants, peu lui importait sous quelle dénomination, et il ne tint pas compte de l'acte de vanité par lequel ses confrères au parlement prétendaient qu'il ne devait accepter qu'une place d'honoraire. Dans la suite, cependant, il voulut être associé ordinaire, afin d'acquérir le droit de parvenir aux diverses fonctions d'honneur. Dès son entrée à l'académie, il entreprit un travail, qui, dans la suite, lui donna une place parmi les géomètres du 18e. siècle: c'est l'application de l'analyse aux phénomènes célestes. Il n'aborda pas ces fameux problèmes de l'astronomie physique, que des génies étonnants ont, depuis, soumis à l'empire de la haute analyse; mais il traita successivement plusieurs théories, fit de nombreuses applications de ses formules, et enrichit la science d'une foule de résultats intéressants sur les éclipses, les comètes, les apparitions et disparitions de l'anneau de Saturne. Les éclipses, surtout, n'avaient jamais été traitées avec autant de détails que par Dionis. Sa méthode, qui permet l'emploi d'un grand nombre d'observations, en explique toutes les circonstances, et sert encore à résoudre plusieurs problèmes physiques relatifs à ces phénomènes. Il l'a étendue aux passages de Vénus sur le soleil, et nous a annoncé ceux que l'on attend pour le 8 décembre 1874, et pour le 6 décembre 1882. On peut voir les détails de ces travaux dans les mémoires de l'académie de 1761--1774. En 1775, Dionis fit paraître un ouvrage de circonstance, intitulé: *Essai sur les comètes en général, et particulièrement sur celles qui peuvent approcher de la terre.* Lalande, dont l'esprit de recherches a plusieurs fois réveillé l'attention des savants sur des phénomènes importants de l'astronomie, donna lieu à la composition de

ıme. Il avait fait, en 1773, un
re sur le même sujet. Il ne put
à la rentrée publique de l'aca-
, comme il se l'était proposé;
e titre de l'ouvrage fut connu.
rance répandit que Lalande avait
é le choc d'une comète. Mille
ures effrayantes naquirent, le
lleux les exagéra, et la terreur
ra de toute la France. Dionis
de ceux qui travaillèrent à ras-
es esprits faibles. Il entreprit
n du prétendu danger, par une
rigoureuse, signala toutes les
tances nécessaires au choc de la
ar une comète, et fit voir que
abilité qu'elles ne se réuniront
si forte, qu'on peut annoncer
ent que la rencontre fatale n'aura
ı pour un grand nombre de
L'année suivante, Dionis fit
son *Essai sur les phéno-*
relatifs aux disparitions de
u de Saturne, 1776, in-8°.
mené toute cette théorie à une
n transcendante. L'examen du
d'un défaut d'habi
géomètre. Quoi qu'
est un véritable mo
gloire de l'astronon
dans l'histoire de ce
ayant donné un no
fécondité de l'analy
vant beaucoup l'as
porta plusieurs foi
la résolution génér
dont on s'occupe
siècle. Il publia ses
ches dans les méme
des sciences, pour
les étendit ensuite
5e. degré, et en f
beau mémoire, qu
mettre au jour, qua
terre d'Angerville,
fièvre maligne. Ses
sa patrie en proie
des révolutions, e
depuis qu'on avait
de ses confrères au
rent les ravages d
l'enleva à l'âge de 6

membre de l'assemblée
en qualité de député de
Il y soutint la cause d'une
qui était dans ses prin-
rendre au célèbre La-
nsion qu'un décret géné-
avie. Il ne se maria point,
sa vie avec son père, qui
de quelques années. Sa
vorite, disent encore ses
mis, était d'aller enten-
ue à l'opéra. Il recher-
té qu'il savait composée
its. Il était gai, aimable;
quefois le ton de la plai-
is celui d'une plaisanterie
ieuse, qui, maniée avec
e grâce, répand la gaîté
individus de la société,
r celui qui en est l'objet.
aticien se présente pour
solution du fameux pro-
quadrature du cercle, et
faire un rapport à l'aca-
s l'accueille, prend le mé-
un coup-d'œil sur la dé-
, et objecte qu'elle tend à
propriétés du carré de
, foudement de toute la
C'est bien ce que je pré-
dit le mathématicien. » A
, Dionis jugea qu'il fallait
ier d'un semblable héré-
siarque, lui dit-il, avec un
lence, quand l'académie
ouveau membre, on le
lans une chambre noire,
de soutenir la proposi-
métrie sur la ruine de la-
ûtissez votre démonstra-
concevez qu'ayant passé
euve, je ne puis me char-
travail sans commettre
qui répugne à ma cons-
mathématicien, trompé
se retira satisfait de la
surant à Dionis qu'il le
reconnaissait pour le plus honnête homme du monde. N—T.

DIONISI (Philippe-Laurent), bénéficier de la basilique du Vatican, mort le 11 mars 1789 à Rome, où il était né en 1711, fut un prêtre très savant dans les langues latine, grecque et hébraïque, comme encore dans la connaissance des anciens canons et de tout ce qui appartient à l'érudition ecclésiastique. Il eut la plus grande part, avec l'abbé Martinetti, dans la formation du *Bullario Vaticano*. Tout ce qui y est relatif aux monastères, et même à l'intérieur de la ville de Rome, aux abbayes, est dû à ses soins, et la préface de ce bullaire est entièrement de sa composition. Son travail ayant été critiqué dans le journal *de' Letterati* de Rome, il répondit par un opuscule complétement justificatif, imprimé dans cette ville en 1753. Indépendamment de ces monuments du savoir de Dionisi, l'on a de lui : I. *Sacrarum Vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, avec 83 planches, Rome, 1773, in-fol.; II. *Antiquissimi vesperarum paschalium ritus expositio; de sacro inferioris ætatis processu dominicæ resurrectionis Christi ante vesperas in Vaticanæ basilicæ usitato conjectura*, sans nom d'auteur, in-fol., Rome, 1780. Il a laissé en manuscrits des mémoires sur plusieurs bénéficiers de l'église vaticane, trois lettres sur la topographie de cette basilique, où il se plaignait de ce qu'un auteur moderne, M. François Cancellieri, l'avait bouleversée dans son ouvrage : *De secretariis veterum christianorum, et de novo secretario basilicæ Vaticanæ*, et, de plus, beaucoup de notes sur un ouvrage, alors inédit, de Mgr. F. Contelori : *De officio altaristæ basilicæ vaticanæ*. G—N.

ŸSIUS, peintre grec, né à
n, florissait vers la 92e. olym-
112 ans avant J.-C. Il fut le
orain et l'imitateur de Poly-
lont il copiait la manière dans
osition, dans les draperies,
ans tous les détails de l'art;
ouvrages de Dionysius étaient
dre proportion et portaient le
e de cette imitation servile;
e que ce Dionysius est le
ui avait été disciple du poète
Aristarque, et qu'on surnom-
hrace à cause de la dureté de
ne; il avait peint Aristarque
sur sa poitrine l'image de la
, comme pour faire entendre
oète la produisait sans efforts.
eut un autre Dionysius, pein-
eut à Rome une grande répu-
on le surnommait l'anthropo-
arce qu'il ne peignait rien au-
e que des hommes. — Dionv-
ulpteur grec, d'Argos, vivait
s 71e. et 76e. olympiades; il
it de concert avec Glaucus son

chrétienne. Bachet
de ses éditeurs, en
un Diophante astr
gue, sur lequel un
cilius a fait une é
établit qu'il était co
ron; d'autres sav
cette opinion, se
sage de l'*Histoire*
Abulpharage, où
phante, ainsi que
miste, avaient véc
pereur Julien, et
360. De ce nombr
man, qui, dans la
cimen calculi flu
dans quelques dé
L'historien des ma
tucla, adopte éga
mais M. Cossali,
cussion dans son
trasporto in Ital
cap. IV), ne voit
fixer une date préc
200 avant J.-C.,
première époque é

Lagrange est de cet avis dans
éance des *Ecoles normales*,
lique en peu de mots, avec la
ui le caractérise, la forme et le
ravaux de Diophante. Montu-
e, ainsi que Wallis et Meer-
e ce qu'il veut s'attribuer dans
age, porte plus sur l'exposition
hodes que sur le fond de la
, probablement cultivée long-
ıvant lui. Cet ouvrage n'a
itre d'*Arithmétique*, de mê-
ceux des auteurs du sei-
ècle, parce que l'algèbre n'é-
s que la partie la plus élevée
ımétique. Newton lui-même ne
lérait que comme une arithmé-
ıiverselle. Mais les premiers
les étaient bien loin d'employer
le signes qu'on en voit dans
és récents. Ces signes ont d'a-
é imaginés dans la seule vue
cir les phrases du raisonne-
le manière à mettre en même
ous les yeux un plus grand
de propositions, afin de ren-
facile et plus rapide la com-
ı de celles que contient ex-
ent ou implicitement l'énoncé
uestion, et des conséquences
vent s'en déduire. Comme ces
tions sont conçues dans des
dont le nombre est assez pe-
dont quelques-uns revien-
ıt-fréquemment, on s'aperçut
de quelle commodité pouvaient
s signes abréviatifs. L'algèbre
de deux sortes; les uns indi-
les opérations à effectuer; les
ésignent les grandeurs que l'on
re: ceux-ci, qui paraissent avoir
premiers mis en usage, ne sont
és par Diophante que pour les
nes. C'est par des nombres dé-
s qu'il représente les quan-
nues. A l'égard des opérations,
ı sert d'un signe que pour la
soustraction; dans tout le reste il emploie la voie du discours; cependant il s'élève par ce moyen jusqu'aux équations du second degré, mais il ramène toujours les questions de ce degré à de simples extractions de racines, par des considérations fort adroites, en cherchant, au lieu des inconnues immédiates du problême, d'autres quantités qui en dépendent, sous des relations telles que de leur détermination on passe aisément à celle des inconnues. La question 30 du premier livre offre un exemple bien frappant et bien simple de ce procédé, et Lagrange l'a choisi pour donner une idée de la marche suivie par Diophante. Il relève avec raison, comme une singularité remarquable, que la règle des signes pour la multiplication des facteurs négatifs soit placée dans l'ouvrage de Diophante, ainsi qu'une simple définition. Il croit que, si les copistes n'avaient pas altéré le texte, elle devrait être présentée comme un axiome : il semble cependant que ce serait encore une imperfection; car les commençants ne peuvent saisir la vérité de cette règle qu'au moyen de raisonnements et d'applications détaillées; aussi M. Cossali trouve, dans l'omission qu'a faite ici Diophante, la preuve qu'il existait avant lui des traités où cette règle, ainsi que plusieurs autres, étaient solidement établies, et pense que les découvertes de notre auteur se rapportent, au moins pour la plus grande partie, à l'analyse indéterminée, sur laquelle roule principalement son ouvrage. Malheureusement, des 13 livres dont il était composé, il ne nous est parvenu que les six premiers, et un livre contenant les nombres multangulaires ou polygones. Tous les manuscrits connus sont également incomplets. Bachet de Méziriac déjà cité, raconte, dans la préface de

tion, que le cardinal Duperron
it avoir possédé un manuscrit
t de Diophante, qui lui fut em-
par Gosselin pour en préparer
uvelle édition avec un commen-
t que ce savant étant mort d'une
e pestilentielle, le manuscrit
isparu. Il ne s'est pas retrouvé

Peut-être existe-t-il en arabe,
ne version, du moins un extrait
rage entier de Diophante. Quoi-
e convienne pas généralement
Arabes tiennent des Grecs les
rs éléments de l'algèbre, que
urs savants font venir de l'In-
oy. Mohammed ben Moussa),
est pas moins vrai que les
ont traduit Diophante (*V. la*
th. arabico-hispana de Casiri,
, p. 370, col. 2). Il est bien à
que les orientalistes ne per-
as de vue cet objet dans leurs
ches, puisqu'il est encore permis
rer que la source où nous avons
ce qui manquait dans les manus-
recs d'Apollonius de Perge, nous

» mariá, et demeura
» le septième de sa
» cinq ans, avant d'
» quel il survécut d
» qui n'atteignit q
» l'âge où son père
» âge avait Diophan
» rut? » La solutio
fait connaître qu'il a
quatre ans; ce qu'il
vérifier par l'énonc
principales éditions
phante sont : I. *Di*
drini rerum arith
sex, quorum primi
bent scholia Maxim
est) *Planudis*, it
meris polygonis s
opus incomparabil
ticæ logisticæ per
nens, paucis adhu
lelmo Xylandro
credibili labore la
commentariis expl
cem editum, Basle
Cette première édi

rini, etc., *cum commenta-*
r. Bacheti, et observatio-
tri de Fermat, Toulouse,
-fol. Cette édition, que les
Fermat rendent très pré-
t donnée par son fils, d'a-
emplaire de la précédente,
rges duquel cet illustre géo-
it sommairement indiqué ses
ouvertes dans la théorie des
Le P. Billy y a joint un ex-
lettres de Fermat; mais on
ne la préface de Bachet ait
imée. Les six premiers li-
liophante ont été plutôt ex-
quelquefois paraphrasés que
n français, les quatre pre-
Simon Stévin, et les deux
r Albert Girard (*Voy.* soit
étique de Simon Stévin, re-
lbert Girard, in-8°. 1625,
ion complète des œuvres de
évin). V. *Diophantus über*
gonalzahlen, übersetzt mit
von Fried. Posleger, Leip-
); *cum excerptis ex Theo-*
tis de numeris, etc., *Bul-*

L—x.

ORE, disciple de Pambo,
es *quatre grands Frères*, ou
ngs, ainsi nommés pour leur
ée, fut évêque d'Hermopole,
montagne de Nitrie. Il avait
s vécu parmi les solitaires de
fut persécuté et excommunié,
ses frères, par Théophile,
e d'Alexandrie, pour avoir
yle au prêtre Isidore, qu'il
it avec acharnement. Ce pré-
ux, qui remplissait de trou-
se d'Orient, alla lui-même,
r des soldats, chasser de la
Dioscore, qu'il fit arracher
ge par des valets éthiopiens.
autres grands frères (Am-
usèbe et Euthyme), n'échap-
la fureur du patriarche qu'en
se faisant descendre dans un puits, dont l'ouverture fut couverte d'une natte. Théophile fit piller et brûler les cellules. Les livres saints et un jeune solitaire furent consumés dans cet incendie. Dans la suite, il chassa une seconde fois Dioscore de son église; mais avant sa mort il se réconcilia avec les grands frères (*Voy.* Théophile et St. Chrysostôme). Dioscore mourut à Constantinople, vers l'an 403, et fut enterré dans l'église de St.-Moce.

V—ve.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, succéda l'an 445 à S. Cyrille. N'étant encore que diacre et apocrisiaire de cette église, il renouvela la querelle de la primatie entre les patriarchats d'Antioche et d'Alexandrie. Théodoret, depuis évêque de Cyr, défendit avec succès, contre lui, les droits du siége d'Antioche, dans un synode tenu à Constantinople l'an 439, et dès lors Dioscore conçut contre son vainqueur une haine qui ne s'éteignit jamais. Cependant, il était renommé pour ses vertus, principalement pour sa modestie et pour son humilité. Il avait gagné l'affection du peuple en prêtant, sans intérêt, de l'argent aux boulangers et aux cabaretiers d'Alexandrie. Après son élection, il envoya à Rome le prêtre Possidonius, pour en faire part au pape S. Léon. On voit par la réponse du saint pontife, en date du 21 juin 445, qu'à cette époque, à Rome comme à Alexandrie, on ne célébrait la messe que dans une seule église, même aux jours des plus grandes solennités. Deux ans après, le patriarche accusa Théodoret de diviser J.-C. en deux fils, dans les discours qu'il faisait à Antioche. Théodoret lui écrivit pour se justifier, mais Dioscore, sans avoir aucun égard à sa lettre, cria anathème contre lui dans l'église d'Alexandrie, et envoya des évêques à

ur l'accuser. Théodo-
protestant de son at-
le Nicée. Il écrivait à
che de Constantino-
vante incessamment
Marc (Alexandrie),
en qu'Antioche a la
Pierre, maître de
des Apôtres. » Dios-
sollicitations de l'im-
et de l'eunuque Chry-
a le parti d'Eutychès
ida et obtint la con-
concile d'Éphèse, où
me les autres patriar-
, avec dix métropo-
es évêques de sa dé-
pereur Théodose lui
nce du concile, com-
ite évêques des pro-
d'Orient, d'Asie, du
e. Jules de Pouzzole,
Léon, avait la seconde
exposa sa doctrine,
« Dioscore et Cyrille
i. Maudit qui y ajoute,

latin qui fut inséré dans les actes grecs. Et néanmoins, comme la plupart des évêques s'opposaient à cette déposition, Dioscore fit entrer Elpide, comte du consistoire, avec le proconsul suivi de soldats et de moines, armés d'épées, de bâtons et de chaînes. Les évêques souscrivirent par force sur un papier blanc, et ceux qui persistèrent dans leur refus furent envoyés en exil. Les légats du pape eurent beaucoup de peine à s'échapper. Avec Flavien furent déposés Eusèbe de Dorylée, Théodoret, Domnus, patriarche d'Antioche, et plusieurs autres, comme ayant altéré la foi de Nicée et du premier concile d'Éphèse. Ainsi se termina ce fameux concile, connu dans l'histoire sous le nom de *brigandage d'Éphèse*. Dioscore fit prononcer contre le pape S. Léon une excommunication, qu'il fit souscrire par dix évêques ses suffragants. Le schisme éclata dans l'église d'Orient. Les évêques d'Égypte, de Thrace et de Palestine suivirent la doctrine de Dio-

Palestine, qui étaient du
oscore, s'écrièrent : « Mi-
! la foi est perdue, les ca-
assent, mettez-le dehors ! »
s d'Orient, d'Asie et de
rent de leur côté : « Nous
forcés, à coups de bâton,
ire en blanc la déposition
n, d'Eusèbe et de Théo-
assez les Manichéens ! chas-
nemis de la foi ! » Dioscore
léfendre, et les Orientaux
crier : « Chassez le meur-
score ! Qui ne sait les ac-
Dioscore ! » Aux cris des
ontre Théodoret : « Chas-
emi de Dieu ! chassez le
s Orientaux répliquaient :
les séditieux ! chassez les
s ! » Au milieu de tous ces
agistrats eurent beaucoup
obtenir qu'on écouterait
les accusations et les dé-
reprocha à Dioscore d'a-
i la lettre synodale de S.
ssée au concile d'Éphèse,
sept fois de la faire lire et
arjuré ; d'avoir chassé les
concile, et de n'avoir fait
les siens. Il fut encore ac-
ers autres crimes : de s'être
une grande quantité d'or,
monastères ou aux hôpi-
e l'avoir distribuée à des
t à des comédiens ; d'avoir
lais épiscopal, et jusques
in, des femmes de mau-
entre autres la fameuse
; de s'être enfin rendu cou-
Égypte, de concussions et
d'actes arbitraires. Alors
ux et les Illyriens s'écrié-
fois : « Nous avons tous
ous demandons tous par-
'oyant la plupart des évê-
n parti l'abandonner pour
n côté des Orientaux, Dios-
core s'écria : « J'ai pour moi Atha-
» nase, Grégoire et Cyrille. On me
» chasse avec les Pères. » Les Orien-
taux ne lui répondirent qu'en criant :
« Anathème à Dioscore ! » Ainsi se
termina la première session du concile.
Dioscore refusa de paraître aux sui-
vantes, quoique cité trois fois. Il fut
déposé par contumace le 3 octobre
451, et relégué l'année suivante à
Gangres en Paphlagonie. Proterius lui
ayant succédé sur le siége d'Alexan-
drie, de grands troubles éclatèrent
dans cette ville. Les partisans de Dios-
core attaquèrent les magistrats, pour-
suivirent, à coup de pierre, les soldats
qui voulaient appaiser la sédition, et
les brûlèrent tout vifs dans l'ancien
temple de Sérapis où ils s'étaient réfu-
giés. Dioscore mourut au lieu de son
exil en 454. — Dioscore *le Jeune*,
neveu de Timothée Elure, succéda
(l'an 517) à Jean Nicéote, patriar-
che hérétique d'Alexandrie. Comme il
avait été intronisé par les magistrats,
le peuple se sépara de sa communion.
Il se fit alors ordonner de nouveau
dans l'église de St.-Jean, au milieu
d'une sédition dans laquelle Théodose,
fils de Callopius, préfet d'Égypte, fut
tué. Dioscore fut député à Constanti-
nople pour implorer la clémence de
l'empereur irrité contre les meurtriers.
Il remplit l'objet de sa mission, et
mourut en 519. — Dioscore, anti-
pape, fut ordonné par un parti, dans
la basilique de Constantin, le 15 oc-
tobre 529, après la mort de Félix III.
Boniface II avait été élu par un autre
parti. Le schisme ne dura qu'environ
un mois ; Dioscore mourut le 12 no-
vembre suivant. Boniface poussa son
ressentiment jusqu'à le faire condam-
ner et anathématiser après sa mort.

V—ve.

DIOSCORIDE, graveur en pierres
fines, florissait lors de la décadence

ts en Grèce; il quitta cette con-
élèbre, pour aller s'établir à
. Il fut un des plus habiles gra-
de ce genre, et jouit dans cette
l'une très grande réputation.
ereur Auguste le chargea de
r son portrait, et ce portrait
-on un chef-d'œuvre, qui excita
iration des Romains, autant par
eté du dessin que par la finesse
vail. Auguste lui fit encore gra-
on portrait sur un petit cachet
il se servait pour sceller ses
Ces cachets furent nommés des
orides, et les empereurs, excepté
, continuèrent à en faire leur
. On parle aussi d'un autre por-
d'Auguste, gravé sur un petit
t, qui obtint les mêmes éloges.
iste en France une améthyste,
iquelle est gravée une tête de
, où on lit le nom de Dioscoride
ractères grecs. Reste à savoir ce-
nt, si cet ouvrage, qui est très
est effectivement de cet artiste,
e n'est pas une de ces fraudes

» d'Anazarbe, méd
» *Phacas*, parce qu
» marquée de taches
» tilles, a vécu du te
» et d'Antoine. Il
» quatre livres sur
l'on compare cette p
ques passages épars
ne les trouvera pas t
L'ouvrage est dédié
sonnage nommé *Ar*
On trouve bien un
nom, qui vivait à Ale
guste accueillit favor
tendant la main en si
qu'il entra dans cet
Arcus avait un an
Dioscorides, nomm
homme d'importanc
et l'on n'en trouve a
cette époque; ce n'es
Néron qu'on voit un
consul. On a suppos
tération dans le tex
lire Lecanius. D'après
aurait vécu du ten

il avait parcouru différ-
ons pour connaître les di-
stances qui servent à la
» Par d'autres passages,
que ces pays se réduisent
ure sa patrie, la Grèce,
: l'Italie, et peut-être la
naise. Il ajoute que c'é-
rt la vie militaire; mais il
ait plus probable qu'il
armées comme médecin.
d'un *Traité des Plantes*
re livres, et celui que nous
u'en cinq livres, suivant
ns manuscrits, et Galien.
arié à ce sujet; mais on voit
l'addition d'un traité par-
xipharmaca, qui n'est
de Dioscorides, et que
é en deux ou trois li-
ond à cela que cette diffé-
e ce que, pour la commo-
erches, on avait réduit ces
forme de Dictionnaire, et
nne des lettres de l'alpha-
ait un livre. C'est en vain
erait à cette explication
ides réprouve expressé-
alphabétique, puisqu'il y
crits authentiques, nota-
e Vienne, dont nous par-
la suite, et de plus la
sion latine qui ait été pu-
nt rangés dans cet ordre;
plus certain, c'est qu'au
ent des sciences, vers l'é-
vention de l'imprimerie,
plusieurs manuscrits d'un
s le titre de *Peri iatrices*
edanius Dioscorides d'A-
omme alors, par un noble
t à cœur de faire revivre
nces des anciens, celui-ci
s plus importants, d'au-
qu'il était le seul, avec
, parmi les auteurs qui
restés des Grecs, qui trai-
tassent des plantes en grand; ils devinrent donc pendant long-temps les seuls guides qu'on voulut suivre pour la botanique; mais Théophraste avait écrit sur ce sujet, en philosophe qui cherchait plutôt à présenter l'ensemble des objets liés entre eux par l'examen des phénomènes de leur existence, qu'à les détailler. Dioscorides, au contraire, les fit passer en revue en les isolant, s'arrêtant plutôt à détailler les vertus médicales qu'on leur attribuait, qu'à examiner leur essence. Aussi attira-t-il plus fortement l'attention des médecins, qui seuls, à cette époque, se mêlaient de la connaissance des plantes; il arriva de là, que, tout en conservant une admiration profonde pour Théophraste, il fut relégué dans le fond des bibliothèques, et qu'un petit nombre d'éditions put suffire aux désirs des curieux; tandis que Dioscorides fut prodigieusement multiplié. L'auteur commence son ouvrage par une préface adressée à son ami, *Areus Asclepiades*, dans laquelle il expose brièvement ce qu'on avait fait avant lui pour faire connaître les plantes, et parle à cette occasion des botanistes qui l'avaient précédé. Il expose ensuite le moyen de recueillir et de conserver les différentes substances dont il parle, et il annonce la division de son traité en cinq livres : on lit six dans quelques manuscrits; mais il dit positivement, dans l'avant-propos du cinquième, que c'est le dernier. Les avant-propos sont adressés, comme la préface, à Areus, et contiennent le sommaire de chaque livre. On a voulu trouver une sorte d'ordre dans la distribution de cet ouvrage; mais au fonds rien de plus confus. Chaque livre est divisé en chapitres, qui portent en titre le nom de la substance dont il traite. L'auteur commence par l'énumération des différents noms qu'on lui donne.

remières éditions ils sont en
l nombre, et paraissent fort
ar ce sont ceux de peuples
avons perdu les langues. De
: sont ceux des Celtes, des
, des Daces, et de ce que
's nomme les prophètes. On
érait comme des débris pré-
ais depuis on les a regardés
pposés, et, sous le nom de
n les a relégués à la fin de
Quelquefois, immédiatement
de ces noms, il se trouve
iption de l'objet, mais tou-
courte; d'autres fois il est
lans son tout, ou dans ses
quelques autres; mais plus
l n'y a aucun moyen de le
des autres, et l'auteur se
ouvent de dire qu'elle est si
'elle n'a pas besoin de des-
n sorte que tout l'article est
à l'exposition des vertus mé-
mais sans aucune spécifi-
doses du remède, ni sans
stinction d'âge ni de sexe des

te. On voit, par ces d
nique est traitée dans
manière bien différ
l'est maintenant; ans
comme très imparfai
ne paraît pas que les a
de meilleurs, car il n
que nous ayons fait
de ce côté. Le plus co
eux était celui de Cr
passages qu'on nous
paraît qu'il était au-
corides: c'était le ju
taient les anciens, n
Il ne parle jamais de l
de grands éloges. I
ment qu'il a surpass
écrit avant lui sur l
transcrit littéraleme
d'occasions. Cepend
de n'avoir pas toujo
des expressions qu'i
Dioscorides lui-mên
plus d'attention au
mots. En général s
aucune élégance; n

s'ils mettaient ainsi à contribu-
effectivement, Pline cite cet au-
lans plusieurs rencontres, et
es-uns des passages qu'il trans-
nt conformes à ceux de Diosco-
Celui-ci ne parle de Niger que
a préface, et seulement pour
rocher quelques erreurs dans
le il serait tombé. Il est certain
oiqu'il se vante, dans plusieurs
ns, d'avoir examiné la nature,
plus souvent copiste qu'auteur
al; mais il a été copié à son tour
us les auteurs qui l'ont suivi,
ompter Galien, dont nous avons
parlé. Oribase n'a fait autre
que de l'abréger et de le ranger
lre alphabétique. On le retrouve
dans les auteurs arabes, no-
ent dans Serapion le jeune.
autres ouvrages sont attribués
corides, le premier a été réuni
sité de matière médicale, et en
les trois derniers livres. Il paraît
dant que c'était un ouvrage dis-
intitulé *Alexipharmaca*. Le
er livre traite des poisons des
règnes et de leurs remèdes, le
l de la rage, des morsures, ou
piqûres des animaux malfai-
et le troisième, des remèdes qu'il
ur opposer. Comme Pline et tous
leurs anciens, il multiplie sans
e les dangers des poisons, et en
l il leur oppose des moyens cu-
bien faibles. Le second ouvrage
le titre d'*Euporista*, ou des re-
s faciles à se procurer. Il paraît
outeux que cet ouvrage soit réel-
e de Dioscorides. Au surplus,
qu'en soit l'auteur, son but était
ouable; car il voulait prouver
s remèdes indigènes valent sou-
nieux que les drogues qu'on fait
à grands frais des pays éloignés.
des plus anciens manuscrits de
orides, et l'un des plus remar-
quables est celui que Busbeque apporta de Constantinople à Vienne vers le milieu du seizième siècle. Il est d'une parfaite conservation, écrit en lettres majuscules; mais sans distinction de mots, ce qui le rend très difficile à lire pour ceux qui ne sont pas exercés dans ce genre. Il a été exécuté pour Julia Anicia, fille d'Olybrius, qui a occupé le trône impérial dans le 6e. siècle. Outre les figures de plantes, il y a des portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, entre autres celui de Dioscorides, représenté deux fois. La ressemblance de ces deux figures a été pour M. Visconti un garant de leur fidélité, et il leur a donné place dans son superbe ouvrage d'Iconologie ancienne. Il existe un autre manuscrit de Dioscorides à la bibliothèque du roi, avec des noms arabes et cophtes, ce qui fait présumer qu'il a été écrit en Egypte vers le 9e. siècle. Les figures en sont très mauvaises. Saumaise parle de ce manuscrit avec éloge. Les ouvrages de Dioscorides se répandirent beaucoup par l'invention de l'imprimerie, et ils devinrent les fondements sur lesquels s'éleva l'édifice de la botanique, ensorte que même à présent, malgré la supériorité que nous avons acquise par l'examen direct de la nature, presque toute la nomenclature s'en retrouve dans Dioscorides. Il arrive de là qu'en traçant la bibliographie de cet auteur, on développe en même temps les annales de cette science. Le texte grec a été imprimé, pour la première fois, seul, à Venise, par Alde Manuce, 1499, in-fol., avec Nicandre; mais il était plein de fautes. Il reparut dans la même ville, in-4°., 1518; enfin à Bâle, 1519, par les soins de Cornarius, qui le corrigea avec soin. Ce texte reparut ensuite avec les versions lati-

araît qu'il en existait une dès
iers siècles de l'ère chrétienne;
iodore en recommande la lec-
eux de ses religieux qui n'en-
it pas le grec; mais elle a dispa-
renouvellement des sciences on
naissait qu'une, écrite en style
barc, dont un seul exemplaire
onservé. Pierre Paduanus en
ne édition avec quelques notes,
, 1478, in-fol°., et à Lyon,
On attribue une autre version à
aus Barbaro; mais il paraît que
e erreur, et qu'on a pris pour
s corollaires, qui sont plutôt un
ntaire ou paraphrase, qu'une
on. Nous avons partagé cette
dans l'article BARBARO. Jean
onna une nouvelle version,
516, en huit livres. Pendant le
sa vie il s'occupa à la perfec-
, et il en avait préparé une
e édition, qui parut en 1537,
même de sa mort. Goupil,
et habile helléniste, y joignit
e grec, qu'il corrigea avec soin.
dition parut à Paris, 1540,

Champier. Enfin elle
Mathiole, avec quelc
ce qui la multiplia
La troisième version
cellus Virgilius Adr
1518, avec le texte
avoir corrigé sur 5
a paru ensuite 5 édit
nière, et par conséq
est celle de Jean-A
(Francfort), 1598, in
à Henri IV, et, ce qu'
gulier, c'est qu'elle
lége de l'empereur
diteur y joignit l'*Ec*
première version,
Moibanus, avait été
ner en 1565. Telle
te des différentes v
été faites; au reste
sont nombreuses da
gues, excepté en
ceux qui ont cherché
scorides, Mathiole
seizième siècle, une
sale par ses comment
tail des éditions. *Voy*

nais sans s'embarrasser portassent aux plantes de Linné changea quelque- èrement sa nomenclature, nt encore moins d'attention s, au point que, prenant de l'il regardait comme va- arce qu'on n'avait pu les ucune plante connue, soit it changé en passant dans ires, il les transporta à de l'Inde ou du Nouveau- t ainsi que le nom de celui ui était d'une herbe de la é donné à des arbres de i, dans l'état actuel de e, il ne nous reste de qu'une partie des noms oyés ; car, si l'on en croit sur les 600 plantes dont a orides, et les 400 de rouve dans Théophraste, si on en reconnaît avec ade quatre-vingts à cent. , on ne pouvait espérer r le reste qu'en parcou- s qu'avaient habités ces l témoignait vivement le avant botaniste se trans- ient. Louis XIV le choi- pour réaliser ce projet ; rté par une mort préma- temps après son retour, ire part au public des qu'il avait faites. Sibthorp été plus heureux, ayant s les nombreux matériaux ns son voyage en Grèce. *lora græca*, publiée après M. Smith, sera complète, que peu de difficultés sur le Dioscorides et des an- st M. Sprengel, nous som- es de les connaître qu'on communément, car, dans s *rei herbariæ* (1807), sque toutes rapportées à des genres connus maintenant. Plumier a donné, en l'honneur de Dioscorides, le nom de Dioscoræa au genre qu'il a formé en Amérique de plusieurs plantes, parmi lesquelles se trouve l'*igname*, dont la racine fournit un bon aliment. D. P—s.

DIOTOGÈNE, comme le dit M. Heeren dans sa dissertation, *De fontibus Stobaei*, est du nombre des philosophes pythagoriciens dont Stobée a mis les ouvrages à contribution. Il avait écrit *sur la sainteté*, et *sur la royauté*. Ces deux traités sont cités par Stobée; et le morceau qu'il a extrait du second est particulièrement remarquable : on le trouve dans le discours quarante-six. Ainsi que tous les pythagoriciens, Diotogène s'est servi de la langue dorique. Les circonstances de sa vie ne sont point connues. B—ss.

DIPÈNE, sculpteur grec, frère de Scyllis, avec lequel il fit tous ses ouvrages, était né dans l'île de Crète, et florissait vers la 60e. olympiade, 540 ans avant J.-C. Suivant quelques opinions, ces deux sculpteurs étaient fils de Dédale ; Pausanias en parle seulement comme de ses élèves. Winkelmann les croit postérieurs à Dédale; on ne peut expliquer autrement comment Tectée et Angelion, disciples de Dipène et de Scyllis, ont été les maîtres de Callon d'Égine qui vivait vers la 87e. olympiade. Quoi qu'il en soit, on regarde Dipène et Scyllis comme les premiers qui aient employé le marbre pour la sculpture et comme les fondateurs de la célèbre école de Sicyone. Les Sicyoniens les avaient appellés dans leur ville pour faire les statues de leurs Dieux, mais Dipène et Scyllis, ayant éprouvé quelques mécontentements, laissèrent ces ouvrages imparfaits et se retirèrent en Étolie. Peu de temps après, le pays de Sicyone

ra une grande disette; l'oracle
té répondit qu'elle cesserait si
e et Scyllis achevaient les sta-
es Dieux. A force de prières et
sents on parvint à obtenir qu'ils
idraient leurs travaux : c'étaient
tues d'Apollon, de Diane, d'Her-
t de Minerve. Ils employaient
bre de Paros; les villes d'Am-
, d'Argos et de Cléone étaient
ies de leurs ouvrages : on re-
ait dans cette dernière ville la
de Minerve; dans celle d'Argos,
tues de Castor et de Pollux, de
ils Anaxis et Muasinos, et d'Hi-
et Phœbé, mères de ces jeunes
s; à Tirynthe, la statue d'Her-
toutes de la main de Dipène et
llis. Ils formèrent aussi de nom-
élèves, entre autres Tectée et
ion qui firent l'Apollon de Dé-
carque de Rhegium de qui on
à Chalcis une ancienne statue
piter, en bronze, dont les diver-
rties avaient été rapportées et
as fondues d'un seul jet; Dory-

phes, le *Marchan*
Funérailles, etc.
Adelphes, Plaute
dans son *Rudens*,
médies de Diphile
de Plaute qui son
avait une troisième
même auteur. Clé
cite Diphile. Il
venu de lui que d
ments qu'on trouv
de G.-Morel, d'H
tius. M. Coupé a
tion de ces fragme
de ses *Soirées lit*
tre DIPHILE, qui
polis, s'était aussi
die. — Un autre
posé quelques tra
reproche d'avoir
Quoique grec, ce
écrit en latin. —
DIPHILE qui avait
canique. — DIPHI
vit sur le poëme de
Theriaca.

le gouvernement de cette
teignirent point : univer-
héri pour ses talents et
f, il semblait forcer l'envie
especter ; mais ayant ma-
iquement ses regrets de la
lenuccio, assassiné par or-
Sforce (*V.* Collenuccio),
ligé de chercher un asile
lère de ce prince. Il en
Gubio, où sa réputation et
ape Jules II lui méritèrent
upérieur à celui qu'il avait
1517 il se retira à Venise,
des leçons de droit civil
uivies d'un grand nombre
Cependant les habitants
le pressaient vivement de
armi eux ; il céda à leurs
1532, et peu de temps
it une preuve éclatante de
, par le choix qu'ils firent
une pour la place de gon-
ndant son exercice il mit
uvel ordre les réglements
, et y en ajouta plusieurs.
risconsulte mourut le 29
dans un âge avancé. Il
osé plusieurs ouvrages ;
part ne sont point par-
à nous. I. *De præstantiâ*
ve de claris jurisconsul-
n possède que des frag-
ricius a inséré la *vie de*
ui en faisait partie, dans le
le la *Bibl. græca* (p. 555-
e vicariis S. Sedis et im-
De libertate et privilegiis
. IV. *Synopsis juris græci.*
græcorum libri tres. VI.
s. VII. *In IV contrower-*
rum. VIII. *Notæ ad sen-*
odales. IX. *Ethesis ca-*
stolorum. Ces différents
nt perdus. X. Une *Chro-*
in, contenant l'histoire de
uis sa fondation à l'année
1356. Annibal degli Abati Olivieri, qui avait vu cette chronique, dit qu'elle suppose une immense lecture, des recherches infinies et un esprit très judicieux. Tiraboschi souhaitait que quelque savant se chargeât de la mettre au jour. Olivieri a publié *la vie de Diplovatazio*, Pésaro, 1771 ; et a recueilli à la suite les fragments existants de son Traité *de Præstantiâ doctorum*.

W—s.

DIPPEL (Jean-Conrad), philosophe et chimiste allemand, moins connu par ses découvertes dans les sciences naturelles que par les égarements de son esprit, naquit, en 1673, au château de Frankenstein, à une lieue de Darmstadt. La vivacité de son génie plein de feu, et son insatiable curiosité se développèrent dès son enfance. Admis à seize ans à l'université de Giessen, il surpassa bientôt tous ses compagnons, et les éloges que lui attirait son érudition précoce enflèrent tellement son esprit naturellement orgueilleux, qu'il s'habitua bientôt à ne voir d'autres bornes au possible que celles de son intelligence. Son père, qui était ministre luthérien, le destinait à suivre la même carrière, et lui fit étudier la théologie : le jeune Dippel s'y distingua d'abord par la subtilité de sa dialectique, et fut bientôt l'un des plus fermes appuis des *orthodoxes* contre les *piétistes*, deux partis qui divisaient alors cette école en Allemagne. Comme il cherchait moins à découvrir la vérité qu'à triompher dans la dispute, il changea plusieurs fois de parti, et finit par écrire contre les protestants son *Papismus protestantium vapulans*, qui souleva contre lui tous les théologiens de l'université de Giessen, ce qui le détermina à renoncer à cette carrière. Il avait été reçu maître ès-arts en 1693, et, pour donner plus d'éclat à sa réception, il

pour sa thèse le sujet le plus
naire, et se décida enfin pour
de nihilo. La pompe qu'il
nner à cette cérémonie ayant
modique fortune de ses pa-
ne put attendre la vacance
ire à Giessen, qui paraissait
jet de son ambition, et se
pendant quelque temps d'un
oseur de régent dans les cam-
e l'Odenwald. Cette vie trau-
pouvant convenir à son ca-
ouillant, il parcourut l'Alle-
erchant à répandre ses sys-
éologiques et philosophiques
ourg, a Darmstadt, à Wit-
, etc. Dégoûté enfin de la
il se tourna, en 1698, du
a médecine et de l'alchimie,
les livres hermétiques qu'il
ocurer, et se crut enfin pos-
lu secret d'une *teinture* qui
faire assez d'or pour payer
de cinquante mille florins
t acheté à crédit, et dans le-
omptait travailler avec plus
illité, avec quelques amis, à

succès dans l'épilep
solitaire, etc. On
dans plusieurs ph
élixir acide, dont
modifié la composit
manières, eut aussi
putation; mais la d
utile qu'on lui doive
faite que par ha-a
bleu de Prusse, (Pru
Diesbach, fabricant
travaillait quelquefo
re, ayant besoin d'u
précipiter en rouge
cochenille avec de l'
de fer, afin de faire
de Florence, Dippel
tre alkali sous la ma
sel de tartre (tartr
sur lequel il avait
tilé son huile anim
au lieu de laque, do
Cette découverte, d
fut rendu public q
doit une branche as
commerce, et a fo
une des couleurs les

rtus de son huile animale, ren-
des opinions singulières qui suf-
pour prouver combien ses con-
ces médicales étaient superfi-
Il avait obtenu le droit de bour-
a Amsterdam, et acquis une
près de Maarsen, sur la route
cht. Il paraît qu'il pratiqua la
ine avec assez de succès, mais les
ites de ses créanciers, et la har-
de ses écrits théologico-philo-
ques l'obligèrent, en 1714, de
ger successivement à Altona
mbourg. Arrêté, en 1719, par
de la cour de Danemark, il fut
t au vieux château de Ham-
us dans l'île de Bornholm. Le
neur lui laissa la liberté de trai-
ques malades, de recevoir des
, et de se livrer encore à ses
s littéraires. Quelques petites
d'or, trouvées dans cette île,
rent aussi sa plume. Jacob de
ayant publié une dissertation
tablir que c'étaient d'anciennes
des Scandinaves, Dippel en pu-
e pour le refuter et crut y voir
tiquités égyptiennes. Cette dis-
on, imprimée à Hambourg en
ne fait pas honneur à sa criti-
lâché au mois de juin de la
année, à la prière de la reine
nemark, il se rendit à Cimbris-
et à Christianstadt en Scanie, où
gociant nommé Hofmeister, et
né pour l'alchimie, le garda
i un an et demi. A la recom-
tion de quelques courtisans,
e roi de Suède le fit venir à sa
our le guérir d'une indisposi-
nt ses médecins ne pouvaient
rrasser. Il arriva à Stockholm
mencement de l'an 1727, et
reçu avec la plus grande distinc-
si l'on en croit une de ses let-
ses ouvrages y étaient fort re-
és et on les traduisait en sué-
dois; le bruit courait qu'on lui destinait l'archevêché d'Upsal, et il se proposait, après un petit voyage à Pétersbourg, de se fixer définitivement en Suède : mais s'étant voulu mêler d'intrigues politiques, et ayant soulevé le clergé contre lui par ses écrits théologiques, il fut obligé de quitter Stockholm à la fin de la même année, s'arrêta près d'un an à Copenhague, et revint en Allemagne, où il passa le reste de ses jours en jouant toujours le même rôle. Le bruit de sa mort s'étant répandu, il publia, en mai 1733, un pamphlet dans lequel il annonçait au monde qu'il ne devait mourir qu'en 1808; mais il fut trouvé mort dans son lit, au château de Witgenstein, le 25 avril 1734. Ses ouvrages sont au nombre de soixante-dix, on en peut voir les titres dans l'histoire des savants hessois, par Striedel (en allemand). La plupart sont des traités de controverse qu'il publia sous le nom de *Christianus Democritus*. Son *Chemin ouvert pour la paix entre Dieu et les hommes* (en allemand), Amsterdam, 1709, in-8°., a été publié de nouveau avec la collection de ses principaux écrits, Berlebourg, 1747, 3 vol. in-4°., avec son portrait, qui passe pour n'être pas bien ressemblant, et un abrégé de sa vie qui est plutôt un panégyrique. Celle qu'a publiée J. C. G. Ackermann à Leipzig, 1781, in-8°., est plus détaillée sans être plus impartiale. On en a une plus exacte, par H. W. H. (Jean-Guillaume Hoffmanns), Darmstadt, 1782, in-12. Mais on trouve encore d'autres détails dans l'histoire des savants hessois, par Striedel, et dans l'histoire de la folie humaine par Adelung. Tous ces ouvrages sont en allemand. C. M. P.

DIRATZOU-BAGHDASSAR, savant arménien du 17e. siècle, né à

ntinople, s'appliqua à l'étude
stoire et des langues turque,
e et grecque. Avant hérité des
crits de son ami Eremia Tche-
l les avait mis en ordre, et se
sait de les publier, lorsqu'il
t vers 1719. Ces écrits,
es deux premiers se trouvent
Bibliothèque du roi, sont : I.
re de la révolution de Cons-
ople en 1703 ; II. *Vie d'Ave-*
patriarche arménien, sur-
é le cruel ; III. *Abrégé histo-*
des rois d'Arménie, des dy-
s haikienne, arsacide, pacra-
rupénienne. — Un arménien
me nom se distingua dans le
ècle par ses connaissances gram-
les et ses talents en poésie. Il
é une *Grammaire arménienne*
recueil de poésies, imprimés à
ntinople. Z.

OYS (François), docteur de
ne, ayant été précepteur du
de Thomas du Fossé, eut oc-
de se lier d'amitié avec les so-

in-4°. Cet ouvrage a
probation de tous
On lui attribue gé
l'*Histoire de Fran*
par Mézeray, *le livr*
cernant l'état de
conduite des églises
jusqu'au règne de
quelques éditions
fait le livre cinquièm
que ce fut sur les m
et de Jean de Laon
composé les *Somm*
toire ecclésiastique
la fin de chaque siè
chronologique.

DISCRET (L.
nom sous lequel e
d'*Alizon, comédie*
veuves et aux viei
in-8°.; 1644, in-8
Dans cette dernier
Dédiée ci-devant a
et aux vieilles fil
aux beurrières de
Parfait pensent qu

e des hôpitaux de Lyon.
o ans, Disdier vint à Paris
r la dernière perfection à
ances. Il ouvrit, dans sa
cours élémentaires, qui
mment suivis par les élè-
rgie, à l'instruction des-
nait un soin particulier.
de peinture, dite de *St.*-
it pour son professeur d'a-
e fit une haute réputation
re d'enseignement : les le-
mie propres aux peintres,
une intelligence particu-
ment un plan différent de
uivent les médecins. Par
nsemble des os qui for-
, a dans sa configuration,
ariée, un caractère géné-
à chaque âge. Un enfant
te figurée comme il l'aura
esse ; elle change imper-
t avec le temps, et le
ressemble point à ce qu'il
'âge viril. Faute de cette
e, un peintre, d'ailleurs
mais travaillant d'imagi-
quera son sujet, s'il croit
ne tête le caractère de la
ridant la peau et lui faisant
s sur la même base qui lui
peignant le jeune homme.
e Disdier savait si bien
lans ses leçons aux pein-
, en outre, habile chirur-
ublié sur l'anatomie, plu-
élémentaires qui eurent,
ps, un grand succès. Ses
ouvrages sont : I. *Histoi-
ss os*, in-12, avec figures,
8, Paris, 1767. Ce n'est
é, fort bien fait, de l'os-
Winslow. II. *Traité des*
n-12, Paris, 1741, 1754.
, aujourd'hui, des ouvra-
périeurs en ce genre, par-
it celui de M. le professeur
Thillaye, et le bel article *Déligation*,
dont M. Percy a enrichi le Dictionnaire des sciences médicales. III. *Sarcologie ou Traité des parties molles*, Paris, 1751, 2 vol. in-12 ; IV. *Exposition exacte, ou Tableaux anatomiques*, Paris, 1758, in-fol. Cet ouvrage renferme des réflexions intéressantes sur les hernies et sur quelques points d'accouchements. Disdier a enseigné jusqu'à la fin de ses jours ; il mourut le 7 mars 1781, à l'âge de soixante-treize ans. F—a.

DISNEY (Jean), né à Lincoln en 1677, entra dans l'école de jurisprudence de *Middle-temple* à Londres, moins dans la vue de s'attacher au barreau que pour acquérir des connaissances utiles. Son père lui ayant laissé en mourant un bien assez considérable, il vint y résider, et y remplit les fonctions de juge de paix avec une intégrité et une fermeté qui lui concilièrent le respect plus que l'amour de ses concitoyens. Quoiqu'il eût été élevé dans les principes des protestants *dissenters*, il prit les ordres à l'âge de plus de quarante ans, dans l'église anglicane, obtint divers bénéfices, et fut nommé, en 1722, vicaire de Ste.-Marie de Nottingham, où il mourut en 1730. On a de lui plusieurs ouvrages estimables, et entre autres : I. *Flora*, poëme, imprimé à la tête de la traduction anglaise des Jardins de Rapin, par Gardiner, in-8°., 1705. II. Deux *Essais sur l'exécution des lois contre l'immoralité et la profanation*, etc., publiés successivement en 1708 et en 1710, in-8°. III. *Généalogie de la maison de Brunswick Lunébourg*, 1729. On a trouvé dans ses papiers des matériaux pour un ouvrage immense, qu'il se proposait de donner sous le titre de *Corpus legum de moribus reformandis*. X—s.

ELMEYER (Lambert), mi- Philippe II. Ses t
état braudebourgeois, naquit et ses nombreux
; en 1522. Philippe Melanch- sèrent une maladie
avait prédit dans sa jeunesse 12 octobre 1588. I
le temps il arriverait à quel- seur dans sa place,
se de grand, s'il s'appliquait avait commencé u
des lois et à l'éloquence. Son (*Landrecht*), po
t le porta d'abord à la théolo- Brandebourg; son f
acquit une connaissance pro- vail, mais il ne put
i grec et de l'hébreu; mais à de Distelmeyer a é
vingt ans il s'adonna entière- Gundling, 1722, i
la jurisprudence. Son mérite DITHMAR (Jus
pas à être connu, il obtint des né à Rothembourg,
honorables auxquels il re- 13 mars 1677, co
our instruire la jeunesse dans chez son père, et a
e qu'il possédait. Le cardinal Marbourg sous Ot
e lui offrit ensuite une place mann. Ce dernier l
ite à la cour de Charles-Quint; de gouverneur des
de Saxe-Weymar voulurent Morrien, place qu'i
à leur service, il refusa ces deux ans; il alla en
ons. Cependant il écouta celles il s'acquit tellemen
im II, électeur de Brande- zonius, que, sur la r
t alla avec sa famille s'établir ce savant, on lui o
où son zèle et sa fidélité lui professeur qu'il rel
t la bienveillance du prince la sollicitation de l

en 1713; 2°. *Dissertatio ecclesiastica in Fl. Josephi tm de Christo*, qui date de . celle *De origine juris pu-nanici*, qui est de 1719. *ti de situ, moribus et po-maniæ libellus, cum per-et pragmatico commenta-*, 1726; IV. une continua-istoire de Malte de l'abbé de ur la partie allemande (en); V. une édition avec des *Annales Cliviæ*, de Wer-enmacher, Francfort-sur-16, in-fol. A. B—r.

AR, historien de l'Allema-ntrionale, né en 978 de Si-mte de Waldeck, mourut cembre 1018. L'empereur l'avait nommé en 1005 à e Mersebourg. En 1018 il à écrire en latin la chro-i comprend en huit livres les empereurs d'Allemagne , Othon Ier., II, III et il coutinue son récit jus-i de l'année 1018, qui est a mort. Sa chronique fut ublié à Francfort en 1580, r Reineccius, d'après le ma-la Bibliothèque de Dresde; édition que l'on a suivie duction allemande de Leip-, et dans l'édition de Helms-57, in-4°. Leibnitz s'étant n manuscrit beaucoup plus ar le moyen du P. Pape-iséra dans son grand recueil *criptores rerum Brunswi-* Hanovre, 1707, in-fol., us ce titre : *Ditmarus res-ms* son introduction, §. 29, end compte des différences avent entre son édition et entes. « Ditmar, ajoute-t-il, rle dur et souvent obscur; st pas moins précieux pour » l'histoire, parce qu'il est le seul qui » nous ait conservé la mémoire des » événements arrivés de son temps. » Sans lui nous ignorerions ce qui » s'est passé en Allemagne et sur-» tout en Saxe dans le dixième et au » commencement du onzième siècle. » C'est par lui seul que nous con-» naissons les antiquités de la Mis-» nie, et sans lui l'ancienne histoire » des Slaves, des Polonais et des » Hongrois ne présenterait que des » lacunes et peu de matériaux pour » les remplir. » A la fin de la chronique Leibnitz a publié une Vie de Ditmar, qui fut écrite peu après la mort de ce prélat, par l'auteur qui a composé la chronique des évêques de Mersebourg. La chronique de Ditmar a paru à Dresde en 1790, traduite en allemand par Ursinus, qui par le moyen du manuscrit de Dresde, a corrigé plusieurs fautes qui se rencontrent dans l'édition de Leibnitz (1). G—y.

DITMAR (Théodore-Jacques), professeur d'histoire et de géographie à Berlin, naquit dans cette ville, en 1754, et y mourut le 7 juillet 1791. Ses principaux ouvrages sont : I. *De methodo, quâ Historia universalis doceri queat*, Berlin, 1779, in-4°.; les suivants sont en allemand; II. *Description de l'ancienne Egypte*, Nuremberg, 1784, in-8°.; III. *Sur l'Etat du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie, depuis Abraham, jusqu'à la sortie d'Egypte*. Berlin, 1786, in-8°.; IV. *Histoire des Israélites, jusqu'à Cyrus, avec un supplément qui contient l'Histoire ancienne des Assyriens, des Mèdes,*

(1) Une nouvelle édition latine de la Chronique de Ditmar a été donnée par Jean Augustin Wagner, Nuremberg, 1807, in-4°. L'éditeur a consulté le manuscrit de Dresde, celui de Bruxelles, et les savantes observations de Ursinus, Kinderling et Wedekind. A. B—s.

hyloniens, *des Perses*, *des*
s, *des Phrygiens*, *des Hellè-*
s Pélasges et d'Osiris, ibid.,
n-8°.; V. *sur les Peuples an-*
u Caucase, *Patrie des Chal-*
t des Phéniciens, seconde édi-
id., 1790, in-8°. G—Y.

MER ou DITMAR (JEAN),
au burin, né dans les Pays-
ers 1538, a gravé d'après
de Voss et quelques autres mai-
nands; son style de gravure
celui de Corneille Cort, dont il
irtant pas la correction. L'es-
la plus estimée de cet artiste,
nte le Christ assis sur les nues,
d'anges qui tiennent les instru-
le sa passion, et des emblèmes
tre évangelistes, d'après Mi-
xcie, 1574, grand in-fol. Ditt-
purut à Anvers, en 1603. —
utres artistes du même nom
ussi distingués en Danemark,
peintres de portraits, et leurs
s ont été gravés. A—S.

TERS DE DITTERSDORF

au théâtre de la co
compagna Gluck en
cueilli de tous les g
jour, entre autres,
succès un *concerto*
un billet anonyme
montre fort riche. O
temps après que c'
célèbre Farinelli. D
Ditters profita bea
naissance qu'il y fit
Après s'être distin
au couronnement
seph II (1765), il
l'évêque de Gross
grie. Il n'avait jusq
de la musique instr
couragé par Métast
vement en musiqu
de ce poète célèbre
Job, *Esther*), qui
Vienne avec le plus
vêque de Gross-V
d'élever un petit t
Ditters travailla sa
ratrice Marie-Thér

t souvent appelé ; mais ayant, ne temps après, perdu les bonnes s de l'évêque de Breslau, il se vit n de ses jours accablé d'infirmi- t aurait été réduit à la dernière sans les bienfaits du baron de Stillfried, qui le prit dans château en Bohême, et le mit, que sa famille, à l'abri du be- ll y mourut le 1er. octobre 1799, ours après avoir achevé de dicter fils l'*Histoire de sa Vie*, que rnier publia à Leipzig, 1801, (en allemand), ouvrage inté- t par le ton d'originalité naïve règne, et dans lequel les jeunes iens peuvent trouver des ins- ons utiles. Elle renferme aussi necdotes curieuses et peu con- ur Lolli et d'autres grands-maî- ur Joseph II, sur Frédéric-Guil- , etc. Dittersdorf avait beaucoup gination, possédait plusieurs lan- et passait pour excellent compo- . Indépendamment de beaucoup certos et de symphonies, sur des tirés d'Ovide ; il composa, sur roles allemandes, un grand nom- opéras qui se firent distinguer par esse et la variété du style, et par andes beautés d'harmonie. Son rio d'*Esther*, joué en 1785, à e, passe pour son chef-d'œuvre. de *Job*, exécuté l'année suivante, si reçu avec applaudissement. llemands comparent cet artiste à y pour la composition des opéras ques, et son meilleur ouvrage en ce (*le Docteur et l'Apothicaire*), é sur le théâtre de Vienne en et 1787, avec le plus grand suc- ous ne parlerons pas de ses au- uvrages ; on en peut voir le dé- ns la *Neue Allgem. Deutsche thek*, tom. 84. Nous indique- seulement ses *Métamorphoses ide*, pièce originale, composée de quinze symphonies, qu'il publia lui-même à Vienne, en 1765. C.M.P.

DITTLIGER (Jean), issu d'une des plus anciennes familles de Berne. On a de lui une *Chronique* de sa patrie, faite de concert avec *Benoît Tschachtlan* : on soupçonne néanmoins que *Tschachtlan* en est l'auteur, et que Dittliger n'y a mis que les peintures, qui sont en grand nombre et très bien faites pour son temps. Il vivait vers 1440. U—i.

DITTON (Humphrey), savant géomètre anglais, né à Salisbury, en 1675. Son père l'avait destiné, contre son inclination, à l'état ecclésiastique ; il en exerçait les fonctions à Tunbridge, dans le comté de Kent, lorsque le docteur Harris et Whiston, qui connaissaient son goût pour les mathématiques, l'engagèrent à s'y livrer exclusivement. Newton lui fit obtenir la chaire de mathématiques de l'école de l'hôpital du Christ, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1715, dans la 40e. année de son âge. Il paraît qu'elle fut avancée par le chagrin qu'il ressentit de quelque mortification publique, particulièrement à l'occasion d'une méthode qu'il avait imaginée, conjointement avec Whiston, pour reconnaître la longitude en mer ; méthode qui, quoiqu'approuvée par Newton, n'eut pas à l'expérience tout le succès qu'il en avait espéré. Ditton était aussi laborieux que savant, comme on peut en juger par les ouvrages qu'il publia dans le peu de temps de sa vie qu'il consacra aux mathématiques. Ces ouvrages sont : I. *Des tangentes des courbes* (*Transactions philosophiques*, *vol.* 23), II. *Traité de catoptrique sphérique*, publié dans les *Transactions philosophiq.* de 1705, réimprimé dans les *Acta Eruditorum*, 1707. III. *Lois générales de la nature et du mouvement*, in-8°.,

V. Une *Méthode des fluxions*, 706, réimprimée avec des ad- et des changements, par arke, en 1726. V. Le *Sy- ılgebraïca* de J. Alexandre, nombreuses additions et cor-, 1709. VI. *Traité de pers-* 1712, où l'on trouve non ut l'explication des méthodes usage, mais les premières la nouvelle méthode, qui a ite étendue et perfectionnée cteur Brook Taylor, et ren- ique en 1715. VII. *La nouvel- s fluides*, 1714; à cet ouvrage un petit traité qui a pour objet ntrer que la pensée ne peut ésultat d'aucune combinaison ies de la matière et du mouve- III. *La religion chrétienne ée par la résurrection de hrist*, publié en 1714, trad. ais par André de la Chapelle, 729, in-4°., et quelques au- s sur des sujets de mathéma- de théologie. X—s.

vers, 1566 et 158 inséré dans le *Ger lustrata*, tom. I, *antiquitatibus Bra Brabanticarum*, par Aubert *Lemire* in-4°., ouvrage es *Lovaniensium libri oppidi Lovaniensis* par *Paquot*, Louva On regrette surtout *tarius de statu Bel rum imperio*, n'ait savant archevêque le-François *de Nel* mérite de *Divæus rum rerum liber P* 1795), pag. 16; d vant historiographe Guillaume *Te Wa* toire de la *Confédé* écrite en hollandais

DIVINO (Lou nommé vulgairem né à Badajoz, en Pierre Campana, fa

é. Le Divino mourut à Ba-
586. Ses ouvrages sont ré-
as toute l'Espagne. Le ta-
equel ce maître a représenté
ique, et qu'on voyait dans
Trinitaires déchaussés de
t regardé comme son chef-
A—s.

AC, chef des Éduens, et
i collége des Druides, fut
céron et de César. Le pre-
, dans son Traité de la *Di-*
iv. Ier., pag. 70, édit. de
de ses connaissances phy-
, et de son habileté à pré-
ir. Les Éduens, attaqués
ermains, les Sequanois et
es, et ne pouvant résister
t d'ennemis ligués, résolu-
lorer la protection des Ro-
itiac fut envoyé à Rome,
inat, et obtint le titre d'allié
ns, auxquels il resta tou-
e. César, poursuivant les
, qui avaient abandonné leur
s'établir dans les Gaules
GETORIX), fut arrêté dans
par le défaut de vivres. Il
ie Dumnorix, frère de Di-
isionnait les lenteurs qu'on
ourvir aux besoins de son
mande alors Divitiac, et,
voir dévoilé la perfidie de
le laisse maître de pronon-
sort, ou de le faire juger
iseil des Éduens. Divitiac
ésar en pleurant, avoue
Dumnorix, et demande
avec tant d'instances, qu'il
Voy. DUMNORIX). César
servé la substance du dis-
ivitiac. Après la défaite des
, les peuples de la Gaule
des députés à César pour
ler son appui contre Ario-
tiac parla en leur nom, et
e tant de force la condition
malheureuse des nations subjuguées par Arioviste, que toute l'assemblée fondit en larmes. La guerre fut résolue, et Divitiac, en qui César avait une juste confiance, fut chargé de guider les légions au travers de pays où l'aigle romaine n'avait point encore pénétré. Divitiac rendit des services non moins importants à César dans la guerre contre les Belges. A la tête des Éduens, il opéra une diversion puissante en attaquant les Bellovaces, et, après avoir aidé à les soumettre, intercéda pour eux, avec succès, auprès du vainqueur. — Un autre DIVITIAC, roi des Suessons et de la Grande-Bretagne, occupait le trône peu avant l'entrée de César dans les Gaules. W—s.

DIVO ou DIVUS (ANDRÉ), né à Capo-d'Istria, au commencement du 16. siècle, traducteur médiocre, eut cependant un instant de réputation, et trouva dans le cardinal Alex. Farnèse un puissant protecteur. On ignore les autres circonstances de sa vie et l'époque de sa mort. Les traductions qu'il a laissées sont: I. *Homeri opera latinè ad verbum translata*, Venise, 1537, Paris, 1538, Lyon, même année, et Salignac, 1540, in-8°. La tâche qu'il s'était imposée de rendre le sens de chaque mot, devait nuire à l'élégance et même à la fidélité de sa version; cependant son travail a servi de base à la plupart des éditions latines d'Homère publiées dans le 16e. siècle. II. *Aristophanis Comœdiæ XI, lat. ad verbum translatæ*, Venise, 1538, Basle, 1542, 1552, in-8°. Cette traduction est encore au-dessous de la précédente. Tanneguy Lefèvre dit, dans ses Notes sur Aristophane, que Divus n'en a pas entendu deux vers de suite; Ménage assure qu'il était très ignorant en grec et en latin. III. *Theocriti idyllia*

translata, etc., Ve-
.; Basle, 1554, in-8°.
ait pas que cette ver-
primée : elle a donc
tres l'avantage d'être
. W—s.

v), né dans le Beau-
472, exerçait la mé-
: il cultivait en même
ire et la poésie; mais
on à remplir les de-
t, ni les éloges qu'il
lement dans ses vers,
er de la misère où il
on l'en croit, il sup-
avec résignation. Les
vry sont inférieurs à
s-uns de ses contem-
ant il en est plusieurs
recherchent encore
ent. On a de lui : I. *Les*
rance, translatés de
is, selon le texte de
in, Paris, 1508, in-
un poème, suivant
urnal sec et décharné.

également rare. V. *Les Secrets et Loix du mariage, composés par le Secrétaire des Dames*, sans date, in-8°. Vanderlinden le fait auteur du *Scrinium medicinale sive aphorismi et collectiones medicinales*, Paris, 1536, et Strasbourg, 1542, in-8°. On lui attribue même l'*Epître aux Romains*, satire violente qui se trouve quelquefois à la suite de l'*Exil de Gênes la superbe*, poëme de Jean d'Authon; et les *Etrennes des Filles de Paris*, petit ouvrage en vers, imprimé vers l'an 1510. On trouve à la fin cette devise, *Riand jhe vy*, anagramme de Jehan Divry. Il revit la *traduction* en vers français de l'*Énéide*, par Octavien de St-Gelais, et en donna une nouvelle édition in-fol. (1509 ?) On ignore l'époque de sa mort. W—s.

DIWISCH (Procope), physicien et musicien allemand, né en 1698, embrassa l'ordre des prémontrés à Bruck-sur-la-Taja, en Moravie, et y enseigna la philosophie. Ayant été nommé curé de Prendiz, il s'appliqua

pieds. L'évêque de Bruck en
m en 1790, pour lequel il te-
musicien particulier. Diwisch
le 21 décembre 1765. Nous
le lui, en allemand : *Théorie*
ectricité et application de ses
es à la chimie, Tubingen,
in-8°. G—Y.

MERIE (NICOLAS-BRICAIRE
), naquit à la Motte d'Atten-
en Champagne, vers l'année
Il vint de bonne heure à Pa-
y vécut modestement parmi les
s et les gens de lettres, et y
t subitement le 26 novembre
M. Cubières-Palmezeaux, qui
osé son éloge, cite de lui quel-
raits de bienfaisance, et prodi-
louanges à ses ouvrages, qui
I. *Contes philosophiques et*
ux, 1765, 2 vol. in-12; 1769,
in-12, écrits assez agréablement,
rès inférieurs à ceux de Mar-
l; II. *les deux Ages du goût*
énie sous Louis XIV et sous
XV, 1769, in-8°., parallèle
es 17e. et 18e. siècles, et où le
er est sans cesse sacrifié au der-
es notes qui accompagnent cet
ge sont, au jugement de l'abbé
er, judicieuses, instructives,
avec autant de netteté que de
tion; III. *le Lutin*, 1770, in-
V. *l'Espagne litteraire*, 1774,
, in-12, dont M. Cubières a
une nouvelle édition mutilée et
utée sous le titre de *Lettres*
Espagne, 1810, 2 vol. in-8°.
ette nouvelle édition sont quel-
ièces de l'éditeur, entre autres
e *de la Dixmerie*, et quelques
les de Mme. de Beauharnais
. BEAUHARNAIS au supplément);
le taciturne et l'Isle enjouée,
, in-12; VI. *le Livre d'ai-*
histoire indienne, 1789, in-
VII. *Mémoire pour la loge des*
neuf sœurs, 1779, in-4°.; VIII. le
Sauvage de Taïti aux Français,
1770, in-12; IX. *Lettres sur l'état*
présent de nos spectacles, 1765,
in-12; X. *Toni et Clairette*, 1773,
réimprimé en 1797, 4 vol. in-18,
avec un Discours sur l'origine, les
progrès et les guerres des Gaulois; XI.
La Comète, conte en l'air, 1773,
in-8°.; XII. *la Sibylle gauloise*, ou
la France telle qu'elle fut, telle
qu'elle est et telle à peu près qu'elle
pourra être, 1775, in-8°.; XIII.
les Dangers d'un premier choix, ou
Lettres de Laure à Émilie, 1777,
2 vol.; 1783, 3 vol. in-12; XIV.
Eloge de Voltaire, 1779, in-12;
XV. *Eloge analytique et historique*
de Michel de Montaigne, suivi de
notes, d'observations sur le carac-
tère de son style et le génie de notre
langue, avec un dialogue entre Mon-
taigne, Bayle et J. J. Rousseau,
1780, in-12; XVI. *Le géant Isoire,*
sire de Montsouris, 1788, 2 vol.
in-12; XVII. quelques *Dialogues des*
morts dans le *Mercure*, où l'on
trouve aussi quelques-uns de ses
contes philosophiques. Il a eu part à
l'ouvrage de Goguet sur l'*Origine des*
lois, etc. et à l'*Avant-coureur*,
feuille hebdomadaire qui a paru de
1760 à 1773. Il a fourni quelques
poésies à l'*Almanach des Muses*
et à d'autres recueils. A. B—T.

DJAAFAR-KHAN, neveu du cé-
lèbre Kérym, souverain de la Perse,
sous le titre de *Vékyl*, ou vice-roi,
avait été nommé gouverneur de Beï-
boun et de Chester en 1779, par Ssa-
dic son père, successeur de Kérym.
Sa lâche soumission à l'égard de l'ambi-
tieux Aly-Mourâd Châh qui, en 1781,
supplanta et extermina Ssadic, lui va-
lut la conservation de son poste. Aly-
Mourâd étant mort en 1784, Djaafar
prétendit aussi monter sur le trône de

et entra ouvertement en con-
e avec l'eunuque Aghâ Moham-
oncle de Fath Aly, *Châh* ou
ur actuel de la Perse. Il com-
it alors à Chyrâz, qu'il confia
ns de Louthf-Aly son fils, pour
r sur Ispahân où l'eunuque s'é-
ifié. La lutte fut longue et terri-
in, au printemps de 1785, Djaa-
ma heureux de pouvoir rentrer
hyrâz après avoir essuyé plu-
léfaites et perdu une bonne par-
on armée. La Perse se trouvait
ors le triste objet des sanglants
de deux usurpateurs égale-
mbitieux et inflexibles. Aghâ
med commandait depuis la
spienne jusqu'à Ispahân; Djaa-
s-sedait Chyrâz, Bé'iboun et
; Yezd et le Kirmân lui
t tribut; mais des compétiteurs
s-ordre lui disputaient encore
ortion de ce beau royaume; il
à les réduire et n'eut plus à re-
que l'infatigable et insatiable
e, dont la seule présence ré-

naquit à Médine en
gire (702 de J.-C
chaoual 148 (76
saint personnage m
tingua pas moins
par sa science. L
surtout les Chites,
telle autorité qu'il
une tradition au
avait coutume de
ses jours dans la
livré aux exercices
fervente, et plong
lisme et la mystici
nastie des Ommia
fin, Abou Salamèh
célèbre de Koufah
d'Abou Moslem, e
vizir des Khalifes a
Djafar pour lui pr
celui-ci brûla sa let
rejeta sa propositio
heurs de sa race s
il chérissait trop la
rir après une for
périlleuse. Ce fut

ces partis est la secte des
, plus connue sous le nom
hi, dont nous avons fait
assassin, et qui jouent un
: dans l'histoire des croi-
khalyfes fathimites d'E-
rétendaient issus du même
afar figure aussi dans les
abuleuses des musulmans,
pelé *seid hathal*, le preux,
e ses exploits imaginaires
ys inconnus. J—N.

DH. Sous ce surnom est
élèbre docteur musulman,
des *Motazélites*, dont les
: Abou Otsman Amrou. Si
s en croire le biographe
n, il a écrit sur toutes les
t dans toutes il s'est distin-
tendue de sa science et de
; toutefois il ne cite de cet
deux ouvrages, dont l'un
aité des animaux qu'Ibn
garde comme le meilleur de
ges. Djahedh a beaucoup
religion ; il est chef d'une
: la secte des Motazelites
L BEN ATHA), dont les par-
appelés *Djahedhyéh;* doué
de éloquence, il avait en
oup étudié les auteurs grecs,
ette source ses principes en
e. Un auteur arabe, plein
n pour ses talents, prétend,
ion des Musulmans, qu'il y
mmes de lettres dont le sort
oir jamais d'égaux : ce sont
féh dans la jurisprudence,
s la grammaire, Abou Té-
la poésie, et Djahedh dans
poser. Les partisans d'Ali le
ent avec empressement, et,
re, il composa un ouvrage
mbla, dit-on, mille tradi-
hétiques touchant le gendre
et. Ce docteur fut attaqué
de sa vie d'une hémiplégie,
et mourut à Bassorah, en Moharrem
255 (janv. 869 de J. C.), âgé de plus
de 90 années lunaires : le surnom de
Djahédh lui avait été donné parce qu'il
avait les yeux à fleur de tête. J—N.

DJAMY, poète très célèbre, le Pé-
trarque des Persans, naquit à Djam,
village du district de Kherdjerd, en
Khoraçan, le 23 chaaban 817 de l'hé-
gyre (7 novembre 1414 de Jésus-
Christ). C'est de là qu'il prit le surnom
sous lequel il est connu : son nom pro-
pre était Abd-alrahman. Dès sa plus
tendre jeunesse il s'appliqua à l'étude
avec un zèle infatigable, et éclipsa
bientôt les plus grands génies de son
siècle. Sa réputation étant parvenue
jusqu'à Hérat, où le sulthan Abou-
Saïd tenait sa cour, ce prince l'appela
près de lui et le combla de faveurs ;
mais Djamy, qui professait avec le zèle
le plus parfait la doctrine des sofis,
préférait les méditations et les extases
de la mysticité aux plaisirs de la cour.
Recherché par les plus grands person-
nages pour son génie, vénéré pour ses
vertus religieuses, il vécut également
honoré et respecté du successeur d'A-
bou-Saïd, Hossein-Mirza, dont le
premier ministre, l'illustre Aly-Chyr,
était lié d'amitié avec Djamy. Ce poète
aimable et philosophe se rendait sou-
vent sous le portique de la grande mos-
quée d'Hérat, et s'entretenant familiè-
rement avec les gens du peuple, il les
instruisait des préceptes de la religion
et de la morale : il ne quittait jamais ses
auditeurs sans les avoir séduits par le
charme de son entretien et la douceur
persuasive de son éloquence. Sa mort,
arrivée l'an 898 de l'hégire, 1492 de
J.-C., jeta toute la ville dans le deuil.
Le sulthan Hossein fit les frais de ses
funérailles, et les premiers person-
nages d'Hérat accompagnèrent son cer-
cueil, et lorsqu'on eut rempli les céré-
monies d'usage, « la terre s'entr'ouvrant

e une coquille » (disent les Per- « reçut dans son sein cette perle ɔrix inestimable. » Vingt jours cet événement, un orateur pro- son éloge, composé par Aly- en présence du sulthan, des ıs, des docteurs, et d'un con- immense de peuple. Aly-Chyr ensuite la première pierre d'un ment qu'il éleva à la gloire de mi. La Perse a produit peu d'é- ns aussi féconds que Djamy. Il posé près de quarante ouvrages ents; quelques-uns ont peu d'é- e, la plupart traitent de la théo- des Musulmans, ou sont écrits e style mystique. Les plus inté- ts sont au nombre de sept. Il ait réunis sous le nom de *Heft* ık, c'est-à-dire, *les sept Etoiles Ours* ou *les sept Frères*, en les titres : I. *Selseleh aldzeheb*, *haîne d'or*) c'est un recueil de s ingénieuses et autres pièces dé- s; II. *Solaman et Absal*, ro- le peu d'étendue; III. *Sobahat rar* (*Rosaire des Justes*); IV. nissent si heureusen style à la fidélité VII. *Khird - nam Livre de la Sages lexandre*), traité de figurer les anciens Grèce. La bibliothè un manuscrit de l'*H* tant plus précieux, années seulement ap teur. La même bibli y a quelques anne Djamy, ou *Recueil* Outre les ouvrages d'indiquer, il en est en quelque sorte D Nous voulons parle petit Traité de Mor et en vers, dans le g et qui se distingue choix des pensées et Les fables du *Beha* bliées par M. de L *thologia Persica*, in-4°., et réimprim dans sa *Chreston* Leipzig, 1805. M.

ignification diffère. La
de ce petit poëme, for-
in-18, a paru à Lon-
La première avait été
Persian Moonshi de
J—N.

. Ce nom est commun
rivains et personnages
ginaires ou natifs de
lle de la province de
golphe persique : nous
erons dans cet article
id-Hassan et de Mous-
surnommés Djannaby.
t chef des Carmathes,
es dont on a déjà parlé
m). Il vendait originai-
res dans son pays, et
ette profession pour
ine de cette secte, il
tôt un des personnages
ants. Ce fut, selon Ibn
nnée de l'hégire 286
, qu'il commença à se
ble dans le Bahreïn et
e Bassorah. Alarmé de
khalyfe Motadhed en-
une armée sous la con-
Djannaby le vainquit,
ral, et par une cruauté
a les prisonniers et en
rps ; il conserva le seul
voya, au bout de quel-
laghdad, en lui disant :
ton maître ce que tu as
ans après cet événe-
lire en 289 de l'hég.
rmathes, conduits par
rèrent en Syrie, où ils
illage et des cruautés
. Le récit de ces événe-
rop long ; nous nous
le dire que Djannaby
ar un de ses esclaves,
-4). Il eut pour suc-
neux Abou - Thaher,
ez Abou - Thaher).

— Djannaby, historien arabe, dont le nom propre est Moustafa, a composé, sous le titre emphatique de *Bahar Alzokkar*, une histoire générale depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 10e. siècle de l'hégire, époque à laquelle il vivait. L'ouvrage, composé de deux gros volumes, se divise en quatre-vingts chapitres, qui répondent au nombre des dynasties dont l'auteur traite ; il en existe un abrégé et une traduction turque. Moustafa vivait sous le règne d'Amurat III, fils de Sélim ; il mourut l'an 999 de l'hégire (1591 de J.-C.) J—N.

DJEHANGUIR. *V.* Djihan-guyr.

DJELAL-EDDIN MANKBERNY, prince de la dynastie des Kharizmiens, était fils de ce célèbre Ala-eddin Mohammed (*Voyez* Mohammed), qui, après avoir étendu sa domination depuis l'Irac jusqu'au Turkestan, succomba sous le poids de la misère et des maladies dans une île de la mer Caspienne. Djélal-eddin succéda à son père l'an 615 de l'hég. (1218 de J. C.). Il n'eut pas plutôt pris possession du trône, qu'il fut obligé de fuir devant les Moghols conduits par Djenguyz-Khan, et de se rendre à Gaznah, où il rassembla une armée nombreuse : deux victoires consécutives remportées par Djélal-eddin ne firent qu'irriter les fureurs du conquérant moghol ; il s'avança en personne à la tête de toutes ses troupes. Vers le même temps, une grande dispute s'éleva entre deux officiers de l'armée des Kharizmiens ; le frère de l'un des deux ayant été tué, on demanda vengeance au sulthan qui, trop occupé de la guerre, négligea de l'accorder. L'officier offensé se retira, et entraîna à sa suite un corps de troupes nombreux. Cette désertion accrut les forces de Djenguyz-Khan dans la proportion qu'elle affaiblit celles de Djélal-eddin. Celui-ci se retira vers

dus, et campa sur le bord du fleuve, frère, qui posséda
du de disputer courageusement le profita pour s'emp
ain, et toujours poursuivi par les pahan, de Hamada
ghols. Cerné de toutes parts, et tout changea de
ut le fleuve à dos, il lui fallut vain- Djélal-eddin, tant
ou mourir. Le combat fut des plus sait! Tous les émi
iâtres; Djélal-eddin se distinguait près de lui, le pe
des prodiges de valeur et écrasait de grandes acclam
plus braves Moghols; enfin, accablé célébrèrent son r
le nombre, il fut poussé jusqu'à temps il conquit l'Ir
trémité du rivage. En ce moment, l'Adzerbaïdjan, K
perçoit sa mère, sa femme et le zran, menaça Ba
e du sérail qui lui tendent les bras Géorgie. Cependa
nplorent la mort, la préférant à la n'était plus ce gue
ivité: Djélal-eddin se précipite monarque imposa
s leurs bras, les arrose de ses lar- réduire les efforts d
, les fait jeter dans le fleuve, tous les excès de la
rasse ses amis, se dépouille de on ne trouvait plus
uirasse et s'élance dans l'Indus lâche et efféminé :
une intrépidité sans pareille; par ses troupes ay
re mille soldats imitèrent son ces musulmans, K
mple. Au milieu même du fleuve, l'Asie mineure,
cessait de lancer des flèches con- prince ayoubite, r
es Moghols. Djengayz-Khan, saisi pes et vinrent l'att
miration, ne put s'empêcher de éprouva une défait
en se retournant vers ses enfants: dant sa mauvaise

, mais Djélal-eddin s'étant
e, l'un d'eux le conduisit
son et le confia aux soins
; un autre curde étant en-
te maison, le reconnut et
coup de lance, en 618 de
1 de J.-C.), pour venger la
frère que Djélal-eddin
rir à Khélath. Ainsi périt
grands princes qu'ait pro-
. J—N.

EDDYN ROUMY, l'un
èbres poètes persans, na-
, ville du Khoraçân. Son
ddyn Veled y jouissait des
es plus distingués sous le
ohammed Kharizm-Chah :
n se livra avec ardeur à la
sofys, la prêcha et s'acquit
té telle, que les grands et
naient de toutes les parties
pour entendre ses saintes
s : le nombre et le rang de
s excitèrent la jalousie du
izm, qui en toute occasion
a sa haine. Boha-eddyn,
ta Balkh, en jurant de ne
trer dans cette ville, ni
s le Khoraçân, tant que
l occuperait le trône. Sa
sembla à un triomphe ; de
les peuples s'empressaient
le : chacun enviait le bon-
endre un sofy si fervent, et
éloquent. En passant par
, il rendit visite à Feryd-
har, autre poète mystique
célèbre. Feryd-eddyn, dès
jeune Djelâl-eddyn, prédit
t un jour le plus zélé parti-
ement le plus précieux de
s sofys. Boha-eddyn, tou-
mpagné de son fils, visita la
lédine, et les saints lieux de
et après avoir erré quelque
se fixa à Iconium : la renom-
piété l'y avait précédé. Fier
de posséder ce trésor de vertus, les habitants de l'Asie Mineure lui témoignèrent le même empressement que le peuple du Khoraçân : en peu de temps Iconium fut peuplée de ses disciples. Ce saint personnage mourut en 631 de l'hégire, 1233 de J. C. A sa mort Djélâl-eddyn devint le chef de sa secte ; mais il le surpassa par ses vertus *sofyques* et son génie poetique : retiré du monde, plongé dans les vastes champs de la méditation, dans un anéantissement total de son être, dont il ne sortait que pour révéler aux hommes les augustes secrets de la spiritualité, il vécut comme » le modèle le plus parfait des sofys, et » cette perle précieuse de l'océan de la » mysticité, quitta ce monde fragile » l'an 1272 de J.C., à l'âge de 69 ans : on dit que son tombeau se voit encore à Iconium. Rien n'égale la célébrité dont Djélâl-eddyn jouit parmi les sofys et les derviches : on sait qu'il est le fondateur de la fameuse secte des derviches *Mevlevys*, sur laquelle on peut consulter le *Tableau de l'empire othoman*, de Mouradgea d'Ohsson. Le livre où il a déposé les productions de son génie porte le titre de *Kilat elmetsnévy*, ou *Recueil de metsnevi*. Le *metsnevi* se compose de distiques égaux en mesure, et formés de deux hémistiches rimés : cet ouvrage poétique est généralement regardé comme le modèle le plus parfait du style mystique ; mais telle en est aujourd'hui l'obscurité, qu'on ne peut le lire qu'à la faveur d'un dictionnaire spécial destiné à expliquer le sens dans lequel les mots sont employés : on n'a encore publié de ce poète que les trente-quatre premiers distiques des *metsnévi*, qui ont été traduits en anglais par l'illustre W. Jones. Ils ont paru pour la première fois dans son *Discours sur la poésie mystique des*

: *et des Hindous*, imprimé
tom. 3 des *Asiatick researc*-
et ont été réimprimés par
ıseley et Rousseau, et der-
ıt par M. Hussard, dans
es de l'Orient : ce dernier
ste les a accompagnés d'une
ɔn en vers allemands ; il pro-
continuation de ce travail.

J—N.

ICHYD monta sur le trône de
rs l'an 800 avant J.-C. Il ache-
le d'Istakhar ou de Persépolis,
l'appellent les Grecs, commen-
son oncle Thamoûratz, et dont
es sont encore connues sous
de *Tchehel-minâr* (les qua-
ɔlonnes), et il bâtit une partie
an. Il introduisit parmi les
l'usage de l'année solaire, et
à que le premier jour de cette
nommé *Noû-roûz* (nouveau
et arrivant lors de l'entrée du
lans le bélier, serait célébré
ɔmpe. Il donna à ses sujets les
res idées de l'astronomie, et

l'usurpateur son fi
l'éleva dans un asile
Persans, les instru
furent inventés sous
chyd, et ils ajoute
fut contemporain d
Thalès. M. Jones p
l'an 780 avant J.-C.
qui a formé sur Dje
tures fort ingénieuse
vers l'an 800.

DJEMLAH (*l'é*
quoique Persan d'
dans le village d'Ar
pahan), et de parer
un rôle assez impo
politique et militair
appris à lire et à
commun dans ces
regardons comme le
les connaissances hu
lui valurent une p
chand de diamants
quents voyages da
finit par l'associer
Djemlah eut bientôt

zyr de l'empire Moghol, ussitôt chargé d'une expé- e le Bedjapour (nommé vul- 'isapour), dont le nouveau ivait été choisi sans l'ap- le l'empereur Moghol. Au jours de siége, Beder, t prise, et le royaume sou- s Aureng-Zeyb arrêta, avec tout le plan qu'il exécuta : tant de scélératesse et de voy. AURENG-ZEYB, CHAH- DARA CHÉKOUH). Il fut it secondé par l'imprudence qui destitua l'émyr : celui-ci de joindre Aureng-Zeyb, avec un dévouement sans ontre les deux frères, qui l'empire à ce dernier. Ces services lui valurent la vice- Bengale ; mais les soins ble administration ne suffi- son activité, il suggéra au indien le projet de joindre moghol le pays d'Acham, rd du Bengale, et si célèbre lité, malgré les nombreuses dont il est hérissé. Il fut cette expédition ; il obtint plus brillant succès, et pé- 659, sans aucun obstacle, du royaume ; mais la saison étant venue le surprendre 'il ne s'y attendait, il se vit p inondé de toutes parts, ver un chemin pour la re- roi d'Acham avait coupé routes pratiquées dans les s, et harcelait sans cesse l'ar- Djemlah. Ce grand général, avec les hommes et avec les conjurés, se montra par son par sa politique et par son é, supérieur aux grandes et circonstances où il se trou- arvint non seulement à sau- son armée, mais encore à rapporter en entier le butin qu'il avait ramassé dans tout le cours de cette expédition, et après avoir découvert une route qui pouvait, dans une autre saison, conduire les armées du grand Moghol jusqu'aux limites de la Chine. En arrivant dans la première ville du Bengale, l'émyr Djemlah succomba, en 1665, aux fatigues corporelles qu'il avait constamment partagées avec sa brave et patiente armée, et surtout aux fatigues d'esprit qui sont principalement le partage des grands capitaines. Suivant quelques historiens, il périt d'une maladie épidémique qui régnait dans son armée. La connaissance d'un grand homme ignoré est une véritable acquisition pour l'espèce humaine. On nous permettra donc de donner une plus juste idée de celui ci, d'après les sages reflexions du savant traducteur de Ferichtah. « Quoique l'émyr Djemlah, dit M. Dow, se fut élevé de l'état le plus obscur à la plus haute fortune, personne n'attribua cette élévation à son bonheur ; il la dut toute entière à ses grands talents. Plein de prudence, de perspicacité et de bravoure, il surpassa tous les capitaines de son pays et de son siècle, en conduite, en sagacité et en activité. Pendant une guerre de dix ans, lors qu'il commandait pour le roi de Telingâna, il réduisit la province montagneuse du Karnatic, et les contrées voisines avec toutes leurs citadelles, dont quelques-unes étaient réputées inexpugnables, même pour des ingénieurs européens. Il n'avait pas moins de talent pour les intrigues du cabinet que pour les opérations militaires. Calme et patient dans la conception d'un plan, il l'exécutait avec promptitude : aimable et doux dans sa vie privée, il se conduisait avec justice et dignité dans toutes les affaires publiques ; il dédaignait d'employer les traitements

d de ses ennemis, ie quand un illustre et rival d'Aureng- le ses mains. » Mais ier volume de la re- lèbre voyageur Ber- apprendre à bien ame vraiment extra-

L—s.

KHAN, dont les au- nt altéré le nom de es, en écrivant Gen- an, Zingiscan, etc., ple chef de la horde Yeçonkaï ou Pyçou- t, puisqu'il comman- mille familles, mais e des Tatars Kin ou s alors de la Tatarie toute la portion sep- Chine. Il naquit en 1165-1164 de J.-C.), Bloun Youldouk, et le nom de *Temoud-* d'un chef des Sou- n père avait vaincu.

Après le combat il pro penses aux officiers leur distribua les p emmenèrent en escla pendant un certain distingués par leur influence, et qui fur soixante-dix chaudiè lante, par ordre e queur : digne prél brables boucheries d épouvanter l'Asie et Un grand nombre d rent pour exterminc devait leur inspirer a que d'horreur; celui- sant protecteur dans Moghols Kéraïtes. H torien et prêtre, et s non content de proté *sainte des ligues*, sant, il lui donna s mariage. Eblouie pa ques brillants faits d rant sans doute quel laient déjà cette gloi

, une paix qui ne fut pas de
durée. Il n'était pas difficile
er la zizanie entre un prince
soupçonneux et un jeune am-
qui ne négligeait aucune occa-
iccroître ses richesses et ses
En 1202 ils en vinrent aux
après avoir perdu plus de
e mille hommes, Oung-Khân
it à prendre la fuite; des chefs
s le rencontrèrent et lui cou-
la tête, après avoir taillé en
la petite escorte qui lui était
idèle. Le vainqueur trouva un
antagoniste plus redoutable
personne de Tayank, chef
ghols Naïmans, et choisi pour
les opérations d'une ligue plus
use encore que la première.
côté Témoudjyn délibéra avec
éraux et les chefs de horde
ient embrassé son parti : la
é opinait pour que l'on tem-
pendant l'hiver; un seul pro-
attaquer l'ennemi à l'instant
et offrit de fournir des che-
ceux qui en manqueraient :
n et l'offre furent également
s. On vola à la rencontre de
i, dont on trouva les coureurs
des bords de l'Altaï; Tayank
sé dangéreusement dès le com-
ent de l'action, et mourut en
après avoir eu la douleur de
assacrer jusqu'à son dernier
Cette mémorable action assu-
vainqueur la souveraineté d'une
partie de la Mogholie et la
ion de la capitale Cara-Corom.
it donc à ses soldats de prendre
uartiers d'hiver, et emp'oya
nents à méditer sur le *couriltaï*
plénière, qu'il devait tenir au
ips, non loin de la source du
Onon, dans le pays des Nauma-
En effet : « Au commencement
nnée (moghole) du léopard, à
» l'époque où le monde sort de l'Orient,
» le soleil entrant sous les magnifi-
» ques pavillons du printemps, dresse
» la tente de la nouvelle année sur la
» mer de la grandeur ». il convoqua
à Bloun Youldouk, son pays natal,
les députés de toutes les hordes qui
lui étaient soumises: ces députés, vê-
tus de blanc, aussi-bien que toutes les
personnes de sa famille, lui posèrent
la couronne sur la tête, le portèrent
du feutre, où d'abord on l'avait fait
asseoir, sur le trône de la puissance,
et après avoir fléchi neuf fois le genou
devant lui, le proclamèrent *khacân*,
ou grand khân, devant toute l'armée
divisée en neuf corps, chacun des-
quels avait des drapeaux blancs. Tout-
à-coup, au milieu de cette brillante et
nombreuse assemblée, s'avance un
pieux chaman, nommé *Bout-Tengry*,
et très révéré des Moghols, « Parce
» qu'il montait fréquemment au ciel. »
Il s'adressa à Témoudjyn : « Un
» homme vêtu de rouge et monté sur
» un cheval blanc, lui dit-il, m'a ap-
» paru, en s'écriant : Vas trouver le
» fils de Pyçouka, et déclares-lui :
» Il ne faut plus que tu te nommes
» Témoudjyn, mais Djenguiz-Khân;
» le Très-Haut veut que je te
» donne et à tes descendants, les
» quatre points cardinaux du monde,
» les hauteurs, les profondeurs et
» les plaines. » On conçoit aisément
que cette scène, qui eut une grande
influence sur l'esprit des Moghols et
sur la brillante fortune de leur ambi-
tieux chef, avait été concertée d'avan-
ce. Par une suite sans doute de cette
préméditation, un frère de Djenguyz
eut bientôt une querelle avec ce même
chaman, qui voulait se mêler des af-
faires de l'état. « Le prince le jeta si
» rudement à terre, que le malheu-
» reux ne se releva pas. » Ce fut dans la
même assemblée que le nouveau mo-

licta un code de lois civiles et
s, connu encore aujourd'hui
ous le titre d *Yca Djenguyz-*
Ce code est fondé sur le mo-
ne le plus absolu ; car, sui-
rkhond, Djenguyz ne pro-
ucune religion ; il évitait soi-
ent de donner le plus léger
à un culte sur l'autre. Tous
mes de mérite, sans distinc-
croyance, étaient admis à sa
accordé cependant des privi-
x chefs de la religion musul-
ux derviches et aux médecins,
it nulle mention du christia-
estorien, alors très répandu
Tatarie, ni du lamisme, qui
pas moins, et dont un prêtre
man Bout-Tengry) lui avait
n important service. Mais il
ossible que ces articles, dont
n a droit de nous étonner,
supprimés à dessein par les
musulmans qui nous ont trans-
ques fragments de ce code. Ils
nt, à la vérité, que dans les
cements de sa fortune, Djen-

» avec un ennemi,
» vaincu. » On y trou
ques réglements qui
indignes d'être adop
tions civilisées, tels q
cerne les mariages de
milles célébraient les
tiales sur la tombe d
et dès-lors se regarda
par les liens de la
nous avons donné,
me volume des *Not*
des Manuscrits de
que du Roi, tous les
code que nous avons
les écrivains orientau
tenterons d'ajouter i
en caractères oïgour
vant le texte même
» Moghols ne savaie
» n'avaient pas mêr
» leur fût propre.
pouvoir affirmer que
pas plus savant que
puisqu'il appela un la
mé Tatatouko, pour
fants et les principa

manière qu'il ne lui de les conduire à de es. Le beau et vaste rs, situé au centre de xcitait depuis long- oitise. Cette nation, r ses connaissances lit- ses talents militaires, umise. L'ydycout, ou implorer la protection moghol : celui-ci, par , se voyait maître de partie de la Tatarie. out, dont le territoire d'un côté à celui des l'autre à la partie sep- la Chine, s'estima très ojurer l'orage, en don- s filles en mariage au , qui profita de cette our faire une invasion septentrionale nommée ux le Mâtchyn, où ré- s Tatars Kin ou Nieu- être assuré des dispo- Khitaï, dont les chefs, rés des Nieutché qui pplantés à la Chine, élité, en égorgeant sur un cheval blanc, un t en brisant une flèche, 1209 la grande mu- des partis dans le Leao- Petchely. La conquête xupa les Moghols pen- ; la capitale, nommée ec ou Yen-king, et au- ing, fut prise d'assaut agée, et l'incendie dura ou-khân, ou empereur, Chine septentrionale, ers le midi à Kaïfong- nenacé par les généraux hân ; car celui-ci était tatarie, se reposer dans qu'il avait fait cons- u de Cara-corom, sa capitale, auprès du Kerlon. Ces instants de repos étaient ordinairement consacrés à faire les préparatifs d'une nouvelle guerre, à recevoir des ambassadeurs et à en expédier. Ceux qu'il avait envoyés au roi de Kharizme furent assassinés. Djenguyz-khân cherchait depuis long-temps un prétexte pour fondre sur le Turkestan, il n'eut garde de laisser échapper celui-ci; et après avoir rempli quelques vaines formalités, et surtout après avoir pris d'excellentes précautions pour la tranquillité de ses états, et avoir fait d'immenses provisions de tous genres, il entra en campagne en 1218, à la tête d'une armée de sept cent mille combattants, et c'est de cette époque que l'on date la grande expédition des Moghols dans le nord de l'Asie. Le premier choc entre les deux armées fut terrible et le succès indécis. Les fils de Djenguyz, par leur froide intrépidité, se montrèrent dignes de leur père. Les Kharizmiens perdirent cent-soixante mille hommes, et chacun se retira dans son camp. Dans le cours de 1219, Otrar, Farghanah, Ourkendje et toutes les principales villes du Kharizme tombèrent au pouvoir des Moghols ; ils n'eurent pas besoin de l'année suivante toute entière pour conquérir la Transoxane. La résistance de Bokhara et de Samarcande ne fit que les irriter, et attirer, sur ces deux vastes et malheureuses cités, toutes les horreurs du sac et du pillage. La plupart des habitants périrent par la flamme et par le fer du vainqueur. En déplorant la mort de deux ou trois cent mille victimes, nous sera-t-il permis de parler de la destruction des volumineuses et précieuses bibliothèques de Bokhara, ville célèbre dans toute l'Asie par ses colléges et par ses savants. Sans se laisser intimider par le traitement qu'avaient éprouvé

bitants de ces deux villes, ceux
harizme opposèrent la plus hé-
e résistance, ils mirent eux-
s le feu à leurs propres maisons
rent tous massacrés. Djenguyz
t placé sur une éminence, de ma-
à jouir de la vue de l'incendie et
boucherie; spectacle bien digne
eux d'un conquerant. Termed,
ère ville de la Transoxane, du
lu Tokharistan, succomba éga-
t. Les Moghols la brûlèrent, et
égorger, emmenèrent en escla-
le petit nombre d'habitants à qui
aient laissé la vie. L'hiver était
très avancé, et la rigueur de la
n ne permettait pas de tenter une
elle expédition dans le Tokharis-
Du les occupa à une grande chasse
le les tenir toujours en haleine,
les premiers jours du printemps,
221, les habitants de Balkh offri-
le se rendre, mais le prince mo-
voulait jouir du spectacle d'un as-
la population fut exterminée et
le rasée. Un sort non moins hor-

autre ville de la T
pas plus épargnée
myau située dans
précédente, coûta
d'un de ses petits-
soler la mère en m
les malheureux ha
tous massacrer sa
ou de sexe, elle pou
jusqu'à vouloir qu'
des femmes enceir
maux furent égorg
qu'occupait cette v
les Moghols *Mon*
deuil. Au lieu de
de ses conquêtes
obligé de voler au
raux qu'il avait en
êd-dyn, ce terribl
rizme. Ils étaient b
dispersées quand I
le Khoraçan. Atta
battre, le pousser j
du Sind, qu'il pas
au risque de se no
le prince Moghol,

erbaïdjân et l'Arrân eu-
e conduire une armée
chac. Ils commencèrent
hamakhyéh, puis Der-
nces du Captchac firent
e avec les princes russes,
autres furent battus et
qu'aux bords du Borys-
ud duc de Kiew et le duc
furent faits prisonniers
1 du monde 6751, sui-
niques russes, et le 6
e l'ère vulgaire. Tandis
raux conquéraient pour
ise contrée dans le nord-
, et que d'autres défen-
laient ses conquêtes dans
tentrionale, il attendait
açân la fin des grandes
enait une diète où l'on
mesures à prendre pour
ouverner les états nou-
mis. Il s'agissait en outre
à la disette de soie et de
ait ressentir dans la por-
de la Chine. Djenguyz
lement de mettre à mort
nts des campagnes, pour
rir et à vêtir moins de
utiles à la guerre, et pour
er en pâturages les terres
nsemencées. Un sage et
nseiller, *Tletchousay*,
à cette effroyable mesure,
prouver qu'elle était sur-
aux intérêts de l'état. Le
iller ne craignit pas non
r entendre à son maître
ts étaient las de faire la
les pays lointains. Celui-
esprit d'entendre ce sage
lla passer quelque temps
. Depuis sept ans entiers
t de cette capitale de ses
ilie vint au devant de lui
ds de la rivière de Toula,
ec les plus éclatantes dé-
monstrations de joie. Il se montra vivement sensible à cet accueil, et parut même recevoir avec délices les caresses de ses nombreux petits-enfants. Il en distingua deux qui lui inspirèrent un intérêt particulier; il traça lui-même le plan de leur éducation, et leur donna pour instituteurs deux savants oïgours; c'était Coblaï et Holagou, l'un âgé de sept ans et l'autre de dix; tous deux justifièrent dans la suite la prédilection de leur illustre aïeul. La reine de Leao-toung, principauté limitrophe de la Chine, vint le féliciter et le prier de conférer la souveraineté, qu'elle ne voulait plus exercer, à un jeune prince qu'elle lui présenta. Il apprit aussi que ses généraux poussaient avec vigueur leurs conquêtes dans le cœur de la Chine, et écrasaient les Nieutché partout où ils les rencontraient. Cependant ceux-ci tuèrent un de ses meilleurs généraux, et on a tout lieu de conjecturer que cette perte détermina le grand khân à revenir dans sa capitale. En outre le roi du Tangout, qui s'était montré si empressé et si soumis, venait de donner asile à deux ennemis déclarés des Moghols, et refusait obstinément de les livrer. Quoiqu'il eût alors (en 1225) plus de soixante ans, Djenguyz résolut de marcher en personne contre le Tangout à la tête de toutes ses armées, dont il forma dix corps. Les Moghols traversèrent le grand désert de Koby pendant l'hiver de 1226, pénétrèrent au centre des états de leur ennemi, qui leur opposa une armée de cinq-cent mille hommes, remarquable principalement par la richesse de ses équipages et de ses vêtements. Après différentes rencontres et affaires de postes, dont l'issue fut constamment à l'avantage des Moghols, Djenguyz livra une grande bataille sur un lac

formé par le Caramoran; le roi
angout fut complétement battu
dit trois cent mille hommes; et
e temps après cette défaite, il
mba aux fatigues et aux cha-
Le vainqueur séjourna quelque
au milieu du pays nouvellement
is, et de là envoya deux de ses
chever la conquête de la Chine
trionale. Kai-fong-fou, dont
eutché avaient fait leur capitale
à la prise de Pe-king par les Mo-
, fut inutilement assiégée par ces
rs. Dès que le retour du prin-
permit à l'armée victorieuse de
uer ses opérations dans le Tan-
la capitale fut assiégée, et Djen-
lla lui-même dans le Chen-si,
uce septentrionale de la Chine.
avoir détruit plusieurs corps
ché, il passa les grandes cha-
de l'été sur la montagne de Léou-
Cependant le siége de Ninghia,
le du Tangout, se poussait avec
rande activité. Le nouveau sou-
étant sorti pour implorer la

meurée, et de fond
dynastie mogholе q
les dynasties étrang
elles se sont établie
de siècles succomb
des nationaux subju
de quitter la mon
Djenguyz sentit les p
d'une maladie qu'il p
être mortelle. Il ne v
loin, ordonna à son
bler ses frères et les
gea Touli de la rég
en attendant le ret
nomma son successe
plus sages avis, t
suivre pour réduire
commanda à ses en
semble dans la plus
insista fortement
la discorde, leur e
gers en brisant succ
eux toutes les flèch
qui, réunies en faisc
sisté aux efforts d
d'entre eux. Celui q

par les travaux de leurs
t à peu près de cette ma-
conquérants, dans tous
dans tous les pays, ont
progrès des lumières, à
nt de la population et au
leurs semblables. Djen-
ourut le 10 de ramadhân
t 1227), âgé de 66 ans,
ègne de vingt-deux. Ses
firent avec la plus grande
, suivant le rit musul-
nhumé au Tangout, non
roit où il était mort, sous
trêmement remarquable
isité de ces branches, au
il s'était reposé en reve-
nasse, peu de jours avant
s atteintes de la maladie
uisit au tombeau. Lui-
désigné cet endroit pour
. Loin de divulguer ce
ment, les grands gardè-
absolu secret. Le fils du
out qui vint pour se sou-
trer en grâce, trouva les
à la joie; la plus grande
nait dans le camp à cause
lue convalescence du sou-
de temps après son ar-
nduisit au supplice, sans
ur soumission, le prince
t arrivé et toute sa suite
mbrense. Cette sanglante
nfirma l'armée dans son
lle s'attendait d'un mo-
e à marcher à la suite de
r de nouvelles conquêtes,
énéraux, les officiers et
furent convoqués pour la
bre. Le son lugubre des
t des instruments leur
mort de leur chef. Les
avaient été si bien prises,
d événement, qui retentit
ncien continent, ne pro-
e commotion dans les
vastes états du conquérant Moghol. Ses dispositions furent religieusement observées. Aucun des enfants qu'il avait eu de ses cinq-cents concubines ne lui succéda. On refusa même le titre de *Khân* ou prince à ceux qui étaient nés de mères chinoises. Avant de mourir il avait distribué lui-même ses états entre les quatre princes qui lui étaient nés de la première de ses quatre femmes légitimes, lesquelles avaient chacune leur palais. Touchy, l'aîné de ces quatre princes étant mort, fut représenté par son fils Batou, qui lui succéda dans la souveraineté du Captchac (et dont les descendants régnèrent en Crimée jusqu'à l'anéantissement de cet état en 1783; Djagataï ou Zagataï, eut un état qui porta son nom, et qui était composé de la Transoxane, du pays des Ouzbeks et du Turkestân, où quelques-uns de ses descendants ont encore de petites souverainetés. Touly eut le Khoraçân, une partie de la Perse et les bords du Sind. Trois des fils de ce dernier, Mangou, Holagou et Koublaï, méritent chacun un article particulier. Octaï, que son père, le jour avant de mourir, avait désigné pour lui succéder, eut en partage la grande horde, nommée *Ordoubalek*, et *Oloug-youzt*, dans le Cara-khataï, dont Cara-corom était la capitale; c'est là que Djenguyz faisait sa résidence: en outre le Mogholistân, le Khataï ou Chine septentrionale, dont la capitale est Pé-king, ainsi que la Corée et le détroit d'Anian. Une grande partie de ces états passèrent en la puissance de Koublaï, l'un de ses neveux, qu'on regarde comme le fondateur de la dynastie moghole à la Chine. L—s.

DJÉVHÉRY (Ismaïl ben Hammad), lexicographe arabe, très célèbre, naquit à Farab, ville de la Transoxane, vers le milieu du quatrième

le l'hégire, dixième de notre ère.
courut la Perse, la Mésopota-
i Syrie, habita l'Égypte quelque
pour y étudier l'arabe, revint
oi âçâh, et fixa sa résidence à
pour. Ce fut là qu'il publia, en
le l'hégire (999 de Jésus-
), sous le titre de *Sihah allo-
le pur du langage*, le dic-
ire le plus parfait qu'aient les
s. Golius qui l'a inséré, en grande
, dans son *Lexicon arabicum*,
le en ces termes dans sa préface :
mi les Arabes qui ont étudié leur
ue avec le plus grand soin en la
naut dès la plus haute antiquité,
ui l'ont transmise avec plusieurs
uments puisés dans les auteurs
plus estimés, et recueillis soit en
isant, soit en les écoutant, il est
x écrivains surtout, qui jouis-
: en cette matière d'une considé-
on générale, et que presque toute
horte des érudits a coutume de
re dans l'orient même, comme
x constellations brillantes : l'un,

taires ; on en a fait
Hadjy Khalfâ donn
de ces commentair
dans sa *bibliograp*
des travaux faits su
couli l'a traduit en
coula.), et cette t
primée trois fois d
Constantinople. I.
a paru en 1141 d
notre ère. C'est l
sorti des presses d
blie à Constantino
Ahmed III, et di
Bosmadjy. La sec
donnée en 1757,
him, élève de Ba
seul ouvrage qui a
seconde époque d
ke. Enfin, la trois
presses de Scutari
racières qui ont s
sont neufs, mais ba
des éditions précéd
plaire que nous av
nous ne trouvons

le sa vie, l'esprit lui ayant
se fit deux ailes avec les-
saya de voler, mais il tomba
selon Yacout, un étourdis-
rait pris subitement et il
é du haut de sa maison. Ce
ıs vraisemblable. Il paraît
cette chûte, en causant sa
sa son dictionnaire impar-
ne l'avait revu que jusqu'à
had. Un de ses élèves, en
rriger la partie qui com-
lettres suivantes, y intro-
ieurs erreurs. J—N.

AR (AHMED), le *Boucher*,
nom sous lequel est connu
: pacha d'Acre et de Saïde.
e, vraiment extraordinaire
ruauté, était né en Bosnie.
ndu lui-même, dans sa jeu-
n marchand d'esclaves, il
it en Egypte, et acheté par
Ali-Bey (*Voy.* ALI-BEY),
ve mamlouk, il parvint à la
gouverneur du Caire. En
rès les désastres d'Ali Bey,
, l'émyr Yousouf lui donna
nement de Bairout, ville de
peine fut-il entré en posses-
tte dignité, qu'oubliant toute
ıance, il s'empara de cin-
lle piastres qui appartenaient
Yousouf, et déclara ne recon-
utre maître que le sultan.
rrité de la perfidie de Djezzar,
rotection tacite que lui accor-
acha de Damas, fit alliance
her (*Voy.* DHAHER) et les
t, aidé de ces alliés, il vint
airout par terre, tandis que
usse le bombardait par mer.
e put résister à cette double
il se remit entre les mains
er, le suivit à Acre, et s'en
promptement. Après la mort
er, en 1775, Hassan, ca-
cha, établit Djezzar pacha
d'Acre et de Saïde, et le chargea du soin d'achever la ruine des rebelles. Fidèle à cet ordre, il détruisit, par la force ou la ruse, la famille du Cheïkh, réprima les Bedouins de Sagr, abaissa les Druzes et anéantit presque tous les Motoualis. Ces succès lui valurent de nouvelles faveurs de la Porte. Vers l'année 1784 ou 1785, il reçut les trois queues et le titre de vézyr. Son pachalik, par les divers accroissements qu'il obtint, embrassait tout le terrain compris depuis le Nahr el kelb jusqu'au sud de Caïssarieh, entre la Méditerranée à l'ouest, l'Anti-Liban et le cours supérieur du Jourdain à l'est, et comprenait ainsi les plaines fertiles d'Acre, d'Ezdrelon, de Sour, de Haouleh et le bas Bécaah. Les relations de Djezzar et de la Porte se terminèrent comme il arrive toujours en pareil cas : le divan prit ombrage de la fortune du pacha, s'alarma de son humeur entreprenante ; de son côté, le pacha usa de toutes les ruses et supercheries possibles, pour se garantir de sa perte, et sut conserver son gouvernement jusqu'à sa mort. Il exerçait depuis vingt ans les plus horribles vexations sur les habitants de la Syrie, lorsque l'armée française arriva en Egypte. Cet homme féroce ne reconnaissait plus, depuis longtemps, l'autorité de la Porte, et n'attendait point ses ordres pour se déclarer contre les Français : l'officier que Buonaparte lui envoya fut congédié sans réponse, et les Français qui se trouvaient à Acre furent jetés dans les fers. Cependant, la Porte l'ayant élevé à la dignité de pacha d'Egypte, il fit les préparatifs qu'exigeait cette expédition. Battu, chassé de toutes ses places, il se retira à Saint-Jean-d'Acre, et songeait même à l'abandonner : Sidney-Smith ranima son courage : M. Phelippeaux, officier

émigré, se chargea de la dé-
la place, en rétablit ou en
les fortifications, et, après
uvé ce que peut le génie con-
ce, il obligea les Français à
iége, au bout de soixante-un
tranchée, le 21 mai 1799.
ce siége, Djezzar fit plusieurs
à il déploya une rare valeur.
le grand-vézyr arriva en Sy-
la fin de la même année,
entre lui et le pacha des que-
violentes, que leur armée fi-
n venir aux mains et se livrer
combats sanglants, ce qui
l'expédition contre l'Egypte.
nourut en mai 1804, laissant
rs immenses. Nous rapporte-
le portrait qu'un voyageur
qui visita Acre en 1801, fait
ha; il contient plusieurs traits
ront bien connaître : « Djez-
ait à la fois son ministre,
ancelier, son trésorier et son
ire, souvent même son cui-
et son jardinier, et quelque-

» par un juif, jadi
» qui avait payé un
» la perte d'une o
» Après un pélerin
» Djezzar tua de sa
» de son harem, s
» délité. Il avait s
» sa vigueur était
» homme dans l
» Nous le trouvâ
» natte dans une c
» bles; il portait
» simple Arabe, et
» descendait sur s
» ceinture, il po
» garni de diama
» que d'honneur
» ment. Quand
» était occupé à
» ingénieur, des
» tions sur le sol
» occupation avan
» Lorsque son inge
» eut avec nous un
» tion, pendant la
» avec des ciseaux

Le gouvernement français
blir ses rapports commer-
e Levant, chargea le colo-
ni d'une mission auprès de
ezzar l'accueillit favorable-
ez-vous, dit-il à l'envoyé,
je vous reçois et j'ai du
ous voir? C'est parce que
ez sans firman; je ne fais
s des ordres du divan, et
us profond mépris pour
borgne. On dit que Djez-
Bosnien cruel, un homme
mais en attendant je n'ai
personne, et l'on me re-
Je suis né pauvre; mon
n'a légué que son courage.
is élevé à force de travaux;
ne me donne pas d'orgueil:
finit, et aujourd'hui, peut-
demain Djezzar finira, non
soit vieux, comme le disent
mis (et dans ce moment il
faire le maniement des ar-
manière des mamlouks),
ce que Dieu l'a ainsi or-
e roi de France, qui était
, a péri; Nabuchodonosor,
and roi de son temps, a été
n moucheron, etc.» J—N.

I-GUYR (Aboul-Ma-
DUR ÊD-DYN MOHAMMED).
voir, à l'article d'Akbar,
e monarque, inconsolable
teint sa vingt-neuvième
s être père, obtint du ciel
ar les soins et les prières
solitaire. La sulthane favo-
lui avait été recomman-
ucha, le 17 de rébyi 1er.
août 1569), d'un fils
ommé Selym, par reconnaissance envers le santon qui portait
om. A peine ce jeune prince
int sa quinzième année, que
ui obtint la main de la fille
ant radjah (ou prince hin-
dou), alliance assez remarquable et qui serait, je crois, impossible pour des musulmans et des hindous d'un rang moins élevé. L'année suivante, Sélym épousa une autre fille de radjah. Bientôt il prit pour troisième et quatrième femmes légitimes, deux princesses musulmanes. Les nombreux et magnifiques témoignages d'affection qu'il reçut d'Akbar, dans ces circonstances, ne l'empêchèrent pas de se rendre coupable d'un grand acte d'ingratitude, que nous ne traiterons pourtant pas de rébellion, pour ne pas nous montrer plus sévères que l'historien persan qui nous sert de guide. En revenant victorieux d'une expédition qui lui avait été confiée, il eut l'imprudente audace, pour se faire des créatures, de distribuer à quelques-uns de ses officiers, différentes provinces de l'Hindoustân supérieur, situées sur le bord oriental du Gange. Il poussa l'audace jusqu'à arborer tous les signes de la suprême puissance, et eut la lâche cruauté de faire assassiner le premier ministre de son malheureux père, le savant et éloquent Aboûl Fazl (*Voy.* Aboul Fazl), qui cherchait à rétablir la concorde dans la famille impériale. Il commit encore d'autres actes de cruauté que l'on attribua à l'état d'ivresse dans lequel il était continuellement plongé, car il faisait un usage immodéré du vin, des liqueurs et de l'opium. Ces vices abrutissants n'empêchèrent pas Akbar de le désigner pour son successeur, et c'est un grand sujet de reproche pour la mémoire de ce bon souverain. Il est vrai que ce fut une intrigue de cour, disons-même une conspiration, qui porta Selym sur le trône de l'Hindoustân. En y montant il prit le nom de Aboul Mozaffer Nour êd-dyn Mohammed Djihân-Guyr, c'est-à-dire, le père victorieux, la lumière de la reli-

Mohammed, *conquérant du*
Son inauguration eut lieu à
220 de djomâdy second, 1014
re (22 octobre 1605). Avant
ée fût entièrement écoulée, il
mbattre un de ses fils; il ne
s moins d'un an pour réduire
e, qui fut amené devant le
ec la main et le pied gauches
à la même chaîne, suivant la
Djenguyz-Khân. D'autres re-
tirèrent contre eux les armes
es, ils furent vaincus, et l'em-
rofita des premiers instants de
ur contracter un mariage que
oriens regardent comme le
l évènement de son règne. Il
n 1611, Mher-ûl-Niçâ, veuve
cier de la cour. Après la mort
poux, elle était restée profon-
gnorée avec la veuve d'Akbar.
eur l'ayant aperçue par ha-
it frappé de sa beauté et ne
s à l'épouser. Il fit changer le
la nouvelle sulthâne en celui
-mahl, *lumière du sérail*, et

Elle l'irrita contre C
voqua même, contr
somptif de la couro
qui portèrent le jeu
volte. Son père se
marcher en personn
réussit qu'avec beau
le réduire. Cette imp
n'était pas encore t
le principal vézyr,
contre la sulthâne, s
à la tête d'un nombr
jepouts, parvint à en
et finit par se rend
femme, cause de t
Son titre de souver
objet sacré pour un
ci sollicita et obtin
l'arrêt de mort de
n'eut besoin que d
pour faire rétracter
de son faible époux,
ve échappât des m
éblouis d'une si rare
vint à se soustraire
pereur, à la surve

lus d'intérêt au neveu favorite, qu'elle ne lui nné d'enfant; il faisait seoir celui-ci sur son nsia bientôt un gouver- nt. Il s'y conduisit avec e et l'arrogance d'un u jour, l'éléphant qu'il écrâsé un enfant, il tisfaction aux parents; lirent à la cour, et trou- i de faire parvenir leurs monarque, qui com- ouverneur de donner à les dédommagements nt de lui; mais il ne fit ition à cette injonction. ournèrent à la porte du ris y furent entendus, ur fut sommé de venir de sa conduite. Dès à la porte de la ville, 'y rendit, et le fit piler d'un éléphant, en sa retirant, les yeux bai- s, il dit: « Je l'aimais, arques sont esclaves de mme de la nécessité. » ques chapitres aux *com-* Bâbour (*V.* Babour), persan, le *Touzouky- ry*, renfermant les mé- -sept premières années un ouvrage non moins ur la géographie et la pour l'histoire de l'Hin- ne on en peut juger par érés dans le 2e. volume *niscellany*, publié par à Calcutta, en 1788, et er volume de l'*History n during the reigns of nd Aureng Zeb*, par utta, 1788. L—s.

. *V* Djenguiz khan.

, chef de la tribu des es princes djoubaniens, était un officier distingué de l'armée des Mogohls de Perse. A la mort d'Aldjaïptou il fut nommé tuteur du jeune prince Béhadur Khan, son successeur, et jouit auprès de lui d'une faveur si grande qu'il épousa sa sœur; mais, en 1523, il maria sa fille Khatoûn-Baghdâd à un émyr nommé *Haçan*, et causa par cette union sa perte et les malheurs de l'état. Behadur Khan devint amoureux de Baghdâd Khatoûn, l'une des plus belles femmes de l'Asie, et ne put l'obtenir de son père ni de son mari. Djouban essaya vainement d'éteindre cette passion dans le cœur du jeune prince. Le temps et l'absence ne firent que l'augmenter. Le ministre se retira alors en Khoraçan, traînant à sa suite le vézyr Saïn son ennemi, et laissa à la cour son fils Demachk, qui fut chargé de toutes les affaires; mais Béhadur, instruit d'une intrigue qu'il avait avec une des femmes d'Aldjaïptou, le fit périr, et réserva le même sort à Djouban son père. Celui-ci, instruit de la mort de son fils et des intentions du prince, se défit de Saïn, et marcha vers l'Adzerbaydjan à la tête de 70,000 hommes. Arrivé près du camp de Behadur, il lui fit demander les assassins de son fils; mais il ne fut point écouté. Irrité de ce refus, il s'apprêtait au combat lorsque la plus grande partie de son armée déserta. Trop faible alors pour résister, il se retira après bien des alternatives chez Melek-Kurt qu'il avait élevé, et auprès duquel il se croyait en sûreté; mais les promesses flatteuses de Béhadur étouffèrent dans le cœur de cet officier les sentiments de la reconnaissance et de l'amitié. Il fit couper la tête à Djouban, et l'envoya à Behadur. Ce dernier venait enfin de posséder Baghdad Khatoûn, répudiée par son mari. Son élévation au

rendit à sa famille le crédit
avait perdu. A la mort de Bé-
, Haçan *Kutchuc*, ou le petit,
prince djoubanien, et petit-
Djouban, jouissait d'une grande
é. Il triompha deux fois de
Buzurk, ou le Grand, détrôna les
is qu'il avait créés, et devint le
uissant de ces émyrs qui dé-
at et élevaient à leur gré les
s moghols; mais il fut égorgé
femme, dont il venait de faire
l'amant, et qui voyait ses
es découvertes. Achraf son père
céda, et s'empara du trône des
ls après en avoir fait descendre
ce qu'il y avait d'abord placé.
nt odieux à ses sujets par sa
te, et périt en 1355, dans un
contre Djanibek, souverain
tchak, que les grands de l'em-
aient appelé à leur secours. Il
dernier des princes djouba-
lont l'histoire est peu connue.

J—N.

IGOSZ (Ignace), historien po-

lieux saints, le roi
tion de ses fils. Il a
hême l'aîné de ses
Bohémiens avaient
ronne. On nomma
de Prague; il refus
Bohémiens ne voula
les conditions aux
son acceptation. E
Lemberg, il mourut
mai 1480, avant d'
Les princes ses di
clergé et d'une foul
ple, honorèrent ses
présence (*V.* S. Ga
écrit la vie de sainte
de S. Stanislas, e
tique sur la Polog
principal est: *Dlug
lonica, lib. XIII.*
temps fabuleux, et
l'année même de
point toujours exact
est souvent diffus;
quelquefois de clart

mprend le treizième et der-
e de cette histoire, jus-
lo, avec les ouvrages histo-
Kadlubek, de Sarnicki, de
Dzechowsky, la vie de Pier-
un recueil des lettres d'hom-
es, avec des notes savantes.
nne des détails exacts et très
ur Dlugosz et sur ses ouvra-

G—y.

HOVZKI (François), né
mort en 1808, de la con-
des *Ecoles Pies*. Il quitta
et se maria quelques années
mort. Il eut une part active
nrrection des Polonais, en
fut membre du gouverne-
n littérateur, versificateur
et laborieux, sa traduction,
lonais, de l'*Iliade*, est une
ures qui existent dans les
odernes, tant pour la fidélité
la couleur poétique. Ses au-
ges en vers sont : une imi-
l'Art poétique, 1788; le
dernier d'*Young*; une
rtie du *Paradis perdu*. Il
pris une traduction de *l'É-*
n'en put achever que les
iers livres. M. Jaknbowski
es trois derniers chants, et
ner le tout à Varsovie en
rédigea pendant quelques
Mémorial, journal littéraire
polonais, dans lequel on
très bons articles. Il publia
ques fragments en prose, et
n en dix volumes des œu-
rwicki.

M—l.

EAN), peintre napolitain du
, fut, de tous les élèves de
let, celui qui approcha le plus
ière de ce grand peintre. Plu-
ses tableaux, et surtout des
à mi-corps ont été pris pour
ges de ce maître. Do excellait
rement dans le coloris; on
regarde comme son chef-d'œuvre une
Naissance du Messie, qu'il fit pour la
sacristie d'une église de Penitents à
Naples, appelée la *Pietà de' Turchini*.

Z.

DOARA, Buoso de, chef du parti
Gibelin à Cremone, vers le milieu du
13e. siècle. Buoso de Doara, seigneur
de quelques châteaux dans le voisinage
de Crémone, s'était élevé par ses ta-
lents, et surtout par la force de son
caractère, à tenir un des premiers
rangs en Lombardie, pendant le règne
de Frédéric II. Cet empereur, obligé
de lutter dans chaque ville avec la fac-
tion de l'église, gouvernait l'Italie,
non par l'autorité des magistrats, ou
la force des armes, mais par le crédit
des chefs de parti, qu'il avait attachés
à ses intérêts. Cette correspondance
entre l'empereur et les capitaines Gi-
belins avait assuré à Buoso de Doara
une sorte de souveraineté à Crémone,
semblable à celle qu'Eccelin III de Ro-
mano exerçait à Padoue, et Oberto
Pelavicino dans ses fiefs de l'état de
Plaisance. Tant que Frédéric II vécut,
ces trois seigneurs, toujours unis,
gouvernèrent en son nom la Lombar-
die; ils composaient presque seuls ses
armées de leurs propres soldats et de
leurs partisans, et ils purent s'attri-
buer tout l'honneur des victoires;
mais la mort de Frédéric II, en 1250,
changea la nature de ce triumvirat.
Pendant l'interrègne, Buoso de Doara
et ses associés ne parurent plus occu-
pés que de leur grandeur personnelle.
Ils continuèrent bien quelques années
à faire la guerre de concert; cependant
leurs conquêtes mêmes jetaient entre
eux des semences de divisions. En
1258, ils s'emparèrent de Brescia
avec leurs forces réunies; mais à
peine y étaient-ils entrés que Buoso de
Doara, découvrant les complots de
son associé, le féroce Eccelin III,

', fut obligé de s'en-
le ce monstre avaient
re lui presque toute
: pape Alexandre IV
une croisade pour en
té. Buoso de Doara
s aux croisés ; Pela-
t, et ils eurent beau-
victoire du pont de
eptembre 1259, où
la vie. Cependant la
en associé, qui avait
use par sa cruauté,
aux attaques de tous
dès lors Buoso de
crédit, et on le vit
année. En 1265 il
lainfroi, roi de Na-
le passage de l'Oglio
s, que Charles d'An-
en Italie ; mais il
sition par les Guelfes
ut obligé de se reti-
reuse de s'être alors
argent des Français,
ette raison dans son

1672, in-12; III. *Reflexions, Sentences et Maximes royales et politiques*, Amsterdam, 1671, in-12; IV. *Reflexions prudentes, Pensées morales et Maximes stoïciennes*, Amsterdam, 1671, in-12. On a encore de lui une traduction faite sur l'espagnol de la *Vie du roi Almanzor*, écrite en arabe, par le capitaine Aly Abenemfian, Amsterdam, 1671, in-12, et *la Vie de Ste. Ulphe*, Amiens, 1672, in-12. W—s.

DOBERT (Antoine), que Chalvet, dans sa mauvaise *Bibliothèque du Dauphiné*, nomme *Dorbert*, on ne sait pourquoi, et qu'il fait ministre de la religion protestante à Grenoble, quoiqu'il fût minime, a publié à Lyon, en 1650, et non en 1660, comme le dit encore Chalvet, un ouvrage in-8°, sous le titre de *Récréations littérales et mystérieuses, par le révérend Père Antoine Dobert, minime Dauphinois, sourd et asthmatique.* « Ce religieux, » dit Goujet, divise son livre en plu- » sieurs A. B. C., et chacun en autant

ys, et n'a pas observé lui-
La carte que ce jésuite ajoute
ouvrage est mal dessinée, et,
le témoignage de son auteur,
st pas fondée sur des mesures
riques. E—s.

SON (GUILLAUME), peintre,
ndres, en 1610, mérite d'être
né à une époque où la plupart
intres qui brillaient en Angle-
taient étrangers, tels que Van-
Vander Faes, dit Lely, etc. Son
our la peinture engagea ses pa-
le mettre chez un marchand de
ux. Il ne put y recevoir qu'une
tion très incomplète; cependant
it un talent qui lui valut la con-
nce de Vandyck. Il eut le bon es-
chercher la manière de ce grand
e, et il en approcha quelquefois.
it à la cour, Dobson y fit suc-
nt les portraits de Charles Ier.,
ince de Galles, du prince Ro-
et d'un grand nombre de cour-
. Le secret infaillible d'ajouter
s aux charmes des femmes, con-
surtout à lui donner une telle
, qu'il pouvait à peine suffire
avaux qu'on lui demandait; ce-
nt, comme il s'aperçut que, par
e, ou par ennui, plusieurs de
qui se faisaient peindre lui lais-
leurs portraits non terminés,
avoir assez de conscience pour
mniser du temps qu'il y avait
eré, il prit le parti d'exiger,
de commencer un portrait, la
é du prix convenu; mesure aussi
que juste, que les artistes anglais
epuis adoptée, et qu'on devrait
être établir dans le reste de
ope. Une vigueur qui n'excluait
la suavité caractérisait le pin-
de Dobson. Nommé premier
re du roi, il pouvait courir une
ère aussi agréable que lucrative;
ses mœurs, plus que dissipées,
ne lui permirent pas de conserver les biens qu'il avait amassés, et abrégèrent ses jours. Il mourut de consomption à Londres, en 1647, âgé seulement de 37 ans. D—t.

DOCAMPO (FLORIAN), historiographe de l'empereur Charles V, né à Zamora, fut disciple du savant Antoine de Lebrixa (*Nebrissensis*), et se voua de bonne heure à l'étude des antiquités de son pays. Nommé chanoine de l'église métropolitaine de Grenade, il rassembla et combina de nombreux matériaux pour une histoire générale de l'Espagne. Pressé ensuite par Charles V, il donna au public cinq premiers livres, intitulés : *Los cinco libros primeros de la chronica gènèral d'España*, Alcala de Henarez, 1578, in-fol°., réimprimés à Valladolid, en 1604, où il exposa avec soin, pureté et élégance, tout ce qu'on pouvait dire sur l'origine et sur les antiquités de cette péninsule. La première partie du travail de Docampo devait s'étendre jusqu'à la naissance de J. C.; mais elle ne va pas au-delà de la mort des deux Scipion. On reproche à ce savant écrivain d'avoir mêlé aux vérités historiques, les fables du faux Berose. Du reste son histoire jette le plus grand jour sur les peuples qui abordèrent originairement en Espagne et sur les colonies et les villes qu'ils y fondèrent. Docampo mourut en 1590, à 77 ans. Il avait promis 4 vol. sur l'histoire générale de l'Espagne; mais il n'en a publié qu'un seul. On a encore, sous le nom de Docampo : I. *Libros de Linages et armas;* II. *Linage del apellido de Valencia*, Il paraît que ces deux ouvrages sont restés manuscrits. Il avait entrepris une *Histoire du cardinal Ximenès*, dont on ignore le sort. B—p.

DOCAMPO (GONZALVE), né à

; *slaves?* tome Ier.,
ius et ses coopéra-
it le christianisme
ant le rit latin ou
c? ibid.; *si le pape*
thodius de dire la
slave? ibid.; *Intro-*
tianisme en Bohê-
II, 1785; *Histoire*
et loix anciennes
la ville de Brünn,
Théobald, duc de
me III, 1787; *An-*
nduction bohémien-
V, 1789. G—Y.

MATHIEU), gentil-
La guerre lui ayant
une, il se rendit, en
pour y enseigner le
ut ensuite notaire à
la Prusse polonaise.
ier de la langue po-
58; une *Grammai-*
ls, 1699, et quel-
ages en polonais.

G—AU.

Tucuman et du Chaco. Tout ce qui concerne la géographie physique et civile et l'histoire naturelle du pays y est traité dans le plus grand détail. On y trouve des documents intéressants. Le second volume donne la description des Abipons, nation guerrière du Chaco, et celle de leur pays. Le troisième offre l'histoire des Abipons et des colonies établies chez eux. On ne peut lire la relation de ces établissements, sans admirer la fermeté inébranlable et la patience des missionnaires pour convertir les peuples sauvages de l'Amérique méridionale, leur dévouement pour les instruire, leur adresse pour les gouverner; mais il faut convenir en même temps que ces religieux se sont plus occupés d'enseigner à leurs néophytes la pratique des cérémonies de l'église, que de les pénétrer de la connaissance des préceptes de la religion chrétienne capables de former leur esprit et leur cœur. L'histoire des Abipons de Dobritzhoffer est, comme celle du Para-

ys, et n'a pas observé lui-
. La carte que ce jésuite ajoute
ouvrage est mal dessinée, et,
s le témoignage de son auteur,
est pas fondée sur des mesures
triques. E—s.

BSON (GUILLAUME), peintre,
ondres, en 1610, mérite d'être
gué à une époque où la plupart
eintres qui brillaient en Angle-
étaient étrangers, tels que Van-
, Vander Faes, dit Lely, etc. Son
our la peinture engagea ses pa-
à le mettre chez un marchand de
ux. Il ne put y recevoir qu'une
ction très incomplète; cependant
uit un talent qui lui valut la con-
nce de Vandyck. Il eut le bon es-
chercher la manière de ce grand
re, et il en approcha quelquefois.
uit à la cour, Dobson y fit suc-
ent les portraits de Charles Ier.,
ince de Galles, du prince Ro-
et d'un grand nombre de cour-
. Le secret infaillible d'ajouter
e aux charmes des femmes, con-
a surtout à lui donner une telle
e, qu'il pouvait à peine suffire
ravaux qu'on lui demandait; ce-
ant, comme il s'aperçut que, par
ce, ou par ennui, plusieurs de
qui se faisaient peindre lui lais-
t leurs portraits non terminés,
avoir assez de conscience pour
muniser du temps qu'il y avait
ncré, il prit le parti d'exiger,
t de commencer un portrait, la
ié du prix convenu; mesure aussi
que juste, que les artistes anglais
lepuis adoptée, et qu'on devrait
-être établir dans le reste de
rope. Une vigueur qui n'excluait
t la suavité caractérisait le pin-
de Dobson. Nommé premier
tre du roi, il pouvait courir une
ière aussi agréable que lucrative;
ses mœurs, p s que dissipées,
ne lui permirent pas de conserver les biens qu'il avait amassés, et abrégèrent ses jours. Il mourut de consomption à Londres, en 1647, âgé seulement de 3· ans. D—t.

DOCAMPO (FLORIAN), historiographe de l'empereur Charles V, né à Zamora, fut disciple du savant Antoine de Lebrixa (*Nebrissensis*), et se voua de bonne heure à l'étude des antiquités de son pays. Nommé chanoine de l'église métropolitaine de Grenade, il rassembla et combina de nombreux matériaux pour une histoire générale de l'Espagne. Pressé ensuite par Charles V, il donna au public cinq premiers livres, intitulés : *Los cinco libros primeros de la chronica gènéral d'España*, Alcala de Henarez, 1578, in-fol°., réimprimés à Valladolid, en 1604, où il exposa avec soin, pureté et élégance, tout ce qu'on pouvait dire sur l'origine et sur les antiquités de cette péninsule. La première partie du travail de Docampo devait s'étendre jusqu'à la naissance de J. C.; mais elle ne va pas au-delà de la mort des deux Scipion. On reproche à ce savant écrivain d'avoir mêlé aux vérités historiques, les fables du faux Berose. Du reste son histoire jette le plus grand jour sur les peuples qui abordèrent originairement en Espagne et sur les colonies et les villes qu'ils y fondèrent. Docampo mourut en 1590, à 77 ans. Il avait promis 4 vol. sur l'histoire générale de l'Espagne; mais il n'en a publié qu'un seul. On a encore, sous le nom de Docampo : I. *Libros de Linages et armas;* II. *Linage del apellido de Valencia*, Il paraît que ces deux ouvrages sont restés manuscrits. Il avait entrepris une *Histoire du cardinal Ximenès*, dont on ignore le sort. B—p.

DOCAMPO (GONZALVE), né à

, fut successivement chanoine
ille, archidiacre de Niebla,
de Cadix, archevêque de Li-
Pérou, en 1614, où il mourut
ns après. Il avait écrit en es-
un traité *du Gouvernement*
rou, qui est resté manuscrit. Il
ne *Carta pastoral à todos*
ras de almas de su arzobis-
— Docampo (François-An-
, professeur de droit, mort en
a traduit du latin en espagnol,
ire de la vie et des faits du
al Gil de Alborno, par Se-
, 1612, in-4°. B—p.
DANE, DODENA ou DUO-
, épouse de Bernard, duc de
anie (*Voy.* Bernard), a mé-
e place parmi les femmes il-
de son siècle, par ses vertus,
ents et sa tendresse pour ses
. Il nous reste un monument
savoir et de sa piété, dans un
lqu'elle écrivit pour Guillaume
aîné, depuis duc d'Aquitaine.
rage, écrit en latin, est divisé

fut nommé six ans
de pharmacie, et e
médecin de Louis
l'académie des sci
nombre de ses mem
ché à la cour, et occu
portants, il consacr
son temps au servic
il les aidait de sa b
ses conseils. Son dé
classe indigente l'av
cier à ses entreprise
sieurs personnes de
de provoquer des
plus en état d'en d
ment contribua mê
terme de sa carriè
5 novembre 1707.
rée, et il accompa
nelle, de toutes les
son, la respectable
Dodart étudia à f
végétaux, et cette é
sujet de plusieurs
res, et l'avantage de
vante préface du li

de ces expériences a été
us le titre de *Statica me-*
illica, Paris, 1725, in-
soins de Noguez, avec un
lifférentes pièces relatives
jet. Dodart avait le projet
r une histoire de la mé-
is, prévenu par Daniel Le-
vailla à celle de la musi-
mémoires qu'il communi-
démie sur la formation de
ont en quelque sorte l'in-
il y compare l'organe vo-
mme à un instrument à
me adopté dans les écoles
42, époque où Ferrein en
autre, qui partagea les
ais, de nos jours, on a re-
dications opposées et trop
de l'un et de l'autre, et
lérons aujourd'hui le la-
e un instrument qui réu-
tages et présente le double
des instruments à vent et
ents à cordes; c'est même
qu'il l'emporte sur tous
musique par l'étendue, la
et l'inépuisable variété de
Les mémoires de l'acadé-
iences renferment encore
es travaux de Dodart, qui
s à l'histoire naturelle, à
, à la médecine, etc. Fon-
it l'éloge de cet académi-
n fils Claude-Jean-Bap-
ST, homme de mérite, fut
1718 premier médecin de
t mourut le 25 nov. 1730,
ixante-six ans. Il n'a laissé

R—D—N.

GUILLAUME), théologien
s célèbre par les erreurs
par sa fin tragique que par

ses talents, naquit en 1729, à Bourne, dans le comté de Lincoln, étudia à Cambridge, et dès l'âge de dix-huit ans donna au public quelques poésies, où l'on trouva de la facilité. Il publia, en 1752, un recueil intitulé : *Beautés de Shakespeare*, en 2 vol. in-12; et en 1755, une traduction en vers anglais des *Hymnes de Callimaque*. Il avait fait, en 1751, l'imprudence d'épouser une jeune femme, belle, mais sans fortune comme lui, et qui pis est, sans économie. Ayant reçu les ordres en 1753, il se fixa à Londres, où son zèle religieux, ses ouvrages, ses leçons de théologie, et surtout sa manière de prêcher, pathétique et animée, lui procurèrent une grande réputation. Un sonnet qu'il adressa au docteur Squire, évêque de Saint-David, sur son traité intitulé : *l'Indifférence pour la religion est inexcusable*, lui fit un protecteur de ce prélat, qui le nomma son chapelain en 1761, et lui fit obtenir, en 1763, une prébende à Brécon. Le goût qu'il avait pour l'ostentation et le luxe, se trouvant peu d'accord avec la modicité de son revenu, il se livra, pour y satisfaire, à une multiplicité de travaux littéraires, pour lesquels il se faisait bien payer, et toujours d'avance. Il proposa ainsi, par souscription, un *Commentaire sur la Bible*, qu'il commença à publier par numéros, en 1765, et qu'il compléta en 3 vol. in-8°. Il devint chapelain du roi en 1766. L'évêque Squire, près de mourir, l'ayant adressé au comte de Chesterfield, cet homme d'état, qui se laissait aisément séduire par la politesse du ton et des manières, lui confia l'éducation du jeune Stanhope, son fils naturel. Dodd obtint, en 1772, la cure de Hookliffe, dans le comté de Buckingham. Les traitements de ses divers emplois, et les profits de ses

il ne lui fallut que quatre jours de
pour regagner quatre livres; ce
huit ou neuf jours il aurait repris
ids, et que le corps récupère aisé-
perdu par le jeûne.

ient de ses *Sermons* en 3 volumes in-12, auraient suffi à l'ai- e raisonnable et pru- ûts de dépense s'é- avec les moyens de il était alors accablé t embarras, la cure nt-George, à Lon- la disposition de la devenue vacante en avidité. Il adressa à celier une lettre ano- lle il lui offrait 3000 ouvait le faire nom- ; mais il avait trop alité des hommes en ut remise aussitôt au uite au roi, et avec le . Dodd essaya d'en sur sa femme, mais oins rayé de la liste lu roi, et vilipendé ient été dupes de son urnaux, les sociétés, ıdres, retentirent de

delène, qu'il commit le crime qui le conduisit à l'échafaud, en signant du nom du lord Chesterfield, une lettre de change de 4200 liv., dont il avait déjà touché une partie lorsque la fraude fut découverte. Le faussaire fut arrêté, mis en jugement, convaincu sur le témoignage de son bienfaiteur; et malgré le talent de son défenseur (*Voy.* R. CUMBERLAND.), il fut condamné à mort. Une circonstance particulière ayant retardé de quatre mois l'exécution de la sentence, il employa ce délai à écrire les *Pensées en prison*, qui sont, sans contredit, le meilleur et le plus curieux de ses ouvrages, et qui ont été imprimées en 1781, in-12, précédées de mémoires sur sa vie. Plus de vingt mille citoyens, dit-on, sollicitèrent en sa faveur la clémence du roi. Il fut exécuté à Tyburn le 27 juin 1777, il montra le plus vif repentir de ses égarements (1), et une grande fermeté qu'on attribua à l'espoir insensé qu'il avait conçu que son ami Hayes, à

ellectu humano, in-8°., *nons sur les paraboles s*, 4 vol. in-8°., 1758; *ion familière des œu- s de Milton*, in-12, *éflexions sur la mort*, ; V. *le Visiteur*, suite la plupart sont du doc- vol. in-12, 1764; VI. , 1 vol. in-8°., 1765; tion anglaise des ser- sillon, sous le titre de *les devoirs des grands*, *La fréquence des pu- les incompatible avec saine politique et la* °., 1772. Ses ouvrages morale qui malheu- ait point dans son cœur. dant de lui, un roman *Sœurs*, et qui présen- peintures licencieuses. , lorsqu'il fut arrêté, ions pour la publica- *listoire de la Franc-* , en 2 vol. in 4°. Voici u'a porté de son mérite écrivain distingué (l'au- *nger's common place* s productions littéraires 'un style fleuri et diffus; ue peu de goût, d'ima- le jugement; il manque ans lequel on n'obtient sidération, l'art d'expri- mots ce qu'on doit dire; ette censure générale des docteur Dodd, ses *Pen- en prison*, qui sont so- les et intéressantes. » M. teur à Lausanne, en a raduction française sous *Méditations de Dodd son*, Amsterdam (Lau- 8o, in-8°. X—s.

DGE (sir John), juris- lais, né dans la dernière moitié du 16°. siècle, fut reçu avocat en 1603, et parvint à la place de juge des plaids communs, et ensuite à celle de juge du banc du roi. Il mourut à Barnstaple, dans le comté de Devon, en 1628. Orton a écrit une notice sur sa vie : elle ne se trouve point dans les biographies anglaises. On a de ce jurisconsulte les ouvrages suivants, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort; ce qui prouve sa modestie : I. *Le Flambeau de l'homme de loi*, in-4°., 1629; II. *Le parfait Ministre*, in-4°., 1670; III. *Histoire des états, châteaux anciens et modernes de la principauté de Galles, du comté de Cornouailles et du comté de Chester*, in-4°., 1630; IV. *Le Jurisconsulte anglais*, in-4°., 1631; V. *Opinions touchant l'antiquité, la puissance*, etc., *de la haute-cour du parlement d'Angleterre*, in-8°., 1658. Z.

DODDRIDGE (Philippe), théologien anglais non conformiste, naquit à Londres en 1702, d'un bon marchand de cette ville. Il perdit à treize ans son père et sa fortune. Le docteur Clarke, ministre des non conformistes à Londres, le prit sous sa protection, n'épargna pour son éducation ni frais, ni peines, et, soit par lui-même, soit par les maîtres auxquels il le confia, le mit en état de commencer, en 1722, les fonctions de prédicateur. En 1723, il fut appelé par la congrégation non conformiste de Kilworth, et en 1725 par celle de Market Harborough. Il refusa des offres plus considérables. Son bienfaiteur l'ayant engagé à tourner ses vues principalement vers l'éducation de la jeunesse, il ouvrit, en 1729, une académie particulièrement destinée aux jeunes gens qui se vouaient au ministère sacré. Appelé peu de temps après à diriger une nombreuse congrégation à Northampton, il y transféra son

rendit à sa famille le crédit
e avait perdu. A la mort de Bé-
, Haçan *Kutchuc*, ou le petit,
d prince djoubanien, et petit-
Djouban, jouissait d'une grande
té. Il triompha deux fois de
ı Buzurk, ou le Grand, détrôna les
ns qu'il avait créés, et devint le
ouissant de ces émyrs qui dé-
ent et élevaient à leur gré les
es moghols; mais il fut égorgé
ı femme, dont il venait de faire
r l'amant, et qui voyait ses
ues découvertes. Achraf son père
céda, et s'empara du trône des
ols après en avoir fait descendre
ice qu'il y avait d'abord placé.
vint odieux à ses sujets par sa
ite, et périt en 1355, dans un
t contre Djanibek, souverain
ptchak, que les grands de l'em-
vaient appelé à leur secours. Il
dernier des princes djouba-
dont l'histoire est peu connue.

J—N.

lieux saints, le roi
tion de ses fils. Il
hême l'aîné de ses
Bohémiens avaien
ronne. On nomma
de Prague; il refu
Bohémiens ne voul
les conditions au
son acceptation. I
Lemberg, il mour
mai 1480, avant d
Les princes ses d
clergé et d'une foul
ple, honorèrent se
présence (*V.* S. C
écrit la vie de saint
de S. Stanislas,
tique sur la Polo
principal est: *Dlu*
lonica, *lib. XIII.*
temps fabuleux, et
l'année même de
point toujours exac
est souvent diffus;
quelquefois de clar

prend le treizième et der-
de cette histoire, jus-
, avec les ouvrages histo-
adlubek, de Sarnicki, de
zechowsky, la vie de Pier-
recueil des lettres d'hom-
, avec des notes savantes.
ne des détails exacts et très
Dlugosz et sur ses ouvra-

G—y.

OVZKI (François), né
ort en 1808, de la con-
s *Ecoles Pies*. Il quitta
se maria quelques années
rt. Il eut une part active
rrection des Polonais, en
ut membre du gouverne-
littérateur, versificateur
laborieux, sa traduction,
nais, de l'*Iliade*, est une
res qui existent dans les
lernes, tant pour la fidélité
couleur poétique. Ses au-
s en vers sont : une imi-
Art poétique, 1788; le
dernier d'*Young*; une
ie du *Paradis perdu*. Il
ris une traduction de *l'É-*
'en put achever que les
rs livres. M. Jaknbowski
trois derniers chants, et
r le tout à Varsovie en
édigea pendant quelques
émorial, journal littéraire
lonais, dans lequel on
ès bons articles. Il publia
es fragments en prose, et
en dix volumes des œu-
wicki.

M—l.

M), peintre napolitain du
fut, de tous les élèves de
, celui qui approcha le plus
re de ce grand peintre. Plu-
s tableaux, et surtout des
mi-corps ont été pris pour
s de ce maître. Do excellait
ment dans le coloris; on
regarde comme son chef-d'œuvre une *Nativité du Messie*, qu'il fit pour la sacristie d'une église de Pénitents à Naples, appelée la *Pietà de' Turchini*.

Z.

DOARA (Buoso de), chef du parti Gibelin à Crémone, vers le milieu du 13e. siècle. Buoso de Doara, seigneur de quelques châteaux dans le voisinage de Crémone, s'était élevé par ses talents, et surtout par la force de son caractère, à tenir un des premiers rangs en Lombardie, pendant le règne de Frédéric II. Cet empereur, obligé de lutter dans chaque ville avec la faction de l'église, gouvernait l'Italie, non par l'autorité des magistrats, ou la force des armes, mais par le crédit des chefs de parti, qu'il avait attachés à ses intérêts. Cette correspondance entre l'empereur et les capitaines Gibelins avait assuré à Buoso de Doara une sorte de souveraineté à Crémone, semblable à celle qu'Eccelin III de Romano exerçait à Padoue, et Oberto Pelavicino dans ses fiefs de l'état de Plaisance. Tant que Frédéric II vécut, ces trois seigneurs, toujours unis, gouvernèrent en son nom la Lombardie; ils composaient presque seuls ses armées de leurs propres soldats et de leurs partisans, et ils purent s'attribuer tout l'honneur des victoires; mais la mort de Frédéric II, en 1250, changea la nature de ce triumvirat. Pendant l'interrègne, Buoso de Doara et ses associés ne parurent plus occupés que de leur grandeur personnelle. Ils continuèrent bien quelques années à faire la guerre de concert; cependant leurs conquêtes mêmes jetaient entre eux des semences de divisions. En 1258, ils s'emparèrent de Brescia avec leurs forces réunies; mais à peine y étaient-ils entrés que Buoso de Doara, découvrant les complots de son associé, le féroce Eccelin III,

'aire périr, fut obligé de s'en-
cruautés de ce monstre avaient
olté contre lui presque toute
ardie; le pape Alexandre IV
prêcher une croisade pour en
l'humanité. Buoso de Doara
es troupes aux croisés; Pela-
a fit autant, et ils eurent beau-
part à la victoire du pont de
, le 16 septembre 1259, où
III perdit la vie. Cependant la
leur ancien associé, qui avait
ré leur cause par sa cruauté,
exposés aux attaques de tous
nemis; dès lors Buoso de
erdit son crédit, et on le vit
chaque année. En 1265 il
gé par Mainfroi, roi de Na-
défendre le passage de l'Oglio
s Français, que Charles d'An-
t appelés en Italie; mais il
rner sa position par les Guelfes
ds, et il fut obligé de se reti-
Dante l'accuse de s'être alors
gné par l'argent des Français,
ce pour cette raison dans son

1672, in-12; III.
tences et Maximes
ques, Amsterdam,
Reflexions pruden
rales et Maximes
terdam, 1671, in-
lui une traduction
de la *Vie du roi Al*
arabe, par le capi
fian, Amsterdam,
la Vie de Ste. Ulp
in-12.

DOBERT (Ant
dans sa mauvaise
Dauphiné, nomm
sait pourquoi, et q
la religion protest
quoiqu'il fût minim
en 1650, et non en
encore Chalvet, un
le titre de *Récréa*
mystérieuses, par
Antoine Dobert, m
sourd et asthmatiq
» dit Goujet, divis
» sieurs A. B. C.

ɔe et espagnole, qu'on trouve
rial, n°. 1671, sous le titre
se désirée d'un amateur;
usqu'à l'an 592 de l'hégire,
e J.-C. Casiri en a inséré de
traits dans le deuxième volu-
ɔa Bibliothèque, pages 135-
ls concernent plusieurs per-
s célèbres de ce royaume. Z.
NER (Gélase), historien
n, né à Prague, en 1749,
ɔera de bonne heure à l'ins-
publique dans la congréga-
écoles Pies; il enseigna dans
ges de son ordre, à Leibnick,
ıe, à Schlan et à Prague, où
cteur de l'université; il y mou-
4 mai 1790. Il a laissé, sur
e de Bohême et de Moravie,
rages précieux par l'étendue
ıerches et par la critique judi-
ui y règne. Ses *Monuments*
ues de Bohême y tiennent la
e place; il y a publié un grand
s de chroniques, de diplômes
ɔes documents inédits, dont le
écieux est la *Chronique de*
bof. Freher en avait inséré
de partie dans sa collection des
s bohémiens, publiée à Hanau
ı; depuis cette époque toutes
ıerches faites pour découvrir
ɔe entier, avaient été inutiles;
ı le trouva dans les archives
d'où le magistrat de cette ville
ırvenir à Dobner. Cette chro-
lont l'auteur est Pierre, abbé
gsbof, ordre de Cîteaux, com-
les temps d'Ottocar II, de
las II et III, de Rodolphe Ier.,
ri Ier., de Jean Ier. et de Char-
fils, depuis empereur. Après
uments historiques, nous pla-
dition de la chronique de Ha-
ɔe Dobner a publiée en latin
l'an 1198, avec des notes sa-
où l'on trouve un grand nom-
bre de diplômes, d'inscriptions et au-
tres documents inédits. Le premier
volume, intitulé: *Prodromus*, con-
tient une discussion profonde sur l'o-
rigine de la nation Bohémienne; on
trouve dans le troisième, où il est
question du baptême de Borziwoy,
des détails intéressants sur Cyrille et
Méthodius, que l'on regarde comme
les premiers apôtres de la Bohême.
Les principaux ouvrages de Dobner
sont: I. *Wenceslai Hagek annales*
bohemorum, è bohemicâ editione la-
tinè redditi, notis illustrati, diploma-
tibus, litteris publicis, re genealo-
gicâ, nummariâ, variique generis
monumentis aucti, Prague, 1762,
1763; 1765, 1772, 1777 et 1782,
6 vol. in-4°.; II. *Epistola, quâ gen-*
tis czechicæ origo à veteribus Zec-
chis Asiæ populis, et Ponti Euxini
Mœotidisque accolis vindicatur, seu
appendix et elucidatio prodromi
annalium hagecianorum, Prague,
1767, in-4°.; III. *Monumenta his-*
torica Bohemiæ, nusquàm antehàc
edita, ibid., 1764-86, 6 v. in-4°.; IV.
Examen criticum, quo ostenditur
nomen czechorum repetendum esse,
etc., ibid., 1769, in-4°.; V. *Exa-*
men criticum, quo expenduntur et
profligantur dubia nuper adversùs
originem czechorum à Zechis Asiæ
petitam, etc., ibid., 1770, in-4°.
Les ouvrages suivants sont écrits en
allemand. VI. *Discussion critique sur*
le temps auquel la Moravie est de-
venue un margraviat et qui a été
son premier margrave, Olmutz,
1781, in-8°., 2e. édition; VII. *Limi-*
tes de l'ancienne Moravie ou du
royaume de ce nom, tel qu'il était
dans le 9e. siècle, Prague, 1793,
in-8°., 2e. édition; VIII. Plusieurs
mémoires dans la collection de la so-
ciété des sciences de Prague: *Si l'Al-*
phabet cyrulique a été inventé par

slaves? tome Ier.,
ius et ses coopéra-
it le christianisme
ant le rit latin ou
e? ibid.; *si le pape*
thodius de dire la
lave? ibid.; *Intro-*
ianisme en Bohé-
II, 1785; *Histoire*
et loix anciennes
la ville de Brünn,
Théobald, duc de
me III, 1787; *An-*
tduction bohémien-
V, 1789. G—Y.

MATHIEU), gentil-
La guerre lui ayant
me, il se rendit, en
pour y enseigner le
it ensuite notaire à
à Prusse polonaise.
er de la langue po-
58; une *Grammai-*
ls, 1699, et quel-
ages en polonais.

C—AU.

Tucuman et du Chaco. Tout ce qui concerne la géographie physique et civile et l'histoire naturelle du pays y est traité dans le plus grand détail. On y trouve des documents intéressants. Le second volume donne la description des Abipons, nation guerrière du Chaco, et celle de leur pays. Le troisième offre l'histoire des Abipons et des colonies établies chez eux. On ne peut lire la relation de ces établissements, sans admirer la fermeté inébranlable et la patience des missionnaires pour convertir les peuples sauvages de l'Amérique méridionale, leur dévouement pour les instruire, leur adresse pour les gouverner; mais il faut convenir en même temps que ces religieux se sont plus occupés d'enseigner à leurs néophytes la pratique des cérémonies de l'église, que de les pénétrer de la connaissance des préceptes de la religion chrétienne capables de former leur esprit et leur cœur. L'histoire des Abipons de Dobritzhoffer est, comme celle du Para-

du pays, et n'a pas observé lui-même. La carte que ce jésuite ajoute à son ouvrage est mal dessinée, et, d'après le témoignage de son auteur, elle n'est pas fondée sur des mesures géométriques. E—s.

DOBSON (GUILLAUME), peintre, né à Londres, en 1610, mérite d'être distingué à une époque où la plupart des peintres qui brillaient en Angleterre étaient étrangers, tels que Vandyck, Vander Faes, dit Lely, etc. Son goût pour la peinture engagea ses parents à le mettre chez un marchand de tableaux. Il ne put y recevoir qu'une instruction très incomplète; cependant il acquit un talent qui lui valut la connaissance de Vandyck. Il eut le bon esprit de chercher la manière de ce grand peintre, et il en approcha quelquefois. Introduit à la cour, Dobson y fit successivement les portraits de Charles Ier., du prince de Galles, du prince Robert, et d'un grand nombre de courtisans. Le secret infaillible d'ajouter encore aux charmes des femmes, contribua surtout à lui donner une telle vogue, qu'il pouvait à peine suffire aux travaux qu'on lui demandait; cependant, comme il s'aperçut que, par caprice, ou par ennui, plusieurs de ceux qui se faisaient peindre lui laissaient leurs portraits non terminés, sans avoir assez de conscience pour l'indemniser du temps qu'il y avait consacré, il prit le parti d'exiger, avant de commencer un portrait, la moitié du prix convenu; mesure aussi juste que juste, que les artistes anglais ont depuis adoptée, et qu'on devrait peut-être établir dans le reste de l'Europe. Une vigueur qui n'excluait point la suavité caractérisait le pinceau de Dobson. Nommé premier peintre du roi, il pouvait courir une carrière aussi [illegible]able que lucrative; mais ses mo[illegible], plus que dissipées, ne lui permirent pas de conserver les biens qu'il avait amassés, et abrégèrent ses jours. Il mourut de consomption à Londres, en 1647, âgé seulement de 37 ans. D—t.

DOCAMPO (FLORIAN), historiographe de l'empereur Charles V, né à Zamora, fut disciple du savant Antoine de Lebrixa (*Nebrissensis*), et se voua de bonne heure à l'étude des antiquités de son pays. Nommé chanoine de l'église métropolitaine de Grenade, il rassembla et combina de nombreux matériaux pour une histoire générale de l'Espagne. Pressé ensuite par Charles V, il donna au public cinq premiers livres, intitulés : *Los cinco libros primeros de la chronica gènèral d'España*, Alcala de Henarez, 1578, in-fol°., réimprimés à Valladolid, en 1604, où il exposa avec soin, pureté et élégance, tout ce qu'on pouvait dire sur l'origine et sur les antiquités de cette péninsule. La première partie du travail de Docampo devait s'étendre jusqu'à la naissance de J. C.; mais elle ne va pas au-delà de la mort des deux Scipion. On reproche à ce savant écrivain d'avoir mêlé aux vérités historiques, les fables du faux Berose. Du reste son histoire jette le plus grand jour sur les peuples qui abordèrent originairement en Espagne et sur les colonies et les villes qu'ils y fondèrent. Docampo mourut en 1590, à 77 ans. Il avait promis 4 vol. sur l'histoire générale de l'Espagne; mais il n'en a publié qu'un seul. On a encore, sous le nom de Docampo : I. *Libros de Linages et armas;* II. *Linage del apellido de Valencia*, Il paraît que ces deux ouvrages sont restés manuscrits. Il avait entrepris une *Histoire du cardinal Ximenès*, dont on ignore le sort. B—p.

DOCAMPO (GONZALVE), né à

it successivement chanoine
, archidiacre de Niebla,
Cadix, archevêque de Li-
ou, en 1614, où il mourut
après. Il avait écrit en es-
traité *du Gouvernement*
, qui est resté manuscrit. Il
Carta pastoral à todos
de almas de su arzobis-
DOCAMPO (François-An-
ofesseur de droit, mort en
raduit du latin en espagnol,
de la vie et des faits du
Gil de Alborno, par Se-
1612, in-4°. B—P.
NE, DODENA ou DUO-
pouse de Bernard, duc de
(*Voy.* BERNARD), a mé-
place parmi les femmes il-
son siècle, par ses vertus,
et sa tendresse pour ses
l nous reste un monument
oir et de sa piété, dans un
elle écrivit pour Guillaume
é, depuis duc d'Aquitaine.
ge, écrit en latin, est divisé

fut nommé six ans
de pharmacie, et en
médecin de Louis
l'académie des scie
nombre de ses memb
ché à la cour, et occu
portants, il consacra
son temps au service
il les aidait de sa b
ses conseils. Son dév
classe indigente l'av
cier à ses entreprises
sieurs personnes de
de provoquer des s
plus en état d'en de
ment contribua mê
terme de sa carrièr
5 novembre 1707. S
rée, et il accompag
nelle, de toutes les l
son, la respectable
Dodart étudia à fo
végétaux, et cette ét
sujet de plusieurs c
res, et l'avantage de
vante préface du liv

t de ces expériences a été
ous le titre de *Statica me-*
allica, Paris, 1725, in-
s soins de Noguez, avec un
différentes pièces relatives
ujet. Dodart avait le projet
er une histoire de la mé-
ais, prévenu par Daniel Le-
travailla à celle de la musi-
mémoires qu'il communi-
idémie sur la formation de
sont en quelque sorte l'in-
; il y compare l'organe vo-
omme à un instrument à
ème adopté dans les écoles
742, époque où Ferrein en
n autre, qui partagea les
ais, de nos jours, on a re-
plications opposées et trop
de l'un et de l'autre, et
idérons aujourd'hui le la-
me un instrument qui réu-
tages et présente le double
des instruments à vent et
ments à cordes; c'est même
qu'il l'emporte sur tous
musique par l'étendue, la
et l'inépuisable variété de
Les mémoires de l'acadé-
ciences renferment encore
res travaux de Dodart, qui
fs à l'histoire naturelle, à
ie, à la médecine, etc. Fon-
ait l'éloge de cet académi-
on fils Claude-Jean-Bap-
IART, homme de mérite, fut
1718 premier médecin de
et mourut le 25 nov. 1730,
oixante-six ans. Il n'a laissé
t. R—D—N.

(GUILLAUME), théologien
lus célèbre par les erreurs
t par sa fin tragique que par
ses talents, naquit en 1729, à Bourne, dans le comté de Lincoln, étudia à Cambridge, et dès l'âge de dix-huit ans donna au public quelques poésies, où l'on trouva de la facilité. Il publia, en 1752, un recueil intitulé : *Beautés de Shakespeare*, en 2 vol. in-12; et en 1755, une traduction en vers anglais des *Hymnes de Callimaque*. Il avait fait, en 1751, l'imprudence d'épouser une jeune femme, belle, mais sans fortune comme lui, et qui pis est, sans économie. Ayant reçu les ordres en 1753, il se fixa à Londres, où son zèle religieux, ses ouvrages, ses leçons de théologie, et surtout sa manière de prêcher, pathétique et animée, lui procurèrent une grande réputation. Un sonnet qu'il adressa au docteur Squire, évêque de Saint-David, sur son traité intitulé : *l'Indifférence pour la religion est inexcusable*, lui fit un protecteur de ce prélat, qui le nomma son chapelain en 1761, et lui fit obtenir, en 1763, une prébende à Brécon. Le goût qu'il avait pour l'ostentation et le luxe, se trouvant peu d'accord avec la modicité de son revenu, il se livra, pour y satisfaire, à une multiplicité de travaux littéraires, pour lesquels il se faisait bien payer, et toujours d'avance. Il proposa ainsi, par souscription, un *Commentaire sur la Bible*, qu'il commença à publier par numéros, en 1765, et qu'il compléta en 3 vol. in-8°. Il devint chapelain du roi en 1766. L'évêque Squire, près de mourir, l'ayant adressé au comte de Chesterfield, cet homme d'état, qui se laissait aisément séduire par la politesse du ton et des manières, lui confia l'éducation du jeune Stanhope, son fils naturel. Dodd obtint, en 1772, la cure de Hookliffe, dans le comté de Buckingham. Les traitements de ses divers emplois, et les profits de ses

il ne lui fallut que quatre jours de
re pour regagner quatre livres; en
ux huit ou neuf jours il aurait repris
oids, et que le corps récupère aussi
a perdu par le jeûne.

ent de ses *Sermons* n 3 volumes in-12, uraient suffi à l'ai- raisonnable et pru- îts de dépense s'é- avec les moyens de ! était alors accablé embarras, la cure t-George, à Lon- la disposition de la levenue vacante en ividité. Il adressa à celier une lettre ano- le il lui offrait 3000 ouvait le faire nom- ; mais il avait trop alité des hommes en t remise aussitôt au ite au roi, et avec le Dodd essaya d'en sur sa femme, mais oins rayé de la liste u roi, et vilipendé ent été dupes de son rnaux, les sociétés, dres, retentirent de

delène, qu'il commit le crime qui le conduisit à l'échafaud, en signant du nom du lord Chesterfield, une lettre de change de 4209 liv., dont il avait déjà touché une partie lorsque la fraude fut découverte. Le faussaire fut arrêté, mis en jugement, convaincu sur le témoignage de son bienfaiteur; et malgré le talent de son défenseur (*Voy.* R. CUMBERLAND.), il fut condamné à mort. Une circonstance particulière ayant retardé de quatre mois l'exécution de la sentence, il employa ce délai à écrire les *Pensées en prison*, qui sont, sans contredit, le meilleur et le plus curieux de ses ouvrages, et qui ont été imprimées en 1781, in-12, précédées de mémoires sur sa vie. Plus de vingt mille citoyens, dit-on, sollicitèrent en sa faveur la clémence du roi. Il fut exécuté à Tyburn le 27 juin 1777, et montra le plus vif repentir de ses égarements (1), et une grande fermeté, qu'on attribua à l'espoir insensé qu'il avait conçu que son ami Hawes, ne-

e intellectu humano, in-8°., *Sermons sur les paraboles icles*, 4 vol. in-8°., 1758; *cation familière des œuques de Milton*, in-12, . *Réflexions sur la mort*, 63; V. *le Visiteur*, suite lont la plupart sont du doc-, 2 vol. in-12, 1764; VI. *ies*, 1 vol. in-8°., 1765; duction anglaise des ser-Massillon, sous le titre de *ur les devoirs des grands*, II. *La fréquence des pupitales incompatible avec , la saine politique et la* n-8°., 1772. Ses ouvrages une morale qui malheun'était point dans son cœur. pendant de lui, un roman *les Sœurs*, et qui présenues peintures licencieuses. reçu, lorsqu'il fut arrêté, riptions pour la publica- *Histoire de la Francrie*, en 2 vol. in 4°. Voici nt qu'a porté de son mérite n écrivain distingué (l'au- *Lounger's common place* « Ses productions littéraires es d'un style fleuri et diffus; arque peu de goût, d'imaet de jugement; il manque t sans lequel on n'obtient considération, l'art d'exprin de mots ce qu'on doit dire; le cette censure générale des du docteur Dodd, ses *Pentes en prison*, qui sont sofondes et intéressantes. » M. pasteur à Lausanne, en a e traduction française sous le *Méditations de Dodd prison*, Amsterdam (Lau- 1780, in-8°. X—s.

DDRIDGE (sir John), jurisanglais, né dans la dernière moitié du 16e. siècle, fut reçu avocat en 1605, et parvint à la place de juge des plaids communs, et ensuite à celle de juge du banc du roi. Il mourut à Barnstaple, dans le comté de Devon, en 1628. Orton a écrit une notice sur sa vie : elle ne se trouve point dans les biographies anglaises. On a de ce jurisconsulte les ouvrages suivants, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort; ce qui prouve sa modestie : I. *Le Flambeau de l'homme de loi*, in-4°., 1629; II. *Le parfait Ministre*, in-4°., 1670; III. *Histoire des états, châteaux anciens et modernes de la principauté de Galles, du comté de Cornouailles et du comté de Chester*, in-4°., 1630; IV. *Le Jurisconsulte anglais*, in-4°., 1631; V. *Opinions touchant l'antiquité, la puissance*, etc., *de la haute-cour du parlement d'Angleterre*, in-8°., 1658. Z.

DODDRIDGE (Philippe), théologien anglais non conformiste, naquit à Londres en 1702, d'un bon marchand de cette ville. Il perdit à treize ans son père et sa fortune. Le docteur Clarke, ministre des non conformistes à Londres, le prit sous sa protection, n'épargna pour son éducation ni frais, ni peines, et, soit par lui-même, soit par les maîtres auxquels il le confia, le mit en état de commencer, en 1722, les fonctions de prédicateur. En 1723, il fut appelé par la congrégation non conformiste de Kilworth, et en 1725 par celle de Market Harborough. Il refusa des offres plus considérables. Son bienfaiteur l'ayant engagé à tourner ses vues principalement vers l'éducation de la jeunesse, il ouvrit, en 1729, une académie particulièrement destinée aux jeunes gens qui se vouaient au ministère sacré. Appelé peu de temps après à diriger une nombreuse congrégation à Northampton, il y transféra son

augmenta considé-
l conduisit pendant
ec un zèle infatiga-
l succès. Il se livrait
aux devoirs de son
nait une correspon-
, et n'en a pas moins
ublier un grand nom-
plupart relatifs à l'é-
sse, et tous fort esti-
i reproche d'y avoir
roduit des principes
, quelques opinions
éralement des dog-
t des préceptes trop
servance des prati-
s principaux sont :
Sermons sur l'édu-
's, 1752 ; un autre
eunes gens, 1755 ;
2 sermons en 1756 ;
des familles, ou
ersion du Nouveau
3 volumes furent
i vie, en 1759, 40
près sa mort, en

différents sujets, 1763, id. 1764, 2 vol. in-8°., trad. en français sous ce titre : *Cours de lectures sur les questions les plus importantes de la métaphysique, de la morale et de la théologie*, Liége, 1768, 4 vol. in-12. Doddridge, né avec une constitution extrêmement délicate, s'épuisa de travail, et mourut à Lisbonne, d'une maladie de poitrine, le 20 octobre 1751, âgé de quarante-neuf ans, laissant la réputation d'un homme aussi respectable par sa piété qu'estimable par ses talents, et digne d'être aimé, par un caractère rempli d'une douceur et d'une bienveillance qui contrastaient avec l'excessive sévérité des principes qu'il professait. (*Voyez* DODWELL). M. Bertrand a traduit de Doddrige, *Nouveaux sermons sur divers textes de l'Ecriture-Sainte*, Genève, 1759, in-12. S—s.

DODIEU (CLAUDE), sieur de *Vély*, (nom sous lequel il est désigné par les historiens), maître des requêtes, fut chargé de diverses négociations im-

vec éloge. Parmi les manus- Dupuy étaient des lettres du Vely. Dans les *Mélanges es* de Camusat, 2e. cahier, 95, 152 et suivants, on elques lettres signées Dodieu.

A. B—T.

DNÉE, ou, plus exactement, NS (Rembert), plus connu nom latin de *Dodonæus*, habile et botaniste du 16e. é dans la Frise en 1517, Leyde le 10 mars 1585, a lusieurs ouvrages sur les Dodonée fut élevé à Malines, upart de ses biographes le e en 1518. Il se distingua par et l'étendue de ses connais- ns les différentes branches lecine. Pour se perfectionner art, il parcourut les plus universités d'Allemagne, de d'Italie. Ayant été reçu doc- e fixa à Anvers, et il com- se faire connaître par un té d'astronomie qui parut ; mais à la sollicitation de ur de Loë, qui était son lirigea ses recherches sur les Celui-ci avait acquis les plan- e. de Fuchs. Il engagea Do- les accompagner d'un texte. a d'abord en choisissant celles ernaient les blés et autres imentaires; il en composa un té latin, qui parut en 1552. suivante il employa la totalité lanches et y en ajouta 133, esentaient des plantes très cu- qui n'avaient pas encore été ni figurées. Il traduisit en fla- our les anciennes, le texte de en ajouta un aux autres, mais uivant les mêmes principes; au lieu de les ranger suivant alphabétique qu'avait suivi il en imagina un autre qu'il crut plus conforme à la nature, et dans lequel on trouve le germe de quelques familles naturelles. Cet ouvrage fut traduit en français par Charles de l'Ecluse, en 1557, et en anglais, sur cette traduction, par Lyte, en 1578. Ces planches furent employées par de Loë plusieurs autres fois, mais sans texte, et passèrent en d'autres mains (*V.* Fuchs). Mais Dodonée s'étant lié avec l'imprimeur Plantin, qui avait plus de goût que de Loë, et qui n'évitait aucune des dépenses qui tendaient à la perfection de son art, recommença une nouvelle suite de planches de format in-8e. pour lesquelles il employa les plus habiles dessinateurs et graveurs, qui, sous sa direction, mirent une attention scrupuleuse à copier fidèlement la nature. Les premières parurent en 1568, dans une nouvelle édition du traité des froments; il s'y en trouve 80, et c'était certainement les meilleures qui eussent encore été exécutées. Deux ans après, il en fit paraître 108 dans l'*Historia florum* : c'était la réunion des plantes remarquables par la couleur ou l'odeur de leurs fleurs. En 1574, il en parut encore 210 dans le traité des *plantes purgatives*. C'est dans cet ouvrage que commence une association qui fut très avantageuse à la science : Dodonée emprunta de son ami de l'Ecluse, environ 30 plantes, qui faisaient partie de celles qu'il venait de rapporter de son voyage d'Espagne; mais il n'en dit rien, c'est l'Ecluse qui le déclara deux ans après, en publiant son ouvrage. Il commença par dire que, comme entre amis tout devait être commun, il avait emprunté de Dodonée six planches; mais que celui-ci en avait pris trente qui convenaient à son traité, et que Plantin avait fait graver depuis quelques années. Tournefort se récrie à ce sujet

modestie de Clusius, qui met-
ı ami sur la même ligne que
ıdis qu'il lui était autant supé-
ıu'un maître l'est à son éco-
ıis ici il faut considérer que
ée, plus âgé de 9 ans que son
ait frayé la route, et que c'était
avait déterminé le modèle sur
Clusius avait eu le bon esprit de
er. Un troisième collaborateur
ıit à eux; ce fut Lobel de Lille.
t déjà publié des planches re-
tant des plantes très curieuses;
lles étaient trop petites et mal
ées. Il adopta depuis le format
ıonée; par ce moyen ils purent
quement se communiquer leurs
ε, et quoiqu'ils publiassent cha-
leur côté des ouvrages parti-
, cela ne formait qu'un seul tout:
Plantin qui était le lien de ce
irat honorable pour la Belgique.
ınches, faites à ses frais, lui ap-
ient; il en disposait à son gré:
partir de ce moment, il est diffi-
juger ce que chacun d'eux a

juste l'usage, son
l'ordre alphabétiq
s'était récrié. Cet
les travaux de Do
tes, et il fixa sa r
le regarder comm
tion de son *Herbi*
augmenté du côté
c'est toujours, da
vrage de Fuchs,
temps; ce qui le
à présent, c'est
d'y rassembler t
de certain sur l'
qu'il décrit; on y
cherches profond
connues des anci
donée s'y montre
dit que savant na
on le compare à
il n'occupe que
Quelque considéra
travaux sur les
qu'il n'y avait em
de son temps; le
à la pratique de so

ıup de succès jusqu'en 1585 nourut, âgé de soixante-huit lumier lui a consacré un genre : nom de *Dodonæa*. Ce gen- ıprend quelques arbustes des quatoriaux peu brillants, mais est un de remarquable par : de pomme de reinette que nt ses feuilles froissées. Voi- suite de ses ouvrages : *Fru- istoria*, de Loë, Anvers, 1552, ; *Cruyd boeck*, herbier, en fla- , traduction de l'*Histoire des es* de Fuchs avec les planches, , et 133 nouvelles, de Loë, n-fol., 1553. Il paraît que cet ge est devenu rare. G. Bauhin s que la traduction française ée : *Histoire des Plantes, con- la description des herbes, espèces, noms, tempéraments tus*, traduite du bas allemand nçais par Charles de L'Ecluse, n *Discours sur les gommes, rs qui découlent des arbres*, etc. s, de Loë, 1557. Dodonée y t une préface latine. *A Niewe l or Historie of Plants trans- out of french iuto english by r ayte*, Londres, Gérard , 1578, in-fol., 1586, 95, avec 600 et 1619 sans figures. C'est imple traduction anglaise faite française avec les mêmes figures lques autres qui y sont ajoutées; lles sont prises elles mêmes des tions des autres ouvrages de Do- qui avaient paru depuis. *Imagi- urs prior*, 1553, *pars secunda*, , in-8°., idem, 1559. Ce sont les ies de l'ouvrage précédent, ran- ans le même ordre, mais sans tex- *umentorum, leguminum palus- et aquatilium herbarum histo-* uvers, Christophe Plantin, 1566, , 80 planches, presque toutes lles et élégantes. *Florum et co- ronariarum odoratarumque nonnul- larum herbarum historia*, Anvers, Plantin, 1568 et 69, in-8°., 108 fig. *Purgantium aliarumque eo facien- tium historiæ libri IV*, Anvers, 1574, 220 fig., dont 30 appartien- nent à L'Ecluse. *Historia vitis vini- que*, Cologne, 1580, in-12; *Stir- pium Historiæ pemptades VI, sive libri XXX*, Anvers, Plantin, 1565, in-fol., 1305 planches prises des trois auteurs flamands; idem, augmenté de 12 pages et de plusieurs planches après la mort de l'auteur, 1516. *Cruytboek*, traduction flamande pu- bliée par les soins de Raphelenge, suc- cesseur de Plantin, avec la totalité des planches de Clusius et Lobel, quel- ques autres empruntées de Prosper Al- pin et de Columna, un gros volume in-fol., 1609-1618, et fort augmenté en 1644. Toutes ces éditions et tra- ductions sont accompagnées de tables polyglottes très étendues. Dodonée avait dédié cet ouvrage aux magis- trats d'Anvers. Il prit occasion de cela pour tracer l'histoire de cette ville, ce qu'il fit en développant de grandes con- naissances en histoire et en géogra- phie; mais il avait donné long temps auparavant des preuves plus directes de son savoir en ce genre par son traité *De sphærâ sive Astronomiæ et Geographiæ principiis, cosmo- graphiæ isagoge*, il parut d'abord en 1547, il en publia une seconde édition en 1584, Anvers, chez Plan- tin, petit in-8°. Il l'annonça comme fort augmentée; mais dans le fait il n'y avait ni changement ni augmentation remarquable. Parmi les ouvrages de médecine composés par Dodonée, nous citerons seulement : I. *Praxis medica*, Amsterdam, 1616, 1640, in-8°.; II. *Medicinalium observa- tionum exemplæ rara*, Cologne, 1581, in-8°., souvent réimprimé;

ysiologiæ medicinæ partis expeditæ, Cologne, 1581,

D—P—s.

SLEY (Robert), littérateur re anglais, né en 1703, à d (Nottinghamshire), d'une pauvre et obscure, passa sa jeunesse dans l'état de do-, mais n'était pas fait pour y g-temps. Quoiqu'il n'eût au-naissance des langues savan-ait pour la littérature un goût qui se dirigea d'abord vers la Admirateur de Pope, il lui me pièce de vers qui disposa eur le poète de Twickenham. arda alors à publier par sous-n recueil de ses poésies, sous oleste, mais piquant, de la *livrée*; ce recueil fut assez ueilli. Il écrivit ensuite une satyrique, la *Boutique de* Pope, qui la lui en manus-chargea de la faire représen-arut en 1755, eut beaucoup s, et par les profits qu'elle

imite, mais peu ha des saintes écritures taux, et qui ne dot mentanée qu'à l'op l'ouvrage du comte la *Vertu publique*, parut que le 1er. ch *ou les Régions de l pitié*, ode; *Cléone*, des *Fables choi autres fabulistes*, e le dernier contient q ginales, précédé d' *fable*. Dodsley acq sion non seulement d mais de l'aisance. I de sa fortune, et ture le bien qu'il en courageait le talent seils et par des secou s'attachait à n'impr vrages bons ou utile la première idée d mable, intitulé *le* se mit à la tête se chargèrent de fa

vation, le talent qui procure la
: avec l'économie et la pru-
ui la conservent. Aucun de ses
s ne suppose, ni beaucoup d'in-
, ni un talent énergique; mais
uve une morale pure, le talent
mposition, et un style naturel
il. Sa meilleure pièce de théâtre
tre *le Roi et le Meunier de
eld* (1736), composée sur le
lan que la *Partie de chasse
ri IV*, et dont elle a peut-être
ourni le modèle. La tragédie de
, dont il prit, dit-on, l'idée
légende de Ste.-Geneviève,
ord beaucoup de succès, qu'on
au talent de l'actrice Bellamy.
eur Johnson a cependant avan-
cette pièce est supérieure à
es tragédies d'Otway, que les
regardent comme leur Racine.
y avait publié un recueil de
s-unes de ses productions, en
in-8°., sous le titre de *Baga-
ll en parut après sa mort un
n volume où l'on trouve, outre
es pièces que nous avons citées,
ne médiocre sur l'*Agriculture.*
vrages de Dodsley traduits en
s sont : I. *La Boutique de bi-
sous le titre du *Bijoutier phi-
s*, 1767, in-12, réimprimé
site de l'édition de la *Valise
e* (roman attribué à Lesage),
: à Maëstricht, 1779, in-12;
*ix de petites pièces du théâ-
glais* (de Dodsley et Gay),
es en français par Patu, 1756,
in-12. III. *Chronique des rois
leterre écrite selon le style
eins historiens juifs*, publiée
nom de Nathan-ben-saddi
uée à Dodsley), et traduite
glais par Fougeret de Montbron,
in-12. IV L'*Économie de la
maine*, traduite en français,
même titre, par de la Douespe,
1751, in-8°.; par L. G. Taillefer, 1802, in-12, et par M. Destournelles, 1812, in-18; sous celui de *OEconomies*. etc., par Daine, 1752, in-12; sous celui du *Bramine inspiré*, par Desormes, 1751 (traduction réimprimée la même année à Bordeaux, par les soins et sous le nom de Lescalier qui avait été copiste de Desormes); sous celui de l'*Elixir de la morale indienne*, 1760, in-12 (traduction reproduite en 1773, avec un frontispice, portant *Manuel de l'homme*, et encore en 1785, avec ces mots: *Morale indienne*); sous celui de *Guide de la vie humaine*, Caen, 1803, in-16; sous le même titre (par M. Morel), Paris 1813, in-18; sous celui de *Miroir des dames et de la jeunesse*, 1812, in-16; ces diverses traductions ne contiennent pas l'appendix. Cet appendix a été traduit séparément par d'Harnouville, La Haye, 1753, in-8°. L'ouvrage et l'appendix ont été traduits par Mlle. Dupont, depuis Mme. Brissot, sous le titre de *Manuel de tous les âges*, 1782, et sous celui de *Encyclopédie morale*, par Mme. Rivarol, 1802, in-12.

S—D.

DODSON (James), professeur de mathématiques à Londres, vivait dans le 18e. siècle; il succéda à Hodgson dans la chaire de mathématiques de *Christ-Church Hospital*, en 1756, et mourut le 23 novembre 1757; il a publié *The-Anti-Logarithmic Canon*, ou *Canon Anti-Logarithmique*, in-fol. 1742. C'est une table des nombres de onze figures correspondants à tous les logarithmes ordinaires moindres que cent mille; elle est disposée de manière à donner un nombre par son logarithme, et à ne pouvoir résoudre le problème inverse que par un calcul assez long. Plusieurs savants s'étaient occupés de ce genre

:s (*Voyez* Byrge), mais leurs
. n'avaient pas eu de suite : ce
lson qui eut le courage de les
endre et de les exécuter jus-
certain point. Malgré leur uti-
n reconnue, malgré le zèle et
te de l'auteur, leur succès n'a
ncer celui des t bles ordinai-
us ne croyons même pas qu'el-
t été mises en usage sur le con-
Dodson publia encore à Lon-
he Calculator in 4°., 1747.
n recueil de tables utiles et
des, avec lesquelles on fait ra-
ut toutes les opérations de l'a-
ique ; on trouve à la fin un
de la table anti-logarithmique.
est plus connu en Angleterre
ouvrage intitulé : *The mathe-
l Repository*, et par son zèle
s établissements d'humanité.
ns les leçons qu'il fit à l'école
ital de Christ-Church en 1756
na la première idée de la fon-
l'une société pour l'assurance
: plan qui fut exécuté quelques

et occupa cette cha
son étude favorite
tes écritures ; il
société instituée
pager l'étude de l
dans les *Commen
blés par cette soc
de sa composition,
ments d'Isaïe qu'il
des remarques. Il
traduction compl
in-8°., *avec des
suite à celles du
observations sur
la traduction et de
évêque ; par un
de Dodson *la Vie
ter*, son oncle, q
dans la nouvelle
*graphia britanni
à Londres en 17
DODSWORTH
re anglais, né en
dans le comté d'Y
cité pour ses reche
immenses sur les

V. Dugdale.) Il mourut
X—s.

ELL (Henri), savant an-
fin du 17e. siècle, naquit à
641. Ayant perdu de bonne
arents, il se trouva pendant
mps réduit à une extrême
Il fut recueilli par un de ses
i était pasteur dans le Suf-
ui lui fournit le moyen de
es études. On l'envoya d'a-
ublin, puis à l'université
où il se distingua par ses
par son assiduité au travail.
na principalement du côté
s ecclésiastiques, quoiqu'il
s refusé d'entrer dans le
lican. Ses premiers écrits
372. Ce sont deux lettres
t, l'une de la réception des
ésiastiques, l'autre des étu-
giques. Il y joignit, en
discours sur l'histoire phé-
e Sanchoniaton. En 1673,
une préface pour l'*Intro-*
la vie dévote de S. Fran-
les. L'année suivante, il
in et vint à Londres, où il
plusieurs savants, et no-
vec Lloyd, depuis évêque
e Saint-Asaph. Leur union
troite, que, lorsque Lloyd
chapelain de la princesse
Dodwell le suivit en Hol-
is à Salisbury, puis à Saint-
s voyages n'interrompaient
études. En 1675, dans le
grandes controverses entre
iques et les protestants, il
lques écrits contre les pre-
zèle contre les autres non-
tes, parut aussi dans une
e qu'il eut avec Baxter.
fit surtout connaître à cette
r ses *Dissertations sur S.*
qui virent le jour en 1682.
nt destinées à être jointes à
la belle édition des œuvres de ce père, par Fell, évêque d'Oxford. C'est dans la dissertation onzième que Dodwell veut prouver que le nombre des martyrs a été beaucoup moins considérable dans les premières persécutions qu'on ne le croit communément, et qu'il a été exagéré dans les martyrologes, et surtout dans ceux de l'église romaine. On sait quel parti Voltaire a voulu tirer de cette assertion. Il a été réfuté par Macknight, dans son livre *Sur la vérité de l'histoire de l'Évangile.* Dodwell était d'ailleurs bien éloigné de chercher à nuire à la cause du christianisme. Il croyait les martyrs encore assez nombreux pour former une preuve éclatante de la religion. Toutefois Gilbert Burnet, et parmi nous Dom Ruinart, s'élevèrent contre lui, et ce dernier surtout, le réfuta dans la préface de ses *Actes sincères des martyrs.* Chaque année de la vie de Dodwell fut marquée par de nouveaux écrits. En 1683, parut son *Discours sur un sacerdoce et un autel*, premier germe des idées qu'il développa depuis à ce sujet; en 1684, une dissertation sur un passage de Lactance, qui fut jointe à l'édition de Spark; en 1686, le *Traité du droit de sacerdoce des laïcs.* En même temps il préparait l'édition des œuvres posthumes du savant Pearson, évêque de Chester, où il inséra quelques dissertations curieuses. Il en donna six sur S. Irénée. On s'étonnait qu'un homme de ce mérite n'eût point encore de place analogue à ses talents. On le nomma, en 1688, professeur d'histoire à Oxford. C'était l'année même de la révolution. Aussi jouit-il peu de cette place, qu'il perdit en 1691, pour avoir refusé le serment d'*allégeance* à Guillaume et Marie. Il se joignit aux évêques dépossédés pour la même cause, et écrivit plu-

chures en leur faveur. Il se
Shottesbrooke et se maria ;
cessa point de prendre part
overses de son temps. Il en
naître quelques-unes. Pour
s pouvoirs du sacerdoce dans
munion unique dont il se
embre, il prétendit que l'ame
telle de sa nature, et que
lité était une sorte de bap-
lui était conféré par un don
par le ministère des évêques
véritable. C'est le sujet d'un
en forme de lettre, qui parut
L'auteur y joignit une dis-
, pour prouver que l'absolu-
dotale est nécessaire pour la
des péchés. Cette assertion
a guères moins les zélés an-
ue la précédente. Par l'une,
semblait ébranler toute la
par l'autre, il paraissait se
er de la doctrine catholique
oint important ; ce qui n'était
oindre scandale dans un pays
en horreur ce qu'on y appèle

rendu de plus gra
lettres par les sava
critiques et chrono
enrichi un grand
classiques, *Velle*
Oxford, 1693, in
ibid., 1703, in-8°
carnasse, ibid., 1
bon, Amsterdam
Tite-Live, Oxfor
mais surtout la b
Petits géographes g
Ses autres ouvrage
1. *Prælectiones*
ford, 1692, in-8°.
leiani, *Quinctilia*
1698, in-8°. ; I
duæ : prima de
et secunda de æta
losophi, Londres,
De veteribus gr
rumque cyclis, Ox
V. *Annales Tha*
phontei, ibid., 17
lii Vitalis Epita
criticis et explic

Dodwell, entra dans le
dit qu'il tomba dans le
ar suite des opinions sin-
on père. Ce fut lui qui
742, un pamphlet ano-
titre : *le Christianisme*
n preuves. Ce livre écrit
adresse, fit beaucoup de
On reprocha à l'auteur
révélation, tout en affec-
pour le christianisme.
plusieurs autres lui ré-
oyez entr'autres le juge-
rta de cet ouvrage le sa-
, dans son *Examen des*
lais. Il y caractérise bien

Henri Dodwell. — Guil-
ELL, autre fils de Henri,
le clergé anglican et eut
néfices. Il fut, en dernier
liacre de Berks. On a de
on contre le livre de son
reponse aux libres re-
docteur Middleton, 1749;
nale à la défense de ce
bliée par Toll, 1751; une
n sur le vœu de Jephté,
nombre de sermons. C'e-
siastique instruit. Il mou-
tobre 1785, dans sa 75e

P—c—t.

LN (Jean-Jacques de),
le médecine à l'université
en Scanie. Il était né à
1674, et fit ses études
ville, ainsi qu'à Copen-
Kœnigsberg. Ayant été
lant quelque temps en qua-
ecin au Staroste Grudzins-
rna à Rostock, où il se
docteur. Peu après il se
nède, où il devint d'abord
la ville de Gothenbourg,
rofesseur à Lund. Il mou-
3. On a de lui une *Des-*
tes eaux minérales de
en Scanie, près de la ville
d'Helsingborg. Cet ouvrage, écrit en suédois, a contribué à donner de la célébrité à Ramlœsa, où il se rend annuellement un grand nombre de suédois et de danois. On a de plus de Doebeln une *Histoire de l'université de Lund*, en latin, et plusieurs dissertations dans la même langue. C—au.

DOEBLER (Joachim), écrivain allemand, vivait à Berlin vers la fin du 17e. siècle. Voulant faciliter l'étude de la chronologie, et fournir le moyen de fixer dans la mémoire les noms et les dates, il imagina de les réduire en vers, et exécuta ce travail de patience en latin et en allemand, comme le P. Buffier le fit en français quelques années après. L'ouvrage de Doebler, moins brillant qu'utile, parut sous ce titre : *Cronologica compendiosa latino et germanico idiomate versibus comprehensa*, Cöln (faubourg de Berlin), 1679, in-4°. Il a été réimprimé à Leipzig, in-4°. C. M. P.

DOEDERLEIN (Jean-Alexandre), historien et antiquaire allemand, né en 1675 à Weissenbourg en Franconie, mort le 23 octobre 1745, occupa avec distinction la place de recteur du collége de Weissenbourg. Il était membre de l'académie des curieux de la nature de Hesse Cassel, de la société royale de Londres, etc. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages pleins de recherches et d'érudition. On se bornera à indiquer les principaux : I. *Schediasma historicum imperatorum P. Ael. Adriani et M. Aurel. Probi vallum seu murum in variis Germaniæ tractibus conspiciendum*, Nuremberg, 1723, in-4°. Il y fait voir que d'anciens murs, dont on voit encore les ruines dans le Nordgow, où elles sont connues sous le nom de *Murailles du Diable*, sont de construction romaine. II. *Commentatio histo-*

Germaniæ mediæ ris ; accessit disqui- medii ævi valore , nostræ ætatis ori- , 1729, in-4°. Cet ux. Les faits y sont thode ; les planches édailles et les mon- 'année précédente , 'un ancien bâtiment , et qui ont donné te dissertation. III. *ntilismi Nordga-* me, 1734, in-4°., st un traité sur la s habitants du Nord- , petit canton situé la Franconie et le *æus à Pappenhaim ndatus, illustratus* Schwatzbach, 1739, s une nouvelle édi- les Comtes de Pap- nheim par Mathieu. gé l'ordre et l'arran- en a expliqué plu-

sage dans lequel St.-Paul dit qu'il combattit à Ephèse contre les bêtes. IX. *Dissertatio epistolaris quâ in patellarum , ut dicuntur , Iridis , vulgò Regenbogen-Schüsslein autores , materiam , variasque formas et figuras et finem inquiritur*, Schwatzbach, 1739, in-4° ; X. *Programma de mummorum antiquorum maximè in omni re litterariâ usu aliarumque præ aliis præstantiâ*, Weissembourg, 1741, in-4°., réimprimé avec d'autres pièces choisies par Jean-Gott. Biderman. W—s.

DOEDERLEIN (Jean-Christophe), professeur de théologie d'abord à Altdorf, et ensuite à Iéna, naquit à Windsheim en Franconie, le 20 janvier 1746. Après avoir reçu dans le collége de cette ville une instruction solide, non seulement dans les humanités, mais aussi dans plusieurs des langues orientales, les mathématiques et l'histoire, il passa, en 1764, à l'université d'Altdorf, où il acheva ses études et prit ses degrés. Rappelé en 1768, à l'âge de vingt-deux ans,

de *Dogmatique*. Il continua dition des *Notes de Grotius cien Testament*, dont Vogel uné le premier volume, et les *ents sur les Livres poétiques*, nna en 1779, ne contribuè- peu à accroître sa réputation. istère de la chaire l'occupait t il publia un assez grand de sermons. Ses leçons em- nt presque toutes les branches nces théologiques, et spéciale- interprétation des livres de et du Nouveau Testament, et e ecclésiastique moderne. At- Altdorf par un sentiment de issance et par la considération y jouissait, il refusa plusieurs ions de diverses universités raient l'attirer dans leur sein. Iéna parvint cependant à se r en 1782, et il y remplit la chaire de théologie, dans la- l succéda au célèbre critique ch, qui passait à la première. ntages que lui fit cette univer- ixèrent pour toujours à Iéna, ta constamment toutes les of- lui furent faites, même celles versité de Goettingue. Il con- urichir la littérature sacrée et gie de divers ouvrages, tels traduction en allemand de l'*Ec- e* et du *Cantique des Canti- ne* rédaction, en allemand, de d *Traité de Dogmatique*, et é latin de ce même Traité. Il a la principale part à l'édition du texte hébreu de la Bible, ut sous son nom et sous celui -Henri Meisner, à Leipzig, 3. Sa *Bibliothèque théologi- rite* en allemand, publiée de 1792, et qu'il continua sous le *Journal théologique*, en la angue, fournit une nouvelle de son infatigable activité. Il mourut à Iéna, à l'âge de quarante-sept ans, le 2 décembre 1792. Doederlein doit être compté parmi les savants qui ont le plus contribué à introduire en Allemagne le nouveau système théologique qui règne aujourd'hui dans le plus grand nombre des universités luthériennes, système directement opposé aux opinions et à l'enseignement des premiers réformateurs, et qu'ils eussent envisagé comme le renversement du christianisme. Doerdelein n'a pas porté les conséquences de ce système aussi loin que l'ont fait, dans la dernière partie du 18e. siècle, plusieurs théologiens qui semblent avoir pris à tâche de multiplier les paradoxes pour ébranler les fondements sur lesquels repose l'origine surnaturelle de la religion chrétienne. Doederlein n'ambitionnait pas la réputation de novateur; il la redoutait plutôt, et il émit toujours ses opinions avec beaucoup de réserve; il sembla même, vers la fin de sa vie, voir avec quelque inquiétude les conséquences que tiraient des écrivains moins prudents, de ce qu'on était convenu d'appeler des idées libérales, et vouloir faire quelques efforts pour en arrêter les progrès ultérieurs. Dans la critique purement littéraire, qui a pour objet le texte des livres saints, il montra une connaissance solide des langues de l'Orient, et parut toujours sage et réservé. Sa traduction latine d'Isaïe est écrite d'un style élégant, quelquefois même recherché; mais on aimerait mieux y trouver davantage le caractère propre à l'original, et souvent même elle paraît faible auprès d'une traduction littérale, moins bien écrite. Une mémoire heureuse, une imagination vive, une érudition solide, une grande facilité à saisir les questions et à les envisager sous tous leurs points de vue, un style facile et élégant, ca-

ſneral les écrits de ce
principaux ouvrages
ex recensione textûs
ldorf et Nuremberg,
l y en a eu deux au-
nées par l'auteur avec
n 1780 et 1789. II.
de Salomon, en alle-
notes, Altdorf, 1778,
nes avec des change-
et 1786; III. L'*Ec-*
Cantique des Canti-
nd, avec des notes,
792, in-8°.; IV. *Ins-*
christiani, in capiti-
theoreticis, nostris
ommodata, Altdorf,
n 8°.: quatre autres
ete données en 1782,
1791. V. *Summa ins-*
gt christiani, Altdorf
1782, in 8°.: l'auteur
e seconde édition en
autres éditions de ce
epuis la mort de Doe-
5 et 1797. Cet ouvrage

insérées dans divers recueils ou journaux littéraires. Une de ces dissertations a pour objet de prouver que la version de l'Ancien Testament, citée dans plusieurs anciens sous le nom de *Syrus*, n'est autre chose que la traduction grecque de la version latine de St. Jérôme : traduction faite par Sophrone, patriarche de Constantinople. Cette dissertation a paru à Altdorf, en 1772. in-4°. L'opinion de Doederlein est adoptée aujourd'hui par les meilleurs critiques. S. D. S—r.

DOENHOFF (Gaspard), sénateur de Pologne et waivode de Smolensk, était d'une très ancienne famille, originaire de Franconie. Ses ancêtres avaient puissamment contribué à la conquête et à la conversion de la Livonie, dont ils avaient, sous le règne de Sigismond Auguste, procuré la possession à la Pologne. Gaspard avait dans sa jeunesse fait la guerre sous Sigismond III, et acquis toute la confiance de ce prince. Il jouit de la même faveur sous Wladis-

it le roi Sigismond III dans la
de Prusse contre Gustave
ie, et par sa présence fit échouer
e que les Suédois avaient mis
Thorn. Ses services furent ré-
nsés par les dignités les plus
ntes. Il vint en 1645 en France
re le mariage du roi Wladislas
ond avec Louise-Marie de Ne-
l fut créé comte du St.-Em-
ar Ferdinand II, et mourut le
embre 1648. E—s.

ERFEL (Georges Samuel), r luthérien à Plauen en Saxe, pait par goût d'observations omiques. Ayant suivi assidû- a fameuse comète de 1680, il nut qu'on pouvait représenter nvement par une parabole dont il occupait le foyer, et indiqua la chose pour les comètes en gé- Son ouvrage intitulé *Observa- astronomiques de la grande e, à la fin de* 1680, *avec ses questions remarquables, dement une correction de la e des comètes d'Hevelius* (sa- e placer au soleil le foyer de la ole), écrit en allemand, et pu- n 1681 (un an avant le livre *rincipes* de Newton), était si rare eu connu, que, dans l'Histoire adémie de Berlin (année 1745, 57), on annonça comme une rerte littéraire la priorité que el avait sur Newton, pour l'ap- on de la parabole à la détermi- des orbites des comètes. Pour à quoi s'en tenir sur la part este à Newton à cette décou- il ne faut que lire ce qu'en dit dans l'histoire de l'*Astronomie rne* (tom. 2, pag. 559 et suiv.), aestner a donné une notice de ertation de Doerfel, dans le re- le la société des arts libéraux de g, 3e. part. Z.

DOES (Van der) *Voy.* Dousa.

DOES (Jacques Van der), peintre, naquit à Amsterdam, en 1623, d'une famille distingué. La ruine et la mort de son père déterminèrent ses autres parents à lui faire cultiver la peinture : on le plaça chez Nicolas Moyaert. A 21 ans, il voyagea, vint à Paris, et ensuite à Rome. Dénué de tout dans cette dernière ville, il avait formé le projet singulier de s'enrôler dans les troupes du pape, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer des peintres, ses compatriotes, qui pourvurent à ses besoins. Ils l'aggrégèrent à la société connue sous le nom de *Bande académique*, non *en qualité de tambour*, comme on le dit dans un dictionnaire, attendu que cette bande joyeuse n'avait dans sa constitution rien de militaire ; mais parce que, comme on a déjà eu occasion de le remarquer, chacun de ses membres recevant un sobriquet lors de son admission, l'on trouva plaisant de donner à Van der Does celui qui faisait allusion à la petitesse de sa taille et à son ardeur belliqueuse. Il ne reconnut point le service qu'on lui avait rendu, et s'éloigna de ses camarades, moins encore par misanthropie que parce qu'il était jaloux de leurs succès. Cette humeur insociable le contraignit à retourner dans sa patrie. Il fixa son séjour à La Haye, se maria et perdit sa femme, qui le laissa chargé de quatre enfants. La langueur dans laquelle il tomba fit penser à ses parents qu'ils ne pouvaient mieux le retirer de la misère qu'en obtenant pour lui quelque place ; et ils lui firent avoir celle de secrétaire à Slooten, près d'Amsterdam. Ce changement désavantageux dans sa situation lui rendit le courage : il sentit qu'il pouvait devoir encore à son talent une existence plus indépendante, finit un ta-

lepuis 7 ans, et con-
avec ardeur. Marié
uf une seconde fois,
ovembre 1673, à
iste travaillait dans
nboche, et peignait
; mais, selon Des-
sitions se ressentent
ituelle de son esprit.
, Simon et Jacques
ui furent aussi pein-
ses leçons. Simon,
ousa une femme qui
l de La Haye devint
asile ; il alla ensuite
vailla beaucoup, mais
ds de tableaux, c'est-
ant qu'une faible ré-
ouvrages, qui n'en
s répandus dans les
e l'Europe. — Lors-
n der Does, né en
son père, il devint
jardin ; et quand cet
lit pour Rome, il re-
erard Netscher, et de

en grande partie sa co
Garçon et celle
Amour ; c'était en
pièces où le talent de
trait avec le plus d'av
lui une comédie intitu
village, imprimée e
mais non représentée
puis, au moyen de q
ments, et sous la for
rade qui se joue ass
sous le titre de *Flore*
dans le puits. En
homme à qui ses
quelque célébrité, s
toujours à un parti qu
get, dit Steele, était
aux pieds. » Pour t
tachement à la ma
il offrit de donner
et un gobelet d'arge
bateliers qui ramera
une joute fixée au 1er
versaire de l'avénem
au trône d'Angleterr
mort une somme de

o pacta, fœdera, tracta-
tc. exhibentur. Les Za uski
Jablonowski l'avaient aidé
ution, et lui avaient même
les archives de Cracovie.
était fini, et prêt à être
l'impression, lorsqu'un in-
ivé probablement à Wilda,
en 1754, les matériaux
rassemblés avec tant de
ns qu'il pût en rien sauver.
sser décourager par un évé-
ssi fatal, il se remit au tra-
finit une seconde fois, en
nes, dont trois seulement
à Wilda. Le premier, que
en 1758, comprend toutes
liplomatiques de la Pologne
huanie, avec le Danemark,
et divers états de l'Allema-
midi de l'Europe. Le cin-
i parut, en 1759, comprend
vec la Livonie, et le quatriè-
é en 1764, les documents
ent la Prusse. Dans la pré-
dernier volume, les édi-
iettent qu'ils donneront suc-
it les vol. II, III, VI, VII
usqu'à présent rien n'en a
ru. On ne connaît point le
la mort de Dogiel, mais il
lus en 1764. G—y.

IONI (Jean-Nicolas), en
onus, noble vénitien, mort
emières années du 17e. siè-
iteur de plusieurs ouvrages
s, tous très médiocres, au
le Tiraboschi et des autres
taliens. Ce sont : I. *Origine*
ità della città di Bellu-
e, 1588, in-4°. Tirabos-
le cet ouvrage comme inféi-
ui de Valeriano sur la même
'a cependant inséré dans le
ts antiquitat Ital., de Græ-
e IX. II. *L'Ungaria spie-*
a prima origine di quel re-
gno sino all' anno 1595, Venise,
1595, in-4°.; III. *Istoria Venetia-*
na, dalla fondatione sin' all' anno
1597, Venise, 1598, in-4°.; IV.
Cose maravigliose della città di
Venezia, Venise, 1603, in-8°. Do-
glioni publia cet ouvrage sous le nom de
Leonico Goldioni qui est l'anagramme
du sien. Zitti en donna une nouvelle
édition augmentée, Venise, 1641, et
on en connaît deux autres également
de Venise, 1655 et 1663, in-12. V.
Venezia trionfante e sempre libera,
Venise, 1613, in-4°.; VI. *La città*
di Venezia con l'origine di quella e
governo, dal principio di essa all'
anno 1618, Venise, 1618, in-fol.
C'est une table chronologique des prin-
cipaux événements de l'histoire de Ve-
nise. Quelques biographes attribuent
encore à Doglioni un *Abrégé de l'his-*
toire universelle, imprimé en 1605.
VII. *Compendio istorico universale*,
Venise, 1622, in-4°. Cette édition est
la plus ample. VIII. *Anfiteatro d'Eu-*
ropa, Venise, 1623, in-4°.; c'est
une géographie des différents états de
l'Europe. W—s.

DOHNA (Fabien bourgrave de),
descendait d'une ancienne famille,
dont le chef avait, dit-on, été amené
de Dauphiné, en Allemagne, par
Charlemagne, en 806, pour défendre
les frontières de l'empire le long de
l'Elbe contre les Wendes. Fabien, né
en 1550, n'avait qu'un an lorsqu'il per-
dit son père, et peu après sa mère.
Ses parents qui se chargèrent de le
faire élever, s'en acquittèrent avec le
plus grand soin. Il suivait ses études
à Thorn, quand Albert, premier duc
de Prusse, l'appela à Kœnigsberg pour
venir les achever avec son fils et vingt
autres jeunes gentilshommes. Il voya-
gea en France, en Italie et en Allema-
gne, où par l'entremise d'Hubert Lan-
guet, il se mit au service de Jean Ca-

mte palatin, l'accompagna
narcha au secours des Pro-
tes, et ensuite en Angleterre.
conduite lui gagna l'affec-
prince, qui lui confia di-
ssions. La guerre ayant éclaté
Polonais et les Moscovites,
le roi Étienne Battori, en
se trouva à l'expédition de
de Pitzour, ainsi qu'au siége
f, et mérita les éloges du roi
fs de l'armée. A la paix il re-
ns le Palatinat, et fut em-
ur arranger les affaires de
de Truchsess, archevêque
ne. Ses négociations furent
ses. Alors Jean Casimir lui
commandement des troupes
oyait au secours de l'archevê-
conserva jusqu'au moment
it ordre de les licencier. En
fut nommé chef de 28,000
de troupes auxiliaires qui vin-
rance pour soutenir Henri,
de Navarre. Mais la perfidie
nterprète Michel Huguer, la

debourg, le nomma
du duché de Prusse
quiétait pour sa relig
profession de foi, pu
le reste de ses jours
sa démission de sa c
en 1622. G. J. Voss
sous ce titre : *Com*
bus pace belloque
sen. burgr. à Dho
ses œuvres. Christo
publié, en cinq disse
toria burggraviorum
1744, in-4°.

DOHNA (Acac
neveu du précéden
fut élevé à l'unive
berg, voyagea en
se, et après la m
en 1601, retourna
patrie. Il alla ensui
le célèbre Duplessis
mur, et fut présent
passa ensuite en Ang
à son retour il se
berg, l'électeur Pala

la connaissance du latin, , de l'espagnol et du polo- rendit ensuite à la cour compagna le prince Ber- ongrie, assista après sa 597, au siége de Bude, de Recs sur le Rhin, ser- t dix ans sous le prince Nassau, général des Pro- s; fit ensuite la guerre taine dans les troupes de e Brandebourg, et après 610, aidé à prendre Ju- n France avec les troupes au secours du prince de nporta une victoire sur les oi, et après la paix rame- emands dans leur pays. a offrir ses services à Fré- eur Palatin et roi de Bo- ourut le 21 octobre 1620, d'une blessure reçue la action près de Rackowitz,

E—s.

(Christophe bourgrave, de), frère du précé- it en 1583, à Moerung Après avoir passé ses nières années dans la mai- elle, il fut envoyé à l'u- e Heidelberg. Il voyagea Italie, accompagna son diète de Ratisbonne, re- s sa patrie, puis fit avec cace le voyage de France, t présentés aux personnes tinguées. Il fut, en 1605, cour du prince d'Anhalt, tant par lui que par l'elec- et les princes protestants e, de missions importantes ents pays, entr'autres en Dohna mérita la bien- Henri IV; et à Venise, où amitié de Fra-Paolo. Les prouvées par l'électeur Pa- la bataille de Prague, en 1621, forcèrent Dohna à chercher un refuge dans sa patrie. Il y vivait dans la retraite, se livrant à l'étude, et faisant beaucoup de bien, lorsque l'irruption des Suédois en Prusse, et les troubles qui suivirent cet événement, l'obligèrent à fixer son séjour dans les Pays-Bas. Il comptait finir ses jours à Delft, mais les états-généraux, qui l'avaient honorablement reçu, songèrent à l'employer dans la carrière qu'il avait si long-temps et si habilement parcourue. Leur bonne volonté ne put cependant avoir d'effet. Des mouvements survenus dans la principauté d'Orange, engagèrent le prince à y envoyer Dohna comme gouverneur. Celui-ci y arriva en 1630, remit tout en ordre, se concilia l'affection des habitants, et après une longue et douloureuse maladie, mourut le 1er juillet 1657. Il avait composé, du fruit de ses méditations, un traité intitulé: *Alloquium ad animam*, rempli de pensées pieuses. Il permit d'imprimer, en allemand, ses méditations sur le Cantique des Cantiques, mais défendit que l'on mît son nom à cet ouvrage. Frédéric Spanheim a publié un *Commentaire historique de la vie et de la mort de Messire Christophe Vicomte de Dohna*, Genève, 1659, in-4°. Ce livre, qui est d'une prolixité fatigante, renferme beaucoup de détails sur d'autres personnages de la même famille. — Frédéric bourgrave de Dohna, etc., fut gouverneur d'Orange pour Guillaume III, roi d'Angleterre. Il acheta, en 1657, la seigneurie de Copet, et obtint, la même année, le droit de bourgeoisie à Berne, et une place dans le grand conseil de cette république. Il eut trois fils, dont Bayle fut le précepteur. E—s.

DOHNA (Christian Albert bourgrave et comte de), naquit en 1621,

strin. Il n'avait pas quatorze ans
alla faire la guerre sous le prince
ange. Sa bravoure et ses talents
cquirent la bienveillance du prin-
qui le chargea d'une mission en
eterre, et de l'électeur de Bran-
urg, qui lui confia les emplois
lus importants et les plus honora-
. Il était venu en Prusse pour y
du repos, quand il fut obligé de
rner en Hollande, d'où il accom-
a à Berlin la princesse d'Orange,
de sa mère. Dans la guerre contre
que de Munster, il fut nommé
ral, et dans la campagne contre
rance, en 1672, il fut élevé au
de général de cavalerie. Quand
uédois firent leur invasion dans
larche de Brandebourg, il eut le
mandement de la milice de Cus-
et fut chargé du siége de Stettin,
677. Attaqué d'une maladie mor-
, il y succomba le 14 décembre
même année. E—s.

OHNA (ALEXANDRE, comte DE),
ral feld-maréchal des armées
sa première jeune
aux soldats, et l'o
fondement qu'il n'
à inspirer à son él
l'a caractérisé. Do
poste que huit ans
qui le remplaça (1
la cour, et ce ne
ce dernier (1711)
nommé bientôt ap
comte de Dohna m
en 1728.

DOHNA (Al
bourgrave et com
de Frédéric, né
assista, en 1715,
sund, et voyagea
en France et en
de ses voyages, il
En 1717 il fit la
grade, et fut volo
du prince Eugène
patrie au grade de
il quitta la carri
vaquer aux affaires
ministration de se

ge de cette étonnante ac-
t le caractère distinctif de
ilitaire. Nommé lieutenant-
751, il ne tarda pas à se
lans la guerre de sept ans,
usses et les Suédois. Il fut
dangereusement à la pre-
ille de Jagernsdorf. Dès
joindre l'armée, il pressa
usement la forteresse de
qu'il l'aurait emportée, s'il
bligé de voler au-devant de
rmée russe qui commen-
ler la Nouvelle Marche de
rg. Il prit une si bonne po-
s de Francfort sur l'Oder,
ha l'ennemi de rien entre-
delà de ce fleuve, et donna
mps de venir le dégager;
ii à l'armée du Grand-Fré-
vrèrent la sanglante bataille
rf, où il combattit à l'aile
rès l'action, le roi lui laissa
hasser les Russes de la Po-
ientale, où ils pressaient
olberg. Cette expedition ne
gue. Au moment où l'on s'y
moins, Dohna tomba sur
réunit au général Wedel,
t Torgau le général Haddik,
prince de Deux-Ponts de
ge de Leipzig (15 novembre
décembre Dohna était déjà
Poméranie, où les Suédois
l'attendre. Le 21 janvier
rait déjà repris Damgarten,
Anclam, et occupé toute la
occidentale jusqu'à Stral-
blé du poids du travail, et
exagénaire Dohna demanda
congé de quelques mois qui
dispensable pour rétablir sa
e rendit à Berlin, mais n'y
un long repos; le roi le rap-
it pour garder la rive droite
rta, dont les Russes occu-
rive gauche; il passa cette
rivière le 1er. juillet, et força les en-
nemis de se replier sur la Silésie. Bien-
tôt épuisé de fatigues, il fut obligé de
quitter le commandement et revint à
Berlin, où il mourut le 19 mai 1762.

C. M. P.

DOISSIN (Louis), jésuite fran-
çais, né en Amerique en 1721, an-
nonça de bonne heure un talent dis-
tingué pour la poésie latine, et on ne
peut douter qu'il ne se fût placé à
côté des Rapin, des Vanière, des
Commire, si une mort prématurée
ne l'eût enlevé aux lettres le 21 sep-
tembre 1753, à l'âge de trente-deux
ans. On a de lui : I. *In natalibus
Burgundiæ ducis ecloga*, 1751; II.
*Galliæ ob restitutam delphino va-
letudinem*, 1752. On trouve ces deux
pièces dans les recueils publiés par
les professeurs du collége de Louis-
le-Grand; III. *Sculptura*, *carmen*,
Paris, 1752, in-12, réimprimé en
1757, avec une traduction française
attribuée au P. Doissin lui-même;
IV. *Scalptura* (la gravure), *carmen*,
Paris, 1753, in-12. On y a joint une
traduction française par un des con-
frères de l'auteur. Ces deux poëmes
ont été insérés dans un volume qui
fait suite aux *Poëmata didascalica*,
Paris, 1813, in-12 (*Voy.* D'OLI-
VET). La publication du poëme sur
la sculpture fit connaître le P. Dois-
sin d'une manière très avantageuse.
On lui reprocha cependant d'être un
peu prolixe, et de n'avoir pas mis as-
sez de méthode dans la distribution
de son plan; mais ces défauts, que la
jeunesse de l'auteur rendait excusa-
bles, sont rachetés par les qualités les
plus brillantes. C'est surtout dans les
descriptions qu'il montre toute l'éten-
due de son talent; il possède aussi
l'art de rendre avec noblesse et pré-
cision les détails mécaniques pour les-
quels la langue latine même n'offre à

que des termes équivalents.
critiques ont comparé, sous
r rapport seulement, le P.
à Virgile. Le poëme sur la
présentait plus de difficultés
écution, en ce que le sujet
asieurs points de ressem-
rec le premier, sans prêter
up près à des développe-
ssi agréables. Cet ouvrage
nt à l'idée que l'auteur avait
voir de ses talents, rendit sa
s douloureuse. On y trouve
verve, la même fécondité
le poëme sur la sculpture,
en est mieux conçu. Si donc
s aussi généralement connu
, on ne doit l'attribuer qu'au
sujet, moins intéressant.

W—s.

Y (Pierre), directeur du
es comptes des parties ca-
nort à Paris le 10 mars 1760,
r d'un ouvrage intitulé : *Le*
de France et les états de

était inquiet, ambi
et tout dévoué à Cé
preuve de son géni
accusant Appius Cl
sation dans son
Cilicie, et de corru
gue pour le consula
va embarrassé et
accusation eût été p
dre contre son préd
la guerre civile, D
auprès de César,
pour le détacher d
gageait, si Pompée q
retirer à Athènes,
tre lieu éloigné de la
observer qu'il étai
à sa sûreté, qu'il a
voir et ses engagem
approuverait cette
donna un nouveau c
père par une loi i
rendre, étant trib
sordre de sa fortu
temps après, néce

de la mobilité, entra dans de Cicéron. Aussitôt qu'Anquitté Rome, il sévit contre rbateurs du repos public. La , ayant à sa tête un prétendu et des affranchis de César, é dans le forum un autel à même où le corps de César brûlé, avec une colonne de le vingt pieds de haut portant cription : *Au Père de la* On faisait des sacrifices sur cet multitude saisie d'un enthoutrénétique se portait à toutes excès contre ceux qu'elle appenis de la liberté. Dolabella fit la colonne et l'autel, et punir les auteurs des désordres. dans l'enchantement écrivit à a une longue lettre d'éloges et tations ; mais il fut bientôt dété. Antoine qui s'était emparé s les richesses de César et du ublic, songea à corrompre a dont il connaissait le caracla situation. Dolabella, après ndu à Antoine quitta Rome expiration de son consulat, mparer de la Syrie dont Aui avait fait avoir le gouver- ; et, traversant la Grèce et la ine, il passa en Asie dans nce d'enlever cette province nius, et de la faire déclarer . Arrivé à Smyrne, il parut ne autre chose qu'un passage lir aller à son gouvernement. ius refusa de le recevoir dans mais consentit à lui fournir des issements au dehors. Il y eut rparlers et des protestations rées d'amitié. Dolabella jugeant pourrait s'emparer de Smyrne ouverte, imagina de la sur- par un stratagème. Il parut re en marche pour Ephèse ; rès avoir marché pendant plusieurs milles, il retourna aussitôt sur ses pas, profitant de la nuit, arriva à Smyrne avant le jour, et trouva la place négligemment gardée. Il fit aussitôt monter ses soldats à l'escalade, et fut maître de la ville sans avoir trouvé de résistance. Il prit Trébonius dans son lit avant qu'il sût rien de ce qui se passait. Dolabella le traita avec la dernière cruauté ; le fit appliquer pendant deux jours à la torture, pour lui arracher l'aveu de tout l'argent qu'il avait en sa garde ; et lui fit couper la tête, qui fut portée au haut d'une pique. Le corps fut traîné dans les rues et jeté à la mer. Ce fut là le premier sang répandu d'un des assassins de César. Trébonius avait été un des principaux conjurés, et le seul du rang consulaire. A la nouvelle de sa mort le sénat fut assemblé, et tout d'une voix déclara Dolabella ennemi public. Après son expédition contre Trébonius, Dolabella se mit en marche pour exécuter son grand dessein sur la Syrie ; mais Cassius le prévint, et s'étant emparé de la province et de toutes les armées qui y étaient, il se trouva supérieur en forces. Dolabella cependant parvint jusque devant Antioche, mais ne put s'y faire recevoir ; et après quelques tentatives pour prendre cette ville, repoussé avec perte, il marcha vers Laodicée qui lui ouvrit ses portes. Survint Cassius qui investit la place, et bloqua par terre et par mer Dolabella, après avoir détruit sa flotte en deux ou trois combats. Ne voyant point de moyen d'échapper, Dolabella se tua pour ne pas tomber vif entre les mains de Cassius, qui eut cependant la générosité de lui faire donner la sépulture. Cet événement date de l'an de Rome 710. Q. R.—y.

DOLCE (Louis), né à Venise, en 1508, était de l'une des plus ancien-

cette république : un avait été, en 1268, d conseil. Mais cette une pauvre, et l'au- de Louis, ne lui laissa qu'une bonne éduca- l'amour du travail. à ce qu'il paraît, la Dolce. Sa vie n'offre t, et le cours n'en est la publication de ses t en très grand nom- nts genres. « Il fut, historien, orateur, nétique, philosophe, onique, épique, ly- ajouter satirique), teur, auteur de re- enfin dans tous les l'excella dans aucun. » it à Venise, et l'on a ait mis dans le même Muscelli, homme de avait eu des querelles été enterré trois an- Apostolo Zeno, dans

menti, di un antico scrittor greco, ib. 1546, 1547, in-8°. C'est une partie du roman grec d'Achilles Tatius, des amours de Clitophon et de Leucippe. On n'avait encore retrouvé que les trois derniers livres, dont on ignorait l'auteur ; le Dolce les traduisit sur la traduction latine d'Annibal Crucius. Ce petit volume est rare. *Historie di Giovanni Zonara, dal cominciamento del mondo infino all' imperator Alessio Comneno*, etc., *divise in tre libri*, ibid., 1564, in-4°. ; *Historia degl' imperatori greci descritta da Niceta Coniate, la quale comincia dall' imperio di Giovanni Comneno e segue fino alla presa di Costantinopoli*, etc., *ibid.*, 1569, in-4°. ; *Historie di Costantinopoli descritte da Niceforo Gregora che segue l'istoria di Niceta sino alla fine dell' imperio di Andronico*, etc. ibidem, 1569, in-4°. II. Traductions du latin : *Le Orazioni di Marco Tullio Cicerone*, ibid., 1562, in-4°., et ibid., 1735, 3 vol. in-4°. *Le Trat-*

Le prime imprese de' conti, canti XV, Venise, Giolito, 1572, in-4°., et ibid., Bassa, 1584, in-12. *Il primo libro di Orlando paladino*, *canti X*, Venise, 1581, in-4°.; précédemment imprimé sous le titre de *Furioso*. Tragédies: *Giocasta*, *Medea*, *Dolone*, *Ifigenia*, *Semmone*, *Thieste*, *Hecuba*, *Marianna*, imprimées d'abord séparément, in-8°., et réimprimées ensemble, Venise, Giolito, 1560, in-12; ibid., Farri, 1566, in-12; comédies: *il Marito*, *il Ragazzo*, *il Capitano*, *la Fabrizia*, *il Ruffiano*, aussi réimprimées séparément, in-8°., et ensemble, Venise, Giolito, 1560, in-12. V. Histoire: *Vita di Carlo V, imperatore*, Venise, Giolito, 1561 et 1567, in-4°.; *Vita di Ferdinando I., imperatore*, ibid., in-4°. VI. Ecrits sur la langue italienne: *Osservazioni sulla lingua toscana e divise in quattro parti*, Venise, Giolito, 1550, in-8°., réimprimés plusieurs fois par le même; mais la plus correcte est la dernière, Venise, in-12; *Modi affigurati e voci ornate ed eleganti della volgar lingua*, Venise, Sessa, 1564, in-8°. Ouvrages divers: *Dialogo piacevole nel quale Pietro Aretino parla in sogno de' male avventurati mariti*, Venise, 1542, in-8°., petit vol. extrêmement rare. *Dialogo della istituzione delle donne*, Venise, Giolito, 1553, in-8°.; *Libri tre degli ammaestramenti delle donne*, Venise, 1622; in-8°.; *Dialogo della pittura intitolato l'Aretino*, Venise, 1557, in-8°., réimprimé avec une traduction française, Florence, 1735, in-8°.; *Dialogo nel quale si ragiona del modo di accrescere la memoria*, Venise, Sessa, 1552, in-8°.; *Dialogo de' Colori*, ibid., in-8°.; *Imprese nobili ed ingegnose di diversi Principi, con la dichiarazione in versi e con le figure*, Venise, 1578, in-4°.; quelques Satires ou *Capitoli* satiriques, imprimés avec ceux de l'Aretin et de Sansovino, etc., etc. G—é.

DOLCI (Charles), ou *Dolce*, comme l'écrivent quelques biographes, né à Florence en 1616, fut élève de Jacques Vignali; il tirait ordinairement les sujets de ses tableaux de l'histoire sainte; peu de peintres ont terminé les ouvrages avec autant de soin que Dolci: on ne saurait imaginer un coloris plus suave et plus harmonieux, une touche plus douce et des teintes mieux fondues. Avec des qualités aussi précieuses, Dolci devait peindre le portrait avec un grand succès; ceux qu'il a faits sont regardés comme autant de chefs-d'œuvre de l'art. Avec un fini aussi précieux que celui de Gérard Dow, il avait une exécution plus libre et plus facile. L'empereur, qui vit de ses ouvrages, l'appela à sa cour, et se fit peindre lui et la famille impériale par cet artiste habile: il fut si content de ces différents portraits, que Dolci fut comblé d'honneurs et de bienfaits par ce prince. Le temps, loin de porter atteinte à la réputation dont ce peintre avait joui de son vivant, semble encore l'avoir accrue. Les tableaux de Dolci sont fort recherchés; ils occupent un rang honorable dans les galeries les plus riches; ils font un des principaux ornements des cabinets les mieux choisis. Dolci mourut à Florence en 1686, dans sa soixante-dixième année. A—s.

DOLDER (Jean-Rodolphe), natif de Meilen, village des cantons de Zurich, s'est fait connaître par le rôle qu'il a joué dans la révolution helvétique. Fils d'un paysan, il entra dans la maison d'un commerçant à Zurich

suite pour quelques
lit alors en Argovie.
t de 1798, sa for-
ssez dérangée; les
es le firent entrer
étique. Privé d'ins-
re, mais d'un esprit
econnut bientôt que
ir et pour s'assurer
s l'état des choses
le moyen le plus
ire l'instrument des
étrangère qui avait
n. Il réussit parfai-
alculs, et le com-
le nomma membre
étique à la place d'un
isis par les conseils
peu de docilité lui
'il avait destitué, de
é. Le directoire fran-
ué cet acte de vio-
il en eut connaissan-
a au sénat: il ne s'y
on talent; mais il sut

gement du 28 octobre, à la suite de-
quel la composition d'un nouveau
sénat eut lieu. On a connu depuis les
sommes d'argent que dans cette occa-
sion il avait reçues à Berne de la part
du parti triomphant. *Reding* fut à la
tête du nouveau sénat, et Dolder se
contenta du ministère des finances.
Un nouveau changement survint: le
sénat se trouva recomposé encore, et
Dolder fut nommé landamman. L'in-
surrection de 1802 se préparait, et ce
fut dans ce moment que quelques
hommes attachés au gouvernement
central et qui se méfiaient de son chef,
eurent la folle idée de l'enlever. L'en-
treprise eut lieu sans difficulté; mais
comme elle était isolée et n'aboutissait
à rien, deux jours après il fallut faire
revenir le landamman de la maison
de campagne, où il avait été gardé
sous surveillance. La médiation de Na-
poléon mit un terme à la triste situa-
tion à laquelle se trouvait réduite la
Suisse. Aucun des députés de ce pays
à Paris n'avait désigné Dolder pour

raillé. Il a marqué le plus sou-
estampes de son chiffre, com-
n B et d'un D joints ensem-

DOLENDO (Zacharie) floris-
yde à la même époque ; son
gravure ressemble beaucoup
le Barthélemi, avec cet avan-
rtant que le dessin de Zacha-
beaucoup plus correct. Il a
lusieurs compositions de Jac-
Ghein son maître. Spranger,
rt et Goltzius ont été aussi ses
, mais l'ouvrage qui lui fait
'honneur est une suite de plu-
ortraits qui ne le cèdent en
eux de Wiéris. Il s'est sou-
vi, pour marquer ses pièces,
hiffre, composé d'un Z et d'un
is l'un dans l'autre. A—s.

ERA (CLÉMENT), cardinal,
le Foligno, né dans le 16e.
Moneglia, petite ville de l'état
es, entra dans l'ordre des
ineurs et fut chargé d'ensei-
théologie, emploi dont il s'ac-
ec une grande distinction. Il
it avec beaucoup de zèle les er-
i commençaient à s'introduire
glise ; Paul IV l'en récompen-
chapeau de cardinal. Il avait
élu supérieur général de son
t peu de temps après il fut
à l'évêché de Foligno. Il com-
mener dans son diocèse la vie
du cloître, et mourut à Rome
rier 1568. On a de lui : *Com-
s theologicarum institutio-*
ome, 1565, in-8°. Paul Ma-
qui imprima cet ouvrage, le
l'auteur par une épître dans
il fait un grand éloge de sa
de son savoir. Ce volume est
xtrêmement rare, il renferme
s autres traités de Dolera :
*bolo apostolorum ; De sacra-
De præceptis divinis* ; *De
evangelicis*, etc. W—s.

DOLET (ETIENNE). Nous dirons comme Bayle que, dans ses mémoires, Amelot de la Houssaye admit sans examen l'opinion qui donnait pour père à Étienne Dolet, son compatriote, un grand seigneur de la cour de François Ier. Il est plus vrai, d'après l'épître dédicatoire à ce monarque qu'on trouve à la tête des commentaires sur la langue latine, que Dolet naquit à Orléans, en 1509, de parents aussi distingués par leur rang que par leur opulence. A peine eut-il saisi dans un des colléges de sa ville les premiers éléments des sciences, qu'il se rendit à Paris spécialement à dessein d'y recevoir des leçons de belles-lettres du savant Nicolas Berault. Il reçut à Padoue des leçons d'un autre genre de Simon de Villeneuve dont il gagna la confiance, et en faveur duquel il témoigna depuis sa reconnaissance tant par l'épitaphe qu'il fit graver à ses frais sur une table d'airain, que par des éloges qu'il inséra depuis dans ses différents ouvrages. Il est vrai que la confiance du maître ne fut pas sans inconvénient pour le disciple, puisqu'il fut accusé d'en avoir pris les manuscrits pour les publier comme fruit de ses travaux. Quoi qu'il en soit, l'ambassadeur de France à Venise apprit que Dolet, après la mort de Simon de Villeneuve, voulait se rattacher à sa patrie ; il le nomma son secrétaire pour une légation dont le jeune homme devint depuis l'historien. Ses devoirs se conciliaient à Venise avec ses études sur la langue latine toujours l'objet de ses savantes méditations. Il apprit de Baptiste Egnazio l'art d'expliquer les Offices de Cicéron, ce qui motive l'un des premiers reproches articulés contre sa doctrine. En se familiarisant avec les auteurs païens, il crut devoir en adopter les expressions, surtout dans son épitaphe à l'éloge d'une vénitienne

r le sort futur de la-
m temps où les ques-
s sur le purgatoire
agitées. De retour à
tude de Cicéron joi-
ste. César, Tite-Live,
grands auteurs de
Il en tirait des notes
entaires, quand ses
ntèrent l'étude de la
mme un moyen de
ière à la fois plus ho-
crative. Dolet se ren-
oit déjà sa réputation
t l'avait si bien pré-
d il fut choisi pour
èves de la nation de
ement de Toulouse
érité, les études *uni-*
sans vouloir que ces
orps. Il proscrivait
igereuse toute asso-
genre. Le hardi Do-
'attaquer de front les
lesquels le parlement
ligeait ses arrêtés,
remier discours l'au-

juges. Sa disgrâce ne
cun ami; nous app
lettres qu'en ces circ
tes, Jacques Minut
parlement de Borde
professé le droit en
léans, se joignit à l'a
de Toulouse même
livrance de la victim
gistrats. La ville d
asile à Dolet; il y fut
calomnie qui l'accusa
ses discours des opin
bles à celles de Luth
s'en plaignait comme
dans un discours
l'impression, quand
par une longue et da
pour laquelle ses mé
lèrent l'air de Paris.
vante, de retour à
nouveaux ennemis e
bre Érasme de la m
tragéante dans son
tatione Ciceroniana
sein avoué de se fi
turbulent écrivain de

évêque de Tulle, de nou-
rts motivèrent sa seconde
n, à laquelle il mit un terme
ar un stratagême dont il se
ureusement pour endormir
ér. Dans sa retraite du Pié-
eut recours à sa plume pour
moyen d'un nouveau poè-
orique de ses malheurs et
de sa conduite. D'autres
ontre les complots de ses en-
ent consignées dans sa lettre
s Ier, par laquelle il deman-
e et permission de repren-
imprimerie. Ses ennemis
donnèrent bientôt une autre
accusations multipliées con-
Dès qu'ils apprirent que le
cordait grâce, ils recouru-
orbonne, qui demanda que,
dition à l'entérinement des
grâce, le parlement obtînt
eurs livres indiqués, de Do-
ient publiquement brûlés,
op favorables aux nouvelles
ce qui fut exécuté le même
requête, sous la date du 14
543. L'arrêt jeta long-temps
dans la consternation; mais,
mois après, il poussa si
iscrétion de ses discours,
rrêté, mis en prison et con-
fen, sans qu'on sache bien
t si le crime qui motiva cet
ble tenait aux nouvelles opi-
l'athéisme (1). Les contem-
porains varient sur la date de son exécution: celle du 3 août 1546 nous paraît la plus probable. Ainsi finit un savant digne d'un meilleur sort, que ses premiers malheurs devaient prévenir contre un caractère dont la turbulence semblait annoncer sa fin tragique. Dolet, comme écrivain, n'a mérité ni les éloges outrés de ses amis, ni les critiques injurieuses de ses adversaires. Sans être un nouveau Cicéron, comme le dit Marot, ni le chancre et l'aposthume des muses, selon l'expression mordante de Scaliger, comme savant et comme imprimeur, il fut un de ceux qui, sous François Ier, contribuèrent le plus à la résurrection des lettres. Il était savant au-delà de son siècle, ne se distrayant du travail le plus opiniâtre, que pour s'égayer quelques moments à la musique; il était grand *Cicéronien*, très versé dans la connaissance du latin, quoiqu'il écrivît mal dans cette langue, soit en vers ou en prose. Nous lui devons: I. *Dialogus de imitatione ciceroniana, adversùs Desiderium Erasmum*, Lyon, 1535, in-4°. II. *Commentariorum linguæ latinæ libri duo*, 1536-38, 2 v. in-f., fruit d'un travail immense dans lequel il fut aidé par Bonaventure Despériers, son intime ami. On peut joindre à cet ouvrage, ses *Formulæ latinarum locutionum illustrium*, Lyon, 1539, in-fol., qui ont reparu sous le titre de *Phrases et formulæ linguæ latinæ elegantiores*,

fort léger en fait d'accusations. Jules
nemi de Dolet, et placé très loin du
me; Prateolus, qui met grand nom-
s luthériens et autres réformés dans
e des athées, ne donnent d'autre
plice du malheureux Dolet, que son
pendant, si l'on fait attention que
d nombre de pièces composées par
vers emprisonnements, il ne paraît
e justifier de l'accusation de luthéra-
es livres qu'on lui reprochait d'avoir
ceux qui furent livrés aux flammes
, ne contenaient que les nouvelles
on traita plus rigoureusement que lui
de Meaux, condamnés la même an-
lés vifs; enfin, que l'*Anti Marty-*
rologe de Servet cite des témoins oculaires de son supplice, qui attestent qu'il ne mourut que pour cause d'hérésie, il sera difficile d'adopter la réalité de son athéisme. Il est vrai que les protestants ne l'ont point mis dans leurs martyrologes, mais cela peut venir de l'espèce de rétractation qu'on croit qu'il fit à sa mort. Du reste, Dolet était outré dans les éloges comme dans les satires, orgueilleux, méprisant, inquiet, vindicatif, il s'était fait des ennemis très ardents, surtout parmi les moines et les docteurs, qu'il habillait mal dans ses écrits. Il avait ajouté de son chef, dans l'édition qu'il donna, en 1542, des deux premiers livres de Rabelais, des sobriquets injurieux à MM. de la Sorbonne. Tout cela put contribuer à son désastre.

n. Biren travailla surtout à
e et à faire prononcer contre
sentence de mort, en 1737.
Vassili périrent du supplice
ie; deux autres furent écar-
sieurs eurent la tête tranchée.
cependant, de cette ancienne
quelques rejetons qui en re-
la gloire, et qui sous les règnes
ont occupé des places impor-
ns la carrière tant civile que
. (*Voy.* ANNE et PIERRE II.)

C—AU.

ANUS, Bulgare, était esclave
itant de Constantinople, lors-
Bulgares se révoltèrent, en
contre l'empereur Michel le
onien. Dobanus s'évada de
inople, arriva en Bulgarie,
a qu'il était issu du sang des
gares; une belle figure, de
de l'audace, donnèrent sur-
du crédit à cette imposture;
ores le reconnurent pour leur
massacrèrent les Romains qui

mais il finit par in
repas dans lequel il
arracher les yeux,
dant, inquiet de l'
tion produirait sur
gares, il fit faire à l'
positions secrètes,
ter le sceptre, pou
rât l'impunité et de
obtint sans peine c
et sa défection fut
mission des Bulg

DOLIVAR (Je
pointe et au burin,
en 1641, quitta l'I
s'établir à Paris.
gravé dans le goût
des décorations. On
à côté de celles d
Lepaultre; mais il
ner la même vari
Dolivar a travaillé
deux maîtres, à d
gravures, et prince

3°.; II. *Supplément à l'his-*
comté de Schaumbourg,
artie, Rinteln, 1753; se-
e, Stadthagen, 1754, in-8°.;
ire abrégée du comté de
urg, Stadthagen, 1756,
'. *Biographie des profes-*
héologie de l'université de
Hanau, 1752, in-8°., ne
que huit Vies particulières;
l'ouvrage, qui en compre-
rze autres, n'a pas été im-
G—Y.

MIEU (Deodat-Gui-Syl-
crède de Gratet de),
ançois, marquis de Dolo-
e Françoise de Bérenger,
et minéralogiste célèbre,
olomieu, près la Tour-du-
uphiné, le 24 juin 1750,
nne maison de cette provin-
dès le berceau dans l'ordre
officier dans les carabiniers
ns, commençant à dix-huit
at dans son ordre, il ne pa-
destiné à consacrer, comme
e grande partie de sa vie
es, mais les malheurs de sa
i donnèrent cette direction,
int ensuite dans ceux au-
t en proie à d'autres épo-
. vie. Dans sa première ca-
ut une querelle avec un che-
a galère, descendit à Gaëte
attre et tua son adversaire.
la jurisdiction de Naples par
ndant de la galère, il fut
Malte et mis en jugement.
étaient formels, on le con-
perdre l'habit. Cependant
aître, touché de sa jeunesse,
; mais les statuts exigeaient
le pape confirmât cette dé-
Clément XIII, qui n'aimait
, se refusa à cette condes-
malgré la recommandation
rs souverains. Le jeune Do-
lomieu montra dès-lors la constance de son caractère; il écrivit directement au cardinal Torrigiani, ministre du pape, et triompha de tous les obstacles; mais il était resté neuf mois en prison, et le travail seul avait pu adoucir une situation si triste. Ainsi il prit le goût des études physiques, que confirmèrent et étendirent les leçons qu'il reçut à Metz de l'habile physicien Thirion. C'est aussi dans cette garnison qu'il se lia avec le duc de la Rochefoucault, que son goût pour les connaissances utiles et son noble caractère devaient naturellement rapprocher de lui. Ils travaillèrent ensemble à diverses recherches, et le duc à son retour à Paris fit connaître ce jeune officier à l'academie des sciences, qui lui envoya sans l'avoir prevenu un brevet de correspondant. Désirant se livrer sans obstacle à dès travaux désormais devenus une passion, Dolomieu quitta les carabiniers et retourna à Malte, d'où il suivit en Portugal, en 1777, le bailli de Rohan, ambassadeur extraordinaire de l'ordre, comme chevalier d'ambassade. Il étudia ce pays dans un grand détail. En 1781, il fit en Sicile avec le chevalier de Bosredon Vatange, un voyage qu'il exécuta en vrai naturaliste, bravant la fatigue et tous les genres de danger, passant plusieurs nuits sous l'abri d'un arbre ou d'un rocher, et ce qui n'est pas moins difficile, entraînant ses compagnons et leur faisant oublier toutes leurs privations. C'est-là qu'il conçut le germe de ses principales idées sur les volcans, et sur le siége de leur conflagration, qui ne peut être selon lui qu'à de très grandes profondeurs. Les îles voisines de la Sicile furent aussi l'objet de ce voyage, après lequel il en fit un à Naples et au Vésuve; l'année suivante 1782, il parcourut pendant deux mois la chaîne des Py-

. Quelques discussions qu'il eut même année, à Malte, parce éclamait les prérogatives d'une e de sa Langue, à laquelle son meté l'avait fait parvenir, com- rent à refroidir le grand-maître lui, et furent l'origine des con- tés et d'une partie des malheurs éprouva par la suite. Cependant ta la Calabre que l'affreux trem- nt de terre de 1783 venait de ter, et qui était devenue ainsi ectacle à la fois effrayant et rem- instruction pour le géologiste. êrêt que le grand-maître parut e lui montrer à son retour, l'en- à lui faire part d'un bruit qu'il recueilli en Italie et qui mena- 'existence de l'ordre; c'est que ur de Naples était convenue avec de Russie de lui laisser prendre ssion d'une partie des ports de . Un commandeur, son ennemi, it le ministre napolitain de cette ation, et dès-lors Dolomieu devint t de la haine de cette cour. L'en-

Les autres phénom l'Italie offre avec n'échappèrent poi il fit même un e substances emplo numents antiques de la sculpture. cueilli avec distin mes les plus célè ture, une figure i nières à la fois prévenaient en sa piquant et enjoué parences; avec de peu de peine à flatté de trouver me d'un tel méri Malte que pour de tous, le triom pour y reprendre ramena en Fran 1791. Dolomieu péranees de bea dents et de cœurs volution française lice plus vaste a

oires importants, et sitôt
ermidor eut rétabli quel-
, il reprit ses voyages
, et parcourut toutes les
la France qu'il n'avait
vues, allant toujours à
arteau de minéralogiste
et le sac sur le dos.
habitude lui avait donné
étonnante pour ce genre
et il possédait à un degré
tonnant encore, l'art de
ger d'un coup-d'œil tout
ait intéresser la science;
nes gens, qui l'ont suivi
péditions savantes, n'en
vec une véritable admira-
96 il avait été nommé in-
professeur à l'école des
nstitut l'avait inscrit par-
nbres au moment de sa
la publié différents petits
es deux qualités, toujours
tions ou des observations
a théorie de la terre ou à
les minéraux. La fin de
ûtre le projet de l'expédi-
te; on en ignorait le but,
ait qu'elle devait se rendre
ys lointain; que des sa-
it genre en devaient faire
le chef croyait par consé-
toutes les facilités néces-
faire examiner la contrée
it l'objet. C'était ce qui
lus flatter un homme com-
eu, qui, parvenu à con-
arfaitement la structure
centre de l'Europe, était
ardent désir de lui com-
t égard, d'autres parties
Lorsque l'on commença
er qu'il s'agissait de l'É-
rdeur s'enflamma encore.
s le pays où naquirent les
lées de géologie; dans ce-
fre les principaux phéno-
mènes sur la plus grande échelle, pays dont Dolomieu lui-même avait fait le sujet d'un de ses écrits, quoiqu'il n'eût pu en parler jusqu'alors que d'après les relations vagues des voyageurs. Il s'embarqua sur le vaisseau *le Tonnant*. (*Voyez* DUPETIT-THOUARS.) De douloureuses réflexions vinrent toutefois troubler sa joie, quand il vit la flotte s'arrêter près des côtes de Malte; effrayé de l'idée qu'on pourrait le soupçonner d'avoir sciemment concouru à une opération contre son ordre, il avait résolu de ne pas quitter son vaisseau, lorsqu'il reçut en même temps l'ordre du général de prendre part à la négociation qui allait s'entamer, et une lettre (1) du grand-maître qui lui témoignait le plus vif désir qu'il acceptât cette mission; il s'y détermina dans l'espoir d'adoucir au moins des maux qu'il jugeait inévitables, et de rendre des services personnels à ses confrères; mais comme il n'arrive que trop souvent dans ces combinaisons machiavéliques, celui qu'on avait cru propre à faciliter l'entrée en négociation, fut mis à l'écart dès que la négociation fut ouverte; on ne parla même plus sérieusement de négocier, et tout se consomma par l'audace d'une part et l'irrésolution de l'autre. Cependant ceux qui ignoraient ces secrets détails, ceux qui se souvenaient des démêlés antérieurs de Dolomieu avec quelques membres de l'ordre, pouvaient le croire un agent volontaire de cette catastrophe; sa position lui ôtait tout moyen de se justifier, et cette idée effrayante le mettait au désespoir. Elle ne lui laissa aucun repos pendant le court séjour qu'il fit en Égypte; les reproches de l'Europe, sans cesse présents à sa pensée, y

(1) Cette lettre a été déposée par lui à la Bibliothèque du Roi.

èrent toutes ses jouissances. Il
rapidement le pays occupé par
ie militaire, mais bientôt réduit
ction, parce que la position des
:s ne permettait pas d'aller plus
son chagrin reprit toute sa
et il voulut à tout prix revenir
sa patrie. De nouveaux mal-
l'attendaient; il se fit une voie
dans le mauvais bâtiment sur
il s'était embarqué, à Alexan-
le 7 mars 1799; et après avoir
out le gros bagage on fut trop
ux d'aborder à Tarente. La Fran-
it alors en guerre avec Naples, et
ssagers français furent faits pri-
ers et enfermés dans des maga-
isqu'au 22 mai, qu'on les rem-
a pour Messine, d'où il était dé-
qu'on les transporterait sur les
de France; mais le capitaine à
olomieu avait confié son porte-
pendant la traversée eut la
sse de livrer ce dépôt au gou-
ment. Le nom du propriétaire

jour qu'il disait à
demandant quelque
« Je mourrai si je n'o
cet homme lui répo
» porte que tu me
» compte au roi q
fermeté le soutint
situation; les marg
volumes qu'il étai
traire à la vue des
lieu de papier; il
avec un morceau d
de sa lampe lui
d'encre. C'est ains
traité de philosoph
quelques autres m
citations de plusie
sa faveur furent v
liers anglais parvi
force de persévéra
ver quelques secou
ne put être obten
articles du traité
avec Naples; il revi
mars 1801, après

il l'emporta après sept jours, . 1801. — Dolomieu sem- né pour la géologie. A une écidée pour cette étude il utes les facultés physiques i nécessaires pour y réussir. stacle n'ébranlait sa cons- ue redoutait nulle fatigue; t son ardeur à ceux qui nt avec lui. Il est à regretter telles qualités si vie errante heurs l'aient empêché de ré- emble de ses vues et des faits it recueillis. Cependant la oit beaucoup aux ouvrages rs et aux mémoires qu'il a itre. Les premiers de ses lent principalement sur les t les matières volcaniques. é sur ces sujets : I. *Voyage de Lipari, suivi d'un Mé- ur une espèce de volcan t d'un autre sur la tem- du climat de Malte*, 1 1-8°., Paris 1783; II. *Mé- le tremblement de terre de re*, brochure in-8°., Rome, III. *Mémoire sur les îles et Catalogue raisonné des de l'Etna*, 1 vol. in-8°., Pa- 3. Il a inséré sur les mêmes 1°. dans le *Voyage pittores- Naples et de Sicile*, par l'ab- -Non, en 1785 : *Mémoire olcans éteints du Val-di- Précis d'un voyage fait à n juin* 1781 ; et *Descrip- îles Cyclopes ou de la* 2°. dans l'édition italienne es de Bergmann, Florence, es *Notes* sur la dissertation eur relatives aux substances ues. 3°. Trois morceaux dans *al de physique* de 1790 à t une Lettre dans le *Jour- Mines* de 1796. Dans tou- productions il décrit avec beaucoup de soin les diverses substances contenues dans les éruptions des volcans ; il prouve que plusieurs d'entre elles n'existent point dans les couches connues du globe et doivent par conséquent arriver d'une très grande profondeur ; il constate que la chaleur des laves n'est pas aussi énorme qu'on le croyait jusqu'à lui, et que leur liquéfaction est due à une cause particulière et inconnue ; il développe encore plusieurs idées intéressantes sur ce sujet difficile. Ses principaux mémoires sur des questions générales de géologie sont dans le *Journal de physique* de 1791 à 1794. Ses idées à cet égard sont que les terrains primitifs ont été formés par l'affinité mutuelle de leurs éléments, dont il ne croit pas que la chimie ait encore reconnu la totalité, et que les terrains de transport ont été portés où ils sont par d'immenses marées, qui tenaient à des mouvements particuliers et accidentels dans le système planétaire. Il soutient aussi avec beaucoup de force et avec des preuves qui lui sont propres, la nouveauté de l'état actuel des continents. Il a encore donné des descriptions particulières de certaines localités, nommément : *Observations sur les prétendues mines de charbon de terre de St.-Martin-la Garenne ; Journal des mines*, 1795, tome II. — *Description de la mine de manganèse de Romanesche*, ib., 1796, tome IV. — *Rapport fait à l'Institut sur ses voyages en Auvergne et aux Alpes ; Journal de physique*, 1798. — *Note sur la géologie et la lithologie de montagnes des Vosges ; Journal des mines*, 1798, tome VII. — *Rapport sur les mines du département de la Lozère*, ibid., VIII. Ces écrits sont remarquables par leur exactitude. Sur des objets de minéralogie particulière, on

: *Lettre à M. Picot-la-Pey-*
ur un genre de pierre cal-
ès peu effervescente; Jour-
physique, 1791. C'est la
ue l'on a depuis appelée de
la Dolomie. — *Sur l'huile*
le dans le quartz, ib., 1792.
les pierres figurées de Flo-
ibid., 1795. — *Description*
; Journal des mines, 1796,
I; il y prouve que le béril et
de sont de la même espèce. —
eucite ou grenat blanc, ibid.,
ome V. — *Sur la strontiane*
; Journal de physique, 1798.
la substance dite pyroxène,
ns ces mémoires l'auteur dé-
minéraux en détail, et les
ce justesse, mais il paraît s'ê-
occupé de leur cristallogra-
théorie générale de la scien-
ralogique lui doit outre *la*
phie minéralogique (1802,
, *et le Mémoire sur l'es-*
inérale, dont nous avons
un *Mémoire sur la né-*

deuxième semestre
historique de Dole
à l'Institut, le 6 ju
secrétaire de cette
été réimprimé dans
clopédique, VIIIe.
tome II, page 457
Neergaard a pub
dernier voyage
dans les Alpes, I

DOLSCIUS (P
en 1526, fit ses é
de Witemberg, so
lui donna dès lors
affection particuli
des plus zélés parti
de ce célèbre réfo
par son crédit, u
de Hall. Dolscius
médecine et exer
avec succès. Les
lui prouvèrent leu
mant d'abord bou
suite inspecteur de
et des salines de l

i confessione P. Dolscii
ddità epistola GVEINZII,
), in-4°. W—s.

RY, ou plutôt DEMIRI,
arabe et jurisconsulte, est
ie Histoire des animaux,
en orient. Non-seulement
apporte et y explique leurs
nature, leurs propriétés et
manière de les élever, etc.;
ute à ces descriptions les
uxquels ils ont donné nais-
scute les diverses opinions
t été l'objet parmi les mu-
n trouve des extraits de
e dans le *Catalogue* d'As-
II, p. 251; dans les *Elé-*
s langue arabe, de Tych-
suite de la traduction fran-
ème de la chasse d'Oppien,
r M. Bélin de Balu. Ces
traits ont été communiqués
estre de Sacy. Enfin, Bo-
: un grand usage du traité
dans son *Hierozoïcon*,
a tiré quelques morceaux
restomathie arabe. L'his-
nimaux a été commentée,
traduite en persan. La bi-
de l'Arsenal, à Paris, pos-
erbe exemplaire de la tra-
rsanne, enrichi de pein-
iri, dont les noms pro-
Kemal-eddin aboulbaca
d, mourut en 808 de l'hé-
5 de J.-C. J—n.

RON (Louis), né à Bé-
août 1745, fit ses études
des jésuites, dans sa ville
succès qu'il avait obtenus
re, engagèrent ses maîtres
lans leur société. Il entra
viciat à Toulouse; mais les
nt été détruits et chassés
, Domairon fut appelé à
pour faire une éducation
. Après l'avoir achevée il
se rendit à Paris, auprès de quelques-uns de ses amis, gens de lettres, et travailla dès lors au *Journal des Beaux-Arts*. Ce fut alors, aussi, qu'il composa ses premiers ouvrages. Vers 17 8, il fut nommé professeur à l'école royale militaire, et ne cessa de l'être qu'à la suppression de cet établissement. Pendant la révolution il se condamna à une honorable obscurité. Lors du rétablissement du collége de Dieppe, les autorités de cette ville prièrent Domairon d'accepter la chaire de professeur de belles-lettres, et la place de principal. Il y avait à peine un an qu'il était à Dieppe, lorsqu'il fut nommé membre de la commission des livres classiques, puis inspecteur de l'instruction publique. Il est mort à Paris, le 16 janvier 1807. On a de lui: I. *le Libertin devenu vertueux*, ou *Memoires du comte d'Auligny*, 1777, 2 vol. in-12.; II. *Recueil historique et chronologique de faits mémorables, pour servir à l'histoire générale de la marine et à celle des découvertes*, 1777, 2 vol. in-12, 1781, 2 vol. in-12; III. *Principes généraux des belles-lettres*, 1785, 2 vol. in-12, 1802, 3 vol. in-12. C'est de cet ouvrage que sont extraits: 1°. *la Rhétorique*, 1805, in-12, 1812, in-12; 2°. *la Poetique*, 1805, in-12. IV. *Atlas moderne portatif, composé de vingt-huit cartes; nouvelle édition, augmentée des Eléments de géographie*, 1786, in-8°., an X (1802.); V. *le Voyageur français*, ou *la Connaissance de l'ancien et du nouveau monde* (avec l'abbé de Fontenay), tomes 25 à 42. C'est l'abbé de Laporte qui est auteur des 24 premiers volumes. VI. *Les rudiments de l'histoire*, 1801, 4 vol. in-12; nouvelle édition, retouchée avec soin, 1804, 3 vol. in-12. A. B—T.

AT ou DAUMAT (Jean), urisconsulte , naquit à Cler- Auvergne, le 30 novembre 'ascal, son compatriote et son confia en mourant ses papiers secrets. Le reste de la société -Royal, avec laquelle il fut ent lié, ne faisait pas moins de on mérite : elle avait souvent à ses lumières et le consultait ur des matières de théologie. ils de sa vie, uniquement rem- ertus et de travaux utiles, sont nus, mais ses *Lois civiles dans lre naturel* le sont beaucoup. es gens s'imaginent que les s de morale et de justice se nt tout naturellement et sans l'esprit. Ce n'est cependant le temps et l'expérience qu'on t à les découvrir et à les déve- Les premiers législateurs ne ie des lois peu étendues, telles fallait à des sociétés naissantes nes. Ils ne pouvaient pourvoir besoins qu'on ne connaissait ncore. Le droit romain , le leur suite naturell dans l'ordre qu'ils pour former une sc objet tous les beso Ce fut encore le pr compilations de Jus me Domat le rema face, il arrive que q ve les maximes for quité soit naturelle sont presque touj place et sans aucun Il n'y a pas une sui et de définitions ; vent dans des titres partiennent point. C confus et sans liai des répétitions et fin. Plusieurs avai de démêler ce cah principes de l'obsc loppe et de bien ra prit, ce qui est dé romain ; mais per aussi complètemen mettant les lois d ordre, il en rendit

onter toujours jusques
s principes ; en sorte
ils sont souvent com-
matières différentes,
dans la suite, ou plu-
naît avec plaisir, que
que ces matières avant
voir étudiées en parti-
s principes, dans ces
mat, sont exposés avec
ne vérité si frappante,
nent l'esprit et le forcent
n assentiment. On voit
le juste et l'injuste de
et c'est le plus invinci-
qu'on puisse opposer à
laient en nier la diffé-
nt le soin d'élaguer de
t ce qui dans les lois ro-
olument étranger à nos
os usages, et il les rem-
dispositions tirées tant
es des rois, que de s au-
u droit français. Après
es principes des lois ci-
n fit de même pour ceux
ie, science très impor-
ée en France de tous les
le premier et le dernier
ordre et qui en fit con-
re et les bases. L'ouvra-
était un véritable code
s tout parfait qu'il était,
même à cause de cela, il
légère sensation dans le
sou, dans son *Histoire*
udence romaine, ne le
comme un répertoire,
modité des jeunes gens
nt à l'étude du droit.
un esprit superficiel,
mparait la petitesse de
ette quantité innombra-
es, qui étaient sortis de
i féconde que confuse de
risconsultes. Les esprits
ouvaient concevoir, que
l'effet de la méthode pût réduire dans un si court espace, ce qu'il y avait de substantiel dans d'immenses bibliothèques. D'ailleurs pour se servir de l'ouvrage de Domat, il faut savoir remonter à un principe et en déduire ensuite par le raisonnement l'application qu'on veut en faire. Peu d'hommes sont capables d'un tel travail ou veulent s'en donner la peine; ils trouvent plus aisé de chercher dans les livres des décisions toutes faites, et dont l'application est presque toujours inexacte. Cependant le mérite du livre de Domat n'échappa point aux bons esprits. Il frappa même ceux qui étaient étrangers à la jurisprudence; et en leur montrant en elle une raison qu'on n'y avait pas vue encore, il les guérit de la prévention qui la leur faisait regarder comme une science de subtilité et de discorde. C'est ce que dit Boileau dans une lettre à son ami Brossette, où il appelle Domat *le restaurateur de la raison dans la jurisprudence*. Daguesseau, juge plus compétent encore, ne parle jamais de Domat qu'avec le sentiment de la plus profonde estime. Domat le consultait, quoique jeune encore, sur ses ouvrages, ainsi que son père, magistrat très distingué, dont il était connu et estimé. L'un et l'autre lui communiquaient leurs vues et leurs réflexions que l'on peut même y reconnaître. Daguesseau faisait surtout le plus grand cas du traité des lois, qui précède celui des lois civiles : « Personne, dit-il, n'a » mieux approfondi que Domat le vé- » ritable principe des lois, et ne l'a » expliqué d'une manière plus digne » d'un philosophe, d'un jurisconsulte » et d'un chrétien.... C'est le plan gé- » néral de la société civile, le mieux » fait et le plus achevé, qui ait jamais » paru. » Les étrangers même rendirent justice au talent de Domat. Blak-

cite dans son *Commentaire ois anglaises ;* c'est peut-être les jurisconsultes français à nglais aient fait cet honneur. ahan le traduisit en anglais, , 1726. Outre les *Lois ci- ns leur ordre naturel*, Do- it fait en latin un choix les plus usuelles, renfer- ans les recueils de Justi- t ouvrage ne parut qu'après et fut publié séparément sous de *Legum delectus ;* on le ans la suite aux *Lois ci-* omat n'occupa jamais d'autre e celle d'avocat du roi au l de Clermont. Sa piété, sa et son amour pour le tra- ient éteint en lui toute idée on. Il dut sans doute à ses urs la seule faveur qu'il ob- le d'être appelé à Paris, où gratifié d'une modique pen- mourut pauvre dans cette ville, urs 1695, à l'âge de soixante-

in-4°., Amsterd On le joignit aux les éditions qui o cessivement, in-f avec des additions le droit public, P avec des notes d *Legum delectus*, l avec les notes de et Chevalier, Pa avec le supplémen 1755, 1767, 17

DOMBAY (Fa ler en la chancell et d'état, et inte l'empereur d'Aut gues orientales, groise, et naquit S'étant appliqué l'étude des langue collége fondé à Thérèse, il fut e 1783 à Maroc, en enfin à Agram en terprète de frontiè

rabe vulgaire qu'on parle dans ire de Maroc; IV. *Histoire des ifs*, c'est-à-dire, des princes de aison régnante de Maroc, in- ugram, 1801, en allemand. On e dans ce volume l'histoire des reurs de Maroc depuis le mi- lu 17e. siècle jusqu'à la fin du Dombay avait promis de conti- l'histoire des dynasties arabes ique depuis le milieu du 14e. , époque à laquelle sa traduc- lu *petit Kartas* se termine, et mplir ainsi la lacune qui se e entre ces deux ouvrages; mais promesse est restée sans exécu- V. *Description des monnaies nt cours dans l'empire de Ma-* in-8°., Vienne, 1805, en alle- l. Ce petit traité avait paru d'abord 99 dans le 8e. tome de la Biblio- e universelle de littérature hi- e de M. Eichhorn; VI. *Gram ca linguæ Persicæ*, in-4°., ne, 1804; VII. *Ebn Medini ri fessani sententiæ quædam bicæ*, in-8°., Vienne, 1805, en et en latin. Tous les ouvrages ombay jouissent d'une estime ée parmi les savants qui culti- la littérature de l'Orient.

S. de S—y.

OMBEY (Joseph), naquit à n, en 1742, de parents pauvres ui donnèrent une éducation pro- onnée à leurs facultés. Mais l'im- osité de son caractère et son goût les plaisirs l'empêchèrent d'en ter. Traité sévèrement dans la on paternelle, il la quitta et se it à Montpellier, où Gouan, Com- on, qui était son parent, et Cus- lui inspirèrent le goût de la bota- e, qui devint une passion pour Il fit avec eux de fréquentes her- ations dans le midi de la France, revint au sein de sa famille qu'en 1768, avec le titre de docteur en médecine. Avant de partir pour Paris, il parcourut la Bresse, le Bugey, le Jura et les Alpes Dauphinoises, la Suisse, où l'étendue de ses connaissances étonna Haller lui-même; et possesseur alors d'une belle collection de végétaux, il vint suivre, en 1772, les cours de Jussieu et de Lemonnier. Retourné en Suisse, il herborisait sur le mont Jorat, lorsqu'il fut proposé par M. de Jussieu le jeune à Condorcet, que Turgot avait chargé de chercher un botaniste pour naturaliser en France les végétaux utiles de l'Amérique espagnole; il partit aussitôt à pied pour Paris, et Turgot lui donna le brevet de médecin-botaniste correspondant du jardin des plantes, avec l'ordre de voyager au Pérou. Ce projet, qui exigeait l'agrément de la cour d'Espagne, éprouva quelques retards, que Dombey mit à profit pour continuer ses études et tracer le plan de son voyage. Il se rendit à Madrid le 5 novembre 1776; mais les lenteurs du gouvernement espagnol le retinrent près d'une année. On lui adjoignit enfin Ruiz et Pavon, disciples du botaniste Ortega, avec lesquels il s'embarqua à Cadix, le 20 octobre 1777, et arriva au Callao le 7 avril suivant. Il commença bientôt après ses courses, recueillit beaucoup de graines, et fit dessiner au moins 300 plantes; mais comme les dessinateurs étaient espagnols, on garda les dessins originaux et on ne lui permit même pas de faire copier les genres déliés à ses amis. Il se procura en même temps des vases trouvés dans les tombeaux des anciens Péruviens, un habillement des Incas, et divers autres objets curieux qu'il envoya en France avec un bel herbier, trente livres de platine, un mémoire sur le prétendu cannelier de Quito et des observations sur une maladie fort cruelle,

au Perou, et qu'il attribue
ume de ré du *Piment*, du
t de la *Tomate*. Il analysa,
a ses frais, par ordre du
es eaux minérales de Ceu-
une de ses courses, sa pe-
fut attaquée par un parti
marons; mais elle se dé-
: courage et fit même trois
s. Il alla ensuite, en remon-
rrents qui se jettent dans le
, jusqu'à Huanuco, où il s'oc-
avers les périls de tous gen-
a recherche du quinquina;
obligé de revenir à Lima,
ir perdu toutes ses provi-
dépenses ayant absorbé au-
s appointements, Necker lui
r 10,000 livres, qu'il em-
ais d'emballage. Cependant,
e traitement de ses compa-
t plus considérable que le
ut encore leur prêter une
e 8,000 liv. Dombey aimait
ais ce goût ne le détourna
ses travaux. Il jouait dans

réfusées. Un si bel ex
zèle des officiers, qu
fournir eux-mêmes
saire pour soutenir le
Dombey ne voulant pa
avait offert, le fit ren
de Saint-Jean-de-Dieu
surrection fut calmée
Amaru), il quitta *Hu*
pagné des bénédictin
habitants, et revint
apprit que le *Bon C*
qui portait ses collect
était tombé entre les
glais; que les objets c
avaient été achetés à
le compte du roi d'E
n'avait envoyé en
graines et les plante
essuya lui-même pl
ries à Lima. Un jou
manda, et lui dit : «
» Indes m'a écrit que
» a trouvé fort étran
» qu'on lui avait de
» aussi considérable q

édecine au soulagement de ses ha-
its, et il se consacra tout entier à
érison des pauvres, auxquels il
aissait des aliments, des remèdes,
ême des gardes, qui lui coûtèrent
ent 5 liv. par jour. Grâce à son
age et à ses talents, la contagion
éta. On lui offrit aussitôt la place
remier médecin de la ville, avec
ooliv. d'appointements. Il refusa,
la la *Conception*, et alla à *San-*
o, où le gouvernement le chargea
aire la recherche d'une mine de
cure, parce que celles de *Huanca-*
ica et d'*Almaden* n'en fournis-
plus, on allait être obligé de re-
cer à l'exploitation de l'or et de
ent. Il examina la mine de *Co-*
mbo, abandonnée depuis cinquante
, quoique très riche ; il la fit net-
r et en leva le plan. Il en décou-
à *Xarilla* une nouvelle de deux
es d'étendue, et observa en même
ps, avec soin, le gissement et l'ex-
tation des mines, les signes pour
reconnaître et les moyens d'en tirer
u. Il rédigea ensuite un mémoire
r le gouvernement espagnol, dans
uel il consigna les résultats de ses
ervations, et fit connaître une nou-
e mine d'or qu'on a ensuite ex-
itée d'après ses conseils. Il analysa
si, à ses frais, les eaux minérales
Caxtumbo. Ces divers travaux lui
sommèrent une somme de 15000 l.
it on lui offrit le remboursement,
is il refusa en disant qu'il croyait
vir les intentions de la France, et
il ne pouvait présenter ses comptes
un gouvernement qui l'avait en-
ré. Revenu à Lima, il fit tous ses
paratifs pour retourner en Europe.
ns cet intervalle il fut accusé d'in-
igence avec les Anglais, et le visi-
r général lui tint un jour des pro-
injurieux. Dombey lui répondit
e calme : « Je ne souffrirais pas vos
» injures si je n'étais qu'un voyageur
» ordinaire.—Et que feriez vous?—
» Je vous percerais le cœur, mais
» comme c'est au roi de France, que
» je vais instruire de vos procédés, à
» m'obtenir justice, je dois rester
» tranquille. » Il sortit aussitôt. Le visiteur général le rappela pour lui faire des excuses. Enfin il s'embarqua avec une collection immense, renfermée dans soixante-douze caisses, qui lui coûtèrent seules 18 000 liv., et après une navigation périlleuse, il débarqua à Cadix le 22 février 1785. De grands chagrins l'attendaient en Europe. D'abord ses caisses furent visitées aux douanes, ce qui endommagea plusieurs objets très précieux, et l'on porta l'injustice jusqu'à en exiger la moitié pour le roi d'Espagne. Enfin, comme les botanistes espagnols qui l'avaient accompagné ne devaient revenir que dans quatre ans, on lui arracha la promesse de ne rien publier avant leur retour. Il écrivit aussitôt à l'Héritier, chargé de faire paraître la description, avec gravure, des espèces nouvelles dont il avait envoyé les graines au jardin des plantes, d'en suspendre la publication. Le gouvernement espagnol joignant l'insulte à l'injustice, éluda ses réclamations. On attenta même à ses jours, et un homme qu'on prit pour lui fut assassiné à sa porte. Dombey se déroba secrètement à la haine, et protégé par le consul de France, il débarqua au Hâvre, d'où il se rendit à Paris. Buffon voulut l'engager à publier ses découvertes ; mais retenu par la promesse qu'il avait faite, il n'osa y consentir. Cependant l'Héritier s'en chargea, et resta même quinze mois en Angleterre, fort secrètement, pour y faire paraître un travail que les botanistes attendaient avec impatience (*Voyez* L'HÉRITIER). Dom-

t avant la publi-
ge de l'Héritier, ac-
es qu'il avait éprou-
goût pour l'histoire
ses livres, et brûla
es très précieuses.
corder 60,000 liv.
ttes, et une pension
il donnait la moitié à
réservait un quart
s besoins, et le reste
x indigents. Obliger
our lui, et lorsqu'il
de satisfaire sa bien-
: « Je suis content,
'lui faire du bien à
on désintéressement
sité. Il n'accepta au-
sitions avantageuses
ambassadeurs d'Es-
ssie, et lorsque Ca-
ne gratification de
refusa en disant que
avait être employée
'ayant plus de goût
ue, il refusa de se

les mauvais traitements et la misère, y terminèrent sa vie. Sa mort n'a été connue en France qu'en octobre 1794. Dombey, par son courage, son zèle et ses nombreuses découvertes, doit être placé parmi les plus grands botanistes voyageurs du 18e. siècle. Son herbier, déposé au *Muséum d'histoire naturelle*, renferme mille cinq-cents plantes, dans lesquelles il y a soixante genres nouveaux, et est accompagné de la description des végétaux du Pérou et du Chili, avec l'indication de leurs usages. Ruiz et Pavon, qui furent ses compagnons de voyages, ont décrit ses découvertes dans leur magnifique *Flore péruvienne*, exécutée en grande partie d'après les dessins et la collection de Dombey, qu'on ne cite pas en mettant ses travaux à profit, et en changeant même les noms qu'il avait donnés aux espèces nouvelles. On doit aussi à Dombey, en minéralogie, la découverte du cuivre muriaté et de l'euclase; en zoologie, celle de quadrupèdes, d'oiseaux, de

Muséum d'Histoire natu-
B—G—T.

ROWKA, la *Clotilde* des était fille de Boleslas Ier., hême, et épouse de Miécis- e Pologne. Ce prince l'ayant en mariage, elle lui fut ac- condition que lui et son brasseraient la religion chré- ır la promesse que donna , Dombrowka se rendit à accompagnée d'un grand le prêtres slaves, qui de- cher la foi aux Polonais. Le de Miecislas et son ma- Dombrowka se célébrèrent 965. La plupart des sei- lonais qui étaient présents suivirent l'exemple de leur t se firent baptiser. Miecis- un édit qui ordonnait, sous mort, a ses sujets, de quit- uperstitions du paganisme. ka est la mère de Boleslas, ory ou l'intrépide, premier logne; elle mourut en 976 . où elle fut inhumée. G—Y.

IER (Jean-Gabriel), his- pays de Moringen, où il 1717, fut chef de la ma- dans la ville de Moringen, aux états du pays de Lu- par les petites villes de la ité de Göttingen; il mourut nvier 1790. Nous avons de e autres ouvrages, en alle- ***Histoire de la ville et du de Moringen***, *appartenant orat de Brunswick-Lune- tirée des archives et des nts du pays*, Hanovre, 178^6^, econde édition; II. *Histoire lle et du bailliage de Har-*, Zelle, 1771, in-4to. Il nous aissé plusieurs *Dissertations ticales* sur la langue alle- sur celle des anciens Slaves qui habitaient le pays de Lune- bourg. G—Y.

DOMENICHI (Louis), savant lit- térateur italien du 16e. siècle, était fils d'un notaire de Plaisance. Son père, considéré dans son état, vou- lait le lui faire embrasser. Il le fit étudier en droit et même recevoir docteur; mais le jeune Domenichi n'o- béit qu'avec une extrême répugnance; et dès qu'il fut libre, il quitta l'étude des lois, pour se livrer entièrement à celle des lettres. Il abandonna, en 1543, Plaisance pour Venise, voya- gea ensuite dans différents états d'Italie, et toujours pauvre, comme il le dit dans son dialogue ***de la Fortune***, fut exposé à beaucoup de peines, de ma- ladies et de dangers. Il était à Florence à la fin de 1547, et data de cette ville l'épître dédicatoire de sa tra- duction de ***Paul Diacre***, publiée à Venise en 1548 in-8°. Il eut vers ce même temps à Florence une fâcheuse affaire dont on ignore le véritable su- jet. On dit qu'il fut arrêté par ordre de l'inquisition, interrogé, mis à la torture, et quoiqu'il n'eût rien avoué, condamné à une prison perpétuelle. Le duc de Florence, Cosme Ier., lui accorda sa liberté, sur les instances de l'historien Paul Jove, évêque de Nocera. Tiraboschi révoque en doute cette affaire; il croit que ce fut plutôt de la part du duc lui-même que le Domenichi éprouva ce rigoureux trai- tement, et cela parce qu'il avait été dénoncé par le Doni, comme entre- tenant des liaisons et des corres- pondances contraires aux intérêts de l'em- pereur, dont Cosme était un des plus chauds partisans. Le Doni, au- trefois ami du Domenichi, était de- venu son ennemi implacable. La let- tre de lui que Tiraboschi rapporte, et dans laquelle ce littérateur, peu délicat, dénonce lâchement son con-

en ami, non pas
ais à Ferdinand de
ieur du Milanez pour
ıtée du 3 mars 1548.
Charles-Quint avait
r Parme et Plaisance
le réunir ces duchés
Il avait fait occuper
ıssassinat de Pierre-
n 1547. Le pape et
vaient cependant un
chi, né à Plaisance,
nts et des amis, et
ce ce parti des rela-
un crime d'état aux
ur, de ses ministres
ts. L'opinion de Ti-
que donc pas de vrai-
une médaille frappée
minique Pogge, gra-
e dans cet art, favo-
ıs l'opinion contraire.
côté le portrait du
l'autre un vase de
renversé par la fou-
'en est point consu-

» m'a fait apercevoir
» les bienfaits infini
» dispensés, et mo
Tiraboschi connaissa
cette médaille et l'ex
Domenichi lui-mêm
mais comme elle ap
qu'il voulait combattr
parlé. Le Domenichi
au duc d'Urbin, Gu
traduction des *Vies*
(Venise, Giolito, 2 v
primée en 1560 et
fois depuis); et l'on v
dialogue qu'il reçut a
plus gracieux accue
Florence, il y vécut
années sous la protecti
fort bien traité, et n
sa cour, mais sans q
assuré un sort. C'est
nous apprend dans
la Fortune, imprim
dialogues, à Venise
Il mourut à Pise en
à qu'elle époque avait

r sont des traductions. ritent le plus d'être con- elles de Plutarque et de dont nous avons parlé, *e' Greci, di Senofonte, i di Senofonte della im-*, Venise, Giolito, 1547, etc., in-8°.; — *Polibio o*, etc., ibid., 2 vol. , 1553, réimprimé plu- *- Istoria naturale di C. do*, ibid., 1561, 1562, primé ibid. — *Severino conforti filosofici*, Flo- entino, 1550, in-8°.; lito, 1562, in-12. — *to tempo di Paolo Gio-*, Torrentino, 1re. part., 1553, in-4°.; les deux ible, 1558, ibid. — *Le n X e di Adriano VI del Cardinale Pompeo l medesimo Paolo Gio-*e, Torrentino, 1549, luisit aussi les vies des ti et des Sforce ducs de onsalve de Cordoue, de quis de Pescaire, et les erriers illustres du même tel il témoignait ainsi sa ce du service qu'il lui uprès de Cosme Ier. Ses paux ouvrages sont : I. *detti e fatti notabili di cipi ed uomini privati bri XII*, Venise, Gio- n-4°., et sous le nouveau *ia varia*, augmentée de ibid., 1564, in-8°.; II. *delle donne*, Venise, 9, in-8°.; III. *La donna scorso*, Lucques, 1564, *Facezie, Motti e burle rsone*, Florence, 1548, o, Florence, 1562, etc., ec des additions de Tho- hi, Venise, 1568, in-8°.

Il y en a une vieille traduction française sous ce titre : *Les facéties et mots subtilz d'aucuns excellenzs esprits*, Lyon, 1574, in-16. Une note de l'abbé Mercier de St.-Léger, écrite à la marge d'un exemplaire de la *Bibliothèque de Haym*, que je possède, et qui en contient un grand nombre d'autres, porte en cet endroit : *Une édition française et italienne de Lyon, Robert Granjon*, 1559, in-8°.; V. les *Dialogues* de Domenichi, dont nous avons cité ci-dessus l'édition, sont au nombre de huit : *d'Amore, de' Rimedj d'Amore, dell' Amor fraterno, della Fortuna, della vera Nobiltà, dell' Imprese, della Corte,* et *della Stampa.* Ce dernier offre un exemple de plagiat fort extraordinaire; il est pris tout entier des *Marmi*, ouvrages du Doni, imprimé dix ans auparavant (1552); ce sont les mêmes interlocuteurs; ils disent les mêmes choses, et dans les mêmes termes, depuis le commencement jusqu'à la fin. L'audace d'un pareil vol fait à un ennemi, de son vivant, a déjà de quoi surprendre; mais ce n'est pas tout; dans ce dialogue, entièrement dérobé au Doni, le Domenichi osa insérer trois violentes invectives contre le Doni lui-même, dans l'une desquelles, pour comble d'audace, il lui reproche..... Quoi? ses plagiats. Enfin, ce qui ajoute à cette anecdote littéraire une bizarrerie de plus, c'est que le Doni qui avait auparavant écrit contre le Domenichi avec beaucoup de véhémence, ne se plaignit point, ne récrimina point, et ne se donna point, sur son ennemi, le facile avantage de dénoncer publiquement un plagiat aussi effronté. Ce n'est pas le seul que le Dominichi se soit permis. Sa tragédie de *Progne*, Florence, Giunti, 1561, in-8°., n'est que la traduction d'une tragédie latine du vénitien Gré-

rraro; l'original était peu
t il n'avoua point au public
lui en donnait qu'une co-
deux premiers livres des
faits notables, ci-dessus,
t aussi une simple traduction
age d'Antoine Panormita :
et factorum Alphonsi re-
médie des *due Cortigiane*,
1563, Venise, 1567, in-8°.,
te des *Bacchides* de Plaute.
ore de lui l'*Orlando inna-*
lu Bojardo, *riformato*, c'est-
touché tout entier, quant au
nise, 1545, in-4°., et les
u *Rime* de différents poètes,
s et publiées successivement
de 1545 à 1550, en 3 ou
s, in-8°. G—é.

ENICO DES CAMÉES, dont
e famille était *Compagni*, sui-
ques biographes, naquit à
n commencement du quin-
cle. On connaît moins les
sa vie que ses ouvrages. Ce
le Camei, prouve seulement

ques riches cabinets
les a pris plus d'u
pierres antiques. D
par toute l'Italie com
tier des talents de
recherché par les pl
de son temps. Les p
faits sont un des plu
ments de l'iconograp
ne sait rien de la mo

DOMENICO DE
SANTIS.

DOMERGUE (F
naquit à Aubagne,
encore, il entra che
et professa dans p
colléges avec autan
zèle. Bientôt il quitt
trinaires, en 1784,
où il s'était retiré,
langue française,
sez grand nombre d
nel et d'autres écri
rent de coopérer à
journal, dans lequ

[illegible]

...il avait d'écrire en vers. ...vait se faire ... nom dis- ...la science ... ...cré toutes ses veilles. On ...rononciation notée, sans ... avantages qu'ils pourraient ...e travail. Au surplus Do- ...turellement paisible, et aus- ...l'ennemi des tracasseries, ...ir répondre aux sarcasmes ...'objet, qu'en propageant ...ur laquelle il avait un goût ...n zèle presque religieux. A ...l'organisation des écoles ...fut nommé professeur de ...générale à celle des Quatre- ...ais on lui donna la chaire ... au lycée Charlemagne; ...é, toujours chancelante, ne ...pas de remplir assidûment ...s de professeur auxquelles ...ment l'avait nommé. Nous ...ui : I. *Eléazar*, poème, ...o.; II. *Grammaire fran-...lifiée*; III. *Mémorial du ...ographiste*; IV. *La Pro-...française, déterminée par ...invariables, avec appli-...ivers morceaux en vers et ...contenant tout ce qu'il ...r pour lire avec correc-*

[illegible] *...dictées à l'Institut national de France*, 1808, in-8°.; VII. *Manuel des étrangers amateurs de la langue française: ouvrage utile aux Français eux-mêmes; contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation, et dans lequel l'auteur a prescrit avec des caractères, dont il est l'inventeur, la traduction qu'il a faite en vers français de 150 distiques latins, des deux églogues de Virgile, de deux odes d'Horace*, etc., 1805, in-8°.; IX. *Solutions grammaticales, recueil contenant les décisions du conseil grammatical* (2), *et, avec des améliorations considérables, les principaux articles du journal de la langue française*, 1808, in 8°. Domergue a terminé sa carrière le 29 mai 1810. M. Daru a prononcé son éloge funèbre; il a été remplacé à l'Institut (deuxième classe), par M. de Saint-ange. — DOMERGUE, docteur en médecine, a publié : *Moyens faciles*

(1) On y trouve ce vers assez étrange en parlant de Scylla:

Dont le pubis est ceint de monstres aboyants.

(2) Ce conseil grammatical, que l'auteur avait établi chez lui, donnait ses décisions à prix fixe, ou moyennant un abonnement de [illegible] par an, « petite indemnité nécessaire aux dépenses de l'établissement, et utile aux amateurs eux-mêmes ».

onserver la santé, *sans prendre aucun remède*, in-8°., Paris, Cet ouvrage est une vraie rap-

B—as.

MINICA (Annia), impératrice, de l'empereur Valens, était ce Petrone, qui, par ses exac- et ses cruautés, attira sur son e et sur lui la haine publique, sionna, en 365, la révolte dan- se de Procope. Dominica prit un ascendant sur l'esprit de Va- et on doit lui imputer en partie reurs de ce prince contre les or- xes. Dominica, qui avait em- é l'arianisme, se servit de son pour les persécuter avec achar- nt. Après la funeste bataille d'A- ople où Valens périt avec la fleur rmée romaine, en 378, Cons- iople vit les Goths victorieux me- ses murs. Dominica sauva l'em- par son courage. Elle ranima le les habitants, fit tirer les armes rsenaux, distribua à propos les nes du trésor. Les assiégés, ex-

On connaît encore les qui ont été impri le titre : I. *De me* II. *Consilia medi* nici (Augustin), fil un célèbre médecin

DOMINICY (M jurisconsulte et hist dans le 16e. siècle, le droit à l'universi une grande distinc son emploi pour s quillement à la réd ges, et mourut à Pa Lenglet Dufresnoy 1656 suivant Lam d'éclaircir quelque notre histoire ; ma jours réussi. Cepen auxquelles il s'est sans utilité ; la lis ses ouvrages dans particulièrement d exacte : on a chere reproche dans la s *dario capitis Chri*

[illegible]
contre [illegible]
ues Capet [illegible]
ebrand, frere [illegible] Ma-
'en conséquence [illegible]
e de France [illegible]
ui répondre. [illegible]
arti dans la [illegible]
ité pour prouver [illegible]
res avaient [illegible]
outume des Français [illegible]
re. Dominici [illegible]
ar l'ouvrage suivant: V. *[illegible]*
Gallici circa legis [illegible]
um, [illegible]. Paris.
in-4°.; VI. *[illegible]*
, contra Lud. [illegible] Fa-
J. Chiffletii [illegible]
Paris, 1648. in-4. C'est
uvelle réponse aux deux [illegible]
ui s'accordaient à [illegible]
e directe de Hugues Capet;
ec des vues très différentes.
Chantereau était partisan de
n régnante, tandis que Chif-
lit pour but que d'appuyer les
ons de la maison d'Autriche et
ne sur la France; VII. *Mé-*
des anciens Comtes du pays
rcy et Comte de Cahors;
émoires des anciens Comtes
de Rouergue. On conserve
s ouvrages à la Bibliothèque
W—s.

INIQUE (St.), dit l'*Encui-*
urce qu'il portait sur sa chair
use ou chemise de mailles de
il ne quittait jamais que pour
er la discipline, avait voulu
jeunesse embrasser l'état ec-
que; mais ayant appris que
nts avaient fait des présents
ue pour qu'il lui conférât les
acrés, il résolut de n'exercer
fonction ecclésiastique, et de
ite sa vie pénitence d'un crime
ent condamné par les lois de

[illegible] sous la [illegible] de [illegible], à [illegible] de [illegible] au [illegible], [illegible] pendant [illegible] son [illegible]. [illegible] et il [illegible] au [illegible] ses ferventes [illegible]. [illegible] surpassa tous en [illegible]. Quelques années après, l'an 1042, il les quitta pour aller dans l'ermitage de Fontavellano, situé dans l'Ombrie, au pied de l'Apennin. St. Pierre Damien gouvernait alors cette petite thébaïde: on y suivait la règle de St. Benoît, à laquelle [illegible] depuis celle des Camaldules. On avait vu s'introduire, vers le commencement du 11ᵉ. siècle, l'usage de commuer la pénitence canonique: on lui substituait des pèlerinages ou d'autres bonnes œuvres. La concession des indulgences devint plus fréquente; et c'est alors que s'introduisit l'usage des flagellations volontaires. On croyait que trois mille coups de fouet donnés en récitant dix psaumes, suppléaient à une année de pénitence, et que cent années étaient remplacées par la récitation de tout le psautier, accompagnée de quinze mille coups. Dominique se flagellait pour expier les iniquités des autres, et accomplissait la pénitence d'un siècle en six jours. Pierre Damien rapporte que Dominique récitait quelquefois neuf psautiers par jour; mais il dit ailleurs qu'il les parcourait en méditant, *meditando decurrit*. Sa peau était devenue, sous cette flagellation continuelle, aussi noire que celle d'un Ethiopien. Il chantait l'office de la

es lorsqu'il expira, 060. Indépendam- crite par Pierre Da- a publié une autre e des dissertations, ltaire a confondu, *naire philosophi-* l'*Encuirassé* avec ateur de l'ordre des

V—VE.

(S.), fondateur de Prêcheurs ou Domi- n 1170 à Calahorra *alagora*), dans la es dominicains prê- t de la famille des par ses alliances aisons royales, et fférentes branches, ns les ducs de Medi- Medina de las Tor- agne, dans les com- Olivarès, etc.; mais t donne comme in- se de Dominique, numents authenti-

la dissertation de Machiavelli avaient été forgées par cet avocat, et écrites à l'antique par une main moderne. On rapporte que la mère de Dominique apprit dans le cours de sa grossesse, par un songe mystérieux, que son fils était destiné à des choses extraordinaires. Dès qu'il eut atteint sa 14e. année, ses parents l'envoyèrent aux écoles publiques de Palencia. Il fit des progrès rapides dans la rhétorique, la philosophie, la théologie, et dans l'étude de l'Écriture et des Pères. Déjà sa ferveur était si grande, qu'il se levait souvent pendant la nuit pour se livrer à la prière. Il couchait sur des planches ou sur la terre nue. Il avait vingt-un ans lorsque la mort de sa mère acheva de le détacher du monde. La famine affligeait alors la ville de Palencia; Dominique se défit de son argent, de son bien, de ses livres et de tout ce qu'il possédait pour secourir les malheureux. Un jour une pauvre femme, fondant en larmes, lui demanda de quoi contribuer à

alice, qu'il fut pris par des
t qu'il convertit l'hérésiarque
Ces faits ne sont point rap-
r les auteurs originaux, et il
rtain que la conversion de
t l'ouvrage de Pierre Mar-
ionse IX, roi de Castille,
rgé l'évêque d'Osma d'aller
le mariage du prince Ferdi-
fils, avec la fille du comte
rche, le prélat voulut que
e l'accompagnât. Etant arri-
le Languedoc, qui était alors
lbigeois (1), Dominique en-
convertir celui chez lequel
it à Toulouse, et il y réussit
ule nuit. Les articles du ma-
nt été arrêtés, Dominique et
gnon reprirent la route d'Es-
uelque temps après, ils re-
les Pyrénées, avec un équi-
nifique, pour aller chercher
se et la conduire à la cour
; mais elle venait de mou-
ls ne se présentèrent que
ter à ses funérailles. Alors,
u désir de convertir les in-
s renvoyèrent les gens de
en Espagne, et allèrent à
ander au pape Innocent III
ion d'instruire les Vaudois
geois. Le pontife autorisa le
ester deux ans en Langue-
deux missionnaires, de re-
rance, visitèrent le célèbre
de Cîteaux, et arrivèrent à
er vers la fin de l'année
y trouvèrent plusieurs ab-
ciens, qui avaient été char-

gés par le pape de s'opposer aux hé-
résies régnantes. L'évêque d'Osma et
Dominique leur représentèrent qu'il
fallait que les prédicateurs de l'Evan-
gile imitassent la pauvreté des apôtres.
Les abbés suivirent cet avis, et ren-
voyèrent leurs chevaux avec leurs do-
mestiques. Les deux missionnaires sen-
tirent bientôt le danger et la difficulté
de leur entreprise. Les hérétiques,
non contents de porter la terreur et
la désolation dans leur pays, se ré-
pandaient dans les provinces voisi-
nes, pillaient les villes et les villages,
massacraient les prêtres, profanaient
les églises, brisaient les vases sacrés,
et convertissaient en habits de femmes
les ornements des autels. Philippe-
Auguste les attaqua dans le Berry, et
leur tua dix mille hommes. Dominique
entreprit d'arrêter par sa faible voix la
violence de ce torrent dévastateur, et
ses discours amollirent des cœurs que
l'éloquence impétueuse de S. Bernard
n'avait pu émouvoir. Les deux mission-
naires eurent avec les hérétiques une
conférence dans un bourg, près de
Montpellier; elle dura une semaine, et
chaque jour fut marqué par des conver-
sions. Dominique prêcha ensuite, pen-
dant huit jours, à Beziers. La plupart
des assistants se bouchaient les oreilles
pour ne pas l'entendre ; cependant
plusieurs Albigeois abjurèrent leurs
erreurs. L'évêque d'Osma et S. Domi-
nique allèrent de Beziers à Carcas-
sonne et à Montréal. Dans cette der-
nière ville, ils disputèrent pendant
quinze jours, avec les quatre chefs
des Albigeois, et convertirent cent
cinquante de leurs sectateurs. Domi-
nique rédigea une courte exposition
de la foi, et la remit aux quatre doc-
teurs hérétiques pour qu'ils l'exami-
nassent. Ceux ci, après avoir long-
temps disputé entr'eux sans pouvoir
s'accorder, convinrent de livrer l'écrit

(1) ers le commencement du douzième *bulgares*, les *cathares* ou *puritains*, *manichéens*, les *nouveaux ariens*, *mes*, les *pétrobrusiens*, les *publi-licains*, les *urbibariens*, etc., furent s en une seule secte, et appelés *al-* d'Albe en Vivarais, comme de l'hou , mais de la ville d'Albi, ou plutôt aux environs de Béziers et de Car- depuis le cinquième siècle, a tou- sous le nom d'*Albigenses*.

: flammes, et que, é, ils regarderaient loctrine qu'il expo- aux de Cernay rap- stoire des Albigeois, is fois jeté dans le aucun dommage. Il t de converti qu'un it et l'évêque trou- s, Arnou, abbé de e autres abbés du travaillaient ensem- n des Albigeois. On conférence. Il y eut nés. Ceux qui furent hérétiques propo- preuve du feu pour Cette épreuve fut, ois fois au milieu de ; que le manuscrit ute. Jourdain et les : la vie de S. Domi- miracle, et disent la conversion d'un hérétiques. Thierri l Gaidonis et Hum- ce second prodige

monastères, et l'évêque d'Osma, après deux années d'absence, se rendit dans son diocèse où il mourut peu de tems après son retour. Il était supérieur de la mission en Languedoc. Il avait choisi, en partant, Dominique pour lui succéder, et le pape confirma ce choix (1207). Dominique fit alors de sages réglements pour la conduite des ministres qui travaillaient sous sa direction. Quelques auteurs datent de cette époque l'origine de l'ordre qu'il institua dans la suite ; mais c'est sans aucun fondement. Le 15 janvier 1208, le légat, Pierre de Castelnau ou de Châteauneuf, fut assassiné par deux scélérats, dont l'un était domestique du comte de Toulouse. Plusieurs autres crimes signalèrent encore la fureur des Albigeois. Bientôt l'incendie s'accrut et s'étendit. Une puissante armée fut mise en mouvement contre les hérétiques. Les historiens disent que Dominique n'eût aucune part à ces préparatifs de guerre. Il répondit, disent-ils, ses bienfaits sur ses ennemis, et aucun danger ne l'effraya

l'an 1204, et disent que le
rre de Castelnau, fut le pre-
uisiteur; mais Fleury, dans
oire Ecclésiastique, liv. 73,
fait remonter cette institution
t que porta le concile de Vé-
1184, pour ordonner aux
de Lombardie de rechercher
iques avec soin, et de livrer
strats civils ceux qui persis-
lans leurs erreurs, afin qu'ils
punis corporellement. Mal-
t (sous l'an 1215) que le
ma à S. Dominique, comme
fait précédemment à Pierre
lnau, une commission pour
bras séculier les apostats,
les hérétiques relaps et opi-
C'est de là que quelques au-
appelé S. Dominique *le pre-
uisiteur*. Mais le P. Touron
, dans sa vie du saint, que
eois ne furent ni ne purent
et d'un tribunal tel que celui
sition, tandis que Dominique
milieu d'eux. En effet, ces
es, loin de cacher leur doc-
ogmatisaient publiquement;
nt les armes à la main, et
nt plusieurs princes parmi
tisans. Les auteurs originaux
e de S. Dominique, s'accor-
re qu'il n'employa envers les
que l'instruction et la prière:
ans hæresim, *verbis*, *exem-
aculis*, dit Thierri d'Apolda.
ntenai, un des continuateurs
oire de l'église gallicane,
les moines de Cîteaux furent
iers auxquels le pape donna
mission pour dénoncer les
aux magistrats, ce qui fut
le prélude de l'inquisition.
Guidonis, et Guillaume de
rens, chapelain de Ray-
II, rapportent que le projet
al de l'inquisition fut formé
dans un concile tenu à Toulouse en 1229, et que, quatre ans après, Grégoire IX nomma deux dominicains inquisiteurs en Languedoc. Cependant on lit dans l'*Histoire de Languedoc*, par D. Vaissette, t. III, pag. 13, que Rainer et Guy, tous deux moines de Cîteaux, furent chargés, l'an 1198, des fonctions de ceux qu'on a depuis appelés inquisiteurs. Echard, le P. Touron et les Bollandistes, prouvent que S. Dominique n'exerça aucun acte d'inquisiteur, et qu'il ne contribua ni à l'établissement de l'inquisition, ni à la condamnation d'aucun hérétique. Mamachi et d'autres Italiens, ont soutenu que Dominique avait approuvé l'usage des peines corporelles contre ceux qui erraient dans la foi; mais cela ne doit s'entendre, suivant plusieurs auteurs, que des hérétiques factieux et armés, qui troublaient la tranquillité publique et menaçaient de renverser l'ordre établi par les lois (1). Cependant l'armée des croisés marchait, en 1213, contre les Albigeois. Dominique vit avec effroi qu'un grand nombre de soldats se livraient à toutes sortes de désordres, qu'ils n'avaient pris les armes que pour piller, et qu'ils n'avaient aucune idée des devoirs du christianisme. Il entreprit la réforme des mœurs des croisés, avec le même zèle qu'il déployait pour la conversion des Albigeois; mais bientôt la confusion se mit parmi les croisés. La plupart retournèrent chez eux après avoir servi pendant quarante jours. Le comte de Montfort, qui les commandait, et qui s'était vu à la tête de près de deux

(1) L'inquisition fut depuis introduite dans quelques états d'Italie, à Malte, en Portugal, mais avec des différences dans les réglements qu'on y devait suivre. La France et d'autres royaumes n'ont jamais voulu recevoir cette dangereuse institution; elle fut la cause ou le prétexte du soulèvement général des Pays-Bas, sous le règne de Philippe II.

le hommes, n'en avait plus
ize cents sous ses bannières,
l fut attaqué par l'armée des
ies, dont les historiens exagè-
is doute le nombre en le por-
uns à cent mille, les autres à
nt mille guerriers. Dominique
la victoire au nom du ciel. Le
retira à Muret, et dans une
faite le 12 septembre 1213,
tte multitude en déroute. Le
agon fut tué sur le champ
lle avec seize mille hommes
Montfort). Pendant le com-
minique ne se trouvait point
u du carnage, comme quel-
dernes l'ont prétendu. On lit
dvenda, et dans l'ancienne
le intitulée *Præclara Fran-*
facinora, que le saint était
prières dans l'église de Mu-
fut pendant ses missions de
oc que Dominique institua la
lévotion du rosaire (1). Il l'é-
suite à Bologne et en d'autres

posait de fonder po
ques biens, pourvu
sédés en commun
son projet aux évê
et de Provence, q
le mettre en exécuti
sionnaires qui trava
trèrent dans ses v
Pierre Cellani, do
sons qu'il avait à T
naissant se forma
1215. Dominique,
prouver son institu
compagna Foulque
louse, qui allait a
néral de Latran. I
dessein de Dominiq
Thierri d'Orviète et
vais, il fit quelque
ver le nouvel instit
plaignait dès-lors
multiplicité des ordr
la regardait comm
de la confusion dans
avait fait entendre

qu'il faisait bâtir à Toulouse, second voyage à Rome, en t présenta sa règle au pape s III, qui l'approuva par lles datées du 26 décembre ême année. Ce pontife créa, temps, en faveur de S. Do- l'office de *maître du sacré* Celui qui occupe cette place ne le théologien domestique ; il assiste à tous les consis- blics et particuliers, confère de docteur, approuve les les livres, et nomme les pré- de sa sainteté. Le maître du ais a toujours été choisi par- ominicains. Pour rendre son lus utile, Dominique envoya de ses disciples en France, gne et en Portugal. Bientôt mpta des établissements nom- ns le monde chrétien. Il eut rents à Rome, ceux de S. Six- te. Sabine, et celui de Ste. la Minerve, qui était la mai- cipale. En 1217 et 1218 Do- enseignait la théologie à Ro- mposa, à cette époque, des *taires sur les Epîtres de S.* s auteurs contemporains en vec de grands éloges, mais ut point venus jusqu'à nous. e dans les Annales de Ma- t dans la Collection des bol- , les monuments originaux les de S. Dominique, dont sont rapportés par Thierri et par Fleury. Ces miracles peler Dominique le Thauma- son siècle (1). Il y avait à Rome des religieuses qui ne gardaient point la cloture perpétuelle, parce qu'elle n'était point regardée comme strictement obligatoire pour les femmes avant le concile de Trente. En 1218 Honorius III chargea S. Dominique de la réforme de ces religieuses, qui avaient résisté à l'autorité de son prédécesseur. Elles cédèrent à l'éloquence du saint, reçurent l'habit de ses mains, et adoptèrent la règle qu'il rédigea pour elles. Ainsi s'acheva l'établissement des religieuses dominicaines, commencé douze ans auparavant à Prouille en Languedoc. Dominique avait établi un autre institut sous le nom de Tiers-Ordre. Les femmes qui l'embrassèrent n'étaient pas toutes renfermées dans les cloîtres, un grand nombre vivaient dans leurs maisons, s'assujetissant à des exercices régles, consacrant une partie de leur temps aux œuvres de miséricorde, et servant surtout les malheureux dans les prisons ou dans les hôpitaux. Pendant le séjour de S. Dominique à Rome, Yves, évêque de Cracovie, et chancelier de Pologne, le pria de donner l'habit de son ordre à ses neveux S. Hyacinthe et S. Ceslas. Dominique passa en Espagne vers la fin de l'an 1218, fonda un couvent à Ségovie, un autre à Madrid, revint à Toulouse au mois d'avril 1219, et se rendit ensuite à Paris. Alexandre II, roi d'Ecosse, se trouvait alors dans cette capitale, où il était venu visiter Blanche de Castille, mère de S. Louis. Il fit promettre à Dominique qu'il enverrait quelques-uns de ses religieux en Ecosse. Le saint régla tout ce qui concernait le couvent qu'il avait établi dans la rue St.-Jacques, et qui a fait donner à la plupart des dominicains en France le nom de *Jacobins*. De retour en Italie, il fonda des couvents à Asti, à Bergame, et arriva

(1) ...mmé *Napoléon*, neveu du cardinal ...ait mort d'une chute de cheval, on ...lavre à l'église de Ste-Sabine ; Do- ...a et dit : *O adolescens Napoleo, in ...mini nostri J.-C. tibi dico, surge*, et a ...poléon se lève en pleine santé à la vue ...nde. (*Th. d'Apolda*, N°. 92, p. 179.) ...Clément VIII, 1602) porte que S. Do- ...it ressuscite trois morts dans l'église ...ste.

, en 1219, à Bolo-
epuis le lieu de sa
re. Les bollandistes
r se sont trompés
s. Dominique avait
née 1219, une en-
rançois d'Assise au
tiuncule. Fleury n'a
en supposant que
avait eu lieu à Pé-
e critique a été fort
P. Mamachi (*An-*
nuée 1219). Pa-
professeurs de l'u-
ue embrassèrent la
ique. Grégoire XI
ente-trois evêques,
tioche et huit légats.
t de sages précau-
e les riches de son
nt de Bologne avait
te de donation de
couvent de S. Nico-
atlier en secret par
lechira l'acte publi-
ence du donateur.

dant le carême et les autres jours de jeûne, il ne se nourrissait que de pain et d'eau. Il passait quelquefois les nuits entières à prier dans l'église pour les pécheurs et pour les infidèles, prosterné sur les marches de l'autel, et les arrosant de ses larmes. Il jouissait d'une paix et d'une égalité d'ame que rien ne pouvait troubler; jamais il ne parlait du succès de ses travaux; il se regardait comme le serviteur de ses disciples. Sa maxime était qu'on est maître du monde quand on l'est de ses passions; qu'il faut ou leur commander ou en devenir l'esclave. Un jour qu'il venait de prêcher, on lui demanda dans quel livre il avait étudié son sermon : « Le livre dont je me suis » servi, répondit-il, est celui de la » charité. » S. François d'Assise était venu à Bologne en 1220, fut si choqué de la magnificence du couvent de ses disciples, qu'il alla loger dans celui des dominicains où tout respirait la pauvreté, et il y passa quelques jours à jouir des entretiens de S. Domi-

in 1234, et son corps fut dans un riche et magnifique . La vie de S. Dominique a e : I. par cinq auteurs con-us, Thierri d'Apolda, Cons-vêque d'Orviete ; Barthéle-ue de Trente ; le P. Humbert s Trevet ; II. en italien, Timothée Bottoni, Venise, Florence, 1596, 1645, 3 fol. ; par Diaceto, Florence, -4°. ; III. en espagnol, par o de Castillo et Juan Lopez, e Monopoli, Madrid, 1584, d, 1612-1622, 6 vol. in-fol. ; roise Gomez, Madrid, 1653, V. en latin, par Nic. Janssen, 1622, in-8°. ; V. en fran-Jehan Martin, Paris, in-4°., ; par le P. Jean de Rechac, 647, 2 vol. in-4°. ; et par le on, Paris, 1739, in-4°. Le tome, in-fol., des *Annal. prædicatorum*, par le P. Ma-170-1221), ne contient que S. Dominique. On peut con-ssi le P. Jourdain de Saxe, renda, J. B. Feuillet et Th. , Jacq. Echard, Dom. Maria e, etc., qui ont écrit des chro-des annales et des histoires e des dominicains. V—ve.

INIQUE, de Venise. *Voy.* d Castagno.

INIQUE. *Voy.* Burchiello.

INIQUE, de Pistoie, et , de Pise, tous les deux do-s, exercèrent l'art de l'impri-Florence dans le couvent de es de Ripoli, et non dans St.-Marc, comme le pré-Quetif et Échard. L'imprime-déjà connue dans cette ville, pte au moins quatre impri-ant eux. Il paraît que Domi-Pierre imprimèrent de 1476 Un des livres sortis de leurs presses est extraordinairement recherché ; c'est *la legenda della mirabile vergine beata Catherina da Sienna, suore della penitentia di santo Domenicho*, Florence, 1477, in-4°. C'est l'édition *princeps* ; elle est, dit La Serna Santander « célè-» bre par les fables et les visions » qu'elle renferme ». Debure porte à deux les exemplaires connus de cette édition, qui en effet est si rare que Quetif et Échard n'en parlent que d'après le catalogue de la bibliothèque de Ch. Bulteau, rédigé par G. Martin ; de là leur fausse conjecture que nous avons relevée. A. B—t.

DOMINIQUE DEL BARBIERE, ou de la BARRIERE, connu aussi sous le nom de *Domenico Fiorentino*, peintre, sculpteur et graveur, naquit à Florence vers 1506. Quelques recherches qu'ait faites Girardon sur la vie de cet artiste, il n'en a pu rien apprendre de certain ; il conjecturait seulement que Domenico était élève du fameux Primatice, auquel François Ier. avait donné l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires de Troies ; qu'il avait accompagné son maître dans quelques-uns des voyages qu'il avait faits à son abbaye, et qu'il s'était fixé à Troies, où il s'était attaché François Gentil. Nous avons plus de deux cents morceaux très considérables sortis des mains de Dominico et de Gentil. On sait par tradition qu'ils travaillaient ensemble, et souvent à une même statue ; union singulière et peu commune, dit Grosley. Ce serait assez faire l'éloge de leurs ouvrages que de dire qu'ils ont développé les heureuses dispositions de Girardon, de Mignard, de Herluyson, qui les regardaient comme leurs maîtres et leurs modèles. On peut cependant ajouter que le chevalier Bernin, lors de son retour de

s admira, et de-
mois à Troies pour
s-uns. Quoiqu'il ne
ngeur, il disait que
ntil avaient fait de
Rome; il élevait Do-
du fameux Gou-
grande partie des
il trouvait une imi-
le l'antique. Dome-
x ouvrages de stuc
n et à Fontainebleau
ns du Rosso et du
e qu'il fit pour ces
gardé comme autant
en ce genre. On ne
même éloge de ses
tion en est dure et
t; leur plus grand
ur extrême rareté.
uvenir que si le ta-
s'y montre presque
connaît souvent la
Plusieurs de ces es-
rès Salviati, quoi-
nt pas toujours le

pièce marquée D B, est la plus rare des gravures de Dominique. A—s.

DOMINIQUE (Alexis), peintre, est appelé le Grec, parce qu'il était né vers 1547, dans une des îles de l'Archipel. Amené en bas âge à Venise, il montra pour tous les arts du dessin des dispositions surprenantes; sculpteur, peintre et architecte à la fois, il s'acquit une triple gloire dans ces trois arts. Il avait appris la peinture dans l'atelier du Titien, dont il avait si bien su s'approprier la manière, que ses tableaux passaient pour être de son maître. Cette méprise, loin de flatter l'amour propre de Dominique, lui inspira du dégoût pour cette manière de peindre, il voulut en avoir une à lui. Mais le nouveau genre de peinture qu'il adopta, beaucoup moins heureux que le premier, lui fit grossir le nombre de ses admirateurs, ne fit que le diminuer, au point que Venise, qui pendant long-temps avait été le théâtre de sa gloire, n'fit plus aucun cas de ses tableaux. De-

en avait analysé la théorie
aucoup de méthode. Les rè-
la peinture, de l'architecture
a sculpture, furent pour lui
e traités particuliers dans les-
s'attacha à consigner tous les
i de sa propre expérience. In-
e voir que, par un reste d'i-
e, l'Espagne voulait assimiler
ix-arts aux professions pu-
mécaniques, il défendit avec
la cause des beaux-arts mé-
réclama pour eux les droits
bles du génie, et fit abolir, en
l'indigne impôt auquel une
ou, encore barbare, avait voulu
r les plus nobles productions
. Dominique forma, en Es-
un grand nombre d'élèves,
isieurs marchèrent dignement
traces. Il mourut à Tolède en

A—s.

DINIQUE, de Jérusalem, rab-
i en cette ville, l'an 1550 de
int à Safet en Galilée, où il fut
teur et professa le droit talmu-
on habileté dans l'art de guérir
peler à Constantinople, où il
médecin du grand Seigneur.
de cinquante ans il embrassa
on chrétienne, et vint à Rome
ofessa l'hébreu dans le collége
phytes. Dominique a traduit
eu le Nouveau Testament, et
s apocryphes qui en dépen-
ans la préface de sa traduction
nce qu'il a composé, sous le
Fons hortorum, un ouvrage
ite des articles de la foi chré-
La plupart de ses ouvrages
nt manuscrits dans la biblio-
du collége des Néophytes.

J—n.

DINIQUE le père (Joseph-
que Biancolelli, connu sous
de), né à Bologne en 1640,
1660 appelé à Paris par le
cardinal Mazarin, pour faire partie de la troupe des comédiens italiens établis en cette ville. Il remplit le rôle d'arlequin avec un tel succès, qu'à sa mort, arrivée le 5 août 1688, ses camarades tinrent leur théâtre fermé pendant un mois. Dominique fut enterré à St.-Eustache, derrière le chœur. Les comédiens français voulaient empêcher les comédiens italiens de parler français. Louis XIV désira entendre les raisons de part et d'autre, et fit venir devant lui Baron et Dominique. Baron parla le premier, au nom des comédiens français. Quand vint le tour de Dominique : « Sire, dit-il, » comment parlerai-je? — Parle com- » me tu voudras, répondit le roi. — » Il n'en faut pas davantage, répondit » Dominique ; j'ai gagné ma cause. » Baron voulut réclamer contre cette surprise ; mais le roi dit en riant qu'il avait prononcé, et qu'il ne se dédirait pas. C'est depuis ce temps que les comédiens italiens ont joué, sans plus être inquiétés, des pièces en français. Ce fut Dominique le père qui obtint de Santeul la célèbre devise : *Castigat ridendo mores*, après une scène très plaisante que tout le monde connaît, et qui a fourni à M. Piis le sujet de sa pièce intitulée : *Santeul et Dominique.* — Louis Biancolelli, son fils, chevalier de St.-Louis, directeur des fortifications au département de Provence, mourut à Toulon, le 5 décembre 1729, fort regretté, à cause de son mérite personnel. Il était à la veille d'être nommé brigadier, étant le plus ancien des ingénieurs. Il avait pour parrain Louis XIV. Louis Biancolelli avait composé, pour le théâtre italien, plusieurs comédies que l'on trouve dans les tomes V et VI du théâtre de Gherardi ; en voici les titres : *Arlequin Défenseur du Beau Sexe*, *la*

nom, sur la côte de Dal-
ne famille ancienne qui a
église un pape et d'illustres
fit ses premières études à
collège des Illyriens, placé
rection des jésuites, et se
unte à Padoue pour suivre
de cette université célèbre.
ès dans les sciences étonnè-
e ses maîtres. Ils crurent
vé en lui un sujet propre à
e plus grand éclat sur l'ordre
ne négligèrent rien pour le
r à y entrer. Dominis, pen-
novieiat, professa l'élo-
a philosophie et les mathé-
avec un succès qui attirait
is de nombreux élèves. Les
était forcé de leur donner
chaient pas d'employer en-
partie de ses journées à com-
sermons et à vaquer à des
nportantes. Les éloges peu
ne lui mérita son zèle, dé-
nt en lui les germes de l'am-
t furent ainsi la première

fut plus possible
penchant pour les
testants. Dès lors D
les suites de son im
mit de son archevê
de ses parents, et
vers la fin de 1615
avec plus de sécu
vante il se rendit
Heidelberg, et enfi
y reçut un accueil t
ques Ier., qui lui d
nefices et le nomma
Ce fut alors qu'il co
de Republicâ chr
prouver que le pa
de primauté sur le
mière partie en fu
facultés de théolo
Cologne; et Don
qu'avec plus d'ard
la suite, qui parut
dant, soit qu'il ne
tisfait des témoig
d'estime que le ro
prodiguer, soit qu

re, la preuve que son re-
ait rien moins que sincère;
uence il fut arrêté et enfermé
u Saint-Ange, où il mourut
de quelques mois, en sep-
624, après avoir donné tous
s apparents d'un véritable
Son procès ayant été conti-
s sa mort, par l'inquisition,
aré convaincu d'hérésie, et
s déterré et brûlé au champ
. On trouve les pièces de
cédure dans l'*Histoire de*
on, par Limborch. Les ou-
Dominis sont : I. *De Ra-*
et lucis in vitris perspecti-
e, Venise, 1611, in-4°. Ce
rare et curieux : il l'avait
pendant qu'il professait la
ie à Padoue, et ce fut Jean
l'un de ses élèves, qui le
ong-temps après, avec sa
n. C'est dans cet ouvrage que
nène de l'arc-en-ciel se trouve
pour la première fois. New-
s son traité d'optique, ra-
scartes pour faire honneur à
; mais Boscovich et Tiraboschi
t le témoignage ne peut être
avouent que Dominis a pu
escartes sur la voie de cette
te, mais que c'est lui qui doit
regardé comme le véritable
lls ajoutent même que les
ses erreurs répandues dans
de Dominis montrent qu'il
s très savant dans la phy-
i dans les mathématiques.
epublicâ ecclesiasticâ, libri
res, 1617 et 1620, 2 vol.
Francfort, 1658, 3 vol. in-
ouvrage, qui a fait tant de
moment de sa publication,
é aujourd'hui (*V.* Coeffe-
II. *Predica fatta nella ca-*
elli mercieri in Londra,
n-16, très rare. IV. *Scogli*
del Cristiano naufragio quali va scopendo la santa chiesa, 1618, in-12, traduit en français par un anonyme, la Rochelle, 1618, in-8°. Dominis est encore l'éditeur de l'*Histoire du concile de Trente*, de frà Paolo (*V.* Sarpi), et il en a traduit quatre livres en latin. W—s.

DOMITIA-LEPIDA. *Voy.* Agrippine, fille de Germanicus.

DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre Corbulon, mis à mort sous l'empire de Néron, avait épousé Lucius Ælius Lamia. Domitien, n'étant encore que césar, l'enleva à son mari. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il lui donna le titre d'auguste. Suétone nous apprend qu'elle eut un fils dont on ignore le nom, et les médailles de cette princesse en font mention; il y est représenté enfant, assis sur un globe entouré de sept étoiles. Il paraît qu'il mourut fort jeune. Domitia avait les mœurs déréglées; elle vivait publiquement avec l'histrion Pâris, et se vantait elle-même de ses débauches. Elle fut répudiée, et rentra quelque temps après dans les bonnes grâces de Domitien; mais cette faveur ne fut pas de longue durée. Ce prince ayant conçu le projet de la faire mourir, Domitia, instruite qu'elle était portée sur une liste de proscription, prévint l'empereur et forma la conspiration qui causa sa mort (*V.* Domitien). Il paraît, par une inscription publiée par M. E. Q. Visconti, dans le Musée Pio-Clementin, que Domitia vécut assez long-temps après la mort de son mari, et que deux de ses affranchis lui érigèrent un temple. Elle fut accusée d'entretenir un commerce incestueux avec Titus son beau frère; mais l'histoire la justifie. Les médailles latines de cette princesse sont plus rares que les grecques. Il existe des pièces modernes dont il faut se défier. T—n.

(Lucius-Domi-
ran dont nous ne
ue dans Trebellius-
encore n'est-il pas
le même dont fas-
eux auteurs. Pollion
Domitianus, homme
eur, était général
fit associer à l'em-
ju'il prétendait tirer
pereur Domitien et
ce fut lui qui défit
qu'on avait revêtus
Orient. Pollion se
écit, et ne dit nulle
us fut créé Auguste.
ire, met au nombre
évoltèrent sous Au-
lui-ci se débarrasa
tyran qu'il appelle
nus; mais il ne dit
ouments qui pour-
ucertitude semblent
re. Nous avons des
itianus, grecques et
t les autres frappées

Quant aux médailles grecques, leur attribution est plus incertaine. C'est pourtant sur ces monuments que nous établirons notre opinion, parce qu'ils nous semblent propres à jeter quelque jour sur l'époque du règne de ce prince. Lorsque Dioclétien eut pris Alexandrie (vers 296), et fait périr Achilleus, qui lui résista huit mois, il punit les Egyptiens rebelles, les priva du droit de frapper des monnaies grecques, et quitta ensuite cette province. Les monnaies romaines furent alors les seules qui eurent cours en Egypte. Nous pensons que Domitianus ne prit la pourpre qu'après la douzième année du règne de Dioclétien, et long-temps après que celui-ci eût quitté l'Egypte. Pour frapper ses médailles, il fut obligé d'avoir d'abord recours aux matrices romaines qui existaient; et ensuite, pour plaire aux Egyptiens, il leur a vraisemblablement rendu le privilége d'avoir des monnaies grecques. Nous présumons donc que ces

OMITIEN (Titus-Flavius-Sa-
s), second fils de l'empereur
asien et de Flavia Domitilla, na-
à Rome, l'an 803, ou 51 de l'ère
ienne. Il était frère de Titus, et
égal des Néron, des Caligula, des
mode et des Héliogabale en folies
cruautés. Naturellement timide
che, mais ambitieux et méchant,
montra insolent et audacieux à
d de son père. Vespasien lui écri-
u'il le remerciait de ce qu'il lui
ettait d'être empereur. A sa mort
étendit être appelé à partager
oire : il ne cessa de tendre se-
ment et publiquement des embû-
à son frère, et de le décrier :
accusa d'avoir avancé sa mort par
oison. Successeur de Titus, l'an
il eut la vanité de prendre à
s tous les titres qui n'avaient été
és que les uns après les autres
empereurs ses prédécesseurs. Ce-
ant les commencements de son
e s'annoncèrent bien ; il fit des
ages, et exerça avec applaudis-
nt les fonctions de censeur. Au
ort d'Ammien-Marcellin, il dé-
t sous les peines les plus sévères
ire des eunuques. Il était libéral
sintéressé ; il avait ou il affectait
d'horreur du sang, qu'il défen-
'immoler des bœufs ou d'autres
aux (1). Mais dès la seconde année
naturel sanguinaire se déclara ; il
ettre à mort Flavius-Sabinus, son
he parent, parce que le crieur
ic l'avait, par une méprise, pro-
é empereur, dans l'assemblée du
le, au lieu de le proclamer con-
Suivant un auteur ce fut surtout
par jalousie de ce que Sabinus avait
épousé Julie fille de Titus. Sans être
guerrier, Domitien avait l'ambition des
victoires et des triomphes ; il attaqua
les Cattes, peuple l'un des plus belli-
queux de la Germanie ; ravagea une
partie de leurs terres, fit prisonniers
quelques paysans, et revint à Rome en
conquérant. Le sénat lui décerna un
triomphe où l'on vit son char précédé
d'une multitude d'esclaves qu'il avait
achetés, et fait habiller en germains. Il
prenait chaque année le titre d'*impe-
rator* pour de prétendues victoires ;
il le prit plus de vingt fois pendant
son règne. La guerre la plus considé-
rable qu'il eut à soutenir fut contre
les Daces. (*Voy.* Décébale.) Après
un traité honteux, par lequel on lui
imposait un tribut annuel, Domitien
écrivit au sénat qu'il avait enfin sub-
jugué les Daces, et envoya à Rome
les ambassadeurs de Décébale, avec
une lettre supposée de ce prince qui
se reconnaissait vaincu ; le sénat en
conséquence lui décerna un triomphe.
Ainsi il triompha des Daces dont il
s'était rendu tributaire, et des Marco-
mans qui l'avaient battu. Pline le jeune
dit à ce sujet, que les triomphes de
Domitien étaient des indices sûrs de
quelques avantages notables rempor-
tés sur lui par les ennemis : dans la
vérité, aucun règne n'avait été mar-
qué par autant de désastres et de dé-
faites. Tacite dit qu'en Mésie, en Da-
cie, en Germanie, en Pannonie on
avait perdu des armées par la témérité
ou la lâcheté des généraux. Un seul
homme, Julius Agricola, soutenait la
gloire des armes romaines, depuis
huit années, par une suite de victoi-
res dans la Grande-Bretagne, dont il
fit la conquête. Domitien en fut humi-
lié et jaloux ; cependant, à son retour,
il lui fit décerner par le sénat les orne-
ments du triomphe. (*V.* Agricola.

(1) C'est à cette époque que, suivant quelques
ens, Domitien s'enfermait tous les jours,
pendant une heure, et l'employait à attra-
e mouches et à les percer d'un stilet très
ce qui donne occasion à Vibius Priscus, a
demandait s'il n'y avait personne avec l'em-
, de répondre assez plaisamment : « Pas
e une mouche »

ces, qui occupèrent
lu règne de Domi-
ilie étaient en proie
l'empereur y exer-
s agents étaient les
furent jamais plus
encouragés : leur
crée et inviolable.
oir l'horoscope des
onsidérables ; cette
vie à plusieurs. La
curité faisaient éga-
ce prince soupçon-
. Sa cruauté attei-
le toutes les classes :
nement, il y joignait
victimes on compta
meus, consulaire,
ami et l'un des ins-
mnie ; Ælius Lamia
é la femme (*Voy.*
) ; Civicus Cérea-
Asie ; Salvius Coc-
oir célébré le jour
de l'empereur Ot-
etc. Les richesses

tre eux, les surprit et les extermina. Nouveau sujet de triomphe pour Domitien; ce n'était plus un mortel. Vers ce temps il prit sérieusement le titre de seigneur et de dieu. Il dicta lui-même à l'un de ses secrétaires une lettre qui commençait pas ces mots : *notre seigneur et notre dieu ordonne*, etc. Il fut statué d'après cela qu'on ne lui donnerait pas d'autre nom en lui parlant ou en lui écrivant. Il ne permettait pas qu'on lui érigeât, dans le Capitole, des statues qui ne fussent d'or ou d'argent, et d'un poids déterminé; il lui fallut des arcs de triomphe sans nombre. Cet excès de tyrannie produisit la révolte de L. Antonius ; il commandait dans la haute Germanie avec deux légions. Comptant sur l'affection de ses soldats, il prit tout à coup le titre d'empereur, fut reconnu par eux et par la plupart des peuples de la Germanie qui, en haine de Domitien, lui promirent de puissants secours. A la nouvelle de cet événement l'empereur se mit en

s jusque dans cette compagnie
rait voulu anéantir toute en-
e fut Helvidius le fils, accusé
e trahison pour avoir composé
me allégorique qui paraissait
yre du divorce de Domitien ;
ius Rusticus, pour avoir fait
e où il parlait honorablement
raséa et de Helvidius. Les
es de ces deux illustres au-
rent brûlés publiquement. Tou-
condamnations à mort étaient
cées par le sénat que Domitien
ssiégé par des soldats armés,
ii ôter jusqu'à une ombre de
En haine de la philosophie
me, dont il croyait voir les
s dans les illustres victimes
us venons de nommer, il fit
par un décret du sénat tous
losophes et les savants en gé-
Epictète et Dion Chrysostôme
alors obligés de s'éloigner de
Acilius Glabrio, consulaire,
homme d'une force de corps
rdinaire : Domitien l'obligea de
ttre un énorme lion que Gla-
a, sans même avoir été blessé.
plaudissements qu'il reçut pi-
it l'empereur, qui le bannit pour
étendu crime, et le fit pé-
suite comme coupable d'avoir
é l'état. Il donnait l'effroi de la
ceux qu'il épargnait. A l'occa-
e jeux qu'il fit célébrer avec une
extraordinaire dans le cirque
phithéâtre, il prépara, suivant
assius, un grand festin auquel
ia les principaux du sénat et des
iers. Ils furent reçus à la porte
ais en cérémonie, et conduits
ne salle noire où tout représen-
mort. A la lueur de quelques
s on distinguait autant de cer-
qu'il y avait de personnes invi-
on y lisait leurs noms. Après
long-temps attendu l'exécution
d'une sentence qui paraissait prononcée, les conviés virent la porte de la salle s'ouvrir tout à coup, et entrer un grand nombre d'hommes nus, dont les corps étaient noircis, et qui tenaient d'une main une épée nue, et de l'autre une torche allumée. Ils se crurent à leur dernier moment ; mais ceux qu'ils prenaient pour leurs bourreaux, après avoir dansé quelque temps autour d'eux, ouvrirent les portes, et dirent à la compagnie que l'empereur lui permettait de se retirer. Enfin, la quatorzième année de son règne, Domitien signala plus en grand sa cruauté par une persécution générale contre les chrétiens ; il y eut des milliers de martyrs. Flavius Clémens, cousin-germain de l'empereur et son collègue dans le consulat, qui fut mis à mort à cette époque, parut périr pour la même cause que les chrétiens. Cette année là, qui fut la dernière pour Domitien, ce prince voulant imprimer la terreur dans son palais fit mourir Epaphrodite son affranchi et son secrétaire, qui l'ayant été de Néron avait aidé cet empereur à terminer sa vie, au lieu d'avoir contribué à le défendre. Pour prévenir toute fermentation parmi les troupes, il régla qu'en temps de paix deux légions ne camperaient jamais ensemble. La peur lui fit imaginer, dans les derniers temps de sa vie, de faire revêtir un portique, où il avait coutume de se promener, d'une pierre polie qui réfléchissait à ses yeux tout ce qui se faisait derrière lui : toutes ces précautions ne purent le sauver. Il se forma une conspiration dans l'intérieur de son palais où il faisait tout trembler. L'impératrice se mit à la tête des conjurés. Étienne, son intendant, affranchi de Domitilla veuve de Clemens, se chargea de porter le premier coup. Introduit dans la chambre de l'empereur, comme pour

évélation, il le frap-
. Domitien, qui était
défendit contre son
autres affranchis et
a chambre l'achevè-
nt de sept coups, le
l'an 96. Ainsi périt
âge de près de qua-
après un règne de
15 jours, ne laissant
de Domitia Longina
le dernier des em-
s douze césars. Nous
e des folies et des
itien : ses mœurs ne
s révoltantes. Il se
estes et les disso-
honteuses, lui qui
peine de mort con-
qui avait condamné
pplice des Vestales,
nelle dont le crime
. On connaît la sa-
appelle Domitien
. Il était chauve, en

des livres, et envoyer des savants à la fameuse bibliothèque d'Alexandrie pour y faire copier ou corriger des textes (1). Q. B—v.

DOMITIEN (Lucius-Domitius). *Voy.* Domitianus.

DOMITILLE (Flavia-Domitilla.) était femme de l'empereur Vespasien. Il paraît qu'elle n'était pas née d'une condition libre et qu'elle avait été maîtresse de Statilius Capella, chevalier romain; mais elle fut ensuite reconnue citoyenne romaine par un jugement public, comme fille de Flavius Libéralis, qui n'était que simple greffier d'un questeur. Elle donna à Vespasien deux fils, Titus et Domitien, et une fille qui porta son nom. Elle mourut ainsi que sa fille avant que Vespasien fut parvenu à l'empire; néanmoins on lui décerna le titre d'*auguste*, on lui accorda les honneurs divins, et on nomma des prêtresses pour desservir son temple. C'est la première femme morte dans

eut deux fils, auxquels elle donna les noms de Vespasien et de Domitien. Cette princesse eut un moment l'espoir que ces deux fils régneraient à Rome, Domitien leur oncle ayant eu le projet de les adopter, mais on ignore entièrement quel fut leur sort. Leur mère vit périr son mari par l'ordre tyrannique de l'empereur, et ne voulut jamais en épouser un autre, malgré ses vives instances. Elle fut elle-même reléguée dans l'île de Pandataire, parce qu'elle suivait la religion chrétienne. Titus fit frapper des médailles en sa mémoire; elles sont en bronze. — On lit dans les martyrologes le nom d'une Ste. Domitille, confondue avec celle-ci par quelques auteurs, et que d'autres croient sœur de T. Flavius Clémens. T—N.

DOMITIUS AHENOBARBUS (Cneius), romain de la noble maison Domitia, eut de cette fierté et de cette âpreté qui en faisaient le caractère. Il fut consul l'an de Rome 630, et eut des succès brillants dans la Gaule transalpine, où il fit la guerre. L'année de son consulat étant expirée, il conserva, en qualité de proconsul, l'armée qu'il commandait pour faire tête aux Allobroges, dont les forces considérables étaient encore augmentées par les secours puissants des Arvernens, guidés par Bituitus leur roi. Domitius les vainquit après un long combat. Des éléphants de guerre, qu'il avait dans son armée, firent beaucoup pour la victoire. Par leur figure inconnue aux ennemis et par leur masse, ils mirent l'effroi et le désordre dans leurs bataillons. Les Romains tuèrent vingt mille hommes, et firent trois mille prisonniers. Ces deux peuples de la Gaule furent battus de nouveau par Fabius, qui avait succédé à Domitius dans le consulat. Le roi Bituitus, forcé de demander la paix, crut qu'il devait plutôt s'adresser pour l'obtenir au consul qu'au proconsul. Domitius qui ambitionnait le titre de pacificateur de la Gaule, que Fabius semblait avoir avec le surnom d'*Allobrogicus*, prit un parti peu délicat pour satisfaire son ressentiment. Il invita Bituitus à venir le trouver dans son camp, comme pour traiter avec lui d'affaires importantes. Ce prince qui, ayant posé les armes, croyait n'avoir plus rien à craindre, se présenta avec la simplicité d'un Gaulois. Domitius, après l'avoir accueilli d'une manière hospitalière, l'engagea à se rendre à Rome pour faire satisfaction au sénat. Sur le refus du roi, le proconsul le fit charger de fers, et conduire à Rome par mer. Les choses étant arrangées dans les Gaules, Domitius y fit construire un grand chemin qui porta son nom. Il fit aussi élever en pierre un trophée, qu'il orna des dépouilles de l'ennemi. Il parcourut ensuite la province, monté sur un éléphant et suivi de ses soldats, comme dans un triomphe. Ce fut à Rome qu'il jouit dans tout son éclat de la pompe triomphale. Élu censeur en 637 avec Cæcilius Metellus Dalmaticus, ils exercèrent cette magistrature avec une sévérité peu commune : trente-deux sénateurs furent expulsés du sénat. L'histoire ne dit pas ce que Domitius fit dans la suite, et dans quel temps il mourut.

Q—R—T.

DOMITIUS AHENOBARBUS (Cneius), fils de Lucius Domitius, consulaire arrogant et farouche, épousa Agrippine seconde, qui lui donna Néron. Racine a dit :

Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.

Cneius Domitius avait une humeur qui allait jusqu'à la cruauté. Je ure encore, s'il faut en croire Suétone, et se trou-

vec Caligula, il tua
s, parce qu'il refu-
mesure. Dans un
voie Appienne, il
ent un enfant qui
ssage de sa voiture.
l'œil d'un chevalier
lait trop vivement.
riva les vainqueurs
prix qui leur était
té consul, vers la
bère, il fut accusé
, d'adultère et d'in-
Lépida, sa sœur.
ndamnation par la
r et le changement
Il se connaissait et
ime. Suivant Sué-
aux félicitations de
issance de Néron,
et de lui il ne pou-
elque chose de dé-
este. » Il mourut
e règne de Caligula.

Q—R—Y.

Voy. Afer.

principis circa schola
in-4°.; V. *De officiis*
gà principem, ibid.,
VI. *Historia scholæ*
en trois parties, Wolfe
1751, in-4°.; VII.
Schaumburgensem e
Wolfenbuttelanâ ana
1755, in-4°.; VIII. *A*
leida ex membranis b
anecdota, ibid., 175
Hermiæ philosophi ir
philosophorum, cum
Wolfii, etc., Halle, 1
ouvrages suivants son
X. *Preuve que les sc*
matiques sont néces
teur chrétien, Lemgo
XI. *Principes de la*
quence, à l'usage d
ibid., 1750, in-8°., 2
Principes de poésie a
les écoles, Brunswic,
XIII. *Abrégé de la t*
pour les écoles, Halle
1759, in-8°.; XIV. *L*

nsera avec d'autres corrections additions dans ses *Italici scrip- præcipui*, tom. V, pag. 535. rage de Domnizo a été mis en par un anonyme, et cette espèce duction se trouve dans les deux rs recueils cités. Le style de izo se ressent du temps où il écri- mais il est assez exact et judi- , ne rapportant guère que ce qui passé sous ses yeux, et Baro- l'est souvent appuyé de son té- age. Il avait composé d'autres ges, un, entre autres, en faveur rétentions des papes contre la d'Allemagne ; on croit qu'il les ait lui-même peu avant sa mort.

W—s.

)MNUS. *Voy.* Donus.

)MSELAAR (Tobie van), s'est é des annales de la ville d'Ams- m, plutôt en compilateur qu'en ien. Il a accompagné l'opuscule old Montanus, intitulé : *Descrip- les premiers Habitants du pays stel*, d'un récit de la vie et des faits des seigneurs d'Amstel, et rticulier des détails de l'assassi- u comte de Hollande Florent V, erard de Velsen, etc., Amster- , 1664, in-12. Gaspar Comme- employé une partie de ses maté- dans son *Histoire de la Ville sterdam*, 1694, in-fol.

M—on.

ONADO (Hernand-Adrien), re et religieux des Carmes-Dé- és de Cordoue. Pacheco dans son re des *Peintres*, le place au des plus fameux artistes, et Pa- o Velasco souscrit à ces éloges ant une *Madeleine pénitente* qui, , pourrait être du Titien. Ce ta- fut fait pour le couvent de Do- , ainsi qu'un *crucifiement*, figu- mi-nature, et la plupart de ses ges. Tout habile qu'était Donado il connaissait si peu ses talents, que ses amis eux-mêmes parvenaient avec peine à l'empêcher de gâter ou déchirer les ouvrages qu'il venait de finir. Il mourut très âgé, dans son couvent, en 1630. Ses tableaux tiennent de la manière de Raphaël Sadeler, avec qui, dit Palomino, il était extrêmement lié. Cette dernière assertion, reproduite dans un Dictionnaire, paraît inexacte, puisque Sadeler ne voyagea point en Espagne ; il faut sans doute l'entendre de l'affection qu'avait Donado pour les ouvrages de Sadeler.

D—t.

DONALD Ier., roi d'Ecosse, fut un prince vertueux, qui, par la sagesse de son gouvernement, maintint l'état en paix ; il ne cessa néanmoins d'exercer ses sujets aux armes. Il fut le premier roi d'Ecosse qui embrassa la religion chrétienne en 187 ; mais il ne put malgré ses efforts parvenir à déraciner le paganisme. De son temps, l'empereur Septime-Sévère vint en Bretagne avec des forces plus considérables que celles que les généraux romains avaient précédemment amenées dans cette île. Les Pictes et les Ecossais se retirèrent dans leurs forteresses, et n'étant pas assez forts pour livrer bataille aux Romains, ils les harcelèrent de toutes les manières. Forcé par l'empereur romain dans sa retraite, Donald conclut la paix avec lui, et mourut en 216, la 21e. année de son règne. — **Donald II**, dans le 5e. siècle, mourut la 1re. année de son règne, des blessures qu'il reçut dans une bataille contre Donald, prince des îles Hebudes, qui lui succéda. — **Donald III** régna en tyran : il fut tué la 5e. année de son règne, en 260. — **Donald IV**, prince pieux, accueillit les enfants et les parents d'Ethelred, roi de Northumberland, leur prêta des troupes pour recouvrer leur pays, et y envoya des prédicateurs pour y ré-

la foi. Il mourut vers 647. —
o V, prince voluptueux, suivit
ment ses passions; ce qui fut
ne les Pictes invitèrent les Bre-
s à joindre à eux pour faire la
aux Ecossais. Donald vainquit
emis sur les bords de la rivière
passa la Tweed, reprit Ber-
nt les Anglais s'étaient empa-
enleva leurs vaisseaux. Les
vinrent attaquer pendant la
Ecossais livrés au sommeil, les
t, prirent leur roi, et poursui-
n avantage, s'emparèrent d'une
le l'Ecosse. Donald, de retour
n royaume, ne changea pas de
e. Les grands qui ne voulaient
l'état éprouvât des pertes plus
rables, arrêtèrent le roi et le
nèrent dans une prison, où l'on
s'ôta la vie. D'autres historiens
lent qu'après s'être distingué par
s faits, il mourut en 858. —
o VI, fut un prince pacifique,
moins brave, chercha à main-

jusqu'à Perth. Ce
une ruse, de se d
nois, quand de no
rent porter l'alar
Banquo, thane de
termina, et fit leu
Les Danois, dége
succès de leurs att
lennellement de ne
se comme ennem
était-elle faite, q
l'ambition avait é
songes et des préc
embûches au roi,
du trône en 1040.
surnommé *Banus*
Donald VII, et
III, s'était enfui
rant la tyrannie d
promis à Magnus
de lui donner tou
cosse, s'il l'aidait
trône d'Ecosse, d
préjudice des fils
prétexte qu'ils é

5, troubla l'église pendant
siècle, épuisa, dit Pluquet,
: de trois empereurs, et
frique de calamités et d'hor-
dant la persécution de Dio-
crainte des tourments et de
uit porté plusieurs chrétiens
livres saints pour être brû-
nomma *traditeurs*. Les ca-
église prescrivaient une pé-
blique aux traditeurs repen-
autorisaient les évêques à
lgence avec eux. Il paraît
bre des traditeurs fut très
Afrique. Mensurius, évêque
ge, reçut à la communion
dans leurs fonctions des
des évêques qui avaient li-
ntes écritures. Donat s'éle-
une affectation hypocrite,
qu'il appelait la violation de
ne. Il refusa de communi-
Mensurius et avec Cécilien,
, sous prétexte qu'ils étaient
mmunion avec des tradi-
teurs. Ses intrigues et ses
rossirent son parti. Un con-
blé, l'an 305, à Cirthe en
examina cette affaire, qui
n faveur de l'évêque de Car-
lernier mourut l'an 311, et
i succéda. Une femme riche
te, nommée Lucille, avait
ilien une haine implacable,
l'avait blâmée de rendre
atins un culte illusoire à un
nu. Elle se réunit à deux
ommés Botrus et Célestius,
it aspiré au siége de Car-
à Donat de Cases-Noires,
casser l'ordination de Cé-
l'arguaient de nullité, ayant
r Félix, évêque d'Aptunge,
nt la persécution, avait eu
de livrer les vases de l'égli-
res saints. Les évêques de
réunis à Carthage au nom-
bre de soixante-dix, déclarèrent le siége vacant, et ordonnèrent un nommé Majorin, domestique de Lucille. Donat se mit alors à célébrer les saints mystères à Carthage dans des chapelles domestiques. Ses partisans l'imitèrent, et, séduisant ceux qui avaient la garde des trésors de la grande église, ils enlevèrent les vases et les ornements les plus précieux. « La ven-» geance, dit S. Optat, fut la mère du » schisme, l'ambition en fut la nour-» rice, et la cupidité se chargea d'en » prendre la défense. » Bientôt le schisme étendit ses ravages. Donat et ses partisans écrivirent à toutes les églises contre Cécilien; les esprits s'échauffèrent, et des troubles éclatèrent en Afrique. Constantin, qui, depuis la mort de Maxence, régnait sur cette province, ordonna au proconsul et au préfet du prétoire de travailler à rétablir la paix dans l'église. Cécilien se rendit à Rome, l'an 313, avec dix évêques de son parti, et Donat de Cases-Noires l'y suivit avec dix évêques du parti de Majorin. Le pape Miltiade assembla un concile composé des évêques d'Italie et des Gaules. Les accusateurs de Cécilien ne purent prouver aucun des crimes qu'ils lui imputaient, et l'accusé fut déclaré innocent. Donat prétendit que le concile avait jugé avec précipitation et sans être suffisamment informé. Constantin fit assembler à Arles, l'an 314, un concile plus nombreux. Cécilien fut encore déclaré innocent. Alors Donat et son parti demandèrent que l'empereur jugeât lui-même cette affaire. Constantin consentit à la revoir. Cécilien fut de nouveau reconnu innocent, et Donat condamné comme calomniateur. De retour en Afrique, il reçut la sentence de déposition et d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Miltiade. On ignore l'époque de sa mort.

r, qu'il ne faut pas
nat de Cases-Noires,
ismatique de Car-
rès la mort de Ma-
Optat de Milève,
t et savant, recom-
bonnes mœurs, et
intéressement; mais
l'éclat de ses vertus.
ne par son autorité
séduisit beaucoup
vint l'idole de son
onna la direction et
il voulut. Ce prélat
de mépriser les ma-
ur même. Les schis-
ient pris le nom de
son orgueil, se cru-
mmander au genre
in, qui haïssait ces
x, confisqua leurs
oit à ses domaines.
urieux, chassèrent
leurs temples, et
; pour contenir et

battirent avec acharne
romaines; mais enfin,
cus, dispersés et tra
coup de rigueur. Le
crièrent à la persécut
rent que Donat avait é
un puits, et Marculpl
rocher. Marculphe et
vivants, furent honor
tyrs, et la gloire de
pour l'hérésie devint
nante des circoncellio
taquaient les païens a
fêtes, pour se faire
donnaient leur argent
gloire du martyre, e
qu'ils rencontraient d
mort, sous peine, s'il
d'être massacrés à l'in
Théodoret, que les ca
vaient d'une ruse pie
répandre le sang de ce
nétiques. Ils exigeaie
tout, qu'ils se laissas
ils les frappaient jusq

it en lavant le pavé, en
murailles, et en brûlant
était construit en bois. Ils
successivement à Rome,
verner l'église, en qualité
ible, Boniface de Balles,
Victor de Garbies et Ma-
donatistes ne tardèrent pas
en différentes sectes cou-
les noms de Claudianistes,
es, d'Urbanistes, de Pris-
de Maximianistes. Ils sont
gués dans l'histoire ecclé-
ous les noms de *Monten-
ites* et *Rupitæ*, parce qu'ils
ent à Rome dans une ca-
en pleine campagne, ou
chers. Julien, étant parve-
re, favorisa les donatistes,
nus par les gouverneurs,
tout puissants en Afrique :
utes les églises, dont ils
nt par la violence, furent
hommes, de femmes et d'en-
crés. Les évêques schisma-
nis au nombre de plus de
, tinrent un concile, et mi-
itence des peuples entiers,
ls ne s'étaient pas séparés
iques. Les donatistes, divi-
eux, se firent une guerre
'empereur Honorius ayant
édit qui condamnait à mort
qui seraient convaincus d'a-
lé les catholiques dans l'exer-
ur culte, la fureur des sec-
ubla, et aucune église ne fut
leurs insultes. L'empereur,
lit de l'an 412, exila leurs
ussitôt les donatistes courus
rmes, massacrèrent les ca-
, en se brûlant et se tuant
es; mais bientôt, par sa pru-
ar sa sagesse, le comte Mar-
rima leurs fureurs. Théo-
une renouvela les lois d'Ho-
utre les donatistes; et il avait affaibli leur parti, lorsque les Vandales, devenus maîtres de l'Afrique, persécutèrent également et les catholiques et les donatistes. Le fanatisme de ces derniers parut se ranimer sous l'empereur Maurice; mais ce prince mit en vigueur les lois portées contre eux; et dès-lors, déportés dans plusieurs coins de l'Afrique, ils ne formèrent plus un parti. Donat était mort en exil l'an 355. (*Voyez* S. Augustin et S. Optat, qui ont beaucoup écrit contre les donatistes; les Mémoires de Tillemont, tome VI; l'Histoire des donatistes, par les frères Ballerini, dans l'appendice aux Œuvres du cardinal Noris, imprimé à Vérone en 1732; et Boniface Collini, sur l'hérésie des donatistes, dans les Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique de l'académie de Bologne, imprimées en 1755).

V—VE.

DONAT (ÆLIUS), grammairien célèbre, naquit au 4e. siècle de notre ère, vers l'an 333, et fut précepteur de S. Jérôme, qui parle avec éloge de ses talents, et de la manière dont il expliquait les comédies de Térence. Indépendamment de ses commentaires sur Virgile et sur le comique latin, Donat a composé un traité purement élémentaire, dans lequel il parcourt successivement *les huit Parties du Discours*, considérées par rapport à la langue latine. Cet ouvrage dirigea long-temps, dans les écoles publiques, l'étude de cette belle langue; et l'on disait alors *un Donat*, comme on a dit depuis *un Tricot*, *un Lallemand*, pour désigner le livre le plus généralement adopté pour l'enseignement du latin. Diomèdes le grammairien en fit tant de cas, qu'il l'ajouta dans la suite à son propre livre sur la grammaire latine. Je ne sais sur quel fondement on a prétendu que les commentaires que Donat avait composés sur Té-

ile se sont perdus, portent aujourd'hui t point son ouvrage. est peu de chose, à paraît digne ni de é, ni de la réputa- rien commentateur. , d'ailleurs, que ce ntilé et défiguré par de la basse latinité, as, mais de Claude- nême auquel le docte a vie de Virgile, dont r, et qui avait com- tous les noms des leuves, villes, etc., dans l'Énéide : Bar- quelque part vive- nant à cette Vie de nt attribuée à notre misérable tissu de des les uns que les écarte avec raison, s, de toutes les édi- poète. Mais il n'en

roi conserve encore deux planches en bois, et en caractères fixes, qui ont servi à l'impression de l'ouvrage. Le *Commentaire sur Térence* parut pour la première fois à Venise, in-fol., 1473. A—D—n.

DONAT (S.), évêque de Besançon, était fils de Waldelène, duc de la haute Bourgogne, et de Flavie, dont les anciennes chroniques louent la haute naissance, les lumières et la piété. Sa mère avait fait vœu, pendant sa grossesse, si elle avait un fils, de le consacrer à Dieu dans un monastère. Il fut mis, en conséquence, sous la direction de S. Colomban, abbé de Luxeul. Il passa plusieurs années dans le cloître et dans l'exercice des devoirs religieux : à la mort de S. Prothade, il en fut tiré pour être placé sur le siége de Besançon. Il assista comme évêque de cette ville, en 626, au concile de Reims, et en 646 à celui de Chalons-sur-Saône. Il porta toute sa vie l'habit religieux, et continua à suivre la règle de S. Colomban. Il est compté

ligieux de St.-Paul et de St.-
; mais des critiques judicieux
t de l'en regarder comme l'au-
ette pièce se trouve dans le
regularum de Benoît d'A-
W—s.

NATELLO (Donato, plus
sous le nom de), parce que les
s aiment les diminutifs, naquit
ence en 1383, de parents fort
s. Un citoyen généreux lui ser-
père, et lui donna un maître de
. Bientôt le jeune élève n'eut
l'égal dans cet art; il s'appliqua
me temps à l'architecture et à la
ctive, et ne tarda point à éton-
patrie par son premier essai en
ire. C'était une annonciation en
Quel dût être l'étonnement de
ntemporains, encore accoutu-
ux travaux grossiers des sculp-
gothiques, quand ils virent,
a tête de la vierge, l'aimable
sion d'une pudeur timide, et
aperies traitées dans la manière
iciens Grecs. Il lui manquait
: la noblesse. Un crucifix en
qu'il fit à peu près dans le mê-
nps, tenait plutôt de la nature
ue que de la beauté divine. « Tu
it un paysan et non un Dieu, »
un peintre qu'il consulta, et ce
orrigea la manière de Donatello.
ure qu'il regardait comme son
l'œuvre, représente un vieillard
chauve, l'une des quatre dont
ora la tour quarrée qui sert de
r à l'église de *Santa-Maria de*
. Il fit pour celle de *Saint-Marc*
o, les statues en bronze, de S.
, S. George et S. Marc. Toutes
sont belles. La république de
e, celle de Gènes, plusieurs
s de l'Europe, en offrirent à
des sommes considérables. La
de S. George, brillante de
se, étonne par l'expression du courage et de la fierté; mais celle de S. Marc est consacrée par un mot de Michel-Ange. Un jour que ce grand homme la considérait, il s'écria: *Marco, perché non mi parli* (Marc, pourquoi ne me parles-tu pas)? Encouragé par les applaudissements de ses concitoyens, Donatello mit, pour la première fois, son nom à la statue en bronze, de Judith, qui vient de couper la tête d'Holopherne, ouvrage qui était placé dans le sénat. Sa réputation ne resta pas renfermée dans sa patrie; il fut mandé à Padoue, par le sénat de Venise, pour y jeter en bronze la statue d'Erasme Narni, général de la république. Il reçut dans cette ville la qualité de citoyen, et fit dans l'église de Saint-Antoine l'histoire de ce saint, en bas-reliefs. La composition en fut admirée, et Donatello est encore aujourd'hui regardé comme l'un des sculpteurs qui a le mieux entendu ce genre. On voulait le fixer à Padoue. « Il faut, dit-il, » que je retourne dans ma patrie: je » ne reçois ici que des louanges, elles » me feraient négliger mon art, et je » l'aurais bientôt oublié. A Florence, » je serai éperonné par la critique. » Ses talents y furent employés par le célèbre Cosme de Médicis, et sa vieillesse soutenue par les bienfaits de Pierre, fils de ce duc. Il avait toujours été trop désintéressé pour acquérir de la fortune. Il mettait son argent dans un panier attaché au mur de sa chambre. Ses ouvriers et ses amis y puisaient à discrétion. Il mourut en 1466, âgé de quatre vingt-trois ans. On lui attribue les portes de bronze de la sacristie de St.-Laurent, qui sont ornées de bas-reliefs; mais Baldinucci assure qu'elles sont l'ouvrage de Luc Della Robbia. — Donatello avait un frère qui fut sculpteur comme lui, mais qui n'atteignit ni au

mérite, ni au même
on. Il fut cependant
1 1431, par le pape
faire une des portes
lise de Saint-Pierre.
ans à cet ouvrage,
fs en plusieurs com-
de ses principaux
mbeau de Martin V,
aint-Jean de Latran.
e de sa naissance et
, on sait seulement
nte-cinq ans, et que
Simon. A—s.

DONETH (M. Sa-
), savant théologien
n 1724, à Gruna,
ace, exerça les fonc-
à Dauchritz, dans la
où il est mort le 13
'avait que vingt-deux
raître sa dissertation
gnificatione vocum
ıa, Leipzig, 1746,
ié en allemand : I.
A. de Warnsdorf

riche qui lui faisait ombrage, occasionna, en 1300, une guerre civile dans sa patrie. Il se forma un parti composé de tous les hommes en qui les passions des Guelfes avaient conservé leur première force, et de tous ceux qui, attachés à l'aristocratie, étaient l'objet de la jalousie du peuple. On donna aux partisans de Donati le nom de *noirs*, à ceux de Cerchi le nom de *blancs*. Les chefs des deux partis furent exilés en même temps par le Gouvernement de Florence, mais Corso Donati, réfugié auprès du pape Boniface VIII, l'engagea dans ses intérêts. Charles de Valois, appelé en Toscane comme pacificateur, fit rentrer Corso Donati à Florence, assura le triomphe de sa faction, et accabla ses ennemis des châtiments les plus sévères. Cependant Corso Donati avait remporté la victoire dans une république où la jalousie s'attachait toujours au succès. Il se trouva moins puissant après la défaite de ses ennemis qu'il ne l'avait

ATI (Bindo), était fils d'A-nati, gentilhomme Florentin, les premiers, au rapport de acci, qui aient composé des langue toscane. Bindo, héri-goût de son père pour la poé-uit une reputation bien supé-Parmi les ouvrages qu'il a s et qu'on conservait manus-s la bibliothèque Chisi, on ne ballade adressée à la com-Bardi, mère du fameux Guido ite. Les critiques s'appuyent pièce pour prouver que Bindo rieur à Calvalcante. Crescim-se que Bindo fut un des élè-ano de Pistoie; cependant il que sa manière diffère beau-celle de son maître. Son style ue ni de correction, ni d'a-,, et on peut le placer au des écrivains du 13e. siècle ributèrent à répandre sur la vulgaire cet éclat dont elle ndant le quatorzième. On s'ac-placer la mort de Bindo vers o. W—s.

ATI (Forèse), poète floren-temporain de Bindo. Ses ou-ont restés manuscrits, mais ouve des copies dans les prin-ibliothèques de l'Italie. Cres-en cite trois qui étaient con-ue dans la bibliothèque Chisi, d dans la bibliothèque Strozzi isième dans celle des héritiers u voit par plusieurs de ses qu'il était ennemi du Dante; ne d'un autre *Forèse* que ce poète a parlé dans le 23e. le son *Purgatoire*, puisqu'il r pleuré sa mort. Les ouvrages se offrent tous les défauts de e de l'art; le style en est gros-surchargé de barbarismes. n'en a pas moins obtenu une onorable parmi les poètes de sa patrie, pour avoir tracé la route à ceux qui sont venus après lui. W—s.

DONATI (Antoine), pharmacien de Venise qui vivait vers le commencement du 17me. siècle, entreprit de faire connaître les productions de la mer Adriatique, et publia *Trattato de semplici, pietre, e pesci marini che nascono nel lito di Venezia*, Venise, 1631, in-4°., de 120 pag., avec quelques figures. On y trouve un catalogue des plantes les plus rares qui se trouvent dans les îles qui entourent Venise. Il s'en trouve quelques-unes qui étaient décrites pour la première fois, entre autres l'Apocyn de Venise. Pour l'ordinaire il se contente de rapporter les noms des plantes; mais d'autres fois il y joint des descriptions, des figures en cuivre, et l'exposition de leurs vertus médicales. Rai a copié ce catalogue dans son *Sylloge plantarum Europæarum*. L'ouvrage est terminé par la description de quelques autres objets d'histoire naturelle, qui se trouvent dans la mer Adriatique. Il a publié aussi un traité latin *De Vinaceis*, qui a été traduit en italien par Noto, 1676. — Donati (Marcellus), a publié à Mantoue, sa patrie, en 1589, *De Mechoacanâ liber*, souvent réimprimé. On y trouve l'exposition des vertus médicales de cette racine. Il a été traduit en français par P. Tollet, *de l'admirable vertu de la racine de Mechoacan, proprement nommée Racine de Rhaindice*, Lyon, 1682, in-8°. D—P—s.

DONATI (Alexandre), jésuite, né à Sienne en 1584, professa la rhétorique à Rome, pendant douze années, avec une grande distinction; il joignit au talent de la parole, celui de la poésie et une profonde connaissance de l'antiquité. Il mourut à Rome le 23 avril 1640, âgé de cin-

six ans. On a de lui : I. *Oratio re Mariæ Cesiæ ab Altaëmps*, 1610, in-4°. ; II. *Carminum es*, Rome, 1625, in-16, ort, 1654, in-4°. Il en pro- un second volume qui n'a point blié. III. *Suevia*, *tragœdia*, 1629, in-16, réimprimée autres tragédies de ses con- Anvers, 1654. IV. *De arte i libri tres*, Rome, 1630, Baillet parle avec éloge de ce V. *Roma vetus ac recens*, ue ædificiis ad eruditam cog- m expositis, Rome, 1633, in-4°., Amsterdam, 1664, t 1694, in-4°., inséré dans le i *Thesaur. antiquitat. Roma-* Grævius ; l'édition d'Amster- 694, est la plus estimée ; celle 64, qu'on trouve citée dans rs catalogues, ne doit peut- n existence qu'au peu d'exac- les rédacteurs. Ce bel ouvrage our plus complet que tous ceux vaient précédé ; l'auteur s'y

université de cett avec distinction do mais entraîné par pour l'histoire nat botanique, il parc ans différentes pa pape Benoît XIV chaire d'histoire de la Sapience à R nati de visiter le et la Sicile pour que ces contrées marquable. Il ava plir cette mission ; sine par la peste ville, il se détermi rie, pays encore p voyageurs, quoiqu Il la parcourut, ai adjacentes, la Bosn cueillit sur leurs m tes très curieuses ; soin de leur descri dela avec lequel il livrer tout entier vail entièrement n

'énumération des différentes es-
s de varec ou *fucus* qui y crois-
; il entreprit le premier de les
er en genres, il les subdivisa
e en différents groupes, sous les
s de légions, cohortes et centu-
Comme Réaumur, il leur re-
ut des étamines et des pistils;
on doute maintenant de leur
ence, et comme il ne donna la
e que de deux genres, on n'a pu
naître le plus grand nombre
re eux. Il traita sur le même
des madrépores et des coraux,
econnaissant leur animalité; mais
voir, par des passages précis,
npérato l'avait déjà soupçonnée
d'un siècle avant lui. On attendait
impatience l'ouvrage complet,
celui-ci n'était que l'annonce;
Donati, toujours entraîné par son
pour les voyages, après avoir été
mé professeur d'histoire naturelle
rin, reçut un traitement du roi
ardaigne pour voyager en Orient,
parcourut la Syrie et l'Égypte; il
int même dans des contrées qui
aient pas encore été visitées par
royageurs. Il méditait de passer
Indes Orientales, mais il se trou-
épouillé de tout ce qu'il possédait
le frère d'une jeune fille dont il
devenu éperdument épris; obligé
repasser dans sa patrie, il périt
un naufrage sur le vaisseau qui
menait en 1763. Il avait fait déjà
er en Europe de nombreux ma-
rits et deux caisses d'objets d'his-
naturelle, dont une partie par-
à Linné. Léonard Sesler, dans une
e imprimée avec l'Essai sur la mer
atique, lui avait consacré un genre
le nom de *Vitaliana;* mais il a
réuni aux *Aretia*. Forster lui en
nsacré un autre, le *Donatia;* il
ormé d'une petite plante du dé-
t de Magellan. D—P—s.

DONATO (François), doge de Venise de 1545 à 1553, après Pierre Lando et avant Marc-Antoine Trevisani, était chevalier et procurateur de St.-Marc lorsqu'il fut élu doge le 24 novembre 1545. Il avait alors une grande réputation d'éloquence, de sagesse et d'amabilité. Pendant un règne de sept ans et demi, il fit respecter la neutralité de la république malgré les tentatives de Charles-Quint et de Henri II, qui voulaient l'un et l'autre le forcer à se déclarer. Deux des plus beaux monuments d'architecture à Venise, l'hôtel des monnaies et la bibliothèque, furent bâtis pendant le règne de François Donato, tandis qu'en même temps le palais ducal fut enrichi de tableaux et de statues par les meilleurs maîtres. S. S—I.

DONATO (Léonard), doge de Venise de 1606 à 1612, après Marin Grimani et avant Marc-Antoine Memmo, acquit une grande réputation par la fermeté avec laquelle il résista au pape Paul V, lorsque celui-ci voulut priver la république de sa juridiction sur les ecclésiastiques, et faire rapporter une loi qui leur interdisait d'acquérir de nouveaux immeubles. Paul V prononça des censures contre le doge et la république; il mit son territoire sous l'interdit, et il obligea les principaux ordres religieux à émigrer; mais le doge et le sénat ne voulurent jamais céder à une autorité qu'ils croyaient usurpée. Ils forcèrent tous les ecclésiastiques à continuer leurs fonctions, malgré l'interdit; ils se préparèrent à défendre leur indépendance par les armes; et après de longues négociations, où tous les souverains de l'Europe intervinrent, ils furent enfin réconciliés à l'Église romaine, sans avoir cédé sur aucun point. La Vie de Léonard Donato a été écrite en la-

Iorosini, Venise,
)ONATO (Nicolas),
e en 1618, après
ant Antoine Priuli.
un règne de trois
voir rien fait de re-
S. S—I.
ICQUES), en latin
Dondis, né à Pa-
cement du quator-
ndit également cé-
osophe, médecin et
fut aussi littérateur,
mettait la barbarie
it naître. Étant allé
sa, sur ses propres
traité latin du flux
mer, resté en ma-
Un autre ouvrage de
a nous. La première
ate, est intitulée :
medicinæ, etc. Ve-
olio. L'ouvrage fut
sous le titre *d'Ag-*
1543, 1576, in-fol.
itre que son auteur

nique où ce genre de
employé (*V.* F. Colo
p. 524, à la note). Jacq
vit aussi un traité rela
médicale : *De modo c*
ex aquis calidis fontiu
ne le connaissons qu
Jean *de Dondis*. Jacqu
très estimé, de l'imm
Hugo, le grammairien
cation de tous les mo
resté manuscrit, a été
aux dictionnaires que
Ballus, de Gênes, et
franciscain de Novar
a surtout rendu le n
Dondi célèbre, a été
loge qui a passé pour
son siècle. Ce fut sans
licitation d'Ubertin
du nom, seigneur de
conçut cet ouvrage ;
fit exécuter par Ante
excellent ouvrier. Ce
fut élevée en 1344 su
lais de Padoue, alor

en manuscrit dans la famille de
ur, a souvent fait confondre le
avec le fils Ce dernier inventa et
ita lui-même une autre horloge
re plus fameuse, qui fut placée a
dans la bibliothèque de Jean
az Visconti. Ce travail lui valut,
tous ses descendants, le sur-
de *Horologius*, qui, bientôt
s, prit la place du nom même.
a encore de Jean, un traité
eaux minérales, imprimé dans
ueil *de Balneis*, Venise, 1553,
folio. Il y explique la manière
son père tirait le sel des eaux
des d'Abano, sans le secours
oleil ni du feu. C'était en tenant
vaisseau de terre plongé dans le
rvoir de l'eau même, au sortir de
ource; ce qui produisait une éva-
ion au bain marie. — Gabriel
di, médecin de réputation, à Ve-
, mort en 1588, paraît avoir été
le Jean. — On trouve ensuite des
ologi de Dondis dans toutes les
essions. Joseph Horologi, histo-
, dans la *Vie de Camille Orsini,*
éral des troupes de l'église, sous
n X; Venise, 1565, in-4°., ra-
te les guerres d'Italie depuis Char-
VIII jusqu'en 1559. Il traduisit
si plusieurs historiens. — Un cheva-
er *de Horologio* aida, en 1570,
rtifier Brouage en France. La fa-
le subsiste encore à Venise et à Flo-
ce. — Le marquis Antoine-Charles
NDI OROLOGIO, est auteur d'un
dromo dell' istoria naturale de'
nti Euganei, Padoue, 1780,
3°., de 62 pages. Bernouilli en a
été une traduction allemande dans
Archiv. zur neuern Gesch. —
marquis Jacques-Scipion Dondi
l' Orologio, a donné des *Notizie*
rà Jacopo e Giovanni Dondi
ll' Orologio, dans les *Saggi di*
dova, tom. II, p. 469. E—s.

DONDINI (GUILLAUME), Bolonais, né en 1606, entra en 1627 dans l'ordre des jésuites, professa l'éloquence à Rome, pendant dix-sept ans, et expliqua l'Écriture-Sainte, dans le collége romain, pendant douze ans. Il vivait encore en 1676. On a de lui: I. *Venetus de classe piraticâ triumphus, carmen heroïcum*, Rome, 1658, in-folio; II. *Delphino Genethliacon, carmen heroïcum*, 1659, in-folio. Le dauphin, pour la naissance duquel fut composée cette pièce, est Louis XIV. III. *Orationes duæ, altera de Christi domini cruciatibus, altera de Urbani VIII, pontificis maximi, principatu*, 1644, in-fol.; IV. *Carmina de variis argumentis*, Venise, 1655, in-8.; V. Différents panégyriques latins, dont Sotvel ne rapporte pas les titres, 1661, in-fol. VI. *Historia de rebus in gallia gestis ab Alexandro Farnesio, Parmæ et Placentiæ Duce III, supremo Belgii præfecto*, Rome, 1673, in-folio, réimprimé à Nuremberg, 1675, in-4°. Cette histoire contient ce qui s'est passé depuis 1585 jusqu'en 1595. On sait que dans cet intervalle de temps, le duc de Parme vint deux fois en France pour secourir les ligueurs; en 1590, où il fit lever le siége de Paris; et en 1592, pour faire lever le siége de Rouen. « Le P. » Dondini, dit le *Journal des Sa-* » *vants*, a si bien mêlé les intérêts » d'Alexandre Farnèse à ceux du roi » Henri IV, que sans rien faire per- » dre de sa gloire à Alexandre, il a » rendu tant de justice à Henri IV, et » à tous les autres grands capitaines » que la France avait alors, qu'on ne » doit pas regarder cette histoire com- » me une histoire étrangère. Elle » contient la naissance et le progrès » de la guerre civile. » Lenglet Dufresnoy dit que « cette histoire est

nière intéressante, à Henri IV, au duc au jésuite Dondini, ur. » A. B—T.

JEAN ANDRÉ), dit, petite Cuvette), na- 1575. Il paraît que elletta lui fut donné ère était faiseur de ien, *mastello*). Ce imagination riche et npositions sont plei- ie belle ordonnance. au large et facile, un n coloris vigoureux. ns de Donducci ai- sa manière de pein- éféraient à celle du emporain et son ri- t plus de chaleur et ses ouvrages. Quoi- pas confirmé ce juge- est resté un maître ouvrages sont encore rdés comme les pro- ceau formé à l'école

d'où il passa dans le Palatinat, et enseigna le droit civil à l'université de Heidelberg. On l'appela à Leyde, en 1575, pour y remplir les mêmes fonctions; mais l'imprudence qu'il eut de se mêler des affaires publiques, dans un pays agité de tant de factions, le força de le quitter et de retourner en Allemagne, où il professa à Altorf le reste de sa vie. Il mourut le 4 de mai 1591, âgé de 64 ans. Doneau avait une mémoire prodigieuse : on prétend qu'il savait par cœur tout le corps de droit. Il était aussi bon littérateur qu'habile jurisconsulte : ses écrits s'en ressentent; il y réunissait l'agréable à l'utile, mérite rare dans les ouvrages de ce genre. Il se fit tort par l'acharnement qu'il montra contre Cujas, dont il chercha vainement à détruire la réputation, soit de vive voix, soit par écrit : il eut pourtant, dans une dispute avec lui, l'avantage de la bonne cause. Jean de Montluc, évêque de Valence, ayant été député à la diète

mes, Hanau, 1604, in-8°., d'après des manuscrits qu'il avait dans sa bibliothèque, et auxquels il mêla, dit-on, beaucoup de sa façon. Les Allemands, qui savent encore apprécier le mérite de nos anciens jurisconsultes, si oubliés parmi nous, ont fait réimprimer les ouvrages des plus fameux. Ceux de Doneau ont été publiés sous le titre de *Commentaria juris civilis*, par J. A. König, 4 vol. in-8°., Nuremberg, Raspe, 1801 à 1808. Dans un dictionnaire on parle d'une édition en 5 volumes in-fol°., réimprimée à Lucques, en 12 vol. in-fol°., dont le dernier parut, dit-on, en 1770. Ce sont les auteurs de ce dictionnaire qui ont sans doute fait les frais de cette édition, qui n'existe que dans leur livre. Comment à Lucques aurait-on ajouté à 12 vol. in-fol°., des matériaux qui n'avaient fourni que 4 vol. in-8°. à l'éditeur allemand? B—i.

DONGAL, roi d'Ecosse, régna avec tant de sévérité, que ses soldats ne pouvant le supporter plus long-temps, se révoltèrent. Le chef qu'ils avaient élu les abandonna et alla rejoindre Dongal. Les rebelles, irrités de cette défection, accusèrent le chef d'être l'instigateur de leur soulèvement. Dongal, assuré du contraire, fit saisir et punir de mort les auteurs de la révolte. Il marchait contre les Pictes, lorsqu'en passant la Spey il se noya, en 880, après un règne de six ans. E—s.

DONGARD, roi d'Ecosse, en 452, fut un prince habile dans la paix et dans la guerre, à laquelle il se tint constamment préparé, quoiqu'il n'eût pas occasion de la faire. Il s'occupa aussi de réformer la religion et d'extirper les restes du pélagianisme, hérésie contre laquelle, du temps de son père Eugène, le pape Celestin avait envoyé Palladius en Ecosse. Palladius fut le premier qui ordonna des évêques dans ce royaume, où auparavant il n'y avait à la tête des églises que des moines ou des prédicateurs. Les soins de la réformation entreprise par le roi, procurèrent aux Ecossais l'avantage d'échapper au fléau de la guerre, qui à cette époque désolait le monde entier. Beaucoup de saints personnages, disciples de Palladius, fleurirent dans ce temps. Dongard conclut avec les Pictes et les Bretons, une alliance contre les Saxons, et mourut en 457. E—s.

DONI (Antoine-François), florentin, né vers l'an 1503 d'une famille noble et ancienne, prit dans sa jeunesse l'habit des frères Servites; mais il ne passa que peu d'années dans cet ordre; il fut sécularisé, resta simple prêtre, sans autre état dans le monde que celui d'auteur, et quoique lié avec des hommes qui auraient pu s'occuper de sa fortune, fut souvent réduit à vivre de ses messes, quand il ne pouvait rien tirer des productions de sa plume. Sa pauvreté le rendait avide, et très empressé à dédier ses ouvrages aux gens riches dont il pouvait espérer de bonnes récompenses. S'il était trompé dans son attente, il ne rougissait pas de faire réimprimer le même livre, et de l'adresser à un Mécène plus généreux. On voit qu'il était digne d'avoir un ami tel que le fameux Arétin; aussi leur liaison fut-elle pendant quelque temps très intime; mais ils finirent par se brouiller, et furent ensuite l'un pour l'autre des ennemis irréconciliables. Doni quitta, vers 1540, Florence sa patrie, et parcourut plusieurs villes d'Italie sans trouver la fortune qu'il cherchait. Gênes, Alexandrie, Pavie, Milan et enfin Plaisance, le reçurent dans l'espace de trois ans. Quoiqu'il en eût déjà trente, il s'arrêta dans cette dernière ville

oit, comme son père
: le désirait. Il alla
, et à Venise où il
e désir de voir le Do-
ıtracta avec lui une
re, qui finit de la
que ses liaisons avec
Domenichi.) De là,
ice en 1545, y resta
ourna se fixer pen-
nées à Venise, où il
lupart de ses ouvra-
s fondateurs de l'aca-
nit le titre de *Pere-*
ptait parmi ses mem-
Bentivoglio, Jacques
s Sansovino, Louis
ico, Bernardin Da-
s savants distingués.
lisons littéraires, ni
rendaient sa position
ne lettre qui termine
airie, dont nous par-
, il s'efforce de faire
plaisante du miséra-
logeait, des insectes

plaisant et souvent burlesque de l'auteur n'a point assez de naturel, et l'on devinerait à l'air dont il rit que c'est plutôt une gageure qu'il soutient, ou un rôle qu'il joue, qu'une inspiration qu'il reçoit. On a de lui, dans le genre sérieux : I. Une publication utile et précieuse des *Prose antiche di Dante, Petrarca et Boccaccio e di molti altri nobili ingegni*, Florence, 1547, in-8°.; II. *Disegno, partito in più ragionamenti, ne' quali si tratta della pittura, della scoltura, de' colori, de' getti, de' modegli*, etc., Venise, 1549, in-8°.; III. *Epistole di Seneca tradotte in lingua Toscana*, Venise, 1549, in-8°., Milan, 1611, in-8°., Venise, 1677, in-4°. Apostolo Zeno a joué au Doni le mauvais tour de découvrir et de révéler au public, dans ses notes sur la bibliothèque italienne de Fontanini, que cette traduction, à quelques légers changements près, est la même que Sébastiano Manilio avait publiée à Venise dès 1494. Un plagiat aussi

fortuna, *tempo*, *castità*, *religione*, *sdegno*, *riforma*, *morte*, *sonno e sogno*, Padoue, 1564, in-4°.; VIII. Un opuscule sur l'Apocalypse, où le Doni, qui paraît dans ses lettres si peu orthodoxe qu'elles furent mises, comme nous l'allons voir, au rang des livres prohibés, voulut pourtant se mêler dans les rangs de ceux qui combattaient alors les hérétiques : c'est un petit in-4°. très rare, intitulé : *Dichiarazione d'Anton.-Fr. Doni sopra il capo III dell' apocalisse, contro agli eretici, con modi non mai più intesi da uomo vivente*, Venise, 1562. Quant aux ouvrages plaisants ou qui ont la prétention de l'être, ce sont, entre autres : IX. les Lettres, *tre libri di Lettere del Doni*, Venise, 1552, in-8°. Il en avait donné une première édition moins étendue, ibid., 1545. Les sujets sur lesquels il écrit sont les uns de pure plaisanterie, les autres plus sérieux qu'il s'efforce de traiter gaîment. Le 3e. livre de la dernière édition est précédé d'une espèce de grammaire, *i termini della lingua toscana*, qu'il attribue à un autre académicien, mais qui passe pour être de lui. Des libertés qu'il prend dans plusieurs de ses lettres sur des matières de religion, firent mettre ce livre à l'index, ce qui n'a eu d'autre effet que d'en rendre les exemplaires plus rares et plus chers. X. *La Zucca*, Venise, 1551 et 1552, in-8°. Donnons quelque idée de cette production bizarre. On se sert en Italie de l'écorce séchée et vide du fruit de la Calebasse ou gourde, *Zucca*, pour y conserver du sel, des graines de différentes espèces, etc. Le Doni donna ce titre à un recueil d'anecdotes, de proverbes et de bons mots qui n'ont pas toujours le sel que cette allusion promet. Il les divisa en trois parties qu'il ne voulut point appeler, dit-il dans son prologue, *Motti*, *argute*, *sentenze*, n'étant ni un Aristote pour les sentences, ni un Dante pour les réparties fines, ni un galant bel esprit pour les bons mots; mais il les intitula simplement : *cicalamenti*, *baie*, *chiacchere*, bavardages, gausseries, sornettes. Chaque anecdote *cicalamento*, *baia*, ou *chiacchera*, est suivie d'une réflexion morale ou plaisante et d'un proverbe. Ce recueil fut suivi d'un second du même genre, sous le titre de *Foglie de la Zucca*; les feuilles ne valent ni plus ni moins que le fruit. Ce sont des *Dicerie* ou historiettes, dont chacune est suivie d'un *songe* et d'une *fable*; du moins cela est-il ainsi dans la première partie des *feuilles*; dans la seconde, c'est d'abord la fable, ensuite le songe, et puis l'historiette; la troisième est intitulée : songe, fable et historiette; mais tout y est confondu selon le caprice de l'auteur. Les feuilles furent suivies des fleurs, *fiori della Zucca*; ces fleurs sont des *grilli*, fantaisies, des *Passerotti*, balivernes, et des *farfalloni*, fadaises, divisés en trois parties bien distinctes; chaque *grillo* est régulièrement suivi d'une histoire, et d'une allégorie; chaque *passerotto*, l'est d'un discours et d'une solution; et chaque *farfallone*, d'un texte et d'une glose. Enfin le Doni, pour épuiser cette allégorie, fit encore paraître les fruits murs, *frutti maturi della Zucca*; ceux-ci sont en général très graves, et composés de sages réponses, de maximes et de sentences que l'auteur prête aux différents membres de l'académie des *Peregrini* dont il était lui même. Ces quatre parties qui forment *la Zucca*, sont réunies en un seul volume, fort bien imprimé, et orné de gravures en bois, parmi lesquelles on distingue le portrait de l'auteur, qui avait, comme presque

les plus bouffons
, comme le Berni
figure sérieuse et à
. *I mondi Celesti*,
ıali degli accade-
Venise, 1552 et
ıs la première par-
Mondes *Piccolo*,
visibile, *imagina-*
massimo; dans la
degli scolari, de'
'e Put.... e Ruf.....
i poltroni, etc. L'au-
t refondit plusieurs
composé de visions,
fictions morales mê-
ıre, de bizarreries et
Mondes furent tra-
ıar Gabriel Chapuis,
ın, trois éditions in-
édition, donnée en
ur ajouta à tous les
lui *des cornus*, et
, aux autres enfers,
XII. *I Marmi del*

di diversi autori, Venise, 1552, in-8°., 1558, in-12; XIV. *Le rime del Burchiello commentate dal Doni*, Venise, 1553, réimprimé plusieurs fois, in-12 et in-8°. Ce commentaire, sur un poète inintelligible et qui l'était à dessein, n'est pas moins extravagant que le texte qu'il prétend expliquer. (*Voyez* BURCHIELLO). XV. *Terremoto del Doni fiorentino e la rovina di un gran colosso bestiale antichristo della nostra età*, *Pietro Aretino*, Padoue, 1554 et 1556, in-4°. C'est une des aménités littéraires que le Doni et l'Aretin se lançaient réciproquement après qu'ils se furent brouillés. Le *Terremoto* devait être suivi de plusieurs autres galanteries du même genre, qui sont annoncées derrière le frontispice, telles que la *Rovina; il Baleno, il Tuono, la Saetta; la Vita, la Morte, l'Esequie, et la Sepoltura*. Mais la mort de l'Aretin, arrivée peu de temps après, arrêta sans doute le Doni dans un si beau

:s observations curieuses et consulter. G—É.

((Jean-Baptiste), patri- Florence, y naquit en 1593. premières études à Bologne, :s terminer à Rome, sous les : il y fit de si grands progrès angue grecque, la rhétorique, que et la philosophie, qu'il in derrière lui tous ses con- : il s'appliqua aussi avec fruit graphie et à la géométrie. Son i le destinait au barreau, l'en- France en 1613; il vint à , entra dans la célèbre école , et y passa cinq ans, livré lement à l'étude du droit, tivant en même temps la littéraecque, la philosophie, l'hischronologie, l'histoire natucs autres sciences physiques; t, de plus, parfaitement le et l'espagnol. De retour en 1618, il reçut le doctorat niversité de Pise, où il étudia : temps les langues orientales, ulièrement l'hebreu. Son père it, malgré sa répugnance, de l'état auquel il l'avait destiné; cardinal Octave Corsini, enat en France, ayant proposé : Doni de l'y emmener avec cepta cette offre avantageuse, plus d'un an à Paris, occupé les bibliothèques publiques ères, à y puiser de nouvelles ances, à fréquenter les sans tous les genres et de tous s : ne cherchant en eux que e, il savait se faire aimer de il se haïssaient entre eux, du Père Petau et de Saumaise. ires de famille et la mort d'un 'il aimait tendrement, le rapà Florence en 1622 : il s'y ec la plus grande ardeur à les antiquités, qui devint sa passion dominante, et l'objet principal de ses recherches, de ses dépenses et de ses travaux. Il parvint à rassembler une collection immense d'inscriptions, de vases, d'autels, de cippes, et d'autres objets d'antiquité les plus curieux et les plus rares : il les mit dans le plus bel ordre, les commenta, les expliqua et en forma un Trésor à ajouter à celui de Gruter, mais qui n'a vu le jour qu'un siècle après sa mort. Le pape Urbain VIII, Barberini, ayant été élu en 1623, le cardinal, neveu, François Barberini, appela Doni à Rome, et le logea dans son palais. Ce cardinal aimait et cultivait la poésie latine, comme le pape son oncle; il aimait encore plus la musique. Doni, qui avait composé des vers latins dès sa première jeunesse, avait aussi fait une étude approfondie de la musique tant ancienne que moderne, mais surtout de l'ancienne : il employa ces deux moyens pour plaire à ses nouveaux patrons : il fit un poëme latin à la louange du pape, et, pour le cardinal, des dissertations savantes sur la musique qui accompagnait chez les anciens les représentations théâtrales. Le cardinal Barberini étant venu en France en 1625 avec le titre de légat, y amena plusieurs savants. Doni ne pouvait manquer d'être du nombre; il revit avec plaisir ses anciens amis et sut en faire de nouveaux, plus heureux que Barberini, qui réussit fort mal dans cette légation. Le cardinal eut plus de succès en Espagne, où il passa ensuite avec son savant cortège. Doni profita, comme il le faisait partout, de son séjour dans ce royaume, pour visiter les gens de lettres et les bibliothèques, et pour accroître ses collections d'inscriptions et de notes. Il reprit à Rome ses anciennes occupations : il commença plusieurs ouvrages sur les questions d'antiquité les

s et les plus curieuses; il
à tous en même temps, à
ie de nouveaux objets lui
nt des observations nou-
travaux multipliés étaient
souverain pontife, qui l'en
sa par le titre de secrétaire
ollége. Son existence à Rome
douce qu'honorable; mais
oublé par la mort de plu-
es amis, parmi lesquels il re-
tout le savant Jérôme Aléan-
nposa en vers élégiaques la-
inscription pour son tom-
utres pertes qu'il fit à Flo-
lui furent pas moins sensi-
ui restait deux frères : l'un
e maladie, l'autre fut tué en
Jean-Baptiste, forcé de re-
ans sa patrie pour soigner ses
omestiques, quitta en 1640
nces de fortune, et plus pé-
t encore tous les moyens que
offrait de satisfaire sa pas-
l'étude des antiquités et des

pour pour lui une épit
ve dans ses poésies
pour titre cette inscri

Jo. Bapt.
Patricio. Fl
Viro. inter. doc
Inter. bonos.
Musicæ. veteris. e
omni
Magno. inst
Immaturæ. mor

Le nombre des ouvr
ce savant est moins c
ne pourrait le croire
rapide de ses travaux
ques poésies latines
en 1628 et 1629,
II. Un Traité abrég
les genres et sur les
que, etc., Rome,
Des Notes sur ce
des explications su
curs et les plus dif
deux Traités sur l
modes et l'harmon
de sept Discours s

ıvait aussi préparé pour l'im- deux autres volumes très le notre auteur sur la musi- s il mourut avant de pouvoir er, et ce fut le savant Passeri onna enfin l'édition ; le pre- intitulé : *Lyra Barberina* PAOΣ, *accedunt ejusdem opeque nondum edita, ad veteicam illustrandam pertinen-*, Florence, 1763, in-f. Dans erches sur la musique et sur ments des anciens, Doni en tout fait sur la lyre. Il avait ouver entièrement la forme, ortions et l'organisation de cet nt ; il fit construire une lyre nta, et sur laquelle il exécu- morceaux composés dans le tique : il dédia cette lyre au bain VIII, et l'appela de son *yra Barberina*. Il y joignit ertation savante en quatorze s, où il explique toutes les le la lyre des anciens, dont re des traces dans leurs ou- et où il démontre ensuite qu'il tes reproduites dans sa *Lyre ne*. Le même volume, qui est plusieurs gravures relatives , contient divers opuscules, rt écrits en latin, sur différ- arties de la musique ancienne. , sans résoudre entièrement tions qu'il traite, montre ce- beaucoup de connaissances tte matière difficile, et une agacité. Le second volume, resque tout en italien, a pour *e trattati di musica di Gio.- oni, patrizio Fiorentino, to- ondo ; ne' quali si esamina tra la forza e l'ordine della antica, e per qual via ridur- a alla pristina efficacia la a*, etc. Ce sont des traités, ns, des discours, qui ont principalement pour objet la musique dramatique des anciens, et les moyens par lesquels on entrevoyait dès-lors que l'on pourrait en renouveller les effets sur nos théâtres. IX. Les *Lettres*, tant italiennes que latines, de J.-B. Doni ont été publiées par le chanoine Ange-Marie Bandini : elles sont précédées de *Commentaires sur la vie et les ouvrages de J.-B. Doni*, écrits en latin avec des notes. On y trouve une longue liste d'ouvrages que ce savant laborieux avait commencés, dont plusieurs même étaient achevés, mais qui sont restés inédits jusqu'à ce jour (*V.* BANDINI). G—É.

DONI D'ATTICHI (Louis), d'une ancienne famille de Florence, établie en France depuis la fin du 12e. siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des minimes. Il fut nommé à l'évêché de Riez ; mais ses prétentions exagérées lui créèrent des ennemis, et les discussions d'intérêt qu'il eut avec sa famille achevèrent de jeter du trouble sur sa vie. Il fut transféré à l'évêché d'Autun en 1652. Tourmenté de la pierre, mais craignant de se soumettre à l'opération de la taille, le chirurgien qui fut appelé déclara qu'il était trop tard pour l'entreprendre. Il mourut de cette cruelle maladie en 1664, à l'âge de soixante-huit ans. Son corps fut transporté à Beaune, et inhumé dans l'église des minimes. On a de Doni : I. *Histoire générale de l'ordre des Minimes*, Paris, 1624 ; in-4°., peu estimée ; II. *Tableau de la vie de la bienheureuse Jeanne, reine de France, fondatrice des Annonciades*, Paris, 1625, 1644 et 1664, in-8°. Cette dernière édition est augmentée ; III. *Mémoire pour servir de preuve qu'un évêque est habile à succéder quoiqu'il ait été religieux*, 1659, in-4°. Il perdit cepen-

il avait intenté pour
on frère; IV. *Pané-*
laxime, *évêque de*
latin de Fauste son
4, in-4°.; V. *De*
cardinalis, *con-*
torii in Galliâ fun-
1649, in-8°.; VI.
ræsulis in vitâ B.
ti cardinalis, Au-
-8°.; VII. *Flores*
llegii cardinalium,
in-f., ouvrage regar-
complet qui ait paru
e. On prétend que
demandé pourquoi
l avait dit si peu de
de Richelieu, d'At-
: « Sire, si j'avais
davantage je l'aurais
rs trop noires. » On
firmer que cette his-
e aucune espèce de
Collectio auctorum
aut divinorum of-
rem linguam trans-

Bologne. Les ouvrages qu'il exécuta en grand et en petit ne tardèrent pas à étendre sa réputation; il devint en peu de temps le peintre à la mode; chacun voulut avoir de ses tableaux. Cette vogue s'explique facilement quand on voit les compositions de ce maître; sa manière était le résultat d'une combinaison particulière, et d'autant plus sûre de plaire aux Italiens qu'elle leur était moins connue. Charles Dolce était peut-être le seul peintre italien de quelque distinction qui eût fini jusque-là ses tableaux avec le même soin. L'empressement extraordinaire avec lequel les ouvrages de ce maître étaient recherchés, donnait un nouveau prix à ceux de Donini. Ils n'ont rien perdu de leur mérite; on les recherche encore aujourd'hui. Le dessin en est ferme, le coloris séduisant et l'ensemble d'un effet plein d'harmonie. A—s.

DONIS (Nicolas), moine bénédictin du monastère de Reichenbach en Allemagne, florissait dans le mi-

ée, des cartes qui avaient été
dans le 5e. siècle par Agatho-
Alexandrie. Donis les vit, et
de les refaire. Il y joignit trois
odernes pour l'Italie, l'Espa-
candinavie et la France. Il re-
igea la traduction de Ptolémée
lus; il composa un *index* pour
eux dont il est question dans
n géographe, en indiquant
acun d'eux les principaux
'histoire ecclésiastique qui les
nt. Enfin, il ajouta encore à
de Ptolémée un abrégé de
ie dans le genre de celui de
un *Traité sur les Merveil-*
lieux célèbres du Monde,
ac Mirabilibus mundi. Donis
n 1468 une copie de son
u duc Borso d'Este (2) : ce tra-
néralement admiré. Marsilio
n fait un grand éloge dans
écrite à Frédéric, duc d'Ur-
is, encouragé par ce succès,
et perfectionna son ouvrage,
senta au pape Paul II, en
e copie plus correcte, accom-
le trente-deux cartes. Dans
ée imprimé à Bologne, et qui
erreur la date de 1462 (qu'il
orter à l'année 1472 ou plu-
2), et dans celui de Rome de
ue l'on considère communé-
ame la première édition avec
oy. Buckinck), on paraît
fité du travail de Donis ; mais
rs ne le citent pas. Ceci nous
roire que le beau manuscrit
tolomée de la bibliothèque du
4802, et qui renferme la
u de *Jac. Angelus*, avec des
mblables à celles de Donis,
rieur au travail de ce der-
t-à-dire à 1471 ; cependant

(2) Un manuscrit de ce premier travail
de la dédicace à Borso d'Este, à la Bi-
du Roi, N°. 4805.

à la page 123, il est dit que *Petrus Massarius Florentinus* a composé ces cartes, et outre les cartes modernes de Donis, il y en a d'autres pour la Toscane, la Morée, Candie et l'Egypte ; cette dernière est surtout curieuse par les détails que l'on y trouve sur l'Abyssinie. Quoi qu'il en soit, Léonard Hol, de la ville d'Ulm, fut le premier qui, ayant reçu une copie exacte du Ptolemée de Donis, le fit imprimer en 1482, avec la dédicace à Paul II. Les cartes, qui furent gravées sur bois par Jean Schnitzer d'Arenkheim, sont au nombre de trente-deux ; elles reproduisent exactement les cartes du manuscrit N°. 4802, pour le dessin et même pour les couleurs. Cette édition eut un tel succès, qu'elle fut réimprimée encore à Ulm en 1486. C'est à tort que Raidel, dans sa dissertation sur les manuscrits et les éditions de Ptolémée, a écrit que le *Traité sur les Merveilles du Monde* n'avait été imprimé que pour la seconde édition. Il se trouve aussi dans la première et avec des réclames différentes ; mais, à la vérité, il manque dans plusieurs exemplaires, ainsi que l'*index* des noms de lieux. Il est rare aussi de trouver des exemplaires avec toutes les cartes. Enfin, il y en a de tirés sur vélin qui diffèrent dans quelques lignes de ceux qui sont imprimés ; mais dans l'édition de 1486, on a dressé pour les deux cartes modernes de la Scanie et de la Dacie des tables de longitude et de latitude pareilles à celles de Ptolémée, et on les a insérées au texte de l'ouvrage du géographe grec. Le *Traité des Merveilles du Monde* a souvent été réimprimé dans diverses éditions de Ptolémée faites à Rome et ailleurs, sans qu'on ait eu soin d'avertir qu'il était de Donis, et on a de même copié ses cartes modernes. D'a-

ue nous venons de dire, il
que Donis serait le premier
derne qui aurait composé des
sographiques graduées ; les
manuscrits qui lui sont anté-
portent point de graduation,
ement des rhumbs de vents.
iste à la bibliothèque du Roi
au manuscrit grec, N°. 1401,
uteurs du catalogue (Voyez
d. man. Bibl. Reg., tom. 2,
, considèrent comme étant
rzième siècle : les cartes qu'il
sont graduées, d'une exé-
périeure à celles de Donis,
nt avoir servi de type à cel-
tolomée de 1478, gravées
inck : ce sont les mêmes cou-
même genre de dessin. Il n'y
cartes modernes dans ce ma-
t on trouve à la fin une apos-
est dit que les cartes sont
Agathodæmon. Cependant
pensons pas qu'il existe au-
aucun manuscrit connu qui
résente les cartes qu'Aga-

» mensions. J'ai aj
» hommes studieu
» dernes de l'Espa
» même de la Scan
» de la Dacie et des
» dont ni Ptoléméc
» donné la descripti
» je vous soumets,
» est entouré par l
» afin que vous p
» l'univers qui doit
» et être soumis à

DONIZO. *Voy.*

DONNE (JEAN)
en 1573. Son pè
cette ville, sortait
mille du pays de
dait par sa mère
lier Thomas More.
puis à Cambridge,
dispositions firent
de Pic de la Miran
savant plutôt qu'il
par l'étude. Il s'
la jurisprudence, a

Celui-ci sollicita même le chancelier de le reprendre ; mais quelque regret que lord Egerton eut eu à s'en séparer, il ne crut pas devoir changer si souvent ses mesures au gré de son parent. Donne resta donc sans place, et comme la petite fortune que lui avait laissée son père avait été fort diminuée par ses voyages, et que le pardon de son beau-père avait valu aux nouveaux mariés sa bénédiction et rien de plus, ils se trouvèrent dans une grande détresse. Un de ses parents les recueillit chez lui ; ils y demeurèrent jusqu'à sa mort ; et alors, quoique sir George eût enfin consenti à faire quelque chose pour eux, chargés de plusieurs enfants, ils se trouvèrent dans un état de dénûment, augmenté pour Donne par la douleur de la faire partager à celle qui n'y était tombée que pour l'amour de lui. Au bout de deux ans de souffrances, un homme riche, sir Robert Drury, les reçut dans sa maison, et engagea Donne à le suivre à Paris. Il eut beaucoup de peine à l'y décider : sa femme, grosse alors et très souffrante, était effrayée de pressentiments sinistres. Cependant sir Robert l'emporta. On a raconté que, deux jours après leur arrivée à Paris, Donne, en plein jour, et se prétendant bien éveillé, crut voir apparaître sa femme échevelée et tenant un enfant mort dans ses bras ; que sir Robert, ne pouvant le dissuader de cette vision, prit le parti d'envoyer un exprès à Londres, d'où on lui rapporta que le jour et à peu près à l'heure de la vision, Mme. Donne était accouchée d'un enfant mort. Donne revint bientôt en Angleterre. Il avait conservé un grand nombre de connaissances à la cour ; son caractère, ses talents, un esprit aimable lui avaient fait beaucoup d'amis ; le roi même lui témoignait de la bonté. On espérait pour lui quelque place ; mais quoiqu'il ne fût guère connu que par quelques poésies légères, des satires, des épigrammes, des chansons remplies d'esprit, et surtout de bel esprit, dans ce temps où les controverses théologiques étaient la première affaire, ses connaissances faisaient désirer qu'il s'attachât à l'église. Déjà dans le temps de sa plus grande détresse, un de ses amis lui avait proposé, en cas qu'il voulût entrer dans les ordres, de lui résigner un bénéfice ; *mais*, lui avait-il dit, *ne me rendez réponse à cet égard qu'après vous être préparé trois jours par le jeûne et la prière*. Donne le fit, et au bout de ce temps, répondit que sa jeunesse n'ayant pas été très régulière, il craignait de *jeter quelque défaveur sur le ministère sacré*. C'était à peu près dans le même temps où il écrivait à un de ses amis : « Tout le monde » est malade dans ma maison, excepté moi... Nous sommes tellement » dépourvus de tout secours, que si » Dieu nous délivrait de cette vie, je ne » sais comment on pourrait subvenir » aux frais des funérailles. » Cependant il s'occupait constamment de points de controverse relatifs à la séparation des églises romaine et anglicane. La grande question était alors de savoir si les sujets catholiques pouvaient prêter serment de fidelité au roi d'Angleterre. Donne composa, par l'ordre du roi Jacques, son *Pseudo martyr*, Londres, 1610, in-4°., où il décide en faveur de l'affirmative ; mais ses succès en ce genre ne faisaient que nuire à sa fortune, tant qu'il ne prenait pas le parti où l'on désirait le conduire ; car le roi avait déclaré qu'il le regardait comme tellement propre à l'église qu'il ne voulait lui rien accorder que dans cette carrière. En

tte volonté si déter-
près avoir consacré
à s'instruire, reçut
3 ; et telle était sa
cette année on lui
éfices en différentes
nme ; mais il désis-
s. Nommé, aussitôt
ion, chapelain ordi-
ut nommé prédica-
n en 1617; accom-
comte de Doncastre
le auprès des princes
t nommé, en 1621,
aul, et obtint plu-
fices. Mais ce retour
té cruellement em-
, au moment où il
re heureux, avait
ie de ses malheurs,
le son douzième en-
ouleur, il se retira
ns la solitude, et la
prêcha ensuite, ce
où était enterrée sa
texte de Jérémie :

Donne fut le premier et Cowley le dernier de ces poètes que Johnson appelle poètes métaphysiques, dont il regarde les ouvrages comme une mine où une prodigieuse quantité d'esprit se trouve enseveli sous un amas de faux brillants. Dryden disait lui-même de ses contemporains : *Nous avons moins d'esprit que Donne, mais plus de poésie.* Quant à son caractère, il était composé de tout ce que l'esprit, la douceur et la sensibilité peuvent offrir de plus aimable. Il prêchait d'un cœur si touché qu'il versait souvent des larmes et en faisait verser à son auditoire. On a de lui, outre ses poésies anglaises, un assez grand nombre d'ouvrages, dont Chaufepié donne la liste : les principaux, outre son *Pseudo martyr*, sont : I. *Dévotions pour les occasions importantes, et diverses époques de la maladie*, Londres, 1625, in-12, composées au sortir d'une maladie. II. *Paradoxes, problèmes, essais, caractères*, etc., auxquels est joint

ue la presse et le feu. » Isaac écrit la vie de J. Donne dans l biographique qui a été réim- 1 1796, in-4°., par Th.

S—D.

NE (Jean), fils du précé- nt tit en 1622 de l'école de ster, pour passer au collège t-Church, à Oxford. Il prit le dégré de docteur en droit fut, en 1638, agrégé en lité à l'université d'Oxford. Il n 1662. Wood dit, dans ses *onienses*, que Donne fut toute athée bouffon et railleur, et t libertin, mais estimé de ; et ajoute que c'était un le sens et qui avait des ta- qu'outre plusieurs ouvrages père, il a publié sous son ieurs opuscules, entre autres *requête de Covent-garden docteur Jean Baber*, mé- n 1662. Z.

NE (Abraham), mathémati- lais, naquit en 1718 à Bide- ns le comté de Devon, où tenait une école célèbre pour ement des sciences exactes. e de 14 ans, jouant avec ses es, il lui arriva de tomber d'une pile de bois très éle- ayant eu l'imprudence d'aller nager lorsqu'il était tout en epuis ce moment il n'eut plus anté déplorable, jusqu'à sa rivée dans sa vingt-huitième à cet âge cependant il avait né des preuves de connaissan- tendues en mathématiques et n astronomie. Il a laissé, en- s choses, le résultat de ses cal- les éclipses du soleil et de la ec les passages de Mercure s de dix années, avec leurs Il avait aidé, dans son étude ge des globes, Hervey, l'au- teur des *Méditations*, qui prononça son sermon funéraire. Ses œuvres ont été publiées par son frère Benjamin Donne. X—s.

DONNE (Benjamin), savant anglais, né en 1729 à Bideford, dans le comté de Devon, fut gardien de la bibliothèque publique de Bristol et professeur royal de mécanique. On a de lui : I. une *Description du comté de Devon*, publiée en 1761, que la société pour l'encouragement des arts et du commerce jugea digne d'un prix de cent livres sterling. II. Carte du Devonshire, en douze feuilles, 1765, III. Carte de la ville de Bristol et des environs jusqu'à onze milles de distance; en quatre feuilles. 1770. IV. *Essais de mathématiques*, 1 vol. in-8°.; V. *Abrégé de physique expérimentale*, in-12, 1771; VI. *Guide du marin anglais*, 1774; VII. un Traité de la *Manière de tenir les comptes;* VIII. quelques *Traités de geométrie et de trigonométrie*. Quoique ses ouvrages aient eu du succès et qu'ils supposent un homme instruit, et de mérite, il mourut si obscurément, en juin 1798, qu'il n'en est fait mention dans aucun des journaux anglais que nous connaissons, ni dans les biographies anglaises publiées depuis.

X—s.

DONNEAU (Jean). *V.* Viet.

DONNER (Raphael), sculpteur, né en Autriche vers l'an 1680; on ne peut pas dire qu'un voyage qu'il fit en Italie lui ait été de quelque utilité, puisqu'il n'y alla que pour acheter du marbre; cependant les Allemands vantent ses talents et surtout l'exactitude de son dessin. Ses principaux ouvrages sont une fontaine sur la nouvelle place à Vienne, et la statue de Charles VI à Breitenfert, maison de plaisance dans les environs de cette ville. Donner mourut à Vienne, en

nviron soixante ans.
D—T.

ançois-Alphonse),
né en 1655, mort à
ier 1724. Quelques
r reçu le bonnet de
ersité de Sienne, il
à celle de Padoue,
ne haute réputation,
surtout comme ora-
s'énonçait avec une
il exprimait ses idées
stesse que de clarté.
jusqu'à un âge très
articulier qu'il avait
ent, sa vaste mé-
ration de son esprit.
eux de ses ouvrages
: I. *Il medico prat-*
vita attiva con la
si ogni medico, che
medicina prattica,
-12; II. *Liber de iis*
cibum capiunt, Ve-
2; III. *Bellum ci-*

échafaud. La puissance de cette famille éprouva un grand échec, en 1348, par la peste qui lui enleva tous ceux de ses membres qui pouvaient porter les armes ou siéger dans les conseils. De nouveaux chefs de parti s'emparèrent alors du pouvoir dans Pise, et les comtes de Donoratico se retirèrent dans leurs fiefs, qu'ils ont conservés jusqu'à nos jours. S. S—I.

DONOSO (Joseph), peintre et architecte espagnol, naquit à Consuegra dans la nouvelle Castille, en 1628. Il reçut de son père quelques principes de la peinture, entra dans l'école de François Fernandez à Madrid, et fit à dix-huit ans le voyage de Rome. Six années de séjour dans cette ville le rendirent habile dans son art ainsi que dans l'architecture et la perspective. De retour à Madrid, il se plaça dans l'école de don Juan Correno, qu'on appelait le *Titien de l'Espagne*, pour se perfectionner dans le coloris, et y fit de tels progrès que sa manière a,

dans sa manière de peindre du tère ordinaire aux peintres espa-. Dontons fut un excellent colo-, à la manière des maîtres italiens e sont rendus remarquables par nre de mérite ; il a fait différents ages en Espagne, mais particu-nent à Valence, dans l'église et loîtres du couvent *Della Mer-*. D. Antonio de Ponz vante la position des tableaux de Dontons, mire la manière de dessiner de rtiste, qui est, dit-il, d'un très goût, et son coloris plein d'har-ie. Cet artiste est mort en 1666.

A—s.

ONUS ou **DOMNUS**, élu pape eptembre 677, succéda à Dieu-é II, ou Adéodat ; il étoit romain aissance et fils de Maurice. Il fit r de marbre la cour qui était de-l'église de St.-Pierre, et repara se des Apôtres sur le chemin tie, dont il fit la dédicace, aussi que celle de Ste. Euphémie, sur ie Appienne. Il mourut sur la le 678, après un an et quelques s de pontificat. D—s.

ONUS II ou **DOMNUS**, élu pape 974, succéda, suivant l'opinion lus commune, à Benoît VI. Le ificat de Donus est si obscur, que ques auteurs ne le comptent point ombre des papes. On croit qu'il rut vers le mois de décembre 975, que à laquelle on lui donna Be-VII pour successeur. D—s.

ONZELLA (Pierre) de Terra-va en Sicile, docteur en droit ci-et en droit canon, florissait en o : il cultiva avec succès les muses ennes et latines. Pierre Carrera et lques autres poètes en font l'éloge. a de lui : I. *Canzoni siciliane*, rme, 1647, in-12, 1662, in-, et dans le *Raccolta di Canzoni liane*, Messine, 1638, in-12 ; II. *Canzoni siciliane burlesche*, dans le Recueil des Muses siciliennes. — **Don-zella** (Pierre), de Palerme, né le 9 avril 1650, vivait encore en 1712. Il était libraire, et a composé quelques ouvrages de dévotion en italien : ce sont des *Divoti esercitj*, un *Breve modo di recitare il SS. Rosario di Maria* : Mongitore en donne la liste dans sa *Bibliotheca sicula*, tom. II, pag. 137. A. B—t.

DONZELLI (Joseph), baron de Digliola dans le royaume de Naples, s'occupait de médecine et de chimie au milieu du 17e. siècle. Il a publié : I. *Synopsis de opobalsamo orientali*, Naples, 1640, in-4°. ; II. *Liber de opobalsamo, additio apologetica, ad suam de opobalsamo orientali synopsim*, Naples, 1643. Le même ouvrage, traduit en italien, a été imprimé à Padoue en 1643, in-4°. III. *Antidotario napoletano di nuovo riformato e corretto*, Naples, 1649, in-4°. ; IV. *Teatro farmaceutico, dogmatico e spargirico, con l' aggiunta del Tomaso Donzelli, figlio dell' autore*, Rome, 1677, in-folio. V. *Parthenope liberata, overo racconto dell' eroica resolutione dal popolo di Napoli pro soffersi, contutto il regno, dall insoportabil, giogo dell Ispagnuoli*, Naples, 1647, in-4°. Z.

DONZELLINI (Jérôme), médecin du 16e. siècle, naquit à Orzi-Novi, petite ville du territoire de Brescia. On ignore l'époque précise de sa naissance ; on sait seulement qu'il commença à exercer la profession de médecin à Brescia, et qu'il y jouissait, depuis quelques années, de la réputation d'un habile et savant médecin, lorsqu'il fut tout à coup contraint de s'expatrier : voici à quelle occasion. Deux de ses confrères de Brescia, *Vincent Calzeveglia* et *Joseph Val-*

n dissidence d'opi-
vait publié un livre
adversaire : Donzel-
ci, ramassa le gant,
lia, mais d'une ma-
, que tous les bons
ent contre le défen-
l'un et l'autre furent
Brescia. Donzellini
ur son nouveau sé-
a medecine avec un
is ayant été accusé
oupable d'horribles
ndamné à être noyé
ten 1560 qu'une ca-
gique termina sa vie,
ndre encore long-
ogrès des sciences et
eût su maîtriser ses
er à son esprit in-
eure direction. Dou-
s hommes les plus
èele ; il publia plu-
dont voici les plus
Consilia et epis-
anefort, 1608 ; II.

ronensis. Quel que soit le Jérôme Donzellini qui ait composé le livre (car il y a identité de prénom), c'est un traité rempli d'une morale fort saine, et que les métaphysiciens peuvent consulter avec profit. — DONZELLINI (Joseph-Antoine), médecin de Cosenza, dans le royaume de Naples, vivait au commencement du 18e. siècle. On a de lui : *Quæstio convivialis de usu mathematum in arte medicâ*, Venise, 1707, in-8°. F—e.

DONZELLO (PIERRE-HIPPOLYTE del), peintre et architecte, naquit à Naples en 1404, et fut élève de Cola Antonio. Il se distingua également dans la peinture et l'architecture. Il travailla pour le roi Alphonse et pour la reine Jeanne, à Poggio Reale, et dans plusieurs églises du royaume de Naples. Il vécut jusqu'en l'année 1476.

Z.

DOPPELMAYER (JEAN-GABRIEL), mathématicien allemand, naquit à Noremberg en 1671. Son père, simple marchand, amateur de la physique

metriam in mundo exerceat. Ce pendant quarante-six ans de tra- t dans cette place, qu'il se rendit bre, et mérita d'être reçu, en 3, membre de la société royale Londres, associé, en 1715, à des scrutateurs de la nature *aturforscher*) de Vienne, et à s de Berlin et de Pétersbourg, en o. Le margrave voulut aussi lui ner des preuves de son estime par- lière, en l'appelant quelque temps rès de lui, et le traitant avec la grande distinction. Vers la fin de arrière, il se rendit surtout fa- x par ses belles expériences élec- ues, qui attiraient un grand nom- de curieux. Il mourut le 1er. dé- bre 1750. Doppelmayer a publié ieurs discours académiques, et ques traductions, parmi lesquelles distingue les *Tables astronomi-* de Thomas Street, qu'il traduisit l'anglais en latin, Nuremberg, 4, in-4°.; la *Défense de Coper-*, par Wilkius, qu'il traduisit de glais en allemand, *ibid.*, 1713, °.; et le Traité *de la construction le l'usage des instruments d'as- omie* de Bion, traduit du français llemand, *ibid.*, 1712, in-4°., au- il donna deux suppléments en 7 et 1720. Mais ses principaux rages sont : I. *Introduction à la graphie*, pour accompagner l'atlas lomann, 1714, in-fol., en alle- d, et 1731, in-fol., en latin; *Notice historique des mathéma- ns et artistes de Nuremberg*, , 1730, in-fol., en allemand; *Atlas cœlestis in quo* 30 *tabulæ onomicæ æri ineisæ continentur*, , 1742, grand in-folio. Les car- de cet atlas sont, en général, mal réés, et l'on n'y trouve pas les es grecques dont tous les astro- es font usage pour distinguer les étoiles des constellations. Le texte a été traduit en français par Cormontaingne; mais ce travail n'a pas été imprimé. IV. *Phénomènes électriques nouvellement découverts*, *ibid.*, 1744, in-4°., en allemand. Il y a encore de lui d'autres ouvrages dont on peut voir le détail dans les dictionnaires de Wills ou d'Adelung. N—T.

DOPPERT (Jean), savant allemand, naquit à Francfort-sur-le-Mein en 1671, devint en 1703 recteur du collége de Schneeberg en Saxe, et mourut en 1735. On a de lui : I. *De tribus numis quibus impressa cernitur Augustorum, Caligulæ, Neronis et Galbæ effigies cum manu porrectâ, ordines circumstantes, pro Romanorum more adloquens*, Schneeberg, 1703-1713, in-folio. Cet ouvrage est composé de vingt Dissertations fort intéressantes pour l'étude des antiquités romaines; II. *De antiquitate superstitiosæ ignis venerationis*, ibid., 1709, in-fol.; III. *Spicilegium de prisci ac medii ævi itineribus doctrinæ locupletandæ gratiâ susceptis*, ibid., 1712, in 4°.; IV. *Selectiora ex Justiniani magni historiâ*, ibid., 1714, in 4°.; V. *De libris scribendis*, ibid., 1712, in-4°.; VI. *De vetusto* Μετεμψυχωσεως *Pythagoræ commento*, ibid., 1716, in-4°.; VII. *Ultima antiquitas solemnibus Solis diei in glorioso Christi reditu ex sepulchro asserta*, ibid., 1717, in-4°.; VIII. *De Carolo magno principe græcè et latinè docto*, ibid., 1722, in-4°.; IX. *De Sirenum commento*, ibid., 1723, in-4°.; X. *De scriptoribus qui doctrinæ thesauris et styli ornatu sæculum VII, VIII, IX et sequentia sicque ipsam barbariem illustrârunt, programmata XVIII*, ibid., 1725-1735, in-4°.; XI. plusieurs autres

des sujets d'érudi-
naissait à fond les
et modernes, ainsi
Dissertations qu'il
comme on l'a vu
des sujets interes-
utes très instruc-

E—s.

ANÇOIS AMÉDÉE),
mars 1753, s'en-
ns un corps de ca-
sa dans les *Gardes*
rois ans de service,
s et se fit recevoir
ne à l'université de
réussir à la cour,
he à se faufiler, il
, visita Paris, et
de médecine, des
oésies, qui n'eu-
nt aucun succès. Il
nagnétisme, essaya
itre par des idées
ontra dans tous ses
p de tendance vers
ublicains. Doppet,

l'assemblée législative le nomma lieutenant-colonel de cette légion, dont le dépôt était à Grenoble. Lorsqu'après l'invasion de la Savoie (1792), les Savoisiens formèrent une assemblée nationale, Doppet y fut nommé par la ville de Chambéri; il provoqua la réunion à la France, et fut un des quatre députés qu'on envoya à la Convention pour cet objet (*Voyez* HÉRAULT DE SÉCHELLES, et SIMOND). Pendant la guerre du *fédéralisme*, il servit comme général de brigade dans l'armée du midi, commandée par Carteaux. Nommé général en chef de l'armée des Alpes, il dirigea le siége de Lyon, et entra dans cette malheureuse ville le 9 octobre 1793. On doit lui rendre la justice que, malgré l'exagération de ses principes, il fit tous ses efforts pour empêcher le pillage et l'effusion du sang. On lui donna alors le commandement de l'armée chargée de reprendre Toulon. Il en commença le siége et passa bientôt après à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il repoussa

énéraux Delâtre et Daoust, dans lettre adressée à la convention et e *Le sans-culotte* Doppet. Sa aise santé le força bientôt de r le commandement le 28 sepre 1794. La chute des Jacobins issa long-temps sans emploi : en 1796 il fut nommé au comlement de Metz, qu'il conserva de temps. Rappelé sur la scène l'effervescence qui suivit la célèjournée du 18 Fructidor, il fut né au conseil des Cinq-Cents par mblée électorale du Mont-Blanc n 6; mais la loi du 22 floréal lla nominativement cette élection. is lors il a été comme oublié, et mort à Aix en Savoie, vers l'an). S'il n'a pas montré des talents ires, on ne peut sans injustice ntester de la bravoure, et si sa ite révolutionnaire mérite des reches, on doit reconnaître qu'il ne eint méchant, mais que la faie de sa tête ne lui permit pas de riser son enthousiasme, qui allait l'au délire. Ses ouvrages sont : *Mesmériade*, poëme burlesque, , 1784; II. *Traité théorique atique du magnétisme animal*, n, 1784, 1 vol. in-8°. Cet ou- a été traduit en allemand. Bres- 1 vol. in-8°., et ne méritait pas nneur. III. *Oraison funèbre lesmer et son testament*, Ge- , 1785, in-8°.; IV. les *Mémoires adame de Warens*, Genève et , 1785, in-8°. Hugot de Bass- a été l'éditeur de cet ouvrage. Mémoires de Claude Anet, qui nt ceux de Mme. de Warens, ne pas du général Doppet, mais de ses frères. V. *Le Médecin sophe*, 1786. C'est une déclan contre les vendeurs et distriurs de remèdes secrets. VI. *Le ein d'amour*, Paphos et Paris, 1787, in-8°.; ouvrage *medico-romancier*, pour nous servir des expressions de l'auteur. VII. *les Numéros parisiens*, Lausanne, 1787, 2 v. in-18. C'est un avis aux étrangers qui visitent Paris. VIII. *Mémoires du chevalier de Courtille*, Lausanne, 1787, in-12. Courtille est un personnage qui a longtemps vécu en Savoie, et dont Rousseau parle dans ses Confessions. IX. *Célestina*, ou *la Philosophe des Alpes*, Lausanne, 1787. in-12. C'est sans doute une nouvelle édition de ce roman que M. Barbier indique sous la date de 1789. à Paris, in-12. X. la traduction du traité de Meibomius, intitulé : *de Flagrorum usu*, Paris, 1788. Cette traduction a été, ainsi que le texte, réimprimée avec luxe, en 1792, Paris, in-12. XI. *Des moyens de rappeler à la vie les personnes qui ont toutes les apparences de la mort*, Chambéri, in-8°.; XII. *Manière d'administrer les bains de vapeurs et les fumigations*, Turin, 1788, in-12, fig. L'académie de Turin accorda son approbation à cet ouvrage. XIII. *Médecine occulte* ou *Traité de magie naturelle et médecinale*, 1788, in-8. XIV. *Zélamire*, ou *les Liaisons bizarres*; XV. Plusieurs brochures sur la révolution, telles que *l'Adresse au prince de Piémont; les Réflexions historiques et pratiques sur les élections*; *la Réponse de la légion franche Allobroge aux armées de la république; Où sera-t-il? L'Écho des Alpes*, journal démocratique, in-4°., imprimé à Carouge, commence vers la fin de 1797, et qui n'a duré que quelques mois. XVI. *Etat moral, civil et politique de la maison de Savoie*, Paris, 1791, in-8°. Cet ouvrage, qui eut une seconde édition l'année suivante, a été traduit en allemand par Bruun, 1793, in-8°. A travers ses

ut genre, il contient
urieux. XVII. *Le*
e de la ligue, ou
outre-Rhin, Paris,
st la confession d'un
strie, émigré, qui
Il raconte plusieurs
ves à l'émigration.
tion de la Vendée
Rapports des évène-
jusqu'à la reddition
hie, 1795, in-8°.;
ement sur la fuite
es fuyards de Lyon,
795. XX. *Mémoires*
litaires du général
, 1797, in-8°. C'est
age de l'auteur. Il
curieux dont un his-
ofiter; mais le style
ais. XXI. *Essai sur*
nt on peut être ac-
tion, et sur la ma-
elle doit y répondre
ge, in-8°. B—G—T.

JACQUES-NICOLAS-

siècle, né dans le Limousin, d'une famille ancienne. Il changea son nom de *Dinemandy* en celui de Dorat, qui lui parut plus analogue à la profession qu'il se proposait d'exercer. Après avoir terminé ses études au collége de Limoges, il vint à Paris où son mérite lui procura bientôt des protecteurs. Il fut d'abord chargé de l'éducation d'Antoine de Baïf; quelques pièces de vers qu'il composa à la même époque le firent connaître avantageusement; il fut présenté à François Ier., qui lui accorda une gratification et le nomma précepteur de ses pages. Il ne conserva cette place qu'un an. Les troubles qui agitaient la France, le forcèrent de prendre le parti des armes. Il servit pendant trois ans dans l'armée commandée par le Dauphin, depuis Henri II. Au bout de ce temps-là, il obtint son congé et revint à Paris, où il se hâta de reprendre le cours de ses études. Il obtint la direction du collége de Coqueret, où Ronsard était alors pensionnaire, et il prêta

is. Dorat n'était donc pas aussi
qu'on l'a prétendu, et les plain-
il fait lui-même de son sort,
ut être regardées comme des
at ons, communes aux poètes.
déjà sur le retour de l'âge lors-
pousa, en secondes nôces, une
dont l'extrême jeunesse lui at-
s plaisanteries (1). Il répondit
illeurs, qu'ayant à mourir d'un
l'épée, il aimait mieux que ce fut
épée neuve que d'un méchant
uillé. Charles IX aimait Dorat,
plaisait à lui entendre répé-
anecdotes qu'il racontait avec
up d'agrément; il lui donna le
e poète royal, qu'on ne peut
ire avoir été purement hono-
. Dorat mourut à Paris le 1er.
bre 1588, âgé de plus de qua-
gts ans. Il avait publié le re-
e ses poésies latines, deux an-
paravant, sous ce titre : *Poë-
hoc est: Poematum libri quin-
Epigrammatum libri tres;
ammatum liber unus; Fune-
ber unus; Odarum libri duo;
lamiorum liber unus; Eclo-
libri duo; Variarum rerum
nus*, Paris, 1586, in 8°. Cette
est la seule des poésies de Do-
par conséquent très rare. Elle
tient qu'une très petite partie
oductions de sa muse, et l'on y
é des vers qui ne sont pas de
parcourant ce recueil, on est
de la réputation dont a joui
pendant sa longue vie. A pei-
n trouve-t-on quelques-uns qui
la peine d'être recueillis. Les
ançais de Dorat sont encore
ous des latins et des grecs.
lant ses contemporains lui ont
accordé une place dans la pléïade,
c'est-à-dire dans la liste des sept poè-
tes les plus célèbres de son siècle.
C'est à Dorat qu'on attribue d'avoir
remis en vogue l'anagramme, genre
méprisable dont on prétend que Ly-
cophron lui avait fourni l'idée. Il ajou-
tait une grande confiance aux prédic-
tions de Nostradamus, qu'il regar-
dait comme un homme inspiré du
ciel, et il avait composé, sur les cen-
turies de ce prétendu prophète, un
Commentaire latin et français que d'Ar-
tigny et Struvius assurent avoir été
imprimé à Lyon, en 1594, in-8°.
Ses remarques sur les *Sibyllina ora-
cula*, insérées dans l'édition qu'en
publia Opsopœus (Paris, 1599, in-
8°.), sont estimées et font regretter
que les leçons de critique sur divers
auteurs anciens, qu'il avait données
de vive voix à ses écoliers, n'aient
pas été publiées; il passait pour un
des meilleurs critiques de son temps,
et réussissait surtout à rétablir heu-
reusement le texte des auteurs. —
DORAT (Louis), son fils, traduisit,
en vers français, à l'âge de dix ans,
une pièce latine de son père *Sur le
retour de la reine-mère Catherine
de Médicis*. — DORAT (Madeleine),
fille de Jean, épousa Nicolas Goulu,
célèbre professeur en grec. (*Voyez*
GOULU). Elle parlait le latin, le grec,
l'espagnol et l'italien, avec une grande
facilité. Elle mourut, à Paris en 1636,
à l'âge de quatre-vingt-huit ans. W—s.

DORAT (JACQUES), archidiacre
de Reims, natif du Limousin, était
neveu de Jean Dorat. On connaît de
lui un petit poëme intitulé : *La
Nymphe remoise au roi*, Reims,
Foigny, 1610, petit in-8°. Il fut fait
à l'occasion de l'entrée du roi, Louis
XIII, dans la ville de Reims pour y
être sacré; et il y en eut deux exem-
plaires imprimés sur vélin, qui furent

dit qu'elle était fille d'un pâtissier du
St.-Germain, et qu'elle lui porta pour
un pâté de pigeons, qu'il mangea avec
gnats, le jour où le mariage fut conclu.

à la reine. Ce poëore à la suite du r Bergier, Reims, ¡°., avec deux sonues Dorat, qui était époque. On trouve même Jacques Doil donne au public rs, descendant collle d'Orléans, dont ¡°., 1628, est peu ugmentée. C. T—Y.

:DE-JOSEPH), poète is, le 31 déc. 1734, depuis long temps vre de bonne heure à ne fortune très sufomme de lettres qui l'aisance et de la liir suivi d'abord le œu de ses parents il ne tarda pas à peu conforme à ses mousquetaire. Luiifié, dans une de ses vait renoncé à cette

littéraires qu'un poète ne manque jamais de regarder comme de véritables persécutions, il se permit de repousser la haine par la haine, et l'injure par l'injure. En risquant sans cesse de déplaire ou à ses maîtres ou à ses rivaux, il ne pouvait supporter l'idée d'être mal avec eux, et ne cherchait que les occasions de s'en rapprocher. Après avoir plusieurs fois insulté fort lestement l'académie, il n'y eut point de démarches dont il ne fût capable pour obtenir les honneurs du fauteuil académique. Linguet, qui s'était cru, dit-on, assez intimement lié avec lui pour le voler sans conséquence; La Harpe, à qui il avait rendu des services qu'on ne reçoit que de ses meilleurs amis, et qui l'avait payé de la plus noire ingratitude, ne purent, malgré tous leurs torts, refroidir sa bienveillance au point de l'empêcher de revenir toujours à eux. Le premier essai de la muse de Dorat fut une ode sur le *Malheur*, bientôt suivie de quelques héroïdes;

lins d'Armide. Le charme, hélas! parut, et le temple de la postérité erma pour moi. Mes quatre prers actes furent cependant reçus c transport; mais le cinquième, lequel je comptais le plus, oua..... » Il donna, quelques s après, sur le même théâtre, *gène et Chariclée*, qui tomba à plat. Cette chute fut supportée beaucoup de courage; il se pressa rtir gaîment le public qu'il reait désormais aux honneurs du me, et qu'heureux de son *insouce*, il ne chanterait plus que les et les ris, les grâces et les amours. is cette époque, chaque mois vit e quelque production nouvelle de use : point d'événement, point nture singulière qu'il ne se crût é de consacrer dans ses vers; t de célébrité, quelque éphémère le pût être, sur l'aile de laquelle essayât de s'élever à l'immortaet si, dans cette foule d'écrits qui uccédèrent si rapidement, il en en dont la postérité daigne conr le souvenir, ils eurent au moins érite d'amuser quelques instants veté de nos cercles, et d'instruire passablement les provinces de frivolités et de nos ridicules. lque loin que, dans le genre de oésie légère, il soit toujours res- le Voltaire, qu'il avait pris pour èle, il eût été sans doute heu- pour Dorat d'y borner tous efforts de son talent; mais, enré de nouveau dans la carrière du tre par l'espèce de succès qu'eu- son *Régulus* et sa *Feinte par mour*, il n'est point de route qui luise au temple de la gloire qu'il rût pouvoir suivre. Repoussé de s côtés par ses rivaux, maltraité le public, il n'imputa ses mauvais ès qu'à l'acharnement d'une cabale ennemie; il se flatta de l'emporter sur elle par des travaux multipliés; et pour en assurer mieux la réussite, il eut la faiblesse d'acheter les applaudissements des loges et du parterre, et d'achever ainsi de ruiner sa fortune déjà fort épuisée, en fournissant encore à ses ennemis de nouveaux moyens de le tourner en ridicule. Il donna, dans l'espace de peu d'années : *Adelaïde de Hongrie*, *le Célibataire*, *le Malheureux imaginaire*, *le Chevalier français à Turin*, *le Chevalier français à Londres*, *Roseïde* et *Pierre-le-Grand*, sans compter quelques autres pièces reçues, mais non représentées : telles que *Zoramis*, *les Prôneurs*, *Alceste*, etc. Toutes les pièces qu'il fit jouer eurent au moins le succès de plusieurs représentations; mais à chaque nouveau succès on lui appliquait le mot des Hollandais après la bataille de Malplaquet : *Encore une pareille victoire, et nous sommes ruinés.* Dorat passa ses dernières années dans le chagrin, en dispute avec les comédiens, dont il finissait toujours par être le débiteur; en procès avec ses libraires, qu'il avait ruinés par le luxe des planches et des culs de lampe dont il avait la manie de décorer ses moindres productions; harcelé par ses créanciers, et plus encore par quelques journalistes acharnés contre lui, en proie aux vapeurs d'une bile noire, épuisé de travail et de plaisir, s'efforçant toujours de soutenir, en dépit des circonstances, les prétentions de cette philosophie insouciante et légère dont l'affiche lui devenait de jour en jour plus nécessaire et plus pénible. Quoi qu'il en pût coûter à Dorat, il joua jusqu'à la fin son rôle avec assez de courage. Il était déjà mourant, et qui plus est ruiné, qu'il se ruinait encore pour une petite intrigue cachée,

tre moins assidu ni chez Mme. de
arnais, ni chez Mlle. Fannier de
édie française, avec qui l'on as-
ju'il était marié secrètement; il
éjà mourant, qu'il travaillait en-
avec Mme. de Beauharnais, à
ilard supposé, et qu'il n'en était
oins occupé d'un poëme épique,
dernières tragédies, de son *Vol-
aux Welches*, etc. La veille de
rt, il reçut la visite de son curé
beaucoup de décence, mais en
t toujours fort poliment toutes
res de son saint ministère. Deux
s avant d'expirer, il voulut faire
e sa toilette comme de coutume,
st dans son fauteuil, bien coiffé,
poudré, qu'il rendit le dernier
r. Si la malignité peut jeter quel-
idicule sur cette dernière cir-
nce, elle n'en est pas moins la
e d'une disposition d'esprit assez
geuse, assez rare pour mériter
remarquée, et la fin de notre
vaut bien celle de quelques phi-
hes, plus fiers que lui de la gloire

date de 1792 (1), q
l'édition que Dora
même de son vivan
lume, et à différen
a que le titre du
changé. On peut
de Dorat en sept e
au nombre de six
en cinq actes et e
pour la première
mise au théâtre en
gers changements
Pierre-le-Grand,
riclée, en trois ac
gulus, id., repr
mière fois le 31
laïde de Hongri
en vers, 1774;
Alceste; 11. sept
par amour, en tr
représentée pour
31 juillet 1773 : o
pièce des détails
mants; il y a mê
et de la délicatess
en cinq actes et

ıge de la pièce est d'Alem-
i, sous le nom de *Callidès*,
·ôle de chef des prôneurs. La
ıns laquelle il initie un jeune
ıux mystères de l'ordre, est
sante. On trouve dans cette
ielques portraits tracés d'un
assez vigoureux, entre au-
ıx de Palissot et de Clément
, dont Dorat avait sujet de se
; du premier, parce qu'il
it figurer d'une manière peu
use dans sa *Dunciade;* du
parce qu'il avait fait du
le la *Déclamation* une cri-
ière. Le premier défaut de la
des *Prôneurs* est de man-
ction, le second de ne pas
ez de grands traits pour être
e de caractère, ni assez de
eté pour être une satire per-
. III. Cinq poëmes; le seul qui
ıneur à son talent est le poëme
éclamation, qui n'était d'a-
'en un chant, mais que l'au-
ıccessivement porté à quatre.
res poëmes, qui tous sont
genre érotique, descriptif,
ital, ont pour titres : *la Vo-
élim et Sélima*, *le Mois de
s Tourterelles de Zelmis.*
e héroïdes; V. quatre-vingt-
fables, en quatre livres, for-
ısemble 2 vol.; VI. les odes,
es, les contes, les essais de
ns en vers, et les poésies fu-
VII. cinq romans : *Volsidor
énie*, 2 parties en 1 vol.;
heurs de l'Inconstance, ou
*de la marquise de Syrcé et
e de Mirbelle*, 2 parties en 2
loricourt, histoire française;
*le lendemain ; l'Abailard
*, en société avec Mme. de Beau-
; *les Sacrifices de l'Amour*,
*es de la vicomtesse de Se-
st du chevalier de Versenay*,
2 parties en 1 vol. Grimm prétend qu'on pourrait encore intituler ce roman *les Sacrifices du bon sens de l'Auteur à la pauvreté de son imagination.* Ce roman eut beaucoup de vogue dans sa nouveauté, parce qu'on crut y reconnaître, dans la vicomtesse de Senanges, Mme. de Cassini, sœur du marquis de Pezai, qui tint longtemps à Paris bureau d'esprit. Il n'en fallut pas davantage pour assurer le succès du roman. Dorat fut le fondateur, et pendant plusieurs années, le rédacteur du *Journal des Dames*, qui passa de ses mains dans celles de Mercier (*voy.* Mercier). Il mourut à Paris le 29 avril 1780. Dorat disait lui-même: « Nous sommes comme » le laboureur, il sème avec profu» sion, parce qu'il sait que tous les » grains ne lèveront pas. » Le désir de plaire l'éloignait continuellement de son but. Pour se donner un air de facilité, et ne se point déranger de sa manière de vivre fort dissipée, il ne travaillait que la nuit, en sorte que ses productions semblaient ne lui coûter à peine que le temps de les écrire. On formerait un recueil considérable des épigrammes qui furent lancées contre lui. Celles de La Harpe et de Rhulières sont restées dans la mémoire des amateurs. A—s.

DORBAY (François), architecte, né à Paris, mort et enterré à St.-Germain-l'Auxerrois en 1697, élève de Louis Levau, conduisit les travaux de l'église et du collége des Quatre-Nations, aujourd'hui palais des Beaux-Arts, sur les dessins de son maître, et ceux du Louvre et des Tuileries après la mort de Levau. Il a donné les dessins de l'œuvre de St.-Germain-l'Auxerrois, que Charles Lebrun enrichit d'ornements inutiles; les dessins du couvent et de l'église des Capucines de la place Vendôme,

nmença à faire exécuter en
t qui furent finis en 1688;
ns du portail de la Trinité,
Denis, qu'il fit exécuter en
les dessins de l'église des ci-
Prémontrés à la Croix-Rouge;
ins de l'hôtel des comédiens
en 1688. Ce que Boileau dit
ignage de Dorbay contre Per-
it passer pour un mensonge,
il fallait que Dorbay eût con-
me son maître, une cruelle
contre Perrault. A—s.

DONI (Antoine), né à Bus-
tite ville de l'état de Parme,
8, fut mis au nombre des
s graveurs en pierres fines de
ips. Ses ouvrages sont très
e duc de Devonshire conser-
plus précieux dans son riche
le pierres gravées. Cet artiste
à Rome en 1584, âgé de cin-
six ans, comme nous l'ap-
son épitaphe, qu'on voit à
ns l'église d'*Ara-Celi*. A—s.

bre de traités moi
véritable mérite q
de leurs titres. N
rons de citer les
les Allumettes d
faire ardre le co
la crainte de Die
8°., goth.; II. *le*
fondé en l'univer
quel se rendit è
disciple et aposto
1539; Douai, 15
vie appuy ant les
ce, où sont mis e
titres d'honneur
odes et complain
in-12, en vers. O
plainte curieuse
François Ier. IV.
des grâces divine
vrage, dédié à Ma
fille de François I
1543; V. *le pâtur*
maine selon que l'
te, suivi de l'an

:n prenant l'habit de S. Do- : il avait échangé le nom de Ja- tre celui de Pierre, qu'on lui lus communément. P—D.

EID. *V.* Ibn-Doréïd.

FLING (George baron de), , feld-maréchal des armées ourgeoises, naquit en 1606, 1 petit village de Bohême, où nts étaient de pauvres paysans. ns de famille n'étant pas à cette en usage parmi les habitants de ague, George fut appelé Dor- arce qu'il était né dans un vil- n allemand, *Dorf;* ce surnom ling équivaut au mot français, *ois.* Dörfling apprit d'abord le de tailleur. Lorsqu'il eut fini ées d'apprentissage, il voulut ravailler à Berlin. Arrivé à un l'Elbe, il ne put payer son , ou le repoussa. Croyant que ier qu'il exerçait était la cause efus, il jeta son paquet dans le , et s'engagea comme soldat. ubles qui éclatèrent en Bohême nient déjà donné quelque idée r dans cette carrière. Il y fit de géant, gagna bientôt l'es- e ses camarades et celle de ses l servit sous le comte de Thurn, ouva à la bataille livrée sous les le Prague. Il entra ensuite dans upes suédoises, devint général- en 1642, et prit part a toutes ions de la guerre de trente ans. ix de Westphalie, en 1648, il u'il allait être réformé, comme er; mais l'électeur de Brande- , qui aimait la guerre, qui savait , et se voyait obligé de la con- , s'attacha Dörfling, qui mé- ar ses connaissances et sa bra- , les distinctions dont il fut suc- ment comblé. Il se signala, de à 1695, dans toutes les cam- de l'électeur Frédéric Guil- laume contre les Polonais, les Suédois, les Français. Il fut aussi employé dans plusieurs ambassades importantes; car il joignait la prudence et la sagesse de l'homme d'état, et les vertus du citoyen à la valeur et aux talents du guerrier. Nommé général-feld-maréchal en 1670, gouverneur en chef de toutes les places fortes de Poméranie en 1677, et l'année d'après, gouverneur de la Poméranie inférieure et de la principauté de Camin, il mourut le 4 février 1695. Sa fortune extraordinaire excita la basse jalousie de ces hommes qui se vantent sans cesse de la grandeur de leurs ancêtres, parce qu'ils se sentent incapables d'illustrer par eux-mêmes un nom obscur. Il y eut des gens assez vils pour dire que Dörfling, devenu grand seigneur, conservait des manières qui décelaient son premier état. « Oui, répondit ce brave homme » à ceux qui lui rendirent ce propos, » oui, j'ai été tailleur, j'ai coupé du » drap; mais, ajouta-t-il en mettant » la main sur la garde de son épée, » voici l'instrument avec lequel je » coupe aujourd'hui les oreilles à ceux » qui parlent mal de moi.» Sa vie a été publiée à Stendal en 1786, en 1 vol. in-8°., avec son portrait. E—s.

DORIA. Une des quatre plus nobles, plus puissantes et plus anciennes familles de Gênes. Les Doria, ainsi que les Spinola, étaient attachés au parti Gibelin; les Grimaldi et les Fieschi au parti Guelfe. Ces quatre familles, constamment rivales, ont rempli pendant plusieurs siècles l'histoire de Gênes des désastres qu'elles éprouvaient et qu'elles infligeaient tour à tour. Cependant toutes quatre conservèrent leur puissance au milieu de guerres éternelles, parce qu'elles trouvaient, malgré l'exil et les persécutions, des ressources dans l'amour

et la force de leurs
stration des Doria
es premiers faits de
ues. Les chroniques
ue ne remontent pas
1100, et dès cette
des Doria y occuper
gistratures. Mais pen-
siècle, ils furent seu-
des autres gentils-
que pendant le trei-
à l'année 1359, ils
ieurs. Ce fut pendant
mps que les quatre
venons de nommer
ssus de toute la no-
république ne s'é-
pour savoir laquelle
anderait à toutes les
, le peuple de Gênes
cette oligarchie or-
consumait pour des
lle toutes les forces
Doria, les Spinola,
rimaldi, furent exi-
sans distinction de

DORIA (Oberto), amiral des Génois dans la guerre de Pise. Oberto Doria commandait les Génois à la terrible bataille de la Méloria, qui, le 6 août 1284, mit fin à la longue rivalité entre Pise et Gênes, et qui écrasa pour jamais la marine des Pisans. Cent trente galères, sous ses ordres, rencontrèrent cent trois galères pisanes, commandées par Albert Morosini; le combat s'engagea autour de l'île de Méloria, vis-à-vis de Livourne; il se prolongea la moitié de la journée avec un indicible acharnement, jusqu'à ce qu'une division génoise, qui n'avait point paru au commencement de la bataille, vint fondre sur les Pisans. Oberto Doria, après avoir tué cinq mille hommes aux ennemis, coulé à fond sept galères, et en avoir pris vingt-huit, avec onze mille prisonniers, ramena en triomphe sa flotte victorieuse à Gênes. S. S—t.

DORIA (Lamba), amiral des Génois, dans leur seconde guerre contre les Vénitiens en 1298. Lamba Doria

neuf mille hommes dans le combat. Leur amiral Dandolo, qui était au nombre des prisonniers, mourut de douleur, peu après son arrivée à Gênes. Une paix glorieuse fut la conséquence de cette victoire, où toute la marine vénitienne avait été détruite. Lamba Doria avait acheté cette gloire par la perte de son fils, tué presqu'à la fin du combat. « Qu'on le jette à la » mer, répondit-il sans montrer de » trouble à ceux qui lui annonçaient » cette nouvelle, c'est une noble sé- » pulture pour celui qui meurt vain- » queur en combattant pour sa pa- » trie. » S. S—i.

DORIA (Paganino), amiral des Génois dans leur troisième guerre avec les Vénitiens, au milieu du 14e. siècle. Paganino Doria fut envoyé dans les mers de Grèce au mois de juillet 1351, avec soixante-quatre galères, pour combattre Nicolas Pisani, un des plus grands amiraux qu'aient eu les Vénitiens. Doria assiégea quelque temps la flotte vénitienne enfermée dans le port de Négrepont; mais des forces supérieures l'obligèrent à s'écarter. Les Vénitiens se réunirent aux Catalans et aux Grecs leurs alliés, et Doria, après avoir pris Ténédos, où il passa les plus mauvais mois de l'hiver, vint menacer Constantinople. Ce fut dans les mers étroites du Bosphore de Thrace, que Nicolas Pisani vint le chercher le 13 février 1352. Une épouvantable bataille fut livrée sous les murs mêmes de Constantinople; un vent furieux du midi bouleversait la mer; des nuages épais obscurcirent le jour de bonne heure, et ils enveloppèrent bientôt les deux flottes dans la plus profonde nuit. On combattait cependant à la fois en vingt lieux divers contre les éléments et les hommes, sans pouvoir suivre un plan général, ou connaître les succès et les revers de ses alliés. Le lendemain Doria reconnut enfin qu'il avait gagné la bataille; mais au prix de treize de ses galères coulées à fond. Il en avait pris vingt-six à ses ennemis, cependant le nombre des blessés était si grand sur sa flotte, qu'une maladie contagieuse se mit parmi ses équipages, et lui enleva la moitié de ses matelots avant qu'il arrivât à Gênes pour y annoncer sa victoire. L'année suivante Paganino Doria ne fut pas nommé amiral, et les Génois furent cruellement battus à la Loiera; mais en 1354 il fut de nouveau mis à la tête des flottes de sa patrie; et le 3 novembre, il attaqua Nicolas Pisani à Porto-Longo, avec tant de bonheur et d'habileté, qu'il prit cet amiral avec toute sa flotte, composée de trente-cinq galères, et tous ses équipages, sans qu'un seul homme lui échappât. Cette victoire signalée mit fin à la troisième guerre entre les peuples maritimes: les Vénitiens acceptèrent toutes les conditions que les Génois voulurent leur imposer, et consentirent à une paix honteuse. S. S—i.

DORIA (Lucien), amiral des Génois dans leur quatrième guerre avec les Vénitiens, ou guerre de Chiozza. Lucien Doria commandait en 1378, dans le golfe adriatique, une flotte de vingt-deux galères, avec laquelle il prit Rovigno en Istrie, il pilla et brûla Grado et Caorlo, et il répandit l'alarme jusque dans le port de Venise. Vettor Pisani, qui lui avait été opposé avec vingt-cinq galères, lui livra enfin bataille devant Pola, le 29 mai 1379. Lucien Doria fut tué dans le commencement du combat, cependant ses dispositions avaient été si bien prises, et furent si bien exécutées par Ambroise Doria son frère, que la bataille fut complètement gagnée en une heure et demie: quinze galères vénitiennes

-neuf cents prison-
els vingt-quatre no-
nbèrent au pouvoir
Vettor Pisani, qui
nise avec sept vais-
fut jeté en prison
comme responsable
rtune. S. S—1.

ɛ), amiral des Gé-
e de Chiozza. Pierre
le Gènes pour suc-
oria, après la mort
ème temps sa flotte
nte-sept galères, et
se rendit maître de
it 1379. Il se trou-
ıceinte des fortifica-
e a données à Ve-
que les Vénitiens
ıs les canaux de la
ostacle ne semblait
r d'arriver, avec sa
e la place St.-Marc.
ıandèrent la paix à
remettaient, pour
générosité de leurs
à de Hongrie et le

siégé dans le port même qu'il avait conquis. En vain il recourut aux expédients les plus hardis et les plus ingénieux pour s'ouvrir une communication avec la mer, la fortune des Vénitiens, ou les talents de Vettor Pisanni et de Carlo Zeno, rendirent tous ses efforts inutiles. Enfin il fut tué par une pièce d'artillerie, le 22 janvier 1380, sous le couvent de Brondolo; et la flotte avec laquelle il avait fait la conquête de Chiozza fut obligée de se rendre prisonnière le 21 juin de la même année. S. S—1.

DORIA (André), le restaurateur de la liberté génoise. André Doria était né à Oneille en 1468; des factions acharnées se disputaient alors la souveraineté de Gênes; les Adorni et les Frégosi, ne songeant qu'à se supplanter les uns les autres, sacrifiaient souvent l'indépendance et l'honneur de leur patrie à leur ambition. Ils vendirent tour à tour la liberté de Gènes au duc de Milan et au roi de France; et Doria éloigné, comme toute sa famille, de toute part au gouvernement, servit

, lui firent naître l'idée d'aller Terre-Sainte, où il fut reçu er de l'ordre de St.-Jean de em. Au retour de ce pélérinage cha à Jean de la Rovère qui te- ir Charles VIII dans le royau- Naples, et il se couvrit de par la valeur et l'intelligence quelles il soutint le siége de Roc- lelma, contre le célèbre Gon- e Cordoue. Après y avoir si- i bravoure, dans le service de il le quitta à l'âge de 24 ans marine, où il acquit bientôt la d'être le premier homme de son siècle. André Doria, en la guerre aux Maures et aux qui infestaient alors la Médi- e, avait réussi en même temps enter sa fortune et sa réputa- s matelots servaient avec em- ient sous ses ordres, et les ga- l'il commandait étaient sa pro- Il appela auprès de lui Phi- oria, son cousin, dont il fit ltenant, et leur flotte répandit eur parmi les barbaresques. it qui servit le plus à établir putation fut le combat de Pia- 25 avril 1519), dans lequel Doria, n'ayant que six galères s ordres, fut surpris par treize que le roi de Tunis avait à dessein pour se défaire Doria combattit avec tant de t d'habileté que la bataille se par la défaite des Maures et de six de leur vaisseaux. ant l'Italie était devenue le d'une guerre acharnée entre la et la maison d'Autriche. Il n'y lus d'indépendance pour les liens, et ceux-ci lorsqu'ils s'at- t à l'un ou à l'autre de ces ts rivaux, se donnaient un plutôt qu'un protecteur. Doria a le service de la France, et il y demeura attaché lors même que les révolutions de sa patrie eurent fait embrasser à celle-ci le parti impérial. François Ier. lui confia une flotte considérable avec laquelle il battit celle de Charles-Quint sur les côtes de Provence. Il alla avec dix galères au secours de Marseille que le connétable de Bourbon qui l'assiégeait par terre, bloquait aussi par mer avec dix-huit galères. Doria sut profiter du vent, il dispersa la flotte impériale, et jeta du secours dans la ville, ce qui obligea les impériaux d'en lever le siége. En 1525, Doria, du consentement de François Ier., passa au service de Clément VII, alors allié de la France, mais il reprit deux ans après le commandement des galères de France, avec trente six mille écus d'appointements, et le titre d'amiral des mers du Levant. Il contribua puissamment cette même année à détacher les Génois de l'alliance de l'empereur pour les faire entrer dans celle de la France. L'année suivante Doria, pour seconder le maréchal de Lautrec qui assiégeait Naples, envoya devant cette ville son neveu Philippe avec huit galères; Hugues de Moncade qui commandait la flotte impériale, fut battu à Capodono, où il perdit la vie; et les Français paraissaient sur le point de conquérir le royaume de Naples, lorsque Doria, s'apercevant qu'il était l'objet de la jalousie des ministres de France, que le roi ne songeait point à rendre Savone aux Génois comme il s'y était engagé, qu'il voulait au contraire fortifier cette ville et en faire un port franc, qu'enfin sa patrie et ses soldats allaient être également victimes des artifices d'une cour, renonça au service de la France. Il attendit dans le golfe de Lerici que le temps de son engagement fût fini, alors il conclut un nouveau traité avec l'empereur, dans les

ations de tout genre, il contient
es faits curieux. XVII. *Le*
issionnaire de la ligue, ou
ssager d'outre-Rhin, Paris,
in-8°. C'est la confession d'un
ier d'industrie, émigré, qui
en France. Il raconte plusieurs
ɔtes relatives à l'émigration.
. *Destruction de la Vendée*
ıaise, ou *Rapports des évène-*
y arrivés jusqu'à la reddition
lle affranchie, 1793, in-8°.;
Eclaircissement sur la fuite
restation des fuyards de Lyon,
ranche, 1793. XX. *Mémoires*
ues et militaires du général
t, Carouge, 1797, in-8°. C'est
illeur ouvrage de l'auteur. Il
ıt des faits curieux dont un his-
pourra profiter; mais le style
très-mauvais. XXI. *Essai sur*
lomnies dont on peut être ac-
en révolution, et sur la ma-
avec laquelle doit y répondre
yen, Carouge, in-8°. B—G—T.

RANGE (Jacques-Nicolas

siècle, né dans l
famille ancienne.
de *Dinemandy*
qui lui parut plus
fession qu'il se p
Après avoir term
collége de Limoge
son mérite lui p
protecteurs. Il fut
l'éducation d'Anto
ques pièces de ver
même époque le fi
tageusement; il f
çois Ier., qui lui
cation et le nomm
pages. Il ne conse
an. Les troubles q
ce, le forcèrent de
armes. Il servit pe
l'armée command
depuis Henri II. A
là, il obtint son e
ris, où il se hâta d
de ses études. Il
du collége de Coc
était alors pensio

. Dorat n'était donc pas aussi
qu'on l'a prétendu, et les plain-
fait lui-même de son sort,
être regardées comme des
ons, communes aux poètes.
déjà sur le retour de l'âge lors-
usa, en secondes nôces, une
lont l'extrême jeunesse lui at-
plaisanteries (1). Il répondit
leurs, qu'ayant à mourir d'un
pée, il aimait mieux que ce fut
ée neuve que d'un méchant
llé. Charles IX aimait Dorat,
laisait à lui entendre répé-
anecdotes qu'il racontait avec
p d'agrément; il lui donna le
poète royal, qu'on ne peut
re avoir été purement hono-
Dorat mourut à Paris le 1er.
re 1588, âgé de plus de qua-
s ans. Il avait publié le re-
ses poésies latines, deux an-
aravant, sous ce titre : *Poëoc est: Poematum libri quin-*
pigrammatum libri tres ;
mmatum liber unus; Funer
r unus; Odarum libri duo;
miorum liber unus; Eclo-
ibri duo; Variarum rerum
s, Paris, 1586, in 8°. Cette
st la seule des poésies de Do-
ar conséquent très rare. Elle
ent qu'une très petite partie
luctions de sa muse, et l'on y
des vers qui ne sont pas de
parcourant ce recueil, on est
le la réputation dont a joui
pendant sa longue vie. A peine trouve-t-on quelques-uns qui
peine d'être recueillis. Les
ançais de Dorat sont encore
ns des latins et des grecs.
nt ses contemporains lui ont
accordé une place dans la pléiade, c'est-à-dire dans la liste des sept poètes les plus célèbres de son siècle. C'est à Dorat qu'on attribue d'avoir remis en vogue l'anagramme, genre méprisable dont on prétend que Lycophron lui avait fourni l'idée. Il ajoutait une grande confiance aux prédictions de Nostradamus, qu'il regardait comme un homme inspiré du ciel, et il avait composé, sur les centuries de ce prétendu prophète, un *Commentaire* latin et français que d'Artigny et Struvius assurent avoir été imprimé à Lyon, en 1594, in-8°. Ses remarques sur les *Sibyllina oracula*, insérées dans l'édition qu'en publia Opsopœus (Paris, 1599, in-8°.), sont estimées et font regretter que les leçons de critique sur divers auteurs anciens, qu'il avait données de vive voix à ses écoliers, n'aient pas été publiées; il passait pour un des meilleurs critiques de son temps, et réussissait surtout à rétablir heureusement le texte des auteurs. — Dorat (Louis), son fils, traduisit, en vers français, à l'âge de dix ans, une pièce latine de son père *Sur le retour de la reine-mère Catherine de Médicis*. — Dorat (Madeleine), fille de Jean, épousa Nicolas Goulu, célèbre professeur en grec. (*Voyez* Goulu). Elle parlait le latin, le grec, l'espagnol et l'italien, avec une grande facilité. Elle mourut, à Paris en 1636, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. W—s.

Dorat (Jacques), archidiacre de Reims, natif du Limousin, était neveu de Jean Dorat. On connaît de lui un petit poëme intitulé : *La Nymphe remoise au roi*, Reims, Foigny, 1610, petit in-8°. Il fut fait à l'occasion de l'entrée du roi, Louis XIII, dans la ville de Reims pour y être sacré; et il y en eut deux exemplaires imprimés sur vélin, qui furent

(1) qu'elle était fille d'un pâtissier du
-Germain, et qu'elle lui porta pour
pâté de pigeons, qu'il mangea avec
ème, le jour où le mariage fut conclu.

à la reine. Ce poë-
ore à la suite du
r Bergier, Reims,
4°., avec deux sou-
ues Dorat, qui était
époque. On trouve
même Jacques Do-
il donné au public
ys, descendant col-
lle d'Orléans, dont
4°., 1628, est peu
ugmentée. C. T—Y.
UDE-JOSEPH), poète
is, le 31 déc. 1734,
s depuis long temps
vré de bonne heure à
ne fortune très suf-
omme de lettres qui
l'aisance et de la li-
ir suivi d'abord le
vœu de ses parents
il ne tarda pas à
peu conforme à ses
mousquetaire. Lui-
ifié, dans une de ses
vait renoncé à cette

littéraires qu'un poète ne manque jamais de regarder comme de véritables persécutions, il se permit de repousser la haine par la haine, et l'injure par l'injure. En risquant sans cesse de déplaire ou à ses maîtres ou ses rivaux, il ne pouvait supporter l'idée d'être mal avec eux, et ne cherchait que les occasions de s'en rapprocher. Après avoir plusieurs fois insulté fort lestement l'académie, il n'y eut point de démarches dont il ne fût capable pour obtenir les honneurs du fauteuil académique. Linguet, qui l'était cru, dit-on, assez intimement lié avec lui pour le voler sans conséquence; La Harpe, à qui il avait rendu des services qu'on ne reçoit que de ses meilleurs amis, et qui l'avait payé de la plus noire ingratitude, ne purent, malgré tous leurs torts, refroidir sa bienveillance au point de l'empêcher de revenir toujours à eux. Le premier essai de la muse de Dorat fut une ode sur le *Malheur*, bientôt suivie de quelques héroïdes;

ns d'Armide. Le charme, hélas! arut, et le temple de la postérité rna pour moi. Mes quatre pre- s actes furent cependant reçus transport; mais le cinquième, lequel je comptais le plus, ua..... » Il donna, quelques après, sur le même théâtre, *ène et Chariclée*, qui tomba plat. Cette chute fut supportée eaucoup de courage; il se pressa tir gaîment le public qu'il re- it désormais aux honneurs du e, et qu'heureux de son *insou-*, il ne chanterait plus que les les ris, les grâces et les amours. cette époque, chaque mois vit quelque production nouvelle de se : point d'événement, point ture singulière qu'il ne se crût de consacrer dans ses vers; de célébrité, quelque éphémère pût être, sur l'aile de laquelle ssayât de s'élever à l'immorta- t si, dans cette foule d'écrits qui cédèrent si rapidement, il en n dont la postérité daigne con- le souvenir, ils eurent au moins rite d'amuser quelques instants eté de nos cercles, et d'instruire passablement les provinces de rivolités et de nos ridicules. ue loin que, dans le genre de ésie légère, il soit toujours res- Voltaire, qu'il avait pris pour le, il eût été sans doute heu- pour Dorat d'y borner tous forts de son talent; mais, en- de nouveau dans la carrière du re par l'espèce de succès qu'eu- son *Régulus* et sa *Feinte par ur*, il n'est point de route qui ise au temple de la gloire qu'il ût pouvoir suivre. Repoussé de côtés par ses rivaux, maltraité public, il n'imputa ses mauvais s qu'à l'acharnement d'une ca- bale ennemie; il se flatta de l'emporter sur elle par des travaux multipliés; et pour en assurer mieux la réussite, il eut la faiblesse d'acheter les applaudissements des loges et du parterre, et d'achever ainsi de ruiner sa fortune déjà fort épuisée, en fournissant encore à ses ennemis de nouveaux moyens de le tourner en ridicule. Il donna, dans l'espace de peu d'années : *Adelaïde de Hongrie*, *le Célibataire*, *le Malheureux imaginaire*, *le Chevalier français à Turin*, *le Chevalier français a Londres*, *Roseïde* et *Pierre-le-Grand*, sans compter quelques autres pièces reçues, mais non représentées : telles que *Zoramis*, *les Prôneurs*, *Alceste*, etc. Toutes les pièces qu'il fit jouer eurent au moins le succès de plusieurs représentations; mais à chaque nouveau succès on lui appliquait le mot des Hollandais après la bataille de Malplaquet : *Encore une pareille victoire, et nous sommes ruinés.* Dorat passa ses dernières années dans le chagrin, en dispute avec les comédiens, dont il finissait toujours par être le débiteur; en procès avec ses libraires, qu'il avait ruinés par le luxe des planches et des culs de lampe dont il avait la manie de décorer ses moindres productions; harcelé par ses créanciers, et plus encore par quelques journalistes acharnés contre lui, en proie aux vapeurs d'une bile noire, épuisé de travail et de plaisir, s'efforçant toujours de soutenir, en dépit des circonstances, les prétentions de cette philosophie insouciante et légère dont l'affiche lui devenait de jour en jour plus nécessaire et plus pénible. Quoi qu'il en pût coûter à Dorat, il joua jusqu'à la fin son rôle avec assez de courage. Il était déjà mourant, et qui plus est ruiné, qu'il se ruinait encore pour une petite intrigue cachée,

sidu ni chez Mme. de
hez Mlle. Fannier de
ise, avec qui l'on as-
arié secrètement; il
t, qu'il travaillait en-
de Beauharnais, à
osé, et qu'il n'en était
d'un poëme epique,
ragédies, de son *Vol-*
ies, etc. La veille de
la visite de son curé
e décence, mais en
fort poliment toutes
ant ministère. Deux
pirer, il voulut faire
comme de coutume,
fauteuil, bien coiffé,
'il rendit le dernier
guité peut jeter quel-
cette dernière cir-
'en est pas moins la
osition d'esprit assez
z rare pour mériter
, et la fin de notre
lle de quelques plai-
rs que lui de la gloire

date de 1792 (1), quoique ce ne soit que l'édition que Dorat avait donnée lui-même de son vivant, volume par volume, et à différentes époques; il n'y a que le titre du premier volume de changé. On peut diviser les ouvrages de Dorat en sept classes: I. tragédies au nombre de six; savoir: *Zulica*, en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois en 1760, et remise au théâtre en 1779, avec de légers changements, sous le titre de *Pierre-le-Grand*; *Théagène et Chariclée*, en trois actes et en vers; *Régulus*, id., représenté pour la première fois le 31 juillet 1773; *Adélaïde de Hongrie*, en cinq actes et en vers, 1774; *Zoramis*, 1780; *Alceste*; II. sept comédies: *la Feinte par amour*, en trois actes et en vers, représentée pour la première fois le 31 juillet 1773: on trouve dans cette pièce des détails et des vers charmants; il y a même de la sensibilité et de la délicatesse; *le Célibataire*, en cinq actes et en vers, 1775; *le*

iage de la pièce est d'Alem-
ui, sous le nom de *Callidès*,
rôle de chef des prôneurs. La
ans laquelle il initie un jeune
aux mystères de l'ordre, est
isante. On trouve dans cette
uelques portraits tracés d'un
assez vigoureux, entre au-
ux de Palissot et de Clément
, dont Dorat avait sujet de se
; du premier, parce qu'il
ait figurer d'une manière peu
euse dans sa *Dunciade;* du
parce qu'il avait fait du
de la *Déclamation* une cri-
nère. Le premier défaut de la
des *Prôneurs* est de man-
action, le second de ne pas
sez de grands traits pour être
ce de caractère, ni assez de
ceté pour être une satire per-
. III. Cinq poëmes; le seul qui
nneur à son talent est le poëme
éclamation, qui n'était d'a-
'en un chant, mais que l'au-
uccessivement porté à quatre.
tres poëmes, qui tous sont
genre érotique, descriptif,
ntal, ont pour titres : *la Vo-*
élim et Sélima, *le Mois de*
les Tourterelles de Zelmis.
ze héroïdes; V. quatre-vingt-
ff fables, en quatre livres, for-
nsemble 2 vol.; VI. les odes,
tres, les contes, les essais de
ons en vers, et les poésies fu-
VII. cinq romans : *Volsidor*
nénie, 2 parties en 1 vol.;
lheurs de l'Inconstance, ou
de la marquise de Syrcé et
te de Mirbelle, 2 parties en 2
Floricourt, histoire française;
de lendemain ; l'Abailard
f, en société avec Mme. de Beau-
; *les Sacrifices de l'Amour*,
res de la vicomtesse de Se-
et du chevalier de Versenay,
2 parties en 1 vol. Grimm prétend qu'on pourrait encore intituler ce roman *les Sacrifices du bon sens de l'Auteur à la pauvreté de son imagination.* Ce roman eut beaucoup de vogue dans sa nouveauté, parce qu'on crut y reconnaître, dans la vicomtesse de Senanges, Mme. de Cassini, sœur du marquis de Pezai, qui tint longtemps à Paris bureau d'esprit. Il n'en fallut pas davantage pour assurer le succès du roman. Dorat fut le fondateur, et pendant plusieurs années, le rédacteur du *Journal des Dames*, qui passa de ses mains dans celles de Mercier (*voy.* Mercier). Il mourut à Paris le 29 avril 1780. Dorat disait lui-même: « Nous sommes comme » le laboureur, il sème avec profu- » sion, parce qu'il sait que tous les » grains ne lèveront pas. » Le désir de plaire l'éloignait continuellement de son but. Pour se donner un air de facilité, et ne se point déranger de sa manière de vivre fort dissipée, il ne travaillait que la nuit, en sorte que ses productions semblaient ne lui coûter à peine que le temps de les écrire. On formerait un recueil considérable des épigrammes qui furent lancées contre lui. Celles de La Harpe et de Rhulières sont restées dans la mémoire des amateurs. A—s.

DORBAY (François), architecte, né à Paris, mort et enterré à St.-Germain-l'Auxerrois en 1697, élève de Louis Levau, conduisit les travaux de l'église et du collége des Quatre-Nations, aujourd'hui palais des Beaux-Arts, sur les dessins de son maître, et ceux du Louvre et des Tuileries après la mort de Levau. Il a donné les dessins de l'œuvre de St.-Germain-l'Auxerrois, que Charles Lebrun enrichit d'ornements inutiles; les dessins du couvent et de l'église des Capucines de la place Vendôme,

commença à faire exécuter en
6, et qui furent finis en 1688;
lessins du portail de la Trinité,
St.-Denis, qu'il fit exécuter en
1; les dessins de l'église des ci-
ant Prémontrés à la Croix-Rouge;
dessins de l'hôtel des comédiens
çais en 1688. Ce que Boileau dit
emoignage de Dorbay contre Per-
lt doit passer pour un mensonge,
ien il fallait que Dorbay eût con-
comme son maître, une cruelle
usie contre Perrault. A—s.

)ORDONI (Antoine), né à Bus-
, petite ville de l'état de Parme,
1528, fut mis au nombre des
lleurs graveurs en pierres fines de
temps. Ses ouvrages sont très
s; le duc de Devonshire conser-
les plus précieux dans son riche
uet de pierres gravées. Cet artiste
rut à Rome en 1584, âgé de cin-
nte-six ans, comme nous l'ap-
nd son épitaphe, qu'on voit à
ne dans l'église d'*Ara-Celi*. A—s.

)ORÉ (Jacob), dominicain. A la

bre de traités mo
véritable mérite
de leurs titres.
rons de citer les
les Allumettes
faire ardre le c
la crainte de Di
8°., goth.; II. *le*
fondé en l'unive
quel se rendit
disciple et apost
1559; Douai, 1
vie appuy ant les
ce, où sont mis
titres d'honneur
odes et complai
in-12, en vers.
plainte curieuse
François Ier. IV
des grâces divin
vrage, dédié à M.
fille de François
1543; V. *le pâtu*
maine selon que
te, suivi de l'ar
description des

renant l'habit de S. Do- vait échangé le nom de Ja- celui de Pierre, qu'on lui communément. P—D.

). *V.* Ibn-Doreïd.

NG (George baron de), eld-maréchal des armées geoises, naquit en 1606, ut village de Bohême, où étaient de pauvres paysans. e famille n'étant pas à cette sage parmi les habitants de e, George fut appelé Dör- qu'il était né dans un vil- emand, *Dorf*; ce surnom équivaut au mot français, Dörfling apprit d'abord le ailleur. Lorsqu'il eut fini d'apprentissage, il voulut ller à Berlin. Arrivé à un lbe, il ne put payer son a le repoussa. Croyant que qu'il exerçait était la cause , il jeta son paquet dans le s'engagea comme soldat. s qui éclatèrent en Bohême déjà donné quelque idée ins cette carrière. Il y fit géant, gagna bientôt l'es- s camarades et celle de ses vit sous le comte de Thurn, à la bataille livrée sous les ague. Il entra ensuite dans suédoises, devint général- 642, et prit part à toutes de la guerre de trente ans. le Westphalie, en 1648, il llait être réformé, comme mais l'électeur de Brande- aimait la guerre, qui savait se voyait obligé de la con- ttacha Dörfling, qui mé- es connaissances et sa bra- distinctions dont il fut suc- t comblé. Il se signala, de 695, dans toutes les cam- l'électeur Frédéric Guil- laume contre les Polonais, les Suédois, les Français. Il fut aussi employé dans plusieurs ambassades importantes; car il joignait la prudence et la sagesse de l'homme d'état, et les vertus du citoyen à la valeur et aux talents du guerrier. Nommé général-feld-maréchal en 1670, gouverneur en chef de toutes les places fortes de Poméranie en 1677, et l'année d'après, gouverneur de la Poméranie inférieure et de la principauté de Camin, il mourut le 4 février 1695. Sa fortune extraordinaire excita la basse jalousie de ces hommes qui se vantent sans cesse de la grandeur de leurs ancêtres, parce qu'ils se sentent incapables d'illustrer par eux-mêmes un nom obscur. Il y eut des gens assez vils pour dire que Dörfling, devenu grand seigneur, conservait des manières qui décelaient son premier état. « Oui, répondit ce brave homme » à ceux qui lui rendirent ce propos, » oui, j'ai été tailleur, j'ai coupé du » drap; mais, ajouta-t-il en mettant » la main sur la garde de son épée, » voici l'instrument avec lequel je » coupe aujourd'hui les oreilles à ceux » qui parlent mal de moi.» Sa vie a été publiée à Stendal en 1786, en 1 vol. in-8°., avec son portrait. E—s.

DORIA. Une des quatre plus nobles, plus puissantes et plus anciennes familles de Gênes. Les Doria, ainsi que les Spinola, étaient attachés au parti Gibelin; les Grimaldi et les Fieschi au parti Guelfe. Ces quatre familles, constamment rivales, ont rempli pendant plusieurs siècles l'histoire de Gênes des désastres qu'elles éprouvaient et qu'elles infligeaient tour à tour. Cependant toutes quatre conservèrent leur puissance au milieu de guerres éternelles, parce qu'elles trouvaient, malgré l'exil et les persécutions, des ressources dans l'amour

vassaux et la force de leurs
. L'illustration des Doria
:e avec les premiers faits de
de Gênes. Les chroniques
république ne remontent pas
de l'an 1100, et dès cette
on voit des Doria y occuper
ères magistratures. Mais pen-
ouzième siècle, ils furent seu-
es égaux des autres gentils-
, tandis que pendant le trei-
et jusqu'à l'année 1339, ils
nt supérieurs. Ce fut pendant
:e de temps que les quatre
que nous venons de nommer
nt au-dessus de toute la no-
t que la république ne s'é-
lus que pour savoir laquelle
re commanderait à toutes les
En 1339, le peuple de Gênes
d'obéir à cette oligarchie or-
e, qui consumait pour des
de famille toutes les forces
rie. Les Doria, les Spinola,
ni et les Grimaldi, furent exi-
mble, sans distinction de

DORIA (Oberto
nois dans la guer
Doria commandai
terrible bataille de
6 août 1284, mit f
lité entre Pise et G
pour jamais la m
Cent trente galères
rencontrèrent cent
sanes, commandés
sini; le combat s'
l'île de Meloria, vis-
il se prolongea la n
avec un indicible
qu'à ce qu'une div
n'avait point paru
de la bataille, vint
sans. Oberto Dori
cinq mille homm
coulé à fond sept g
pris vingt-huit, a
sonniers, ramena e
victorieuse à Gênes

DORIA (Lamba
nois, dans leur sec
les Vénitiens en 12

neuf mille hommes dans le combat. Leur amiral Dandolo, qui était au nombre des prisonniers, mourut de douleur, peu après son arrivée à Gênes. Une paix glorieuse fut la conséquence de cette victoire, où toute la marine vénitienne avait été détruite. Lamba Doria avait acheté cette gloire par la perte de son fils, tué presqu'à la fin du combat. « Qu'on le jette à la » mer, répondit-il sans montrer de » trouble à ceux qui lui annonçaient » cette nouvelle, c'est une noble sé- » pulture pour celui qui meurt vain- » queur en combattant pour sa pa- » trie. » S. S—i.

DORIA (Paganino), amiral des Génois dans leur troisième guerre avec les Vénitiens, au milieu du 14e. siècle. Paganino Doria fut envoyé dans les mers de Grèce au mois de juillet 1351, avec soixante-quatre galères, pour combattre Nicolas Pisani, un des plus grands amiraux qu'aient eu les Vénitiens. Doria assiégea quelque temps la flotte vénitienne enfermée dans le port de Négrepont; mais des forces supérieures l'obligèrent à s'écarter. Les Vénitiens se réunirent aux Catalans et aux Grecs leurs alliés, et Doria, après avoir pris Ténédos, où il passa les plus mauvais mois de l'hiver, vint menacer Constantinople. Ce fut dans les mers étroites du Bosphore de Thrace, que Nicolas Pisani vint le chercher le 13 février 1352. Une épouvantable bataille fut livrée sous les murs mêmes de Constantinople; un vent furieux du midi bouleversait la mer; des nuages épais obscurcirent le jour de bonne heure, et ils enveloppèrent bientôt les deux flottes dans la plus profonde nuit. On combattait cependant à la fois en vingt lieux divers contre les éléments et les hommes, sans pouvoir suivre un plan général, ou connaître les succès et les revers de ses alliés. Le lendemain Doria reconnut enfin qu'il avait gagné la bataille; mais au prix de treize de ses galères coulées à fond. Il en avait pris vingt-six à ses ennemis, cependant le nombre des blessés était si grand sur sa flotte, qu'une maladie contagieuse se mit parmi ses équipages, et lui enleva la moitié de ses matelots avant qu'il arrivât à Gênes pour y annoncer sa victoire. L'année suivante Paganino Doria ne fut pas nommé amiral, et les Génois furent cruellement battus à la Loiera; mais en 1354 il fut de nouveau mis à la tête des flottes de sa patrie; et le 3 novembre, il attaqua Nicolas Pisani à Porto-Longo, avec tant de bonheur et d'habileté, qu'il prit cet amiral avec toute sa flotte, composée de trente-cinq galères, et tous ses équipages, sans qu'un seul homme lui échappât. Cette victoire signalée mit fin à la troisième guerre entre les peuples maritimes: les Vénitiens acceptèrent toutes les conditions que les Génois voulurent leur imposer, et consentirent à une paix honteuse. S. S—i.

DORIA (Lucien), amiral des Génois dans leur quatrième guerre avec les Vénitiens, ou guerre de Chiozza. Lucien Doria commandait en 1378, dans le golfe adriatique, une flotte de vingt-deux galères, avec laquelle il prit Rovigno en Istrie, il pilla et brûla Grado et Caorlo, et il répandit l'alarme jusque dans le port de Venise. Vettor Pisani, qui lui avait été opposé avec vingt-cinq galères, lui livra enfin bataille devant Pola, le 29 mai 1379. Lucien Doria fut tué dans le commencement du combat, cependant ses dispositions avaient été si bien prises, et furent si bien exécutées par Ambroise Doria son frère, que la bataille fut complètement gagnée en une heure et demie: quinze galères vénitiennes

.-neuf cents prison-
ıels vingt-quatre no-
mbèrent au pouvoir
Vettor Pisani, qui
ɛnise avec sept vais-
fut jeté en prison
comme responsable
rtune. S. S—r.

ɛ), amiral des Gé-
e de Chiozza. Pierre
le Gènes pour suc-
oria, après la mort
ême temps sa flotte
nte-sept galères, et
se rendit maître de
ıt 1379. Il se trou-
ɔceinte des fortifica-
e a données à Ve-
que les Vénitiens
ıs les canaux de la
ɔstacle ne semblait
r d'arriver, avec sa
e la place St.-Marc.
ıandèrent la paix à
remettaient, pour
générosité de leurs
ɔi de Hongrie et le

siége dans le port même qu'il avait conquis. En vain il recourait aux expédients les plus hardis et les plus ingénieux pour s'ouvrir une communication avec la mer, la fortune des Vénitiens, ou les talents de Vettor Pisanni et de Carlo Zeno, rendirent tous ses efforts inutiles. Enfin il fut tué par une pièce d'artillerie, le 22 janvier 1380, sous le couvent de Brondolo; et la flotte avec laquelle il avait fait la conquête de Chiozza fut obligée de se rendre prisonnière le 21 juin de la même année. S. S—r.

DORIA (André), le restaurateur de la liberté génoise. André Doria était né à Oneille en 1468; des factions acharnées se disputaient alors la souveraineté de Gênes; les Adorni et les Frégosi, ne songeant qu'à se supplanter les uns les autres, sacrifiaient souvent l'indépendance et l'honneur de leur patrie à leur ambition. Ils vendirent tour à tour la liberté de Gênes au duc de Milan et au roi de France; et Doria éloigné, comme toute sa famille, de toute part au gouvernement, avait

, lui firent naître l'idée d'aller Terre-Sainte, où il fut reçu r de l'ordre de St.-Jean de m. Au retour de ce pélérinage ha à Jean de la Rovère qui te- r Charles VIII dans le royau- Naples, et il se couvrit de ar la valeur et l'intelligence uelles il soutint le siége de Roc- elma, contre le célèbre Gon- e Cordoue. Après y avoir si- bravoure, dans le service de l le quitta à l'âge de 24 ans marine, où il acquit bientôt la l'être le premier homme de son siècle. André Doria, en la guerre aux Maures et aux qui infestaient alors la Médi- , avait réussi en même temps enter sa fortune et sa réputa- s matelots servaient avec em- ent sous ses ordres, et les ga- il commandait étaient sa pro- Il appela auprès de lui Phi- oria, son cousin, dont il fit tenant, et leur flotte répandit eur parmi les barbaresques. it qui servit le plus à établir utation fut le combat de Pia- 25 avril 1519), dans lequel Doria, n'ayant que six galères ordres, fut surpris par treize que le roi de Tunis avait à dessein pour se défaire Doria combattit avec tant de t d'habileté que la bataille se par la défaite des Maures et de six de leur vaisseaux. nt l'Italie était devenue le l'une guerre acharnée entre la et la maison d'Autriche. Il n'y us d'indépendance pour les iens, et ceux-ci lorsqu'ils s'at- t à l'un ou à l'autre de ces s rivaux, se donnaient un lutôt qu'un protecteur. Doria le service de la France, et il y demeura attaché lors même que les révolutions de sa patrie eurent fait embrasser à celle-ci le parti impérial. François Ier. lui confia une flotte considérable avec laquelle il battit celle de Charles-Quint sur les côtes de Provence. Il alla avec dix galères au secours de Marseille que le connétable de Bourbon qui l'assiégeait par terre, bloquait aussi par mer avec dix-huit galères. Doria sut profiter du vent, il dispersa la flotte impériale, et jeta du secours dans la ville, ce qui obligea les impériaux d'en lever le siége. En 1525, Doria, du consentement de François Ier., passa au service de Clément VII, alors allié de la France, mais il reprit deux ans après le commandement des galères de France, avec trente six mille écus d'appointements, et le titre d'amiral des mers du Levant. Il contribua puissamment cette même année à détacher les Génois de l'alliance de l'empereur pour les faire entrer dans celle de la France. L'année suivante Doria, pour seconder le maréchal de Lautrec qui assiégeait Naples, envoya devant cette ville son neveu Philippe avec huit galères; Hugues de Moncade qui commandait la flotte impériale, fut battu à Capodono, où il perdit la vie; et les Français paraissaient sur le point de conquérir le royaume de Naples, lorsque Doria, s'apercevant qu'il était l'objet de la jalousie des ministres de France, que le roi ne songeait point à rendre Savone aux Génois comme il s'y était engagé, qu'il voulait au contraire fortifier cette ville et en faire un port franc, qu'enfin sa patrie et ses soldats allaient être également victimes des artifices d'une cour, renonça au service de la France. Il attendit dans le golfe de Lerici que le temps de son engagement fût fini, alors il conclut un nouveau traité avec l'empereur, dans les

ur récompense de
tauration de la li-
: 12 sept., 1528,
a flotte devant cette
France qui étaient
rèrent, Théodore
andait dans la vil-
point pu obtenir
lemandait, se re-
au, et Doria fut
ncitoyens avec des
e le restaurateur de
'et au lieu de s'attri-
eté, comme il en
il ne songea qu'au
le gouvernement
même temps plus
terme aux cruelles
es et des Frégoses,
leurs noms; il rap-
x emplois, mais en
, et il établit la cons-
presque sans chan-
os jours. C'est ainsi
es de père et de li-
rie qui lui furent dé-

et l'on soupçonna même un accord secret entre ces deux marins qui dominaient la Méditerranée, et qui évitaient toujours des combats décisifs. Cependant on le vit continuer à monter sur ses galères et à les commander en personne, jusqu'à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans. Ce ne fut pas contre l'avis de Doria que Charles-Quint fit l'expédition d'Alger; car cet amiral lui conseilla au contraire de profiter de la trêve avec le roi de France pour détruire cette retraite de pirates; mais l'avis de Doria était qu'on choisît une saison plus favorable que celle de l'automne, où la mer est impraticable sur les côtes d'Afrique. En 1547 il s'était rendu maître de Savone et avait fermé l'entrée du port en coulant à fond deux grands vaisseaux chargés de pierres. Tout le reste de la vie de Doria fut rempli par diverses expéditions maritimes, qu'il conduisit par lui-même ou par son neveu Jeannetin Doria; dans l'une de celles-ci sa flotte fut battue par

suite de ses ennemis et la vengeance de son neveu, s'abandonna à des excès de cruauté indignes d'un grand homme. Il fit coudre dans un sac et jeter à la mer Ottobon de Fiesque, frère de son ennemi, qui lui fut livré huit ans après la conjuration de Jean-Louis. Doria termina le 25 novembre 1560 sa longue et glorieuse carrière; il était alors âgé de quatre-vingt-treize ans. Sa vie a été écrite en italien par Lorenzo Capelloni, Venise, 1565, in-4°. S. S—I.

DORICLYDAS. *V.* DIPÈNE.

DORIGNY (MICHEL), peintre et graveur, né à Saint-Quentin en 1617, étudia la peinture sous Simon Vouet, dont il devint gendre. Il chercha toujours à imiter son beau-père dans ses ouvrages, mais il resta beaucoup au-dessous; il devint cependant professeur de l'académie. Michel Dorigny a beaucoup gravé à l'eau-forte, surtout d'après les tableaux de Vouet; on distingue entre autres, parmi ces gravures, quatre sujets représentant l'*Adoration des Mages*, d'après les peintures de la chapelle de l'hôtel Seguier; *Mercure et les Grâces*; l'*Enlèvement d'Europe*; *Vénus à sa toilette*; *Vénus arrachant les plumes de l'Amour*; *Iris coupant les cheveux de Didon*, et plusieurs autres sujets de sa composition, ou d'après différents maîtres. En général ses estampes sont dures, et faites sans goût. Il y a des peintures de cet artiste à Vincennes, et dans différents hôtels à Paris. François Mansard ayant proposé d'établir un impôt sur les arts, Dorigny publia en 1651 une estampe allégorique, connue sous le nom de la *Mansarde*, au bas de laquelle était imprimée une satire contre cet architecte. Il mourut à Paris en 1665, laissant deux fils, Louis et Nicolas. P—E.

DORIGNY (LOUIS), fils du précédent, peintre et graveur, naquit à Paris en 1654. Ayant perdu son père fort jeune, il se forma dans l'atelier de le Brun, où il fit des progrès rapides, et se vit en état de mettre au prix à l'âge de 17 ans; mais n'ayant obtenu que le second, il en conçut un tel dépit, qu'il refusa la médaille, et entreprit le voyage de Rome à ses dépens. Après quatre années d'études, dans cette capitale des arts, il exécuta pour le maître-autel des feuillants de Foligno, un tableau de *Vierge* qui lui réussit, et lui procura beaucoup d'autres ouvrages, qui étendirent sa réputation. Ayant passé ensuite à Venise, il séjourna dix ans dans cette ville, qu'il quitta pour aller se fixer à Véronne, fuyant la hauteur et le luxe des nobles Vénitiens. Curieux de revoir son pays natal, il fit un voyage à Paris en 1704; peut-être se serait-il fixé dans cette ville, surtout s'il y avait été mieux accueilli; mais s'étant présenté à l'académie, d'après les conseils d'un grand nombre de ses amis, il éprouva un refus, causé par les intrigues de Jules-Hardouin Mansard, qui se rappelait l'estampe satirique que le père de Dorigny avait faite contre son oncle. Ce désagrément et quelques autres qu'il éprouva relativement à ses ouvrages, le déterminèrent au bout d'un an à retourner en Italie. Appelé à Vienne en 1711, pour décorer le palais du prince Eugène, il l'orna de divers morceaux qui sont estimés. La ville de Prague possède aussi plusieurs de ses productions. L'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Dorigny est sans contredit la coupole qu'il a peinte à fresque dans la cathédrale de la ville de Trente; l'ordonnance et l'exécution de cette grande composition, lui font également honneur. Cet artiste avait beaucoup d'ima-

ındes machines ne
il entendait très bien
avait un style élevé;
ction, la couleur ne
as ; peut-être cepen-
désiré un caractère
oncé, ainsi que plus
grâce. Il a gravé à
nts sujets, entre au-
des Sarrasins au
près Raphaël. Dori-
e extrême vieillesse,
squ'en 1742. Il avait
ı orfèvre de Venise,
sieurs enfants, dont
carrière de son père.

P—E.

ICOLAS), fils et frère
peintre et graveur,
1657. Après avoir
t s'être fait avocat,
robe pour se livrer
ı et de la peinture.
rrésistiblement vers
ivra tout entier à la
Voulant étudier le
ırès les productions

l'ordre de Citeaux, d'après Joseph Passari; l'*Adoration des rois*, d'après Carle Maratte; *la Mort de Sainte-Petronille*, d'après le Guerchin, et *Saint-Pierre marchant sur les eaux*, d'après Lanfranc. Mais de toutes les productions de cet artiste, *la Descente de croix* de Daniel de Volterre, *les Cartons* d'Hamptoncourt, et surtout *la Transfiguration*, sont les plus estimées; cependant, si l'on peut reprocher aux traductions récentes de ce chef-d'œuvre de la mollesse et de la rondeur, on peut à juste titre reprocher à Dorigny d'avoir mis de la manière et de la dureté dans la sienne. Dorigny avait un travail savant, facile, mais il n'approche cependant pas de la grâce, du moelleux et de la correction de Gérard Audran, qui, jusqu'ici, a conservé le sceptre de la gravure dans le genre de l'histoire, avantage qu'Edelinck seul pourrait prétendre de partager avec lui. En général les hachures de Dorigny sont rondes, et trop larges dans les fonds. Il ne mettait pas assez d'exactitude dans ses

I. l'*Inconstance punie*, en un
n vers, 1651, in-12; III. *la*
industrieuse, en un acte et en
61, in-12; IV. l'*Amant de sa*
en un acte et en vers, 1661,
l. la Comédie de la comédie
mours de Trapolin, en un
n vers, 1662, in-12; VI. *la*
ou *le don Guillot*, en cinq
en vers, 1661, in-12; VII.
dupé ou *l'Homme de paille*,
actes et en vers, 1663, in-12.
logue de la bibl. Lavallière,
17, comprend cette pièce par-
s de Dorimon; mais l'auteur
bliothèque du théâtre Fran-
m. III, pag. 49 et 54), dit
t absolument la même chose
Dame d'intrigue ou *le Riche*
comédie en trois actes, de
eau; VIII. *le Festin de*
ou *le Fils criminel*, tragi-co-
n cinq actes et en vers, Lyon,
in-12. Cette pièce commence
deux vers:

ourd'hui qu'il faut que mon amour s'ex-
e,
à apprenez jusqu'où va mon estime.

té imprimée en Hollande en
ous le nom de Molière, et fait
e l'édition des *Œuvres* de ce
omme, publiée la même année
rdam, chez le libraire Jacques
. Molière avait donné son
le Pierre en 1665. Quelques
es prétendent que Molière fit
er sa pièce; ils ajoutent qu'il
a sur-le-champ toute l'édi-
le ne reparut à Paris que dans
: VII de l'édition de 1682,
lire, neuf ans après la mort
ur. Le libraire d'Amsterdam,
pu avoir copie de la pièce de
, donna sous son nom celle
non. IX. *Le Médecin dérobé*,
en trois actes et en vers, 1692,

A. B—T.

DORING (MATHIEU), né en Thuringe dans le 14e. siècle, entra dans l'ordre des frères mineurs, et professa pendant plusieurs années la théologie à Erfurt, et ensuite à Magdebourg. Le landgrave de Thuringe le jugea propre à rétablir la discipline parmi les franciscains d'Eisenac, dont les mauvaises mœurs causaient un grand scandale. Il assista au concile de Bâle, et fut élu, par ses confrères députés au même concile, supérieur général de l'ordre, en 1443. Il se retira, sur la fin de sa vie, au couvent de Kirits, dans la marche de Brandebourg. On ignore l'époque précise de sa mort; mais de fortes raisons font croire qu'il ne vivait plus en 1465. Doring était savant théologien, ennemi déclaré des abus, mais trop subtil et trop enclin à la dispute, ce qui a fait conjecturer à quelques personnes qu'un siècle plus tard, on l'aurait vu figurer dans les rangs des réformateurs. Il a laissé les ouvrages suivants: I. *Continuatio chronici Theod. Engellusii, ab anno* 1420 *ad annum* 1464. Cette Continuation a été insérée dans le tome III des *Scriptores rerum germanicarum* de Meucken. L'éditeur dit, dans sa préface, que cet ouvrage est un des meilleurs qu'on puisse consulter pour l'histoire de la Misnie, de la Thuringe et du Brandebourg. Après la mort de Doring, un anonyme a continué cette chronique jusqu'à l'année 1494. II. *Defensorium sive Replicæ adversùs Paul. Burgensem pro Nicolao Lyrano.* Cette réponse de Doring à Paul de Burgos se trouve dans plusieurs éditions des Postilles de Nicolas de Lyre, notamment dans celle qu'a donnée Feuardent (Paris, 1590, 6 vol. in folio). III. *Appellatio contrà Magdeburgensem archiepiscopum pro cultu superstitioso hostiæ miraculosæ in*

senac. Cet ouvrage existait en
iscrit dans la bibliothèque Pauline
éipzig. IV. *Liber perplexorum*
siæ. Doring parle lui-même de
uvrage dans sa Continuation de
ronique d'Engelle ; et le peu qu'il
t suffit pour en faire regretter la
. Il avait encore composé des
mentaires sur Isaïe, et sur les
re livres des Sentences, un *Traité*
lialectique, des *Sermons*, etc.
n, et après lui quelques biogra-
, l'ont cru, mais à tort, l'au-
de la chronique connue sous le
de Nuremberg, parce qu'elle a
nprimée, pour la première fois,
cette ville. On s'accorde aujour-
à la regarder comme l'ouvrage
artman Schedel (*voy.* SCHEDEL).
icle Doring, dans Moreri, est
gé d'une manière peu satisfai-
: son nom se trouve écrit indis-
ement, Doëring, Doring, Do-
et Thoring. Richard Simon s'est
é davantage de la véritable ortho-

celier, après la m
Ursins, en 1472.
dé comme l'hum
plus digne d'occu
gnité, par ses lu
ses talents et son
les soins qu'il do
jusqu'à oser quelq
maître pour se r
son estime, justifi
dée qu'on avait c
gistrat. Il rempli
1483. Le roi, d
fin de son règne,
ses officiers, n'ay
former contre se
texta le grand âg
destituer, attend
l'activité nécessai
ter de ses fonctio
déplacement n'eû
grâce, il le fit pre
chambre des com
gistrat ne garda
deux ans. Il mour

la Théologie naturelle de de Sebonde. II. *Dialogus roprietatis monachorum*, 1512, in-4°.; III. *Explitica habitûs chartusiensis*, 1513, in-8°.; IV. *B. An*- aprimée à la suite de la *Vita* Ludolphe, Anvers, 1617, es autres ouvrages de Dor- restés manuscrits. On en la liste dans la *Biblioth. ina* de Petreius, et dans la *gica* de Foppens. W—s.

ÉANS (Louis), avocat, l'un fougueux partisans de la li- n 1542, à Orléans, suivant ujet, mais à Paris, suivant biographes. Une raison qui e peucher pour ce dernier t, c'est qu'il prend lui-même le Parisien. Il fit ses études n Dorat, et prit ensuite ses droit. Son début au barreau le succès. Il se livra alors à , dont son maître lui avait e goût, et publia quelques iocres, même pour le temps. nt comme il s'annonçait pour déclaré des protestants, il tôt une réputation dans le posé. Quelques autres ouvra- s avec plus d'emportement achevèrent de le faire con- t lorsque les ligueurs eurent l'audace jusqu'à arrêter les du parlement restés fidèles e du roi, Dorléans fut choisi plir la place d'avocat général. t le parti qui l'avait élevé, zèle excessif, et parla avec lence difficile à caractériser, à dont la *Satyre Ménippée* une peinture si vraie et en mps si plaisante. Mais enfin, le l'état misérable où la ville était réduite, il osa, le pre- procher au duc de Mayenne (*V.* Mayenne.) son manque de foi, et parler de la nécessité de traiter de la paix. Cet acte de courage fut sans effet, et Dorléans recommença à faire paraître des libelles, qui, tous, tendaient à éloigner les Français de la soumission envers Henri IV. Lorsque ce prince eut solennellement prononcé son abjuration, Dorléans, qui en prévoyait la suite, crut pouvoir l'empêcher en publiant le *Banquet du comte d'Arête*, ouvrage si odieux, qu'il fut désapprouvé des ligueurs eux-mêmes, dans lequel il s'efforce de prouver que l'abjuration du roi n'était qu'un acte de politique, et que son entrée dans Paris entraînerait l'anéantissement de la religion catholique. Cependant la capitale ouvrit ses portes à Henri, et Dorléans fut du nombre des ligueurs qui prirent la fuite pour éviter le supplice. Il se retira à Anvers, où il fit réimprimer son dernier libelle. Au bout de neuf ans d'exil il obtint son pardon, et il lui fut permis de revenir à Paris; mais quelques propos séditieux le firent arrêter, et il fut enfermé à la Conciergerie, où il demeura trois mois. Henri IV, informé de sa détention, le fit relâcher. « C'est un » méchant, dit ce prince, mais il est » revenu sur la foi de mon passeport, » je ne veux point qu'il soit maltraité. » On ne doit pas plus lui vouloir de » mal et à ses semblables, qu'à des » furieux quand ils frappent, ou à » des insensés quand ils se promènent » tout nus. » Depuis cette époque, Dorléans se montra reconnaissant pour les bontés du roi, et on ne peut guère douter qu'il ne fût sincère, puisqu'il laissa éclater les mêmes sentiments après la mort d'Henri IV. Les dernières années de Dorléans furent aussi tranquilles que les premières l'avaient été peu. Il mourut presque oublié en 1629, à l'âge de quatre-vingt-

s. On a cherché à donner ici une
xacte de ses ouvrages, dont
irs sont curieux et recherchés.
nets sur le tombeau du sieur
hac, Paris, 1568, in-8°.; II.
que de victoire par lequel on
'emarquer la vengeance que
a pris de tous ceux qui vou-
ruiner son église et la France,
1559, in-8°.; III. *Renaud*.
, Paris, 1572, in-8°. C'est une
ise imitation de l'Arioste. IV.
gie ou défense des catholiques
:s uns aux autres, contre les
'ures des catholiques associés
: de la religion prétendue ré-
:, 1586, in-8°.; V. (*Pre-*
avertissement des catholiques
is aux Français catholiques,
1587 et 1588, in-8°. Du-
- Mornay et Denis Bouthilier
ent contre cet ouvrage. Dor-
ur répondit par *Réplique pour*
holiques Anglais, 1586, in-8°.;
cond avertissement, etc. im-
avec le premier, Paris, G. Bi-

d'Arête, où il
simulation du roi
mœurs de ses parti
in-8°., rare et rec
vers, sous la mêm
primée avec des ca
et le frontispice pe
teur. X. *Remerci*
ris, 1604, in-8°.
sortie de prison. X
du parlement, Pa
Cette édition fut
l'avocat général Se
in-4°. Il en existe
y trouve quelques
XII. *La plante hu*
du roi Henri-le-
traite du rapport
les plantes, etc., P
1632, in-8°., rare
Une édit. de *Tacit*
taire latin, Paris,
notes de Dorléans
cependant Colomié
conet, dans ses
de Lacroix du M

s pendant plusieurs an-
consacra ensuite à la pré-
ielques *biographies* par-
crites d'un style agréable
e réflexions judicieuses,
ıfin sur lui l'attention du
aire a remarqué que le P.
le premier qui ait choisi
re, les révolutions pour
t. L'idée était heureuse et
répondit. L'*Histoire des*
d'Angleterre a conservé
critiques les plus délicats.
un modèle, dit Palis-
teur s'était arrêté au règne
III. Depuis cette époque,
e lui a plus permis d'être
» L'*Histoire des révo-*
pagne n'eut pas le même
s ce fut moins la faute de
celle du sujet, qui n'est
up près aussi intéressant.
à trouver dans ces deux
me narration vive et pi-
style clair et abondant,
erner les objets vraiment
ntion, et celui de les pré-
le point de vue le plus
doit convenir cependant
n du P. Dorléans est né-
ıefois incorrecte, et qu'il
ent méconnu la vérité,
prévention de toute es-
touraient. On ne grossira
ticle d'anecdotes qui se
ans un grand nombre de
historiques, et qui pour
ont peu vraisemblables;
ıtera de dire que le P.
it d'un caractère aimable,
ıversation spirituelle le
cher. Il mourut en 1698,
ın talent, parvenu à sa ma-
lait lui promettre de nou-
. On a de lui : I. *Histoire*
ms d'Angleterre, Paris,
l. in-4°., bonne édition;
il en existe plusieurs autres in-12. François Turpin a publié une continuation de cet ouvrage, Paris, 1780, 2 vol. in-8°. (*Voy.* Turpin.) II. *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, 3 vol. in-4°., 1737, 5 vol. in-12; Brumoy et Rouillé ont terminé cette histoire, que l'auteur avait laissée imparfaite. III. *Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam, et de la dernière révolution de cet état*, Paris, 1692, in-12 (*V.* Constance et Deslandes). IV. *Histoire des deux conquérants tartares Chunchi et Camhi, qui ont subjugué la Chine*, Paris, 1689, in-8°.; elle renferme des particularités curieuses. VI. *Vies* du P. *Ch. Spinola*, Paris, 1693, in-12; du P. *Cotton*, Paris, 1688, in-4°.; du P. *Ricci*, Paris, 1693, in-12; de *Marie de Savoie* et *de l'infante Isabelle*, sa fille, Paris, 1696, in-12; de S. *Stanislas Kostka*, Paris, 1712, réimprimée avec celle du bienheureux *Louis de Gonzague*, Paris, 1727, in-12; la vie du P. Cotton est la plus intéressante. V. *Sermons et instructions chrétiennes sur diverses matières*, Paris, 1696, 2 vol. in-12. Les sermons du P. Dorléans méritent d'être distingués dans le nombre des ouvrages de ce genre; mais ils n'ont rien ajouté à sa réputation. W—s.

DORLÉANS (Louis-François-Gabriel de LA MOTTE), évêque d'Amiens, né à Carpentras, le 15 janvier 1683, d'une famille originaire de Vicence, et connue dans l'histoire sous les noms de *Aureliani* ou de *Aureliano*. Il fit ses premières études au collége des jésuites de Carpentras, et alla étudier ensuite la théologie à Avignon. La vivacité de son esprit, ses progrès rapides et surtout son attachement aux pratiques de la religion, lui méritèrent l'estime de ses

Quoiqu'il fût destiné à l'état
ique par des raisons de con-
son père ne voulut point le
lre, et ce ne fut qu'après
ıg-temps examiné qu'il entra
ıaire de Viviers. Nommé d'a-
djuteur au chapitre de Car-
et peu après théologal, il
avec un zèle extraordinaire
eaux devoirs qui lui étaient
Il employait à la prière et à
ation tous les moments qui
point consacrés à visiter, à
, à consoler les malheureux.
: de vie lui inspira peu à peu
égoût du monde, qu'il résolut
ncer en se retirant à l'abbaye
- Fonts. L'abbé eut assez de
pour refuser de l'admettre au
de ses religieux, et conserva
'église de France un homme
ı en être un des plus illustres
La peste qui désola Marseille
ande partie de la Provence, lui
le nouveaux moyens d'exer-
charité chrétienne ; il espé-
vain rester plus long-temps

et de la représen
soulagement des p
partie de ses reve
à leur instruction
blissement des m
sites pastorales, i
fants qui venaien
et se plaisait à co
simples paysans.
son attention ; il
ce qui pouvait co
la pureté des mo
siastiques. Il con
sa ville épiscopale
et commode ; il y
retraites qui tour
tage des jeunes él
lumières et édifi
prélat. Il publia
du bréviaire et
dans le diocèse
tranchements jug
nécessaires, et p
une instruction
des meilleurs m
Au milieu de tant
vait le loisir de

ısi que ceux de la Trappe. La
e ne changea rien à son carac-
ıi au plan de vie qu'il avait
Il voyait d'un œil calme s'avan-
ort. Un rhume opiniâtre, suite
térités auxquelles il s'était livré
t le carême, l'enleva le 10 juil-
74, dans sa 92e. année. Il
é de 51 ans lorsqu'il fut élu
d'Amiens. Le duc de Bour-
lui ayant dit à ce sujet qu'on
ıommé évêque bien tard. « C'est
répondit-il, quand le roi a une
à faire, il la fait le plus tard
peut » Ses *Lettres spirituelles*
imprimées à Paris en 1777,
On a publié des *Mémoires en*
de lettres pour servir à l'his-
e sa vie, Malines, 1785, 2
-12. L'abbé Proyart a publié
s *Vie de l'évêque d'Amiens*,
1788, in-12; ces deux ou-
se font lire avec beaucoup
ât. M. N. S. Guillon a composé
oge de M. Dorléans de la
, couronné en 1809 par l'aca-
d'Amiens, Paris, 1809, in-8°.

W—s.

RMANS (Jean de), natif du
de ce nom, en Champagne, fils
n de Dormans, procureur au
ent de Paris, lequel portait le
le *Dormans* (quoiqu'il ne fût
igneur de ce lieu, ni en tout
partie), suivant la pratique
ordinaire en ce temps-là de
re le nom du lieu de sa nais-
Son fils fut premièrement avo-
même parlement, où sa doc-
et son mérite l'élevèrent aux
ères dignités de l'Église et de
Charles, duc de Normandie,
er dauphin de Viennois, fils du
ean, le fit premièrement son
elier, et quelque temps après,
rocura l'évêché de Beauvais. Ce
, étant parvenu à la couronne
après la mort du roi Jean son père,
le fit chancelier et garde-des-sceaux de
France, après Gilles-Ascelin de Mon-
taigu. Le pape Urbain V le créa cardi-
nal en l'année 1368. Ce fut lui qui
baptisa le dauphin, depuis roi sous
le nom de *Charles VI*, en l'église de
St.-Paul à Paris, en présence de plu-
sieurs cardinaux et évêques, au nom-
bre desquels était l'évêque de Paris.
Il donna au roi, en plein parlement,
sa démission de la dignité de chan-
celier et garde-des-sceaux de France,
sous prétexte de son grand âge; mais
on reconnut assez qu'il n'en usa ainsi
que parce qu'il ne put empêcher quel-
ques impôts que l'on voulait mettre
sur le peuple, ce qui causa la sédition
des Maillotins. La harangue qu'il fit
au roi en cette occasion, commençait
en ces termes: *Exaltasti me.* Le roi
mit à sa place Guillaume de Dormans,
son frère, qui était avocat au parle-
ment de Paris. On lit encore dans les
registres du parlement la démission de
ce chancelier. Le pape Grégoire XI le
fit son légat pour négocier la paix entre
le roi Charles V et le roi d'Angleterre.
Ce grand homme mourut le lundi 7
novembre 1375. Son corps fut inhu-
mé au pied du grand autel des Char-
treux de Paris, avec beaucoup de
pompe, par ordre du roi, quoiqu'il
eût ordonné par son testament qu'on
l'enterrât sans aucune cérémonie, et
que son cœur fût porté aux Célestins.
C'est lui qui avait fondé le collége de
Beauvais a Paris, le 16 mai 1370;
et, pour ne point laisser de doute
qu'il ne fût né a Dormans, il dit, en
parlant des boursiers de ce collége,
ces mots: *Sumantur de patriâ de*
Dormano, ex quâ nos et progeni-
tores nostri originem traxerunt na-
turalem. Il avait fondé aussi un col-
lege a Dormans pour instruire les en-
fants de ce lieu, et les rendre capables

hever leurs études, bourses qu'il a lais- Beauvais pour ceux moyen de le faire

J—B.

AUDE), chanoine de commencement du en 1674, est auteur s suivants : I. *De- ri de regiâ inaugu- ne, de liliis, am- nâ, titulis regum m discurritur*, Pa- ; II. *Histoire de la et de ses rois, com-* , Soissons, 1re. vol., 364. in-4°. : l'auteur des recherches ma- Berlette et de Mi- x chroniqueurs du lui reproche de se ois trop crédule, et détails minutieux. Le de Soissons, M. Le- à son tour du tra- e qui ne l'a pas em- avec une franchise

chimisticum, deux parties, Francfort, 1568, 1569, in-8°., a vu : il donna l'*artificium super naturale* dans la dernière édition de sa *Clef*. V. *Astronomia, chimia, anatomia viva, compendium, congeries, declinarium, fasciculus, defensio Paracelsi, ejusve doctrinæ*; des Commentaires sur les *Archidoxes*, sur l'*Aurore*, sur la *Longue Vie*; des *Traductions* des *Pyrophilies*, des *Vexations*, des *Mystères de la Nature*. VI. *De restitutæ utriusque medicinæ praxi*, Lyon, 1578, in-8°. VII. *Vita brevis et duellum animæ cum corpore*. VIII. *Monarchia physica*, Bâle, 1577, in-8°. IX. *Dictionnarium chymicum Theophrasti*, Francfort, 1583, in-8°., ouvrage dans lequel il a pour objet d'expliquer tous les termes obscurs employés par ce philosophe : ce qui n'est pas une petite entreprise; X. Une édition de *La chaire* et du *Trévisan*, Basle, 1585, in-8°.; XI. On a de Dorn, en français, *la Monarchie du Ternaire en union avec la Monomarchie du Binaire*

De rutâ saxonicâ, ib., 1705, .; Halle, 1715, in-4.; IV. *Bibeca theologico critica, secunsingulas divinioris scientiæ partisposita*, Iéna, 1721, 1723, 2 n 8.: cette bibliograph e est es des protestants pour l'ordre mé que qui y règne, et pour les jun ts critiques portés sur chaque ige; elle n'est d'ailleurs pas ter e, et aurait besoin d'une contion, d'un supplément pour les breuses omissions, et d'un bon ta. C. M. P.

DORNAU (GASPARD), en latin *avius*, médecin et littérateur , naquit en 1577, à Ziegenrueck, Stala, dans le Voigtland. Après terminé ses études, il accomn, comme répétiteur, des jeunes qui allaient suivre les cours de ersité de Bâle; il profita de son r en cette ville pour se faire recedocteur en médecine, et commença à exercer cette profession. mé, en 1608, recteur du collége örlitz, il eut ensuite le même titre uhen, en Silésie. Au bout de quelemps il se démit du rectorat, et t le titre de médecin des princes eg et de Lignitz. Dornau fut emdans les négociations au sujet de erre de Pologne, et mourut à le 28 septembre 1631. On a de *Jac. Zwingeri vita et mors*, *bus et oratione celebrata*, Gör1612, in-4°., II. *Homo diabosive sylloge scriptorum de caiâ; Paralella morum sæculi; mium scarabæi; Invidiæ enum: Calumniæ repræsentatio; mium cæcitatis, neminis, fri, pellicani, authoribus incertis*, cfort, 1618, in-4. Ce recueil est rare; le frontispice en a été reelé en 1626, avec l'indication 'ouvrage fait suite à celui qui va être cité; III. *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ joco-seriæ h. e. œconomia et commentaria auctorum veterum et recentiorum, quibus res pro vilibus aut damnosis vulgò habitæ styli patronicio vindicantur et exornantur*, Hanau, 1619, ou 1630, 2 tomes en un vol. in-fol. C'est le plus connu et le plus recherché des ouvrages de Dornau: il est divisé en deux parties, la première contient les éloges des animaux et des plantes, composés en grec, en latin, en allemand, en vers et en prose, par différents auteurs dont les noms sont indiqués dans la table, quelques-uns sont de Dornau; la seconde partie renferme l'éloge d'Hélène et de Busiris, par Isocrate; celui de Néron par Cardan, et quelques autres pièces de même genre; le nombre de facéties, éloges ridicules, etc., recueillis ou indiqués dans cet ouvrage, s'élève à six cent vingt-un. Les éditeurs des *Nugæ venales*, du *Democritus ridens* et des *Dissertationes ludicræ*, ont puisé dans ce recueil; Sallengre y a pris l'idée de son éloge de l'Ivresse; Louis Coquelet de l'éloge de la Goutte; Dreux du Radier de l'éloge des Lanternes, etc.; IV. *Ulysses scholasticus, h. e. de moribus qui in scholis quas appellant trivialibus admittuntur, dissertatio duplex*, Hanau, 1620, in-4°.; on trouve à la suite *Oratio de Barbarie*, par Gaspard Hoffmann; V. un Discours *de incrementis dominatûs turcici*, Francfort, 1615, in-4°., et quelques autres ouvrages moins importants. Ses Discours (*Orationes*) ont été publiés par Aut. Schmidt, Görlitz, 1677, 2 vol. in-8°., et Schelhorn a donné quelques lettres inédites de lui dans ses *Amœnitates litterariæ*.

W—s.

DORNEVAL. *V.* ORNEVAL (d').

DORNMEYER (ANDRÉ-JULES),

littérateur allemand, ans le pays d'Hano- ct. 1717, est prin- par sa *Philologia* 699, in-8°. Sa dis- *oso Ciceronis imi-* e dans le traité de *itate selectâ*, Ber- 8, in-8°., et dans *antissimorum opus- itatione oratoriâ*, r, Iena, 1726, in- le lui une Oraison) du savant profes- Cellarius, Halle, C. M. P. S.), abbé ou archi- nonastère de Pales- 'on croit, dans ce première jeunesse lière pour toute sorte marquable qu'ayant cre, il tomba dans , et prit pour les , qu'il en perdait le

un grand saint. Après la mort de S. Basanuse et du vénérable Jean, Dorothée quitta le monastère de Saint-Seride, et alla en fonder près de Majume, aussi dans la Palestine, un nouveau dont il fut abbé. On croit que c'est là qu'il écrivit son traité ascétique qui a pour titre : *XXIV doctrinæ seu sermones de vitâ rectè instituendâ*. Ces doctrines ou discours sont des instructions de cet abbé à ses disciples. Elles ont été traduites du grec en latin, par Hilarion Veroneo et Balthasar Corder, et se trouvent en ces deux langues dans l'*Auctuarium* de la bibliothèque des pères du jésuite Fronton du Duc, avec quelques lettres de Dorothée. Le style en est simple; mais elles sont pleines d'onction et de piété. Dorothée y rapporte diverses histoires des moines qui l'ont précédé, et quelques-unes dont il a été témoin. On doit fixer au 6e. siècle le temps où vécut S. Dorothée, et à en juger par la date de la mort de son maître le moine Jean, et de

des manufactures de pourpre à Tyr, lequel s'étant converti, consacra ses talents à la religion, se rendit très savant dans la langue hébraïque et dans les saintes écritures, et les enseigna avec réputation. Quelques-uns en ont fait un évêque de Tyr, mais il n'était que prêtre d'Antioche. On lui a aussi attribué à tort le livre intitulé : *Synopsis de vitâ et morte apostolorum, prophetarum ac discipulorum Christi;* rapsodie pleine de fautes grossières, et indigne d'un homme de ce mérite. 3°. *Dorothée le Thébain*, anachorète qui vivait dans le 4e. siècle et que l'on a mal à propos confondu avec le martyr de Nicomédie. 4°. *Dorothée*, abbé, accusé, dans la quatrième session du concile de Chalcédoine en 451, d'être un partisan d'Eutichès. 5°. *Dorothée*, l'auteur ecclésiastique, qui est celui dont il s'agit dans cet article. 6°. Enfin *Dorothée le jeune*, né à Trébisonde, et abbé sur les bords du Pont Euxin. L—y.

DOROTHÉE, archevêque de Mallésie, est auteur d'une histoire en grec vulgaire, laquelle s'étend, de la création du monde, jusqu'à la prise de Constantinople. La première édition a été publiée à Venise (1631, in-4°.), aux frais de Jean-Antoine Giannas et d'Apostolus Tzigaras, protopathaire du prince de Moldavie. Il y en a une autre édition, de l'an 1686. B—ss.

DORPIUS (Martin), né à Naeldwyck, en Hollande, vers la fin du 15e. siècle. Après avoir étudié à Louvain, il professa l'éloquence et la philosophie à Lille, et fut créé docteur en théologie en 1515. Son mérite lui ménageait une carrière distinguée; mais il fut moissonné à la fleur de son âge, le 31 mai 1525. Il était alors à la tête du collége du Saint-Esprit à Louvain. Il fut enterré dans cette ville au couvent des Chartreux, et *Erasme* honora son tombeau d'une épitaphe en vers latins, aussi élégante que flatteuse. Ce grand homme faisait un cas particulier de *Dorpius*, bien que celui-ci eût attaqué son *Eloge de la Folie*, cette satire piquante, qui dut faire une si grande sensation à l'époque où elle a paru. *Erasme* répondit à son adversaire avec la politesse la plus exemplaire, (*Erasmi*, Epist. c. 12, l. 31); et *Dorpius*, touché de cette conduite, se réconcilia sincèrement avec lui. *Erasme*, en rendant compte, dans l'*Abrégé* de sa vie, de ses divers démêlés littéraires, déclare qu'il faut omettre sa dispute avec *Dorpius*, parce qu'il avait été convenu entre eux qu'elle serait regardée comme non avenue. Thomas *Morus*, également ami d'*Erasme* et de *Dorpius*, prit parti pour l'*Eloge de la Folie*, et il adressa à *Dorpius* lui-même l'apologie qu'il en fit. *Dorpius* joignait à beaucoup de connaissances dont la réunion était assez rare de son temps, une manière de penser très libérale. Il méritait d'avoir pour amis des hommes tels que *Morus et Erasme*. Il a laissé, outre son *Epître* à Erasme sur l'*Eloge de la Folie*, quelques harangues latines, dont une : *De laudibus Aristotelis*, contre Laurent Valla, 1514, in-4°., et un petit recueil contenant : *Dialogus Veneris et Cupidinis Herculem, animi ancipitem, in suam militiam, invitâ virtute, propellentium.—Complementum Aululariæ plautinæ, et prologus in Militem ejusdem.—Epistola de Hollandorum moribus;* à Louvain, 15.., in-4°. M—on.

DORSANNE (Antoine), docteur de Sorbonne et grand-vicaire de Paris sous le cardinal de Noailles, était né à Issoudun, où son père remplissait les fonctions de lieutenant-géné-

lu bailliage (1). S'étant destiné à
ecclésiastique, il vint faire ses
es à Paris et se lia pendant sa li-
e avec l'abbé Gaston de Noailles,
is évêque de Châlons. Cette con-
sance lui procura celle de Louis-
ine de Noailles, frère aîné de Gas-
t qui fut successivement évêque
hors, de Châlons et archevêque
aris. Quand il eut été promu à ce
ier siége, en 1695, il donna à
é Dorsanne un canonicat dans son
e et successivement l'archidiaconé
s, la place d'official et la dignité
and-chantre. Il l'attira même dans
palais et il en fit son commensal,
confident et son conseil. On dit
Dorsanne remplissait avec exac-
e les fonctions de ces places, qu'il
instruit dans le droit canon, que
gements à l'officialité ne furent
is réformés et que comme grand-
tre il veillait avec soin sur les éco-
es paroisses. Mais il est surtout
u par la part qu'il prit aux que-
s qui divisèrent de son temps l'é-
cupât pas beaucou
plutôt que sa cond
tes d'alors déplût,
semblée du clergé
faire cesser les pla
renoncer à son tr
pension de cent pis
donnée à cet effet.
le cardinal de No
quentes négociatio
prélat amusa si lo
de Rome et celle de
ciations mirent D
avec les personna
quants de ce temp
avec le cardinal de
celier d'Aguesseau
qu'il n'omit rien p
archevêque du ma
tion qu'il donna
confiance que le c
long-temps témoigr
et ce fut peut-être
raison, qu'à cause
que l'abbé Dorsann
ché et se retira à l'

plus mystérieuses, ce qui
dans l'ombre des cabinets,
qui s'est passé au grand
: trouve dans son journal
traits curieux, quelques
uants, quelques réflexions
is aussi parfois des détails
ipides et des anecdotes fort
Dorsanne était trop plein
axime si commune :

le l'esprit que nous et nos amis.

nstamment sa devise. Ceux
ti sont des modèles de mo-
de sagesse et de bonne foi,
les hommes du parti con-
sont amenés là que pour
e au tableau, s'épuisent en
, et ont l'air tantôt d'imbé-
tôt de fripons qui se jouent
orsanne était bien bon s'il
it ce qu'il rapporte d'eux,
passablement méchant s'il
. Son journal commence en
finit en octobre 1728. Il a
servi à Villefore pour la ré-
: ses *Anecdotes ou Mémoi-*
s, qui ne sont autre chose
rnal mis dans un meilleur
s faits sont les mêmes; la
seule est changée. Aussi la
n des anecdotes, par Lafi-
rrait être regardée comme
ation du journal de Dor-
journal fut publié, pour la
fois, en 1755; on en fit
Amsterdam une édition en
-4°., et 5 vol. in-12; elle
ssement le titre de Rome.
est Pierre Leclerc, soudiacre
: de Rouen et retiré en Hol-
dit très sérieusement dans
, « qu'il semble que la pro-
:, attentive aux besoins de
lise, eût préparé de loin ce
et l'eût tenu comme en ré-
» Dupac de Bellegarde en
donna, trois ans après, une seconde édition. (*V.* Bellegarde). P—c—t.

DORSCH (Christophe), graveur en pierres fines, né à Nuremberg en 1676, apprit à graver en creux de son père (Everard Dorsch, mort en 1712), parcourut l'Allemagne dans sa jeunesse pour se fortifier dans son art, et revint dans sa ville natale, où il exécuta une quantité prodigieuse de gravures. Dorsch est peut-être de tous les artistes modernes qui ont travaillé les pierres fines avec quelque succès, celui qui en a produit un plus grand nombre. C'était un praticien fort expéditif, qui était plus occupé du soin de multiplier ses ouvrages que de l'ambition d'atteindre à cette perfection dont les pierres antiques offrent un si parfait modèle. Quoique fort estimé par les Allemands, Dorsch ne sera jamais regardé comme un artiste d'un goût délicat. Cependant les nombreuses suites de portraits de papes, d'empereurs, de rois de France et de souverains de tous les pays, qu'il a gravées, seraient une des parties les plus intéressantes de l'iconographie moderne, si la plupart de ces portraits n'étaient pas faits d'imagination. Quand Dorsch n'avait pas sous la main un portrait ressemblant de la personne qu'il voulait représenter, il ne se faisait pas le moindre scrupule de la graver d'après l'idée qu'il s'était formée de sa figure. C'est ainsi qu'il a presque toujours travaillé; les copies qu'il a faites des plus belles pierres antiques, quoique plus fidèles à leur modèle, ne doivent être consultées qu'avec circonspection par les personnes qui ne connaissent pas les originaux. Le fouret de Dorsch manque d'agrément; mais il est ferme et hardi. Cet artiste eut deux filles auxquelles il enseigna son art; il mourut à Nuremberg le 17 oct. 1732. A—s.

DORSCHE (Jean-George), en

, laborieux théolo-
né à Strasbourg en
1622 pasteur à En-
eur de théologie à
27, et à Rostock en
it, le 25 décembre
oir publié un très
ouvrages, la plupart
ontre les catholiques
inistes : il sont tous
protestants, et sont
ore qu'ils suffiraient
r une bibliothèque.
catalogue dans son
raire, et Théophile
dans son *Temple*
ecueil des vies des
ogiens protestants.
t en latin ; on re-
nombre : I. *Epi-*
turiæ octo, Stras-
16 ; II. *Latro theo-*
is latro, Rostock,
. *Parallela monas-*
a ; IV. *Dissertatio*
ochi, Strasbourg

conserve un manuscrit dans la bibliothèque de l'université de Halle. On fait bien moins de cas des nombreuses additions qu'y a faites J. Graubs, gendre de l'auteur, dans l'édition qu'il a donnée de ce livre, Francfort, 1694, in-fol., de plus de 1500 pag. Cet ouvrage suppose un travail immense. Il suit verset par verset tous les chapitres de la Bible, et cite sur chaque passage, sur chaque mot sujet à controverse, tous les auteurs qui ont écrit pour l'éclaircir ; un seul mot, *elohim*, par exemple, fournit plus de soixante citations. En tête de l'ouvrage est la table des auteurs cités, avec l'indication des abréviations, des éditions, etc. Ils sont au nombre de plus de 500. On trouve la vie de Dorsche dans l'édition de ses *Commentaires sur les quatre évangélistes* donnée par J. Fecht ; on y apprend que ce savant professeur avait une très belle écriture, quoiqu'il écrivît avec une rapidité singulière, circonstance qui

ı, et obtint en 1811 le com-
nent de l'armée d'observation
d en Espagne. Ce commande-
qui le tenait en seconde ligne, lui
eu d'occasions de montrer son
; cependant il est sûr que dans
s rapports il fit preuve de juge-
ur les résultats de cette odieuse
, et qu'il fut du petit nombre des
ıx qui osèrent faire connaître
rtie de la vérité. Souffrant de-
ng-temps des suites d'une con-
à la tête, il fut obligé de se sou-
à la terrible opération du tré-
t revint aussitôt après à Paris,
ourut le 24 juillet 1812, dans
ı cruelles souffrances.

M—D. j.

ISET (Thomas Sackville, r comte de), issu d'une famille ıde venue en Angleterre avec ıme-le-Conquérant, naquit en à Withiam en Sussex. Dès son : il donna les plus grandes es- es, et après avoir fait ses études rd et pris le degré de maître ès Cambridge, il vint à Londres ectionner dans la connaissance s. Il avait, à l'université, mé- nom de poète, par quelques tions en vers qui ne sont pas jusqu'à nous. En 1557, étant e de la chambre des commu- l publia une pièce de poésie e : Induction ou Introduction *roir des magistrats*, avec la l'infortuné duc de Buckingham. roir des magistrats est com- l'une suite de poëmes de diffé- uteurs, où l'on a suivi un plan ique, et où de grands person- racontent les catastrophes dont été les victimes. La manière kville tient beaucoup de celle enser, avant lequel il a écrit. 61 il donna sa tragédie de *Gor-*, la première pièce en vers re- présentée à Londres. Des embarras pécuniaires lui firent ensuite entreprendre le voyage de France et d'Italie. Il était en prison à Rome en 1566 (quelques auteurs disent pour dettes, d'autres à cause de sa religion et de son inébranlable fidélité pour sa souveraine), lorsqu'il y apprit la mort de son père. Il revint en Angleterre jouir de l'héritage considérable qui lui était dévolu, et peu après fut élevé à la pairie avec le titre de lord Buckhurst; mais son humeur prodigue ne tarda pas à lui causer de nouveaux désagréments. La reine Elisabeth, dont il était le proche parent, vint à son secours. Les conseils qu'elle lui donna, et les mortifications qu'il essuya vinrent à bout de le corriger, et le reste de sa carrière fut aussi tranquille qu'honorable. Elisabeth l'envoya en ambassade à Paris, en 1570, pour complimenter le roi sur son mariage, et pour en négocier un entre elle et le duc d'Anjou. Trois ans après, on le voit figurer parmi les pairs qui firent le procès au duc de Norfolk, accusé d'avoir comploté pour tirer Marie Stuart de sa prison. Il fut ensuite un des juges de cette princesse, et lorsque le parlement eut confirmé la sentence de mort prononcée contre elle, il fut chargé de lui en porter la nouvelle. Envoyé, en 1587, ambassadeur auprès des États-généraux des Provinces-Unies, qui s'étaient plaints amèrement du comte de Leicester, il remplit cette mission délicate et même hasardeuse, avec une intégrité parfaite, et vint à bout de redresser les maladresses du favori, dont il encourut la haine. Elisabeth, se laissant aller aux suggestions de Leicester, rappela Buckhurst et l'exila dans ses terres. La mort de son ennemi, qui arriva dix mois après, lui rendit la bienveillance de la reine. Elle le nomma

rretière, le chargea
ussions importantes,
n sa faveur pour que
ord l'élût chancelier
comte d'Essex, qui
sur les rangs pour
nité. A la mort du
arleigh, qu'il avait
traité avec les Hol-
ible à l'Angleterre, il
en éminent en 1598,
lque sorte, premier
l se signala par sa
s intérêts de sa sou-
le l'état. Il répondit
aux libelles que le
aisait répandre dans
cuser la reine et son
ence dans l'adminis-
es, et notamment de
Il soupçonna d'ail-
une heure, le comte
seins contre l'état,
e la foule qui se por-
tait plus forte que de
voya son fils le lord
er à prendre garde

une bague d'or, émaillée en noir, et garnie de vingt diamants; de lui dire que sa majesté lui souhaitait une prompte et parfaite guérison, ainsi qu'un bon et heureux succès, et une vie aussi longue que la durée des diamants de cette bague, en témoignage de quoi elle le priait de porter cette bague, et de la garder en mémoire d'elle. Cette faveur délicate contribua beaucoup à ranimer Dorset, mais le coup fatal était porté. Assistant au conseil d'état, il mourut subitement au milieu de ses collègues et en présence de la reine, le 19 août 1608. Dorset était grand et bien fait, d'une figure agréable, d'une politesse et d'une aménité qui lui conciliaient l'affection de tous ceux qui s'adressaient à lui; mais en même temps d'une fermeté inébranlable. On ne le vit jamais prendre part aux partis qui divisaient la cour; il ne s'occupait que des intérêts de sa souveraine, qui eût pu avoir un serviteur plus adroit, mais non plus judicieux ou plus fidèle. Il était éloquent et avait l'imagination

, plus complètement en 1570; en 1590, sous le titre de Gor-, elle fut réimprimée en 1756, ne preface de Spence. Pope ait que le style et l'aisance na- de cette pièce n'eussent pas été imitées par les auteurs du siècle t. On la trouve à la tête du se- olume de la collection de vieil- ces de théâtre publiée par Dod- Malgré les eloges de Pope, cette n'a pas joui d'un grand succès on l'a réimprimée. Elle a, à de la froideur qui y règne, été fe parmi les ouvrages oubliés. ert, comte DE DORSET, fils du ent, avait une connaissance si de du grec et du latin, qu'il couramment ces deux langues. un membre influent dans la re des communes, dans plu- parlements, et mourut à qua- neuf ans, le 27 février 1609. hard, comte DE DORSET, son é à Londres en 1589, voyagea nce en 1611, vécut depuis son avec une magnificence digne rang, exerça noblement l'hos- , et mourut en 1624. Il avait , deux jours après la mort de re, Anne Clifford, fille et héri- u comte de Cumberland (*Voy.* ND.), qui, en 1650, se remaria ste de Pembroke, chambellan rles Ier., homme d'une simpli- trême, dont Butler s'est beau- iverti dans son Hudibras. Elle arée par divorce de ce second au bout de moins d'un an. mme, distinguée par sa piété, érosité et son amour pour les , fonda deux hôpitaux, répara struisit sept églises et six châ- érigea dans le comté de West- nd, une colonne sur le lieu où rait dit le dernier adieu à sa un tombeau à son précepteur Samuel Daniel, le poète historien, et un autre à Spenser. Elle laissa, en manuscrit, des *Mémoires* sur sa vie, où elle fait le plus grand eloge de son premier mari, et des Mémoires sur sa famille. Sous le règne de Charles II, le secrétaire d'état lui ayant envoyé quelqu'un pour être membre du parlement, pour le bourg d'Appleby qui relevait d'elle, il en reçut cette réponse : « J'ai été tracassée par un » usurpateur; j'ai été négligée par une » cour; mais je ne recevrai pas des » ordres d'un sujet : votre homme ne » sera pas élu. Anne DORSET, PEM- » EROKE, et MONTGOMMERY. » E—s.

DORSET (ÉDOUARD SACKVILLE, comte DE), frère de Richard, né en 1590, fut élevé sous les yeux de son grand-père, et fit dans l'étude des progrès remarquables, qui le mirent à même de voyager avec fruit. Il venait de se marier et demeurait chez son beau-père, lorsqu'il reçut un cartel de lord Bruce, alors à Paris. Il alla, en conséquence du rendez-vous fixé, se battre entre Anvers et Berg-op-Zoom, et tua son adversaire. Cette affaire fit grand bruit dans le temps, et comme on portait des jugements peu favorables sur sa conduite, il écrivit pour se justifier, à un ami en Angleterre, une longue lettre, que l'on conserve encore à Oxford, et qui donne de lui la meilleure idée. Clarendon nous apprend que cette affaire ne fut pas la seule de ce genre qu'il eut dans sa jeunesse, et que d'ailleurs la fougue de son caractère se manifesta fréquemment à cette époque. Quoi qu'il en soit, il jouit d'une grande faveur à la cour, fut en 1620 un des chefs qui commandèrent les troupes envoyées au secours de l'électeur palatin, gendre de Jacques Ier. L'année suivante il alla en ambassade en France, et à son retour entra dans le con-

gua dans la chambre
il défendit le chan-
isé de corruption. Il
1624, lorsque la
le rappela en An-
les grands biens de
ent chargés de det-
ta à peine de quoi
dement sa dignité.
t de Charles Ier., il
toutes les discus-
ient le bien de l'état,
même temps fidèle
, qui le combla de
arqué que son nom
ais parmi ceux des
, lorsqu'il est ques-
qui peuvent être re-
ttentatoires à la li-
ou contraires aux
n 1640 nommé un
aume, lors du voyage
Ce fut alors qu'ayant
re qui devait s'exé-
e 23 octobre 1641,
chambre des com-
révint ce coup fatal,

concilier avec le parlement; et l'année suivante, lorsque Charles publia la déclaration d'York, qui annonçait ses intentions pacifiques, Dorset fut un des lords qui souscrivirent la vérité des assertions du monarque. Lorsqu'il vit dans les deux chambres le parti formé contre le roi, il fournit de l'argent à ce prince, et le suivit à l'armée. Il déploya la plus grande bravoure à la bataille d'Edgehill, où il reprit l'étendard royal dont les rebelles s'étaient emparés. Il ne négligeait cependant aucun moyen d'effectuer une réconciliation entre le roi et le parlement; ce qui lui fit faire dans le conseil une réponse au discours du comte de Bristol, qui avait parlé pour la continuation de la guerre (*voy.* Jean Digby). Tous les efforts pour amener la paix ayant été vains, et le roi s'étant mis entre les mains de l'armée d'Ecosse, Dorset fut du nombre des membres du conseil qui signèrent en 1646 la capitulation d'Oxford, par laquelle on leur assurait la liberté de composer pour leurs terres. Quand le roi, après

manquer de réussir. Ses vices
it ceux de son temps, il n'eut pas
de fermeté pour leur résister; ce
joint à la modicité de sa fortune
sionnée par les extravagances de
rère aîné, lui causa de fréquents
rras. Mais tous ses défauts furent
s par son admirable sagacité,
aractère obligeant, sa magnani-
, et son inaltérable fidélité envers
souverain. — Son fils Richard,
e de Dorset, né en 1622, fut
isonné par le long parlement
il était membre, sous prétexte
n attachement au comte de Straf-
Il vécut dans la retraite jusqu'à
stauration; à cette époque, il fut
oyé à établir le gouvernement,
partie de la commission qui jugea
égicides. Il se montra le digne
sseur de ses ancêtres, quoiqu'il
occupé d'autre emploi public que
de lord lieutenant du comté de
rx. Il mourut en août 1677. —
ard, frère du précédent, était
son père à Oxford. Il fut blessé
bataille de Newbery en 1645. Il
ris par les rebelles, et inhumaine-
: massacré à Kiddington près
ford, en 1645. E—s.

ORSTEN (Thierry), médecin
and, mort à Cassel en 1551. Il
a une nouvelle forme à l'*Hortus*
atis (*Voyez* Cuba), avec les fi-
du libraire Egénolphe, sous
re : *Botanicon continens herba-*
aliarumque simplicium quorum
in medicinâ est descriptiones
mes, Francfort, 1540, in-fol.
ier a consacré à sa mémoire le
Dorstenia, qui comprend des
s d'Amérique, dont l'une est très
re comme contrepoison. — Dors-
(Jean-Daniel), professeur de
cine à Marbourg, né en 1643,
en 1706, a publié une thèse
tabaco. D—P—s.

DORTHES (Jacques-Anselme), correspondant de la société royale d'agriculture de Paris, et membre de la société royale des sciences de Montpellier et de la société linnéenne de Londres, naquit à Nîmes le 19 juillet 1759, et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais cette profession ne convenant ni à ses principes, ni à ses goûts, il la quitta au moment d'entrer dans les ordres, pour se livrer à l'étude de la médecine, qui s'accordait mieux avec l'indépendance de ses opinions et avec son amour passionné pour l'histoire naturelle. Observateur exact et judicieux, il en cultiva toutes les branches avec autant de succès que d'ardeur. On a de lui un *Mémoire* intéressant sur *les Cailloux roulés du Rhône*, composé en société avec le baron *de Servières*, et quelques *Dissertations analytiques* sur d'autres pierres des environs de Nismes. Les mémoires de l'ancienne société royale d'agriculture de Paris renferment plusieurs de ses écrits, sur les insectes considérés dans leurs rapports avec la médecine, l'agriculture et les arts. Il a découvert plusieurs de ces petits animaux qui n'avaient pas encore été observés. De ce nombre est *l'Orthesia characias*, ainsi appelée de son nom, et dont il a publié la description en 1784. Il remporta la même année le prix proposé par la société royale des sciences de Montpellier, dont le sujet était l'éloge de *Richer de Belleval*, fondateur du jardin des plantes de cette ville, et fut ensuite admis dans cette académie. Conduit par son zèle à l'armée des Pyrénées, où il servit volontairement en qualité de médecin dans les hôpitaux, il y mourut, victime de son dévouement, à la fleur de son âge, en 1794. V. S—l.

DORTOUS. *Voy.* MAIRAN.

acteur et auteur co- 734, est mort au 1812. Il a com- res subalternes une s pièces, qu'il déso- faire, folie, pro- te. Quelques-unes u un grand succès, *not* ou *les Battus* (1779), dont on ux représentations *spour de Jacrisse ; peut et non pas ce tendant comedien ;* *ltations*, etc., etc. senter quelques pa- tes comédies sur le Il a fait jouer au *les Etrennes de nour et de la na-* et en prose, 1780; *rdes*, comédie en prose, 1780, et *les* en un acte et en le théâtre de la Cité 1794, *le Tu et le aite egalité*, comé- *tacles*, 1799, 2 vol. in-12; *nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de la Correspondance du machiniste, formant les deux derniers volumes*, 1801, 4 vol. in-18. III. *Les Amants du faubourg St-Marceau*, ou *Aventures de Madelon Triquet et de Colin Tampon*, 1801, 4 vol. in-18. IV. *Le Menage diabolique, histoire pour quelques-uns, roman pour quelques autres, sujet à réflexions pour tous*, 1801, 2 vol. in-12. V. *Mille et un grignons*, ou *l'Homme qui a renoncé à tout, roman philosophi-tragi-comique*, 1806, 4 vol. in-12. VI. *La Femme à projets*, ou *l'Abus de l'esprit et des talents*, 1807, 4 vol. in-12. Dorvigny est mort dans la dernière misère. Ses ouvrages lui auraient rapporté beaucoup d'argent ; mais quand il était dans le besoin (et cela lui arrivait souvent), il aliénait la propriété de ses comédies pour la moindre somme; il faisait ressource de tout: on l'a vu donner jusqu'à six billets de spectacle pour un petit verre d'eau-

ne, l'attaqua en 1514, le mit en déroute et le fit prisonnier. Le malheureux Dosa fut livré aux plus horribles supplices par ses impitoyables vainqueurs; on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, un sceptre à la main, l'un et l'autre également rougis au feu, puis on lui ouvrit les veines, et l'on fit avaler un verre de son sang à son frère Lucas, qui l'avait secondé dans sa révolte. Après avoir été déchiré en lambeaux il fut ensuite écartelé, rôti et dépecé pour servir de nourriture à ses principaux fauteurs, qu'on avait affamés à dessein. Dosa souffrit cette cruelle mort sans se plaindre, demandant pour toute grâce qu'on épargnât son frère. Les autres prisonniers furent empalés ou écartelés vifs, à l'exception de ceux qu'on laissa mourir de faim: raffinements de barbarie qu'on ne saurait excuser, et qui déshonorent l'espèce humaine! B—P.

DOSIO (Jean-Antoine), sculpteur, naquit à Florence en 1535. Il alla, dès l'âge de quinze ans, à Rome, et travailla d'abord à l'orfévrerie; il entra ensuite dans l'école de Raphaël de Montelupo, sculpteur célèbre de cette époque. Dosio fut chargé de rétablir plusieurs statues à Belvedère; il fit différents ouvrages en stuc et en bas-relief, et sculpta différents tombeaux de marbre, avec les portraits des personnes en l'honneur de qui on les élevait. Dosio savait travailler les ornements d'architecture avec un talent très-remarquable. Ses ouvrages lui ont assigné un rang honorable parmi les sculpteurs du 16. siècle qui ont cultivé leur art avec le plus de succès. A—s.

D'OSSAT. *V.* Ossat (d').

DOSSIE (Robert), écrivain anglais, mort en 1777. On voit par les ouvrages qu'il a publiés qu'il était pharmacien à Londres, mais comme il a plutôt cherché à être utile que brillant, il a été peu connu pendant sa vie. On connaît de lui: I. *The elaboratory laid open*, Londres, 1758, in-8°. C'est un traité de chimie pharmaceutique dont le but principal tend à diminuer la cherté des médicaments; II. *Institutes of experimental chemistry*, Londres, 1759, in-8°. On y trouve des expériences curieuses sur les usages médicaux des plantes et sur quelques poisons. III. *Theory and practice of chirurgical pharmacy*. IV. Il paraît que Dossie contribua beaucoup à la formation de la société pour l'encouragement des arts, et en publia les mémoires sous ce titre: *Memoirs of agriculture, and others œconomical arts, by Robert Dossie*. Le premier volume parut en 1768, in-8°.; il contient le détail des prix proposés par la société, et les efforts qu'elle a faits pour propager la culture de la garance et des prairies artificielles; dans le second, qui parut en 1771, on trouve des expériences sur la méthode d'agriculture de Tull, qui tendent à prouver qu'en général elle est avantageuse; le troisième parut en 1781, après la mort de l'auteur. D—P—s.

DOSSO (Dossi), peintre, né à Ferrare en 1474, mort en 1558, était l'ami de l'Arioste, qui l'a célébré comme un des artistes les plus distingués de cette époque. Dosso, reconnaissant des éloges de son illustre ami, peignit son portrait d'une manière si admirable qu'on ne savait qui du peintre ou du poète avait fait preuve d'un plus grand talent. Ce portrait doit être regardé comme un des ouvrages les plus précieux de l'iconographie moderne. — Dosso avait un frère (Jean-Baptiste) qui était excel-

avsage, les deux frè-
long-temps pour le
: Ferrare ; on voit
leurs tableaux dans
de. A—s.

E (Jean-Henri),
rès de Versailles, le
16, étant ce qu'on
it naturel. Il porta
a de sa mère ; mais
celui de Dotteville,
e portait son père,
rance. Il entra dans
n célèbre où, dit
céit sans dépendre,
ns commander, » et
uté a ceux qui ont
. Le P. Dotteville
gues années au col-
endant la révolution
tranquille à Versail-
nvirons, et mourut
07. On a de lui : I. *Salluste avec la vie et des notes criti-*

vives instances de ses amis qui le priaient de compléter sa traduction. Il fit paraître cependant une *Traduction complète de Tacite*, troisième édition, 1792, 7 vol. in-12 ; quatrième édition (an VII), 1799, 7 vol. in-8°., ou 7 vol. in-12 ; mais il y fit entrer les traductions de la *vie d'Agricola* et *des mœurs des Germains*, par l'abbé de la Bletterie, avec des changements si légers qu'il ne les indiqua pas, et conserva même la *Vie de Tacite* par la Bletterie. Le P. Dotteville a lié, par un supplément ou abrégé, les événements décrits dans les annales avec le commencement des histoires. IV. *Traduction de la comédie de Plaute intitulée* Mostellaria, *avec le texte revu sur plusieurs manuscrits et sur les meilleures éditions* (an XI), 1803, in-8°. Ce travail faisait partie d'une traduction complète de Plaute ; c'est tout ce qui en a été publié. Le P. Dotteville s'était aussi occupé d'une traduction de

6. On a de lui : I. *Aristodemo*, e. Cette pièce, imprimée pour ière fois à Padoue, en 1643, ncore dans la même ville en in-4°. On en connaît plu- utres éditions; Boyer a traité e sujet en français, et récem- abbé Monti en italien. II. Des t des *Canzoni*, Padoue, 1643, L'édition la plus complète est : Venise, 1689, deux tomes, olume grand in-12. Plusieurs ites pièces de Dottori ont été s dans des recueils choisis. III. *o, poëma eroico-comico*, Ve- 652, in-12. Ce poëme est di- dix chants; l'auteur le publia nom d'*Iraldo Crotta* qui est l'a- me du sien. On lui attribue en- *Parnasse*, poëme en huit , et *Galathée*, poëme en cinq W—s.

J (Gérard). *Voy.* Dow.

DOUBLET (Jean), poète fran- é à Dieppe dans le 16e. siècle. du Maine dit qu'il était savant s langues. On a effectivement une traduction française des *ires de Xénophon*, Paris, 1548. Goulart l'a insérée dans le re- es ouvrages de Xénophon tra- ar différents auteurs, Paris, in-fol. Doublet a encore publié *égies, avec quelques épigram- eduites du grec et du latin*, 1559, in-4°. : les élégies sont ibre de vingt-six. Parmi les épi- es, on distingue celle de l'*Her- odite*, traduite du latin de Pulci. eau de Marsy, qui a publié quel- ièces de ce poète dans le tome X *nales poetiques* (pag. 69-86), u'il ne lui a guère manqué que ivre dans un autre siècle et de re plus de douceur dans son , pour obtenir une réputation ble. » W—s.

DOUBLET (Jacques), religieux bénédictin, mort doyen de son ordre, à l'abbaye de St.-Denis, en 1648, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il a écrit quelques ouvrages tombés dans l'oubli, parce que l'érudition en est superficielle et qu'on y remarque un défaut absolu de critique. Ce sont : I. *Histoire de l'abbaye de St.-Denis en France, contenant les antiquités d'icelle*, etc., Paris, 1625, 2 vol. in-4°. : cette histoire a été effacée par celle de dom Félibien (*voy.* Félibien); II. *Histoire chronologique pour la vérité de St.-Denis l'aréopagite, apôtre de France et premier évêque de Paris*, Paris, 1646, in-4°.; III. *Histoire de la très ancienne église de St.-Étienne des Grès* (ou des Grecs), *des singularités de cette église*, Paris, 1648, in-8°. : cet ouvrage est divisé en deux parties; la seconde contient *la Vie de St.-Étienne, grand archidiacre de Sens*. W—s.

DOUBLET (François), docteur régent de la faculté de médecine de Paris, et ensuite professeur à l'école de santé de la même ville, naquit à Chartres, en 1751. A peine avait-il achevé sa rhétorique, que séduit par la lecture des livres des voyageurs, il s'évada de la maison paternelle, n'ayant d'autre guide qu'un de ses condisciples, un peu moins jeune que lui. Ils parcoururent l'Italie et la Hollande, où ils coururent divers dangers. Mais bientôt, abjurant ses erreurs, le jeune Doublet revint dans sa patrie, consoler un père que sa fuite mettait au désespoir. Il reprit ses études, et vint à Paris où il fit sa philosophie, après quoi il s'inscrivit parmi les élèves de la faculté de médecine. Il rédigea les leçons de ses maîtres avec tant de précision et de correction, que ses cahiers sont de véritables traités. Trois ans

;u docteur, Doublet, fait la réputation bile, fut nommé mé- l de Charité de St.- issement, connu au- e nom d'hospice de ivait été formé par ir la paroisse la plus dans la double in- er les indigents et de quel point l'ordre et ivent concourir au malades dans les ité. En 1780, Dou- médecin de l'hospice istitué par le conseil u anthrope, pour le fants trouvés atteints obtint encore la place ôpital des Vénériens. ait consacré tous ses ation des établisse- , en fut récompensé is-inspecteur de hô- oyaume; il justifia ce ication de mémoires

rante-quatre ans. Doublet a publié: I. *Mémoire sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés*; Paris, 1791; II. *Observations faites dans le département des hôpitaux civils*, 4 vol. in-8°. Paris, 1785, 86, 87 et 88. Ces observations sont extraites du journal de médecine, depuis 1785. On y remarque la topographie des hospices de St.-Sulpice et de Vaugirard, et des dissertations fort intéressantes. III. *Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale*, in-8°., 1791, publiées par ordre du Roi. Cet ouvrage, dont la doctrine a été attaquée avec avantage, par des médecins encore vivants, est recommandable quant à la partie pratique, et fait beaucoup d'honneur à Doublet, qui le premier a posé les bases du traitement de cette maladie dangereuse. IV. *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de l'opérer*, Paris, 1791. Cet ouvrage

iècle, une espèce de célébrité goût pour les nouvelles, soit s, soit littéraires, et par ses avec beaucoup de gens de let- le savants distingués. Sa mai- personne offraient un exem- plus de l'influence exercée à oque par l'empire seul de l'a- , de la tradition du bon ton; le ce qu'on peut appeler la ns une femme, douée peut- illeurs d'un esprit ordinaire. artenait, ainsi que la duchesse eul sa petite nièce, à la nom- amille des Crozat. M. Doublet an, intendant du commerce, ort, sa veuve, qui n'était pas e retira dans un appartement r du couvent des Filles-St.- , d'où elle ne sortit pas une s dans l'espace de quarante an- était là que, tous les jours, elle it un cercle d'amis ou de per- s marquants par leur esprit savoir, quelques-uns par leur e, et tous, ou presque tous, assorti au sien. Chacun d'eux à la même heure et occupait fauteuil, placé dans le salon us de son propre portrait. Là, grand bureau, se trouvaient istres, où l'on était tenu d'ins- nouvelles du jour, après avaient été débitées et livrées scussion de toute la société. ces registres était pour les teux, et l'autre pour les faits érés. A la fin de la semaine eait l'extrait de ces registres, qui avait été écrit sur des volantes, puis jeté dans un et cet extrait formait une es- journal, objet de spéculation valet-de-chambre secrétaire . Doublet. Ce journal, connu la révolution, dans les pro- insi qu'à Paris, sous le nom de *Nouvelles à la main*, fixa l'atten- tion de la police, dans le temps de ces querelles entre la cour et les par- lements, qui, dès 1752 et 1753, avaient fait prédire d'une manière bien remarquable par lord Chesterfield ce que nous n'avons que trop vu pour notre malheur et notre instruction. Le valet-de-chambre en question, qui était peut-être, en réalité, le rédac- teur des deux ou trois feuilles ré- putées coupables, paya seul pour toute *la paroisse* (c'était ainsi qu'on appelait la réunion de ces vieux nou- vellistes); il fut enfermé un instant. Si l'on excepte M. de Foucemagne, les *paroissiens* n'étaient peut-être pas des chrétiens très fervents; mais tous, ou presque tous, se montrè- rent jansénistes pendant la petite guerre déclarée par le parlement de Paris à l'archevêque, pour un refus de sacrements. Les principaux étaient l'abbé Legendre, frère de la maîtresse de la maison, et sur lequel Piron a fait cette chanson :

Vive notre vénérable abbé,
Qui siége à table
Mieux qu'au jubé,

Piron lui-même, les deux frères La- curne de Ste.-Palaye, les abbés Chau- velin et Xaupi, Mairan, Mirabaud, d'Argental, Falconet, Voisenon, dans les œuvres duquel on lit des vers adressés à Mme. Doublet, âgée de quatre-vingt-douze ans, etc., etc. Dans un coin de la chambre, siégeait sans désemparer Bachaumont, le plus ancien et le plus fidèle des amis de cette dame, moins âgé qu'elle de dix ans, et qui partageait son apparte- ment. Ce n'était pas le moins original de toute l'assemblée, ni le moins gai, surtout lorsque c'était lui qui faisait les frais du souper, espèce de satur- nale succédant à une grave séance du sénat romain. Dans les derniers temps

nit de radoter pour
: tout dire impuné-
int avant de mourir.
nom des *Mémoires*
s matériaux avaient
nouvelles anecdotes
neillis jour par jour
. Bachaumont). Le
par Pidansat de Mai-
t subalterne, qui,
hez Mme. Doublet,
n'on crut que c'était
: le jour, ainsi qu'à
mort de celui-ci, ar-
t dont on fit par mé-
stère à son amie,
chagrin qu'elle eut
adant qu'il était parti
ns vouloir prendre
l'avait abandonnée,
au point que sa tête
tant que son cœur.
et ne jouissant que
: de ses facultés mo-
tit à recevoir les se-
, auxquels elle avait

dont le plus grand nombre avaient atteint le terme le plus reculé de la vie humaine. La sienne finit vers la fin de 1771. Elle avait alors plus de quatre-vingt-quatorze ans, et avait vu sa sixième génération. L—r—g.

DOUGIN (Louis), jésuite, né à Vernon, en Normandie, s'est rendu célèbre par quelques ouvrages, et plus encore par la part extrêmement active qu'il prit dans les affaires du jansénisme et de la bulle *unigenitus*, de laquelle il se montra un défenseur zélé. Les jansénistes lui imputent d'avoir fait partie de ce que, dans le temps, on appelait la *Cabale des Normands*, composée principalement des PP. *le Tellier*, *Lallemand* et *Daniel*. On lui attribua, et presque tous les dictionnaires historiques lui attribuent encore mal-à-propos le fameux *Problème ecclésiastique* (*V.* Viennes). Les véritables ouvrages du P. Dougin sont : I. *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande*. Ce livre, que l'abbé

la tête du volume se trouve, pour servir de préface, une dissertation qui a pour titre : *de la Divinité de Jésus-Christ, combattue par Nestorius, et prouvée par St.-Cyrille* ; III. *Histoire de l'Origénisme*, vol. in-4°., de laquelle il y a une édition en un vol. in-12, Paris, Nic. Le Clerc, 1700. L'ouvrage est divisé en cinq livres, et suivi d'un *Eclaircissement sur ce que les anciens ont dit de la condamnation d'Origène dans le 5e. concile œcuménique.* Cette histoire, qui n'est pas moins celle d'Origène que de l'Origénisme, pleine de recherches savantes et d'anecdotes curieuses, est bien écrite. L'auteur a su y rattacher une grande quantité de faits qui en rendent la lecture également agréable et instructive. IV. beaucoup d'*écrits* et de *mémoires* relatifs aux affaires du temps. Le P. Doucin occupa dans son ordre divers emplois, et fut envoyé à Rome à l'occasion du jansénisme. Il mourut à Orléans, en 1726. L—r.

DOUDYNS (Guillaume), peintre, né le 31 décembre 1630, à La Haye, où son père était bourguemestre et colonel des arquebusiers. Il n'étudia d'abord la peinture que comme un amusement; mais ensuite il s'y livra sans réserve. Ayant reçu les leçons d'un maître médiocre, il fit le voyage d'Italie. Un séjour de douze ans à Rome et l'étude assidue des grands maîtres le rendirent habile. Il fut reçu à la bande académique sous le nom de *Diomène*. Les instances de sa famille l'arrachèrent enfin à un séjour qu'il affectionnait; et, de retour à La Haye, en 1661, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à y fonder une académie de peinture. Plusieurs fois on l'en nomma directeur, non, dit Weyermans, à cause de son rang, mais pour ses talents. Ses ouvrages eurent en Hollande un grand succès. Il mourut en 1697, à soixante-sept ans. Descamps, qui cite avec éloge quelques tableaux ou plafonds exécutés par Doudyns à La Haye, dit qu'il avait une grande manière de composer, qu'il dessinait correctement, drapait bien et avait une bonne couleur; que l'on y joigne l'expression des sentiments, ce sera là tout ce qu'on peut admirer dans les ouvrages d'un très grand peintre. Il faut donc que Doudyns n'ait possédé que jusqu'à un certain degré les qualités qui lui sont attribuées, puisque, sans être regardé comme un artiste médiocre, il n'est point placé au premier rang. Ses tableaux sont peu connus en France, et le Musée n'en possède aucun.

D—r.

DOUFFET. *V.* Duffeit.

DOUGADOS. *V.* Venance.

DOUGLAS (Archambaut, comte de), naquit à Douglasdale, en Ecosse, vers l'année 1374, d'une illustre et ancienne famille de ce royaume. Il embrassa de bonne heure le parti des armes, où l'appelaient le goût du temps et sa propre inclination. La valeur et les talents qu'il déploya dans les différentes guerres dont il fut chargé contre les Anglais, lui firent donner, par la régence d'Ecosse, le commandement général de dix mille auxiliaires envoyés à Charles VII, roi de France, en 1421. La France, alors désolée par les factions, l'était encore par les armées anglaises. Douglas, avec le faible secours qu'il avait amené, sut, par la sagesse de sa conduite, en imposer aux uns et arrêter les progrès des autres. Il défit entièrement les Anglais, dans la sanglante et mémorable bataille de Beaugé, périrent, avec la fleur de leur noblesse, le duc de Clarence et le r quis de Sommerset, frère et on

près cet événement, arles sentit qu'il de- homme tel que Dou- mpenser dignement s services, il le créa al, sur le fait de la t le royaume (di- à celle de connéta- en outre, le duché c tous les revenus hés à cette dignité. taient l'Angleterre ; sse était de les fo- entretenir. Douglas patrie en diligence, nement à soutenir la , alors armée con- e la couronne d'An- Lancastre), dont précédemment em- xécution de ce pro- ée à Douglas; mais, viste avant d'avoir Ecossais les autres , il fut vaincu et fait Shrewsburi, dans bonne, dont le mouvement entraîna et perdit l'armée. Son chef fut trouvé mort sur le champ-de-bataille. Archambaut-Douglas est la souche de plusieurs familles de ce nom établies en France depuis cette époque, et dont une existe encore avec éclat à Montréal, près de Nantua, département de l'Ain. Elle fut transplantée en 1619, par Antoine Douglas, honoré de la confiance du prince de Condé, et chargé par lui du commandement en chef des troupes envoyées dans le Bugey. Cette maison, en conservant le souvenir de son ancienne origine, n'a point perdu l'amour de sa première patrie, ni le sentiment de fidélité pour ses anciens maîtres; car, en 1745, Charles-Joseph et Joseph-Marie, arrières-petits-fils d'Antoine, accompagnèrent le prétendant lors de son invasion en Angleterre. Le premier se signala, dans cette expédition, par la prise, à Montrose, du *Hazard-Sloop*, chaloupe de guerre anglaise. Il combattit constamment sous les or-

mère, alors régente d'Ecosse, lui donna l'abbaye d'Aberbrothick, et le nomma peu de temps après archevêque de St.-André; mais n'étant protégé que par la reine, il résigna ses prétentions en faveur de son compétiteur, qui était soutenu par le pape. Nommé l'année suivante par la reine à l'évêché de Dunkeld, quoique sa nomination fût confirmée par Léon X, non seulement il ne put prendre possession de cet évêché, mais il fut même enfermé et retenu en prison plus d'un an au château d'Edimbourg, par ordre du duc d'Albany qui, nouvellement appelé à la régence, donnait toutes les places à ses amis à de ses créatures. La reine et le duc s'étant ensuite rapprochés, Douglas, rendu à la liberté, fut sacré évêque de Dunkeld, entra dans son église, non sans être obligé, à ce qu'on rapporte, d'employer la force pour en chasser son compétiteur. Sa modération, ses goûts paisibles, ses qualités aimables et son zèle pour le bien de son diocèse, auraient dû l'y faire chérir; mais il portait un nom odieux à l'Ecosse, et, au premier éclat des troubles de cette époque, il jugea prudent de passer en Angleterre. Déclaré proscrit, et dépouillé des revenus de son évêché, il fut accueilli par Henri VIII, qui lui accorda une pension. Il mourut de la peste à Londres en 1521 ou 1522. Gawin Douglas est un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la langue et la poésie écossaise, et il est peut-être à l'Ecosse ce que Chaucer est à l'Angleterre. Ses vers ont une élégance que l'on chercherait inutilement dans ceux des écrivains qui l'ont précédé. Son ouvrage le plus considérable est une traduction en vers de l'*Enéide* avec le livre supplémentaire de Maphée, écrite vers l'an 1512, et qui ne fut pour lui que le travail de seize mois. On y remarque une grande fidélité, et néanmoins beaucoup de chaleur et une verve soutenue; chaque livre est précédé d'un prologue en vers, où son imagination, plus libre, déploye toutes ses richesses; deux de ces prologues, le *Mois de mai* et l'*Hiver* ont été depuis arrangés en style moderne par Fawkes. Cette traduction de l'*Enéide* fait époque dans l'histoire de la littérature anglaise; c'était la première traduction d'un auteur classique qui fût publiée dans la Grande-Bretagne, et ce premier essai était un chef-d'œuvre pour le siècle où il parut. On en cite une édition imprimée à Londres en 1553, in-4°. On en a fait à Edimbourg une nouvelle édition avec un glossaire, en 1710, petit in-fol. Outre quelques ouvrages qui se sont perdus, Douglas a laissé un poëme intitulé le *Palais de l'honneur*, vision morale dans le genre du *Tableau de Cébès*; la traduction en vers du poëme d'Ovide, *De Remedio amoris*, ouvrage de sa jeunesse, et qu'il entreprit, dit-on, pour y chercher des secours contre une passion malheureuse; et *King Hart*, poëme allégorique imprimé dans le recueil des anciens poëmes écossais, de Pinkerton. S—D.

DOUGLAS (Jacques), médecin anglais, membre du collége des médecins de Londres et de la société royale de cette ville, naquit en Écosse vers la fin du dix-septième siècle, et se fit connaître, dès le commencement du dix-huitième, par des succès, comme praticien, et par son premier ouvrage publié en 1707. Il avait un frère, chirurgien fort habile, et, pour les distinguer, on appelait *Jacques* le docteur Douglas, dénomination sous laquelle on le désigne ordinairement. Le docteur Douglas était un excellent accoucheur et un fort bon anatomiste. La

eu avancée de son
prit d'en perfection-
inches. Pour cela il
tude des ouvrages
ssés les anciens sur
chirurgiens d'alors
peu l'histoire. Il fut
pé de celle de l'opé-
, et recueillit tout ce
d'important sur ce
re à ses concitoyens
re Jacques, de Rau,
. Il préconisa la mé-
pareil, et en démon-
en 1718, dans un
ociété royale de Lon-
borna point ses tra-
ches historiques sur
ourner au profit de
s utiles découvertes
st à ce médecin que
remière description
péritoine. Douglas
issances vastes sur
de l'art de guérir.
t de l'anatomie et de

démasqua et fit connaître les moyens qu'employait cette jongleuse effrontée. Il est mort à Londres, en 1742, laissant une réputation que le temps a consacrée. Le roi d'Angleterre, juste apréciateur de ses talents, lui fesait une pension de 500 guinées par an. On a de lui : I. *Myographiæ comparatæ specimen*, en anglais, Londres, 1707, in-8°.; en latin, Leyde, 1709, 1738, in-8°., avec une augmentation par Jean-Frédéric Schreiber, qui traduisit l'ouvrage en latin. II. *Bibliographiæ anatomicæ specimen, sive, catalogus omnium pene auctorum qui ab Hippocrate ad Harveum rem anatomicam ex professo, vel obiter, scriptis illustrarunt*, Londres, 1715, in-8°.; Leyde, 1734, in-8°. Allam enrichit ce catalogue de remarques importantes; cependant il contient un grand nombre d'erreurs. III. *History of the lateral operation*, Londres, 1726, in-4°.; traduit en latin: *Historia lateralis operationis*, Leyde, 1728, in-4°.; et en français, par

nensis, or Description and of the coffeetree, Londres, n-folio; VIII. *Description du e* (en anglais), Londres, in-4°.; traduit en latin par E. er, 1733, in-8°.; et par Josué , Leyde, 1737, in-8°. IX. *nateriæ medicæ, or a catal f single medicines*, 1724, in- onyme; dans l'exemplaire qui la bibliothèque de M. Banks, me note de la main même de , par laquelle il s'en déclare X. Plusieurs mémoires dans nsactions philosophiques. On aussi une traduction anglaise tomie de Winslow. F—R.

GLAS (Jean), frère du préchirurgien de Londres, mem- la société royale de la même fut un célèbre lithotomiste. Il a, en 1719, la taille par le pareil; méthode qui avait été ée par son frère. Ce procédé, mu, était tombé en désuétude le commencement du seizième Les deux Douglas en sont donc taurateurs; le médecin pour préconisée, et le chirurgien voir exécutée avec un succès rédita parmi les chirurgiens le l'Europe. Douglas obtint la le lithotomiste du fameux hô- e Westminster. Il était non- ent grand opérateur, mais lettré, et savant. On lui doit lentes recherches sur l'emploi quina pour arrêter les progrès angrène. Il a écrit des choses ur l'emploi des purgatifs dans ement de la syphilis, comme à s'opposer à la salivation rielle. Il a aussi réclamé en fa- les femmes le droit exclusif de ier les accouchements. Voici la es ouvrages de Jean Douglas : *otomia Douglassiana with a course of operations*, Lond., 1719, in-4°., traduit en français; et en allemand, avec des notes et un supplément, par J. Timmius. II. *An account of mortifications and of the surprising effects of the Bark in putting a tap to their progress.*, etc. Londres, 1729 et 1732, in-8°. III. *Remarks on a late pompous work*, ibid., 1733, in-8°. (*V.* Cheselden); IV. *Short account on the state of midwifery in London*, ibid. 1736, in-8°.; V. *Dissertation on the venereal disease*, ibid., 1737, in-8°. — Douglas (Robert), de la famille des précédents, médecin anglais, qui vivait au milieu du dix-huitième siècle. On ne connaît de lui qu'un seul ouvrage écrit en anglais, en 1747, et traduit en français, sous le titre de *Traité sur la génération de la chaleur dans les animaux*, Paris, 1755, in-12. Il a manqué à l'auteur d'être au courant des connaissances physiologiques et chimiques modernes, pour remplir complettement ce que promet son titre. F—R.

DOUGLAS (Guillaume), médecin, né à Boston, a publié *a Summary of the present state of the british settlements in north America*, Boston, 1755; Londres, 1760, in-8°., 2 vol. Cet ouvrage ne brille pas par le plan sur lequel il est rédigé, car il est très confus; l'auteur parle successivement de plusieurs objets, et ne néglige pas les plantes, quoiqu'il n'en eût pas fait une étude particulière, et il dit qu'il en avait recueilli onze cents autour de Boston. Il fait la remarque que les plantes à fleurs composées et à fleurs apétales y sont plus communes que partout ailleurs. Il donne quelques détails sur la culture du maïs et autres céréales apportées d'Europe. On

ur une *Lettre* au
: sur l'inoculation,
et un *Traité sur*
i parut vers 1755.
ont eu anglais. —
tre) a publié, dans
de la Société royale
nnée 1768, un Mé-
ce a été donnée dans
ie du *Journal de*
e titre : *Observa-*
bstance bleue trou-
dans un fond de
. Dans les mêmes
nnée 1775, il pu-
sur le vin de Tokai
Hongrie. D—P—s.

JEAN), évêque an-
1721, et était fils
e Pittenween, port
de Fife en Ecosse.
d, passa en France
taché en 1744, en
lain, au troisième
des à pied qui était
avec les alliés, et

de la religion naturelle et révélée. Cet opuscule a été réimprimé en 1806. Le lord Bath le fit nommer en 1762 chanoine de Windsor, et lui laissa en mourant sa bibliothèque. La société royale et celle des antiquaires de Londres l'admirent dans leur sein en 1778. Il fut nommé en 1787 l'un des gardiens du muséum britannique, et fut élevé la même année à l'évêché de Carlile, auquel le doyenné de Windsor fut ajouté en 1788; il fut ensuite transféré au siége épiscopal de Salisbury, et mourut en 1806, âgé de quatre-vingts-six ans. Il est auteur d'un grand nombre de pamphlets politiques qui, quoique oubliés aujourd'hui, furent probablement la source de sa fortune. C'est lui qui, à la sollicitation du lord Sandwich, prépara pour l'impression et écrivit l'introduction et les notes qui accompagnent la superbe édition du troisième voyage du capitaine Cook.

X—s.

DOUJAT (JEAN), né à Toulouse

se rendit exprès à Bourges, iputer une chaire, afin de s'ac- er à parler en public. Il fut la même année professeur en non au collége de France; et :, en 1655, la chaire de doc- ent dans la faculté de droit à e savant archevêque De Mar- avait pour lui beaucoup d'es- proposa pour être, à Rome, r de Rote; mais il ne fut point à cette place. Le président de , qui précéda Bossuet dans le orat du dauphin, avait pro- prendre Richelet pour l'aider augustes fonctions; mais sur citations du président Nicolaï, lit, et fit choix de Doujat, qui ependant pas sous-précepteur, le disent tous les dictionnaires ues; mais seulement un des lettres de la maison du Dau- qui devaient lui donner du ur les sciences, et lui en ap- les premiers élémens. Doujat na ceux de l'histoire, et fut historiographe de France. Il prend lui-même, dans la pré- sa traduction de Velléius lus, qu'il avait été chargé, *ordre supérieur*, de faire pour prince, *un abrégé de l'his- universelle*. C'est le même projet uta, bientôt après, Bossuet, on admirable *Discours*. Les de Doujat lui attirèrent, avec des savants, des pensions rables de la cour, du clergé et ocelier de France. Il jouissait venu considérable; mais dé- t peu pour lui-même, il avait p de superflu, et il l'employait agement des pauvres. Son dé- sement était parfait, et il joi- une modestie rare, une exacte . « On ne saurait lui rien ap- lre, écrivait Chapelain à Balzac » (1650), dans les langues grecque, » latine, italienne, espagnole. » Il parlait l'hébreu, le turk même; et entendait l'anglais, l'allemand et l'esclavon. On trouve plusieurs de ses discours dans le *Recueil des Harangues prononcées à l'académie française*. Il présida plusieurs fois cette société célèbre (1), et mourut à Paris le 27 octobre 1688, âgé de soixante-dix-neuf ans, étant doyen de l'académie, du collége royal et de la faculté de droit. Pélisson et le P. Nicéron ayant donné la liste de ses ouvrages, on ne citera ici que les principaux, et ceux que ces deux biographes ont oubliés: I. *Dictionnaire de la langue toulousaine*, Toulouse, 1638, in-8°. Doujat n'a pas mis son nom à ce glossaire, qu'on trouve à la suite des éditions du poète Goudouli. Doujat fit aussi imprimer à Paris, en 1644, in-12, une *Grammaire espagnole abrégée*, et, en 1646, un *Moyen aisé d'apprendre les langues*, in-12. II. *Specimen juris ecclesiastici apud Gallos usu recepti*, Paris, 1671, 2 vol. in-12. Le tome 2°., contenant le tableau des évêchés, abbayes et maisons religieuses des différents ordres et congrégations, parut séparément sous ce titre français: *La Clef du grand pouillé de France*, Paris, 1671, in-12; III. *Histoire du droit canonique*, Paris, 1677, in-12. On trouve, à la suite de cette histoire, deux ouvrages importants: 1°. l'Explication des lieux des conciles; 2°. une Chronologie des papes, des conciles, des hérésies, des pères et des autres auteurs ecclésiastiques. IV. *Prænotionum canonicarum libri V*, Paris, 1687, in-4°. C'est une histoire du

(1) Aucun orateur n'a peut-être mieux loué Louis XIV que ne le fit Doujat, le 25 août 1681, dans le discours qu'il prononça pour la distribution des prix.

u docteur, Doublet,
fait la réputation
ôle, fut nommé mé-
de Charité de St.-
ssement, connu au-
nom d'hospice de
vait été formé par
r la paroisse la plus
dans la double in-
les indigents et de
quel point l'ordre et
vent concourir au
malades dans les
té. En 1780, Dou-
médecin de l'hospice
stitué par le conseil
anthrope, pour le
ants trouvés attenants
b'int encore la place
pital des Vénériens.
il consacre tous ses
ation des établisse-
en fut récompensé
s-inspecteur de l'hô-
yaume; il justifia ce

rante-quatre ans. Doublet a publié: I. *Mémoire sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne chez les enfants nouveau-nés*; Paris, 1791; II. *Observations faites dans le département des hôpitaux civils*, 4 vol. in-8. Paris, 1785, 86, 87 et 88. Ces observations sont extraites du journal de médecine, depuis 1785. On y remarque la topographie des hospices de St.-Sulpice et de Vaugirard, et des dissertations fort intéressantes. III. *Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale*, in-8., 1791, publiées par ordre du Roi. Cet ouvrage, dont la doctrine a été attaquée avec avantage, par des médecins encore vivants, est recommandable quant à la partie pratique, et fait beaucoup d'honneur à Doublet, qui le premier a posé les bases du traitement de cette maladie dangereuse. IV. *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de*

. siècle, une espèce de célebrité
n goût pour les nouvelles, soit
ues, soit littéraires, et par ses
is avec beaucoup de gens de let-
t de savants distingués. Sa mai-
sa personne offraient un exem-
: plus de l'influence exercée à
époque par l'empire seul de l'a-
té, de la tradition du bon ton;
de ce qu'on peut appeler la
dans une femme, douée peut-
l'ailleurs d'un esprit ordinaire.
ppartenait, ainsi que la duchesse
oiseul sa petite nièce, à la nom-
e famille des Crozat. M. Doublet
rsan, intendant du commerce,
mort, sa veuve, qui n'était pas
, se retira dans un appartement
eur du couvent des Filles-St-
as, d'où elle ne sortit pas une
ois dans l'espace de quarante an-
C'était là que, tous les jours, elle
isait un cercle d'amis ou de per-
ges marquants par leur esprit
r savoir, quelques-uns par leur
nce, et tous, ou presque tous,
ge assorti au sien. Chacun d'eux
it à la même heure et occupait
me fauteuil, placé dans le salon
sous de son propre portrait. Là,
n grand bureau, se trouvaient
registres, où l'on était tenu d'ins-
les nouvelles du jour, après
s avaient été débitées et livrées
discussion de toute la société.
de ces registres était pour les
louteux, et l'autre pour les faits
avérés. A la fin de la semaine
digeait l'extrait de ces registres,
ce qui avait été écrit sur des
s volantes, puis jeté dans un
; et cet extrait formait une es-
de journal, objet de spéculation
le valet-de-chambre secrétaire
me. Doublet. Ce journal, connu
à la révolution, dans les pro-
s ainsi qu'à Paris, sous le nom
1.

de *Nouvelles à la main*, fixa l'attention de la police, dans le temps de ces querelles entre la cour et les parlements, qui, dès 1752 et 1753, avaient fait prédire d'une manière bien remarquable par lord Chesterfield ce que nous n'avons que trop vu pour notre malheur et notre instruction. Le valet-de-chambre en question, qui était peut-être, en réalité, le rédacteur des deux ou trois feuilles réputées coupables, paya seul pour toute *la paroisse* (c'était ainsi qu'on appelait la réunion de ces vieux nouvellistes); il fut enfermé un instant. Si l'on excepte M. de Foncemagne, les *paroissiens* n'étaient peût-être pas des chrétiens très fervents; mais tous, ou presque tous, se montrèrent jansénistes pendant la petite guerre déclarée par le parlement de Paris à l'archevêque, pour un refus de sacrements. Les principaux étaient l'abbé Legendre, frère de la maîtresse de la maison, et sur lequel Piron a fait cette chanson :

Vive notre vénérable abbé,
Qui siége a table
Mieux qu'au jube,

Piron lui-même, les deux frères Lacurne de Ste.-Palaye, les abbés Chauvelin et Xaupi, Mairan, Mirabaud, d'Argental, Falconet, Voisenon, dans les œuvres duquel on lit des vers adressés à Mme. Doublet, âgée de quatre-vingt-douze ans, etc., etc. Dans un coin de la chambre, siégeait sans désemparer Bachaumont, le plus ancien et le plus fidèle des amis de cette dame, moins âgé qu'elle de dix ans, et qui partageait son appartement. Ce n'était pas le moins original de toute l'assemblée, ni le moins gai, surtout lorsque c'était lui qui faisait les frais du souper, espèce de saturnale succédant à une grave séance du sénat romain. Dans les derniers temps

;uit de radoter pour
: tout dire impuné-
int avant de mourir.
n nom des *Mémoires*
s matériaux avaient
; nouvelles anecdotes
ueillis jour par jour
. BACHAUMONT). Le
par Pidansat de Mai-
it subalterne, qui,
:hez Mme. Doublet,
n'on crut que c'était
t le jour, ainsi qu'à
mort de celui-ci, ar-
t dont on fit par mé-
ystère à son amie,
l chagrin qu'elle eut
adant qu'il était parti
ns vouloir prendre
l l'avait abandonnée,
au point que sa tête
tant que son cœur.
et ne jouissant que
e de ses facultés mo-
itit à recevoir les se-
auxquels elle avait

dont le plus grand nombre avaient atteint le terme le plus reculé de la vie humaine. La sienne finit vers la fin de 1771. Elle avait alors plus de quatre-vingt-quatorze ans, et avait vu sa sixième génération. L—P—E.

DOUCIN (LOUIS), jésuite, né à Vernon, en Normandie, s'est rendu célèbre par quelques ouvrages, et plus encore par la part extrêmement active qu'il prit dans les affaires du jansénisme et de la bulle *unigenitus*, de laquelle il se montra un défenseur zélé. Les jansénistes lui imputent d'avoir fait partie de ce que, dans le temps, on appelait la *Cabale des Normands*, composée principalement des PP. *le Tellier*, *Lallemand* et *Daniel*. On lui attribua, et presque tous les dictionnaires historiques lui attribuent encore mal-à-propos le fameux *Problème ecclésiastisque* (*V.* VIAIXNES). Les véritables ouvrages du P. Doucin sont : I. *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande*. Ce livre, que l'abbé

la tête du volume se trouve, pour servir de préface, une dissertation qui a pour titre : *de la Divinité de Jésus-Christ, combattue par Nestorius, et prouvée par St.-Cyrille* ; III. *Histoire de l'Origénisme*, vol. in-4°., de laquelle il y a une édition en un vol. in-12, Paris, Nic. Le Clerc, 1700. L'ouvrage est divisé en cinq livres, et suivi d'un *Eclaircissement sur ce que les anciens ont dit de la condamnation d'Origène dans le 5°. concile œcuménique.* Cette histoire, qui n'est pas moins celle d'Origène que de l'Origénisme, pleine de recherches savantes et d'anecdotes curieuses, est bien écrite. L'auteur a su y rattacher une grande quantité de faits qui en rendent la lecture également agréable et instructive. IV. beaucoup d'*écrits* et de *mémoires* relatifs aux affaires du temps. Le P. Doucin occupa dans son ordre divers emplois, et fut envoyé à Rome à l'occasion du jansénisme. Il mourut à Orléans, en 1726. L—y.

DOUDYNS (Guillaume), peintre, né le 31 décembre 1630, à La Haye, où son père était bourguemestre et colonel des arquebusiers. Il n'étudia d'abord la peinture que comme un amusement; mais ensuite il s'y livra sans réserve. Ayant reçu les leçons d'un maître médiocre, il fit le voyage d'Italie. Un séjour de douze ans à Rome et l'étude assidue des grands maîtres le rendirent habile. Il fut reçu à la bande académique sous le nom de *Diomène*. Les instances de sa famille l'arrachèrent enfin à un séjour qu'il affectionnait; et, de retour à La Haye, en 1661, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à y fonder une académie de peinture. Plusieurs fois on l'en nomma directeur, non, dit Weyermans, à cause de son rang, mais pour ses talents. Ses ouvrages eurent en Hollande un grand succès. Il mourut en 1697, à soixante-sept ans. Descamps, qui cite avec éloge quelques tableaux ou plafonds exécutés par Doudyns à La Haye, dit qu'il avait une grande manière de composer, qu'il dessinait correctement, drapait bien et avait une bonne couleur; que l'on y joigne l'expression des sentiments, ce sera là tout ce qu'on peut admirer dans les ouvrages d'un très grand peintre. Il faut donc que Doudyns n'ait possédé que jusqu'à un certain degré les qualités qui lui sont attribuées, puisque, sans être regardé comme un artiste médiocre, il n'est point placé au premier rang. Ses tableaux sont peu connus en France, et le Musée n'en possède aucun.

D—r.

DOUFFET. *V.* Duffeit.

DOUGADOS. *V.* Venance.

DOUGLAS (Archambaut, comte de), naquit à Douglasdale, en Ecosse, vers l'année 1374, d'une illustre et ancienne famille de ce royaume. Il embrassa de bonne heure le parti des armes, où l'appelaient le goût du temps et sa propre inclination. La valeur et les talents qu'il déploya dans les différentes guerres dont il fut chargé contre les Anglais, lui firent donner, par la régence d'Ecosse, le commandement général de dix mille auxiliaires envoyés à Charles VII, roi de France, en 1421. La France, alors désolée par les factions, était encore par les armées anglaises. Douglas, avec le faible secours qu'il avait amené, sut, par la sagesse de sa conduite, en imposer aux uns et arrêter les progrès des autres. Il défit entièrement les Anglais, dans la sanglante et mémorable bataille de Beaugé, où périrent, avec la fleur de leur noblesse, le duc de Clarence et le marquis de Sommerset, frère et oncle du

Après cet événement, harles sentit qu'il de- homme tel que Dou- mpenser dignement s services, il le créa al, sur le fait de la it le royaume (di- à celle de connéta- , en outre, le duché ce tous les revenus hés à cette dignité. itaient l'Angleterre ; sse était de les fo- entretenir. Douglas patrie en diligence, nement à soutenir la s, alors armée con- e la couronne d'An- e Lancastre), dont précédemment em- exécution de ce pro- iée à Douglas; mais, viste avant d'avoir Ecossais les autres , il fut vaincu et fait Shrewsbury dans

bonne, dont le mouvement entraîna et perdit l'armée. Son chef fut trouvé mort sur le champ-de-bataille. Archambaut-Douglas est la souche de plusieurs familles de ce nom établies en France depuis cette époque, et dont une existe encore avec éclat à Montréal, près de Nantua, département de l'Ain. Elle fut transplantée en 1619, par Antoine Douglas, honoré de la confiance du prince de Condé, et chargé par lui du commandement en chef des troupes envoyées dans le Bugey. Cette maison, en conservant le souvenir de son ancienne origine, n'a point perdu l'amour de sa première patrie, ni le sentiment de fidélité pour ses anciens maîtres; car, en 1745, Charles-Joseph et Joseph-Marie, arrières-petits-fils d'Antoine, accompagnèrent le prétendant lors de son invasion en Angleterre. Le premier se signala, dans cette expédition, par la prise, à Montrose, du *Hazard-Sloop*, chaloupe de guerre anglaise. Il combattit constamment sous les ci-

mère, alors régente d'Ecosse, lui donna l'abbaye d'Aberbrothick, et le nomma peu de temps après archevêque de St.-André; mais n'étant protégé que par la reine, il résigna ses prétentions en faveur de son compétiteur, qui était soutenu par le pape. Nommé l'année suivante par la reine à l'évêché de Dunkeld, quoique sa nomination fût confirmée par Léon X, non seulement il ne put prendre possession de cet évêché, mais il fut même enfermé et retenu en prison plus d'un an au château d'Edimbourg, par ordre du duc d'Albany qui, nouvellement appelé à la régence, donnait toutes les places à ses amis à de ses créatures. La reine et le duc s'étant ensuite rapprochés, Douglas, rendu à la liberté, fut sacré évêque de Dunkeld, entra dans son église, non sans être obligé, à ce qu'on rapporte, d'employer la force pour en chasser son compétiteur. Sa modération, ses goûts paisibles, ses qualités aimables et son zèle pour le bien de son diocèse, auraient dû l'y faire chérir; mais il portait un nom odieux à l'Ecosse, et, au premier éclat des troubles de cette époque, il jugea prudent de passer en Angleterre. Déclaré proscrit, et dépouillé des revenus de son évêché, il fut accueilli par Henri VIII, qui lui accorda une pension. Il mourut de la peste à Londres en 1521 ou 1522. Gawin Douglas est un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la langue et la poésie écossaise, et il est peut-être à l'Ecosse ce que Chaucer est à l'Angleterre. Ses vers ont une élégance que l'on chercherait inutilement dans ceux des écrivains qui l'ont précédé. Son ouvrage le plus considérable est une traduction en vers de l'*Enéide* avec le livre supplémentaire de Maphée, écrite vers l'an 1512, et qui ne fut pour lui que le travail de seize mois. On y remarque une grande fidélité, et néanmoins beaucoup de chaleur et une verve soutenue; chaque livre est précédé d'un prologue en vers, où son imagination, plus libre, déploye toutes ses richesses; deux de ces prologues, le *Mois de mai* et l'*Hiver* ont été depuis arrangés en style moderne par Fawkes. Cette traduction de l'*Enéide* fait époque dans l'histoire de la littérature anglaise; c'était la première traduction d'un auteur classique qui fût publiée dans la Grande-Bretagne, et ce premier essai était un chef-d'œuvre pour le siècle où il parut. On en cite une édition imprimée à Londres en 1553, in-4°. On en a fait à Edimbourg une nouvelle édition avec un glossaire, en 1710, petit in-fol. Outre quelques ouvrages qui se sont perdus, Douglas a laissé un poëme intitulé le *Palais de l'honneur*, vision morale dans le genre du *Tableau de Cébès*; la traduction en vers du poëme d'Ovide, *De Remedio amoris*, ouvrage de sa jeunesse, et qu'il entreprit, dit-on, pour y chercher des secours contre une passion malheureuse; et *King Hart*, poëme allégorique imprimé dans le recueil des anciens poëmes écossais, de Pinkerton. S—D.

DOUGLAS (Jacques), médecin anglais, membre du collége des médecins de Londres et de la société royale de cette ville, naquit en Écosse vers la fin du dix-septième siècle, et se fit connaître, dès le commencement du dix-huitième, par des succès, comme praticien, et par son premier ouvrage publié en 1707. Il avait un frère, chirurgien fort habile, et, pour les distinguer, on appelait *Jacques* le docteur Douglas, dénomination sous laquelle on le désigne ordinairement. Le docteur Douglas était un excellent accoucheur et un fort bon anatomiste. La

eu avancée de son
prit d'en perfection-
anches. Pour cela il
tude des ouvrages
issés les anciens sur
chirurgiens d'alors
peu l'histoire. Il fut
pé de celle de l'opé-
, et recueillit tout ce
d'important sur ce
re à ses concitoyens
re Jacques, de Rau,
. Il préconisa la mé-
pareil, et en démon-
en 1718, dans un
ociété royale de Lon-
borna point ses tra-
ches historiques sur
ourner au profit de
s utiles découvertes
st à ce médecin que
remière description
péritoine. Douglas
issances vastes sur
s de l'art de guérir.
t de l'anatomie et de

démasqua et fit connaître les moyens qu'employait cette jongleuse effrontée. Il est mort à Londres, en 1742, laissant une réputation que le temps a consacrée. Le roi d'Angleterre, juste apréciateur de ses talents, lui fesait une pension de 500 guinées par an. On a de lui : I. *Myographiæ comparatæ specimen*, en anglais, Londres, 1707, in-8°.; en latin, Leyde, 1729, 1758, in-8°., avec une augmentation par Jean-Frédéric Schreiber, qui traduisit l'ouvrage en latin. II. *Bibliographiæ anatomicæ specimen, sive, catalogus omnium pene auctorum qui ab Hippocrate ad Harveum rem anatomicam ex professo, vel obiter, scriptis illustrarunt*, Londres, 1715, in-8°.; Leyde, 1734, in-8°. Allanus enrichit ce catalogue de remarques importantes; cependant il contient un grand nombre d'erreurs. III. *History of the lateral operation*, Londres, 1726, in-4°.; traduit en latin: *Historia lateralis operationis*, Leyde, 1728, in-4°.; et en français, par

mensis, or Description and of the coffeetree, Londres, in-folio; VIII. *Description du ne* (en anglais), Londres, in-4°.; traduit en latin par E. ster, 1733, in-8°.; et par Josué , Leyde, 1737, in-8°. IX. *materiæ medicæ, or a cata- of single medicines*, 1724, in- nonyme; dans l'exemplaire qui is la bibliothèque de M. Banks, une note de la main même de is, par laquelle il s'en déclare . X. Plusieurs mémoires dans nsactions philosophiques. On t aussi une traduction anglaise natomie de Winslow. F—R.

UGLAS (Jean), frère du pré- , chirurgien de Londres, mem- : la société royale de la même fut un célèbre lithotomiste. Il ua, en 1719, la taille par le ppareil; méthode qui avait été llée par son frère. Ce procédé, nnu, était tombé en désuétude le commencement du seizième Les deux Douglas en sont donc staurateurs; le médecin pour préconisée, et le chirurgien 'avoir exécutée avec un succès crédita parmi les chirurgiens ite l'Europe. Douglas obtint la de lithotomiste du fameux hô- de Westminster. Il était non- ent grand opérateur, mais e lettré, et savant. On lui doit llentes recherches sur l'emploi inquina pour arrêter les progrès gangrène. Il a écrit des choses sur l'emploi des purgatifs dans itement de la syphilis, comme e à s'opposer à la salivation rielle. Il a aussi réclamé en fa- des femmes le droit exclusif de uer les accouchements. Voici la des ouvrages de Jean Douglas : *thotomia Douglassiana with a course of operations*, Lond., 1719, in-4°., traduit en français; et en allemand, avec des notes et un supplément, par J. Timmius. II. *An account of mortifications and of the surprising effects of the Bark in putting a tap to their progress.*, etc. Londres, 1729 et 1732, in-8°. III. *Remarks on a late pompous work*, ibid., 1735, in-8°. (*V.* Cheselden); IV. *Short account on the state of midwifery in London*, ibid. 1736, in-8°.; V. *Dissertation on the venereal disease*, ibid., 1737, in-8°. — Douglas (Robert), de la famille des précédents, médecin anglais, qui vivait au milieu du dix-huitième siècle. On ne connait de lui qu'un seul ouvrage écrit en anglais, en 1747, et traduit en français, sous le titre de *Traité sur la génération de la chaleur dans les animaux*, Paris, 1755, in-12. Il a manqué à l'auteur d'être au courant des connaissances physiologiques et chimiques modernes, pour remplir complettement ce que promet son titre. F—R.

DOUGLAS (Guillaume), médecin, né à Boston, a publié *a Summary of the present state of the british settlements in north America*, Boston, 1755; Londres, 1760, in-8°., 2 vol. Cet ouvrage ne brille pas par le plan sur lequel il est rédigé, car il est très confus; l'auteur parle successivement de plusieurs objets, et ne néglige pas les plantes, quoiqu'il n'en eût pas fait une étude particulière, et il dit qu'il en avait recueilli onze cents autour de Boston. Il fait la remarque que les plantes à fleurs composées et à fleurs apétales y sont plus communes que partout ailleurs. Il donne quelques détails sur la culture du maïs et autres céréales apportées d'Europe. On

ur une *Lettre* au
e sur l'inoculation,
et un *Traité sur*
i parut vers 1755.
ont en anglais. —
tre) a publié, dans
de la Société royale
nnée 1768, un Mé-
ce a été donnée dans
ne du *Journal de*
e titre : *Observa-*
bstance bleue trou-
dans un fond de
. Dans les mêmes
année 1773, il pu-
sur le vin de Tokai
Hongrie. D—P—s.

JEAN), évêque an-
1721, et était fils
le Pittenweem, port
de Fife en Ecosse.
d, passa en France
taché en 1744, en
lain, au troisième
des à pied qui était
avec les alliés, et
45 à la bataille de

de la religion naturelle et révélée. Cet opuscule a été réimprimé en 1806. Le lord Bath le fit nommer en 1762 chanoine de Windsor, et lui laissa en mourant sa bibliothèque. La société royale et celle des antiquaires de Londres l'admirent dans leur sein en 1778. Il fut nommé en 1787 l'un des gardiens du muséum britannique, et fut élevé la même année à l'évêché de Carlile, auquel le doyenné de Windsor fut ajouté en 1788; il fut ensuite transféré au siége épiscopal de Salisbury, et mourut en 1806, âgé de quatre-vingts-six ans. Il est auteur d'un grand nombre de pamphlets politiques qui, quoique oubliés aujourd'hui, furent probablement la source de sa fortune. C'est lui qui, à la sollicitation du lord Sandwich, prépara pour l'impression et écrivit l'introduction et les notes qui accompagnent la superbe édition du troisième voyage du capitaine Cook.

X—s.

DOUJAT (JEAN), né à Toulouse vers l'an 1606, d'une famille [illegible]

e rendit exprès à Bourges, puter une chaire, afin de s'ac- à parler en public. Il fut a même année professeur en ion au collége de France; et , en 1655, la chaire de doc- nt dans la faculté de droit à savant archevêque De Mar- avait pour lui beaucoup d'es- proposa pour être, à Rome, de Rote; mais il ne fut point à cette place. Le président de , qui précéda Bossuet dans le rat du dauphin, avait pro- rendre Richelet pour l'aider augustes fonctions; mais sur itations du président Nicolaï, it, et fit choix de Doujat, qui pendant pas sous-précepteur, e disent tous les dictionnaires es; mais seulement un des lettres de la maison du Dau- qui devaient lui donner du r les sciences, et lui en ap- les premiers élémens. Doujat a ceux de l'histoire, et fut historiographe de France. Il rend lui-même, dans la pré- sa traduction de Velléius us, qu'il avait été chargé, *rdre supérieur*, de faire pour prince, *un abrégé de l'his- iverselle.* C'est le même projet ita, bientôt après, Bossuet, n admirable *Discours*. Les de Doujat lui attirèrent, avec des savants, des pensions ables de la cour, du clergé et celier de France. Il jouissait renu considérable; mais dé- peu pour lui-même, il avait p de superflu, et il l'employait gement des pauvres. Son dé- ement était parfait, et il joi- ne modestie rare, une exacte « On ne saurait lui rien ap- e, écrivait Chapelain à Balzac »(1650), dans les langues grecque, » latine, italienne, espagnole. » Il parlait l'hébreu, le turk même; et entendait l'anglais, l'allemand et l'esclavon. On trouve plusieurs de ses discours dans le *Recueil des Harangues prononcées à l'académie française.* Il présida plusieurs fois cette société célèbre (1), et mourut à Paris le 27 octobre 1688, âgé de soixante-dix-neuf ans, étant doyen de l'académie, du collége royal et de la faculté de droit. Pélisson et le P. Nicéron ayant donné la liste de ses ouvrages, on ne citera ici que les principaux, et ceux que ces deux biographes ont oubliés: I. *Dictionnaire de la langue toulousaine*, Toulouse, 1638, in-8°. Doujat n'a pas mis son nom à ce glossaire, qu'on trouve à la suite des éditions du poète Goudouli. Doujat fit aussi imprimer à Paris, en 1644, in-12, une *Grammaire espagnole abrégée*, et, en 1646, un *Moyen aisé d'apprendre les langues*, in-12. II. *Specimen juris ecclesiastici apud Gallos usu recepti*, Paris, 1671, 2 vol. in-12. Le tome 2°., contenant le tableau des évêchés, abbayes et maisons religieuses des différents ordres et congrégations, parut séparément sous ce titre français: *La Clef du grand pouillé de France*, Paris, 1671, in-12; III. *Histoire du droit canonique*, Paris, 1677, in-12. On trouve, à la suite de cette histoire, deux ouvrages importants: 1°. l'Explication des lieux des conciles; 2°. une Chronologie des papes, des conciles, des hérésies, des pères et des autres auteurs ecclésiastiques. IV. *Prænotionum canonicarum libri V*, Paris, 1687, in-4°. C'est une histoire du

(1) Aucun orateur n'a peut-être mieux loué Louis XIV que ne le fit Doujat, le 25 août 1681, dans le discours qu'il prononça pour la distribution des prix.

plus étendue que la
i passe pour le meil-
Doujat. Aug. Fred.
é une édition, avec
réface, 1775, 2 vol.
oujat une bonne édi-
utiones juris cano-
ot, Paris, 1670 et
12. Il y a joint une
du droit canon, les
les, l'explication de
on cite les textes du
le texte des règles de
. V. *Historia juris*
m, etc., Paris, 1678,
re de Doujat : 1° une
es quatre livres des
Theophile, Paris,
n-12 ; il corrigea la
is, et y joignit des
ir la plupart, de Cu-
; 2°. une édition des
ınç. Florent, avec la
nsulte, et des notes,
n-4 .; réimprimée à
56, 2 vol. in-4°., et

blit les droits de la couronne de France sur la Lorraine, et *les fortes raisons qui ont obligé Louis XIII et Louis XIV de s'assurer des États du duc Charles.* Cet ouvrage, cité par Fontette et par Lenglet Dufresnoy, a été oublié par Pélisson et par Niceron. IX. *De Eucharistiâ, pace spirituali, sanctisque nuptiis Christianorum*, imprimé en 1660; X. *Éloges* (en vers) *de personnes illustres de l'Ancien Testament*, Paris, 1688, in-8°., composé pour monseigneur le duc de Bourgogne. XI. *Poésies latines et françaises*, imprimées sur des feuilles volantes; XII. la Tite-Live *ad usum Delphini*, Paris, 1679, cinq tomes en six vol. in-4°. Cette édition est très estimée pour les notes, et peu commune; elle a été réimprimée à Venise en 1714, 6 vol. in-4°. XIII. *De Petri de Marca moribus et rebus gestis*, Paris, 1664, in 4°. On a encore de Doujat une *Vie de Jean d'Artis* (en latin), placée à la tête de l'édition de ses œuvres,

omparé, il fut chéri et re-
ce brillant adversaire, qui
ours opposé dans les causes
lu temps. Un coup de sang
l'âge de quarante-neuf ans
nvier 1766), et ne lui
s d'achever un grand ou-
urisprudence qu'il avait en-
jour de sa mort, le par-
uspendit toutes ses au-
— Son fils aîné, Augustin-
is DOUJCET, sans posséder
rare talent que son père,
endant la même profession
action, et fut contemporain,
ne émule des Hardoin et des
res : il mourut à Paris à la
longue maladie, en 1805,
quante-cinq ans. Z.

TREMAN. *V.* OULTREMAN.

XIGNÉ. *V.* GAZON.

SA ou VANDER DOES
seigneur de Noordwyck,
ns ce village, situé dans la
de Hollande, entre la ville
et la mer, le 6 décembre
a également illustré son nom
agistrat, comme philologue,
istorien, comme poète. Dès
inq ans, orphelin de père et
il fut heureux de trouver un
ère, d'abord dans François
ede, son aïeul maternel, et à
le celui-ci, dans son oncle
an der Does, seigneur de
k : ce dernier, mort sans
l'institua son héritier. Agé de
Dousa commença ses huma-
r on Lire, en Brabant. Il fut
Hollande en 1560, et confié
de Henri Junius, dont l'é-
ait à Delft d'une grande con-
. Il fit de rapides progrès
excellent maître. De Delft,
ssa à Louvain, et deux ans
lla étudier le droit à Douai.
a avec Luc Fruytiers ou Fru-
terius, plus âgé que lui de cinq ans; mais dévoré de la même passion pour l'étude. Dousa l'engagea à l'accompagner à Paris, en 1564. En même temps qu'il se perfectionnait dans le grec, sous Pierre Dorat, professeur au collége royal, il se lia avec plusieurs personnages des plus distingués de la capitale, tels que le chancelier de l'Hospital, Turnèbe, Passerat, Florent Chrétien, Ronsard, Baïf, Lambin, etc. De retour en Hollande, Dousa y épousa, en 1565, Elisabeth de Zuylen, dont il eut douze enfants. Bien que le nom de Dousa se trouve, dès l'année de son mariage, inscrit sur la liste des nobles qui se liguèrent pour secouer le joug de Philippe II, il paraît s'être livré d'abord aux jouissances domestiques et au commerce des muses. Il ne se montre guère comme homme public qu'en l'an 1572, où il alla, à la tête d'une ambassade de cinq personnes, en Angleterre, pour intéresser au succès du patriotisme hollandais la reine Elisabeth. En 1574, son dévouement à la cause de la liberté fut mis à une nouvelle épreuve. La ville de Leyde ayant été assiégée par les Espagnols, le commandement lui en fut confié. Toutes les horreurs de la famine et de la peste se réunirent aux dissensions intestines dans le sein de cette malheureuse cité : la ruse et la corruption conspiraient contre elle au dehors. Dousa montra une intelligence, une fermeté, un courage toujours supérieurs aux dangers. A des promesses insidieuses de Baldes qui commandait le siége, il répondit un jour par ce vers tiré des distiques de Caton :

Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.
« Quand le fifre aux doux sons leurre un crédule oiseau,
» Le perfide oiseleur le prend dans son réseau. »

Des colombes dressées à cet effet, servaient à Dousa pour sa correspondance avec les libérateurs dont il attendait le

se a immortalisé sa re-
our ces utiles oiseaux.
e mal était à son com-
nduite de Dousa reçut,
presque inespérée du
npense la plus digne
ement eut lieu le 3 oc-
issamment contribué à
nt des Bataves. La ville
dans cette conjoncture
ation signalée à Dousa,
la dédommagea de ses
y établissant cette uni-
ue l'une des plus cé-
pe. Dousa en fut le pre-
Ses relations avec les
rs servirent à y attirer
és les maîtres les plus
eph-Juste Scaliger fut
es glorieuses conquêtes,
ui-même félicité ainsi,

t : Justum impetisse Batavia
uris obsidione mihi.

atastrophe atteignit la
juillet 1584, l'assas-
ne Ier. Pénétrant toute

Dousa n'y a été que le continuateur de son fils aîné *Janus Dousa*, dont nous aurons occasion de parler. L'ouvrage en prose a paru en 1601 ; il est aussi en dix livres. Le fils aîné et le père ont également concouru à la rédaction. le premier livre remonte aux temps les plus anciens et est tout entier de la main du fils. Le dixième descend jusqu'à la mort du comte Florent II, en 1122. Le mérite essentiel de *Dousa*, considéré comme historien hollandais, est dans la recherche des titres originaux ; recherche qui l'a conduit à élaguer un grand nombre de fables, accréditées jusqu'à lui. Il ne trouvait pas la même sagesse dans son contemporain, Pierre, fils de Corneille *Bockenberg*, parvenu au poste d'historiographe de Hollande, que *Dousa* avait sollicité pour *Baudius*. Il se plut en conséquence à le harceler en vers et en prose, et l'on ne peut disconvenir qu'il n'oublie souvent dans ses diatribes les bornes de la modération, peut-être même les lois de la justice

thèque que Guillaume Ier. ée à l'université de Leyde, ait administrée jusques-là. it à pleurer bientôt la mort ier né ; l'orgueil et l'espoir n. *Dousa* fut inconsolable rte. Il fut trois jours hors rendre la moindre nourri- ce qu'il a écrit depuis, est e sa profonde douleur. Sa ençait à se cicatriser ; elle trois ans après par la mort précoce de George, son s. Toutefois un chagrin nant encore déchirait le el de *Dousa*. Son huitième es, empoisonnait par son l'existence des auteurs de

[illegible] progenuisse fuit!

l'amertume de son âme le le des pères. *Dousa* avait ariée en Frise. Ayant fait dans cette province pour (en 1604), il y tomba le ramena à Noordwyck ; comba à sa maladie le 8 oc- la 59e. année de son âge. de plus touchant que le s derniers moments, peint , témoin oculaire. Comme es amis de la liberté hol- s'était rangé sous la ban- formation, et il a protesté, dernier soupir, de la pu- notifs et de la sincérité de n. Il fut enterré à la Haye ; e cité dépositaire de ses la ville de Leyde qui lui ndes obligations, n'érigè- nument à sa mémoire. Elle s'en 1792 cet hommage s flatteur, qu'il est le fruit iment de deux siècles. -Jean *van der Does*, Noordwyck, a fait placer à, dans le temple du lieu, un mausolée à la gloire de son illustre aïeul. *Dousa*, assimilé à ceux qui meurent tout entiers :

Carent quia vate sacro,

a-t-il donc eu à se plaindre de l'ingratitude de ses contemporains ? Non ! Deux orateurs distingués, Daniel *Heinsius* et Pierre *Bertius*, le premier par ordre des curateurs de l'université de Leyde, prononcèrent son oraison funèbre. Ce fut un deuil universel au Parnasse. Une médaille, décrite par *van Loon* dans son *Histoire numismatique des Pays-Bas*, a été frappée en son honneur. Encore de nos jours plusieurs plumes hollandaises l'ont célébré à l'envi. Enfin, en 1810, M. le professeur *Siegenbeck* a prononcé dans une solennité académique une *Laudatio Jani Dousæ*, et il l'a publiée en 1812 *cum subjectis annotationibus*, in-8°. Ceux qui ont été le mieux à portée de connaître *Dousa*, l'ont aussi apprécié d'avantage. Il unissait à beaucoup de grandeur d'âme beaucoup de simplicité. Doué dans son intérieur de toutes les vertus privées, il était ferme, loyal, courageux et incorruptible dans les affaires publiques. L'histoire et la philologie étaient ses études habituelles ; la poésie latine son délassement favori. Il ne négligeait pas tout à fait la poésie hollandaise, alors à sa naissance, et nous regrettons que M. de Fries n'ait parlé ni de lui, ni de son fils aîné, dans son excellente *Histoire de la poésie hollandaise*, publiée en 1808 et 1810 (2 vol. in8°.). Sa devise était *Dulces ante omnia musæ*, et les nombreuses productions littéraires qu'il a laissées, jointes à celles dont il a soigné ou encouragé la publication, prouvent combien il y était fidèle. — On distingue ses ouvrages en historiques, philologiques et poétiques. A la première classe appartiennent : 1. Ses *Batavia hol-*

æque annales, déjà mentionnés,
e, 1601, in-4°.; II. *Epistolæ*
geticæ duæ, Leyde, 1593;
uelques *Lettres* latines dissémi-
dans divers recueils. Les ouvra-
uivants sont du ressort de la phi-
e. IV. *In novam Q. Horatii Flac-*
litionem commentariolus, An-
, 1580, in-16. Il y donna un
ndix en 1582; le tout parut en-
le en 1597, et a été réuni de-
l'*Horace de Cruquius*. V. *Præ-*
ea pro Q. Valerio Catullo,
rs, 1581, in-16; VI. *Præcida-*
pro Aulo Albio Tibullo, An-
, 1582, in-16; VII. *Pro satyri-*
etronii Arbitri præcidaneorum
III, Leyde, 1582, petit in-12;
cela a reparu depuis dans les
es éditions consécutives de ces
rs. VIII. *Centurionatus, sive*
tinarum explicationum lib. IV,
le, 1587, in-16; IX. Boxhorn
blié à Leyde, en 1632, in-16,
tæ satyrici minores, cum Jani
sæ et C. Barthii commentariis;

rum liber, ad
nam, ibid., 1586
imaginis jocosæ
4°.; deux livres d
ce sont des compla
paternelle. Le re
a publié à Leyde
titre de *Jani Dou*
que selecta, outr
plet, laisse beau
le choix. Dousa
degré le talent de
qu'il manque par
goût, et que, par
naisse sa mémoir
XII. Enfin, du
tions littéraires à
quelles Dousa a
couru, sont: I.
que rimée hollan
Emile) Stoke. Il
12°. et au com
siècle. Dousa, de
fils de Laurent
jour à Amsterdam
fol. Cette édition

l'âge de douze ans, les leçons de Juste Lipse, de Vulcanius, etc., et il cultivait, encore enfant, les muses latines. A la connaissance approfondie du latin et du grec, il ajouta celle de l'hébreu, et il se rendit également savant dans le droit romain, les antiquités, les mathématiques et l'astronomie. Il publia à quinze ans quelques productions de sa muse latine à la suite des *Odæ britannicæ* de son père. Louise de Coligny, veuve de Guillaume Ier., l'ayant attaché aux études de son fils Frédéric-Henri, il resta deux ans auprès de ce prince. Il fut nommé, en 1591, bibliothécaire de l'université de Leyde; place qu'il résigna trois ans après en faveur de Pierre Bertius. Dans la même année il publia à Leyde un petit volume, contenant *Rerum cœlestium liber primus*, etc. Ce poëme sur l'astronomie est très remarquable; il devait avoir cinq chants, mais le premier est malheureusement le seul qui ait paru. En 1594 il partit pour l'Allemagne avec ses frères, George et Adrienne. Janus Gruterus paraît avoir été de ce voyage. Près de s'en retourner en Hollande, il rencontra à Francfort, en 1596, Philippe du Plessis-Mornay, le fils, qui l'entraîna avec lui en Pologne. Ils se quittèrent à Cracovie. Dousa s'étant embarqué à Dantzick, revint en Hollande avec un asthme qui dégénéra en consomption et l'enleva le 21 décembre, n'ayant pas encore accompli sa vingt-sixième année. Joseph-Juste Scaliger, qui lui a consacré un bel *Epicedium*, dit de ce jeune favori des muses: (*Scaligerana*, pag. 66) « Jamais je n'ai pleuré » mort que lui, mais je l'ai pleuré » bon escient. Il mourait tout en » riant; il ne sentait point de mal. » pauvre Janus était si bon et si » simple! Je pleuray huit jours durant comme une vieille, lorsqu'il fut mort. » On a de Dousa, outre le petit recueil dont nous venons de parler: I. Des *Conjectanea et notæ* sur Catulle, Tibulle et Properce, à la suite de l'édition qu'il a donnée de ces poëtes, à Leyde, en 1592. II. *Spicilegium in Petronii arbitri satyricon*, Leyde, 1594; III. *Animadversiones in Plauti Comœdias*, 1596; IV. *Annales Hollandiæ*. (*Voy.* Dousa son père). L'édition la mieux soignée de ses poésies latines est celle que Guillaume Rabus a donnée à Rotterdam, 1704, in-12. Il en est dans le nombre qui remontent à sa treizième année. Il y en a aussi quelques-unes en langue grecque et en langue hollandaise. Divers recueils offrent quelques-unes de ses lettres. M—on.

DOUSA (George), frère puîné du précédent (sa naissance doit se rapporter à 1574), s'appliqua aussi de bonne heure à l'étude des langues grecque et latine, et faisait des vers dans l'une et dans l'autre. A dix-huit ans, il voyagea, comme nous l'avons vu, avec son frère en Allemagne et en Pologne. Marquard Freher lui ayant fait connaître à Heidelberg l'ouvrage de George Codinus sur les *Origines de Constantinople*, il le traduisit en latin, et Freher imprima cette version avec l'original à Heidelberg, en 1596, in-8°. Un autre ouvrage de Codinus sur les monuments, les statues et les diverses curiosités de Constantinople, également traduit en latin par George Dousa, a été publié par Meursius en 1607. Dousa voulut voir par lui-même cette capitale de l'Orient, et y étant allé en 1597, il reçut l'accueil le plus hospitalier d'Édouard Barton, ambassadeur anglais, dans la la maison duquel il passa sept mois. Il s'y lia avec le patriarche Mélétius et avec d'autres savants grecs, et il se

à la recherche d'anciens manus-
La mort de son frère aîné accé-
on retour en Hollande. Il revint
laye au mois de mai 1598, et
ta avec lui des manuscrits pré-
et des inscriptions qu'il avait
llis pendant son voyage. Il fit
re l'année suivante *De itinere*
nstantinopolitano epistola. Elle
ressée à son père, suivie d'an-
es inscriptions inédites, la plu-
grecques, et de plusieurs lettres
vants grecs, dont une de Mé-
a Dousa père. En 1599, l'ami-
ierre van der Does ayant été
é par les Etats d'une expédition
les possessions et la navigation
noles, il paraît que son jeune
t George Dousa l'accompagna
ie secrétaire de la flotte. L'un et
e périrent dans l'île de S. Tho-

M—ON.

DUSA (François), 4e. fils du
ur de Noordwyck, vit le jour
77. Scaliger et Juste-Lipse cul-

les soins de Maus
la *Sylloge epistol*
tome Ier., page 23
que François Dous
sur la perte que l'
venait de faire par
Lipse, avec une le
fesseur, qu'elle av

DOUSA (Dide
né le 25 février 15
dents, fut élevé dan
et, comme ses fr
ses études par des
tour, il suivit d'ab
taire, mais il ne
resté long-temps
Utrecht en 1612,
magistrature, fu
équestre de la pr
par celui-ci au con
père l'institua héri
bliothèque. Il mou
déric Spanheim pr
funèbre. On lui d

e Douven témoignait pour
mort de cet amateur des
n'empêcha point Douven
sa vocation. Il fut placé à
un peintre médiocre, qu'il
tôt. De retour dans sa p
t le bonheur de connaître
Jellans Velasco, qui posse
curieux cabinet du temps,
i fit copier. Ce travail (qui
n'est pas sans inconvé
dit Douven habile. Appelé
rf par le duc de Nurem
equitta si bien de plusieurs
u'on lui demanda, qu'à
ment de 28 ans il fut
epier peintre de la cour.
utres cours, et notamment
ienne, exercèrent le pin
artiste, qui peignit, entre
onnages illustres, l'empe
old, dont il fut nommé le
eintre. Il alla ensuite en
, à Modène, à Florence,
our y peindre des souve
a demande du grand duc
e, il fit son portrait, qui
rmi ceux des plus célèbres
l'Europe: par tout les hon
s récompenses lui furent
De retour à Dusseldorf,
la princesse Charlotte de
, depuis impératrice, et
Charles, compétiteur de
au trône d'Espagne. Il avait
portrait de la 3e. princesse
rg, épouse de ce prince.
nstant des protecteurs de
électeur palatin, était pas
r les arts, et pensionnait
ombre d'artistes célèbres,
ue Dusseldorff offrait la
n grand nombre d'émules,
lesquels Douven tenait une
rabe : il la devait au ta
ux de faire très ressem
portraits, d'ailleurs bien
peints. Il réussit dans ce qu'il entreprit, et l'on compte que trois empereurs, trois impératrices, cinq rois, sept reines et plusieurs autres princes souverains furent peints de sa main. Il mourut à Prague en 1710. D—T.

DOUVILLE. *V.* OUVILLE (D').

DOUVRE (THOMAS DE), issu d'une noble et ancienne famille de Bayeux, naquit en cette ville vers l'année 1027, et fut élevé à l'école de l'église cathédrale. Dès sa jeunesse il montra beaucoup d'ardeur pour le travail, et se distingua dans les cours d'études connus sous les noms de *Trivium* et de *Quadrivium*, qui renfermaient toutes les connaissances exigées alors pour faire et constituer un savant. Etant entré dans les ordres, le chapitre le nomma trésorier de l'église de Bayeux, et il n'en serait sans doute pas resté là si Guillaume-le-Conquérant, qui en 1066 s'était emparé de l'Angleterre, et qui connaissait le mérite de Thomas, ne l'eût appelé pour lui donner le siége archiépiscopal d'York. A peine fut il arrivé dans son diocèse, qu'il fit reconstruire son église cathédrale qui tombait en ruines. Le service ne se faisant pas avec assez de dignité, Thomas composa un traité de chant ecclésiastique (*De modo psallendi sive cantandi*) qui fut adopté dans plusieurs églises d'Angleterre. Enfin, après avoir donné à son troupeau l'exemple de toutes les vertus, ce digne pasteur cessa de vivre en l'an 1100, après avoir occupé pendant vingt-huit ans l'archevêché d'York. — THOMAS de DOUVRE, frère du précédent, n'est guère connu que par ses querelles avec St.-Anselme, archevêque de Cantorbéry, au sujet de la primatie de leurs églises. Après avoir été chapelain de Henri Ier., roi d'Angleterre, il succéda à son oncle, et mourut en 1114. R—T.

VRIER (Louis), gentilhom-
uedocien, s'était fait, vers le
:le, une espèce de réputation
ivacité de son esprit, par son
ı variée, et surtout par son
trouver des emblêmes et des
agréables sur toutes sortes de
t à composer des inscriptions,
e travail auquel on donnait à
oque une importance singu-
'oy. Charpentier et Menes-
C'est à Douvrier que l'on at-
ı célèbre devise *nec pluribus*
au-dessus d'un soleil, emblê-
ri de Louis XIV. Louis Dou-
urut à Paris, au mois de jan-
l'année 1680. Comme il tra-
n latin son nom par *Opera-*
ımusat (dans ses *Mélanges*
'ature, tirés des Lettres de
in) et d'autres écrivains l'ont
ı avec Jacques *de Lœuvre*,
temporain, savant latiniste,
on doit la belle édition de
in usum Delphini, publiée

lation n'altéra jam
ligence. Bibbiena
de sa reconnaissan
en le suivant dan
servant de tout so
retour à Rome, a
dont il avait su c
grâces. Il fut empl
à des négociations
tira constamment
leté que de bonhe
des affaires dont il
le détourner de s
lettres. Il trouvait
tisfaire à tout, « et
dit Tiraboschi, a
avec ses devoirs.
Jules II, le card
mit sur les rangs
ce fut une occasion
lui donner de nouv
zèle; il contribua
élection, particuliè
dit encore Tirab
croire que son pa

roi à se croiser contre les Turks. Il se flattait d'y réussir lorsqu'il s'éleva entre ce monarque et la cour de Rome des différends qui rompirent la négociation. Bibbiena revint à Rome sur la fin de l'année suivante; et au moment où il avait lieu d'espérer de nouvelles récompenses, il fut enlevé par une mort imprévue, le 9 novembre 1520. Des soupçons d'empoisonnement s'élevèrent; on dit même que son corps fut ouvert et qu'on y reconnut les traces du poison. Comme il n'y eut aucune poursuite d'ordonnée pour suivre ces bruits, on accusa Léon X lui-même d'avoir fait périr Bibbiena, et pour trouver un motif à ce crime, on accusa Bibbiena d'avoir conspiré contre son bienfaiteur dans l'espoir de lui succéder. Heureusement tout ce que rapportent les historiens à cet égard peut être regardé comme des conjectures, et il faut des preuves quand il s'agit de charger d'accusations aussi graves, devant la postérité, deux hommes dont le caractère connu éloigne même l'idée du soupçon. Le chanoine Bandini a publié la vie de Bibbiena, sous ce titre : *Il Bibbiena, ossia il ministro di stato*, Livourne, 1758. Il y donne le catalogue exact des lettres, des *Rime* ou poésies diverses, et des autres opuscules de cet écrivain. Mais son seul titre de gloire, comme littérateur, est sa comédie intitulée : *Calandria*, la première pièce composée en italien, à l'imitation et selon les règles des anciens. Le sujet en est très licencieux; il a quelques rapports avec les *Ménechmes* de Plaute; mais dans la pièce italienne, les deux personnages qui, à raison de leur ressemblance parfaite, donnent lieu à divers incidents comiques, sont le frère et la sœur. On en trouvera l'analyse dans le tome 4 de l'*Histoire littéraire d'Italie*, par M. Ginguené, page 171 et suivantes. La *Calandria* est écrite en prose. « Le style, dit le judicieux » écrivain que nous venons de citer, » est excellent, plein d'une élégance fa» cile, et de ces tournures vraiment tos» canes qui ressemblent à l'atticisme » des Grecs et à l'urbanité romaine. » Cette pièce fut représentée pour la première fois à Urbin, en 1508, avec une grande magnificence; elle le fut ensuite dans une des salles du Vatican, à l'occasion d'une fête donnée par Léon X à Isabelle d'Este, princesse de Mantoue. Le Peruzzi, célèbre peintre et architecte, avait été chargé de décorer la salle, et cette fois il s'était surpassé. On a un grand nombre d'éditions de la *Calandria*. L'originale est celle de Sienne, 1521, in-8°.

W—s.

DOW (Gérard), célèbre peintre de l'école hollandaise, naquit à Leyde en 1613; il était fils d'un vitrier. Après avoir reçu pour le dessin les leçons d'un graveur, et pour la peinture celles d'un peintre sur verre, il entra dans l'école de Rembrandt, et trois années d'études sous ce maître, lui suffirent pour parvenir au degré de perfection qui l'a rendu célèbre. Il profita des leçons de Rembrandt, sur la couleur et le clair-obscur; mais il ne goûta pas la manière heurtée de ce maître. L'idée d'une exécution précieuse et recherchée, ne pouvait se détacher dans l'esprit de Gérard Dow de celle de la perfection. Il suivit toujours cette idée dans ses ouvrages, et l'on peut croire qu'il serait resté dans l'obscurité s'il avait cherché une manière facile et expéditive. On rapporte qu'il soignait ses tableaux avec une telle exigeance, qu'il mit cinq jours à peindre une main dans un portrait, et il avoua à l'un de ses amis qu'il avait passé trois jours pour peindre

abi. Il donnait aux
accessoires le même
ures principales. Le
uble devait être aussi
une tête. Sa recherche
s mécaniques de con-
de ses couleurs était
t, qu'après être entré
un assez long inter-
cût laissé tomber la
mouvement avait pu
il se mît à l'ouvrage.
ient broyées par lui-
istal; lui-même faisait
ses pinceaux; sa pa-
usement couverte ou
conserver la même
dessin, il faisait usage
uivie depuis, par les
diviser un cadre en
on proportionnels. Il
d'un miroir convexe
ntait l'objet plus petit
fit d'abord le portrait
son extrême lenteur
modèles; lui-même se

de ses caractères distinctifs est d'avoir donné des effets rembranesques à des objets dont le fini va jusqu'à l'excès. Dans toutes les autres parties, il ne ressemble point à son maître. Rembrandt est plein de poésie, d'enthousiasme et de génie. Gérard Dow ne paraît guère que patient et laborieux imitateur de la nature immobile, ou dans un très faible mouvement. Il n'a guère choisi que des sujets dans lesquels l'imagination et la sensibilité ont bien peu l'occasion de se déployer. Gérard Dow perdit presque la vue à trente ans, et ne put plus travailler qu'à l'aide des lunettes. Sa manière d'apprécier ses tableaux était un tarif qu'il avait réglé à cinq sols par heure; c'était ainsi l'acquéreur seul qui courait les risques et les chances des inégalités journalières de talent. Un des plus beaux tableaux de Gérard Dow périt sur mer, pendant qu'on le transportait à Pétersbourg. Il représentait un *dentiste*, et avait coûté 14,000 florins. Le Muséum de Paris

voit dans le troisième
Femme hydropique : ici
nd, tout est noble, plus
, plus de grotesque; c'est
phaël et le Poussin. Ce
a long-temps fait l'orne-
inet du roi de Sardaigne,
ayé 30,000 livres. L'en-
ivant comme l'œuvre d'un
e, et les détails sont pré-
e d'un artiste qui ne sait
ela. Les autres tableaux
une ménagère (c'est su-
anche à balai qu'on voit
leau qui coûta trois jours
l'Épicière de village ;
tte ; une *Cuisinière hol-*
Peseur d'or, il porte la
54 ; *l'Astrologue* (qu'il
ôt nommer le géographe,
m globe terrestre et non
; une *Vieille femme en*
Les ouvrages de Gérard
et ont encore beaucoup
parce qu'ils offrent des
t l'espèce est à la portée
onde, parce qu'ils peu-
er dans de petits apparte-
qu'en général on trouve
l'avoir des chefs-d'œuvre
x et sous la main. A l'ex-
Ville, dont le burin a sui-
t reproduit quelques-uns
s de Gérard Dow, on a
l'après ce grand peintre,
rce que la couleur est ce
ure peut le moins imiter ;
dinets de Flandre et de
nt riches de ses produc-
uit que Gérard Dow a cessé
s la même ville où il avait
ce, mais on ignore l'an-
mort ; il vivait encore en
principaux élèves sont :
F. Mieris et Metzu. A—s.

LEXANDRE), né en Ecosse,
es à Grief. Ses parents le
destinaient au commerce ; mais obligé de s'expatrier par suite d'un duel, il s'enrôla en qualité de simple matelot sur les vaisseaux de la compagnie des Indes destinés pour Bencoulen. La place de secrétaire du gouverneur de cet établissement étant devenue vacante, Dow eut le bonheur de l'obtenir. Bientôt après il fut promu au grade de lieutenant-colonel, et devint dans la suite un officier aussi recommandable par ses travaux littéraires que par ses services militaires. Il se trouvait dans l'Inde à l'époque où le trop célèbre lord Clive jetait les fondements de la colossale puissance des Anglais, dans cette fertile et malheureuse contrée. Révolté des vexations et des actes arbitraires dont il était témoin, Dow n'hésita point à se ranger parmi le petit nombre d'officiers fidèles à l'humanité comme à l'honneur, qui exprimèrent hautement leur désapprobation, et qui refusèrent de concourir à l'exécution de mesures, conformes peut-être à une haute politique, mais à coup sûr réprouvées par la véritable philosophie. C'est le desir de manifester ses louables opinions, et celles de quelques-uns de ses amis, qui fit prendre la plume à Dow. Nous ignorons à quel point ceux-ci coopérèrent à ses ouvrages ; et si un orientaliste (dont on nous cache le nom), ainsi que le fameux interprète du barde ecossais, furent réellement les auteurs des ouvrages qui portent le nom de Dow. Quoique cette assertion ait été formellement énoncée par les auteurs de la *Biographia dramatica*, et par M. Robert Grant dans son *Sketch of the history of India*, publié en 1813, on nous permettra de nous souvenir que M. Dow s'est prononcé hautement contre lord Clive et contre ses opérations, qui étaient certainement moins conformes aux intérêts de l'hu-

de l'Angleterre. Quoi
ne peut contester à
avoir donné, en lan-
la première histoire
principales dynasties
l'Inde, et d'y avoir
ents fort importants
idous. A la vérité, sa
e des deux premiers
hi Ferichtah, n'est
qu'un écolier pour-
ir favoriser ses étu-
gneusement recueilli
importants. La 1re.
rage parut en 1768,
istory of Hindoos-
e de l'Hindoustan,
(*Voy.* Ferichtah),
. Il en publia une
n 1770, avec des
rections et augmen-
s après, l'auteur
une, intitulé : *His-*
an, etc. (Histoire de
uis la mort d'Akbar
n complète de l'em-

DOW

avec énergie, et même avec éloquence, ces principes, aujourd'hui reconnus et professés par les membres les plus distingués du gouvernement britannique, et par les principaux agens de la compagnie des Indes. Peu importe d'ailleurs que ces utiles idées aient été rédigées par une plume officieuse : nous ferons la même observation sur sa traduction de Ferichtah, et sur la dissertation placée à la tête de cet important ouvrage. Les ennemis les plus acharnés des principes politiques de M. Dow, ne lui contesteront certainement pas la gloire d'avoir été un des premiers Européens qui nous ait donné, dans cette curieuse dissertation, des renseignemens authentiques sur la langue, les caractères, les livres sacrés, la religion et la philosophie des Hindous. Enfin le petit fragment du *Bedang-Shaster*, ou *Explication du Véda*, n'est pas encore dépourvu d'intérêt, même pour ceux qui connaissent les savantes et nombreuses traductions des ouvrages

ition en 3 vol. in-4°., 1770
, qui est toujours très recher-
savants et des amateurs. Dow
sait des soins qu'exigeait la
tion de son grand ouvrage,
it imprimer des contes tirés du
Danich de *Einayet ullah, natif*
y. Cet ouvrage parut sous le
Tales of Inet ullah of Dehly,
, 1768, 2 vol. in-12 : c'est
n *Précis* qu'une traduction de
l, *a Paraphrase or rather*
tary, dit M. Jonathan Scott,
ous devons une fidèle et élé-
raduction anglaise du *Behâr*
, avec d'excellentes notes,
, 1799, 2 vol. in-8°. M. le
Escallier a extrait quelques
lu Behâr Dânich, et les a pu-
1804, un petit volume in-8°.
is de M. Dow a été traduit en
sous le titre de *Contes per-*
'Inatulla de Dehli, Paris,
in-12, 2 vol. Le nom du tra-
français est, jusqu'à présent,
connu. Dow cultiva aussi la
dramatique, mais avec moins
ès que la littérature orientale;
tragédie de Zingis, jouée sur le
de Drurylane, en 1769, et
ée la même année sous for-
8°., fut assez mal accueillie
spectateurs, et plus maltraitée
par les journalistes. Sethona,
tragédie jouée avec tout aussi
succès, en 1774, est un far-
mprobabilités mêlées aux plus
s fictions septentrionales. Gar-
reçut cette pièce que par con-
lance pour la manie écossaise
inait alors en Angleterre. Nous
nerons pas jusqu'à quel point
lée l'assertion de ceux qui re-
Dow tous moyens d'écrire en
t même en prose. L'art dra-
est encore trop imparfait chez
lais, pour que nous prenon-
cions sur le mérite d'un écrivain d'après ses productions en ce genre, mais la réputation des ouvrages de notre auteur relatifs à l'histoire, à la politique et à la littérature asiatique, est trop bien établie pour qu'il ait rien à redouter des sarcasmes inspirés par la jalousie ou par la malveillance. Nous regrettons de ne pouvoir indiquer l'époque à laquelle il retourna dans l'Inde; nous savons seulement qu'il y mourut à la fin de 1779. L—s.

DOWALL (Guillaume Mac-), savant Ecossais, né en 1590, se distingua, sous le règne de Charles Ier., dans la carrière diplomatique et judiciaire. Après avoir enseigné la philosophie à S. André et à Groningue, il prit alors du goût pour l'étude du droit civil, fut fait docteur en 1625, et placé bientôt après, en qualité de juge, à la suite de l'armée commandée par le comte de Nassau (Ernest-Casimir). Les États Généraux l'envoyèrent deux fois en ambassade à la cour de Charles Ier., en 1629 et 1635, et il eut occasion d'y soutenir avec beaucoup de force le principe de la liberté des mers, selon la doctrine de Grotius, contre les prétentions que les Anglais formaient déjà à cette époque, d'après la théorie de Selden. L'objet de sa mission était principalement relatif à la liberté de la pêche du hareng. Le talent qu'il déploya dans cette discussion plut tellement à Charles Ier., que ce monarque le rappela en Ecosse peu de temps après, pour lui conférer une charge éminente dans l'ordre judiciaire, à laquelle on ajouta ensuite le titre d'ambassadeur auprès des Provinces-Unies. On ignore l'époque de la mort du docteur Mac-Dowall; on sait seulement qu'il mourut à Londres, et qu'il vivait encore en 1652. C. M. P.

DOWDALL (George), archevêque d'Armagh et primat d'Irlande,

té de Louth. Le pri-
i s'était opposé avec
et de fermeté à la su-
VIII, étant mort en
qui avait la charge
même église, fut pro-
e lord Saint-Leger,
, et ce prince lui
rtante dignité. Quoi-
hevêque eût été sacré
, au mois de décem-
année, la cour de
nent prévenue contre
'un sujet nommé par
lui envoya point sa
même le pape Paul III
e comme vacant, y
Nancop, savant ec-
VANCOP). Cependant
n par tous les catho-
me, ayant refusé de
lle liturgie proposée à
b'in sous Edouard VI
hême contre tous les
prince lui ôta le titre
nféra à Brown, ar-

naus et *Dunæus*, naquit en Angleterre dans le Shropshire. Après avoir fait ses premières études dans l'école royale de Shrewsbury, il entra, en 1567, à l'université de Cambridge, et en 1586, il y obtint la chaire de professeur de grec. Son édition du *Discours de Lysias sur le meurtre d'Eratosthènes* (Cambridge, 1593, in-8°.), est devenue rare. Les notes étendues qu'il y a jointes ont beaucoup de mérite. Il a publié à Londres, 1621, in-8°., le *Discours de Démosthène sur la Paix*, avec un commentaire dans le genre de celui qu'il avait donné sur Lysias. M. Beck, qui a fait imprimer à Leipzig, en 1799, ce discours de Démosthène, y a réuni les notes de Downes, qu'il n'était plus possible de se procurer facilement. Dans le *St. Chrysostome* de Savill, il y a beaucoup de remarques par Downes. On sait encore qu'il prit part à la traduction anglaise de la *Bible*, et que ce travail fut récompensé par une prébende dans l'église de Wells. Downes

e de Lille en 1708. Ses talents
uns de ses chefs, lui firent dé-
a commission de lever le plan
érents siéges qui avaient eu lieu
s campagnes de 1709 et 1710.
inua à se faire remarquer par
urage et sa capacité dans les
où il se trouva. Son mérite ne
as sans récompense ; il devint
ivement lieutenant, adjudant
ne de cuirassiers et ingénieur du
Eugène, auquel il rendit de
services. Enfin il reçut encore
et de lieutenant-colonel et de
ant quartier-maître de l'armée.
cette qualité qu'il fit la campa-
1717, contre les Turks, et
e trouva à la fameuse journée
grade. Ayant suivi en Sicile le
comte de Merci, il reçut à la
de Francavilla une blessure à
e, qui le rendit boiteux pour
de ses jours. Le prince Eugène
gea de fortifier Belgrade d'après
ns qu'il avait communiqués au
. Doxat fut nommé en 1722,
d'infanterie, directeur des for-
ons du royaume de Servie, avec
uvoirs très étendus. En témoi-
de la satisfaction que méritaient
vaux, on lui délivra le brevet de
l-major, et l'année suivante, en
il fut chargé d'une mission im-
te en Suisse. Ayant achevé sa
ation, et se trouvant dans sa pa-
demanda d'y finir ses jours. Le
Eugène lui répondit que l'em-
avait encore besoin de lui, et
tigeait qu'il se rendît à Belgrade.
obéit à cet ordre. Ses deux pro-
s vivurent à mourir, des envieux
pouvaient lui pardonner ses
et ses talents, parce qu'il était
er, cherchèrent tous les moyens
rdre ; ils y réussirent. Le comte
fi, général de l'armée destinée
contre les Turks, en 1737,
voulut que Doxat fût chargé du commandement de l'avant-garde; la ville de Nissa ayant été réduite, on lui en confia la défense ; mais avant d'avoir pu réparer les fortifications il fut attaqué par des forces supérieures. Le général othoman le fit sommer de rendre la place aux mêmes conditions auxquelles elle avait été livrée. Doxat proposa et obtint une suspension d'armes jusqu'à ce qu'il eut reçu les ordres du maréchal de Seckendorf, qui était à Sabatz. Dans cet intervalle, le pacha de Sophie, arrivé avec un renfort, déclara que si la reddition n'avait pas lieu dans le jour, il passerait la garnison au fil de l'épée. En vain la capitulation lui fut-elle opposée, il ne voulut rien entendre. Dans une pareille extrémité, Doxat fait assembler les officiers de la garnison, qui tous, vu l'urgence, opinèrent de rendre la place, qui n'était pas tenable. Cette affaire qui, d'après les lois de la guerre, n'était nullement répréhensible, fut portée au conseil de l'empereur, qui n'ayant aucun égard aux mémoires justificatifs envoyés par Doxat, aux supplications des généraux qui intercédèrent en sa faveur, au nombre de ses services et de ses blessures, le condamna à mort, le 17 mars 1738. La sentence fut mise à exécution trois jours après. Doxat entendit son jugement avec résignation ; il mourut avec ce courage qu'il avait tant de fois montré dans les combats. R—T.

DOYAT (Jean de), mal à propos nommé *Doyac*, naquit vers 1445 au château de Doyat, près de Cusset, sur les frontières de l'Auvergne. Aîné de cinq frères, il entra au service au sortir de ses études, et fut nommé en 1479 gouverneur de la ville de Cusset, place d'autant plus importante qu'elle était voisine des terres de Jean II, duc de Bourbon, oncle maternel de l'héri-

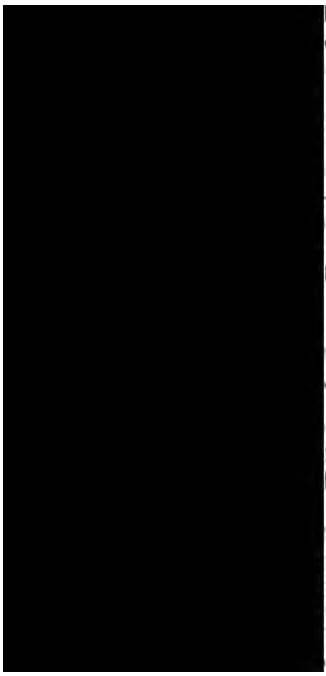
gne, qui était en
XI. Le duc de Bour-
un corps nombreux
officiers employaient
les ; il fortifiait ses
voir obtenu la per-
échait qu'on appelât
elle du roi, et on
e mourir clandesti-
avaient eu recours à
insi que de plusieurs
n de Doyat, témoin
excès du duc de
nmé commissaire en
ent avec Jean Cevin,
conduite du prince
s. Plusieurs commis-
oyées pour informer
après le rapport ces
nt été arrêtés furent
avoir devant le par-
ra leurs entreprises
'autorité royale. Le
procureur-général du
lement ajournés pour
leur conduite. Après

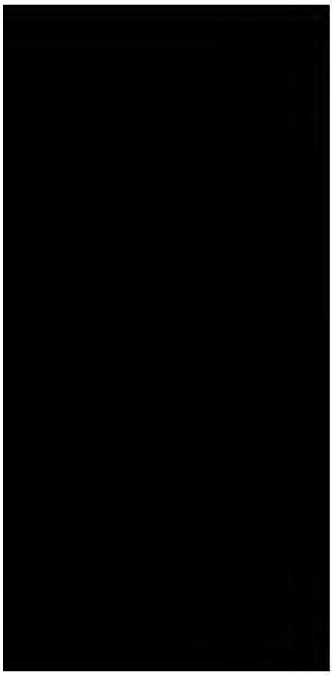
gne. Il en fut récompensé par le roi, qui lui accorda plusieurs faveurs. A cette nouvelle le duc de Bourbon ne peut contenir son ressentiment ; il fait insulter publiquement le gouverneur, qui, ayant sollicité un arrêt en réparation des injures qu'on lui avait fait essuyer, l'obtint du moment que sa plainte fut parvenue au pied du trône. Louis XI mourut en 1483, et avant d'expirer ce prince recommanda ses serviteurs, et particulièrement Jean de Doyat et Olivier Ledain à son fils Charles VIII, qui fut son successeur. A peine le monarque eut-il fermé les yeux que les ducs d'Orléans et de Bourbon se réunirent pour perdre les deux anciens favoris du roi. Ledain fut pendu, et Doyat, privé de ses emplois et de ses biens, fut condamné à être fouetté dans les carrefours, à avoir une oreille coupée et la langue percée d'un fer chaud. Conduit ensuite à Montferrand, il fut encore fouetté, perdit l'autre oreille, et fut banni du royaume. Le duc de

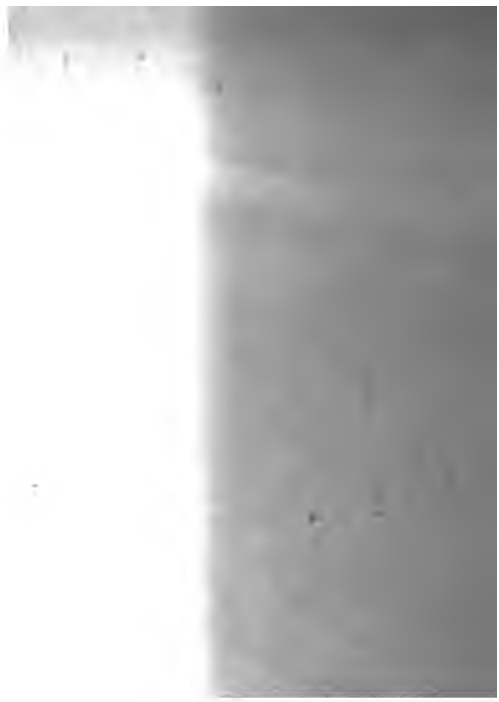
Doyen montrait peu d'inclination pour l'état de son père, mais avait manifesté de bonne heure un goût très vif pour le dessin. Il fut admis dans l'école de Vanloo avant d'avoir atteint sa douzième année. Doué d'un génie prompt à concevoir, il s'exerça de très bonne heure à la composition, concourut pour le grand prix de peinture à vingt ans et l'obtint. Dès ce moment, il s'établit, entre le maître et l'élève, une liaison et un attachement cimentés par la reconnaissance et l'amitié. Doyen partit pour Rome en 1748 : à son arrivée dans cette capitale des arts, les ouvrages d'Annibal Carrache parurent d'abord fixer plus particulièrement son attention. On le trouvait toujours à la galerie Farnèse, où il passait les jours entiers à dessiner et à peindre d'après les belles fresques de ce grand maître. Admirateur de Cortone, il eut la patience, unique peut-être, de peindre en entier, sur une toile de six à sept pieds, le plafond de la fameuse galerie du palais Barberini, avec toutes les bordures, ornements, et figures feintes de stuc. Tous les peintres qui avaient brillé par un grand caractère de dessin et par de fortes expressions, tels que Jules Romain, Polydore et Michel-Ange surtout, étaient tour à tour l'objet de ses études et de son enthousiasme. Doyen, après avoir fait à Rome une ample moisson d'études, passa à Naples où les ouvrages de Solimène fixèrent aussi son attention; il en fit beaucoup de souvenirs; il visita Venise, Bologne, Parme et Plaisance, et revint en France par Turin où il séjourna quelque temps. On essaya de le fixer dans ce pays; mais le désir de revoir sa patrie l'emporta sur tous les avantages qu'on lui proposait. Doyen, de retour à Paris, à l'âge de vingt-neuf ans, avec un talent formé par une longue suite d'études et d'observations, fut long-temps sans occupation. Doué d'un esprit fortement trempé, et peu propre à obtenir par l'intrigue ce qu'il ne croyait devoir qu'à lui-même, il s'enferma dans son atelier pour s'abandonner tout entier à l'exercice de son art. Il choisit pour sujet de tableau *la Mort de Virginie*. Jamais peintre n'a peut-être fait autant d'esquisses qu'il en fit pour ce seul tableau; deux années entières furent employées à le méditer et à l'exécuter. Le succès en fut complet. Ce tableau, d'environ quarante pieds de long, offrait des beautés de style, et représentait fidèlement la physionomie du peuple romain; il fit agréer Doyen à l'académie de peinture en 1758. Le tableau de *la Peste des ardents*, pour l'église de St.-Roch, ajouta encore à sa réputation. Afin de se mieux pénétrer des beautés qu'il voulait transporter dans ce tableau, il alla visiter les chefs-d'œuvre de l'école flamande. Pour donner plus de vérité à son ouvrage, il allait dans les hôpitaux observer le caractère et la physionomie des moribonds et des malades; on le voyait souvent détruire en un instant le travail de plusieurs jours, et le recommencer avec une nouvelle ardeur. On trouve dans cette grande et riche composition de beaux caractères de tête, des figures bien groupées et profondément pensées; l'expression de la douleur y est rendue avec une grande vérité; la couleur du tableau est forte et vigoureuse. Le spectacle de la beauté en pleurs et richement parée, au milieu des ravages de la peste qui semble s'acharner de préférence sur des cadavres décharnés et sans vêtements, exprime une grande pensée. Ce tableau que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de Doyen et qui orne aujourd'hui l'église pa-

toch, fut exposé au
, où il attira la foule
du style et du sujet.
oo, arrivée vers cette
à Doyen l'honneur
r peindre la chapelle
ix Invalides, que de-
t artiste dont les es-
taient déjà exposées
sentit toute la diffi-
à l'huile sur des murs
sés à l'humidité inté-
s, et peu propres à
leheur du coloris; il
pour surmonter tant
s ce grand ouvrage
la vie. Il eut le mal-
de l'échafaud sur le-
aussé, par une trap-
rte; ses élèves le cru-
uit le corps meurtri et
ontusions; il garda le
sieurs mois : mais à
tabli, qu'il reprit son
nouvelle ardeur. On
ntement avec d'autres

en Russie, où on lui promettait les plus belles occasions de déployer toute la pompe et toute la magnificence de son talent, céda enfin aux offres obligeantes de l'impératrice. La czarine le reçut avec distinction, lui assigna une pension de douze cents roubles avec un logement dans un de ses palais. On le nomma professeur de l'académie de peinture de Pétersbourg avec de nouveaux appointements attachés à cette place. Il fut chargé par Catherine II d'orner ses palais. Après la mort de cette princesse, il reçut de Paul Ier. les mêmes marques d'affection : le nouveau monarque augmenta même sa pension. On rapporte qu'un jour qu'il apperçut Doyen à pied, par un mauvais temps, il lui demanda pourquoi il s'exposait ainsi à son âge, et qu'apprenant qu'il n'avait point de voiture, il lui en envoya une qui resta toujours aux ordres du peintre. Il l'avait chargé de peindre plusieurs plafonds, entre autres ceux de la grande salle dite de *S. George*, de la bibliothèque de l'ar-







LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893.